

Histoire de Pendennis

William Makepeace Thackeray

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Tome 1 · 01

Par une belle matinée en pleine saison de Londres, le major Arthur Pendennis sortit de son logis pour déjeuner, selon sa coutume, en certain club de Pall-Mall dont il était un des principaux ornements. Comme il se trouvait être un des plus fins dégustateurs de vins de l'Angleterre, et qu'il avait l'esprit actif, dominateur et investigateur, c'est à juste titre qu'on l'avait élu membre du comité de ce club, et de fait, il était presque le directeur de l'établissement : aussi, garçons et administrateurs s'inclinaient devant lui avec autant de respect que s'il eût été duc ou feld-maréchal.

Invariablement à dix heures et quart, le major faisait son apparition, chaussé des bottes les mieux cirées de Londres, le cou pris dans une cravate du matin, de cotonnade rayée, qui ne se chiffonnait jamais jusqu'à l'heure du dîner. Son gilet chamois était garni de boutons ornés de la couronne royale. Quant à sa chemise, elle était d'une blancheur telle, que M. Brummel lui-même avait demandé le nom de sa blanchisseuse. Ce grand homme eût probablement employé cette femme, si des malheurs ne l'avaient forcé de fuir le pays. L'habit de Pendennis, ses gants blancs, ses favoris, sa canne même, étaient parfaits en leur genre, comme spécimens du costume d'un officier en retraite.

Àdistance, ou vu seulement par derrière, il ne semblait pas avoir plus de trente ans. Ce n'est qu'en l'examinant de plus près, qu'on apercevait la nature factice de son abondante chevelure brune, et les pattes d'oie aux angles extérieurs de ses yeux un peu

ternis. Un nez à la Wellington donnait un air viril à sa belle figure. Ses mains étaient longues, et blanches comme les poignets de sa chemise, qu'attachaient de charmants boutons d'or, présent de S. A. R. le duc d'York. Plusieurs bagues élégantes ornaient ses doigts ; la principale et la plus grosse était blasonnée aux fameuses armes des Pendennis.

Il prenait toujours possession de la même table dans le même coin de la salle, et personne ne songeait plus à l'en évincer. Un ou deux mauvais plaisants à tête folle avaient, dans les premiers temps, voulu le priver de cette place ; mais le major s'était assis à la table voisine avec une dignité si calme, regardant les intrus d'un air si majestueux, qu'il n'y avait pas possibilité de rester à déjeuner sous l'éclair de ses yeux ; de sorte que cette table, au coin du feu et pourtant près de la fenêtre, était devenue sa propriété.

Ses lettres y étaient déposées en attendant son arrivée, et il y avait nombre de jeunes gens à Londres qui regardaient avec étonnement la multitude de ces billets, ainsi que les cachets et les timbres d'affranchissement qu'ils portaient. S'élevait-il une question d'étiquette ou de savoir-vivre ? demandait-on qui était marié à tel ou telle, quel était l'âge de tel ou tel duc ? Pendennis était l'homme à qui chacun en appelait. Des marquises avaient pris l'habitude de faire arrêter leurs voitures devant le club et de remettre des billets à son adresse, ou même de le faire appeler. Il était d'une affabilité parfaite. Les jeunes gens aimaient à se promener avec lui dans le Parc ou dans Pall-Mall ; car il saluait tout le monde, et, de deux hommes qu'il accostait, l'un était un lord.

Le major s'assit donc à sa table accoutumée, et, tandis que les garçons allaient lui chercher ses rôties et son journal tout chaud,

il examina ses lettres à travers son binocle d'or. Il le maniait si gaiement, que vous n'eussiez guère pensé que c'étaient des lunettes déguisées. Il considéra les petits billets l'un après l'autre, et les rangea en ordre à côté de lui. Il y avait de ces grandes et solennelles cartes d'invitation, qui suggèrent un dîner de trois services et une lourde conversation ; il y avait de mignons petits billets confidentiels, transmettant des sollicitations de femme ; il y avait une lettre écrite sur gros papier comme on en emploie dans les ministères, et par laquelle le marquis de Steyne l'engageait à venir à Richmond en partie fine à la taverne de l'Étoile et la Jarretière ; on y parlerait français, langue que le major possédait à la perfection. Il y avait enfin une autre invitation de l'évêque d'Ealing et de mistress Trail, qui priaient le major de les honorer de sa présence à Ealing-House. Toutes ces lettres, Pendennis les lut gracieusement et avec d'autant plus de satisfaction que Glowry, le chirurgien écossais, qui déjeunait en face de lui, le regardait avec envie et le haïssait de lui savoir tant d'invitations, tandis que lui, Glowry, n'en avait jamais reçu de personne.

Cette lecture terminée, le major prit son carnet pour voir les jours où il était libre, et par conséquent quelles invitations il pouvait accepter et quelles autres il fallait refuser.

Il rejeta Gutler, le directeur de la Compagnie des Indes dans Baker-Street, pour dîner avec lord Steyne et la petite société française à la taverne de l'Étoile et la Jarretière. Il accepta l'invitation de l'évêque, quoique le dîner ne fût pas des plus joyeux, parce qu'il aimait à dîner avec les évêques. Il parcourut ainsi sa liste et disposa de ses jours suivant son caprice ou son intérêt. Il se mit ensuite à déjeuner en lisant son journal, les faits divers, les naissances, les morts et les nouvelles du grand monde, pour voir son

nom inscrit parmi les hôtes de la fête donnée par milord tel ou tel. Enfin, dans les intervalles de ses occupations, il causait gaiement avec les personnes qu'il connaissait dans la salle.

De toutes les lettres venues ce jour-là pour le major Pendennis, il n'y en avait qu'une qui n'eût pas été lue. Elle gisait solitaire et séparée de toutes les missives fashionables de Londres, marquée d'un timbre de petite ville et scellée d'un cachet fort simple. L'adresse était d'une fine et jolie écriture de femme ; mais, quoiqu'elle fût apostillée du mot pressée souligné d'un vigoureux trait de plume exprimant l'anxiété de sa correspondante, cependant le major, pour des raisons particulières, avait négligé jusqu'alors l'humble pétitionnaire campagnarde, qui, naturellement, ne pouvait guère espérer d'obtenir audience concurremment avec tant de grands personnages arrivés pour le lever du prince.

Le fait est que cette lettre venait d'une parente de Pendennis ; et, tandis que les grands seigneurs de la connaissance du major étaient introduits, obtenaient leur entrevue et s'éloignaient ensuite, la patiente lettre de la campagne resta longtemps à attendre son audience et à faire, en quelque sorte, antichambre sous une soucoupe.

Mais son tour vint enfin, et le major rompit le cachet, sur lequel on lisait Fairoaks. Le timbre de la poste était marqué Clavering-Saint-Mary's. C'était une double lettre, et le major se mit à lire l'épître qui servait d'enveloppe avant d'attaquer l'épître enveloppée.

« Une lettre de quelque autre douc, grommela intérieurement M. Glowry ; autrement Pendennis ne l'eût pas gardée pour la fin, je suppose. »

« Mon cher major Pendennis, disait la lettre, je vous prie et vous conjure de venir me trouver immédiatement. » Elle est bonne, pensa Pendennis, et le dîner de Steyne aujourd'hui !

« Je suis dans le plus profond chagrin, dans la plus grande perplexité. Mon cher fils, qui jusqu'à ce jour a été tout ce que peut désirer la plus tendre des mères, m'afflige terriblement. Il s'est épris, je puis à peine l'écrire, il s'est amouraché (le major fit une grimace) d'une actrice qui est venue jouer ici. Elle a au moins douze ans de plus qu'Arthur, qui n'en aura dix-huit qu'en février prochain, et le malheureux enfant veut à toute force l'épouser. »

« Eh ! eh ! qu'est-ce donc qui fait jurer Pendennis ? » se demanda M. Glowry ; car l'étonnement et la fureur se concentrèrent dans la bouche ouverte du major, lorsqu'il lut cette stupéfiante nouvelle.

« Je vous en prie, mon cher ami, continuait la dame affligée, venez aussitôt ce billet reçu, et, en votre qualité de tuteur d'Arthur, priez, ordonnez que le malheureux enfant renonce à sa déplorable résolution. »

Après d'autres supplications à ce sujet, la correspondante du major terminait en signant :

« Votre malheureuse et affectionnée sœur,

« Hélène Pendennis. »

« Fairoaks, mardi, » conclut le major, lisant les deux derniers mots de la lettre. « Une satanée affaire à Fairoaks, mardi !... Voyons, maintenant, ce que le gamin peut avoir à me dire. »

Et il prit l'autre lettre, d'une grande écriture flamboyante et scellée du grand sceau des Pendennis, plus grand même que celui du major. Ce cachet était entouré de petits pâtés supplémentaires, indices de l'agitation et du tremblement de la main du jeune homme.

L'épître était ainsi conçue :

« Fairoaks, lundi à minuit.

« En vous informant de ma liaison avec miss Costigan, fille de J. Chesterfield Costigan, esquire, de Costiganstown, mais peut-être mieux connue de vous sous son nom de guerre de miss Fotheringay, artiste des théâtres royaux de Drury-Lane et Crow-street, de Norwich et du pays de Galles, je sais que je vous apprends une chose qui, à cause des préjugés actuels de la société, ne peut être agréable à ma famille. Ma chère mère, à qui, Dieu le sait, je voudrais éviter toute peine inutile, est profondément émue et désolée, je regrette de le dire, de la nouvelle que je lui ai annoncée ce soir. Je vous prie, mon cher oncle, de venir la consoler et lui faire entendre raison. Quoique forcée par la pauvreté à trouver d'honorables moyens d'existence dans l'exercice de son magnifique talent, miss Costigan est d'une famille aussi ancienne et aussi noble que la nôtre. Quand notre aïeul Ralph Pendennis aborda en Irlande avec Richard II, les ancêtres de mon Emily étaient rois de ce pays. Je tiens ce renseignement de M. Costigan qui, comme vous, est militaire.

« C'est en vain que j'ai voulu raisonner avec ma chère mère, et lui prouver qu'une jeune lady de mœurs et de lignée irréprochables, douée des dons les plus brillants de la beauté et du génie, qui se voue à l'exercice d'une des plus nobles professions

dans le but sacré de soutenir sa famille, méritait l'amour et le respect de tout le monde plutôt que le mépris : ma pauvre mère a des préjugés que ma logique ne peut vaincre, et elle refuse d'ouvrir ses bras à une personne prête à lui tenir lieu, toute sa vie, de la plus affectionnée des filles.

« Quoique miss Costigan ait quelques années de plus que moi, cette circonstance n'est pas un obstacle à mon affection, et je suis sûr qu'elle n'en diminuera pas la durée. Un amour comme le mien, mon oncle, est, je le sens, de ceux qui durent toujours. De même que je n'avais jamais songé à aimer avant de la voir, je sens à présent que je mourrai sans jamais connaître d'autre amour. Tel est le destin de ma vie. C'est la délicatesse de miss Costigan qui a suggéré que la différence de nos âges, différence dont je ne m'étais jamais aperçu, pourrait être un obstacle à notre union. Mais, ayant aimé une fois, je me mépriserais et je serais indigne du nom de gentilhomme, si j'hésitais à rester fidèle à mon amour, si je ne m'abandonnais pas entièrement à mes sentiments, si je ne livrais pas tout mon cœur et toute ma fortune à la femme qui m'aime passionnément.

« Il me tarde d'épouser mon Emily ; pourquoi, en vérité, différerais-je ce mariage ? Tout délai implique un doute, que je repousse loin de moi comme une chose indigne. Il est impossible que mes sentiments puissent changer envers Emily ; il est impossible qu'à aucun âge de ma vie elle soit autre chose que l'unique objet de mon amour. Ainsi, pourquoi attendre ? Je vous supplie, mon cher oncle, de venir réconcilier ma chère mère avec la pensée de cette union ; et je m'adresse à vous comme à un homme du monde, qui mores hominum multorum vidit et urbes, qui n'éprouvera aucun des lâches scrupules, aucune des craintes

vaines dont est troublée une dame qui n'a presque jamais quitté son village.

« Venez donc immédiatement, je vous en prie. Je suis bien convaincu que, sauf les considérations de fortune, vous admirerez mon Emily et approuverez pleinement mon choix.

« Arthur Pendennis junior. »

Après cette lecture, la figure du major prit une telle expression de rage et d'horreur, que Glowry, le chirurgien, fourra la main dans sa poche pour chercher sa lancette ; il en avait toujours une dans son étui à cartes. Il croyait que son honorable ami allait avoir une attaque d'apoplexie.

La nouvelle était vraiment suffisante pour agiter Pendennis. Le chef des Pendennis sur le point d'épouser une actrice de dix ans son aînée ! Un entêté blanc-bec se plonger dans le gouffre du mariage !

« La mère a gâté ce jeune coquin, gémit tout bas le major, avec sa maudite sensiblerie et son fatras romanesque. Mon neveu épouser une reine de tragédie ! Bonté divine ! On se rirait de moi, et je n'oserais plus me faire voir ! »

Et il songea avec un indicible saisissement qu'il lui fallait renoncer au dîner de lord Steyne à Richmond, perdre son repos et passer la nuit claquemuré dans une abominable malle-poste, au lieu de s'amuser, comme il se l'était promis, dans une des sociétés les plus aimables et les plus choisies de l'Angleterre.

Et il fallait renoncer non-seulement à cette invitation-là, mais encore à toutes les autres, pour plusieurs jours ! Qui peut savoir combien de temps cette affaire le retiendra ? Il se leva de table et

entra dans le salon voisin, où il écrivit, bien à contre-cœur, des lettres de refus au marquis, au comte, à l'évêque, à tous ses amphitryons. Il ordonna ensuite à son domestique d'aller arrêter les places à la malle-poste pour le soir ; mais il inscrivit naturellement la somme déboursée au compte de la veuve et du mauvais garnement dont il était le tuteur.

Tome 1 · 02

Au commencement de la régence de Georges le Magnifique, vivait dans une petite ville de l'ouest de l'Angleterre, appelée Clavering, un gentleman du nom de Pendennis. On y eût trouvé encore, à l'époque de notre histoire, des gens qui se rappelaient avoir vu ce nom peint sur une enseigne surmontée d'un pilon et d'un mortier dorés, le tout placé au-dessus de la porte d'une très-humble petite boutique de la ville de Bath, où M. Pendennis avait exercé la profession de chirurgien-apothicaire. Et non-seulement il allait soigner les malades et les dames à l'époque la plus intéressante de leur vie, mais encore il daignait vendre, de derrière son comptoir, à quelque pauvre fermière, des emplâtres sur papier goudronné, ou bien des brosses à dents, de la poudre pour les cheveux et autres articles de parfumerie de Londres. Desquels faits pouvaient témoigner quelques-uns des habitants de Clavering, car la mémoire des gens y est peut-être plus tenace que dans le tumulte et le mouvement d'une grande métropole.

Et pourtant ce petit apothicaire, qui vendait à quelque chaland de rencontre pour un penny de sel, ou un pain de savon parfumé de Windsor, était un gentilhomme de bonne éducation et d'une

famille aussi ancienne que pas une dans tout le comté de Somerset. Il avait une généalogie de Cornouailles, d'après laquelle les Pendennis remontaient jusqu'au temps des druides, et qui sait combien plus haut encore ? Lorsqu'ils s'étaient mariés avec les Normands, leur famille comptait déjà des siècles d'existence, et ils étaient alliés à tous les grands noms du pays de Galles et de la Bretagne d'outre-mer.

Pendennis avait passé quelque temps à l'Université, et il eût pu continuer cette carrière avec honneur, si, pendant sa seconde année à Cambridge, son père ne fût mort insolvable, ce qui fit que le pauvre Pen dut prendre le pilon et le tablier. Il avait toujours détesté le commerce, et il fallut, pour forcer John Pendennis à embrasser une profession qui lui était si odieuse, la terrible nécessité et les offres d'un apothicaire de Londres, son oncle maternel. Le père de Pendennis s'était mésallié en épousant la sœur d'un homme de si basse extraction.

Aussitôt que John eut fini son apprentissage, il quitta le grossier praticien, son oncle, pour s'établir à Bath, avec sa modeste enseigne médicale. Pendant quelque temps il eut fort à lutter contre la pauvreté, et c'était tout ce qu'il pouvait faire que d'entretenir en bon état sa boutique et ses ornements dorés, et de fournir le nécessaire à sa mère invalide. Mais lady Ribstone, se rendant un jour aux bains en chaise à porteurs, son Irlandais pris de vin la jeta contre la devanture même de Pen, dont le plus beau bocal rose en montre à la fenêtre fut brisé du coup. Elle sortit du véhicule en poussant les hauts cris, et alla s'asseoir sur une chaise dans la boutique de M. Pendennis, qui calma ses nerfs au moyen de cannelle et de sel volatil.

Les manières de M. Pendennis furent si polies et d'une si rare distinction, que cette dame, femme de sir Pépin Ribstone, baronnet, de Codlingbury dans le comté de Somerset, nomma son sauveur, comme elle l'appelait, apothicaire de sa personne et de toute sa famille, qui était fort nombreuse. Le fils Ribstone, venu d'Eton pour passer les vacances de Noël à la maison, attrapa la fièvre à la suite d'un dîner trop copieux, et M. Pendennis le traita avec autant de tendresse que d'habileté. Bref, l'apothicaire gagna les bonnes grâces de la famille de Codlingbury, et à partir de ce jour ses affaires commencèrent à prospérer. La bonne société de Bath le patronna ; les dames surtout l'aimèrent et l'admirèrent.

D'abord son humble petite boutique devint plus coquette ; puis il cessa de vendre des brosses à dents et de la parfumerie, comme chose indigne d'un gentilhomme de vieille race. Puis il ferma boutique tout à fait, et n'eut plus qu'une petite chirurgie, où il plaça un jeune homme de bonne éducation. Ensuite il eut un cabriolet et un cocher pour le conduire, et, avant de sortir de ce monde, sa pauvre vieille mère eut le bonheur de voir, de la fenêtre de sa chambre à coucher, vers laquelle elle faisait rouler son fauteuil, son cher John monter en une voiture fermée qui lui appartenait, une voiture à un cheval, il est vrai, mais avec les armes de la famille Pendennis élégamment blasonnées sur les panneaux.

« Que dirait Arthur maintenant, demanda-t-elle, parlant d'un fils cadet, lui qui n'est pas venu voir une seule fois mon cher Johnny pendant tout le temps de sa pauvreté et de ses épreuves ?

— Le capitaine Pendennis est aux Indes, mère, avec son régiment, répliqua M. Pendennis ; et, s'il vous plaît, je voudrais que

vous ne m'appelassiez pas Johnny devant le jeune homme… devant M. Parkins. »

Le jour arriva bientôt où elle cessa d'appeler son fils par le nom de Johnny, et par tout autre terme de tendresse ou d'affection ; et la maison devint bien solitaire quand n'y retentit plus cette voix amie, quoique plaintive. John transporta sa sonnette de nuit dans la chambre où la bonne vieille dame avait grommelé durant tant de longues années, et il coucha dans le grand lit qui s'y trouvait.

Il avait plus de quarante ans quand ces événements arrivèrent. C'était avant la fin de la guerre, avant que Georges le Magnifique montât sur le trône, et naturellement avant le commencement de cette histoire. Mais qu'est-ce qu'un gentilhomme sans sa généalogie ? Pendennis fit donc vernir et élégamment encadrer la sienne, et la suspendit dans son salon entre deux vues de Codlingbury-House dans le Somersetshire, et du collège Saint-Boniface de Cambridge, où il avait passé le peu de jours heureux de sa jeunesse. Quant à la généalogie, il l'avait tirée d'une malle, comme l'officier de Sterne son épée, désormais qu'il était gentilhomme et pouvait la montrer.

Vers le temps de la mort de mistress Pendennis, mourut aussi, à Bath, une autre des malades de son fils, la vertueuse vieille lady Pontypool, fille de Réginald douzième comte de Bareacres, par conséquent arrière-grand'tante du comte actuel, et veuve de John deuxième lord Pontypool, et aussi du révérend Jonas Wales, de la chapelle d'Armageddon, à Clifton. Pendant les cinq dernières années de sa vie, cette dame avait eu pour compagne miss Hélène Thistlewood, parente très-éloignée de la noble maison de Ba-

reacres, ci-dessus mentionnée, et fille du lieutenant R. Thistlewood, de la marine royale, tué à la bataille de Copenhague.

Sous le toit de lady Pontypool, miss Thistlewood avait trouvé un refuge confortable, pour ce qui est de la table et du logis ; mais elle avait eu à subir une de ces infernales tyrannies, comme les femmes seules savent en exercer ou en supporter, de l'une à l'autre. Le docteur Pendennis, qui faisait au moins deux visites par jour à lady Pontypool, ne put s'empêcher de remarquer la douceur et la bonté angéliques avec lesquelles la jeune demoiselle supportait les insultes de sa vieille parente ; et ce fut dans la quatrième voiture de deuil, dans laquelle il se trouva avec elle pour accompagner les restes vénérés de cette lady à l'abbaye de Bath, où ils reposent actuellement, que, regardant son pâle et doux visage, il résolut de lui poser une certaine question dont la seule pensée donnait à son pouls quatre-vingt-dix pulsations au moins par minute.

Il avait pour le moins vingt ans de plus qu'elle, et il n'avait jamais été le plus ardent des hommes. Peut-être avait-il eu dans sa jeunesse une affaire d'amour qu'il avait dû étouffer, et peut-être faudrait-il étouffer ou noyer, comme autant de petits chats aveugles, toutes les premières affaires d'amour. Quoi qu'il en soit, c'était à quarante-trois ans un petit homme recueilli et paisible, en bas noirs et à tête chauve ; et, quelques jours après les funérailles, il alla voir la demoiselle. Lui ayant tâté le pouls, il retint sa main dans la sienne et lui demanda où elle allait demeurer, maintenant que la famille Pontypool s'était abattue sur l'héritage qu'on clouait dans des caisses, qu'on empaquetait dans des paniers, qu'on emmaillotait de foin, qu'on enfouissait dans la paille, qu'on enfermait sous trois clefs dans des coffrets à argen-

terie doublés de drap vert, et qu'on emportait sous les yeux de la pauvre miss Hélène… il lui demanda, disons-nous, où elle allait se fixer définitivement.

Les yeux d'Hélène se remplirent de larmes, et elle répondit qu'elle n'en savait rien. Elle avait un peu d'argent. Le fait est que la vieille lady lui avait laissé mille livres sterling, et elle entrerait dans une pension ou dans une école, mais elle ne savait pas encore où.

Alors Pendennis, contemplant son pâle visage et gardant sa froide petite main, lui demanda st elle voulait venir demeurer avec lui. Il était vieux en comparaison de… d'une jeune personne aussi florissante que miss Thistlewood (Pendennis appartenait à la grave vieille école complimenteuse des gentilshommes et des apothicaires), mais il était d'une bonne famille et, il s'en flattait, de bons principes et d'humeur facile. Ses affaires allaient bien et s'amélioraient chaque jour. Il était seul au monde, et il avait besoin d'une compagne constamment bienveillante, qu'il s'efforcerait toute sa vie de rendre heureuse. Bref, il lui récita un petit speech qu'il avait composé le matin au lit, répété et perfectionné dans sa voiture en venant rendre ses devoirs à la jeune demoiselle.

S'il avait eu quelque amour de jeunesse, elle aussi peut-être avait jadis espéré un autre sort que celui d'épouser un petit homme qui faisait claquer ses dents, qui souriait avec art, qui était d'une politesse minutieuse envers le sommelier lorsqu'il le rencontrait en montant furtivement l'escalier du salon, et prodigue de civilités pour la femme de chambre assise à la porte de l'appartement de la malade ; un homme que sa vieille patronne avait coutume de sonner comme un serviteur, et qui arrivait avec

plus d'empressement qu'un laquais ; un homme qui contait des histoires, comme il ordonnait des potions, pour l'amusement de ses malades et son propre bénéfice. Peut-être eût-elle choisi un autre mari ; mais elle savait, d'autre part, quel digne homme c'était que Pendennis, combien prudent et honorable, combien il avait été bon et plein de sollicitude constante pour sa mère ; et la conclusion de cette entrevue fut qu'Hélène, en rougissant beaucoup, fit à Pendennis une révérence extrêmement profonde et lui demanda la permission de… de réfléchir à sa très-bienveillante proposition.

Le mariage eut lieu pendant la saison triste de Bath, c'est-à-dire au plus fort de la belle saison de Londres. Et Pendennis, ayant auparavant, par l'entremise d'un sien ami et collègue, membre de la Société royale de chirurgie, retenu un logement dans Holles-Street, Cavendish-Square, y mena sa femme en chaise à deux chevaux. Il la conduisit aux théâtres, aux parcs, à la chapelle royale ; il lui montra les courtisans se rendant à la réception du souverain ; en un mot, il lui donna tous les plaisirs de Londres.

Il laissa aussi des cartes chez lord Pontypool, chez le très-honorable comte de Bareacres, chez sir Pépin et lady Ribstone, ses premiers et bienveillants protecteurs. Bareacres ne fit pas attention aux cartes. Pontypool rendit visite aux nouveaux mariés, admira mistress Pendennis et dit que lady Pontypool viendrait la voir, ce que fit la noble dame, par délégation de John son valet de pied, qui déposa sa carte avec une invitation à un concert qu'elle devait donner dans cinq semaines. Or, à cette époque, Pendennis avait repris ses courses dans sa petite voiture à un cheval, et ses ordonnances de potions et de pilules. Mais les Ribstone l'invi-

tèrent avec sa femme à une fête, ce dont M. Pendennis se vanta jusqu'au dernier jour de sa vie.

M. Pendennis avait toujours eu la secrète ambition d'être un gentilhomme. Il faut beaucoup de temps et une stricte économie à un docteur de province, dont les gains ne sont pas très-considérables, pour mettre de côté une somme suffisante à l'acquisition d'une maison et d'un bien. Mais, abstraction faite de la frugalité et de la prudence de notre ami, la fortune l'aida généreusement dans ses efforts et lui fit atteindre le but après lequel il soupirait ardemment. Il employa fort avantageusement son argent à l'achat d'une maison et d'un petit domaine près du village de Clavering, déjà mentionné. Nulles paroles ne sauraient décrire, et lui-même ne se soucia jamais d'avouer à qui que ce fût sa fierté lorsqu'il se vit réellement propriétaire foncier, et qu'il put se promener dans des champs dont il était le maître. Il avait acheté antérieurement quelques actions d'une mine de cuivre, qui ajoutèrent aussi à sa fortune, car il eut la prudence de les réaliser tandis que cette mine était encore en pleine vogue. Finalement il vendit sa clientèle de Bath à M. Parkins, pour une jolie somme d'argent comptant, et une rente qui devait lui être payée pendant un certain nombre d'années après qu'il aurait renoncé pour jamais au maniement du mortier et du pilon.

Lors de cet événement, son fils Arthur Pendennis avait huit ans. Il n'est donc pas étonnant que celui-ci, ayant quitté si jeune Bath et la chirurgie, eût presque entièrement oublié qu'il existât une ville de ce nom, et que les mains de son père eussent jamais été salies par la fabrication d'odieuses pilules ou la préparation d'emplâtres dégoûtants. Le vieux gentleman ne parlait jamais de la boutique, jamais il n'y faisait allusion. Avait-on besoin de mé-

decin dans sa famille, on appelait celui de Clavering. Il avait tout à fait renoncé aux culottes noires et aux bas de même couleur. Il allait aux marchés et aux sessions, portait un habit vert-bouteille à boutons de cuivre avec des guêtres grises, comme s'il eût été toute sa vie un gentilhomme anglais. Il avait coutume de se placer à la grille de son domaine pour voir entrer les voitures, et il saluait gravement les cochers et les conducteurs de diligence qui portaient la main à leurs chapeaux en passant devant lui. C'est lui qui fonda le club littéraire de Clavering, et qui institua la Société des soupes et couvertures du bon Samaritain. C'est lui qui fit passer par Clavering la malle qui traversait autrefois le village de Cacklefield. À l'église, il était également actif comme fidèle et comme membre de la fabrique. Tous les jeudis, au marché, il allait voir les bœufs et les moutons dans leurs parcs, et les chevaux dans leurs stalles ; il examinait les échantillons d'avoine, il goûtait les blés, il tâtait les bêtes, il pinçait et soupesait les oies grasses d'un air connaisseur, il trafiquait avec les fermiers réunis aux Armes de Clavering, aussi bien que le plus vieil habitué de ce rendez-vous. C'était alors sa honte, comme ç'avait été jadis son orgueil, d'être appelé docteur, et ceux qui voulaient lui plaire lui donnaient toujours le titre de squire.

Dieu sait d'où venaient tous ces portraits de Pendennis, mais il y en avait une rangée suspendue aux boiseries de chêne de la salle à manger. Le docteur jurait que c'étaient tous des Lély ou des Van-Dyke, et, quand on l'interrogeait sur l'histoire des personnages qu'ils représentaient, il répondait vaguement : « Ce sont des ancêtres à moi ! » Il était facile de voir, à l'air de sa femme, qu'elle ne croyait pas à ces légendes généalogiques ; car elle cherchait généralement à détourner la conversation quand il abordait ce sujet. Mais son petit garçon y ajoutait une foi pleine

et entière, et Roger Pendennis d'Azincourt, Arthur Pendennis de Crécy, le général Pendennis de Blenheim et d'Oudenarde, étaient pour le jeune gentilhomme des êtres aussi vrais, aussi réels que… qui dirons-nous ? que Robinson Crusoé, ou Peter Wilkins, ou les Sept Champions de la Chrétienté, dont il avait les histoires dans sa bibliothèque.

La fortune de Pendennis, qui ne dépassait certainement pas huit cent livres sterling de rente, ne lui permettait pas, malgré la plus sage économie, de frayer avec les grands personnages du comté ; mais il avait une société de second ordre, honnête et agréable. S'ils n'étaient pas la fleur des pois, les membres de cette société vivaient du moins près de cette fleur, et avaient une grande partie du parfum de la vie élégante. Ils avaient leur argenterie et dînaient les uns chez les autres deux fois par an, choisissant pour cela les nuits de clair de lune ; car ils arrivaient d'une douzaine de milles à la ronde à ces festins.

Les Pendennis avaient, en outre, la société du bourg de Clavering, autant et voire plus qu'ils ne voulaient : car mistress Pybus rôdait toujours autour d'Hélène, entravant la distribution de ses billets de soupe et de ses parts de charbon ; et le capitaine Glanders (en demi-solde, du 50 régiment des dragons de la garde) paradait sans cesse dans les écuries et les jardins du squire, s'efforçant de l'enrôler dans ses querelles avec le ministre, avec le maître de poste, avec le révérend F. Wapshot du collège de Clavering, lequel avait la tort de fouetter par trop son fils Anglesea Glanders ; en un mot, avec tout le village.

Et souvent Pendennis et sa femme se félicitaient de ce que leur maison de Fairoaks fût à près d'un mille de Clavering ; car autrement ils n'eussent jamais été un instant à l'abri des regards cu-

rieux et des commérages de quelqu'un des habitants, homme ou femme, de cette terrible bourgade.

La pelouse de Fairoaks descend jusqu'à la petite rivière de Brawl, de l'autre côté de laquelle sont les plantations et les bois (autant qu'il en reste) du parc de Clavering, appartenant à sir Francis Clavering, baronnet. Le parc était loué comme pâturage et dégradé par les moutons et les vaches, quand les Pendennis vinrent se fixer à Fairoaks. Tous les volets de la résidence étaient fermés ; c'était un splendide palais de pierres de taille, à grands escaliers, et orné de statues et de portiques. On en peut voir une gravure dans les Beautés de l'Angleterre et du pays de Galles. Sir Richard Clavering, aïeul de sir Francis, avait commencé la ruine de la famille en bâtissant ce palais ; son successeur l'avait consommée en y demeurant. Le sir Francis actuel était quelque part à l'étranger ; et l'on ne pouvait trouver aucun locataire assez riche pour s'accommoder de cette vaste résidence, dont Arthur Pendennis, lorsqu'il était enfant, avait souvent parcouru en tremblant les appartements déserts, les salles humides et sonores et les lugubres galeries.

De la pelouse de Fairoaks on jouissait d'une vue magnifique, au coucher du soleil. Fairoaks et Clavering-Park revêtaient alors une riche teinte dorée qui leur allait à merveille. Les fenêtres de l'étage supérieur de la grande maison flamboyaient à vous faire fermer les yeux ; la petite rivière coulait bruyamment vers l'ouest et se perdait dans une sombre forêt, derrière laquelle s'élevaient empourprées les tours de la vieille église de l'abbaye de Clavering. (De là vient qu'aujourd'hui encore cette bourgade porte le nom de Clavering-Saint-Mary's.) Le petit Arthur et sa mère projetaient sur l'herbe de longues ombres bleuâtres ; et l'enfant, au

grand plaisir d'Hélène dont il avait hérité la sensibilité, et qui comme elle était toujours touché par les beautés de la nature, répétait alors à voix basse un cantique qui commençait ainsi :

Voilà tes glorieux ouvrages, ô Père de tout ce qui est bon !
Dieu tout-puissant, cet univers t'appartient !

Ces promenades et la conversation finissaient toujours par des caresses réciproques, maternelles et filiales. Aimer et prier étaient les principales occupations de la chère femme ; et souvent j'ai ouï dire à Pendennis, dans sa naïve exaltation, qu'il était bien sûr d'aller au ciel, parce que sa mère n'y pourrait jamais être heureuse sans lui.

Quant à John Pendennis, en sa qualité de chef de la famille, etc., tout le monde avait pour lui le plus profond respect, et ses ordres étaient exécutés comme ceux des Mèdes et des Perses. Son chapeau était aussi bien brossé, peut-être, que pas un dans tout ce vaste empire. Ses repas étaient servis tous les jours à la même minute ; et malheur à qui venait trop tard, comme cela arrivait parfois au petit Pen, ce jeune garnement ! Tous les jours, aux mêmes heures il faisait la prière, il lisait ses lettres, il expédiait ses affaires, il inspectait ses écuries et son jardin, il visitait son poulailler et son chenil, sa grange et son étable à porcs.

Après dîner, il faisait régulièrement un petit somme, le journal le Globe étalé sur son genou et son foulard jaune sur sa figure. (C'était le major Pendennis qui avait envoyé de l'Inde ces foulards jaunes, et son frère l'avait aidé à acheter son grade, de sorte qu'ils étaient alors bons amis.) Ainsi, le dîner étant servi à six heures précises, on peut supposer que la promenade au coucher du soleil avait lieu vers les sept heures et demie ; et il est pro-

bable que John ne se souciait pas beaucoup du coup d'œil dont on jouissait de celles de ses fenêtres qui donnaient sur la pelouse, pas plus que des rêveries poétiques et des caresses dont cette pelouse était le théâtre.

Àvrai dire, ces choses arrivaient rarement en présence de John. Quelque folâtres qu'ils eussent été auparavant, la mère et l'enfant s'arrêtaient et se taisaient quand M. Pendennis entrait au salon, son journal sous le bras… Et là, tandis que le petit Pen, enseveli dans un grand fauteuil, lisait tous les livres sur lesquels il pouvait mettre la main, le squire parcourait les articles qu'il avait publiés dans la Gazette du Jardinier, ou bien faisait une solennelle partie de piquet avec mistress Pendennis ou quelque ami venu de Clavering.

Pendennis s'arrangeait ordinairement pour qu'un de ses grands dîners eût lieu lorsque son frère venait faire sa visite semestrielle à Fairoaks : car, après que son régiment fut revenu de l'Inde et de la Nouvelle-Galles du sud, le major avait vendu son grade et pris sa demi-solde. « Mon frère le major Pendennis, » était le thème constant de la conversation de l'ex-docteur. Toute la famille était enchantée de « mon frère le major. » C'était le lien qui les attachait au grand monde de Londres et à la fashion. Le major apportait chaque fois les dernières nouvelles de la noblesse, et dînait presque tous les jours avec des lords ou d'autres grands personnages. Il parlait d'eux avec le respect et le décorum habituels au soldat. Il disait : « Milord Bareacres a eu la bonté de m'inviter à chasser le faisan dans son domaine de Bareacres ; » ou : « Milord Steyne a bien voulu me prier de passer les fêtes de Pâques à Stillbrook. » Et vous pouvez penser que le digne M. Pendennis avait soin de faire savoir à ses amis du club litté-

raire de Clavering, aux magistrats lors de leurs réunions, et à toutes ses connaissances du chef-lieu du comté, les domaines où était invité « mon frère le major. »

Les voitures arrivaient de dix milles à la ronde pour voir le major Pendennis, au temps de ses visites à Fairoaks. Sa renommée d'homme à la mode dans la capitale était répandue par tout le comté. Le bruit avait couru qu'il devait épouser miss Hunkle, de Lilybank, fille du vieux Hunkle l'attorney. Elle avait au moins quinze cents livres sterling de rente. Mais « mon frère le major » avait refusé cette affaire, quelque avantageuse qu'elle pût paraître.

« Tant que je suis célibataire, dit-il, personne ne fait attention à mon peu de fortune. J'ai le bonheur de vivre avec des gens si haut placés dans le monde, que quelques centaines ou quelques milliers de livres de plus ou de moins par an ne peuvent en rien changer l'estime qu'ils veulent bien avoir pour moi. Miss Hunkle, quoique assurément une très-honorable personne, ne possède ni la naissance ni les manières qui lui donneraient droit d'entrée dans la sphère où j'ai l'honneur d'être admis. Je vivrai et je mourrai vieux garçon, John ; et votre estimable amie, miss Hunkle, trouvera, je n'en doute pas, quelque objet plus digne de son affection qu'un vieux soldat à la demi-solde et usé par les fatigues de ses campagnes. »

Le temps prouva l'exactitude de cette conjecture de l'homme du monde. Miss Hunkle épousa un jeune noble français ; elle habite aujourd'hui Lilybank, avec le titre de baronne de Carambole, s'étant séparée d'avec son vaurien de baron très-peu de temps après leur mariage.

Le major était le grand favori de presque toute la petite colonie de Fairoaks. La bonté de son cœur égalait celle de ses manières ; il aimait et estimait sincèrement sa belle-sœur, qu'il déclarait avec raison aussi belle que pas une dame d'Angleterre, et un sujet d'honneur pour la famille. En effet, la beauté sereine de mistress Pendennis, sa douceur et sa bienveillance naturelles, cette simplicité et cette dignité qu'une innocence et une pureté parfaites confèrent à toute jolie femme, la rendaient bien digne des louanges de son beau-frère.

Je ne pense pas être entraîné par un préjugé national en croyant qu'une dame anglaise bien élevée est la plus complète de toutes les œuvres de Dieu sur la terre. En quelle autre créature voyez-vous tant de grâces et tant de vertus, tant de tendresse et tant de fidélité, avec une politesse et une chasteté aussi parfaites ? Et par des dames bien élevées, je n'entends pas des duchesses et des comtesses. Si haute que soit la position de celles-ci, elles ne peuvent être que des dames, et rien de plus. Mais presque tout homme qui fréquente la société a le bonheur, espérons-le, de compter dans le cercle de ses connaissances quelques-unes de ces femmes dont la nature angélique offre à notre contemplation une sorte de beauté qui nous remplit d'un saint respect, et aux pieds desquelles les plus fiers et les plus sauvages d'entre nous ne peuvent faire autrement que de tomber et de s'humilier, en admiration de cette adorable pureté, qui jamais ne semble même songer au mal.

Arthur Pendennis eut le bonheur d'avoir une mère douée de ces nobles qualités. Elle était pour lui, enfant et jeune homme, presque un ange, un être surnaturel, toute sagesse, tout amour, toute beauté. Quand son mari la menait aux bals et aux concerts

du chef-lieu de comté, il s'avançait au milieu de l'assemblée, sa femme au bras, et regardait en face les plus hauts personnages, comme pour dire : « Voyez-moi cela, milord ; quelqu'un de vous peut-il me montrer une femme comme celle-ci ? »

Elle faisait enrager certaines provinciales qui avaient trois fois sa fortune, par une sorte de perfection inimitable qu'elles trouvaient en elle. Miss Pybus la disait froide et hautaine ; miss Pierce prétendait qu'elle était trop fière pour son rang ; mistress Wapshot, en sa qualité de femme d'un docteur en théologie, voulait avoir le pas sur elle, qui n'était que la femme d'un médecin.

Cependant mistress Pendennis traversait paisiblement la foule, sans s'inquiéter des commentaires qu'on faisait à sa louange ou à sa défaveur. Elle ne semblait pas savoir qu'elle était admirée ou haïe à cause de sa perfection, mais continuait tranquillement sa vie, disant ses prières, aimant sa famille, aidant ses voisins et faisant son devoir.

Une femme parfaite est, toutefois, une chose contraire à la nature, qui nous assigne quelque vice moral, comme elle nous envoie des migraines, des maladies ou la mort ; autrement, le système social ne pourrait subsister, et certaines des meilleures qualités de l'espèce humaine ne trouveraient pas à se développer. Comme la douleur produit la force d'âme et la patience, comme les difficultés font naître la persévérance, comme la pauvreté est mère du travail et de l'industrie, comme le danger engendre le courage ; ainsi les vertus à leur tour engendrent quelques vices, et, pour être court, mistress Pendennis avait le défaut que miss Pybus et miss Pierce découvraient en elle : la fierté, une fierté qui ne venait pas tant de sa propre personne que de sa famille. Elle parlait de M. Pendennis (un assez digne petit gentilhomme, mais

il y en a d'autres qui le valent) avec une sorte de sainte vénération, comme s'il eût été le pape de Rome sur son trône, et elle un cardinal agenouillé à ses pieds et lui offrant l'encens. Le major était pour elle une sorte de Bayard entre tous les majors ; et quant au petit Arthur, elle l'adorait avec une ardeur que le jeune garnement acceptait presque aussi froidement que la statue du saint, dans la basilique de Saint-Pierre, reçoit les dévotes osculations que les fidèles déposent sur son orteil.

Cette malheureuse superstition de l'excellente femme et ce culte idolâtre furent cause d'une grande partie des infortunes qui assaillirent le jeune gentilhomme, héros de cette histoire, et méritent par conséquent d'être mentionnés au début de ce récit.

Les condisciples d'Arthur Pendennis au collège de Greyfriars disent qu'il ne se distinguait ni comme fainéant ni comme travailleur. La vérité est qu'il faisait juste ce qu'on exigeait de lui, et rien de plus ; s'il montrait des dispositions pour quelque chose, c'était pour les vers : mais, si grand que fût son enthousiasme, il s'arrêtait dès qu'il avait composé le nombre de vers demandé ; bien différent, par exemple, du jeune Swettenham, qui, tout en n'ayant pas plus de talent poétique que M. Wakley, n'en remettait pas moins cent mauvais hexamètres à son professeur, après un demi-jour de congé ; ou du jeune Fluxmore, qui faisait non-seulement ses propres vers, mais encore ceux de toute la classe d'humanités.

Arthur Pendennis ne lisait jamais pour s'instruire, en dehors des heures d'étude, mais dévorait au contraire tous les romans, toutes les pièces de théâtre, toutes les poésies, sur lesquels il pouvait mettre la main. Il ne fut jamais fouetté ; mais on peut s'étonner qu'il ait échappé à ce châtiment.

Quand il avait de l'argent, il le dépensait royalement en tartes pour lui-même et pour ses amis. On l'a vu débourser en un seul jour neuf schellings et demi sur dix qu'on lui avait donnés. Lorsqu'il n'était pas en fonds, il prenait à crédit. S'il ne pouvait trouver de crédit, il s'en passait, et était presque tout aussi heureux. Il est avéré qu'il reçut un jour, sans mot dire, une rossée pour un camarade ; mais la moindre tape venant d'un ami le faisait rugir. Dès les premiers temps, il fut ennemi des combats, ainsi que des médecines, de la grammaire grecque, etc., et il ne s'y soumettait qu'à la dernière extrémité.

Il ne mentait jamais, ou mentait rarement, et ne maltraita jamais plus petit que lui : il aimait avec ardeur ceux de ses maîtres ou de ses aînés qui lui montraient de la bienveillance. Et quoique le docteur dît de lui, lorsqu'il ne savait pas son Horace ou qu'il ne pouvait faire la construction de sa tragédie grecque, que l'élève Pendennis était la honte de l'établissement, un jeune homme qui se perdrait dans ce monde et dans l'éternité, un scélérat qui ruinerait probablement son vieux père et ferait descendre sa mère dans une tombe déshonorée ; cependant, comme le susdit docteur adressait les mêmes compliments à la plupart des élèves du collège (qui n'a pas produit plus de voleurs ni d'assassins qu'un autre), le petit Pen, d'abord terrifié de ces reproches, s'accoutuma peu à peu à les entendre ; et le fait est qu'il n'a pas assassiné ses parents, ni commis jusqu'à ce jour aucun acte digne de la potence ou de la transportation.

Parmi les condisciples de Pendennis, il y en avait beaucoup qui, longtemps avant de quitter le collège, s'arrogeaient tous les privilèges de l'homme fait. Un assez grand nombre, par exemple, fumaient des cigares, et quelques-uns s'adonnaient déjà à l'ivro-

gnerie. L'un d'eux, à la suite d'une querelle au théâtre, s'était battu en duel avec un enseigne d'un régiment de passage ; un autre avait un tilbury et un cheval chez un loueur du quartier de Covent-Garden ; et, tous les dimanches, on pouvait le voir conduisant son équipage dans Hyde-Park, en compagnie d'un groom aux boutons armoriés, qui restait les bras croisés. Plusieurs des plus âgés étaient amoureux, et se communiquaient en confidence les poèmes adressés à leurs maîtresses, ou les lettres et les boucles de cheveux qu'ils en avaient reçues.

Mais Pen, jeune homme timide et modeste, les enviait plutôt qu'il ne les imitait. Il n'avait pas encore été au delà de la théorie ; toute la pratique de la vie restait à venir. Et, à ce propos, tendres mères et sages pères de familles chrétiennes, c'est une chose prodigieuse que cette théorie de la vie telle qu'on l'apprend en un grand collège. Ah ! si vous pouviez entendre ces garçons de quatorze ans qui rougissent devant les mères et s'enfuient à l'approche des jeunes filles, si vous pouviez les entendre causer entre eux, ce serait aux femmes de rougir à leur tour. Avant qu'il eût douze ans accomplis, et lorsque sa mère le croyait encore un ange de candeur, le petit Pen en avait assez entendu pour être terriblement au fait de certaines choses… et il en est de même, madame, de votre joli petit garçon aux joues roses, qui vient passer les vacances de Noël à la maison. Je ne dis pas que l'enfant soit perdu, ni qu'il n'ait plus cette innocence venue du ciel, notre vraie demeure ; mais que les ombres de la prison terrestre se resserrent rapidement autour de lui, et que nous contribuons autant que possible à le corrompre.

Or, Pen venait de mettre son premier habit à queue, ou cauda virilis, et il se regardait fort attentivement dans son petit miroir,

pour voir si les favoris commençaient à pousser, comme chez quelques-uns de ses camarades plus favorisés ; et sa voix de soprano (car il avait la voix très-douce, et ses anciens prenaient plaisir, lorsqu'il était petit, à lui faire chanter : Home, sweet Home ou My pretty page, ou quelques chansons françaises que sa mère lui avait apprises), sa voix de soprano, disons-nous, s'était transformée en basse-taille entremêlée de sons criards, qui divertissaient fort élèves et professeur, quand venait son tour d'expliquer un auteur ; en un mot, Pen allait atteindre ses seize ans, lorsqu'il lui fallut quitter soudain ses études académiques.

C'était à la fin de la classe du matin, et Pen était resté presque inaperçu jusque-là, quand le docteur l'invita à faire la construction d'un passage de je ne sais plus quelle tragédie grecque. Il n'en comprenait pas un mot, quoique le petit Timmins, assis sur le même banc que lui, le soufflât de toutes ses forces. Pen avait fait une ou deux grosses fautes, lorsque le terrible professeur éclata contre lui.

« Pendennis ! monsieur ! dit-il, votre fainéantise est incorrigible, et votre stupidité sans exemple. Vous êtes le déshonneur du collège et de votre famille ; et je ne doute pas que, plus tard, vous ne deveniez aussi le déshonneur de votre patrie. Si ce vice, monsieur, qui nous est représenté comme la source de tous les maux, est réellement ce que disent les moralistes (et je ne révoque pas en doute leur opinion), de quelle prodigieuse quantité de méfaits et de crimes ne semez-vous pas le germe, malheureux enfant ?... Misérable paresseux ! un garçon qui, à seize ans, traduit δὲ et, au lieu de δὲ mais, est coupable non-seulement d'une légèreté, d'une ignorance, d'une stupidité inconcevables, mais encore d'un crime, d'un crime capital, l'ingratitude filiale, et cela

me fait trembler ! Un garçon, monsieur, qui n'apprend pas sa tragédie grecque, trompe son père qui dépense de l'argent pour son éducation. Un garçon qui trompe son père, n'est pas bien éloigné de voler son voisin ou de faire un faux. Un homme qui fait un faux expie son crime à la potence. Et ce n'est pas lui que je plains, car il aura bien mérité d'être retranché du nombre des vivants ; mais ses parents désespérés, que ses crimes poussent vers une tombe prématurée, ou qui, s'ils continuent de vivre, traînent une vieillesse misérable et déshonorée !... Continues, monsieur, et je vous préviens qu'à la première faute je vous condamne aux verges... Qu'est-ce qui rit ? quel est le malotru qui se permet de rire ? » s'écria le docteur.

Le fait est que, tandis que le professeur débitait ce discours, tout le monde riait sous cape derrière lui dans la classe. L'orateur tournait le dos à la porte de cette vieille salle, et par cette porte laissée ouverte, un gentleman, à qui ces lieux étaient familiers (car le major Arthur et M. John Pendennis avaient fait leurs études en es même collège), demandait Pendennis à l'élève le plus proche de l'entrée.

Celui-ci lui montra en riant le coupable, sur qui le docteur lançait alors les foudres de son juste courroux. Le major Pendennis ne put s'empêcher de rire. Il se rappelait avoir été semoncé bien des années auparavant par le prédécesseur du docteur, au pied de cette même colonne où se tenait alors Pen junior.

En un instant la nouvelle circula que ce gentleman était l'oncle de Pendennis, et cent jeunes figures espiègles, hésitant entre la crainte et le rire, se tournèrent d'abord vers le nouveau venu, puis vers le terrible docteur.

Le major pria l'élève auquel il s'était déjà adressé de porter sa carte au professeur, ce que le jeune homme fit d'un air malin. Le major Pendennis avait écrit sur la carte : « Il faut que j'emmène Arthur Pendennis à la maison ; son père est très-malade. »

Au moment où le professeur reçut la carte et coupa court à sa harangue d'un air quelque peu effaré, les élèves, qui s'étaient contenus jusque-là, éclatèrent en un rire général.

« Silence ! » rugit le docteur en frappant du pied.

Pen leva les yeux et vit quel était son libérateur. D'un de ses gants blancs le major l'invita gravement à s'approcher, et Pen, jetant là ses livres, traversa la classe.

Le docteur tira sa montre. Il était une heure moins deux minutes.

« Nous prendrons le Juvénal à la classe du soir, » dit-il en faisant signe au sergent ; et tous les élèves, comprenant ce signal, ramassèrent leurs livres et se précipitèrent hors de la salle.

Le jeune Pen vit à l'air de son oncle qu'il était arrivé quelque chose à la maison.

« Est-ce que… ma mère… serait en danger ? dit-il ; mais à peine pouvait-il parler, tant il était ému, et des larmes remplissaient ses yeux.

— Non, répondit le major ; mais votre père est très-malade. Allez et faites votre malle sur-le-champ ; j'ai une chaise de poste à la porte. »

Pen courut à sa pension pour faire ce que son oncle lui disait ; et le docteur, resté seul dans la classe, en sortit pour serrer la

main à son ancien condisciple. Vous l'eussiez pris pour un autre homme. Comme Cendrillon, à certaine heure, cessait d'être une resplendissante et magnifique princesse pour devenir une humble petite fille en robe grise ; ainsi disparaissaient, dès que l'horloge sonnait une heure, la majesté foudroyante et le courroux terrible du professeur.

« La chose n'est pas sérieuse, je l'espère, dit le docteur. Ce serait dommage d'emmener le garçon, à moins d'un cas grave. C'est un très-bon sujet, un peu paresseux et manquant d'énergie, mais un jeune homme honnête et de bonnes manières, quoique je ne puisse l'amener à expliquer ses auteurs selon mes désirs… N'entrerez-vous pas pour goûter avec nous ? Ma femme sera très-heureuse de vous voir. »

Mais le major Pendennis refusa le goûter. Il dit que son frère était en danger, qu'il avait eu une attaque la veille, et que peut-être ils ne le reverraient plus en vie.

« Il n'y a pas d'autre fils, n'est-ce pas ? reprit le docteur.

— Non, répondit le major.

— Et il y a une jolie… une jolie propriété, je crois ? demanda l'autre, d'un ton d'indifférence.

— Hem !… comme ça ! » dit le major.

Ainsi finit ce colloque. Et Arthur Pendennis monta dans la voiture avec son oncle pour ne plus jamais retourner au collège.

Lorsque la chaise traversa Clavering, le palefrenier, qui se tenait sifflant à l'entrée de l'auberge aux Armes de Clavering, cligna

de l'œil d'un air sinistre au postillon, comme pour dire que tout était fini.

La femme du jardinier vint ouvrir la grille pour livrer passage aux voyageurs, et elle hocha la tête sans mot dire. Toutes les jalousies étaient baissées à Fairoaks. Le vieux laquais était tout pâle quand il introduisit l'oncle et le neveu. La figure d'Arthur était blanche aussi, de terreur plus que de chagrin. Quelque ardente affection que le défunt eût pu avoir (et il adorait sa femme, aimait et admirait son fils de toute son âme), ce trésor d'amour était resté enfermé dans son cœur ; et jamais l'enfant n'avait pu franchir la barrière glacée qui l'en séparait. Mais Arthur avait toujours été l'orgueil et la gloire de son père, et son nom fut le dernier que John Pendennis essaya de prononcer, lorsque, gisant sur son lit, il prit la main de sa femme dans sa main froide et gluante, que son souffle vacillant s'exhala dans les ténèbres de la mort, et que la vie et le monde finirent pour lui.

La petite fille, dont la figure s'était montrée un instant sous les jalousies, à l'arrivée de la chaise, ouvrit la porte de l'escalier dans le vestibule ; puis, ayant pris en silence la main d'Arthur qui se baissait pour l'embrasser, elle le mena vers sa mère. Le vieux John ouvrit au major la salle à manger. Cette salle était sombre à cause des persiennes fermées, et tout autour étaient rangés les sombres portraits des Pendennis. Le major but un verre de vin. La bouteille avait été débouchée pour le squire, quatre jours auparavant. Le chapeau du squire, bien brossé, était posé sur la table ; ses journaux et son portefeuille, avec une plaque de cuivre sur laquelle on lisait ces mots gravés : John Pendennis, esquire, Fairoaks, l'attendaient aussi là.

Le docteur et le légiste de Clavering, qui avaient vu passer la chaise, arrivèrent en cabriolet, une demi-heure après le major, et entrèrent par la porte de derrière. Le premier fit le récit détaillé de l'attaque et de la mort de M. Pendennis, s'étendit sur ses vertus, sur l'estime en laquelle le tenait tout le canton, sur la grande perte que faisaient en sa personne les magistrats et l'hôpital du comté, etc., et conclut en disant que mistress Pendennis montrait une force d'âme admirable, surtout depuis l'arrivée du jeune Arthur.

Le légiste resta à Fairoaks et dîna avec le major. Ils passèrent toute la soirée à parler affaires. Le major était exécuteur testamentaire de son frère, et co-tuteur du garçon avec mistress Pendennis, à qui tous les biens étaient laissés, sans réserve aucune, si ce n'est en cas de secondes noces, cas qui pouvait se présenter pour une femme si jeune et si belle, ajouta galamment M. Tatham ; aussi le défunt avait, en cette prévision, pris diverses mesures de prudence.

Le major devait, en ces tristes et douloureuses circonstances, prendre la direction de toutes choses. Aussi le vieux laquais John, en apportant au major Pendennis sa bougie pour se coucher, le suivit avec la corbeille où se mettait l'argenterie ; et le lendemain matin il lui remit la clef de la pendule de la grande salle, en disant que le squire avait coutume de la remonter tous les jeudis. La femme de chambre de mistress Pendennis lui donna des nouvelles de sa maîtresse, et confirma ce qu'avait dit le docteur de la consolation que l'arrivée de M. Arthur avait été pour sa mère.

Ce qui se passa entre cette dame et l'enfant nous importe peu. Il faut jeter un voile sur les émotions saintes de l'amour et de la

douleur. L'amour maternel est pour moi un mystère sacré. Ce que l'Église romaine a symbolisé dans l'image de la Vierge-mère au cœur saignant d'amour, je crois qu'on peut le voir chaque jour avec admiration pour la bonté du Tout-Puissant. J'ai vu, hier encore, une dame juive avec un enfant sur ses genoux ; de sa figure rayonnait vers l'enfant une si angélique douceur, qu'il y avait comme une auréole autour de ces deux têtes. Je vous assure que j'aurais pu m'agenouiller devant elle aussi, et adorer en elle la bienfaisance divine qui nous a fait don de l'amour maternel, cet amour qui a commencé avec notre race, et qui sanctifie l'histoire de l'humanité.

C'est donc en cet amour maternel que mistress Pendennis trouva des consolations à la mort de son époux, qu'elle avait toutefois constamment révéré comme le meilleur, le plus droit, le plus sage, le plus accompli et le plus respectable des hommes. Si les femmes ne faisaient pas de nous des idoles, si elles nous voyaient comme nous nous voyons les uns les autres, la vie serait-elle supportable, ou la société pourrait-elle continuer ? Ce devrait être le plus ardent désir de l'homme, que la femme ne pût jamais découvrir son peu de valeur. Si votre femme vous connaissait tel que vous êtes, voisin, elle ne se désolerait pas beaucoup de se voir veuve, et laisserait bientôt s'éteindre votre lampe sépulcrale, si même elle prenait la peine de l'allumer. Cependant mistress Pendennis offrit à son mari le plus beau des souvenirs, et l'entretint sans cesse de l'huile la plus précieuse.

Pour Arthur Pendennis, après le terrible choc que dut lui faire éprouver la vue de son père mort, après la pitié et l'émotion qu'occasionna sans doute un tel événement, je ne suis pas sûr que, dans le moment même de sa douleur, lorsqu'il embrassait sa

mère, la consolait tendrement et lui promettait de l'aimer toujours, je ne suis pas sûr, dis-je, qu'il ne s'élevât pas dans son sein un sentiment secret de triomphe et de joie. Il était désormais le chef et le seigneur. Il était Pendennis ; et tous autour de lui étaient ses serviteurs et ses servantes.

« Vous ne m'enverrez jamais ailleurs, dit la petite Laure, trottinant à côté de lui et le tenant par la main ; vous ne m'enverrez pas en pension, n'est-ce pas, Arthur ? »

Arthur la baisa et lui donna de petites tapes sur la tête. Non, elle n'ira pas en pension. Quant à y aller lui-même, la chose est hors de question. Il a résolu que cette partie de sa vie ne se renouvellera pas. Au milieu de la douleur générale, et le cadavre gisant encore en haut, il a trouvé le loisir de décider que désormais il n'aura plus que des vacances, qu'il ne se lèvera plus que quand il lui plaira, et qu'il n'essuiera plus les semonces du docteur. Il a fait cent rêves et pris cent résolutions pareilles pour l'avenir. Comme nos pensées voyagent parfois ! et avec quelle rapidité nos désirs les engendrent !

Quand, tenant Laure par la main, il entra dans la cuisine pour se rendre au chenil, au poulailler et à ses autres endroits favoris, tous les domestiques qui s'y trouvaient réunis en grand silence avec leurs amis, et les fermiers avec leurs femmes, et Sally Potter qui portait les lettres à la poste de Clavering, et le garçon boulanger de Clavering, tous ces gens assemblés là et buvant de la bière en cette triste circonstance, se levèrent à sa vue et le saluèrent. Jamais ils ne l'avaient salué aux dernières vacances, et il en ressentit aussitôt un ineffable plaisir. La cuisinière s'écria : « Ô mon Dieu ! » puis murmura : « Comme M. Arthur grandit ! » Thomas, le palefrenier, qui était en train de boire, ôta le pot de la bouche,

alarmé à l'aspect de son maître. Et le maître de Thomas fut sensible à cet honneur. Il traversa la cuisine et alla voir les chiens d'arrêt. Lorsque Fleurette se frotta le nez contre son gilet et que Ponto, hurlant de joie, fit résonner sa chaîne, Pen dit d'un ton protecteur et plein de condescendance : « Allons, Ponto ! allons, Fleurette ! » Puis il alla donner un coup d'œil aux poules de Laure, et aux cochons, et au verger, et à la laiterie ; peut-être rougit-il en se rappelant qu'aux vacances dernières il avait en quelque sorte pillé le grand pommier, et avait été grondé par la fille de laiterie pour avoir pris de la crème.

On enterra John Pendennis, esquire, « ci-devant éminent médecin à Bath, subséquemment magistrat plein de capacité, propriétaire bienveillant, et bienfaiteur de nombre d'institutions charitables et d'utilité publique dans ce voisinage et ce comté, » avec la plus grande pompe qu'on eût vue depuis les funérailles de sir Roger Clavering, enterré, au dire du greffier paroissial, dans l'église de l'abbaye de Clavering-Saint-Mary's. Une belle table de marbre, d'où est copiée l'inscription précédente, fut placée dans l'église au-dessus du banc de Fairoaks. Vous y pouvez voir encore aujourd'hui l'écusson des Pendennis avec son cimier, un aigle regardant le soleil, et cette devise : Nec tenui penna. Le docteur Portman, dans son sermon du dimanche suivant, parla du squire avec éloquence, et l'appela affectueusement « notre cher ami défunt. » Et Arthur Pendennis régna en sa place.

Tome 1 · 03

Arthur avait environ seize ans, avons-nous dit, quand il commença à régner. Sa personne était ce que ses amis appelaient trapue, mais sa maman disait qu'il avait une jolie petite taille. Sa chevelure était de ce beau brun qui semble de l'or au soleil ; il avait la figure ronde, rose, parsemée de rousseurs, et annonçant un bon caractère. Ses favoris (quand la nature lui accorda ces ornements du visage après lesquels il soupirait si ardemment) étaient d'une nuance décidément rougeâtre ; bref, sans être beau, il avait l'air si franc, si bon, si bienveillant, et ses honnêtes yeux bleus vous souriaient si gaiement, qu'il n'est pas surprenant que mistress Pendennis le crût l'orgueil de tout le comté. Entre seize et dix-huit ans il grandit de cinq pieds six à cinq pieds huit pouces, hauteur à laquelle il s'arrêta, mais dont sa mère fut émerveillée. Il avait trois pouces de plus que son père. Était-il possible qu'un homme eût trois pouces de plus que M. Pendennis ?

Vous pouvez être sûr qu'il ne retourna jamais au collège ; la discipline de l'établissement ne lui convenait pas, et il préférait de beaucoup rester à la maison. La question de son retour fut néanmoins débattue, et son oncle fut pour l'affirmative. Le docteur, consulté, répondit par écrit qu'il importait beaucoup pour les succès d'Arthur dans l'avenir qu'il sût parfaitement une tragédie grecque : mais Pen fit adroitement entrevoir à sa mère les dangers auxquels il serait exposé dans la société des mauvais garnements de Greyfriars ; et l'âme timide d'Hélène, aussitôt alarmée, se rendit au désir qu'il avait de rester à la maison.

Alors l'oncle de Pen offrit d'employer son influence sur son Altesse Royale le commandant en chef, qui daignait avoir des bon-

tés pour lui, et proposa à Pen de lui obtenir un brevet dans les gardes à pied. À cette perspective le cœur de Pen bondit de joie. Un dimanche qu'il était sorti avec son oncle, il avait été entendre la musique à Saint-James. Il avait vu Tom Ricketts, élève de quatrième, qui portait au collège une jaquette et un pantalon si ridiculement étroits que les anciens ne purent s'empêcher de le prendre pour leur plastron ; il avait vu ce même Ricketts vêtu d'or et de cramoisi, ayant sur la tête un immense bonnet de peau d'ours, se dandinant sous le drapeau du régiment. Tom l'avait reconnu et salué d'un hochement de tête protecteur ; ce Tom, ce petit malheureux auquel il avait donné des coups de bâton pendant le dernier trimestre, il était là au milieu du carré, ralliant autour de l'étendard de son pays les musiciens soufflant dans les trompettes et heurtant les cymbales, entouré de baïonnettes, de baudriers et d'écarlate, s'entretenant familièrement avec d'énormes guerriers ayant la barbiche au menton et la médaille de Waterloo sur la poitrine ! Que n'eût pas donné Pen pour porter de telles épaulettes et entrer dans un tel régiment ?

Mais Hélène Pendennis prit un air d'alarme et de terreur, quand son fils lui fit part de cette proposition. Elle dit que, « sans chercher querelle à ceux qui pensaient différemment, un chrétien, selon elle, n'avait pas le droit de faire de l'état militaire sa profession. Jamais, jamais M. Pendennis n'eût permis à son fils de devenir soldat. Finalement, elle serait très-malheureuse s'il donnait suite à cette idée. »

Or, Pen se fût aussi bien coupé le nez et les oreilles que de rendre sa mère malheureuse de propos délibéré et avec préméditation ; et, comme il était d'humeur assez généreuse pour céder n'importe quoi à n'importe qui, il fit aussitôt présent à sa mère de

son ardeur pour la gloire militaire, ainsi que de son habit rouge et de ses épaulettes imaginaires.

Elle se dit qu'il était le plus noble des êtres de ce monde. Mais le major Pendennis, après qu'on eut répondu par un refus à son offre d'un brevet, écrivit à la veuve une lettre fort courte où s'exhalait un peu son dépit, et il pensa que son neveu n'était qu'un triste sire.

Il fut satisfait néanmoins, quand, étant venu, selon sa coutume, passer les fêtes de Noël à Fairoaks, il vit les exploits du jeune homme à la chasse. Pen avait une très-bonne jument qu'il montait avec une grâce et un aplomb extraordinaires. Il franchissait les haies avec un grand sang-froid, et pourtant avec jugement et sans bravade. Dans ses lettres à ses camarades de collège, il parlait de ses bottes à revers et de ses hauts faits dans le pays. Il commençait à songer sérieusement à un habit rouge, et sa mère dut avouer que cela lui irait remarquablement bien ; mais naturellement elle passait dans l'inquiétude ses heures d'absence, et s'attendait chaque jour à le voir rapporté sur un volet.

Malgré ces divertissements peut-être trop fréquents, il ne faut pas s'imaginer que Pen négligeât tout à fait ses études. Il aimait à lire tous les livres qui ne rentraient pas dans la catégorie des livres de classe. Ce n'était que lorsqu'on voulait, en quelque sorte, lui plonger de force la tête dans les eaux de la science, qu'il refusait d'en boire. Il dévora tous les livres qui étaient à la maison, depuis le théâtre d'Inchbald jusqu'au manuel du maréchal-ferrant par White. Il fouilla dans les bibliothèques du voisinage. Il trouva à Clavering une vieille cargaison de romans français qu'il lut avec le plus grand intérêt. Souvent il restait des heures perché sur le plus haut degré de l'escalier roulant de la bibliothèque du

docteur Portman, ayant un in-folio sur les genoux, tantôt les Voyages de Hackluyt, tantôt le Léviathan de Hobbes, ou les œuvres de Saint-Augustin, ou les poésies de Chaucer. Le ministre et lui étaient très-bons amis, et ce fut celui-ci qui communiqua à Pen ce goût honnête pour le porto, qui le distingua dans tout le cours de sa vie.

Quant à cette chère et bonne mistress Portman, qui n'était pas du tout jalouse, quoique le docteur s'avouât amoureux de mistress Pendennis, qu'il affirmait être de beaucoup la plus belle dame du comté, elle n'avait qu'un seul chagrin lorsqu'elle levait un regard affectueux sur Pen perché au haut de l'échelle, et ce chagrin était que sa fille Minny fût trop âgée pour lui, ce qui était la vérité. Miss Mira Portman n'avait alors que deux ans de moins que la mère de Pen, et pesait autant que Pen et mistress Pendennis ensemble.

Ces détails sont-ils insipides ? Regardez en arrière, bon ami, vers le temps de votre jeunesse, et demandez-vous comment elle se passa. J'aime à croire que vous étiez un garçon bien élevé, brave et doux, au cœur chaud et aimant, regardant le monde en face, d'un œil loyal et bienveillant. Quelles brillantes couleurs avait alors votre jeunesse ! et comme vous en jouissiez ! L'homme n'a qu'un petit nombre d'années pareilles. Il ne les apprécie pas assez pendant qu'il les a. Ce n'est que lorsqu'elles sont loin derrière lui qu'il se rappelle combien elles étaient chères et heureuses.

Afin d'empêcher M. Pen de se livrer à cette oisiveté dont son ami, le professeur des Cisterciens, lui avait prédit de si terribles conséquences, on invita M. Smirke, le vicaire du docteur Port-

man, à venir tous les jours de Clavering, moyennant une rétribution libérale, passer quelques heures avec le jeune gentleman.

Ce Smirke était, à table, un homme sans défaut ; il portait les cheveux bouclés sur son beau front, et nouait sa cravate avec une grâce un peu mélancolique. C'était un savant et un mathématicien passable, qui enseigna à Pen tout ce que celui-ci fut d'humeur à apprendre, ce qui n'est pas beaucoup dire : car Pen eut bientôt pris la mesure de son précepteur, qui, lorsqu'il arriva monté sur son poney dans la cour de Fairoaks, avait le bout des pieds si absurdement tourné en dehors, et laissait un tel vide entre ses genoux et la selle, qu'il eût été impossible à tout jeune homme doué d'un peu de gaieté d'éprouver du respect pour un pareil écuyer. Pen faillit faire mourir Smirke de terreur, en le mettant sur sa jument, et lui faisant traverser une lande où M. Hardhead de Dumplingbeare, intrépide sportsman, avait assemblé la meute du comté pour la chasse au renard. M. Smirke, sur Rébecca, la jument de son élève (ainsi nommée d'après la fille d'Isaac d'York, héroïne favorite de Pen), troubla les chiens autant qu'il dégoûta le chasseur ; car il estropia un de ces animaux en persistant à chevaucher au milieu de la meute, ce qui lui valut, de la part de M. Hardhead, une allocution plus remarquable par l'énergie du langage qu'aucun des discours qu'il eût jamais entendus, depuis qu'il avait quitté les canotiers des bords de l'Isis.

Smirke confia à son élève ses poésies latines et anglaises, et offrit à mistress Pendennis un volume de ces dernières, imprimé à Clapham, lieu de sa naissance. Ils lurent ensemble les poètes anciens et les parcoururent d'un train assez agréable, bien différent de ce pas lent et pénible usité chez les Cisterciens, qui suivaient à la piste chaque mot qu'ils rencontraient et extrayaient toutes les

racines sur leur passage. Pen n'aimait pas à s'arrêter : aussi, lorsqu'il était embarrassé, il se faisait construire la phrase par son précepteur, et il galopa ainsi à travers l'Iliade et l'Odyssée, à travers les auteurs tragiques et le charmant mais méchant Aristophane, qu'il déclara être le plus grand des poètes. Toutefois sa marche fut si rapide que, quoiqu'il parcourût assurément une étendue considérable de l'antique pays, il oublia tout dans la suite et ne conserva qu'un vague souvenir de sa promenade classique, à peu près comme un membre de la chambre des Communes qui en sait juste assez pour faire deux ou trois citations, ou un écrivain de revue qui, par bienséance, intercale de temps à autre un peu de grec dans ses articles.

Notre peuple est le plus prosaïque, mais aussi le plus fidèle qui soit au monde. Nous conservons avec un respect curieux et nous nous transmettons, de génération en génération, la superstition de ce que nous appelons l'éducation d'un gentleman.

Outre les poètes anciens, vous pouvez être assuré que Pen lut et goûta fort ceux de son pays. Smirke soupirait et hochait la tête en lui voyant lire Byron et Moore. Mais Pen était un corsaire intrépide et un zélé adorateur du feu ; il savait ces deux poètes par cœur, et souvent il entraînait dans une embrasure de fenêtre la petite Laure pour lui dire : « Zuleïka, je ne suis pas ton frère ! » et cela d'un ton si tragique qu'il faisait s'ouvrir plus grands encore les grands yeux de la grave petite fille. Jusqu'à l'heure du souper, elle restait assise à coudre aux pieds de mistress Pendennis, et écoutait Pen, sans comprendre un mot des lectures qu'il faisait le soir à sa mère.

Il lui lut Shakspeare (qu'elle disait aimer, mais qu'elle n'aimait pas), et Byron, et Pope, et son poème favori de Lalla Rookh, qui

plut médiocrement à mistress Pendennis. Mais pour l'évêque Heber, et surtout pour mistress Hemans, Hélène fondait littéralement en larmes et ne sortait pas la figure de son mouchoir, quand Pen lui lisait ces auteurs de sa voix si jeune et si musicale. L'Année chrétienne fut publiée vers ce temps-là, et le fils et la mère lurent ce livre avec un saint respect. Pendennis n'entendit plus que rarement et faiblement dans la suite cette solennelle musique d'église ; mais il en aima toujours le souvenir, et le temps où elle avait frappé son cœur, alors que, plein d'espoir et exempt de doute, il traversait les champs au son des cloches de l'église, le dimanche matin.

C'est à cette époque de son existence que Pen publia, dans le coin des poètes du Chronicle de ce comté, quelques poésies dont il était entièrement satisfait. Il est l'auteur des vers signés Nep, et intitulés : À une larme ; l'Anniversaire de la bataille de Waterloo ; à Mme Cadori, chantant aux concerts donnés à l'occasion des assises ; la Saint-Barthélemy, terrible dithyrambe contre le papisme et appel solennel au peuple anglais pour l'inviter à s'unir contre l'émancipation des catholiques romains, etc., etc., tous chefs-d'œuvre que mistress Pendennis conserve sans doute encore aujourd'hui, avec les premiers petits bas de son fils, avec les premiers cheveux qu'on lui coupa, avec son biberon et diverses autres reliques intéressantes du temps de son enfance. Il galopait souvent alors sur Rébecca, à travers les dunes de Dumpling, ou bien se rendait au chef-lieu du comté, que nous appellerons, si vous voulez, Chatteries, en déclamant ses poésies et se croyant inspiré d'un souffle tout byronien.

Son génie était à cette époque d'un caractère décidément sombre. Il apporta à sa mère une tragédie qui la fit tant rire,

quoiqu'il tuât seize personnages avant le second acte, que, dans un mouvement de dépit, il jeta ce chef-d'œuvre au feu. Il projeta un poème épique en vers blancs, intitulé : Cortez ou le Conquérant du Mexique et la Fille de l'Inca. Il écrivit une partie de Sénèque ou le Bain fatal, et d'Ariane à Naxos, pièces classiques avec chœurs, strophes et antistrophes, qui donnèrent fort à penser à la pauvre mistress Pendennis. Il commença aussi une Histoire des jésuites, où il flagellait cet ordre avec une terrible sévérité, et prémunissait contre leurs machinations ses compatriotes protestants. Cet attachement à l'Église établie fut un sujet de joie pour le cœur de sa mère, car notre jeune homme était alors un ferme et zélé défenseur de sa religion et de son roi ; et lors de l'élection, quand sir Gilles Beanfield se porta candidat des Bleus contre lord Trehawk, fils de lord Eyrie, whig et ami du papisme, Arthur Pendennis, paré d'un immense nœud bleu, ouvrage de sa mère, sur Rébecca, pareillement décorée des couleurs nationales, chevaucha à côté du révérend docteur Portman, monté sur Dowdy, sa jument grise, et à la tête des électeurs de Clavering, que le docteur menait voter pour le champion protestant.

Ce jour-là, Pen fit son premier discours à l'hôtel des Bleus, et ce fut aussi, paraît-il, ce jour-là que, pour la première fois de sa vie, il but un peu plus de vin qu'il n'en pouvait porter. Miséricorde ! quelle scène à Fairoaks, quand il rentra je ne sais à quelle heure de la nuit ! Quel mouvement de lanternes dans la cour et les écuries, quoiqu'il fît un clair de lune superbe ! Quel rassemblement de domestiques lorsque Pen revint, faisant résonner le pont et les pavés de la cour sous les pas de son cheval, accompagné d'une dizaine de votants de Clavering qui hurlaient derrière lui le chœur d'élection des Bleus.

Il voulut les faire tous entrer et leur donner du vin, de très-bon madère, du madère excellent. « John, allez chercher du madère ! » Et Dieu sait ce qu'eussent fait les fermiers, si madame Pendennis ne se fût montrée en peignoir blanc avec une bougie, et si l'aspect de sa belle figure pâle n'eût tellement imposé à ces zélés Bleus, qu'ils se retirèrent en portant la main au chapeau !

Àcôté de ces amusements auxquels se livrait M. Pen, il est une occupation qui est la principale affaire et le grand plaisir de la jeunesse, s'il faut en croire les poètes que Pen étudiait toujours. Ce jeune homme avait le cœur si ardent et l'imagination si vive, qu'on ne peut espérer qu'il ait pu échapper longtemps à la passion à laquelle nous faisons allusion, et que vous avez justement, mesdames, deviné être celle de l'amour. Pen soupira d'abord en secret ; comme le jeune malade d'amour dont nous parle Ovide, il ouvrait sa poitrine et disait : Aura, veni ! Quel cœur généreux n'a pas, en son temps, appelé ainsi quelque maîtresse aérienne ?

Oui, Pen commençait à sentir le besoin d'un premier amour, d'une passion dévorante, d'un objet sur lequel il pût concentrer tous ces vagues désirs qui le faisaient souffrir d'un si doux mal. Il désirait une jeune fille à qui il pût réellement dédier ses vers, et qu'il pût élever sur un autel et adorer à la place de ces Ianthés et de ces Zuleikas, à qui s'adressaient les effusions de sa muse féconde. Il lut et relut ses poèmes favoris ; il invoqua Alma Vénus, la joie des dieux et des hommes ; il traduisit les odes d'Anacréon et choisit dans Waller, Dryden, Priof et autres, des passages appropriés à son tourment. Smirke et lui ne se lassaient jamais de parler d'amour dans leurs entrevues. Ce précepteur sans foi, au lieu de lui apprendre l'algèbre et le grec, l'entretenait de conversations sentimentales ; car Smirke était amoureux aussi. Qui eût

pu faire autrement, étant tous les jours en relation avec une telle femme ? Smirke était amoureux fou de mistress Pendennis, autant que ce mot de fou peut s'adresser à une flamme aussi douce que celle de M. Smirke. Cette honnête dame, assise dans la salle d'en bas, apprenant à la petite Laure à jouer du piano, ou faisant des jupes de flanelle pour les pauvres du voisinage, ou suivant de quelque autre manière la calme routine de sa vie chrétienne, modeste et sans tache, se doutait peu des orages qui se formaient, dans le cabinet de l'étage supérieur, dans le cœur de Pen assis en veste de chasse, les coudes sur le tapis vert de sa table, et les mains plongées dans les boucles de sa brune chevelure, avec Homère sous son nez, et dans le cœur du digne M. Smirke qui lisait avec Pen. C'est là qu'ils parlaient d'Hélène et d'Andromaque.

« Andromaque est comme ma mère, disait souvent Pen ; mais je le déclare, Smirke, par Jupiter ! je me couperais le nez pour voir Hélène. »

Il déclamait alors quelques vers favoris, que le lecteur trouvera mieux à leur place dans la suite de ce livre. Il dessinait des portraits d'Hélène (portraits qui existent encore), avec des nez droits et des yeux énormes, et il écrivait bravement au-dessous : Arthur Pendennis delineavit et pinxit.

Quant à M. Smirke, il préférait naturellement Andromaque. Aussi était-il extraordinairement bon pour Pen. Il lui donna son Horace Elzévir, dont raffolait le jeune homme, et un petit Testament grec que sa mère lui avait acheté à Clapham. Il lui fit présent aussi d'un porte-crayon en argent. Et pour le travail, il le laissait libre d'en faire autant ou aussi peu qu'il voulait. Il semblait toujours sur le point d'ouvrir son cœur à Pen ; il lui confessa même qu'il avait un… un attachement, un attachement pour une

personne ardemment chérie, ce qui rendit Pendennis curieux d'en savoir davantage.

« Dites donc, mon vieux, est-elle jolie ? a-t-elle les yeux noirs ou bleus ? » demanda-t-il.

Mais le vicaire du docteur Portman, poussant un doux soupir, leva les yeux au plafond, et, d'une voix faible, pria Pen de changer de conversation. Pauvre Smirke ! Il invita son élève à dîner chez lui à Clavering, dans le logement qu'il occupait au-dessus de madame Fribsby, la modiste. Et un jour de pluie, mistress Pendennis, étant venue à Clavering en cabriolet pour quelques affaires (c'était probablement vers le temps de quitter le deuil), se laissa persuader d'entrer dans l'appartement du vicaire, qui envoya aussitôt acheter des gâteaux. À partir de ce jour, le sofa où elle s'était assise devint sacré pour lui, et il garda toujours des fleurs dans le verre où elle avait bu.

Comme mistress Pendennis ne se lassait jamais d'écouter les louanges de son fils, nous pouvons être certains que ce fripon de précepteur ne négligeait aucune occasion de converser avec elle sur ce sujet. C'était peut-être un peu ennuyeux pour lui d'entendre à son tour raconter les traits de générosité de Pen, sa bravoure à combattre quelque gros méchant enfant, tyran de ses camarades, ses bons mots et ses plaisanteries, son prodigieux savoir en fait de latin, de musique, d'équitation, etc. Mais quel prix n'eût-il pas payé pour se trouver en compagnie de mistress Pendennis ? Et la veuve, après ces conversations, se disait que M. Smirke était un homme fort aimable et très-bien informé. Pour ce qui est d'Arthur, elle n'avait pas encore décidé s'il serait premier prix de mathématiques et archevêque de Cantorbéry, ou grand prix d'honneur à Oxford et grand chancelier d'Angleterre.

Mais elle était intimement convaincue qu'il n'y avait pas son pareil dans tout l'empire britannique.

Amie de la simplicité et habituée à l'économie, elle se mit aussitôt à épargner, et peut-être à devenir un peu parcimonieuse, dans l'intérêt de son fils. Naturellement il n'y eut pas de festin à Fairoaks pendant l'année de deuil ; mais ces cloches de plat en argent dont le docteur était si fier, où s'épanouissaient de toutes parts les armes des Pendennis, et que surmontait leur cimier, restèrent de longues années enfermées dans leur coffre. La maison fut diminuée et ses dépenses réduites. Il y avait un maigre repas d'anachorète, quand Pen dînait dehors ; et lui-même dirigea les remontrances parties de la cuisine au sujet de la mauvaise qualité de la bière de Fairoaks. Mistress Pendennis devenait avare pour l'amour de Pen. Et qui donc a jamais accusé les femmes d'être justes ? Toujours elles se sacrifient pour l'amour de quelqu'un, à moins qu'elles n'en sacrifient un autre.

Dans le petit cercle des amis intimes de la veuve, il ne se trouvait aucune jeune femme que Pendennis pût honorer en lui offrant l'inestimable trésor d'un cœur qui brûle de se donner. Certains jeunes gens, en pareille position, consacrent leurs jeunes affections à Dolly, la laitière, ou jettent des regards de tendresse sur Molly, la fille du forgeron. Pen pensait qu'un Pendennis était un beaucoup trop grand personnage pour s'abaisser ainsi. Il avait l'esprit trop élevé pour une intrigue vulgaire, et à la seule idée de séduction, si jamais elle lui était venue, son cœur se fût révolté comme à l'idée d'un acte de bassesse ou de déshonneur.

Miss Minny Portman était trop vieille, trop grosse, et aimait trop à lire l'Histoire ancienne de Rollin. Les misses Boardback, filles de l'amiral Boardback (de Saint-Vincent's-House, ou de

l'Hôtel du 4 juin, comme on appelait aussi sa demeure), dégoûtaient Pen par les airs de Londres qu'elles apportaient à la campagne, de Gloucester-Place où elles passaient la saison ; et puis, du haut de leur grandeur, elles regardaient Pen comme un marmouset. Les trois filles du capitaine Glanders (en demi-solde, 50 de dragons de la garde) étaient encore en tabliers de toile écrue, et avaient les bouts de leurs tresses noués de rubans roses sales. Comme il n'avait pas acquis le talent de danser, le jeune homme évitaient les assemblées de Chatteries, où il aurait eu la chance de rencontrer le beau sexe. Enfin il n'était pas amoureux parce qu'il n'avait sous la main personne de qui s'éprendre.

Et notre jeune babouin avait coutume de sortir à cheval tous les jours, en quête d'une Dulcinée, et de regarder dans les cabriolets et les équipages qui passaient sur la grand'route. Souvent le cœur lui battait bien fort, et il sentait un certain tremblement mêlé d'espoir, car elle était peut-être dans cette chaise de poste jaune qui gravissait la colline en se balançant ; ou bien ce pouvait être une de ces trois filles en chapeau de castor, au fond de ce cabriolet bourgeois qui faisait quatre milles à l'heure, sous la conduite de ce gros vieux monsieur vêtu de noir. La chaise de poste contenait une vieille douairière de soixante-dix ans, au nez barbouillé de tabac, avec une femme de chambre, sa contemporaine. Les trois filles en chapeau de castor n'étaient pas plus belles que les navets des champs qui bordaient la route. Quoi qu'il fît, et de quelque côté qu'il chevauchât, l'honnête Pen ne rencontrait toujours pas la princesse féerique qu'il devait délivrer et conquérir.

De tout cela il ne disait rien à sa mère. Il avait son monde à lui. Quelle âme ardente, généreuse, pleine d'imagination, n'a pas

un endroit secret où elle se livre à d'aimables fantaisies ? Que nulle vaine curiosité, nulle grossière importunité, n'aille y troubler nos enfants. Ma bonne dame, laissez parfois votre enfant seul, si votre enfant est poète. Même vos admirables conseils peuvent quelquefois être ennuyeux. Vous êtes sans défaut ; mais il ne s'ensuit pas que chacun dans votre famille doive penser exactement comme vous. Ce petit enfant là-bas peut avoir des pensées trop profondes même pour votre grand esprit, et des idées si modestes et si timides qu'elles n'osent se mettre à nu devant nous.

Hélène Pendennis, par la force du pur amour, devina un grand nombre des secrets de son fils. Mais elle gardait ces choses en son cœur, si l'on peut s'exprimer ainsi, et elle n'en parlait pas. D'ailleurs elle avait résolu de lui faire épouser la petite Laure, qui aurait dix-huit ans quand Pen en aurait vingt-six, quand il aurait achevé ses cours et fait son grand voyage, quand il se serait fixé, soit à Londres pour étonner toute la métropole par son savoir et son éloquence au barreau, soit mieux encore en un gentil presbytère de campagne entouré de roses trémières et autres, près d'une délicieuse et romantique église couverte de lierre, et où, du haut de la chaire, Pen prêcherait les plus beaux sermons qu'on eût jamais entendus.

Or, tandis que ces sentiments naturels portaient la guerre et l'inquiétude dans le cœur de l'honnête Pen, il arriva qu'un jour il alla à Chatteries porter au Chronicle du comté un terrible et saisissant poème pour le numéro de la semaine suivante ; et, ayant mis, selon sa coutume, son cheval à l'écurie de l'hôtel du Roi Georges, il rencontra une vieille connaissance. Un grand tandem noir à roues écarlates entra bruyamment dans la cour de l'au-

berge, où Pen était à causer avec le valet d'écurie au sujet de Rébecca ; et la voix de celui qui conduisait lui cria d'un ton protecteur :

« Holà ! Pendennis, est-ce bien vous ? »

Notre jeune homme eut quelque peine à reconnaître, sous le chapeau à larges bords, sous le vaste paletot et l'énorme cravate dont était affublé le nouveau venu, la personne et la figure de son ancien condisciple, M. Foker.

Une année d'absence n'avait pas peu changé ce gentleman. L'adolescent qui s'était fait fouetter justement quelques mois auparavant, et qui dépensait en tartes et en croquets l'argent de ses menus plaisirs, apparaissait alors devant Pen en un de ces costumes que l'opinion publique qualifie d'étalage, et l'opinion publique est, ce me semble, aussi bonne autorité en pareille matière que le Dictionnaire de Johnson. Il avait un bouledogue entre les jambes, et sur sa cravate de cachemire rouge brillait une épingle représentant un autre bouledogue en or. Il portait un gilet de fourrure tout galonné de chaînes d'or, un frac vert à boutons ciselés, et un pardessus blanc, orné de boutons grands comme des assiettes de dessert, sur chacun desquels était gravé quelque remarquable incident de chasse ou de course. Tous ces ornements faisaient si avantageusement ressortir le physique de ce jeune homme, qu'on eût été embarrassé de dire à quel type il ressemblait le plus, et si c'était un boxeur en goguette ou un cocher en habit de gala.

« Avez-vous quitté cet endroit pour de bon, Pendennis ? dit M. Foker, descendant de son landau et donnant un doigt à Pendennis.

— Oui, il y a au moins un an, répliqua Pen.

— Sale vieux trou ! reprit M. Foker. Je le déteste ; je déteste le docteur ; je déteste le sous-maître Towzer ; je déteste tous ceux qui sont là. Ce n'est pas un endroit convenable pour un gentleman.

— Certes, non, dit Pen d'un air extrêmement important.

— Vraiment, mon cher, je rêve parfois à présent que le docteur se promène dans mon estomac, ajouta Foker ; et Pen sourit en pensant qu'il avait eu, lui aussi, de ces rêves effrayants. Quand je songe à ce qu'on nous faisait manger, parole d'honneur ! je m'étonne que j'aie pu y résister. Du mouton galeux, de la vache enragée, les jeudis et les dimanches du pouding capable de vous empoisonner !... Regardez mon cheval... Avez-vous jamais vu plus jolie bête ? J'arrive de Baymouth ; nous avons fait les neuf milles en quarante-deux minutes. Ce n'est pas mal marcher, hé ?

— Est-ce que vous restez à Baymouth, Foker ? demanda Pendennis.

— J'y voiture, répondit l'autre avec un hochement de tête.

— Quoi ? s'écria Pen, d'un air si étonné que Foker éclata de rire et répliqua :

— Le diable m'emporte, Pen ! je ne vous croyais pas assez nigaud pour ignorer ce qu'on entend par voiturer. Je suis venu d'Oxford avec une voiture... un précepteur, ne comprenez-vous pas, mon vieux ? Il me voiture et quelques autres hommes avec moi ; c'est-à-dire, il nous prépare pour notre examen. Spavin et moi, nous avons le char à nous deux. Et l'idée m'est venue de

rouler jusqu'ici pour aller au spectacle. Avez-vous jamais vu Rowkins danser le hornpipe ? »

Et M. Foker se mit à exécuter, dans la cour de l'auberge, quelques pas de cette danse populaire, tout en regardant autour de lui, comme pour demander la sympathie de son groom et des garçons d'écurie.

Pen se dit qu'il s'amuserait bien aussi au spectacle ; comme il devait faire clair de lune, il pourrait retourner à Fairoaks après la comédie. Il accepta donc l'invitation à dîner de Foker, et les jeunes gens entrèrent ensemble dans l'auberge. M. Foker s'arrêta au comptoir, et, s'adressant à miss Rincer, la jolie fille de l'hôtesse, qui y présidait, lui demanda un verre de son mélange.

Àl'enseigne du Roi Georges on connaissait Pen et sa famille depuis qu'ils s'étaient fixés dans le pays ; les voitures et chevaux de M. Pendennis s'y arrêtaient toutes les fois qu'il venait au chef-lieu de comté. L'hôtesse fit une très-respectueuse révérence à l'héritier de Fairoaks, le complimenta sur sa taille et son air viril, et lui demanda des nouvelles de mistress Pendennis, du docteur Portman, et des gens de Clavering ; et le jeune gentleman répondit avec beaucoup d'affabilité à ces questions. Mais il parlait à M. et mistress Rincer avec cette sorte de bonté particulière à un jeune prince qui s'adresse aux sujets de son père, sans s'imaginer pour cela que ces bonnes gens fussent ses égaux en ce monde.

Bien différente était la conduite de M. Foker. Il s'informa de M. Rincer et de son rhume de cerveau ; il proposa une énigme à mistress Rincer ; il demanda à miss Rincer quand elle serait prête à l'épouser, et il fit ses compliments à miss Brett, l'autre demoiselle du comptoir : le tout en une minute de temps, et avec

une vivacité et une gaieté qui firent pouffer de rire toutes ces dames. Puis, quand il eut sablé le mélange que miss Rincer venait de lui servir, il fit claquer sa langue en signe de grande satisfaction.

« Prenez-en une goutte, dit-il à Pen ; ça m'est recommandé par la Faculté, comme un… diable de mot, va ! un… stomatique excellent, mon vieux. Donnez-en un verre au jeune homme, Rincer, et inscrivez-le sur le compte de votre tout dévoué. »

Le pauvre Pen prit le verre, et tout le monde rit de la grimace qu'il fit en le remettant sur le comptoir. Du genièvre, de l'absinthe et je ne sais plus quel cordial, voilà de quoi se composait le mélange qui plaisait si fort à M. Foker, qu'il l'avait appelé de son nom. Voyant que Pen toussait, crachait et faisait des grimaces, l'autre dit à M. Rincer que le jeune homme était naïf, très-naïf, mais qu'il l'aurait bientôt formé. Puis ils se mirent à commander le dîner ; M. Foker insista pour avoir de la tortue et du gibier, il avertit aussi l'hôtesse d'avoir bien soin de frapper le vin.

MM. Foker et Pen descendirent ensuite la grand'rue en flânant, le premier ayant à la bouche un cigare qu'il avait tiré d'un étui presque aussi gros qu'une valise. Pour remplir cet étui, il entra chez M. Lewis, avec qui il causa quelque temps, assis sur le comptoir ; il alla voir ensuite la jolie fille qui se trouvait chez la fruitière, et il la régala de compliments pareils à ceux qu'il avait adressés aux demoiselles de l'hôtel du Roi Georges. Ils passèrent ensuite devant le bureau du Chronicle. Pen avait toute prête une enveloppe contenant des Vers à Thyrza, mais le pauvre garçon n'osa pas la jeter dans la boîte de l'éditeur, pendant qu'il se promenait en compagnie d'un gentleman aussi distingué que M. Foker. Peu après ils rencontrèrent de pesants dragons du régiment

toujours en garnison à Chatteries, et ils s'arrêtèrent pour causer des bals de Baymouth, de la jolie miss Brown, et de la diantrement belle mistress Jones.

En vain Pen se rappelait que Foker n'était qu'un âne au collège, qu'à peine il savait lire couramment, qu'il était très-malpropre et connu pour sa stupidité. Ce jour-là, pas plus qu'à Greyfriars, M. Foker ne ressemblait à un gentleman ; pourtant Pen ressentait un secret orgueil à parader dans la grand'rue avec un jeune homme qui avait des tandems, qui parlait à des officiers, et qui commandait pour son dîner de la tortue et du champagne. Il écoutait, et même avec respect, ce que M. Foker lui racontait de la vie à l'Université, dont lui, Foker, était un des principaux ornements ; et il lui fallut entendre une longue série d'anecdotes sur les régates, les luttes corps à corps, le punch au lait et les boulingrins d'Oxford. Bref, Pen commença même à désirer de fréquenter l'Université, puisqu'on y avait de si mâles divertissements.

Le fermier Gurnett, qui demeurait tout près de Fairoaks, étant venu à passer en ce moment et ayant salué Pen, celui-ci l'arrêta pour faire dire à sa mère qu'il avait rencontré un ancien condisciple, et qu'il dînerait à Chatteries.

Les deux jeunes gentlemen continuèrent ensuite leur promenade et firent le tour de la place de la cathédrale, d'où l'on entendait la musique de l'office du soir, musique qui affectait et impressionnait toujours beaucoup Pen. Mais M. Foker n'y fut que pour passer en revue les bonnes d'enfants qui s'assemblent sous les ormes de cette promenade, et qui sont à Chatteries d'une beauté remarquable. Ils flânèrent là jusqu'au moment où le morceau de sortie donna à la petite congrégation le signal de se disperser.

Le vieux docteur Portman était du petit nombre de ceux qui sortaient du vénérable portail. Ayant reconnu Pen, il vint lui serrer la main, tout en examinant avec étonnement son ami, dont la bouche et le cigare exhalaient des nuages parfumés qui tourbillonnèrent autour de l'honnête figure du docteur et de son chapeau à pelle.

« Un ancien condisciple à moi, M. Foker, dit Pen.

— Hem-m ! » répliqua le docteur, qui regarda le cigare d'un air menaçant.

Une pipe dans son cabinet, qu'à cela ne tienne ; mais le digne gentleman avait le cigare en abomination.

« Je suis venu pour affaires avec l'évêque, dit le docteur. Nous nous en retournerons ensemble, Arthur, si vous voulez.

— Je… j'ai donné ma parole à mon ami que voici, répliqua Pen.

— Vous feriez mieux de rentrer avec moi, reprit le docteur.

— Sa mère sait qu'il est dehors, monsieur, dit M. Foker ; n'est-ce pas, Pendennis ?

— Mais cela ne prouve pas qu'il ne ferait pas mieux de rentrer avec moi, grommela le docteur en s'éloignant avec une grande dignité.

— Il n'aime pas le tabac, le vieux, je suppose, dit Foker. Ah ! qui vois-je ? le général et Bingley, le directeur. Comment va, Cos ? Comment va, Bingley ?

— Comment va, mon digne et brave jeune Foker ? s'écria le gentleman qualifié de général, et qui portait un petit manteau militaire fort usé, à collet tout gras, et un chapeau très-enfoncé sur un œil.

— J'espère que vous vous portez bien, mon très-cher monsieur, dit l'autre gentleman, et que le théâtre royal aura l'honneur de vous voir ce soir. Nous donnons l'Étranger, où votre humble serviteur…

— Je ne puis vous supporter en pantalon collant et en bottes à l'écuyère, Bingley, » interrompit le jeune M. Foker.

Àquoi le général répliqua avec l'accent irlandais :

« Mais je pense que vous aimerez miss Fotheringay dans le rôle de mistress Haller, ou je ne m'appelle pas Jack Costigan. »

Pen regardait ces individus avec le plus grand intérêt. Jamais auparavant il n'avait vu d'acteur ; et il vit en ce moment la figure rouge du docteur Portman qui tournait la tête en quittant la place de la cathédrale. Évidemment le brave homme était très-mécontent de voir Pen en pareille compagnie.

Peut-être Pen eût-il beaucoup mieux fait de suivre le conseil du ministre et de rentrer avec lui. Mais qui de nous connaît sa destinée ?

Tome 1 · 04

De retour à l'hôtel du Roi Georges, M. Foker et son convié s'attablèrent dans la salle du café, où M. Rincer apporta le premier plat

en saluant aussi bas que s'il eût servi le gouverneur du comté. M. Foker attaqua la tortue et le gibier avec autant de plaisir qu'il en montrait l'année d'auparavant en se régalant de ginger-beer et de polonies introduits frauduleusement. Pen ne put que respecter ce grand connaisseur, lorsqu'il déclara que le champagne n'était que du mauvais vin de groseilles, et qu'il cligna de l'œil en goûtant le porto. Le porto était ce qu'il devait être, affirma-t-il, et il dit aux garçons qu'il n'y avait pas moyen de l'attraper.

Il connaissait tous ces garçons par leurs noms de baptême, et manifestait beaucoup d'intérêt pour leurs familles. Lorsque la diligence de Londres fut tirée de sa remise (dans ces temps reculés, la diligence partait de l'hôtel du Roi Georges), M. Foker ouvrit la fenêtre de la salle du café et appela le conducteur et le postillon également par leurs prénoms, s'informant de leurs familles respectives. Il imita avec beaucoup de vigueur et d'exactitude le son du cornet, tandis que Jem, le valet d'écurie, époussetait à coups de fouet les couvertures des chevaux, et que la voiture se mettait gaiement en marche.

« Une bouteille de xérès, une bouteille de faux champagne, une bouteille de porto et un chasse-café, ce n'est pas si mauvais ; hé, Pen ? » dit Foker.

Après que toutes ces friandises, et une grande quantité de fruits et de noisettes, eurent été expédiées, il déclara qu'il était temps de jouer des jambes. Pen se leva d'un bond, les yeux très-brillants et la figure enluminée, et ils se dirigèrent vers le théâtre, où ils payèrent leurs places à une vieille dame à la respiration sifflante, qui sommeillait dans le bureau de recette.

« Mistress Dropsicum, belle-mère de Bingley, fameuse dans lady Macbeth ! » dit Foker à son compagnon. Foker la connaissait, elle aussi.

Ils eurent presque le choix des loges du théâtre, qui n'était pas mieux garni que ne le sont ordinairement les théâtres de province, malgré l'universel élan d'attraction et les galvaniques frémissements de plaisir annoncés par Bingley sur l'affiche. Une vingtaine environ de personnes émaillaient les bancs du parterre ; quelques autres sifflaient et frappaient du pied dans les galeries ; et une douzaine d'autres, admises gratuitement, se trouvaient dans le rang de loges où nos jeunes gens vinrent s'asseoir. Les lieutenants Rodgers et Podgers, et le jeune cornette Tidmus, du régiment de dragons, occupaient une loge particulière. C'est pour eux que jouaient les acteurs, avec qui ces messieurs semblaient causer quand le dialogue le permettait, et qu'ils applaudissaient bruyamment en les appelant par leurs noms.

Bingley, le directeur (il prenait tous les principaux rôles tragiques et comiques, sauf lorsqu'il s'éclipsait modestement pour faire place aux étoiles de Londres qui venaient Quelquefois à Chatteries), était remarquable dans le rôle de l'Étranger. Il portait le pantalon collant et les bottes à l'écuyère que la tradition scénique donne à cet homme outragé, avec un large manteau et un castor orné d'une plume de char funèbre qui tombait sur sa vieille figure ratatinée, et qui ne cachait qu'en partie les boucles de sa grande perruque brune. Il avait choisi pour lui-même, parmi les bijoux de théâtre, les bagues les plus grosses et les plus brillantes, et il laissait sortir des plis de son manteau son petit doigt tremblotant, dont la première articulation était cachée par une bague en strass, qui lançait ses feux sur les figures du par-

terre. Bingley accordait comme une grande faveur aux jeunes gens de sa troupe de se parer de cette bague dans des rôles de petite comédie. Ils le flattaient en lui en demandant l'histoire. Le théâtre a ses joyaux traditionnels, comme la couronne et toutes les grandes familles. Cette bague avait appartenu à Georges-Frédéric Cooke, qui l'avait eue de M. Quin, lequel pouvait l'avoir payée un schelling. Bingley s'imaginait que le monde était fasciné par son éclat.

L'Étranger lisait dans le livre de théâtre, ce merveilleux livre qui n'est relié comme aucun autre livre au monde, mais qui est rouge et brillant comme le héros ou l'héroïne qui le tient. Notez qu'on le tient sur la scène comme jamais personne n'a tenu un livre. L'Étranger mit le doigt sur un passage, et hocha la tête d'un air grave en regardant le public ; puis il leva les yeux et le doigt vers le ciel, comme pour donner à entendre qu'il puisait une grande consolation dans un ouvrage qui avait avec le ciel de si fortes affinités.

Quiconque a jamais vu X., un de nos grands acteurs de petite comédie, en robe de chambre de perse comme personne n'en a jamais porté, représentant un jeune seigneur qui charme ses ennuis par quelque lecture légère, en attendant l'arrivée de son ami sir Harry, ou de son père qui tarde trop à descendre pour le déjeuner ; quiconque, dis-je, a jamais vu le célèbre X. avec un faux livre, a certes joui d'un grand plaisir, et ce spectacle a dû lui fournir matière à longues réflexions.

Dès que l'Étranger vit les jeunes gens, ce fut à eux qu'il adressa son jeu. Il les regarda d'un air solennel par-dessus son volume doré, couché qu'il était sur un banc, et montrant sa main, sa bague et ses bottes à l'écuyère. Il calculait l'effet que chacun de

ces ornements allait produire sur ses victimes ; il était déterminé à les fasciner, car il savait qu'ils avaient payé leurs places, et il voyait déjà leurs familles accourir de la campagne pour occuper les chaises de canne de ses loges.

Pendant qu'il est à lire, étendu sur son banc, son domestique, Francis, fait ces remarques sur son maître :

« Il lit encore ! voilà ce qu'il fait du matin au soir. Pour lui, la nature est sans beauté, la vie est sans charme. En trois ans, je ne l'ai pas vu sourire une seule fois ! » Durant ces commentaires du fidèle domestique, le visage de Bingley s'assombrit d'une manière terrible. « Oh ! si seulement il pouvait s'attacher à quelque être vivant, ne fût-ce qu'à un animal ! car il faut que l'homme aime quelque chose. »

Entre Tobias (Goll), sortant de la hutte. Il s'écrie :

« Ah ! qu'il est doux, après sept longues semaines, de sentir de nouveau ces chauds rayons de soleil ! Merci, bon Dieu, de la joie que je goûte ! »

Il prend son bonnet dans ses mains, lève les yeux et prie. L'Étranger le regarde attentivement.

Francis, à l'Étranger. Ce vieillard ne peut avoir qu'une petite part de bonheur sur la terre. Et pourtant, voyez combien il en est reconnaissant !

Bingley. Parce que, quoique vieux, ce n'est qu'un enfant mené à la lisière par l'Espérance.

(Il regarde fixement Foker, qui, toutefois, continue à sucer la pomme de sa canne d'un air indifférent.)

Francis. L'Espérance est la nourrice de la vie.

Bingley. Et la tombe est son berceau !

L'Étranger prononça ces mots en gémissant comme un basson à l'agonie, et fixa sur Pendennis un regard si soutenu, que le pauvre garçon en fut tout décontenancé. Il crut que toute la salle le regardait, et il baissa les yeux. Mais dès qu'il les relevait, ceux de Bingley se fixaient de nouveau sur lui. Pendant toute cette scène, ce fut pour lui que le directeur joua. Au moment où il allait faire une bonne action et renvoyer Francis avec le livre, pour que ce domestique ne fût pas témoin de l'œuvre de bienfaisance qu'il méditait, Bingley marqua soigneusement la page où il en était resté, afin de pouvoir, quand il le voudrait, continuer sa lecture hors de la scène. Mais tout ce jeu s'adressait directement à Pendennis, que le directeur voulait absolument subjuguer. Aussi notre jeune homme fut-il grandement soulagé lorsque la scène finit, et que Foker, frappant le plancher de sa canne, s'écria :

« Bravo, Bingley !... Donnez-lui donc un coup de main, Pendennis ; vous savez que tous ces gaillards-là aiment un coup de main. »

Et le bon Foker lui-même, et Pendennis qui riait, et les dragons dans la loge d'en face se mirent à battre des mains de toutes leurs forces.

Une chambre du château de Wintersen remplaça la hutte de Tobias et la scène où l'Étranger faisait admirer ses bottes. Des serviteurs empressés rangeaient des chaises et des tables.

« Voilà Hicks et miss Thackthwaite, murmura Foker. Une jolie fille, n'est-ce pas, Pendennis ?... Mais, attention !... Hourra ! bra-

vo ! voici la Fotheringay ! »

Le parterre tressaillit, et frappa le plancher de ses parapluies ; une salve d'applaudissements partit de la galerie ; les officiers de dragons et Foker battirent des mains avec fureur. Vous eussiez cru la salle comble, tant les applaudissements furent bruyants. On vit poindre de derrière la coulisse la face rubiconde et les rudes favoris de M. Gostigan. Pen ouvrit des yeux étincelants quand mistress Haller entra. D'abord elle parut abattue ; mais, encouragée par les applaudissements, elle promena sur la salle des regards reconnaissants ; puis, croisant les mains sur sa poitrine, elle fit une magnifique révérence. Nouveaux applaudissements, nouveaux coups de parapluie. Cette fois, Pen, enflammé par le vin et l'enthousiasme, battit des mains et cria bravo ! plus fort que les autres. Mistress Haller le remarqua, comme tout le monde. Le vieux M. Bows, le petit premier violon de l'orchestre (qui, ce soir, s'était grossi d'un détachement de la musique des dragons, avec la bienveillante autorisation du colonel Swallowtail), leva les yeux de dessus le pupitre devant lequel il était penché avec sa béquille à côté de lui, et sourit en voyant l'enthousiasme du jeune homme.

Ceux qui n'ont vu miss Fotheringay que plus tard, postérieurement à son mariage et à son introduction dans le monde de Londres, n'ont pas d'idée combien elle était belle à l'époque où notre ami Pen la vit pour la première fois. Elle était grande femme, et à cet âge de vingt-six ans (car elle avait vingt-six ans, quoiqu'elle prétendît n'en avoir que dix-neuf), elle se trouvait dans la fleur et la plénitude de sa beauté. Ses cheveux noirs ondulaient naturellement sur son vaste front (ce que nos beautés modernes ont cherché à imiter à l'aide de fers à friser), et se

nouaient en tresses épaisses et lustrées derrière un cou comme celui qu'on voit sur les épaules de la Vénus du Louvre, cette joie des hommes et des dieux. Ses yeux, lorsqu'elle les levait pour vous regarder, et avant qu'elle baissât ses paupières roses bordées de longs cils, brillaient d'une ineffable et mystérieuse tendresse. L'amour et le génie semblaient regarder par ces yeux, et puis se retirer timidement, comme honteux de s'être montrés derrière ce treillis soyeux. Quelle autre qu'une femme d'une haute intelligence pouvait avoir un front aussi majestueux ? Elle ne riait jamais : la fait est qu'elle avait de mauvaises dents ; mais autour de ses belles lèvres rebondies, et dans les fossettes de ses joues et de son gracieux menton, se jouait un sourire d'une tendresse et d'une douceur infinies. Personne, à cette époque, n'eût été capable de décrire la perfection de son nez. Ses oreilles étaient comme deux petites coquilles de nacre, et, quoique ses boucles d'oreille fussent les plus belles de l'écrin du directeur, elles n'étaient qu'une insulte à tant d'attraits. Elle portait une longue robe noire flottante, qu'elle savait manœuvrer avec une grâce merveilleuse, et sous les plis de laquelle on n'apercevait que rarement ses sandales ; celles-ci étaient peut-être un peu larges, quoique Pen les trouvât aussi ravissantes que les pantoufles de Cendrillon. Mais ce qu'il y avait de plus parfait dans cette magnifique créature, c'était la main et le bras ; et je ne sais comment elle s'arrangeait pour qu'on ne la vît elle-même qu'à travers eux. Elle en était comme entourée, soit qu'elle les croisât avec résignation sur son sein, soit que, livrée à une douleur muette, elle les laissât pendre inertes, ou qu'elle les levât fièrement pour commander. Et, quand ses mains voltigeaient et s'agitaient avec enjouement devant elle, on eût dit… quel terme de comparaison prendrons-nous ?… on eût dit les blanches co-

lombes voltigeant devant le char de Vénus. C'était avec ses bras et ses mains qu'elle appelait, qu'elle repoussait, qu'elle suppliait, qu'elle embrassait ses admirateurs… non pas un seul admirateur, car elle était armée de sa vertu et de la valeur de son père, qui eût tiré son épée du fourreau à la moindre insulte faite à sa fille ; mais la salle tout entière, qu'elle charmait et enlevait, comme on dit, lorsqu'elle saluait avec tant de grâce.

Elle resta ainsi une minute, parfaite en sa beauté, et Pen la dévorait des yeux.

« Eh bien, Pen, n'est-ce pas qu'elle est étourdissante ? demanda M. Foker.

— Chut ! fit Pen. C'est elle qui parle. »

Elle commença son rôle d'une voix grave et douce.

Ceux qui connaissent le drame de l'Étranger savent que les remarques faites par les divers personnages ne sont ni très-sensées, ni très-nouvelles, ni très-poétiques. Aussi l'on ne se tromperait pas beaucoup en disant que c'est une pièce stupide. Jamais personne n'a parlé comme on y parle. Quand on rencontre des idiots dans le cours de sa vie (ce qui arrive encore quelquefois), c'est un grand bonheur qu'ils ne se servent pas de phrases aussi absurdement belles. Le langage de l'Étranger est faux comme le livre qu'il lit, comme les cheveux qu'il porte, comme le banc sur lequel il s'assied, comme le diamant dont il fait parade. Pourtant, au milieu de ce phébus, il y a des choses vraies et réelles : l'amour, les enfants, le pardon des injures, choses qu'on écoutera toujours partout, et qui exciteront la sympathie du monde entier.

Avec quelle douleur contenue, avec quelle pathétique effusion mistress Haller débita son rôle ! D'abord, quand, en qualité de gouvernante du comte Wintersen, elle prépara tout pour l'arrivée de Son Excellence, ordonnant qu'on s'occupât des lits, des chambres, du dîner, etc., elle agit avec la calme agonie du désespoir. Mais quand, débarrassée des stupides serviteurs, elle put donner cours à ses sentiments devant le parterre et la salle, elle épancha son cœur pour chaque spectateur, comme s'il eût été son confident particulier, comme si elle eût pleuré ses chagrins, appuyée sur son épaule. Le petit violon de l'orchestre (qu'elle semblait ne pas remarquer, quoiqu'il la suivît incessamment du regard) bondissait, se tordait, se tournait, hochait la tête ; et, lorsqu'elle arriva au passage favori :

« J'ai un William aussi, moi, s'il est encore en vie… oh ! oui, s'il est encore en vie. Sa petite sœur aussi ! Pourquoi, ô imagination, me torturer ainsi ? pourquoi me représenter mes pauvres enfants abattus par la maladie et poussant des cris vers… vers leur mè-è-ère ? »

Lorsqu'elle arriva, disons-nous, à ce passage, le petit Bows cria bravo ! et se cacha la figure dans son mouchoir de coton bleu.

Toute la salle était émue. Foker, pour sa part, avait tiré de sa poche un grand foulard jaune, et pleurait d'une manière pitoyable. Quant à Pen, il était trop haut monté pour cela. Il suivait tous les mouvements de cette femme ; quand elle quitta la scène, la scène et la salle lui semblèrent vides, les lumières et les officiers rouges tourbillonnèrent étrangement devant lui. Puis il la remarqua dans la coulisse où elle se tenait, attendant le moment de rentrer en scène, et où son père la débarrassa de son châle. Lorsque la réconciliation arriva, et que l'actrice se jeta dans les

bras de Bingley, tandis que les enfants se cramponnaient à leurs genoux, lorsque la comtesse (mistress Bingley), et le baron Steinforth (rôle joué par Garbetts avec beaucoup d'ardeur et de verve), et tous les autres personnages se formèrent en groupe autour d'eux, les yeux embrasés de Pen ne virent que Fotheringay, la seule Fotheringay. La toile tomba, et ce fut comme un poêle funèbre sur son cœur. Il n'entendit pas un mot de ce que dit Bingley, qui se présenta pour annoncer le spectacle du lendemain, et qui, comme de coutume, prit pour lui le tumulte d'applaudissements qui se prolongeait. Pen ne sut pas même que la salle rappelait miss Fotheringay, et le directeur ne parut pas comprendre qu'un autre que lui-même eût fait le succès de la représentation. À la fin, il le comprit, s'éloigna avec une grimace, et reparut un instant après, donnant le bras à mistress Haller.

Qu'elle était belle ! Ses cheveux s'étaient dénoués ; les officiers lui jetèrent des fleurs qu'elle serra contre son cœur. Elle rejeta en arrière sa chevelure et envoya des sourires à la ronde. Ses yeux rencontrèrent ceux de Pen. La toile tomba de nouveau ; miss Fotheringay avait disparu. Pen fut hors d'état d'entendre une note de l'ouverture que jouèrent les cuivres des dragons avec la gracieuse permission du colonel Swallowtail.

« Elle est écrasante ! qu'en dites-vous à présent ? » demanda M. Foker à son compagnon.

Pen n'avait pas écouté les paroles de Foker et répondit au hasard. Il ne pouvait dire à l'autre ce qu'il sentait ; en ce moment il n'aurait pu parler à aucun mortel. D'ailleurs Pen ne savait pas encore bien lui-même ce qu'il sentait : c'était quelque chose d'accablant, d'enivrant, de délicieux, une fièvre de folle joie et un désir indéfini.

Bientôt Rowkins et miss Thackthwaite vinrent danser le double hornpipe favori, et Foker s'abandonna aux plaisirs de ce ballet, comme, quelques minutes auparavant, il s'était abandonné aux larmes de la tragédie. Pen ne s'en soucia pas et ne fit pas même attention à la danse, si ce n'est pour se rappeler que miss Thackthwaite avait joué dans la scène où il avait vu miss Fotheringay pour la première fois. Il y avait comme un brouillard devant ses yeux. La danse achevée, il consulta sa montre, et dit qu'il était temps pour lui de partir.

« Peste soit de partir ! Restez pour voir le Bravo de la hache d'armes, répliqua Foker. Bingley y est superbe. Il paraît en pantalon rouge collant et doit porter mistress Bingley de l'autre côté du pont de sapin de la cataracte. Seulement elle est trop lourde. C'est très-drôle ; restez donc, je vous en prie. »

Pen regarda le programme, dans le doux espoir que le nom de miss Fotheringay serait peut-être caché quelque part sur la liste des acteurs de la petite pièce ; mais il ne s'y trouvait pas. Décidément il fallait partir. La course était longue. Il serra la main à Foker. Il avait mille choses à dire, mais il ne put articuler une parole. Il quitta le théâtre et se promena à grands pas par la ville, pendant Dieu sait combien de temps ; puis il monta à cheval à l'hôtel du Roi Georges et se dirigea vers sa demeure. L'horloge de Clavering sonnait une heure quand il entra dans la cour de Fairoaks. La dame de la maison était éveillée peut-être ; mais elle ne l'entendit que lorsqu'il traversa le corridor qui menait à sa chambre, se jeta dans son lit et tira les couvertures par-dessus sa tête.

Pen n'avait pas l'habitude de veiller tard, de sorte qu'il tomba aussitôt dans un profond sommeil. Même dans un âge plus avan-

cé, quand on a beaucoup de soucis et d'autres choses sérieuses capables de vous tenir éveillé, l'on commence par s'endormir, soit par habitude, par fatigue ou par une ferme volonté, et l'on fait un somme qui prend les devants sur l'anxiété. Mais celle-ci ne tarde pas à vous rejoindre ; elle vous secoue l'épaule et vous dit : « Allons, l'homme, assez de paresse ; il s'agit de s'éveiller pour causer avec moi ! » Et alors les voilà aux prises au milieu de la nuit.

Mais, quoi qu'il pût lui arriver par la suite, le pauvre petit Pen n'en était pas encore venu là. Il tomba dans un profond sommeil, ne s'éveilla qu'au jour, lorsque les freux commencèrent à croasser dans le petit bois devant les fenêtres de sa chambre à coucher ; et, dans l'instant même où ses yeux s'ouvrirent, l'image aimée était dans son esprit.

« Mon cher enfant, lui dit-elle, vous dormiez profondément et je ne voulais pas vous déranger ; mais j'étais à votre chevet tout ce temps, et je ne veux pas que vous me quittiez. Je suis l'Amour ! j'apporte avec moi la fièvre et la passion, des soupirs ardents, des désirs impétueux, une inquiétude dévorante et insatiable. Il y a bien des jours que je vous ai entendu m'appeler, et voici que je suis venue. »

Pen fut-il effrayé de voir apparaître ce qu'il avait appelé ? non. Il ne savait pas ce qui suivrait ; jusqu'alors tout n'était que bonheur et plaisir enivrant. De même que, trois ans auparavant, lorsqu'il était en cinquième aux Cisterciens, son père lui ayant fait présent d'une montre d'or, l'enfant la prenait de dessous son oreiller pour l'examiner dès l'instant de son réveil, la frottait et la polissait sans cesse en secret, et se retirait dans des coins pour entendre son tic tac ; ainsi le jeune homme se réjouissait de son

nouveau jouet, tâtait la poche de son gilet pour voir s'il était bien à sa place, le remontait la nuit, et, dès l'instant de son réveil, le serrait contre son cœur et le regardait. Soit dit en passant, cette première montre de Pen était une belle, mais mauvaise pièce ; elle alla fort irrégulièrement dès le premier jour et se détraquait sans cesse : de sorte que, après l'avoir oubliée quelque temps dans un tiroir où il l'avait mise, il finit par l'échanger contre un chronomètre plus utile.

Pen se sentait de quelques années plus vieux depuis la veille, il n'y avait pas à s'y tromper ; il était aussi amoureux que le meilleur héros du meilleur roman qu'il eût jamais lu. Ce fut avec la plus grande confiance qu'il dit à John de lui apporter son eau pour la barbe. Il descendit tout brillant à déjeuner, jetant un regard protecteur sur sa mère et sur la petite Laure, qui depuis quelques heures déjà massacrait sa musique, et qui, après qu'il eut fait la prière (dont il ne comprit pas une syllabe ce jour-là), s'étonna de le voir si beau, et le pria de lui raconter le spectacle.

Pen se mit à rire et refusa de dire à Laure le sujet de la pièce. De fait, autant valait qu'elle ne le sût pas. Alors elle lui demanda pourquoi il avait mis son beau gilet neuf et sa belle épingle.

Pen rougit, et dit à sa mère que l'ancien condisciple qui l'avait fait dîner à Chatteries étudiait à Baymouth avec son précepteur, un très-savant homme ; que, comme il devait lui-même aller à l'Université et qu'il y avait plusieurs jeunes étudiants à Baymouth, il désirait s'y rendre pour… pour voir sur quoi roulaient leurs leçons.

Laure allongea la figure. Hélène Pendennis regarda fixement son fils, plus que jamais tourmentée d'un doute vague et d'une

terreur sans nom qui la harcelaient depuis l'instant où, la veille, le fermier Gurnet lui avait apporté la nouvelle que Pen ne rentrerait pas pour dîner. Les yeux d'Arthur défièrent ceux de sa mère. Elle tâcha de se tranquilliser et de chasser ses craintes ; son fils ne lui avait jamais dit un mensonge.

Pendant le déjeuner, Pen se conduisit d'une manière hautaine et impérieuse ; puis, ayant pris congé d'Hélène et de Laure, il sortit à cheval de la cour. D'abord il alla doucement ; mais, dès qu'il pensa ne pouvoir plus être entendu, il prit un galop furibond.

Smirke, songeant à ses propres affaires et chevauchant lentement, les pieds en dehors, pour venir donner ses trois heures de leçon à Fairoaks, rencontra son élève qui volait avec la rapidité du vent. Le poney de Smirke s'effaroucha quand l'autre passa comme la foudre, et le paisible vicaire alla, par-dessus la tête de sa monture, tomber au milieu des orties piquantes qui poussaient en touffes épaisses le long de la haie. Pen rit en le voyant, montra du doigt la toute de Baymouth, et, quand le pauvre Smirke se releva, le jeune homme était déjà à plus d'un demi-mille de distance.

Pen avait résolu de voir Foker ce matin : il lui fallait des nouvelles de miss Fotheringay ; il voulait connaître son histoire, et être avec quelqu'un qui la connût. Cependant l'honnête Smirke se leva du milieu des orties, tandis que son poney tondait tranquillement la haie, et se demanda tristement : « Faut-il aller à Fairoaks, maintenant que mon élève s'est évidemment éloigné pour la journée ? Oui, cela ne m'empêche pas d'y aller. Je puis demander à mistress Pendennis quand Arthur reviendra, et faire réciter à miss Laure le catéchisme de Watts. » Il remonta donc sur son petit poney (tous deux étaient habitués à de pareilles

chutes), et il se dirigea vers la maison d'où son élève s'éloignait comme un ouragan.

Ainsi l'amour nous rend tous fous, petits et grands. Le vicaire venait de faire la culbute en le poursuivant, et Pen galopait dans la première ardeur de la folle course.

Tome 1 · 05

Sans ralentir le pas, la jument Rébecca galopa jusqu'à Baymouth, où Pen, l'ayant mise à l'écurie de l'auberge, courut droit au logis de M. Foker, qu'il connaissait par les renseignements que ce gentleman lui avait donnés la veille. En arrivant à cet appartement, situé au-dessus de la boutique d'un droguiste dont la provision de cigares et de soda-water s'épuisait rapidement, grâce au bon patronage de ses jeunes locataires, Pen n'y trouva que M. Spavin, l'ami de Foker et le copropriétaire du tandem dans lequel ce dernier était venu à Chatteries. Spavin fumait, et, tenant à la main un morceau de biscuit, faisait faire divers tours à un petit chien, son ami.

La figure rouge et l'air de santé de Pen, après ce galop, contrastaient singulièrement avec les petits traits couleur de cire et fatigués par la débauche du camarade de Foker. Spavin s'en aperçut bien.

« Quel est cet homme ? pensa-t-il ; il paraît frais comme une fève. Je parierais cinq contre un que la main ne lui tremble pas le matin. »

Foker n'était pas rentré du tout. Quel désappointement ! M. Spavin ne pouvait dire quand son ami reviendrait. Quelquefois il restait dehors un jour, quelquefois une semaine. De quel collège était Pen ? Prendrait-il quelque chose ? On venait de mettre en perce un tonneau d'excellente ale.

M. Spavin fut instruit du nom de Pendennis par la carte que celui-ci lui remit. Peut-être Pen était-il un peu fier, dans ce temps-là, d'avoir des cartes. Puis les jeunes gens se quittèrent.

Pen descendit alors au pied des rochers et se promena sur le sable, se rongeant les ongles sur la plage de la mer mugissante, qui s'étendait devant lui dans sa brillante immensité. Ses flots bleus venaient se rouler dans la baie, écumant et rugissant d'une voix rauque. Les yeux distraits de Pen étaient tournés vers eux ; mais c'est à peine s'il les regardait. Quels flots envahissaient à ce même moment l'esprit du jeune homme, et qu'il avait peu de force pour les arrêter ! Pen jeta des pierres dans la mer, mais elle continuait d'avancer. Il était furieux de ne pas voir Foker. Il avait besoin de voir Foker. Il fallait absolument qu'il vît Foker.

« Si j'allais sur la route de Chatteries, peut-être bien que je le rencontrerais », se dit Pen.

Une demi-heure après Rébecca était sellée et galopait sur l'herbe, à côté de la route de Chatteries. À environ quatre milles de Baymouth, la route se bifurque, comme chacun sait, et naturellement la jument allait prendre l'embranchement de Clavering ; mais, d'un coup de cravache sur l'épaule, Pen la fit passer outre, et il arriva devant la barrière du péage sans avoir vu la moindre trace du tandem noir aux roues rouges.

« Me voilà à la barrière ; autant vaut continuer la route ! »

C'était clair. Pen poussa donc jusqu'à l'hôtel du Roi Georges, et le valet d'écurie lui dit que M. Foker y était pour sûr, qu'il avait fait un terrible tapage la nuit d'avant, buvant et chantant, et voulant se battre avec Tom, le postillon, « avec qui, je crois, qu'il aurait eu le dessous, ajouta le valet en souriant. Avez-vous apporté à votre maître son eau chaude pour sa barbe ? demanda-t-il d'un ton très-satirique au domestique de M. Foker, qui descendait alors la cour avec les habits de son maître, superbement brossés et arrangés. Montrez-donc le chemin à M. Pendennis. »

Et Pen suivit cet homme à l'appartement où M. Harry Foker reposait au milieu d'un lit immense.

Le lit de plume et les oreillers étaient tout gonflés autour de M. Foker, de sorte qu'on voyait à peine sa petite figure blême et son bonnet de nuit de soie rouge.

« Holà, ho ! fit Pen.

— Qui va là ? réponds vite, frère ! dit une voix languissante du milieu du lit. Quoi ! Pendennis encore ? Est-ce que votre maman est instruite de votre absence ? Avez-vous soupé avec nous la nuit passée ? Non… attendez… Qui donc a soupé avec nous la nuit passée, Stoopid ?

— Il y avait les trois officiers, monsieur, et M. Bingley, monsieur… et M. Costigan, monsieur, répondit le domestique, qui écoutait avec une gravité parfaite toutes les remarques de M. Foker.

— Ah ! oui : la coupe et les plaisanteries circulaient joyeusement. Nous avons chanté, et je me rappelle que j'ai voulu me battre avec un postillon. Est-ce que je l'ai rossé, Stoopid ?

— Non, monsieur. Le combat n'a pas eu lieu, monsieur, » dit Stoopid avec la même imperturbable gravité.

Il était occupé à arranger le nécessaire de M. Foker, un coffret, don d'une tendre mère, et sans lequel le jeune homme ne voyageait jamais. Ce coffret contenait un prodigieux appareil : un plat à barbe en argent, une bouillotte en argent, des boîtes et des flacons d'argent pour toutes sortes d'essences, et un choix de rasoirs tout prêts, n'attendant que le temps où pousserait la barbe de M. Foker.

« Faites cela un autre jour, dit le jeune homme en bâillant et en étendant ses petits bras maigres au-dessus de sa tête. Non, le combat n'a pas eu lieu, mais nous avons chanté. Bingley a chanté, j'ai chanté, le général a chanté… c'est Costigan dont je parle. L'avez-vous jamais entendu chanter le Petit cochon sous le lit, Pen ?

— L'homme que nous avons rencontré hier ? demanda Pen tout tremblant ; le père de…

— De la Fotheringay ?… lui-même. N'est-ce pas qu'elle est une Vénus, Pen ?

— Pardon, monsieur ; M. Costigan est dans le salon, monsieur, et il dit que vous l'avez invité à déjeuner, monsieur. Il est venu cinq fois, monsieur, mais il n'a pas voulu qu'on vous éveillât pour aucune raison, et il est là depuis onze heures, monsieur.

— Quelle heure est-il donc ?

— Une heure, monsieur.

— Que dirait la meilleure des mères, s'écria le petit paresseux, si elle me voyait au lit à l'heure qu'il est ? Elle m'a envoyé ici avec

un tyran : elle veut que je cultive mon génie négligé… Hé ! hé ! ceci ne ressemble pas tout à fait à la classe de sept heures. Pen, qu'en dites-vous, mon vieux ? »

Et le petit drôle se mit à rire comme un enfant joyeux. Puis il ajouta : « Entrez au salon, et causez avec le général pendant que je vais m'habiller. Eh ! Pendennis, écoutez-moi donc ! priez-le de vous chanter le Petit cochon sous le lit : c'est fameux ! »

Pen s'en alla, tout troublé, rejoindre M. Costigan, et M. Foker commença sa toilette.

Des deux grands-pères de M. Foker, celui dont il hérita une fortune avait été brasseur ; l'autre était un comte qui l'avait doté de la plus tendre des mères. Les Foker, de père en fils, avaient été au collège des Cisterciens. Notre ami, dont on pouvait voir le nom par-dessus le mur de la cour de récréation, sur l'enseigne d'une taverne où se lisaient ces mots : Vraie bière de Foker, y avait été terriblement malmené à cause de son commerce, de sa physionomie déplaisante, de son inaptitude à l'étude, de sa malpropreté, de sa gloutonnerie et de divers autres défauts. Mais ceux qui savent combien un enfant sensible devient taciturne et rampant sous la tyrannie de ses condisciples, comprendront aussi fort bien que, très-peu de mois après sa délivrance de l'esclavage, le jeune Harry se fût développé en ce Foker facétieux, sarcastique et pimpant, avec lequel nous avons fait connaissance. Il était toujours ignorant, sans doute ; car il ne suffit pas de quitter le collège et d'entrer étudiant à l'Université pour acquérir la science ; mais il était alors, à sa manière, aussi élégant qu'il avait été auparavant négligé et malpropre. Lorsqu'il rejoignit ses deux hôtes au salon, il arriva parfumé, vêtu de linge fin et d'habits tout à fait splendides.

Le général, ou le capitaine Costigan, car il aimait mieux prendre ce dernier grade, était assis dans l'embrasure de la fenêtre, ayant le journal déployé devant lui à la longueur de son bras. La vue du capitaine était un peu obscurcie, et il épelait les mots à l'aide de ses lèvres aussi bien que de ses yeux injectés de sang, comme on voit faire à des gentlemen pour qui lire est une occupation rare et difficile. Il avait le chapeau très-enfoncé sur une oreille. Un de ses pieds étant appuyé sur la banquette, tout esprit observateur pouvait facilement deviner, à l'aspect des bottes du capitaine, que le sort ne lui était pas très-favorable. On dirait que la pauvreté, avant de prendre entièrement possession d'un homme, commence par attaquer ses extrémités. Ce qui couvre la tête, les pieds, les mains, voilà ses premières proies. Or, toutes ces parties de l'équipement du capitaine étaient particulièrement usées et dégradées.

Dès qu'il vit Pen, il descendit de la banquette et salua le nouveau venu, d'abord militairement en portant à son chapeau deux de ses doigts (couverts d'un gant noir déchiré), puis en ôtant tout à fait cet ornement. Le capitaine avait un commencement de calvitie ; mais il ramenait une certaine quantité de flasques cheveux grisonnants sur le devant de sa tête, et il avait aussi deux touffes de même nature tombant de chaque côté sur son visage. L'habitude du whisky avait gâté le teint que M. Costigan pouvait avoir eu dans sa jeunesse. Sa figure, jadis belle, était alors cuivrée. Il portait un col très-haut, coupé et taché en maint endroit, et un habit boutonné partout où les boutons n'avaient pas faussé compagnie au vêtement.

« Le jeune gentleman à qui j'ai eu l'honneur d'être présenté hier sur la place de la Cathaidrale, dit le capitaine en saluant gra-

cieusement et faisant faire un demi-cercle à son chapeau. J'espère que je vous vois en bonne santé, monsieur. Je vous ai remarqué au théâtre hier soir, durant la pièce où jouait ma fille ; mais, à mon retour, je ne vous ai plus trouvé. Je n'avais fait que la conduire à la maison, monsieur : car Jack Costigan, quoique pauvre, est un gentleman ; et, quand je revins au théâtre pour offrir mes respects à mon joyeux jeune ami, M. Foker, vous étiez parti. Nous avons eu une fameuse nuit, monsieur, M. Foker, les trois braves jeunes dragons, et votre humble serviteur. Vraiment, monsieur, elle m'a rappelé une de nos nuits d'autrefois, quand j'étais officier du roi dans le 103 d'infanterie. »

Et il tira de sa poche une vieille tabatière, qu'il présenta d'un air majestueux à sa nouvelle connaissance. Arthur était beaucoup trop troublé pour parler. Cet être tout râpé était le père de la charmante comédienne. Le capitaine sentait encore les cigares de la nuit passée ; il tirait et tortillait sa barbiche aussi gentiment qu'un jeune dandy.

« J'espère que miss F… miss Costigan se porte bien, monsieur, dit Pen en rougissant. Elle… elle m'a fait le plus grand plaisir que… que j'aie jamais éprouvé au théâtre. Je pense, monsieur… je pense qu'elle est la plus parfaite actrice du monde, ajouta-t-il avec effort.

— Votre main, jeune homme ! car vous parlez du cœur, s'écria le capitaine. Merci, monsieur ; un vieux soldat, un père aimant vous remercie. C'est en effet la première actrice de l'époque. J'ai vu la Siddons, monsieur, ainsi que la O'Nale. Elles étaient grandes ; mais que sont-elles en comparaison de miss Fotheringay ? Je ne veux pas qu'elle se fasse appeler de son vrai nom au théâtre. Ma famille, monsieur, est une race fière, et les Costigan

de Costiganstown pensent qu'un honnête homme, qui a porté l'étendard de Sa Majesté dans le 103, s'abaisserait en permettant à sa fille de gagner le pain de son vieux père.

— Il ne peut y avoir assurément de devoir plus honorable que celui-là, dit Pen.

— Honorable ! Pardieu ! monsieur, je voudrais voir l'homme qui dirait que Jack Costigan pût consentir à quelque chose de déshonorant ! J'ai un cœur, monsieur, quoique je sois pauvre, et j'aime l'homme qui a un cœur. Vous en avez un ; je le vois sur votre honnête figure et dans votre regard assuré… Et le croiriez-vous ? ajouta-t-il après une pause et en baissant la voix d'un ton pathétique ; ce Bingley qui, grâce à mon enfant, a fait fortune, ne lui donne que deux guinées par semaine, deux guinées avec lesquelles elle se costume, et qui, ajoutées à mes faibles ressources, constituent tout notre avoir ! »

Or, les ressources du capitaine étaient si peu de chose, que l'on peut dire qu'elles échappaient tout à fait aux regards. Mais nul ne sait comme Dieu tempère le vent à des brebis d'Irlande tondues, ni dans quelles merveilleuses prairies elles trouvent leur pâture. Si le capitaine Costigan, que j'ai eu l'honneur de connaître, avait voulu raconter son histoire, on y eût trouvé une grande leçon de morale. Mais, s'il avait pu la conter, il ne l'aurait pas voulu faire ; et, s'il l'avait voulu, il ne l'aurait pas pu : car non-seulement le capitaine n'avait pas l'habitude de dire la vérité, mais encore il était incapable de la penser ; la réalité et la fiction tournoyaient ensemble dans son cerveau brumeux et whiskyfié.

Il avait commencé la vie d'une manière assez brillante, avec deux joues vermeilles, une jolie taille, de belles jambes et une des plus charmantes voix du monde. Jusqu'à son dernier jour il chanta, avec un pathétique ou une gaieté admirable, ces merveilleuses ballades irlandaises qui sont si joyeuses ou si mélancoliques ; et il fut toujours le premier à pleurer quand il en chantait une attendrissante. Pauvre Cos ! il était à la fois brave et larmoyant, spirituel et idiot, toujours bon enfant, et quelquefois digne de confiance. Jusqu'au dernier jour de sa vie, il fut prêt à boire avec tout le monde et à endosser le billet du premier venu ; il mourut dans une succursale de la prison pour dettes, et le garde du commerce qui l'avait arrêté, et dans la maison duquel il logeait, l'avait pris en grande amitié.

Dans le court printemps de sa vie, Cos avait fait les délices des pensions d'officiers, et il avait eu l'honneur de chanter ses chansons bachiques et sentimentales à la table des plus illustres généraux et commandants en chef. Il avait bu, dans le cours de cette période, deux fois plus de bordeaux qu'il ne lui en eût fallu, et dépensé son douteux patrimoine. Ce qu'il devint, après avoir quitté le service, n'est pas notre affaire. Je crois qu'aucun étranger ne comprend la vie d'un gentleman irlandais sans argent, la manière dont il s'y prend pour rester à flot, les conspirations dans lesquelles il s'engage avec des héros aussi infortunés que lui-même pour faire souffler un vent favorable, les moyens grâce auxquels il parvient à avoir sa part de grog presque tous les jours de la semaine. Ce sont autant de mystères inconcevables pour nous. Il suffira de dire qu'à travers les orages de la vie, Jack n'avait pas coulé bas, et que la lampe de son nez ne s'était jamais éteinte.

Avant qu'il eût causé une demi-heure avec Pen, le capitaine était parvenu à tirer du jeune gentleman une couple de souverains en échange de quelques places pour le bénéfice de sa fille, qui devait avoir lieu prochainement et qui ne devait pas être une transaction bona flde, comme l'année passée, où la pauvre miss Fotheringay avait perdu quinze schellings, mais bien un arrangement par lequel le directeur cédait à l'actrice la vente d'un certain nombre de billets et une grande partie de la somme qu'on en retirerait.

Pen n'avait que deux souverains dans sa bourse, et il les remit au capitaine. Il eût craint, en offrant davantage, de blesser la délicatesse de ce dernier. Costigan lui griffonna un bon pour une loge, introduisit prestement les souverains dans la poche de son gilet, et tapa de la main l'endroit où ils s'arrêtèrent. Il semblait que cet or réchauffât son vieux flanc.

« Vrai, monsieur, dit-il, le métal est plus rare chez moi que par le passé ; et la même chose arrive à beaucoup de braves garçons. J'ai gagné six cents pièces pareilles en une seule nuit, monsieur, quand mon bon ami, S. A. R. le duc de Kent, était à Gibralther. »

Et il lâcha incontinent à Pen une bordée d'anecdotes sur le clairet bu, les paris faits, les courses organisées par la garnison de cette ville. Il amusa ainsi le jeune gentleman jusqu'à l'arrivée de leur hôte et de son déjeuner.

C'est alors qu'il eût fallu voir la conduite du capitaine, en présence d'un dindon en salmis et d'un plat de côtelettes de mouton ! Les histoires coulèrent sans interruption, et sa verve augmenta avec son caquet. Quand un rayon de soleil dardait sur lui, le vieux lazzarone s'échauffait. Il jasa de ses propres affaires,

de sa splendeur passée, et de tous les lords, généraux et gouverneurs qu'il avait connus. Il raconta la mort de sa chère Bessie, feu mistress Costigan, et le défi qu'il avait envoyé au capitaine Shanty Clancy, du régiment des Balafreurs, pour avoir regardé grossièrement miss Fotheringay ; puis il dit comment le capitaine lui fit ses excuses et donna un dîner dans Kildare-Street, où ils burent, à six, vingt et une bouteilles de bordeaux, etc., etc. Il déclara que c'était le bonheur et l'orgueil de son existence, à lui vieux soldat, de se trouver en compagnie de deux jeunes gens aussi nobles et aussi généreux ; et, lorsqu'on lui eut versé un second verre de curaçao, il s'estima si heureux qu'il se mit à pleurer.

Nous devrions dire, peut-être, que le capitaine n'était pas un homme d'une grande force d'esprit, ni le compagnon le plus convenable pour des jeunes gens ; mais on rencontre de pires hommes qui ont de beaucoup meilleures positions en ce monde, et des individus plus déshonnêtes qui n'ont jamais fait la moitié de ses friponneries.

Ils sortirent, le capitaine donnant le bras à chacun de ses chers jeunes amis, et dans un état de contentement qui l'avait fort attendri. En passant devant une ou deux boutiques, où peut-être il devait de l'argent, il cligna de l'œil comme pour dire : « Voyez en quelle compagnie je suis ; bien sûr que je vous payerai, mon brave. » Ils laissèrent enfin M. Foker à la porte d'une salle de billard, où ce dernier avait un engagement particulier avec quelques messieurs du régiment du colonel Swallowtail.

Pen et le capitaine aux habits râpés continuèrent leur chemin dans la rue, le capitaine faisant, d'un air sournois, des questions sur la fortune de M. Foker et sur sa position dans le monde. Pen

lui dit que le père de Foker était un fameux brasseur, et que sa mère était lady Agnès Milton, fille de lord Rosherville. Le capitaine éclata aussitôt en un panégyrique exagéré de M. Foker, dont on devinait du premier coup d'œil, dit-il, la naissance aristocratique, laquelle naissance ne servait qu'à orner les autres qualités qu'il possédait : une belle intelligence et un cœur généreux. Mais le capitaine ne croyait réellement pas un mot de ce qu'il disait là.

Pen cheminait, écoutant le bavardage de son compagnon, à la fois étonné, amusé et embarrassé. Il ne lui était pas encore venu à l'idée de révoquer en doute rien de ce qu'il lui disait ; comme il était candide de sa nature, il prenait pour vraies toutes les paroles des autres. Costigan n'avait jamais eu d'auditeur plus bénévole, et il était très-flatté de son attention et de sa modestie.

Il fut si enchanté de son compagnon, Pen lui sembla si ingénu, si honnête et si aimable, que le capitaine songea à lui accorder une faveur qu'il accordait bien rarement aux jeunes gens. Il demanda à Pen s'il voudrait lui faire l'honneur d'entrer dans son humble demeure, qui n'était qu'à deux pas, et où le capitaine aurait l'avantage de présenter son jeune ami à sa fille, miss Fotheringay.

Pen fut si délicieusement frappé de cette invitation, et si accablé de ce bonheur soudain, qu'il pensa d'abord se laisser tomber du bras du capitaine, et qu'il trembla de peur que l'autre ne découvrît son émotion. Il balbutia quelques mots incohérents, exprimant la haute satisfaction qu'il éprouverait d'être présenté à la dame pour… pour le talent de laquelle il avait conçu tant d'admiration… une si extrême admiration. Et il suivit le capitaine, sachant à peine où ce gentleman le menait. Il allait la voir ! il allait

la voir ! En elle était le centre de l'univers ; elle était, pour Pen, le noyau du monde ! Hier, avant qu'il la connût, lui semblait une époque reculée ; il y avait, entre lui et le jour d'hier, une révolution, et un monde nouveau allait commencer.

Le capitaine conduisit son jeune ami en cette tranquille petite rue de Chatteries qui a nom Prior's-Lane, qui se trouve dans le quartier ecclésiastique de la ville, près de la pelouse du doyen et des maisons des chanoines, et que dominent les énormes tours de la cathédrale.

C'est là qu'était la modeste demeure du capitaine, au premier étage d'une maison à pignons bas, sur la porte de laquelle se voyait la plaque de cuivre de Creed, tailleur d'habits et de robes. Toutefois Creed était mort ; sa veuve était ouvreuse de bancs dans la cathédrale voisine ; son fils aîné était un petit chenapan d'enfant de chœur, à la voix douce comme celle d'un ange, qui jouait à pile ou face, et guidait ses petits frères dans le chemin du mal. Deux de ces derniers étaient assis sur le seuil de la porte, d'où l'on descendait dans le corridor de la maison. Ils se levèrent avec un grand empressement pour aller au-devant de leur locataire, et se jetèrent, à la vive surprise de Pen, sur les basques en queue d'aronde de l'habit du capitaine. La vérité est que ce bon gentleman, lorsqu'il était en fonds, apportait ordinairement une pomme ou un morceau de pain d'épices pour ces enfants. « Aussi la veuve ne m'a-t-elle jamais importuné pour mon loyer, quand il ne m'était pas commode de le payer, » dit-il ensuite à Pen, en clignant de l'œil d'un air malin et se mettant le doigt sur le nez.

Pen faillit tomber en descendant le degré. Ses genoux tremblaient sous lui tandis que, derrière son compagnon, il montait le vieil escalier dont les marches craquaient sous leurs pas. À peine

y voyait-il quand il entra dans la chambre, à la suite du capitaine, dans sa chambre à elle ! Il vit quelque chose de noir devant lui, qui se mouvait comme en tirant une révérence, et il entendit, mais très-confusément, que Costigan faisait un discours à son sujet. Le capitaine, avec son emphase habituelle, exprimait à son enfant le désir qu'il avait de lui faire connaître « son cher et admirable jeune ami, M. Awther Pendennis, jeune gentleman ayant des propriétés dans le voisinage, homme d'un esprit raffiné et de manières aimables, amant sincère de la poésie, et doué d'un cœur sensible et passionné. »

« Il fait très-beau temps, dit miss Fotheringay, avec l'accent irlandais, mais d'une belle voix, grave et mélancolique.

— Très-beau, » répliqua M. Pendennis.

C'est de cette façon romantique que commença leur conversation. Et Pen se trouva assis sur une chaise, ayant tout loisir de regarder la jeune dame.

Hors de la scène, elle paraissait plus balle encore que derrière la rampe. Toutes ses attitudes étaient naturellement nobles et majestueuses. Allait-elle s'appuyer contre la cheminée, sa robe se drapait classiquement autour d'elle, son menton se soutenait sur sa main, les autres lignes de son corps s'arrangeaient en ondulations pleines d'harmonie : elle semblait une Muse en contemplation. S'asseyait-elle sur une chaise à fond de canne, son bras s'arrondissait sut le dossier du siège, on eût dit que sa main attendait un sceptre, les plis de sa robe tombaient naturellement autour d'elle, rangés en ordre comme des dames d'honneur autour d'une reine, et elle avait l'air d'une impératrice. Tous ses mouvements étaient gracieux et majestueux. On voyait, le matin, qu'elle avait

les cheveux d'un noir bleu, le teint d'une blancheur éblouissante, et que sur sa joue semblait voltiger le rose le plus transparent. Ses yeux étaient gris avec des cils d'une longueur prodigieuse, et pour ce qui était de sa bouche, M. Pendennis m'a donné plus tard à entendre qu'elle était d'un rouge vif avec lequel ne pouvaient rivaliser ni le plus éclatant géranium, ni la plus belle cire à cacheter, ni l'habit le plus écarlate des soldats de la garde.

« Il fait bien chaud aussi, » reprit cette impératrice, cette reine de Saba.

M. Pen en convint également, et la conversation se continua de cette manière.

Miss Fotheringay demanda à Costigan s'il avait passé une soirée agréable à l'hôtel du Roi Georges, et le capitaine raconta le souper et les verres de punch. Le père à son tour demanda à sa fille comment elle avait employé la matinée.

« Bows est venu à dix heures, répondit-elle, et nous avons étudié Ophélia, C'est pour le 24 ; et j'espère, monsieur, que nous aurons l'honneur de vous y voir.

— Certainement, certainement, vous m'y verrez, répondit M. Pendennis, étonné de l'entendre dire Ophélia, et parler naturellement irlandais, alors que, sur la scène, rien dans sa déclamation ne trahissait sa naissance hibernienne.

— Je lui al assuré une loge pour votre bénéfice, chère, dit le capitaine en tapant sur la poche de son gilet où reposaient les souverains de Pen, et en clignant de l'œil au jeune homme, ce qui fit rougir celui-ci.

— Monsieur… le gentleman est bien bon, répliqua mistress Haller.

— Mon nom est Pendennis, dit Pen en rougissant. Je… je… j'espère que vous… que vous vous en souviendrez. »

Son cœur bondit si fort lorsqu'il fit cette audacieuse déclaration, qu'il faillit étouffer en parlant.

« Pendennis ! répéta-t-elle lentement d'une voix si basse, si douce, si mélodieuse, et en fixant sur ses yeux un regard si ferme, si brillant, si clair, si assassin, que ce mot et ce regard transpercèrent Pen d'outre en outre en lui causant Un indicible plaisir.

— Je ne savais pas, avant de vous l'entendre prononcer, que mon nom fût si joli, dit Pen.

— C'est un très-joli nom, répliqua Ophélia. Pentweazle n'est pas un joli nom. Vous rappelez-vous, papa, quand nous jouions à Norwich, le jeune Pentweazle qui faisait les seconds pères nobles, et qui a épousé miss Rancy, la Colombine ? Ils sont tous deux à présent engagés à Londres, au Théâtre de la Reine, et gagnent cinq guinées par semaine. Pentweazle n'était pas son vrai nom, c'est Judkin qui le lui donna, j'ignore pourquoi. Il s'appelait Harrington… c'est-à-dire son vrai nom était Potts, et il avait pour père un ecclésiastique très-respectable. Ce Harrington, étant à Londres, s'endetta. Il vous souvient qu'il débuta dans Falkland, avec mistress Bunde pour Julia.

— Et c'était une jolie Julia, vraiment ! interrompit le capitaine ; une femme de cinquante ans, mère de dix enfants. C'est vous qui auriez dû être Julia, ou je ne m'appelle pas Jack Costigan.

— Je n'étais pas premier rôle, répliqua modestement miss Fotheringay. Avant les leçons de Bows, j'étais incapable de jouer ces rôles-là.

— Vous dites vrai, ma chère, » reprit le capitaine. Puis, se penchant vers Pendennis, il ajouta : « Me trouvant, monsieur, dans une position embarrassée, je fus pendant quelque temps maître d'armes à Dublin. Il n'y avait que trois hommes dans l'empire qui m'aient pu toucher du fleuret ; mais à présent Jack Costigan se fait vieux et ses membres perdent leur flexibilité. Ma fille était engagée au théâtre de cette ville ; et c'est là que mon ami, M. Bows, qui devina son talent, car c'est un homme très-fin, lui donna des leçons dans l'art dramatique, et la fit ce que vous voyez. Qu'avez-vous fait depuis le départ de Bows, Emily ?

— Eh ! j'ai fait un pâté, » dit Emily avec une simplicité parfaite. (Elle prononça pâtè.)

— Si vous voulez en goûter à quatre heures, monsieur, dites un mot, ajouta galamment Costigan. Cette jeune fille, monsieur, vous fait les meilleurs pâtés de veau et jambon qu'il y ait en Angleterre, et je pense pouvoir vous promettre un verre de punch, tout ce qu'il y a de mieux. »

Pen avait promis de rentrer à six heures pour le dîner ; mais le coquin crut pouvoir concilier cette fois le plaisir et le devoir, et il ne mit que trop d'empressement à accepter cette invitation.

Il regardait avec complaisance et admiration Ophélia allant et venant par la chambre et faisant les apprêts du dîner. Elle arrangea les verres, elle déploya et lissa la petite nappe, et cela avec une grâce et une bonne humeur qui enchantaient de plus en plus son hôte.

Àl'heure convenable, le pâté arriva de chez le boulanger. Ce fut un des petits frères de l'enfant de chœur qui l'apporta. Et à quatre heures, Pen se trouva attablé, vraiment attablé avec la plus grande tragédienne du monde et son père… avec la plus belle femme de toute la création… avec son premier et unique amour, qu'il n'avait cessé d'adorer depuis… depuis quand ? depuis hier, depuis toujours ! Il mangea une croûte du pâté qu'elle avait façonné, il lui versa un verre de bière, il la vit boire un verre de punch, rien qu'un petit verre à vin qu'elle remplit du grand bol qu'elle avait fait pour son papa. Comme elle était parfaitement bonne fille, elle offrit de faire aussi le bol pour Pendennis. Ce punch était prodigieusement fort. Jamais de sa vie Pen n'avait bu une aussi grande quantité d'eau-de-vie. Est-ce le punch qui l'enivrait, ou bien celle qui avait fait le punch ?

Durant le dîner, lorsque le capitaine, que sa fille traitait avec beaucoup de respect, cessa de bavarder sur lui-même et sur ses aventures, Pen essaya d'engager la conversation avec la Fotheringay sur la poésie et sur sa profession. Il lui demanda ce qu'elle pensait de la folie d'Ophélia, et si elle était, ou non, amoureuse d'Hamlet.

« Amoureuse de cet odieux petit être, de cet affreux nabot de directeur Bingley ? »

Cette seule pensée la remplit d'indignation.

Pen lui expliqua que ce n'était pas d'elle qu'il parlait, mais de l'Ophélia de la pièce.

« Ah ! en vérité ! si vous n'avez pas voulu m'offenser, l'offense n'existe pas. Mais quant à Bingley je n'en fais pas autant de cas, vraiment, que de ce verre de punch. »

Pen amena ensuite la conversation sur Kotzebue.

« Kotzebue ! qui est-ce ?

— L'auteur de la pièce dans laquelle vous avez si admirablement joué hier.

— Je n'en savais rien. Le nom de l'homme au commencement du livre est Thompson. »

Cette adorable simplicité fit rire Pen. Il lui raconta le triste sort de l'auteur de la pièce, et comment Sand le tua.

C'était la première fois de sa vie que miss Costigan entendait parler de M. Kotzebue ; mais cette histoire sembla l'intéresser, et la sympathie de la jeune actrice suffit à l'honnête Pen.

Et, au milieu de cette naïve conversation, les cinq quarts d'heure que le pauvre Pen pouvait se donner ne s'écoulèrent que trop rapidement.

Déjà il avait pris congé, déjà il était parti, emporté vers Fairoaks sur le dos de Rébecca. L'ardeur de la jument fut bien mise à l'épreuve dans les trois voyages qu'elle fit ce jour-là.

« Qu'est-ce qu'il disait donc de la folie d'Hamlet et de la théorie du grand critique allemand à ce sujet ? demanda Emily à son père.

— Le fait est que je n'en sais rien, Milly chère, répondit le capitaine. Nous le demanderons à Bows quand il viendra.

— Quoi qu'il en soit, c'est un gentil et joli jeune homme, et qui s'exprime fort bien. Combien de billets vous a-t-il pris ?

— Ma foi ! il en a pris six et m'a donné deux guinées, Milly. Je suppose que ce jeune homme n'est pas riche d'argent.

— Il est très-savant, continua miss Fotheringay, Kotzebue, hi, hi, quel drôle de nom, en vérité. Et ce pauvre diable a été tué par Sand ! Aviez-vous jamais entendu pareille chose ? J'interrogerai Bows là-dessus, cher papa.

— C'est une étrange mort, bien sûr ! s'écria le capitaine, qui ajouta, pour changer de sujet : C'est une gracieuse bête que la monture de ce jeune gentleman, et ce jeune Foker nous a donné tout à fait un magnifique déjeuner.

— Il est bon pour deux loges particulières et au moins vingt billets, je ne crains pas de le dire, répliqua miss Costigan, fille prudente, qui avait toujours ses beaux yeux fixés sur ses intérêts.

— Je le garantis, » repartit le papa.

La conversation continua encore quelque temps, jusqu'à ce que le bol de punch fût à sec. L'heure de s'en aller ne tarda pas non plus à sonner ; car à six heures et demie miss Fotheringay devait être au théâtre, où son père l'accompagnait toujours. Il se tenait dans la coulisse à la regarder, comme nous l'avons vu, et buvait de temps en temps un verre de grog dans le foyer avec la société qui s'y trouvait.

« Qu'elle est belle ! se disait Pen en galopant vers Fairoaks. Quelle simplicité et quelle tendresse ! Qu'il est charmant de voir une femme d'un si noble génie s'occuper des délicieux, mais humbles devoirs de la vie domestique ! apprêtant les mets favoris de son père, et de ses doigts délicats lui mélangeant son breuvage ! Que c'était mal à moi de commencer à parler de

choses de théâtre, et comme elle a su changer la conversation Cependant elle a parlé elle-même de choses de son art. Avec quelle gaieté et quel esprit elle a conté l'histoire de son camarade Pentweazle, comme il s'appelle ! Il n'y a pas d'esprit plus fin que l'esprit irlandais. Son père est assez ennuyeux, mais parfaitement aimable ; et qu'il était beau à lui de donner des leçons d'escrime après avoir quitté l'armée où il avait été le favori du duc de Kent !... L'escrime ! je devrais continuer à faire des armes, ou j'oublierai ce que m'a appris Angelo. L'oncle Arthur a toujours aimé que je fisse des armes ; il dit que c'est un exercice de gentilhomme. Eh ! parbleu ! je prendrai quelques leçons du capitaine Costigan... Allons, allons, Rébecca ; montons la côte, ma vieille !... Pendennis, Pendennis avec quelle douceur elle a dit ce nom... Emily ! quelle bonne, quelle noble, quelle belle, quelle parfaite créature que mon Emily ! »

Maintenant le lecteur, qui a eu l'avantage d'entendre toute la conversation de Pen avec miss Fotheringay, peut juger par lui-même de l'esprit de cette personne ; et il sera peut-être disposé à penser que, dans le cours de cette entrevue, elle n'a rien dit d'étonnamment spirituel ou transcendant. Depuis, elle s'est mariée, elle a pris place dans le monde comme la plus pure et la plus irréprochable des femmes, et j'ai eu le plaisir de faire sa connaissance ; mais je dois certainement avouer, contrairement à l'opinion de mon ami Pen, que son Emily adorée n'est pas une femme d'esprit. La vérité est que non-seulement elle n'avait jamais entendu parler de Kotzebue, mais elle ne savait rien non plus de Farquhar ni de Congreve, ni d'aucun des auteurs dramatiques dont elle n'avait jamais joué de pièce. Et des pièces qu'elle avait jouées, elle ne connaissait absolument que son propre rôle. Un plaisant lui dit un jour que Dante était né à Alger, et lui demanda

si le docteur Johnson avait écrit d'abord Irène ou bien Chaque homme en son humeur. Mais le drôle de l'affaire, c'est qu'elle n'avait jamais entendu parler d'Irène, ni de Chaque homme en son humeur, ni de Dante, ni peut-être d'Alger. Elle faisait ce que lui disait le petit Bows ; là où il lui disait de sangloter, elle sanglotait ; elle riait là où il lui disait de rire. Elle déclamait une tirade ou donnait la réplique, sans comprendre le moins du monde ce qu'elle disait. Elle allait, et elle va encore à l'église tous les dimanches avec une réputation parfaitement intacte ; elle était et elle est encore aussi innocente d'esprit que de tout autre crime.

Mais qu'est-ce que notre Pen savait de ces choses-là ? Il voyait une paire de beaux yeux et il croyait en eux ; il voyait une magnifique image, et il tombait devant elle et l'adorait. Il suppléait au sens qui manquait à ses paroles, et créait la divinité qu'il aimait. Titania fut-elle la première qui s'éprit d'un âne, ou Pygmalion est-il le seul artiste qu'une pierre a rendu fou ? Pen avait trouvé Emily, il avait trouvé ce dont son âme avait soif. Il se plongea dans le fleuve et but tant qu'il put boire. Que ceux qui ont eu cette soif disent combien ce premier trait est délicieux.

En traversant l'avenue qui menait à la maison, Pen éclata de rire à la vue du révérend M. Smirke revenant gravement de Fairoaks sur son poney. Smirke avait musé en chemin, il s'était arrêté aux cottages du bord de la route ; ensuite il avait traîné en longueur les leçons de Laure ; puis il avait examiné le jardin de mistress Pendennis et les améliorations dont il avait été le théâtre, jusqu'à ce que cette dame fût on ne peut plus lasse de cet importun ; enfin il avait pris congé à la toute dernière minute, sans avoir reçu l'invitation à dîner qu'il espérait si ardemment.

Pen était triomphant et plein de bienveillance.

« Comment ! vous voilà ramassé sain et sauf ! s'écria-t-il en riant. Revenez-vous-en avec moi, mon vieux, et mangez mon dîner, car j'ai déjà eu le mien. Mais nous aurons une bouteille du plus vieux, et nous boirons à la santé de vos amours, Smirke. »

Le pauvre Smirke fit faire demi-tour à son poney, et s'en revint cahin-caha avec Arthur. La mère fut charmée de voir son fils si joyeux, et elle fit bon accueil à Smirke pour l'amour d'Arthur, quand ce dernier lui dit qu'il avait forcé le vicaire à revenir dîner. Il raconta fort plaisamment le spectacle de la veille, décrivit le jeu du directeur Bingley avec ses bottes à l'écuyère toutes rapiécetées, et de l'énorme mistress Bingley dans le rôle de la comtesse, où elle se pavanait en robe de satin vert chiffonnée et en toque polonaise ; il contrefit les acteurs et enchanta sa mère et la petite Laure, qui battit des mains de plaisir.

« Et mistress Haller ? demanda mistress Pendennis.

— Elle est étourdissante, madame, dit Pen en riant, et répétant les propres termes de M. Foker, son ami révéré.

— Comment dites-vous, Arthur ? reprit sa mère.

— Qu'entendez-vous par étourdissante, Arthur ? » s'écria Laure en même temps.

Il leur fit alors une description originale de M. Foker, qu'on appelait ordinairement Cuve à grains au collège, et qui avait eu divers autres sobriquets injurieux. Il dit qu'il était alors excessivement riche et qu'il étudiait à Saint-Boniface. Mais, quelque gai et quelque communicatif qu'il fût, M. Pen ne dit mot de sa course de ce jour à Chatteries, ni des nouveaux amis qu'il y avait faits.

Quand les deux dames se furent retirées, Pen, les yeux étincelants, remplit les deux grands verres de madère, et, regardant Smirke en face, s'écria : « À votre belle !

— À sa santé ! » dit le vicaire avec un soupir, en levant son verre et le vidant d'un trait, de sorte que sa figure fut un peu rose quand il le remit sur la table.

Pen dormit encore moins cette nuit que la veille. De grand matin, presque avant le point du jour, il sortit et sella lui-même son infortunée Rébecca, qu'il fit galoper furieusement sur les dunes. De nouveau l'amour l'avait secoué en lui disant : « Réveille-toi, Pendennis ; me voici ! » Cette fièvre charmante, ce désir délicieux, ce feu, cette incertitude, il les serrait contre son cœur ; pour le monde entier il n'eût pas voulu les perdre.

Tome 1 · 06

Cicéron et Euripide n'occupèrent pas beaucoup M. Pen, après les événements qui précèdent, et l'honnête M. Smirke n'eut pas grand mal avec son élève. Rébecca fut l'animal qui eut le plus à souffrir de l'état où se trouvait alors l'esprit de Pen : car, outre les jours où il pouvait annoncer publiquement son intention d'aller à Chatteries prendre une leçon d'escrime, et où il y allait au su de sa mère, toutes les fois qu'il voyait trois heures devant lui, le jeune coquin prenait son élan vers la ville et se rendait dans Prior's-Lane. Et, quand la pauvre Rébecca s'estropia, il fut aussi furieux que Richard à Bosworth, lorsque son cheval eut été tué sous lui. Il fit des dettes assez considérables chez l'homme qui te-

nait les chevaux de chasse à Chatteries, et chez lequel il loua une autre monture en lui donnant la sienne à soigner.

Alors, et peut-être une fois par semaine, sous prétexte d'aller étudier une pièce grecque chez Smirke, ce jeune réprouvé partait de manière à arriver à Clavering à l'heure du passage de la voiture la Concurrence. Il s'y embarquait, restait une couple d'heures à Chatteries, et s'en revenait par la Rivale, qui partait pour Londres à dix heures du soir. Son secret fut un jour sur le point d'être découvert, grâce à la simplicité de Smirke, à qui mistress Pendennis venait de demander s'ils avaient bien étudié la veille, ou quelque question analogue. Smirke allait dire la vérité, qu'il n'avait pas du tout vu M. Pen, quand le talon de botte de ce dernier écrasa sous la table le petit doigt du pied de M. Smirke, ce qui avertit le vicaire de ne pas trahir son élève.

Ils avaient eu naturellement quelques entretiens sur la tendre passion. C'est fort amusant, quand on n'est pas soi-même engagé dans la conversation, d'entendre causer deux hommes amoureux. Il faut absolument trouver quelque part un confident, un dépositaire. Quand, après avoir fait le plus solennel serment de se taire, M. Smirke fut instruit de l'état d'esprit de Pen, le vicaire répliqua avec un grand tremblement qu'il espérait que l'objet de son amour n'était pas une personne indigne, et qu'il n'y avait pas entre eux un attachement illégitime. Car autrement le pauvre homme sentait que son devoir exigeait qu'il manquât à son serment et qu'il révélât tout à la mère de Pen ; une querelle s'en fût suivie, il en avait une sinistre appréhension ; et cette querelle lui eût enlevé à jamais toute chance de voir ce qu'il avait de plus cher au monde.

« Illégitime ! indigne ! s'écria Pen, en entendant la question du vicaire. Elle est aussi pure que belle ; je ne donnerais pas mon cœur à une femme qui ne le serait pas ; je tiens l'affaire secrète vis-à-vis de ma famille, parce que..... parce que..... il y a des raisons majeures que je ne suis pas libre de révéler. Mais tout homme qui dit un seul mot contre la pureté de cette femme insulte à la fois son honneur et le mien, et... et, Dieu me damne ! je ne le souffrirai pas ! »

Smirke se contenta de répliquer avec un rire contraint : « Bien, bien ; ne me provoquez pas en duel, Arthur, car vous savez que je ne puis me battre. » Mais par ce compromis le pauvre vicaire se vit plus que jamais au pouvoir de son élève ; et le grec et les mathématiques en souffrirent naturellement.

Si le révérend ecclésiastique avait eu un plus de discernement, et qu'il eût regardé dans le coin des poètes du Chronicle de ce comté, quand ce journal arrivait tous les mercredis, il y aurait pu voir chaque semaine des pièces intitulées : « Mistress Haller, Passion et génie, Vers à miss Fotheringay du Théâtre Royal, » et autres poésies du caractère le plus sombre, le plus saisissant, le plus passionné. Toutefois ces compositions n'étaient plus signées Nep par leur ingénieur auteur, mais bien Éros ; et ni le précepteur ni Hélène, la bonne âme, qui découpait du journal toutes les poésies de son fils, ne pouvaient savoir que Nep était le même que ce brûlant Éros qui chantait avec tant d'enthousiasme les louanges de la nouvelle actrice.

« Qu'est-ce que cette dame que votre rival ne cesse de chanter dans notre Chronicle ? demanda enfin mistress Pendennis. Ses compositions se rapprochent un peu des vôtres, cher Pen ; mais

vos œuvres sont de beaucoup les meilleures. Avez-vous vu cette miss Fotheringay ? »

Pen répondit qu'il l'avait vue, qu'elle avait joué le rôle de mistress Haller le jour où il avait été voir l'Étranger. Il ajouta à ce propos qu'elle allait avoir son bénéfice et qu'elle remplirait le rôle d'Ophélia. « Si nous y allions… c'est du Shakspeare, vous savez, mère. Nous pouvons avoir des chevaux aux Armes de Clavering. »

La petite Laure bondit de joie ; elle avait une terrible envie d'aller au spectacle.

Ce n'est pas sans motif que Pen avait dit : C'est du Shakspeare, vous savez. Feu Pendennis professait, comme il convenait à un homme de son caractère, un respect extraordinaire pour le barde de l'Avon, dans les œuvres duquel, disait-il, il y avait plus de poésie que dans tous les Poëtes de Johnson mis ensemble. Et, quoique M. Pendennis ne lût pas beaucoup les œuvres en question, il avait néanmoins enjoint à Pen de les lire. Souvent même il avait dit quel plaisir ce serait pour lui, quand le garçon aurait l'âge convenable, de l'emmener avec sa mère voir quelques bonnes pièces de l'immortel poëte.

Des larmes vinrent aux yeux de la bonne mère, lorsqu'elle se rappela ces discours de l'homme qui n'était plus. Elle baisa tendrement son fils et répondit : « Nous irons. » Laure bondit de joie.

Mais Pen était-il heureux ?… était-il honteux ? En serrant sa mère contre son cœur, il eut envie de lui tout dire ; cependant il garda son secret. Il voulait voir comment Emily plairait à

Hélène ; la pièce était juste ce qu'il fallait, et sa mère, comme celle d'Hamlet, serait mise à l'épreuve.

Dans sa bonne humeur, Hélène invita M. Smirke à être de la partie. Cet ecclésiastique avait été élevé à Clapham par une tendre mère qui blâmait les divertissements de la scène, et il n'avait jamais vu aucune représentation. Mais du Shakspeare ! mais aller avec mistress Pendennis dans sa voiture, et rester assis toute une soirée à côté d'elle ! il ne put résister à la perspective de tant de joie. Il fit un discours assez faible, où il parla de tentation et de reconnaissance, et finit par accepter la très-gracieuse offre de mistress Pendennis. Ce disant, il lui décocha un regard qui la contraria excessivement. Plus d'une fois, depuis ces derniers temps, elle avait vu ce regard qui la poursuivait : aussi Smirke devenait-il de jour en jour plus odieux aux yeux de la veuve.

Nous n'avons pas dessein de raconter longuement la cour que Pen fit à miss Fotheringay, car le lecteur a déjà eu un échantillon de la conversation de l'actrice, et assurément elle mérite peu d'être rapportée. Pen passait des heures assis auprès d'elle, et lui exhalait tout ce qu'il y avait en son jeune et honnête cœur. Tout ce qu'il savait, espérait ou sentait, tout ce qu'il avait lu, tout ce qui lui venait à l'idée, il le disait. Il ne se lassait jamais de parler ou de soupirer. À mesure que ses pensées naissaient en son cerveau brûlant, il les revêtait une à une de paroles, et les lui communiquait. Pour elle, sa part dans le tête-à-tête n'était pas de parler, mais d'avoir l'air de comprendre ce que disait Pen (tâche difficile, car le jeune amoureux lâchait une quantité de choses qui n'avaient pas de sens), et de paraître excessivement belle et sympathique. Le fait est que, tandis qu'il débitait une de ses tirades, se réjouissant et s'étonnant peut-être de son éloquence (notre

jeune homme parlait souvent vingt minutes de suite), l'aimable Emily, qui ne pouvait comprendre la dixième partie de ce qu'il disait, avait tout le temps de songer à ses propres affaires, et décidait en son esprit comment elle accommoderait le mouton froid, comment elle transformerait sa robe de satin noir, ou comment elle se ferait de son écharpe un chapeau pareil au chapeau neuf de miss Thackthwaite, et ainsi de suite.

Pen déclamait Byron et Moore, amour et poésie ; son affaire à elle était de lever les yeux au ciel ou de les fixer un moment sur la figure de son amoureux en s'écriant : « Oh ! que c'est beau ! Oh ! que c'est admirable ! Répétez encore une fois ces vers. » Et le jeune homme recommençait, et elle revenait à ses pensées de robe retournée ou de hachis de mouton.

De fait, l'amour de Pen ne fut pas longtemps un secret pour l'aimable Emily ni pour son père. Dès la seconde visite qu'il leur fit, son admiration devint manifeste pour tous deux, et, lorsqu'il se fut retiré, le vieux gentleman dit à sa fille en lui clignant de l'œil par-dessus son verre de grog :

« Ma foi ! Milly chère, je crois que vous avez pris à l'hameçon ce gaillard-là.

— Bah ! ce n'est qu'un petit garçon, cher papa, répliqua Milly ; ce n'est qu'un enfant. »

Pen eût été peu enchanté s'il avait entendu cette phrase ; mais il galopait vers Fairoaks, transporté de plaisir, et répétant partout le nom d'Emily.

« Vous ne l'avez pas moins pris à l'hameçon, ajouta le capitaine, et laissez-moi vous dire que ce n'est pas un poisson à dé-

daigner. J'ai interrogé Tom à l'hôtel du Roi Georges, et Flint, l'épicier qui fournit sa mère. Belle fortune ; sort en équipage ; parc et terres superbes, le parc de Fairoaks ; fils unique, et tout le domaine à lui quand il aura vingt et un ans. Vous pourriez aller plus loin et trouver moins bien, miss Fotheringay.

— Ces garçons-là ne sont presque tous que des bavards, dit sérieusement Milly. Vous savez comme, à Dublin, vous m'avez tourmentée au sujet du jeune Poldoody ; et j'ai tout un pupitre plein des vers qu'il m'écrivait quand il était au collège de la Trinité ; mais il a quitté le pays, et sa mère lui a fait épouser une Anglaise.

— Lord Poldoody était un jeune seigneur ; et, chez des gens de cette sorte, c'est tout naturel. D'ailleurs, vous n'étiez pas dans la position où vous êtes à présent, Milly chère. Mais il ne faut pas trop encourager ce jeune homme ; car, pardieu ! Jack Costigan ne veut pas qu'on se moque de sa fille.

— Sa fille ne le veut pas davantage, papa, vous pouvez être sûr de cela, dit Milly. Encore une goutte de punch ; il est vraiment exquis. Vous n'avez pas besoin de vous préoccuper au sujet du jeune homme. Je pense être assez avancée en âge pour savoir me garder, capitaine Costigan. »

Pen s'habitua donc à venir tous les jours, arrivant et s'en retournant au galop, et s'amourachant de plus en plus d'Emily à chaque visite. Quelquefois le capitaine assistait à leur conversation ; mais, comme il avait une parfaite confiance en sa fille, le plus souvent il laissait seul le jeune couple, et, lorsque Pen entrait, s'en allait faire quelque commission d'un air crâne et le chapeau enfoncé sur un œil.

Que ces entrevues étaient délicieuses ! Le salon du capitaine était une chambre basse lambrissée, avec une grande fenêtre donnant sur le jardin du doyen. C'est là que Pen s'asseyait vis-à-vis d'Emily, causant avec cette beauté calme et sereine qui ne dédaignait pas de manier l'aiguille ; et par les grands carreaux le soleil dardait ses rayons, illuminant la figure et toute la personne de miss Fotheringay. Au milieu de la conversation, la grosse cloche commençait parfois à retentir, et alors Pen s'arrêtait souriant et gardait le silence jusqu'à ce que ces sons majestueux eussent expiré ; ou bien c'étaient les freux des ormes de la cathédrale qui faisaient de bruyants croassements vers l'heure du coucher du soleil ; ou bien encore les voix de l'orgue et des choristes arrivaient portées sur l'aile de la brise et étouffaient doucement les paroles de Pen.

Il faut dire que miss Fotheringay, vêtue d'un châle fort simple et coiffée d'un chapeau modeste à voile baissé, allait à l'église tous les dimanches de sa vie, accompagnée de son infatigable père, qui disait les répons avec un superbe accent des plus gras, chantait les psaumes et les hymnes avec les fidèles, et se conduisait de la manière la plus exemplaire.

Le petit Bows, l'ami intime de la famille, fut excessivement irrité à l'idée du mariage de miss Fotheringay avec un blanc-bec de sept ou huit ans plus jeune qu'elle. Bows, qui était estropié, et qui s'avouait un peu plus difforme même que Bingley, le directeur, ce qui l'empêchait de paraître sur la scène, était un homme singulièrement capricieux, qui n'avait pas peu de talent et d'esprit. Attiré d'abord par la beauté de miss Fotheringay, il s'était mis à lui apprendre à jouer. De sa voix fêlée il criait les rôles, et son élève les apprenait par cœur de sa bouche, et les répétait d'une voix pleine

et sonore. Il indiquait les attitudes, plaçait et faisait mouvoir les beaux bras que l'on sait. Ceux qui ont vu cette grande actrice au théâtre peuvent se rappeler qu'elle avait toujours les mêmes gestes, les mêmes regards, les mêmes inflexions de voix ; qu'elle se tenait sur la même planche de la scène, dans la même position ; qu'elle roulait ses yeux au même instant et de la même manière ; qu'elle pleurait précisément avec la même expression navrante, en disant la même syllabe pathétique. Mais après qu'elle s'était montrée tremblante d'émotion en présence des spectateurs, si épuisée et si désolée que vous eussiez pensé qu'elle allait s'évanouir de douleur, elle ramassait ses cheveux, dès que la toile était baissée, et rentrait chez elle pour manger une côtelette de mouton, qu'elle arrosait d'un verre du porter le plus fort. Les pénibles labeurs de la journée étant finis, elle se mettait au lit, et ronflait aussi résolûment et aussi régulièrement qu'un portefaix.

Bows fut donc indigné à l'idée que son élève pouvait jeter là toutes ses chances de succès pour donner sa main à un petit rentier campagnard. Il prophétisait que, dès qu'un directeur de Londres la verrait, elle serait engagée pour Londres, et qu'elle y aurait le plus grand succès. Le malheur était que les directeurs de Londres l'avaient vue. Elle avait joué à Londres, trois ans auparavant, et sa stupidité lui avait fait faire un fiasco complet. Ce fut postérieurement à cette chute que Bows se chargea de la guider et de lui apprendre ses rôles. Comme il travailla ! comme il cria ! comme il se démena, répétant les vers cent et cent fois ! et avec quelle indomptable patience et quelle invincible sottise elle imita tous ses gestes ! Elle savait que c'était lui qui la faisait ce qu'elle était, et elle se laissait faire. Elle n'était pas reconnaissante, ni in-

grate, ni méchante, ni d'un mauvais caractère. Non. Elle n'était que stupide… et Pen était amoureux fou d'elle.

Les chevaux de poste des Armes de Clavering arrivèrent en temps utile, et emmenèrent nos amis de Fairoaks au théâtre de Chatteries, où Pen eut la satisfaction de voir réuni un public assez nombreux. Les jeunes gentlemen de Baymouth avaient une loge, au premier rang de laquelle étaient assis M. Foker et son ami, M. Spavin, dans la plus éblouissante toilette de soirée. Ils saluèrent Pen d'une façon cordiale, et se mirent à examiner son monde, qui obtint leur approbation : car la petite Laure était une jolie fillette aux joues rouges et aux abondantes boucles brunes lustrées ; et quant à mistress Pendennis, vêtue de velours noir, avec la croix de diamants qu'elle étalait dans les grandes occasions, elle paraissait extraordinairement belle et majestueuse. Derrière elle se trouvaient M. Arthur et le doux Smirke, avec sa mèche frisée sur son beau front et le nœud de sa cravate blanche parfaitement en ordre. Il rougit de se voir en pareil lieu ; mais qu'il se trouvait heureux d'y être ! Lui et mistress Pendennis avaient apporté deux exemplaires d'Hamlet pour suivre la tragédie, selon la coutume des honnêtes campagnards qui vont au spectacle en grande cérémonie.

Samuel, cocher, palefrenier et jardinier de M. Pendennis, prit place au parterre, où se trouvait aussi le domestique de M. Foker. Le parterre était émaillé de sous-officiers du régiment de dragons, dont la musique se faisait entendre à l'orchestre, grâce à l'aimable permission du colonel Swallowtail. Ce corpulent et illustre guerrier, avec sa médaille de Waterloo et une troupe de ses jeunes officiers, faisait très-bel effet dans les loges.

« Quel est ce vieux qui vous salue, Arthur ? » demanda mistress Pendennis à son fils.

Pen devint tout rouge.

« Il s'appelle le capitaine Costigan, madame, répliqua-t-il, et il a servi dans la Péninsule. »

C'était en effet le capitaine, tout de neuf habillé, avec une énorme paire de gants de chevreau blancs, de l'un desquels il saluait Pendennis, tandis que l'autre s'étalait sur son cœur et sur les boutons de son habit. Pen n'en dit pas davantage. Comment donc mistress Pendennis pouvait-elle savoir que M. Costigan était le père de miss Fotheringay ?

M. Hornbull, de Londres, remplissait ce soir le rôle d'Hamlet. M. Bingley s'était modestement contenté de celui d'Horatio, et réservait toute sa puissance pour jouer William dans la Suzanne aux yeux noirs, qui était la seconde pièce.

Nous n'avons pas à nous occuper du jeu des acteurs, si ce n'est pour dire qu'Ophélia parut charmante et joua d'une manière admirable ; riant, pleurant, promenant sur la scène des yeux hagards, agitant ses beaux bras blancs, et lançant autour d'elle des fleurs brisées et des fragments de chansons : bref, c'était une folle ravissante. Quelle occasion pour ses magnifiques cheveux noirs de se dérouler sur ses épaules ! Elle fit le plus charmant cadavre qu'on eût jamais vu ; et, tandis qu'Hamlet et Laertes bataillaient dans sa fosse, de derrière les coulisses elle regardait la loge de Pen et ceux qui s'y trouvaient.

Et il n'y avait dans cette loge qu'une voix pour la louer. Mistress Pendennis s'extasiait sur sa beauté. La petite Laure était en-

chantée de la tragédie, et du spectre, et de la pièce qui se joue dans la pièce (durant laquelle, voyant Hamlet aux genoux d'Ophélia, Pen éprouva une violente envie d'étrangler M. Hornbull) ; mais, quoique tout cela s'embrouillât un peu dans sa jeune cervelle, l'enfant n'eut que des louanges pour cette belle créature. Pen fut charmé de l'effet qu'elle produisit sur sa mère, et l'ecclésiastique, de son côté, était dans le plus grand enthousiasme.

Quand le rideau tomba sur le groupe de personnages égorgés qui sont si soudainement expédiés à la fin de Hamlet, et dont la mort n'étonna pas peu la pauvre petite Laure, une bruyante exclamation et un immense applaudissement s'élevèrent de toutes les parties de la salle. L'intrépide Smirke, violemment excité, battit des mains et cria : « Bravo ! bravo ! » aussi fort même que les officiers de dragons. Ceux-ci étaient si profondément émus que, pour emprunter une phrase à nos voisins, ils s'agitaient sur leurs bancs. Le gros Swallowtail leur avait donné le signal d'applaudir, en brandissant sa casquette, et naturellement les sous-officiers du parterre suivirent l'exemple de leurs chefs. Un rugissement de bravos parcourut toute la salle ; Pen beugla avec les plus exaltés : « Fotheringay ! Fotheringay ! » MM. Spavin et Foker, de leur loge, crièrent taïaut comme à la chasse, quand la bête est en vue. Mistress Pendennis elle-même commençait à agiter son mouchoir, et la petite Laure dansait, riait, battait des mains, et levait sur Pen des yeux étonnés.

Hornbull ramena la bénéficiaire sur la scène au milieu d'une explosion d'enthousiasme, et elle parut si belle, si radieuse, les cheveux encore flottants sur les épaules, que Pen ne put contenir ses transports. Il se pencha par-dessus le fauteuil de sa mère, et poussa un hourra formidable en agitant son chapeau. Ce fut tout

ce qu'il put faire de garder son secret vis-à-vis d'Hélène, et de ne pas lui dire : « Regardez c'est cette femme ! n'est-elle pas sans pareille ? je vous dis que je l'aime ! » Mais il déguisa ces sentiments sous d'énormes hourras hurlés de toute la force de ses poumons.

Quant à miss Fotheringay et à sa tenue, nous renvoyons le lecteur à une des pages précédentes, où il en trouvera la description. Elle fit absolument le même manège. Elle promena des regards de reconnaissance sur toute la salle, trembla et faillit s'évanouir d'émotion sur sa trappe favorite. Elle saisit les fleurs (Foker lui avait lancé un bouquet monstrueux, et Smirke même essaya de lui jeter une rose, et rougit terriblement en la voyant tomber dans le parterre), elle saisit les fleurs et les serra contre son cœur palpitant, etc., etc. En un mot, pour le reste, voir à la page 52. Notre pauvre vieux Pen vit scintiller sur sa poitrine un médaillon qu'il avait acheté chez M. Nathan, dans High Street, avec son dernier schelling et un souverain emprunté à Smirke.

Puis vint Suzanne aux yeux noirs, et nos sensibles amis furent excessivement charmés et touchés de cette tant douce histoire. Suzanne en robe de bure avec un ruban rose à son bonnet ne fut pas moins aimable qu'Ophélia. Bingley fut un excellent William. Goll, dans le rôle de l'amiral, ressembla à la statue de proue d'un vaisseau de soixante-quatorze ; et Garbetts, dans celui du capitaine Boldweather, misérable qui forme le projet d'enlever Suzanne aux yeux noirs, dit admirablement en agitant un immense chapeau à cornes : « Eh bien ! arrive que pourra, je la perdrai ! » Tous les acteurs jouèrent avec leur talent accoutumé. Aussi fut ce avec un regret sincère que nos amis virent tomber le rideau qui mit fin à cette jolie et tendre histoire,

Si Pen avait été seul avec sa mère dans la voiture en retournant à Fairoaks, il lui eût tout dit ce soir-là. Mais il était sur le siège, fumant un cigare au clair de la lune, à côté de Smirke, qui s'était enveloppé de son cache-nez pour se réchauffer.

Ils avaient déjà fait une couple de milles, quand le tandem de M. Foker passa rapidement avec ses lanternes allumées à côté des graves vieux chevaux de poste de Clavering, et M. Spavin salua le carrosse de mistress Pendennis de variations assez considérables sur l'air : Rule, Britannia, exécutées sur le cornet à piston.

Il arriva que, deux jours après les susdites gaietés, M. le doyen de Chatteries donna à dîner en son doyenné à quelques ecclésiastiques de ses amis. Il est assez vraisemblable qu'on y but du porto d'une qualité supérieure et qu'on y abîma l'évêque au dessert ; mais cela ne nous regarde pas à présent. Notre ami, le docteur Portman, de Clavering, fut un des convives ; et comme c'était un galant homme, lorsque, de sa place à table, il vit l'épouse du doyen se promenant sur le tapis vert avec ses enfants qui jouaient autour d'elle et son parasol rose au-dessus de sa charmante tête, il sortit par la porte-fenêtre de la salle à manger et descendit sur la pelouse qui longe cette pièce, laissant les autres cravates blanches se gausser de monseigneur l'évêque. Le docteur Portman offrit donc son bras à la doyenne, et tous deux arpentèrent nonchalamment ensemble la vieille pelouse unie comme un velours, qui avait été fauchée et ratissée pour des doyens dont personne ne se souvenait plus. Ils se promenèrent de cette manière aisée, tranquille, confortable, qui plaît tant après un bon dîner, par une calme et belle soirée d'été, aux gens d'âge moyen et de bonne constitution, quand le soleil vient de se coucher derrière

les énormes tours de la cathédrale, et que la lune en faucille apparaît à chaque instant plus brillante dans le ciel.

Or, à l'extrémité du jardin du doyen, s'élève, comme nous l'avons dit, la maison de mistress Creed, et les fenêtres de la chambre du premier étage étaient ouvertes pour laisser entrer l'air de cette aimable soirée d'été. Une demoiselle de vingt-six ans, aux yeux parfaitement ouverts, et un malheureux jeune homme de dix-huit ans, aveuglé par l'amour et la folie, se trouvaient ensemble dans cette chambre. Comme nous les avons déjà vus à la même place, le lecteur reconnaîtra sans peine, en ces deux personnages, M. Arthur Pendennis et miss Costigan.

Le pauvre garçon avait franchi le Rubicon. Tremblant d'amour, le cœur palpitant avec violence, les yeux pleins de larmes malgré ses efforts, la voix presque étouffée par l'émotion, le pauvre Pen avait dit ces paroles qu'il ne pouvait plus contenir ; il s'était jeté, avec tout son trésor d'amour, d'admiration et d'ardeur, aux pieds de cette beauté déjà mûre.

Est-il le premier qui ait agi de même ? Est-ce que personne, avant ou après lui, n'a mis au jeu tout son bel avenir, comme un sauvage joue sa terre et tout ce qu'il possède contre une gorgée de l'eau de feu des Peaux-Blanches ou contre deux yeux brillants ?

« Votre mère sait-elle cela, Arthur ? » dit lentement miss Fotheringay.

Il saisit follement sa main et la baisa mille fois. Elle ne la lui retira pas.

« Est-ce que la vieille dame le sait ? répéta miss Costigan. Peut-être bien qu'elle le sait, » se dit-elle ; et, se rappelant quelle

belle croix de diamants mistress Pendennis portait le soir au spectacle, elle pensa : « Pour sûr, cette croix passera à la famille !... Calmez-vous, cher Arthur, » reprit-elle de sa voix grave et mélodieuse, en lui souriant avec douceur.

Puis, de celle de ses mains qui était libre, elle releva légèrement les cheveux qui tombaient sur le front brûlant du jeune homme. Arthur était dans un tel transport, dans un tel tourbillon de bonheur, qu'à peine pouvait-il parler. Enfin il dit, haletant :

« Ma mère vous a vue, et vous admire outre mesure. Elle apprendra bientôt à vous aimer ; qui pourrait faire autrement ?... Elle vous aimera parce que je vous aime.

— Eh bien, oui, je pense que vous m'aimez, répliqua miss Costigan, peut-être avec une sorte de pitié pour Pen.

Elle le pensait ! Naturellement ici M. Pen commença une rapsodie à travers laquelle nous n'avons aucun motif de le suivre, puisque nous sommes parfaitement maître de nos sentiments. Bien entendu que les mots d'amour, de vérité, d'éternité, y jouèrent leur rôle ; il chercha des expressions plus capables de faire apprécier la profondeur effrayante de son affection, mais il n'en put trouver. Ce discours, disons-nous, ne nous regarde pas. Il n'était vraisemblablement pas très-sage ; mais quel droit avons-nous d'écouter à la porte ? Laissons le pauvre garçon jeter son cœur aux pieds de cette femme, et traitons-le avec douceur. Sans doute il est mieux d'aimer sagement, mais mieux vaut encore aimer follement que de ne pas être capable d'amour. Il en est parmi nous qui ne peuvent aimer, et même nous sommes fiers de notre impuissance.

Àla fin de son discours, Pen baisa de nouveau avec ravissement cette main impériale ; et ce fut, je crois, à ce moment même, tandis que le docteur Portman et la doyenne causaient ensemble, que le jeune Ridley Roset, fils de celle-ci, tira sa mère par le derrière de son immense robe et s'écria :

« Maman, vous dis-je, regardez donc là-haut ! » Et il hocha son innocente petite tête.

C'était en effet un spectacle comme en voient rarement les doyens dans leurs jardins, et qui ne se trouve guère dans les chapitres de chanoines.

Le pauvre Pen baisait les doigts rosés de son enchanteresse, qui recevait cet hommage avec le plus grand calme et une bonne humeur parfaite. Le jeune Ridley levait les yeux et grimaçait un sourire ; la petite miss Rosa regardait son frère et restait la bouche béante d'étonnement. La physionomie de la doyenne défait toute description ; et, quant au docteur Portman, lorsqu'il vit la scène dont son premier favori et cher élève Pen était un des acteurs, il s'arrêta must de fureur et de surprise.

Mistress Haller découvrit au même instant ceux qui les observaient d'en bas, tressaillit et se mit à rire.

« En vérité, s'écria-t-elle, il y a quelqu'un dans le jardin du doyen ! » Et elle se retira avec un calme parfait, tandis que Pen se reculait, la figure rouge comme un brasier ardent.

Lorsqu'il s'aventura de nouveau à regarder dans le jardin, les promeneurs étaient rentrés.

La lune en faucille brillait d'un vif éclat dans le ciel, les étoiles scintillaient, la cloche de la cathédrale sonnait neuf heures, les

hôtes du doyen (à l'exception d'un seul, qui avait fait seller son cheval et qui était parti pour Dumpling depuis assez longtemps) se régalaient de thé et de gâteaux beurrés dans le salon de la doyenne, quand Pen prit congé de miss Costigan.

Pen arriva en son temps à la maison, et il allait se glisser dans son lit (car le pauvre garçon était très-fatigué, très-agité, et ses nerfs avaient été si fortement tendus qu'il n'était plus bien loin du point où commence la folie), lorsque le vieux laquais John vint lui dire, d'un air de mauvais augure, que sa mère voulait le voir en bas.

Là-dessus, Pen remit sa cravate et descendit au salon, où il trouva non-seulement sa mère, mais encore l'ami de celle-ci, le révérend docteur Portman. La figure d'Hélène semblait fort pâle à la lueur de la lampe ; celle du docteur, au contraire, était rouge et frémissante de courroux et d'émotion.

Pen vit aussitôt qu'une crise était arrivée et qu'on avait découvert quelque chose.

« Eh bien ! voyons ce que c'est, pensa-t-il.

— Où avez-vous été, Arthur ? dit Hélène d'une voix tremblante.

— Comment pouvez-vous regarder en face, monsieur, cette… cette chère dame et un prêtre du Christ ? s'écria le docteur, malgré les regards suppliants de la pâle Hélène. Où a-t-il été ? où le fils de sa mère aurait dû rougir d'aller. Car votre mère est un ange, monsieur, un ange. Comment osez-vous apporter la souillure dans sa maison, et faire le malheur de cette créature sans tache par la pensée de votre crime ?

— Monsieur ! dit Pen.

— Ne le niez pas, monsieur, rugit le docteur. N'ajoutez pas le mensonge, monsieur, à votre autre infamie. Je vous ai vu moi-même, monsieur. Je vous ai vu du jardin du doyen. Je vous ai vu baiser la main de cette infernale et fardée…

— Arrêtez ! dit Pen en frappant du poing sur la table, tellement que la lampe secouée jeta une grande flamme vacillante ; je suis très-jeune, mais vous voudrez bien vous rappeler que je suis gentilhomme… Je ne souffrirai pas qu'on outrage cette dame.

— Cette dame, monsieur ! s'écria le docteur ; cela une dame ! Vous… vous… en présence de votre mère, vous appelez cette… cette femme une dame !

— Oui, et en présence de n'importe qui ! répliqua Pen avec véhémence. Elle ne serait déplacée nulle part. Il n'y a pas de femme plus pure qu'elle. Elle est aussi bonne que belle. Si tout autre que vous l'eût insultée, je lui aurais dit ma façon de penser ; mais comme vous êtes mon plus vieil ami, je suppose que vous avez le privilège de douter de mon honneur.

— Non, non, Pen, cher Pen, s'écria Hélène dans un accès de joie. Je vous disais, je vous disais, docteur, qu'il n'était pas… pas ce que vous pensiez. »

Et la pauvre créature s'avança tremblante et se jeta au cou de Pen.

Pen se sentait homme et capable de tenir tête à tous les docteurs du monde. Il était bien aise que cette explication fût venue.

« Vous avez vu combien elle est belle, dit-il à sa mère, d'un air caressant et protecteur, comme Hamlet avec Gertrude dans la tragédie. Je vous dis, chère mère, qu'elle est tout aussi bonne. Quand vous la connaîtrez, vous direz la même chose. C'est de toutes les femmes, vous exceptée, la plus simple, la plus aimable, la plus affectionnée. Pourquoi ne serait-elle pas au théâtre ?... Elle nourrit son père par son travail.

— Vieux réprouvé d'ivrogne, grommela le docteur ; mais Pen ne l'entendit pas, ou ne fit pas attention à ses paroles.

— Si vous pouviez voir, ainsi que moi, comme sa vie est régulière, comme toute sa conduite est pure et pieuse, vous mépriseriez autant que moi, oui, autant que moi, répéta Pen en jetant au docteur un regard sauvage, le calomniateur qui a osé lui faire injure. Son père fut officier et se distingua en Espagne. Il fut l'ami de S. A. R. le duc de Kent ; il est intimement connu du duc de Wellington et de quelques-uns des premiers officiers de notre armée. Il croit avoir rencontré mon oncle Arthur chez lord Bill. Sa famille est une des plus anciennes et des plus respectables d'Irlande, et certes elle est aussi bonne que la nôtre. Les... les Costigan ont été rois d'Irlande.

— Eh ! Dieu aie pitié de mon âme ! s'écria le docteur, sachant à peine s'il allait éclater de rire ou de colère. Vous ne voulez pas dire que vous ayez dessein de l'épouser ? »

Pen prit son air le plus majestueux :

« Quel autre désir supposez-vous donc que je puisse avoir, docteur Portman ? » demanda-t-il.

Complètement dérouté dans son attaque, et terrassé par cette botte soudaine de Pen, le docteur ne put que prononcer ces paroles, qui eurent peine à sortir de sa gorge :

« Mistress Pendennis… faites venir le major, madame.

— Faire venir le major ? de tout mon cœur, » dit Arthur, prince de Pendennis et grand-duc de Fairoaks, en faisant de la main le geste le plus superbe.

Et le colloque se termina par la rédaction des deux lettres qui furent déposées, à Londres, sur la table où déjeunait le major Pendennis, au commencement de la très-véridique histoire du prince Arthur.

Tome 1 · 07

Notre accointance, le major Arthur Pendennis, arriva en temps opportun à Fairoaks, après une triste nuit passée dans la malle-poste. Triste nuit, en effet ! Un gros compagnon de voyage, grossi outre mesure par Dieu sait combien de paletots, l'avait refoulé dans un coin où il le tenait éveillé par ses ronflements indécents. Une veuve, assise en face de lui, non-seulement avait exclu l'air frais en fermant toutes les fenêtres du véhicule, mais encore exhalait des vapeurs de rhum de la Jamaïque, contenu avec une égale portion d'eau dans une bouteille qu'elle tirait à chaque instant du fond de son ridicule. Toutes les fois qu'il attrapait un court moment de sommeil, le son strident du cor à l'approche des barrières de péage, ou le coude de son énorme voisin s'engageant de plus en plus entre ses côtes, ou le jeu des pieds de la veuve sur

ses orteils sensibles, rappelait promptement le pauvre gentleman aux horribles réalités de la vie… d'une vie qui est passée désormais et devenue impossible, et qui n'existe plus que dans le souvenir de ceux qui la chérissaient. Huit milles à l'heure pendant vingt ou vingt-cinq heures, une étroite malle-poste, un siège dur, une prédisposition à la goutte, un changement perpétuel de cochers grognant parce qu'ils ne trouvaient pas leur pourboire suffisant, un compagnon de voyage ami du grog : qui n'a pas supporté ces maux dans le bon vieux temps ? et comment pouvait-on voyager au milieu de pareils embarras ?… On voyageait pourtant, et l'on était joyeux encore !

Àcôté de la veuve dans l'intérieur, et à côté du domestique du major sur l'impériale, il y avait deux collégiens allant passer à la maison les vacances d'été. Ce fut avec admiration que le major les regarda souper à l'auberge de Bagshot, où ils se bourrèrent de toute une cargaison de jambon, d'œufs, de pâté, de cornichons, de thé, de café et de bouilli. Il y avait bien de quoi étonner le pauvre major, réduit qu'il était à siroter une tasse de thé très-faible, en se rappelant avec un mélancolique abattement qu'en ce moment même on desservait le dîner de lord Steyne. Toutefois l'ardeur ingénue des écoliers amusa le major, qui avait un excellent caractère, et l'intéressa encore plus quand il découvrit que celui qui voyageait avec lui dans l'intérieur était fils d'un lord, que lui Pendennis avait naturellement rencontré dans le grand monde qu'il fréquentait. Le petit lord dormit toute la nuit, malgré les secousses, la veuve et le son du cor ; et il parut aussi frais que s'il eût été fardé (expression dont il se servit lui-même), lorsque le major, la figure jaune, la barbe hérissée, la perruque défrisée, et tous les membres de son corps torturés par de vives douleurs rhumatismales, descendit à la petite grille de la loge de Fairoaks,

où la portière et la femme du jardinier le saluèrent respectueusement, et saluèrent plus respectueusement encore M. Morgan, son domestique.

Hélène, l'œil au guet, attendait son beau-frère, et elle le vit de sa fenêtre. Mais elle ne sortit pas immédiatement pour lui faire accueil. Elle savait que le major n'aimait pas à être surpris à l'improviste, et avait besoin d'un peu de préparation avant qu'il se souciât d'être vu. Pen, étant enfant, avait encouru une sérieuse disgrâce pour avoir dérobé sur la toilette de son oncle un petit étui de maroquin qui contenait, il faut l'avouer, les molaires du major. On conçoit que celui-ci ne les gardât pas en bouche dans une malle-poste où l'on était terriblement cahoté, et pourtant il n'aurait pas voulu se montrer sans elles. Morgan, son domestique, faisait de ses perruques le mystère des mystères ; il les frisait en cachette, il les introduisait secrètement dans la chambre de son maître ; et le major n'aurait pas voulu non plus se montrer sans tous ses cheveux à aucun membre de sa famille ni à aucune connaissance.

Il gagna donc son appartement et remit en place tout ce qui lui manquait. En faisant sa toilette, il grogna et se lamenta, et siffla, et envoya vingt fois Morgan au diable, comme tout vieux garçon qui a passé une nuit blanche avec un rhumatisme, et qui a une longue besogne devant lui.

Finalement, lorsqu'il fut sanglé, frisé et redressé, il descendit au salon d'un air grave et majestueux, comme il convient à quelqu'un qui est à la fois homme d'affaires et homme du monde.

Mais Pen n'y était pas ; il n'y avait qu'Hélène et la petite Laure, qui causait assise à ses pieds, et à qui le major ne tendait

jamais que l'index, comme il fit encore cette fois, après avoir salué sa belle-sœur.

Laure prit ce doigt en tremblant, puis le lâcha et s'enfuit hors de la chambre.

Le major Pendennis n'avait pas envie de la retenir, ni même de la garder à la maison ; il avait ses raisons particulières pour blâmer sa présence à Fairoaks, raisons que nous mentionnerons peut-être en quelque autre occasion.

Cependant, Laure disparut et se mit à parcourir le domaine, à la recherche de Pen qu'elle aperçut bientôt dans le verger, où il se promenait à grands pas tout en causant très-sérieusement avec M. Smirke. Son animation était telle, qu'il n'entendit pu Laure qui l'appelait de sa voix si pure, jusqu'à ce que Smirke, le tirant par non habit, la lui montra qui accourait.

Elle arriva et mit sa main dans celle de Pen.

« Entrez, Pen, dit-elle ; il est venu quelqu'un ; l'oncle Arthur est ici.

— Il est ici, vraiment ? » répliqua Pen, et elle sentit qu'il serrait sa petite main.

Il se retourna et regarda Smirke avec un feu extraordinaire, comme pour dire : « Je suis prêt à lui tenir tête et à n'importe qui. » M. Smirke leva les yeux au ciel, comme d'habitude, et poussa un tendre soupir.

« Marchez devant, Laure, dit Pen » d'un air demi-farouche demi-comique. Marchez devant, et dites que je me rends auprès de mon oncle. »

Mais il riait pour cacher une grande anxiété, et il rivait son courage intérieurement pour soutenir l'épreuve qu'il savait imminente.

Pen avait profité des deux derniers jours pour mettre Smirke dans sa confidence. Depuis l'explosion qui avait suivi la découverte du docteur Portman, et durant chacune de ces quarante-huit heures qu'il venait de passer dans la société de M. Smirke, il n'avait cessé de parler à son précepteur de miss Fotheringay, de miss Emily Fotheringay, d'Emily, etc. À tout quoi Smirke prêta une oreille bénévole, car il était amoureux lui-même, extrêmement désireux de se rendre Pen propice en toutes choses, et vraiment charmé lui-même des attraits physiques de cette déesse dont il n'avait jamais vu la pareille, n'ayant jamais assisté qu'à une seule représentation théâtrale.

Le feu et la volubilité de Pen, sa brûlante éloquence, ses tropes et ses figures si riches de poésie, son cœur viril, bon, ardent, plein d'espoir, refusant de voir aucun défaut dans la personne qu'il aimait, aucune difficulté insurmontable pour lui dans sa position vis-à-vis d'elle, avaient à moitié convaincu M. Smirke que l'arrangement proposé par son élève était très-faisable et très-prudent, et que ce serait un grand agrément de voir Emily fixée à Fairoaks, le capitaine Costigan établi dans la chambre jaune pour toute la durée de sa vie, et Pen marié à dix-huit ans.

Et il est de fait que, pendant ces deux jours, le garçon avait presque persuadé sa mère aussi. Il avait éludé toutes ses objections l'une après l'autre avec ce bon sens indigné qui est souvent la perfection de l'absurdité. Il l'avait presque amenée à partager la croyance que, si ce mariage était arrêté dans la volonté de Dieu, rien ne pourrait l'empêcher, et que tout ce qu'elle avait à

demander, c'était que la jeune personne fût une femme de bien. Enfin elle commençait presque à redouter l'arrivée de l'oncle tuteur, prévoyant bien qu'il ne regarderait pas le mariage de M. Pen du même point de vue simple, honnête, romantique et complètement absurde, que la veuve était déjà disposée à adopter en pareille matière.

Car, ainsi que dans la vieille allégorie du bouclier d'or et d'argent, au sujet duquel se disputaient les deux chevaliers, chacun a raison suivant le point d'où il regarde. Il en est de même pour le mariage. Est-ce chose insensée ou bonne, sage ou absurde ? Cela dépend du point de vue d'où vous l'examinez. Si le mariage veut dire pour vous une gentille maison dans Belgravia, de jolis petits dîners, un joli petit brougham pour aller au parc, et une fortune décente non-seulement pour le jeune couple, mais encore pour les petits Belgraviens à venir ; si telles sont les nécessités de la vie (comme c'est le cas pour beaucoup d'honnêtes gens), il est absurde de parler de tout autre arrangement : l'amour en garni n'est qu'une affection folle et enfantine, qui ne saurait payer les voitures de louage ni une modiste convenable ; tout cela n'est que mauvais galimatias et roman d'enfant.

Si, au contraire, vous pensez que des gens sans subsistance assurée, mais avec une bonne chance de l'obtenir, avec l'aiguillon de l'espoir, avec la santé et une affection solide, peuvent aller au-devant de la bonne ou mauvaise fortune, et partager ensemble ses biens ou ses maux, la belle théorie de tout à l'heure devient absurdité à son tour, et pis qu'absurdité ; elle devient presque blasphème et doute de la Providence ; et l'homme qui, pour rendre heureuse la femme qu'il a choisie, attend qu'il puisse la conduire à l'église en une jolie petite voiture à deux chevaux, ne

vaut pas mieux qu'un lâche ou un musard, indigne également de l'amour et de la fortune.

Je ne dis pas que les habitants des villes n'ont pas raison ; mais Hélène Pendennis était campagnarde, et le livre de la vie, lorsqu'elle l'interprétait, lui disait une histoire différente de celle qu'on y lit dans les villes. Comme chez la plupart des femmes tendres et sentimentales, faire des mariages occupait une grande partie de ses pensées, et j'ose dire qu'elle avait commencé à méditer sur l'amour et le mariage de son fils, longtemps même avant que ces idées fussent entrées dans la cervelle du jeune gentleman.

La pensée du sacrifice procure à certaines femmes une sorte de sombre plaisir ; et Hélène aimait à prévoir le jour où elle céderait tout à Pen, où il amènerait son épouse à la maison, où elle livrerait les clefs et la meilleure chambre à coucher, où elle quitterait sa place au haut bout de la table pour aller s'asseoir plus bas, où enfin elle le verrait heureux. Que lui fallait-il, à elle, en cette vie, si ce n'est de voir son fils prospérer ? De même qu'une impératrice n'était sûrement pas trop bonne pour lui, et se trouverait honorée de devenir mistress Pen, de même, s'il choisissait la modeste Esther au lieu de la reine Vasthi, Hélène se contenterait du choix de Sa Seigneurie. N'importe combien humble ou pauvre serait la personne qui jouirait de ce prodigieux honneur, mistress Pendennis était prête à s'incliner devant elle, à lui faire accueil et à lui céder la première place.

Et pourtant une actrice !... une femme d'âge mûr, qui, bien qu'exposée aux avides regards de milliers de spectateurs, avait depuis longtemps cessé de rougir, si ce n'est au moyen du fard ; une personne illettrée et très-vraisemblablement mal élevée, qui

avait dû vivre avec des compagnes légères, qui avait sans doute entendu des conversations équivoques… ah ! c'était une cruelle chose qu'une telle créature fût la choisie, et que la vertueuse matrone dût abdiquer pour faire place à une pareille sultane !

Tous ces doutes, la veuve les exposa à Pen durant les deux jours qui devaient nécessairement s'écouler avant l'arrivée de l'oncle ; mais il répliqua avec cette heureuse franchise et cette aisance qu'un jeune gentleman montre à son âge, et ce fut avec une satisfaction infinie pour lui-même qu'il détruisit les objections de sa mère. Miss Costigan était un parangon de vertu et de délicatesse, aussi sensitive que la vierge la plus timide, aussi pure que la neige sans souillure ; elle avait les plus belles manières, l'esprit et le génie les plus gracieux, la plus charmante politesse et la plus grande justesse d'appréciation dans toutes les matières de goût ; elle avait le plus admirable naturel et le plus noble dévouement pour son père, bon vieux gentleman d'illustre famille, mais de fortune déchue, qui avait vécu néanmoins avec la meilleure société de l'Europe. D'ailleurs, Pen n'était pas pressé ; il pouvait attendre son temps, attendre qu'il eût vingt et un ans. Mais il sentait bien (et ici sa figure prit une expression terrible et solennelle) qu'il était engagé dans la seule et unique passion de sa vie, et que la MORT seule pourrait y mettre fin.

Hélène lui dit, avec un grave sourire et un triste hochement de tête, que l'on survivait à l'amour, et que, pour ce qui était des engagements contractés entre de très-jeunes hommes et de vieilles femmes, un exemple dans sa propre famille lui avait appris combien ils étaient fatals. Le pauvre père de Laure pouvait servir d'exemple.

Mais M. Pen avait décidé qu'il mourrait en cas de désappointement ; et, plutôt que de le laisser mourir, plutôt que de lui faire opposition, sa mère se fût soumise à tout sacrifice, à toute souffrance personnelle ; elle se fût jetée à genoux devant une bru hottentote, et lui eût baisé les pieds.

Arthur connaissait son pouvoir sur la veuve, et le jeune tyran fut touché tout en l'exerçant. Pendant ces deux jours, il l'amena presque à se soumettre et la traita avec une bienveillance protectrice. Il passa une soirée auprès de l'aimable pâtissière, à Chatteries, où il se vanta de son influence sur sa mère, et il employa l'autre à composer les vers les plus brûlants et les plus passionnés en l'honneur de sa divinité. Il jurait, comme Montrose, de la rendre fameuse par son épée et glorieuse par sa plume, et promettait de l'aimer comme jamais femme mortelle n'avait été adorée depuis la création d'Ève.

Ce fut cette nuit-là, longtemps après minuit, qu'Hélène, privée de sommeil, étant venue à passer devant la chambre de son fils, vit un rayon de lumière s'échapper par la fente de la porte dans le noir corridor, et entendit Pen s'agiter et se démener, et marmotter des vers dans son lit. Elle resta quelques instants à l'écouter avec anxiété. Maintes fois la bonne âme l'avait épié ainsi, lorsqu'il avait la fièvre ou quelque autre maladie du premier âge. Puis elle tourna le bouton très-lentement, et entra si doucement, que Pen ne la vit pas d'abord. Il ne regardait pas du côté de la porte. Des papiers étaient épars sur son pupitre, et d'autres encore gisaient autour de lui sur son lit. Il mordillait un crayon en cherchant des rimes et en pensant à toutes sortes d'amoureuses folies. Il était Hamlet sautant dans la fosse d'Ophélia ; il était l'Étranger serrant dans ses bras mistress Haller, la belle mistress

Haller aux cheveux noirs tombant en boucles sur ses épaules. Le désespoir et Byron, Thomas Moore et tous les Amours des anges, Waller et Herrick, Béranger et toutes les chansons d'amour qu'il eût jamais lues, travaillaient et bouillonnaient dans l'esprit du jeune gentleman. Quand sa mère entra, il était au comble et dans le paroxysme du délire poétique.

« Arthur ! » dit la voix douce et argentine de sa mère.

Il tressaillit et se retourna. Il saisit quelques papiers, et les cacha sous son oreiller.

« Pourquoi ne dormez-vous pas, mon ami ? » ajouta-t-elle avec un doux et tendre sourire, en s'asseyant sur le lit et s'emparant d'une des mains brûlantes de son fils.

Pen la regarda un moment d'un air égaré.

« Je ne pouvais pas dormir, dit-il. Je… je… j'écrivais. » Puis, jetant les bras autour du cou d'Hélène, il ajouta : « Ô mère ! je l'aime ! je l'aime ! »

Comment un aussi bon cœur que celui d'Hélène aurait-il pu ne pas le consoler et le plaindre ? La douce créature fit de son mieux ; mais elle se disait, avec étonnement et avec une singulière tendresse, qu'hier seulement il était comme un enfant dans ce même lit, au pied duquel elle avait coutume de venir dire ses prières avant qu'il se réveillât, le matin des jours de vacances.

C'étaient des vers sublimes, sans doute, quoique miss Fotheringay ne les comprît pas ; mais le vieux Cos, clignant de l'œil, et le doigt sur le nez d'un air profond, disait : « Serrez-les avec les autres lettres, Milly chère. Les poésies de Poldoody n'étaient rien auprès de cela. » Et Milly enfermait les manuscrits.

Quand donc le major, étant habillé et présentable, eut rejoint mistress Pendennis, il trouva, après dix minutes d'entretien, que la pauvre veuve était non-seulement attristée du mariage que méditait Pen, mais encore désolée en pensant que c'était une cause de chagrin pour le garçon lui-même, et que son oncle et lui allaient peut-être avoir une violente altercation à ce sujet. Elle supplia le major Pendennis d'être très-doux avec Arthur.

« Il est plein de cœur et ne supportera pas des paroles blessantes, dit-elle. L'autre soir, le docteur Portman lui a parlé un peu rudement, et injustement aussi, je dois l'avouer ; car l'honneur de mon cher garçon est aussi entier que peut le désirer une mère. Mais la réponse de Pen m'a tout à fait effrayée, tant elle était pleine d'indignation. Rappelez-vous qu'il est homme à présent, et soyez très… très-prudent, » ajouta la veuve en posant une longue main blanche sur la manche du major.

Le major prit cette main, la baisa galamment, et regarda la figure alarmée de sa belle-sœur avec un étonnement et un dédain qu'il était trop poli pour laisser apercevoir.

« Bon Dieu ! pensa le vieux négociateur, le blanc-bec a déjà entortillé sa mère, et elle lui donnerait une femme comme, dans son enfance, elle lui donnait un joujou, quand il pleurait pour en avoir un. Pourquoi n'avons-nous pas quelque chose comme les lettres de cachet et la Bastille pour les jeunes garnements de bonne famille ? »

Le major vivait en si noble compagnie, qu'il faut l'excuser s'il pensait comme un comte. Il baisa la main timide de la veuve, la serra cordialement ; puis, souriant et regardant Hélène en face, il

mit cette main sur la table, et la retint captive sous une des siennes.

« Confessez donc, dit-il, que vous songez comment vous pourriez vous y prendre pour laisser votre fils libre de suivre son inclination, sans offenser votre conscience. »

Elle rougit et s'attendrit, comme il arrive d'ordinaire aux femmes.

« Je songe qu'il est très-malheureux… et je le suis aussi…

— D'avoir à le contrarier ou de le laisser faire à sa guise ? » demanda l'autre. Et il ajouta, ce qui fut une grande consolation pour son amour-propre : « Le diable m'emporte si je ne m'y oppose pas !

— De penser qu'il ait pu former un attachement si insensé, si cruel, si fatal, et qui ne peut amener que douleur, quelle qu'en soit l'issue.

— L'issue ne sera pas le mariage, ma chère sœur, dit résolûment le major. Nous ne permettrons pas qu'un Pendennis, le chef de la famille, épouse une saltimbanque vagabonde ! Non, non, nous n'épouserons pas la foire de Greenwich, madame !…

— Si l'alliance est rompue brusquement, interrompit la veuve, je ne sais pas quelle en pourra être la conséquence. Je connais le caractère fougueux d'Arthur, l'intensité de ses affections, ce qu'il souffre quand il est désappointé dans une de ses joyeuses espérances, et je tremble en prévoyant la douleur que lui causera cette rupture, s'il faut qu'elle ait lieu. En vérité, en vérité, il ne faut pas que cela tombe sur lui trop brusquement.

— Ma chère dame, dit le major de l'air de la plus profonde commisération, je ne doute pas qu'Arthur n'ait furieusement à souffrir avant de pouvoir oublier ce petit désappointement. Mais, pensez-vous qu'il soit le seul qui ait passé par une telle épreuve ?

— Non, certes, » répliqua Hélène, les yeux baissés.

Elle pensait à sa propre histoire, et se revoyait alors âgée de dix-sept ans, et bien malheureuse.

« Moi-même, murmura son beau-frère, j'ai essuyé pareil désappointement dans ma première jeunesse… Une jeune personne avec quinze mille livres sterling, nièce d'un comte ! une créature tout à fait accomplie ! Le tiers de son argent m'eût fait avancer en moins de rien, et je serais devenu lieutenant-colonel à trente ans. Mais cela ne se pouvait pas ; je n'étais qu'un lieutenant sans fortune ; ses parents intervinrent, et je m'embarquai… sans elle ! pour l'Inde, où j'eus l'honneur de devenir secrétaire de lord Buckley, alors général en chef. Qu'arriva-t-il ? Nous nous renvoyâmes nos lettres, ainsi que les boucles de cheveux que nous avions échangées (ici le major passa les doigts dans sa perruque) ; nous souffrîmes… mais nous n'en sommes pas morts. Elle est à présent femme d'un baronnet, avec treize grands enfants… bien changée de sa personne, il est vrai ; mais ses filles me rappellent ce qu'elle a été ; la troisième va être présentée à la cour au commencement de la semaine prochaine. »

Hélène ne répliqua pas. Elle songeait encore au temps passé. Quand bien même on vivrait cent ans, il est certaines circonstances de notre jeunesse dont le souvenir nous transportera toujours aux premières années de notre vie, et je suppose qu'Hélène songeait à une de ces circonstances.

« Voyez mon propre frère, ma chère amie, reprit galamment le major ; il a eu lui-même quelque petit désappointement à son début dans la… la profession médicale. Une occasion avantageuse se présentait ; miss Balls, je me rappelle le nom, était fille d'un apoth… d'un praticien qui avait une clientèle très-considérable. Mon frère avait presque réussi dans sa demande en mariage ; mais des difficultés surgirent, des désappointements survinrent, et… et je suis sûr qu'il n'eut aucune raison de regretter une rupture qui lui donna cette jolie main, ajouta le major en pressant de nouveau doucement les doigts d'Hélène.

— Ces mariages entre personnes de rang et d'âge si différents, dit Hélène, sont de tristes choses. J'en ai connu qui ont été la source de beaucoup de malheurs. Le père de Laure, mon cousin, qui… avait été élevé avec moi, ajouta-t-elle à voix basse, est un exemple de ce que je dis…

— Ce sont les plus sottes choses du monde, interrompit le major ; je ne sais rien de plus triste, pour un homme, que d'épouser une femme qui lui est supérieure par l'âge ou inférieure par le rang. Imaginez-vous épouser une femme de basse naissance, et avoir votre maison remplie de cette maudite racaille de parents pelés et tondus ! Imaginez votre femme attachée à une mère qui supprime les h en parlant, et qui appelle votre Marguerite, Gothon ! Comment la présenter dans le monde ?… Ma chère mistress Pendennis, je ne veux nommer personne ; mais j'ai vu, dans les meilleurs cercles de Londres, des hommes souffrir l'agonie la plus atroce ; j'en ai vu qui étaient reniés, entièrement perdus, à cause de la bassesse et de la vulgarité des parents de leurs femmes. Que fit lady Snapperton, l'année passée, à son déjeuner dansant, après le bal bohémien ? Elle dit à lord Brouncker qu'il

pouvait amener ses filles, ou les envoyer avec un chaperon convenable ; mais qu'elle ne voulait pas recevoir lady Brouncker, qui était fille d'un droguiste ou de je ne sais quoi, et qui n'avait jamais prononcé un h dans toute sa vie. Bon Dieu ! qu'eût été un moment d'angoisse causé par la séparation en comparaison du supplice incessant de cette mésalliance, et de ces relations forcées avec des gens de rien ?

— Quoi !... vraiment !... dit Hélène vaguement disposée à rire, mais réprimant son envie, parce qu'elle se rappelait le prodigieux respect qu'avait son défunt mari pour le major Pendennis, et ses anecdotes du grand monde.

— Et puis cette fatale créature a dix ans de plus que ce nigaud de jeune garnement d'Arthur ! Qu'arrive-t-il en pareil cas ? Je puis bien vous le dire à vous, ma chère amie, maintenant que nous sommes seuls : même dans la plus haute société, le résultat c'est le malheur, un malheur sans remède. Voyez entrer dans un salon lord Glodworthy avec sa femme ; eh ! bon Dieu ! on la prend pour sa mère ! Comment vivent lord et lady Willowbank, dont le mariage d'amour est certes, assez notoire ? Deux fois déjà il a coupé la corde à laquelle elle s'était pendue par jalousie ; car elle est jalouse de M de Sainte-Cunégonde, la danseuse. Et prenez bien note de ce que je vous dis, un jour viendra, bon Dieu ! où il ne coupera plus la corde à la vieille !... Non, ma chère dame, vous ne vivez pas dans le monde, mais j'y vis, moi ! Vous êtes un peu romanesque et sentimentale, vous le savez bien ; vous avez cela de commun avec toutes les femmes qui ont vos grands beaux yeux. Il faut que vous abandonniez la conduite de toute cette affaire à mon expérience. Épouser cette femme ! épouser à dix-huit

ans une actrice qui en a trente !… Bah ! bah ! j'aimerais autant être envoyé à la cuisine pour épouser la cuisinière.

— Je connais les maux qui sont la suite des engagements prématurés, » soupira Hélène.

Or, comme elle a fait cette allusion trois fois au moins dans le cours de la conversation qui précède, qu'elle paraît oppressée par ce qu'elle sait des engagements contractés longtemps à l'avance, et des mariages inégaux ; comme aussi la circonstance que nous avons à relater expliquera ce que certaines personnes sont peut-être désireuses de savoir, c'est-à-dire ce que c'est que cette petite Laure, que nous avons déjà rencontrée plus d'une fois, il sera aussi bien d'éclaircir tous ces points dans un autre chapitre.

Tome 1 · 08

Donc, il y avait une fois un jeune gentleman de l'université de Cambridge, qui vint passer les grandes vacances dans le village où la jeune Hélène Thistlewood demeurait avec sa mère, veuve du lieutenant de ce nom, tué à Copenhague. Ce gentleman, qui s'appelait le révérend Francis Bell, était neveu de mistress Thistlewood, et par conséquent, cousin de miss Hélène ; de sorte qu'il avait bien le droit de se venir loger dans la maison de sa tante, quoiqu'elle vécût très-petitement. Il y passa les grandes vacances, donnant des leçons à trois ou quatre élèves qui l'avaient accompagné au village. M. Bell était agrégé ou fellow d'un collège, et fameux par toute l'université pour son savoir et son talent comme précepteur.

Ses deux parents comprirent bientôt que le révérend gentleman était lié par une promesse de mariage, et qu'il n'attendait, pour remplir son engagement, qu'une cure dépendante du collège. Sa fiancée était la fille d'un autre ecclésiastique, qui avait été lui-même précepteur de M. Bell, quelques années auparavant ; et c'était sous le toit de M. Coacher que cet impétueux jeune Bell, âgé seulement de dix-sept ou dix-huit ans, s'était jeté aux pieds de miss Marthe Coacher, avec laquelle il cueillait des pois dans le jardin. À genoux devant elle et devant les pois, il lui avait juré un éternel amour.

Miss Coacher avait bon nombre d'années de plus que le jeune étudiant, et déjà son cœur avait été déchiré par de nombreux désappointements en affaires matrimoniales. Trois, oui, trois élèves de son père s'étaient joués de ses jeunes affections. L'apothicaire du village avait bassement coqueté autour d'elle. L'officier de dragons, qui l'avait fait danser tant et tant de fois durant l'heureuse saison qu'elle passa à Bath avec sa grand'maman goutteuse, secoua un jour gaiement la rêne de sa bride, et partit au galop pour ne plus revenir. Faut-il donc s'étonner si, blessé des traits d'une ingratitude tant de fois répétée, le cœur de Marthe Coacher soupirait après un lieu de repos ? Elle écouta avec la plus grande bienveillance les propositions de cet honnête jeune homme, aussi sot que galant, et lui dit à la fin de son discours : « Hélas ! Bell, je suis sûre que vous êtes trop jeune pour songer à pareilles choses ; » mais elle ajouta qu'elle aussi les méditerait dans son cœur virginal. Elle ne pouvait pas renvoyer M. Bell à sa maman ; car M. Coacher était veuf, et ses livres, qui l'occupaient entièrement, ne lui permettaient pas de prendre la direction d'un objet aussi fragile et aussi capricieux que le cœur d'une jeune

personne. Miss Marthe en demeurait donc la seule et unique gouvernante.

Une boucle des cheveux de Marthe, attachée par un morceau de ruban bleu, apporta à l'heureux Francis le résultat de l'entretien que la vestale avait eu avec elle-même. Trois fois auparavant elle avait coupé et donné une de ses boucles brun clair. Les possesseurs de ces présents étaient devenus infidèles, mais les cheveux avaient repoussé, et Marthe avait vraiment sujet de dire que les hommes sont trompeurs, lorsqu'elle donna ce gage d'amour au naïf adolescent.

Toutefois, le numéro six faisait exception, et ne ressemblait pas aux précédents. Francis Bell était le plus fidèle des amoureux. Quand le temps fut venu, pour lui, d'aller à l'université, et qu'il devint nécessaire d'informer M. Coacher des arrangements qui avaient été pris, celui-ci s'écria : « Dieu ait pitié de mon âme ! je ne me doutais pas le moins du monde de ce qui se passait ; » ce qui était fort vraisemblable, car trois fois déjà il avait été surpris précisément de la même manière. Et Francis partit pour l'université, résolu à conquérir les honneurs, afin de pouvoir les déposer aux pieds de sa bien-aimée Marthe.

Le prix qu'il avait en vue le fit travailler prodigieusement. À chaque inscription arrivait la nouvelle de quelque honneur remporté. Il envoya au vieux Coacher les volumes reçus en récompense de ses premiers essais, et à miss Marthe la coupe d'argent, prix décerné au meilleur discours public. Il ne tarda pas à devenir un des premiers parmi les forts, et, peu après, fellow ou agrégé de son collège. Et, pendant tout ce temps, il entretint une tendre correspondance avec miss Coacher, à l'influence de qui il attribuait, peut-être justement, tous les succès remportés.

Mais quand le révérend Francis Bell, maître ès arts, agrégé et répétiteur à son collège, eut vingt-six ans, il arriva que miss Coacher en eut trente-quatre, et que ni ses charmes, ni ses manières, ni son caractère, ne s'étaient perfectionnés depuis ce beau jour du printemps de sa vie, où Francis l'avait trouvée cueillant des pois dans le jardin. Ayant remporté ces honneurs, il se relâcha dans son ardeur à l'étude ; son jugement et ses goûts devinrent peut-être aussi plus froids. L'éclat que le soleil avait versé sur miss Marthe au milieu des pois du jardin s'était éclipsé, et le pauvre Bell se trouvait engagé, engagé par mille lettres écrites de sa main, à une femme grossière, revêche, mal élevée, laide, et arrivée au milieu de la vie.

Ce fut après une altercation qui en suivait beaucoup d'autres (dans lesquelles Marthe brillait par son éloquence, et auxquelles elle semblait prendre un grand plaisir), que Francis refusa de mener ses élèves à Bearleader's-Green, qui était la cure de M. Coacher, et où il avait pris l'habitude de passer l'été. Il songea alors à se rendre, pour les vacances, au village de sa tante, qu'il n'avait pas vue depuis longues années, depuis le temps où la petite Hélène s'asseyait enfant sur ses genoux. Et il alla se loger chez elle ; mais Hélène était devenue une belle jeune femme. Le cousin et la cousine furent près de quatre mois ensemble, de juin à octobre. Ils se promenaient par les belles soirées d'été, et ils se revoyaient le matin de bonne heure ; ils lisaient dans le même livre, quand la vieille dame s'endormait le soir à la chandelle. Ce que la jeune Hélène savait, Frank le lui avait appris. Elle chanta pour lui ; elle lui donna son cœur ingénu. Elle savait toute son histoire. En avait-il fait un secret ? ne lui avait-il pas montré le portrait de la femme à laquelle il était fiancé, et aussi ses lettres si dures, si aigres, si cruelles, qu'il en rougissait ? Les jours s'écou-

lèrent, de plus en plus heureux, apportant avec eux plus d'intimité, plus de confiance, plus d'affection et plus de pitié. Enfin arriva un matin d'octobre, où Francis retourna au collège ; et la pauvre fille sentit que son tendre cœur s'en était allé avec son cousin.

Frank aussi s'éveilla de ce délicieux rêve d'été pour reconnaître l'horrible réalité de sa propre douleur. Il grinça des dents, il secoua furieusement la chaîne qui l'attachait ; il voulait la briser et être libre. Devait-il confesser la vérité ? remettre ses économies à la femme à laquelle il était lié, et lui demander la liberté ? il en était encore temps… Il temporisa. Des années pouvaient s'écouler avant qu'une cure lui échût.

Cependant les cousins entretenaient une triste et tendre correspondance, et la fiancée, dure, jalouse, mécontente, se plaignait amèrement et avec raison du changement de son Francis.

Enfin, les choses en vinrent à une crise, et le nouvel attachement fut découvert. Francis l'avoua, il ne chercha point à le déguiser ; il reprocha à Marthe son caractère violent, son humeur acariâtre et impérieuse, et, qui pis est, son infériorité et son âge.

Elle répliqua que, s'il ne tenait pas sa promesse, elle porterait à tous les tribunaux du royaume ses lettres où ses serments d'amour étaient mille fois répétés, et que, lorsqu'elle l'aurait dénoncé au monde comme le parjure et le traître qu'il était, elle se tuerait.

Frank eut une dernière entrevue avec Hélène, dont alors la mère était morte, et qui se trouvait demoiselle de compagnie chez la vieille lady Pontypool ; une dernière entrevue dans laquelle il fut décidé que le jeune homme ferait son devoir, c'est-à-dire qu'il tiendrait sa promesse, c'est-à-dire qu'il payerait une dette

contractée envers une finaude, c'est-à-dire qu'il rendrait deux honnêtes gens malheureux. Voilà ce qu'ils considéraient comme leur devoir ; puis ils se quittèrent.

La cure n'arriva que trop tôt ; pourtant Frank Bell était gris et usé quand on l'y installa. Hélène lui écrivit, à l'occasion de son mariage, une lettre qui commençait par : « Mon cher cousin, » et qui finissait par ces mots : « À vous pour jamais. » Elle lui renvoyait ses autres lettres et la boucle de cheveux qu'il lui avait donnée, moins toutefois une petite partie, qu'elle avait encore dans son pupitre tandis qu'elle parlait au major.

Bell vécut trois ou quatre ans dans sa cure ; puis, la place de chapelain de l'île de Coventry étant devenue vacante, Frank la demanda en secret, et, l'ayant obtenue, annonça sa nomination à sa femme. Elle y trouva à redire comme à toute chose ; il répliqua qu'il ne lui demandait pas de partir avec lui, ce qui fit qu'elle le suivit. Cela arriva sous le gouvernement de Crawley, et Bell se lia très-étroitement avec ce gentleman dans ses dernières années. Ce fut dans l'île de Coventry, bien des années après son mariage, et cinq ans après qu'il eut appris la naissance du fils d'Hélène, que naquit sa propre fille.

Celle-ci n'était pas l'enfant de la première mistress Bell, qui mourut de la fièvre des îles peu de temps après qu'Hélène Pendennis et son mari, à qui Hélène avoua tout, eurent écrit à Bell pour lui faire part de la naissance de leur fils.

« Vous me trouviez vieille, n'est-ce pas ? dit mistress Bell I, vieille et inférieure à celle que vous aimiez, hein ? mais je vous ai épousé, monsieur Bell, et je vous ai empêché d'épouser vos amours ! » Et là-dessus, elle mourut.

Bell se maria avec une dame de la colonie, qu'il aimait tendrement ; mais il était écrit qu'il ne serait pas heureux en amour : car cette dame étant morte en couches, Bell succomba à sa douleur, après avoir envoyé sa petite fille à Hélène Pendennis et à son mari, avec prière de lui tenir lieu de parents.

La petite créature débarqua à Bristol, et arriva à Fairoaks, qui n'en est pas très-éloigné. Elle était vêtue de noir et accompagnée de sa nourrice, femme d'un soldat, au départ de laquelle elle pleura amèrement ; mais les soins maternels d'Hélène ne tardèrent pas à sécher ses larmes.

Elle avait au cou un médaillon contenant des cheveux qu'Hélène, bien des années auparavant, avait donnés au pauvre Francis, à présent mort et enterré. Cette enfant était tout ce qui restait de lui, et Hélène aima, comme c'était naturel à un si tendre cœur, le legs qu'il lui envoyait. La lettre du mourant annonçait que la fille s'appelait Hélène Laure ; mais John Pendennis, quoiqu'il acceptât le dépôt, fut toujours un peu jaloux de l'orpheline, et ordonna d'un air sombre qu'elle serait appelée du nom de sa mère, et non du premier que son père lui avait donné. Laure eut peur de M. Pendennis jusqu'au dernier moment de sa vie ; et ce ne fut qu'après la mort de son mari, qu'Hélène osa se livrer ouvertement à la tendresse qu'elle éprouvait pour la petite fille.

C'est ainsi que Laure Bell devint la fille de mistress Pendennis. Ni son mari, ni le major, frère de ce gentleman, ne la voyaient d'un œil très-favorable. Elle rappelait, au premier, des circonstances de la vie de sa femme qu'il était bien forcé d'accepter, mais qu'il eût mieux aimé oublier ; et, quant au second, comment pouvait-il la considérer ? Elle n'était alliée ni à la famille des Penden-

nis, ni à aucun seigneur de l'empire britannique, et elle n'avait qu'une couple de mille livres sterling pour toute fortune.

Et maintenant, laissons entrer le jeune Pen, que nous ayons fait attendre si longtemps.

Quand il eut roidi ses nerfs et qu'il se fut préparé dehors pour la rencontre, il arriva devant la porte, bien déterminé à affronter ce terrible oncle. Il s'était persuadé que le choc serait violent, et il était résolu à le soutenir avec tout le courage et toute la dignité de la noble famille qu'il représentait. Il ouvrit toute grande la porte et entra de l'air le plus sévère et le plus belliqueux, armé pour ainsi dire de pied en cap, la lance en avant, les plumes hérissées, et regardant son adversaire comme pour dire : « Chargez, je suis prêt ! »

Le vieil homme du monde, à l'aspect de la contenance du jeune amoureux, eut peine à réprimer un sourire provoqué par cette admirable et pompeuse naïveté. Le major Pendennis, lui aussi, avait étudié son terrain. Trouvant que la veuve était déjà à moitié gagnée à l'ennemi, et devinant que les menaces et les exhortations tragiques resteraient sans effet sur son neveu, qui se montrait disposé à la plus grande opiniâtreté et au plus terrible sérieux, le major mit aussitôt de côté son ton d'autorité. Ce fut avec le sourire le plus bienveillant du monde qu'il tendit les deux mains à Pen, et secoua gaiement les doigts passifs du jeune homme.

« Eh bien ! Pen, mon garçon, dit-il, racontez-nous tout cela. »

Hélène fut ravie de l'humeur généreuse du major. Le pauvre Pen, au contraire, en fut tout surpris et désappointé. Il avait roidi ses nerfs pour une tragédie, et voilà que déjà il voyait sa majes-

tueuse entrée manquée et ridicule ; il rougit et se recula, troublé et plein de vanité mortifiée. Il se sentait une immense envie de pleurer.

« Je… je… ne fais que d'apprendre votre arrivée, dit-il ; la… la capitale doit être bien encombrée, je suppose ? »

Si le jeune Arthur eut grand'peine à réprimer ses larmes, c'est tout ce que le major put faire que de s'empêcher de rire. Il se retourna et lança un coup d'œil comique à mistress Pendennis, qui trouvait la scène également ridicule et sentimentale. De sorte que, n'ayant rien à dire, elle alla embrasser M. Pen ; et il est fort possible que le jeune homme se soit attendri en songeant à la tendresse de sa mère, à la douceur avec laquelle elle obéissait à ses désirs.

« Quel beau couple de niais ! pensa le vieux tuteur ; si je n'étais pas venu, elle serait allée en cérémonie faire une visite à la famille de la demoiselle, et lui donner sa bénédiction… Allons, allons, dit-il tout haut en souriant de ce spectacle, pas trop de sensibleries ; et vous, Pen, mon bon ami, contez-nous toute l'histoire. »

Pen reprit aussitôt son air tragique et héroïque :

« L'histoire, monsieur, dit-il, est telle que je vous l'ai écrite. J'ai fait la connaissance d'une très-belle et très-vertueuse dame, d'une illustre famille, quoique dans une position déchue. J'ai trouvé la femme dans laquelle je sais qu'est concentré tout le bonheur de ma vie ; je sens que jamais, jamais je n'en pourrai aimer une autre. Je connais la différence de nos âges et les autres difficultés qui sont sur mon chemin ; mais mon amour est si grand, que j'ai la confiance de les surmonter toutes. Nous les sur-

monterons tous deux : elle a consenti à unir son sort au mien, et à accepter mon cœur et ma fortune.

— De combien est-elle donc, cette fortune, mon garçon ? dit le major. Est-ce que quelqu'un vous a légué de l'argent ? Vous n'avez pas au monde un schelling, que je sache.

— Vous savez que ce que j'ai est à lui ! s'écria mistress Pendennis.

— Bon Dieu ! madame, retenez votre langue, » allait dire le tuteur ; mais il se contint, non sans effort. « Sans doute, sans doute, répliqua-t-il. Vous sacrifieriez tout pour lui. Chacun sait cela. Mais c'est donc, après tout, votre fortune que Pen offre à la demoiselle, et dont il veut prendre possession à dix-huit ans 7

— Je sais que ma mère me donnera de quoi vivre, dit Pen d'un air assez confus.

— Oui, mon bon ami ; mais il faut de la raison en toutes choses. Si votre mère tient la maison, il est bien juste qu'elle ait le choix de sa société. Quand vous donnez sa maison par-dessus sa tête, quand vous transférez à votre crédit son compte chez le banquier, le tout pour le plus grand avantage de miss… comment l'appelez-vous ?… de miss Costigan, ne pensez-vous pas que vous auriez dû, tout au moins, consulter ma sœur, comme étant une des principales parties intéressées dans l'affaire ? Je vous parle, vous le voyez, sans la moindre colère ; je ne fais point usage de cette autorité que la loi et le testament de votre père me donnent pour trois années encore. Je vous parle comme entre hommes du monde, et je vous demande s'il suffit que vous puissiez faire de votre mère tout ce que vous voulez, pour avoir le droit de le faire. Puisque vous dépendez d'elle pour la fortune, n'eût-il pas été plus

généreux d'attendre avant de vous avancer ainsi ? ne deviez-vous pas au moins lui faire la politesse de lui demander sa permission ? »

Pen baissait la tête, et commençait à voir vaguement que l'acte dont il s'était enorgueilli, comme d'un exemple romanesque et généreux d'amour désintéressé, n'était peut-être qu'un coup de tête aussi égoïste que peu sensé.

« J'ai agi dans un moment de passion, dit Pen en s'excusant ; je ne savais pas ce que j'allais dire ou faire. » Et en cela il parlait avec la plus parfaite sincérité. « Mais c'est dit à présent, et je m'y tiens. Non ; je ne puis ni ne veux rétracter mes paroles ; je mourrais plutôt que de le faire… Et puis, je ne veux pas être à charge à ma mère, ajouta-t-il. Je travaillerai pour gagner ma vie. Je monterai sur les planches, et je jouerai avec elle. Elle… elle dit que j'aurai du succès.

— Mais vous acceptera-t-elle à ces conditions ? interrompit le major. Entendez-moi bien ; je ne dis pas que miss Costigan n'est pas la plus désintéressée des femmes. Mais ne supposez-vous pas, là, franchement, que votre position de descendant d'une ancienne famille, avec de belles espérances, soit pour quelque chose dans l'accueil qu'elle a fait à vos hommages ?

— Je mourrai, vous dis-je, plutôt que de manquer à ma parole ! s'écria Pen en fermant les poings, et la figure toute rouge.

— Qui vous demande d'y manquer, mon cher ami ? répliqua l'imperturbable tuteur. Jamais un gentleman ne manque à sa parole, quand il l'a donnée librement. Mais, après tout, vous pouvez attendre. Vous devez quelque chose à votre mère, quelque chose

à votre famille… quelque chose à moi, qui suis le représentant de votre père.

— Oh ! naturellement, dit Pen, qui se sentit un peu soulagé.

— Eh bien ! puisque vous lui avez donné votre parole, à elle, donnez-nous en une autre, voulez-vous, Arthur ?

— Qu'exigez-vous ? demanda Arthur.

— Que vous ne ferez pas de mariage secret, que vous ne ferez pas un tour en Écosse, vous me comprenez ?

— Ce serait une fausseté, cela. Et jamais Pen n'a dit une fausseté à sa mère, » s'écria Hélène.

Pen baissa de nouveau la tête, et des larmes de honte lui vinrent aux yeux. Est-ce que toute cette intrigue n'avait pas été une fausseté vis-à-vis de cette tendre et confiante créature, qui était prête à renoncer à tout pour l'amour de lui ?

Il donna la main à son oncle.

« Non, monsieur, je vous donne ma parole d'honneur et de gentleman, dit-il, que je ne me marierai jamais sans le consentement de ma mère. »

Et jetant à Hélène un dernier regard de confiance et d'immuable affection, le jeune homme sortit du salon et se rendit dans son cabinet.

« C'est un ange… c'est un ange ! s'écria la mère avec un de ses transports accoutumés.

— Il sort de bonne souche, dit son beau-frère, de bonne souche des deux côtés. »

Le major était fort satisfait du résultat de sa diplomatie, tellement satisfait, qu'il baisa encore une fois le bout du gant de mistress Pendennis. Puis, quittant le ton bref, mâle et franc qu'il avait adopté dans son entretien avec le jeune homme, il prit un débit traînant qui lui était familier quand il croyait avoir sujet d'être fier de sa beauté ou de sa conduite.

« Ma chère créature, dit-il de ce ton le plus poli, je crois avoir aussi bien fait de venir, et je me flatte que cette dernière botte a été couronnée de succès. Je vais vous dire comment l'idée m'en est venue. Il y a trois ans, ma bonne amie lady Ferrybridge m'envoya chercher dans la plus grande alarme, au sujet de son fils Gretna, dont vous vous rappelez l'affaire. Elle me supplia d'user de mon influence sur le jeune gentleman, qui était engagé dans une affaire de cœur avec la fille d'un ecclésiastique écossais, miss Mac-Toddy. J'implorai, je priai, afin qu'on eût recours aux mesures de douceur. Mais lord Ferrybridge était furieux, et voulut mener son fils tambour battant. Gretna fut sombre et muet, et ses parents crurent avoir remporté la victoire. Mais qu'en résulta-t-il, ma chère créature ? Les jeunes amants se marièrent, et lord Ferrybridge n'en apprit la première nouvelle que trois mois après !... Et voilà pourquoi j'ai tiré cette promesse de M. Pen.

— Arthur n'eût jamais agi de la sorte, dit mistress Pendennis.

— Il ne l'a pas fait... et c'est une consolation, » repartit le beau-frère.

En homme du monde sage et patient, le major Pendennis ne pressa pas davantage, pour le moment, notre pauvre Pen. Mais il attendait beaucoup du temps, et il espérait que les yeux du jeune homme ne tarderaient pas à s'ouvrir pour voir l'absurdité dont il

était coupable. Ayant trouvé l'enfant très-sensible sur le point d'honneur, il exploita très-adroitement ce sentiment généreux, s'entretenant avec Pen, en compagnie d'une bouteille de vin, après le dîner, et lui montrant la nécessité d'une conduite parfaitement droite et franche. Quant à ses communications avec son intéressante jeune amie (comme le major appelait fort poliment miss Fotheringay), il le pria de ne les poursuivre qu'au su de mistress Pendennis, sinon avec son approbation.

« Après tout, Pen, dit le major avec une aimable franchise qui ne déplut pas au jeune homme, et qui avança fort les intérêts du négociateur, il faut vous mettre en tête que vous faites le sacrifice de votre avenir. Votre mère pourra se soumettre à votre mariage, comme elle céderait à tout autre de vos désirs, si vous pleuriez seulement assez longtemps pour obtenir son consentement ; mais soyez sûr de ceci : jamais ce mariage ne la satisfera. Vous prenez une jeune femme sur les planches d'un théâtre de province, et vous la préférez, car c'est la vérité, à une des dames les plus accomplies de l'Angleterre. Et votre mère se soumettra à votre choix ; mais vous ne pouvez pas supposer qu'elle en sera heureuse. J'ai souvent pensé, entre nous soit dit, que ma sœur avait en vue de vous faire épouser sa petite pupille, Flore ou Laure, je ne sais pas trop son nom, et je me promettais de faire mes efforts pour empêcher ce mariage. L'enfant n'a que deux mille livres sterling, autant que je puis le savoir. Ce n'est qu'avec la plus extrême économie et avec le plus grand soin, que ma sœur peut maintenir sa maison sur un pied décent, et vous donner l'apparence et l'éducation d'un gentleman. Je ne fais pas mystère que j'avais pour vous d'autres vues beaucoup plus élevées. Avec votre nom et votre naissance, jeune homme, avec vos talents que je suppose de quelque valeur, avec les amis que j'ai l'honneur de

posséder, j'aurais pu vous placer dans une excellente position, dans une position remarquable pour un gentleman de fortune aussi excessivement modique ; et j'avais espéré que vous essayeriez au moins de rendre à notre nom son ancien éclat. La tendresse de votre mère a fait écrouler un de mes projets ; autrement vous auriez pu devenir général, comme notre vaillant ancêtre qui a combattu à Ramillies et à Malplaquet. J'avais un autre plan en vue : mon excellent et bienveillant ami, lord Bagwig, qui est très-bien disposé pour moi, vous aurait attaché, je pense, à sa mission à la cour de Pumpernickel, et vous auriez pu faire votre chemin dans la carrière diplomatique. Mais pardonnez-moi de revenir à notre sujet.

« Comment peut-on servir un jeune gentleman de dix-huit ans, qui se propose d'épouser une femme de trente ans, choisie dans une baraque de la foire ?... ou du moins, dans un théâtre de planches ? La carrière diplomatique vous est fermée du coup. Les services publics vous sont fermés. La société vous est fermée. Vous voyez, mon bon ami, à quoi vous vous exposez. Vous pouvez, sans doute, réussir au barreau, où, dit-on, des gens de mérite épousent parfois leurs cuisinières ; mais dans aucune autre profession. Ou bien, vous pouvez venir vivre ici, dans ce trou, pour toujours dans ce trou, mon Dieu ! s'écria le major, qui haussa tristement les épaules en pensant avec une ineffable tendresse aux charmes de Pall-Mall ; ici, où votre mère recevra avec une parfaite bonté la future mistress Arthur, où les honnêtes gens du comté ne vous rendront pas visite, et où, mort-Dieu ! j'aurais honte moi-même de vous venir voir : car, à parler franchement, je vous avoue que j'aime la compagnie des gentlemen. Ici, il vous faudra vivre avec des cultivateurs qui empestent l'eau-de-vie, et traîner une triste existence de jeune mari à la remorque d'une

vieille femme, qui, si elle ne cherche pas querelle à votre mère, lui coûtera du moins sa position dans le monde, et l'entraînera dans cette caste équivoque où vous-même tomberez inévitablement. Ce n'est pas mon affaire, mon bon ami. Je ne suis pas en colère. Votre chute ne me fera d'autre mal que d'éteindre l'espoir que j'avais de voir ma famille reprendre sa place dans le monde. Je ne serai pas entraîné dans votre ruine et dans celle de votre mère. Mais je vous plains tous deux de toute mon âme… Passez-moi le bordeaux : c'est de celui que j'ai envoyé à votre père, et je me souviens de l'avoir acheté à la vente du pauvre lord Levant. Après tout, ajouta le major en faisant claquer ses lèvres, puisque vous vous êtes engagé, vous ferez votre devoir d'homme d'honneur, quelque fatale que puisse être pour vous votre promesse. Cependant, promettez-nous aussi, mon garçon, ce que je vous ai demandé tout d'abord : c'est-à-dire qu'il n'y aura rien de clandestin dans cette affaire, que vous poursuivrez vos études, et que vous ne visiterez votre intéressante amie qu'à des intervalles convenables. Lui écrivez-vous souvent ? »

Pen rougit et dit :

« Mais oui, je lui ai écrit.

— Des vers, je suppose, hein ? autant que de la prose ? J'avais le chic des vers, moi aussi ! Je me souviens qu'en entrant au service je faisais des vers pour tous les camarades du régiment, et de fort jolies choses, ma foi ! Je parlais dernièrement à mon vieil ami, le général Hobbler, de quelques vers que je lui ai tournés en l'an 1806, quand nous étions au Cap, et, pardieu ! il se les rappelait tous encore mot pour mot ; car il s'en était servi souvent, le vieux coquin ! Il a essayé leur effet sur mistress Hobbler, qui lui a

apporté soixante mille livres sterling de dot. Je suppose que vous avez fait des vers, hein, Pen ? »

Pen rougit de nouveau et dit :

« Mais oui, j'ai fait des vers.

— Et la belle, est-ce qu'elle répond en poésie ou en prose ? » demanda le major en regardant son neveu de l'air le plus comique, d'un air qui voulait dire : « Ô Moïse en lunettes vertes, que ce garçon est donc fou ! »

Pen rougit une troisième fois.

« Elle avait écrit, mais non en vers, » répondit le jeune amoureux, qui du bras gauche serra sa poche à portefeuille.

Comme de coutume, le major remarqua ce geste.

« Vous avez là les lettres, je vois, dit le vieux troupier en portant la main à sa propre poitrine, que M. Stultz avait noblement bourrée d'ouate. Vous savez qu'elles sont là. Je donnerais bien deux pence pour les voir.

— Mais, dit Pen en tortillant les tiges des fraises qu'ils avaient mangées au dessert, je… je… » Il n'acheva pas sa phrase, car sa figure exprimait un si comique embarras, que le major, qui l'examinait, ne put garder plus longtemps son sérieux, et partit d'un éclat de rire auquel Pen fut forcé de faire chorus un moment après. Il faillit étouffer de cet excès d'hilarité, qui n'était pas encore calmé lorsqu'ils se levèrent pour rejoindre mistress Pendennis au salon.

Elle fut enchantée de les entendre rire dans le vestibule, quand ils le traversèrent.

« Ô le sournois coquin ! » dit le major en posant le bras sur l'épaule de Pen et en frappant d'un petit coup enjoué la poche de côté de son habit. Il y sentit le craquement des papiers. Le jeune homme était enchanté, satisfait, triomphant ; en un mot, il se croyait un séducteur.

L'oncle et le neveu étaient très-gais quand ils s'assirent à table pour prendre le thé. Le major fut poli au delà de toute expression. Jamais il n'avait goûté de thé aussi exquis ; on ne pouvait trouver d'aussi bon pain qu'à la campagne. Il demanda à mistress Pendennis une de ses charmantes ballades. Puis il fit chanter Pen, et fut ravi et étonné de la beauté de sa voix. Il envoya son neveu chercher ses cartes et ses dessins, qu'il loua comme des œuvres d'un talent remarquable en un si jeune homme. Il le complimenteur la manière dont il prononçait le français. Bref, il flatta le naïf garçon aussi adroitement que jamais amant flatta sa maîtresse ; et, quand vint l'heure de se coucher, la mère et le fils se retirèrent enchantés du bon major.

Lorsqu'ils eurent regagné leurs chambres respectives, Hélène se mit sans doute à genoux, comme à son ordinaire ; mais Pen relut ses lettres avant de se mettre au lit, comme s'il n'en avait pas su déjà tous les mots par cœur. À vrai dire, ces documents n'étaient qu'au nombre de trois, et il n'avait pas fallu de grands efforts de mémoire pour en apprendre le contenu.

Dans le numéro 1, miss Fotheringay présente ses compliments de reconnaissance à M. Pendennis, et le prie, au nom de son papa, comme en son propre nom, de recevoir ses remercîments pour ses magnifiques présents. Ils seront toujours conservés soigneusement ; et miss Fotheringay et le capitaine Costigan n'ou-

blieront jamais la délicieuse soirée qu'ils ont passée mardi dernier.

Le numéro 2 disait : « Cher monsieur, nous aurons une paisible petite réunion de bons amis, dans notre humble logis, mardi prochain au soir ; on prendra le thé de bonne heure. Je porterai la belle écharpe que j'aimerai toujours, toujours, ainsi que les délicieux vers qui l'accompagnaient. Papa me charge de vous dire combien il sera heureux si vous consentez à vous joindre à cette fête de la raison et à cette effusion de l'âme ; car telle sera notre petite soirée, et je vous en serai certainement, moi aussi, très-reconnaissante.

« Emily Fotheringay. »

Le numéro 3 était un peu plus confidentiel et indiquait que les affaires étaient passablement avancées. « Vous étiez détestable hier soir, disait la lettre. Pourquoi n'êtes-vous pas venu à la porte du théâtre ? Papa ne pouvait m'escorter à cause de son œil ; il lui est arrivé un accident ; il est tombé, dimanche soir, dans l'escalier, sur un tapis mal attaché. Je vous ai vu lorgner miss Diggle toute la soirée, et vous étiez si enchanté de Lydia Languish, qu'à peine avez-vous eu un regard pour Julia. J'aurais pu écraser Bingley, tellement j'étais furieuse. Je joue Ella Rosenberg vendredi ; viendrez-vous ce jour-là ? Miss Diggle joue aussi. Toujours à vous,

« E. F. »

Ces trois lettres, M. Pen avait coutume de les relire de temps en temps, le jour et la nuit. Il les embrassait avec un ravissement et une ferveur que justifiaient assurément d'aussi belles compositions. Mille fois au moins il avait tendrement baisé ces papiers

satinés et musqués, que la main d'Emily Fotheringay avait rendus sacrés pour lui. C'était là tout ce qu'il avait obtenu en retour de son amour et de sa flamme, de ses vœux et de ses protestations, de ses rimes et de ses comparaisons poétiques, de ses nuits sans sommeil et de ses rêveries sans fin, de sa tendresse, de ses craintes et de sa folie. Notre jeune Salomon avait tout engagé pour ces trois chiffons ; il avait signé de son nom des billets à n'en plus finir, qui promettaient son cœur au porteur ; il s'était lié pour la vie, et avait reçu en échange la valeur de deux pence. Car miss Costigan était une demoiselle d'une si bonne conduite et d'un sang-froid si parfait, qu'elle n'eût jamais songé à donner davantage ; elle réservait les trésors de son affection jusqu'au jour où elle pourrait en faire le transfert légitime à l'église.

Quoi qu'il en soit, M. Pen était content des gages d'estime qu'il avait obtenus ; il marmotta ses trois lettres dans un transport de joie, et s'endormit enchanté de son bon vieil oncle de Londres, qui serait évidemment forcé tôt ou tard de céder à ses désirs. Il était, en un mot, absurdement content de lui-même et de l'univers entier.

Tome 1 · 09

Laissons ceux qui ont un goût réel et sincère pour la vie de Londres, ceux qui ont leurs entrées dans ses cercles les plus choisis ; laissons-les dire que le major Pendennis faisait preuve d'une générosité et d'une affection peu communes. Il abandonnait Londres au mois de mai, ses journaux du matin, ses après-midi passées à flâner de club en club, ses petites visites confidentielles

aux nobles ladies, ses promenades dans Rotten-Row, ses dîners, sa stalle à l'Opéra, ses rapides escapades des samedis et dimanches à Fulham ou à Richmond, les saluts qu'il recevait de milord duc ou de milord marquis dans les grandes fêtes de Londres, le plaisir qu'il avait à voir son nom dans le Morning-Post du jour suivant, ses petites fêtes plus paisibles, plus choisies, plus secrètes, plus délicieuses : il abandonnait tout cela pour s'enfermer dans une petite maison isolée à la campagne, avec une simple veuve et un cornichon de neveu, un insipide vicaire et une petite fille de dix ans.

Oui, il fit ce sacrifice, sacrifice d'autant plus grand, que peu de personnes en savaient l'étendue. Ses lettres lui arrivaient affranchies de Londres, et il soupirait en montrant à Hélène ses invitations. C'était beau et tragique de le voir refuser fête sur fête, beau et tragique pour ceux-là du moins qui pouvaient comprendre la mélancolique grandeur de cette abnégation. Mais Hélène ne la comprenait pas, et se contentait de sourire quand le major parlait avec un enthousiasme sublime de l'Almanach de la Cour. Mais le jeune Pen regardait avec un profond respect les grands noms qui ornaient les lettres de son oncle, et il écoutait avec une sympathie et un intérêt soutenu les anecdotes que le major lui contait sur le monde fashionable.

La mémoire de Pendennis l'aîné était garnie de milliers de ces délicieuses anecdotes, et il les répandait avec une éloquence inépuisable dans l'oreille attentive de Pen. Il savait le nom et la généalogie de tous les pairs du royaume, et les alliances de chaque grande famille.

« Mon cher garçon, disait-il avec une gravité et une sincérité lugubres, vous ne sauriez commencer trop tôt vos études généa-

logiques ; et plût à Dieu que vous voulussiez lire chaque jour quelques pages de Debrett ! Non pas tant la partie historique (car, entre nous soit dit, les généalogies sont, la plupart, très-fabuleuses, et il est peu de familles qui puissent montrer une descendance aussi claire que la nôtre), mais le récit des alliances entre les diverses familles, afin de savoir de qui un tel est parent. J'ai vu plus d'un homme perdre son avenir pour n'avoir pas été ferré là-dessus. C'est une chose si importante ! Tenez, le mois dernier, à un dîner chez milord Hobanob, un jeune homme qui avait été depuis peu admis dans notre société, le jeune M. Suckling (auteur de je ne sais plus quel ouvrage) se mit à parler légèrement de l'amiral Bowser, qui a tourné casaque aux ministres ; et il le fit, je dois l'avouer, d'une manière fort audacieuse. Mais qui, croyez-vous, se trouvait assis à côté et en face de ce M. Suckling. Ah ! ah ! il avait pour voisine lady Grampound, fille de Bowser, et pour vis-à-vis lord Grampound, gendre de Bowser. Le jeune fou allait, allait toujours, plaisantant aux dépens de l'amiral, s'imaginant avoir pour lui tous les rieurs. Or, je vous laisse à penser ce qu'éprouvait lady Hobanob !... et non-seulement lady Hobanob, mais tout homme bien élevé, pendant que ce malheureux intrus se donnait ainsi en spectacle. Il ne dînera plus jamais sans doute dans South-Street. Je vous le promets. »

C'est par de tels discours que le major amusait son neveu, en arpentant la terrasse devant la maison, pendant ses deux heures régulières de promenade, ou tandis qu'ils étaient assis ensemble après dîner, en compagnie d'une bouteille de vin. Il regrettait que sir Francis Clavering ne fût pas venu s'établir en son château, depuis son mariage ; cela aurait fait une compagnie pour le voisinage. Il déplorait que lord Eyrie ne fût pas à la campagne, parce qu'il aurait eu occasion de présenter Pen à Sa Seigneurie.

« Il a des filles, disait le major. Qui sait ? vous auriez pu épouser lady Emily ou lady Barbara Trehawk ; mais tous ces rêves sont passés, mon pauvre ami. Comme on fait son lit on se couche. »

Le jeune Pendennis écoutait sérieusement ces discours. Ils ne sont pas aussi intéressants, étant imprimés, que débités oralement ; mais les anecdotes du major sur Georges le Grand, sur les ducs royaux, sur les hommes d'État, les beautés et les dames fashionables de l'époque, émerveillaient le jeune Pen, et faisaient naître un ardent désir en son cœur. Aussi, pour sa part, ne se lassait-il jamais de ces conversations avec son tuteur, qui ennuyaient et embarrassaient si fort mistress Pendennis.

On ne pourrait dire que le nouveau guide de M. Pen, ce guide qui tenait également de l'ami et du philosophe, l'entretînt des sujets les plus nobles, ni qu'il traitât les sujets choisis de la manière la plus élevée. Mais sa moralité, telle quelle, était solide. Peut-être ne tendait-elle pas à faire progresser l'homme vers un autre monde, mais elle était fort bien calculée pour avancer ses intérêts dans ce monde-ci. Et puis, il faut se rappeler que le major croyait fermement ses vues les seules praticables, et sa conduite parfaitement vertueuse et honorable. Il était homme d'honneur, pour tout dire en un mot, et il avait, disait-il, les yeux ouverts. Il prenait pitié de son jeune blanc-bec de neveu, et voulait lui ouvrir les yeux aussi.

Nul homme, par exemple, n'allait plus régulièrement à l'église que notre vieux garçon, quand il était à la campagne.

« À Londres il n'importe pas tant, Pen, disait-il ; car les femmes y vont, là, et on ne s'aperçoit pas de l'absence des

hommes. Mais, quand un gentleman est sur ses terres, il faut qu'il donne l'exemple aux gens de la campagne ; et, si je savais filer un son, je crois même que je chanterais. Le duc de Saint-David, que j'ai l'honneur de connaître, chante toujours à la campagne ; et laissez-moi vous dire que ça fait diablement bon effet dans le banc de famille. D'ailleurs, vous êtes un personnage ici. Tant que les Clavering sont absents, vous êtes le premier de la paroisse, et aussi bon que pas un. Vous pourriez devenir représentant de la ville, si vous jouiez bien vos cartes. Votre pauvre cher père le serait devenu s'il eût vécu ; et vous pourriez le devenir aussi. Non pas toutefois en épousant une femme que les gens du pays ne voudront pas voir, quelque aimable qu'elle soit… Oui, oui, c'est un sujet qui vous est pénible ; changeons-en, mon garçon. »

Mais si le major changeait de sujet, il y revenait vingt fois dans la journée, et la morale de ses discours était toujours que Pen, s'annulait complètement. Or, il ne faut pas beaucoup de cajoleries et de flatteries pour faire croire à un naïf adolescent qu'il est un personnage.

Pen prit donc à cœur les conseils de son oncle. Il était bien aise, avons-nous dit, d'écouter les paroles du major. En retour, la conversation du capitaine Costigan commençait à lui déplaire, et l'idée de ce vieux beau-père entre deux vins le poursuivait comme un rêve horrible. Comment introduire dans la maison de sa mère cet homme non rasé et sentant le punch ? Il se troublait lui-même et balbutiait quand l'impitoyable tuteur le questionnait sur Emily.

« Était-elle en tout accomplie ? » Il se sentait forcé d'avouer que non. « Avait-elle vraiment du mérite ? » Elle avait sans doute

assez d'intelligence, mais il ne pouvait pas dire que ce fût un aigle. « Voyons, montrez-nous quelques-unes de ses lettres. » Et Pen avouait qu'il n'avait que les trois lettres dont nous avons fait mention, et que ce n'étaient que des invitations ou des réponses triviales.

« Elle est assez prudente, dit sèchement le major. Elle est plus vieille que vous, mon pauvre garçon. » Puis, il s'excusait avec la plus grande franchise et humilité ; et, faisant appel aux bons sentiments de Pen, priait le jeune homme de pardonner à un vieil oncle qui l'aimait et qui n'avait en vue que l'honneur de sa famille ; car Arthur était prêt à s'enflammer d'indignation toutes les fois qu'on mettait en doute l'honnêteté de miss Costigan. Il jurait qu'il ne souffrirait pas qu'on prononçât son nota légèrement, et que jamais, jamais, il ne consentirait à la quitter. Il répétait cela à son oncle et à ses amies de Fairoaks, et aussi, il faut l'avouer, à miss Fotheringay, et à l'aimable famille de Chatteries, avec laquelle il continuait de passer une partie de son temps.

Miss Emily fut alarmée quand elle apprit l'arrivée du tuteur de Pen, et elle s'imagina, avec raison, que le major venait animé d'intentions hostiles à son égard.

« Je suppose que vous avez dessein de me quitter, maintenant que votre illustre parent est arrivé de Londres. Il vous emmènera, et vous oublierez votre pauvre Emily, monsieur Arthur ! »

L'oublier ! En sa présence, en présence de miss Rouncy, Colombine de la troupe et amie intime de Milly, en présence du capitaine lui-même, Pen jura que jamais il ne pourrait penser à une autre qu'à sa bien-aimée miss Fotheringay ; et le capitaine, levant les yeux sur ses fleurets suspendus en trophée à la muraille de la

chambre qui lui servait de salle d'escrime pour donner ses leçons à Pen, dit d'un air refrogné qu'il ne conseillerait à personne de s'interposer témérairement dans les affections de sa fille chérie, et qu'il ne croirait jamais que son jeune brave Arthur, qu'il traitait comme son fils, qu'il appelait son fils, pût se rendre coupable d'une conduite aussi révoltante, aussi contraire à toute idée d'honneur et d'humanité.

Il alla embrasser Pen, après ce discours. Il pleura et s'essuya l'œil d'une de ses grosses mains sales, tandis que de l'autre il étreignait Pen. Arthur frissonna sous cette étreinte, et songea à son oncle à la maison. Son beau-père était plus sale et plus râpé qu'à l'ordinaire ; l'odeur du grog au whisky était même plus prononcée que de coutume. Comment s'y prendrait-il pour faire vivre ensemble sa mère et cet homme ? Il trembla quand il se rappela avoir positivement écrit à Costigan (en lui envoyant un souverain que le digne gentleman s'était vu forcé de lui emprunter), qu'un jour il espérait signer : « Votre affectionné fils, Arthur Pendennis. » Ce jour-là il fut ravi de s'éloigner de Chatteries, de miss Rouncy, la confidente, du beau-père godailleur, de la divine Émily elle-même.

« Ô Emily ! Emily ! s'écria-t-il intérieurement, en faisant galoper Rébecca vers Fairoaks, vous savez peu quels sacrifices je vous fais, à vous qui êtes toujours si froide, si prudente, si défiante ! »

Il songea à un personnage de Pope, auquel il l'avait souvent involontairement comparée.

Lorsqu'il allait à Chatteries, Pen ne disait jamais d'une manière certaine le but de sa course, mais son oncle le découvrait toujours. Fidèle à son plan, le major Pendennis ne suscitait à son

neveu ni empêchement, ni obstacle. Mais un certain sentiment que l'oncle avait toujours les yeux sur lui, et une honte inquiète accompagnant l'aveu que la conversation du soir amenait inévitablement de la manière la plus simple et la plus naturelle, eurent pour résultat que Pen alla moins souvent qu'il n'avait coutume de le faire avant l'arrivée du major, exhaler ses tendres soupirs aux pieds de son enchanteresse. En vain eût-il cherché à tromper le vétéran : il n'y avait pas moyen de prétexter un dîner chez Smirke, ni une pièce grecque à étudier avec Foker. Pen sentait, au retour d'une de ses visites faites à la hâte, que tout le monde savait d'où il venait, et il entrait comme un coupable en présence de sa mère et de son tuteur, occupés à lire ou à faire une partie de piquet.

Un jour qu'il avait fait un demi-mille à pied jusqu'à l'auberge de Fairoaks, au delà de la grille de la loge, pour y attendre la Concurrence qui changeait de chevaux en cet endroit, et pousser une pointe jusqu'à Chatteries, un homme sur l'impériale porta la main à son chapeau pour saluer le jeune gentleman. C'était M. Morgan, le domestique de son oncle. M. Morgan allait, disait-il, faire un message pour son maître, et il avait pris la voiture à la loge. Il s'en revint aussi par la Rivale, de sorte que Pen eut le plaisir de la compagnie de ce domestique à l'aller et au retour. Mais il ne fut pas dit un mot à la maison. Le jeune homme semblait jouir de toute la liberté convenable, et pourtant il se sentait épié et gardé, comme s'il y avait eu des yeux fixés sur lui jusqu'en présence de sa Dulcinée.

Or, les soupçons de Pen n'étaient pas sans fondement, et son tuteur avait fait recueillir tous les renseignements possibles au sujet du jeune amoureux et de son intéressante amie. Le discret

et ingénieux M. Morgan, un de ces valets confidents comme on en trouve à Londres, et dont la fidélité était à l'épreuve, avait été plus d'une fois à Chatteries et avait fait toutes les questions imaginables, relativement à l'histoire passée et aux habitudes présentes du capitaine et de sa fille. Il avait interrogé contradictoirement, et cela avec beaucoup de finesse, les garçons, les valets d'écurie et tous les habitués de l'auberge du Roi Georges, et il avait tiré d'eux le peu qu'ils savaient sur le compte du digne capitaine. Celui-ci n'y était pas en grande estime, à ce qu'il paraît ; les garçons n'avaient jamais vu la couleur de son argent, et avaient reçu ordre de ne servir aucune liqueur au pauvre gentleman, à moins que quelque autre personne ne se portât responsable de la dépense. Il paradait tristement dans la salle du café, consommait un cure-dent et parcourait le journal ; puis, si quelqu'un l'invitait à dîner, il lui tenait compagnie.

Morgan apprit à l'auberge la liaison de Pen avec M. Foker, et il se rendit à Baymouth, pour se mettre en communication avec le domestique de ce gentleman ; mais le jeune étudiant s'en était allé à des régates qui avaient lieu quelque part le long de la côte, et naturellement son serviteur voyageait à sa suite, avec le nécessaire de toilette.

Àla caserne, M. Morgan apprit, par les domestiques des officiers, que le capitaine Costigan s'y était enivré très-souvent et d'une manière outrageuse ; à ce point que le colonel Swallowtail avait fini par lui en interdire l'entrée.

L'infatigable Morgan se mit ensuite en communication avec quelques-uns des figurants du théâtre, qu'il sonda en leur payant un punch et des cigares. Ils convinrent tous que Costigan était pauvre, mal vêtu, criblé de dettes, et adonné à la boisson ; mais

pas une syllabe ne fut prononcée qui pût porter atteinte à la réputation de miss Fotheringay. On raconta que plus d'une fois son père avait déployé son courage contre des personnes qui voulaient traiter sa fille un peu trop librement. Elle ne venait jamais au théâtre qu'avec son père ; et ce gentleman veillait sur elle, même dans les moments où il était le plus ivre. Finalement M. Morgan, pour sa propre expérience, fut la voir jouer, et il s'en revint extraordinairement charmé de son jeu, outre qu'il la trouvait une femme splendide.

Mistress Creed, l'ouvreuse de loges, confirma ces renseignements au docteur Portman, qui l'examina lui-même un jour après le service du soir, en la menaçant des anathèmes de l'Église. Mistress Creed n'avait rien de défavorable à dire de sa locataire ; elle ne voyait personne, si ce n'est une ou deux dames du théâtre. Le capitaine s'enivrait parfois et ne payait pas toujours régulièrement son loyer ; cependant il payait quand il avait de l'argent, ou plutôt Miss Fotheringay payait pont lui. Depuis que le jeune gentleman de Clavering prenait des leçons d'escrime, il était venu aussi un ou deux messieurs de la caserne, ainsi que sir Derby Oaks et son jeune ami M. Foker, qui étaient souvent ensemble, et qui arrivaient toujours en tandem de Baymouth ; mais miss Fotheringay assistait rarement aux leçons, et descendait alors ordinairement dans la chambre de mistress Creed.

Le docteur et le major, qui se consultaient souvent, gémissaient secrètement de ces renseignements. Le major Pendennis exprimait franchement son désappointement, et le théologien lui-même était, je crois, mécontent de ne pouvoir trouver une tache dans la réputation de la pauvre miss Fotheringay.

Relativement à Pen aussi, le rapport de mistress Creed était favorable à vous faire damner. « Quand il vient, disait mistress Creed, elle ne reste jamais seule ; il lui faut toujours une tierce personne, moi ou un de mes enfants. Mistress Creed, madame, me dit-elle un jour, vous me ferez le plaisir, madame, de ne quitter la chambre sous aucun prétexte tant que ce jeune gentleman est ici. Et bien des fois je le voyais me regarder, le pauvre jeune homme, comme s'il eût désiré que je fusse bien loin. Il commença ensuite à venir pendant l'office, où naturellement je ne pouvais être à la maison ; mais elle fait toujours monter un des enfants, quand son papa est dehors ; ou bien il y a là le vieux M. Bowser qui lui donna sa leçon, ou enfin une des jeunes dames du thaiâtre. »

Et c'était la vérité. Quelques encouragements qu'on lui eût donnés avant qu'il eût fait l'aveu de son amour, la prudence de miss Emily fut prodigieuse, après que Pen eut fait sa déclaration. Aussi le pauvre diable s'irritait fort contre cette réserve désespérante, qui entretenait son ardeur tout en excitant son dépit.

Le major soupirait en considérant cet état de choses.

« Si ce n'était qu'une liaison temporaire, disait l'excellent homme, on pourrait la tolérer. Il faut qu'un jeune homme jette ses premiers feux et tout ce qui s'en suit ; mais un attachement vertueux, c'est le diable. Et cela vient de ces maudites idées romanesques que les garçons se fourrent dans la tête, quand ils sont élevés par des femmes.

— Permettez-moi de vous dire, major, que vous parlez un peu trop en homme du monde, répliqua le docteur. Rien n'est plus désirable pour Pen qu'un attachement vertueux à une demoiselle

de son rang et d'une fortune convenable ; je déplore aussi sincèrement que vous-même sa folie actuelle. Si j'étais son tuteur, je lui ordonnerais d'y renoncer.

— Ce qui serait, je vous jure, le bon moyen de le faire marier demain. Nous avons obtenu du temps, c'est tout, et il faut que nous en tirions le meilleur parti.

— Une idée, major, dit le docteur à la fin de la conversation où fut discuté ce qui précède. Je ne suis pas naturellement un coureur de théâtres ; mais si nous allions voir cette femme, qu'en pensez-vous ? »

Le major se mit à rire ; il était depuis quinte jours à Fairoaks, et, chose étrange, il n'avait jamais songé à cela.

« Eh ! fit-il, pourquoi pas ? Après tout, ce n'est pas ma nièce, mais miss Fotheringay l'actrice, et nous avons, aussi bien que tout autre, le droit de l'aller voir pour notre argent. »

Donc, un jour qu'on s'était arrangé pour que Pen dînât à la maison et passât la soirée avec sa mère, nos deux gentlemen d'âge se rendirent à Chatteries dans la chaise du docteur et dînèrent, comme une paire de joyeux garçons, à l'auberge du Roi Georges, avant d'aller au spectacle.

Il n'y avait que deux autres personnes dans la salle : un officier du régiment en garnison à Chatteries, et un jeune gentleman que le docteur croyait avoir vu quelque part. Ils les laissèrent à table et coururent au théâtre ; on jouait de nouveau Hamlet. Shakspeare était l'article XL de la profession de foi du gros vieux docteur Portman, et il se faisait un devoir d'en témoigner publiquement au moins une fois l'an.

Nous avons plus haut raconté la pièce, et dit comment ceux qui ont vu une fois miss Fotheringay dans le rôle d'Ophélia voient précisément la même chose à chaque représentation. Nos deux vieux gentlemen la regardèrent avec un intérêt extraordinaire, en songeant à la puissance du charme qu'elle exerçait sur le jeune Pen.

« Parbleu ! dit le major entre ses dents, en lorgnant la comédienne lorsque, étant rappelée, elle vint faire ses révérences su public très-clairsemé ; parbleu ! le jeune gredin n'a pas si mal choisi ! »

Le docteur applaudit bruyamment et loyalement.

« Parole d'honneur, dit-il, c'est une très-bonne actrice ; et je dois dire, major, qu'elle est douée de bien rares attraits.

— C'est ce que pense ce jeune officier de l'avant-scène, répliqua le major Pendennis, en montrant au docteur Portman le jeune dragon du café du Roi Georges, qui, assis dans la loge en question, applaudissait avec un immense enthousiasme.

— Et elle l'a regardé d'un air fort tendre aussi, pensa le major ; mais c'est leur coutume. »

Et il ferma sa lorgnette qu'il mit dans sa poche, comme s'il en avait assez vu pour ce soir-là. Naturellement le docteur ne proposa pas non plus de rester pour la petite pièce, de sorte qu'ils se levèrent et sortirent du théâtre. Le docteur rejoignit mistress Portman, qui était en visite au doyenné ; le major regagna l'hôtel du Roi Georges, où il avait retenu un lit ; et, chemin faisant, il fut travaillé d'une foule de pensées.

Tout en flânant lentement, le major Pendennis arriva à l'auberge du Roi Georges, où il trouva M. Morgan. Le fidèle valet l'attendait à la porte, l'arrêta au moment où il allait prendre une chandelle pour se coucher, et lui dit de cet air de déférence et de finesse qui lui était habituel :

« S'il vous plaisait d'entrer au café, monsieur, il y a là un jeune gentleman que vous verriez, je crois, volontiers.

— Quoi ! M. Arthur est-il ici ? dit le major en grande colère.

— Non, monsieur ; mais son grand ami, M. Foker. Le fils de lady Agnès Foker est ici, monsieur ; il a dormi dans la salle depuis qu'il a pris son dîner, et il vient de sonner pour son café, monsieur ; et j'ai pensé que peut-être vous plairait-il de lier conversation avec lui, » dit le valet en ouvrant la porte du café.

Le major entra, et vit en effet M. Foker, seul occupant de la salle. Il se frottait les yeux, assis à une table décorée de carafes vides et des restes d'un dessert. Il s'était proposé, lui aussi, d'aller au spectacle ; mais le sommeil l'avait surpris après un repas copieux ; il avait relevé ses jambes sur le divan et s'était endormi doucement, au lieu de se livrer aux émotions du drame.

Le major se demandait comment il entamerait la conversation ; mais le jeune homme lui évita cette peine.

« Vous désirez sans doute voir le journal du soir, monsieur ? » dit M. Foker, toujours communicatif et affable.

Et prenant le Globe sur sa table, il l'offrit au nouveau venu.

« Je vous suis très-obligé, répliqua le major en souriant et saluant avec reconnaissance. Si je dois en croire un air de famille, j'ai le plaisir de parler à M. Henry Foker, fils de lady Agnès Foker ; j'ai le bonheur de compter madame votre mère parmi mes connaissances ; et vous avez, monsieur, la figure des Rosherville.

— Holà ho !... Je vous demande pardon, monsieur, dit M. Foker ; je vous prenais... » Il allait dire : « Je vous prenais pour un commis-voyageur ; » mais il s'arrêta à temps. « À qui ai-je l'honneur de parler ? ajouta-t-il.

— À un parent d'un de vos amis et condisciples, Arthur Pendennis, mon neveu, qui m'a souvent parlé de vous dans les termes de la plus haute considération. Je suis le major Pendennis, dont vous l'avez sans doute entendu parler. Vous convient-il que je prenne mon soda-water à votre table ? J'ai eu le plaisir de m'asseoir à celle de votre grand-père.

— Monsieur, vous me rendez fier, dit M. Foker avec la plus grande politesse. De sorte que vous êtes l'oncle d'Arthur Pendennis, en vérité !

— Et son tuteur, ajouta le major.

— Il est aussi bon garçon que qui que ce soit, monsieur » reprit M. Foker.

— Je suis enchanté que telle soit votre opinion.

— Et intelligent aussi. Moi, j'ai toujours été stupide, c'est vrai ; maie voyez-vous, monsieur, je sais ce que c'est que d'avoir de l'esprit, et j'aime ceux qui en ont.

— Cela prouve également en faveur de votre goût et de votre esprit, dit le major ; j'ai entendu Arthur parler de vous en diverses occasions, et il faisait l'éloge de vos talents.

— Je ne suis pas fort sur les livres, répliqua M. Foker en hochant la tête ; je n'ai jamais pu rivaliser avec Pendennis, qui faisait les vers de la moitié de ses camarades… Et pourtant, reprit le jeune gentleman après une pause, vous êtes son tuteur, et j'espère que vous me pardonnerez de dire que je le crois ce que nous appelons un nigaud, » dit le candide jeune homme.

Tout aussitôt le major se trouva au milieu d'une conversation confidentielle très-intéressante.

« Et en quoi Arthur est-il un nigaud ? demanda-t-il avec un sourire.

— Vous savez, répondit Foker en clignant de l'œil (il eût cligné de l'œil au duc de Wellington avec tout aussi peu de scrupule, car il était dans cet état d'absence et de candeur intrépide qui vous vient quelquefois quand on a bu une couple de bouteilles de vin) ; vous savez bien vous-même qu'Arthur est un nigaud… pour ce qui est des femmes, car c'est ainsi que je l'entends.

— Il n'est pas le plus fort de nous, mon cher monsieur Harry, répliqua le major. J'ai ouï parler de quelque chose ; mais dites-m'en davantage, je voue prie.

— Eh ! monsieur, voyez… c'est un peu ma faute. Un soir il alla au spectacle… car, voyez-vous, je suis ici étudiant pour mon examen pendant les grandes vacances ; seulement, je viens très-souvent de Baymouth dans mon véhicule. Donc, monsieur, nous allâmes au spectacle, et Pen s'amouracha tout à coup de miss Fo-

theringay, dont le vrai nom est Costigan, une fille d'une rare beauté ; et le lendemain matin je le présentai au général, comme nous appelons le père de l'actrice : un véritable vieux chenapan et un fameux ami du grog au whisky ; et voilà qu'Arthur est devenu intime avec lui, qu'il fait la cour à la belle et qu'il lui a même offert de l'épouser, Dieu me pardonne ! dit Foker en frappant de la main sur la table au point de faire tinter tout le dessert.

— Quoi ! vous le savez aussi ? demanda le major.

— Si je le sais ? vraiment, et bien d'autres choses encore. Nous en parlions à la pension des officiers, hier, en taquinant Derby Oaks jusqu'à le rendre furieux. Vous connaissez sir Derby Oaks ? nous avons dîné ensemble, et il est allé au spectacle. Nous étions debout sur le seuil, à fumer, je crois, quand vous êtes entré pour dîner.

— Je me rappelle sir Thomas Oaks, son père, avant qu'il fût baronnet ou chevalier ; il demeurait dans Cavendish-Square, et était médecin de la reine Charlotte.

— Le jeune fait danser les guinées, je puis vous le dire, reprit M. Foker.

— Est-ce que sir Derby Oaks est un autre soupirant ? demanda le major avec autant de plaisir que d'empressement.

— Un autre quoi ? s'écria M. Foker.

— Un autre admirateur de miss Fotheringay ?

— Le bon Dieu vous bénisse ! Nous l'appelons Lundi Mercredi et Vendredi, et nous appelons Pen Mardi Jeudi et Samedi. Mais remarquez bien qu'ils ne font rien de mal. Non, non ! miss Fothe-

ringay est bien trop éveillée pour cela, major Pendennis. Elle joue l'un contre l'autre. C'est ce qu'on appelle avoir deux cordes à son arc.

— Je trouve que vous avez l'air passablement éveillé aussi, monsieur Foker, dit le major en riant,

— Assez bien, je vous remercie, monsieur… et vous-même ? répliqua Foker imperturbablement. Je ne suis pas un aigle, mais j'ai assez de plumes pour voler ; et mes amis pensent que je sais assez bien l'heure qu'il est. Voulez-vous que je vous dise l'heure du jour ?

— Parole d'honneur ! répliqua le major, tout à fait enchanté ; je crois que vous pouvez me rendre un très-grand service. Vous êtes un jeune homme du monde, et j'aime à avoir affaire à vos pareils. Aussi je n'ai pas besoin de vous dire que ma famille n'est pas du tout charmée de l'absurde intrigue dans laquelle Arthur est engagé.

— Je le pense bien, dit M. Foker. Les relations de la belle sont peu convenables. Il a été bu trop de bière sur les lieux. Il est inutile qu'un Irlandais se présente. Voilà, je crois, votre opinion. »

Le major lui dit qu'il ne se trompait pas, quoique, entre nous, il ne comprît pas très-clairement les allusions de M. Foker. Puis il se mit à examiner sa nouvelle connaissance sur l'aimable famille où son neveu se proposait d'entrer. Il eut bientôt tiré du candide témoin une foule de particularités relatives à la maison de Costigan.

Pour rendre justice à M. Foker, nous devons dire qu'il parla d'une manière très-favorable de la moralité de M. et de miss

Costigan.

« Voyez-vous, dit-il, je crois que le général est grand ami du joyeux bol, et, si je voulais mettre mon argent en lieu sûr, ce n'est pas sa poche que je choisirais ; mais il a toujours veillé soigneusement sur sa fille, et ni lui ni elle ne souffriraient rien de contraire à l'honneur. Dans toute la troupe, on parle des attentions de Pen pour miss Costigan, et je sais tout ce qui se passe par une jeune personne qui était l'amie intime de la belle, et chez laquelle je prends quelquefois le thé en famille. Miss Rouncy dit que sir Derby Oaks n'a fait que rôder autour de miss Fotheringay depuis qu'il est arrivé ici avec son régiment ; mais Pen est venu dernièrement qui lui a coupé l'herbe sous le pied, et le baronnet s'est tellement enflammé, qu'il a été sur le point d'offrir aussi sa main et sa fortune. Plût à Dieu qu'il le fît ! vous verriez alors sur lequel des deux se précipiterait miss Fotheringay.

— C'est ce que je pensais, dit le major. Vous me faites grand plaisir, monsieur Foker. Je voudrais avoir eu occasion de vous voir plus tôt.

— Je n'aime pas à me mêler des affaires des autres ; je ne parle que lorsque l'on m'interroge, et, dans ce cas, s'il n'y a pas d'objections, je réponds assez librement. J'ai appris que votre domestique avait cherché à voir le mien ; mais je n'ai su moi-même ce qui se passait qu'après la scène entre miss Fotheringay et miss Rouncy au sujet des plumes d'autruche : c'est alors que miss Rouncy m'a tout dit.

— Miss Rouncy était donc la confidente de l'autre ?

— La confidente ? je le crois. Mais elle a deux fois autant d'esprit que Fotheringay ; elle est lettrée aussi, tandis que miss Fo-

theringay ne sait guère que lire.

— Elle sait écrire, dit le major, se rappelant la poche de côté de Pen.

Foker partit d'un éclat de rire sardonique.

« Hi ! hi !... c'est Rouncy qui lui écrit ses lettres, chacune de ses lettres, dit-il ; et, depuis qu'elles se sont brouillées, l'autre ne sait plus comment diable s'arranger. Miss Rouncy a une très-jolie main, tandis que c'est pour la vieille une terrible besogne d'écrire et de mettre l'orthographe quand Bows n'est pas à côté d'elle. Rouncy lui a fait quelques modèles d'écriture dernièrement ; elle a une main superbe, Rouncy.

— Je suppose que vous la connaissez bien, dit le major d'un air malin. À quoi M. Foker cligna de l'œil encore une fois. Je donnerais beaucoup pour avoir un échantillon de son écriture, ajouta le major Pendennis ; je crois bien que vous pourriez m'en donner un.

— Non, non, ce serait par trop mal, répliqua Foker. Peut-être n'aurais-je pas dû dire tout ce que j'ai dit. L'écriture de miss Fotheringay n'est pas, je crois, si mauvaise ; seulement elle s'est fait écrire sa première lettre par miss Rouncy, et a dû continuer ensuite de se servir de cet intermédiaire. Mais prenez note de ce que je vous dis : il n'y aura plus de lettres jusqu'à ce que les deux actrices se soient réconciliées.

— J'espère qu'elles ne se réconcilieront jamais, dit le major avec une grande sincérité ; et je ne puis vous dire combien je suis enchanté d'avoir eu la bonne fortune de faire votre connaissance. Vous devez sentir, vous qui êtes homme du monde, mon cher

monsieur, combien serait fatal pour l'avenir de mon neveu le mariage qu'il a en vue, et combien nous sommes tous impatients de l'affranchir de cet absurde engagement.

— Il est devenu d'une force rare ; j'ai vu ses vers ; Rouncy les copiait. Et je me disais en les voyant : Attrapez-moi à écrire des vers à une femme ! Rien que ça !

— Il s'est fait la risée du public, comme maint bon garçon avant lui. Comment pouvons-nous lui faire voir sa folie et l'en guérir ? Je suis sûr que vous nous aiderez de tout votre pouvoir à tirer un généreux jeune homme des mains d'une paire d'intrigants tels que semblent l'être ce père et cette fille. Il n'est pas question d'amour du côté de la demoiselle.

— D'amour ! vraiment ! Si Pen n'avait pas deux mille livres sterling de rente à sa majorité…

— Si Pen n'avait pas quoi ? s'écria le major avec étonnement.

— Deux mille livres sterling de rente. Est-ce qu'il ne les a pas ? Le général dit qu'il les a.

— Mon cher ami, s'écria le major avec une vivacité que ce gentleman montrait rarement ; merci !… merci !… Je commence à voir clair à présent… Deux mille livres sterling de rente ! Mais sa mère n'en a en tout que cinq cents… Elle est de constitution à vivre quatre-vingts ans, et Arthur n'a rien, rien que ce qu'elle pourra lui donner.

— Quoi ! il n'est donc pas riche ?

— Sur mon honneur, il n'a que ce que je dis.

— Et vous n'avez pas dessein de lui laisser quelque chose ? »

Le major avait mis en fonds perdu tout l'argent qu'il avait pu ramasser, de sorte qu'il ne devait rien laisser à Pen ; mais il ne confia pas ce détail à Foker.

« Combien pensez-vous que puisse économiser un major en demi-solde ? demanda-t-il. Si ces gens-là le considèrent comme un homme de fortune, ils sont dans l'erreur la plus complète… et… et vous m'avez rendu le plus heureux des hommes.

— Monsieur, tout à votre service, répliqua M. Foker.

Et, quand ils se séparèrent pour la nuit, ils se serrèrent la main avec la plus grande cordialité, le plus jeune promettant au plus vieux de ne pas quitter Chatteries sans avoir une autre conversation avec lui le lendemain matin.

Mais tandis que le major montait à sa chambre et que M. Foker fumait son cigare, adossé à l'un des piliers de la porte de l'auberge du Roi Georges, Pen, à dix milles de là, était très-probablement dans son lit, baisant les lettres de son Emily.

Le lendemain matin, avant que M. Foker s'en allât dans son véhicule, l'insinuant major possédait en portefeuille une lettre de miss Rouncy. Que cela serve de leçon aux femmes, afin qu'elles n'écrivent pas à la légère. Ce fut avec une grande satisfaction que le major Pendennis se rendit au doyenné pour voir le docteur Portman et lui conter les heureuses découvertes qu'il avait faites la veille. Et, pendant qu'ils étaient en conversation confidentielle dans la salle à manger aux boiseries de chêne, leurs regards rencontraient, de l'autre côté de la pelouse, la fenêtre du capitaine Costigan ; cette même fenêtre où, quelque trois semaines auparavant, le pauvre Pen n'avait été que trop visible. Le docteur fut très-indigné contre mistress Creed, la propriétaire, qui avait eu la

duplicité de lui cacher les fréquentes visites de sir Derby Oaks aux Costigan ; il menaça de lui interdire l'entrée de la cathédrale. Mais l'avisé major pensait que tout était pour le mieux ; et, ayant tenu conseil avec lui-même durant la nuit, il se sentit de force à aller affronter le capitaine Costigan.

« Je vais combattre le dragon, dit-il en riant au docteur Portman.

— Et moi, je vous donne ma bénédiction, monsieur, en vous souhaitant bonne chance, » répliqua le docteur.

Peut-être M. et mistress Portman et miss Mira, assis dans le salon en compagnie de leur amie, la femme du doyen, tournèrent-ils plus d'une fois leurs regards vers la fenêtre de l'ennemi pour découvrir quelques signes du combat.

Le major fit le tour, selon les instructions qu'il avait reçues, et ne tarda pas à trouver la petite porte de mistress Creed. Il franchit le seuil, et, tandis qu'il montait à l'appartement du capitaine Costigan, il put entendre un bruit de pieds frappant le plancher et de grands cris de : Ha ! ha !

« C'est sir Derby Oaks prenant sa leçon d'escrime, dit l'enfant qui pilotait le major Pendennis. Il la prend les lundis, mercredis et vendredis. *

Le major frappa à la porte. Enfin un gentleman de haute stature s'avança, tenant d'une main un fleuret et un masque, et de l'autre un gant pour faire des armes,

Pendennis le salua avec déférence.

« Je crois avoir l'honneur de parler au capitaine Costigan… Je suis le major Pendennis. »

Le capitaine ramena son arme à la position du salut et dit :

« Major, l'honnor est pour moa ; je suis enchannté de vous voir. »

Tome 1 · 11

Le major Pendennis et le capitaine Costigan étaient deux vieux soldats accoutumés à faire face à l'ennemi. Nous pouvons donc présumer qu'ils gardèrent parfaitement leur présence d'esprit. Mais le reste de la société assemblée dans le salon de Cos fut peut-être un peu troublé de l'apparition de Pendennis. Le cœur indolent de miss Fotheringay commença sans doute à battre plus vite, car ses joues se couvrirent d'une vive et saine rougeur au moment où le lieutenant sir Derby Oaks lui lança un sombre regard. Le petit vieillard tortu assis dans l'embrasure de la fenêtre, qui avait été témoin de l'assaut d'armes entre les deux gentlemen, et que le tapage des combattants avait forcé de renoncer à sa besogne (il s'était mis à copier de la musique pour l'orchestre du théâtre), se tourna vivement vers le nouveau venu quand le major aux bottes cirées entra dans l'appartement, distribuant à tous les assistants les plus gracieux saluts.

« Ma fille… mon ami, M. Bows… mon brave jeune élève et ami, sir Derby Oaks, car je puis le qualifier ainsi, dit Costigan en appelant par un geste grandiose l'attention du major sur chacun

de ces personnages. Dans un moment, major, votre humble serviteur sera tout à vous. »

Se précipiter dans la petite pièce attenante, qui était sa chambre à coucher ; donner à ses cheveux tombant à plat un coup de brosse (quelle antique et merveilleuse pièce que cette brosse !) ; arracher son vieux col-cravate et le remplacer par un autre, œuvre d'Emily ; prendre un joli col de chemise bien blanc, et endosser l'habit neuf qu'il s'était fait faire à l'occasion du bénéfice de miss Fotheringay : ce fut l'affaire d'une minute pour notre Costigan encore vif et alerte.

Sir Derby le suivit dans cette chambre et en ressortit bientôt vêtu d'une petite jaquette où sa grosse personne se trouvait fort à l'étroit, et qui faisait l'admiration du jeune officier lui-même, de miss Fotheringay, et peut-être aussi du pauvre Pen.

Cependant la conversation s'était engagée entre l'actrice et le nouveau venu. Les réflexions d'usage sur la température avaient été échangées avant que Costigan fût rentré, vêtu de son habit neuf.

« Je n'ai pas besoin, maijor, dit-il de son ton le plus poli et avec son plus gras accent, de vous faire mes excuses pour vous avoir reçu en manches de chemise.

— Un vieux militaire ne peut s'occuper plus dignement qu'à enseigner aux plus jeunes comment ils doivent se servir de leur épée, répliqua bravement le major. Je me rappelle avoir ouï dire, dans mon temps, que vous saviez faire bon usage de la vôtre, capitaine Costigan.

— Quoi ! vous avez entendu parler de Jack Costigan, major ? » dit l'autre avec emphase.

Le major en avait effectivement entendu parler. Il avait sondé son neveu, et tiré de lui tout ce qu'il savait sur le compte de son nouvel ami, l'officier irlandais. Nous ne saurions dire, toutefois, s'il ne connaissait le capitaine que par les renseignements ainsi obtenus, ou s'il se le rappelait réellement. Cependant le major Pendennis était un homme d'honneur, de la véracité de qui personne ne doutait ; et il dit qu'il se souvenait parfaitement de s'être trouvé avec M. Costigan et de l'avoir entendu chanter à la table de sir Richard Strachan, à Walcheren.

En entendant ces paroles et le ton de cordiale affabilité dont elles étaient dites, Bows leva les yeux, tout à fait intrigué.

« Mais nous parlerons de ces choses une autre fois, reprit le major, qui ne voulait peut-être pas se compromettre. Aujourd'hui je suis venu pour présenter mes respects à miss Fotheringay. »

Il la salua une seconde fois d'une manière si élégante et si gracieuse qu'il n'aurait pu faire mieux pour une duchesse.

« J'avais entendu, madame, parler de votre jeu par mon neveu, qui vous aime à la folie, comme je crois que vous le savez fort bien, dit le major. Mais Arthur n'est qu'un enfant, un adolescent capricieux et enthousiaste, dont il ne faut pas prendre les opinions au pied de la lettre ; aussi j'avoue que je désirais juger par moi-même. Permettez-moi de vous dire que votre jeu m'a enchanté et étonné. J'ai vu nos meilleures actrices, et, parole d'honneur ! je crois que vous les surpasses toutes. Vous êtes aussi majestueuse que mistress Siddons.

— Ma foi, je l'ai toujours dit, interrompit Costigan en clignant de l'œil à sa fille. Major, prenez un siége. »

Àcet avis indirect, Milly se leva et débarrassa d'une robe de satin décousue le seul siége vacant, qu'elle présenta au major Pendennis avec une de ses plus belles révérences.

— Vous êtes aussi pathétique que miss O'Neil, continua-t-il en s'asseyant, après avoir salué. Vos morceaux de chant m'ont rappelé mistress Jordan dans son meilleur temps, quand nous étions jeunes, capitaine Costigan ; et vos manières sont celles de Mars. Avez-vous jamais vu Mars, miss Fotheringay ?

— Il y avait deux Mahers dans Crew-Street, répliqua miss Emily. Fanny était assez bien, mais Biddy n'était pas grand'chose.

— C'est du dieu de la guerre, pour sûr, que parle le major, ma chère Milly, interrompit le père.

— Non, ce n'est pas de ce Mars-là que je parlais, quoique l'on puisse, je suppose, pardonner à Vénus de penser à lui, » reprit le major en adressant un sourire à sir Derby Oaks, qui rentrait alors vêtu de son étroite jaquette.

Mais l'actrice ne comprit rien à ces paroles, et ce compliment ne pacifia point sir Derby, qui probablement ne le comprit pas non plus. Dans tous les cas, il le reçut d'un air fort roide et fort boudeur, lançant des regards sombres et inquiets à miss Fotheringay, comme pour lui demander : Que diable cet homme fait-il ici ? »

Le major Pendennis ne fut pas le moins du monde contrarié de la mauvaise humeur du gentleman. Tout au contraire, il en fut enchanté.

« Ainsi, pensa-t-il, il y a un rival sur le terrain. »

Et il fit des vœux pour que sir Derby fût non-seulement un rival, mais encore le gagnant dans cette partie d'amour où Pen et lui étaient engagés.

« Je crains d'avoir interrompu votre leçon d'escrime ; mais je ne suis que pour très-peu de temps à Chatteries, et j'étais fort désireux de me faire connaître à mon vieux compagnon d'armes, le capitaine Costigan, ainsi que de voir de plus près une dame qui m'avait tant charmé sur la scène. Je n'ai pas été le seul homme épris de vous hier soir, miss Fotheringay… s'il faut que je vous appelle ainsi, vous dont le nom de famille est si noble et si ancien ! Il y avait un révérend de mes amis qui est rentré chez lui tout enthousiasmé d'Ophélia ; et j'ai vu sir Derby Oaks jeter un bouquet que jamais aucune actrice n'avait mieux mérité. J'en aurais apporté moi-même, si j'avais su ce que j'allais voir… Mais ces fleurs dans un verre d'eau sur la cheminée ne sont-elles pas celles de notre jeune guerrier ?

— J'aime beaucoup les fleurs, » dit miss Fotheringay en lançant une langoureuse œillade à sir Derby,

Le baronnet continua de bouder.

« De douces fleurs à ma douce amie !… N'est-ce pas ce qui se dit dans le drame ? demanda M. Pendennis, résolu à être de bonne humeur.

— Que je meure, si j'en sais rien ! C'est probable ; je ne suis pas très-lettré, répondit sir Derby.

— Est-ce possible ? continua le major d'un air de surprise. Vous n'avez donc pas hérité, sir Derby, de l'amour de votre père

pour les lettres ? C'était un savant remarquable, et j'ai eu l'honneur de le connaître beaucoup.

— Vraiment ! dit l'autre en hochant la tête d'un air sombre.

— Il m'a sauvé la vie, ajouta Pendennis.

— Est-ce bien vrai ? s'écria miss Fotheringay, en roulant de grands yeux d'abord avec surprise vers le major, puis avec gratitude vers sir Derby. Mais ce dernier était à l'épreuve de ces coups d'œil ; et, loin de paraître charmé de ce que son père, l'apothicaire, eût sauvé la vie au major Pendennis, le jeune homme semblait vraiment désirer que l'événement eût tourné de la manière opposée.

— Mon père était, je crois, un très-bon médecin, répliqua le jeune gentleman. Pour moi, ce n'est pas mon métier. Je vous souhaite le bonjour, monsieur. J'ai un rendez-vous… Cos, à tantôt… Bonjour, miss Fotheringay. »

Et, malgré les regards suppliants et les provocants sourires de la jeune dame, le dragon sortit après un salut fort roide. On entendit le cliquetis de son sabre lorsqu'il descendit à grandes enjambées l'escalier vermoulu, puis les accents irrités de sa voix, quand il maudit le petit Tom Creed qui s'amusait dans le corridor, et dont sir Derby envoya d'un coup de pied la toupie avec un juron dans la rue.

Le major ne sourit pas le moins du monde, quelque divertissante que fût cette scène.

« Un prodigieusement beau jeune homme !… je n'ai jamais vu de soldat qui eût meilleure mine, dit-il à Costigan.

— Il fait honneur à l'armée et à l'espèce humaine en général, repartit Costigan. C'est un jeune homme de manières parfaites, d'une politesse très-affable et d'une fortune princière. Sa table est somptueuse ; il est adauré dans le régiment ; et il pèse cent soixante livres.

— Un champion accompli, dit le major en riant. Je ne doute pas que toutes les dames ne l'admirent.

— Il est très-bien malgré son poids, maintenant qu'il est jeune, dit Milly ; mais il n'a pas de conversation.

— C'est à cheval qu'il fait le meilleur effet, » dit M. Bows.

Àquoi Milly répliqua que le baronnet était arrivé troisième dans un steeple-chase, sur son cheval Tareaways.

Et le major commença à comprendre que la jeune dame n'était pas un rare génie. « Comment, étant si stupide, peut-elle jouer si bien ? » se demandait-il avec étonnement.

Costigan, avec l'hospitalité des Irlandais, offrit naturellement quelques rafraîchissements à son hôte. Et le major, qui n'avait pas plus faim que vous, lecteur, après un dîner chez le lord-maire, déclara qu'il aimerait par-dessus tout un biscuit et un verre de vin, parce qu'il se sentait l'estomac creux. Il savait que rien ne flatte un homme comme d'accepter une petite politesse qu'il vous offre, et que l'on devient nécessairement bien disposé pour celui à qui l'on donne l'hospitalité.

« Un peu de notre vieux madaire, Milly, mon amour, » dit Costigan en clignant de l'œil à sa fille.

Celle-ci, répondant à son père par un regard d'intelligence, sortit de la chambre et descendit l'escalier pour appeler son petit émissaire Tommy Creed. Lui ayant donné une pièce de monnaie, elle le chargea d'acheter une pinte de madaire à l'enseigne des Raisins, et pour six pence de biscuits assortis chez le boulanger. Elle lui promit deux de ces biscuits en récompense, s'il se hâtait de revenir.

Pendant que Tommy Creed faisait cette commission, miss Costigan resta à l'attendre chez mistress Creed, la propriétaire, à qui elle raconta que le major, oncle de M. Arthur Pendennis, était en haut, un vieux gentleman fort aimable, au parler plein de douceur, et dans la bouche duquel un morceau de beurre ne se fondrait pas ; elle ajouta que sir Derby était parti dans un accès de fureur jalouse. Que fallait-il faire pour les pacifier tous deux ?

« Elle tient les clefs de la cave, major, dit M. Costigan lorsque sa fille sortit.

— Parole d'honneur, vous avez une ravissante sommelière, répliqua galamment le major, et je ne m'étonne plus que les jeunes gens soient fous d'elle. Quand nous avions leur âge, capitaine Costigan, je pense que des femmes moins belles eussent fait notre affaire.

— C'est vrai, vous pouvez bien le dire, monsieur… et heureux celui qui l'épousera. Demandez à mon ami Bob Bows, que voilà, si l'esperit de miss Fotheringay n'est pas supérior même à sa beauté, si elle ne possède pas une intelligence cueultivée, un jugement parfait et le plus aimable charactère.

— Oh ! sans doute, répliqua Bows un peu sèchement. Voici Hébé qui revient, rougissante, de la cave ! Ne pensez-vous pas

qu'il soit temps d'aller à la répétition, miss Hébé ? On vous mettra à l'amende, si vous arrivez trop tard. »

Et il jeta à la jeune femme un regard qui voulait dire qu'ils feraient beaucoup mieux de sortir, et de laisser les deux vieux ensemble.

Àcet ordre, miss Hébé prit son chapeau et son châle ; elle souriait, elle semblait contente, elle était extraordinairement jolie. Bows ramassa son rouleau de papiers, et traversa la chambre, clopin dopant, pour prendre sa canne et son chapeau.

« Faut-il que vous partiez ? dit le major. Ne pouvez-vous nous donner quelques minutes de plus, miss Fotheringay ? Avant que vous nous quittiez, permettez à un vieux bonhomme de vous serrer la main ; croyez que je suis fier d'avoir eu l'honneur de faire votre connaissance, et très-sincèrement désireux d'être compté au nombre de vos amis. »

Àla fin de cette galante allocution, miss Fotheringay fit une profonde révérence ; le major la suivit jusqu'à la porte, où il lui pressa la main de la façon la plus bienveillante et la plus paternelle. Bows fut tout intrigué de cette marque de cordialité.

« Les parents du jeune homme ne peuvent vouloir sérieusement la lui faire épouser, » se dit-il.

Et il s'éloigna avec l'actrice.

« À notre affaire maintenant, » pensa le major Pendennis.

Quant à Costigan, il se hâta de profiter de l'absence de sa fille pour boire le reste du vin ; et, la main tremblante d'avidité, il vida verre sur verre du madère acheté à l'enseigne des Raisins.

Le major revint vers la table, prit son verre et le vida en faisant joyeusement claquer la langue. C'eût été le meilleur madère de lord Steyne, et non du vin du Cap acheté au cabaret, qu'il n'aurait pu en paraître plus satisfait.

« Quel fameux madère, capitaine Costigan ! dit-il. D'où le tirez-vous ?… Je bois à la santé de cette charmante créature. Ma foi ! capitaine, je ne m'étonne plus que les hommes soient fous d'elle. Jamais de ma vie je n'ai vu des yeux pareils ni des manières aussi distinguées. Je suis sûr que son intelligence égale sa beauté, et je ne doute pas qu'elle ne soit aussi bonne que spirituelle.

— C'est une bonne fille, monsieur, une bonne fille, répliqua le père enchanté, et je fais de tout mon cœur raison à votre toast… Faut-il envoyer à… à la cave chercher une autre pinte ? C'est à portée de la main. Non ?… Eh bien, monsieur, vous pouvez dire en toute vérité que c'est une bonne fille, l'orgueil et la gloire de son père, de l'honnête vieux Jack Costigan. Celui qui l'épousera, monsieur, aura un bijou de femme ; et je bois à la santé de cet heureux coquin, monsieur… Vous savez de qui je parle, major.

— Je ne suis pas surpris que jeunes et vieux en deviennent amoureux, reprit le major, et je dois vous dire franchement que, bien que je fusse très-irrité contre mon pauvre neveu Arthur en apprenant la passion du jeune homme, je la lui pardonne complètement à présent que j'ai vu l'objet de son amour. Par Georges ! j'entrerais volontiers moi-même dans la lice, si je n'étais trop vieux, et trop pauvre aussi.

— Il n'y a pas de meilleur homme que vous, major, s'écria Jack transporté. Votre amitié, monsieur, me ravit. Votre admiration

pour ma fille me fait venir les larmes aux yeux ; oui, monsieur, les larmes… des larmes nobles et mâles ! Et quand elle quittera mon humble demeure pour votre plus splendide manoir, j'espère qu'elle y gardera une place pour son pauvre vieux père, le pauvre vieux Jack Costigan. »

Le capitaine ne voulait pas que sa conduite fût en désaccord avec les paroles qu'il adressait au major, et ses yeux injectés de sang se remplirent de larmes.

« Vos sentiments vous font honneur, dit l'autre. Mais, capitaine Costigan, vous avez dit un mot qui me fait sourire, malgré moi.

— Quel est-il, monsieur ? demanda Jack, qui s'était élevé à une hauteur trop héroïque et trop sentimentale pour en descendre aussitôt.

— Vous parliez de notre splendide manoir, c'est-à-dire de la maison de ma sœur.

— Je parlais du parc et du manoir d'Arthur Pendennis, esquire, de Fairoaks-Park, que j'espère voir meimbre du parlement pour sa ville natale de Clavering, quand il sera en aige d'occuper ce poste honorable ! » s'écria le capitaine avec beaucoup de dignité.

Le major sourit en reconnaissant une flèche lancée par son propre arc. C'était lui qui avait inspiré à Pen l'idée de siéger au parlement pour le bourg de Clavering, et le pauvre garçon s'était évidemment vanté à Costigan et à l'objet de son amour, leur faisant entrevoir cet honneur comme une chose assurée.

« Fairoaks-Park, mon cher monsieur ! dit le major. Connaissez-vous notre histoire ? Nous sommes certainement d'une famille excessivement ancienne ; mais j'ai commencé ma carrière avec à peine assez d'argent pour acheter mon brevet ; et mon frère aîné était un apothicaire de province, qui a tiré de son pilon et de son mortier chaque schelling qu'il possédait à sa mort.

— Je veux bien ne pas insister sur cette objection, monsieur, répliqua majestueusement Costigan, à cause de la considération dont jouit votre famille.

— Peste soit de l'impudent ! pensa le major ; mais il se contenta de sourire et de s'incliner.

— Les Costigan, eux aussi, ont eu des malheurs, et notre manoir de Castle-Costigan n'est plus ce qu'il était. J'ai connu des apothicaires très-honorables, monsieur, et il en est un à Dublin qui a eu l'honnor de dîner à la taible du vice-roi.

— Vous êtes bien bon de nous accorder le bienfait de votre charité, continua le major ; mais permettez-moi de vous dire que vous n'êtes pas dans la question. Vous parliez tout à l'heure de mon neveu comme de l'héritier de Fairoaks-Park, et de je ne sais quoi encore.

— De quelques rentes sur l'État, je n'en doute pas, maijor, et de quelque chose de joli que vous lui laisserez un jour.

— Mon bon monsieur, je vous dis que ce garçon est fils d'un apothicaire de province, s'écria le major Pendennis, et que, lorsqu'il atteindra sa majorité, il ne sera pas d'un schelling plus riche qu'aujourd'hui !

— Bah ! major, vous vous moquez de moi, dit M. Costigan. Mon jeune ami est, je n'en doute pas, l'héritier de deux mille livres sterling de rente.

— Deux mille grains de sable ! Je vous demande pardon, mon cher monsieur ; mais est-ce que ce garçon vous aurait mystifié ?… Ce n'est pas son habitude. Je vous donne ma parole d'honneur de gentleman et d'exécuteur testamentaire de mon frère, que ce dernier n'a pas laissé plus de cinq cents livres de rente.

— Avec de l'aiconomie, c'est une jolie somme encore, monsieur, répliqua le capitaine. Vrai ! j'ai connu un homme qui, avec cinq cents livres de rente, buvait tous les jours son bordeaux et se promenait en voiture à quatre chevaux… en Irlande, monsieur ! Nous nous arrangerons pour vivre avec cela, monsieur… reposez-vous sur Jack Costigan pour cela.

— Mon cher capitaine Costigan… je vous donne ma parole que mon frère n'a pas laissé un schelling à son fils Arthur.

— Vous moquez-vous de moi, maijor Pendennis ? s'écria Jack Costigan. Est-ce que vous vous jouez des sentiments d'un père et d'un gentleman ?

— Je vous dis l'honnête vérité, répliqua le major Pendennis. Tout ce qu'il avait, mon frère l'a laissé à sa veuve, avec réversion partielle à son fils, il est vrai. Mais c'est une jeune femme qui peut se remarier si elle est offensée de la conduite d'Arthur ; ou bien elle peut lui survivre, car elle est d'une famille où l'on vit extraordinairement longtemps. Or, je vous le demande, à vous gentleman et homme du monde, quelle pension ma sœur, mistress Pendennis, peut-elle faire à son fils, n'ayant elle-même pour toute fortune que cinq cents livres sterling de rente ? Et cette

pension permettrait-elle au jeune homme de vivre avec votre fille d'une manière digne du rang que doit tenir une dame si accomplie ?

— Dois-je conclure de vos paroles, monsieur, que le jeune gentleman, votre neveu, si bien accueilli par moi et aimé comme le fils de mes entrailles, n'est qu'un impostor qui s'est joué des affections de mon enfant chérie ? s'écria le général, ne pouvant contenir sa fureur. Vous-même, monsieur, avez-vous agi sur le caractère susceptible du jeune homme pour l'amener à briser son engagement et en même temps le cœur de mon Emily adorée ? Prenez garde, monsieur, si vous voulez vous jouer de l'honneur de Jack Costigan ! Si je pensais qu'un mortel eût cette intention, oh ! par le ciel ! il me faudrait son sang, monsieur… fût-il jeune ou vieux.

— Monsieur Costigan ! s'écria le major.

— M. Costigan sait protéger son propre honneur et celui de sa fille… et il le fera, monsieur, répliqua l'autre. Voyez cette commode, monsieur ; elle contient des monceaux de lettres que cette vipère a adressées à cette innocente enfant. Il y a des promesses là, monsieur, en nombre suffisant pour en remplir un carton ; et quand j'aurai traîné le scélérat devant les cours de justice, quand j'aurai fait connaître son parjure et son déshonneur, j'ai un autre remède dans cette boîte d'acajou, monsieur ; un remède qui me fera raison, monsieur… prenez bonne note de mes paroles, major Pendennis… qui me fera raison de quiconque aura conseillé à votre neveu d'insulter un soldat et un gentleman. Quoi ! l'on se moquerait de ma fille, et mes cheveux gris seraient déshonorés par le fils d'un apothicaire ! Ah ! par les vertus des cieux, monsieur ! je voudrais voir l'homme qui ferait cela.

— Vous me menacez donc d'abord de publier les lettres d'un garçon de dix-huit ans à une femme de vingt-huit, après quoi vous me feriez l'honneur de me provoquer en duel ? demanda le major avec le plus grand sang-froid.

— Vous avez décrit mes intentions avec une parfaite exactitude, maijor Pendennis, répondit le capitaine en ramenant vers son menton ses favoris hérissés.

— Bien, bien ; nous arrangerons cela plus tard. Mais avant d'en venir à la poudre et à la balle, mon bon monsieur, veuillez, je vous prie, vous demander à vous-même de quelle manière je vous ai offensé. Je vous ai dit que mon neveu dépendait de sa mère, qui n'a guère plus de cinq cents livres sterling de rente.

— J'ai mon opinion personnelle sur l'exactitude de cette assertion, dit le capitaine.

— Voulez-vous aller voir les hommes de loi de ma sœur, MM. Tatham de cette ville, et vous assurer par vous-même de la vérité ?

— Je refuse de voir ces messieurs, répliqua le capitaine d'un air assez confus. Si les choses sont telles que vous dites, j'ai été atrocement trompé par quelqu'un, et je me vengerai de ce quelqu'un.

— Est-ce mon neveu ? s'écria le major, se levant et mettant son chapeau. Vous a-t-il jamais dit qu'il possédait deux mille livres de rente ? S'il l'a dit, je me suis abusé sur le compte de ce garçon. Mentir n'est pas une habitude dans notre famille, monsieur Costigan, et je ne pense pas que le fils de mon frère ait appris à dire des mensonges. Réfléchissez et cherchez si vous ne

vous êtes pas trompé vous-même, ou si vous n'avez pas adopté à la légère quelque commérage extravagant… Pour ce qui me regarde, monsieur, libre à vous de comprendre que tous les Costigan d'Irlande ne me feraient pas peur, et que je sais parfaitement me défendre contre toutes menaces, de quelque quartier qu'elles viennent. Je suis ici en qualité de tuteur du jeune homme, pour protester contre un mariage très-absurde et très-inégal, qui ne peut amener que pauvreté et misère à sa suite. En l'empêchant, je me crois l'ami de votre fille (qui est, je n'en doute pas, une honorable jeune dame) tout autant que l'ami de ma propre famille ; et j'empêcherai ce mariage, monsieur, par tous les moyens qui sont en mon pouvoir. À présent j'ai dit tout ce que j'avais à dire, monsieur.

— Mais je n'ai pas tout dit, moi, major Pendennis… et vous aurez de mes nouvelles, répliqua M. Costigan avec un regard d'une effrayante sévérité.

— Mordieu ! monsieur, que voulez-vous dire ? demanda le major en se retournant sur le seuil et regardant en face l'in trépide Costigan.

— Vous avez dit, je crois, dans le cours de la conversation, que vous logiez à l'hôtel du Roi Georges, ajouta M. Costigan d'un air majestueux. Un ami vous y rejoindra avant que vous quittiez la ville, monsieur.

— Qu'il se dépêche, monsieur Costigan ! s'écria le major, presque hors de lui de fureur. Je vous souhaite le bonsoir, monsieur. »

Le capitaine Costigan, arrivé sur le palier, salua d'un air de superbe défi le major qui descendait l'escalier.

Il a déjà été fait mention, dans cette histoire, de M. Garbetts, premier rôle tragique, jeune acteur de grandes espérances et de carrure athlétique, de mœurs joyeuses et de penchants irréguliers, avec lequel M. Costigan était très-intime. Ils faisaient les principaux ornements de l'aimable club qui se tenait à l'hôtel de la Pie. Ils s'aidaient l'un l'autre en diverses transactions, et s'étaient prêté mutuellement leurs précieuses signatures pour les billets qu'ils avaient eus à faire. Ils étaient amis, enfin. Cependant M. Garbetts allait rarement chez Costigan ; il déplaisait à miss Fotheringay, dont, à son tour, mistress Garbetts était considérablement jalouse. Le fait est que Garbetts avait fait la cour à miss Fotheringay et avait été refusé par elle, avant qu'il offrît sa main à mistress Garbetts. Mais cette histoire n'entre pas dans notre plan. Bornons-nous à dire que M. Garbetts fut mandé par le capitaine Costigan immédiatement après qu'Emily et M. Bows eurent quitté la maison ; car cet ami méritait d'être consulté dans la conjoncture présente. C'était un gros homme à la voix forte, à l'aspect farouche, qui possédait la plus belle jambe de la troupe, et qui pouvait, pour s'amuser, rompre un tisonnier sur son bras robuste.

« Courez, Tommy, dit M. Costigan au petit messager ; cherchez-moi M. Garbetts à son logement au-dessus de la triperie, vous savez. Et dites à l'enseigne des Raisins qu'on envoie deux verres de grog au whisky bien chaud. »

Tommy partit, et bientôt arrivèrent M. Garbetts et le whisky.

Le capitaine Costigan ne révéla pas à son ami tout le détail des événements que le lecteur connaît déjà ; mais, inspiré par le grog,

il composa une lettre d'une nature menaçante à l'adresse du major Pendennis.

Dans cette lettre, il enjoignait à ce gentleman de n'apporter aucun empêchement au mariage projeté entre miss Fotheringay, sa fille, et M. Arthur Pendennis, et de fixer un jour prochain pour la cérémonie, ou sinon de lui donner la satisfaction d'usage entre gens d'honneur. Le capitaine insinuait que, dans le cas où cette alternative ne plairait pas au major Pendennis, il le forcerait de l'accepter au moyen d'une cravache dont il ferait usage sur la personne du major. Nous ne pouvons donner les termes précis de cette lettre, par des raisons que nous dirons tout à l'heure ; mais elle était, sans doute, rédigée dans le plus beau style du capitaine, et laborieusement scellée du grand sceau d'argent des Costigan, seule pièce de l'argenterie de famille qui restât au capitaine.

Garbetts fut donc dépêché avec mission de remettre cette lettre, et le général serra la main de son ambassadeur en priant Dieu de le bénir. Puis il décrocha ses vénérables et homicides pistolets de duel, armes à silex qui avaient fait l'affaire de maint joli garçon à Dublin. Il les examina, et, ayant vu qu'ils étaient dans un état satisfaisant, il tira de la commode toutes les lettres et poésies de Pen, qu'il y avait serrées et qu'il avait toutes lues avant de permettre à Emily de s'amuser à les parcourir.

Après quelque vingt minutes, Garbetts revint, l'air inquiet et la crête baissée.

« Vous l'avez vu ? dit le capitaine.

— Eh ! oui, répondit Garbetts.

— Pour quand est-ce ? demanda Costigan, essuyant la batterie d'un des vieux pistolets qu'il éleva au niveau de son œil, comme il appelait ce globe injecté de sang.

— De quoi parlez-vous ? répliqua M. Garbetts.

— De la rencontre, mon cher ami.

— Vous ne voulez pas dire qu'il s'agit d'un combat mortel, capitaine ? s'écria Garbetts frappé d'horreur.

— De quoi diable croyez-vous donc que je parle, Garbetts ? Je veux tuer cet homme qui a souillé mon honneur, ou bien tomber moi-même sa victime sur le terrain.

— Le diable m'emporte si je me fais porteur de cartels ! répliqua M. Garbetts. Je suis un homme marié, capitaine, et je ne veux rien avoir à faire avec des pistolets. Reprenez votre lettre. »

Àla surprise et à l'indignation du capitaine Costigan, son émissaire jeta là sa lettre au cachet entouré d'éclaboussures de cire et à l'adresse écrite en caractères gigantesques.

« Vous ne voulez pas dire que vous l'avez vu et que vous ne lui avez pas donné la lettre ? s'écria le capitaine furieux.

— Je l'ai vu, mais je n'ai pas pu avoir d'entretien avec lui, capitaine.

— Et pourquoi diable ne l'avez-vous pas pu ?

— Il y avait là quelqu'un que je ne me soucie guère de rencontrer, ni vous non plus, répondit le tragédien d'une voix sépulcrale. Le mignon Tatham était là, capitaine.

— Le lâche gredin ! rugit Costigan. Il a peur, et le voilà déjà prêt à faire la paix à mes dépens.

— Je ne veux pas me mêler de duels, sachez-le bien, dit le tragédien d'un ton hargneux ; et je voudrais n'avoir pas vu Tatham, ni ce bout de…

— Taisez-vous, Bob Acres ! je crois que vous ne valez pas mieux qu'un poltron ! » s'écria le capitaine Costigan, citant les paroles de sir Lucius O'Trigger, rôle que son interlocuteur jouait très-bien dans la vie privée, comme sur la scène.

Après quelques autres répliques échangées de part et d'autre, ce couple d'amis se sépara d'assez mauvaise humeur.

Nous avons condensé ici leur entretien, parce que le lecteur sait déjà quel en était le sujet. Il comprendra aussi maintenant pourquoi nous n'avons pu donner un compte exact de la lettre que le capitaine écrivit au major Pendennis, cette lettre n'ayant jamais été ouverte par ce gentleman.

Quand miss Costigan revint de la répétition, en compagnie du fidèle M. Bows, elle trouva son père arpentant la chambre, en proie à une grande agitation et au milieu d'une forte odeur d'eau-de-vie qui, paraît-il, n'avait pu parvenir à calmer le désordre de son esprit. Les écrits de Pendennis gisaient épars sur la table autour des gobelets vides et de la petite cuiller désormais inutile, qui avait servi à mélanger les grogs du capitaine et de son ami. Lorsque Emily rentra, il la saisit dans ses bras en s'écriant d'une voix douloureuse, et les yeux pleins de larmes :

« Préparez-vous, mon enfant, ma fille bénie !

— Vous voilà gris de nouveau, papa ! dit miss Fotheringay en repoussant son père. Vous m'aviez promis, pourtant, de ne pas prendre d'eau-de-vie avant dîner !

— C'est pour oublier mes chagrins, ma pauvre fille, que j'en ai pris une goutte, rien qu'une goutte ! s'écria l'infortuné père. C'est pour noyer mes soucis que je vide le bol.

— Vous les noyez bien souvent, vos soucis, cher capitaine, dit M. Bows en imitant l'accent de son ami. Qu'est-il arrivé ? Ce gentleman en perruque, au parler si doucereux, vous aurait-il contrarié ?

— Le misérable huileux ! j'aurai son sang ! » rugit Cos.

Miss Milly, disons-le d'abord, s'était enfuie dans sa chambre pour se soustraire aux embrassements du capitaine ; elle ôtait alors son châle et son chapeau.

« Je pensais qu'il avait de mauvaises intentions. Il était si extraordinairement poli ! dit l'autre. Pourquoi est-il venu ?

— Ô Bows ! il m'a accabelé, s'écria le capitaine. Une conspiration infernale s'ourdit contre ma pauvre fille, et je crois que ces deux Pendennis, onde et neveu, sont deux diaboliques traîtres et scélérats, que le feu du ciel devrait consumer pour en débarrasser la terre !

— Qu'y a-t-il donc ? qu'est-il arrivé ? » demanda Bows assez vivement.

Costigan se mit à lui conter ce qu'avait dit le major : que le jeune Pendennis n'avait pas deux mille, ni même deux cents livres de rente. Puis il exprima sa fureur d'avoir permis qu'un tel

imposteur amadouât et cajolât son innocente fille, et d'avoir nourri lui-même une pareille vipère dans son propre sein.

« Pourtant j'ai jeté loin de moi ce reptile, ajouta-t-il ; et quant à son oncle, je me vengerai si bien de ce vieillard, qu'il déplorera le jour où il a osé insulter un Costigan.

— Que voulez-vous dire, général ? s'écria Bows.

— Je veux dire que j'aurai sa vie, Bows, son infâme et honteuse vie, mon cher. »

Et il frappa d'une manière sinistre et sauvage sur sa vieille botte à pistolets toute disloquée.

Bows l'avait souvent entendu invoquer cette botte de mort, au moyen de laquelle il se proposait d'immoler ses ennemis. Mais le capitaine ne lui ayant pas dit qu'il avait déjà écrit et envoyé un cartel au major Pendennis, M. Bows regarda les pistolets d'un air très-insouciant.

En cet instant, miss Fotheringay revint de sa chambre au salon commun. Son air de santé, sa figure heureuse et indifférente, formaient un contraste frappant et agréable avec son père, qui était dans le délire de la douleur et de la colère, et qui tremblait de tous ses membres. Elle apportait une paire de souliers de satin qui avaient été blancs, et qu'elle se proposait de nettoyer autant que possible avec de la mie de pain, car elle voulait les remettre le mardi suivant pour jouer le rôle de la folle Ophélia.

Elle regarda les papiers épars sur la table, s'arrêta comme si elle avait voulu faire une question, puis, changeant d'avis, s'approcha du buffet et y choisit un morceau de pain pour le nettoyage des souliers. Revenant ensuite vers la table, elle s'y assit

commodément avec les souliers, et demanda à son père, dans son honnête accent irlandais :

« Pourquoi avez-vous sorti ces lettres, ces poaisies et toutes ces sornettes de mossieur Arthur, papa ? Bien sûr que vous n'avez pas envie de relire ces absurdités !

— Ô Emily ! s'écria le capitaine, ce garçon que j'aimais comme le fils de mes entrailles n'est qu'un scélérat et un trompeur, ma pauvre fille. »

Et il regarda de l'air le plus tragique M. Bows, qui était en face de lui. M. Bows, à son tour, considéra avec assez d'inquiétude la figure de miss Costigan.

« Lui ! bah !... Pour sûr le pauvre garçon est naïf comme un écolier, dit-elle. Tous ces enfants écrivent des vers et des absurdités.

— Il a joué le rôle d'une vipère à ce foyer, le rôle d'un traître dans cette famille ! s'écria le capitaine. Je vous dis qu'il ne vaut pas mieux qu'un imposteur.

— Qu'a donc fait ce pauvre garçon, papa ? demanda Êmily.

— Ce qu'il a fait ? Il nous a trompés de la manière la plus âthroce, répondit le papa de miss Emily. Il s'est joué de vos affections, il a outhragé mes bons sentiments. Il s'est fait passer pour un homme de fortune, et il se throuve qu'il n'est qu'un gueux. Ne vous ai-je pas dit souvent qu'il avait deux mille livres sterling de rente ? C'est un gueux, vous dis-je, miss Costigan ; un mendiant qui dépend de la bonté de sa mère, femme d'âge à se remarier encore, qui peut vivre plus d'un siècle et qui n'a que cinq cents livres de rente ! Comment a-t-il osé vous demander d'entrer dans

une famille qui n'a pas les moyens de pourvoir à vos besoins ? Vous avez été grossièrement trompée, Milly, et je crois bien que son vieux brigand d'oncle à perruque est dans le complot contre nous.

— Ce vieux gentleman si doux ? Qu'a-t-il donc fait, papa ? » continua Emily, toujours impassible.

Costigan apprit à Milly que, pendant qu'elle était dehors, le major Pendennis lui avait dit, avec son équivoque politesse de Pall-Mall, que le jeune Arthur n'avait pas de fortune du tout. Il l'avait même invité, lui, Costigan, à se rendre chez les hommes de loi pour voir le testament du père d'Arthur, « comme s'il ne savait pas que ces gredins ont un de mes billets et que je ne puis me présenter chez eux, » ajouta le capitaine par parenthèse. Il conclut en disant que l'oncle et le neveu l'avaient infernalement trompé, et qu'il était décidé à faire célébrer le mariage ou à verser le sang de l'un et de l'autre.

Milly frottait ses souliers de satin blanc d'un air grave et rêveur.

« Pour sûr, s'il n'a pas d'argent, il est inutile que je l'épouse, papa, dit-elle sentencieusement.

— Pourquoi le scélérat a-t-il dit qu'il était un homme de forthune ? demanda Costigan.

— Le pauvre garçon a toujours dit qu'il était pauvre, répondit sa fille. C'est vous qui le faisiez passer pour riche, papa, et qui m'avez fait consentir à le prendre.

— Il aurait dû nous parler clairement et nous dire le chiffre de son revenu, Milly, répliqua le père. Un jeune homme qui monte

une jument pur sang et qui fait des présents de châles et de bracelets est un imposteur, s'il n'a pas d'argent… Et pour son oncle, je lui arracherai, pardieu ! sa perruque lorsque je le rencontrerai. Bows, que voici, le lui dira et lui portera un message de ma part. Ou bien le mariage aura lieu, ou nous verrons sur le terrain s'il n'est pas un lâche. Et s'il refuse, j'irai lui tirer le nez sur le seuil de son hôtel ou dans les allées sablées de Fairoaks-Park, à la vue de tout le comté, pardieu !

— Pardieu ! vous pouvez envoyer votre message par un autre, dit Bows en riant. Je suis un joueur de violon, moi, et non un homme de combat, capitaine.

— Allez, vous n'avez pas de cœur, monsieur ! rugit le général. Je serai mon propre second, si personne ne veut m'assister quand il s'agit de venger mon injure. Je prendrai ma botte à pistolets pour l'aller tuer dans la salle du café de l'hôtel du Roi Georges !

— De sorte que le pauvre Arthur n'a pas d'argent ! dit miss Costigan avec un soupir assez plaintif. Pauvre garçon, et bon garçon aussi !… turbulent et disant des absurdités avec ses vers et sa poaisie ; mais brave et généreux avec cela !… Vraiment, je l'aimais… et il m'aimait aussi ! ajouta-t-elle assez tendrement, tout en frottant son soulier.

— Pourquoi ne pas l'épouser, si vous l'aimez tant ? dit M. Bows d'un ton assez farouche. Il n'a que dix ans de moins que vous. Sa mère se laissera fléchir peut-être, et vous pourriez aller vivre à Fairoaks-Park, où vous ne manqueriez de rien. Pourquoi ne deviendriez-vous pas une dame ? Je pourrais continuer à jouer du violon, moi, et le général tâcherait de se tirer d'affaire

avec sa demi-solde. Pourquoi ne pas l'épouser ? Vous savez qu'il vous aime.

— Il en est d'autres qui m'aiment autant, Bows, qui n'ont pas d'argent non plus, et qui sont assez vieux, dit sentencieusement miss Milly.

— Oui, le diable m'emporte ! répliqua Bows avec amertume… Ils sont assez vieux, et assez pauvres, et assez fous pour quoi que ce soit.

— Il y a de vieux fous et de jeunes fous aussi. Vous l'avez dit souvent, niais que vous êtes, repartit l'impérieuse beauté en regardant fixement le vieux gentleman. Si Pendennis n'a pas assez d'argent pour me faire vivre, c'est folie de parler de ce mariage ; et voilà tout ce qu'il y a à dire là-dessus.

— Et le garçon ? reprit M. Bows. Par Jupiter, vous jetez un homme comme vous jetteriez un vieux gant, miss Costigan.

— Je ne vous comprends pas, Bows, dit tranquillement miss Fotheringay en frottant son second soulier. S'il avait la moitié des deux mille livres de rente que papa lui donnait, ou seulement le quart, je l'épouserais bien. Mais quel avantage y a-t-il à se mettre en ménage avec un gueux ? Nous sommes assez pauvres déjà. Pourquoi irais-je vivre avec une vieille dame maussade et peut-être bourrue, qui m'envierait chaque bouchée de viande ?… Pour sûr, il est temps de dîner, et Suky n'a pas encore mis la nappe… Et puis, ajouta miss Costigan avec une entière simplicité, supposez que la famille vienne à s'accroître… eh ! papa, nous ne serions pas aussi heureux qu'à présent.

— C'est vrai que vous ne le seriez pas, Milly chère, répliqua le capitaine.

— Voilà donc la fin de tous ces beaux discours au sujet de mistress Arthur Pendennis, femme du membre du parlement ! dit Milly en riant. Les beaux carrosses et les beaux chevaux que nous devions avoir pour nous promener, et dont vous nous parliez toujours, papa ! Mais c'est toujours la même histoire. Dès qu'un homme me regardait, vous vous imaginiez qu'il allait m'épouser ; et s'il avait un habit décent, vous le croyiez riche comme Craizeus.

— Comme Crésus, dit Bows.

— Soit ; appelez-le comme vous voudrez. Mais le fait est que papa m'a mariée une vingtaine de fois depuis huit ans. Ne devais-je pas être milady Poldoody d'Huîtreville-Castle ? Puis nous avons eu le capitaine de vaisseau à Portsmouth, et le vieux chirurgien à Norwich, et le prédicateur méthodiste ici même, l'année passée, et Dieu sait qui encore. Pour moi, je gage qu'avec tous vos projets je mourrai Milly Costigan à la fin !... Ainsi le pauvre petit Arthur n'a pas d'argent ? Restez pour dîner, Bows, nous avons un délicieux beefsteak pudding.

— Je voudrais bien savoir si elle songe à sir Derby Oaks, pensa Bows, dont les yeux et les pensées roulaient toujours sur Emily. Il n'y a pas moyen de comprendre les femmes ; et, pour qu'elle lâche si aisément ce garçon, il faut, bien certainement, qu'elle ait quelque autre projet sous main. »

Comme on l'a pu voir, miss Fotheringay, quoique généralement silencieuse et nullement brillante dans les conversations où il était question de poésie, de littérature et de beaux-arts, savait

parler néanmoins avec beaucoup de bon sens dans son propre cercle de famille. On ne peut justement l'appeler une personne romanesque ; et ses connaissances littéraires n'étaient pas étendues (du jour où elle quitta la scène, elle n'ouvrit plus un Shakspeare ; elle ne l'avait même jamais compris dans le temps où elle faisait l'ornement du théâtre) ; mais en matière de pouding, de travaux d'aiguille ou d'affaires domestiques, elle était aussi bon juge que pas un ; et, n'étant pas égarée par une vive imagination ni par un tempérament passionné, elle jugeait toujours avec calme et sang-froid.

Pendant le dîner, quand Costigan voulut prouver que la déclaration du major relativement aux finances de Pen n'était pas digne de foi, que ce n'était qu'une ruse de ce vieil hypocrite pour les amener à rompre eux-mêmes ce mariage, miss Milly refusa d'admettre un seul instant la possibilité d'une tromperie de la part de l'adversaire ; elle montra clairement que son père s'était trompé, et que le pauvre petit Pen n'avait jamais cherché à les mettra dedans. Quant à ce pauvre garçon, elle dit qu'elle le plaignait de tout son cœur… et elle dîna très-copieusement, à la grande admiration de Bows, qui avait pour cette femme un respect et un mépris remarquables. Pendant et après le repas, on devisa sur les meilleurs moyens d'en finir avec ces amours.

Costigan, lui, noya dans le grog au whisky, qu'il but après dîner, son idée d'aller tirer le nez du major. Entièrement soumis à la volonté de sa fille, il se tenait prêt à tout plan auquel elle pourrait s'arrêter pour faire face à la crise qu'elle voyait imminente.

Le capitaine, qui, tant qu'il s'était cru insulté, n'avait cessé de vouloir affronter et immoler Pen et son oncle, redoutait peut-être alors de se trouver face à face avec le jeune homme.

« Que diable dirons-nous, demanda-t-il, si ce garçon maintient son engagement tandis que nous rompons le nôtre ?

— Quoi ? ne savez-vous pas comment on congédie un homme ? répliqua Bows. Demandez à une femme, elle vous le dira. »

Et miss Fotheringay montra tout simplement comment cela se faisait. Il n'y avait rien de plus aisé.

« Papa écrit à Arthur pour savoir quel douaire il se propose de fixer en cas de mariage, et il demande quelles sont ses ressources. Arthur répond, dit ce qu'il a, et vous trouverez que les choses sont tout juste comme a dit le major, j'en mettrais ma main au feu. Alors papa écrit pour dire que ce n'est pas assez, et que mieux vaut ne plus penser à ce mariage.

— Et vous ajoutez naturellement une ligne d'adieu, pour lui dire que vous le regarderez toujours comme un frère, reprit M. Bows en lui jetant un coup d'œil dédaigneux.

— Naturellement, c'est ce que je compte faire, répondit miss Fotheringay. Arthur est un très-digne jeune homme, j'en suis sûre… Auriez-vous l'obligeance de me passer le sel ? Ces avelines sont excellentes.

— De sorte qu'il n'y aura pas de nez tiré, Cos, mon bon. Je suis fâché que vous soyez frustré de votre vengeance, dit M. Bows.

— Vrai Dieu ! je suppose que non, répliqua Cos en grattant le sien. Que ferez-vous de ces lettres, de ces vers, de ces poëmes, Milly, mon ange ? Il faut les renvoyer.

— Wigsby en donnerait bien cent guinées, dit Bows avec un rire moqueur.

— C'est, ma foi ! vrai, s'écria le capitaine Costigan, qui se laissait aisément entraîner.

— Papa, dit miss Milly, vous ne pouvez vouloir qu'on ne rende pas ses lettres au pauvre garçon. Ces lettres et ces poésies sont à moi. Elles sont bien longues et pleines de toutes sortes d'absurdités, de latin et de choses dont je n'ai pu comprendre la moitié. Le fait est que je ne les ai pas toutes lues ; mais nous les lui renverrons, quand le moment convenable sera venu. »

Là-dessus, miss Fotheringay s'approcha d'un tiroir, et y prit un numéro du Chronicle du comté ou Champion de Chatteries, journal dans lequel Pen avait publié des vers flamboyants, pour célébrer l'apparition de sa bien-aimée dans le rôle d'Imogène. Puis, ayant arraché et mis à part la feuille sur laquelle se trouvait ce poëme (car, comme toutes les dames de sa profession, elle conservait les articles qui rendaient un compte favorable de ses représentations), elle enveloppa dans l'autre les lettres et poésies, ces créations de l'imagination amoureuse de Pen, et elle les attacha proprement avec un bout de ficelle, comme elle eût fait pour un paquet de sucre.

Mais ne croyez pas qu'en cela faisant elle fût le moins du monde émue… Combien d'heures ce jeune homme avait passées à écrire tout cela ! Combien d'amour et de soupirs ! quelle généreuse confiance ! quel noble dévouement ! que de nuits fiévreuses et sans sommeil ces papiers eussent pu raconter ! Pourtant elle ficela le tout comme un ballot d'épices, vint se rasseoir et fit le thé avec un cœur parfaitement tranquille et content.

Et cependant Pen, à dix milles de là, soupirait après elle et serrait son image contre son cœur.

Tome 1 · 13

Pendant ce temps, on s'étonnait à Fairoaks de ne pas voir revenir le major. Le docteur Portman, en retournant à Clavering avec sa femme, s'était arrêté à la grille de la loge pour envoyer à Hélène un billet fort laconique, par lequel le major Pendennis annonçait qu'il resterait encore un jour à Chatteries. Il désirait s'entretenir avec MM. Tatham, les hommes de loi, qu'il ne pourrait voir que dans l'après-midi. Mais il ne disait pas un mot de l'affaire qu'il avait eue le matin même. Le fait est que ce billet avait été écrit pendant la pause après la première partie de l'engagement, et, jusqu'alors, le major avait eu décidément le dessous dans la bataille.

Pen se souciait fort peu d'aller à la ville tandis que son oncle y était. Il ne voulait pas avoir à s'imaginer que, pendant qu'il ferait la cour à miss Fotheringay dans le salon du capitaine Costigan, son tuteur l'épierait peut-être de cette abominable pelouse du doyen ; et les plaisirs de la promenade à deux (plaisirs qu'il lui était rarement donné de goûter) eussent été gâtés, s'il avait dû rencontrer l'homme aux bottes si bien cirées. Son modeste amour ne se pouvait montrer en public par aucun signe extérieur, si ce n'est par les yeux (le pauvre garçon jouait assurément de la prunelle avec assez d'éloquence) ; en présence d'une tierce personne il était muet, et tant mieux pour lui : car, de tous les bavardages qui se font en ce monde, celui des amoureux est assuré-

ment le plus sot pour ceux qui n'y sont pas initiés. C'est le vocabulaire sans l'explication, la lampe sans la flamme. Que notre honoré lecteur, que notre aimable lectrice veuille bien relire ou se rappeler quelques vieilles lettres d'amour reçues et oubliées. Ne semblent-elles pas absolument vides de sens ? Quel fol enthousiasme a donc pu faire admirer ces sottises ? Vous êtes étonné que ces tendres niaiseries aient jamais pu vous donner du bonheur. Et pourtant, il y a eu un temps où vous baisiez avec transport ces stupides lettres, où six lignes absurdes vous faisaient vivre une semaine ; puis venait une période de réaction, qui vous rendait inquiet et malheureux jusqu'à l'arrivée d'une nouvelle provision de folies.

C'est pour cela que nous refusons de publier aucune des lettres et poésies que M. Pen écrivit à cette époque de sa vie ; et nous agissons ainsi par égard pour ce jeune homme. Elles sont trop naïves et trop extravagantes, et nous ne voudrions pas inviter de jeunes demoiselles à les lire de sang-froid. Attendez votre temps, jeunes amies ; bientôt peut-être vous en recevrez, vous en écrirez de pareilles. Cependant nous respecterons les premières effusions de M. Pen ; nous les laisserons enveloppées dans le Chronicle, attachées avec la ficelle de miss Fotheringay, et scellées du grand sceau d'argent du capitaine Costigan.

Le major sortit de son entrevue avec le capitaine Costigan dans un état de fureur si concentrée, que son approche en devenait terrible.

« Le chenapan ! l'impudent coureur de marais ! pensait-il. Oser me menacer, moi ! Oser dire qu'il daignait permettre à ses damnés Costigan d'épouser des Pendennis !... M'envoyer un cartel !... Pardieu ! si le drôle peut trouver pour messager quelque

chose qui ait l'aspect d'un gentleman, je suis presque disposé à accepter le combat… Mais bah ! que dirait-on si j'allais sur le terrain avec un saltimbanque ivre, pour une scène au sujet d'une actrice de baraque ? »

Quand donc le major vit le docteur Portman, qui l'interrogea avec anxiété sur l'issue de son combat avec le dragon, M. Pendennis n'était pas d'humeur à informer le prêtre de l'insolente conduite du général. Il se borna à dire que l'affaire était très-vilaine, très-désagréable, et qu'elle n'était pas près d'être finie.

Il recommanda au docteur et à mistress Portman de n'en pas parler à Fairoaks, où il se contenta d'envoyer le billet dont nous avons fait mention ci-dessus. Puis il regagna son hôtel, où il déchargea sa colère sur M. Morgan, son valet ; il jura et sacra dans l'escalier, s'il faut ajouter foi à ce que ce gentleman dit au domestique de M. Foker, en compagnie duquel il dîna à l'office de l'hôtel du Roi Georges.

Le domestique répéta la chose à son maître ; et M. Foker, qui venait justement de finir son déjeuner (il était environ deux heures après-midi), se rappela qu'il avait grande envie de savoir l'issue de l'entrevue entre ses deux amis. Après s'être informé du numéro de l'appartement du major, il s'y rendit enveloppé de sa robe de chambre de brooart et frappa à la porte.

Le major Pendennis avait à consulter le vieux M. Tatham au sujet d'un bail de sa belle-sœur. Ce légiste, qui avait été l'homme d'affaires du mari d'Hélène, avait à Clavering un bureau, où il se rendait avec son fils, les jours de marché et deux ou trois autres jours de la semaine. Or, ce gentleman était en consultation avec

son client, quand M. Foker montra sa splendide robe de chambre et sa calotte brodée à la porte du major Pendennis.

En voyant le major occupé de papiers attachés avec des rubans rouges, en compagnie d'un vieillard aux cheveux blancs, le modeste jeune homme songea à la retraite et dit : « Oh ! vous êtes occupé… je reviendrai une autre fois. »

Mais M. Pendennis, qui avait besoin de lui, sourit et le pria d'entrer.

Là-dessus, M. Foker ôta son tarbouch ou fez brodé, ouvrage de la plus tendre des mères, s'avança et salua les deux gentlemen en souriant très-gracieusement. M. Tatham n'avait jamais vu apparition aussi splendide que ce jeune homme enveloppé de brocart cramoisi, qui s'assit dans un fauteuil en écartant les pans de son vêtement, et en jetant sur les deux autres occupants de cet appartement un regard d'une bienveillance et d'une franchise extrêmes.

« Ma robe de chambre paraît être de votre goût, monsieur, dit-il à M. Tatham. Elle est gentille, n'est-ce pas ? Propre, mais pas du tout voyante… Et comment vous portez-vous, major Pendennis ? comment le monde vous traite-t-il, monsieur ? »

Il y avait dans les manières et l'extérieur de Foker quelque chose qui eût mis un inquisiteur même en bonne humeur ; aussi le front de Pendennis se dérida sous sa perruque.

« J'ai eu une entrevue avec cet Irlandais (vous pouvez parler devant mon ami, M. Tatham, qui sait toutes les affaires de la famille) ; et le résultat, je l'avoue, n'en est pas très-satisfaisant. Le drôle ne veut pas croire que mon neveu est pauvre ; il dit que

nous sommes deux menteurs ; il m'a fait l'honneur d'insinuer que j'étais un poltron, au moment où je m'en allais. Et, quand vous avez frappé à la porte, je pensais voir entrer le gentleman que j'attends avec un cartel de M. Costigan… Voilà comment le monde me traite, monsieur Foker !

— Vous ne parlez pas de cet Irlandais, le père de la comédienne ? s'écria M. Tatham, qui, étant dissident, ne patronnait pas le théâtre.

— Si fait, de l'Irlandais, père de la comédienne ; c'est précisément mon homme. N'avez-vous pas ouï dire que mon neveu a eu la folie de s'amouracher de cette fille ? »

M. Tatham, qui n'avait jamais vu l'intérieur d'un théâtre, ignorait tout ; et le major Pendennis eut à raconter au légiste l'histoire des amours de Pen, histoire que M. Foker enrichit de commentaires dans ce langage familier que le lecteur lui connaît.

Tatham fut tout stupéfait de ce récit. Pourquoi mistress Pendennis n'avait-elle pas épousé un homme sérieux ? pensait-il. M. Tatham était veuf. Elle aurait ainsi préservé de la perdition cet infortuné jeune homme. Quant à miss Costigan, il n'en voulait rien dire ; sa profession la caractérisait assez. Ici M. Foker intervint, disant qu'il avait connu sur les planches, comme il appelait le temple des Muses, des gens d'une rare honnêteté.

Cela pouvait être ; M. Tatham voulait l'espérer. Mais pour le père, Tatham le connaissait personnellement. C'était un homme des plus mal famés, un buveur de vin, un rôdeur de tavernes et de salles de billard, et notoirement insolvable. « Je comprends très-bien, major, dit-il, la raison pour laquelle le drôle n'a pas voulu venir chez moi s'assurer de la vérité de vos assertions.

Nous avons une prise de corps contre lui et contre un autre individu mal famé, un des acteurs de la troupe, pour un billet donné à M. Skinner de cette ville, un très-honorable épicier marchand de vins et de liqueurs, qui est aussi membre de la Société des amis. Ce Costigan est venu pleurer chez M. Skinner, pleurer dans la boutique, monsieur, et nous n'avons procédé ni contre lui ni contre l'autre, parce qu'ils ne valent pas ensemble un coup de fusil. »

Pendant que M. Tatham était en train de conter cette histoire, un troisième coup fut frappé à la porte, qui livra passage à un gentleman de carrure athlétique, en habit râpé à brandebourgs, et tenant à la main une lettre scellée d'un large cachet rouge entouré de pâtés de cire.

« Le major Pendennis m'accordera-t-il l'honneur d'un entretien particulier ? commença-t-il. J'ai quelques mots à vous dire confidentiellement, monsieur. Je suis porteur d'un message de mon ami le capitaine Costigan. »

Mais ici, l'homme à la voix de basse-taille s'arrêta, balbutia et pâlit. Il voyait devant lui la figure bien connue de M. Tatham.

« Holà ! ho ! Garbetts, achevez donc ! cria Foker enchanté.

— Eh ! Dieu me bénisse ! c'est l'autre signataire du billet, dit M. Tatham. Arrêtez, monsieur ; arrêtez, vous dis-je. »

Mais Garbetts, le visage aussi blême que Macbeth quand apparaît le spectre de Banquo, fit entendre quelques sons inarticulés et s'enfuit hors de la chambre.

De sorte que la gravité du major fut totalement bouleversée, et il partit d'un grand éclat de rire. Ainsi fit M. Foker, qui s'écria :

« Par Jupiter ! quelle bonne farce ! » Ainsi fit l'attorney, quoiqu'il fût un homme sérieux par état.

« Je ne pense pas qu'on en vienne à un combat, major, dit le jeune Foker, qui se mit à contrefaire le tragédien. Mais, si les choses allaient jusque-là, ce vieux monsieur (c'est Tatham votre nom ?... charmé de faire votre connaissance, monsieur Tatham) n'aurait qu'à envoyer les recors pour séparer les combattants. »

Et M. Tatham promit de le faire.

Le major n'était pas du tout fâché du ridicule dénoûment de la querelle.

« Il me semble, monsieur, dit-il à M. Foker, que vous arrivez toujours pour me mettre en bonne humeur. »

Et ce n'était pas le seul service que M. Foker devait rendre en ce jour à la famille Pendennis. Nous avons dit qu'il avait ses entrées au logis du capitaine Costigan. Dans l'après-midi, l'idée lui vint de faire une visite au général, pour apprendre de sa propre bouche ce qui s'était passé dans la conversation qu'il avait eue, le matin, avec M. Pendennis.

Le capitaine Costigan n'était pas à la maison. Sa fille lui avait permis et même recommandé d'aller au joyeux club de l'hôtel de la Pie, où il se vantait sans doute, en ce moment, du désir qu'il avait d'immoler certain brigand : car le capitaine n'était pas seulement brave, mais il savait encore qu'il l'était, et il aimait assez à faire parade de son courage, à lui faire, pour ainsi dire, prendre l'air en société.

Donc Costigan était absent ; mais miss Fotheringay était à la maison, lavant les tasses à thé, tandis que M. Bows la regardait,

assis vis-à-vis d'elle.

« Vous venez de déjeuner, à ce qu'il paraît ; comment allez-vous ? dit M. Foker en passant par la porte sa comique petite tête.

— Allez-vous-en, petit bouffon ! cria miss Fotheringay.

— C'est entrez que vous voulez dire, répliqua l'autre. Nous voici. »

Étant entré dans la chambre, il croisa les bras et se mit à faire tourner sa tête de droite à gauche et de gauche à droite avec une effrayante rapidité, comme Arlequin dans la pantomime, lorsqu'il sort de son cocon ou enveloppe.

Miss Fotheringay se prit à rire de tout son cœur. Un clin d'œil de Foker la faisait rire, tandis que les plus amers bons mots de Bows ne pouvaient dérider ses lèvres, et que les plus beaux discours du pauvre Pen n'arrivaient qu'à lui démonter l'esprit. À la fin de l'arlequinade, Foker se laissa tomber sur un genou et baisa la main de la comédienne.

« Vous êtes le plus plaisant petit homme qui se puisse voir, » dit-elle en lui donnant une grande tape d'amitié.

Pen tremblait en lui baisant la main : une pareille tape l'eût fait mourir de joie.

Après ces préliminaires, les trois compagnons se mirent à causer. M. Foker amusa les autres en leur racontant la scène de la déconfiture de M. Garbetts, dont il venait d'être témoin ; et ce fut seulement alors qu'Emily et Bows apprirent jusqu'où le général avait poussé son courroux contre le major Pendennis. Foker par-

la fortement en faveur du major, dont il vanta la véracité et l'honneur ; et il le dépeignit comme un parfait fashionable, fréquentant les premiers cercles de la société, qui ne consentirait jamais à une tromperie, et moins encore vis-à-vis d'une aussi charmante jeune femme que miss Fotheringay.

Il effleura délicatement la délicate question du mariage, mais il ne put s'empêcher de montrer qu'il faisait peu de cas de Pen. Il avait peut-être un juste mépris pour les pompeuses sensibleries de M. Pen, si l'on pense que son faible, à lui, était d'un tout autre ordre.

« Je savais que ça n'irait pas, miss Foth, dit-il avec un hochement de sa petite tête ; ça ne pouvait pas aller. Je ne voulais pas, moi, mettre la main à la pâte ; mais je savais que ça ne pourrait pas aller. Il est trop jeune pour vous, trop naïf, beaucoup trop naïf ; avec cela, pauvre comme Job. Vous ne pouvez l'avoir à aucun prix, n'est-ce pas, monsieur Bo ?

— Vraiment, le pauvre garçon est bien gentil, dit la Fotheringay assez tristement.

— Pauvre petit gueux ! » ajouta Bows, les mains dans les poches, et jetant à miss Fotheringay un singulier coup d'œil.

Peut-être songeait-il avec étonnement à la manière dont les femmes se jouent des hommes, les séduisent, font leur conquête, et puis les plantent là.

Mais M. Bows était tout disposé à reconnaître que miss Fotheringay avait parfaitement raison d'abandonner M. Arthur Pendennis. Il avait toujours trouvé ce mariage fort absurde. Miss

Costigan avoua qu'elle pensait de même ; seulement elle n'avait pas pu repousser deux mille livres sterling de rente.

« Tout cela vient d'avoir ajouté foi aux sottes histoires de papa, dit-elle, et vraiment à l'avenir je choisirai moi-même. »

Il est fort probable que l'image du gros lieutenant, sir Derby Oaks, entra en cet instant dans son esprit.

Après avoir loué le major Pendennis, que miss Costigan déclara être vraiment un gentleman comme il faut, parfumé de lavande et propre comme une épingle (il obtint aussi l'éloge de M. Bows, quoique celui-ci le trouvât un peu trop fat pour son âge), M. Foker s'avisa, tout à coup, d'inviter ses deux compagnons à dîner le soir même chez lui avec le major, en son appartement de l'hôtel du Roi Georges.

« Le major a promis de dîner avec moi, et je crois qu'après… après le petit tapage de ce matin, où, je dois le dire, le général était dans son tort, il sera charmé de votre présence ; ce sera une marque d'amitié. Vous savez, je sais que le major est amoureux de vous, miss Foth ; il me l'a dit.

— De sorte qu'elle pourrait encore devenir mistress Pendennis, dit Bows avec un rire moqueur. Non, je vous remercie, monsieur Foker, j'ai dîné.

— Oui… mais à trois heures, dit miss Costigan, qui avait un honnête appétit ; et je ne puis y aller sans vous.

— Nous aurons une salade de homard et du champagne, » ajouta le petit monstre, qui ne savait pas traduire un vers latin, ni aller, en mathématiques, plus loin que la règle de trois.

Or, pour une salade de homard et du champagne, en tout bien tout honneur, miss Costigan fût allée n'importe où. Le major Pendennis se trouva donc, à sept heures, assis à table en compagnie de M. Bows, joueur de violon par état, et de miss Costigan, dont le père avait voulu, quelques heures auparavant, lui faire sauter la cervelle.

Pour qu'il ne manquât rien à l'heureuse réunion, M. Foker, qui connaissait les repaires favoris de Costigan, dépêcha Stoopid au club de l'hôtel de la Pie, où le général était en train de chanter une chanson pathétique. Stoopid l'emmena souper au Roi Georges. Costigan fut grandement surpris en trouvant sa fille et Bows à table ; le major Pendennis éclata de rire, et lui tendit cordialement une main que le général serra avec effusion, comme disent les Français.

Le fait est qu'il avait considérablement bu, et que sa propre chanson l'avait déjà fait pleurer avant qu'il rejoignît la petite société assemblée dans l'hôtel du Roi Georges. Il fondit en larmes plus d'une fois durant le repas, et appela le major son plus cher ami.

Stoopid et M. Foker le ramenèrent chez lui, tandis que le major donnait galamment le bras à miss Costigan.

Le major fut accueilli avec de grandes démonstrations d'amitié, lorsqu'il alla le voir le lendemain, et les deux gentlemen échangèrent de nombreuses civilités. En se retirant, le major exprima vivement le désir de servir miss Costigan toutes les fois qu'il pourrait lui être utile. Il serra aussi la main de M. Foker avec cordialité et gratitude, disant que ce jeune homme lui avait rendu le plus grand des services.

« Tant mieux ! » répliqua M. Foker ; et ils se séparèrent avec une estime mutuelle.

Àson retour à Fairoaks, le lendemain, le major Pendennis ne dit pas ce qui lui était arrivé la veille, et ne fit aucune allusion à la société dans laquelle il avait passé la soirée ; mais il engagea M. Smirke à rester pour le dîner, et toute personne accoutumée à ses manières eût pu remarquer qu'il y avait quelque chose de contraint dans son hilarité et dans son bavardage. Il fut extraordinairement gracieux et attentif dans ses communications avec son neveu. Il dit à Pen un : « Dieu vous bénisse ! » très-emphatique, quand ce garçon alla se coucher ; et, au moment de prendre lui-même congé de sa belle-sœur pour la nuit, il sembla vouloir lui dire quelque chose ; mais il se ravisa, pensant que, s'il parlait, il troublerait peut-être son repos, et il préféra la laisser dormir en paix.

Le lendemain matin, il arriva plus tôt que de coutume dans la salle à manger, et salua tout le monde avec la plus grande cordialité. La poste arrivait ordinairement vers la fin du déjeuner. Quand John, le vieux domestique, entra et vida sur la table le sac aux lettres et aux journaux, le major regarda fixement Pen, qui prenait une lettre à lui adressée. Arthur rougit, et la remit sur la table. Il avait reconnu l'écriture ; c'était celle du vieux Costigan, et il ne se souciait pas de la lire en public. Le major Pendennis reconnut aussi la lettre : il l'avait mise lui-même à la poste à Chatteries, le jour précédent.

Il dit à la petite Laure de s'en aller ; l'enfant obéit d'autant plus volontiers qu'elle ressentait pour lui une grande aversion. Quand la porte se fut refermée sur elle, il prit la main de mistress

Pendennis, et, lui jetant un coup d'œil très-significatif, lui montra la lettre, dissimulée sous le journal que Pen feignait de lire.

« Voulez-vous passer dans le salon ? lui dit-il ; j'ai à vous parler. »

Elle le suivit, tout étonnée, dans le corridor.

« De quoi s'agit-il ? demanda-t-elle en tremblant.

— L'affaire est finie, répondit le major Pendennis ; il a là une lettre qui lui donne son congé ; je l'ai moi-même dictée hier. Elle contient, en outre, quelques lignes de la dame, qui lui dit adieu. C'est une affaire finie. »

Hélène rentra en toute hâte dans la salle à manger, suivie de son frère.

Pen avait sauté sur la lettre dès qu'il avait été seul ; il la lisait d'un air stupéfait. Elle contenait ce qu'avait dit le major.

M. Costigan était reconnaissant de la bienveillance avec laquelle Arthur avait traité sa fille ; mais il venait seulement d'apprendre la position pécuniaire de M. Pendennis. Dans cet état de choses, on ne pouvait, pour le moment, penser au mariage ; et, d'un autre côté, la grande disparité d'âge entre Emily et Arthur rendait impossible toute union future. C'était donc avec le plus profond regret, et avec une estime réelle, que M. Costigan disait adieu à Arthur, en suggérant qu'il ferait bien de cesser ses visites, au moins pour quelque temps.

Un billet de miss Costigan était inclus dans cette lettre. Elle adhérait à la décision de son papa ; elle faisait remarquer que, comme elle avait plusieurs années de plus qu'Arthur, il ne fallait

pas songer à rester fiancés. Elle serait toujours reconnaissante des bontés qu'il avait eues pour elle, et espérait conserver son amitié ; mais pour le moment, et jusqu'à ce que le chagrin de la séparation fût passé, elle le suppliait de ne pas revenir chez elle.

Pen lut machinalement la lettre de Costigan, et le billet y inclus ; à peine savait-il ce qu'il avait sous les yeux. Il leva brusquement la tête, et il vit sa mère et son oncle, qui le considéraient avec tristesse. Le visage d'Hélène annonçait toute l'inquiétude de son cœur maternel.

« Quoi… qu'est-ce que cela ? dit Pen. C'est quelque plaisanterie. Ce n'est pas l'écriture d'Emily, mais celle de quelque servante. Qui donc me joue des tours pareils ?

— Ce billet vous est arrivé dans une lettre du père, repartit le major ; les lettres que vous avez reçues auparavant n'étaient pas de la main de miss Fotheringay ; ceci est bien son écriture.

— Qu'en savez-vous ? s'écria Pen d'un ton irrité.

— Elle a écrit ces lignes devant moi, » répondit l'oncle au moment où Arthur se leva.

Sa mère s'avança et lui prit la main. Il la repoussa.

« Comment se fait-il que vous l'ayez vue ? Comment se fait-il que vous soyez intervenu entre elle et moi ? Que vous ai-je fait, pour que… Oh ! ce n'est pas vrai ! s'écria Pen, avec une malédiction terrible. Elle ne peut avoir écrit ces lignes de son plein gré. Ce n'est pas là ce qu'elle a voulu dire. Elle m'a donné sa foi. Qui lui a dit des mensonges pour la séparer de moi ?

— On ne dit pas de mensonges dans notre famille, Arthur, répliqua le major Pendennis. Je lui ai dit la vérité, qui est que vous n'avez pas d'argent pour la nourrir, car son imbécile de père vous avait fait passer pour riche ; et quand elle a su que vous étiez si pauvre, elle s'est retirée sur-le-champ, sans qu'il y ait eu besoin d'aucune persuasion de ma part. Elle a très-bien fait ; elle a dix ans de plus que vous ; elle n'est pas du tout ce que doit être votre femme, et elle le sait. Voyez cette écriture, et demandez-vous si une femme de cet acabit est propre à devenir la compagne de votre mère.

— Je veux savoir, de sa propre bouche, si c'est la vérité, dit Arthur en froissant le billet dans sa main.

— Ne vous contenterez-vous pas de ma parole d'honneur ? Ses lettres ont été écrites par sa confidente, qui écrit mieux qu'elle. Regardez, en voici une de cette dame à votre ami, M. Foker. Vous l'avez vue chez miss Costigan, à qui elle servait de secrétaire, » dit le major avec un grain d'ironie.

Et il posa sur la table un certain billet que M. Foker lui avait donné.

« Ce n'est pas cela, répliqua Pen, rouge de honte et de fureur. Je suppose que ce que vous dites est la vérité, monsieur ; mais je veux l'entendre de sa propre bouche.

— Arthur ! s'écria sa mère d'un ton suppliant.

— Je veux la voir, dit Arthur ; je lui demanderai, une fois encore, de m'épouser. C'est ma volonté ; nul ne m'en détournera.

— Eh quoi ! une femme qui écrit affection avec un seul f ! c'est absurde, monsieur. Soyez homme, et souvenez-vous que votre

mère est une dame ; elle n'a pas été faite pour vivre avec ce vieux filou d'ivrogne, ni avec sa fille. Soyez homme, et oubliez-la, comme elle vous oublie.

— Soyez homme, et consolez votre mère, mon Arthur, » dit Hélène en allant l'embrasser.

En voyant le fils et la mère très-émus, le major Pendennis sortit de la chambre et ferma la porte sur eux. Il jugeait très-sagement qu'il valait mieux les laisser seuls.

Sa victoire était complète. Il avait même rapporté de Chatteries, dans sa valise, les lettres de Pen, que la belle Emily avait si soigneusement empaquetées. Lorsque M. Costigan les lui remit, il lui donna en échange le petit billet, cause de tant d'inquiétudes pour lui-même et pour M. Garbetts, billet que le major avait payé à M. Tatham.

Pen partit, ce jour-là, d'un galop furieux pour Chatteries ; mais il essaya vainement de voir miss Fotheringay, pour laquelle il laissa une lettre sous enveloppe, à l'adresse de son père. Cette lettre lui fut retournée par M. Costigan, qui le pria de cesser toute correspondance. Après une ou deux autres tentatives de la part du jeune homme, le général, indigné, exprima le désir de lui voir mettre fin à leur accointance. Il ne salua plus Pen dans la rue.

Un jour qu'Arthur et Foker arpentaient la promenade du château, ils rencontrèrent Emily au bras de son père. Elle passa sans avoir l'air de le reconnaître. Foker, qui donnait le bras à son ami, sentit trembler le pauvre garçon.

Le major, son oncle, voulait qu'il voyageât, qu'il quittât le pays pour quelque temps ; et sa mère l'y engageait aussi, car il dépé-

rissait et souffrait beaucoup. Mais il refusa, et dit positivement qu'il ne s'en irait pas. Il ne voulut pas obéir cette fois ; sa mère l'aimait trop, et son oncle était trop sage pour le contraindre. Toutes les fois que miss Fotheringay jouait, il allait au théâtre à Chatteries pour la voir. Un soir, il y eut si peu de monde dans la salle, que le directeur rendit l'argent. Pen s'en retourna à la maison, se coucha à huit heures, et eut la fièvre.

« Si cela continue, sa mère ira elle-même chercher cette fille, » se dit le major au désespoir.

Quant à Pen, il espérait en mourir.

Nous n'allons pas décrire ses sentiments, ni donner le triste journal de son désespoir et de sa passion. Nul autre que M. Pen n'a-t-il été trompé dans son amour ? Vraiment, beaucoup d'autres l'ont été comme lui ; mais bien peu sont morts de cette maladie-là.

Tome 1 · 14

Peu de temps après les événements ci-dessus rapportés, M. le directeur Bingley jouait son fameux rôle de Rolla, dans Pizarre, devant un public si excessivement clair-semé, qu'il semblait que le rôle de Rolla fût loin de plaire aux habitants de Chatteries, quoiqu'il fît les délices de cet excellent acteur. Il n'y avait presque personne dans la salle. Le pauvre Pen avait les loges presque à lui tout seul ; et là, isolé, les yeux sanguinolents, il se penchait sur le rebord, regardant d'un air hagard lorsque Cora arrivait. Quand elle n'était pas en scène, il ne voyait rien. Espagnols et Péruviens,

processions et batailles, prêtres et vierges du Soleil, entraient et sortaient, et déclamaient leurs rôles, sans qu'Arthur fît attention à un seul d'entre eux ; il ne voyait que Cora, après laquelle soupirait son cœur.

Il a dit plus tard qu'il s'étonnait de n'avoir pas pris un pistolet pour la tuer, tellement il était fou d'amour, de fureur et de désespoir. Sans sa mère, à Fairoaks, à qui il ne parlait pas de son malheureux état, mais dont les soins vigilants et la muette sympathie consolaient grandement ce simple jeune homme, au cœur à demi navré, qui sait s'il n'eût commis quelque acte désespéré, s'il n'eût fini prématurément ses jours sur la place de la prison de Chatteries ? Donc, il était assis là, malheureux, et regardant Cora. Et elle ne s'occupait pas plus de lui qu'il ne s'occupait lui-même du reste de la salle.

La Fotheringay était admirablement belle, avec sa tunique blanche et sa peau de léopard, avec un soleil sur la poitrine, et des bracelets resplendissants à ses bras, qui réjouissaient la vue. Elle déclama supérieurement bien les quelques mots de son rôle, et son jeu fut meilleur encore que sa déclamation. Les yeux qui avaient conquis le cœur de Pen roulaient et brillaient, aussi éclatants que jamais ; mais ce n'était pas à lui qu'ils s'adressaient ce soir-là. Il ne savait pas à qui ils en voulaient ; il n'avait pas remarqué, dans la loge voisine de la sienne, deux gentlemen, à qui souriaient constamment les yeux de miss Fotheringay.

Pen n'avait pas remarqué non plus le changement extraordinaire qui s'était opéré sur la scène, peu de temps après l'entrée de ces deux messieurs dans la salle. Les spectateurs étaient si rares, que le premier acte de la pièce avait été très-languissant. Il avait même été question de rendre l'argent, comme en cette autre mal-

heureuse soirée où Pen avait été chassé. Les acteurs ne faisaient pas attention à leurs rôles, bâillaient pendant le dialogue, et causaient tout haut, entre eux, dans les intervalles où ils n'avaient rien à dire. Bingley lui-même jouait avec nonchalance, et mistress Bingley qui remplissait le rôle d'Elvire parlait à demi-voix.

Comment se fit-il donc que mistress Bingley se mit tout à coup à élever la voix, comme un taureau de Basan ? D'où vint que Bingley, secouant son apathie, arpenta soudain la scène avec précipitation, et hurla comme Kean ? Pourquoi Garbetts, Rowkins et miss Rouncy déployèrent-ils tous leurs charmes et toutes leurs grâces, jouant et se démenant, fronçant les sourcils, et déclamant leurs tirades de leurs plus fortes voix, à l'adresse des gentlemen de la loge n 3 ?

L'un de ceux-ci était un paisible petit homme, vêtu de noir, à la tête grise, à la figure guillerette et intelligente ; l'autre était, sous tous les rapports, un splendide et remarquable individu. Il avait la taille haute, le port majestueux, le nez recourbé, la chevelure brune, abondante et frisée, comme ses favoris. Son habit était enrichi de velours et tout chamarré de brandebourgs. Il portait un gilet de dessous, plusieurs bagues magnifiques, des épingles en diamant, et des chaînes d'or passées autour de son cou. Quand sa main gantée de chevreau blanc tira de sa poche son mouchoir jaune, il se répandit par toute la salle une délicieuse odeur de musc et de bergamote. C'était évidemment un personnage de rang, et à lui s'adressait le jeu de la petite troupe de Chatteries.

Bref, ce n'était autre que M. Dolphin, le célèbre directeur de Londres, accompagné de son fidèle ami et secrétaire, M. William Minns, sans lequel il ne voyageait jamais. À peine se trouvait-il

dans la salle depuis dix minutes, quand Bingley et les autres s'aperçurent de son auguste présence, et tous ils commencèrent à jouer de leur mieux, dans le but d'attirer son attention. Même le cœur endormi de miss Fotheringay, ce cœur que rien ne faisait battre, se mit peut-être en émoi, quand elle fut en présence du fameux imprésario de Londres. Elle n'avait pas grand'chose à faire, si ce n'est de paraître belle, et de prendre des poses pittoresques en embrassant son enfant ; et elle s'en tira à merveille. En vain les divers acteurs s'efforcèrent de mériter l'approbation du grand sultan de théâtre ; Pizarre n'obtint pas de lui un seul applaudissement. Bingley avait beau hurler, et mistress Bingley beugler, le directeur se contentait de prendre des prises dans sa grande tabatière d'or. Ce ne fut qu'à la dernière scène, quand Rolla arrive, en chancelant, avec l'enfant (Bingley n'est plus aussi fort que jadis, et son quatrième fils, le jeune Talma Bingley, est monstrueusement gros pour son âge), quand Rolla arrive, en chancelant, avec l'enfant, vers Cora, qui se précipite au-devant de lui, en s'écriant : « Ô Dieu ! il y a du sang sur lui ! » ce ne fut qu'alors, disons-nous, que le directeur de Londres battit des mains et poussa un enthousiaste bravo.

Puis, quand il eut fini d'applaudir, M. Dolphin tapa sur l'épaule de son secrétaire et lui dit :

« Par Jupiter ! Billy, savez-vous qu'elle nous ira ?

— Qui donc lui a appris ces finesses ? demanda le vieux Billy, qui était d'humeur sardonique. Il me souvient de l'avoir vue au théâtre Olympique, et que je sois pendu, si elle n'y était pas bête comme une oie ! »

C'était le petit M. Bows, de l'orchestre, qui lui avait appris les finesses en question.

Toute la troupe entendit l'applaudissement ; aussi, quand le rideau fut tombé, chacun accourut autour de miss Fotheringay, pour la féliciter de bouche, avec la haine au fond du cœur.

Or, voici comment s'explique l'apparition de M. Dolphin dans le théâtre de la petite ville perdue de Chatteries. En dépit de tous ses efforts, en dépit des succès inouïs, des artistes de premier ordre, et des bonnes vieilles comédies anglaises, qu'annonçaient ses flamboyantes affiches, son théâtre (que nous appellerons, si vous voulez, afin de ne blesser aucune susceptibilité ni aucun intérêt engagé dans l'entreprise, le théâtre du Musée) ne prospérait nullement, et le fameux imprésario se voyait à deux doigts de la ruine. Le grand Hubbard avait joué vingt fois le drame à la mode : mais son traitement, à lui seul, absorbait la recette ; les célèbres M. et mistress Cawdor avaient paru dans la tragédie de M. Rawhead, et dans le cercle favori des pièces de leur répertoire, sans attirer le public. Les lions et les tigres de Herr Garbage avaient eu du succès pour un peu de temps, jusqu'à ce qu'un de ces animaux eut emporté, d'un coup de dent, un morceau de l'épaule du Herr ; sur quoi, intervention du grand chambellan, qui avait défendu cette espèce de représentation. Enfin, le grand drame lyrique, quoique monté avec une splendeur sans exemple, secondé par un orchestre assourdissant, et M. Poumons, pour premier ténor, avait presque écrasé le pauvre Dolphin dans sa marche triomphante ; de sorte que, malgré la grandeur de son génie et de ses ressources, il semblait, comme on dit, au bout de son latin. La saison se continuait misérablement, avec des acteurs à la demi-solde, de petits opéras, quelques vieilles comédies

médiocres, et la troupe de ballet. Et chacun s'attendait tous les matins à voir figurer le directeur dans la gazette, parmi les déclarations de faillites.

Un des illustres patrons du théâtre du Musée, et qui occupait la grande loge d'avant-scène, était un gentleman, dont le nom a été mentionné ailleurs : nous voulons parler du très-noble marquis de Steyne, ce généreux protecteur des arts, cet amateur éclairé de la musique et du drame. Les occupations de Sa Seigneurie, comme homme d'État, l'empêchaient d'aller très-souvent et de très-bonne heure au spectacle ; cependant il arrivait parfois assez tôt pour le ballet, et il était toujours accueilli avec le plus grand respect par le directeur, qu'il daignait quelquefois recevoir dans sa loge. Cette loge communiquait avec la scène, et quand on jouait quelque chose qui lui plaisait particulièrement, ou qu'une nouvelle figure débutait parmi les coryphées, ou qu'une jolie danseuse exécutait un pas avec une grâce et une agilité peu ordinaires, le noble marquis expédiait toujours dans las coulisses M. Wenham, M. Wagg, ou quelque autre aide de camp, pour exprimer son approbation, ou prendre des renseignements dictés par la curiosité, par l'intérêt que l'homme d'État éprouvait pour l'art dramatique. Lord Steyne ne pouvait être vu du public, car il restait modestement assis derrière un rideau, et ne regardait que la scène ; mais on reconnaissait facilement sa présence aux œillades que les principales danseuses et tout le corps de ballet lançaient vers sa loge.

J'ai vu bien des vingtaines de paires d'yeux (entre autres dans la danse du palmier, qui fait partie du ballet de Cook à Otahiti, où non moins de cent vingt charmantes jeunes sauvages, vêtues de feuilles de palmier et de tabliers de plumes, dansaient en rond

autour de Floridor, qui jouait le capitaine Cook) ; j'ai vu, dis-je, bien des vingtaines de paires d'yeux lorgner cette loge à la fois, et souvent j'ai admiré la présence d'esprit de Mlle Sauterelle ou de Mlle de Bondi (plus connue sous le nom de la petite Caoutchouc), qui, même lorsqu'elles s'élevaient en l'air, tremblantes comme autant de volants, ne cessaient jamais de regarder la loge où se trouvait le grand Steyne. De temps à autre, une rude voix se faisait entendre de derrière le rideau, criant : « Brava ! brava ! » ou bien des gants blancs s'agitaient et commençaient à applaudir. Quand Bondi ou Sauterelle redescendaient à terre, elles faisaient la révérence et souriaient, surtout à l'adresse de ces gants-là, avant de remonter la scène, haletantes et heureuses.

Un soir, ce grand prince avait réuni quelques amis de choix dans sa loge, au Musée ; et ils y faisaient un tel bruit accompagné de rires, que le parterre s'en scandalisait, et que plusieurs voix indignées criaient silence. Wagg s'étonnait que la police ne mît pas ces misérables à la porte. Wenham amusait la société de la loge par des extraits d'une lettre particulière, qu'il avait reçue du major Pendennis, dont l'absence, au plus beau moment de la saison de Londres, avait été remarquée et naturellement déplorée par ses amis.

« Le secret est connu, dit M. Wenham ; il y a une femme au fond de l'affaire.

— Eh ! diantre ! Wenham, il est de votre âge, répliqua le gentleman, derrière le rideau.

— Pour les âmes bien nées, l'amour ne compte pas le nombre des années, riposta M. Wenham d'un air galant. Quant à moi,

j'espère être jusqu'à la mort la victime de l'amour, et me fendre le cœur chaque année de ma vie. »

Cela voulait dire : « Milord, ce n'est pas à vous de parler. Je suis de trois ans votre cadet, et deux fois aussi bien conservé que vous.

— Wenham, vous me touches, dit le grand homme avec un de ses jurons habituels ; morbleu ! vous me touchez. J'aime à voir un garçon conserver jusqu'à notre âge toutes les illusions de la jeunesse, et garder un cœur chaud comme le vôtre. Le diable m'emporte, monsieur ! c'est une consolation de rencontrer un être aussi généreux et aussi candide… Quelle est donc cette fillette, aux secondes, avec des rubans bleus ?… la troisième, à partir de la scène ?… Oui, nous sommes, vous et moi, des cœurs sensibles. Wagg n'est pas des nôtres, lui, je crois. C'est l'estomac plus que le cœur qui règne chez vous, n'est-ce pas, Wagg, mon garçon ?

— J'aime tout ce qui est bon, dit généreusement M. Wagg : beauté et bourgogne, Vénus et venaison. Je ne dis pas que les tourterelles de Vénus soient à mépriser, parce qu'on ne les cuit pas à la taverne de Londres ; mais… mais parlez-nous du vieux Pendennis, monsieur Wenham, » conclut-il brusquement ; car sa gaieté tomba dès qu'il vit que son patron ne l'écoutait pas.

Le fait est que la lorgnette de Steyne était dirigée vers quelque nouvel objet qu'il examinait sur la scène.

« Oui, j'ai déjà entendu ce jeu de mots de tourterelle de Vénus et de taverne de Londres ; vous commencez à baisser, mon pauvre Wagg. Si vous ne prenez garde, il me faudra avoir un nou-

veau bouffon, répliqua lord Steyne en abaissant sa lorgnette. Continuez, Wenham, à nous parler du vieux Pendennis.

« Cher Wenham, — c'est ainsi, dit Wenham, que commence la lettre du major, — comme vous avez eu, toutes ces trois dernières semaines, ma réputation entre vos mains, et que sans doute vous m'avez déchiré en lambeaux, je pense que vous saurez être bon enfant, pour varier, et que vous me rendrez un service. C'est, entre nous, une affaire délicate, une affaire de cœur. Il y a un jeune parent à moi, qui s'est follement épris d'une certaine miss Fotheringay, actrice du théâtre d'ici ; et je dois vous avouer que c'est une fort belle femme, et aussi bonne actrice, à ce qu'il me paraît, qu'aucune de ces poupées aux joues couvertes de fard. Elle joue Ophélia, lady Teazle, mistress Haller, et tous les rôles de ce genre. Parole d'honneur, elle est aussi magnifique que Georges dans ses meilleurs jours, et, autant que je m'y connais, tout à fait supérieure aux femmes qui figurent sur notre scène. J'ai besoin qu'elle soit engagée à Londres. Ne pouvez-vous décider votre ami Dolphin à la venir voir ? à l'engager ? à la tirer d'ici ? Un mot d'un noble ami à nous (vous m'entendez) serait inappréciable ; et, si vous pouviez mettre Gaunt-House dans mon intérêt, je vous promets tout ce que je pourrai faire en retour d'un tel service, que je considérerai comme un des plus grands qu'il soit possible de me rendre. Faites donc cela en vrai bon enfant, que j'ai toujours dit que vous étiez ; et, en retour, disposez de votre tout dévoué,

« A. Pendennis. »

« Le cas est bien clair, dit M. Wenham après avoir lu cette lettre ; le vieux Pendennis est amoureux.

— Et veut avoir cette femme à Londres… évidemment, continua M. Wagg.

— Je voudrais bien voir Pendennis à genoux, avec ses rhumatismes, reprit M. Wenham.

— Ou donnant à l'objet aimé une mèche de ses cheveux, ajouta Wagg.

— Sornettes que tout cela ! dit le grand homme. Il a des parents dans ce comté, n'est-ce pas ? Il a parlé d'un neveu qui pouvait envoyer un membre au parlement. L'affaire en question se rapporte au neveu, soyez-en sûrs. Le jeune homme est dans l'embarras. J'y ai été aussi… quand j'étais en seconde à Eton ; il s'agissait de la fille d'un maraîcher, et j'avais juré de l'épouser. J'en étais amoureux fou… Pauvre Polly ! »

Ici il fit une pause, et peut-être le passé s'offrit-il de nouveau à l'esprit de lord Steyne, redevenu l'écolier Georges Gaunt, non encore tout à fait perdu.

« Mais, d'après ce qu'en dit Pen, ce doit être une belle femme, reprit-il. Allez nous chercher Dolphin, et voyons s'il la connaît. »

Àces mots, Wenham s'élança hors de la loge, passa devant le serviteur, qui attendait à la porte de communication avec la scène, et qui le salua très-respectueusement ; puis, continuant son chemin, familier qu'il était en ces lieux, l'émissaire de lord Steyne ne tarda pas à trouver le directeur, qui était en train, comme il lui arrivait souvent, de maudire et d'envoyer au diable les dames du corps de ballet qui n'avaient pas fait leur devoir.

Les jurons expirèrent sur les lèvres de M. Dolphin, dès qu'il aperçut M. Wenham ; et il retira le poing qui menaçait la figure

d'une des coryphées coupables, pour serrer la main du nouveau venu.

« Comment allez-vous, monsieur Wenham ? Comment va Sa Seigneurie ce soir ? Sa santé paraît extraordinairement florissante, » dit le directeur en souriant, comme si de sa vie il ne s'était mis en colère.

M. Dolphin fut enchanté de suivre l'ambassadeur de lord Steyne, et d'aller présenter lui-même ses hommages à ce grand homme.

La visite à Chatteries fut le résultat de leur conversation, et M. Dolphin écrivit de cette ville à Sa Seigneurie. Il eut l'honneur d'apprendre au marquis de Steyne qu'il avait vu la dame dont Sa Seigneurie lui avait parlé, qu'il avait été aussi frappé de ses talents que de ses attraits personnels, et qu'il avait signé un engagement avec miss Fotheringay, laquelle aurait bientôt l'honneur de se présenter devant le public de Londres, et devant le marquis de Steyne, ce protecteur illustre et éclairé de l'art dramatique.

Pen lut la nouvelle de l'engagement de miss Fotheringay dans le journal de Chatteries, où il avait si souvent glorifié ses charmes. Le rédacteur faisait une assez jolie mention de son talent et de sa beauté, et lui prédisait des succès dans la métropole. Bingley, le directeur, se mit à annoncer : « La dernière représentation de miss Fotheringay. » Le pauvre Pen et sir Derby Oaks ne manquèrent pas une soirée : sir Derby, dans la loge d'avant-scène, jetant des bouquets et recevant des œillades ; Pen, hagard, malheureux, isolé dans les loges presque désertes. Personne ne s'inquiétait du départ de miss Fotheringay, si ce n'est ces deux

amoureux… et peut-être un autre encore, qui était M. Bows, de l'orchestre.

Un soir, il sortit de sa place et entra dans la loge où se trouvait Pen, et il lui tendit la main et lui demanda de faire un tour de promenade avec lui. Ils descendirent la rue ensemble, et allèrent s'asseoir, au clair de lune, sur le pont de Chatteries, pour parler d'elle.

« Nous pouvons nous asseoir sur le même pont, dit-il ; nous avons navigué assez longtemps ensemble dans la même barque. Vous n'êtes pas le seul homme qui ait fait la folie d'aimer cette femme ; et je suis moins excusable que vous, parce que je suis plus vieux et que je la connais mieux. Elle n'a pas plus de cœur que la pierre sur laquelle vous vous appuyez ; et nous tomberions dans l'eau pour n'en jamais ressortir, cette pierre, vous et moi, qu'elle ne s'en soucierait pas. Si fait, elle se soucierait de moi, parce qu'elle a besoin de moi pour lui donner sa leçon : et elle ne pourra marcher sans moi ; elle sera forcée de me faire venir quand elle sera à Londres. Mais elle ne le ferait pas, si elle n'avait pas besoin de moi. Elle n'a ni cœur, ni tête, ni bon sens, ni sensibilité, ni chagrins, ni soucis d'aucune sorte. J'allais ajouter ni plaisirs ; mais le fait est qu'elle aime son dîner, et qu'elle est contente d'être admirée.

— Et vous l'admirez ? dit Pen, que cette tirade avait intéressé, et qui écoutait avec étonnement le petit vieillard bourru et familier.

— C'est une habitude, comme de prendre du tabac ou de boire la goutte, répliqua l'autre. Voilà cinq ans que je la prends, et je ne puis plus me passer d'elle. C'est moi qui l'ai faite ce qu'elle est. Si

elle ne m'envoie pas chercher, je la suivrai ; mais je sais qu'elle m'enverra chercher : elle a besoin de moi. Quelque jour, elle se mariera, et me jettera là, comme je jette ce bout de cigare. »

La petite étincelle brillante tomba dans l'eau et disparut, et Pen, en rentrant ce soir à Fairoaks, ne songea plus exclusivement à lui-même.

Tome 1 · 15

Le major Pendennis avait décidé de rester en garnison à Fairoaks jusqu'à ce que l'ennemi se fût tout à fait retiré de devant la place. Il ne semblait pas surveiller la conduite de son neveu, ni imposer aucune entrave aux actions de Pen ; mais il savait néanmoins tenir ce garçon sous ses yeux ou sous les yeux de ses agents : de sorte que les allées et venues du jeune Arthur étaient bien connues de son vigilant tuteur.

Parmi ceux qui lisent ce roman-ci, ou tout autre roman, il serait difficile, je suppose, de trouver un homme qui, tôt ou tard, n'ait pas été trompé dans son amour, soit par la fatalité, soit par les circonstances, soit par la perfidie des femmes, soit par sa propre faute. Que ce digne ami se rappelle les sensations qu'il éprouva alors, et qu'il les applique à Pen, en manière d'illustration de ses angoisses. Ah ! quelles fastidieuses nuits et quelles fièvres harassantes ! Ah ! quels désirs insensés s'élèvent contre un rocher, un obstacle indifférent, et sont renvoyés par le granit insensible ! Si l'on pouvait, ce soir même, faire une liste des gémissements, des pensées, des imprécations de tous les amoureux trompés qui se trouvent à Londres, quel catalogue nous aurions !

Je voudrais savoir combien d'hommes sur cent, parmi la population mâle de la métropole, se sont couchés tout éveillés à deux et trois heures du matin, comptant les heures qui sonnent tristement, se tournant de gauche à droite, inquiets et malades d'amour ? Voilà un tourment !... Certes, je n'ai jamais connu d'homme qui soit mort d'amour, mais j'en ai connu un du poids de douze stones, qui s'est réduit à neuf stones et cinq livres sous l'influence d'un amour désappointé, et dont on peut dire que près d'un quart de sa substance avait péri ; et ce n'était pas peu de chose que ce quart-là. Il est revenu plus tard à son embonpoint primitif ; peut-être même est-il plus gros que jamais. Quelque nouvelle affection s'est probablement développée autour de son cœur et de ses reins, et leur a donné le confortable nécessaire. Et le jeune Pen est homme à se consoler, tout comme nous autres. Nous disons cela, de peur que les dames ne soient disposées à le plaindre prématurément, ou à s'inquiéter sérieusement de son mal. Sa mère, elle, était sérieusement inquiète ; mais que ne craindra pas, que n'inventera pas la tendresse d'une mère ?

« Soyez certaine, ma chère créature, lui disait galamment le major Pendennis, que le garçon se remettra. Dès que nous aurons fait quitter le pays à cette femme, nous emmènerons votre fils quelque part, et nous lui montrerons un peu la vie. Cependant, tranquillisez-vous sur son compte. La moitié des tourments que nous cause la perte d'une femme proviennent de la vanité plus que de l'amour. Être abandonné par une femme ! c'est le diable et l'enfer, pour sûr ; mais voyez avec quelle facilité nous les quittons ! »

Mistress Pendennis n'en savait rien. Cette sorte de science n'était pas venue à portée de la simple dame. Le fait est qu'elle

n'aimait pas ce sujet, et qu'il lui déplaisait d'en parler. Son cœur avait eu son propre petit malheur particulier ; elle l'avait supporté vaillamment et s'était guérie. Peut-être n'avait-elle pas beaucoup de patience pour les amours d'autrui, excepté, naturellement, Arthur, dont elle s'appropriait les souffrances, endurant très-probablement, en plusieurs maladies et douleurs du jeune homme, beaucoup plus que Pen n'endurait lui-même. Et elle le surveillait dans ce chagrin présent avec une sympathie jalouse et muette, quoique, comme nous l'avons dit, il ne lui parlât pas de son malheureux sort.

Il faut avouer que le major n'eut pas peu de mérite et de patience, et qu'il montra un très-honorable degré d'affection de famille. La vie à Fairoaks était extraordinairement triste pour un homme qui avait ses entrées dans la moitié des maisons de Londres, et qui avait l'habitude de présenter ses hommages dans trois ou quatre salons tous les soirs. Un dîner de temps à autre avec le docteur Portman, ou avec quelque squire du voisinage, une monotone partie de trictrac avec la veuve, qui faisait son possible pour l'amuser : tels étaient ses principaux plaisirs. Il soupirait après l'arrivée du sac aux lettres, et lisait le journal du soir jusqu'au dernier mot. Il se médicamentait aussi assidûment : une vie sobre et tranquille devait, pensait-il, lui faire du bien après les banquets de Londres. Il s'habillait laborieusement chaque matin et chaque après-midi ; et il se promenait régulièrement de haut en bas sur la terrasse. Voilà comme, avec sa canne, sa toilette, sa pharmacie portative, son trictrac et son journal, ce digne et mondain philosophe se défendait contre l'ennui ; et s'il ne tirait pas le meilleur parti de chaque heure du jour, comme les abeilles du jardin de la veuve, le major Pendennis faisait passer ses heures aussi bien qu'il pouvait, et parvenait tout juste à rendre sa capti-

vité supportable. On remarqua, dans la suite, qu'il se plaisait à amener la conversation sur la guerre d'Amérique, le massacre de Wyoming et les brillantes actions de Sainte-Lucie ; le fait est qu'il avait trouvé dans sa chambre à coucher deux volumes de l'Annual Register, et qu'il les avait étudiés avec persévérance. C'est ainsi qu'un homme bien réglé s'accommode aux circonstances, et se montre calme et supérieur à la fortune.

Parfois, Pen se mettait au trictrac quand la nuit venait ; ou bien, les soirs d'été, il écoutait la simple musique que faisait sa mère ; mais, en dépit de tout, il était fort inquiet et malheureux. On le voyait souvent se lever même au point du jour, et se diriger vers un vivier situé dans le parc de Clavering, mare sinistre entourée d'innombrables joncs murmurants et d'aunes à la sombre verdure, où une laitière s'était noyée au temps de l'aïeul du baronnet actuel, et où, disait-on, l'âme de la pauvre fille revenait encore. Mais Pen ne se noya pas, comme sa mère s'imaginait peut-être qu'il en avait dessein. Il aimait cet endroit pour y aller pêcher, pour rêver et songer à loisir, tandis que la flotte de sa ligne frémissait dans les petits remous de l'étang, et que les poissons nageaient au-dessous de lui. L'un d'eux venait-il à mordre à l'hameçon, Pen était ému de reste. C'est ainsi qu'il apportait parfois à la maison des carpes, des tanches et des anguilles, que le major accommodait à la mode continentale.

Au bord de cet étang, et sous un arbre, sa retraite favorite, Pen composa nombre de poèmes appropriés aux circonstances de sa vie, des poèmes qui le firent rougir plus tard, et se demander comment il avait jamais pu inventer pareilles rapsodies. Quant à l'arbre, c'est dans un creux de ce même tronc où il avait coutume de mettre sa botte de fer-blanc pleine de vers pour amorce et

autres ustensiles de pêche ; c'est là même, disons-nous, que plus tard… Mais voilà que nous anticipons sur la suite de ce récit. Il suffira de dire, en ce moment, qu'il fit des poésies et se soulagea beaucoup. Lorsque le chagrin ou l'amour d'un homme en est à ce point, il peut être bruyant, mais il n'est pas très-violent. Quand un gentleman se casse la tête pour trouver à douleur une rime autre que malheur et bonheur, ses peines sont plus proches de leur fin qu'il ne pense. Il en était ainsi pour Pen.

Il avait ses accès chauds et froids, ses jours de tristesse et de mauvaise humeur, de résignation et de désespoir, comme aussi ses paroxysmes d'amour furieux et ardent, pendant lesquels il sellait Rébecca et galopait follement à travers la campagne ou entrait dans Chatteries, gesticulant sauvagement sur sa monture, étonnant les charretiers et les péagers qu'il rencontrait, et criant bien fort le nom de la perfide.

Durant cette période, M. Foker devint un visiteur fréquent et agréable à Fairoaks, où sa bonne humeur et ses bizarreries amusaient toujours le major et Pendennis, tandis qu'elles n'étonnaient pas peu la veuve et la petite Laure. Son tandem fit une grande sensation sur la place du marché de Clavering, où il renversa une échoppe, frappa d'un coup de cravache les quartiers tondus du caniche de mistress Pybus, et but un verre d'absinthe framboisée aux Armes de Clavering. Toute la société de la petite ville apprit qui c'était, et se mit à chercher son nom dans l'Armorial. Foker, toutefois, était si jeune, et leurs livres si vieux, que son nom ne se trouva pas dans la plupart de leurs volumes. Sa maman, qui était alors une toute vieille dame, y figurait encore sous le nom de lady Agnès Milton, parmi les enfants du comte de Rosherville ; mais son nom, sa fortune et son honorable lignage

ne tardèrent pas à être connus de tout Clavering, où vous pouvez être sûr que la petite affaire du pauvre Pen avec l'actrice de Chatteries fut aussi très-librement discutée.

Si, de la route de Londres, qui passe devant la loge de Fairoaks, l'on regarde la vieille petite ville de Clavering-Saint-Mary, on voit, au premier plan, la rapide et brillante rivière de Brawl sortir en méandres de la ville et longer le parc ombreux de Clavering ; plus loin, la vieille tour de l'église et les pignons pointus des maisons se dressent parmi des arbres et de vieux murs ; enfin, derrière ces murs et ces arbres, s'élève un fond de collines éclairées du soleil, et qui, partant de Clavering, se dirigent à l'ouest vers la mer. Ce pays semble si confortable et si gai, que le cœur de plus d'un voyageur a dû soupirer après lui du haut de l'impériale, en pensant qu'il aimerait à venir se réfugier en ce coin heureux à la fin de la bataille de la vie. Tom Smith, qui avait coutume de conduire la voiture l'Empressée, montrait souvent un arbre voisin de la rivière, d'où l'on avait une belle vue de l'église et de la ville, et apprenait au voyageur assis à côté de lui que « les artisses venaient croquer l'église au pied de cet arbre-là. C'était jadis une abbaye, monsieur. »

Vraiment le point de vue est joli, et je le recommande à MM. Stanfield ou Roberts, à leur prochain voyage.

Comme Constantinople vu du Bosphore, comme mistress Rougemont dans sa loge vue de l'autre côté de la salle, comme maint objet que nous poursuivons dans la vie et que nous admirons avant de l'avoir atteint, Clavering est plus joli à distance que vu de près. Cette ville, d'aspect si joyeux à quelques centaines de mètres, est en réalité bien morne et bien triste. Excepté les jours de marché, il n'y a personne dans les rues. Le clic clac d'une paire

de socques retentit dans la moitié du bourg, et vous pouvez écouter le grincement de la vieille enseigne rouillée des Armes de Clavering sans être troublé par aucun autre bruit. Il n'y a plus eu de bal dans la salle d'Assemblée depuis celui que les volontaires de Clavering donnèrent à leur colonel, le vieux sir Francis Clavering ; et les écuries qui contenaient jadis une grande partie de ce brillant, mais défunt régiment, sont à présent tristes et vides, si ce n'est les jeudis, lorsque les fermiers y descendent et que leurs cabriolets et leurs chariots couverts donnent une faible apparence de vie à la place ; ou bien encore à l'époque des petites sessions, lorsque les magistrats se réunissent dans ce qui servait autrefois de salle de jeu.

Sur le côté méridional de la place du marché, s'élève l'église, avec ses grandes tours grisâtres dont le soleil illumine les délicates sculptures, rendant plus épaisses les ombres des énormes contre-forts, et dorant les fenêtres étincelantes et les flamboyantes girouettes. Des siècles auparavant, on avait arraché du porche l'image de la patronne de l'église. Celles des statues des saints qui étaient à portée des pierres et des marteaux, à cette époque de pieuses démolitions, sont mutilées et sans tête. Quant à celles qui se trouvaient hors d'atteinte, le docteur Portman seul sait leurs noms et leur histoire ; car son vicaire Smirke n'est pas grand antiquaire, et M. Simcoe (mari de l'honorable mistress Simcoe), titulaire et architecte de la chapelle dissidente de la ville basse, les considère comme l'abomination de la désolation.

Le presbytère est une grosse maison de briques, aux larges épaules, bâtie sous le règne de la reine Anne. Il communique par diverses portes avec l'église et avec le marché, et s'élève à l'entrée de la ruelle de l'If, où se trouvent le collége du révérend Wapshot,

le cottage de l'If, appartenant à miss Flather, l'abattoir du boucher, une vieille grange ou brasserie du temps de l'abbaye, et le pensionnat de demoiselles des misses Finucane. Les deux pensions avaient leurs bancs dans les tribunes de chaque côté de l'orgue, jusqu'à l'époque où, l'église de l'abbaye commençant à se vider par la défection de la congrégation qui se laissait attirer dans la boutique d'hérésie de la ville basse, le docteur engagea les misses Finucane à faire descendre leur joli petit troupeau. Les chapeaux des jeunes demoiselles font actuellement assez bon effet dans les bas côtés presque déserts. Il n'y a personne dans le grand banc de la famille Clavering, si ce n'est les statues des baronnets défunts et de leurs dames. On y voit sir Poyntz Clavering, chevalier et baronnet, agenouillé sur un carreau vis-à-vis de sa femme à la gorge entourée d'une gigantesque fraise ; une très-grosse lady, dame Rébecca Clavering, sculptée en ronde-bosse, est emportée au ciel par deux petits anges aux veines bleues, qui semblent chargés d'une rude besogne… et ainsi de suite.

Pen se rappela parfaitement ces figures dans la suite de sa vie ; et que de fois il les avait minutieusement examinées dans sa jeunesse, tandis que le docteur grommelait son sermon du haut de la chaire, et que la tête bienveillante de Smirke, le front surmonté de sa mèche frisée, apparaissait au-dessus du gros livre de prières posé sur le pupitre !

Les maîtres de Fairoaks étaient fidèles à la vieille église, et leurs domestiques y avaient un banc, comme ceux de Wapshot, comme ceux du docteur, comme ceux du pensionnat des miss Finucane : trois servantes et un très-joli jeune homme en livrée. La famille Wapshot était nombreuse et fidèle. Glanders et ses enfants allaient régulièrement à l'église ; ainsi faisait un des apothi-

caires. Mistress Pybus visitait tour à tour la chapelle de la ville basse et l'abbaye. Les enfants de l'école gratuite allaient naturellement à l'église orthodoxe, ainsi que leurs familles. Les élèves de Wapshot faisaient un bon et gai tapage, traînant des pieds quand ils entraient à l'église et montaient l'escalier de leur tribune ; ils se mouchaient, en outre, très-souvent durant l'office. Bref, la congrégation semblait aussi décente qu'elle pouvait l'être en ces mauvais temps.

L'église de l'abbaye était enrichie d'une grille magnifique, de beaucoup d'armoiries et de tombes blasonnées. Le docteur dépensait une grande partie de son revenu à embellir ce lieu favori. Il lui avait fait don d'une superbe fenêtre à vitraux peints, achetée dans les Pays-Bas, et d'un orgue assez grand pour une cathédrale.

Mais en dépit de l'orgue et de la fenêtre, et même très-vraisemblablement à cause de cette fenêtre, qui venait d'un temple papiste et qui était toute couverte de scènes d'idolâtrie, la nouvelle église de Clavering prospérait d'une manière scandaleuse à la barbe de l'orthodoxie ; et nombre des membres de la congrégation du docteur désertaient pour se joindre à M. Simcoe et à son honorable épouse. Les efforts de ce digne couple avaient éclairci les rangs mêmes des disciples d'Ébénézer, leurs voisins immédiats, dont le temple était si fréquenté avant l'arrivée de Simcoe, qu'on voyait les fidèles envahir jusqu'aux fenêtres de cet édifice. Les traités de M. Simcoe entraient par les portes de tous les cottages du docteur, et étaient acceptés avec autant d'avidité que les soupes de l'honnête mistress Portman, lesquelles soupes cette perverse populace trouvait de mauvaise qualité. Quant aux gens de la fabrique de rubans située près du barrage, au bord de la Brawl, et qui était devenue le noyau de la ville basse, l'orthodoxie

ne put pénétrer parmi eux. La paisible miss Myra en fut expulsée par l'impétueuse mistress Simcoe et ses aides de camp femelles.

Ah ! quel pesant fardeau ce fut pour la femme du docteur de voir se réduire ainsi la congrégation de son mari ; de céder le pas, dans les rares occasions où elle la rencontrait, à l'épouse d'un ecclésiastique de bas étage, parce qu'elle était la fille d'un pair irlandais ; de savoir qu'il y avait à Clavering, dans leur propre ville de Clavering, pour laquelle son mari dépensait bien au delà du revenu de sa profession, un parti qui le représentait comme un être odieux parce qu'il faisait son robre au whist, et qui le dénonçait comme un païen parce qu'il allait au spectaole ! Dans sa douleur, elle le conjura de renoncer au spectacle et au robre. Le fait est qu'ils avaient peine à compléter leur table, si terribles étaient les clameurs des paroissiens contre le whist. Mais le docteur déclara qu'il ferait ce qu'il trouverait bon, et ce qu'avait trouvé bon le grand et excellent Georges III, dont il avait été aumônier. Et pour ce qui était de renoncer au whist parce que des imbéciles se mettaient à crier contre ce jeu, il ferait, jusqu'à son dernier jour, la partie du mort avec sa femme et Myra, plutôt que de céder à leurs méprisables persécutions.

Des deux propriétaires de la fabrique (laquelle avait chassé les truites de la rivière de Brawl et apporté en ville tout le mal), le plus ancien associé, M. Rolt, fréquentait le temple d'Ébénézer ; M. Barker, le plus jeune, allait à la nouvelle église. En un mot, on se disputait beaucoup plus dans cette petite ville que des voisins ne se disputent à Londres. Dans le club littéraire, fondé par le prudent et conciliant Pendennis, et qui aurait dû être un terrain neutre, on s'était si bien picoté qu'à peine voyait-on encore quelqu'un de temps à autre dans le salon de lecture. Les rares habi-

tués étaient Smirke, qui, tout en entretenant une faible amitié avec la faction des Simcoe, conservait le goût des magazines et de la littérature légère ; le vieux Glandera, qui montrait à la fenêtre sa tête blanche et sa moustache grisonnante ; et aussi, naturellement, la petite mistress Pybus, qui lisait toutes les annonces du journal et regardait les lettres de chacun quand elles arrivaient de la poste : car il est au su de tout le monde que le salon de lecture de Clavering était chez le libraire Baker, London-Street, ci-devant Hog-Lane.

On peut donc s'imaginer quelle immense sensation produisit dans cette aimable petite société, la nouvelle des amours de Pen à Chatteries. Cette nouvelle se répandit de maison en maison et fit le sujet des conversations des gens qui fréquentaient l'abbaye, de ceux qui allaient à l'église hérétique de la ville basse, et de ceux qui n'allaient à aucune église du tout. Elle fut discutée par les misses Finucane et par les professeurs de leur pensionnat, et très-vraisemblablement aussi, autant que nous pouvons le savoir, par les jeunes demoiselles retirées en leurs dortoirs. Les grands collégiens de Wapshot avaient leur version de l'histoire et regardaient Pen d'un air curieux, lorsqu'il était assis dans son banc à l'église, ou le montraient dédaigneusement au doigt quand il traversait la ville. Ils l'avaient toujours haï, et l'appelaient lord Pendennis, parce qu'il n'était pas vêtu comme eux de velours de coton, qu'il montait à cheval et se donnait des airs de lion.

Et, s'il faut dire la vérité, c'était mistress Portman elle-même qui avait principalement divulgué l'histoire des amours de Pen. Quelque conte que cette candide femme entendît, on pouvait être sûr qu'elle en ferait part à ses voisins. Après donc qu'elle eut été mise en possession du secret de Pen par le petit scandale qui

avait eu lieu à Chatteries, le pauvre docteur Portman se dit que dès le lendemain l'histoire serait connue de toute la paroisse dont il était recteur. Et c'est ce qui arriva : tout le monde y apprit la légende, qui au salon de lecture, qui chez la modiste, qui chez la marchande de chaussures, qui au magasin de nouveautés faisant le coin de la place du marché, qui chez mistress Pybus, qui chez les Glanders, qui à la soirée de l'honorable mistress Simcoe, qui à la fabrique de rubans. Les ouvriers même de la fabrique surent l'histoire au bout de quelques heures, et la folie du jeune Arthur Pendennis se trouva dans toutes les bouches.

Toutes les connaissances du docteur Portman se mirent à aboyer après lui, quand il traversa la rue le jour suivant. Le pauvre théologien savait que sa Betsy était la source de cette rumeur, et il gémit en lui-même… « Bien, bien, la chose se fût répandue un ou deux jours plus tard ; autant vaut que la ville sache le vrai de l'histoire. »

Ce que les gens de Clavering pensaient de mistress Pendennis pour avoir gâté son fils, et de ce précoce jeune coquin d'Arthur pour avoir osé faire des propositions de mariage à une actrice, nous n'avons pas besoin de le dire ici. S'il existe quelque part de l'orgueil dans notre pays, et certes nous en avons suffisamment, il n'est pas d'orgueil plus enraciné que celui des vieilles dames de quatre sous dans les petites villes.

« Bonté divine ! s'écriaient-elles ; faut-il que la mère soit entichée de ce garçon impertinent et opiniâtre, qui se donne des airs de lord sur son cheval de sang, et pour qui notre société n'est pas assez bonne ? N'épouserait-il pas une odieuse actrice fardée de quelque misérable théâtre où sans doute il veut s'engager comé-

dien lui-même ? Ah ! si le cher bon M. Pendennis était vivant, ce scandale ne fût jamais arrivé ! »

C'est fort probable, et nous n'aurions pas à raconter l'histoire de Pen. Il est vrai qu'il se donnait des airs vis-à-vis des gens de Clavering. Étant naturellement franc et hautain, leurs cancans, et leurs petits bavardages, et leurs petites dignités l'ennuyaient : aussi leur montrait-il un mépris qu'il ne pouvait cacher. Le docteur et son vicaire étaient les seuls habitants de l'endroit dont Pen se souciât. Mistress Portman même partageait la méfiance générale qu'il inspirait, ainsi que sa mère qui se tenait à l'écart de la société du village, et dont on se raillait parce qu'elle s'efforçait, ma foi ! de tenir la tête haute avec les grandes familles du comté. Mistress Pendennis, en vérité !... mais mistress Barker, de la fabrique, prend quatre fois autant de viande chez le boucher qu'il n'en va à Fairoaks, malgré tous les grands airs de la veuve et de son fils.

ETC., ETC., ETC.

Que le lecteur ajoute à ces détails, selon son goût et l'expérience qu'il a des scandales de village. Ce que nous en avons dit suffira pour montrer comment une brave femme, uniquement occupée à remplir ses devoirs envers ses enfants et son prochain, et un honnête garçon, impétueux mais plein de bonnes qualités, qui ne souhaitait que du bien à tout être vivant, trouvèrent des ennemis et des détracteurs parmi des gens auxquels ils étaient supérieurs, et auxquels ils n'avaient jamais fait même l'ombre d'un tort.

Les roquets de Clavering aboyaient autour de la maison de Fairoaks, et prenaient plaisir à abaisser Pen.

Le docteur Portman et Smirke se gardaient tous deux d'informer la veuve du feu roulant de calomnies sans cesse dirigées contre le pauvre Pen ; mais Glanders, qui était un ami de la maison, mit Arthur au courant de la chose. On peut s'imaginer quelle fut l'indignation de celui-ci. Y avait-il quelqu'un dans le village à qui il pût faire rendre compte ? Déjà quelques plaisants commençaient à écrire à la craie sur la porte de Fairoaks : « Fotheringay pour toujours ! » et autres allusions sarcastiques aux dernières affaires. Un autre apporta de Chatteries une grande affiche de théâtre, qu'il attacha un soir à la porte au moyen de pains à cacheter. Une autre fois, Pen, en traversant à cheval la ville basse, s'imagina entendre les garçons de la fabrique se moquer de lui. Enfin, un jour qu'il sortait du presbytère par la porte donnant sur le cimetière, où flânaient en ce moment quelques élèves de Wapshot, le plus grand de ceux-ci, gentleman d'environ vingt ans, fils d'un petit squire du voisinage, et qui jouissait du titre équivoque de pensionnaire mangeant à la table de M. Wapshot, prit soudain une attitude théâtrale au bord d'une fosse nouvellement creusée, et se mit à déclamer les vers d'Hamlet sur Ophélia, en attachant sur Pen un regard hideux.

Notre jeune homme fut si furieux qu'il se précipita sur Hobnell major avec un cri ressemblant beaucoup à un juron, lui appliqua un rude coup de cravache en plein visage, jeta ensuite cette arme, invita le lâche coquin à se défendre, et l'instant d'après, l'envoya rouler au fond de la tombe qui attendait un tout autre locataire.

Puis, les poings fermés et la figure frémissante de colère et d'indignation, il provoqua d'une voix rugissante les camarades stupéfaits de M. Hobnell, pour savoir si l'un de ces polissons vou-

drait se mesurer avec lui. Mais ils se reculèrent en grommelant et firent leur retraite au moment où le docteur Portman arrivait sur le seuil de sa porte, et où M. Hobnell sortait de la fosse, le nez et la lèvre pitoyablement ensanglantés.

Pen, jetant des regards de défi mortel aux collégiens qui se retiraient du côté du cimetière, regagna la porte du docteur et fut questionné par ce gentleman. Le jeune homme était si agité qu'à peine pouvait-il parler ; des sanglots brisèrent sa voix quand il répondit :

« Le damné lâche m'a in-insulté, monsieur ! »

Et le docteur ne fit pas attention au juron, respectant l'émotion et la douleur de cet honnête jeune cœur.

Pendennis l'aîné, qui, en véritable homme du monde, avait une crainte constante et naturelle de l'opinion de son voisin, fut prodigieusement ennuyé de l'absurde petite tempête qui soufflait à Clavering et qui ballottait la réputation de M. Pen. Le docteur Portman et le capitaine Glandera eurent à tenir tête aux accusations de toute la société de Clavering contre le jeune réprouvé, qu'on regardait comme un monstre de crimes.

Pen ne dit mot à la maison de l'escarmouche du cimetière ; mais il alla à Baymouth prendre conseil de son ami Harry Foker, esquire. Celui-ci se rendit aussitôt avec son véhicule aux Armes de Clavering. De là il envoya Stoopid à Thomas Hobnell, esquire, chez le révérend J. Wapshot, avec un billet et un message fort civil, afin de savoir quand il pourrait se présenter chez ce jeune gentleman.

Stoopid rapporta que le billet avait été ouvert par M. Hobnell et lu par une demi-douzaine de grands élèves, sur lesquels il parut faire une vive impression ; qu'après avoir consulté ses camarades et beaucoup ri avec eux, M. Hobnell avait dit qu'il enverrait la réponse après la classe du soir, dont la cloche sonnait alors. Puis, « M. Wapshot était arrivé vêtu d'une robe toute pareille à celle de monsieur. » Stoopid se connaissait en costumes académiques ; il avait accompagné M. Foker à Saint-Boniface.

Cependant, M. Foker sortit pour voir les curiosités de Clavering. Mais, comme il n'avait pas de goût pour l'architecture, la belle église du docteur Portman n'attira guère son attention, et il dit que la tour était aussi moisie qu'un vieux fromage de Stilton. Il descendit la rue et regarda les quelques boutiques qui s'y trouvaient. Il vit le capitaine Glanders à la fenêtre du salon de lecture ; et, ayant bien considéré ce gentleman, il hocha la tête en signe de satisfaction. Chez le boucher, il s'informa du prix de la viande de l'air du plus grand intérêt, et demanda quel était le jour le plus prochain où l'on immolerait les victimes à l'abattoir. Il aplatit son petit nez contre la fenêtre de M Fribsby, pour voir s'il ne se trouverait pas par hasard quelque gentille ouvrière dans son établissement ; mais il n'y avait pas de minois plus avenant que celui de la poupée coiffée du bonnet français, qui était à l'étalage ; à moins que ce ne fût celui de M Fribsby elle-même, qu'on apercevait confusément dans le salon, où elle lisait un roman. Mais cet objet n'était pas assez intéressant pour faire rester longtemps M. Foker en contemplation.

Ayant donc parcouru la ville et visité les écuries de l'auberge, où il n'y avait pas d'autres chevaux que deux vieux trotteurs gagnant une chétive pitance à transporter la gentry du voisinage

aux grands dîners qui se donnaient rarement en diverses parties du comté, M. Foker s'abandonnait entièrement à l'ennui, quand enfin on annonça un messager de M. Hobnell.

Ce messager n'était autre que M. Wapshot lui-même, qui arriva d'un air fort indigné, et, tenant à la main la missive de Pen, demanda à M. Foker « comment il osait apporter à un élève de son collège un message aussi antichrétien qu'un cartel. »

De fait, Pen avait écrit un billet à son antagoniste de la veille, lui disant que si, après le châtiment qu'il s'était justement attiré par son insolence, il se sentait d'humeur à demander la réparation qui se donne ordinairement entre gentlemen, M. Henry Foker, ami de M. Arthur Pendennis, avait plein pouvoir pour prendre tout arrangement qui pourrait satisfaire M. Hobnell.

« Ainsi, c'est vous qu'il envoie avec la réponse… c'est bien vous, monsieur ? dit M. Foker, examinant le principal tout de noir habillé, comme il convenait à sa profession.

— S'il avait accepté cet immoral cartel, je l'aurais fouetté, » répliqua M. Wapshot en jetant à M. Foker un coup d'œil qui semblait dire : « Et j'aurais grand plaisir à vous fouetter vous-même ! »

— C'est bien de la bonté de votre part, monsieur, j'en suis sûr, reprit l'émissaire de Pen. J'ai dit à celui qui m'envoie que je ne pensais pas que l'autre fût d'humeur à se battre, ajouta-t-il d'un air de grande dignité. Il aime mieux être fouetté que de se battre, monsieur, je n'en doute pas… Puis-je vous offrir quelque rafraîchissement, monsieur… ? je n'ai pas l'avantage de savoir votre nom.

— Mon nom est Wapshot, monsieur ! et je suis principal du collége de cette ville, monsieur ! s'écria l'autre. Et je n'ai pas besoin de rafraîchissement, monsieur ! Je vous remercie, et je n'ai aucun désir de faire votre connaissance, monsieur !

— Je n'ai pas recherché la vôtre, monsieur, pour sûr ! répliqua M. Foker. En affaires de cette sorte, voyez-vous, je pense que c'est pitié qu'on fasse intervenir le clergé ; mais chacun son goût, monsieur.

— Je trouve, moi, que c'est pitié que des enfants parlent de commettre un meurtre aussi légèrement que vous faites, monsieur ! rugit le principal. Et si je vous tenais dans mon collége…

— Je suis sûr que vous m'apprendriez à mieux me conduire, monsieur, ajouta Foker en saluant. Merci, monsieur. J'ai fini mon éducation, monsieur, et je ne vais pas retourner au collège, monsieur !… Quand j'y retournerai, je me rappellerai vos offres bienveillantes, monsieur !… John, reconduisez monsieur jusqu'au bas de l'escalier. Et puisque, sans doute, M. Hobnell aime à être rossé, nous n'avons pas d'objection à cela, monsieur, et nous serons fort heureux de le servir selon son goût, quand nous le rencontrerons dans notre chemin. »

Là-dessus, le jeune homme salua le principal, qui sortait de la chambre. Puis, s'étant assis, il écrivit un billet à Pen pour lui dire que M. Hobnell n'était pas disposé à se battre et qu'il se proposait de digérer la roulée que Pen lui avait administrée.

Naturellement la conduite de Pen en cette affaire ne tarda pas à être connue, et son ami le docteur Portman ne s'en montra pas peu courroucé, tandis que le major Pendennis ne fit que s'en divertir. Quant à la bonne mistress Pendennis, elle fut toute bouleversée quand elle apprit cette querelle et la conduite peu chrétienne de Pen. Toutes sortes de misères, de désagréments, de crimes, de contrariétés, semblaient résulter de l'affaire où l'infortuné garçon s'était engagé ; et elle désira plus que jamais de le voir pour quelque temps hors de Chatteries… transporté n'importe en quel lieu, loin de la femme qui était la cause de tant d'ennuis.

Pen, lorsque cette tendre mère lui fit des remontrances, et que le docteur le chapitra avec colère pour sa violence et ses intentions féroces, prit la chose au grand sérieux, avec la grave et heureuse fatuité du jeune âge. Il dit qu'il était lui-même très-fâché de cette affaire, que l'insulte lui était venue sans la moindre provocation de sa part, et qu'il ne se laisserait insulter par personne sur ce chef sans défendre son honneur. Puis, adressant un appel plein de dignité à son oncle, il lui demanda s'il avait pu faire autrement, lui gentleman, que de venger son outrage et d'offrir satisfaction à la personne châtiée.

« Vous allez trop vite, mon bon ami, dit l'oncle, assez embarrassé ; car il avait endoctriné son neveu de quelques-unes de ses propres idées sur le point d'honneur, idées de l'ancienne société, qui sentaient le camp et le pistolet beaucoup plus que nos idées plus calmes d'aujourd'hui. Entre hommes du monde, je ne dis

pas ; mais entre deux collégiens la chose est ridicule, mon cher garçon, parfaitement ridicule.

— Elle est extrêmement coupable, et pas du tout dans le caractère de mon fils ! » s'écria mistress Pendennis, les larmes aux yeux, et toute troublée de l'obstination du jeune homme.

Pen la baisa et dit avec une grande emphase :

« Les femmes, chère mère, ne comprennent rien à ces affaires. Je me suis mis entre les mains de Foker ; je n'avais pas d'autre marche à suivre. »

Le major Pendennis se mit à rire et haussa les épaules. « Les jeunes gens font assurément de grands progrès, » pensa-t-il.

Mistress Pendennis déclara que ce Foker était un méchant et horrible petit malheureux, et qu'elle était sûre qu'il induirait à mal son cher fils, si Pen allait à l'université avec lui.

« J'ai fort envie de ne pas l'y laisser aller du tout, » ajouta-t-elle.

Et si elle ne se fût rappelé que le père du jeune homme s'était toujours proposé de le faire entrer dans l'établissement où il avait lui-même reçu son grain d'éducation, la tendre mère eût très-probablement mis le véto au départ de Pen pour l'université.

Cependant il avait été convenu, entre toutes les autorités qui présidaient au bien futur du jeune homme, qu'il partirait, et ce au terme d'octobre prochain. Foker avait promis de le présenter aux bons drilles ; et le major Pendennis attachait une grande importance à l'introduction de Pen dans la vie et la société universitaires par cet admirable jeune gentleman.

« M. Foker connaît les meilleurs jeunes gens qui sont actuellement à l'université, dit le major, et Pen y fera des accointances qui lui seront du plus grand avantage pour toute la vie. Il y a là le jeune marquis-de Plinlimmon, fils aîné du duc de Saint-David ; il y a lord Magnus Charters, fils de lord Runnymede et cousin-germain de M. Foker. Lady Runnymede, vous vous en souvenez sans doute, ma chère, était lady Agathe Milton. Lady Agnès invitera certainement votre fils à Logwood ; et, loin de vous alarmer de son intimité avec le fila d'Agnès, qui est un jeune homme singulier et plaisant, mais très-prudent aussi et fort aimable, à qui, j'en suis sûr, nous avons toutes sortes d'obligations pour son admirable conduite dans l'affaire du mariage avec la Fotheringay, je considère comme une des choses les plus heureuses pour Pen qu'il se soit lié d'intimité avec ce très-amusant jeune gentleman. »

Helène soupira ; elle supposait que le major savait ce qui était le mieux. M. Foker avait certainement été fort obligeant dans la malheureuse affaire avec miss Costigan, et elle lui en était reconnaissante. Mais elle ne pouvait s'empêcher d'avoir un vague pressentiment de malheur. Ces querelles, ces plaisirs bruyants, ce goût du monde, tout cela l'effrayait pour l'avenir de son fils.

Le docteur Portman était décidément d'avis que Pen allât à l'université. Il espérait que le garçon étudierait et qu'il jouirait modérément aussi de la meilleure société. Il pensait que Pen se distinguerait. Smirke parlait très-avantageusement de sa force ; le docteur lui-même l'avait entendu traduire, et trouvait qu'il s'en acquittait remarquablement bien. Dans tous les cas, c'était un grand point de l'éloigner de Chatteries ; et Pen, que les querelles

et les tracas suscités autour de lui avaient distrait de son chagrin particulier, dit avec mélancolie qu'il obéirait.

Durant une partie des mois d'août et de septembre, il y eut, à Chatteries, les assises, les courses, les banquets et le concours de société qui en sont la conséquence. Miss Fotheringay continua, pendant ce temps, de jouer sur la scène de cette ville et de prendre congé du public. Nul ne semblait particulièrement affecté de sa présence ou de son prochain départ, si ce n'est les personnes que nous avons nommées. Pour le beau monde du comté, pour ceux qui avaient maison à Londres, et qui très-vraisemblablement admirèrent prodigieusement la Fotheringay dans la capitale, lorsque la fashion qui la mit en vogue leur eut appris à l'admirer, ils ne purent rien trouver de remarquable dans l'actrice qui jouait sur les planches du petit théâtre de Chatteries. Maint génie et maint charlatan ont rencontré pareil sort avant et depuis le temps de miss Costigan.

Cependant cette honnête femme supportait, avec son égalité d'âme habituelle, l'indifférence du public et toutes les autres croix ou vexations qu'elle pouvait avoir dans la vie. Elle mangeait, buvait, jouait, dormait, avec cette régularité et ce bien-être qui appartiennent aux personnes de ce tempérament. Quelle foule de chagrins, de soucis et autres émotions préjudiciables ne sont pas écartés par une saine pesanteur d'esprit et une joyeuse insensibilité ? Et je ne veux pas dire que la vertu ne soit pas la vertu parce qu'elle n'est jamais tentée de s'égarer ; je dis seulement que la pesanteur d'esprit est un don beaucoup plus précieux que nous ne pensons, et que certaines personnes sont fort heureuses d'avoir été douées par la nature d'une bonne dose de ce grand anodin.

Durant cette saison, Pen, ne consultant que son caprice, entrait tristement au théâtre de Chatteries, et en ressortait tout aussi tristement. Sa conduite ne tourmentait pas peu sa mère, et telle était l'anxiété de celle-ci, que souvent elle se fût laissée aller à intervenir, si le major ne l'eût constamment arrêtée et en même temps encouragée. Car l'artificieux homme du monde s'imaginait voir que la maladie de Pen prenait un tour favorable ; c'était, entre autres symptômes, la violente effusion de poésie qui satisfaisait le tuteur et médecin de Pen. On pouvait entendre le jeune homme déclamer des vers dans les allées du parc, ou bien en marmotter entre ses dents lorsqu'il était assis le soir en famille.

Un jour que le major rôdait dans la maison, en l'absence de Pen, il trouva dans le cabinet de travail du garçon un gros livre plein de vers ; il y en avait d'anglais et de latins, avec des citations d'auteurs classiques en notes au bas des pages.

Son cas ne peut être fort grave, se dit sagement le philosophe de Pall-Mall ; et il fit remarquer à la mère de Pen, qui peut-être en fut secrètement désappointée (car, de même que toutes les autres femmes sensibles, elle aimait tout ce qui sentait le roman), que, depuis quinze jours, le jeune gentleman rentrait le soir très-affamé pour le dîner, et qu'il montrait aussi un appétit fort convenable, le matin, à déjeuner.

« Vrai Dieu ! je voudrais pouvoir manger comme lui ! dit le major en pensant tristement aux pilules qu'il prenait à dîner. Le garçon commence à bien dormir, soyez-en sûre. »

C'était cruel, mais c'était vrai.

N'ayant pas une autre âme à qui se confier (il ne pouvait parler à sa mère de ses amours et de ses désappointements ; son

oncle les traitait d'un ton dédaigneux et mondain, qui, bien que poli et soigneusement mesuré, ne laissait pas de choquer grandement les sentiments de M. Pen ; enfin Foker était beaucoup trop grossier pour apprécier des secrets d'un sentimentalisme si raffiné), le jeune homme redoublait d'amitié pour le vicaire, ou plutôt il ne se lassait jamais d'avoir Smirke pour auditeur en cet unique sujet. Qu'est-ce qu'un amoureux sans confident ? Pen se servit de M. Smirke, comme Corydon se servait de l'orme, pour y graver le nom de sa maîtresse. Il lui faisait répéter le nom de la belle Amaryllis. Quand on a fini de jouer son air, on ne soucie plus guère du chalumeau ; mais Pen s'imaginait avoir une grande amitié pour Smirke, parce qu'il pouvait soupirer ses amours et ses peines aux oreilles de son précepteur ; et Smirke avait des raisons à lui pour être toujours prêt à l'appel du jeune homme.

L'affection de Pen se répandait en une multitude de sonnets confiés à son ami de cœur, comme il appelait le vicaire, et celui-ci les recevait avec une grande sympathie. Pen exerçait la patience de Smirke par des vers latins saphiques et alcaïques. Ses chants d'amour se multipliaient sous sa plume rapide, et Smirke déclarait et croyait qu'ils étaient admirables. D'un autre côté, Pen exprimait une reconnaissance sans bornes quand il pensait que le ciel lui avait envoyé un tel ami en pareilles circonstances. Il fit présent à son précepteur de ses livres les mieux reliés et de sa chaîne d'or ; il voulut même qu'il acceptât son fusil à deux coups. Il alla à Chatteries acheter à crédit un porte-crayon en or (car il n'avait pas d'argent, et était encore débiteur de Smirke pour quelques-uns des cadeaux faits à la Fotheringay,) et il offrit à Smirke ce porte-crayon, après y avoir fait graver une inscription attestant son inaltérable et éternelle estime pour le vicaire, qui

naturellement était charmé de chaque nouveau témoignage de l'attachement de ce garçon.

Le pauvre vicaire fut, on le conçoit, très-ému du départ projeté de son élève. Une fois Arthur à l'université, que deviendraient l'occupation et le plaisir de Smirke ? Quel prétexte pourrait-il trouver pour une visite quotidienne à Fairoaks, visite où il allait chercher ce mot, ce regard bienveillant, aussi nécessaires au vicaire que le dîner frugal que lui servait M Fribsby ? Arthur parti, il ne lui serait plus permis que quelques rares visites, comme aux autres accointances. La petite Laure ne pourrait lui servir de prétexte, puisqu'elle n'apprenait son catéchisme qu'une fois par semaine. Il s'était attaché comme un lierre à Fairoaks, et il se désolait à la pensée qu'il lui faudrait rompre les liens qui l'unissaient à cette demeure.

Dirait-il ce qu'il avait au fond du cœur, et se mettrait-il à genoux devant la veuve ? Il se remémora tout ce qui, dans la conduite d'Hélène, pouvait flatter ses espérances. Trois semaines auparavant, elle avait loué son sermon ; elle l'avait vivement remercié d'un melon dont il lui avait fait présent lors d'un petit dîner donné par mistress Pendennis. Elle avait dit qu'elle lui serait toujours reconnaissante de sa bonté pour Arthur ; et, lorsqu'il avait déclaré qu'il n'y avait pas de bornes à son amour et à son affection pour ce cher garçon, elle avait certainement répondu d'une façon romanesque, indiquant l'estime et la vive gratitude qu'elle ressentait pour tous les amis de son fils. Se déclarerait-il ?… ou bien attendrait-il encore ? S'il se déclarait et qu'elle le refusât, c'était chose terrible de penser que la porte de Fairoaks serait peut-être à jamais fermée pour lui ; car derrière cette porte se trouvait, pour M. Smirke, l'univers entier.

Ainsi, ô lecteurs amis, nous voyons que tout homme en ce monde a ses propres affaires et ses propres chagrins, qui l'occupent et l'abattent plus que les affaires ou les chagrins de toute autre personne. Tandis que mistress Pendennis s'inquiète de perdre son fils et cet empire plein de sollicitude qu'elle a eu sur lui tant qu'il est resté dans ce nid maternel, d'où il va prendre son essor pour se lancer dans le grand monde ; tandis que le grand cœur du major s'irrite et s'aigrit, secrètement vexé en pensant aux belles fêtes qui se donnent à Londres, en se disant qu'il pourrait se chauffer aux regards des ducs et des duchesses, sans ces maudites affaires qui le retiennent dans ce misérable petit trou à la campagne ; tandis que Pen est ballotté entre son amour et une sensation plus agréable, sensation encore non avouée, mais qui déjà influe considérablement sur lui, et qui n'est autre qu'un vif désir de voir le monde : M. Smirke a un souci particulier, qui veille au chevet de son lit et qui monte en croupe derrière lui sur son poney ; et il n'est pas plus satisfait que nous autres.

Que nous sommes isolés dans le monde ! Combien nous sommes tous égoïstes et cachés ! Vous et votre femme, vous avez pendant quarante ans reposé vos têtes sur le même oreiller, et vous vous imaginez être unis… Baste ! pleure-t-elle quand vous avez la goutte, ou restez-vous à veiller quand elle a mal aux dents ?… Votre fille ingénue, qui paraît toute innocence, toute dévouée à sa maman et à sa leçon de piano, ne songe ni à l'une ni à l'autre, mais bien au jeune lieutenant avec lequel elle a dansé au dernier bal… Le franc et honnête garçon qui vient de sortir du collège calcule secrètement l'argent que vous lui donnerez et ce qu'il doit au pâtissier… La vieille grand'mère, qui bougonne dans son coin et qui n'a plus que quelques semaines à passer en ce monde, a des affaires et des soucis qui lui sont tout à fait person-

nels ; très-probablement elle songe à des choses d'il y a cinquante ans, à la nuit où elle fit une si vive sensation, lorsqu'elle dansa avec le capitaine, avant que votre père eût demandé sa main ; ou bien elle se dit que votre femme est une sotte petite créature dont on fait beaucoup trop de cas, et de qui vous êtes absurdement entiché !... Et pour ce qui est de votre femme, ô lecteur philosophe, répondez franchement : Est-ce que vous lui dites bien tout ?... Ah ! monsieur, deux mondes distincts marchent sous votre chapeau et sous le mien. Toutes choses dans la nature sont différentes l'une de l'autre. La femme que nous regardons n'a pas les mêmes traits, ni le mets que nous mangeons la même saveur pour nous deux. Nous ne sommes, vous et moi, qu'une paire d'isolations perpétuelles, ayant pour camarades quelques îlots un peu plus près ou un peu plus loin de nous.

Mais revenons au solitaire Smirke.

Smirke avait un confident de son amour, ou plutôt une confidente : cette très-peu judicieuse créature, M Fribsby. Comment était-elle devenue M Fribsby ? c'est ce que nul ne sait. Elle avait quitté Clavering, en qualité de miss Fribsby, pour entrer chez une modiste de Londres. Elle prétendait avoir obtenu le titre de madame à Paris, durant sa résidence en cette ville. Mais comment le roi de France, quelque bien disposé qu'il fût pour elle, avait-il pu lui conférer ce titre ?... C'est un mystère que nous ne sonderons pas. Il suffira de dire que, partie de la maison jeune fille tapageuse, elle y revint assez avancée en âge, avec un front de madone et une physionomie mélancolique ; elle acheta pour une bagatelle le fonds de feu mistress Harbottle ; elle prit sa vieille mère avec elle, fut très-bonne pour les pauvres, très-assidue à l'église, et s'acquit la meilleure réputation. Mais il n'y avait personne

dans tout Clavering, non pas même mistress Portman, qui lût autant de romans que M Fribsby. Elle avait du temps de reste pour cet amusement : car, à vrai dire, elle n'avait que très-peu de clientes, en dehors des dames du presbytère et de Fairoaks ; et la lecture continuelle de pareils ouvrages (les romans n'étaient pas, au temps dont il s'agit, aussi édifiants ni d'une aussi bonne morale qu'aujourd'hui) l'avait rendue si absurdement sentimentale, que la vie n'était, à ses yeux, qu'une immense intrigue amoureuse ; et elle ne pouvait voir ensemble un homme et une femme, sans s'imaginer qu'ils se mouraient d'amour l'un pour l'autre.

Le lendemain de la visite de mistress Pendennis au vicaire, visite que nous avons mentionnée en son temps et depuis laquelle nous avons noirci déjà bon nombre de pages, M Fribsby décida en elle-même que M. Smirke devait être amoureux de la veuve ; et elle fit tout ce qui était en son pouvoir pour encourager cette passion des deux côtés. Il est vrai qu'elle ne voyait que rarement mistress Pendennis, si ce n'est en public et dans son banc à l'église. Cette dame n'avait pas grand besoin de modes, ou faisait elle-même la plupart de ses robes et de ses bonnets ; mais, dans les rares occasions où M Fribsby recevait la visite de mistress Pendennis, ou bien lorsqu'elle allait elle-même présenter ses respects à Fairoaks, elle ne manquait jamais de régaler la veuve des louanges du vicaire, faisant observer que c'était un homme angélique, doux, studieux, solitaire, et s'étonnant de ce qu'aucune dame ne voulût prendre pitié de lui.

Hélène riait de ces remarques sentimentales, et s'étonnait à son tour de ce que madame elle-même n'eût pas compassion de son locataire et ne cherchât pas à le consoler.

M Fribsby hochait son front de madone.

« Mong cure a boco souffare, dit-elle un jour, en posant la main sur la partie qu'elle appelait son cure. Il est more en Espang, madame, » ajouta-t-elle avec un soupir.

Elle était fière de sa familiarité avec le français, quoiqu'elle parlât cette langue avec plus de volubilité que de correction.

Mistress Pendennis ne se souciait guère de pénétrer les secrets de ce cœur blessé. Excepté pour quelques intimes, c'était une femme réservée et peut-être très-fière. Elle ne considérait le précepteur de son fils que comme un homme de la suite de ce jeune prince. Sans doute, en sa qualité d'ecclésiastique, il devait être traité avec respect ; mais il fallait savoir garder sa dignité vis à-vis de lui, puisqu'il n'était qu'un inférieur dans la dépendance de la famille Pendennis. Aussi les allusions que madame faisait constamment au vicaire ne lui étaient pas particulièrement agréables. Il fallait vraiment un esprit très-ingénieusement sentimental, pour supposer que la veuve eût une considération secrète pour M. Smirke ; mais M Fribsby n'en persista pas moins dans cette pernicieuse erreur.

Smirke était beaucoup plus disposé qu'Hélène à parler de ce sujet avec sa sentimentale maîtresse de maison. Toutes les fois que celle-ci avait fait l'éloge du vicaire à mistress Pendennis, elle revenait de chez la veuve, convaincue qu'Hélène elle-même avait loué Smirke.

« Être soul au monde est bien ouneeyong, disait-elle en jetant un coup d'œil sur une estampe représentant un carabinier français en habit vert et en cuirasse de cuivre, qui décorait son appartement. Soyez bien assuré que, lorsque M. Pendennis sera à l'uni-

versité, sa maman se trouvera bien seule. Elle est encore toute jeune. On ne lui donnerait pas vingt-cinq ans. Monsieur le cury, song cure est touchy… j'ung suis sûre… je conny cela biang, ally, monsieur Smyrke. »

Il rougissait doucement, il soupirait, il espérait, il craignait, il doutait. Il cédait parfois à cette délicieuse pensée. Son plaisir était d'être assis dans l'appartement de M Fribsby et de parler de ce sujet. Comme la plus grande partie de la conversation se faisait en français du côté de la modiste, et que la mère de celle-ci était sourde, cette vieille créature retirée du monde, qui avait jadis été gouvernante chez les Clavering, puis épouse et veuve d'un sommelier de cette famille, comprenait à peine une syllabe de leur entretien.

C'est pourquoi, lorsque le major Pendennis annonça au précepteur de son neveu que ce jeune homme partirait pour l'université en octobre, et que les précieux services de M. Smirke ne seraient plus nécessaires à son élève (services dont le major, qui parlait aussi grandement qu'un lord, se dit excessivement reconnaissant, pressant M. Smirke de faire usage de son crédit quand il lui plairait) ; c'est pourquoi, disons-nous, le vicaire sentit que le moment critique était venu pour lui ; et il fut torturé par les cruelles angoisses que fit naître cette situation.

M Fribsby avait naturellement pris le plus vif intérêt aux progrès de l'affaire d'amour de M. Pen avec miss Fotheringay. Elle avait été à Chatteries, et, ayant vu jouer cette actrice, avait dit qu'elle était vieille et au-dessous de sa réputation. Mainte et mainte fois, elle avait parlé de la passion de M. Pen, dans sa boutique, à la demi-douzaine de vieilles filles et de vieilles femmes en habits d'homme qu'on trouve dans les petites villes de province,

et qui formaient la classe distinguée de Clavering. Le capitaine Glanders (demi-solde) avait déclaré que Pen serait un diable d'homme, et qu'il avait commencé de bonne heure. Mistress Glanders avait répliqué en lui disant de mettre un frein à ses horribles observations et de respecter sa propre femme, si cela lui plaisait. Elle ajouta que ce serait une leçon pour l'orgueil d'Hélène, si absurdement engouée de ce garçon. Mistress Pybus dit que beaucoup de personnes étaient fières de bien petites choses, et que, pour sa part, elle ne savait pas pourquoi une femme d'apothicaire se donnait de tels airs. Mistress Wapshot envoya ses filles de l'autre côté de la rue, un jour que Pen, monté sur Rébecca, s'était arrêté devant le sellier pour acheter une nouvelle mèche à son fouet. Tous ces personnages avaient fait des visites de curiosité à Fairoaks, avaient essayé de compatir aux chagrins de la veuve ou d'amener sur le tapis l'affaire de la Fotheringay, et avaient été, chacun en particulier, contenus par la hautaine réserve de mistress Pendennis, que soutenait la froide politesse du major, son frère.

Ces échecs, toutefois, ne mirent pas fin aux commérages, et la calomnie alla croissante contre les infortunés habitants de Fairoaks. Glanders, officier de cavalerie en retraite, que sa demi-solde et sa nombreuse famille forçaient, depuis qu'il avait quitté les dragons, à se griser d'eau-de-vie coupée d'eau, au lieu de se régaler de bordeaux, avait parfois ses entrées à Fairoaks et y tenait son ami le major au courant de toutes les histoires qui circulaient dans Clavering. Mistress Pybus avait pris une place d'intérieur dans la diligence de Chatteries pour se rendre à l'hôtel du Roi Georges, dans le but d'y recueillir quelques détails. Le domestique de mistress Speers avait payé à boire au laquais de M. Foker, à Baymouth, dans une semblable intention. On disait

que Pen s'était pendu de désespoir dans le verger, et que son oncle avait coupé la corde ; que c'était miss Costigan qui était jouée, et non pas le jeune Arthur ; et que l'affaire n'avait été étouffée que grâce au payement d'une grosse somme d'argent, dont plusieurs personnes à Clavering pouvaient certifier le montant exact, ladite somme variant naturellement selon les calculs de l'individu qui narrait l'histoire.

Pen secoua sa crinière et s'emporta comme un lion furieux, quand ces scandales, qui affectaient son propre honneur et celui de miss Costigan, arrivèrent à ses oreilles. Pourquoi Pybus n'était-elle pas un homme ? (Elle avait assez de moustaches pour cela.) Au moins il aurait pu la provoquer et la tuer. Voyant passer Simcoe, Pen lui lança un regard si terrible du haut de sa selle (il était monté sur Rébecca) et saisit son fouet d'une façon si menaçante, que cet ecclésiastique rentra à la maison et écrivit ou médita un sermon (car il débitait des témoignages verbaux d'une grande longueur) dans lequel il parla de Jézabel, des divertissements de théâtre (il faisait en cela d'une pierre deux coups, le docteur Portman, recteur de la vieille église, étant connu pour fréquenter le spectacle) et d'un jeune homme qui allait à la perdition. Ce sermon fut assez clair pour que le plus borné comprît qu'il s'agissait de Pen et de la voie dans laquelle il marchait. Quelles autres histoires n'y avait-il pas encore contre le jeune Pendennis, tandis qu'il boudait, comme Achille dans sa tente, à cause de la belle Briséis qu'on lui avait enlevée ?

Après l'affaire avec Hobnell, Pen fut déclaré meurtrier ainsi que débauché, et son nom devint un nom de terreur et un sobriquet injurieux dans Clavering. Mais ce n'était pas tout encore. Il n'était pas le seul de la famille sur qui le village se mît à bavarder,

et son infortunée mère devait être la prochaine victime de ces commérages.

« Tout est arrangé, dit mistress Pybus à mistress Speers ; le jeune homme va à l'université, après quoi la veuve se consolera.

— Le vicaire a été à Fairoaks tous les jours, de la manière la plus publique, ma chère, ajouta mistress Speers.

— Il y a de quoi faire retourner le pauvre M. Pendennis dans sa tombe, dit mistress Wapshot.

— Elle ne l'a jamais aimé, nous le savons, reprit le numéro 1.

— Elle l'a épousé pour son argent ; chacun sait ça. Elle n'avait pas le sou et vivait aux dépens de lady Pontypool, dit le numéro 2.

— C'est pourtant un peu trop effronté d'encourager un amant sous prétexte de donner un précepteur à son fils, s'écria le numéro 3.

— Chut ! voici venir mistress Portman, » dit quelqu'un.

Et la femme du bon recteur entra dans la boutique de M Fribsby pour voir le journal mensuel de modes qui venait d'arriver de Londres.

Le fait est que M Fribsby n'avait pu y tenir plus longtemps. Un jour, après avoir parlé avec son locataire du prochain départ de Pen, et le vicaire étant sorti pour aller donner une de ses dernières leçons à ce gentleman, M Fribsby avait communiqué à mistress Pybus, qui venait d'entrer par hasard avec mistress Speers, le violent soupçon, ou la presque certitude qu'il existait un attachement entre certain membre du clergé et certaine dame

dont le méchant fils devenait tout à fait ingouvernable, et que certain mariage ne tarderait pas à avoir lieu.

Naturellement mistress Portman avait déjà découvert tout cela, quand on lui parla de cette affaire. Quel fin renard que ce vicaire ! Il était du bas clergé, et elle ne l'avait jamais aimé. Et penser que mistress Pendennis se soit amouraché de lui, après avoir été mariée à un homme tel que M. Pendennis ! Elle put à peine rester cinq minutes chez M Fribsby, tellement elle était pressée de courir au presbytère pour faire part de cette nouvelle au docteur Portman.

Quand le docteur Portman apprit la chose, il fut si furieux contre son vicaire, que son premier mouvement fut de rompre avec M. Smirke et de le prier de porter ses services à quelque autre paroisse.

« Cette poule mouillée prétendre être digne d'une femme comme mistress Pendennis ! s'écria le docteur. Où donc s'arrêtera désormais l'impudence ?

— Elle est beaucoup trop vieille pour M. Smirke, répliqua mistress Portman. Eh ! la pauvre chère mistress Pendennis pourrait presque être sa mère.

— Vous choisissez toujours la raison la plus charitable, Betsy, cria le recteur. Une matrone avec un grand fils !... Elle ne peut songer à se remarier.

— Vous pensez que les hommes seuls doivent se remarier, docteur Portman, répliqua sa femme en se rengorgeant.

— Ô stupide vieille que vous êtes ! dit le docteur. Quand je ne serai plus, vous épouserez qui vous voudrez. Je laisserai des

ordres à cet effet dans mon testament, ma chère ; et je léguerai une bague à mon successeur, et mon spectre viendra danser à votre noce.

— C'est cruel pour un ecclésiastique de parler ainsi, » repartit la dame avec un gémissement qu'elle tenait tout prêt.

Mais ces petites rafales avaient coutume de passer très-rapidement sur la surface du bonheur domestique du docteur, et étaient suivies d'un grand calme et d'un beau soleil. Le docteur adoptait, pour adoucir la figure refrognée de mistress Portman, un moyen qui fait beaucoup d'effet entre deux dignes personnes s'aimant sincèrement, et qui convient, je crois, au grison de soixante ans tout autant qu'il convenait, quarante ans auparavant, au jeune galant à la noire chevelure.

« Ne feriez-vous pas mieux, John, de parler à M. Smirke ? demanda mistress Portman.

— Une fois Pen à l'université, cadit quæstio, répliqua le docteur. Les visites de Smirke à Fairoaks cesseront d'elles-mêmes, et il ne sera pas besoin de tourmenter la veuve. Elle a assez d'ennuis sur les bras avec les affaires de ce sot jeune garnement, sans qu'on la tarabuste encore des commérages du pays. Tout cela n'est qu'une invention de cette folle de Fribsby.

— Contre qui je vous ai toujours prévenu, vous le savez bien, mon cher John, interrompit mistress Portman.

— Oui, vous l'avez fait ; vous le faites très-souvent, m'amour, répliqua le docteur en riant. Ce n'est pas faute d'avertissements de votre part, assurément, que je me suis fait une opinion sur la plupart des femmes que nous connaissons. M Fribsby est une

folle, qui aime les cancans, et il y en a d'autres qui sont somme elle. Mais elle est bonne pour les pauvres, elle prend soin de sa vieille mère, et elle va à l'église deux fois tous les dimanches. Quant à Smirke, ma chère… »

Ici la figure du docteur prit, un moment, une expression comique, dont mistress Portman ne s'aperçut pas, car elle regardait par la fenêtre du salon, se demandant ce que mistress Pybus pouvait avoir à marchander encore de la volaille au marché, puisqu'elle en avait reçu de Livermore deux jours auparavant.

« Quant à Smirke, ma chère Betsy, me promettez-vous de ne répéter jamais à aucun mortel ce que je vais vous confier comme un profond secret ?

— Qu'est-ce, mon cher John ?… Naturellement je ne le répéterai pas, répliqua la dame du recteur.

— Eh bien ! donc, je ne puis dire que ce soit un fait, entendez-vous ? Mais si vous appreniez que Smirke est en ce moment… oui, et même depuis des années… engagé à une jeune personne, à une miss… une miss Thompson, si vous tenez au nom, qui demeure sur le communal de Clapham… oui, sur le communal de Clapham, non loin de la maison de mistress Smirke, que deviendrait alors votre histoire au sujet de Smirke et de mistress Pendennis ?

— Pourquoi ne pas m'avoir dit cela plus tôt ? demanda la femme du docteur. Depuis quand le savez-vous ? Combien nous nous sommes trompés sur le compte de cet homme !

— Pourquoi me mêlerais-je des affaires d'autrui, ma chère ? répondit le docteur. Je sais garder un secret… et peut-être n'est-

ce qu'une invention comme cette autre absurde histoire. Au moins, madame Portman, je ne vous aurais jamais dit celle-ci, si vous ne m'aviez conté l'autre, que je vous prie de contredire toutes les fois que vous l'entendrez répéter. »

Cela dit, le docteur entra dans son cabinet, et mistress Portman, voyant que la journée était remarquablement belle, pensa qu'il fallait profiter de ce temps pour faire quelques visites.

Le docteur, regardant par la fenêtre de son cabinet, vit bientôt sortir la femme de son cœur, parée de ses plus beaux atours. Elle traversa la place du marché, saluant les marchands à droite et à gauche et jetant un coup d'œil sur l'épicerie et entrepôt général qui faisait le coin. Puis, étant entrée dans London-Street (ci-devant Hog-Lane), elle s'arrêta une minute à la fenêtre de M Fribsby, et, considérant les modes qui y étaient exposées, parut se demander si elle entrerait. Mais elle passa outre et ne s'arrêta plus que lorsqu'elle eut atteint la petite porte verte et le jardin de mistress Pybus, à travers lesquels elle arriva au cottage de cette dame. Là, naturellement, le docteur Portman perdit de vue sa femme.

« Oh ! quel conte je lui ai dévidé ! dit-il en lui-même. Le bon Dieu me pardonne ! j'ai trompé la chair de ma chair et mon propre sang. Mais il ne faut plus de scandale, plus de commérages sur cette maison. Je dois y mettre fin et parler à Smirke. Je l'inviterai à dîner aujourd'hui même. »

Ayant un sermon à composer, le docteur se mit à l'œuvre et se laissa si bien entraîner par son travail, qu'il ne finit que vers les cinq heures de l'après-midi. Il se rendit alors au logis de M. Smirke, pour mettre à exécution ses intentions hospitalières

vis-à-vis de ce gentleman. Il atteignit la porte de M Fribsby au moment même où le vicaire en sortait.

M. Smirke était magnifiquement vêtu, et, comme il marchait les pieds en dehors, il montrait une paire de bas de soie des plus élégants, travaillés à jour, et des escarpins supérieurement vernis. Sa cravate blanche était ornée d'un nœud d'une roideur splendide, et les boutons d'or de sa chemise brillaient sur la toile d'une blancheur sans tache. Ses cheveux étaient bouclés autour de son beau front. Avait-il emprunté les fers de M Fribsby pour leur donner cette gracieuse frisure ? Son mouchoir de batiste blanche était parfumé de la plus délicieuse eau de Cologne.

« O gracilis puer ! s'écria le docteur. Où portez-vous vos pas ? Je voulais vous emmener dîner chez moi.

— Je suis invité à dîner à… à Fairoaks, » dit M. Smirke, non sans rougir un peu, et en secouant son mouchoir parfumé.

Puis, comme son poney l'attendait, il l'enfourcha et se mit à descendre la rue, en souriant d'un air niais. Il ne fut victime d'aucun accident ce jour-là, et il arriva à la demeure de mistress Pendennis avec son nœud de cravate dans l'ordre le plus parfait.

Tome 1 · 17

Le vicaire était allé, pour sa leçon quotidienne, à Fairoaks, et se trouvait en haut dans le cabinet de Pen, prétendant étudier avec son élève, au commencement de cette même après-midi où mistress Portman, après ses affaires finies chez mistress Pybus, avait

trouvé le temps si excessivement beau qu'elle continua sa promenade jusqu'à Fairoaks, afin d'y rendre visite à sa chère amie.

Dans le cours de la conversation, la dame du recteur communiqua à mistress Pendennis et au major un très-grand secret relatif au vicaire : il ne s'agissait de rien moins que d'un attachement, un très-ancien attachement que, pendant longtemps, M. Smirke avait tenu tout à fait secret.

« Et à qui M. Smirke a-t-il donné son cœur ? demanda mistress Pendennis d'un air superbe, quoiqu'elle fût un peu alarmée intérieurement.

— Eh ! ma chère, répondit l'autre dame ; dans les premiers temps qui suivirent son arrivée (il dînait alors très-souvent au presbytère), on disait que nous voulions lui faire épouser Myra, et nous fûmes forcés de cesser de l'inviter. On prétendit ensuite qu'il en tenait pour une autre ; mais, pour moi, j'ai toujours nié la chose, disant que vous…

— Que moi ! s'écria mistress Pendennis. Le monde est bien impertinent pour sûr ! M. Smirke est venu ici en qualité de précepteur d'Arthur, et je suis étonnée, que quelqu'un ait osé parler ainsi…

— Sur mon âme, c'est un peu trop fort ! dit le major, mettant de côté son journal et son binocle.

— Je ne puis souffrir cette mistress Pybus, continua Hélène avec indignation.

— Je lui ai dit que ce n'était pas vrai, reprit mistress Portman ; je le lui ai toujours dit, ma chère ; et à présent il se découvre que mon modeste gentleman est fiancé, Dieu sait depuis quand, à une

jeune personne… une miss Thompson, de Clapham. J'en suis enchantée pour ma part, et aussi à cause de Myra ; car un vicaire non marié est toujours un sujet de désagrément dans une maison. Du reste, ce que je vous dis là est un secret ; mais j'ai pensé bien faire de vous le confier, parce que cela peut éviter des contrariétés. Seulement, rappelez-vous, s'il vous plaît, de ne pas répéter un mot de cette histoire. »

Mistress Pendennis dit, avec une parfaite sincérité, qu'elle était très-heureuse d'apprendre cette nouvelle. Elle espérait que M. Smirke, qui était un homme bon et aimable, aurait une femme de mérite.

Et quand mistress Portman se fut retirée, Hélène et son frère parlèrent de la chose avec une grande satisfaction, la bonne dame se reprochant sa conduite hautaine vis-à-vis de M. Smirke, qu'elle évitait depuis quelque temps, au lieu de lui être reconnaissante des soins constants qu'il donnait à l'éducation d'Arthur.

« De la reconnaissance aux gens de cette sorte, dit le major, c'est très-bien ; mais il ne faut pas de familiarité. Ce gentleman donne ses leçons et reçoit son argent comme tout autre maître. Vous êtes trop humble, ma bonne âme. Il faut des distinctions entre les rangs, et tout ce qui s'ensuit. Je vous ai dit déjà que vous étiez trop bonne pour M. Smirke. »

Mais Hélène n'était pas de cet avis. Et, maintenant qu'Arthur s'en allait, elle se rappela combien M. Smirke avait été poli, toutes les commissions qu'il avait faites pour elle, les livres qu'il avait rapportés, la musique qu'il avait copiée, ses nombreux et aimables cadeaux, et enfin tout ce qu'il avait appris à Laure. Elle se reprocha dans son cœur son ingratitude pour le vicaire, et à ce

point que, lorsqu'il descendit du cabinet avec Pen, et qu'il soupira dans le vestibule avant de partir, elle sortit, lui serra la main non sans rougir un peu, et le pria d'entrer dans le salon, où, dit-elle, on ne le voyait plus. Puis, comme il devait y avoir un assez bon dîner ce jour-là, elle invita M. Smirke à y prendre part. Et nous pouvons être assurés qu'il fut trop heureux d'accepter une aussi charmante invitation.

La nouvelle donnée par mistress Portman avait complètement tranquillisé Hélène sur ses doutes et ses craintes relativement à M. Smirke. Aussi fut-elle excessivement bienveillante et gracieuse avec le vicaire durant le dîner, redoublant d'attentions peut-être parce que le major se montrait très-hautain et très-réservé avec le précepteur de son neveu. Quand le major Pendennis engagea Smirke à boire du vin, il lui parla comme un souverain eût fait à un des moindres de ses suivants, d'une façon si altière que Pen lui-même en rit, encore qu'il fût tout prêt, pour sa part, à être aussi vain que le plus grand nombre de jeunes gens.

Mais Smirke ne s'inquiétait pas des impertinences du major, tant qu'il jouissait de la bienveillance de son hôtesse ; et il passa un temps délicieux à côté d'elle à table, déployant tout son talent de causeur pour lui plaire. Il parla à la fois en ecclésiastique et en homme du monde, du bazar de fantaisie et du grand meeting des missions, du dernier roman et de l'excellent sermon de l'évêque, ainsi que des fêtes fashionables de Londres au sujet desquelles il avait lu plusieurs articles dans les journaux. Enfin il ne négligea aucun des artifices par lesquels un théologien également enjoué et sérieux, qui a du goût pour la bonne société, une conduite irréprochable et un cœur sensible, peut chercher à se rendre agréable à la personne sur laquelle se sont fixées ses affections.

Le major Pendennis sortit en bâillant de la salle à manger, presque aussitôt après que sa sœur et la petite Laure eurent quitté cette pièce.

« Quelle insupportable scie que cet homme, et comme il a bavardé ! dit le major.

— Il a été très-bon pour Arthur, qui l'aime beaucoup, répliqua mistress Pendennis. Je voudrais savoir ce que c'est que cette miss Thompson qu'il va épouser.

— J'ai toujours pensé que cet homme avait des vues sur une autre personne, reprit le major.

— Et sur qui donc ? demanda mistress Pendennis tout innocemment. Sur Myra Portman ?

— Sur Hélène Pendennis, s'il faut que vous le sachiez, répondit son beau-frère.

— Sur moi !... impossible ! dit Hélène, qui savait fort bien que tel avait été le cas. Son mariage sera une chose très-heureuse... J'espère qu'Arthur ne va pas boire trop de vin. »

Or, Arthur n'était pas peu fier du privilège d'avoir les clefs de la cave ; et, se rappelant qu'il ne pourrait probablement plus dîner qu'un très-petit nombre de fois avec son cher ami Smirke, il avait monté une abondante provision de bordeaux pour l'usage de la société. Quand les vieux se furent retirés avec la petite Laure, il commença à faire voyager très-librement le vin entre le vicaire et lui-même.

Une bouteille ne tarda pas à rendre l'âme, et une seconde avait versé plus de la moitié de son sang, que les deux buveurs

n'avaient encore passé guère plus d'une demi-heure ensemble. Pen, d'une voix rauque et d'un rire creux, avait vidé un grand verre à la fausseté des femmes ! ajoutant d'un ton sardonique que le vin, du moins, était une maîtresse qui ne trompait jamais et chez qui l'homme trouvait toujours bon accueil.

Smirke répliqua avec douceur que, pour sa part, il connaissait des femmes qui étaient la vérité et la tendresse mêmes ; et, levant les yeux au plafond, avec un soupir comme s'il eût évoqué quelque personne chère, qu'il ne pouvait nommer, il prit son verre et le vida, et la liqueur vermeille commença à colorer ses joues.

Pen récita quelques vers qu'il avait faits dans la matinée, et par lesquels il s'apprenait à lui-même que la femme qui avait dédaigné son amour ne pouvait en être digne ; qu'il s'éveillait de la fièvre délirante de la passion, et que naturellement, en ces circonstances, il allait quitter la créature trompeuse et sans cœur ; qu'un nom qui avait jadis été fameux dans le pays pourrait bien s'y faire entendre de nouveau ; et que, quoiqu'il ne pût jamais redevenir l'heureux et insouciant garçon qu'il était peu de mois auparavant, quoique son cœur ne pût recouvrer la paix dont il avait joui avant que l'amour l'eût rempli et que la douleur l'eût presque tué, quoique la mort lui fût personnellement aussi agréable que la vie, et qu'il fût tout prêt à dire adieu à ce monde, si ce n'est pour l'amour d'une bonne créature dont le bonheur dépendait de son propre bonheur à lui, cependant il espérait prouver qu'il était un homme digne de sa race, et qu'un jour, la perfide serait amenée à connaître la grandeur du trésor et la noblesse du cœur qu'elle avait rejetés loin d'elle.

Pen, disons-nous, qui était un jeune poète très-excitable, récita ces vers de sa voix sonore et mélodieuse, que l'émotion faisait alors trembler. Il avait une manière de rougir quand il était ainsi ému, et ses grands honnêtes yeux gris dénotaient une sensibilité si naturelle, si sincère et si noble, que miss Costigan, si elle avait eu un cœur, se fût nécessairement attendrie pour lui. Mais il est très-probable qu'elle était, comme il le disait, tout à fait indigne de l'affection qu'il lui avait prodiguée.

L'émotion qui agitait le jeune homme gagna le sentimental Smirke. Il saisit la main de Pen par-dessus les verres de vin et les assiettes de dessert. Il dit que ces vers étaient magnifiques, que Pen était un poète, un grand poète, et que sans doute, par une permission spéciale du ciel, il allait parcourir une glorieuse carrière dans le monde.

« Allez et prospérez, cher Arthur ! s'écria-t-il. Les blessures dont vous souffrez à présent ne sont que temporaires, et la douleur même que vous endurez purifiera et fortifiera votre cœur. J'ai toujours prédit les plus grandes et les plus belles choses de vous, dès que vous aurez corrigé quelques imperfections et faiblesses de votre caractère d'à présent. Mais vous vous en tirerez, mon garçon, vous vous en tirerez. Et quand vous serez fameux et célèbre, comme je sais que vous le deviendrez, vous vous rappellerez votre vieux précepteur et les premiers temps si heureux de votre jeunesse. »

Pen jura qu'il s'en souviendrait, et lui serra de nouveau la main par-dessus les verres et les abricots.

« Je n'oublierai jamais combien vous avez été bon pour moi, Smirke, dit-il. Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans vous. Vous

êtes mon meilleur ami.

— Le suis-je réellement, Arthur ? » demanda Smirke en le regardant à travers ses lunettes.

Et son cœur se prit à battre si fort, qu'il lui sembla que Pen devait presque entendre ses battements.

« Mon meilleur ami, mon ami pour toujours, répondit Pen. Dieu vous bénisse, mon vieux ! »

Et il vida d'un trait le dernier verre de la deuxième bouteille du fameux vin dont son père avait fait provision, que son oncle avait acheté, que lord Levant avait importé en Angleterre, et qui alors, comme un esclave indifférent, servait aux plaisirs de son présent propriétaire, et délectait son jeune maître.

« Nous allons boire une autre bouteille, mon vieux, dit Pen ; oui, par Jupiter !... Hourra ! le bordeaux ne fait pas de mal. Mon oncle me contait qu'il en avait vu boire cinq bouteilles à Shéridan, chez Brookes, outre une bouteille de marasquin. Ce vin est un des plus clairs d'Angleterre. J'en jure par Jupiter, il n'a pas son pareil. Nunc vino pellite curas ; cras ingens iterabimus æq... Remplissez votre verre, vieux Smirke ; vous en boiriez une demi-pièce, que cela ne vous ferait aucun mal. »

Et Pen se mit à chanter la chanson à boire du Freischutz.

Les fenêtres de la salle à manger étaient ouvertes, et sa mère se promenait lentement sur la pelouse au-dessous de ces fenêtres, tandis que la petite Laure regardait le coucher du soleil. La voix fraîche et mélodieuse du jeune homme arriva aux oreilles de la veuve, et son bon cœur se réjouit de l'entendre chanter.

« Vous… vous prenez trop de vin, Arthur, dit doucement M. Smirke, vous vous excitez.

— Non, répliqua Pen. Les femmes vous portent à la tête, mais non pas ce breuvage. Remplissez votre verre, mon vieux, et buvons !… Smirke, mon cher, vous dis-je, buvons à elle… à votre elle, entendez-vous, non pas à la mienne, dont je jure que je ne me soucie pas autant que d'un penny… pas autant que d'un fétu… certes, pas autant que d'un verre de vin. Parlez-nous de votre dame, Smirke ; je vous ai maintes fois entendu soupirer pour elle.

— Ah ! fît Smirke ; et son beau devant de chemise en batiste, et ses boutons resplendissants furent soulevés par l'émotion qui agitait son cœur tendre et souffrant.

— Oh ! quel soupir ! s'écria Pen, se livrant à son hilarité. Remplissez votre verre, mon cher, et faites raison à ce toast. Vous ne pouvez refuser un toast ; jamais gentleman ne refuse un toast. Allons, à sa santé et à votre bonne chance ! et puisse-t-elle être bientôt mistress Smirke !

— Avez-vous dit cela ? demanda Smirke tout tremblant. Avez-vous réellement dit cela, Arthur ?

— Si je l'ai dit ? Sans doute que je l'ai dit. Videz votre verre. À la santé de mistress Smirke : hip, hip, hourra ! »

Smirke avala convulsivement son verre de vin, et Pen éleva le sien au-dessus de sa tête avec un tel hourra, que sa mère et Laure en furent étonnées sur la pelouse, et que son oncle, qui sommeillait sur son journal dans le salon, tressaillit et marmotta entre ses dents :

« Ce garçon boit trop ; Smirke, mettez le verre sur la table.

— J'en accepte l'augure, balbutia le rougissant vicaire. Ô mon cher Arthur, vous… vous la connaissez…

— Quoi !… c'est Myra Portman ? Je vous souhaite du plaisir ; elle a la taille diablement grosse ; mais je vous souhaite du plaisir, mon vieux.

— Ô Arthur ! gémit de nouveau le vicaire, en hochant la tête, sans pouvoir parler.

— Je vous demande pardon… fâché de vous avoir offensé ; mais elle a une grosse taille, vous le savez… une diablement grosse taille, » ajouta Pen.

Évidemment, la troisième bouteille commençait à agir sur le jeune gentleman.

« Ce n'est pas miss Portman, dit l'autre d'une voix pleine d'angoisse.

— Est-ce quelqu'un de Chatteries, ou de Clapham ?… quelqu'un d'ici ? Non… ce ne peut être la vieille Pybus ? ce ne peut être miss Rolt, de la fabrique ; elle n'a que quatorze ans.

— C'est une personne quelque peu plus âgée que moi, Pen, » s'écria le vicaire en levant les yeux sur son ami, et les laissant retomber ensuite, d'un air criminel, sur son assiette.

Pen partit d'un éclat de rire.

« C'est M Fribsby, par Jupiter ! c'est M Fribsby… M Frib, par les dieux immortels ! »

Le vicaire ne put se contenir davantage. « Ô Pen ! s'écria-t-il, comment pouvez-vous supposer qu'une de ces… de ces créatures

plus qu'ordinaires que vous avez nommées exerce quelque influence sur ce cœur, lorsque je suis habitué à contempler chaque jour la perfection ?... Je puis être insensé, je puis être follement ambitieux, je puis être présomptueux ; mais, depuis deux ans, mon cœur n'est rempli que d'une seule image, et il n'a pas connu d'autre idole. Ne vous ai-je pas aimé comme mon fils, Arthur ? Dites, Charles Smirke ne vous a-t-il pas aimé comme son fils ?

— Oui, mon vieux, vous avez été très-bon pour moi, répondit Pen, dont toutefois l'affection pour son précepteur n'avait absolument rien de filial.

— Ma fortune, continua vivement Smirke, est à présent bornée, je l'avoue, et ma mère n'est pas aussi libérale qu'on le pourrait désirer ; mais ce qu'elle a m'appartiendra à sa mort. Si elle apprenait que je dois épouser une dame de rang et de fortune, ma mère se montrerait généreuse ; je suis sûr qu'elle se montrerait généreuse. Tout ce que j'ai, tout ce que j'hériterai dans la suite, et c'est au moins cinq cents livres sterling de rente, serait constitué sur la tête de ma femme, et... et... sur votre tête à ma mort... c'est-à-d...

— Que diable me chantez-vous là ?... et qu'ai-je à faire de votre argent ? s'écria Pen fort intrigué.

— Arthur ! Arthur ! s'écria l'autre d'un air éperdu ; vous dites que je suis votre plus cher ami. Laissez-moi devenir mieux que cela. Oh ! ne pouvez-vous voir que l'angélique créature que j'aime... la plus pure, la meilleure des femmes... n'est autre que votre cher... cher ange de... mère ?

— Ma mère ! s'écria Arthur, se levant d'un bond, et dégrisé en un instant. Allons donc, Smirke, il faut que vous soyez fou !... Elle

a sept ou huit ans de plus que vous.

— Vous trouvez que c'est là une objection, vous ! » dit Smirke d'un ton piteux, et faisant naturellement allusion à l'objet de l'amour de Pen, lui aussi assez avancé en âge.

Le jeune homme comprit l'intention, et devint tout rouge.

« Les cas ne sont pas semblables, Smirke, reprit-il, et vous eussiez pu m'épargner cette allusion. Un homme peut oublier son rang, et élever jusqu'à lui n'importe quelle femme ; mais permettez-moi de vous dire que nos positions sont tout à fait différentes.

— Comment l'entendez-vous, Arthur ? demanda tristement le vicaire, qui baissait le ton, parce qu'il sentait que son arrêt allait être prononcé.

— Comment je l'entends ? répéta Arthur. Je l'entends comme je le dis. Mon précepteur, mon précepteur n'a pas le droit de demander la main d'une dame du rang de ma mère. C'est un abus de confiance. Je dis que c'est une licence que vous prenez, Smirke, oui, une licence ! Comment je l'entends ? en vérité !

— Ô Arthur ! » dit le vicaire, commençant à pleurer, les mains jointes et le visage consterné.

Mais Arthur frappa du pied, et se mit à tirer le cordon de la sonnette.

« Qu'il ne soit plus question de cela !... Nous allons prendre une tasse de café, s'il vous plaît, » dit-il d'un air majestueux.

Et le vieux sommelier ayant répondu au coup de sonnette, Arthur le pria d'apporter le café.

John dit qu'il venait de le servir dans le salon, où le major demandait M. Arthur ; et le vieillard regardait avec étonnement les trois bouteilles vides.

Smirke dit qu'il préférait ne pas… ne pas aller au salon. À quoi Arthur répondit avec hauteur :

« Comme il vous plaira. »

Puis il ordonna de seller le cheval de Smirke et de l'amener à la porte.

Le pauvre homme dit qu'il savait le chemin de l'écurie, et qu'il chercherait lui-même son poney. Et il alla dans le vestibule, où il mit tristement son pardessus et son chapeau.

Pen le suivit nu-tête.

Hélène se promenait encore sur la molle pelouse, tandis que le soleil se couchait. Le vicaire se découvrit, la salua en manière d'adieu, et s'avança ensuite vers la porte qui s'ouvrait sur la cour de l'écurie. Pen et lui disparurent par cette porte.

Smirke connaissait assez bien, comme il avait dit, le chemin de l'écurie ; mais il mania les sangles de la selle d'un air si maladroit, que Pen l'attacha pour lui, ainsi que la bride. Il mena aussi le poney dans la cour. Le jeune homme fut touché de la douleur que trahit la figure du vicaire quand il monta à cheval. Pen lui tendit la main, que Smirke serra fortement en silence.

« Smirke, dit-il d'une voix émue, pardonnez-moi si je vous ai dit quelque chose de blessant ; car vous avez toujours été bien, bien bon pour moi. Mais la chose ne se peut pas, mon vieux, la chose ne se peut pas. Soyez homme, et que Dieu vous bénisse ! »

Smirke inclina la tête sans mot dire, et sortit par la grille de la loge.

Pen le suivit du regard pendant quelques minutes, jusqu'à ce qu'il eût disparu sur la route, et que le bruit des pas du poney eût cessé de se faire entendre.

Hélène attendait sur la pelouse le retour de son fils. Elle écarta les cheveux qui tombaient sur son front et le baisa tendrement. Elle craignait qu'il n'eût bu trop de vin. Pourquoi M. Smirke était-il parti sans prendre le thé ?

Pen la regarda d'un air rayonnant de gaieté.

« Smirke est indisposé, » répondit-il en riant.

Depuis longtemps Hélène n'avait vu son fils en aussi joyeuse humeur.

Il passa le bras autour de la taille de sa mère et se promena avec elle sur la pelouse, devant la maison. Laure se mit à tambouriner à la fenêtre du salon, d'où elle leur faisait des signes en riant.

« Arrivez, arrivez, vous deux, s'écria le major Pendennis. Votre café va être tout froid. »

Quand Laure fut couchée, Pen, à qui il tardait de dire son secret, le lança enfin comme une bombe et raconta la triste mais risible scène qui s'était passée. Hélène rougit beaucoup en entendant ce récit ; mais ce coloris allait très-bien à sa figure pâle, et Arthur jouit malicieusement de l'embarras qu'elle montrait.

« Peste soit de l'impudence de ce drôle ! dit le major Pendennis en prenant son flambeau. Où s'arrêtera l'assurance de ces

gens-là ? »

Ce soir-là, Pen et sa mère eurent une longue conversation, pleine d'amour, de confiance et de rire ; et le jeune homme dormit d'un sommeil plus profond, et se réveilla plus tranquille qu'il n'avait fait depuis des mois.

Avant de quitter Chatteries, ce grand M. Dolphin n'avait pas seulement signé un engagement avantageux pour miss Fotheringay, mais encore il lui avait laissé une somme d'argent pour payer les dettes que la petite famille pouvait avoir contractées durant son séjour en cette ville. Et si ces dettes n'étaient pas considérables, il faut l'attribuer à l'économe administration de la comédienne. Le petit compte du marchand de liqueurs, que le major Pendennis avait réglé, était la principale dette du capitaine Costigan ; mais, quoique le capitaine eût alors parlé de rembourser jusqu'au dernier farthing de cette somme, il ne paraît pas avoir jamais exécuté sa menace, et il faut dire que les lois de l'honneur ne lui en faisaient nullement un devoir.

Quand miss Costigan eut payé toutes les notes jusqu'au dernier schelling, elle remit à son père le surplus de la somme. Le capitaine se répandit en hospitalités à tous ses amis, et donna plus de pommes et de pains d'épices que jamais aux petits Creed ; de sorte que la veuve Creed eut toujours en vénération la mémoire de son locataire, et que les petits pleurèrent amèrement lorsqu'il s'en alla. En un mot, il ménagea si bien l'argent, qu'en peu de jours il l'eut entièrement dépensé, et qu'il se vit obligé de tirer sur M. Dolphin pour la somme nécessaire aux frais du voyage, quand arriva le temps de leur départ.

Dans une auberge de ce chef-lieu de comté, se réunissait chaque semaine une société joyeuse, presque tumultueuse, de gentlemen qui s'appelaient les Boucaniers. Quelques-uns des esprits d'élite de Chatteries appartenaient à ce club joyeux. Graves, l'apothicaire (jamais meilleur vivant ne prit une pipe entre ses lèvres) ; Smart, l'habile et spirituel peintre de High-Street ; Croker, un excellent commissaire-priseur, et l'implacable Hicks, éditeur depuis vingt-trois ans du Champion, Chronique du comté de Chatteries, étaient de l'équipage des Boucaniers. Bingley, le directeur du théâtre, aimait à se joindre à eux le samedi soir, toutes les fois que sa femme le lui permettait.

Costigan aussi avait été quelquefois Boucanier. Mais un manque de ponctualité dans les payements l'avait récemment un peu exclu de la société, où il était exposé aux remarques désagréables de l'aubergiste. Celui-ci prétendait qu'un Boucanier qui ne payait pas son écot était absolument indigne de faire partie des bandits de mer. Mais lorsque les Niers (c'était le nom que les clubistes se donnaient familièrement et pour abréger), lorsque les Niers surent que miss Fotheringay avait signé un brillant engagement, une grande révolution de sentiments s'opéra dans le club, relativement au capitaine Costigan. Solly, mon hôte de la taverne des Raisins (je n'ai pas besoin de dire que jamais plus digne compère n'avait trôné derrière un comptoir), apprit un soir aux gentlemen de la salle des Boucaniers avec quelle noblesse le capitaine s'était comporté, avait fait sa tournée dans Chatteries et payé toutes ses dettes, y compris les trois livres et quatorze schillings qu'il lui devait à lui-même. Il déclara que Cos était un brave homme, un parfait gentleman, et que lui, Solly, l'avait toujours tenu pour tel. Finalement il agit si bien sur les sentiments des

Boucaniers, que ceux-ci se résolurent à donner un dîner au capitaine.

Le banquet eut lieu le soir du dernier jour que Costigan passa à Chatteries, et fut servi à la manière accoutumée de Solly. Un bon et franc dîner, à la vieille mode anglaise, fut préparé par mistress Solly ; et dix-huit gentlemen environ s'assirent autour du repas fumant. M. Jubber, l'illustre marchand de nouveautés de High-Street, occupait le fauteuil de président, ayant à sa droite le convive distingué que fêtait le club. L'habile et solide Hicks remplissait, en cette occasion, les fonctions de croupier. La plupart des membres du club étaient présents, et H. Foker, esq., ainsi que Spavin, esq., amis du capitaine Costigan, participaient à la fête.

La nappe ayant été enlevée, le président dit : « Costigan, il y a du vin, si vous l'aimez. » Mais le capitaine préférant le punch, cette liqueur fut votée par acclamation. Puis, Non nobis ayant été chanté d'une manière admirable par MM. Bingley, Hicks et Bullby (ce dernier du chœur de la cathédrale, le plus jovial convive qui ait jamais sablé un verre de vin ou vidé un bol de punch), le président porta la santé du roi ! qui fut bue avec le loyalisme bien connu des habitants de Chatteries. Ensuite, sans autres circonlocutions, il proposa celle de « notre ami, le capitaine Costigan ! »

Après que les enthousiastes vivat qui retentirent au sein du vieux Chatteries se furent apaisés, le capitaine Costigan se leva pour répondre et fit un speech de vingt minutes, durant lequel il fut, à diverses reprises, maîtrisé par ses émotions.

Le brave capitaine dit qu'on devait lui pardonner son incohérence, parce qu'il avait le cœur trop plein pour parler. Il quittait

une cité célèbre par son antiquité, son hospitalité, la beauté de ses femmes, la noble fidélité, la générosité et la joyeuseté de ses hommes. (Applaudissements.) Il quittait cette antique et vénérable cité, à laquelle, tant que sa mémouare tiendrait bon, il ne songerait jamais sans la plus tendre émotion, pour se rendre dans une métraupole où les talents de sa fille allaient avoir libre carrière, et où il veillerait sur elle comme un ange gardien. Il n'oublierait jamais que c'était à Chatteries qu'elle avait acquis les talents qu'elle allait exercer dans une autre sphère, et, au nom de sa fille comme en son propre nom, Jack Costigan remercia les membres du club et les bénit.

Le speech du brave officier fut accueilli par de formidables applaudissements.

M. Hicks, croupier, proposa, d'une manière brillante et énergique, la santé de miss Fotheringay.

Le capitaine Costigan fit ses remercîments par un discours plein de sentiment et d'éloquence.

M. Jubber porta un toast au drame et au théâtre de Chatteries.

M. Bingley voulut se lever ; mais il fut prévenu par le capitaine Costigan, qui remercia la société, parce qu'il était depuis longtemps attaché au théâtre, et aussi à cause de sa fille. Il dit qu'il avait été en garnison à Malte et à Gibraltar, et qu'il avait assisté à la prise de Flessingue. Le duc d'York était un protecteur du drame ; et il avait eu, lui Costigan, l'honneur de dîner plusieurs fois avec Son Altesse Royale et avec le duc de Kent ; et le duc d'York avait, à juste titre, été surnommé l'ami du soldat.

On but ensuite à l'armée, et ce fut encore le capitaine Costigan qui remercia.

Dans le cours de la soirée, il chanta ses plus fameuses chansons : le Déserteur, le Shan Van Voght, le petit Cochon sous le lit, et la Vallée d'Avoca. Cette soirée fut un grand triomphe pour lui ; elle se termina. Tous les triomphes et toutes les soirées ont une fin.

Et le jour suivant, miss Costigan ayant pris congé de tous ses amis, s'étant réconciliée avec miss Rouncy, à qui elle laissa un collier et une robe de satin blanc ; le jour suivant, disons-nous, le capitaine et miss Costigan se trouvèrent dans la voiture la Concurrence, lorsqu'elle passa devant la grille de la loge de Fairoaks ; et Pendennis ne les vit même pas.

Tom Smith, le conducteur, montra Fairoaks à M. Costigan, qui était assis sur la banquette, exhalant une odeur de grog au rhum. Le capitaine dit que c'était un triste endroit, et ajouta :

« C'est le château de Costigan, dans le comté de Mayo, qu'il faudrait voir, mon garçon ! »

Et Tom répliqua qu'il aurait grand plaisir à le voir.

Ils étaient partis, et Pen ne les avait même pas vus ! il n'apprit leur départ qu'en le voyant annoncé le lendemain dans le journal du comté, et aussitôt il prit au galop le chemin de Chatteries, pour savoir la vérité.

Et en vérité, ils étaient partis ! Un carton avec ces mots : « Appartement à louer, » pendait à la chère petite fenêtre familière. Pen monta précipitamment à la chambre, et la parcourut du regard ; il resta assis, Dieu sait combien de temps, à la vieille fe-

nêtre qui donnait sur le jardin du doyenné, et par laquelle il avait si souvent regardé avec Emily. Il entra, frappé d'une sorte de terreur, dans la petite chambre à coucher déserte. Elle était dégarnie, prête pour de nouveaux locataires ; la glace qui avait reflété le charmant visage de miss Costigan reluisait dans l'attente d'une autre figure ; les rideaux, pliés en carré, gisaient sur le petit lit, sur lequel Pen se jeta, et plongea la tête dans l'oreiller inoccupé.

Laure avait filé une bourse où mistress Pendennis avait mis quelques souverains, et Pen l'avait trouvée ce matin même sur sa toilette ; il en donna un au petit domestique qui avait coutume de servir les Costigan, et un autre aux enfants, parce qu'ils dirent qu'ils aimaient beaucoup miss Fotheringay. Il n'y avait que peu de mois qu'il était entré pour la première fois dans cette chambre, et pourtant des années lui semblaient s'être écoulées depuis cette époque. Il comprit que tout était fini. Manquer de la voir au passage de la voiture, cela même n'avait-il pas quelque chose de fatal ? Le pauvre garçon se sentait las, fatigué, complètement misérable et isolé.

Àl'air de Pen quand il rentra, sa mère vit qu'Elle était partie. Désormais, lui aussi avait hâte de s'enfuir, comme d'autres personnes, des environs de Chatteries. Le pauvre Smirke avait besoin de s'éloigner pour ne plus voir la séduisante veuve ; Foker commençait à se lasser de Baymouth, et pensait que quelques soupers en compagnie d'amis, à Saint-Boniface, ne seraient pas désagréables ; et le major Pendennis ! c'est à lui qu'il tardait de s'en aller, pour chasser le faisan à Stillbpook, et se débarrasser de tous ces ennuis et de toutes ces tracasseries de village.

La veuve et Laure se mirent vivement à préparer l'équipement de Pen, et elles remplirent plusieurs malles de ses livres et de son

linge. Hélène écrivit le nom d'Arthur Pendennis, esq., sur des cartes, qui furent dûment clouées sur les caisses, et qu'elle et Laure contemplaient avec des yeux rêveurs et pleins de larmes.

Ce ne fut que longtemps, bien longtemps après son départ, que Pen se rappela combien l'affection de ces femmes avait été tendre et constante, et combien égoïste sa propre conduite.

Elle est bientôt arrivée, la nuit où la malle, aux lanternes flamboyantes et au cornet sonore, s'arrête devant la grille de la loge de Fairoaks. Les effets de Pen et de son oncle sont hissés sur le sommet de la voiture, dans laquelle nos deux voyageurs entrent aussitôt après ; Hélène et Laure se tiennent sous les arbres toujours verts du jardin ; les lanternes de la malle éclairent leurs figures. Le conducteur crie ; « En route ! » Un moment après, la voiture est emportée en avant ; les lanternes disparaissent, et le cœur et les prières d'Hélène s'en vont avec elles. Ses saintes bénédictions suivent son fils à son départ. Il a quitté le nid maternel où il s'impatientait, et où, après son tout premier essor, il était revenu blessé et sanglant ; il a hâte de s'éloigner de nouveau et d'essayer ses ailes inquiètes.

Que la maison semble solitaire sans lui ! Les malles, attachées par des cordes, et les caisses pleines de livres sont là dans son cabinet désert. Laure demande la permission de coucher dans la chambre d'Hélène, et, quand elle s'y est endormie à force de pleurer, la mère s'en va doucement dans celle de Pen, et s'agenouille à côté du lit qu'éclairent les rayons de la lune ; et là, elle prie pour son fils, comme les mères seules savent prier. Pen sait que les pures bénédictions de sa mère le suivent, tandis qu'il est emporté au loin.

Tout homme, quelque courte ou inglorieuse qu'ait été sa carrière académique, se rappelle nécessairement avec une tendre bienveillance les jours passés à l'Université, et les camarades du temps jadis. Le jeune homme ne fait que de commencer la vie, les lisières de son enfance viennent d'être coupées, et il a toutes les nouvelles joies, tous les honneurs nouveaux de la liberté. Il ne songe pas encore aux soucis, ni à la mauvaise santé, ni aux fourberies du monde, ni à la pauvreté, ni au désappointement que lui apportera le jour de demain. La pièce n'a pas été jouée assez souvent pour qu'il en soit fatigué ; et, bien que le plaisir soit, comme nous le répétons sans cesse machinalement, un plat et amer breuvage, qu'il était pur et brillant, ce premier verre de la pétillante liqueur ! Comme l'adolescent se précipite sur la coupe, et avec quelle sauvage avidité il boit !

Les vieux épicuriens, à qui on a retranché les plaisirs de la table, et qui sont réduits à l'œuf poché et au verre d'eau, aiment à voir des gens qui ont bon appétit ; et comme, à une pantomime, la meilleure chose, après l'amusement qu'on y trouve soi-même, c'est de voir des enfants s'y amuser, j'espère qu'il n'y a pas, pour l'homme, d'âge ni d'expérience où il devienne un philosophe à ce point rechigné, qu'il ne se réjouisse pas à la vue d'un jeune homme.

Revenant, il y a quelques semaines, d'une courte visite à l'antique université d'Oxbridge, où mon ami, M. Arthur Pendennis, a passé quelque temps de sa vie, je me trouvai en chemin de fer, assis à côté d'un jeune homme, alors étudiant de Saint-Boniface. Il avait obtenu un exeat sous un prétexte quelconque, et s'enfuyait

vers Londres, où il comptait passer la journée. Il ne discontinua pas de bavarder depuis le commencement du voyage jusqu'à la fin, qui arriva beaucoup trop tôt pour moi, car je ne me lassai pas davantage d'écouter les plaisanteries et le joyeux rire de l'honnête garçon. Lorsque nous fûmes entrés dans la gare, il ne lui fallut pas moins qu'un cabriolet de Hansom, pour être plutôt en ville, et se plonger dans les plaisirs qui l'y attendaient ; et, lorsqu'il se vit emporter rapidement, sa bonne figure rayonna de joie. Quant à l'humble serviteur du lecteur, comme je n'avais qu'un petit sac de nuit, je montai sur l'omnibus, où je m'assis très-satisfait entre un colporteur juif, qui fumait d'exécrables cigares, et un laquais qui prenait soin d'un caniche. Lorsque notre chargement de voyageurs et de bagages fut au complet, le cocher mit enfin ses chevaux au pas. Nous n'étions pas pressés d'arriver en ville, nous autres ; nul de nous n'avait particulièrement hâte de se précipiter dans cette Babylone enfumée ; nul ne songeait à dîner au club ce soir, ni à danser au Casino. Encore un petit nombre d'années, et mon jeune ami du chemin de fer ne sera pas plus empressé que nous.

Il n'y avait pas de chemin de fer de fait quand Arthur Pendennis se rendit à la fameuse université d'Oxbridge ; mais il voyagea dans une excellente diligence, chargée intérieurement et extérieurement de dons, d'étudiants de seconde année, et de jeunes conscrits sur le point d'entrer à l'Université, et qui étaient sous la garde de leurs pères ou tuteurs. Un gros vieux gentleman de la Cité, en bas gris, qui était assis dans l'intérieur, à côté du major Pendennis, et qui avait en face de lui son fils, au visage blême, fut extrêmement effrayé en apprenant que la voiture était menée, depuis l'avant-dernier relais, par le jeune M. Foker, du collège de Saint-Boniface. Foker était l'ami de tout le monde, y compris les

cochers, et savait conduire aussi bien que Tom Hicks lui-même. Pen, perché sur l'impériale, examinait, avec grand plaisir et grande curiosité, la voiture, les voyageurs et le pays ; son cœur bondit de joie, lorsque la fameuse Université fut en vue, et que le magnifique panorama des vieilles tours et tourelles, avec les grands ormes et la rivière étincelante, se déroula devant lui.

Pen avait passé quelques jours chez son oncle, le major, dans son logement de Bury-Street, avant qu'ils se missent en route pour Oxbridge. Le major Pendennis trouva que la garde-robe de son neveu avait besoin d'être renouvelée, et Arthur ne s'opposa aucunement à un dessein qui devait lui donner des habits et des gilets neufs. Il n'y eut pas de fin aux sacrifices que le généreux oncle s'imposa pour le jeune homme. Londres était terriblement désert, et le trottoir de Pall-Mall abandonné ; les jaquettes rouges mêmes avaient quitté la ville ; à peine découvrait-on une figure aux fenêtres des clubs. Le major conduisit son neveu dans un ou deux de ces hôtels déserts, et inscrivit le nom du jeune étudiant sur la liste des candidats de l'un d'eux. Cette gracieuseté de son tuteur causa un plaisir excessif à Arthur. Ce fut avec un frémissement d'immense satisfaction qu'il lut, dans le volume de parchemin, son nom et ses qualités : « Arthur Pendennis, esquire, de Fairoaks-Lodge, comté de..., et du collège de Saint-Boniface d'Oxbridge ; proposé par le major Pendennis, et appuyé par le vicomte Colchicum. »

« Le vote pour votre admission aura lieu dans trois ans environ : d'ici là vous aurez pris votre grade, » lui dit son tuteur.

Pen aurait voulu que les trois années fussent déjà écoulées, et il contempla les salles revêtues de stuc, les grandes bibliothèques et les vastes salons comme étant déjà sa propriété. Le major rit

sous cape à la vue de l'air important du naïf jeune homme, lorsqu'il sortit fièrement du club.

Foker et Pen se rendirent un jour à Greyfriars dans le cabriolet du premier, et refirent connaissance avec quelque-uns de leurs vieux condisciples. Les élèves s'approchèrent en foule du cabriolet arrêté à la porte du collège, et admirèrent le bel alezan, ainsi que la culotte collante et la livrée du tigre Stoopid. La cloche de la classe du soir se fit entendre pendant que les deux amis se pavanaient dans la cour des récréations, causant avec leurs vieux camarades. Le terrible docteur vint à passer pour entrer en classe, sa grammaire latine à la main. À sa vue, Foker s'esquiva d'un air gêné ; mais Pen s'approcha en rougissant et serra la main du dignitaire. Il rit en voyant cette grammaire latine non oubliée, qui tant de fois avait giflé ses oreilles ; mais il était généreux, d'un bon caractère, et en un mot parfaitement infatué et satisfait de lui-même.

Ils visitèrent ensuite la brasserie paternelle. La fameuse bière de Foker se fabrique dans un énorme pâté de bâtiments, non loin de Greyfriars ; et, dans le voisinage, le nom de cette célèbre maison de commerce se trouve peint en lettres d'or sur une innombrable quantité d'enseignes de tavernes occupées par ses vassaux. Le respectable plus jeune associé, qui était le directeur de la brasserie, en fit les honneurs au jeune lord des cuves et à son ami, et leur servit, dans des flacons d'argent, du porter si fort, que vous eussiez cru que non-seulement ces jeunes gens, mais encore le cheval même de M. Harry Foker, étaient sous l'influence de cette boisson capiteuse. Cet animal courut vers leur maison, située dans le West-end, d'un pas si rapide qu'il mit en danger les échoppes des marchandes de pâtisserie et ces femmes

elles-mêmes dans les carrefours, fit heurter le marchepied du cabriolet contre les bornes des coins de rue, et secoua terriblement Stoopid debout sur sa planche.

Le major était enchanté quand Pen se trouvait avec son jeune ami. Il écoutait avec le plus grand intérêt les naïves histoires de Foker. Il donna aux deux jeunes gens un dîner fin au café de Covent-Garden, d'où ils allèrent ensuite au spectacle. Mais il fut surtout satisfait quand M. Foker et lady Agnès sa femme, qui se trouvaient par hasard à Londres, prièrent gracieusement le major Pendennis et M. Arthur Pendennis de leur accorder le plaisir de leur société à dîner dans Grosvenor-Street.

« Ayant obtenu l'entrée de la maison de lady Agnès Foker, dit-il à Pen d'un ton d'affectueuse solennité digne d'une si grave circonstance, il convient, mon cher enfant, que vous la conserviez. Il faut vous rappeler et ne jamais négliger de faire votre visite dans Grosvenor-Street toutes les fois que vous arriverez à Londres. Je vous recommande d'étudier attentivement, dans Debrett, les alliances et là généalogie des comtes de Rosherville, et, s'il est possible, de faire quelque petite allusion à l'antiquité de cette famille, de dire quelque chose d'historique, de gentil, de flatteur, ce qui vous sera facile, à vous qui avez l'imagination poétique. M. Foker lui-même est un digne homme, quoiqu'il ne soit pas d'une illustre naissance et qu'il n'ait même pas beaucoup d'éducation. Il regarde comme un devoir de faire circuler du porter de famille après dîner ; ne le refusez sous aucun prétexte : j'en boirai moi-même, bien que toute espèce de bière m'incommode furieusement. »

Et cet héroïque martyr se sacrifia en effet, comme il l'avait dit, le jour du dîner, quand le vieux M. Foker, assis au haut bout de la

table, fit sa plaisanterie accoutumée sur la fameuse bière de Foker. Je suis sûr que, tous tant que nous sommes, nous aurions pris plaisir à voir la grimace du major, lorsque le digne vieux gentleman fit son antique facétie.

Lady Agnès, engouée de Harry, était la plus tendre des mères, et, sinon une des plus sages, du moins une des meilleures femmes du monde. Elle accueillit l'ami de son fils avec une grande cordialité ; mais Pen fut fort étonné de l'entendre parler des sérieuses études que poursuivait alors son Harry bien-aimé, et qui, craignait-elle, pouvaient nuire à sa chère santé. Quelques-uns de ces propos firent pouffer de rire le vieux Foker, et le fils de la maison cligna de l'œil d'une manière très-significative pour son ami. Quant à lady Agnès, elle raconta l'histoire de son fils depuis sa plus tendre enfance : toutes les choses étonnantes qu'il eut à souffrir de la rougeole et de la coqueluche, comment il faillit se noyer, et l'épouvantable tyrannie dont il fut victime en cet horrible collège où M. Foker avait voulu le mettre, parce qu'il y avait été élevé lui-même ; jamais elle ne pardonnerait à cet abominable docteur, non jamais. Lady Agnès, disons-nous, ayant ainsi parlé de son fils pendant une heure entière, déclara que les deux messieurs Pendennis étaient des hommes fort aimables ; et quand, avec le second service, arrivèrent les faisans, que le major loua comme les plus beaux oiseaux qu'il eût jamais vus, cette dame dit qu'ils venaient de Logwood (le major le savait fort bien), et elle exprima l'espoir que ces messieurs viendraient tous deux la voir dans cette campagne à Noël, ou lorsque le cher Harry serait à la maison pour les vacances.

« Dieu vous bénisse, mon cher enfant ! dit Pendennis à Arthur quand ils allumèrent leurs chandelles dans Bury-Street, au mo-

ment d'aller se coucher. Vous avez fait très-gentiment et très à propos cette petite allusion à la bataille d'Azincourt, où un des Rosherville se distingua, quoique lady Agnès ne l'ait pas trop comprise ; mais c'était excessivement bien pour un débutant. Toutefois, soit dit en passant, il ne faut pas tant rougir ; et je vous conjure, mon cher Arthur, de vous rappeler toute votre vie qu'avec une entrée, une bonne entrée, entendons-nous bien, il vous est tout aussi facile de voir la bonne société que la mauvaise ; et que, lorsqu'un homme est convenablement présenté, il ne lui en coûte pas plus de peines ni de soins pour se tenir sur un bon pied dans les meilleures maisons de Londres que pour dîner chez un avocat de Bedford-Square. Rappelez-vous cela quand vous continuerez vos études à Oxbridge ; et, pour l'amour du ciel, soyez très-scrupuleux en fait de connaissances. Le premier pas dans la vie est le plus important de tous… Avez-vous écrit à votre mère aujourd'hui ?… Non ?… Eh bien, écrivez-lui avant de vous en aller, et puis vous prierez M. Foker de vous donner sa signature : cela flattera la famille. Bonne nuit. Dieu vous bénisse ! »

Pen écrivit à sa mère un narré fort plaisant de ses faits et gestes à Londres, du spectacle, de sa visite au vieux collège et à la brasserie, et du dîner chez M. Foker. Cependant Hélène, le cœur plein d'un amour et d'une tendresse ineffables pour son fils, disait ses prières dans sa maison solitaire de Fairoaks. Elle et Laure lurent et relurent bien des fois cette lettre et celles qui suivirent, et elles la commentèrent selon l'habitude des femmes. C'était le premier pas que Pen faisait dans la vie. Ah ! quel dangereux voyage que celui-là ! Le plus brave peut broncher, et le plus fort échouer en chemin. Voyageur, mon frère, puissiez-vous trouver un bras ami pour vous soutenir sur la route, et puissent-ils aussi

avoir le secours d'une main amie, ceux qui tombent à vos côtés ! Puisse la Vérité vous servir de guide, la Miséricorde vous pardonner à la fin du voyage, et l'Amour vous accompagner toujours ! Sans cette lampe de l'amour, combien le voyageur serait aveugle, et combien sombre et triste serait le voyage !

La diligence s'arrêta donc devant la vieille et confortable hôtellerie du Tranchoir, qui se trouve dans la grand'rue d'Oxbridge ; et, pour la première fois de sa vie, Pen vit, avec une joie avide, des étudiants en robe circuler dans les rues ; pour la première fois il entendit tinter les cloches des chapelles (à Oxbridge, les cloches tintent depuis l'aurore jusqu'au chant du soir) ; pour la première fois il contempla les tours et les tourelles qui s'élevaient calmes et majestueuses au-dessus des pignons et des vieux toits de cette ville aussi simple qu'affairée.

Il y avait eu déjà des communications, au sujet de Pen, entre le docteur Portman et M. Buck, directeur du collège Saint-Boniface, sur le registre duquel Pen était inscrit. Et, dès que le major Pendennis eut arrangé son extérieur de manière à faire une impression avantageuse sur le chef de Pen, oncle et neveu descendirent la grand'rue, dépassèrent la grande porte et le beffroi du collège Saint-Georges, et arrivèrent, suivant les renseignements qu'on leur avait donnés, à Saint-Boniface. Le cœur de Pen se remit à battre, lorsqu'ils entrèrent par le guichet de la vénérable porte tapissée de lierre. Cette porte est surmontée d'un dôme antique presque tout couvert de plantes grimpantes, et ornée de l'effigie du saint qui donne son nom au collège, ainsi que de nombreux écussons aux armes de ses nobles et royaux bienfaiteurs.

Le concierge leur indiqua, à l'angle du carré long, une bizarre vieille tour, par laquelle on arrivait à l'appartement de M. Buck.

Les deux gentlemen traversèrent le square, dont les principaux traits se gravèrent aussitôt et pour toujours dans la mémoire de Pen : la jolie fontaine dont les eaux jouaient au milieu de l'épais gazon, les hautes fenêtres et les contre-forts de la chapelle qui s'élevait à droite, le réfectoire avec sa lanterne conique et sa grande fenêtre en saillie, le corps de logis servant d'habitation, et de la porte duquel le maître sortait majestueux dans sa robe de soie frémissante ; enfin les cheminées sculptées, les tourelles grises et les bizarres pignons brisant la monotonie des lignes des appartements d'alentour : tous ces détails, les yeux de M. Pen les saisirent avec l'avidité qui appartient aux premières impressions. Quant au major Pendennis, il les examina avec le calme d'un gentleman qui ne s'inquiète pas du pittoresque, et dont la vue est quelque peu obscurcie par l'éclat du trottoir de Pall-Mall.

Saint-Georges est le plus grand collège de l'université d'Oxbridge, avec ses quatre vastes carrés, son magnifique réfectoire et ses superbes jardins ; et les Géorgiens, comme s'appellent les étudiants, portent des robes d'une coupe particulière, et ne se donnent pas de petits airs de supériorité sur tous les autres étudiants. Le petit Saint-Boniface n'est qu'un chétif ermitage en comparaison du colosse, son voisin. Mais, malgré sa petitesse, il a toujours conservé une bonne réputation dans l'Université. Le ton y est excellent ; les meilleures familles de certains comtés envoient depuis un temps immémorial leurs jeunes gens à Saint-Boniface ; ses bénéfices sont d'une bonté remarquable et les places de fellow, ou d'agrégé, très-faciles. Les élèves de Saint-Boniface ont eu plus que leur part des honneurs universitaires : leur barque était la troisième sur la rivière ; le chœur de leur chapelle ne le cède même pas à celui de Saint-Georges ; et l'ale de Saint-Boniface est la meilleure d'Oxbridge. Dans le confortable, vieux

réfectoire lambrissé, et tout autour de la statue de saint Boniface, par Roubillac (cette statue est dans une attitude de séraphique ravissement à l'aspect de la rare bonne chère qu'on fait à la table des agrégés), l'on voit les portraits de nombre de Bonifaciens très-éminents. Là figurent le savant docteur Griddle, qui fut persécuté sous le règne de Henry VIII, et l'archevêque Bush, qui le fit rôtir ; le lord premier juge Hicks ; le duc de Saint-David, chevalier de la Jarretière, chancelier de l'Université et membre de ce collège ; le poète Sprott, de la renommée duquel le collège s'enorgueillit à juste titre ; le docteur Blogg, maître et ami du docteur Johnson, qui lui rendit visite à Saint-Boniface ; et beaucoup d'autres hommes de loi, littérateurs et théologiens, dont les portraits vous regardent du haut des murailles, ou dont les armoiries resplendissent en émeraude et en rubis, en or et en azur, aux grandes fenêtres du réfectoire. Le respectable cuisinier du collège est un des meilleurs artistes d'Oxbridge (son fils a remporté les plus grands honneurs en l'autre université de Camford), et le vin de la chambre des agrégés est depuis longtemps fameux par son excellence, ainsi que par l'abondance avec laquelle il est servi.

C'est vers cette retraite, qui n'est certes pas le moins agréablement situé de tous les bosquets d'Académus, que Pen se dirigeait alors, appuyé sur le bras de son oncle. Ils eurent bientôt atteint l'appartement de M. Buck, et furent introduits dans le cabinet de ce courtois gentleman.

Il avait déjà reçu du docteur Portman des renseignements au sujet de Pen, et l'honnête ecclésiastique n'avait pas ménagé l'enthousiasme en parlant de sa famille, de sa fortune et de ses mérites personnels. De fait, Portman avait représenté Arthur au gouverneur comme un jeune gentleman de fortune, ayant un as-

sez beau domaine, issu d'une des plus vieilles familles du royaume, et doué d'un caractère et de talents qui ne pouvaient manquer, s'ils étaient convenablement dirigés, de faire honneur au collège et à l'Université.

En présence d'une pareille recommandation, le directeur fut naturellement très-cordial vis-à-vis du jeune étudiant et de son tuteur. Il invita ce dernier à dîner au collège, où il aurait la satisfaction de voir son neveu revêtir sa robe et prendre son repas pour la première fois ; et il pria oncle et neveu de venir, au sortir du réfectoire, boire un verre de vin dans son appartement. Une autre conséquence du rapport extrêmement favorable qu'il avait reçu touchant M. Arthur Pendennis, lui fit ajouter qu'il aurait le plaisir de lui donner le meilleur appartement qu'on pût trouver au collège, celui d'un gentleman-pensioner, qui, heureusement, se trouvait alors vacant.

Là-dessus, ils se quittèrent jusqu'à l'heure du dîner, d'ailleurs fort proche ; et le major Pendennis dit que M. Buck était vraiment d'une civilité peu commune. Le fait est que, lorsqu'un de ces dignitaires de collège veut se donner la peine d'être poli, il n'est pas d'homme dont la courtoisie soit plus brillante. Plongés dans leurs livres et exclus du monde par la gravité de leurs occupations, ces révérends personnages prennent, pour faire des compliments, une sorte de pompe solennelle, dans laquelle ils se gonflent et se pavanent comme dans leurs robes de cérémonie. Mais ces vêtements de soie et de brocart ne se mettent pas tous les jours, ni pour tous les visiteurs.

Quand les deux gentlemen eurent pris congé de M. Buck et furent retournés dans son antichambre, ou salle de lecture, fort jolie pièce couverte d'un tapis de Turquie, ornée d'excellentes

gravures et de peintures richement encadrées, ils trouvèrent le valet du directeur qui les y attendait déjà, en compagnie d'un homme portant un sac plein de bonnets et un certain nombre de robes, afin que Pen pût se choisir une robe et un couvre-chef. Le valet devait sans doute toucher une commission proportionnée au service par lui rendu. M. Pen tremblait de plaisir, tandis que le remuant tailleur lui essayait une robe et disait qu'elle allait parfaitement ; il mit ensuite sur sa tête le joli bonnet du collège, un peu sur l'oreille, d'un air de dandy, comme il avait vu faire à Fiddicombe, le plus jeune professeur de Greyfriars. Il se regarda, ainsi costumé, dans une des grandes glaces qui décoraient la salle de lecture de M. Buck, et sa figure exprima une vive satisfaction. Certains de ces théologiens de collège ne sont pas plus au-dessus des miroirs que ne l'est une dame, et ils considèrent la tournure de leur robe et l'effet de leur bonnet avec autant de sollicitude que les personnes du sexe plus aimable. Le major sourit en voyant le jeune homme se dandyfier dans la glace, et le vieux gentleman ne fut pas mécontent de la tournure de son neveu.

Puis, Davis, le skip ou garçon de service, ayant pris les clefs, conduisit le major et Arthur, à travers la cour, à l'appartement destiné au nouveau venu, et qui se trouvait vacant par le départ de M. Spicer, gentleman-pensionnaire. L'appartement était très-confortable, avec de grosses traverses pour soutenir le plafond, de hauts lambris et de petites fenêtres à profondes embrasures. Les meubles de M. Spicer étaient encore là, et devaient être vendus après estimation. Le major Pendennis convint, au nom de son neveu, de prendre ceux qui pourraient lui servir. Il refusa néanmoins, en riant (comme Pen fit aussi pour sa part), six gravures de sport, et quatre groupes de danseuses d'Opéra, en jupes

de gaze, qui formaient la collection de tableaux du dernier occupant.

Ils se rendirent ensuite au réfectoire, où Pen s'assit et mangea son ordinaire avec ses camarades de première année. Le major prit place à la table haute, en compagnie des dignitaires du collège, et d'autres pères ou tuteurs de jeunes gens arrivés ce jour-là à Oxbridge. Après dîner, ils allèrent ensemble prendre le vin chez M. Buck ; et, après le vin, à la chapelle, où le major prit très-gravement la place la plus élevée, d'où il vit parfaitement le maître sur son trône sculpté, ou plutôt dans sa stalle, au-dessous de la tribune d'orgue : car c'est là que siégeait ce gentleman, le savant docteur Donne, son grand livre de prières ouvert devant lui, vraie statue de la piété et de la plus rigide dévotion. Tous les jeunes nouveaux venus se conduisirent avec gravité et décorum ; mais Pen fut scandalisé de voir cet atroce petit Foker arriver fort tard avec une demi-douzaine de ses camarades, prendre place dans les bancs des gentlemen-pensionnaires, et, là, rire et causer comme s'ils eussent été dans leurs stalles à l'Opéra. Mais il faut se rappeler que cela se passait sous le règne de Guillaume IV. Aujourd'hui, les jeunes gens sont bien mieux élevés ; et puis, Saint-Boniface était un collège un peu avancé.

Pen ne put presque pas dormir cette nuit, dans sa chambre de l'hôtel du Tranchoir, tellement il lui tardait de commencer la vie de l'Université, et de s'installer dans son propre appartement. À quoi songeait-il, tandis qu'il s'agitait éveillé dans son lit ? Pensa-t-il à sa mère qu'il avait laissée à la maison, à cette âme pieuse dont la vie était attachée à celle de son fils ? Oui, espérons qu'il y pensa un peu. Songea-t-il à miss Fotheringay, et à l'éternel amour qu'il lui avait voué, à cet amour qui l'avait tenu éveillé du-

rant tant de nuits, et qui avait été cause de tant d'ardents désirs et de tant de souffrances ? Il avait un tic de rougir, de sorte que, si vous aviez été dans la chambre, et que la chandelle n'eût pas été éteinte, vous eussiez pu voir la figure du jeune homme rougir plus d'une fois, tandis qu'il éclatait en exclamations passionnées et incohérentes, au sujet de ce malheureux événement de sa vie. Les leçons de son oncle n'avaient pas été perdues pour lui ; le brouillard de la passion ne voilait plus ses yeux, et il voyait alors Emily telle qu'elle était réellement. Penser que lui, Pendennis, s'était fait l'esclave d'une telle femme, pour être ensuite abandonné par elle ! qu'il avait pu s'abaisser à ce point, pour être foulé aux pieds dans la boue ! qu'il y avait un temps dans sa vie, un temps éloigné seulement de quelques mois, où il était prêt à prendre Costigan pour beau-père ! oh !...

« Pauvre vieux Smirke ! s'écria Pen tout à coup. Bah ! je lui écrirai, et je tâcherai de consoler ce pauvre vieil ami. Il ne mourra pas d'amour, ah ! ah ! ah ! »

Le major, s'il eût été éveillé, aurait pu entendre vingt exclamations pareilles, poussées par Pen, tandis qu'il passait dans l'insomnie et l'agitation la première nuit de son séjour à Oxbridge.

Peut-être eût-il mieux valu, pour un jeune homme qui allait commencer la bataille de la vie, faire cette nuit une vigile différente. Mais le monde s'était emparé de Pen, le monde dans la personne de son vieux mentor égoïste. Ceux qui s'intéressent un peu au caractère du jeune homme ont dû remarquer, bien avant ce moment, que ce garçon était aussi faible qu'impétueux, aussi plein de vanité que de franchise, et que, s'il avait l'humeur généreuse, il n'en était pas moins assez égoïste au milieu de sa prodi-

galité, et aussi assez inconstant, comme le sont tous les avides sectateurs du plaisir.

Cette passion de six mois l'avait considérablement mûri. Il existait un immense abîme entre Pen, victime de l'amour, et Pen, l'innocent garçon de dix-huit ans, soupirant après l'amour. Ce qui fait qu'Arthur Pendennis avait sur ses jeunes camarades la supériorité de l'expérience, outre l'empire que lui donnèrent bientôt sur eux sa fatuité et son caractère impérieux.

Son oncle et lui passèrent la matinée d'une manière très-satisfaisante ; ils firent des emplettes pour rendre plus confortable l'appartement que Pen allait occuper. Les porcelaines et cristaux de M. Spicer étaient dans un état terriblement démantelé, ses lampes brisées, et sa bibliothèque beaucoup trop petite pour recevoir le contenu des caisses qui se trouvaient alors dans le vestibule de Fairoaks, et sur lesquelles la pauvre mère avait cloué des adresses écrites de sa propre main. Il fallait donc des rayons pour suppléer à l'insuffisance de cette bibliothèque.

Au bout de peu de jours elles arrivèrent, ces caisses qu'Hélène avait remplies avec tant de soin. Pen fut ému en lisant les adresses de cette chère main si connue ; et il arrangea en leur place tous les livres, ses vieux amis, tout le linge de lit et de table que sa mère avait choisi dans la provision de famille, tous les pots de confiture que la petite Laure avait entourés de paille, et cent autres petits cadeaux envoyés de la maison paternelle. Pen avait désormais une autre aima mater ; mais ce ne sont pas tous les enfants qui la prennent en affection.

Notre ami Pen ne fut pas fâché de voir son mentor prendre congé de lui, le second jour après leur arrivée à Oxbridge, et nous pouvons être sûrs que, de son côté, le major était bien aise d'avoir fait son devoir et d'en être débarrassé. Ce martyr de major avait donné à son neveu plus de trois mois d'un temps précieux. Demanda-t-on jamais plus grand sacrifice à un égoïste ? Connaissez-vous beaucoup d'hommes, beaucoup de majors qui en feraient autant ? Un homme donnera sa tête ou risquera sa vie pour sauvegarder son honneur ; mais regardons-y à deux fois avant de lui demander de renoncer à ses aises ou au désir de son cœur. Bien peu d'entre nous peuvent supporter cette épreuve. Réponds-moi, digne lecteur, si d'aventure tu as de la barbe, en ferais-tu autant ? Je ne dis pas qu'une femme ne le ferait pas. Elles sont habituées à cela ; nous avons soin de les accoutumer aux sacrifices. Mais, mon bon monsieur, tous les actes d'abnégation que vous avez accomplis dans votre vie, quand ils seront portés à votre compte autre part, ne feront probablement pas pencher beaucoup la balance du côté de votre crédit. Bien, bien ! il est inutile de parler de ces vilaines choses, et vous êtes trop poli pour faire usage d'un vulgaire tu quoque. Mais je veux dire une fois pour toutes que j'admire fort la conduite du major durant le dernier trimestre ; et je crois qu'il a bien le droit de se réjouir de l'arrivée de ses vacances.

Foker et Pen l'accompagnèrent jusqu'à la diligence, et le premier de ces deux gentlemen recommanda particulièrement au conducteur de prendre bien soin du voyageur de l'intérieur. Le vieux Pendennis était enchanté de voir son neveu dans la compagnie d'un jeune homme qui le présenterait à la meilleure société

de l'Université. Le major courut à Londres, et de là à Cheltenham, qui est un pays où l'on prend les eaux. De là il se rendit à diverses maisons de campagne des environs, dont les propriétaires n'étaient pas partis pour l'étranger, et où l'on trouvait bonne chasse et bonne société.

Un quart de l'étendue que l'usage assigne aux œuvres publiées par séries ou par livraisons, a été consacré au récit d'un seul épisode de la vie de Pen. Évidemment, toutes ses aventures ne peuvent être traitées aussi longuement, à moins qu'un descendant du chroniqueur actuel des faits et gestes de Pen ne prenne la plume à la mort de l'historien, et ne continue le livre pour les successeurs de la présente génération de lecteurs. Nous n'allons donc pas détailler aussi minutieusement la carrière académique du jeune homme. Hélas ! la vie de ces garçons-là ne peut être racontée complètement. Plût à Dieu qu'elle pût l'être ! Votre vie supporterait-elle ces détails ? je vous le demande, lecteur. Aussi longtemps que ce que nous appelons notre honneur est intact, je suppose que vous avez l'esprit fort tranquille. Les femmes sont pures, mais non les hommes. Les femmes sont désintéressées, mais non les hommes. Je ne voudrais pas dire du pauvre Arthur Pendennis qu'il était pire que ses voisins, mais seulement que ses voisins sont mauvais pour la plupart. Ayons la candeur d'avouer au moins cela. Pouvez-vous citer, parmi vos connaissances, dix hommes sans tache ? J'ai beaucoup de connaissances, moi ; mais je ne saurais faire une liste de dix saints.

Durant le premier trimestre de sa vie académique, M. Pen suivit les cours de littérature et de mathématiques avec une assiduité passable. Mais ayant découvert, avant bien longtemps, qu'il avait peu de goût et de dispositions pour les sciences exactes, et

étant peut-être vexé de voir qu'un ou deux jeunes gens, fort vulgaires, qui ne mettaient même pas de sous-pieds à leurs pantalons pour cacher les souliers abominablement lourds et les bas grossiers qu'ils portaient, le battaient à plate couture en mathématiques, il cessa de fréquenter ce cours, et annonça à sa tendre mère qu'il se proposait de se consacrer exclusivement à la culture des littératures grecque et romaine.

Mistress Pendennis fut, pour sa part, très-satisfaite de ce que son bien-aimé fils ne cultivait que cette branche de la science pour laquelle il se sentait le plus d'inclination ; et elle se borna à le conjurer de ne pas ruiner sa santé par trop de travail : car elle avait entendu raconter les plus lamentables histoires de jeunes étudiants, chez qui un excès de fatigue avait déterminé des fièvres cérébrales, et qui étaient morts prématurément au milieu de leur carrière académique. La santé de Pen, qui avait toujours été délicate, devait être ménagée, disait-elle fort justement, par-dessus toutes considérations ou tous vains honneurs. Pen, quoiqu'il ne se connût aucun mal caché qui parût devoir mettre sa vie en péril, promit généreusement à sa maman de ne pas rester à étudier trop avant dans la nuit, et il garda sa parole à cet égard, avec une ténacité de résolution beaucoup plus forte qu'il n'en montra en quelques autres occasions, où il fut peut-être un peu mou.

Il commença bientôt aussi à trouver qu'il n'apprenait pas grand'chose de bon au cours de littérature classique. Ses condisciples y étaient trop lourds, comme en mathématiques ils étaient trop savants pour lui. M. Buck, le professeur, n'était pas plus fort que maint élève de seconde à Greyfriars ; il pouvait bien avoir quelques sottes et ennuyeuses idées sur le mètre et la construc-

tion grammaticale de tel passage d'Eschyle ou d'Aristophane, mais il n'avait pas plus d'idée de la poésie que mistress Binge, sa chambrière ; et Pen se lassait d'entendre ces lourds étudiants et ce lourd professeur ânonner quelques vers d'une pièce, qu'il lisait, lui, dans la dixième partie du temps par eux employé. Après tout, l'étude en particulier, il commençait à le voir, était la seule réellement profitable ; et il annonça à sa maman qu'il étudierait beaucoup plus tout seul et beaucoup moins en public. Cette excellente femme ne connaissait pas mieux Homère que l'algèbre, mais elle fut très-contente des arrangements de Pen relativement à ses études, et elle était intimement convaincue que son cher fils obtiendrait la place qu'il méritait.

Pen ne vint à la maison qu'après Noël, au grand désappointement de sa tendre mère et de Laure, qui soupirait après son arrivée pour qu'il lui fît une belle forteresse de neige, comme il lui en avait fait les hivers précédents. Mais il était invité à Logwood, chez lady Agnès Foker, où il y eut des représentations théâtrales d'amateurs, et où se trouvait une société joyeuse de gens très comme il faut, et quelques-uns, entre autres, que le major Pendennis n'eût, sous aucun prétexte, permis à son neveu de négliger. Cependant Arthur passa à Fairoaks les trois dernières semaines des vacances ; et Laure eut occasion de remarquer la quantité de beaux habits neufs qu'il apporta avec lui, comme mistress Pendennis admira sa bonne mine et son ton viril et décidé.

À Pâques, il ne vint pas à la maison ; mais, lorsqu'il arriva pour les grandes vacances, il apporta encore d'autres beaux habits. Il mettait le matin de merveilleuses vestes de chasse ornées de boutons remarquables, et le soir de magnifiques gilets de ve-

lours, des cravates richement brodées, et du linge d'une finesse rare. Et lorsque Laure fureta dans la chambre de Pen, elle vit, oh ! un si beau nécessaire de toilette garni d'objets en argent, et une quantité de jolies bagues et autres articles de bijouterie ! Il avait aussi une montre française neuve avec sa chaîne d'or, en place du gros vieux chronomètre et du trousseau de cachets tintants qui pendillaient jadis sur le gousset de John Pendennis. Pauvre vieux chronomètre dont l'aiguille à secondes avait été si utile au défunt docteur, quand il avait à tâter le pouls d'un malade !

Quelques mois seulement s'étaient écoulés depuis le temps où Pen avait soupiré après cette montre, qu'il croyait le plus beau et le plus vénérable chronomètre du monde. Au moment où il allait partir pour l'Université, Hélène avait tiré, du coffret où elle serrait ses bijoux, cette montre qui n'avait pas été remontée depuis la mort de John Pendennis ; elle l'avait donnée à Pen, en lui faisant un petit discours solennel et approprié à la circonstance, où elle parla des vertus de son père et de l'emploi convenable du temps. Ce gros et précieux chronomètre, Pen disait maintenant que c'était une antiquaille ; il le compara même à une bassinoire, ce que Laure trouva fort irrespectueux ; enfin il le laissa dans un tiroir, en compagnie de gants sales, de cravates qui ne lui plaisaient plus, et de cette autre montre de collège dont il a déjà une fois été question dans cette histoire.

Notre vieille amie Rébecca, Pen dit qu'elle n'était plus capable de le porter, et il la troqua contre un autre cheval plus fort, pour lequel il lui fallut payer, en outre, une somme assez considérable. Mistress Pendennis donna à son fils l'argent nécessaire, et Laure pleura quand on vint chercher Rébecca.

Pen apporta aussi une grande caisse de cigares marqués Colorados, Afrancesados, Telescopios, ou d'autres mots tout aussi bizarres, lesquels cigares venaient de chez Fudson, Oxford-Street. Il se mit à les consumer, non seulement dans les écuries et dans les serres, où leur fumée était très-bonne pour les plantes d'Hélène, mais encore dans son propre cabinet de travail, chose que sa mère n'approuva pas d'abord. Mais il travaillait, dit-il, à un poème qui devait remporter le prix ; il ne pouvait composer sans cigares, et il cita les vers de feu lord Byron tant regretté, en faveur de l'usage de fumer. Or, comme il fumait pour un si bon motif, sa mère ne put naturellement lui en refuser la permission. Et même la bonne âme étant entrée un jour dans cette chambre pendant que Pen était occupé à ses travaux (il consultait un roman qui venait de paraître, car tout étudiant devait cultiver la littérature légère de son pays ainsi que celles des nations étrangères) ; Hélène, disons-nous, étant entrée dans sa chambre et voyant Pen qui travaillait couché sur le sofa, plutôt que de lui dire de se déranger, elle alla chercher des allumettes et son porte-cigares dans la chambre à coucher qui était contiguë, elle mit le cigare dans la bouche de son fils, et enflamma l'allumette qui lui servit à y mettre le feu. Pen se prit à rire, et baisa la main de sa mère qui pendait par-dessus le dossier du sofa.

« Chère vieille mère, dit-il, si je vous disais de brûler la maison, je crois vraiment que vous le feriez. »

Et très-probablement M. Pen était dans le vrai ; cette femme qui l'aimait si follement eût fait pour lui presque tout ce qu'il eût dit.

Outre les œuvres de littérature légère anglaise que dévorait ce laborieux étudiant, il avait des caisses contenant la littérature lé-

gère de la France, notre voisine. Et Hélène, ayant feuilleté quelques pages de ces volumes, y lut des choses qui lui firent ouvrir les yeux tout grands d'étonnement. Mais Pen répliqua que ce n'était pas lui qui avait écrit ces livres, qu'il était cependant absolument indispensable pour lui de se perfectionner dans la langue française en faisant connaissance avec les plus grands auteurs du jour, et qu'il était de son devoir de lire le fameux Paul de Kock aussi bien que d'étudier Swift ou Molière ; et mistress Pendennis céda en poussant un soupir qui exprimait sa perplexité. Mais miss Laure fut avertie de ne pas toucher à ces livres, et par la craintive veuve, et par M. Arthur Pendennis lui-même, ce rigide moraliste, qui, bien que forcé d'étudier toutes les branches de la littérature pour former son esprit et perfectionner son style, n'aurait certes jamais prescrit ces lectures à une jeune demoiselle dont l'affaire en ce monde était tout autre que la sienne.

Dans le cours de ces grandes vacances, M. Pen acheva de boire le bordeaux acheté par son père, et au sujet duquel nous l'avons entendu dire qu'une demi-pièce ne vous donnerait pas mal à la tête. Et ce vin étant consommé, Pen écrivit, pour renouveler la provision, à ses marchands de vin, MM. Binney et Latham, Mark-Lane à Londres, maison que le vieux docteur Portman lui avait recommandée pour y acheter son porto et son xérès avant d'aller à l'Université.

« Vous aurez sans doute à régaler de vin vos jeunes amis de Saint-Boniface, lui avait dit l'honnête recteur. C'était l'usage dans mon temps, et je vous conseillerais de vous adresser à une bonne et respectable maison de Londres plutôt que d'avoir recours aux marchands d'Oxbridge, dont les liqueurs, si j'ai bonne mémoire, étaient à la fois nuisibles à la santé et d'un prix exorbitant. »

Le docile jeune gentleman suivit le conseil du docteur et patronna MM. Binney et Latham.

Et, lorsqu'il écrivit pour demander qu'on envoyât à Fairoaks une provision de vin, il donna à entendre à MM. Binney et Latham qu'ils pouvaient joindre à la note pour Fairoaks celle du vin bu à l'Université. Aussi la pauvre veuve fut-elle tout effrayée à la vue du total ; mais Pen se mit à rire de ses idées surannées, et dit que la note était fort modérée et que tout le monde à présent buvait du bordeaux et du champagne. Finalement la veuve paya, sentant vaguement que les dépenses de son ménage s'accroissaient d'une manière considérable, et que son modique revenu y suffirait à peine. Mais ces dépenses n'étaient que passagères. Pen ne venait à la maison que pour quelques semaines, aux vacances. Elle et Laure pourraient se priver de quelques douceurs, quand il serait parti. N'était-il pas de leur devoir de le rendre heureux durant le court espace le temps qu'il passait avec elles ?

La pension d'Arthur était considérable, plus considérable que celle de certains fils de famille beaucoup plus riches que lui. Nombre d'années auparavant, l'économe et affectionné John Pendennis, qui avait toujours nourri le projet d'envoyer son fils à l'Université, afin qu'il pût jouir des avantages d'une éducation dont lui-même avait été privé par suite des extravagances de son père, avait commencé à mettre de côté des sommes d'argent qu'il appelait le fonds pour l'éducation d'Arthur. Ses exécuteurs testamentaires trouvèrent dans ses livras, à la date de chaque nouvelle année, des inscriptions de sommes placées pour être employées à l'éducation de son fils. Durant le laps de temps qui s'écoula entre la mort de John Pendennis et l'entrée d'Arthur à l'Université, la veuve avait encore ajouté à ce fonds ; de sorte que, lorsque son

fils partit pour Oxbridge, ces sommes réunies s'élevaient à un chiffre assez important.

« Qu'il ait une pension libérale ; telle était la maxime du major Pendennis. Qu'il fasse son premier pas dans le monde en gentleman, et qu'il prenne place parmi des gens de rang et de position distingués. Après que vous lui aurez donné cet avantage, ce sera sa propre affaire de le conserver. Il n'est pas de pire politique que celle de trop limiter les ressources d'un jeune homme, ou de lui donner une pension inférieure à celle de ses camarades. Arthur aura bientôt à affronter le monde et à lutter pour lui-même. D'ici là, nous lui aurons procuré de bons amis et les habitudes d'un gentleman, nous l'aurons bien appuyé et fortifié pour le temps où commencera vraiment la bataille. »

Ces opinions libérales, le major les avança probablement autant parce qu'il ne s'agissait pas de son argent à lui que pour ce qu'elles avaient de juste en elles-mêmes,

Aussi le jeune Pen, fils unique d'un propriétaire campagnard, ayant une bonne pension, avec l'air et les manières d'un gentleman, semblait un garçon de beaucoup plus d'importance qu'il n'était réellement ; et ses supérieurs d'Oxbridge, ainsi que les étudiants de première année et les marchands, le tenaient vraiment pour un jeune daim (buck) et un membre de l'aristocratie. Ses manières étaient empreintes de franchise et de courage, peut-être même d'un peu d'impertinence, comme il convient à un jeune homme de caractère. Il était parfaitement généreux et prodigue de son argent, dont il semblait amplement pourvu. Il aimait la joie et avait une jolie voix pour la chanson.

Au temps de Pen, les régates n'étaient pas encore une fureur, comme nous avons appris qu'elles le sont devenues depuis, à l'Université. La promenade à cheval et en tandem, tels étaient les exercices favoris du jeune homme. Pen montait bien à cheval, s'habillait de rose ainsi qu'il convient à un daim, et, sans être particulièrement extravagant en fait d'amusements équestres ou autres, arrivait néanmoins à avoir un compte important chez Nile, le loueur de chevaux, et chez nombre d'autres individus.

De fait, cet heureux jeune gentleman avait presque tous les goûts à un haut degré. Il aimait fort les livres de toutes sortes ; le docteur Portman lui avait appris à faire cas des éditions rares, et son propre goût le portait à rechercher les belles reliures. C'était chose merveilleuse que tous les in-folio, toutes les dorures et les marbrures que libraires et relieurs mettaient sur les rayons de la bibliothèque de Pen. Il avait le goût très-bon en matière d'art et aimait fort les bonnes gravures, non pas ces danseuses françaises ni ces vulgaires courses de chevaux qui avaient charmé les yeux de M. Spicer, son prédécesseur, mais des eaux-fortes de Strange et de Rembrandt, et des Wilkie avant la lettre. Son appartement en était décoré, et le jeune homme acquit une grande réputation de connaisseur à l'Université, où ces gravures étaient tolérées. Nous avons déjà dit qu'il montrait une certaine partialité pour les bagues, la bijouterie et les beaux habits de tout genre ; et nous devons avouer que, durant le temps qu'il passa à Oxbridge, M. Pen était tiré à quatre épingles et qu'il aimait à se vêtir somptueusement. Lui et ses élégants amis s'habillaient avec autant de soin pour aller dîner les uns chez les autres, que d'aucuns en eussent pris s'il s'était agi de faire la conquête d'une maîtresse. On disait qu'il avait coutume de porter des bagues par-dessus ses gants de chevreau, ce qu'il nia toujours ; mais quelles folies la

jeunesse ne fera-t-elle pas avec cette gravité et cette simplicité admirables qui lui sont propres ?

Une chose positive, c'est qu'il prenait des bains parfumés ; et il disait qu'il les prenait après s'être trouvé en compagnie de condisciples d'une catégorie très-inférieure.

Dans la seconde année de Pen, lorsque miss Fotheringay eut son plus grand succès à Londres et que l'on publia vingt portraits de la célèbre actrice, Pen en suspendit un dans sa chambre à coucher, et confia aux étudiants, ses intimes, avec quelle passion folle, insensée, terrible, il avait aimé cette femme. Il leur montra en confidence les vers qu'il lui avait adressés. Son front s'assombrissait, il roulait ses yeux, et sa poitrine se gonflait d'émotion, lorsqu'il se rappelait ce temps fatal de sa vie, et qu'il décrivait la douloureuse agonie qu'il avait soufferte. Les vers furent copiés et mis en circulation ; on s'en moqua et on les admira tandis qu'ils passaient de coterie en coterie.

Il est peu de choses qui élèvent plus un jeune homme dans l'estime de ses camarades, que d'avoir un caractère romanesque et passionné. Peut-être y a-t-il toujours en ces caractères-là une certaine noblesse, qui, entre très-jeunes gens, passe pour de l'héroïsme. Pen fut déclaré un homme redoutable. On dit qu'il avait failli se suicider, qu'il s'était battu en duel avec un baronnet à propos de cette femme. Les nouveaux venus se le montraient les uns aux autres. Quand, à deux heures, temps de la promenade, il sortait crânement du collège, entouré de ses amis, il offrait vraiment un spectacle curieux. Sa mise était des plus soignées. Il lorgnait les dames qui venaient visiter l'Université et qui passaient devant lui, appuyées sur les bras d'heureux étudiants ; il exprimait son opinion sur leurs charmes personnels ou sur leurs toi-

lettes, de l'air grave d'un critique à qui son expérience donne le droit de parler avec autorité. Les étudiants se vantaient de s'être promenés avec Pendennis, et étaient aussi fiers qu'on les vît en sa compagnie, que certains d'entre nous le seraient de se promener dans Pall-Mall avec un duc. Pen et le censeur se saluaient du bonnet, comme deux puissances rivales, quand ils se rencontraient ; et les étudiants savaient à peine lequel des deux était le plus puissant.

Arthur Pendennis, dans le cours de sa deuxième année, était réellement devenu un des hommes de l'Université les plus à la mode. C'est chose curieuse d'observer cette facile admiration et cette naïve fidélité de la jeunesse. On s'attache à un chef, on l'admire, on l'aime, on l'imite. Jamais, je crois, il n'y a eu d'enfant généreux qui n'ait eu quelque prodigieuse admiration pour un autre enfant. M. Pen, à Oxbridge, eut son école, sa troupe d'amis fidèles, et ses rivaux. Quand les étudiants apprenaient, chez les merciers, que M. Pendennis, de Saint-Boniface, venait de prendre une cravate de satin cramoisi, on voyait dans le cours de la semaine deux douzaines de cravates de satin cramoisi parader dans la grand'rue. Et Simon, le joaillier, ne vendit pas moins de deux grosses d'épingles Pendennis, ainsi appelées d'après un modèle que ce jeune gentleman avait choisi dans sa boutique.

Or, si une personne, ayant l'esprit porté vers l'arithmétique, veut se donner la peine de calculer ce qu'il en coûterait à un jeune homme pour se livrer à tous les penchants que nous avons dit appartenir à M. Pen, elle verra que celui qui a ces goûts pour les plaisirs et les beaux-arts dépensera, ou devra nécessairement une très-jolie somme d'argent, au bout de deux ou trois ans. Nous avons dit que notre ami Pen n'était pas calculateur. Aucun

de ses penchants n'était par trop extravagant. Il est certain que le mémoire du tailleur de Paddington ; le compte du cuisinier pour les dîners donnés par Guttlebury ; la note de Finn, le marchand d'estampes, pour gravures d'après Raphaël, Morghens et Landseer, fournies à Dillon Tandy ; et les dettes de Wormall au fameux libraire Parkton, pour des éditions des Alde, des in-folio gothiques et des missels du xvi siècle richement enluminés ; et le compte de Snaffle ou de Foker chez Nile, le loueur de chevaux, étaient, chacun en particulier, incomparablement plus forts que les petites notes dues par M. Pen aux marchands ci-dessus nommés. Mais Pendennis, de Saint-Boniface, avait, sur tous ces jeunes gentlemen, ses camarades et amis, l'avantage de l'universalité des goûts. Tandis que le jeune lord Paddington n'eût pas donné deux pence pour la plus belle gravure, ni daigné lever les yeux sur un objet magnifiquement encadré qui n'eût pas été une glace ; tandis que Guttlebury ne s'inquiétait pas le moins du monde de la façon dont il était vêtu, et avait en aversion, nous dirons même en horreur, tout exercice équestre ; tandis que Snaffle ne lisait jamais d'autres ouvrages imprimés que le Racing Calendar et le Bell's Life, et ne se souciait d'aucun manuscrit autre que le griffonnage de son carnet de parieur, lequel était tout gras : notre catholique jeune ami s'occupait de chacune des branches de la science ou du plaisir que nous venons d'énumérer, et se distinguait passablement en chacune d'elles.

De là vient que Pen se fit une prodigieuse réputation à l'Université, et fut salué comme une sorte de Crichton. Mais quant au prix de poésie anglaise, pour lequel nous l'avons vu travailler si activement à Fairoaks, ce fut Jones du collège de Jésus qui le remporta cette année-là. Toutefois les étudiants de première année trouvèrent que le poème de Pen était de beaucoup supérieur

à celui de Jones ; aussi Arthur le fit-il imprimer à ses propres frais, et distribuer avec reliure en maroquin parmi ses connaissances. J'en ai découvert dernièrement un exemplaire dans un coin poudreux de la bibliothèque de M. Pen, et je l'ai actuellement devant moi. Il est relié en compagnie de vieilles dissertations d'Oxbridge, des statuts de l'Université, de poésies ayant concouru pour le prix (œuvres de candidats heureux et malheureux), de discours déclamés dans la chapelle du collège, enfin de harangues prononcées dans le club de l'Union discutante, et qu'Arthur avait signées de son nom et de celui de son collège, Pendennis, de Saint-Boniface, ou qui lui avaient été présentées par son cher ami, l'auteur Thompson ou Jackson.

Combien ces dédicaces paraissent étranges, écrites de mains non encore bien formées ! et quel saisissement vous prend à la vue de ces documents, après le laps d'un petit nombre de lustres ! Car, depuis lors, le destin a emporté les uns, éloigné les autres, et traité rudement tout le monde. Plus d'une main est glacée, qui a écrit ces affectueux souvenirs, et que nous avons serrée avec la confiance et la générosité de l'amitié du jeune âge. Quelles passions c'étaient que nos amitiés dans ce temps-là, si franches et si exemptes de doute ! Ce bras, que vous ne vous lassiez pas d'enchaîner au vôtre pour vous promener sous les ombrages du collège, ou le long de la rivière qui baigne les jardins de la Madeleine et les prés de Christ-Church, et qui serpente près des collèges de la Trinité et du Roi ; ce bras, il vous fallut le quitter à votre entrée dans le monde, lorsque vous vous séparâtes pour vous frayer isolément un chemin à travers la foule immense qui encombre la route de la vie. Sommes-nous toujours les mêmes hommes que lorsque nous écrivions ces dédicaces, lorsque nous lisions ces poèmes, lorsque nous prononcions ou écoutions ces discours et

ces essais si naïfs, si pompeux, si risiblement solennels, si ingénûment parodiés d'après nos livres, et débités avec des figures fraîches et joufflues, avec une si admirable singerie de sagesse et de gravité ?

Voici ce livre devant moi ; à peine date-t-il de quinze ans. Voici Jack gémissant avec un désespoir et une misanthropie dignes de Byron, lui dont la vie à l'Université n'a été qu'un vrai punch à la crème ! Voici l'audacieux essai que Tom écrivit pour la défense du suicide et du républicanisme en général, à propos de la mort de Roland et des Girondins ; et ce Tom porte actuellement la cravate la plus empesée de tout le diocèse, et il aimerait mieux aller à Smithfield pour y être martyrisé que de manger un bifteck un vendredi de carême. Écoutez Bob, qui a fait fortune dans les comités des chemins de fer et qui donne de si bons dîners ; le voici qui s'écrie avec Tancrède et Godefroy : « À la brèche, soldats de la croix ! Escaladez la muraille embrasée et inondez les ennemis étouffés par les flammes. Et vous, invincibles archers, faites bien siffler vos arbalètes ! En avant, haches d'armes et mangonneaux ! Manœuvrez le bélier et la terrible catapulte ; Jérusalem est à nous : Id Deus vult ! » Après quoi, vient une suave description des jardins de Sharon et des filles de Salem, et une prophétie qui annonce que les roses couvriront tout le pays de Syrie, et que bientôt sera établi le règne de la paix : le tout en vers de dix syllabes, et la plus baroque singerie de sentiment et de poésie qu'il soit possible de voir. Puis, en compagnie de ces graves parodies, voici des essais et des poèmes, et des exercices de collégiens (à la fois sincères et faux, gais et tristes cependant, je ne sais trop pourquoi), œuvres de mains qui n'écriront plus jamais : car le sombre destin est intervenu, les jeunes voix sont muettes, et les ardentes intelligences ont cessé de travailler. L'un avait du talent

et d'illustres ancêtres, et semblait destiné à des honneurs qui maintenant n'ont plus de prix pour lui ; l'autre avait la vertu, le savoir, le génie, toutes les qualités et toutes les facultés qui pouvaient lui assurer l'amour, l'admiration et la gloire de ce monde. Un cimetière solitaire et ignoré renferme la tombe de tant de chères espérances, et la pierre lugubre qui lui dit adieu. J'ai vu le soleil la dorer de ses rayons dans l'automne de l'année dernière, et j'ai entendu les chantres du joli village entonner des antiennes alentour. Qu'importe que ce soit Westminster ou un petit clocher de campagne qui abrite vos cendres ? Qu'importe que le monde vous oublie quelques jours plus tôt ou plus tard ?

C'est au milieu de ces amis et d'une foule d'autres, que Pen passa plus de deux années heureuses et brillantes. Il avait son soûl de plaisir et de popularité. Point de dîner ni de souper fin qui fût complet sans lui. L'esprit joyeux de Pen, et les chansons de Pen, et son fougueux courage, ainsi que son air franc et noble, charmaient tous les étudiants de première année, et désarmaient même les professeurs qui criaient le plus contre son oisiveté et son genre de vie extravagant. Quoiqu'il devînt le chef et le favori de jeunes gens fort au-dessus de lui par le rang et la fortune, il était beaucoup trop généreux pour chercher à se les rendre favorables par quelque basse servilité, et il ne négligeait pas le plus humble de ses amis pour se faufiler parmi les plus riches jeunes seigneurs de l'université. On se rappelle encore son nom, au club de l'Union discutante, comme celui d'un des plus brillants orateurs de son temps. Par parenthèse, après avoir été un ardent tory dans sa première année, il changea subitement de principes et devint un libéral des plus violents. Il se déclara l'admirateur de Danton, et soutint que Louis XVI avait bien mérité son sort. Quant à Charles I : « Je vous jure, dit-il un jour en plein club de

l'Union discutante, que, si ce monarque était actuellement dans cette salle, et que Cromwell ne trouvât pas d'exécuteur, je trancherais de ma propre main la tête de ce traître. » Lord Magnus Charters, fils du marquis de Runnymede, que nous avons déjà nommé, et notre ami Pen, étaient les plus féroces républicains de leur temps.

Il se fait ainsi, dans la république des étudiants, certaines réputations qui sont tout à fait indépendantes de la hiérarchie du collège. On peut être fameux dans le catalogue des prix remportés, et demeurer complètement inconnu aux étudiants de première année. Ceux-ci se choisissent des rois et des chefs qu'ils admirent et auxquels ils obéissent, de même que les troupes de nègres ont des souverains noirs particuliers à chaque bande, et auxquels ils rendent une obéissance occulte, outre celle qu'ils témoignent publiquement à leurs propriétaires ou conducteurs. Pen devint donc fameux et populaire parmi les jeunes. Ce n'est pas qu'il fît grand'chose ; mais on était généralement convaincu qu'il ne tenait qu'à lui de faire de grandes choses.

« Ah ! si Pendennis, de Saint-Boniface, voulait seulement, essayer, il pourrait tout, » disait-on.

L'on paria qu'il remporterait le prix d'ode grecque, qui fut gagné par Smith du collège de la Trinité. Tout le monde était sûr qu'il aurait le prix d'hexamètres latins, qu'obtint néanmoins Brown du collège Saint-Jean. C'est ainsi que les honneurs de l'Université furent, l'un après l'autre, perdus pour lui, si bien que, après deux ou trois échecs, M. Pen cessa de concourir. Il eut toutefois un prix de discours public dans son propre collège, et il rapporta à sa mère et à Laure, à Fairoaks, quelques volumes sur la reliure desquels on voyait les armoiries dorées du collège, vo-

lumes si gros, si beaux, si magnifiques, que ces dames s'imaginèrent qu'on n'avait jamais donné d'aussi superbes prix avant celui de Pen, et qu'il avait remporté le plus grand honneur qu'Oxbridge pût décerner.

Cependant le docteur Portman, voyant que les trimestres et les vacances se passaient sans que Pen concourût pour une bourse ni pour les grands prix, devint fort sombre dans ses manières vis-à-vis d'Arthur, et prit un air majestueusement boudeur avec lui. Le jeune homme y répliqua par une semblable hauteur. Il s'abstint même une fois de rendre visite au docteur pendant toute la durée des vacances, au grand ennui de sa mère, qui regardait comme un privilège de franchir le seuil du presbytère de Clavering, et qui écoutait avec une infatigable admiration les vieilles histoires et les vieilles plaisanteries tant de fois répétées par le docteur.

« Je ne puis supporter l'air protecteur du docteur, dit Pen. Il est trop bienveillant pour moi, beaucoup trop paternel. J'ai vu, dans le monde, des hommes qui valent plus que lui, et je n'ai pas envie de m'ennuyer à écouter ses sottes vieilles histoires et à boire son stupide vieux porto. »

Cette inimitié tacite entre Pen et le recteur remplissait la veuve d'une terrible inquiétude. Ce fut au point qu'elle aussi évita Portman, et redouta d'aller au presbytère quand Arthur était à la maison.

Un dimanche des dernières grandes vacances, le malheureux garçon poussa l'esprit de rébellion jusqu'à ne pas aller à l'église, et on le vit, sur le seuil de l'auberge des Armes de Clavering, fumant un cigare à la barbe de la congrégation, qui sortait de

Sainte-Marie. La société du village en fut terriblement émue. Portman prédit la ruine de Pen, et se lamenta en son particulier sur la perversité du rebelle jeune prodigue.

Hélène trembla aussi en secret, ainsi que la petite Laure, qui avait grandi et était alors une belle jeune fille, gracieuse, élégante, et fort attachée à Hélène, pour qui elle avait une affection qu'elle poussait presque jusqu'à l'adoration. Ces femmes sentaient toutes deux que leur garçon était changé. Ce n'était plus le Pen ingénu des anciens jours, si brave, si simple, si impétueux et si tendre. Il avait l'air soucieux et hagard ; sa voix avait un son plus grave et des accents plus sarcastiques. Les soucis semblaient le poursuivre ; mais il ne faisait que rire quand sa mère l'interrogeait, et il éludait par quelque dédaigneuse plaisanterie ses inquiètes questions. Il ne passait pas une grande partie de ses vacances à la maison, mais rendait visite à un ami, puis à l'autre, et effarouchait les deux paisibles habitantes de Fairoaks, en leur contant des histoires des grandes maisons où il était invité, et en nommant des lords sans leur donner leurs titres.

L'honnête Harry Foker, qui avait introduit Arthur Pendennis dans la société des jeunes étudiants de la fréquentation desquels l'oncle d'Arthur espérait tant de bien pour ce garçon ; Harry Foker, qui avait provoqué la première chanson d'Arthur à son premier souper, et qui l'avait présenté au club des Barmécides, où n'étaient admis que les meilleurs étudiants d'Oxbridge (ce club se composait, au temps de Pen, de six nobles, de huit gentlemen pensionnaires, et de douze jeunes gens choisis parmi les étudiants ordinaires de l'Université) ; Harry Foker, disons-nous, se vit bientôt dépassé de beaucoup par le jeune nouveau venu dans le monde fashionable d'Oxbridge. Mais comme c'était un digne et

généreux camarade, qui n'avait pas une étincelle d'envie dans tout son caractère, il fut excessivement charmé des succès de son jeune protégé, et admira Pen autant que l'admiraient les autres. C'était lui qui suivait Pen désormais, qui citait ses bons mots, qui apprenait ses chansons et les répétait à de plus petits soupers ; et il ne se lassait jamais de les entendre de la bouche du jeune poète si plein de talent ; car une grande partie du temps que M. Pen aurait pu employer beaucoup plus avantageusement à ses études régulières, était consacré à la composition de ballades profanes, qu'il chantait en partie fine, suivant l'usage à l'Université.

Il eût été avantageux pour Arthur que l'honnête Foker fût resté quelque temps au collège : car, malgré toute sa vivacité, c'était un jeune homme prudent, et souvent il mettait un frein aux penchants qui entraînaient Pen à des extravagances. Mais la carrière académique de Foker ne fut pas longue, après l'entrée d'Arthur à Saint-Boniface. Des différends répétés avec les autorités universitaires firent quitter prématurément Oxbridge à M. Foker. Il persistait à vouloir assister aux courses qui avaient lieu dans la lande de Hungerford, malgré les injonctions de ses supérieurs. Jamais on ne put obtenir de lui qu'il fréquentât la chapelle du collège avec cette régularité et cette piété qu'Alma Mater demande à ses enfants. Les tandems, qui sont des abominations aux yeux des chefs et des professeurs, étaient le plus grand plaisir de Foker, et il menait sa carriole avec tant de nonchalance, il éprouvait tant d'accidents, il faisait tant de chutes, que Pen disait qu'une promenade avec lui, c'était prendre les diversions de Purley. Finalement, un jour qu'il donnait à dîner dans son appartement à quelques amis venus de Londres, M. Foker n'eut pas de cesse qu'il n'eût peint d'un très-beau vermillon la porte de M. Buck. Mais le censeur le surprit pendant cet exploit. Et, quoique le cé-

lèbre lutteur Black Strap, qui était un des illustres hôtes de M. Foker et qui tenait le pot de couleur tandis que le jeune artiste opérait sur la porte, eût étendu par terre deux des suivants du censeur et eût déployé une valeur prodigieuse, ces hauts faits firent plus de mal que de bien à la cause de Foker, que le censeur connaissait très-bien. Il fut pris le pinceau à la main, traduit sommairement devant le conseil et renvoyé de l'Université.

Àce sujet, le directeur écrivit une lettre fort aimable et fort touchante à lady Agnès Foker, disant que tout le monde aimait le jeune homme ; que jamais il n'avait cherché à faire de mal à aucune créature vivante ; que, quant à lui, il eût été ravi de pardonner cette inoffensive petite fredaine de jeunesse, si la malheureuse publicité de l'affaire ne l'avait mis dans l'impossibilité de fermer les yeux sur elle ; enfin exprimant les plus ardents désirs pour le bonheur du jeune homme : désirs sans doute sincères, car Foker, nous le savons, était issu par sa mère d'une famille noble, et se trouvait, du côté paternel, héritier d'un grand nombre de mille livres sterling de rente.

« Qu'importe ? dit Foker, causant de cette affaire avec Pen. Un peu plus tôt ou un peu plus tard, qu'importe ? J'aurais été renvoyé de nouveau à mon premier examen, j'en suis sûr. Je ne puis me fourrer ce latin dans la tête, et au prochain trimestre la douleur de ma mère eût fait explosion. Le papa soufflera comme un vieux marsouin, je le sais ; eh bien ! il faudra attendre qu'il ait repris haleine. J'irai probablement à l'étranger pour me mûrir l'esprit par les voyages. Oui, oui, j'ai un billet pour le pays des Parly-voo, pour l'Italie et tout ce qui s'ensuit. J'irai à Paris apprendre à danser et compléter mon éducation. Mais ce n'est pas de moi que je suis inquiet, Pen. Tant qu'on boira de la bière, je n'ai pas de

soucis. C'est vous qui me remplissez de crainte, mon cher. Je ne dis pas cela pour les cinquante guinées que vous me devez : vous les payerez ou non, comme vous voudrez ; mais je suis effrayé des pas que vous faites chaque jour en avant ; et, je vous le dis, cette vie vous tuera. Vous allez comme si l'argent en réserve à la maison ne devait jamais avoir de fin. Vous ne devriez pas donner à dîner, mais manger les dîners des autres, puisque les amis sont contents de vous avoir. Vous ne devriez pas faire de dettes chez le loueur de chevaux, mais monter les bêtes de vos camarades. Vous ne vous entendez pas plus aux paris que je ne comprends l'algèbre, moi ; les finauds vous gagneront tout l'argent que vous risquerez, c'est certain. Le diable m'emporte si vous n'essayez pas de tout ! Je vous ai vu vous asseoir à l'écarté, l'autre semaine, chez Trumpington, et attendre votre tour aux dés après le souper chez Ringwood. Vous serez battu, Pen, mon ami, quand bien même on jouerait loyalement ; et remarquez que je ne dis pas qu'on ne joue pas loyalement, pas plus que je ne dis que tout se passe honnêtement. Pour moi, je ne jouerais pas avec eux. Vous n'êtes pas de force. Ils en savent plus que vous. C'est absolument comme si le petit Black Strap voulait se mesurer avec Tom Spring. Le Black est un bon lutteur ; mais, le bon Dieu vous bénisse ! il n'a pas le bras assez long pour toucher Tom ; et je vous dis que vous vous mesurez avec des gaillards plus forts que vous… Voyons : si vous voulez me promettre de ne jamais parier, de ne jamais toucher aux dés ni aux cartes, je vous fais grâce des deux poneys. »

Mais Pen répliqua en riant que, quoiqu'il ne lui fût pas commode de payer les deux poneys en ce moment, il ne désirait pas qu'on lui fit grâce d'aucune de ses dettes.

Et Foker le quitta, non sans de sombres pressentiments au sujet de son ami, lequel, pensait-il, voyageait rapidement sur le chemin qui mène à la ruine.

« Il faut faire à Rome comme les Romains, dit Pen en se dandinant et en faisant tinter quelques souverains dans la poche de son gilet. Une tranquille petite partie d'écarté ne peut compromettre un homme qui joue bien. Je suis revenu du souper de Ringwood plus riche de quatorze souverains qu'à mon arrivée chez lui, et pardieu ! j'avais grand besoin de cet argent. »

Et, après avoir pris congé du pauvre Foker qui s'en alla sans tambour ni trompette, sans proposer de mener la diligence jusqu'à ce qu'on fût sorti d'Oxbridge, Pen s'éloigna pour surveiller un petit dîner qu'il devait donner dans son appartement du collège Saint-Boniface. Et le cuisinier de ce collège, qui avait un grand respect pour M. Pendennis, se mettait toujours en quatre pour satisfaire son jeune favori.

Tome 1 · 20

Peu de temps avant que M. Foker partît d'Oxbridge, il était arrivé à Saint-Boniface un gentleman qui avait appartenu, comme cela se découvrit, à l'autre université de Camford, où il avait eu quelques différends avec les maîtres et professeurs ; et c'était là le motif pour lequel il l'avait quittée. Ce gentleman, qui s'appelait Horace Bloundell, était de l'ancienne famille de Bloundell-Bloundell, demeurant à Bloundell-Bloundell-Hall, Bloundell-Bloundellshire, dans le Suffolk, selon l'expression des jeunes plaisants. C'est sans doute à cause de sa naissance, et aussi parce que le

docteur Donne, maître de Saint-Boniface, était originaire du Suffolk, peut-être même allié à cette famille, que M. Horace Bloundell fut admis à Saint-Boniface, après que Saint-Georges et un ou deux autres collèges eurent refusé de le recevoir. Il y avait dans la famille un bénéfice de grande importance pour M. Bloundell ; et, comme il faisait partie d'un régiment de dragons à l'époque de la maladie et de la mort de son troisième frère qui devait d'abord avoir ce bénéfice, M. Bloundell se décida à quitter le pantalon rouge et le shako noir, pour la robe noire et la cravate blanche du prêtre anglais. Ses malheurs à Camford dérangèrent quelque peu les projets de M. Bloundell ; mais, quoique vaincu une première fois, l'opiniâtre ex-dragon ne s'effraya pas et se mit à l'œuvre pour remporter une victoire autre part.

Durant la seconde année de Pen, le major Pendennis fit une courte visite à son neveu, qui le présenta à quelques-uns de ses amis de l'Université, au noble et poli lord Plinlimmon, au brave et franc Magnus Charters, au spirituel et malin Harland, à l'intrépide Ringwood, que ses opinions et la bravoure avec laquelle il défendait ses bévues avaient fait surnommer Rupert dans le club de l'Union Discutante ; à Broadbent, appelé Barebones Broadbent, à cause de ses opinions républicaines (il était d'une famille dissidente de Bristol, et un parfait Boanerges dans la discussion) ; enfin, à M. Bloundell-Bloundell, qui avait tout de suite pris place parmi l'élite de l'Université.

Encore que le major Pendennis ne comprît pas les citations grecques de Harland, et n'appréciât guère les gros souliers et les mains sales de Broadbent, il fut néanmoins charmé de la société réunie autour de son neveu, et approuva fort tous Ces jeunes

gens, à l'exception de celui qui se donnait les plus grands airs, et qui affectait le plus les manières d'un homme du monde.

Assis avec Pen à déjeuner, le lendemain de la soirée donnée par celui-ci dans son appartement, le major exprima son opinion relativement aux jeunes gens, avec lesquels il s'était montré de la meilleure humeur du monde. Il les avait régalés de quelques-unes de ses histoires ; et, quoiqu'elles ne fussent plus de première fraîcheur à Londres, où l'on a un appétit malsain pour les nouveautés en fait d'anecdotes, elles étaient tout à fait nouvelles à Oxbridge : aussi les étudiants les écoutèrent avec cette franche sympathie, cet avide plaisir, ce rire bruyant, ou ce profond respect, si rares dans la métropole, et qui doivent être si délicieux pour le raconteur de profession. Seulement, une ou deux fois pendant le récit de ces anecdotes, la figure de M. Bloundell prit un air d'ennui, ou trahit, par son expression, qu'il était au courant de ces histoires. Une fois même, il eut l'audace de mettre en question l'exactitude d'une des particularités de l'anecdote contée par le major Pendennis, et donna sa propre version du fait, au sujet duquel il se savait bien renseigné, l'ayant entendu discuter au club par tel et tel, et par les autres qui en avaient été témoins. Les jeunes étudiants regardèrent avec étonnement leur camarade, qui osait interrompre le major ; mais peu d'entre eux purent apprécier la grâce mélancolique et la politesse avec lesquelles le major Pendennis accéda sur-le-champ à la version de M. Bloundell, et le remercia d'avoir corrigé sa propre inexactitude. Ils furent ébahis quand, à la réunion suivante, Bloundell parla du vieux Pen en termes de mépris, disant que tout le monde connaissait le vieux Pen, ce vieux pique-assiette de Gaunt-House, cette vieille scie, ce fieffé vieux radoteur.

Le major Pendennis, de son côté, n'aimait pas le moins du monde M. Bloundell. Ces antipathies sont toujours réciproques chez les hommes et chez les femmes, et, pour ma part, si quelque bon ami venait me dire que tel ou tel a médit de moi, je suis presque sûr que, de mon côté, je trouverais en moi de l'aversion pour ce tel ou tel. Nous nous aimons ou nous nous haïssons les uns les autres, comme l'on aime ou hait l'odeur de certaines fleurs, le goût de certains plats et de certains vins, comme l'on aime ou hait aussi certains livres. Il nous est impossible de dire pourquoi ; mais, règle générale, toutes les raisons du monde ne nous feront pas aimer le docteur Féroce, et, comme nous l'avons en aversion, nous pouvons être sûrs qu'il ne nous aime pas non plus.

Le major dit donc :

« Pen, mon garçon, votre dîner s'est passé à merveille ; vous avez très-bien fait les honneurs ; vous avez bien découpé ; je suis content que vous ayez appris à découper : cela se fait à présent sur le buffet, dans la plupart des bonnes maisons, mais ce n'en est pas moins une chose importante, et qui pourra vous aider dans le monde intermédiaire. Le jeune lord Plinlimmon est un fort aimable garçon, tout à fait l'image de sa chère mère, que j'ai connue lorsqu'elle était lady Aquila Brownbill ; le républicanisme de lord Magnus s'usera (cela sied assez bien à un jeune patricien qui débute dans la vie, mais il n'y a rien d'aussi odieux chez des personnes de notre rang) ; M. Broadbent me paraît très-éloquent et très-savant ; votre ami Foker est toujours charmant ; mais j'ai été surpris de vous voir lié avec M. Bloundell, qui, sous tous les rapports, est un jeune homme très-peu convenable.

— Par exemple, oncle ! Bloundell-Bloundell ! s'écria Pen en riant. Eh ! c'est le jeune homme le plus populaire de l'Université. Nous l'avons choisi pour être des Barmécides moins de huit jours après son arrivée ; nous avons eu une réunion extraordinaire à cet effet. Il est d'une excellente famille, les Bloundell de Suffolk, descendants du Blondel de Richard Cœur de Lion, qui portent une harpe au chef, avec la devise : Ô mon roy !

— On peut avoir de très-bonnes armoiries et être un tigre, mon garçon, répliqua le major en enlevant le bout de son œuf à la coque. Cet homme est un tigre, retenez ce que je vous dis : un homme vulgaire. Je gagerais qu'il a quitté son régiment en mauvaise odeur, car jamais homme plus respectable que mon ami lord Martingale n'a monté un cheval. On ne peut s'y méprendre : ce M. Bloundell a sur son visage les stigmates de l'argot et des mauvaises habitudes. Il fréquente d'ignobles maisons de jeu et des enfers à billards ; il hante des clubs de troisième ordre ; je le sais. Je le reconnais à son genre. Jamais je ne me suis trompé en fait de physionomie. Avez-vous remarqué la quantité de bagues et de bijoux qu'il porte ? Cet individu a le mot de chenapan gravé sur son front, si jamais homme l'a eu. Faites attention à mes paroles, et évitez-le… Changeons de conversation. Le dîner était un peu trop fin ; mais je ne m'oppose pas à ce que vous fassiez quelques frais de plus quand vous recevez des amis. Naturellement, cela ne vous arrive pas souvent, et je pense que vous ne donnez à dîner qu'à ceux qu'il est de votre intérêt de fêter. Les côtelettes de veau étaient excellentes, le soufflé extraordinairement léger et bon. La troisième bouteille de champagne n'était pas nécessaire ; mais vous avez une belle pension, et, tant que vous ne ferez pas de dettes, je ne vous chercherai pas querelle, mon cher garçon. »

Pauvre Pen ! Le digne oncle ne soupçonnait pas que ces dîners eussent lieu si fréquemment, et que l'insouciant jeune amphitryon prît plaisir à montrer son hospitalité et son savoir en gastronomie. C'est, de tous les arts, celui dans lequel les jeunes gens sont le plus désireux de paraître versés, art si long à étudier, si difficile à acquérir, si impossible pour tant d'infortunés, parce qu'il est au-dessus de leurs moyens. Le talent de déguster les vins, de se connaître en fait de cuisine, voilà pour les jeunes gens le signe distinctif d'un parfait roué et d'un digne gentleman. J'aime à les voir cligner l'œil devant un verre de bordeaux, comme si ce vin leur était familier, et discuter gravement un salmis. Pauvres enfants ! ce n'est qu'en vieillissant qu'ils reconnaissent leur ignorance en gastronomie, alors que leur conscience leur dit peut-être que cette science est de peu de prix, et qu'un gigot de mouton avec un cœur content vaut les dîners des plus gourmands prélats. Mais le petit Pen, pour être fidèle à son rôle d'admirable Crichton, se croyait dans la nécessité d'être grand appréciateur de dîners, et amphitryon lui-même. Nous venons de dire le respect qu'avait pour lui le cuisinier du collège, et nous aurons bientôt à déplorer l'aveugle confiance que ce digne homme mettait en notre Pen. Dans la troisième année du séjour de ce jeune étudiant à Oxbridge, son escalier n'était plus encombré de cloches de plats, ni de desserts, ni de garçons apportant des mets, ni de sommeliers débouchant du champagne frappé. Une foule toute différente d'individus à la figure boudeuse ou dolente se pressait devant la porte du pauvre garçon, et l'assaillait dès qu'il sortait de sa tanière.

Le conseil de son tuteur ne fit aucun effet sur M. Pen, qui ne laissa pas de fréquenter ce M. Bloundell, si mal famé. Ce que les jeunes gens aiment dans leurs camarades, c'est la science réelle

ou supposée de la vie, et c'est précisément là ce qui avait valu à Pen une grande partie de sa réputation et de sa popularité. Un homme qui a vu le monde, ou qui sait en parler d'un air de connaisseur, un roué, un Lovelace, qui a ses aventures à raconter, celui-là est sûr de trouver parmi les jeunes gens un auditoire plein d'admiration. C'est chose pénible à avouer, mais c'est la vérité. Nous respectons ces sortes de prouesses. Au collège déjà, nous avons appris à les admirer. Parmi les cent et les mille étudiants élevés dans nos collèges et nos universités, s'en trouverait-il cinq sur cent qui ne fussent pas forcés d'avouer qu'ils ont lu et aimé Don Juan ? Terrible propagation du mal !... Cette pensée devrait faire trembler tout homme qui tient une plume, de peur qu'il ne lui échappe un mensonge, une impureté, une injuste colère, ou une louange injuste.

Il suffit d'une de ces brebis galeuses pour infecter tout un troupeau. Peu de temps après l'arrivée de M. Bloundell à Oxbridge, les professeurs et maîtres de Saint-Boniface commencèrent à reconnaître que la moralité de leur collège baissait, et que leurs élèves devenaient désordonnés et prenaient un ton de mauvaise compagnie. Les jeunes seigneurs du grand collège de Saint-Georges, qui faisaient cas de Pen, et dans la société desquels celui-ci vivait, ne se laissèrent pas prendre à l'éclat superficiel de Bloundell, ni à ses airs de roué du grand monde. Broadbent l'appelait capitaine Macheath, et disait qu'il finirait à la potence. Foker, durant le peu de temps qu'il passa à l'Université, en compagnie de Macheath, s'abstint, avec la prudence qui le caractérisait, de rien dire qui fût à la défaveur du capitaine ; mais il fit entendre à Pen qu'il valait mieux l'avoir pour partenaire que pour adversaire au whist, et qu'il était plus sûr de parier pour lui que pour l'autre joueur, à l'écarté.

« Vous voyez qu'il joue mieux que vous, Pen, disait ce sagace jeune gentleman ; il joue extraordinairement bien, le capitaine. Et, si j'étais vous, Pen, je n'accepterais pas trop souvent l'avantage qu'il pourrait m'offrir au jeu. Je ne pense pas qu'il ait trop d'argent, le capitaine. »

Mais, en dehors de ces sombres suggestions et de ces généralités, il était impossible de tirer quelque chose de positif du circonspect Harry Foker.

Ce n'est pas à dire que ses conseils eussent eu plus de poids pour un jeune entêté, qu'ils n'en ont communément pour quiconque est déterminé à poursuivre son propre chemin. Pen avait pour le plaisir un appétit insatiable, et il se jetait sur lui partout où il se présentait, avec une avidité qui annonçait un tempérament ardent et la santé du jeune âge. Il appelait prendre du plaisir, voir la vie, et citait de célèbres maximes de Térence, d'Horace et de Shakspeare, pour prouver qu'il fallait faire tout ce qui pouvait convenir à un homme. Aussi promettait-il d'être un roué complètement usé dans quelques années, s'il continuait le train dont il y allait.

Une nuit, après un souper fin au collège, souper où s'étaient trouvés Pen et Macheath, et où l'on avait fait un tranquille petit vingt et un (amusement beaucoup plus agréable, pour les étudiants de deuxième et troisième années, que le bruyant usage de chanter des chansons qui attirent les censeurs et qui paraissent déjà trop vieilles, chacun ayant alors vidé son sac), au moment où l'on mettait son bonnet pour se retirer, M. Bloundell prit en badinant un verre à vin de cristal vert, qui avait été destiné à contenir de la glace, mais dans lequel il introduisit quelque chose de beaucoup plus pernicieux : deux dés que ce gentleman tira de la poche

de son gilet et glissa dans le verre. Puis, donnant au verre une gracieuse ondulation qui montrait combien sa main était accoutumée à jeter les dés, il dit que le coup de sept gagnait, lança doucement sur la table les petits cubes d'ivoire, les ramassa ensuite légèrement de dessus la nappe, et répéta ce manège deux ou trois fois. Les autres étudiants le regardaient faire, et, parmi eux, Pen, qui n'avait encore pas touché aux dés, si ce n'est pour jouer une ennuyeuse partie de trictrac à la maison.

M. Bloundell, qui avait une belle voix, se mit à chanter le chœur de Robert le Diable, opéra très en vogue à cette époque. Un grand nombre des étudiants s'unirent à lui pour chanter ce chœur, et, entre autres, Pen, qui était fort en train, ayant gagné au vingt et un bon nombre de schellings et de demi-couronnes. Puis, au lieu de rentrer chez eux, la plupart s'assirent autour de la table et jouèrent aux dés, le verre vert passant de main en main jusqu'à ce que Pen le brisât enfin, après avoir joué six coups.

Àpartir de cette nuit, Pen se plongea dans les délices de ce jeu de hasard avec l'avidité qui lui était habituelle toutes les fois qu'il poursuivait un nouveau plaisir. On peut jouer aux dés le matin tout aussi bien qu'après dîner ou après souper. Bloundell allait chez Pen après déjeuner, et le temps se passait avec une rapidité étonnante pendant que résonnaient les dés. Ils firent de tranquilles petites parties à portes closes, et Bloundell imagina une boîte doublée de feutre, afin que les dés ne fissent pas de bruit et n'attirassent pas les maîtres aux oreilles fines. Bloundell, Ringwood et Pen, furent un jour presque surpris par M. Buck, qui, en traversant la cour, avait cru entendre prononcer, dans la chambre de Pen, dont la fenêtre était ouverte, ces mots : « Deux contre un pour celui qui jette. » Mais, en entrant dans la chambre

d'Arthur, le professeur trouva les trois jeunes gens avec trois Homères ouverts devant eux, et Pen lui dit qu'il tâchait de voiturer ses deux camarades à travers les lieux décrits par le poète. Il demanda même très-gravement à M. Buck quel était présentement l'état du fleuve Scamandre, et s'il était navigable ou non.

M. Arthur Pendennis ne gagna pas beaucoup d'argent dans ses opérations avec M. Bloundell ; il n'en retira d'autre fruit que la connaissance des inégalités de la chance, ce qu'il aurait pu apprendre dans des livres.

Le capitaine Macheath possédait d'autres talents qu'il exerça pour le bien de Pen. Les histoires du capitaine avaient malheureusement un grand charme pour Arthur, qui ne se lassait jamais d'écouter le récit des amours de garnison de Bloundell et de ses hauts faits en province. Il avait été aussi à Paris, et savait une foule d'histoires sur le Palais-Royal, le Salon et Frascati. Il était allé au Salon un soir après avoir dîné au Café de Paris, « où, par Jupin ! nous étions tous diablement gris ; et le matin, en me réveillant dans ma chambre, je trouvai douze mille francs sous mon oreiller, et cent quarante-neuf napoléons dans une de mes bottes. N'était-ce pas un fameux coup, hein ? » dit le capitaine.

Les yeux de Pen scintillaient, tant cette histoire l'intéressait. Il respectait l'homme qui pouvait gagner tant d'argent. Il soupira, et dit que pareille somme suffirait pour mettre ses affaires en règle.

Macheath se prit à rire, et lui dit de boire une autre goutte de marasquin.

« Je pourrais vous conter des histoires beaucoup plus merveilleuses que celle-là, » ajouta-t-il.

Et c'était la vérité, car il n'en aurait coûté d'autre peine au capitaine qu'un peu d'invention, et la nature l'avait copieusement doué de cette partie du talent poétique.

Il rit dédaigneusement de l'amour de Pen pour miss Fotheringay, quand Arthur vint à lui parler de cette passion, ce qui ne tarda pas longtemps : car, nous l'avons dit, Pen ne détestait pas de raconter cette histoire à ses amis intimes. Eux et lui étaient plutôt fiers de cette aventure. Macheath, toutefois, supprima toute la vanité que Pen en tirait, non pas en lui démontrant la folie de sa passion pour une femme sans éducation et de beaucoup son aînée, mais en blâmant comme absurde le désir qu'il avait eu de satisfaire sa passion d'une manière légitime.

« Épouser la Fotheringay ? dit-il ; vous feriez aussi bien d'épouser la… » Et il nomma une des plus fameuses actrices de l'époque. « Elle n'a pas un grain de moralité. Je connais vingt hommes qui ont été ses amants, au su de tout le monde, et je sais les sommes qu'ils ont dépensées pour elle. »

Et il nomma ces vingt hommes.

Je ne connais pas de calomnie plus fréquente ni plus affreuse que celle qui détruit ainsi l'honneur d'une femme. Il n'y a pas d'hommes plus malfaisants que ceux qui la répandent avec une si coupable légèreté, ni de lâches plus méprisables que ceux qui inventent ces atroces mensonges.

Est-ce ou n'est-ce pas un malheur pour un homme d'un caractère honnête, et disposé, comme notre ami Pen, à jeter en toute occasion la vérité à l'étourdie, de commencer la vie par croire tout ce qu'on lui dit ? Vaudrait-il mieux pour lui être moins confiant et, par conséquent, moins sincère ? Il ne faut pas peu de

connaissance du monde pour savoir qu'un homme qui n'a pas de raison particulière de mentir vous dit des mensonges. Je ne suis pas sûr qu'il ne vaille pas mieux être trompé pendant un certain temps. Quoi qu'il en soit, notre honnête Pen avait une crédulité naturelle qui lui faisait accepter tout ce qu'on lui disait, et il prenait chacune des fictions du capitaine Macheath pour le fait historique le plus avéré.

Aussi les calomnies que Bloundell lança contre miss Fotheringay affligèrent et mortifièrent excessivement Pen. Si, auparavant, il avait eu honte de sa passion, quels devaient être ses sentiments, alors que l'objet d'une flamme si pure et de tant d'adoration n'était plus qu'une infâme hypocrite, une hypocrite reconnue par tout le monde, lui seul excepté ? Il ne vint jamais à l'esprit de Pen de douter de ce fait ; jamais il ne se demanda si les histoires d'un homme qui, comme son nouvel ami, ne disait jamais de bien d'aucune femme, étaient même vraisemblables.

Les fêtes de Pâques arrivèrent. Pen avait annoncé à sa mère et à son oncle qu'il voulait rester à Oxbridge pour étudier, au lieu d'aller passer les vacances à Fairoaks. Il se laissa néanmoins entraîner à faire un petit voyage à Londres, en compagnie de son ami, M. Bloundell. Ils descendirent à un hôtel de Covent-Garden, où Bloundell avait crédit, comme il disait ; et ils se livrèrent très-largement aux plaisirs de la ville, suivant l'usage des jeunes étudiants. Bloundell faisait encore partie d'un club militaire, où il emmena Pen dîner une ou deux fois. Nos jeunes gens s'y rendaient en cabriolet, dans la crainte de rencontrer le major Pendennis arpentant le trottoir de Pall-Mall. C'est là que Pen fut présenté à une foule de jeunes braves en moustaches et en éperons, avec lesquels il but de la bière blanche le matin, et courut la ville

la nuit. C'est là qu'il vit la vie, en vérité ; et il n'était guère probable qu'il rencontrât son tuteur dans les théâtres et les cafés-concerts que fréquentaient ces bruyants compagnons. Un soir, cependant, ils se trouvèrent très-près l'un de l'autre, Pen, qui avait pris place dans une loge du théâtre du Musée, n'étant séparé du major que par une planche. Son oncle occupait avec lord Steyne la loge de ce vénéré seigneur.

La Fotheringay était encore dans l'éclat de sa gloire. Elle avait réussi : elle avait attiré la foule pendant près d'un an ; elle avait ensuite parcouru les provinces en triomphatrice, et était revenue briller à Londres d'un éclat un peu diminué. Elle jouait alors, comme disaient les affiches, avec un succès croissant, et faisait triompher le bon vieux drame anglais, dans des salles où il y avait toujours assez de place pour quiconque voulait la voir.

Ce n'était pas la première fois que Pen la revoyait depuis le jour mémorable où ils s'étaient quittés à Chatteries. L'année précédente, quand la ville faisait grand cas de l'actrice et que toute la presse célébrait sa beauté, Pen avait trouvé un prétexte pour se rendre à Londres à la fin du trimestre, et avait couru au théâtre pour voir l'objet de son ancienne flamme. Il se souvint de son amour plutôt qu'il ne le raviva. Il se rappela son émotion et l'impatience de son attente, à Chatteries, quand se débitait la réplique qui précédait l'entrée en scène d'Ophélia ou de mistress Haller. En entendant alors cette même réplique, il ressentit un léger frémissement ; puis, quand au milieu d'un tonnerre d'applaudissements Ophélia entra, faisant sa profonde révérence d'autrefois, Pen éprouva comme un choc, et rougit beaucoup en la regardant, parce qu'il ne pouvait s'empêcher de s'imaginer que toute la salle avait les yeux sur lui. À peine entendit-il d'abord les

paroles de l'actrice, et il songea avec tant de fureur à l'humiliation qu'elle lui avait infligée, qu'il commença à se croire jaloux et encore amoureux d'elle. Mais cette illusion ne dura pas très-longtemps. Il sortit et courut à la porte des artistes pour tâcher de la revoir ; mais il n'y put parvenir. Elle passa devant lui avec une camarade ; mais il ne la reconnut pas, et elle ne le reconnut pas davantage. Le lendemain il arriva tard au théâtre, et resta très-tranquillement à attendre la petite pièce ; et le troisième et dernier soir de son séjour à Londres, Taglioni dansait à l'Opéra ; Taglioni ! et l'on jouait Don Giovanni, qu'il admirait par-dessus toutes choses : de sorte que M. Pen alla entendre Don Giovanni et voir la Taglioni.

Cette fois-ci il ne lui restait plus la moindre illusion relativement à miss Fotheringay. Elle n'était pas moins belle ; mais, de manière ou d'autre, elle n'était plus la même. Le brillant de ses yeux s'était évanoui, ou du moins Pen n'en était plus ébloui. Sa voix sonore parlait comme jadis, mais elle ne faisait plus tressaillir le cœur de Pen. Il lui semblait reconnaître l'accent irlandais de sa conversation hors de la scène ; les sons lui paraissaient rauques et faux. Il était contrarié d'entendre les mêmes mots répétés sur le même ton, seulement d'une voix un peu plus forte, et, pis que cela, il était contrarié en pensant qu'il avait pris jadis pour du génie cette servile imitation, qu'il s'était laissé attendrir par des sanglots et des soupirs poussés si machinalement. Il sentait que c'était un autre homme qui avait si follement aimé cette femme, et presque dans une autre vie, antérieure à son existence actuelle. Il était honteux et amèrement humilié ; il se trouvait bien isolé. Ah ! pauvre Pen ! l'illusion est parfois meilleure que la vérité, et les beaux rêves sont plus doux qu'un triste réveil.

Au sortir du théâtre, ce soir-là, ils soupèrent et firent un grand tapage, et le lendemain matin Pen eut une fière migraine, avec laquelle il s'en retourna à Oxbridge, ayant dépensé tout son argent comptant.

Comme tout ce récit est tiré des propres confessions de Pen, si bien que le lecteur peut être assuré de la vérité de chacune de mes paroles ; et comme Pen lui-même n'a jamais su exactement de quelle manière il dépensa son argent et se plongea dans des embarras pécuniaires beaucoup plus graves encore, durant son malheureux séjour à l'université d'Oxbridge, il nous est naturellement impossible de donner, sur la triste situation de ses affaires, d'autres détails que cette esquisse générale de son genre de vie, que l'on a trouvée un peu plus haut. Il ne parle pas trop rudement de la fourberie des marchands de l'Université, ni de ceux de Londres, qu'il honora de son patronage au début de sa carrière. Finch même, le prêteur d'argent, à qui Bloundell le présenta, et avec qui il fit diverses opérations où la signature du jeune vaurien figura sur papier timbré, le traita avec ménagement, au dire de Pen lui-même, et ne lui imposa jamais plus de cent pour cent d'intérêts. Le vieux cuisinier du collège, son fervent admirateur, lui fit des propositions particulières, offrant de lui envoyer ses dîners jusqu'à la fin, et jamais il ne l'eût tourmenté pour sa note jusqu'au jour de sa mort. Arthur Pendennis avait un air de bonté et de franchise qui lui gagnait la plupart des gens avec lesquels il était en relation ; et cet air, s'il le rendait facilement la proie des fripons, lui attirait aussi de la part de beaucoup d'honnêtes gens plus de bon vouloir qu'il n'en méritait. Il était impossible de résister à sa bonne humeur, et, dans ses plus mauvais moments, de ne pas espérer qu'il serait sauvé d'une ruine complète.

Àl'époque où il se livrait le plus ardemment aux plaisirs de l'Université, il quittait volontiers la plus joyeuse réunion pour aller tenir compagnie à un ami malade. Il n'y eut jamais de différence pour lui entre grands et petits, dans la manière dont il traitait ses connaissances, quoique ses goûts malheureux, qui le portaient vers la somptuosité, lui fissent rechercher de préférence la bonne société. Il n'était que trop prêt à partager sa guinée avec un ami pauvre ; et, lorsqu'il recevait de l'argent, il se sentait entraîné à régaler ses camarades. C'est un penchant qu'il ne put vaincre de toute sa vie.

Dans sa troisième année à Oxbridge, les créanciers commencèrent à se rassembler terriblement autour de lui ; il se tenait le matin devant sa porte une réunion qui scandalisait les professeurs, et qui eût effrayé bien des jeunes gens plus hardis que Pen. Il livrait bataille à quelques-uns de ces importuns ; il faisait le matamore avec d'autres, suivant les instructions de M. Bloundell, passé maître en cet art, quoiqu'il n'eût pris ses grades en aucun autre ; enfin il en était d'autres encore qu'il suppliait de patienter. On raconte que la petite Marie Frodsham, fille d'un pauvre doreur et fabricant de cadres, que Pen avait cru devoir employer, et qui avait superbement encadré un grand nombre de ses belles gravures, étant allée chez Pendennis lui raconter la lamentable histoire de son père malade de la fièvre et menacé d'une saisie pour le jour même, Pen, bourrelé de remords, courut engager sa belle montre et tout ce qu'il avait de bijoux, à l'exception de deux vieux boutons de manchettes en or, qui avaient appartenu à son père, puis se rendit en toute hâte avec le produit à la boutique de Frodsham, où, les larmes aux yeux et le cœur plein de repentir et d'humilité, il demanda pardon au pauvre marchand.

Ce trait, jeunes gens, n'est pas cité comme un exemple de la vertu de Pen, mais plutôt de sa faiblesse. Il eût été beaucoup mieux de n'avoir pas une seule gravure. Il devait encore les babioles qu'il vendit pour payer la note de Frodsham, et sa mère dut se priver cruellement pour acquitter le compte du bijoutier, de sorte que ce fut elle qui, finalement, eut à souffrir de l'extravagance et de la folie du jeune étudiant. Nous ne vous présentons pas Pen comme un héros ni comme un modèle, mais seulement comme un garçon qui, au milieu de mille vanités et de mille faiblesses, a encore quelques mouvements généreux, et n'est pas tout à fait perverti.

Nous avons dit que le directeur Buck fut scandalisé, en apprenant les folles dépenses de Pen. D'après la manière dont celui-ci était entré à Saint-Boniface, d'après les jeunes gens avec lesquels il était lié, Buck avait longtemps cru que son élève, recommandé par le docteur Portman et présenté par le major Pendennis, était possesseur d'une grande fortune, et il avait même été surpris de ne lui voir porter qu'une robe toute simple et sans ornements. Un jour qu'il était allé à Londres porter au roi une adresse de la part de sa très-loyale université d'Oxbridge, Buck avait rencontré, à Saint-James, le major Pendennis, qui s'entretenait avec deux chevaliers de la Jarretière, dans la voiture de l'un desquels le directeur ébloui le vit se retirer après la réception. Dès son retour à Saint-Boniface, M. Buck invita Pen à venir prendre le vin chez lui après dîner ; il le dispensa plus que jamais des cours et des exercices religieux à la chapelle, parfaitement convaincu que c'était un jeune homme de grande fortune.

Aussi fut-il comme frappé de la foudre, en apprenant la vérité et en entendant la triste confession que Pen eut à lui faire. Pen

avait de grosses dettes à Oxbridge ; quant à celles de Londres, le directeur ne s'en occupa point, et d'ailleurs son élève ne lui en parla pas. Quel homme dit jamais tout, lorsque ses amis l'interrogent sur ses engagements ? Le directeur en apprit assez pour savoir que Pen était pauvre, qu'il avait dépensé une très-belle, presque une magnifique pension, et qu'autour de lui s'élevait une si belle moisson de dettes, que ce serait une très-rude besogne pour tout homme de la faucher : car il n'est pas de plante qui croisse aussi rapidement, une fois qu'elle a pris racine.

C'est peut-être parce que sa mère était si tendre et si bonne, que Pen craignait terriblement qu'elle n'apprît ses fautes.

« Je ne puis supporter de lui faire cet aveu, dit-il au directeur, le cœur déchiré de douleur. Oh ! je me suis conduit en misérable vis-à-vis d'elle, monsieur ! »

Et il se repentait, et il aurait voulu pouvoir recommencer sa carrière, et il se demandait : « Pourquoi, pourquoi mon oncle insistait-il si fort sur la nécessité de vivre avec les grands, et de quoi m'ont servi toutes ces illustres connaissances ? »

Ses nobles amis n'étaient pas ombrageux ; mais Pen s'imagina qu'ils l'étaient, et il les évita durant les derniers temps qu'il passa à l'Université. Il était aussi triste qu'une tête de mort dans les soirées, auxquelles il se dérobait autant que possible, et ses jeunes amis cessèrent bientôt de l'inviter. Tout le monde savait que Pendennis était aux abois. Ce Bloundell, qui n'avait pu payer personne, et qui avait été forcé de s'en aller après trois inscriptions, était, disait-on, la cause de sa ruine. On pouvait voir la triste figure de Pen, errant dans les cours solitaires ; il était vêtu d'une robe déchirée et d'un bonnet délabré. Celui qui, un an seulement

auparavant, avait été l'orgueil de l'Université, celui que tous les nouveaux aimaient à regarder, faisait alors le sujet de leurs conversations dans leurs réunions du soir, et ils parlaient de lui avec un étonnement mêlé de terreur.

Enfin arriva l'époque des examens pour le grade. Nombre de jeunes étudiants de son année, dont Pen avait ridiculisé les souliers garnis de gros clous, et de l'habit ou de la figure desquels il avait fait la caricature ; nombre de ceux qu'il avait traités avec dédain au cours ou écrasés de son éloquence au club ; nombre même de ceux de sa société qui n'avaient pas la moitié de son intelligence, mais un peu de régularité et de constance dans leurs études, remportèrent les premiers honneurs ou passèrent d'une façon convenable. Mais quel rang sur la liste occupait-il, Pen le superbe, Pen le bel esprit et le dandy, Pen le poète et l'orateur ? Hélas ! où était-il donc, ce Pen, le bien-aimé de la veuve et son seul orgueil ? Cachons nos têtes et tournons le feuillet. La liste fut publiée, et par toute l'Université courut cette rumeur effroyable, que Pendennis, de Saint-Boniface, était fruit sec.

Tome 1 · 21

Quiconque a la moindre connaissance de la science héraldique et de l'armorial, doit savoir que la noble famille dont Hélène Pendennis était membre a pour cimier un nid rempli de petits pélicans becquetant le sein ensanglanté de leur mère. C'est de ce sein meurtri que, s'il faut en croire la légende héraldique, ces petits malheureux tirent en abondance la nourriture qui leur donne la force et la croissance. Les pélicans femelles aiment probablement

à se voir déchirer le sein par les petits becs de leur égoïste nichée. Ce fait est plus certain appliqué aux femmes. Il faut qu'il y ait une sorte de plaisir que nous ne comprenons pas, nous autres hommes, et qui accompagne les douleurs du sacrifice. Je crois vraiment qu'il est des femmes qui aiment mieux souffrir ainsi que de ne pas souffrir. Elles aiment à se sacrifier pour l'objet que leur instinct leur apprend à chérir. Qu'il s'agisse d'un mari indifférent, d'un fils prodigue, d'un mauvais garnement de frère, leurs cœurs ne sont-ils pas toujours prêts à verser leurs meilleurs trésors pour le bien de la personne aimée ? Et nous, de notre côté, combien ne sommes-nous pas disposés à donner à ces tendres créatures de ces jouissances-là ? Parmi les hommes qui lisent ces lignes, à peine en trouverait-on un qui n'ait servi à quelque femme un plaisir de cette sorte, et qui ne lui ait procuré la volupté de pardonner. Peu importe aux femmes comment elles vivent ; mais, quand le prodigue revient à la maison, elles font des réjouissances et tuent pour lui le veau gras. Et dès le premier signal qui annonce le retour du pécheur, ces bons anges préparent le festin ; la Miséricorde et le Pardon vont en souriant au-devant de lui pour lui faire accueil. J'espère qu'il en sera toujours de même pour nous : car, Dieu ait pitié de nous, si nous ne devons attendre que la Justice !

Pendant les derniers temps que Pen passa à l'université d'Oxbridge, l'affection que son oncle lui portait s'était fort accrue. Le major était fier d'Arthur, qui avait de l'entrain, des manières franches, un bon caractère et le port d'un parfait gentleman. Ce vieux garçon de Londres était enchanté de voir Pen frayer avec les jeunes patriciens de son université ; et lui, qui n'avait jamais traité ses amis, lui dont la ladrerie était devenue proverbiale parmi quelques plaisants de son club, qui enviaient ses nombreuses

invitations et ne s'arrêtaient pas à considérer sa pauvreté, il se faisait un plaisir de donner de bons petits dîners à son neveu et aux jeunes lords, et de les régaler d'excellent bordeaux et de ses meilleurs bons mots et anecdotes. Quelques-unes de ces anecdotes perdraient trop à être répétées, car le major avait une façon de conter admirablement soignée ; et, quant aux autres, leur répétition ne ferait de bien à personne. C'est pourquoi nous nous en abstiendrons. Le major faisait sa cour aux parents par l'intermédiaire des jeunes gens, et il se la faisait aussi en quelque sorte à lui-même par leur société. Il fit plus d'un voyage à Oxbridge, où les étudiants s'amusaient à régaler le vieux gentleman, et donnaient des soupers, des déjeuners et des fêtes, en partie pour le railler et en partie pour lui faire honneur. Il les divertissait par ses histoires. Il se faisait jeune et gai dans la compagnie des jeunes lords. Il alla écouter Pen lors d'un grand débat au club de l'Union ; il grogna et il applaudit, et joignit le bruit de ses coups de canne au chœur d'applaudissements des étudiants ; il fut étonné de l'éloquence et du feu de son neveu. Il crut avoir en Pen un jeune Pitt ; il se sentit pour lui une tendresse presque paternelle. Il lui écrivit des lettres où il lui donnait des conseils enjoués, tout en lui apprenant les nouvelles de la capitale. Il se vanta d'Arthur aux différents clubs dont il était membre, et il se faisait un plaisir de parler de lui.

« Pardieu ! disait-il, les jeunes gens vont prendre le pas sur les vieux ; les garçons qui vont faire leur entrée dans le monde, le jeune lord Plinlimmon, un ami de mon neveu, le jeune lord Magnus Charters, un camarade de mon garnement, etc., y figureront avec plus d'éclat que n'ont fait même leurs pères avant eux. »

Il demanda la permission d'amener Arthur à une grande fête qui se donnait à Gaunt-House. Ce fut avec une indicible satisfaction qu'il le vit danser avec les sœurs des susdits jeunes lords ; et il se donna autant de peine pour procurer à son neveu des cartes d'invitation en quelques bonnes maisons, que s'il eût été une maman ayant une fille à marier, au lieu d'être un vieil officier à la demi-solde et portant perruque. Et partout il vantait les talents et la remarquable éloquence de Pen, ainsi que le rang distingué qu'il allait conquérir parmi les lauréats de l'Université. Lord Runnymede l'emmènerait sans doute avec lui dans son ambassade, ou bien le duc de Wellington le ferait élire membre des Communes par un de ses bourgs, écrivait-il sans cesse à Hélène, qui, de son côté, n'était que trop prête à croire tout ce qu'on pouvait dire à l'avantage de son fils.

Et toute cette fierté, toute cette affection d'oncle et de mère, avaient été écrasées par l'extravagance et la coupable oisiveté de Pen ! Je n'envie pas les sentiments de Pen (pour employer une phrase fort en usage), lorsqu'il songea à ce qu'il avait fait. Il avait dormi, et la tortue avait remporté le prix de la course. Il avait gâté dès son début une carrière qui eût pu être brillante. Il avait puisé, sans vergogne, dans la bourse d'une généreuse mère ; il avait gaspillé bassement et sans souci son petit trésor. Oh ! c'était une main bien lâche que celle qui pouvait frapper et dépouiller ainsi une si tendre créature ; et, si Pen sentait le tort qu'il avait fait à d'autres, supposerons-nous qu'un jeune gentleman, vain comme il l'était, ne sentait pas plus vivement encore la honte dont il s'était couvert ? Soyons certains qu'il n'est point de remords plus cruel que celui-là, ni de gémissements plus pitoyables que ceux de l'amour-propre blessé.

Comme l'ami de Joe Miller, l'élève qui avait remporté le grand prix de mathématiques, et qui, de sa loge au théâtre, saluait le public, parce que, le roi étant entré en même temps que lui dans la salle, l'étudiant prenait pour lui l'honneur rendu à Sa Majesté ; ainsi, mais avec une fatuité bien moins agréable, le pauvre Arthur Pendennis était parfaitement convaincu que toute l'Angleterre allait remarquer l'absence de son nom sur la liste des gradués, et parler de son infortune. Son directeur offensé, ses nombreux créanciers, le garçon qui faisait son lit et qui le servait, les étudiants de son propre temps et ceux qui étaient entrés à l'Université après lui, et qu'il avait protégés ou méprisés : comment oserait-il désormais regarder tout ce monde en face ? Il courut à son appartement, où il s'enferma ; et là, il écrivit à son directeur une lettre pleine de remercîments, de respect, de remords et de désespoir, par laquelle il lui demandait de faire rayer son nom des livres du collège, et exprimait le désir et l'espérance que la mort vînt bientôt mettre fin aux peines et au déshonneur d'Arthur Pendennis.

Puis il s'esquiva, sachant à peine où il portait ses pas, mais prenant machinalement les petites ruelles désertes derrière les collèges. Il franchit les limites de l'Université et descendit au bord de la rivière Camisis, alors déserte, mais si souvent animée par les régates et la foule des joyeux étudiants. Il continua de cheminer ainsi, jusqu'à ce qu'il se trouvât à plusieurs milles d'Oxbridge, ou plutôt jusqu'à ce qu'il fût trouvé par quelques connaissances qui quittaient cette ville.

Tandis que Pen gravissait une colline, recevant en plein visage une fine pluie de janvier, et sa robe déchirée flottant derrière lui (car il n'avait pas, depuis le matin, dépouillé ses vêtements aca-

démiques), une chaise de poste arriva bruyamment. Sur le siège était assis un domestique, et dans la voiture, ou plutôt à demi penché hors de la portière, était un jeune gentleman fumant un cigare et encourageant hautement le postillon. C'était M. Spavin, notre accointance de Baymouth, qui, ayant gagné son grade, s'en retournait chez lui triomphant dans sa chaise de poste jaune. En montant la colline, il aperçut cette espèce de fantôme qui gesticulait comme un fou, et, lorsque la voiture vint à passer devant lui, il reconnut la figure pâle et bouleversée du pauvre Pen.

« Holà ho ! » cria M. Spavin au postillon ; et les chevaux s'arrêtèrent dans leur course rapide, et la voiture resta immobile à quelque cinquante yards en avant de Pen, qui entendit crier son propre nom, et aperçut la moitié supérieure du corps de M. Spavin penché hors de la portière, et l'appelant par ses gestes véhéments.

Pen s'arrêta, hésita, hocha la tête d'un air farouche, et montra la route devant eux, comme s'il eût désiré que le postillon se remît en marche. Il ne dit pas un mot ; mais sa figure devait être bien désespérée, car le jeune Spavin, l'ayant considéré avec effroi, s'élança hors de la voiture, courut vers Pen en lui tendant la main, et saisissant celle de son ami, s'écria :

« Holà, mon vieux, où allez-vous comme ça, et qu'avez-vous, dites-moi ?

— Je vais où je mérite d'aller, répondit Pen avec une imprécation.

— Alors vous n'êtes pas dans votre chemin, répliqua M. Spavin en souriant. Cette route mène à Fenbury. Voyons, Pen, ne vous désolez pas pour un échec. Ce n'est rien du tout quand on y est

accoutumé. J'ai été plumé trois fois, mon vieux ; et la seconde fois cela ne m'a plus rien fait. Je suis bien aise, pourtant, d'avoir enfin passé. Vous aurez plus de chance la prochaine fois. »

Pen leva les yeux sur Spavin, qui avait été plumé, qui avait été renvoyé temporairement de l'Université, qui n'avait appris à lire et à écrire correctement qu'après des insuccès répétés, et qui, en dépit de tous ces décomptes, avait conquis son grade.

« Cet homme a passé, se dit-il, et moi, j'ai échoué ! »

Cette pensée était presque insupportable pour lui.

« Adieu, Spavin, reprit-il ; je suis enchanté que vous ayez été reçu. Mais que je ne vous retienne pas : je suis pressé… je vais à Londres ce soir.

— Blagueur ! répliqua M. Spavin. Ce n'est pas le chemin de Londres, puisque je vous dis que c'est celui de Fenbury.

— J'allais justement retourner sur mes pas, quand vous êtes survenu.

— Toutes les voitures sont pleines d'étudiants qui se rendent à Londres, » dit Spavin.

Pen tressaillit.

« Vous ne trouveriez pas de place pour un billet de dix guinées, ajouta son ami. Entrez dans ma machine jaune ; je vous descendrai à Mudford, où vous pourrez trouver place dans la malle de Fenbury. Je vous prêterai un habit et un chapeau ; j'en ai des masses. Allons, venez ; montez donc, mon vieux. En route, postillon ! »

Ce fut ainsi que Pen se trouva dans la chaise de poste de M. Spavin, avec qui il voyagea jusqu'à l'auberge du Bélier, à Mudford, c'est-à-dire jusqu'à quinze milles d'Oxbridge. La malle de Fenbury y relayait, et Pen y prit place pour aller à Londres.

Le jour suivant, il y eut une grande émotion au collège de Saint-Boniface. On y crut, pendant quelque temps, à la grande terreur du directeur et des fournisseurs de Pen, que ce jeune homme, furieux de n'avoir pas conquis son grade, s'était donné la mort. On avait trouvé, à trois milles d'Oxbridge, sur la route de Fenbury et près d'un ruisseau qui faisait tourner un moulin, un bonnet délabré où l'on pouvait presque distinguer son nom, et un cachet sur lequel était gravé son cimier : un aigle regardant un soleil alors éteint. Aussi, pendant vingt-quatre heures, on supposa que le pauvre Pen s'était jeté dans le courant, jusqu'à ce qu'arriva une lettre de lui, portant le timbre de Londres.

La malle entra dans Londres à cinq heures du matin, heure lugubre ! et Pen courut à l'hôtel de Covent-Garden, où il avait l'habitude de descendre, et où le concierge toujours vigilant le reçut et lui donna un lit. Pen regarda fixement cet homme ; il se demandait si le décrotteur, lui aussi, savait qu'il avait été refusé. Lorsqu'il se fut couché, il ne put dormir. Il se retourna dans son lit jusqu'à l'apparition du triste jour de Londres ; alors il se leva en désespéré et courut au logis de son oncle, dans Bury-Street. La servante, qui frottait l'escalier, le regarda d'un air soupçonneux quand il se présenta non rasé et avec une chemise de la veille. Il s'imagina qu'elle savait, elle aussi, son infortune.

« Bon Dieu ! monsieur Arthur, qu'est-il donc arrivé ? demanda M. Morgan, le valet de chambre, qui venait d'arranger à la

porte de son maître ses habits bien brossés et ses bottes luisantes, et qui allait entrer avec la perruque du major.

— Je veux voir mon oncle, » s'écria Pen d'une voix rauque, en se jetant sur une chaise.

Morgan se recula devant le jeune homme pâle et désespéré, qu'il regardait avec étonnement et terreur ; puis il disparut dans l'appartement de son maître.

Le major mit la tête à la porte de sa chambre à coucher, dès qu'il se fut coiffé de sa perruque.

« Quoi ?… l'examen est passé ?… Prix de mathématiques, grand prix d'excellence, hein ? dit le vieux gentleman. Je suis à vous dans un moment. (Et la tête disparut.)

— Ils ne savent pas ce qui est arrivé, gémit Pen. Que dira-t-on quand on saura tout ? »

Pen se tenait le dos tourné à la fenêtre, à travers laquelle ne pénétrait d'ailleurs que cette clarté douteuse dont jouit Bury-Street par une brumeuse matinée de janvier. Son oncle n'avait donc pu voir l'expression de sa physionomie, ni l'air de tristesse et de désespoir que M. Morgan même avait remarqué.

Mais quand le major sortit de son cabinet de toilette, pimpant et radieux, et précédé de suaves odeurs de la boutique de Delcroix, d'où venaient les parfums du mouchoir et de la perruque du vieux gentleman, il tendit une de ses mains à Pen, et il allait lui adresser la parole d'un ton joyeux, lorsqu'il vit enfin la figure de son neveu. Laissant alors tomber sa main, il s'écria :

« Bon Dieu ! Pen, qu'est-ce que vous avez ?

— Vous le verrez dans le journal, à déjeuner, mon oncle, dit Pen.

— Je verrai quoi ?

— Mon nom n'y est pas !

— Diable ! et pourquoi y serait-il ? demanda le major, de plus en plus embarrassé.

— J'ai tout perdu, mon oncle, gémit Pen ; mon honneur est perdu ; je suis irréparablement ruiné. Je n'ai pas conquis mon grade ; je… je suis plumé, monsieur. »

Le major avait entendu cette expression, mais employée fort vaguement et confusément, et il s'imaginait qu'elle s'appliquait aux étudiants rebelles qui avaient subi quelque châtiment corporel à l'Université.

« Je m'étonne que vous osiez me regarder en face après un tel déshonneur, monsieur ! dit-il ; je m'étonne que vous, un gentilhomme, vous ayez supporté cela !

— Je n'ai pu faire autrement, mon oncle. J'ai assez bien fait mes articles de littérature : ce sont ces infernales mathématiques, que j'ai toujours négligées.

— Est-ce que… est-ce que la chose a eu lieu en public, monsieur ? demanda le major.

— Quelle chose ?

— La… la plumée ? » ajouta le tuteur en regardant Pen en face avec anxiété.

Pen vit l'erreur dans laquelle était son oncle. Au milieu de son malheur, elle amena un sourire sur les lèvres du pauvre diable, et fit descendre la conversation du ton tragique où Pen l'avait montée. Il expliqua à son oncle qu'il s'était présenté pour passer son examen, et qu'il avait été refusé.

Àquoi le major répliqua que, bien qu'il eût espéré beaucoup mieux de son neveu, ce n'était pas là un grand malheur, qu'il n'y voyait aucun déshonneur, et que Pen en serait quitte pour se présenter une seconde fois.

« Moi, retourner à Oxbridge après une telle humiliation ! » pensa Pen. Il lui semblait qu'il ne pourrait rentrer en cette ville que pour la livrer aux flammes.

Mais c'est quand il vint à parler de ses dettes à son oncle, que celui-ci fut surpris et irrité ; il adressa à Pen les reproches les plus sévères, que le pauvre garçon endura de son mieux sans reculer. Il avait résolu de tout confesser, et avait fait une liste sincère et complète de toutes ses dettes à l'Université et à Londres. Cette liste se composait de divers articles, tels que ;

Tailleur de Londres.
Tailleur— d'Oxbridge.
Mercier, pour chemises et gants.
Joaillier.
Cuisinier du collège.
Crump, pour desserts.
Bottier.
Marchand de vins de Londres.
Marchand— de vins— d'Oxbridge.
Note pour chevaux.

Marchand d'estampes.
Livres.
Reliure.
Coiffeur et articles de parfumerie.
Note de l'hôtelier de Londres.
Divers.

Tous ces articles, le lecteur peut les remplir comme il voudra. Les parents de maints jeunes étudiants de l'Université ont eu de pareils comptes sous les yeux. Le compte des notes de M. Pen formait un total d'environ sept cents livres sterling, et il avait reçu plus que le double de cette somme durant son séjour à Oxbridge. Il avait dépensé tout cet argent, et il avait à montrer en échange… quoi ?

« Vous n'avez pas besoin de pousser un homme qui est tombé, monsieur, dit tristement Pen à son oncle. Je sais parfaitement combien j'ai été paresseux et coupable. Ma mère ne voudra pas me voir déshonoré, monsieur, continua-t-il d'une voix défaillante, et je sais qu'elle payera ces dettes. Mais je ne lui demanderai plus d'autre argent.

— Comme il vous plaira, monsieur, répliqua le major. Vous êtes majeur, et je me lave les mains de toutes vos affaires. Mais vous ne pouvez vivre sans argent, et je ne vois pas comment vous pourrez en gagner, quoique vous soyez fort habile à en dépenser. Aussi je crois que vous continuerez comme vous avez commencé, et qu'avant que vous soyez de cinq ans plus vieux vous aurez ruiné votre mère… Bonjour, il est temps que j'aille déjeuner. Mes occupations ne me permettront pas de vous voir beaucoup durant le temps que vous passerez à Londres. Je présume que vous in-

formerez votre mère des nouvelles que vous venez de m'apprendre. »

Puis, ayant mis son chapeau, le major Pendennis, tremblant un peu de tous ses membres, sortit de chez lui avant son neveu, et s'en alla tristement au club, occuper son coin accoutumé. Il vit dans les journaux la liste des gradués d'Oxbridge, et il parcourut tous ces noms avec une lugubre exactitude, sans trop comprendre de quoi il était question. Il consulta, dans le courant du jour, divers vieux confrères qu'il rencontra aux clubs : Wenham, un doyen et quelques légistes. Il prit leur avis, comme on dit, et montra à quelques-uns d'entre eux le chiffre des dettes de son neveu, chiffre qu'il avait inscrit sur le dos d'une carte, leur demandant ce qu'il y avait à faire, et si de telles dettes n'étaient pas déraisonnables et monstrueuses. Ce qu'il y avait à faire ? Rien autre que de payer. Wenham et les autres dirent au major qu'ils connaissaient des jeunes gens qui devaient deux fois, cinq fois autant qu'Arthur, et qui n'avaient pas les moyens de payer. Ces consultations, ces calculs et ces opinions, consolèrent quelque peu le major. Après tout, ce n'était pas lui qui payerait.

Mais il songea avec amertume aux nombreux projets qu'il avait conçus pour faire un homme de son neveu, aux sacrifices qu'il avait faits, et à la manière dont il était désappointé. Et il écrivit au docteur Portman pour lui apprendre les terribles événements qui étaient arrivés, et le prier d'en faire part à Hélène : car l'orthodoxe vieux gentleman suivait en toutes choses la routine régulière, et pensait qu'il valait mieux apprendre une mauvaise nouvelle à quelqu'un par l'intermédiaire d'un messager (peut-être maladroit et insensible), que de l'en informer tout simplement par une lettre. Le major, ayant donc écrit au docteur

Portman, sortit pour dîner, et fut ce jour-là un des plus tristes dîneurs qu'on pût trouver dans les salles à manger de Londres.

Pen aussi écrivit sa lettre et rôda dans les rues de Londres tout le reste du jour, s'imaginant que chacun le regardait et murmurait à l'oreille de son voisin : « Voilà Pendennis, de Saint-Boniface, qui a été plumé hier. » Sa lettre à sa mère était pleine de tendresse et de remords ; il versa, en l'écrivant, les larmes les plus amères ; son affliction et son repentir le calmèrent un peu.

Il vit une troupe bruyante de jeunes gaillards dans la salle de café de son hôtel ; il s'esquiva pour ne pas en être vu, et se remit à arpenter les rues. Il se rappelle, dit-il, les gravures qu'il vit exposées à la fenêtre d'Ackermann et qu'il regarda tandis qu'il pleuvait ; il se rappelle pareillement un livre qu'il lut chez un bouquiniste du Temple. Le soir il alla au spectacle, prit place au parterre et vit miss Fotheringay ; mais il ne se souvient pas le moins du monde de la pièce qu'on jouait.

Le jour suivant, il reçut une lettre bienveillante de son directeur. M. Buck faisait de graves et sages remarques sur l'événement qui était arrivé à Pen ; mais il l'engageait fortement à ne pas faire rayer son nom des livres de l'Université, et à réparer un désastre qu'il ne devait, de l'aveu de tout le monde, qu'à sa propre négligence, et dont il pouvait se relever par un mois d'application. Il ajoutait qu'il avait ordonné au garçon de service de remplir une malle de ses vêtements. Cette malle arriva en son temps, avec de nouvelles notes que ses fournisseurs avaient soigneusement fait mettre par-dessus la garde-robe.

Le troisième jour, arriva une lettre de Fairoaks, que Pen lut dans sa chambre à coucher, et dont le résultat fut qu'il tomba à

genoux, la tête dans les couvertures de son lit, et qu'il pria de tout son cœur en toute humilité. Puis, étant descendu et ayant mangé un copieux déjeuner, il sortit et retint sa place à l'hôtel de la Bouche et du Taureau, Piccadilly, pour partir le soir par la diligence de Chatteries.

Tome 1 · 22

La lettre du major fit naturellement partir le docteur pour Fairoaks, et il se mit en route avec cet empressement que montre tout homme de bien, quand il a des nouvelles désagréables à communiquer. Il voudrait que la besogne fût faite, et faite promptement. Il est bien fâché, mais que voulez-vous ? il faut que la dent soit arrachée, et il vous fait asseoir dans le fauteuil ; et c'est chose surprenante que le courage et la force de poignet avec lesquels il applique la pince. Peut-être ne serait-il ni aussi empressé, ni aussi actif, s'il s'agissait de sa propre dent ; mais enfin il est de votre devoir de vous la faire arracher.

Ainsi le docteur, ayant lu la lettre à Myra et à mistress Portman, avec maints commentaires pleins de malédictions contre le jeune garnement qui s'enfonçait de plus en plus dans la perdition, laissa à ces dames le soin de répandre les nouvelles dans la société de Clavering (ce qu'elles firent avec leur exactitude et leur diligence accoutumées), et se rendit à Fairoaks pour entretenir la veuve.

Elle savait déjà tout. Elle avait lu la lettre de Pen, et en avait été en quelque sorte soulagée. Un sombre pressentiment de malheur avait plané sur elle depuis bien des mois ; à présent, elle sa-

vait le pire, et son cher fils revenait à elle, le cœur attendri et plein de repentir. Lui en fallait-il plus ? Tout ce que put dire le recteur (et ses remarques, dictées par le sens commun, étaient renforcées de citations respectables par leur antiquité) fut impuissant à faire ressentir à Hélène quelque indignation ou quelque souffrance particulière, si ce n'est que Pen était malheureux. Qu'était-ce que ce grade au sujet duquel on jetait les hauts cris, et quel bien procurerait-il à Pen ? Pourquoi son oncle et le docteur Portman avaient-ils si fort insisté pour l'envoyer en un lieu si plein de tentations, et où il y avait si peu de bien à gagner ? Pourquoi ne l'ont-ils pas laissé à la maison avec sa mère ?... Quant à ses dettes, naturellement il fallait qu'elles fussent payées ; ses dettes ? est-ce que tout l'argent de son père ne lui appartenait pas, et n'avait-il pas le droit de le dépenser ? C'est ainsi que la veuve reçut le vertueux docteur, et toutes les flèches de l'indignation du brave homme furent sans effet sur le tendre cœur d'Hélène.

Depuis un certain temps, une coutume agréable, qui remonte aux âges les plus reculés, par laquelle frères et sœurs se témoignent d'ordinaire leur affection, et que Pen et sa petite sœur Laure avaient pratiquée très-fréquemment durant les jours de leur enfance, avait été abandonnée du commun accord de ces deux personnes. Étant revenu du collège après une absence de quelques mois, M. Arthur avait trouvé, au lieu de la simple petite fille qu'il avait laissée à la maison, une grande, svelte, belle demoiselle, à qui il ne pouvait plus offrir le baiser qu'il avait l'habitude de lui donner auparavant, et qui l'accueillit avec une gracieuse révérence, en lui tendant la main ; et Pen vit que la joue de Laure était très-rouge, juste à l'endroit où il avait coutume de la baiser.

Je ne suis point habile à la description de la beauté féminine, et la vérité est que de cela je ne me soucie guère. Je crois que la bonté et la vertu sont de plus grands avantages pour une jeune personne, que les charmes fugitifs du visage et du corps ; aussi n'essayerai-je pas de faire le portrait de miss Laure Bell à l'âge de seize ans. Elle avait alors atteint sa hauteur actuelle de cinq pieds quatre pouces, de sorte qu'elle était appelée grande gigue, et arbre de mai, par des personnes de son propre sexe, qui préfèrent les petites femmes. Mais si elle était un arbre de mai, elle avait de magnifiques roses autour de la tête, et il est de fait que beaucoup de pastoureaux étaient disposés à danser autour d'elle. Elle était pâle d'ordinaire, avec une faible nuance rose sur ses joues ; mais celles-ci rougissaient en un instant, quand il y avait occasion pour cela, et les roses continuaient de fleurir fort longtemps après que l'émotion qui avait fait éclore ces jolies fleurs s'était dissipée. Nous avons dit que ses yeux étaient très-grands dès sa plus tendre enfance, et ils conservèrent toujours ce trait caractéristique. Des critiques à l'humeur bienveillante (toujours des femmes) disaient qu'elle avait l'habitude de jouer de ces yeux, et de lancer des œillades aux messieurs et aux dames de sa société ; mais la vérité est que dame Nature les avait faits pour regarder et pour briller, et ils ne pouvaient pas faire autrement que de briller : ce n'est pas la faute d'une étoile si elle est plus éclatante qu'une autre. C'est sans doute pour adoucir cet éclat, que les yeux de miss Laure étaient pourvus de deux voiles en forme de cils noirs, les plus longs et les plus fins, de sorte que, lorsqu'elle fermait les paupières, les mêmes personnes qui trouvaient à redire à ses yeux prétendaient qu'elle voulait faire remarquer ses cils ; et vraiment, je ne crains pas de dire que c'eût été un charmant spectacle de la voir endormie.

Pour ce qui est de son teint, il était presque aussi éclatant que celui de lady Mantrap, et sans qu'elle fît usage de la poudre dont se sert cette dame. Son nez, nous l'abandonnons à l'imagination du lecteur. Sa bouche était peut-être grande (comme l'affirme miss Piminy, qu'on ne supposerait pas capable d'avaler quelque chose de plus grand qu'un bouton, si son appétit n'était pas connu) ; mais tout le monde convenait que son sourire était charmant, et qu'il laissait entrevoir une garniture de vraies perles, tandis que sa voix était si grave et si douce, qu'on croyait entendre une suave musique lorsqu'elle parlait. Comme elle a l'habitude de porter des robes très-longues, les gens disent naturellement qu'elle n'a pas le pied petit ; mais ses pieds sont probablement d'une grandeur proportionnée à sa taille ; et, de ce que mistress Pincher met toujours son pied en avant, il ne s'ensuit pas que toutes les autres dames doivent perpétuellement étaler les leurs sur le tapis. Enfin, miss Laure Bell était, à l'âge de seize ans, une charmante demoiselle. On en pourrait trouver, espérons-le, des milliers de pareilles en ce pays, où il n'y a pas manque de bonté, ni de modestie, ni de pureté, ni de beauté.

Or, miss Laure, depuis qu'elle avait appris à penser toute seule (et, durant les deux dernières années, son esprit et son corps s'étaient considérablement développés), n'était qu'à demi satisfaite de la conduite générale de Pen. Les lettres du jeune homme à sa mère étaient devenues très-rares et très-courtes. En vain la veuve alléguait les occupations et les études continuelles de son cher Arthur, ainsi que les nombreuses invitations auxquelles il devait se rendre.

« Mieux vaudrait qu'il perdît un prix, disait Laure, que d'oublier sa mère ; et, en vérité, maman, je ne vois pas qu'il remporte

tant de prix. Pourquoi ne vient-il pas à la maison, rester avec vous, au lieu de passer ses vacances dans les beaux châteaux de ses grands amis ? Il n'y a là personne qui puisse l'aimer de moitié autant que… que vous.

— Que moi seulement, Laure ? » dit mistress Pendennis avec un soupir.

Laure déclara bravement qu'elle n'aimait pas le moins du monde M. Pen, lorsqu'il ne remplissait pas ses devoirs envers sa mère. Et nul argument de la tendre Hélène ne pouvait la convaincre qu'il fallait que ce jeune homme fît son chemin dans le monde ; que le major désirait extrêmement que Pen cultivât la connaissance d'hommes capables de lui être utiles dans la vie ; que les hommes avaient mille assujettissements et mille devoirs auxquels les femmes ne pouvaient rien comprendre, et ainsi de suite. Peut-être Hélène ne croyait-elle pas plus que sa fille adoptive à ces excuses ; mais elle tâchait de croire qu'elle y croyait, et elle se consolait, grâce à la folie de la tendresse maternelle. Et c'est un point qui a dû, je suppose, être médité par bien des hommes : que, quoi que nous fassions, nous sommes certains de l'amour de la femme qui nous a aimés une fois ; nous savons que cette tendresse qui ne se lasse jamais, et cette infatigable clémence, ne nous feront jamais défaut.

Il y avait eu aussi, dans les conversations et les manières d'Arthur, en ces derniers temps, une liberté, pour ne pas dire une audace, qui avait mécontenté et blessé Laure. Ce n'est pas qu'il l'eût jamais offensée par quelque grossièreté, ni qu'il lui eût adressé une parole qu'elle ne devait pas entendre : car M. Pen était un gentleman poli de sa nature et par éducation vis-à-vis de toute femme de haute ou de basse condition ; mais il parlait légère-

ment des femmes en général ; il était moins courtois en ses actions qu'en ses paroles ; il faisait preuve de négligence en diverses choses, et dans une foule des petits devoirs de la vie. Miss Laure s'offensait de ce qu'il fumait ses horribles pipes dans la maison, de ce qu'il refusait d'aller à l'église, de se promener et de faire des visites avec sa mère, et de ce qu'on le trouvait en robe de chambre, bâillant sur un roman, quand la douce veuve rentrait après l'accomplissement de ces devoirs. Le héros de l'enfance de Laure, qui avait passé tant de nuits à s'entretenir de Pen avec Hélène (celle-ci ne cessait de raconter des traits de l'amour, du courage et des autres vertus de son fils, lorsqu'il était à Greyfriars), était un personnage bien différent du jeune homme qu'elle connaissait alors. Pen était devenu hardi et brillant, sarcastique et querelleur ; il semblait dédaigner les simples occupations et les plaisirs, et même le dévouement des femmes avec lesquelles il vivait, et qu'il quittait sous les plus futiles prétextes.

L'affaire de la Fotheringay, que miss Laure apprit d'abord par quelques allusions ironiques du major Pendennis, dans une de ses visites à Fairoaks, et ensuite par ses voisines de Clavering, qui eurent une foule de renseignements à lui donner sur ce sujet ; cette affaire choqua et offensa aussi très-fort la jeune fille. Un Pendennis se jeter à la tête d'une telle femme ! Le fils d'Hélène s'en aller tous les jours au galop pour se mettre aux genoux d'une actrice et boire avec cet horrible père ! Un bon fils vouloir introduire pareil homme et pareille femme dans sa maison, et les y mettre au-dessus de sa mère !

« Je me serais sauvée, maman ; je me serais sauvée, m'eût-il fallut marcher nu-pieds sur la neige, disait Laure.

— Vous m'eussiez donc quittée, vous aussi ? » répliquait Hélène.

Et Laure rétractait ses paroles, et les deux femmes s'embrassaient avec cette ardeur qui leur était propre et qui caractérise un grand nombre d'autres personnes de leur sexe.

Mais d'où venait toute cette indignation de miss Laure au sujet de la passion d'Arthur ? Peut-être ne savait-elle pas que, s'il est des hommes qui se jettent à la tête des femmes, il est des femmes aussi qui se jettent à la tête des hommes, et que l'amour est aussi inexplicable que toute autre sympathie ou antipathie physique. Peut-être avait-elle eu de faux renseignements des commères de Clavering et de la vieille mistress Portman, qui en voulait amèrement à Pen, surtout depuis qu'il s'était conduit d'une façon si impertinente envers le docteur, et depuis que ce malheureux avait fumé des cigares pendant l'office. Peut-être, enfin, était-elle jalouse ; mais c'est-là un défaut auquel les dames s'abandonnent, dit-on, très-rarement.

Quoiqu'elle fût fâchée contre Pen, elle n'éprouvait aucun sentiment pareil contre sa mère ; mais elle se dévoua à Hélène avec toute la force de son affection de jeune fille, avec cette affection que peuvent donner à leur meilleure amie les femmes dont le cœur est libre. C'était du dévouement, c'était de la passion, c'étaient toutes sortes de tendresses et de folies : une prodigalité de caresses et de charmantes épithètes, comme de graves historiens barbus ne sauraient les raconter convenablement. Ne méprisons pas ces amitiés, parce que nous ne les comprenons pas, nous autres hommes. Ces femmes ont été faites pour notre bonheur et notre joie, messieurs, ainsi que tous les autres animaux inférieurs.

Mais, dès que miss Laure apprit que Pen était malheureux, toute la colère qu'elle avait contre lui s'évanouit sur-le-champ, et fit place à la compassion la plus tendre et la plus déraisonnable. C'était le Pen des anciens jours qui revenait à elle, le Pen franc et affectionné, au cœur tendre et généreux. Elle se rangea aussitôt du côté d'Hélène contre le docteur Portman, lorsque celui-ci déclama contre l'énormité des fautes de Pen. Ses dettes ? qu'était-ce que ces dettes ? une bagatelle. Par ordre de son oncle, il avait été jeté au milieu d'une société dépensière, et s'était vu naturellement forcé de vivre de la même manière que les jeunes gentlemen qu'il fréquentait. Est-il déshonoré pour n'avoir pas obtenu son grade ? Mais le pauvre garçon était malade au moment des examens ; ces dettes qui l'accablaient l'empêchaient de penser à ses mathématiques et à tout ce fatras ; et puis quelques-uns de ces odieux professeurs avaient sans doute des favoris qu'il fallait faire passer avant lui. Elle était bien sûre qu'il y avait des gens qui éprouvaient de l'aversion pour lui, qui étaient cruels et injustes à son égard.

C'est ainsi que, les joues en feu et les yeux scintillants de colère, raisonnait cette jeune fille ; et elle alla prendre la main d'Hélène, qu'elle baisa en présence du docteur ; et ses regards bravaient le docteur, et semblaient lui demander comment il osait proférer un mot contre le Pen chéri de sa mère.

Quand cet ecclésiastique se fut retiré, tout en déconvenue et fort surpris de l'opiniâtre obstination des femmes, Laure recommença ses caresses et ses arguments avec une ferveur dix fois plus grande encore, et Hélène sentit qu'il y avait beaucoup de force dans la plupart de ces derniers. Il fallait qu'il y eût de la jalousie contre Pen. Elle était sûre qu'il avait offensé quelqu'un des

examinateurs, lequel s'était bassement vengé de lui ; rien de plus vraisemblable.

En somme, la nouvelle du malheur de Pen ne tourmenta que très-peu ces dames. Arthur, plongé dans la honte et dans la douleur, à Londres, et déchiré de remords à la pensée du chagrin de sa mère, se fût étonné s'il eût pu voir avec quelle tranquillité elle supportait cette infortune. Ah ! l'infortune est la bienvenue chez les femmes, lorsqu'elles croient qu'elle ramènera une affection égarée. Quand vous aurez réduit votre maîtresse à une croûte de pain, soyez certain qu'elle ne murmurera pas et qu'elle n'en prendra qu'un bien petit morceau pour elle-même, pourvu que vous mangiez le reste en sa compagnie.

Aussitôt que le docteur fut parti, Laure fit allumer du feu dans les chambres de M. Arthur, et ordonna qu'on mît son lit à l'air ; et tous ces préparatifs furent achevés pendant qu'Hélène écrivait à Pen une lettre des plus tendres et des plus affectueuses. Puis la jeune fille, avec un sourire caressant, prit sa maman par la main, et la mena dans ces pièces où les feux flamboyaient si joyeusement ; et là, les deux excellentes créatures s'assirent sur le lit et parlèrent longuement de Pen. Laure ajouta un post-scriptum à la lettre d'Hélène ; elle appela Pen, son très-cher Pen, et le pria de revenir à la maison sur-le-champ (deux des plus beaux traits de plume soulignaient ce mot,) pour y être heureux avec sa mère et son affectionnée sœur Laure.

Au milieu de la nuit, ces deux dames s'étant couchées après avoir lu leur bible fort longtemps durant la soirée, et après avoir jeté un coup d'œil dans la chambre de Pen avant de gagner la leur ; au milieu de la nuit, dis-je, Laure, dont la tête reposait

souvent sur l'oreiller qu'avait pressé le bonnet de nuit de feu Pendennis, s'écria soudain : « Maman, êtes-vous éveillée ? »

Hélène se remua et dit : « Oui, je suis éveillée. »

La vérité est que, quoiqu'elle fût restée immobile et muette, elle n'avait pas dormi un seul instant, mais avait regardé la veilleuse sur la cheminée, et pensé à Pen depuis des heures.

Puis miss Laure (elle s'était conduite avec la même hypocrisie, et, occupée de ses propres pensées, était restée aussi immobile que la broche d'Hélène, qui contenait des cheveux de Pen et de Laure, sur la pelote blanche garnie de dentelles suspendue au-dessus de la toilette), miss Laure commença à entretenir mistress Pendennis d'un projet notable qu'elle avait conçu dans son active petite cervelle, et grâce auquel tous les embarras de Pen s'évanouiraient en un instant, sans le moindre dérangement pour personne.

« Vous savez, maman, dit la jeune demoiselle, que voilà dix ans que je vis avec vous. Pendant ce temps, vous n'avez jamais pris de mon argent, et vous m'avez traitée tout juste comme si j'étais une fille recueillie par charité. Or, cette obligation que vous m'imposiez m'a très-fort offensée, parce que je suis fière et que je n'aime pas d'être redevable à quelqu'un. Si j'étais allée en pension (c'est moi qui n'ai pas voulu y aller), cela m'aurait coûté au moins cinquante guinées par an ; par conséquent, il est clair que je vous dois dix fois cinquante guinées, et je sais que vous avez placé pour moi, à la banque de Chatteries, cette somme qui ne m'appartient pas le moins du monde. Donc, nous irons demain à Chatteries, pour voir ce bon vieux M. Rowdy à la tête chauve, et la lui demander ; pas sa tête, mais la somme de cinq cents gui-

nées. Et je suis sûre qu'il vous en prêtera deux cents de plus, que nous économiserons et que nous lui rembourserons. Et nous enverrons cet argent à Pen, qui pourra payer toutes ses dettes sans faire tort à personne, et alors nous vivrons heureux pour toujours. »

Nous n'avons pas besoin de répéter ce qu'Hélène répondit à ce discours, la réponse de la veuve se composant d'un grand nombre d'éjaculations incohérentes, de baisers, d'embrassements, et autres choses sans suite. Mais les deux femmes dormirent bien après cette conversation. Et quand la veilleuse s'éteignit avec un crépitement, quand le soleil se leva glorieux sur les collines empourprées, et que les oiseaux commencèrent à siffler et à chanter joyeusement au milieu des arbres sans feuilles et des arbustes toujours verts de la pelouse de Fairoaks, Hélène s'éveilla aussi ; et, regardant le doux visage de la jeune fille endormie à côté d'elle, les lèvres entr'ouvertes par un sourire, les joues couvertes d'une aimable rougeur, son sein de neige s'élevant et s'abaissant en calmes ondulations, comme sous l'empire de rêves heureux, la mère de Pen éprouva un bonheur et une reconnaissance, que nulles paroles ne sauraient exprimer, si ce n'est celles que les femmes pieuses adressent au bienfaisant Dispensateur d'amour et de miséricorde, en l'honneur duquel s'élève continuellement par toute la terre un chœur de louanges.

Quoiqu'on fût en janvier et qu'il fît assez froid, les remords de M. Pen étaient si sincères et ses projets d'économie si sérieux, qu'il ne voulut pas prendre une place d'intérieur dans la diligence, mais s'assit en haut, sur le siège de derrière, avec son ami le conducteur, qui, se rappelant son ancienne générosité, lui prêta une grande quantité de paletots. Était-ce le froid qui faisait

trembler ses genoux, lorsqu'il descendit à la grille de la loge, ou bien était-il ému à la pensée de revoir l'excellente femme dont il avait récompensé l'amour par tant d'égoïsme ? Le vieux John attendait à la porte pour recevoir les bagages de son maître, mais il était en jaquette de futaine et ne portait plus sa livrée grise et bleue.

« Je suis jardinier et palefrenier, et je reste à la loge à présent, » dit ce digne homme avec un sourire de bienvenue à l'adresse de Pen, lequel sourire était accompagné aussi d'une certaine rougeur.

Mais dès que Pen eut tourné le coin de la plantation d'arbrisseaux toujours verts, et qu'on ne put plus le voir de la diligence, Hélène se montra, le visage rayonnant d'amour et de pardon ; car pardonner est ce que certaines femmes préfèrent à tout.

Nous pouvons être sûrs que la veuve, ayant certain autre objet en vue, n'avait pas perdu de temps pour écrire à Pen la noble, magnanime et magnifique offre de Laure ; et elle avait rempli sa lettre d'une foule de bénédictions pour ses deux enfants. C'est probablement la connaissance de cette obligation pécuniaire qui fit si fort rougir Pen à la vue de Laure. Celle-ci l'attendait dans le vestibule, et, pour cette fois seulement, elle contrevint au petit arrangement dont nous avons parlé comme ayant subsisté entre elle et Arthur durant les deux dernières années. Mais vraiment il a été beaucoup trop question de baisers dans le présent chapitre.

Ainsi le prodigue revint à la maison, et le veau gras fut tué pour lui, et les deux simples femmes s'évertuèrent à rendre Pen aussi heureux que possible. Nulle allusion ne fut faite à sa mésaventure d'Oxbridge, ni, pendant quelque temps, aucune question

sur ce qu'il comptait entreprendre désormais. Mais Pen discutait ce sujet en lui-même avec ardeur, retiré dans sa chambre, où il passait beaucoup de temps à méditer.

Quelques jours après son retour, il alla à cheval à Chatteries et en revint perché sur l'impériale de la diligence. Il apprit à sa mère qu'il avait laissé le cheval en ville pour être vendu ; et, quand cette vente fut faite, il en remit le produit à Hélène, ce que celle-ci et peut-être Pen lui-même considérèrent comme une preuve d'abnégation et de vertu extraordinaire, mais que Laure déclara n'être qu'un acte de rigoureuse justice.

Il ne parlait que rarement du prêt que Laure avait fait, et que la veuve avait accepté avec certaines modifications ; cependant il y fit allusion une ou deux fois en hésitant et balbutiant beaucoup, et il remercia l'orpheline ; mais on voyait bien que son orgueil souffrait de l'obligation qu'il lui avait. Il lui tardait de trouver quelque moyen de rembourser cette somme.

Il cessa de boire du vin et se remit, mais très-modérément, à se rafraîchir avec un mélange de whisky et d'eau. Il renonça aussi aux cigares ; mais il faut avouer que, depuis les dernières années, il leur préférait presque la pipe vulgaire ; de sorte que ce sacrifice ne fut pas bien pénible.

Il s'endormait souvent après le dîner, quand il passait au salon avec les dames, et il était certainement fort triste et mélancolique. Il regardait passer les diligences avec beaucoup d'intérêt, allait assidûment lire les journaux à Clavering, dînait avec quiconque l'invitait (la veuve était bien aise qu'il eût quelque distraction en ce séjour solitaire), et jouait fréquemment au cribbage avec le capitaine Glanders.

Il évitait le docteur Portman, qui, à son tour, lorsqu'il rencontrait Pen, lui lançait des regards fort sévères de dessous son chapeau à larges bords. Toutefois, il allait régulièrement à l'église avec sa mère, et il lisait les prières pour elle au petit ménage assemblé. Ce ménage, toujours modeste, était alors considérablement diminué : deux servantes faisaient toute la besogne de Fairoaks ; les cloches de plat en argent ne voyaient plus le jour. John mettait sa livrée pour aller à l'église et pour soutenir sa dignité, le dimanche ; mais ce n'était qu'une affaire de forme. Il était jardinier et concierge de la porte extérieure, en remplacement d'Upton, congédié. On ne faisait qu'un petit feu dans la cuisine de Fairoaks, et John et les filles y buvaient leur bière, le soir, à la lueur d'une seule chandelle. Tout cela était le résultat des hauts faits de M. Pen, et cet état de choses n'augmentait pas sa gaieté.

Pendant quelque temps, Pen dit que nul pouvoir sur la terre ne le déciderait à retourner à Oxbridge après son échec. Mais un jour Laure lui dit, toute rougissante, que, selon elle, il devait, en manière de réparation et de châtiment de… de son oisiveté, y retourner et y conquérir son grade, s'il était possible. Et c'est pourquoi M. Pen y retourna.

Un étudiant plumé est une triste créature à l'Université, n'appartenant à aucune classe ni à aucun club. Pen se sentit, en effet, dépouillé de tout le beau plumage qu'il avait gagné durant ses belles années, et il sortait rarement de son collège. Il allait régulièrement à la chapelle, le matin, et s'enfermait, le soir, dans sa chambre, loin du tumulte et des soupers des jeunes étudiants. Il n'y avait pas de créanciers à sa porte ; ils étaient tous payés ; à peine y déposait-on quelques cartes. Les étudiants de son année avaient pris leurs grades et n'étaient plus à Oxbridge. Il se pré-

senta une seconde fois à l'examen, et passa très-facilement. Il eut l'esprit moins soucieux quand il apparut en robe de bachelier.

En revenant d'Oxbridge, il fit une visite à son oncle à Londres. Mais le vieux gentleman le reçut avec beaucoup de froideur ; à peine lui tendit-il son index à serrer. Pen retourna une seconde fois dans Bury-Street ; mais Morgan, le valet de chambre, lui dit que son maître n'était pas à la maison.

Pen s'en revint à Fairoaks, et s'adonna à ses livres et à son oisiveté, à la solitude et au désespoir. Il commença plusieurs tragédies et composa nombre de poésies d'un caractère lugubre. Il forma des projets de lecture auxquels il renonça. Il songea à s'enrôler dans l'armée ou dans la légion espagnole, à choisir une profession. Il s'irritait de sa captivité et maudissait la paresse qui en était la cause. Hélène disait qu'il se brisait le cœur, et elle s'attristait au spectacle de son abattement. Il fallait qu'il partît aussitôt que leurs moyens le lui permettraient ; il irait à Londres, il serait affranchi de l'ennuyeuse société de deux pauvres femmes ; car elle était ennuyeuse, bien certainement. La mélancolie habituelle à la tendre veuve semblait se changer en une tristesse plus sombre ; et Laure voyait avec alarme que cette chère amie devenait tous les ans plus faible et plus languissante, et que sa joue pâle pâlissait encore.

Tome 1 · 23

Tandis que les habitants de Fairoaks menaient cette existence monotone et assoupissante, la grande maison sur la colline, de l'autre côté de la rivière Brawl, secouait le sommeil dans lequel

elle était restée plongée durant deux générations de maîtres, et donnait des signes extraordinaires de vivacité et de renouvellement.

Juste vers le temps du petit malheur de Pen, et lorsque Arthur était trop absorbé par le chagrin que lui causait cette infortune, pour s'apercevoir des événements qui ne le concernaient pas personnellement, les journaux de province avaient publié une nouvelle qui ne fit pas peu de sensation, dans le comté du moins, et dans tous les bourgs, villages, châteaux, manoirs et presbytères voisins de Clavering-Park, à plusieurs milles à la ronde.

Au marché de Clavering ; à la foire de Cackleby ; aux sessions de Chatteries ; sur la pelouse de Gooseberry, où l'équipage du squire rencontra le véhicule à un cheval du ministre, et où les occupants des deux voitures s'arrêtèrent pour causer ; à la porte de l'église de Tinkleton, tandis que la cloche tintait au soleil, que les cotillons blancs et les mantelets rouges traversaient en foule la pelouse du communal pour se rendre à l'office du dimanche ; dans cent sociétés des alentours, le grand sujet des conversations, c'était que Clavering-Park allait de nouveau être habité.

Quelque cinq ans auparavant, les feuilles du comté avaient annoncé, comme ayant été célébré à la légation britannique de Florence, le mariage de Francis Clavering, esquire, fils unique de sir Francis Clavering, baronnet, de Clavering-Park, avec Jémima Augusta, fille de Samuel Snell, de Calcutta, esquire, et veuve de feu J. Amory, esquire. À cette époque, on disait, dans le comté, que Clavering, qui était ruiné depuis longues années, avait épousé une veuve de l'Inde, douée de quelque fortune. Quelques-uns des gens du comté avaient entrevu les nouveaux mariés. Les Kicklebury les avaient vus, dans leur voyage en Italie. Clavering occu-

pait le palais Poggi, à Florence, donnait des fêtes et vivait confortablement ; mais il ne pourrait jamais retourner en Angleterre. L'année d'après, le jeune Pérégrin, de Cackleby, dans l'excursion qu'il fit durant les grandes vacances, avait rencontré les Clavering, logés pour lors au Schloss Schinkenstein, sur les bords du lac de Mummel. À Rome, à Lucques, à Nice, dans tous les lieux de bains et de jeux de la Belgique et du Rhin, les curieux entendaient parler de temps à autre de ce digne couple, et il en arrivait des rumeurs, comme par bouffées, jusqu'à Clavering, ce séjour des ancêtres.

Leur dernière résidence fut Paris, où ils semblent avoir vécu d'une façon très-splendide, après que la nouvelle de la mort de Samuel Snell, esquire, de Calcutta, fut parvenue à sa fille orpheline en Europe.

Quant aux antécédents de sir Francis Clavering, il n'y aurait à dire que bien peu de chose qui fût à l'avantage de ce respectable baronnet. Fils d'un banni qui habitait un triste vieux château près de Bruges, ce gentleman avait essayé de commencer la vie avec un brevet d'officier dans un régiment de dragons, et avait brisé son avenir presque à son début. La table de jeu amena promptement sa ruine ; après deux années de service, il se vit forcé de rendre son grade ; il passa quelque temps dans la prison de la Flotte, et s'embarqua ensuite pour Ostende, afin de rejoindre son père goutteux et exilé. En Belgique, en France, en Allemagne, on put voir, pendant quelques années, ce prodigue avorté et ruiné rôdant autour des billards et des lieux où l'on prend les eaux, pontant dans les maisons de jeu, dansant dans les bals publics, et courant des steeple-chases monté sur des chevaux appartenant à autrui.

C'est à Lausanne, dans une pension bourgeoise, que Francis Clavering fit ce qu'il appelait l'heureux coup d'épouser la veuve Amory, nouvellement arrivée de Calcutta. Son père étant mort peu de temps après ce mariage, sa femme devint lady Clavering ; et ce titre fit tant de plaisir à M. Snell, de Calcutta, qu'il doubla la dot de sa fille. Il mourut lui-même bientôt, laissant à Jémima Augusta et à ses enfants une fortune très-brillante, si toutefois la rumeur publique ne la grossissait pas.

Avant ce temps, il avait couru, non pas précisément des bruits fâcheux pour la réputation de lady Clavering, mais des idées qui ne pouvaient être agréables à cette dame. Les plus distingués d'entre les Anglais qui se trouvaient sur le continent évitaient de faire sa connaissance ; elle n'avait pas les manières les plus polies ; son origine était d'une bassesse déplorable, ou tout au moins fort équivoque. Les anciens négociants des Indes Orientales, qui sont en nombre considérable dans la plupart des villes continentales fréquentées par les Anglais, parlaient fort dédaigneusement du vieux légiste, père de lady Clavering, lequel vendait de l'indigo en contrebande ; ainsi que d'Amory, premier mari de cette dame, lequel avait été second du navire sur lequel miss Snell s'était embarquée pour rejoindre son père à Calcutta. Ni le père ni la fille n'étaient reçus dans la haute société de Calcutta ; jamais leurs noms n'avaient été prononcés à l'hôtel du Gouvernement. Le vieux sir Jasper Rogers, ex-premier juge de Calcutta, avait dit un jour à sa femme qu'il pourrait conter une drôle d'histoire sur le premier mari de lady Clavering ; mais, au grand désappointement de lady Rogers et des jeunes demoiselles ses filles, on ne put jamais obtenir du vieux juge la révélation de ce mystère.

Néanmoins, ils furent tous bien aises d'aller aux soirées de lady Clavering, lorsque cette dame, ayant loué l'hôtel Bouillé, rue de Grenelle, à Paris, brilla dans le beau monde durant l'hiver de 183-. Le faubourg Saint-Germain l'accueillit. Le vicomte Bagwig, notre excellent ambassadeur, eut pour elle des attentions qui furent remarquées. Les princes de la famille royale fréquentèrent ses salons. Les plus rigides et les plus distinguées des dames anglaises qui habitaient la capitale de la France la reconnurent et l'appuyèrent : parmi elles la vertueuse lady Elderbury, la sévère lady Rockminster, la vénérable comtesse de Southdown ; en un mot, des personnes renommées pour leur austérité, et d'une pureté de mœurs tout à fait éblouissante ; tellement la possession de dix, ou, selon d'autres, de vingt mille livres sterling de rente, avait exercé une grande et bienfaisante influence sur le rang et la réputation de lady Clavering. Sa charité et sa munificence n'avaient pas de bornes. Quiconque, dans la société, avait un projet de charité, était sûr de trouver sa bourse ouverte. Les pieuses Françaises obtenaient d'elle de l'argent pour l'entretien de leurs écoles et de leurs couvents. Elle souscrivait indifféremment pour le patriarche d'Arménie ; pour le P. Barbarossa, venu en Europe afin de recueillir des fonds destinés à son monastère du mont Athos ; pour les missionnaires baptistes de Quashyboo, et pour la colonie orthodoxe de Feefawfoo, qui est la plus grande et la plus sauvage des Îles Cannibales. L'on raconte d'elle que, le même jour où M de Cricri obtint d'elle cinq napoléons pour les pauvres jésuites persécutés, qui étaient alors en très-mauvaise odeur en France, elle inscrivit son nom sur la liste de lady Budelight pour le révérend J. Ramshorn, qui avait reçu en songe l'ordre de convertir le pape de Rome. Enfin, qui plus est, lady Clavering donna, au profit des gens du monde, les meilleurs dîners, les bals

et les soupers les plus magnifiques qu'il y eut à Paris durant cette saison.

C'est à cette époque que la bonne dame dut régler les affaires des créanciers de son mari en Angleterre : car sir Francis reparut dans son pays natal, sans crainte d'être arrêté. Le Morning-Post et le journal du comté annoncèrent qu'il logeait à l'hôtel Mivart ; et un jour l'inquiète vieille gouvernante de Clavering-House vit une voiture attelée de quatre chevaux qui remontait l'avenue, et qui vint s'arrêter devant le perron moussu du portique désert.

Il y avait trois gentlemen dans cette voiture, une voiture découverte. Le siège de derrière était occupé par notre vieille connaissance, M. Tatham, de Chatteries ; tandis que, aux places d'honneur, étaient assis un gentleman de belle et noble figure, portant moustaches et favoris, et enveloppé d'un manteau fourré, et, à côté de lui, un homme pâle et languissant, qui descendit péniblement de voiture, lorsque le petit légiste et le gentleman aux fourrures eurent lestement sauté à terre.

Ils gravirent les grands degrés du perron moussu jusqu'à la porte, et un domestique étranger, portant boucles d'oreilles et casquette galonnée d'or, tira vigoureusement la sonnette de la porte sculptée et disloquée. On entendit résonner bruyamment la cloche dans le vaste et triste manoir. Puis des pas retentirent sur les dalles de marbre du vestibule ; les portes s'ouvrirent, et finalement apparurent mistress Blenkinsop, la gouvernante, Polly, son aide de camp, et Smart, le garde, qui saluèrent humblement.

Smart, le garde, tira la mèche de cheveux couleur de foin qui ornait son front hâlé, lança en arrière son talon gauche, comme s'il y avait eu un chien acharné après ses mollets, et pencha la

tête en avant pour saluer. La vieille mistress Blenkinsop fit la révérence. La petite Polly, son aide de camp, fit aussi une révérence suivie de plusieurs courbettes très-rapides ; et mistress Blenkinsop balbutia d'une voix tremblante d'émotion :

« Soyez le bienvenu à Clavering, sir Francis. Cela fait du bien à mes pauvres yeux de revoir une fois encore un membre de la famille. »

Ce discours et les saluts s'adressaient tous au beau gentleman en manteau fourré et galonné, qui portait si magnifiquement le chapeau incliné sur l'oreille et qui tortillait si royalement ses moustaches.

Mais il partit d'un éclat de rire, et dit :

« Vous avez sellé un autre cheval, la vieille. Je ne suis pas sir Francis Clavering venu pour visiter le manoir de mes ancêtres. Amis et vassaux, voilà votre légitime seigneur ! »

Et il montrait de la main le gentleman pâle et languissant) qui dit :

« Ne faites pas la bête, Ned. Oui, mistress Blenkinsop, je suis sir Francis Clavering ; je me souviens très-bien de vous. Vous m'avez oublié, je suppose. Comment allez-vous ? »

Et il prit la main tremblante de la vieille dame, qui le regardait avec étonnement, et il hocha la tête d'une manière amicale.

Mistress Blenkinsop affirma, la main sur la conscience, qu'elle eût reconnu partout sir Francis, qu'il était l'image de son père sir Francis et de sir John son grand-père.

« Oh oui… merci… sans doute… bien obligé, dit sir Francis en regardant d'un air distrait autour de lui. Voilà un lugubre vieux séjour, n'est-ce pas, Ned ? Je ne l'avais vu qu'une seule fois, quand mon père se querella avec mon grand-père, en l'an vingt-trois.

— Lugubre ?… Mais non, très-beau ; un vrai château d'Otrante ! les Mystères d'Udolphe, par Jupin ! répliqua l'individu appelé Ned. Quelle cheminée ! on y pourrait rôtir un éléphant. Sculptures magnifiques ! L'œuvre d'Inigo Jones, par Jupin ! je gagerais cinq contre deux que c'est de l'Inigo Jones.

— La partie supérieure est d'inigo Jones ; l'inférieure a été changée par le célèbre architecte hollandais Vanderputty, sous le règne de Georges IV, d'après les ordres de sir Richard, quatrième baronnet, dit la gouvernante.

— Ah ! vraiment ! s'écria le baronnet. Morbleu ! Ned, vous savez tout.

— Je sais un petit nombre de choses, Frank, reprit Ned. Je reconnais que ce tableau au-dessus de la cheminée n'est pas un Snyders ; je vous parie trois contre un que c'est une copie. Nous restaurerons cette peinture, mon enfant. Une couche de vernis, et elle fera un effet merveilleux, monsieur. Ce vieux en robe rouge est sir Richard, je suppose.

— Shérif du comté et membre du parlement sous le règne de la reine Anne, dit la gouvernante, surprise du savoir de l'étranger. Le tableau à sa droite est le portrait de Théodosie, femme de Harbottle, deuxième baronnet ; Lely l'a peinte en Vénus, déesse de beauté. À côté d'elle, vous voyez son fils Grégoire, troisième baronnet, en Cupidon, dieu d'amour, avec son arc et ses flèches.

Le tableau qui vient après représente sir Rupert, fait chevalier banneret par Charles I, et dont le domaine fut confisqué par Olivier Cromwell.

— Je vous remercie… inutile de continuer, mistress Blenkinsop, dit le baronnet. Nous parcourrons seuls le manoir. Frosch, donnez-moi un cigare. Voulez-vous un cigare, monsieur Tatham ? »

Le petit M. Tatham essaya un cigare que lui tendit le courrier de sir Francis et qui fit tousser terriblement le légiste.

« Vous n'avez pas besoin de venir avec nous, mistress Blenkinsop. Comment s'appelle-t-il, celui-là ?… Smart ? Eh bien, Smart, donnez à manger aux chevaux et lavez-leur la bouche. Je ne m'arrêterai pas longtemps. Suivez-moi, Strong ; je sais le chemin ; j'étais ici en vingt-trois, à la fin du temps de mon grand-père. »

Sir Francis et le capitaine Strong, car tels étaient le nom et la qualité de l'ami de sir Francis, passèrent dans les salons de réception, tandis que mistress Blenkinsop disparaissait, toute confuse, par une porte latérale menant à son appartement, composé des seules pièces alors habitables dans le manoir si longtemps abandonné.

Ce manoir était si vaste que nul locataire n'aurait eu le moyen de l'habiter. Sir Francis et son ami parcoururent les chambres en admirant leur vaste étendue et leur triste et déserte magnificence. À la droite de la porte du vestibule se trouvaient les salons, et de l'autre côté la chambre de chêne, le parloir, la grande salle à manger et la bibliothèque, où Pen avait jadis trouvé des livres. Le vestibule était entouré de trois côtés par une galerie menant aux principales chambres à coucher, soit directement, soit par des

corridors qui y débouchaient. Plusieurs de ces chambres étaient de proportions imposantes et montraient des traces de splendeur. Le second étage se composait d'un labyrinthe d'incommodes petites mansardes, destinées aux domestiques des seigneurs qui habitaient le manoir à l'époque de sa construction. Et je ne connais pas de plus consolante preuve de la philanthropie de notre siècle que le contraste de notre architecture avec celle de nos ancêtres ; les pauvres et les serviteurs sont bien mieux logés qu'au temps où milord et milady dormaient sous des baldaquins dorés, pendant que leurs serviteurs étaient couchés au-dessus d'eux dans des chenils moins propres et moins aérés que les écuries d'à présent.

Les deux gentlemen parcoururent toute la maison, en haut et en bas, le maître du manoir étant très-silencieux et ne paraissant pas transporté de joie à la vue de son immeuble. Pour le capitaine, son ami, il examinait les lieux avec tant d'empressement et d'intérêt, qu'on eût dit que c'était lui le maître, et l'autre le spectateur indifférent.

« Je vois tout ce qu'on en peut faire ; il y a beaucoup de ressources ici, monsieur, s'écria le capitaine. Pardieu ! laissez-moi le soin de tout cela, et je ferai de ce manoir l'orgueil du pays, à peu de frais. Quel théâtre nous pouvons faire de la bibliothèque, mettant le rideau entre les colonnes qui divisent la chambre ! Quelle place pour un galop ! Tout le comté y viendrait. Nous tendrons dans le parloir la tapisserie de votre second salon de la rue de Grenelle, et nous meublerons la chambre de chêne avec les cabinets moyen âge et les panoplies. Les panoplies font un effet magnifique sur le chêne noir ; et il y a, quai Voltaire, une glace de Venise qui ira parfaitement sur cette haute cheminée, monsieur.

Le grand salon, blanc et cramoisi, naturellement ; le second salon, satin jaune, et le petit salon, bleu clair couvert de dentelles… hein ?

— Je me rappelle que mon vieux père m'a donné des coups de canne dans ce petit salon, dit sir Francis d'un ton sentencieux ; il m'a toujours haï, mon vieux père.

— C'est de la perse que nous prendrons, je suppose, pour l'appartement de milady : les pièces qui donnent sur le palier, au midi, chambre à coucher, salon et cabinet de toilette. Nous mettrons une petite serre en dehors, sur le balcon. Où voulez-vous votre appartement ?

— Dans l'aile du nord, répondit le baronnet en bâillant, là où je n'entendrai pas le maudit piano de miss Amory. Je ne puis le supporter. Elle pousse des cris depuis le matin jusqu'au soir. »

Le capitaine partit d'un éclat de rire. Dans le cours de cette promenade, il régla tous les autres arrangements de la maison ; puis tous deux se rendirent dans la chambre du régisseur, alors habitée par mistress Blenkinsop, et où ils trouvèrent M. Tatham, les yeux fixés sur un plan du domaine, tandis que la vieille gouvernante finissait les préparatifs d'une collation en l'honneur de son seigneur et maître.

Ils passèrent ensuite l'inspection de la cuisine et des écuries, qui intéressèrent assez sir Francis. Le capitaine Strong prit plus d'intérêt aux jardins ; mais le baronnet dit :

« Le diable emporte les jardins et toutes ces sortes de choses ! »

Finalement, il quitta le manoir aussi froidement qu'il y était entré.

Ce soir-là, les habitants de Clavering apprirent que sir Francis Clavering avait visité son domaine et qu'il allait résider dans le comté.

Quand cette nouvelle vint à être connue à Chatteries, toute la ville en fut émue : le haut et le bas clergé, les capitaines à la demi-solde, les vieilles filles et les douairières, les squires chasseurs du voisinage, les fermiers, les marchands et les ouvriers des manufactures, bref, toute la population de la petite ville et des environs. Le bruit en arriva à Fairoaks, et fut accueilli avec un certain émoi par les dames et par M. Pen.

« Mistress Pybus dit qu'il y a une très-jolie fille dans la famille, Arthur, s'écria Laure, qui était aussi attentive à ces choses-là que toutes les femmes le sont en général. C'est une miss Amory, fille de lady Clavering et de son premier mari. Naturellement, vous en deviendrez amoureux dès qu'elle arrivera. »

Hélène répliqua :

« Ne dites pas de sottises pareilles, Laure. »

Pen se mit à rire et dit :

« Eh bien ! il y a le jeune sir Francis pour vous.

— Il n'a que quatre ans, repartit miss Laure. Mais je m'en consolerai avec ce bel officier, ami de sir Francis. Il était à l'église dimanche dernier, dans le banc des Clavering, et ses moustaches sont superbes. »

On sut bientôt en ville comment se composait la famille de sir Francis, dont nous avons nommé tous les membres dans les paragraphes précédents. On le sut, ainsi que tout ce qui regardait son ménage, aussi exactement que l'adresse et l'industrie de l'homme pouvaient le calculer. Les soirs d'été, l'avenue du manoir et les allées du parc étaient émaillées de gens de la ville qui se dirigeaient vers le grand château, examinaient les lieux et critiquaient les améliorations qui s'y faisaient. D'innombrables voitures de meubles arrivèrent de Chatteries et de Londres ; et, quelque nombreuses qu'elles fussent, il n'y en eut pas une seule dont le capitaine Glanders ignorât le contenu, car il les accompagna toutes jusqu'au manoir.

Cependant il s'était lié très-intimement avec le capitaine Édouard Strong, qui occupait à Clavering l'ancien logement du paisible Smirke, et qui était très-avant dans les bonnes grâces de M Fribsby, sa propriétaire, comme aussi dans celles de toute la bourgade, à vrai dire. Le plus jeune capitaine était superbe de personne et de vêtements : teint frais, œil bleu, favoris noirs, poitrine large et athlétique. Une légère tendance à l'embonpoint n'ôtait rien aux agréments de sa joyeuse figure ; jamais plus brave soldat n'avait présenté à l'ennemi plus large poitrine. Lorsqu'il descendait à grands pas la principale rue de Clavering, son chapeau sur l'oreille, sa canne résonnant sur le pavé ou tournoyant autour de lui et exécutant toutes sortes de tours et de manœuvres militaires, ses joyeux éclats de rire éveillant les échos endormis de la rue, il était le bienvenu comme un rayon de soleil, et tous les habitants prenaient plaisir à le voir.

Dès le premier jour de marché, il fit connaissance avec toutes les jolies filles, et plaisanta avec toutes les femmes. Il eut un mot

à dire à tous les fermiers sur leur bétail, et dîna avec les membres du club agricole qui se tenait aux Armes de Clavering ; et il les fit tous rire aux éclats par ses bons mots et ses joyeusetés.

« Pour sûr, c'est un bon luron, oui, pour sûr. »

Telle était l'opinion générale des gentlemen en bottes à revers.

Il échangea des poignées de mains avec une vingtaine d'entre eux, lorsqu'ils sortirent de la cour de l'auberge, montés sur leurs vieux bidets ; et il les salua encore en agitant magnifiquement son chapeau, tandis qu'il fumait son cigare sous le porche. Dans le cours de la soirée, il s'entretint familièrement avec l'hôtelière, apprit combien son mari payait de loyer, combien d'acres il cultivait, combien de malt il mettait dans sa bière forte, et s'il n'achetait pas, de temps à autre, un peu d'eau-de-vie en contrebande, à Baymouth ou dans les villages de pêcheurs le long de la côte.

Il avait d'abord essayé d'habiter le manoir ; mais il n'avait pu se faire à la tristesse de ce lieu.

« Je suis une créature née pour la société, dit-il au capitaine Glanders. Je suis venu ici pour mettre en ordre la maison de Clavering : car, entre nous, Frank n'a pas d'énergie, monsieur, pas un grain d'énergie ; il n'a pas la poitrine qu'il faut pour cela, monsieur (et, ce disant, il étalait la sienne) ; mais j'ai besoin de société. La vieille mistress Blenkinsop se couche à sept heures, et emmène Polly. Il n'y avait que moi et le fantôme pour les deux premières soirées au manoir, et je vous avoue, monsieur, que j'aime la compagnie. La plupart des vieux soldats sont comme moi. »

Glanders demanda à Strong où il avait servi.

Le capitaine Strong tordit sa moustache, et lui dit, en riant, qu'il pourrait aussi bien demander où il n'avait pas servi.

« J'ai débuté, monsieur, en qualité de cadet, dans les uhlans hongrois, et, quand éclata en Grèce la guerre de l'indépendance, je quittai ce service à la suite d'une querelle avec mon chef. Je fus un des sept qui s'échappèrent de Missolonghi, et, à dix-sept ans, je sautai avec un des brûlots de Botzaris. Je vous montrerai ma croix de l'ordre du Rédempteur, capitaine, si vous voulez venir prendre un verre de grog chez moi, ce soir. J'ai quelques-unes de ces babioles-là dans mon pupitre. J'ai l'Aigle blanc de Pologne, que Skrzynecki m'a donné sur le champ de bataille d'Ostrolenka. (Il prononça le nom de Skrzynecki avec une exactitude et un goût parfaits.) J'étais lieutenant dans le 4 régiment, monsieur, et nous passâmes à travers les lignes de Diebitsch, oui, monsieur, nous les traversâmes au pas de charge jusqu'en Prusse, sans brûler une amorce. Ah ! capitaine, c'était une affaire bien mal conduite. Voilà une blessure que je reçus à côté du roi devant Oporto, où nous eussions écrasé ces agioteurs de Pédroïtes, si Bourmont avait suivi mes conseils ; et je servis en Espagne avec les troupes du roi jusqu'à la mort de mon cher ami Zumalacarreguy. Alors, voyant la partie perdue, j'accrochai au clou mon braquemart. Alava m'offrit un régiment, capitaine, celui des Muleteros de la reine ; mais je ne pouvais l'accepter : le diable m'emporte, c'était impossible. Et maintenant, monsieur, vous connaissez Ned Strong, le chevalier Strong, comme on m'appelle là-bas, aussi bien qu'il se connaît lui-même. »

Voilà comme presque tout le monde à Clavering apprit à connaître Ned Strong. Il conta son histoire à M Fribsby ; il la conta à l'hôtelier du Roi Georges ; il la conta à Baker, au cabinet

de lecture ; il la conta à miss Glanders et aux enfants, pendant le dîner. Finalement il la conta à M. Arthur Pendennis, qui, flânant et bâillant un jour par les rues de Clavering, rencontra le chevalier Strong en compagnie du capitaine Glanders, et fut enchanté de cette nouvelle connaissance.

Au bout de peu de jours, le capitaine Strong était aussi à l'aise dans le salon d'Hélène que dans l'appartement de M Fribsby, et il égayait de sa bonne humeur et de son incessant bavardage la maison isolée. Jamais les deux femmes n'avaient vu d'homme pareil. Il savait mille histoires intéressantes de dangers et de batailles, de captives grecques, de belles Polonaises et de nonnes espagnoles. Il savait chanter des chansons par vingtaines, et dans une demi-douzaine de langages, et il se mettait au piano, dont il accompagnait sa voix mâle et sonore. Les deux dames le déclarèrent charmant, et c'était vrai. Le fait est qu'elles n'avaient pas encore eu beaucoup de choix, n'ayant vu que peu d'hommes outre le vieux Portman, le major et M. Pen, qui, sans doute, était un génie ; mais les génies sont assez plats en société.

Le capitaine Strong raconta à ses nouveaux amis de Fairoaks, non-seulement sa propre histoire, mais encore celle de toute la famille, qui venait habiter Clavering. C'est lui qui avait marié son ami Frank avec la veuve Amory. Elle avait besoin d'un rang dans le monde, et lui cherchait de l'argent. Quel parti pouvait être plus convenable ? Il organisa l'affaire et fit le bonheur de ces deux personnes. Il n'y avait pas d'attachement romanesque entre elles ; la veuve n'avait ni l'âge ni la figure d'une héroïne de roman, et, quant à sir Francis, pourvu qu'il fît une partie de billard et qu'il trouvât son dîner prêt, peu lui importait le reste. Mais ils étaient aussi heureux qu'on peut l'être. Clavering allait revenir

aux lieux de sa naissance, la fortune de sa femme éteindrait tous ses embarras, et son fils et héritier serait un des premiers personnages du comté.

« Et miss Amory ? » demanda Laure.

Laure était fort curieuse de tout ce qui concernait miss Amory. Strong se mit à rire.

« Oh ! miss Amory est une muse ; miss Amory est un mystère ; miss Amory est une femme incomprise.

— Qu'est-ce que cela ? » demanda la naïve mistress Pendennis.

Mais le chevalier ne lui répondit pas ; peut-être n'était-il pas capable de faire une réponse satisfaisante.

« Miss Amory peint ; miss Amory fait des poèmes ; miss Amory compose de la musique ; miss Amory monte à cheval comme Diana Vernon ; miss Amory est, en un mot, une femme modèle.

— Je hais les femmes savantes, dit Pen.

— Merci, » dit Laure.

Elle était sûre, pour sa part, de trouver miss Amory charmante, et il lui tardait d'avoir une telle amie.

Et, ce disant, elle regardait fixement M. Pen, comme si chacune des paroles de la petite hypocrite eût été vérité d'Évangile.

Ainsi s'arrangeait et se préparait à l'avance une liaison intime entre la famille de Fairoaks et ses riches voisins de Clavering-Park. Pen et Laure étaient tout aussi avides de les voir arriver que les plus curieux de la bourgade. Un Londoner, qui voit tous les

jours de nouvelles figures et qui bâille à leur barbe, peut sourire de l'impatience avec laquelle les provinciaux attendent un visiteur. Un badaud arrive à la campagne, et ses hôtes rustiques conservent son souvenir pendant des années après son départ, et après qu'il les a sans doute oubliés, emporté qu'il est loin d'eux par les flots de la vaste mer de Londres. Mais les habitants d'une île se rappellent longtemps le navigateur qui les a quittés, et ils peuvent vous dire ses paroles, et comment il était vêtu, et quelle mine il avait, et comment il riait. Enfin l'arrivée d'un nouveau personnage est, à la campagne, un événement que nous ne pouvons comprendre, nous qui ne savons pas et qui aimons mieux ne pas savoir quel est notre voisin.

Quand les peintres et les tapissiers eurent fait leur besogne et si bien embelli le manoir, sous la direction du capitaine Strong, qu'il pouvait vraiment être fier de son goût, ce gentleman annonça qu'il irait à Londres, où toute la famille était alors arrivée, et qu'il reviendrait bientôt pour l'installer dans le manoir restauré.

Des détachements de domestiques précédèrent les maîtres. Des voitures arrivèrent par mer et furent cherchées à Baymouth avec les chevaux venus en même temps que les cochers et les valets chargés de les soigner. Un jour, la diligence l'Empressée amena deux hommes grands et mélancoliques, qui descendirent de l'impériale avec leurs malles à la loge de Clavering-Park. C'étaient MM. Frédéric et James, laquais de la capitale, qui consentaient à venir à la campagne, et qui apportaient avec eux leurs grandes et petites livrées aux couleurs des Clavering.

Quelques jours après, la malle déposa à la porte un gentleman étranger, paré de chaînes et de bagues nombreuses. Il fit un grand tapage à la porte de la loge, adressant la parole à la femme

du garde. C'était une femme de l'Ouest, qui ne comprenait pas son anglais ou son français de Gascogne. Il était irrité parce qu'il n'y avait pas de voiture qui l'attendît pour le mener au manoir, éloigné d'un mille ; et il disait que, fatigué comme il l'était, et en bottes vernies, il ne pouvait faire plusieurs lieues à pied. Ce personnage était M. Alcide Mirobolant, ci-devant chef de Son Altesse le duc de Borodino, de Son Éminence le cardinal Beccafico, et actuellement chef de la bouche de sir F. Clavering, baronnet. La bibliothèque, les tableaux et le piano de M. Mirobolant étaient arrivés antérieurement, sous la garde de l'intelligent jeune Anglais qui lui servait d'aide de camp. Il avait, en outre, sous ses ordres une cuisinière de profession, également de Londres, qui commandait à son tour à des femmes de rang inférieur.

Il ne dîna pas dans la chambre du régisseur, mais prit sa nourriture seul dans son propre appartement, où il avait une servante pour son usage particulier. C'était un noble spectacle de le voir en robe de chambre composant un menu. Il se mettait toujours à son piano et jouait pendant quelque temps avant cet acte important. S'il était interrompu, il adressait d'éloquentes remontrances à la petite bonne. Tout grand artiste, disait-il, a besoin de solitude pour perfectionner ses œuvres.

Mais, dans la plénitude de notre amour et de notre respect pour M. Mirobolant, nous anticipons sur les événements, et nous introduisons prématurément en scène cet important personnage.

Le chevalier Strong était pour quelque chose dans l'engagement de tous les domestiques de Londres, et, vraiment, il semblait le maître de la maison. Quelques-uns d'entre eux disaient qu'il était le régisseur ou l'intendant ; seulement il mangeait à table avec la famille. Quoi qu'il en soit, il savait se faire respecter,

et deux chambres du château, qui n'étaient certes pas les moins agréables, lui furent assignées pour son usage personnel.

Il se promenait sur la terrasse en ce jour solennel où, au milieu du son discordant des cloches de l'église de Clavering, sur laquelle flottait le drapeau national, une voiture découverte et un de ces chariots de voyage, ou arches de famille, que la philoprogénitivité anglaise pouvait seule inventer, arrivèrent rapidement traînés par des chevaux couverts d'écume, et, après avoir passé par la porte du parc, s'arrêtèrent devant le perron du manoir. Les deux battants de la porte sculptée s'ouvrirent. Deux officiers supérieurs en noir, les grands et mélancoliques gentlemen en livrée et aux cheveux poudrés, et les domestiques campagnards engagés pour les aider, attendaient dans le vestibule et se courbaient comme de grands ormeaux quand les vents d'automne gémissent dans le parc. À travers cette avenue passèrent sir Francis Clavering, le visage impassible ; lady Clavering, avec ses deux brillants yeux noirs et une joyeuse figure qui se remuait et s'agitait fort gracieusement ; maître Francis Clavering, qui tenait la robe de sa maman, et qui arrêta le cortège pour regarder le plus grand des laquais dont l'aspect sembla le frapper ; miss Blandy, gouvernante de maître Francis ; enfin miss Amory, fille de lady Clavering, donnant le bras au capitaine Strong. Quoiqu'on fût en été, des feux de bienvenue pétillaient dans la grande cheminée de la grande salle et dans les chambres que la famille devait occuper.

M. Mirobolant avait regardé ce cortège, de l'un des tilleuls de l'avenue.

« Elle est là, dit-il en posant sa main chargée de bagues sur son gilet de velours richement brodé et orné de boutons de verre. Je t'ai vue, je te bénis, ô ma sylphide, ô mon ange ! »

Et il se plongea dans le fourré pour retourner à ses fourneaux et à ses casseroles.

Le dimanche suivant, toute la société qui venait de faire son apparition à Clavering-Park alla publiquement à l'église prendre possession de l'antique banc où avaient prié un si grand nombre des ancêtres du baronnet, et où se voyaient encore leurs images représentées à genoux. Il y eut un si grand concours pour voir les nouveaux venus, que l'église de la basse ville fut abandonnée, au grand mécontentement de son pasteur ; et lorsque la barouche de cérémonie, attelée de chevaux gris, conduite par un cocher en perruque argentée, et escortée de deux braves laquais, s'arrêta devant la porte du vieux cimetière, la foule s'y trouvait en nombre ai considérable qu'il y avait bien des années qu'on n'en avait vu de pareille.

Le capitaine Strong connaissait tout le monde et saluait pour toute la compagnie. Les campagnards disaient que milady n'étaient pas belle, pour sûr, mais qu'elle était extraordinairement bien mise, ce qui était la vérité ; car elle avait le plus beau châle, la plus belle pelisse, le chapeau et les fleurs les plus magnifiques, et une quantité de bagues, de camées, de broches, de chaînes, de breloques et autres patraques sans nom. Miss Amory semblait humble comme une vestale, avec sa robe gorge-de-pigeon ; tandis que maître Francis portait le costume, alors en vogue, de Rob Roy Mao-Gregor, célèbre outlaw des Highlands. Le baronnet n'était pas plus animé qu'à l'ordinaire ; il y avait en lui une sorte d'heureuse vacuité qui lui permettait d'assister avec la même indifférente aisance à un dîner, à une mort, aux offices de l'église ou à un mariage.

Les domestiques des Clavering remplissaient le banc qui leur était destiné, et la congrégation eut la satisfaction de voir les gentlemen de Londres ayant de la farine sur la tête, ainsi que le merveilleux cocher à perruque d'argent, prendre place dans ce banc, dès que les chevaux eurent été menés aux Armes de Clavering.

Pendant le service, maître Francis se mit à crier si fort dans le banc, que Frédéric, le plus grand des laquais, fut appelé par le baronnet. Obéissant, il se leva et emporta maître Francis, qui rugissait et lui donnait des coups de poing sur la tête, de manière que la poudre secouée forma comme un nuage d'encens tout autour. Et il ne se calma que lorsqu'il se vit sur le siège de la voiture, où il fit le cocher, excitant des chevaux imaginaires avec le fouet de John.

« C'est la première fois, voyez-vous, miss Bell, que le petit gueux va à l'église, dit le baronnet d'un ton languissant, à une jeune personne qui venait le voir ; aussi n'est-ce pas étonnant qu'il ait fait ce tapage. Je n'y vais pas non plus, quand je suis en ville ; mais à la campagne, je crois qu'il est bien de donner le bon exemple… vous comprenez. »

Miss Bell se mit à rire et dit :

« Le petit garçon n'a pas précisément donné un très-bon exemple.

— Ma foi ! je ne sais pas, répliqua le baronnet. Ce n'est pas si mal non plus. Quand il veut quelque chose, il crie toujours ; et, quand maître Frank crie, il obtient ce qu'il veut. »

En ce moment, l'enfant en question commença à crier pour un plat de sucreries qu'il voyait sur la table ; et, allongeant le bras par-dessus la nappe, il renversa un verre de vin sur le meilleur gilet d'un des convives, M. Arthur Pendennis, qui fut grandement contrarié de l'air sot que cet accident lui donna, et de voir sa belle chemise de batiste tout éclaboussée. »

« Nous le gâtons tellement ! dit à mistress Pendennis lady Clavering qui regardait tendrement le chérubin, dont les mains et la figure étaient alors couvertes de cette espèce de mousse qui accompagne les meringues à la crème.

— C'est très-mal, répliqua mistress Pendennis, comme si elle n'avait jamais fait ce qui s'appelle gâter un enfant.

— Maman dit qu'elle gâte mon frère… croyez-vous que quelque chose soit capable de le gâter, miss Bell ? Regardez-le ; n'est-il pas semblable à un petit ange ?

— Pardieu ! j'avais bien raison, reprit le baronnet. Il a crié, et il a obtenu ce qu'il voulait, vous voyez. Continue, Frank, mon vieux.

— Sir Francis est un père très-sage, murmura miss Amory ; ne trouvez-vous pas, miss Bell ? Je ne vous appellerai plus miss Bell ; je vous appellerai Laure. Que je vous admirais à l'église ! Votre robe n'était pas bien faite, ni votre chapeau très-frais. Mais vous avez de si beaux yeux gris et de si jolies couleurs !

— Merci, dit miss Bell en riant.

— Votre cousin est beau, et il le sait. Il est embarrassé de sa personne. Il n'a pas encore vu le monde. A-t-il du génie ? A-t-il souffert ? Une dame, une petite femme en robe de satin fripée et en souliers de velours, une mistress Pybus, est venue ici, et nous

a dit qu'il avait souffert. Moi aussi, j'ai souffert ; et vous, Laure, votre cœur a-t-il jamais été touché ? »

Laure répondit : « Non ! » Mais peut-être cette pensée ou cette question la fit-elle rougir un peu, de sorte que miss Amory reprit :

« Ah ! Laure, je vois toute la chose. C'est le beau cousin. Dites-moi tout. Je vous aime déjà comme une sœur.

— Vous êtes bien bonne, répliqua miss Bell en souriant ; et… et il faut avouer que c'est une amitié bien soudaine.

— Toutes les amitiés le sont. C'est de l'électricité, de la spontanéité. L'amitié est instantanée. Du moment où je vous ai vue, je savais que je vous aimerais. Ne le sentez-vous pas aussi ?

— Pas encore ; mais je suis sûre que cela viendra, si j'essaye un peu.

— Appelez-moi par mon petit nom, alors.

— Mais je ne le connais pas, s'écria Laure.

— Je m'appelle Blanche ; n'est-ce pas un joli nom ? Appelez-moi Blanche.

— Blanche !… c'est un nom charmant, en vérité.

— Et, tandis que maman cause avec cette aimable dame… à quel titre vous est-elle parente ? Elle a dû être jolie, mais elle est un peu passée ; quoiqu'elle ne soit pas bien gantée, elle a une belle main. Tandis que maman cause avec elle, venez avec moi dans ma chambre ; car j'ai une chambre à moi seule, une chambre charmante, encore qu'elle ait été arrangée par cet hor-

rible capitaine Strong. Êtes-vous éprise de lui ? Il dit que vous l'êtes, mais je m'y connais mieux que lui ; c'est le beau cousin que vous aimez. Oui, il a de beaux yeux. Je n'aime pas les blonds, ordinairement. Car je suis blonde, moi ; je suis Blanche et blonde. »

Et elle se regarda dans la glace en faisant la moue. Elle n'attendit même pas la réponse de Laure aux questions qu'elle lui avait faites.

Blanche était belle comme une sylphide. Elle avait les cheveux blonds avec des reflets verdâtres. Mais elle avait les sourcils noirs. Elle avait de longs cils noirs qui voilaient de magnifiques yeux bruns. Elle avait la taille si svelte que c'était une merveille, et de si jolis petits pieds qu'on aurait cru que l'herbe se courbait à peine sous ses pas. Ses lèvres étaient de la couleur des boutons de rose, et sa voix gazouillait, claire et limpide, en s'échappant d'entre les plus délicieuses petites dents de perle qu'on eût jamais vues. Elle les montrait très-souvent, car elles étaient très-belles. Elle avait un très-bon naturel, et son sourire ne se bornait pas à montrer ses admirables dents, mais il faisait encore voir deux aimables petites fossettes roses, nichées dans les deux joues.

Blanche montra ses dessins à Laure, qui les trouva charmants. Elle lui joua quelques valses avec un doigté rapide et brillant, et Laure fut plus enchantée encore. Elle lui lut ensuite quelques pièces de vers, en français et en anglais, également de sa composition, et qu'elle tenait enfermées sous clef dans son livre, son cher petit livre. Il était relié en velours bleu, garni d'une serrure dorée, et sur la reliure on lisait, imprimé en lettres d'or, ce titre : Mes Larmes.

« Mes Larmes !… n'est-ce pas un joli titre ? » continua la demoiselle, qui était ravie de tout ce qu'elle faisait, et qui faisait tout à ravir.

Laure répondit affirmativement. Elle n'avait jamais rien vu de pareil auparavant, rien d'aussi gracieux, d'aussi accompli, d'aussi fragile et d'aussi joli ; rien qui gazouillât si gentiment, qui trottinât dans une si charmante chambrette, entourée de beaux livres, de beaux tableaux et de belles fleurs. Dans son admiration, la bonne et généreuse campagnarde oubliait jusqu'à sa jalousie.

« En vérité, Blanche, dit-elle, il n'y a que de jolies choses dans cette chambre ; et vous êtes la plus jolie de toutes. »

L'autre sourit, regarda dans la glace, alla prendre les deux mains de Laure, les baisa, s'assit au piano et chanta quelques petits couplets, comme si elle eût été un rossignol.

Telle fut la première visite faite par Fairoaks à Clavering-Park, en retour d'une visite de Clavering-Park à Fairoaks, qui elle-même servait de réponse aux cartes déposées par Fairoaks quelques jours après l'arrivée de la famille de sir Francis. L'intimité naquit entre les demoiselles, comme le haricot de Jack, en une seule nuit. Les grands laquais ne cessaient pas de porter de petits billets couleur de rose à Fairoaks, où il y avait une jolie fille de cuisine qui attirait peut-être ces gentlemen en un si humble séjour. Miss Amory envoyait à Laure de la musique, ou un roman nouveau, ou une gravure du Journal des Modes ; ou bien milady envoyait ses compliments avec des fleurs et des fruits ; ou bien miss Amory priait miss Bell de venir dîner avec la chère mistress Pendennis, si celle-ci se sentait assez forte, et M. Arthur, s'il ne trouvait pas la société de Clavering-Park trop ennuyeuse et trop

stupide pour lui ; elle promettait d'envoyer une voiture avec un poney pour mistress Pendennis, et n'accepterait aucune excuse.

Ni Arthur ni Laure n'avaient envie de refuser ; et Hélène, qui était vraiment un peu souffrante, se réjouissait de voir ses enfants goûter quelque plaisir. Elle les regardait tendrement lorsqu'ils se mettaient en chemin, et demandait tout bas à Dieu qu'il ne l'appelât pas avant qu'elle eût vu mariés ensemble ces deux êtres aimés par-dessus tout. Tandis qu'ils s'éloignaient et passaient sur le pont, elle se rappelait les soirs d'été d'il y a vingt-cinq ans, où elle aussi avait fleuri dans son court printemps d'amour et de bonheur. Tout cela était passé alors. La lune regardait du hau_ de la voûte d'azur empourprée par les derniers rayons du couchant, et les étoiles scintillaient au ciel, tout comme il y a vingt-cinq ans, dans ces soirées dont le souvenir est demeuré si cher. Quant à l'objet de cet amour, il était mort loin, bien loin de là, et les vagues de la mer s'agitaient entre elle et lui. Bon Dieu ! comme elle se rappelait son dernier regard au moment de la séparation ! Elle revoyait ce regard après tant de longues années, triste et clair comme en ce jour fatal.

Ainsi M. Pen et miss Laure trouvèrent, dans la société de Clavering-Park, une très-agréable ressource pour les soirées d'été. Blanche disait qu'elle raffolait de Laure, et très-probablement M. Pen était charmé de Blanche. Sa gaieté lui revint. Il riait et bavardait au point que Laure en était étonnée. Était-ce bien le même Pen, bâillant en veste de chasse dans le salon de Fairoaks, qui semblait si vif et si éveillé, si souriant et si coquet dans le salon de lady Clavering ?

Quelquefois on faisait de la musique. Laure avait une délicieuse voix de contralto ; elle chantait avec Blanche, qui avait eu

les meilleurs maîtres et qui était ravie de pouvoir servir de maîtresse à son amie. M. Pen se joignait parfois à ces concerts, ou plus souvent il contemplait miss Blanche pendant qu'elle chantait. Quelquefois aussi ils chantaient des chansons à refrain ; la poitrine du capitaine Strong était alors fort utile, et il faisait retentir une basse-taille prodigieuse dont il n'était pas peu fier.

« Un bon garçon, ce Strong… n'est-ce pas, miss Bell ? disait sir Francis. Il joue à l'écarté avec lady Clavering ; il joue à tout ce qu'on veut, à croix ou pile, au cribbage ; il touche même du piano. Depuis combien de temps pensez-vous qu'il reste chez moi ? Il est venu pour huit jours, avec un sac de nuit, et voilà, pardieu ! trois ans qu'il est ici. Un bon garçon, n'est-ce pas ? Mais je ne sais pas comment il se procure un schelling ; vrai Dieu ! je ne le sais pas, miss Laure. »

Cependant le chevalier payait toujours argent comptant, lorsqu'il lui arrivait de perdre avec lady Clavering ; et, s'il vivait avec son ami depuis trois ans, il payait aussi pour cela… en bonne humeur, en amabilité, en jovialité, en mille petits services par lesquels il se rendait agréable. Qui donc pourrait souhaiter un ami meilleur qu'un homme toujours en train, tout près quand on a besoin de lui et loin quand sa présence pourrait gêner, toujours disposé à tout faire pour son patron, soit qu'il s'agisse de chanter une chanson, de s'aboucher avec un légiste, de se battre en duel ou de découper un chapon ?

Quoique Laure et Pen se rendissent ordinairement ensemble à Clavering-Park, il arrivait cependant quelquefois que Pen y allât seul, et il ne disait rien de ses visites à sa cousine. Il se mettait à pêcher dans la rivière Brawl, qui coule à travers le parc et passe à très-peu de distance du mur du jardin ; et, bizarre coïncidence !

miss Amory sortait après avoir examiné ses fleurs, et était toute surprise de voir M. Pen pêchant.

Je serais curieux de savoir quelle truite Pen attrapait, tandis que la jeune fille regardait pêcher, ou si miss Blanche n'était pas elle-même le joli petit poisson qui rôdait autour de l'hameçon et que M. Pen tâchait de prendre. Il faut avouer qu'il prit grand goût à ce sain et fortifiant exercice de la pêche à la ligne, et que son hameçon plongeait continuellement dans la Brawl.

Quant à miss Blanche, elle avait bon cœur ; et ayant, comme elle disait, beaucoup souffert dans sa jeune existence, il était bien naturel qu'elle compatît aux peines d'autres êtres susceptibles, tels que Pen, qui avait souffert, lui aussi. Son affection pour Laure et pour cette chère mistress Pendennis redoubla. Quand elles n'étaient pas à Clavering-Park, Blanche n'avait de repos que lorsqu'elle se trouvait elle-même à Fairoaks. Elle jouait avec Laure ; elle lisait du français et de l'allemand avec Laure ; et M. Pen lisait de l'allemand et du français avec elles. Il traduisait en vers anglais, pour ces demoiselles, les plus sentimentales ballades de Schiller et de Goethe. Blanche lui ouvrit Mes larmes et lui communiqua quelques-unes des plaintives effusions de sa tendre muse.

Il semblait, d'après ces poésies, que cette jeune personne eût vraiment souffert d'une manière prodigieuse. L'idée du suicide lui était familière. Elle souhaitait fréquemment la mort. Une rose fanée lui faisait tant de peine que vous eussiez cru qu'elle allait mourir de douleur. Il était surprenant qu'une jeune personne, qui avait eu tout le confort désirable à la maison et en pension, et qui n'avait aucun sujet apparent de se plaindre, eût tant souffert, eût trouvé le moyen d'arriver à un tel océan de passion et de déses-

poir (comme un mauvais garnement qui veut aller sur mer), et que, s'y étant embarquée, elle eût survécu à ces tempêtes. Quel talent elle avait dû avoir pour pleurer, puisqu'elle avait pu répandre une si grande quantité de larmes !

Il est vrai qu'elles n'étaient pas particulièrement amères, les larmes de miss Blanche ; mais Pen, qui lut ses vers, les trouva très-bien pour une femme, et écrivit lui-même quelques strophes à son adresse. Ses vers furent très-violents et passionnés, très-ardents, doux et énergiques ; et non-seulement il écrivit ces vers, mais encore, ô le scélérat ! ô le trompeur ! il changea et appropria au nom de baptême de miss Blanche Amory d'anciennes poésies qu'il conservait et qui avaient été composées pour une certaine miss Emily Fotheringay.

Tome 1 · 24

Dans chaque maison, il y a un squelette caché quelque part, et c'est peut-être une consolation pour certains malheureux, de penser que les plus heureux et les plus riches de leurs voisins ont leurs misères et leurs causes d'inquiétude. Blanche, notre innocente petite muse, qui chantait si gentiment, et causait d'une manière si agréable que vous eussiez cru qu'elle apportait un rayon de soleil partout où elle allait, Blanche était le squelette, ou la misère, ou la scie, ou la Némésis de Clavering-House et de la plupart de ses habitants. De même qu'un petit caillou dans votre soulier ou sous le fer de votre cheval suffit pour mettre à la torture l'animal ou le piéton, et pour faire du voyage un ennui ; ainsi, dans la vie, un petit obstacle est suffisant pour empêcher votre

marche et vous soumettre à des inquiétudes, à des contrariétés sans fin. Qui eût deviné qu'une aussi souriante petite fée que Blanche Amory pût être une cause de discorde dans une famille ?

« Ah ! Strong, dit un jour le baronnet, tandis qu'il jouait au billard après dîner avec le capitaine, tout en fumant un cigare, ce grand déboutonneur de secrets ; ah ! Strong, plût au diable que votre femme fût morte !

— Tel est aussi mon désir… Quel carambolage, par Jupin !… Mais elle ne mourra pas ; elle vivra éternellement… vous verrez qu'elle fera comme je dis. Pourquoi la souhaitez-vous hors des gonds, Frank, mon enfant ? demanda le capitaine Strong.

— Parce que vous pourriez alors épouser mamselle. Elle n'est pas laide. Elle aura dix mille livres sterling, et c'est un bon brin d'argent pour un pauvre diable tel que vous, répondit d'un ton traînard l'autre gentleman. Et, pardieu ! Strong, je la déteste tous les jours de plus en plus. Je ne puis la supporter, Strong, non, pardieu !

— Je ne voudrais pas d'elle pour deux fois cette somme, dit le capitaine Strong en riant. Je n'ai de ma vie vu un tel petit démon.

— J'ai envie de l'empoisonner, reprit le sentencieux baronnet ; oui, par Jupin ! j'en ai envie.

— Mais qu'a-t-elle donc fait de nouveau ? demanda son ami.

— Rien de particulier, répondit sir Francis ; toujours ses vieilles malices. Cette fille a si bien le chic de rendre un chacun misérable, que, le diable m'emporte ! c'est une chose tout à fait surprenante. Hier soir, à dîner, elle a été cause que la gouvernante s'est levée de table au milieu du repas, toute en larmes. Un

peu plus tard, comme je passais devant la chambre de Frank, j'entendis le pauvre petit gueux qui hurlait dans les ténèbres, et j'appris que sa sœur lui avait fait une peur de diable, en lui contant un tas d'histoires sur le revenant qui hante le château. À goûter, elle a joué un tour à milady ; et, quoique ma femme soit une sotte, c'est une bonne âme : le diable m'emporte si ce n'est pas une bonne âme !

— Qu'est-ce que mamselle lui a fait ? demanda Strong.

— Eh ! le diable m'emporte si elle ne s'est pas mise à parler de feu Amory, mon prédécesseur ! répondit le baronnet avec une grimace. Elle tira du keepsake une image, en disant que, pour sûr, c'était tout le portrait de son cher papa. Elle voulait savoir où était la tombe de son père. Le diable emporte son père ! Toutes les fois que miss Amory parle de lui, lady Clavering fond en larmes, et ce petit démon parle de lui tout exprès pour irriter sa mère. Aujourd'hui, quand elle a recommencé, je me suis mis dans une fureur extrême ; je lui ai dit que j'étais son père, moi, et je ne sais quoi encore. Alors, monsieur, elle s'est retournée contre moi.

— Et qu'a-t-elle dit de vous, Frank ? demanda M. Strong, toujours riant, à son patron et ami.

— Elle a dit, corbleu ! que je n'étais pas son père, que je n'étais pas capable de la comprendre, que son père avait dû être un homme de génie, de sentiments délicats, que sais-je ? tandis que j'avais, moi, épousé sa mère pour son argent.

— Eh bien ! n'est-ce pas la vérité ?

— Quoique ce soit la vérité, ce n'en est pas plus agréable à entendre, savez-vous ? répondit sir Francis Clavering. Je ne suis pas un homme lettré, moi ; mais je ne suis pas non plus la sot pour qui elle me prend. Je ne sais comment cela se fait, maie elle parvient toujours à m'enfoncer, comprenez-vous ? Avec sa calme sérénité et son maudit air sentimental, elle fait tourner toute la maison autour d'elle. Je voudrais qu'elle fût morte, Ned.

— Tout à l'heure, c'était ma femme dont vous souhaitiez la mort, » répliqua Strong, toujours en bonne humeur.

Àquoi le baronnet riposta, avec sa candeur accoutumée :

« Ma foi ! quand je Suis assommé par quelqu'un, je souhaite sa mort, et je voudrais de tout mon cœur que mamselle fût au fond d'un puits. »

La candide conversation que nous venons de rapporter montrera que notre petite amie, si accomplie, avait quelques singularités, ou défauts de caractère, qui ne la rendaient pas très-populaire. C'était une jeune fille douée de quelques talents, très-sympathique, très-versée en littérature, mais vivant, comme beaucoup d'autres génies, avec des parents qui ne pouvaient la comprendre. Ni sa mère ni son beau-père n'avaient le goût des lettres. Bell's Life et le Racing Calendar, voilà à quoi se bornaient les lectures du baronnet ; quant à lady Clavering, elle écrivait encore comme une écolière de treize ans, et avec un mépris extraordinaire pour la grammaire et l'orthographe. Or, miss Amory sentait vivement qu'elle n'était pas appréciée et qu'elle vivait avec des personnes qui n'étaient pas ses égales en intelligence, et dont la conversation ne roulait que sur les sujets les plus vulgaires ; aussi ne perdait-elle aucune occasion de montrer sa supériorité

sur les membres du cercle de famille ; non-seulement elle était une martyre, mais elle prenait soin de le faire savoir à tout le monde. Si elle souffrait cruellement, comme elle le disait et comme elle le pensait, faut-il s'étonner qu'une jeune personne d'une aussi délicate sensibilité se plaignît et pleurât beaucoup ? La vie n'est rien sans sympathie, et n'eût-ce pas été manque de franchise, chez Blanche, d'affecter une gaieté qu'elle ne sentait pas, ou de feindre du respect pour ceux qu'il lui était tout à fait impossible de respecter ? Si l'on défend à une femme-poète de pleurer sur son sort, à quoi lui servira sa lyre ? Blanche ne jouait sur la sienne que les airs les plus tristes ; elle chantait des élégies sur ses espérances mortes, des chants funèbres sur ses premiers amours glacés par la froide température au milieu de laquelle elle vivait ; et cela ne convenait-il pas à un si triste destin et à une muse si mélancolique ?

Comme nous avons dit, ses malheurs réels n'avaient pas été jusqu'à présent très-considérables ; mais ses chagrins étaient, comme ceux de la plupart d'entre nous, au fond de son cœur, et ce cœur étant triste et habituellement mécontent, il n'est pas étonnant qu'elle pleurât. Aussi, Mes larmes tombaient-elles de ses yeux, chaque jour, à volonté ; elle pouvait fournir une quantité illimitée de pleurs, et la faculté d'en répandre ne faisait que s'accroître par la pratique : car la sensibilité, comme une autre maladie dont parle Horace (je regrette, mesdames, de dire que cette maladie a nom hydropisie), s'augmente par le laisser-aller, de façon que plus vous pleurez, plus vous voudrez et pourrez pleurer.

Mamselle avait commencé de très-bonne heure à ruisseler. Depuis l'époque où sa sensibilité s'était éveillée pour la première

fois, Lamartine était son poète favori, et elle avait ensuite développé son esprit par une étude assidue des grands auteurs modernes de la France. À seize ans, il n'y avait pas un roman de Balzac ni de Georges Sand que l'infatigable petite créature n'eût dévoré ; et, quoiqu'elle sympathisât fort peu avec ses parents, elle avait des amis et des parents, disait-elle, dans le monde des esprits : la tendre Indiana, la passionnée et poétique Lélia, l'aimable Trenmor, ce noble forçat, cet ange des galères ; le bouillant Sténio, et les autres innombrables héros des romans français. Elle avait été amoureuse du prince Rodolphe et du prince Djalma, tandis qu'elle était encore en pension, et avait décidé, avec Indiana, la question du divorce et des droits de la femme, alors qu'elle portait encore le tablier. L'impétueuse petite demoiselle jouait à l'amour avec ces illustres créatures de l'imagination, comme un peu auparavant elle avait joué à la maternité avec sa poupée. Jolis petits esprits poétiques ! il est curieux de les voir occupés de leurs jouets. Aujourd'hui le héros aux yeux bleus est le favori, et celui aux yeux noirs est relégué tout au fond de l'armoire. Demain peut-être les yeux bleus seront-ils abandonnés à leur tour, et quelque odieux petit misérable au nez roussi, à la chevelure arrachée, et n'ayant pas d'yeux du tout, prendra la première place dans l'affection de mamselle, et sera caressé et bercé dans ses bras.

Comme les romanciers passent pour tout savoir, jusqu'aux secrets des cœurs de femmes, secrets qu'ignorent peut-être elles-mêmes les propriétaires de ces cœurs, nous pouvons dire que, à onze ans, M Betsy, ainsi qu'on appelait alors miss Amory, avait éprouvé de tendres sentiments pour un jeune Savoyard, joueur d'orgue à Paris, qu'elle s'obstinait à croire un prince dérobé à ses parents ; qu'à douze ans, un vieux et affreux maître de dessin

(mais, hélas ! quel âge et quels défauts personnels sont à l'épreuve de l'amour des femmes ?) avait fait palpiter son jeune cœur ; et qu'à treize ans, lorsqu'elle était dans l'institution de M de Caramel aux Champs-Élysées, maison qui est, comme on sait, porte à porte avec le pensionnat de garçons tenu par M. Rogron, chevalier de la Légion d'honneur, une correspondance par lettres s'établit entre la séduisante Betsy et deux jeunes élèves du collège Charlemagne, pensionnaires du chevalier Rogron.

Dans l'alinéa qui précède, notre jeune amie est appelée par un nom de baptême différent de celui qu'elle portait lorsque nous lui avons été présenté plus tard. Le fait est que miss Amory, qu'on appelait mamselle à la maison, avait été réellement baptisée Betsy, et qu'elle s'était couronnée du nom de Blanche par son propre caprice et sa propre volonté. Et l'arme que le baronnet, son beau-père, tenait suspendue sur sa tête, c'était la menace terrible de l'appeler publiquement de son nom de Betsy. Il parvenait ainsi parfois à soumettre à l'ordre la jeune rebelle.

Nous venons de parler de poupées d'enfants et de la manière dont ces petites créatures caressent ou abandonnent leurs joujoux chéris ; cette histoire montrera probablement que miss Blanche traitait ses poupées vivantes avec la même inconstance enfantine. Elle avait eu déjà une foule d'amies et de favorites, et gardait, dans le coffret qui contenait ses trésors, tout un petit musée de boucles de cheveux, recueillies dans le cours de son existence sentimentale. Quelques-unes de ses chères amies s'étaient mariées, d'autres avaient changé de pensionnat. Une sœur chérie, qui avait quitté la maison de M de Caramel, elle l'avait retrouvée, ô horreur ! chez un épicier de la rue du Bac ; sa mignonne Léocadie tenait les livres de son père. Bref, Blanche

avait eu bien des désappointements, bien des séparations, bien des désillusionnements, comme elle disait dans son gentil jargon ; elle avait Tu et souffert beaucoup pour une si jeune femme. Mais c'est le sort des cœurs sensibles de souffrir, c'est le sort de la tendresse confiante d'être trompée ; elle savait que ces douleurs et ces désappointements précoces étaient des peines inséparables du génie.

Cependant elle s'arrangeait pour rendre son honnête femme de mère aussi malheureuse que possible en ces circonstances, et nous avons vu que son digne beau-père souhaitait la voir morte. À l'exception du capitaine Strong, dont l'invincible bonne humeur était à l'épreuve de tous ses sarcasmes, la petite Blanche gouvernait toute la maison par sa langue. Si lady Clavering disait des nasperches pour des asperges, ou un hobjet pour un objet, comme cela arrivait parfois à cette infortunée dame, mamselle la reprenait avec calme et effrayait si fort la bonne âme, qu'en cherchant à éviter certaines fautes de prononciation, elle tombait dans d'autres beaucoup plus fréquentes, parce qu'elle voyait les yeux de sa fille fixés sur elle.

Il n'est pas à supposer, considérant l'immense intérêt qu'avait excité dans Clavering l'arrivée de la famille à Clavering-Park, que M Fribsby, seule de tous les habitants de la bourgade, fût demeurée indifférente et impassible. Dès la première apparition de la noble famille à l'église, M Fribsby avait remarqué tous les objets de toilette de ces dames, depuis les chapeaux jusqu'aux brodequins ; elle avait même examiné le costume des soubrettes dans le banc qui leur était assigné. Nous craignons bien que, ce jour-là, le sermon du docteur Portman, quoique ce fût une de ses compositions les plus anciennes et les plus estimées, n'ait fait que peu

d'impression sur M Fribsby. Très-peu de jours après, elle s'était ménagé une entrevue dans l'appartement de la gouvernante avec la principale femme de chambre de lady Clavering ; et bientôt elle eut le bonheur d'apprendre que lady Clavering et miss Amory avaient favorablement accueilli ses cartes imprimées en français et en anglais, et par lesquelles elle faisait savoir qu'elle recevait les plus nouvelles modes de M Victorine, sa correspondante à Paris, et qu'elle se chargeait des robes de cour et de bal pour toute la noblesse et la gentry du comté.

Mistress Bonner, la femme de chambre de lady Clavering, devint bientôt une grande habituée du salon de M Fribsby, et se régala très-souvent aux frais de la modiste. Quelques tasses de thé vert, les médisances du monde, des brioches toutes chaudes et un roman à lire, voilà ce que M Fribsby tenait à la disposition de mistress Bonner toutes les fois que celle-ci avait liberté de passer la soirée en ville. Et elle trouvait le temps de se livrer à ces plaisirs beaucoup plus souvent que sa cadette, la femme de chambre de miss Amory, qui avait rarement un jour de congé, et que l'inexorable petite muse, sa maîtresse, faisait travailler comme une fille des manufactures.

La muse aimait à être vêtue convenablement, et, comme elle avait l'imagination fort vive et un désir de changement très-poétique, il lui prenait tous les jours des envies de changer ses atours. La femme de chambre était faiseuse de robes (elle avait appris cet art à Paris, avant d'entrer au service de miss Blanche), et elle était occupée du matin jusqu'au soir à changer et refaire les vêtements de miss Amory. Elle se levait de grand matin et se couchait fort tard, pour obéir aux incessants caprices de sa jeune maîtresse. Elle était fille de respectables parents anglais. Il y a

beaucoup d'Anglais établis à Paris, qui ont vu des jours meilleurs, qui ne sont pas tout à fait ruinés, qui ne vivent pas exclusivement de la charité publique, mais qui ne peuvent cependant s'en passer totalement. Comme son père était estropié, incapable de travailler, et que, si elle était retournée à la maison, elle n'eût fait que rendre le fardeau plus pesant et ajouter à la misère de sa famille, la pauvre Pincott était encore bien aise de rester là où elle gagnait sa vie et pouvait même envoyer quelques petits secours à ses parents.

Notre muse, avec la candeur qui la distinguait, ne manquait pas de rappeler à sa femme de chambre l'état réel des choses.

« Je devrais vous renvoyer, Pincott, car vous êtes beaucoup trop faible, et vos yeux s'en vont, et vous pleurnichez toujours, et vous avez toujours affaire au médecin ; mais je veux que vos parents aient de quoi vivre à la maison, et c'est pour l'amour d'eux, entendez-vous, que je vous supporte, » disait la chère Blanche à sa timide petite soubrette. Ou bien : « Pincott, votre mauvaise mine, vos manières serviles et vos yeux rouges me donnent positivement la migraine ; et je crois que je vous ferai mettre du fard pour que vous paraissiez un peu plus gaie. » Ou bien : « Pincott, je ne puis supporter, même pour l'amour de vos parents affamés, que vous m'arrachiez ainsi les cheveux de la tête ; et vous me ferez plaisir de leur écrire et de leur dire que je me passerai de vos services. » Après ces discours, et lorsque Blanche avait tenu la pauvre fille tremblante pendant une heure à la peigner (la demoiselle aimait à se faire peigner en lisant un de ses romans français favoris), elle se couchait à une heure et disait : « Pincott, vous pouvez me baiser. Bonne nuit. Vous me feriez plaisir de tenir ma

robe rose prête pour le matin. » Puis, ayant donné un Dieu vous bénisse à sa soubrette, elle se retournait et se mettait à dormir.

La muse pouvait rester couchée aussi longtemps qu'elle en avait envie, le matin, et elle profitait de ce privilège ; mais il fallait que Pincott se levât de très-bonne heure pour faire la tâche que sa maîtresse lui avait imposée. Aussi se montrait-elle le lendemain avec les mêmes yeux rouges et la même figure hâve dont la tristesse déplaisait si fort à miss Amory, qui s'irritait de voir que sa servante s'obstinât à être et à paraître malheureuse et souffrante. Ce n'est pas que Blanche se crût jamais une maîtresse sévère. Au contraire, elle était parfois tout à fait l'amie de Pincott ; elle fit même quelques très-jolis vers sur la pauvre petite femme de chambre, dont le cœur était bien loin. Notre bien-aimée Blanche était une personne supérieure, et comptait être servie comme telle.

Je ne sais pas s'il y a, dans ce monde, d'autres dames qui traitent de même leurs domestiques et leurs inférieurs ; la chose, toutefois, est possible. Or, la tyrannie qu'elles exercent sur leurs subordonnés, et les angoisses qu'elles leur font souffrir avec une voix si douce et le fade sourire des personnes du monde, sont aussi cruelles que les coups de fouet distribués avec des jurons par un marchand d'esclaves.

Mais Blanche était une muse, une délicate petite créature toute tremblante et facile à exciter, dont les yeux se remplissaient de larmes à la moindre émotion. Qui sait si ce n'était pas la délicatesse même de sa sensibilité qui la rendait si susceptible ? Il suffit de toucher un papillon pour l'écraser. Le vulgaire n'a pas d'idée de la sensibilité d'une muse.

De sorte que Pincott, étant occupée jour et nuit à ourler, à piquer, à découdre, à peigner, à repasser et à gaufrer pour sa maîtresse, et à lui faire la lecture quand elle était couchée (car la pauvre fille possédait les deux langues et avait une voix charmante), ne pouvait prendre part aux soirées de M Fribsby. Ajoutons qu'on ne l'y regrettait pas beaucoup, et qu'on ne la regardait pas comme assez importante pour tâcher de l'avoir.

Mais il était un autre membre de l'établissement de Clavering qui devint un hôte constant de notre amie, la modiste. Nous voulons parler du chef de la cuisine, M. Mirobolant, avec qui M Fribsby se lia bientôt intimement.

N'étant pas accoutumés aux manières ni à la société des Français, les rustiques habitants de Clavering n'accueillirent pas M. Alcide aussi favorablement que ce gentleman l'eût pu désirer. Par une après-midi d'un jour d'été, où l'on n'avait pas besoin de ses services au manoir, il se promenait fort innocemment au milieu d'eux, vêtu de son costume favori : paletot vert clair, gilet de velours cramoisi à boutons de verre bleu, pantalon écossais très-large, cravate de satin orange, brodequins de drap à bouts de cuir verni. Tel était, avec une calotte brodée d'or, une canne à pomme richement dorée, et autres babioles de même goût, son costume de fête habituel ; il se flattait de n'avoir rien de remarquable (à moins, toutefois, que la beauté de sa personne n'attirât les regards), et croyait avoir l'air d'un élégant du beau monde de Paris.

Il descendait donc ainsi la rue, souriant et lançant des œillades assassines à toutes les femmes qu'il rencontrait, regardant par les fenêtres et par-dessus les haies, partout où il voyait des femmes assises à respirer l'aimable fraîcheur du soir. Mais Betsy, la servante de mistress Pybus, se recula en poussant un

Dieu nous bénisse ! lorsque Alcide la lorgna par-dessus le buisson de laurier ; les demoiselles Baker et leur maman ouvrirent de grands yeux étonnés à sa vue, et bientôt une foule de gamins déguenillés quittèrent les pâtés de boue qu'ils faisaient dans la rue, pour suivre l'intéressant étranger.

D'abord il crut que c'était l'admiration qui attirait cette foule à sa suite, et il continua son chemin, enchanté de pouvoir si facilement donner aux autres tant d'innocente joie. Mais les petits enfants et les fabricants de pâtés de boue furent bientôt accompagnés de gaillards plus grands ; puis une troupe de garçons et de filles, qui sortaient à cette heure de la manufacture, se joignirent à la multitude et commencèrent à rire, à goguenarder, à huer, à crier des injures au Français. Les uns appelaient : « Frenchy ! Frenchy ! » Les autres criaient : « Grenouilles ! grenouilles ! » et l'un d'eux lui demanda une mèche de ses cheveux, qui étaient longs, bouclés et flottant au vent. À la fin, le pauvre artiste reconnut qu'il était un objet de dérision plutôt que de respect pour la grossière et rieuse populace.

C'est en ce moment que M Fribsby découvrit l'infortuné et le cortège qu'il avait à ses trousses ; elle entendit les cris méprisants dont il était assailli. Elle sortit de sa chambre en toute hâte et traversa la rue, se dirigeant vers l'étranger persécuté ; elle lui tendit la main, et, lui adressant la parole en français, l'invita à entrer chez elle… Puis, quand elle l'eut abrité derrière sa porte, elle se posta bravement sur le seuil, en face des garçons et des filles de la manufacture, qui lui décochaient force lardons ; elle leur dit qu'ils n'étaient qu'un tas de lâches d'insulter ainsi un pauvre homme qui ne pouvait parler leur langue et qui était seul et sans protection. La troupe poussa quelques huées et fit entendre

quelques applaudissements ironiques ; mais elle n'en sentit pas moins la force de l'allocution de M Fribsby, et se retira devant elle : car la vieille dame était assez respectée à Clavering, où sa bonté et son originalité lui avaient fait beaucoup d'amis.

Le pauvre Mirobolant fut ravi d'entendre le langage de son pays, tout écorché qu'il fût. Les Français nous pardonnent notrp mauvaise prononciation beaucoup plus facilement que nous n'excusons leur mauvais anglais ; ils écouteront souvent nos fautes pendant toute une longue conversation sans éprouver la moindre envie de rire. L'artiste délivré jura à M Fribsby qu'elle était son ange gardien, et qu'il n'avait pas encore rencontré tant d'amabilité et de politesse parmi les Anglaises. Il fut pour elle aussi poli et aussi prodigue de compliments que s'il eût parlé à la plus belle et à la plus noble lady : car Alcide Mirobolant rendait hommage à sa manière à tout le sexe féminin ; il n'y avait pas pour lui, disait-il, de distinction de rangs dans le royaume de la beauté.

Une crème à l'ananas, une mayonnaise de homard qu'il espérait n'être pas indigne de sa main ni de celle à qui il avait l'honneur d'en faire hommage, et une boîte de fruits confits de Provence, furent apportés le lendemain à la modiste par un des aides de camp du chef. La corbeille contenait en outre un galant billet à l'adresse de l'aimable M Fribsby.

« Votre bonté, disait Alcide, a créé une oasis dans le désert de mon existence. Votre suavité contrastera toujours dans ma mémoire avec la grossièreté de la rustique population qui ne mérite pas de posséder un joyau tel que vous. »

L'intimité la plus étroite naquit entre la modiste et le chef de cuisine ; mais j'ignore si c'est avec plaisir ou mortification que

madame recevait les protestations d'amitié du jeune Alcide, car il s'obstinait à l'appeler la respectable Fribsby, la vertueuse Fribsby, disant qu'il la regarderait comme sa mère, dans l'espoir qu'elle voudrait bien le considérer comme son fils.

« Ah ! il n'y a pas si longtemps, pensait Fribsby, que des paroles exprimant un attachement bien différent m'ont été dites en ce cher langage français. »

Et elle soupirait en regardant le portrait du carabinier : car c'est chose surprenante de voir rester jeunes les cœurs de gens dont les têtes ont besoin de perruques ou de teinture pour les cheveux. En ce moment, M Fribsby, comme elle le dit au jeune Alcide, se sentait aussi romanesque qu'une fille de dix-huit ans.

Quand la conversation prenait ce tour (et, dans les premiers temps, M Fribsby le lui faisait prendre souvent), Alcide la détournait toujours poliment vers un autre sujet : il persistait à considérer la bonne modiste comme sa mère ; il ne voulait lui reconnaître aucune autre capacité, et l'aimable dame fut bien forcée de se contenter de cette parenté, lorsqu'elle eut découvert que le cœur de l'artiste était engagé ailleurs.

Alcide ne tarda pas à lui décrire le sujet et l'origine de sa passion.

« Je lui fis ma déclaration, dit-il en mettant la main sur son cœur, d'une manière aussi nouvelle qu'elle était, je le pense, agréable. Où l'amour ne peut-il pénétrer, respectable madame Fribsby ? Cupidon est le père de l'invention… Je demandai aux domestiques quels étaient les plats que mademoiselle mangeait avec le plus de plaisir ; et j'élevai ma petite batterie en conséquence. Un jour que ses parents étaient allés dîner dans le

monde (et j'ai le regret de dire qu'un dîner grossier chez quelque restaurateur des boulevards ou du Palais-Royal faisait, paraît-il, les délices de ces incultes personnages), la charmante miss invita quelques camarades de pension, et je m'évertuai à faire un petit repas qui fût du goût de palais si jeunes et si délicats. Elle porte l'aimable nom de Blanche. Le voile de la jeune fille est blanc ; les roses de sa couronne sont blanches. Je décidai que mon dîner serait aussi immaculé que la neige nouvellement tombée. À l'heure accoutumée, au lieu du grossier gigot à l'eau qu'on servait ordinairement sur sa trop simple table, je lui envoyai un petit potage à la reine,... à la reine Blanche, comme je le baptisai ce jour-là, un potage aussi blanc que le teint de mademoiselle, et que je composai d'amandes et de la crème la plus odorante. J'offris ensuite sur son autel un filet de merlan à l'Agnès, et un plat fort délicat que j'appelai éperlans à la sainte Thérèse, et dont ma charmante miss mangea avec plaisir. Ce premier service fut suivi de deux entrées de ris de veau et de poulet. La seule chose brune que je me permis pour ce repas fut un petit rôti d'agneau, que je couchai sur une prairie d'épinards garnis de croustillons qui représentaient des brebis, et ornés de pâquerettes et autres fleurs sauvages. Puis vint mon second service : un pouding à la reine Élisabeth, princesse vierge, comme M Fribsby le sait ; un plat d'œufs de pluvier couleur d'opale, que j'appelai nid de tourtereaux à la roucoule, parce que j'avais mis au milieu de ces œufs deux de ces tendres volatiles se becquetant (ils étaient faits de beurre) ; une corbeille contenant de petits gâteaux d'abricots, que toutes les jeunes filles adorent, et une gelée au marasquin, douce, insinuante, enivrante comme le regard de la beauté. Je donnai à cette gelée le nom d'ambroisie de Calypso à la souveraine de mon cœur. Et quand arriva la glace, une glace-plombières avec des cerises, quelle

forme pensez-vous, madame Fribsby, que je lui aie donnée ? Celle de deux cœurs percés d'une flèche sur laquelle je venais de mettre un voile de mariée en dentelle de papier, surmonté d'une virginale couronne de fleurs d'oranger. Je montai jusqu'à la porte de la salle à manger pour savoir l'effet de cette entrée. Ce ne fut qu'un cri d'admiration. Les trois jeunes filles remplirent leurs verres d'aï pétillant et me portèrent un toast. Je l'entendis… J'entendis miss Blanche parler de moi ; elle s'écria : « Dites à M. Mirobolant que nous le remercions, que nous l'admirons, que nous l'aimons ! » Mes jambes se dérobèrent presque sous moi pendant qu'elle parlait.

« Depuis ce jour, comment douter que le jeune artiste ait fait quelques progrès dans le cœur de la miss anglaise ? Je suis modeste, mais mon miroir me dit que je ne suis pas laid. D'autres victoires m'ont convaincu de ma beauté.

— Ô homme dangereux ! s'écria la modiste.,

— Les blondes miss d'Albion ne voient, dans les épais habitants de leur lie brumeuse, rien qui puisse se comparer avec l'ardeur et la vivacité des enfants du Midi. Nous apportons notre soleil avec nous ; nous sommes Français et accoutumés à vaincre. N'étaient cette affaire de cœur et la détermination que j'ai prise d'épouser une Anglaise, pensez-vous que je resterais dans cette famille, dans cette île, qui n'est pourtant pas tout à fait ingrate puisque j'y ai trouvé une tendre mère dans la respectable M Fribsby ? Mon génie s'userait dans la compagnie de ces rustres ; ces insulaires carnivores ne peuvent comprendre la poésie de mon art. Non, les hommes sont odieux ; mais les femmes, ah ! les femmes, je l'avoue, sont séduisantes ! J'ai juré d'en épouser une ; et, comme je ne puis courir vos marchés et en acheter

une, selon l'usage du pays, j'ai résolu d'adopter une autre coutume, d'enlever une jeune personne et de gagner Gretna-Green avec elle. La blonde miss viendra. Elle est fascinée. Ses yeux me l'ont appris. La blanche colombe n'attend que le signal de prendre la fuite.

— Êtes-vous en correspondance avec elle ? demanda Fribsby tout étonnée, et ne sachant pas si c'était la jeune fille ou l'amoureux que trompait une illusion romanesque.

— Je corresponds avec elle par le moyen de mon art. Elle mange des mets que je fais exprès pour elle. Je lui insinue ainsi mille choses qu'elle comprend, car elle est parfaitement spirituelle. Mais j'ai besoin d'autres intelligences auprès d'elle.

— Il y a Pincott, sa femme de chambre, » dit M Fribsby, qui, par aptitude naturelle ou par éducation, semblait avoir quelque science des affaires de cœur. Mais à cette suggestion le front du grand artiste s'assombrit.

« Madame, répliqua-t-il, il est des sujets sur lesquels un galant homme devrait se taire ; cependant, s'il ne garde pas le secret, l'inconvenance est surtout excusable vis-à-vis de sa meilleure amie, de sa mère adoptive. Sachez donc qu'il y a une cause à l'hostilité de miss Pincott contre moi, une cause qui n'est pas rare chez les personnes de votre sexe : la jalousie.

— Monstre perfide ! s'écria la confidente.

— Hélas ! non, reprit l'artiste d'une voix de basse-taille et avec un accent tragique digne de la Porte-Saint-Martin et de ses mélodrames favoris ; non pas perfide, mais fatal. Oui, je suis un homme fatal, madame Fribsby. Inspirer des passions sans espoir,

telle est ma destinée. Je ne puis empêcher les femmes de m'aimer. Est-ce ma faute si cette jeune femme languit et dépérit à vue d'œil, consumée par une flamme à laquelle je ne puis répondre ? Écoutez ! il est, dans cette famille, d'autres personnes tout aussi malheureuses. La gouvernante du jeune milord m'a rencontré à la promenade, et m'a regardé d'une manière qui n'admet qu'une seule interprétation. Et milady elle-même, qui est d'âge mûr, mais qui a dans les veines du sang oriental, a adressé une ou deux fois à l'artiste solitaire des compliments qui ne peuvent donner lieu à méprise. Je fuis la maison, je cherche la solitude, je subis ma destinée. Je ne puis épouser qu'une femme, et j'ai résolu que ce serait une femme de votre nation. Et, si toutefois sa fortune est suffisante, je crois que miss Blanche serait celle qui me conviendrait le mieux. Je voudrais connaître sa fortune avant de l'emmener à Gretna-Green. »

Alcide était-il un conquérant aussi irrésistible que son fameux homonyme, ou bien avait-il seulement le cerveau fêlé ? Nous abandonnons cette question au jugement du lecteur. Mais celui-ci, s'il a eu l'avantage de connaître beaucoup de Français, en a peut-être rencontré quelques-uns qui s'estimaient presque aussi invincibles, et qui, à les en croire, avaient fait autant de ravages dans les cœurs des Anglaises.

Tome 1 · 25

Nos lecteurs ont déjà entendu la franche opinion de sir Francis Clavering sur la femme qui lui avait donné sa fortune et qui lui avait rendu sa patrie et son domaine. Nous devons avouer que le

baronnet ne se trompait pas de beaucoup dans l'appréciation qu'il faisait de son épouse, et que lady Clavering n'était ni la plus sage ni la mieux élevée des femmes. Elle avait passé environ deux ans dans un pensionnat situé en un des faubourgs de Londres, que, jusqu'à sa mort, elle s'obstina à appeler Ackney, et d'où elle avait dû sortir à quinze ans pour rejoindre son père à Calcutta. C'est dans cette traversée, à bord du navire Ramchunder, de la Compagnie des Indes, capitaine Bragg, le même sur lequel elle était venue en Europe deux ans auparavant, qu'elle fit la connaissance de M. Amory, son premier mari, qui était troisième lieutenant.

Nous n'allons pas entrer dans le détail des événements de la jeunesse de lady Clavering ; mais le capitaine Bragg, qui avait charge de ramener miss Snell à son père (M. Snell était un des consignataires du capitaine, et propriétaire partiel du Ramchunder et de plusieurs autres navires), eut sujet de mettre le rebelle coquin de lieutenant aux fers jusqu'à leur arrivée au Cap, où il laissa son subordonné. Après un voyage orageux et périlleux, durant lequel le Ramchunder, la cargaison et les passagers coururent de grands dangers, il remit enfin sa pupille à son père à Calcutta.

Quelques mois après, Amory fit son apparition à Calcutta ; il s'était engagé comme matelot sur un navire partant du Cap. Il épousa la fille du riche attorney en dépit de ce vieux spéculateur, s'établit planteur d'indigo et échoua, s'établit agent d'affaires et échoua de nouveau, s'établit éditeur du Sunderbund Pilot et échoua une troisième fois. Durant le cours de ces transactions commerciales et de ces désastres, il ne cessa de se quereller avec son beau-père et avec sa femme, et il termina enfin sa carrière

avec un scandale tel, qu'il se vit forcé de quitter Calcutta pour la Nouvelle-Galles du Sud. C'est sans doute dans le temps de ces malheureuses spéculations que M. Amory fit la connaissance de sir Jasper Rogers, le respectable juge de la cour suprême de Calcutta, duquel nous avons parlé ci-devant ; et, comme il faut que la vérité soit connue, c'est parce qu'il abusa du nom de son beau-père, qui écrivait fort bien et n'avait nul besoin d'un secrétaire, que la fortune délaissa enfin M. Amory et le fit renoncer à lutter de nouveau contre elle.

Le public européen, qui ne lit pas habituellement les comptes rendus des procès de Calcutta, ne connaissait pas ces faits comme les habitants du Bengale. Mistress Amory et son père voyant que l'Inde n'était plus un agréable séjour pour cette dame, il fut résolu qu'elle retournerait en Europe, où elle arriva avec sa petite fille Betsy ou Blanche, alors âgée de quatre ans. Elles étaient accompagnées de la bonne de Betsy, personne que nous avons présentée au lecteur dans le chapitre précédent, en qualité de femme de chambre et de confidente de lady Clavering, et sous le nom de mistress Bonner. Le capitaine Bragg leur loua une maison dans le voisinage de sa propre demeure, située dans Pocklington-Street.

Ce fut un rude et triste été, et la pluie tomba tous les jours pendant les premières semaines qui suivirent l'arrivée de mistress Amory. Bragg était très-hautain et très-désagréable ; il semblait honteux ou désireux de se débarrasser de la dame indienne. Elle croyait que tout Londres s'entretenait du désastre de son mari, et que le roi et la reine et les directeurs de la Compagnie des Indes étaient instruits de sa malheureuse histoire. Son père lui faisait une belle pension ; elle s'ennuyait en Angleterre et ré-

solut de voyager. Elle partit donc, satisfaite d'échapper à la triste surveillance de cet odieux matamore, le capitaine Bragg.

On ne refusa pas de la recevoir dans les villes du continent où elle s'arrêta, ni dans les diverses pensions où elle payait royalement sa place. Sans doute elle disait Ackney pour Hackney, quoique d'ailleurs elle parlât l'anglais avec un petit nasillement étranger fort curieux et qui n'avait rien de déplaisant ; elle s'habillait d'une manière étonnante ; elle se faisait remarquer par son goût pour la table et les boissons, et elle préparait du curry et du pilau dans toutes les pensions qu'elle fréquentait ; mais ses singularités de langage et de manières ne faisaient que donner du piquant à sa société : bref, mistress Amory devint justement populaire. Elle était la plus gaie, la plus généreuse, la meilleure des femmes. Elle se mettait de toutes les parties de plaisir, qui que ce fût qui les proposât. Elle apportait aux pique-niques trois fois plus de champagne, de volaille et de jambon que les autres. Elle louait plusieurs loges pour le spectacle et prenait pour le bal masqué une masse de billets, qu'elle distribuait gratis à tout le monde. Elle payait les maîtres de la pension plusieurs mois à l'avance ; elle secourait continuellement de sa bourse de pauvres lions à moustaches et de pauvres douairières dont l'argent était en retard. C'est ainsi qu'elle vagua par toute l'Europe, se montrant à Bruxelles, à Paris, à Milan, à Naples, à Rome, suivant ses caprices. La nouvelle de la mort d'Amory lui parvint à Rome, où se trouvait alors le capitaine Clavering, hors d'état de payer sa dépense à l'hôtel (son ami, le chevalier Strong, était dans le même cas) ; et l'excellente veuve, qui n'affectait pas de regretter vivement le garnement de mari qu'elle venait de perdre, épousa le descendant de l'ancienne famille de Clavering.

Nous voilà ramonés à l'époque où elle est maîtresse de Clavering-Park, et où le célèbre peintre Pinckney fait son portrait avec le petit Frank à côté d'elle.

Mamselle suivit sa maman dans la plupart de ses pérégrinations, et acquit ainsi une certaine expérience de la vie. Elle eut, pendant quelque temps, une gouvernante ; puis, après le second mariage de sa mère, elle jouit des avantages offerts par la célèbre institution de M de Caramel, aux Champs-Élysées. Quand les Clavering revinrent en Angleterre, elle les accompagna naturellement ; mais ce fut seulement au bout de quelques années, après la mort de son grand-père et la naissance de son petit frère, qu'elle commença à comprendre que sa position dans le monde était changée, et que miss Amory, fille de je ne sais qui, n'était qu'un très-petit personnage en comparaison de maître Francis Clavering, héritier d'un noble domaine et d'un des plus anciens titres de baronnet. Sans ce petit Frank, elle eût, malgré son père, été une héritière ; et, quoiqu'elle ne connût pas encore le prix de l'argent, dont elle ne se souciait guère, n'en ayant jamais été privée ; quoiqu'elle fût, comme nous avons vu, une romanesque petite muse, cependant elle ne pouvait éprouver de reconnaissance pour les personnes qui avaient contribué à son changement de condition ; elle ne connut même sa condition réelle que plus tard, lorsqu'elle eut acquis une plus grande expérience du monde.

Ce qu'il y avait de clair pour elle, c'est que son beau-père était faible et borné ; que sa maman oubliait ses h au commencement des mots, et n'avait de distinction ni dans ses manières ni dans son extérieur ; et que le petit Frank était un enfant gâté, un moutard hargneux, faisant toujours à sa tête, toujours lui marchant sur les pieds, renversant son dîner sur ses plus belles robes, enfin

la maintenant hors de son héritage. Aucun de ces personnages, se disait-elle, ne pouvait la comprendre : aussi son cœur solitaire languissait naturellement après d'autres attachements, et elle cherchait autour d'elle à qui donner le don précieux de son affection inoccupée.

Cette chère fille donc, soit par absence de sympathie, soit par toute autre cause, se rendait si désagréable à la maison, donnait de telles frayeurs à sa mère, et ennuyait si fort son beau-père, qu'ils désiraient, aussi vivement qu'elle pouvait le faire elle-même, de la voir s'établir. De là le souhait exprimé par sir Francis Clavering à son ami, dans le dernier chapitre ; le baronnet aurait voulu que mistress Strong fût morte, afin que le chevalier pût épouser Blanche en secondes noces.

Mais cela ne se pouvant pas, tout autre prétendant eût été le bienvenu. Un jeune élégant de bonne mine et bien élevé, comme notre ami Arthur Pendennis, était tout à fait libre de demander sa main, s'il en avait envie. Lady Clavering l'eût accueilli pour gendre à bras ouverts, s'il avait eu le courage de se présenter comme aspirant à la main de miss Amory.

M. Pen, toutefois, sans parler d'autres défauts, avait une extrême défiance de lui-même. Il était honteux de ses récents échecs, de son oisiveté, de son obscure condition, de la pauvreté où son extravagance avait réduit sa mère, et il y avait autant de vanité que de remords dans son état actuel de doute et de défiance. Comment pouvait-il espérer une conquête aussi brillante que cette Blanche Amory, qui demeurait en un beau manoir entouré d'un parc magnifique et que servaient une vingtaine de domestiques en riches livrées, tandis qu'une seule servante apportait leur maigre repas à Fairoaks, et que sa mère était obligée de

ménager et de se gêner pour joindre les deux bouts ? Des obstacles qui se fussent évanouis, s'il eût marché courageusement au-devant d'eux, lui semblaient insurmontables ; et il aimait mieux désespérer ou ajourner ses désirs, si toutefois ils étaient déjà positivement formés, que d'essayer de conquérir bravement l'objet de son ambition. Plus d'un jeune homme échoue par cette espèce d'orgueil qu'on appelle timidité, qui n'eût eu qu'à demander pour obtenir ce qu'il désirait.

Mais nous ne prétendons pas dire que Pen eût déjà reconnu sa volonté, ni qu'il fût déjà amoureux ; tout au plus songeait-il à le devenir. Miss Amory était charmante et pleine de vivacité. Elle le fascinait et le cajolait par mille artifices, ou par mille grâces et flatteries naturelles. Toutefois il y avait des raisons et des doutes cachés, outre l'orgueil et la timidité, qui l'arrêtaient. Malgré l'adresse, malgré les protestations et les fascinations de la jeune fille, la mère de Pen l'avait devinée et n'avait pas confiance en elle. Mistress Pendennis voyait Blanche légère et frivole, et découvrait en elle bien des défauts dont cette chaste et pieuse dame était blessée : défaut de respect pour ses parents et pour des choses plus sacrées encore, mondanité et égoïsme cachés sous de belles paroles, sous des expressions pleines de tendresse : voilà ce qu'Hélène croyait avoir à lui reprocher. Laure et Pen discutèrent d'abord vivement là-dessus avec la veuve ; Laure était encore enthousiaste de sa belle amie, et Pen n'était pas encore assez amoureux pour essayer de dissimuler ses sentiments. Il riait des objections d'Hélène, et s'écriait :

« Bah ! mère, vous êtes jalouse à cause de Laure ; toutes les femmes sont jalouses. »

Mais, après un ou deux mois de cette inquiète surveillance de bonne mère sur les affections de son fils, de cette vigilante sollicitude où il y avait bien un peu d'angoisse et de jalousie féminine ; lorsque Hélène vit que l'intimité paraissait faire des progrès, que les deux jeunes gens trouvaient toujours des prétextes pour se rencontrer, et que tous les jours miss Blanche était à Fairoaks ou M. Pen à Clavering-Park, la pauvre veuve commença à perdre courage ; son projet favori semblait s'évanouir ; et, cédant à sa faiblesse, elle dit un jour franchement à Pen quels étaient son but et ses désirs, qu'elle se sentait décliner, qu'elle n'avait plus longtemps à passer en ce monde, qu'elle demandait à Dieu la grâce de voir, avant de mourir, ses deux enfants unis, et qu'elle espérait être exaucée. Les derniers événements, la vie de Pen à l'Université et son ancienne passion pour l'actrice, avaient brisé le cœur de cette tendre personne. Elle sentait que son fils lui échappait, qu'il n'était plus dans le nid maternel ; et elle s'attachait avec une tendresse morbide à Laure, cette Laure que Francis au ciel lui avait léguée.

Pen baisait et calmait sa mère avec son grand air protecteur. Il avait entrevu quelque chose de ce projet ; il pensait depuis longtemps que sa mère voulait ce mariage. Laure était-elle instruite de ce désir ?

« Non pas, » répondit mistress Pendennis ; pour rien au monde, elle n'en eût dit un mot à Laure.

« Oh ! alors, c'est bien. Nous avons tout le temps ; vous ne mourrez pas encore, dit Pen à sa mère en riant. Je ne veux pas que vous parliez de mourir. Quant à la muse, elle est trop grande dame pour songer à moi, pauvre petit ; et Laure, qui sait si elle

voudrait de moi ? Elle ferait tout ce que vous lui diriez, sans doute. Mais suis-je digne d'elle ?

— Ah ! Pen, vous pourriez l'être, » répliqua la veuve.

Ce n'est pas que Pen doutât qu'il fût digne de Laure. Un indicible sentiment de plaisir et de satisfaction s'empara de lui, lorsqu'il réfléchit à cette proposition. Il se représenta Laure, telle que sa mémoire la lui rappelait, toujours bonne et franche, pieuse et bienfaisante, gaie, tendre et fidèle. Il la regarda d'un œil brillant lorsque, cet entretien achevé, elle arriva du jardin, les joues animées, la figure souriante, une corbeille de roses à la main.

Elle choisit la plus belle de ces roses et l'apporta à mistress Pendennis, que le parfum et la couleur de ces fleurs ranimèrent ; elle se pencha tendrement vers la veuve et lui donna la rose.

« Et je n'ai qu'à demander pour obtenir ce trésor ! se dit Pen avec un tressaillement de triomphe, en regardant l'excellente fille. Elle est aussi belle et aussi noble que ses roses. »

L'image de ces deux femmes resta toujours depuis dans son esprit, et jamais il ne se la rappela sans que les larmes lui vinssent aux yeux.

Au bout de quelques semaines d'intimité avec sa nouvelle connaissance, miss Laure dut se ranger à l'opinion d'Hélène, et avouer que la muse était égoïste, dénaturée et inconstante. Naturellement, Blanche avait confié à son amie de cœur tous ses petits chagrins, toutes ses contrariétés domestiques ; elle lui avait dit que sa famille était incapable de la comprendre, et qu'elle vivait comme isolée au milieu de ses parents ; que l'éducation de sa pauvre maman avait été fort négligée, et qu'elle avait à rougir de

ses fautes de langage et de ses quiproquo ; que sir Francis était un homme faible, d'une intelligence déplorablement bornée, et qui n'était heureux que lorsqu'il fumait ses odieux cigares ; que, depuis la naissance de son petit frère, elle s'était vu enlever ce qu'elle estimait plus que tout au monde, la précieuse affection d'une mère, jadis idolâtre de sa fille ; enfin qu'elle était seule, seule, toute seule au monde.

Mais tous ces griefs, quelque réels et navrants qu'ils pussent être pour une jeune fille d'une exquise sensibilité, ne justifiaient pas aux yeux de Laure la conduite de Blanche en une foule de petits incidents de la vie. Le petit Frank, par exemple, pouvait être très-impatientant, il pouvait même avoir privé Blanche de l'affection de sa maman ; mais ce n'était pas une raison pour Blanche de souffleter l'enfant, parce qu'il avait renversé un verre d'eau sur le dessin qu'elle faisait, ni de l'appeler par toutes sortes de noms injurieux en anglais et en français ; et la préférence accordée au petit Frank n'était certes pas non plus une raison pour Blanche de prendre des airs si impérieux vis-à-vis de la gouvernante de l'enfant, ni d'envoyer cette personne par toute la maison, à la recherche de son livre ou de son mouchoir de poche. Quand un domestique faisait une commission pour la bonne Laure, elle le remerciait toujours d'un air satisfait ; tandis qu'elle était bien forcée de voir que la petite muse ne se faisait pas le moindre scrupule de donner ses ordres à tout ce qui l'environnait, et de déranger tout le monde pour s'éviter à elle-même le plus petit dérangement.

C'était la première fois que Laure expérimentait l'amitié, et l'excellente fille souffrait de se voir forcée de renoncer à ses illusions l'une après l'autre ; de dépouiller sa nouvelle amie de tous

ces charmes, de toutes ces brillantes qualités dont son imagination l'avait revêtue ; et de reconnaître que la séduisante petite fée n'était qu'une mortelle, et après tout une mortelle peu aimable. Est-il un cœur généreux qui ne se soit pas trompé de même sur le compte de ses amis ? et peut-être n'y a-t-il personne qui n'ait à son tour désappointé quelqu'un.

Après la scène où le petit Frank, cet indocile fils et héritier de la maison de Clavering, avait reçu de sa sœur des compliments en anglais et en français, accompagnés d'une gifle, miss Laure, qui était pleine de fine et spirituelle gaieté, ne put s'empêcher de se rappeler quelques vers fort tendres et fort touchants, que la muse lui avait lus dans son recueil intitulé Mes larmes. Ils commençaient ainsi : « Mon joli petit frère, puissent les anges veiller sur ton sommeil ! » Après avoir complimenté l'enfant sur le rang qu'il allait occuper dans le monde, et mis ce rang en contraste avec sa propre condition, la muse jurait que néanmoins le petit ange ne connaîtrait jamais d'affection aussi vraie que celle de sa sœur, et qu'il ne trouverait jamais, dans ce monde perfide ouvert devant lui, un cœur aussi constant et aussi tendre que celui de Blanche. « Peut-être, ajoutait la pauvre fille délaissée, peut-être le dédaignerez-vous, ce cœur, mon joli petit enfant ; peut-être me repousserez-vous de votre sein ; mais je me cramponnerai à vos genoux ! Oh ! laissez, laissez-moi vous aimer ! Le monde vous sera aussi perfide qu'il l'est pour |es autres ; mais moi, je vous serai toujours fidèle ! » Et voilà que la muse souffletait ce cher mignon de frère, au lieu de se mettre à ses genoux ! Blanche donnait à Laure la première leçon de philosophie cynique ; mais non, ce n'était pas la première : Laure avait déjà vu à la maison, dans la personne de notre jeune ami, M. Pen, quelque chose de cet égoïsme et de cette humeur bourrue ; elle avait vu ce contraste

entre la pratique et là poésie, entre la vie de tous les jours et ces sublimes aspirations en vers.

Cependant, le cas était différent pour Pen. Pen était un homme. Il semblait assez naturel qu'il fût volontaire et qu'il agît à sa guise. D'ailleurs, sous son égoïsme, sous son humeur bourrue, il y avait un cœur vraiment bon et généreux. Quelle triste chose de penser que le diamant que Laure avait cru trouver en Blanche n'était, après tout, qu'une pierre fausse !

En un mot, Laure commençait à se lasser de sa Blanche tant aimée. Elle l'avait essayée, comme on essaye un métal, et ne l'avait pas trouvée vraie. L'admiration et la joie qu'elle avait manifestées avec la généreuse naïveté qui lui était habituelle, firent place à un sentiment que nous n'appellerons pas mépris, mais qui en était bien près. Aussi Laure adopta vis-à-vis de miss Amory un ton de grave et calme supériorité, qui ne fut pas d'abord du goût de la muse. Nul n'aime à être démasqué ; nul ne se soumet volontiers à descendre, après avoir occupé une haute position.

La conscience de l'approche de cet événement ne contribua pas à augmenter la bonne humeur de miss Blanche ; et, comme elle devint maussade et mécontente d'elle-même, il est probable que les personnes qui vivaient autour d'elle trouvèrent sa société plus désagréable encore que par le passé. Survint donc, un jour fatal, un grand combat entre la très-chère Blanche et la très-chère Laure, combat où l'amitié qui existait entre elles faillit rester, pour ainsi dire, sur le carreau. La très-chère Blanche avait été, ce jour-là, extraordinairement méchante et capricieuse. Elle avait été insolente vis-à-vis de sa mère, barbare avec le petit Frank, odieusement impertinente dans sa conduite avec la gouvernante de l'enfant, et intolérablement cruelle avec Pincott, sa

femme de chambre. N'osant attaquer son amie Laure, car ce petit tyran femelle avait le naturel timide des chats, et ne faisait usage de ses griffes que contre plus faible qu'elle-même, elle maltraita toutes ces personnes, et particulièrement la pauvre Pincott, qui était domestique, confidente, compagne (et toujours esclave), selon le caprice de sa jeune maîtresse.

Pincott, qui se trouvait dans la chambre avec les demoiselles, en ayant été chassée toute en larmes occasionnées par la cruauté de sa maîtresse, et ayant reçu un dernier sarcasme au moment où elle franchissait le seuil en sanglotant, Laure ne put réprimer l'explosion de son indignation. Elle ne comprenait pas, dit-elle, qu'une personne si jeune pût oublier la déférence qu'elle devait à ses aînées comme à ses inférieures, et que, en professant une si grande sensibilité pour ce qui la regardait elle-même, elle pût ainsi, de gaieté de cœur, torturer la sensibilité d'autrui. Laure dit à son amie que sa conduite était absolument méchante, et qu'elle devait en demander pardon à Dieu à genoux.

Et après une tirade dont la volubilité et la chaleur étonnèrent autant Laure elle-même que Blanche, Laure courut prendre son châle et son chapeau, traversa la porte tout agitée et bouleversée, et rentra à la maison, au grand étonnement de mistress Pendennis, qui ne l'attendait qu'à la nuit.

Seule avec Hélène, Laure lui raconta la scène qui venait de se passer, et renonça à son amie.

« Ô maman ! dit-elle, vous aviez raison. Blanche, qui paraît si douce et si bonne, est égoïste et cruelle, comme vous l'aviez dit. Elle parle toujours de ses affections, mais elle n'a pas de cœur. Une bonne fille n'affligerait pas ainsi sa mère, et ne torturerait

pas ainsi sa servante. Aussi, à partir de ce jour, je renonce à elle, et ne veux plus avoir d'autre amie que vous. »

Sur ce, les deux femmes s'embrassèrent, comme c'était leur habitude, et mistress Pendennis recueillit secrètement une grande consolation de cette petite querelle, car la confession de Laure semblait dire : « Cette fille ne peut convenir pour femme à Pen, car elle est légère et sans cœur, et tout à fait indigne de notre noble héros. Sûrement il découvrira lui-même son indignité ; alors il s'éveillera de son illusion et s'éloignera de cette volage créature. »

Mais miss Laure ne dit pas à mistress Pendennis, et ne s'avoua peut-être pas à elle-même, la véritable cause de la querelle de ce jour. Cette méchante petite muse de Blanche, étant de très-mauvaise humeur et toujours portée au mal, avait de bonne heure commencé ses malices. Sa chère Laure était venue passer toute une longue journée avec elle, et, tandis qu'elles étaient assises à côté l'une de l'autre, avait fait tomber la conversation sur M. Pen.

« Je crains qu'il ne soit bien volage, dit Blanche. Mistress Pybus et d'autres gens de Clavering nous ont conté toute l'affaire de l'actrice.

— J'étais encore enfant quand cela arriva, et je ne sais rien du tout de cette histoire, répliqua Laure en rougissant beaucoup.

— Il s'est très-mal conduit envers elle, reprit Blanche, en hochant sa petite tête. Il lui a manqué de parole.

— Je suis sûre que non, s'écria Laure ; il s'est conduit très-généreusement vis-à-vis d'elle ; il voulait renoncer à tout pour

l'épouser. C'est elle qui lui manqua de parole, et il faillit en mourir de chagrin ; il…

— Je croyais que vous ne saviez rien de cette histoire, très-chère, interrompit miss Blanche.

— C'est maman qui m'a dit cela.

— Ah ! il a beaucoup de mérite. Quel charmant poète il fait ! Avez-vous lu de ses poésies ?

— Je n'ai lu que le Pécheur et le Plongeur, qu'il a traduit pour nous, et le poème qu'il composa pour le prix, mais qui ne fut pas couronné ; et, vraiment, je le trouvais également emphatique et terre à terre, répondit Laure en riant.

— Ne vous a-t-il donc jamais adressé de poésies, à vous, ma chère ? demanda miss Amory.

— Non, ma chère, » répliqua miss Bell.

Blanche se rapprocha de son amie, la baisa tendrement, l'appela par trois fois sa très-chère Laure, la regarda malicieusement en face, hocha la tête et dit :

« Promettez-moi de ne rien dire à personne, et je vous montrerai quelque chose. »

Puis, traversant délicatement la chambre, elle ouvrit avec une clef d'argent son petit coffret incrusté de nacre, et en tira deux ou trois papiers chiffonnés et un peu tachés de vert, qu'elle mit sous les yeux de son amie.

Laure les prit et les lut.

C'étaient, assurément, des poésies d'amour ; il y était question d'ondine, de naïade, et de la rivière. Elle les regarda longtemps ; mais la vérité est que les vers ne semblaient pas très-distincts à ses yeux.

« Et vous avez répondu à cela, Blanche ? demanda-t-elle en repoussant les papiers.

— Oh non ! pour rien au monde, très-chère, » répondit l'autre.

Et, quand sa très-chère Laure eut tout à fait fini de lire ces vers, Blanche alla les renfermer dans le joli coffret.

Elle se mit ensuite à son piano, et chanta deux ou trois airs de Rossini ; sa flexible petite voix exécutait à la perfection les fioritures de cette gracieuse musique ; Laure restait assise à écouter avec distraction.

Àquoi donc songeait miss Bell ? Elle le savait à peine ; mais elle resta assise silencieuse, tandis que miss Amory chantait.

Puis les deux demoiselles furent appelées pour le goûter qui était servi dans une autre chambre ; elles s'y rendirent, les bras enlacés autour de la taille l'une de l'autre.

Ce n'était pas la jalousie ni la colère qui avaient fait garder le silence à Laure : car, après avoir traversé le corridor et descendu l'escalier, au moment d'ouvrir la porte qui mène dans le vestibule, Laure s'arrêta, et, regardant son amie en face avec bonté et franchise, elle lui donna un vrai baiser de sœur.

Mais quelque chose arriva ensuite, la manière de manger de maître Frank, ou les fautes de la maman, ou l'odeur de cigares qu'exhalait sir Francis, dont Blanche fut contrariée ; et de cette

contrariété résulta cette série de méchancetés que nous avons rapportées, et qui aboutirent à la susdite petite querelle.

Tome 2 · 01

La brouille des deux jeunes filles ne fut pas de longue durée. Laure avait toujours hâte de pardonner et d'être pardonnée ; et quant à miss Blanche, son inimitié, toujours fort courte, n'avait pas été provoquée par la scène en question. Qui est-ce qui s'inquiète d'une accusation de méchanceté ? L'orgueil n'en est pas blessé ; et Blanche était contente plutôt qu'irritée de l'indignation de son amie, indignation qui ne pouvait avoir qu'une seule cause, dont pas un mot ne fut dit, quoiqu'elles la connussent bien toutes deux.

Laure fut forcée d'avouer, en soupirant, que la partie romanesque de sa première amitié était finie, et que la personne qui en était l'objet ne méritait qu'une sorte de considération très-ordinaire.

Blanche composa aussitôt des vers fort touchants, par lesquels elle exprimait son abandon et son désappointement. Mais elle n'écrivit là que la vieille histoire d'un amour qui ne rencontre que froideur, d'une fidélité à laquelle on ne répond que par l'oubli. Puis, quelques nouveaux voisins étant arrivés de Londres vers ce temps-là, miss Amory eut l'avantage de pouvoir choisir une amie pour l'éternité parmi les jeunes demoiselles, et de confier à cette nouvelle sœur ses peines et ses désappointements. Les grands laquais n'apportaient plus que rarement des billets à la douce Laure ; le cabriolet à un cheval n'était plus que rarement envoyé

à Fairoaks pour être mis à la disposition des dames de ce domaine. Blanche adoptait un air de martyre souffrante et résignée, quand Laure venait la voir. Laure ne faisait que rire de l'humeur sentimentale de Blanche, et la traitait avec une gaieté qui n'avait rien de respectueux.

Mais si miss Blanche trouva, pour se consoler, de nouvelles amies, l'historien fidèle doit dire aussi qu'elle fit la connaissance de quelques personnes de l'autre sexe qui parurent lui donner également des consolations. Dès que cette naïve jeune créature avait une conversation de dix minutes avec un jeune homme, soit dans une allée de jardin, soit dans l'embrasure d'une fenêtre du salon, ou dans les intervalles d'une valse, elle lui donnait sa confiance, elle faisait jouer ses beaux yeux, elle lui parlait d'un ton de tendre intérêt et semblait en appeler à lui de toutes les injustices dont elle était victime : puis elle le laissait pour exécuter le même simple et touchant petit drame avec son successeur.

Àl'époque de l'arrivée des Clavering au manoir, il n'y avait pas un auditoire nombreux pour les scènes de miss Blanche : aussi Pen eut-il tout le bénéfice de ses œillades et de ses confidenoes ; il était seul avec elle dans l'embrasure de la fenêtre et dans l'allée du jardin. Dans le bourg de Clavering, nous l'avons déjà dit, il n'y avait pas alors de jeunes hommes ; et, dans le voisinage, il ne se trouvait qu'un ou deux vicaires, ou un squire rustique aux grands pieds et aux habits mal faits. Le baronnet ne fit aucune ouverture aux dragons cantonnés à Chatteries : c'était malheureusement son propre régiment, qu'il avait quitté, brouillé avec quelques officiers de ce corps. Il s'agissait d'une vilaine affaire de maquignonnage, d'une dette de jeu discutée, d'une caponnade, que sais-je ? Ne fouillons pas trop minutieusement dans le passé de

nos personnages, à moins que les événements antérieurs de leur vie ne soient nécessaires au développement de cette histoire.

Mais l'automne, la fin de la session parlementaire et de la saison de Londres, ramenèrent une ou deux familles à la campagne, remplirent passablement les bains de la petite ville de Baymouth, firent ouvrir à notre ami, M. Bingley, son théâtre royal de Chatteries, et rassemblèrent en cette localité la société habituelle des assises et des courses. Jusqu'alors les vieilles familles du comté avaient presque évité nos amis de Clavering-Park. Toutes sortes d'histoires sur les Clavering circulaient parmi les Fogy de Drummington, les Square de Tozely-Park, les Welbore de la Brouette, etc. En vérité, l'on ne devrait pas dire que les gens de la campagne n'ont pas d'imagination. Il aurait fallu les entendre parler de leurs voisins ! Nous ne répéterons pas tout ce qui se disait sur le compte de sir Franois, de la naissance et de la parenté de sa femme, sur le compte de miss Amory et du capitaine Strong. Trois mois se passèrent avant que les grandes familles du comté commençassent à se présenter à Clavering-Park.

Mais sur la fin de la saison, le comte de Trehawke, gouverneur du comté, étant arrivé à Eyrie-Castle, et la comtesse douairière de Rockminster, dont le fils était aussi un des magnats du pays, ayant loué un hôtel sur la place de la Marine à Baymouth, ces grands personnages se rendirent aussitôt, publiquement et en cérémonie, à Clavering-Park pour faire visite au baronnet. Les voitures des familles nobles du comté suivirent promptement cet exemple, et se succédèrent dans l'ornière laissée par l'équipage du gouverneur.

C'est alors que Mirobolant commença à trouver l'occasion d'exercer son adresse et d'oublier dans les occupations de son art

les peines de l'amour. C'est alors que les grands laquais eurent trop à faire à Clavering-Park pour pouvoir apporter des messages à Fairoaks et badiner, en buvant un verre de petite bière, avec les pauvres petites servantes de mistress Pendennis. C'est alors que Blanche trouva d'autres chères amies que Laure, et d'autres lieux de promenade que les bords de la rivière où pêchait M. Pen.

Tous les jours Pen allait fouetter l'eau de sa ligne ; mais les poissons ne mordaient pas à l'hameçon, et la péri ne daignait pas apparaître.

Ici nous pouvons parler, en confidenoe et en vous priant de ne pas divulguer la chose, d'une affaire délicate à laquelle nous avons déjà fait allusion ailleurs. Il a été fait mention, dans un des chapitres précédents, de certain arbre creux auprès duquel Pen avait coutume de se poster, au temps de sa passion pour miss Fotheringay, et dont la cavité lui servit plus tard à autre chose qu'à serrer ses appâts et ses ustensiles de pêche. La vérité est qu'il convertit cet arbre en bureau de poste. Il avait coutume de mettre, sous un morceau de mousse et une pierre, de petits poèmes ou des lettres tout aussi poétiques, à l'adresse d'une certaine ondine ou naïade qui fréquentait le ruisseau, et qui se trouvèrent une ou deux fois remplacés par un reçu en forme de fleur, ou par un modeste petit mot de reconnaissance, tracé d'une main délicate, en français ou en anglais, sur du papier rose parfumé.

Certainement miss Amory fréquentait les bords du ruisseau, comme nous l'avons vu, et il est constant qu'elle se servait de papier rose parfumé pour sa correspondance. Mais après que les nobles familles eurent envahi Clavering-Park, et que la voiture de Clavering sortit tous les soirs, se dirigeant vers d'autres maisons de campagne, personne ne vint plus prendre les lettres de Pen au

bureau de poste ; nul papier rose ne remplaça plus le papier blanc, qui resta oublié sous la mousse et la pierre, tandis que l'arbre se mirait dans le courant, et que les flots passaient avec un doux murmure.

Il n'y avait assurément pas grand'chose dans ces lettres ; il y avait moins encore dans les billets roses, à peine un petit mot ou deux, moitié badins, moitié sympathiques, comme toute jeune fille en pourrait écrire.

Mais, ô grand niais de Pendennis, si vous vouliez celle-là, pourquoi ne pas parler ?

Peut-être n'agissaient-ils sérieusement ni l'un ni l'autre. Vous ne faisiez que jouer à l'amoureux, monsieur Pen, et la folâtre petite ondine se prêtait à votre jeu.

Toutefois, lorsque à ce jeu un homme est attrapé, il arrive souvent qu'il s'irrite. Quand personne ne vint plus chercher ses poésies, Pen commença à envisager ces compositions sous un point de vue fort grave. Il devint presque tragique et romanesque, comme dans sa première affaire de cœur ; à tout événement il voulait une explication.

Il se rendit un jour au manoir, et trouva le salon encombré de monde. Un autre jour miss Amory n'était pas visible : elle allait au bal le soir et s'était couchée pour dormir un peu. Pen maudit les bals, et son peu de fortune, et l'humilité de sa position, qui le faisait négliger par ces donneurs de fêtes. La troisième fois, miss Amory était au jardin, et il y courut. Elle s'y promenait en grande cérémonie avec l'évêque de Chatteries, sa femme et toute la famille épiscopale ; ils se renfrognèrent à la vue de Pen, et se redressèrent d'une façon pleine de dignité quand il leur fut présen-

té. Le très-révérend prélat avait déjà entendu son nom, et était instruit de la petite scène dont le jardin du doyen avait été le théâtre.

« L'évêque dit que vous êtes un mauvais garnement, murmura la bonne lady Clavering à l'oreille de Pen. Qu'est-ce donc que vous avez fait ? Rien, je l'espère, qui pût contrister une aussi chère maman que la vôtre. Comment se porte-t-elle, votre chère maman ? Pourquoi ne vient-elle pas me voir ? Il y a une éternité que nous ne l'avons vue. Nous allons faire un tour, de sorte que nous ne pouvons voir nos voisins à présent. Mais faites-lui mes amitiés ainsi qu'à Laure, et venez tous dîner demain. »

Mistress Pendennis était trop souffrante pour sortir ; mais Laure et Pen se rendirent à cette invitation ; il y eut un grand festin, et Pen ne trouva que juste l'occasion de dire un mot en passant à miss Amory.

« Vous ne venez plus à la rivière, dit-il.

— Cela m'est impossible, répliqua Blanche ; la maison est pleine de monde.

— Ondine a quitté son ruisseau, continua Pen qui voulait faire de la poésie.

— Elle n'eût jamais dû y aller, riposta miss Amory. Elle n'y retournera plus. C'était une folie ; c'était mal ; ce n'était qu'un jeu. D'ailleurs, vous avez à la maison qui vous consolera, » ajouta-t-elle en le regardant un moment en face, et puis baissant les yeux.

S'il voulait-de Blanche, pourquoi ne parla-t-il pas alors ? Elle aurait encore pu dire : « Oui. »

Mais lorsqu'elle parla de consolation à la maison, il pensa à Laure si aimante et si pure, et à sa mère dont le plus cher désir était de lui faire épouser sa fille adoptive.

« Blanche ! s'écria-t-il d'un ton de dépit ; miss Amory !...

— Laure nous regarde, monsieur Pendennis, interrompit la jeune fille. Il faut que je rejoigne la compagnie. »

Et elle s'enfuit, laissant M. Pendennis se ronger les ongles d'un air embarrassé, et regarder l'effet du clair de lune dans le jardin.

Et vraiment, Laure regardait Pen. Elle causait avec M. Pynsent, ou paraissait écouter sa conversation.

Pynsent était fils de lord Rockminster, et petit-fils de la comtesse douairière, qui, assise à la place d'honneur, écoutait gravement les fautes de grammaire de lady Clavering, et patronnait l'insignifiant sir Francis, dont elle désirait s'assurer le crédit dans le comté.

Pynsent avait été à Oxbridge en même temps que Pen, et celui-ci, durant les beaux jours de sa bonne fortune, avait été le supérieur du jeune patricien et s'était montré peut-être un peu hautain vis-à-vis de lui. Depuis leur sortie de l'Université, ils ne s'étaient revus que ce jour-là même, à table, où ils avaient échangé ce signe de reconnaissance si excessivement impertinent et amusant, qui n'est en usage qu'en Angleterre, où les anciens élèves de l'Université le font seuls à la perfection, et qui semble dire : « Le diable vous emporte ! que faites-vous ici ? »

« J'ai connu cet homme à Oxbridge, disait M. Pynsent à miss Bell ; un M. Pendennis, je crois.

— Oui, répliqua miss Bell.

— Il paraît faire les yeux doux à miss Amory, » continua le gentleman.

Laure regarda le couple, fut peut-être du même avis que son interlocuteur, mais ne dit mot.

« C'est un homme qui a de vastes propriétés dans le comté, n'est-ce pas ? Il parlait souvent de le représenter un jour au parlement. Il faisait des discours au club de l'Union. De quel côté sont ses domaines ? »

Laure sourit.

« Ses domaines sont situés de l'autre côté de la rivière, près de la grille de la loge. M. Pendennis est mon cousin, et je demeure chez lui.

— Où cela ? demanda M. Pynsent en riant.

— Mais de l'autre côté de la rivière, à Fairoaks, répondit miss Bell.

— Y a-t-il beaucoup de faisans ? Le couvert paraît assez bon, » dit le naïf gentleman.

Laure sourit de nouveau.

« Nous avons neuf poules et un coq, un cochon et un vieux chien d'arrêt.

— Pendennis n'a donc pas de réserve ? continua M. Pynsent.

— Vous devriez venir le voir, » répondit la jeune fille en riant.

Elle était fort amusée de l'idée que Pen fût un grand propriétaire, et que peut-être il s'était fait passer pour tel.

« Vraiment je désire fort renouer connaissance avec lui, » reprit M. Pynsent d'un air galant et avec un regard qui disait clairement : « C'est vous que je désire aller voir. »

Àquoi miss Laure daigna répliquer par un sourire accompagné d'une petite révérence.

En cet instant Blanche arriva avec son sourire et son coup d'œil les lus séduisants, et pria la chère Laure de venir chanter avec elle. Laure, toujours prête à rendre service, s'approcha du piano, à côté duquel M. Pynsent resta à écouter jusqu'à la fin du duo, jusqu'à ce que miss Amory se mît à chanter toute seule ; alors il s'en alla.

« Quelle jolie, franche et aimable jeune fille cela fait, Wagg, et comme elle est bien élevée ! dit M. Pynsent à un gentleman qui était venu avec lui de Baymouth. C'est de la grande que je parle, de celle qui a ces beaux cheveux bouclés et ces lèvres rouges… fièrement rouges, n'est-ce pas ?

— Que pensez-vous de la fille de la maison ? demanda M. Wagg.

— Je pense que c'est une hâbleuse chétive et décharnée, répondit M. Pynsent avec une grande franchise. Elle tire ses épaules hors de sa robe ; elle ne laisse jamais ses yeux en repos ; elle rôde partout, lançant des œillades et souriant niaisement comme une fille d'auberge française.

— Pynsent, faites attention, s'écria son interlocuteur ; on peut vous entendre.

— Tiens, c'est Pendennis, de Saint-Boniface, dit M. Pynsent. Quelle belle soirée, monsieur Pendennis ! nous parlions justement de votre charmante cousine.

— Seriez-vous parent de mon vieil ami, le major Pendennis ? demanda M. Wagg.

— Son neveu. J'ai eu le plaisir de vous voir à Gaunt-House, » répondit M. Pen de son air le plus aimable.

En un clin d'œil ces gentlemen eurent fait connaissance.

Dans l'après-midi du jour suivant, M. Pen, revenant d'une partie de pêche où il n'avait rien pris, trouva les deux gentlemen qui logeaient à Clavering-Park, assis dans le salon de sa mère et causant fort agréablement avec la veuve et sa pupille.

M. Pynsent, grand et maigre, la figure ornée d'épais favoris roux et d'une barbiche imposante, était à califourchon sur une chaise, tout près de miss Laure. Celle-ci s'amusait de sa conversation, qui était simple, franche, assez gaie, assez piquante, et entrelardée d'expressions vulgaires qu'on appelle quelquefois de l'argot. C'était le premier échantillon qui s'offrait à Laure d'un jeune dandy de Londres ; car elle n'était qu'une enfant à l'époque où M. Foker se présenta à Fairoaks. Cet ingénu gentleman n'était lui-même encore qu'une sorte de gamin qui n'avait que la politesse du collège et de l'université.

En entrant dans la propriété de Fairoaks avec son compagnon, M. Wagg observa et remarqua tout.

« Un vieux jardinier, dit-il en voyant M. John à la loge ; vieux gilet rouge de livrée, linge mis à sécher sur les groseilliers, tabliers bleus, cols blancs… Pardi ! ce sont assurément les cols

blancs du jeune Pendennis ; nul autre que lui n'en porte dans la famille. La place est assez mesquine pour un futur membre du parlement, hé ! Pynsent ?

— Gentil petit berceau ! dit M. Pynsent ; très-agréable petite pelouse !

— M. Pendennis est-il à la maison, mon vieux ? » demanda M. Wagg au vieux domestique.

John répondit : « Non, M. Pendennis est sorti.

— Les dames sont-elles chez elles ? demanda le plus jeune visiteur.

— Oui, » répondit M. John.

Et, tout en suivant l'allée bien sablée qui longeait les plantations d'arbustes jusqu'aux degrés de la porte du vestibule qu'ouvrit le vieux John, M. Wagg remarquait tout ce qu'il voyait : le baromètre et la poche aux lettres, les parapluies et les socques de femme, les chapeaux et le cache-nez de tartan de Pen, et le vieux John ouvrant la porte du salon pour introduire les nouveaux arrivants. Ces détails attiraient instinctivement l'observation de Wagg ; il les remarquait malgré lui-même.

« Le vieux bonhomme fait toute la besogne, murmura-t-il à Pynsent. C'est un second Caleb Balderstone. Je ne serais pas étonné qu'il tînt lieu de fille de service. »

Un moment après, les deux amis se trouvèrent en présence des dames de Fairoaks, en qui Pynsent dut reconnaître des femmes parfaitement bien élevées. M. Wagg les salua de courbettes nombreuses et pleines de grâce, accompagnées d'œillades

significatives à l'adresse de son compagnon. M. Pynsent ne répondit à ces signes que par une extrême hauteur vis-à-vis de M. Wagg, et par un redoublement de déférence pour les dames.

S'il y avait quelque chose de risible aux yeux de M. Wagg, c'était la pauvreté. Il avait l'âme d'un sommelier tiré de son office pour amuser un salon. Ses plaisanteries ne tarissaient pas et il avait un excellent naturel, mais il ne paraissait pas comprendre qu'un gentleman pût porter un vieil habit, ni qu'une dame pût être respectable si elle n'avait pas son équipage et une modiste française.

« Charmant séjour, madame ! dit-il en s'inclinant devant la veuve ; coup d'œil magnifique, ravissant pour nous autres cockneys, qui ne voyons guère que Pall-Mall. »

La veuve répliqua simplement qu'elle n'avait été à Londres qu'une seule fois dans sa vie, avant la naissance de son fils.

« Joli village, madame ! très-joli village que ce Londres ! reprit M. Wagg, et qui s'agrandit tous les jours. Ce sera bientôt une ville tout à fait importante. Ce n'est pas un vilain pays pour ceux qui ne peuvent vivre à la campagne, et, si vous daigniez l'honorer d'une visite, vous vous trouveriez payée de votre peine.

— Mon frère, le major Pendennis, nous a souvent parlé de vous, monsieur, dit la veuve, et la lecture de vos livres si plaisants nous a fort divertis. »

Notez qu'Hélène n'avait jamais goûté les livres de M. Wagg, et que leur ton lui déplaisait absolument.

« Le major est un de mes bons amis, répliqua M. Wagg en s'inclinant profondément, un des hommes les plus connus à

Londres, et apprécié, madame, partout où il est connu, très-apprécié, je vous l'assure. Il est à présent à Aix-la-Chapelle avec notre ami Steyne. Steyne a quelques petites attaques de goutte, et, soit dit entre nous, votre frère se trouve dans le même cas. J'irai chasser le faisan à Stillbrook, et ensuite à Bareacres, où je rencontrerai probablement Pendennis. »

Wagg continua sur ce ton fashionable, nommant les pairs d'Angleterre par vingtaine, bavardant sans perdre haleine, tandis que la bonne veuve l'écoutait, muette d'étonnement.

« Quel homme ! se disait-elle. Tous les hommes à la mode sont-ils comme lui ? Je suis sûre que Pen ne lui ressemblera jamais. »

Cependant M. Pynsent s'entretenait avec miss Laure. Il lui nomma quelques maisons du voisinage où il se rendait, et exprima l'espoir de retrouver miss Bell dans l'une ou dans l'autre. Il espérait que sa tante, mistress Pendennis, lui ferait passer une saison à Londres. Il dit qu'il briguerait probablement la représentation du comté aux prochaines élections, et qu'il comptait sur le crédit de Pendennis. Il parla des triomphes que Pendennis avait remportés comme orateur à Oxbridge, et demanda s'il ne ferait pas aussi partie du parlement. Il causa enfin d'une manière fort agréable, et dont miss Laure fut très-satisfaite, jusqu'à ce que Pen apparût et trouvât, comme il a été dit, ces deux gentlemen.

Pen se conduisit très-poliment avec eux, maintenant qu'ils avaient trouvé le chemin de chez lui. Il se rappelait toutefois, non sans appréhension, une conversation qui avait eu lieu à Oxbridge, Pynsent étant présent, et dans laquelle, après une discussion fort animée au club de l'Union, au milieu de l'émotion résul-

tant d'un souper arrosé de champagne, il avait annoncé l'intention de se faire élire représentant de son comté natal ; il avait même prononcé un discours de remercîments en qualité de futur membre du parlement. Mais les manières de Pynsent furent si pleines de franche cordialité, que Pen espéra que son ancien condisciple avait oublié cette petite fanfaronnade, ainsi que toute autre action ou discours de pourfendeur qu'il avait pu faire. Il adopta le ton de ses visiteurs, parla de Plinlimmon, de Magnus Charters et de toute la vieille clique d'Oxbridge, avec la même insouciante familiarité que s'il eût fréquenté des marquis tous les jours de sa vie ; il semblait qu'un duc ne lui fût pas plus qu'un vicaire de village.

Mais en cette conjoncture, comme il venait de sonner six heures du soir, la servante Betsy, qui ne savait rien de la présence des étrangers, entra dans la chambre sans autre préliminaire que celui d'ouvrir la porte toute grande devant elle. Elle portait sur ses bras un plateau chargé de trois tasses, d'une théière et d'une assiette d'épaisses tranches de pain beurré.

Àcette vue s'évanouirent la splendeur et la magnificence de Pen ; il se troubla et devint tout honteux.

« Que vont-ils penser de nous ? » se dit-il.

Le fait est que Wagg frottait sa langue contre sa joue, trouvait le thé infiniment méprisable, et ne cessait de cligner de l'œil à Pynsent pour lui faire partager son opinion.

Mais toute cette affaire parut très-simple à M. Pynsent ; il ne voyait pas pourquoi l'on ne prendrait pas le thé à six heures, si l'on en avait envie, aussi bien qu'à toute autre heure du jour. Et

lorsqu'ils se furent retirés, il demanda à M. Wagg à qui diable il en avait tout le temps, et ce qui l'avait si fort diverti.

« N'avez-vous donc pas vu comme le gaillard rougissait de ses grosses tranches de pain beurré ? Je gage qu'ils sucrent leur thé avec de la mélasse. Je ne manquerai pas de le dire au vieux Pendennis, quand nous serons de retour à Londres. »

Et M. Wagg s'épanouit de joie.

« Je ne vois pas ce qu'il y a là de si plaisant, répliqua M. Pynsent.

— Je n'ai jamais pensé que vous le verriez, » marmotta M. Wagg entre ses dents ; et ils continuèrent leur chemin en boudant.

Wagg raconta la chose à dîner d'une manière fort piquante et qui dénotait une merveilleuse finesse d'observation. Il fit la description du vieux John, du linge mis à sécher, des socques placés dans le vestibule, des meubles du salon et des tableaux dont il était orné.

« Un vieillard à bec et à tête chauve, qui doit être feu Pendennis ; je parie deux contre un que c'est lui. Un emplâtre en pied représentant un jeune homme en robe de chambre et en bonnet, sans doute le présent marquis de Fairoaks. Une miniature de la veuve au temps de sa jeunesse. Quand nous sommes arrivés, elle avait la même robe que sur son portrait, ou bien un vêtement d'une année moins vieux. Elle avait les bouts des doigts de ses gants coupés, et piquait, ainsi gantée, les cols de son fils. Enfin la servante étant entrée avec leur thé, nous laissâmes le comte et la comtesse se régaler de pain beurré. »

Blanche, à côté de qui Wagg était assis, et qui adorait les hommes d'esprit, éclata de rire, et l'appela original, drôle de créature.

Mais Pynsent, qui commençait à se dégoûter de lui, prit la parole et s'écria :

« Je ne sais pas, monsieur Wagg, quelle espèce de dames vous êtes habitué à rencontrer dans votre famille ; mais pardieu ! autant qu'on en peut juger à première vue, je ne me suis jamais trouvé avec deux femmes mieux élevées… et j'espère, madame, que vous irez les voir, » ajouta-t-il, s'adressant à lady Rockminster, assise à la droite de sir Francis Clavering.

Sir Francis se tourna vers la personne placée à sa gauche et murmura :

« Voilà ce que j'appelle un coup de canne à l'adresse de Wagg. »

Et lady Clavering, donnant un petit coup d'éventail au jeune homme, le regarda de ses grands yeux noirs et lui dit :

« Monsieur Pynsent, vous êtes un bon garçon. »

Après son petit différend avec Blanche, Laure manifesta un peu de mélancolie, peut-être un peu d'amertume, dans ses conversations avec son cousin. Elle semblait le peser, lui aussi, et le trouver trop léger dans la balance. La veuve surprit plus d'une fois le regard pur et honnête de la jeune fille fixé sur le jeune homme ; et elle voyait la physionomie de Laure exprimer presque du mépris, lorsque Pen faisait le galant avec les femmes dans le salon, ou flânait sur la pelouse, un cigare à la bouche, ou s'éten-

dait sous un arbre avec un livre qu'il n'avait pas la patience de lire.

« Que s'est-il passé entre vous ? demanda à la jeune fille la clairvoyante Hélène. Il s'est passé quelque chose. Cette méchante petite Blanche vous a-t-elle joué quelque mauvais tour ? Répondez-moi, Laure.

— Il ne s'est rien passé du tout, répondit Laure.

— Alors pourquoi regardez-vous ainsi Pen ?

— Regardez-le, chère mère ! Nous deux femmes, nous ne sommes pas une société pour lui ; nous ne l'intéressons pas ; nous ne sommes pas assez spirituelles pour un génie tel que Pen. Il gaspille inutilement parmi nous sa vie et son énergie, attaché qu'il est aux cordons de nos tabliers. Il ne s'intéresse à rien ! à peine franchit-il parfois la porte du jardin, tellement il est nonchalant. Le capitaine Glanders et le capitaine Stronglui semblent insipides ; pourtant ce sont des hommes et nos supérieurs, dit Laure avec un rire amer. Tant qu'il restera ici, jamais il ne sera heureux. Pourquoi ne s'occupe-t-il de rien au monde ? pourquoi ne choisit-il pas une profession ?

— Nous avons assez, pour vivre avec économie, répliqua la veuve, dont le cœur commençait à battre fortement. Voilà des mois que Pen n'a fait aucune dépense. Je suis sûre qu'il est très-bon. Je suis sûre qu'il pourrait être très-heureux avec nous.

— Ne vous agitez pas ainsi, chère mère. Je n'aime pas à vous voir ainsi émue. Il ne faut pas vous attrister de ce que Pen est malheureux ici. Tous les hommes sont de même. Il faut qu'ils travaillent. Il faut qu'ils se fassent un nom et une place dans le

monde. Voyez : les deux capitaines ont été à la guerre et ont vu des batailles ; ce M. Pynsent, qui est venu ici et qui sera très-riche, est dans une administration du gouvernement ; il travaille beaucoup et aspire à se faire un nom et une réputation. Il m'a dit que Pen était un des plus beaux parleurs d'Oxbridge, et qu'il avait autant de talent que n'importe lequel de ses camarades. Pen lui-même rit de la célébrité de M. Wagg, qui est vraiment un affreux personnage ; il dit que ce n'est qu'une ganache, et que le premier venu pourrait écrire ses livres.

— Il sont assurément vulgaires et détestables, interrompit la veuve.

— Cependant M. Wagg a une réputation. Vous voyez que notre Chronicle dit : « Le célèbre M. Wagg a fait un séjour à Baymouth ; espérons que nos fashionables et nos excentriques obtiendront quelque chose de sa plume caustique. » Si Pen sait écrire mieux que lui et parler mieux que M. Pynsent, pourquoi reste-t-il à ne rien faire ? Maman, ce n'est pas à nous qu'il pourrait adresser des discours ; ce n'est pas ici qu'il peut se distinguer. Il devrait nous quitter, vraiment il le devrait.

— Chère Laure, dit Hélène en prenant la main de la jeune fille, est-ce aimable de votre part de le presser ainsi ? J'ai attendu. J'ai épargné de l'argent tous ces mois-ci pour… pour vous rembourser celui que vous nous avez avancé.

— Ne parlez pas de cela, mère, s'écria Laure en embrassant son amie. C'était votre argent, et non le mien. Qu'il ne soit plus jamais question de cela. Combien d'argent avez-vous économisé ? »

Hélène répondit qu'il y avait plus de deux cents livres sterling à la banque ; et qu'elle serait en état de rendre à Laure tout son argent pour la fin de l'année prochaine.

« Donnez-les lui… donnez-lui ces deux cents livres. Qu'il aille à Londres étudier le droit ; qu'il fasse quelque chose et devienne digne de sa mère… qui est aussi la mienne, ma bien chère maman, » répliqua la bonne fille.

Là-dessus, l'excellente Hélène dit avec sa tendresse et son émotion habituelles que Laure était une bénédiction pour elle, et la meilleure des filles. Et j'espère que, cette fois, personne ne sera d'humeur à la contredire.

La veuve et sa fille eurent plus d'un entretien sur ce sujet, et Hélène finit par céder à la raison supérieure de la brave et courageuse Laure. Il faut avouer que, toutes les fois qu'elle avait un sacrifice à faire, l'excellente mistress Pendennis n'hésitait pas longtemps. Mais elle agit à sa guise et ne perdit pas son but de vue en faisant part de ces nouveaux projets à M. Pen. Le jour où elle lui en parla, elle ne manqua pas de lui dire qui les avait formés, comment Laure l'avait pressée de le faire partir pour Londres, afin qu'il y étudiât ; comment Laure n'avait pas voulu qu'il fût, en ce moment, question du règlement de la dette contractée à son départ d'Oxbridge ; comment c'était Laure qu'il devait remercier, s'il croyait vraiment bien faire d'aller à Londres.

Àcette nouvelle, la figure de Pen s'illumina de plaisir, et il serra sa mère contre son cœur avec une ardeur qui, je le crains, désappointa fort cette bonne dame. Mais elle reprit courage, lorsqu'il s'écria :

« Par le ciel ! c'est une noble fille, et que le Dieu tout-puissant la bénisse ! Ô mère ! voilà des mois que je me consume ici, impatient de travailler et ne sachant que faire. Je m'irritais à la pensée de ma honte, de mes dettes, de mes maudites extravagances et folies passées. J'ai souffert d'une manière infernale. Mon cœur s'en est à demi fendu ; mais ne parlons pas de cela. Si je puis avoir la chance de racheter le passé, de faire mon devoir envers moi-même et envers la meilleure mère qui soit au monde, oh ! vraiment, vraiment, je ne la laisserai pas échapper. Je prouverai que je suis encore digne de vous. Que Dieu vous bénisse ! Que Dieu bénisse Laure ! Pourquoi n'est-elle pas ici, afin que je lui offre mes remercîments ? »

Pen dit une foule d'autres choses plus incohérentes ; il arpenta la chambre dans tous les sens ; il avala je ne sais combien de verres d'eau ; il se jeta au cou de sa mère et l'étouffa de baisers. Il se mit à rire, puis à chanter. Jamais Hélène ne l'avait vu si heureux depuis son enfance, depuis qu'il avait goûté du fruit de ce terrible arbre de vie qui, dès le commencement du monde, a tenté l'humanité.

Laure n'était pas à la maison. Laure était allée faire une visite à la noble lady Rockminster, fille de milord Bareacres, sœur de feu lady Pontypool, et, par conséquent, parente éloignée d'Hélène, ce que lady Rockminster, qui était profondément versée dans la science généalogique, fut la première à expliquer à notre modeste campagnarde.

M. Pen fut ravi de la reconnaissance de cette parenté, quoiqu'il ne fût peut-être pas trop satisfait de ce que lady Rockminster, en emmenant miss Bell avec elle à Baymouth pour une couple de jours, n'eût pas fait la moindre invitation à M. Arthur

Pendennis. Il devait y avoir un bal à Baymouth, et miss Bell y ferait sa première apparition dans le monde. La douairière était venue la chercher avec sa voiture, et Laure était partie, emportant une robe blanche dans un carton, heureuse et rougissante commue la rose à laquelle Pen la comparait.

Le bal se donnait ce soir-même ; c'était un bal public à l'hôtel de Baymouth.

« Par Jupin ! dit Pen, je vais prendre un cheval pour aller à Baymouth… Non, je ne prendrai pas de cheval, mais j'irai tout de même. »

Sa mère fut enchantée de cette idée, et, tandis qu'il discutait comment il se transporterait à Baymouth, arriva fort heureusement le capitaine Strong, qui dit qu'il allait lui-même au bal, qu'il attellerait lui-même son cheval, Garçon-Boucher, au cabriolet, et emmènerait Pen avec lui.

Lorsque la noblesse du comté commença à remplir le manoir de Clavering-Park, le chevalier Strong, qui, au dire de son patron, ne gênait jamais par sa présence et était toujours là quand on avait besoin de lui, cessa de s'introduire au salon et alla chercher ailleurs son délassement.

« J'ai vu assez de grands dîners dans ma vie, dit-il, et j'ai dîné, par Jupiter ! à une table qui avait un roi à un bout et un duc royal à l'autre, et où chaque convive portait six décorations sur la poitrine. Mais, le diable m'emporte ! Glanders, tous ces raffinements ne me vont pas. Ces grandes dames anglaises, avec leur maudit air collet-monté, et ces squires qui parlent politique après dîner, me font dormir… je meure si ce n'est pas la vérité ! Ce qui me plaît, à moi, c'est un endroit où l'on puisse fumer son cigare

quand la nappe est ôtée, et où, si j'ai soif, on me serve ma bière dans une canette d'étain. »

De sorte que, lorsque c'était jour de gala à Clavering-Park, le chevalier se contentait de surveiller les dispositions de la table, et de faire manœuvrer le majordome et les laquais. Il composait le menu avec M. Mirobolant, mais ne se souciait pas de manger sa part du festin.

« Envoyez-moi dans ma chambre une côtelette de veau et une bouteille de bordeaux, » disait ce philosophe.

Et des fenêtres de son appartement, qui commandait la terrasse et l'avenue, il voyait arriver la société en brillants équipages ; ou bien, par un œil-de-bœuf dans le mur de son corridor, il regardait passer les dames dans le vestibule. Puis, les convives étant assis, Strong traversait le parc pour aller voir le capitaine Glanders dans son cottage à Clavering, ou pour faire une visite à l'hôtesse des Armes de Clavering, ou pour surprendre M Fribsby entre son roman et son thé.

Le chevalier était le bienvenu partout, et, toutes les fois qu'il se retirait, il laissait derrière lui un parfum de grog à l'eau-de-vie.

Garçon-Boucher (et ce n'était pas le pire cheval de l'écurie de sir Francis) avait été réservé pour l'usage du capitaine Strong ; et le vieux troupier l'emmenait ou le ramenait à toute heure du jour ou de la nuit, le montait ou l'attelait au cabriolet pour courir par tout le pays. Le chevalier et son coursier brun étaient toujours par voies et par chemins, pour visiter quelque taverne où il y avait de bonne bière, ou quelque fermier qui possédait une jolie fille sachant toucher du piano ; pour aller à Chatteries, au théâtre ou à la caserne, ou bien à Baymouth, lorsqu'il y avait moyen de

s'y amuser, ou bien enfin à quelque foire ou course de chevaux. Le digne gentleman vivait à discrétion dans un pays ami.

Garçon-Boucher eut bientôt mené Pen et le chevalier à Baymouth. Ce dernier était aussi familier avec l'hôtel et le maître qu'avec toutes les auberges des alentours. Après s'être habillés dans une chambre à coucher, ils entrèrent dans la salle de bal. Le chevalier était resplendissant ; il portait trois petites croix d'or en brochette sur l'habit bleu qui couvrait sa large poitrine, et il avait l'air d'un maréchal étranger.

Le bal était public ; tout le monde était admis et même encouragé à venir, le jeune Pynsent ayant dessein de briguer les suffrages du comté, et lady Rockminster étant patronnesse du bal. Il y avait un quadrille pour l'aristocratie à une extrémité, et des bancs réservés pour la fashion. Le chevalier ne se souciait guère de pénétrer de ce côté-là ; il disait qu'il n'aimait pas la société de la noblesse ; mais dans l'autre partie de la salle, il connaissait tout le monde : marchands de vin, aubergistes, avoués de campagne, filles de cultivateurs-propriétaires en compagnie de leurs pères et frères. C'est au milieu de cette foule qu'il se plongea, distribuant des poignées de main à droite et à gauche.

« Qui est cet homme avec ce ruban bleu et cette étoile à trois pointes ? » demanda Pen.

Un gentleman vêtu de noir, les cheveux frisés et un toupet sur le front, se tenait là, regardant d'un air farouche autour de lui, une main dans l'entournure de son gilet, et de l'autre tenant son claque.

« Par Jupiter ! c'est Mirobolant ! s'écria Strong en éclatant de rire. Bonjour, chef ! Bonjour, chevalier !

— Chevalier de la croix de juillet ! répliqua le chef en mettant la main sur sa décoration.

— Par Jupin ! voici un nouveau ruban ! » dit Pen avec gaieté.

Un homme aux cheveux et aux favoris très-noirs, mais dont la couleur naturelle était évidemment la pourpre de Tyr, aux yeux clignotants et aux cils blancs, à la figure rougeaude sillonnée de mille rides, portant deux habits de dessous, ses grosses mains mal gantées, une profusion de diamants et de bijoux à sa cravate et sur son gilet, ses vilains pieds froissés dans d'immenses bottes vernies, et ayant à la boutonnière un ruban mi-parti, s'approcha en ce moment, et salua familièrement le chevalier d'un hochement de tête. Le chevalier lui serra la main.

« Mon ami M. Pendennis, dit Strong. Le colonel Altamont des gardes du corps de Son Altesse le nabab de Lucknow. »

Cet officier s'inclina pour répondre au salut de Pen, qui regarda avidement autour de lui, afin de voir si la personne qu'il cherchait se trouvait dans la salle.

Elle n'était pas encore arrivée.

Mais l'orchestre commença bientôt à jouer l'air : « Voyez venir le héros triomphant, » et la foule des fashionables entra dans la salle. Empruntons quelques noms au compte rendu qui parut le lendemain dans le journal du comté : « La comtesse douairière de Rockminster, M. Pynsent et miss Bell, sir Francis Clavering, baronnet, de Clavering-Park, lady Clavering et miss Amory, sir Horace Fogy, baronnet, lady Fogy, le colonel Higgs et sa femme, et M. Wagg, esquire. »

Pen passa précipitamment à côté de Blanche, courut à Laure et lui prit la main.

« Que Dieu vous bénisse ! dit-il. J'ai besoin de vous parler ; il faut que je vous parle. Laissez-moi danser avec vous.

— Ce ne pourra être qu'après la troisième danse, cher Pen, » répondit Laure en souriant.

Pen se retira, en se mordant les ongles de dépit, et oubliant de saluer Pynsent.

Après la société de lady Rockminster, défila celle de lady Clavering.

Le colonel Altamont l'examina attentivement, tenant sous son nez un mouchoir de poche très-musqué, et pouffant de rire derrière cet abri protecteur.

« Qui est cette fille en robe verte qui est avec eux, capitaine ? demanda-t-il à Strong.

— C'est miss Amory, la fille de lady Clavering, » répondit le chevalier.

Le colonel eut peine à ne pas éclater de rire au nez de tout ce beau monde.

Tome 2 · 02

Dans l'ombreuse embrasure d'une fenêtre, derrière des rideaux de calicot, Arthur Pendennis cacha sa figure triste et renfrognée, et de là il épia miss Bell dansant son premier quadrille avec

M. Pynsent. Ce gentleman était aussi grave et réservé que l'est tout Anglais en pareille occasion, et il fit les figures de la danse d'un pas aussi sérieux que s'il se fût agi de se rendre en son banc à l'église ; il n'y eut pas un sourire pour dérider ses traits ; nulle circonstance extérieure ne put détourner son attention de l'importante affaire dans laquelle il était engagé.

Mais la figure de miss Bell rayonnait de plaisir et de satisfaction. Les lumières, la foule, la musique, tout l'excitait ; et, lorsqu'elle développait sa robe blanche pour s'acquitter de son rôle dans la danse, heureuse et souriante, ses boucles brunes encadrant ses belles joues roses et flottant sur ses blanches épaules, plus d'un gentleman dans la salle l'admirait et la suivait du regard. Lady Fogy, qui avait une maison à Londres et ne se donnait pas de petits airs de fashion quand elle était à la campagne, demanda à lady Rockminster qui était cette jeune personne, prétendit qu'elle ressemblait fort à une des plus fameuses beautés de Londres, et assura qu'elle aurait du succès.

Lady Rockminster eût été fort étonnée qu'une de ses protégées ne réussît pas, et trouva lady Fogy très-impudente d'oser émettre un jugement là-dessus. Elle examina majestueusement Laure à travers son lorgnon. Elle fut enchantée de la simplicité de cette jeune fille, et de son innocente gaieté. « Ses manières sont très-bonnes, pensa la douairière. Elle a les bras un peu rouges ; mais c'est là un défaut de son âge. Elle a bien meilleur ton que cette petite impertinente de miss Amory, qui danse vis-à-vis d'elle. »

Miss Blanche faisait, en effet, vis-à-vis à miss Laure, assommant de sourires sa très-chère amie, hochant la tête à son adresse, lui parlant quand elles se rencontraient durant les évolutions du quadrille, et affectant avec elle des airs de protectrice.

Elle avait les plus blanches épaules de tout le bal ; et ses épaules ne restaient pas un seul instant tranquilles dans sa robe ; ses yeux aussi ne cessaient de se mouvoir à droite et à gauche, et sa petite figure semblait dire à tout le monde :

« Venez donc me voir ; c'est moi qu'il faut regarder, et non cette rose, fraîche et grosse miss Bell, une fille de campagne qui savait à peine danser avant que je le lui eusse appris. Voici le vrai genre parisien, voici le plus petit pied du bal, et la plus jolie petite chaussure aussi. Regardez donc, monsieur Pynsent. Regardez, monsieur Pendennis, vous qui froncez le sourcil derrière le rideau. Je sais que vous avez grande envie de danser avec moi. »

Tout en dansant, Laure ne perdait pas de vue M. Pen dans son embrasure de fenêtre. Il ne quitta pas cette retraite durant le premier quadrille, ni jusqu'au commencement du second ; mais alors la bonne lady Clavering lui fit signe de venir la rejoindre à la place d'honneur, où les douairières étaient assises sur une estrade. Pen obéit en rougissant et d'un air excessivement embarrassé, comme la plupart des jeunes gens infatués d'eux-mêmes. Il salua avec hauteur lady Rockminster, qui répondit à peine à son salut ; puis il alla offrir ses hommages à la veuve de feu Amory, toute resplendissante de diamants, de velours, de dentelles, de toutes sortes d'articles de modes et d'orfèvrerie.

Le jeune M. Fogy, qui faisait alors ses humanités à Eton, et qui attendait impatiemment sa barbe et son brevet de lieutenant dans un régiment de dragons, fut le second danseur que miss Bell honora de sa main. Il était transporté d'admiration pour cette demoiselle. Il croyait n'avoir jamais vu de créature aussi charmante.

« Je vous aime beaucoup plus que la petite Française, » lui dit-il franchement ; car ce jeune gentleman venait de danser auparavant avec miss Amory.

Laure se mit à rire, et parut plus gaie que jamais. Au milieu de son rire, elle aperçut Pen, et elle continua de rire, tandis que lui, de son côté, continuait de bouder de l'air le plus absurde.

La troisième danse était une valse. Le jeune Fogy soupira à la pensée qu'il ne savait pas valser, et jura de prendre des leçons pendant les prochaines vacances.

M. Pynsent réclama de nouveau la main de miss Bell pour cette danse, et Pen bouillonna de fureur en la voyant tourner autour de la chambre, sous l'étreinte de ce gentleman. Jamais auparavant il ne s'était fâché quand, le soir, en été, chaises et tables étant enlevées et la gouvernante appelée pour tenir le piano, il improvisait de petits bals à Clavering-Park avec le chevalier Strong et les deux demoiselles Blanche et Laure. Le chevalier était un brillant danseur, capable d'exécuter le hornpipe anglais, la valse allemande, et, si besoin était, même le fandango espagnol.

Laure goûtait si fort cette danse et était si animée, qu'elle anima M. Pynsent lui-même. Blanche, qui savait danser à ravir, avait un malheureux partenaire, le capitaine Broadfoot, du régiment de dragons caserné à Chatteries. Car le capitaine Broadfoot, tout en se dévouant avec la plus grande énergie à ce qu'il s'agissait de faire, ne parvenait pas à achever son tour à temps ; et, comme il n'avait pas l'oreille musicale, il ne remarquait pas que ses mouvements étaient trop lents.

Donc, pour la valse comme pour le quadrille, miss Blanche vit que sa chère amie Laure avait tout l'honneur de la danse, et elle ne fut pas du tout charmée du succès de miss Bell.

Après quelques tours avec le pesant dragon, elle se prétendit fatiguée et demanda à être ramenée à sa place, auprès de sa chère maman, avec qui Pen s'entretenait alors.

« Pourquoi, lui demanda-t-elle, ne m'avez-vous pas invitée pour la valse, et m'avez-vous abandonnée à la merci de cet affreux géant en éperons et en habit rouge ?

— Je croyais que les éperons et les habits rouges étaient les objets les plus séduisants pour les jeunes demoiselles, répondit Pen. Je n'aurais jamais osé mettre mon habit noir en concurrence avec cette brillante jaquette rouge.

— Vous êtes très-mauvais, et cruel, et boudeur, et méchant, dit miss Amory avec un nouveau haussement d'épaules. Vous feriez mieux de vous en aller. Votre cousine nous regarde par-dessus l'épaule de M. Pynsent.

— Voulez-vous valser avec moi ? dit Pen.

— Pas cette valse-ci. C'est impossible, puisque je viens de renvoyer ce grand chaud capitaine Broadfoot. Regardez M. Pynsent ; avez-vous jamais vu pareil individu ? Mais je danserai avec vous la prochaine valse, et le quadrille aussi. Je suis engagée ; mais je dirai à M. Pools que j'avais oublié mon engagement avec vous.

— Les femmes oublient très-facilement, dit Pendennis.

— Mais elles reviennent toujours, et sont bien repentantes et bien fâchées de ce qu'elles ont fait, répliqua Blanche. Tenez, voici

venir le tisonnier, et la chère Laure appuyée sur lui. Qu'elle est jolie ! »

Laure arriva et tendit la main à Pen, à qui M. Pynsent fit un salut qui n'était pas beaucoup plus gracieux que l'ustensile de ménage auquel miss Amory l'avait comparé.

Mais le visage de Laure était plein de bienveillance.

« Je suis si contente que vous soyez venu, cher Pen ! dit-elle. Je puis vous parler à présent. Comment va maman ? Les trois danses sont passées, et je suis engagée à vous pour la prochaine, Pen.

— Je viens moi-même d'inviter miss Amory, » répliqua Pen.

Miss Amory hocha la tête, et fit sa petite révérence habituelle.

« Je n'ai pas dessein de vous le céder, très-chère Laure, dit-elle.

— Eh bien, alors il valsera avec moi, chère Blanche, reprit l'autre. N'est-ce pas, Pen ?

— J'ai promis également de valser avec miss Amory.

— C'est contrariant, » dit Laure.

Et, ayant fait une révérence à son tour, elle alla se réfugier sous les vastes ailes de lady Rockminster.

Pen fut enchanté de ce petit événement. Les deux plus jolies filles du bal se brouillaient à cause de lui. Il se flattait d'avoir puni miss Laure. Il s'appuya, d'un air de dandy, le coude sur le mur, et causa avec Blanche. Il persifla impitoyablement tous les hommes qui se trouvaient dans la salle, les pesants dragons ser-

rés dans leurs étroites jaquettes, les élégants du pays dans leurs étranges accoutrements, et les singulières toilettes des dames. L'une semblait avoir un nid d'oiseau sur la tête, une autre six livres de raisins dans les cheveux, sans parler de ses fausses perles.

« C'est une coiffure aux quatre mendiants, dit Pen ; on pourrait la servir pour dessert. »

En un mot, il fut excessivement satirique et amusant.

Il continua cette conversation durant le quadrille avec une vivacité et une amertume que rien ne put troubler. Blanche ne cessait de rire de ses plaisanteries et de sa méchanceté, et aussi parce que Laure, leur faisant vis-à-vis, pouvait voir leur intimité et entendre les éclats de leur joie.

« Arthur est charmant ce soir, murmura-t-elle à Laure pardessus la jaquette du cornette Perch, tandis que Pen faisait le cavalier seul, ses deux pouces dans les deux poches de son gilet.

— Qui cela ? demanda Laure.

— Arthur. Oh ! c'est un si joli nom ! » répondit Blanohe en français.

Puis les demoiselles se rangèrent du côté de Pen, et le cornette Perch fit à son tour un pas seul. Il n'avait pas de poches de gilet où fourrer ses mains, qui parurent grosses et gonflées, pendant au bout de ses bras serrés dans les manches de sa jaquette.

Durant l'intervalle qui s'écoula entre le quadrille et la valse, Pen ne s'occupa de Laure que pour lui demander si le cornette

Perch était un cavalier amusant, et si elle l'aimait autant que son autre partenaire, M. Pynsent.

Ayant planté ces deux poignards dans le tendre cœur de Laure, M. Pendennis se remit à bavarder avec Blanche Amory et à dire des plaisanteries bonnes ou mauvaises, et toujours à haute voix. Laure ne pouvait s'expliquer la bouderie de son cousin, et ignorait en quoi elle l'avait offensé. Quoi qu'il en soit, elle ne se fâcha pas de l'humeur atrabilaire de Pen, car c'était la meilleure et la plus clémente des femmes. D'ailleurs ce n'est pas une chose désagréable pour une femme que de voir un homme témoigner quelque jalousie.

Comme Pen ne voulait pas danser avec elle, elle accepta volontiers l'invitation de l'actif chevalier Strong, qui était encore meilleur danseur que Pen. Elle aimait la danse à la folie, et toute jeune fille vive et innocente devrait en faire autant. Aussi, quand l'orchestre se mit à jouer la valse, s'en donna-t-elle à cœur joie.

Le capitaine Broadfoot se trouvait alors sur le terrain avec une dame presque de la même taille que lui, une miss Roundle, grosse jeune femme en robe de crêpe couleur de glace à la fraise, et fille de la dame aux raisins, que Pen avait si fort admirée.

Prenant bien son temps, et la jolie Blanche amoureusement appuyée sur le bras qui entourait sa taille, M. Arthur Pendennis se joignit à la danse ; et, tandis qu'il tournoyait en mesure avec la musique, il sentait qu'il faisait avec Blanche un couple de brillants valseurs. Très-probablement il regarda du côté de miss Bell, pour voir si telle était aussi son opinion ; mais elle ne le voyait pas ou ne voulait pas le voir, et paraissait toute occupée du capitaine Strong, son partenaire.

Toutefois, le triomphe de Pen ne devait pas être de longue durée, et il était écrit que la pauvre Blanche subirait une autre déconvenue en cette malheureuse nuit. Pendant qu'elle tournoyait avec Pen, aussi légèrement que des danseurs de ballet, l'honnête capitaine Broadfoot et la grosse dame, à la taille de laquelle il se cramponnait, tournaient très-lentement et se trouvaient à chaque pas dans le chemin de quelque autre couple. Ils se trouvèrent dans le chemin de Pendennis plus encore que dans celui de tout autre : car, tandis qu'Arthur faisait avec Blanche de rapides évolutions, il vint heurter le dragon et sa dame avec une force telle, que les quatre danseurs perdirent leur centre de gravité. Le capitaine Broadfoot et miss Roundle furent jetés par terre, ainsi que Pen lui-même, moins heureux que miss Amory, qui ne fut que lancée sur un banc contre le mur.

Mais Pendennis tomba de tout son long, se débattant par terre avec Broadfoot et miss Roundle. Le capitaine avait, quoique gros, le caractère bien fait, et il fut le premier à rire de sa mésaventure ; aussi personne n'y fit attention. Miss Amory, au contraire, était furieuse. Miss Roundle, assise sur son séant et regardant autour d'elle d'un air piteux, offrait un spectacle qu'on ne pouvait guère voir sans rire. Pen rageait d'entendre le monde se moquer de lui. C'était un de ces jeunes railleurs qui ne peuvent supporter qu'on rie à leurs dépens, et il craignait le ridicule pardessus toutes choses.

Au moment où il se releva, Laure et Strong riaient de lui ; tout le monde riait ; Pynsent et sa danseuse riaient, et Pen sentit bouillonner la colère dans son cœur. Il eût été capable de les poignarder tous deux sur place. Il s'éloigna furieux et se mit à balbutier quelques excuses à miss Amory. C'était la faute de l'autre

couple ; la femme en robe rose était cause de l'accident. Pen espérait que miss Amory ne s'était pas fait mal. N'aurait-elle pas le courage de faire un autre tour de valse ?

Miss Amory répondit avec humeur qu'elle s'était fait très-mal et qu'elle ne ferait pas un autre tour de valse. Et elle accepta, avec de grandes actions de grâces, un verre d'eau qu'un cavalier, décoré d'un ruban bleu et d'une étoile à trois pointes, s'était empressé de lui chercher dès qu'il avait vu ce déplorable accident. Elle but l'eau, sourit gracieusement à la personne qui la lui avait apportée ; puis, tournant ses blanches épaules à M. Pen de la manière la plus hautaine et la plus dédaigneuse, elle pria le gentleman décoré de la ramener à sa maman, et elle étendit la main afin de prendre son bras.

L'homme à l'étoile commença à trembler de plaisir en recevant cette marque de faveur ; il se courba sur la main de Blanche, la serra passionnément contre son habit, et jeta autour de lui un regard de triomphe.

Ce n'était nul autre que l'heureux Mirobolant, qui avait été choisi par Blanche pour escorte. Mais la vérité est que la jeune fille n'avait jamais bien regardé la figure de l'artiste depuis qu'il était au service de sa famille, et elle croyait fermement s'appuyer sur le bras de quelque seigneur étranger.

Tandis qu'elle s'éloignait, Pen, dans sa surprise, oublia son humiliation et s'écria : « Par Jupiter ! c'est le cuisinier ! »

Dès qu'il eut lâché ces paroles, il regretta d'avoir parlé ; car c'était Blanche elle-même qui avait invité Mirobolant à lui servir d'escorte, et l'artiste n'avait pu faire autrement que de se rendre au désir de la demoiselle.

Dans son émoi, Blanche n'entendit pas ce que disait Arthur ; mais Mirobolant l'entendit, et lui jeta par-dessus l'épaule un regard furibond, dont Pen s'amusa fort. Il était d'humeur boudeuse et méchante, il avait peut-être envie de chercher querelle à quelqu'un ; mais l'idée qu'il eût insulté un cuisinier, ou qu'un tel individu fût doué du sentiment de l'honneur, n'entra guère dans l'esprit de ce fier jeune aristocrate, fils d'un apothicaire.

Le pauvre artiste ne s'était jamais imaginé que, comme homme, il ne fût pas l'égal de tout autre mortel, ou qu'il y eût dans sa condition quelque chose d'assez dégradant pour l'empêcher de donner le bras à une dame qui le lui demandait. Dans son pays, il avait vu souvent, aux fêtes de village, de grandes dames (non pas certes des demoiselles, mais il savait que les demoiselles anglaises sont beaucoup plus libres que celles de France) danser avec Blaise ou avec Pierre ; et, après avoir ramené Blanche à lady Clavering, il l'eût peut-être bien invitée à danser, si l'exclamation de Pen ne l'avait frappé comme une balle de pistolet ; il en fut cruellement humilié et fort courroucé. Quant à la jeune fille, elle ne savait pas ce qui le faisait tressaillir, ni pourquoi il broyait entre ses dents un juron gascon.

Mais Strong, qui était au fait de l'état d'esprit du pauvre garçon (M Fribsby l'ayant informé de cette intéressante nouvelle), se trouvait heureusement dans le chemin quand sa présence pouvait être utile. Ayant dit rapidement quelques mots d'espagnol, que le chef comprit, le chevalier invita miss Amory à venir prendre une glace avant de s'en retourner vers lady Clavering. Là-dessus, l'infortuné Mirobolant lâcha le bras qu'il avait tenu pendant une minute, et se retira après avoir fait, de l'air le plus dolent, un très-profond salut.

« Ne savez-vous pas qui c'est ? demanda Strong à miss Amory, tandis qu'il l'emmenait. C'est le chef Mirobolant.

— Comment pouvais-je le savoir ? répliqua Blanche. Il a une croix ; il est très-distingué ; il a des yeux superbes.

— Le pauvre diable est affolé, je crois, de vos beaux yeux, dit Strong. C'est un excellent cuisinier ; mais il n'a pas la tête très-saine.

— Qu'est-ce que vous lui avez dit en cette langue inconnue ?

— C'est un gascon qui est né sur les frontières d'Espagne, et je lui ai dit qu'il perdrait sa place, s'il vous donnait le bras.

— Pauvre M. Mirobolant !

— Avez-vous vu le coup d'œil qu'il a lancé à Pendennis ? demanda Strong, qu'amusait l'idée d'une scène. Je crois qu'il prendrait plaisir à embrocher le petit Pen à un de ses ustensiles de cuisine.

— C'est un abominable être, un fat et un maladroit, que ce M. Pen, dit Blanche.

— Broadfoot avait l'air de vouloir le tuer aussi, et Pynsent semblait être dans les mêmes dispositions. Quelle glace voulez-vous, à l'eau ou à la crème ?

— À l'eau. Qu'est-ce que cet étrange individu qui me regarde si fixement ? il est décoré aussi.

— C'est mon ami le colonel Altamont, un très-bizarre personnage, au service du nabab de Lucknow… Holà ! quel est ce tapage ? Je reviens dans un instant, » dit le chevalier.

Et il s'élança dans la salle de bal, où se faisaient entendre un bruit de lutte et un grand tumulte de voix.

Le salon de rafraîchissement, où se trouvait alors miss Amory, était une pièce réservée pour le souper, que M. Rincer, le maître d'hôtel, avait préparé pour qui voudrait y prendre part, à raison de cinq schellings par tête. Il y avait aussi des rafraîchissements de qualité supérieure pour les dames et les gentlemen de la noblesse du comté qui étaient venus au bal ; mais le vulgaire en était exclu par un garçon qui se tenait à la porte, et qui disait que la chambre était réservée pour la société de lady Clavering et de lady Rockminster, et qu'elle ne serait ouverte au public qu'à l'heure du souper, c'est-à-dire seulement après minuit.

Pynsent, qui dansait avec les filles des électeurs, les y faisait entrer pour se rafraîchir avec leurs mamans. Strong, qui était directeur et chef des réjouissances partout où il allait, en avait aussi l'entrée ; mais la seule personne qui se trouvât présentement dans cette pièce était le gentleman en perruque noire et à la boutonnière décorée d'un ruban mi-parti, l'officier au service de Son Altesse le nabab de Lucknow. Ce gentleman s'était installé de très-bonne heure dans cet appartement, où, disant avoir grand'soif, il demanda une bouteille de champagne. En recevant cet ordre, le garçon supposa aussitôt qu'il avait affaire à un grand seigneur. Le colonel s'assit et se mit à manger son souper et à humer son vin, tout en entamant d'une manière affable la conversation avec tous ceux qui entraient dans la salle.

Sir Francis Clavering et M. Wagg l'y trouvèrent lorsqu'ils quittèrent la salle de bal ; et ils la quittèrent de bonne heure, sir Francis pour aller fumer un cigare et regarder les gens rassemblés devant la maison, sur le rivage (il prétendait que ce spectacle était

beaucoup plus amusant que celui du bal) ; M. Wagg pour se pendre au bras du baronnet, car il se pendait toujours au bras du plus grand personnage de la société. Le colonel Altamont avait considéré ces gentlemen d'une manière si étrange, tandis qu'ils traversaient le salon réservé, que Clavering demanda au maître d'hôtel ce que c'était que cet individu, et donna fortement à entendre que l'officier au service du nabab était ivre.

M. Pynsent, lui aussi, avait eu l'honneur d'un entretien avec le serviteur du potentat indien. Pynsent avait pour rôle de parler à tout le monde (ce qu'il faisait, il faut l'avouer, de la manière la plus désagréable), et il prit le gentleman en perruque noire pour un électeur, pour quelque capitaine de navire marchand, ou quelque autre homme du comté ayant parcouru les pays étrangers. M. Pynsent, donc, étant entré dans la salle de rafraîchissement, donnant le bras à la femme d'un électeur, le colonel lui demanda s'il voulait goûter un verre de champ. Pynsent accepta avec la plus grande gravité, salua, goûta le vin, affirma qu'il était excellent, et quitta le colonel Altamont avec les plus grandes démonstrations de politesse.

Cette gravité et ce décorum surprirent et déroutèrent le colonel plus que ne l'eût fait probablement toute autre conduite. Il regarda d'un air stupéfait Pynsent qui s'éloignait, et il dit au maître d'hôtel que c'était un drôle de corps.

M. Rincer rougit, ne sachant trop que répliquer. M. Pynsent était le petit-fils d'un comte du pays, et se proposait d'entrer au parlement. D'autre part, le colonel Altamont était couvert de diamants et de décorations, ne cessait de faire sonner les souverains qu'il avait dans sa poche, et payait sa consommation comme un homme cousu d'or. De sorte que, ne sachant comment sortir de

ce dilemme, M. Rincer dit : « Oui, colonel… Oui, madame ; est-ce du thé que vous avez demandé ? Une tasse de thé pour M. Jones, mistress Rincer. »

Ainsi se passa cette discussion sur les qualités de M. Pynsent, où l'officier du Nizam avait paru vouloir entrer.

Le fait est, s'il faut dire la vérité, que M. Altamont, étant resté au buffet presque toute la nuit, et ayant fait une consommation fort active, s'était considérablement monté la tête à force de boire. Il continuait de boire, lorsque M. Strong et miss Amory arrivèrent.

Quand le chevalier sortit de l'appartement, attiré par le tapage qu'il entendait dans le bal, le colonel se leva de sa chaise. Ses petits yeux rouges brillaient comme des charbons, et il s'avança d'un pas mal assuré vers Blanche, qui absorbait sa glace. Elle était tout absorbée dans cette absorption, la glace étant très-fraîche et très-bonne, ou bien elle n'était pas curieuse de savoir ce qui se passait dans la salle voisine. Les garçons furent plus curieux qu'elle, car ils coururent après le chevalier Strong. Si bien que, lorsqu'elle leva les yeux de dessus son verre, elle aperçut cet étrange personnage qui la contemplait de ses petits yeux rouges.

« Qui est-ce ? » pensa-t-elle.

La circonstance était fort émouvante.

« Ainsi vous êtes Betsy Amory, dit-il après l'avoir attentivement regardée ; Betsy Amory, par Jupiter !

— Qui… qui est-ce qui me parle ? » demanda Betsy, autrement dite Blanche.

Mais le tapage de la salle de bal devient si fort qu'il nous faut y rentrer pour savoir la cause de ce tumulte.

Tome 2 · 03

La guerre civile grondait, on échangeait des paroles vives, on se poussait et se pressait d'une manière inconvenante autour d'une fenêtre du coin de la salle de bal, près de la porte par laquelle le chevalier Strong se frayait passage à coups d'épaules. La fenêtre était ouverte, et la foule assemblée dans la rue s'écriait d'un ton sarcastique : « Tombez dessus ! Où est la police ? » et autres choses de ce genre. Un cercle d'individus, parmi lesquels se faisait remarquer M Fribsby, s'était formé autour de M. Alcide Mirobolant d'une part, tandis que plusieurs dames et gentlemen entouraient notre ami Arthur Pendennis de l'autre.

Strong pénétra dans ce cercle en faisant un coude du côté de M Fribsby, qui fut charmée de l'apparition du chevalier et s'écria d'une voix émue et touchante : « Sauvez-le, sauvez-le ! »

La cause de ce tumulte était le colère petit chef de la cuisine de sir Francis Clavering. Peu après que Strong eut quitté le bal, et tandis que M. Pen, furieux de sa chute au milieu de la valse, chute qui l'avait rendu ridicule aux yeux de la nation, furieux aussi de la conduite de miss Amory, qui avait plus encore outragé sa dignité, cherchait à se rafraîchir le corps et l'humeur en regardant par la fenêtre du côté de la mer qui étincelait dans le lointain et murmurait dans un calme admirable ; tandis qu'il s'efforçait vraiment de se remettre, s'avouant peut-être qu'il s'était conduit d'une manière très-absurde et très-maussade durant le

bal, il sentit une main se poser sur ses épaules. S'étant retourné, il vit avec la plus extrême surprise et la plus profonde horreur que la main en question appartenait à M. Mirobolant, dont les yeux semblaient sortir de sa pâle figure encadrée de cheveux bouclés, tellement il dardait sur M. Pen des regards courroucés.

Être tapé sur l'épaule par un cuisinier français, c'était là un acte de familiarité qui fit bouillonner le sang des Pendennis dans les veines de leur descendant, et il fut presque plus étonné qu'irrité d'une telle indignité.

« Vous parlez le français ? dit Mirobolant à Pen en français.

— Que vous importe, je vous prie ? répliqua Pen en anglais.

— Quoi qu'il en soit, vous le comprenez ? reprit l'autre en saluant.

— Oui, monsieur, dit Pen en frappant du pied, je le comprends fort bien.

— Vous me comprendrez alors. Monsieur Pendennis, dit l'autre en faisant résonner ses r en vrai gascon, quand je vous dis que vous êtes un lâche, monsieur Pendennis, un lâche, entendez-vous ?

— Quoi ? s'écria Pen en se tournant brusquement vers lui.

— Vous comprenez la valeur de ce mot, et vous en savez les conséquences entre hommes d'honneur ? répliqua l'artiste, un poing sur la hanche, et regardant fixement M. Pen.

— Les conséquences sont que je vais vous jeter par la fenêtre, insolent gredin que vous êtes ! » rugit M. Pen.

Et se précipitant sur le Français, il eût probablement mis sa menace à exécution, car la fenêtre était tout près, et l'artiste incapable de résister au jeune gentleman. Mais le capitaine Broadfoot et un autre pesant officier se jetèrent entre les combattants, les dames commencèrent à crier, les violons s'arrêtèrent ; Laure tout effrayée regarda par-dessus leurs têtes, en demandant pour l'amour de Dieu ce qui se passait ; enfin Strong arriva fort à propos de la salle des rafraîchissements, et trouva Alcide grinçant des dents et bredouillant des jurons gascons, tandis que Pen semblait disposé à faire quelque mauvais coup, quoiqu'il cherchât à paraître aussi calme que possible au milieu des dames et de la foule qui entourait les deux adversaires.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Strong au chef, en espagnol.

— Il y a qu'il m'a insulté, moi chevalier de juillet, dit l'autre en se frappant la poitrine.

— Que vous a-t-il dit ? demanda Strong.

— Il m'a appelé cuisinier, » s'écria d'une voix sifflante le petit Français.

Strong eut peine à réprimer son envie de rire.

« Venez-vous-en avec moi, mon pauvre chevalier, dit-il. Il ne faut pas se quereller devant les dames. Venez-vous-en ; je porterai votre message à M. Pendennis… Ce pauvre garçon est un peu toqué, » ajouta-t-il tout bas, s'adressant à quelques-unes des personnes qui se trouvaient près de lui.

D'autres, parmi lesquelles Laure se faisait remarquer par sa figure inquiète, se groupèrent autour de Pen et lui demandèrent la cause de ce tumulte.

Pen n'en savait rien.

« Cet homme allait donner le bras à une jeune demoiselle ; j'ai dit qu'il était cuisinier ; il m'a appelé lâche et m'a provoqué en duel. Je vous avoue que j'étais si fort indigné et si surpris, que je l'eusse jeté par la fenêtre, si vous, messieurs, ne m'aviez pas arrêté, dit Pen.

— Le diable l'emporte ! c'est bien fait pour lui, ce maudit insolent gredin d'étranger ! dirent les gentlemen.

— Je… je regrette fort, toutefois, d'avoir blessé son amour-propre, » ajouta Pen.

Laure fut bien aise de l'entendre parler ainsi, quoique quelques jeunes élégants répliquassent : « Non, le diable l'emporte, et tous ces impudents étrangers avec lui ! Une petite rossée leur ferait du bien.

— Vous irez lui donner une poignée de main avant d'aller vous coucher… n'est-ce pas, Pen ? dit Laure en s'approchant de lui. Les étrangers sont peut-être plus susceptibles que nous, et ont d'autres manières. Si vous blessiez l'amour-propre d'un pauvre homme, je suis sûre que vous seriez le premier à lui demander pardon, n'est-ce pas, cher Pen ? »

Ce disant, elle était tout pardon et toute douceur, comme un ange. Et Pen lui prit les deux mains, regarda fixement sa figure pleine de bonté, et dit que vraiment il ferait selon ses désirs.

« Comme cette fille m'aime ! pensa-t-il, tandis qu'elle restait là, les yeux attachés sur lui. Lui parlerai-je à présent ? Non… non, pas à présent. Il faut que cette absurde affaire avec le Français soit vidée. »

Laure lui demanda s'il n'allait pas danser avec elle. Elle désirait autant le faire rester dans la salle qu'il avait hâte lui-même d'en sortir.

« N'allez-vous pas rester pour valser avec moi, Pen ? Je ne crains pas, moi, de valser avec vous. »

C'était là un langage plein d'affection, mais qui évoquait un souvenir déplaisant. Pen se vit étendu par terre après avoir culbuté par-dessus miss Roundle et le dragon, et lancé Blanche contre le mur ; il se vit à terre et tout le monde riant de lui, même Laure et Pynsent.

« Je ne danserai plus jamais, répliqua-t-il d'un air sombre et décidé. Jamais. Je suis surpris de votre invitation.

— Est-ce parce que vous ne pouvez avoir Blanche pour danseuse ? demanda Laure avec une susceptibilité mauvaise et malheureuse.

— C'est parce que je ne veux pas faire de moi la risée des autres, répondit Pen ; parce que je ne veux pas vous faire rire de moi, vous, Laure. Car je vous ai vus, vous et Pynsent. Par Jupiter ! personne ne rira de moi.

— Pen, Pen, ne soyez pas si mauvais ! s'écria la pauvre fille, blessée de la méchanceté morbide et de la sauvage vanité de Pen, dont les yeux lançaient des éclairs du côté de M. Pynsent, comme s'il avait voulu livrer combat à ce gentleman. Qui vous estime moins pour avoir fait un faux pas en valsant ? Ce n'est pas nous, quand même ce serait Blanche. Pourquoi êtes-vous si susceptible, et si prêt à penser le mal ? »

Ici de nouveau la mauvaise fortune amena M. Pynsent, qui dit à Laure : « J'ai reçu ordre de lady Rockminster de vous demander si je puis vous conduire à table pour le souper.

— Je… je m'y rendais avec mon cousin, dit Laure.

— Oh ! qu'à cela ne tienne, répliqua Pen. Vous êtes en si bonnes mains que je ne saurais faire mieux que de vous y laisser. Je m'en vais à la maison.

— Bonne nuit, monsieur Pendennis, » dit sèchement M. Pynsent.

Àces paroles, dont la vraie signification était : « Va-t'en au diable, insolent, jaloux, impertinent, petit fat, que j'aurais plaisir à gifler ! » M. Pen ne daigna répondre que par une inclination de tête ; après quoi il sortit de la salle, en dépit des regards suppliants de Laure.

« Que la nuit est belle et calme au dehors ! dit M. Pynsent, et quel aimable murmure que celui de la mer ! Il serait plus agréable de se promener sur la plage que dans cette chambre brûlante.

— Oui, répliqua Laure.

— Quelle étrange réunion de personnes ! continua Pynsent. Il m'a fallu aller faire l'aimable avec la plupart d'entre elles, avec les filles de l'attorney, avec la femme de l'apothicaire, avec je ne sais qui, vraiment. Il y avait, dans la salle des rafraîchissements, un homme qui, à toute force, a voulu me régaler de champagne, un homme qui avait l'air d'un navigateur, vêtu d'une manière extraordinaire et qui m'a paru à moitié gris. Comme homme politique,

je dois me concilier tout ce monde ; mais c'est une rude tâche… surtout quand on aimerait tant à être ailleurs ! »

Et il rougit en disant ces mots.

« Je vous demande pardon, dit Laure ; je… je ne vous écoutais pas. Réellement j'ai été effrayée de cette querelle entre mon cousin et ce… ce Français.

— Votre cousin a eu un peu de malheur, ce soir ; il y a trois ou quatre personnes qu'il a indisposées contre lui : le capitaine Broadwood, ou comment s'appelle cet officier ? la demoiselle en robe rouge avec qui il dansait, miss Blanche, et puis le pauvre chef. En outre, je ne pense pas qu'il ait été très-enchanté de moi.

— Ne m'a-t-il pas confiée à votre garde ? dit Laure en regardant M. Pynsent et baissant les yeux presque aussitôt, comme une petite coquette coupable de mensonge.

— Vraiment, je puis lui pardonner beaucoup de choses pour cela ! » s'écria vivement Pynsent.

Laure prit son bras, et il emmena sa petite conquête du côté de la salle à manger.

Elle n'avait pas grande envie de souper, quoique ce repas fût servi dans le style bien connu de Rincer, comme dit le journal qui rendit compte du festin. Elle fut très-distraite, très-affligée et malheureuse à cause de Pen. Susceptible et querelleur, jaloux et égoïste, inconstant, violent et injuste quand sa colère l'égarait, tel était Pen ; comment donc sa mère pouvait-elle lui demander (ainsi qu'elle l'avait fait par mille paroles insinuantes) de donner son cœur à cet homme ? Et, supposé qu'elle le lui donnât, ce don le rendrait-il heureux ?

Mais elle fut à la fin un peu calmée quand, au bout d'une demi-heure qui lui parut bien longue, un garçon lui apporta un petit billet écrit au crayon, par lequel Pen lui disait : « J'ai trouvé en bas le cuisinier qui voulait se battre avec moi, et je lui ai demandé pardon. Je suis bien aise d'avoir fait cela ; je voulais vous parler ce soir, mais je garderai ce que j'avais à vous dire jusqu'à ce que vous reveniez à la maison. Que Dieu vous bénisse ! Dansez toute la nuit avec Pynsent, et soyez bien heureuse. Pen. »

Laure fut très-reconnaissante de cette lettre. Quelle satisfaction de voir qu'il y avait encore bonté et clémence dans le fils de sa mère !

Pen descendit, regrettant en son cœur son absurde conduite vis-à-vis de Laure, dont les regards doux et suppliants le suivaient et lui faisaient des reproches. Et à peine fut-il hors du bal, qu'il aurait voulu y rentrer pour demander pardon à sa cousine. Mais il se rappela qu'il l'avait laissée avec ce maudit Pynsent. Il ne pouvait faire des excuses devant lui. Il transigerait et oublierait sa colère, et ferait la paix avec le Français.

Le chevalier arpentait le vestibule de l'hôtel quand Pen descendit de la salle de bal ; il s'approcha de Pen, sa joyeuse figure illuminée de toutes sortes de malices.

« Je l'ai fait entrer au café, où nous avons une paire de pistolets et une chandelle, dit-il. Ou bien aimeriez-vous mieux un combat à l'épée sur la plage ? Mirobolant est de première force au fleuret, et il a tué quatre gardes du corps avec sa pointe sur les barricades de juillet.

— Maudite affaire ! s'écria Pen furieux. Je ne puis me battre avec un cuisinier.

— Il est chevalier de juillet, répliqua l'autre. On lui présente les armes dans son pays.

— Et vous m'invitez, capitaine Strong, à aller sur le terrain avec un domestique ? demanda Pen d'un ton irrité. Pour ce qui est de lui, je vais appeler un policeman ; mais… mais…

— Vous voulez me proposer les pistolets, à moi ! s'écria Strong en riant. Merci, il n'y a pas de quoi ; je ne faisais que plaisanter ; je suis venu pour arranger les querelles, et non pour me battre. J'ai apaisé Mirobolant ; je lui ai dit que vous ne lui aviez point appliqué le mot cuisinier dans un sens offensant, et qu'il était contraire à tous les usages du pays qu'un officier aux gages d'une famille (c'est ainsi que je qualifiai sa position) donnât le bras à la fille de la maison. »

Puis il confia à Pen le grand secret qu'il tenait de M Fribsby, et lui dépeignit la violente passion qui tourmentait le pauvre artiste.

En entendant cette histoire, Arthur éclata de rire et Strong se joignit à lui, et sa fureur contre le pauvre cuisinier s'évanouit aussitôt. Il avait été lui-même absurdement jaloux toute la soirée, et avait vivement désiré un prétexte pour insulter Pynsent. Il se rappela combien il avait été jaloux de sir Derby Oaks dans sa première affaire ; il était prêt à tout pardonner à un homme dévoré d'une telle passion, et il entra dans la salle du café où Mirobolant l'attendait.

Il s'avança vers lui, en lui tendant la main, et lui fit un petit discours en français, déclarant qu'il était sincèrement fâché d'avoir usé une expression qui avoit pu blesser monsieur Mirobolant, et qu'il donnait sa parole comme un gentilhomme qu'il ne l'avait jamais… jamais intendé. Pen croyait par ce mot traduire

l'anglais intended, et il était secrètement enchanté de parler si couramment et si correctement le français.

« Bravo ! bravo ! s'écria Strong, autant amusé par le discours de Pen que charmé de son bon naturel. Le chevalier Mirobolant rétracte naturellement et regrette de tout son cœur l'expression dont il s'est servi.

— Monsieur Pendennis a lui-même réfuté mes paroles, dit Alcide avec une grande politesse ; il vient de montrer qu'il est un galant homme. »

Ils se serrèrent la main et se quittèrent, Arthur envoyant son billet à Laure avant de se confier avec Strong au Garçon-Boucher.

En route, Strong fit compliment à Pen de sa conduite et de son français.

« Vous êtes un bon garçon, Pendennis, et vous parlez français comme Chateaubriand, par Jupiter !

— On m'a habitué, dès mon enfance, à parler ce langage, » répliqua Pen.

Et Strong eut la vertu de retenir son envie de rire pendant cinq minutes, au bout desquelles il se livra à un accès d'hilarité dont Pendennis n'a peut-être jamais deviné le motif.

Le jour commençait à poindre, quand ils atteignirent la rivière de Brawl, où ils se séparèrent. À cette heure-là, le bal de Baymouth était fini. M Fribsby et Mirobolant s'en revenaient ensemble dans l'accélérée de Clavering ; Laure s'était couchée, le cœur content, et dormait chez lady Rockminster ; et les Clavering

se reposaient à l'hôtel de Baymouth, où ils s'étaient installés pour la nuit.

Quelque temps après la dispute de Pen avec le chef, Blanche était sortie de la salle des rafraîchissements, la figure pâle comme une glace au citron. Elle dit à sa soubrette, car elle n'avait là aucune autre confidente, qu'elle venait d'avoir l'aventure la plus romanesque… Quel homme singulier ! il avait connu l'auteur de ses jours, son père malheureux, persécuté, héroïque, assassiné ; et, avant de se mettre au lit, elle commença un sonnet adressé aux mânes paternels.

Pen s'en retourna donc à Fairoaks en compagnie du chevalier, son ami, sans avoir dit un mot de ce qui l'avait fait courir à Baymouth, vers sa cousine Laure. Mais il pouvait attendre jusqu'à ce qu'elle revînt à la maison, puisque ce retour devait avoir lieu le jour suivant. Il n'était pas sérieusement jaloux des progrès que M. Pynsent avait faits dans l'estime de la jeune fille ; et il était bien assuré que, dans cette affaire, comme dans tout autre arrangement de famille, il n'avait qu'à demander pour obtenir. Laure, pas plus que sa mère, ne pouvait rien lui refuser.

Quand les regards inquiets d'Hélène lui demandèrent ce qui s'était passé à Baymouth, et si son désir favori était rempli, Pen lui raconta gaiement le malheur qui était arrivé ; il dit en riant que personne ne pouvait songer à faire une déclaration sous le coup d'une telle malencontre : bref, il n'attacha aucune importance à cette affaire.

« Nous aurons du temps de reste pour le sentiment, chère mère, quand Laure sera de retour, » dit-il en se regardant dans la glace d'un air de conquérant.

La tendre mère écarta les cheveux qui retombaient sur le front de Pen, et l'embrassa, et se dit tout naturellement qu'aucune femme ne pourrait lui résister. Et elle fut excessivement heureuse ce jour-là.

Lorsqu'il n'était pas avec elle, M. Pen s'occupait d'empaqueter ses livres et ses effets, brûlant certains papiers, mettant les autres en ordre, nettoyant son fusil et le serrant dans son étui. En un mot, il faisait ses préparatifs de départ : car, quoiqu'il fût prêt à se marier, notre gentilhomme n'était pas moins avide d'aller à Londres, pensant avec raison qu'il serait bien temps à vingt-trois ans de commencer sérieusement la vie, et de se mettre à faire fortune le plus promptement possible.

Il s'était déjà tracé le chemin par lequel il arriverait à cette fin.

« Je me mettrai en chambre, dit-il, et je m'inscrirai dans une école de droit. Avec deux cents livres sterling, je pourrai très-bien aller jusqu'au bout de la première année. Après cela, je ne doute guère que ma plume ne me fasse vivre. Plusieurs jeunes gens d'Oxbridge actuellement à Londres ne vivent que de leur plume ; j'ai une tragédie, une comédie, et un roman, le tout presque fini, et dont je ne puis manquer d'obtenir quelque argent. Ainsi je serai très-bien en état de vivre, sans rien demander à ma pauvre mère, jusqu'à ce que je me sois frayé un chemin au barreau. Alors quelque jour je reviendrai et je rendrai heureuse la bonne âme en épousant Laure. Il n'y a jamais eu de meilleure ni de plus aimable fille ; en outre elle est vraiment très-jolie, et cet engagement servira à me ranger… n'est-ce pas, Ponto ? »

C'est ainsi que, fumant sa pipe et parlant à son chien tout en flânant dans les jardins et les vergers du petit domaine de Fai-

roaks, ce jeune rêveur se bâtissait des châteaux en l'air.

« Oui, oui, elle me rangera, la cousine Laure. Et vous me regretterez quand je serai parti, n'est-ce pas, mon vieux chien ? » demanda-t-il à Ponto, qui remuait la queue et fourrait son nez brun sous la paume de son maître.

Ponto lui léchait la main et le soulier, comme tout le monde faisait dans cette maison, et M. Pen recevait ces hommages comme d'autres personnes reçoivent les flatteries qu'on leur adresse.

Laure revint assez tard dans la soirée du second jour, et, par malheur, ce fut M. Pynsent qui la ramena de Clavering. La pauvre fille n'avait pu refuser ses offres ; mais la vue de ce jeune homme assombrit le front d'Arthur Pendennis. Laure s'en aperçut et en fut peinée ; mais la veuve ne remarqua rien. Pressée qu'elle était sans doute de faire poser la question délicate, elle parla d'aller se coucher fort peu de temps après l'arrivée de Laure, et se leva du sofa, sur lequel elle était alors habituellement étendue, et où Laure avait coutume de venir s'asseoir auprès d'elle pour travailler ou pour lire. Mais lorsqu'Hélène se leva, Laure dit en rougissant, et d'une voix un peu troublée, qu'elle était aussi très-fatiguée, et qu'elle voulait aller se coucher ; de sorte que le projet de la veuve échoua au moins pour cette nuit, et que M. Pen resta un autre jour dans l'incertitude sur son sort.

Sa dignité fut offensée, quand il se vit ainsi forcé de rester dans l'antichambre, alors qu'il aurait pu obtenir audience.

Un sultan comme lui ne pouvait supporter qu'on le fît attendre. Quoi qu'il en soit, il gagna son lit et dormit très-confortablement sur son désappointement. Il ne se réveilla qu'au matin,

et, lorsqu'il ouvrit les yeux, il vit sa mère debout dans sa chambre.

« Cher Pen, levez-vous, dit-elle. Ne faites pas le paresseux. Nous avons la plus belle matinée du monde. Depuis le point du jour il m'a été impossible de dormir, et Laure est sortie il y a une heure. Elle est dans le jardin. Tout le monde devrait être dans le jardin, ou dehors, par une si belle matinée… »

Pen se mit à rire. Il voyait les pensées qui remplissaient le cœur de la simple femme, et son rire franc et cordial réjouit la veuve.

« Ô profonde dissimulatrice ! dit-il en donnant un baiser à sa mère ; ô artificieuse créature ! Nul ne peut donc échapper à vos méchants tours ? Vous voulez faire de votre fils unique votre victime ? »

Hélène aussi se mit à rire ; elle rougit, elle balbutia, elle se troubla. Elle était aussi heureuse qu'elle pouvait l'être, cette bonne et tendre femme, dont le plus cher espoir allait se réaliser.

Après avoir échangé quelques regards significatifs et quelques paroles dites à la hâte, Hélène quitta Arthur. Et ce jeune héros, se levant de son lit, se mit à décorer sa belle personne et à raser son délicieux menton. Au bout d'une demi-heure, il sortit de sa chambre, et descendit au jardin à la recherche de Laure. Ses réflexions furent assez sombres tandis qu'il faisait sa toilette.

« Je vais me lier pour la vie, pensa-t-il, afin de faire plaisir à ma mère. Laure est la meilleure des femmes, et… et elle m'a donné son argent. Plût à Dieu que je ne l'eusse pas accepté ! je voudrais n'avoir pas ce devoir à remplir précisément en ce moment.

Mais comme ces deux femmes ont ce mariage à cœur, je suppose que je dois les satisfaire… Eh bien donc, en avant ! On peut faire pis que de rendre heureuses deux des meilleures créatures qui soient au monde. »

Le moment décisif étant venu, Pen devint très-sérieux. Il n'était nullement exalté ; il se disait qu'il allait faire un grand sacrifice.

C'était l'habitude de Laure, quand elle se promenait dans le jardin, de porter un costume que beaucoup de personnes trouvaient charmant, quoiqu'il fût de la plus grande simplicité. Elle avait un grand chapeau de paille, d'où flottaient deux larges rubans probablement inutiles ; mais le chapeau garantissait assez du soleil la jolie figure de la jeune fille. Sur sa robe, elle mettait une sorte de blouse, qu'une élégante ceinture attachait autour de sa taille, ce qui faisait très-bon effet ; enfin ses mains étaient à l'abri des épines de ses rosiers favoris, grâce à des gantelets qui donnaient à miss Laure un air militaire et résolu.

Je ne sais pourquoi elle avait le même sourire que la veille au bal, et le souvenir de sa mésaventure offensa de nouveau M. Pen. Mais Laure, quoiqu'elle le vît descendant l'avenue d'un air si sombre et si plein de soucis, lui accorda le sourire le plus gai et le plus enjoué, et s'en vint à sa rencontre en lui tendant un de ses gantelets, afin qu'il pût le serrer s'il en avait envie. M. Pen daigna le serrer. Toutefois cette faveur ne fit rien perdre de son expression tragique à sa physionomie, et il continua à regarder sa cousine d'un air triste et solennel.

« Excusez mon gant, dit Laure en riant et serrant affectueusement la main de son cousin. Nous ne sommes pas de nouveau fâ-

chés, n'est-ce pas, Pen ?

— Pourquoi riez-vous de moi ? Vous avez ri de moi, l'autre nuit, et vous vous êtes moquée de moi avec les gens qui étaient à Baymouth.

— Mon cher Arthur, je n'avais pas l'intention de vous blesser, répliqua la jeune fille. Vous aviez l'air si drôle, vous et miss Roundle, quand vous… quand vous avez eu votre petit accident, que vraiment je n'ai pu en faire une tragédie. Cher Pen, la chute n'était pas sérieuse. Et d'ailleurs, c'est miss Roundle qui a été la plus malheureuse.

— Peste soit de miss Roundle ! rugit Pen.

— Oui, elle a été bien malheureuse, reprit Laure. Vous étiez relevé au bout d'une seconde ; mais cette pauvre demoiselle assise par terre avec sa robe de crêpe rouge, et regardant tout autour d'elle d'un air si piteux… pourrai-je jamais l'oublier ? »

Et Laure se mit à imiter la figure que faisait miss Roundle dans son infortune ; mais elle s'arrêta d'un air de repentir, et dit :

« Pourtant il ne faut pas rire d'elle. Quant à vous, Pen, bien sûr que nous devrions nous moquer de vous si vous vous fâchiez pour si peu de chose.

— Vous ne devriez pas rire de moi, vous, Laure, s'écria Pen avec une certaine amertume ; vous moins que tout le monde.

— Et pourquoi donc ? Êtes-vous donc un si grand personnage ?

— Oh ! non, Laure, je ne suis qu'un pauvre homme. Ne m'avez-vous pas déjà assez harcelé ?

— Mon cher Pen, en quoi faisant ? s'écria Laure. Bien certainement je ne pensais pas qu'un rien vous contrarierait. Je croyais qu'un homme de votre mérite pourrait supporter une innocente petite plaisanterie de la part de sa sœur, ajouta-t-elle en lui tendant de nouveau la main. Cher Arthur, si je vous ai offensé, je vous en demande pardon.

— C'est votre bonté qui m'humilie plus encore que vos rires, Laure ; vous m'êtes toujours supérieure.

— Quoi ! supérieure au grand Arthur Pendennis ! Comment cela se pourrait-il ? demanda miss Laure, dont le caractère se composait peut-être d'un grain de malice avec beaucoup de bonté. Vous ne pouvez vouloir dire qu'une femme soit votre égale ?

— Ceux qui font du bien ne devraient pas se moquer de leurs obligés, dit Pen. Je n'aime pas que ma bienfaitrice rie de moi, Laure ; cela rend l'obligation trop dure à porter. Vous me méprisez parce que j'ai accepté votre argent, et je mérite d'être méprisé ; mais ce coup est rude venant de vous.

— Argent ! Obligation !... Fi ! Pen ; voilà qui n'est pas généreux ! s'écria Laure en rougissant. Notre mère n'a-t-elle pas des droits à tout ce qui nous appartient ? Ne lui dois-je pas tout mon bonheur en ce monde, Arthur ? Qu'importent quelques misérables guinées, si nous pouvons tranquilliser son tendre cœur et calmer son esprit à votre sujet ? Je labourerais la terre, je m'engagerais comme servante, je donnerais ma vie pour elle. Vous le savez, ajouta miss Laure en s'échauffant ; vous le savez, et vous donnez le nom d'obligation à ce misérable argent. Oh ! Pen, c'est cruel, c'est indigne de vous de le considérer ainsi ! Si je ne puis partager mon superflu avec mon frère, avec qui le parta-

gerai-je ?… Mon superflu, ai-je dit ; non, ce n'était pas le mien, il était à maman pour qu'elle en disposât selon son plaisir, comme de tout ce que j'ai. Ma vie lui appartient. »

Et l'enthousiaste jeune fille tourna les yeux vers les fenêtres de la chambre de la veuve, et bénit en son cœur l'excellente créature.

Hélène regardait, inaperçue, par cette fenêtre vers laquelle étaient tournés les yeux et le cœur de Laure. Elle épiait ses deux enfants avec le plus vif intérêt et la plus profonde émotion, désirant et espérant que le vœu de toute sa vie pût être rempli. Et, si Laure avait parlé selon l'espoir d'Hélène, qui sait quelles tentations eussent été épargnées à Arthur Pendennis, ou quelles différentes épreuves il eût eues à subir ? Peut-être serait-il resté toute sa vie à Fairoaks, pour y mourir enfin gentilhomme campagnard. Mais est-il bien sûr qu'il eût pu échapper à la tentation ? La tentation est une sorte d'obséquieuse servante qui ne redoute pas la campagne ; nous savons qu'elle s'installe dans les ermitages aussi bien que dans les grandes villes, et que, dans les déserts les plus lointains et les moins accessibles, elle tient compagnie au solitaire fugitif.

« Votre vie appartient-elle vraiment à ma mère ? dit Pen, qui commençait à trembler et à parler avec une grande agitation. Vous savez, Laure, quel est le grand objet de sa vie, à elle ? »

Et il saisit de nouveau la main de sa cousine.

« Quel est-il, Arthur ? » demanda-t-elle en retirant sa main.

Elle regarda d'abord son interlocuteur, puis la fenêtre, et baissa enfin les yeux à terre, de manière à éviter le regard de Pen.

Elle aussi tremblait ; car elle sentait l'approche du moment critique pour lequel elle s'était secrètement préparée.

« Laure, il est une chose que notre mère désire par-dessus toutes les autres, dit Pen, et je pense que vous savez laquelle. Je vous avoue qu'elle m'en a parlé ; et, si vous voulez combler ses désirs, chère sœur, je suis prêt. Quoique bien jeune encore, j'ai eu tant de chagrins et de désappointements que je suis vieux et fatigué. Il me semble que j'ai à peine un cœur à offrir. Je suis las presque avant d'avoir commencé la carrière de la vie. Mon début a été une chute ; j'ai été protégé par les personnes de qui je devais être le protecteur naturel. J'avoue que votre noblesse et votre générosité, chère Laure, me font honte, tout en me remplissant de reconnaissance. Quand ma mère m'apprit ce que vous aviez fait pour moi, que c'était vous qui me donniez des armes en m'invitant à entrer encore une fois dans la lice, je désirai vivement d'aller me jeter à vos pieds pour vous dire : « Laure, voulez-vous venir partager la lutte avec moi ? Votre sympathie m'encouragera pendant la durée du combat. J'aurai une des plus tendres et des plus généreuses créatures qui soient au monde pour m'aider et me tenir compagnie… » Eh bien, voulez-vous de moi, chère Laure ? voulez-vous faire le bonheur de notre mère ?

— Pensez-vous que maman serait heureuse si vous n'étiez pas heureux ? demanda Laure d'une voix grave et triste.

— Et pourquoi ne le serais-je pas, ayant à mes côtés une aussi chère créature que vous ? répliqua Pen avec vivacité. Je n'ai pas mon premier amour à vous donner. Je suis un homme brisé ; mais certes je vous aimerais sincèrement et tendrement. J'ai perdu beaucoup d'illusions, et une grande partie de mon ambition aussi ; mais je ne suis pas encore sans espoir. Je sais que j'ai des

talents, quoique j'en aie fait jusqu'à présent un bien pitoyable usage ; ils pourront encore m'être utiles ; ils le seraient si j'avais un motif d'action. Laissez-moi partir pour travailler, avec l'espoir que vous partagerez mon succès, si je réussis. Vous m'avez tant donné, chère Laure ! n'accepterez-vous rien de moi ?

— Qu'avez-vous donc à donner, Arthur ? » dit Laure d'un ton grave et fort qui fit tressaillir Pen.

Il vit qu'il s'était laissé entraîner par ses paroles. Sa déclaration n'était pas ce qu'elle eût été deux jours plus tôt. Alors, plein d'espoir et de reconnaissance, il se fût jeté aux pieds de Laure, sa libératrice, pour lui rendre grâces de sa liberté recouvrée. S'il avait pu parler alors, il eût parlé différemment, comme elle eût différemment accueilli ses paroles. Il lui eût offert un cœur reconnaissant en échange de son cœur, à elle, et non un cœur las et fatigué qu'elle pouvait accepter ou laisser.

Laure était offensée des termes dans lesquels Pen s'était offert à elle. Il avait dit, en effet, qu'il n'avait pas d'amour, et pourtant il ne voulait pas essuyer de refus. « Je me donne à vous pour faire plaisir à ma mère ; prenez-moi, car elle désire que je fasse ce sacrifice. » Tel était le sens de ses paroles. La fière jeune fille ne voulait pas de mari sous de telles conditions ; elle n'avait pas dessein de se jeter à la tête de Pen, parce que celui-ci daignait lui présenter le mouchoir ; et le ton de sa réponse à Arthur annonça l'intention de rester indépendante.

« Non, Arthur, dit-elle, notre mariage ne ferait pas le bonheur de maman, comme elle se l'imagine ; car vous en seriez bientôt las. Moi aussi, j'ai eu connaissance des désirs de notre mère, car elle est trop franche pour savoir cacher ce qui lui tient à cœur, et

j'ai cru, peut-être, un jour… mais je ne le crois plus à présent, que je pourrais vous rendre heureux, que les projets de ma bienfaitrice s'accompliraient.

— Vous avez vu un autre prétendant, répliqua Pen, irrité du ton de Laure et se rappelant les incidents des jours passés.

— Vous eussiez pu m'épargner cette allusion, s'écria Laure en relevant la tête. Un cœur qui a usé, comme vous dites, l'amour à vingt-trois ans, devrait ne plus connaître la jalousie. Je ne m'abaisserai pas à dire si j'ai vu ou encouragé quelque autre prétendant. Je n'admets ni ne repousse l'accusation, et je vous prie aussi de ne plus y faire aucune allusion.

— Je vous demande pardon, Laure, si je vous ai offensée ; mais, si je suis jaloux, cela ne prouve-t-il pas que j'ai un cœur ?

— Pas pour moi, Arthur. Peut-être pensez-vous à présent que vous m'aimez ; mais ce n'est que pour un instant, et parce que vous êtes refusé. S'il n'y avait aucun obstacle, vous n'éprouveriez aucune ardeur à le franchir. Non, Arthur, vous ne m'aimez pas. Vous vous lasseriez de moi en trois mois, comme vous vous lassez de presque tout ; et maman, vous voyant fatigué de moi, serait plus malheureuse qu'elle ne le sera du refus que je fais de vous épouser. Soyons frère et sœur, Arthur, comme nous l'avons été jusqu'à ce jour, mais rien de plus. Vous aurez bientôt oublié ce moment de désappointement.

— J'y tâcherai, dit Arthur avec une grande indignation.

— N'y avez-vous pas tâché déjà ? » répliqua Laure avec un peu de colère ; car elle était depuis très-longtemps fâchée contre Arthur, et avait pris, je suppose, la résolution de lui dire sa façon de

penser. « La prochaine fois, Arthur, que vous ferez offre de vous-même à une femme, ne lui dites pas, comme vous m'avez dit à moi : « Je n'ai pas de cœur, je ne vous aime pas ; mais je suis prêt à vous épouser, parce que ma mère désire ce mariage. » Il nous faut plus que cela en retour de notre amour, du moins je le crois. Je n'ai pas encore d'expérience en ces choses-là, je n'en ai pas l'habitude que vous me supposiez tout à l'heure en disant que j'avais vu quelque autre prétendant. Avez-vous dit à votre première maîtresse que vous n'aviez pas de cœur, Arthur ? et à votre seconde que vous ne l'aimiez pas, mais qu'elle pouvait vous épouser, si elle en avait envie ?

— Que voulez-vous dire ? balbutia Arthur, rougissant et toujours très-irrité.

— Je parle de Blanche Amory, Arthur Pendennis, répliqua Laure fièrement. Il n'y a que deux mois, vous soupiriez à ses pieds, vous lui faisiez des poèmes que vous déposiez dans des arbres creux le long de la rivière. Je savais tout. J'avais l'œil sur vous… c'est-à-dire Blanohe m'a montré vos vers. Ni vous ni elle, vous n'étiez peut-être sérieusement épris ; mais il est encore trop tôt, Arthur, pour commencer un nouvel attachement. Attendez au moins que le temps de votre… de votre veuvage soit expiré, et ne songez à vous marier que lorsque vous aurez quitté le deuil. »

Ici les yeux de la jeune fille se remplirent de larmes, et elle les essuya avec sa main.

« Je suis blessée et fâchée, et je n'ai pas le droit de l'être ; à mon tour, je vous demande pardon, cher Arthur. Vous aviez le droit d'aimer Blanche. Elle était mille fois plus jolie et plus accomplie que… que toute autre fille des environs ; et vous ne pou-

viez pas deviner qu'elle n'avait pas de cœur. Vous avez bien fait aussi de la quitter. Je ne devrais pas vous faire de reproche au sujet de Blanche Amory, qui a trompé votre attente. Pardonnez-moi, Pen. »

Et elle lui tendit de nouveau cordialement la main.

« Nous étions jaloux l'un et l'autre, dit Pen. Chère Laure, pardonnons-nous réciproquement. »

Et il saisit sa main, et il voulut l'attirer vers lui. Il croyait qu'elle s'attendrissait, et prenait déjà les airs d'un vainqueur.

Mais elle se recula, et ses larmes séchèrent ; et elle fixa sur lui un regard si triste et si sévère, que le jeune homme recula à son tour.

« Comprenez-moi bien, Arthur, dit-elle ; cela ne se peut pas. Vous ne savez pas ce que vous demandez, et ne vous fâchez pas trop contre moi si je vous dis que, selon moi, vous ne le méritez pas. Qu'offrez-vous à une femme en échange de son amour, de son honneur, de son obéissance ? Si jamais je prononce ces vœux, cher Pen, j'espère que ce sera sérieusement, et j'espère les garder avec la grâce de Dieu. Mais vous, quel lien vous attache ? Il est beaucoup de choses que nous tenons sacrées, nous autres pauvres femmes, et dont vous ne vous souciez guère. Je ne veux pas réfléchir ni vous demander jusqu'où votre incrédulité vous mène ! Vous offrez de m'épouser pour faire plaisir à notre mère, et vous avouez que vous n'avez pas de cœur à donner. Oh ! Arthur, qu'est-ce donc que vous m'offrez ? Quel contrat téméraire voulez-vous donc faire avec tant de légèreté ? Il y a un mois, vous vous fussiez donné à une autre. Je vous prie de ne pas jouer d'une manière si insouciante avec votre propre cœur et avec les

cœurs des autres. Allez travailler, allez vous corriger, cher Arthur ; car je vois vos défauts et je ne crains pas d'en parler à présent ; allez vous faire une réputation, comme vous dites que vous le pouvez, et je prierai pour mon frère, et je veillerai sur notre chère mère à la maison.

— Est-ce votre décision finale, Laure ? s'écria Arthur.

— Oui, » répondit Laure en inclinant la tête.

Et, après lui avoir encore une fois tendu la main, elle s'éloigna.

Il la vit passer sous les plantes grimpantes qui décoraient le petit portique, et disparaître dans l'intérieur de la maison.

Au même instant les rideaux de la fenêtre de sa mère retombèrent à leur place ; mais il ne le remarqua pas et ne soupçonna pas qu'Hélène eût été témoin de cette scène.

Était-il satisfait ou irrité de son résultat ? Il avait demandé la main de sa cousine, et son cœur triomphait secrètement à la pensée qu'il était toujours libre. Elle l'avait refusé, mais ne l'aimait-elle pas ? Cet aveu de jalousie lui faisait croire que le cœur de Laure lui appartenait, quoi que pût dire sa bouche.

Et maintenant, peut-être devrions-nous décrire une autre scène qui se passa à Fairoaks entre Laure et la veuve, quand la première eut à dire à Hélène qu'elle avait refusé Arthur Pendennis. Ce fut peut-être la plus rude tâche de Laure en cette affaire, et celle qui lui donna le plus de peine. Mais comme nous n'aimons pas à voir une bonne femme devenir injuste, nous ne dirons pas un mot de plus de la querelle qui eut lieu entre Hélène et sa fille adoptive, ni des larmes amères que versa la pauvre

Laure. C'était le premier différend qu'elle eût eu jusqu'alors avec la veuve, et il ne lui en sembla que plus cruel.

Pen quitta Fairoaks pendant que la brouille durait encore ; et Hélène, qui pouvait pardonner presque tout, ne put pardonner à Laure un acte de justice.

Tome 2 · 04

Àprésent, lecteur, veuillez quitter les bois et les plages de l'ouest, et les cancans de Clavering, et la vie monotone du pauvre petit Fairoaks, pour vous transporter à Londres avec Arthur Pendennis par la voiture l'Empressée. Car il se rend à Londres, afin d'affronter le monde et de faire fortune.

Tandis que la diligence s'éloigne rapidement, au milieu de la nuit, des portes amicales du domaine paternel, le jeune homme médite en son esprit maint plan de conduite pour l'avenir ; il veut agir avec prudence et arriver sans doute au succès et à la renommée.

Il se sait meilleur que beaucoup de ceux qui jusqu'alors l'ont devancé dans la carrière. Son premier échec lui a donné des remords et a amené avec lui la réflexion ; il n'a pas emporté son courage, ni la bonne opinion qu'il a de sa personne. Cent idées impétueuses, cent espoirs empressés, le tiennent éveillé. Combien ses malencontres et une année de réflexion et de méditation l'ont vieilli ! Combien il est différent de ce qu'il était lorsque, douze mois auparavant, il voyageait sur cette route, allant à Oxbridge ou en revenant ! Pendant la nuit, ses pensées se reportent

avec un amour et une tendresse ineffables vers cette bonne mère qui l'a béni à son départ, et qui, malgré toutes ses fautes et ses folies passées, l'aime toujours et a toujours foi en lui. « Que Dieu la comble de bénédictions ! » dit-il en lui-même, tandis que ses yeux contemplent les étoiles au-dessus de sa tête.

Ô Dieu, donnez à Pen la force nécessaire pour travailler, pour endurer, pour rester honnête, pour éviter la tentation, pour se rendre digne du cœur dévoué qui l'aime si entièrement !

Hélène, elle aussi, est sans doute éveillée en ce moment, et envoie vers le Père céleste de plus pures prières que celles d'Arthur, pour le bonheur de ce cher fils. L'amour de cette femme est un talisman par lequel il espère obtenir son salut.

Et l'amour de Laure, il l'eût volontiers emporté aussi avec lui ; mais elle le lui a refusé, parce qu'il n'en est pas digne. Il avoue cela avec honte et remords ; il confesse que sa cousine a le caractère meilleur et plus noble que lui-même ; il le confesse, et pourtant il est content d'être libre. « Je ne suis pas assez bon pour une telle créature, » se dit-il. Il bat en retraite devant sa beauté et son innocence sans tache, comme devant une chose qui l'épouvante. Il sent qu'il n'est pas digne d'une telle compagne. Ainsi plus d'un prodigue déréglé, après avoir été pieux et innocent dans sa première jeunesse, se tient éloigné d'une église qu'il avait coutume de fréquenter. Il l'évite, mais il ne lui est pas hostile ; il sent seulement qu'il n'a pas le droit d'entrer dans le lieu saint.

Occupé de ces pensées, Pen ne s'endormit qu'à l'aube glaciale d'une matinée d'octobre. Il se réveilla tout remis quand la diligence s'arrêta, pour le déjeuner, à B..., où il avait fait une ving-

taine de joyeux repas, lorsqu'il allait au collège, ou bien qu'il en revenait.

Lorsqu'ils se furent remis en route, le soleil apparut brillant, la voiture roulait plus rapide, le cornet à piston se faisait entendre, les pierres milliaires à peine entrevues disparaissaient aussitôt ; Pen fumait et plaisantait avec le conducteur, avec ses compagnons de voyage, avec les passants qu'on rencontrait sur la route. À tout instant la route devenait plus animée, plus fréquentée ; ils changèrent de chevaux à H… pour la dernière fois, et la diligence entra dans Londres.

Quel jeune homme n'a pas éprouvé un frémissement à son entrée dans cette vaste métropole ? Des centaines d'autres voitures, occupées par des milliers d'autres personnes, arrivaient en hâte dans la grande ville.

« Voici ma place, se dit Pen ; voici où commencera la bataille dont je dois sortir vainqueur ou vaincu. Jusqu'à présent j'étais un enfant, un musard. Oh ! je désire, je désire vivement prouver que je puis être un homme. »

Et, du haut de l'impériale où il était assis, l'avide jeune homme regardait la ville avec cette sorte d'ardent désir que ressentent de jeunes soldats à la veille d'une campagne.

En route, Pen avait fait la connaissance d'un joyeux compagnon de voyage en manteau râpé, qui parlait beaucoup d'hommes de lettres avec lesquels il se disait très-lié, et qui était, de fait, rédacteur d'un journal de Londres, pour le compte duquel il était allé voir une grande lutte d'athlètes dans l'Ouest. Ce gentleman, paraît-il, connaissait intimement tous les grands écrivains de ce temps, et parlait de Tom Campbell, de Tom Hood, de Syd-

ney Smith et d'une foule d'autres, comme s'il eût été leur plus intime ami. En passant par Brompton, il montra à Pen M. Hurtle, le critique, qui se promenait avec son parapluie. Pen allongea le cou par-dessus la voiture pour voir longuement le célèbre Hurtle. « C'est un élève de Saint-Boniface, » dit Pen. Et M. Doolan, du journal l'Étoile (car tels étaient les nom et qualité du gentleman sur la carte qu'il donna à Pen), répliqua : « C'est vrai, et je le connais fort bien. » Pen s'imagina que c'était vraiment un honneur d'avoir vu le célèbre M. Hurtle, dont il admirait les écrits. Il croyait vivement alors aux auteurs, aux critiques et aux éditeurs de journaux. Wagg même, dont les livres ne lui semblaient pas des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, il le révérait secrètement comme un auteur couronné de succès. Il dit avoir rencontré Wagg en province, et Doolan lui apprit que ce fameux romancier recevait trois cents guinées par volume pour chacun de ses romans. Pen se mit aussitôt à calculer s'il ne pourrait pas gagner cinq mille livres sterling par an.

La première connaissance qu'Arthur rencontra, lorsque la diligence s'arrêta à Gloster Coffee-House, ce fut son vieil ami Harry Foker, qui descendait Arlington-Street, en se pavanant derrière un énorme cheval de cabriolet. Il avait des gants de chevreau blancs et des rênes blanches, et la nature avait décoré son menton d'une barbiche touffue. Un très-petit groom remplaçait Stoopid, qui avait pris sa retraite, et se balançait derrière le véhicule de Foker ; il avait les genoux en dedans et était aussi serré que possible dans sa culotte de peau.

Foker regarda la diligence poudreuse et les chevaux fumants de l'Empressée, dans laquelle il avait souvent voyagé jadis.

« Eh quoi ! Foker ! s'écria Pendennis.

— Holà hé ! Pen, mon petit ! » dit l'autre, brandissant son fouet en manière de salut amical à l'adresse d'Arthur, qui était enchanté de revoir la bonne vieille figure de son singulier ami.

M. Doolan éprouva un grand respect pour Pen, lorsqu'il lui vit une connaissance dans un si riche cabriolet ; et Pen était satisfait et fort ému de se trouver libre dans Londres. Il invita Doolan à venir dîner avec lui au café de Covent-Garden, où il logeait ; il demanda un cab et s'y fit transporter ; il était très-gai. Il fut bien aise de revoir le garçon empressé et le maître d'hôtel qui prodiguait les saluts ; il s'informa de la maîtresse d'hôtel, remarqua que le vieux garçon décrotteur n'était plus là, et il eût volontiers donné des poignées de main à tout le monde. Il avait cent guinées dans sa poche. Il mit ses plus beaux habits, dîna dans la salle de l'établissement avec une modeste pinte de xérès (car il était résolu à vivre d'une manière très-économique), et se rendit ensuite au théâtre voisin.

Les lumières et la musique, la foule et sa gaieté, charmèrent et enivrèrent Pen, comme il arrive toujours aux jeunes gens venus du collège ou de la campagne, et pour qui pareil spectacle est chose assez nouvelle. Il rit des plaisanteries, il applaudit les couplets, à la grande joie de quelques tristes vieux habitués des loges, qui depuis longtemps ne trouvaient plus le moindre plaisir au théâtre qu'ils fréquentaient tous les soirs, et qui furent charmés de voir un spectateur si naïf et qui s'amusait si bien.

Après la première pièce, il alla parader au foyer, se croyant en un lieu de rendez-vous de la plus grande fashion. Quel batteur de pavé de Londres ne se rappelle pas avoir eu les mêmes illusions et ne les reprendrait pas volontiers ? Là se trouvait de nouveau le jeune Foker, cet ardent sectateur du plaisir. Il se promenait avec

Granby Tiptoff, de la brigade royale, frère de lord Tiptoff, et avec lord Colchicum, oncle du capitaine Tiptoff, seigneur vénérable qui était homme de plaisir depuis la première révolution française.

Foker courut vers Pen avec empressement et insista pour le faire entrer dans sa loge, où était assise une dame aux longs cheveux tombant sur les plus belles épaules. C'était miss Blenkinsop, la célèbre actrice de la grande comédie. Au fond de la loge, ronflant sous sa perruque, était le vieux papa Blenkinsop. Sur les affiches de théâtre, il était appelé le vétéran Blenkinsop, l'utile Blenkinsop, le vieux favori du public. Blenkinsop faisait, au théâtre comme dans la vie privée, les vieux pères ennuyeux.

Àcette heure-là (il était onze heures environ), mistress Pendennis était dans son lit à Fairoaks, se demandant si son cher Arthur se reposait après la fatigue du voyage. Laure, aussi, était éveillée à cette heure. Et la veille au soir, à cette même heure, tandis que la diligence traversait de silencieux villages où brillaient les fenêtres des chaumières, et des forêts ténébreuses sous un ciel serein et parsemé d'étoiles, Pen se promettait de se corriger et de résister à la tentation, car son cœur était à Fairoaks !

Cependant la farce avait beaucoup de succès ; mistress Leary, en veste de hussard et en pantalon brodé, enchantait l'auditoire par sa malice, par son aimable figure et ses délicieuses ballades.

Pen, qui était nouveau à Londres, eût volontiers écouté mistress Leary ; mais les autres occupants de la loge ne se souciaient ni de son chant ni de son pantalon, et ne cessaient de bavarder. Tiptoff savait d'où venaient ses maillots. Colchicum l'avait vue

débuter en 1814. Miss Blenkinsop disait qu'elle chantait faux, au chagrin et à l'étonnement de Pen, qui trouvait qu'elle était belle comme un ange et qu'elle chantait comme un rossignol. Puis, lorsque Hoppus apparut dans le rôle de sir Harcourt Featherby, le jeune homme de la pièce, les gentlemen de la loge déclarèrent que Hoppus commençait à être par trop vieux, et Tiptoff proposa de lui jeter le bouquet de miss Blenkinsop.

« Pas pour tout l'or du monde ! s'écria la fille du vétéran Blenkinsop ; c'est lord Colchicum qui me l'a donné. »

Pen se rappela le nom de ce seigneur ; il le salua et dit en rougissant qu'il croyait devoir des remercîments à lord Colchicum pour avoir proposé sa candidature au club du Mégathérium, à la requête de son oncle, le major Pendennis.

— Quoi ! vous êtes donc le neveu de Wigsby ? dit le pair d'Angleterre. Je vous demande pardon, nous l'appelons toujours Wigsby. »

Pen rougit en entendant son vénérable oncle appelé par un surnom si familier.

« Vous avez été admis, je crois, au scrutin de la semaine dernière. Oui, c'était mercredi soir. Votre oncle ne s'y trouvait pas, » ajouta lord Colchicum.

C'était une fort agréable nouvelle pour Pen. Il se dit très-obligé à lord Colchicum, et lui fit un beau discours d'actions de grâce que l'autre écouta en tenant sa jumelle à la hauteur de ses yeux. Pen était transporté de joie en se voyant membre de ce club élégant.

« N'ayez pas toujours les yeux braqués sur cette loge, ô méchante créature ! s'écria Blenkinsop.

— Elle est diablement jolie, cette Mirabel, dit Tiptoff, quoique Mirabel ait été diablement sot de l'épouser.

— Le stupide vieux croûton ! dit lord Colchicum.

— Mirabel ! s'écria Pendennis.

— Ah ! ah ! fit Harry Foker en riant. Nous avons entendu parler d'elle, n'est-ce pas, Pen ? »

C'était le premier amour de Pen. C'était miss Fotheringay. Il y avait un an qu'elle avait été conduite à l'autel par sir Charles Mirabel, grand commandeur du Bain, et ci-devant envoyé à la cour de Pumpernickel, qui avait pris une part si active aux négociations avant le congrès de Swammerdam, et qui avait signé la paix de Pultusk au nom de Sa Majesté Britannique.

« Emily a toujours été stupide comme un hibou, dit miss Blenkinsop.

— Eh ! eh ! pas si bête, répliqua le vieux pair.

— Oh ! fi ! » s'écria la comédienne, qui ne comprenait pas le moins du monde ce qu'il disait.

Et Pen regarda son premier amour, en s'étonnant d'avoir jamais pu l'aimer.

Ainsi, dès le premier soir de son arrivée à Londres, M. Arthur Pendennis se trouva membre d'un club, et fut présenté à une actrice de la haute comédie, à un père noble de théâtre, et à une brillante société de joyeux lurons, jeunes et vieux. Car milord

Colchicum, quoique chargé d'années, chauve de tête et faible de corps, était encore infatigable à la poursuite du plaisir : le vénérable vicomte se vantait de pouvoir boire autant de bordeaux que le plus jeune membre de la société qu'il fréquentait. Il vivait en ville avec des jeunes gens, il leur donnait d'innombrables dîners à Richmond et à Greenwich. Patron éclairé du drame en toutes langues ainsi que de l'art de Terpsichore, il admettait à ses banquets des professeurs dramatiques de toutes les nations, Anglais des théâtres de Covent-Garden et du Strand, Italiens de Haymarket, Français de leur jolie petite salle ou de l'Opéra sur les planches duquel ils dansaient. À sa villa située sur les bords de la Tamise, ce soutien de l'État donnait des fêtes somptueuses à des vingtaines de jeunes fashionables qui se montraient affables avec les dames et messieurs du foyer, avec les dames surtout ; car le vicomte Colchicum préférait leur société, comme étant plus gaie et plus élégante que celle de leurs confrères de l'autre sexe.

Le jour suivant, Pen alla payer son entrée au club, et cette opération emporta juste le tiers de ses cent guinées ; il prit possession de l'édifice et y mangea son luncheon avec une immense satisfaction. Il se plongea dans un des fauteuils de la bibliothèque, et essaya de lire toutes les revues. Il se demandait si les membres du club le regardaient, et s'étonnait de ce qu'ils osassent garder le chapeau sur la tête dans des appartements aussi magnifiques. Il écrivit une lettre à Fairoaks sur du papier du club, et dit que ce lieu lui serait d'un grand agrément après sa journée de travail.

Il se rendit ensuite avec un grand tremblement au logement de son oncle dans Bury-Street, pour obéir au vif désir de sa mère, qui lui avait recommandé d'aller voir sur-le-champ le major Pendennis ; et il ne fut pas peu satisfait d'apprendre que le major

n'était pas encore de retour à Londres. Son appartement était vide ; de la toile écrue couvrait la table de sa bibliothèque, et il y avait sur la cheminée des lettres et des billets attendant le retour de celui à qui ils étaient adressés. Au dire de la maîtresse de la maison, le major était sur le continent, à Bad'n-Bad'n, avec le marquis de Steyne. Pen laissa sa carte sur la cheminée, en compagnie des autres. On y lisait encore le nom de Fairoaks.

Quand le major revint à Londres (ce retour eut lieu à temps pour les brouillards de novembre, après lesquels le major se proposait d'aller passer les fêtes de Noël à la campagne avec quelques amis), il trouva une seconde carte d'Arthur sur laquelle étaient gravés ces mots : Lamb-Court, Temple, et, de plus, un billet de ce jeune gentleman et de sa mère, disant qu'il était venu à Londres, qu'il était inscrit en qualité de membre d'Upper-Temple, et qu'il étudiait avec zèle pour le barreau.

Lamb-Court, Temple ! où cela pouvait-il être ?... Le major Pendennis se rappela que quelques dames de la fashion avaient parlé souvent de dîners chez M. Ayliffe, l'avocat, qui était homme du monde, et qui demeurait là dans le Banc du roi. Cette prison avait probablement une succursale dans le Temple, et Ayliffe était vraisemblablement un des officiers. Il se rappela que M. Deuceace, fils de lord Grab, y avait aussi demeuré. Il envoya Morgan à la découverte de Lamb-Court et du logement choisi par M. Arthur.

Cet alerte messager n'eut pas grand'peine à trouver la demeure de M. Pen. Le discret Morgan avait, dans le temps, suivi à la piste des gens bien plus difficiles à trouver qu'Arthur.

« Quelle espèce d'endroit est-ce, Morgan ? demanda le major, le lendemain au matin, en avançant la tête hors des rideaux de son lit de Bury-Street, tandis que le valet préparait sa toilette à la jaune lueur de l'épais brouillard de Londres.

— Je dirais que c'est un endroit assez sauvage, répondit M. Morgan. Les hommes de loi y demeurent, et l'on y voit leurs noms sur leurs portes. M. Harthur est au troisième étage, monsieur. M. Warrington y demeure aussi, monsieur.

— Les Warrington du Suffolk ! ça ne m'étonnerait pas : une bonne famille, pensa le major. Les cadets d'un grand nombre de nos bonnes familles suivent la carrière du barreau. Un appartement confortable, hé ?

— Je n'ai vu que l'extérieur de la porte, monsieur, sur laquelle étaient peints les noms de M. Warrington et de M. Arthur ; il y avait aussi un bout de papier avec ces mots : De retour à six heures. Mais je n'ai pu voir aucun domestique, monsieur.

— C'est économique dans tous les cas, dit le major.

— Très-économique, monsieur. Troisième étage, monsieur. Le plus sale noir escalier que j'aie jamais vu ; je m'étonne qu'un gentleman puisse se loger en pareil endroit.

— Et qui vous a appris, Morgan, en quels endroits des gentlemen doivent ou ne doivent pas se loger ? M. Arthur se dispose à étudier pour le barreau, » répliqua le major avec une grande dignité.

Et il mit fin à la conversation en commençant à s'habiller dans le brouillard jaune.

« Il faut que jeunesse se passe, pensa l'oncle adouci. Il m'a écrit une diablement bonne lettre. Colchicum dit qu'il l'a eu à dîner, et trouve qu'il a l'air d'un jeune gentilhomme. Sa mère est une des meilleures créatures qui soient au monde. S'il a jeté ses premiers feux et qu'il veuille s'attacher à son affaire, il pourra réussir encore… Ce vieux fou de Charlot Mirabel n'a-t-il pas épousé la Fotheringay, le premier amour de Pen !… Il ne veut pas venir chez moi avant d'en avoir reçu la permission, et il le dit d'une manière très-délicate. J'étais diantrement fâché contre lui, après ses escapades d'Oxbridge, et je le lui ai montré la dernière fois qu'il est venu ici. Pardi ! j'irai le voir ; le diable m'emporte si je n'y vais pas ! »

Ayant appris de la bouche de Morgan qu'il pourrait atteindre le Temple sans grande difficulté, et qu'un omnibus de la Cité le mènerait jusqu'à la porte, le major, après avoir déjeuné à son club (non pas celui de Polyanthus, dont M. Pen venait d'être élu membre, mais un autre club ; car le major était trop sage pour vouloir que son neveu fréquentât assidûment une maison où il avait, lui, l'habitude de passer son temps), le major, disons-nous, monta un jour dans un de ces véhicules publics, et pria le conducteur de le faire descendre à la porte d'Upper-Temple, ou Temple-Supérieur.

Quand le major Pendennis atteignit ce sombre portail, il était environ midi. Un personnage fort civil, en tablier blanc et ayant une médaille, le conduisit, à travers de noires ruelles et par de tristes passages voûtés, dans des cours plus mélancoliques l'une que l'autre, jusqu'à ce qu'il arriva enfin dans Lamb-Court, ou cour de l'Agneau. S'il faisait sombre dans Pall-Mall, qu'était-ce dans Lamb-Court ? Des chandelles brûlaient dans nombre de

chambres : dans la chambre d'élèves de M. Hodgeman, le fameux avocat, où six élèves gribouillaient des conclusions aux lueurs du suif ; dans la chambre du clerc de M. Hokey Walker, où le clerc, personnage d'aspect beaucoup plus distingué et plus avenant que son célèbre patron, s'entretenait d'un air protecteur avec le maître clerc d'un attorney attendant à la porte ; et dans la lugubre boutique de Curling, le fabricant de perruques, où s'étalaient tristement, à la faible clarté de deux chandelles, de grandes perruques d'avocat et de juge, tandis que les têtes qu'elles couvraient regardaient la colonne lampadaire qui s'élevait dans la cour. Deux petits clercs jouaient au bouchon sous cette lampe. Une buandière en socques entrait par une porte, un colporteur de journaux sortait par une autre. Un portefaix, dont on apercevait à peine le tablier blanc, se promenait de haut en bas.

Il serait impossible d'imaginer un endroit plus lugubre, et le major frissonna à la pensée qu'on pût choisir une telle résidence.

« Bon Dieu ! dit-il, il ne faut pas que le pauvre garçon continue à demeurer ici. »

Les faibles et sales lampes à l'huile qui éclairent, pendant la nuit, les escaliers du Temple-Supérieur, n'étaient naturellement pas allumées durant le jour ; et le major Pendennis, ayant lu à grand'peine le nom de son neveu sous celui de M. Warrington, sur le mur du n 6, trouva bien plus difficile encore de monter un escalier abominablement sombre. Se cramponnant à la rampe dont les suintements mouillèrent ses gants, il arriva enfin à tâtons à la hauteur du troisième étage. Une chandelle brûlait à l'entrée d'un des deux appartements ; les portes étaient ouvertes, et le major y vit distinctement les noms de M. Warrington et de M. A. Pendennis.

Une femme de ménage irlandaise, armée d'un seau et d'un balai, ouvrit la porte au major.

« Est-ce la bière qui arrive ? cria une grosse voix. Livrez-nous le pot. »

Le gentleman qui parlait était assis sur une table, portait la barbe et fumait une pipe courte. Plus loin, sur une chaise, un cigare à la bouche, Pen se chauffait les jambes au feu. Un petit garçon, qui servait de clerc à ces messieurs, riait au nez du major, parce qu'on l'avait pris pour de la bière. Ici, au troisième, il faisait un peu plus clair, et le major put voir l'appartement.

« Pen, mon ami, c'est moi… c'est votre oncle, » dit-il à demi suffoqué par la fumée.

Mais, comme la plupart des jeunes fashionables faisaient usage de tabac, il pardonnait assez facilement l'habitude de fumer.

M. Warrington descendit de la table, et Pen se leva de dessus sa chaise d'une manière fort agitée.

« Je vous demande pardon de m'être trompé, dit Warrington d'une voix claire et franche. Accepterez-vous un cigare, monsieur ?… Ôtez tout cela de cette chaise, Pidgeon, et approchez-la du feu. »

Pen jeta au feu son cigare, et fut charmé de la cordialité avec laquelle son oncle lui serra la main.

Dès que le major put parler, car l'escalier et la fumée lui avaient coupé la respiration, il commença à interroger Pen d'un

ton fort amical sur lui-même et sur sa mère ; car le sang est le sang, et le major avait du plaisir à revoir le jeune homme.

Pen donna ses nouvelles, et présenta ensuite à son oncle, M. Warrington, ancien élève de Saint-Boniface, dont il partageait l'appartement.

Le major fut très-satisfait, quand il apprit que M. Warrington était un fils cadet de sir Miles Warrington, du Suffolk.

« J'ai servi, dit-il, avec un de vos oncles dans l'Inde et dans la Nouvelle-Galles du Sud, il y a bien des années.

— Il y a pris une bergerie, monsieur, et il a fait fortune. Cela vaut mieux que le droit ou le métier de soldat, répliqua Warrington. Je crois que je m'en irai là-bas aussi. »

En ce moment la bière attendue arriva dans une canette à fond de verre. M. Warrington dit, en riant, que sans doute le major n'en voudrait pas ; et, après en avoir bu à longs traits, il passa le dos de sa main sur sa barbe d'un air de grande satisfaction. Le jeune homme était parfaitement à l'aise et sans embarras. Il était vêtu d'une vieille jaquette de chasse déguenillée, et avait une barbe hérissée. Il buvait de la bière comme un chargeur de houille, et cependant il était impossible de ne pas reconnaître en lui un gentleman.

Une ou deux minutes après avoir bu sa bière, il sortit de la chambre et laissa Pen avec son oncle, afin qu'ils pussent parler d'affaires de famille, si tel était leur dessein.

« Vous paraisses avoir là un vif et raboteux camarade, dit le major : il diffère quelque peu de vos élégants amis d'Oxbridge.

— Les temps sont changés, répliqua Arthur en rougissant. Warrington vient seulement d'être reçu avocat, et n'a pas d'affaires ; mais il connaît très-bien les lois. Je me sers de ses livres et je me fais aider par lui jusqu'à ce qu'il me soit possible d'étudier chez un avocat plaidant.

— Est-ce là un de ses livres ? » demanda le major en souriant.

Un roman français gisait aux pieds de la chaise de Pen.

« Ce n'est pas jour de travail aujourd'hui, mon oncle, dit le jeune homme. Nous sommes restés fort tard hier à une soirée… chez lady Whiston, ajouta Pen, qui connaissait le faible du major. Tout Londres y était, excepté vous, oncle : comtes, ambassadeurs, Turcs, chevaliers de la Jarretière, et je ne sais qui encore. Le détail est dans le journal… avec mon nom aussi, dit Pen tout joyeux. J'y ai rencontré une ancienne passion à moi, ajouta-t-il en riant. Vous savez qui je veux dire, lady Mirabel, à qui j'ai été présenté de nouveau. Elle m'a serré la main et s'est montrée fort gracieuse. Je vous dois des remercîments pour m'avoir tiré de cette affaire. Elle m'a présenté au mari aussi… un vieux beau décoré et en perruque blonde. Il ne me paraît pas fort sage. Elle m'a invité à aller chez elle, et j'y puis aller maintenant sans crainte de perdre mon cœur.

— Quoi donc ! aurions-nous eu de nouvelles amours, hé ? demanda le major avec enjouement.

— Deux ou trois, répondit M. Pen, riant. Mais je laisse de côté mon grand sérieux. Cela ne va plus après la première flamme.

— Très-bien, mon cher ami. Les flammes, et les dards, et la passion, et toutes ces choses-là, sont fort bien pour un petit gar-

çon ; et vous n'étiez qu'un petit garçon lors de cette affaire avec la Fotheringill ou Fotheringay ; comment s'appelle-t-elle ? Mais un homme du monde renonce à ces folies. Vous pouvez encore réussir. Vous avez été blessé, mais vous pouvez vous refaire. Vous êtes l'héritier d'une petite fortune qui vous donne l'indépendance, et que tout le monde s'imagine être diantrement plus considérable. Vous avez un nom honorable, de l'esprit, de bonnes manières et un extérieur agréable, et, pardieu ! je ne vois pas pourquoi vous n'épouseriez pas une femme riche, pourquoi vous n'entreriez pas au parlement, pourquoi vous ne vous distingueriez pas ; bref, pourquoi vous n'arriveriez pas à tout. Rappelez-vous bien qu'il est aussi facile d'épouser une femme riche qu'une femme pauvre, et qu'il est diablement plus amusant de s'asseoir devant un bon dîner que de gratter un os de mouton dans un garni. Mettez-vous cela dans la tête. Une femme avec une bonne dot, voilà une profession beaucoup plus aisée que celle d'avocat, laissez-moi vous le dire. Regardez autour de vous. Moi aussi, je serai à l'affût pour vous, et je mourrai content, mon cher, si je vous vois une bonne femme avec une bonne voiture et une bonne paire de chevaux, vivant en société et voyant vos amis comme un vrai gentilhomme. Voudriez-vous végéter à Fairoaks comme votre chère bonne mère ? Le diable m'emporte ! jeune homme, la vie sans argent et sans la haute société ne vaut pas la peine d'être acceptée. »

Ainsi parla cet oncle affectionné. Telle est la simple philosophie qu'il exposa à Pen.

« Que répondraient à cela ma mère et Laure ? Je voudrais bien le savoir, » se dit le jeune homme.

Et vraiment la morale du vieux Pendennis n'était pas leur morale, ni sa sagesse leur sagesse.

Cette touchante conversation entre oncle et neveu était à peine achevée, quand Warrington sortit de sa chambre à coucher, non plus en haillons, mais vêtu comme un gentleman, se dressant de toute sa haute taille, et montrant une franchise et une bonne humeur parfaites. Il fit les honneurs de son pauvre salon avec autant d'aisance que si ç'avait été le plus bel appartement de Londres. Et c'était un étrange logis que celui où le major avait trouvé son neveu. Le tapis était criblé de trous, la table couverte de cercles, traces des pots d'ale de Warrington. Il y avait une petite bibliothèque de livres de droit, de poésie et de mathématiques, qu'il aimait beaucoup. Il avait été l'un des plus rudes viveurs et des plus rudes piocheurs de son temps à Oxbridge, où le nom de l'étourdissant Warrington était encore fameux pour les démêlés qu'il avait eus avec les canotiers et dont il était sorti vainqueur, pour les parties de bateau sur la rivière, pour les prix qu'il avait remportés, et pour les grandes quantités de punch au lait qu'il savait absorber. Une gravure du vieux collège était accrochée au-dessus de la cheminée, et quelques volumes de Platon tout délabrés, portant les armoiries bien connues de Saint-Boniface, se voyaient sur les rayons de la bibliothèque. Il y avait deux fauteuils, un pupitre plein de notes et une couple de très-maigres dossiers sur une table de travail aux pieds cassés. De fait, il y avait à peine une pièce, dans tout l'ameublement, qui n'eût pas été à la guerre et n'en eût pas rapporté quelque blessure.

« Voici, monsieur, la chambre de Pen. C'est un dandy : il a des rideaux à son lit, des bottes vernies et un nécessaire de toilette en argent. »

En vérité, la chambre de Pen était assez coquettement arrangée, et l'on voyait accrochés au mur deux jolis tableaux de ballerines, plus un dessin représentant Fairoaks. La chambre de Warrington ne contenait guère qu'un grand bain pour se donner des douches, et un tas de livres à côté du lit. Il couchait là sur la paille, comme Margery Daw, fumant sa pipe, et passant la moitié de la nuit à lire ses poésies ou ses mathématiques chéries.

Quand il eut fini sa simple toilette, M. Warrington sortit de cette chambre et se dirigea vers le buffet, à la recherche de son déjeuner.

« Puis-je vous offrir une côtelette de mouton, monsieur ? Nous les cuisons nous-mêmes, et j'enseigne en même temps à Pen les premiers principes du droit, de l'art culinaire et de la morale. C'est un gueux de fainéant, monsieur, et beaucoup trop dandy. »

Ce disant, M. Warrington essuya un gril avec un morceau de papier, le mit sur le feu avec deux côtelettes de mouton, et prit dans le buffet deux assiettes, des couteaux, fourchettes d'argent, et des boîtes à saupoudrer contenant du sel et du poivre.

« Dites un mot seulement, major Pendennis, reprit-il ; il y a une autre côtelette dans le buffet, ou bien Pidgeon ira chercher ce qui vous plaira. »

Le major Pendennis restait assis, étonné et amusé ; mais il répliqua qu'il venait de déjeuner et qu'il ne mangerait rien. En sorte que Warrington grilla les côtelettes et les mit toutes sifflantes sur les assiettes.

Pen se jeta de bon appétit sur la sienne, après avoir regardé son oncle et vu que le vieux gentleman était toujours de bonne humeur.

« Vous voyez, monsieur, dit Warrington, que mistress Flanagan n'est pas ici pour faire la cuisine, et nous ne pouvons y employer Pidgeon, car le petit gueux est occupé toute la journée à nettoyer les chaussures de Pen. Et maintenant, un autre trait de bière. Pen boit du thé ; ce n'est bon que pour les vieilles femmes.

— Vous étiez donc chez lady Whiston hier au soir, dit le major, ne sachant vraiment quelle observation faire à ce diamant brut.

— Moi, chez lady Whiston ! Pas si bête, monsieur. Je ne me soucie pas de la société des femmes. Je m'y ennuie à mourir, c'est la vérité. Je passe philosophiquement ma soirée à l'Arrière-Cuisine.

— L'Arrière-Cuisine, vraiment ! s'écria le major.

— Je vois que vous ne savez pas ce que c'est, reprit Warrington. Demandez-le à Pen. Il y est venu hier en sortant de chez lady Whiston. Dites donc au major Pendennis ce que c'est que l'Arrière-Cuisine, Pen… Ne rougissez pas de vous-même. »

Et Pen dit que c'était une excentrique petite société d'hommes de lettres et d'hommes du monde, dans laquelle on l'avait admis ; et le major commença à croire que le jeune homme avait déjà vu bien des choses depuis son arrivée à Londres.

Tome 2 · 05

Les universités, les collèges et les écoles de droit, ont encore quelque respect pour l'antiquité, et conservent un grand nombre de ces coutumes et de ces institutions de nos ancêtres, depuis longtemps mises de côté par les personnes qui ne considèrent pas particulièrement, ou qui ne connaissent peut-être pas très-bien leurs aïeux. Une prison ou un workhouse bien ordonnés sont beaucoup mieux pourvus des conditions de propreté, de santé et de confort, qu'un respectable pensionnat, un vénérable collège, ou une savante école de droit.

Dans ce dernier lieu de résidence, on est content de dormir dans de sombres cabinets, et de payer, pour le salon et l'espèce d'armoire où l'on couche, le prix d'une jolie villa avec jardin dans les faubourgs, ou d'une vaste maison dans quelque square oublié de la ville. Le plus pauvre artisan de Spitalfields a une citerne et de l'eau à discrétion ; mais les gentlemen des écoles de droit et des universités se font apporter leur provision de ce cosmétique dans des pots par des buandières et des chambrières, et habitent des maisons bâties bien longtemps avant l'époque où les habitudes de propreté et de décence s'introduisirent dans notre pays. Il existe encore des individus qui se moquent du peuple et qui parlent de lui en termes de mépris. Gentlemen, on ne peut guère douter que vos ancêtres ne fussent de grands crasseux, et il est certain que, dans le Temple particulièrement, la propreté, cette vertu, qui est la première après la piété, ne pouvait être pratiquée qu'au milieu des plus grands obstacles et de difficultés sans nombre.

Le vieux Grump, de la circonscription de Norfolk, qui demeurait depuis plus de trente ans dans l'appartement au-dessous de celui de Warrington et de Pendennis, et qu'éveillaient les bains de douches que ces gentlemen avaient fait disposer chez eux (il faut dire qu'une partie de l'eau de ces bains s'infiltrait à travers le plancher jusque dans la chambre de M. Grump), déclarait que cette coutume était une absurde et folle invention de petit-maître, et tous les jours il maudissait la buandière qui mouillait l'escalier par lequel il avait à passer.

Grump, âgé alors de plus d'un demi-siècle, n'avait jamais pris de bain. Il s'était très-bien passé d'eau, comme nos pères avant lui. Parmi tous ces nobles chevaliers et baronnets, lords et gentlemen dont les armoiries sont peintes sur les murs de la fameuse salle du Temple-Supérieur, n'y avait-il donc pas un philanthrope assez bienveillant pour créer un établissement de bains à l'usage des légistes, ses compagnons et successeurs ? L'historien du Temple ne dit pas qu'il en ait jamais été question. Il y a la cour de la pompe et la cour de la fontaine, avec leurs appareils hydrauliques ; mais on n'a jamais entendu parler d'un avocat se trémoussant dans la fontaine ; et l'on ne peut s'empêcher de penser que la pompe eût fait grand bien à une foule de savants légistes des anciens jours.

Néanmoins, ces vénérables écoles qui ont pour enseignes l'Agneau, le Drapeau, le Cheval ailé, ne sont pas sans attraits pour les personnes qui les habitent. On y rencontre une part de rudes jouissances et de liberté dont on se souvient toujours avec plaisir. Je ne sais si l'étudiant en droit se permet l'enthousiasme en manière de délassement, ni s'il se laisse aller à des réminiscences poétiques lorsqu'il passe devant la demeure de quelque

personnage célèbre dans l'histoire ; je ne sais s'il se dit ; « Là vivait Eldon ; voici l'endroit où Coke méditait sur Lyttleton ; là s'échina Chitty ; ici Barnwell et Alderson firent ensemble leurs fameux travaux ; Byles composa ici son grand ouvrage sur les requêtes, et Smith y compila ses Causes célèbres, un livre immortel ; ici travaille encore Gustavus, avec Solomon pour aide. » Mais l'homme de lettres ne peut faire autrement que d'aimer les lieux habités par un si grand nombre de ses frères et peuplés par leurs créations, qui sont aujourd'hui pour nous aussi réelles que les auteurs dont elles sont les enfants. Sir Roger de Coverley, se promenant dans le jardin du Temple et s'entretenant, avec M. le Spectateur, des beautés en paniers et aux figures mouchetées qui foulent le tapis vert, est pour moi une figure tout aussi vivante que le vieux Samuel Johnson courant à travers le brouillard, suivi du gentleman écossais, pour se rendre chez le docteur Goldsmith, logé dans Brick-Court ; ou que Harry Fielding, en manchettes tachées d'encre, une serviette mouillée autour de la tête, achevant précipitamment, à minuit, des articles pour le journal de Covent-Garden, tandis que le garçon de l'imprimerie s'est endormi dans le corridor.

Si nous pouvions savoir l'histoire d'un seul jour, tel qu'il se passait dans une des maisons à quatre étages de la sombre cour où demeuraient nos amis Pen et Warrington, quelque Asmodée du Temple nous fournirait de quoi faire un étrange volume.

Il y a peut-être au rez-de-chaussée un fameux avocat, membre du parlement, que sa voiture transporte à Belgravia quand vient l'heure du dîner, et dont le clerc, devenu gentleman, lui aussi, s'en va régaler ses amis et prendre sa part de plaisir. Mais naguère ce grand homme végétait, affamé et sans cause, dans

quelque galetas de l'école ; il vivait grâce à quelques articles de littérature faits à la dérobée ; il espérait, il attendait, il languissait, et nul client ne venait ; il avait déjà épuisé ses propres ressources et la bienveillance de ses amis ; il faisait d'humbles observations aux créanciers importuns, et implorait la patience des petits fournisseurs qui n'étaient guère plus riches que lui. La ruine semblait le regarder en face, quand soudain voilà la roue de fortune qui tourne, et l'heureux coquin se trouve en possession d'une de ces prodigieuses aubaines qui se rencontrent quelquefois dans la grande loterie du barreau. Plus d'un légiste meilleur que lui ne gagne pas la cinquième partie du revenu de son clerc, qui, peu de mois auparavant, avait à peine assez de crédit pour se procurer de quoi cirer les bottes non payées de son maître.

Peut-être aurez-vous au premier étage un homme vénérable, dont le nom est illustre, qui demeure là depuis cinquante ans, qui a la cervelle pleine de livres et la bibliothèque bourrée de trésors classiques et judiciaires. Il a vécu seul pendant ces cinquante années, complètement seul, amassant de la science et compilant une fortune. Le soir, il revient seul du club, où il a copieusement dîné, et rentre dans l'appartement solitaire, où il mène une vie de reclus athée. Quand il mourra, son école fera graver en son honneur une inscription sur une table de marbre, et ses héritiers brûleront une partie de sa bibliothèque. Vous serait-il agréable d'avoir une telle perspective pour votre vieillesse, de thésauriser science et argent pour finir ainsi ?... Mais il ne faut pas que nous nous arrêtions trop longtemps à la porte de M. Doomsday.

Au-dessus de lui demeure le digne M. Grump, qui est aussi un ancien habitant de la maison, et qui, lorsque Doomsday rentre pour lire Catulle, est assis avec trois bons vieux de sa profession,

à faire un bon robre au whist, après un dîner où ils ont consommé leurs trois bonnes bouteilles de porto. Le dimanche, vous pouvez voir ces vieux garçons dormir à l'église du Temple. Il est rare que des attorneys viennent les déranger, et ils ont chacun une petite fortune.

De l'autre côté du palier du troisième étage, où logent Pen et Warrington, M. Paley reste levé jusque bien tard après minuit. M. Paley est agrégé de son collège, où il remporta jadis les premiers prix ; il étudie des causes et prend des notes jusqu'à deux heures du matin ; il se lève à sept heures, se rend aux tribunaux dès qu'ils sont ouverts, et y travaille jusqu'à une heure après-midi ; au sortir du dîner, il rentre chez lui et se remet à lire et à prendre des notes jusqu'à l'aube du jour suivant, qui est l'heure où peut-être M. Arthur Pendennis et son ami M. Warrington reviennent d'une de leurs folles expéditions. M. Paley a employé son temps bien différemment. Il ne s'est point prodigué vainement ; il n'a fait qu'abaisser laborieusement une grande intelligence à la compréhension d'une chose mesquine, et, dans l'ardeur avec laquelle il saisit cette chose, il a résolûment exclu de son esprit toutes pensées plus sublimes, tous sentiments meilleurs, toute la sagesse des philosophes et des historiens, toutes les beautés des poètes, tout sens, toute imagination, toute réflexion, tout art, tout amour, toute vérité, afin de se rendre maître de cette énorme Chronique judiciaire par l'interprétation de laquelle il se propose de gagner sa vie. Warrington et Paley avaient concouru jadis ensemble pour les honneurs universitaires et se les étaient vivement disputés. Maintenant tout le monde disait que Warrington gaspillait son temps et son énergie, tandis que tout le monde louait Paley de son travail persévérant. Il n'est pas bien sûr, toutefois, que ce fût Paley qui employât le

mieux son temps. Warrington trouvait le temps de réfléchir ; Paley ne le pouvait plus. Warrington pouvait éprouver quelque sympathie et faire des actes de bienveillance ; Paley devait forcément être égoïste. Il ne pouvait cultiver aucune amitié, ni faire aucune charité, ni admirer aucune œuvre de génie, ni s'enflammer à la vue du beau ou au son de quelque suave mélodie. Il n'avait d'yeux ni de temps que pour ses livres de jurisprudence. Tout était sombre en dehors du rayonnement de la lampe à la lueur de laquelle il étudiait. L'amour, la nature et l'art, qui est l'expression du sentiment que nous avons du magnifique monde de Dieu, étaient exclus de son cœur ; et lorsque, la nuit, il éteignait sa lampe, sa seule pensée était qu'il avait employé sa journée d'une manière profitable, et il s'endormait également ingrat envers Dieu et sans remords de son ingratitude. Mais il frémissait quand il rencontrait dans l'escalier son ancien camarade Warrington, et il l'évitait comme on évite quelqu'un qui est voué à la perdition.

C'était peut-être la vue de cette ambition cadavéreuse et de cette bassesse satisfaite d'elle-même qui se montraient dans la figure jaune de Paley, et qui faisaient clignoter ses petits yeux, ou peut-être le besoin naturel de la joie et du plaisir dont assurément M. Pen était très-altéré, qui empêcha cet infortuné jeune homme de poursuivre ses desseins sur le banc du roi ou le sac de laine avec l'ardeur et la fermeté nécessaires aux hommes qui veulent parvenir à ces places d'honneur. Il goûtait fort la vie du Temple. Ses dignes parents pensaient qu'il étudiait avec zèle, et son oncle écrivit des lettres de félicitation à la bonne veuve de Fairoaks, pour lui apprendre que le garçon avait jeté ses premiers feux et qu'il devenait très-rangé.

Le fait est que la vie que Pen menait alors était une nouvelle sorte d'excitation pour lui ; et, comme il avait mis de côté quelques-unes de ses prétentions de dandy, quelques-uns de ces airs de gentleman élégant qu'il avait contractés parmi ses accointances aristocratiques de l'Université (il ne les voyait plus que rarement), les rudes plaisirs et les amusements de la vie de garçon à Londres lui étaient fort agréables, et il les trouvait tous à son goût. Jadis il eût envié aux dandys les beaux chevaux sur lesquels ils se pavanent dans Rotten-Row ; mais il se contentait alors de se promener à pied dans le parc et de les regarder passer. Il était trop jeune pour réussir dans la société de Londres sans un nom plus distingué que le sien, sans une fortune plus considérable, et il était trop indolent pour s'avancer privé de ces avantages. Le vieux Pendennis croyait follement qu'il s'occupait de son droit, parce qu'il négligeait la haute société, et parce que, après avoir été à une douzaine de bals et soirées, il battit en retraite devant leur ennuyeuse monotonie. Et, toutes les fois que quelqu'un demandait au digne major des nouvelles de son neveu, le vieux gentleman disait que le jeune coquin s'était réformé et qu'on ne pouvait l'arracher à ses livres. Mais le major eût été presque aussi frappé d'horreur que M. Paley lui-même, s'il avait su le vrai genre de vie que menait M. Pen, et pour combien le plaisir entrait dans ses études.

Une longue matinée d'étude, une promenade dans le parc, une partie de bateau sur la rivière, une ascension de la colline de Hampstead et un modeste dîner de taverne ; une nuit de garçon passée ici ou là dans la joie, non dans le vice, car Arthur Pendennis admirait les femmes si sincèrement qu'il ne pouvait supporter la société de celles qui n'étaient pas honnêtes et pures, au moins à ses yeux ; une tranquille soirée à la maison, seul avec un ami et

une ou deux pipes, et une modeste libation de liqueurs anglaises dont mistress Flanagan, la buandière, éprouvait invariablement la qualité : telles étaient les occupations de notre jeune gentleman, et il faut avouer que sa vie n'était pas désagréable.

Àl'époque des sessions, M. Pen montrait une très-louable régularité à remplir une partie des devoirs de l'étudiant en droit, en prenant ses dîners au réfectoire. Et vraiment ce réfectoire du Temple-Supérieur est un spectacle qui ne manque pas d'intérêt. À l'exception de quelques minimes améliorations, de quelques anachronismes qui s'y sont introduits, on peut s'imaginer qu'on assiste à un repas du XVII siècle. Les membres du barreau et les étudiants ont leurs tables séparées ; les benchers, ou avocats de premier ordre, sont assis à la haute table dressée sur une estrade, entourée de portraits de juges célèbres et de personnages royaux qui ont honoré cette table de leur présence et de leur patronage. Lors de sa première introduction, Pen regarda autour de lui, fort amusé de la scène dont il était témoin. Parmi les étudiants, ses camarades, il y avait des gentlemen de tout âge, depuis dix-sept ans jusqu'à soixante ; de gros attorneys à tête grise qui se préparaient à prendre le grade supérieur ; des dandys et des élégants qui désiraient pour quelque motif d'être avocats avec sept ans de stage ; des natifs des colonies, au teint basané et aux yeux noirs, qui venaient se faire inscrire ici avant d'aller exercer dans leurs îles ; et nombre de gentlemen de la nation irlandaise, qui font un séjour dans Middle-Temple-Lane avant de s'en retourner dans la verte contrée de leur naissance. Il y avait de petites troupes d'étudiants qui parlaient de jurisprudence tout le temps du dîner ; il y avait des sectateurs du plaisir dont la conversation roulait sur des parties de bateaux, sur la Maison-Rouge, le Vauxhall et l'Opéra ; il y en avait d'autres qui étaient grands politiques et orateurs des

clubs d'étudiants. M. Pen fit peu à peu connaissance avec toutes ces diverses catégories, excepté la première, dont le langage lui était presque inconnu, dont la conversation lui semblait tout à fait dénuée d'intérêt, et dont les membres ne lui inspiraient aucune sympathie.

L'ancienne et libérale école du Temple-Supérieur sert dans son réfectoire, et moyennant un prix fort modéré, un excellent et salubre dîner de soupe, viande, tarte, et porto ou xérès, pour les avocats et les étudiants qui fréquentent ce lieu de réfection. On y est distribué par tables de quatre, et chacun de ces quatuor a son morceau de bœuf ou son gigot de mouton, sa tarte de pomme et sa bouteille de vin. Mais les honnêtes habitués du réfectoire, parmi les étudiants du rang inférieur qui ont le goût de la bonne chère, possèdent d'innocents artifices pour améliorer leur banquet, et tâchent ainsi d'obtenir une nourriture plus délicate que le rôti quotidien.

« Attendez un peu, dit M. Lowton, un de ces gourmands du Temple. Attendez un peu, dit M. Lowton en tirant l'habit de Pen ; les tables sont très-chargées et il n'y a que trois benchers pour manger dix plats d'extra ; si nous attendons, peut-être aurons-nous quelque chose de leur table. »

Et Pen regarda d'un air assez amusé la table haute des avocats de premier ordre, sur laquelle M. Lowton jetait des yeux pleins d'ardente convoitise. Il n'y avait effectivement que trois vieux gentlemen debout devant une douzaine de cloches de plat en argent, tandis que le ministre disait le Benedicite d'une voix tremblotante.

Lowton était fameux pour la conduite du dîner. Son but était de parvenir à être le premier, un chef de table, et à s'assurer le treizième verre de la bouteille de porto. Il avait ainsi le commandement du rôti, sur lequel il exerçait son talent d'écuyer tranchant, et il s'appliquait des cuillerées de jus avec une dextérité et une rapidité qui amusaient infiniment Pen. Pauvre Jack Lowton ! tes plaisirs en ce monde étaient bien innocents ; épicurien avide, tes désirs n'allaient pas au delà de dix-huit pence.

Pen était un peu plus âgé qu'un grand nombre de ses camarades, et il y avait dans son air et ses manières, nous l'avons déjà dit, quelque chose de hautain et d'impertinent qui lui donnait un cachet d'homme de bon ton ; il était bien différent de ces pâles étudiants qui discutaient à table des questions de droit, comme aussi de ces dandys féroces aux chemises excentriques, aux gilets merveilleux et aux épingles étonnantes, qui représentaient la partie oisive de la petite communauté. Le bon et le modeste Lowton s'était senti attiré par l'air supérieur de Pen, et il avait fait connaissance avec lui à table en engageant la conversation.

« C'est aujourd'hui, je crois, monsieur, le jour du bouilli, » dit Lowton à Pen.

— Parole d'honneur ! monsieur, je n'en sais rien, répliqua Pen, qui eut peine à réprimer un éclat de rire. Je suis étranger, et c'est la première fois que je dîne ici. »

Là-dessus, Lowton commença à lui montrer les notabilités qui se trouvaient au réfectoire.

« Voilà Boosey le bencher, ce chauve qui est assis sous le portrait et qui a de la soupe. Je voudrais savoir si c'est une soupe à la tortue. Ils en ont souvent. À côté de lui est Balls, l'avocat du roi,

et puis Swettenham… Hodge et Swettenham, vous savez ; cet autre est le vieux Grump, le doyen du barreau ; on dit qu'il dîne ici depuis quarante ans. On transporte souvent du poisson de la table des benchers à celle du doyen. Voyez-vous ces quatre individus assis en face de nous ? Ce sont de fameux élégants, tout ce qu'il y a de plus chic, je vous le garantis : M. Trail, fils de l'évêque d'Ealing ; l'honorable Frédéric Ringwood, frère de lord Cinqbar, vous savez qu'il aura une bonne place, je parierais tout ce qu'on voudrait ; et Bob Suckling, qui est toujours avec lui, un gaillard de la haute, lui aussi. Ha ! ha ! ha ! »

Ici Lowton éclata de rire.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Pen, qui s'amusait fort.

— Savez-vous que j'aime à me trouver à table avec ces garnements-là ? dit Lowton en clignant de l'œil d'un air malin et se versant son verre de vin.

— Et pourquoi ? demanda Pen.

— C'est que, vous pensez bien, ils ne viennent pas ici pour dîner, mais seulement pour faire semblant de dîner. Eux dîner ici ! Le bon Dieu vous bénisse ! Ils vont à quelque fameux club, ou bien ils sont invités à quelque grand dîner. Leurs noms figurent dans le Morning-Post toutes les fois qu'il y a une fête à Londres. Eh ! je parie tout ce qu'on voudra que Ringwood a son cab, ou Trail son brougham qui l'attend en ce moment même au coin d'Essex-Street. C'est un diable d'homme que ce Trail, et qui fait joliment danser les écus de l'évêque, je vous le promets. Dîner, eux ! ils ne dîneront pas avant deux heures, j'en suis sûr.

— Mais pourquoi voudriez-vous être à la même table qu'eux, s'il ne dînent pas ? demanda Pen qui ne comprenait pas encore. Nous avons à manger ici en toute abondance, n'est-ce pas ?

— Que vous êtes naïf ! dit Lowton. Excusez-moi, mais réellement vous êtes naïf. Ne voyez-vous pas qu'ils ne boivent pas de vin, et qu'on peut avoir la bouteille pour soi tout seul quand on a la chance d'être à la même table que ces trois gaillards-là ? Voilà pourquoi Corkoran s'est joint à eux.

— Ah ! monsieur Lowton, je vois que vous êtes un malin, » répliqua Pen, enchanté de sa connaissance.

Là-dessus, l'autre dit modestement qu'il avait passé à Londres la plus grande partie de sa vie, et que naturellement il avait des yeux. Puis il continua de débiter à Pen son catalogue.

« Il y a ici un tas d'Irlandais, reprit-il ; ce Corkoran en est un, et je ne peux pas dire que je l'aime. Vous voyez ce joli garçon en cravate bleue, en chemise rose et en gilet jaune, c'en est un autre : c'est Molloy Maloney de Ballymaloney, neveu du major-général sir Hector O'Dowd, hé, hé, dit Lowton, en tâchant d'imiter l'accent hibernien. Il ne cesse jamais de se targuer de son oncle, et, le jour où il a été présenté à la cour, il est venu au réfectoire en pantalon à bande d'argent. Cet autre, près de lui, à la longue chevelure noire, est un terrible rebelle. Par Jupiter ! mon sang se glace dans mes veines, monsieur, quand je l'entends pérorer dans le forum ; et son voisin est un Irlandais aussi, Jack Finucane, rédacteur d'un journal. Ils se tiennent tous, ces Irlandais. À votre tour de remplir votre verre. Quoi ! vous ne prenez pas de porto ? N'aimez-vous pas le porto à dîner ? À votre santé, donc. »

Et ce digne homme s'attacha plus encore à Pendennis, en voyant que ce dernier n'aimait pas le porto à dîner.

C'est pendant que Pen prenait sa part d'un de ces dîners, avec son accointance Lowton en qualité de chef de table, qu'ils furent rejoints par un gentleman en robe d'avocat, qui, n'ayant sans doute pas trouvé de place parmi les personnes de son grade, vint s'asseoir sur le banc à côté de Pen. Il était vêtu de vieux habits et d'une robe fanée qui traînait derrière lui, et il avait une chemise qui, bien que propre, était extrêmement déchirée et très-différente de la magnifique chemise rose de M. Molloy Maloney, chef de la table voisine. Pour faire connaître leur présence à dîner, les gentlemen qui mangent au réfectoire du Temple-Supérieur ont coutume d'écrire leurs noms sur des morceaux de papier préparés à cet effet sur chaque table avec un crayon. Lowton écrivit son nom d'abord, puis Arthur Pendennis, et après lui le gentleman aux vieux habits. Il sourit en voyant le nom de Pen, et regarda son voisin.

« Nous devrions nous connaître, dit-il. Nous sommes tous deux élèves de Saint-Boniface ; je m'appelle Warrington.

— Êtes-vous l'ét… Warrington ? » s'écria Pen, enchanté de voir ce héros.

Warrington se mit à rire.

« L'étourdissant Warrington, oui, dit-il. Je me souviens de vous avoir vu durant votre premier trimestre. Mais il paraît que vous m'avez complètement surpassé.

— On parle encore de vous à l'Université, répliqua Pen, qui était plein d'une généreuse admiration pour le talent et le cou-

rage. Le canotier que vous avez rossé, Bill Simes, ne vous le rappelez-vous pas ? voudrait que vous fussiez encore à Oxbridge. Les demoiselles Notley, les mercières…

— Chut ! fit Warrington. Je suis bien aise de faire votre connaissance, Pendennis. J'ai beaucoup entendu parler de vous. »

Les jeunes gens furent immédiatement amis, et ils se mirent aussitôt à parler de l'Université. Et Pen, qui avait fait le beau gentleman jusque-là, disant à Lowton qu'il ne pouvait boire de porto à dîner, ne se fit pas scrupule de désappointer cet honnête camarade en se versant de ce vin, lorsqu'il eut vu Warrington en prendre sa part avec beaucoup de plaisir.

Le dîner fini, Warrington demanda à Arthur où il allait.

« Je voulais rentrer pour m'habiller, afin d'aller entendre la Grisi dans Norma, répondit Pen.

— Est-ce que quelqu'un vous y a donné rendez-vous ?

— Non, je n'y vais que pour la musique, que j'aime à la folie.

— Vous feriez bien mieux de venir fumer une pipe chez moi, une toute petite pipe. Allons, venez, je demeure tout près, dans Lamb-Court, et nous parlerons de Saint-Boniface et des anciens jours. »

Ils s'en allèrent ensemble. Lowton soupira après leur départ. Il savait que Warrington était fils d'un baronnet, et il éprouvait un naïf respect pour toute l'aristocratie.

Àpartir de ce soir, Pen et Warrington devinrent amis intimes. La gaieté et l'humeur joviale de Warrington, son bon sens, la sim-

plicité cordiale de son accueil et son éternelle pipe de tabac, charmèrent Pen, qui trouva plus de plaisir à fréquenter avec lui des tavernes à un schelling, qu'à dîner seul au milieu de la splendeur du club de Polyanthus et de ses silencieux habitués.

Au bout de peu de jours, Pen quitta son logement de Saint-James, où il s'était transporté en sortant de son hôtel, et trouva qu'il était beaucoup plus économique de partager la demeure de Warrington dans Lamb-Court, et de meubler et occuper la chambre qui restait vide chez son ami. Car il faut dire de Pen que personne ne se laissait aussi facilement que lui entraîner à faire une chose, quand c'était une nouveauté et qu'il en avait quelque envie. Ainsi, le jeune Pidgeon et la buandière Flanagan partagèrent leurs services entre Warrington et Pen.

Tome 2 · 06

Tout fier de voir la vie, Pen visita cent retraites étranges, inconnues au beau monde de Londres. Il aimait à se dire qu'il vivait en compagnie de toutes sortes de gens. C'est ainsi qu'il vit les chargeurs de houille dans leurs cabarets, les boxeurs dans leurs salles d'auberge, les bons bourgeois s'amusant dans les faubourgs ou sur la rivière ; et il aurait voulu trinquer avec des filous célèbres, ou boire un pot d'ale avec une troupe de voleurs de nuit et autre gibier de potence, si le hasard lui avait donné l'occasion de faire connaissance avec cette partie de la société.

C'était amusant de voir le sérieux avec lequel Warrington écoutait le favori de Tutbury ou le grand lutteur de Brighton à la taverne des Armes du Champion, et de remarquer l'intérêt qu'il

prenait à la compagnie des chargeurs de houille assemblés au cabaret du Renard sous la Colline. Il semblait connaître tous les cabarets de la capitale et des environs, ainsi que les personnes qui les fréquentaient. Il était l'ami personnel de l'hôte ou de l'hôtesse, et on l'accueillait aussi bien au comptoir que dans le club. Il préférait, disait-il, leur société à celle des personnes de sa classe, dont les manières l'ennuyaient et dont la conversation l'assommait.

« Dans le monde, avait-il coutume de dire, chacun ressemble à ses voisins ; tous portent les mêmes habits, mangent, boivent et disent les mêmes choses ; un jeune dandy, au club, parle et se comporte comme un autre ; une demoiselle, au bal, ressemble à toutes les demoiselles ; tandis qu'ici, il y a différents caractères. J'ai du plaisir à causer avec l'homme le plus fort de toute l'Angleterre, ou avec celui qui peut boire le plus de bière, ou avec ce terrible chapelier républicain qui croit que Thistlewood est le plus grand personnage de l'histoire. J'aime mieux le grog au genièvre que le bordeaux. J'aime mieux un plancher sablé de Carnaby-Market qu'un parquet blanchi à la craie dans Mayfair. J'aime mieux les snobs, je l'avoue. »

Ce gentleman était vraiment un républicain socialiste, et jamais il n'entrait dans sa tête, lorsqu'il causait avec Jack et avec Tom, qu'il fût, sous aucun rapport, meilleur qu'eux. Peut-être, cependant, la déférence qu'ils lui marquaient le flattait-elle secrètement.

Pen le suivit avec beaucoup de joie et d'assiduité en ces divers endroits ; mais il était bien plus jeune et, par conséquent, bien plus majestueux que Warrington. On eût dit vraiment un jeune prince déguisé visitant les pauvres du royaume de son père. Et

ces pauvres le respectaient comme un noble jeune homme, un beau garçon et un vrai fashionable. Il avait un certain air de bonne humeur impérieuse, une sorte de franchise et de majesté royales, quoiqu'il ne fût héritier présomptif que de cinq sous, et le fils d'un apothicaire. Lorsque ces positions nous sont faites, nous nous y accoutumons très-aisément, et nous sommes toujours prêts à prendre la supériorité sur ceux qui nous valent. C'était une belle chose à voir que la condescendance de Pen à cette époque de sa vie. Chez les hommes de capacité, cette présomption et cette impertinence se passent avec l'extrême jeunesse ; mais il est curieux de remarquer la fatuité d'un garçon généreux et de moyens : il y a quelque chose de presque touchant dans cette précoce exhibition de simplicité et de folie.

Ainsi, après avoir beaucoup étudié le matin, et non pas le droit seulement, je le crains, mais encore la politique, la littérature et l'histoire générale, qui sont aussi nécessaires que le droit à l'avancement et à l'instruction d'un jeune homme ; après s'être appliqué assez assidûment aux lettres, aux revues, aux livres élémentaires de droit, et surtout à la lecture du journal, jusqu'aux approches de l'heure du dîner, nos deux gentlemen sortaient avec beaucoup d'entrain et d'appétit, tout disposés à passer une joyeuse soirée comme ils avaient passé une agréable matinée.

C'est un bel âge que vingt-quatre ans, quand chaque muscle du corps, chaque ressort de l'esprit est en bon état, quand le monde paraît encore nouveau, et qu'on le parcourt éperonné par la gaieté et une délicieuse capacité de jouissances. Si jamais l'on se sent jeune plus tard, c'est lorsque l'on se retrouve avec ses camarades de cet âge-là ; et les airs que nous fredonnons dans la vieillesse sont ceux que nous avons appris à vingt-quatre ans.

Quelquefois, peut-être, la joie de cet âge revit en notre souvenir ; mais que le jardin est devenu sombre ! que les guirlandes paraissent fanées ! que la société semble vieille et diminuée, et combien de lumières se sont éteintes depuis lors ! Les cheveux gris sont venus comme les rayons du jour… ces rayons du jour qui nous apportaient une migraine. Le plaisir s'est mis au lit, les joues fardées de rouge. Eh bien ! ami, traversons ce jour, graves et tristes, mais amicalement.

Je me demande ce que Laure et Hélène eussent dit, si elles avaient pu voir (comme elles l'auraient pu souvent si elles avaient été à Londres et levées de grand matin, lorsque les ponts commençaient à rougir au lever du soleil et les tranquilles rues de la Cité à s'illuminer) M. Pen et M. Warrington courir sur les dalles sonores vers le Temple, après une de leurs folles nuits de carrousse ; nuits folles assurément, mais non aussi coupables que ces nuits le sont parfois : car Warrington était misogyne, et Pen, ainsi que nous l'avons dit, trop fier pour s'abaisser à une intrigue vulgaire. Notre jeune prince de Fairoaks ne pouvait parler à une personne du sexe qu'avec une respectueuse courtoisie, et il avait une horreur instinctive de toute parole et de tout geste grossiers. Quoique nous l'ayons vu s'amouracher d'une sotte, comme ont fait aussi beaucoup d'autres qui étaient au-dessus et au-dessous de lui, et comme il est probable qu'il fit plus d'une fois dans sa vie, cependant, tant que dura son illusion, il la considéra et la servit toujours comme une divinité. Les hommes servent les femmes à genoux ; quand ils se relèvent sur leurs pieds, ils s'en vont.

C'est ce que disait à Pen, d'une façon brusque et en termes vulgaires, une de ses accointances, un ancien ami qu'il avait ren-

contré à Londres, et qui n'était autre que l'honnête M. Bows, du théâtre de Chatteries. M. Bows était alors employé comme pianiste pour accompagner l'illustre artiste dont la voix faisait tous les soirs les délices du public, à la Tête de Fielding, dans le quartier de Covent-Garden, où se tenait le petit club appelé l'Arrière-Cuisine.

Un grand nombre des amis de Pen fréquentaient cette très-joyeuse réunion. La Tête de Fielding est une maison de plaisir, presque depuis l'époque où le fameux auteur de Tom Jones siégeait en qualité de juge de paix dans Bow-Street, qui est une rue voisine ; la place du romancier magistrat est indiquée au public, et le fauteuil qu'on prétend lui avoir appartenu est occupé par le président du divertissement de la soirée. Le digne Cutts, l'hôte de la Tête de Fielding, occupait généralement ce poste lorsque la goutte ou quelque autre maladie ne l'en empêchait point. Quelques-uns de mes lecteurs du sexe mâle se rappellent peut-être sa figure réjouie et sa belle voix. Il avait coutume de chanter avec profusion dans le cours de la réunion philharmonique, et ses chants étaient de cette école qu'on peut appeler l'école de chant du brandy and water anglais, tels que : The good old English Gentleman, Dear Tom, this brown Jug, etc. Le pathétique et l'hospitalité s'y confondaient, et l'éloge de la bonne liqueur et des affections sociales s'y chantait en baryton. Les charmes de nos femmes et les actions héroïques de nos capitaines sur mer et sur terre sont souvent célébrés dans les ballades de cette école.

Plus d'une fois, dans ma jeunesse, Cutts excita mon admiration par la simplicité avec laquelle il redevenait soudain de chanteur cabaretier, après avoir allumé notre enthousiasme patriotique en nous racontant comment le brave Abercrombie fut bles-

sé à mort, ou bien après nous avoir fait mêler nos pleurs aux larmes qu'il versait lui-même en abondance, lorsque, d'une voix tremblante, il nous disait comment la chute des feuilles d'automne annonce au vieillard qu'il doit mourir. Alors, avant que les applaudissements que nous faisions à coups de poing sur la table pour le complimenter de sa touchante mélodie eussent cessé, il s'écriait :

« À présent, messieurs, donnez vos ordres, le garçon est dans la salle. John, un verre de champagne pour M. Green. Je crois, monsieur, que vous avez dit des saucisses à la purée de pommes ? John, servez ce gentleman.

— Et je vous serai obligé de m'apporter aussi un verre de punch, John ; et que l'eau soit bouillante ! » s'écriait souvent une voix, une voix bien connue de Pen, et qui fit rougir et tressaillir le jeune homme la première fois qu'il l'entendit. C'était la voix du vénérable capitaine Costigan, alors établi à Londres, et l'une des colonnes des réunions philharmoniques de la Tête de Fielding.

Les manières et la conversation du capitaine attirèrent au cabaret nombre de jeunes gens. Il était devenu un personnage, et sa renommée avait commencé à se répandre aussitôt après son arrivée dans la métropole, et surtout après le mariage de sa fille. Il était admirable dans sa conversation avec son ami du jour, lorsqu'il parlait de ma fille. L'ami du jour était son voisin de table. Il parlait du mariage d'Emily, et des événements qui avaient précédé et suivi cette cérémonie ; des voitures qu'elle avait à sa disposition ; de l'adoration que Mirabel avait pour elle et pour lui ; des cent livres sterling qu'il était parfaitement libre de tirer sur son gendre, quand il avait besoin d'argent. Et ayant dit que sa ferme intention était de les tirer le samedi suivant : « Je vous donne ma

parole d'honneur la plus sacrée que ce sera pour samedi, le 11, et vous verrez que l'argent me sera remis chez Coutts aussitôt que je présenterai mon bon, » le capitaine demandait assez souvent à son ami qu'il voulût bien lui prêter une demi-couronne jusqu'à l'arrivée de ces calendes grecques, auxquelles, sur l'honneur d'un gentleman et d'un officier, il lui rembourserait cette bagatelle.

Sir Charles Mirabel n'avait pas pour son beau-père l'affection enthousiaste dont celui-ci se vantait quelquefois. (Il y avait des moments d'émotion où Cos se déchaînait, les larmes aux yeux, contre l'ingratitude de l'enfant de ses entrailles et la ladrerie du riche vieillard qui l'avait épousée.) Mais les époux n'avaient point agi durement avec Costigan ; ils lui faisaient une petite pension qui était payée régulièrement, et plus régulièrement encore anticipée par le pauvre Cos. L'époque du payement était toujours bien connue de son ami de la Tête de Fielding, où l'honnête capitaine avait soin de se rendre, les bank-notes à la main, demandant à haute voix au beau milieu du concert qu'on les lui changeât.

« Je crois que vous trouverez que ce billet ne sera pas refusé à la Banque d'Angleterre, Cutts, mon garçon, disait alors le capitaine Costigan. Bows, voulez-vous un verre ? Vous n'avez pas besoin de vous le refuser ce soir, dans tous les cas ; et un verre de punch vous fera jouer con spirito. »

Car il était prodigue de son argent, quand son argent arrivait ; et il n'avait pas l'habitude de boutonner la poche de sa culotte, si ce n'est lorsque l'argent était parti, ou bien, quelquefois encore, lorsqu'un créancier venait à passer.

C'est en un de ces moments d'allégresse que Pen trouva son vieil ami, faisant le crâne à la table des chanteurs du club de l'Arrière-Cuisine, à la Tête de Fielding. Il commandait des grogs au brandy pour chacune de ses connaissances qui entrait dans la salle. Warrington, qui était intime avec la basse-taille, se dirigea vers cette partie de la salle, et Pen suivit son ami.

Pen tressaillit et rougit à la vue de Costigan. Il arrivait justement de la soirée de lady Whiston, où il avait revu la fille du capitaine et lui avait adressé la parole pour la première fois depuis les anciens jours. Il s'avança, la main étendue amicalement et cordialement vers le vieillard ; il conservait encore un vif souvenir du temps où la fille de Costigan avait été pour lui plus que le monde entier : car, bien que notre jeune gentleman eût été peut-être un peu capricieux dans des affections qu'il transférait assez facilement d'une femme à une autre, cependant il respectait toujours la place où l'amour avait habité ; et, de même que le sultan de Turquie, il voulait que des honneurs fussent rendus à la dame à qui il avait une fois jeté le royal mouchoir.

Le capitaine, qui était déjà gris, répondit à l'étreinte de Pen avec toute la force d'une main devenue tremblante pour avoir porté à la bouche un trop grand nombre de grogs à l'eau-de-vie ; il regarda fixement la figure de Pen et s'écria :

« Bonté divine ! est-ce bien possible ? Mon cher enfant, mon cher camarade, mon cher ami ! » Puis, avec un regard de curiosité dans lequel se lisait le trouble du cerveau, il ajouta : « Je connais votre visage, mon cher, cher ami ; mais, pardieu ! j'ai oublié votre nom. »

Cinq années de punch s'étaient écoulées depuis que Costigan avait vu Pen pour la dernière fois. Arthur n'était pas peu changé, et le capitaine est sûrement excusable de l'avoir oublié. Quand un homme est dans un de ces moments où l'on voit les choses doubles, il n'est pas étonnant que le passé ne lui apparaisse qu'à travers un brouillard.

Pen vit son état et se mit à rire, quoiqu'il fût peut-être un peu mortifié.

« Est-ce que vous ne vous souvenez pas de moi, capitaine ? dit-il. Je suis Pendennis… Arthur Pendennis, de Chatteries. »

Le son de la voix amicale du jeune homme rappela et raffermit la mémoire grisée de Cos, et, dès qu'il eut reconnu Arthur, il le salua d'une salve bruyante de paroles amies. Pen était son très-cher enfant, son brave jeune ami, son généreux collégien, qu'il n'avait cessé de porter dans son cœur depuis le jour de leur séparation. Comment allait son père… non, sa mère, et son tuteur, le général, le major ?

« Je présoume, d'après votre figure, que vous êtes entré en jouissance de votre praupriétée, et, pardieu ! vous dépenserez votre bien en homme d'esprit, j'en mettrais la main au feu… Non ? vous ne jouissez pas encore de votre doméne ? Si vous avez besoin d'une bagatelle, entendez-vous, voici le pauvre vieux Jack Costigan qui a dans sa poche une guinée ou deux… et, par le ciel ! vous ne manquerez de rien, Awthur, mon cher enfant. Que prendrez-vous ? John, arrivez ici, et ne faites pas l'endormi ; donnez à ce gentleman un verre de punch, et c'est moi qui paye… Votre ami ? je l'ai déjà vu. Permettez-moi d'avoir l'honneur de faire

votre connaissance, monsieur, et de vous offrir un verre de punch.

— Je n'envie pas à sir Charles Mirabel son beau-père, se dit Pendennis. Et comment se porte mon vieil ami M. Bows, capitaine ? Avez-vous de ses nouvelles, et le voyez-vous toujours ?

— Il se porte très-bien assurément, répondit le capitaine en faisant sonner son argent dans sa poche et fredonnant l'air de The little Doodeen, chanson irlandaise qui lui avait valu une grande célébrité à la Tête de Fielding. Mon cher enfant… voilà que j'ai de nouveau oublié votre nom ; mais je m'appelle Costigan, Jack Costigan, et vous me ferez pléesir en prenant à mon compte autant de verres de punch que vous voudrez. Vous savez mon nom ; je n'en rougis pas. »

Et le capitaine continua de bavarder sur ce ton.

« C'est jour de solde pour le général, dit M. Hodgen, la basse-taille, avec qui Warrington avait engagé la conversation, et il est beaucoup plus qu'à moitié gris. Il a déjà essayé son Little Doodeen, et s'est arrêté court au beau milieu, juste avant que je chantasse King Death. Avez-vous entendu ma nouvelle chanson : The Body Snatcher, monsieur Warrington ? elle a été bissée à Saint-Barthélemy, l'autre soir. On l'a composée exprès pour moi. Peut-être voudriez-vous un exemplaire de la chanson, vous ou votre jeune ami ?… John, ayez la complaisance de nous passer un Body Snatcher, voulez-vous ? Il y a un portrait de moi, monsieur, tel que je suis quand je la chante ; je personnifie le Snatcher ; on trouve la ressemblance frappante.

— Je vous remercie, dit Warrington ; je l'ai entendue neuf fois ; je la sais par cœur, Hodgen. »

En ce moment, le gentleman qui tenait le piano se mit à jouer de son instrument, et Pen, ayant regardé du côté d'où venait la musique, aperçut ce même M. Bows dont il venait de demander des nouvelles, et dont Costigan avait momentanément oublié l'existence. Le petit vieillard était assis devant le piano délabré (dont la constitution avait beaucoup souffert par suite de si nombreuses veilles, et qui ne parlait plus que d'une voix rauque et presque éteinte) : il accompagnait les chanteurs, ou jouait avec beaucoup de grâce et de goût dans les intermèdes.

Bows avait vu et reconnu Pen dès son entrée dans la salle, et il avait remarqué l'ardent empressement avec lequel le jeune homme s'était dirigé vers Costigan. Il se mit alors à jouer un air que Pen se rappela aussitôt. C'était celui que chantait le chœur des villageois dans l'Étranger, juste avant l'entrée de mistress Haller. Pen en fut tout ému. Il se rappelait les battements précipités de son cœur au moment où cet air se faisait entendre avant l'apparition de la divine Emily. Personne, à l'exception d'Arthur, ne fit attention à la musique du vieux Bows ; à peine l'entendait-on au milieu du cliquetis des couteaux et des fourchettes, des commandes d'œufs pochés et de rognons, du piétinement des consommateurs et des garçons.

Pen s'avança et serra amicalement la main au musicien, quand son air fut achevé, et Bows salua Arthur avec respect et cordialité.

« Quoi ! vous n'avez pas oublié le vieil air, monsieur Pendennis ? dit-il. Je pensais que vous vous en souviendriez. Je crois que c'est le premier air de ce genre que vous ayez jamais entendu, n'est-ce pas, monsieur ? Vous étiez alors un tout jeune homme. Je crains que le capitaine ne soit très-mal ce soir. Il s'émancipe les jours de paye, et j'aurai toutes les peines du diable à rentrer

chez nous. Nous demeurons ensemble. Nous continuons de vivre en société, monsieur, quoique miss Em… quoique milady Mirabel ait quitté la maison. Ainsi, vous vous rappelez les anciens jours, vous ? N'est-ce ce pas qu'elle était bien belle ?… À votre santé ; je vous présente mes devoirs. »

Et il but un petit coup de porter, dont il avait une cannette à côté de lui quand il jouait.

Pen eut dans la suite un grand nombre d'occasions de revoir ses anciennes connaissances, et de renouer ses relations avec Costigan et le vieux musicien.

Tandis qu'ils étaient assis à causer ainsi amicalement, des hommes de toute sorte et de toute condition arrivaient et s'en allaient, et Pen eut le plaisir de voir autant de différentes personnes de son espèce que le plus avide observateur en pourrait désirer. De robustes marchands et fermiers de la campagne, à Londres pour leurs affaires, venaient se distraire en écoutant les joyeuses chansons et en mangeant les bons soupers de l'Arrière-Cuisine ; des escouades de jeunes aides et apprentis, après avoir fermé les volets sur la scène de leurs travaux, se rendaient à la Tête de Fielding, sans doute pour y respirer un air plus pur ; de jeunes étudiants en médecine, libertins, braves, fougueux, vêtus de couleurs éclatantes, et (faut-il l'avouer ?) un peu sales, y fumaient et buvaient, et applaudissaient bruyamment aux chansons. On y trouvait même de jeunes daims de l'Université, avec ce sourire gracieux qu'il serait impossible de décrire, et qu'on n'apprend qu'aux genoux d'Alma Mater ; de beaux jeunes soldats aux gardes, et des élégants fleuris des clubs de la rue Saint-James ; voire des sénateurs anglais et irlandais, et même des membres de la chambre des pairs.

La basse-taille avait une fière chance avec sa ballade du Body Snatcher, et la ville accourait pour l'entendre. Un rideau fut tiré, et M. Hodgen apparut dans le rôle de l'Enleveur, assis sur un cercueil, ayant devant lui une bouteille de gin, une bêche et une chandelle fichée dans un crâne. La ballade fut chantée avec une verve admirable et terrible. La voix du chanteur descendait si bas, que ses grondements résonnaient jusque dans l'âme de l'auditeur terrifié. Et, quand venait le refrain, il frappait de sa bêche en mesure, et poussait un démoniaque ha ! ha ! qui faisait tressaillir d'effroi les verres sur les tables.

Aucun des autres chanteurs, pas même le fameux Cutts, ne pouvait rivaliser avec l'Enleveur, et le noble tavernier avait coutume de se retirer dans l'appartement particulier de mistress Cutts, ou bien dans le comptoir, avant que cette fatale ballade ne l'éclipsât totalement. La chansonnette du pauvre Cos, The little Doodeen, que Bows accompagnait d'une manière ravissante sur le piano, ne se chantait plus qu'en présence d'un petit nombre d'admirateurs, qui voulaient bien rester après la ballade du terrible résurrectionniste : car la salle se vidait presque aussitôt après, ou il n'y restait que quelques persévérants sectateurs du plaisir.

Un soir, ou plutôt un matin que Pen et son ami étaient assis là ensemble, deux habitués de la maison entrèrent presque en même temps.

« M. Hoolan et M. Doolan, » murmura Warrington à Pen, en saluant ces messieurs ; et Pen reconnut en ce dernier son ami de la diligence l'Empressée, qui n'avait pu dîner avec Arthur le jour où celui-ci l'avait invité, parce que, avait-il répondu à Pen en lui

faisant ses compliments, les devoirs de sa profession la forçaient de refuser toute invitation à dîner les vendredis.

Le journal de Doolan, intitulé l'Aurore, se trouvait sur la table, tout taché de porter, côte à côte avec la feuille de Hoolan, que nous appellerons le Jour. L'Aurore était libérale, le Jour ultra-conservateur. Beaucoup de nos journaux sont rédigés par des Irlandais, et leur vaillante brigade manie la plume parmi nous comme leurs ancêtres maniaient l'épée sur les champs de bataille de l'Europe ; ils s'enrôlent sous divers drapeaux, mais n'en sont pas moins bons amis après le combat.

« Des rognons, John, et un verre de bière forte, dit Hoolan. Comment allez-vous, Morgan ? Comment se porte mistress Doolan ?

— Très-bien, merci, Mick, mon garçon… vrai, elle y est accoutumée, dit Doolan. Comment se porte la dame qui vous possède ? Peut-être descendrai-je dimanche par le chemin de Kilburn, pour prendre un verre de punch.

— N'amenez pas Patsey avec vous, Mick, car notre Georget a la rougeole, » répliqua l'ami Morgan ; et ils se mirent immédiatement à parler d'affaires concernant leur métier, des malles de l'étranger, du correspondant de Paris, de celui de Madrid, des frais que faisait le Morning-Journal pour envoyer des courriers, du tirage de l'Étoile du soir, etc.

Warrington prit en riant l'Aurore, qui se trouvait devant lui, et mit le doigt sur un des principaux articles qui commençait ainsi :

« De même que jadis les coquins de distinction qui avaient quelque œuvre méchante à faire, un ennemi à ôter de leur che-

min, une quantité de fausse monnaie à mettre en circulation, un mensonge à dire ou un meurtre à perpétrer, employaient pour cela un parjure ou un assassin de profession, étant eux-mêmes trop connus ou trop lâches pour accomplir leur œuvre ; ainsi notre célèbre contemporain, le Jour, engage des pourfendeurs sans emploi pour débiter des calomnies contre certaines personnes, et appelle à son aide des coupe-jarrets pour tuer la réputation de ceux qui l'offusquent. Un ruffian à masque noir (nous le démasquerons), qui signe le nom controuvé de Trèfle, est à présent le principal bravo et matamore de la rédaction de notre contemporain. C'est l'eunuque qui apporte le cordon et qui étrangle sur l'ordre du Jour. Nous pouvons faire condamner ce lâche esclave, et nous nous proposons de le faire. L'accusation qu'il a lancée contre lord Bangbanagher, parce que ce pair d'Irlande est libéral, et contre le bureau de l'administration de la taxe des pauvres de l'Union de Bangbanagher, etc., etc. »

« Comment cet article a-t-il été goûté chez vous, Mick ? demanda Morgan. Quand le capitaine met la main à l'œuvre, il vous aplatit joliment. Il a écrit cet article en deux heures à… bast ! vous savez bien où, tandis que le garçon de l'imprimerie attendait la copie.

— Notre directeur croit que le public ne fait pas la moindre attention à ces querelles de journaux, et il a dit au docteur de cesser de répondre, dit l'autre. Ils ont à eux deux discuté la chose dans ma chambre. Le docteur aurait bien voulu riposter, car il dit que ces articles sont beaucoup plus faciles à faire et qu'il n'y a besoin d'aucune étude préalable ; mais le directeur, lui, a mis le holà.

— Le goût de l'éloquence se perd, Mick, dit Morgan.

— C'est la vérité, Morgan, répliqua Mick. Quelles belles phrases le docteur écrivait dans le Phénix ! Condy Roony et lui échangeaient tous les jours des articles flamboyants.

— Oui, et ils se battaient au pistolet aussi bien qu'à la plume, dit Morgan. Le fait est que le docteur a été deux fois sur le terrain, et Condy Roony blessa son adversaire au bras.

— Ils parlent du docteur Boyne et du capitaine Shandon, qui sont les deux controversistes irlandais de l'Aurore et du Jour, dit Warrington. Le docteur Boyne est le champion protestant, et le capitaine Shandon l'orateur libéral. Et, malgré leur polémique de journal, ils sont, je crois, les meilleurs amis du monde. Quoiqu'ils déclament contre les Anglais, qu'ils accusent de médire de leur pays, ils en disent, pardieu ! plus de mal en un seul article que nous ne nous donnerions la peine d'en dire en une douzaine de volumes. Comment allez-vous, Doolan ?

— Votre serviteur, monsieur Warrington. Monsieur Pendennis, je suis ravi d'avoir l'honneur de vous revoir. Mon voyage nocturne sur l'impériale de l'Empressée est un des plus agréables que j'aie faits de ma vie ; c'est votre gaieté et votre urbanité qui m'ont embelli la route. J'ai souvent pensé depuis à cette heureuse nuit, monsieur, et j'en ai causé avec mistress Doolan. J'ai vu aussi très-souvent ici votre élégant jeune ami, M. Foker. C'est un habitué de cette taverne, qui est une maison excellente. Monsieur Pendennis, lorsque je vous vis, je faisais partie de la rédaction du journal hebdomadaire de Tom et Jerry ; j'ai actuellement l'honneur d'être second rédacteur de l'Aurore, un des journaux les mieux écrits de l'empire britannique. »

Et il inclina légèrement la tête pour saluer M. Warrington. Sa parole était onctueuse et mesurée, sa politesse orientale, et son ton, lorsqu'il causait avec les deux Anglais, tout différent de celui qu'il avait en s'adressait à son camarade.

« Pourquoi diable ce gaillard-là est-il si complimenteur ? grommela Warrington, avec un ricanement qu'il ne se donna presque pas la peine de dissimuler. Bah !... qui nous arrive là ? Tout le Parnasse est donc debout cette nuit ? Voici Archer. Nous allons rire. Eh bien, Archer, la fête est-elle finie ?

— Je n'y étais pas ; j'étais où l'on avait besoin de moi, dit Archer d'un air mystérieux. Donnez-moi à souper, John... quelque chose de substantiel. Je déteste vos grands seigneurs qui ne vous donnent rien à manger. À Apsley-House, c'eût été bien différent. La duc sait ce que j'aime, et il dit au valet de chambre : « Martin, vous servirez dans mon cabinet du bœuf froid pas trop cuit, une pinte de pale ale, et un flacon de xérès coloré ; Archer vient ce soir. » Le duc ne soupe pas, mais il a du plaisir à voir un homme manger un bon repas, et il sait que je dîne de bonne heure. L'homme ne peut pas vivre d'air, le diable m'emporte !

— Permettez-moi de vous présenter à mon ami, M. Pendennis, dit Warrington avec un grand sérieux. Pen, c'est M. Archer, dont vous m'avez souvent entendu parler. Vous devez connaître l'oncle de Pen, le major, Archer, vous qui connaissez tout le monde ?

— J'ai dîné avec lui avant-hier à Gaunt-House, répondit Archer. Nous étions quatre : l'ambassadeur de France, Steyne et nous deux, bourgeois.

— Mais mon oncle est en Écos..., allait s'écrier Pen, lorsque Warrington lui pressa le pied sous la table pour l'inviter à rester

tranquille.

— C'est pour la même affaire que j'ai été ce soir au palais, continua Archer avec simplicité ; l'on m'y a hissé quatre heures dans une antichambre, sans autre chose que le Times d'hier, que je savais par cœur, en ayant écrit moi-même les trois principaux articles. Et, quoique le grand chambellan vînt à passer quatre fois, et qu'une de ces fois il eût à la main la tasse à thé et la soucoupe royales, il ne m'a seulement pas dit : « Archer, voulez-vous une tasse de thé ? »

— Vraiment !... De quel côté souffle le vent à présent ? » demanda Warrington. Puis, se tournant vers Pen, il ajouta : « Vous savez, je suppose, que, lorsque quelque chose cloche à la cour, on fait toujours venir Archer.

— Il y a quelque chose qui cloche, dit M. Archer, et, comme l'histoire courra la ville dans un ou deux jours, peu m'importe de vous la conter. Aux dernières courses de Chantilly, où je montais Brian Boru pour mon vieil ami le duc de Saint-Cloud, le vieux roi me dit : « Archer, je suis inquiet au sujet de Saint-Cloud. J'ai arrangé son mariage avec la princesse Marie Cunégonde ; la paix de l'Europe en dépend, car la Russie déclarera la guerre si le mariage ne se fait pas. Et voilà que le jeune écervelé est amoureux fou de M Masséna, la femme du maréchal Masséna, au point qu'il refuse ce mariage. » Eh bien, monsieur, je parlai à Saint-Cloud, et, l'ayant mis en belle humeur en gagnant le prix de la course avec une belle somme d'argent par-dessus le marché, j'obtins de lui cette réponse : « Archer, dites au governor que j'y songerai. »

— Comment dites-vous governor en français ? demanda Pen, qui se piquait de connaître ce langage.

— Oh ! nous parlons anglais. Je lui appris l'anglais quand nous étions enfants ; je lui ai sauvé la vie à Twickenham, où il tomba d'un pont flottant, répondit Archer. Je n'oublierai jamais le regard de la reine quand je l'eus retiré de l'eau. Elle me donna cette bague en diamants, et depuis elle m'a toujours appelé Charles.

— M Masséna doit être assez vieille, Archer, dit Warrington.

— Diablement vieille ; assez vieille pour être sa grand'mère, et je l'ai dit à Saint-Cloud, répliqua Archer. Mais ces amours pour les femmes vieilles, c'est le diable et l'enfer. Le roi le sent bien, et c'est ce qui choque si fort la pauvre reine. Ils ont quitté Paris mardi soir, et demeurent actuellement à l'hôtel Jaunay.

— Est-ce qu'il y a eu un mariage secret, Archer ? demanda Warrington.

— Y en a-t-il eu ou n'y en a-t-il pas eu ? je l'ignore, répondit M. Archer ; tout ce que je sais c'est qu'on m'a fait faire le pied de grue pendant quatre heures au palais, que je n'ai jamais vu d'homme aussi agité que le roi des Belges lorsqu'il vint me parler, et que j'ai une faim du diable… et voici le souper qui arrive. »

« Il a été très-bon ce soir, dit Warrington en regagnant son domicile avec son ami ; mais je l'ai connu beaucoup plus fort et faisant l'étonnement de toute une salle. À part cette habitude de blaguer, cet homme est capable et honnête, bon homme d'affaires, excellent ami, admirable en famille comme mari, comme père et comme fils.

— Qu'est-ce qui le fait hâbler d'une manière si étonnante ?

— Une aimable folie, répondit Warrington. Il n'a jamais fait de tort à personne par son bavardage, ni dit de mal de qui que ce

soit. C'est un fort politique aussi, et il ne ferait ni n'écrirait jamais rien contre son parti, bien différent en cela de nous autres.

— De nous autres ! Qu'est-ce que ce nous-là ? demanda Pen. Quelle est la profession de M. Archer ?

— Il fait partie de la corporation de la Plume d'oie, de la presse, mon cher, ce quart état du royaume.

— En faites-vous donc partie, vous aussi, Warrington ?

— Nous causerons de cela une autre fois, » répondit le jeune avocat.

Ils traversaient le Strand en ce moment, et passaient devant un bureau de journal tout brillant de lumières. Des rédacteurs en sortaient ou y arrivaient en cabriolet. Des lampes étaient allumées dans la salle de rédaction, et les compositeurs travaillaient au-dessus ; toutes les fenêtres de la maison resplendissaient des feux du gaz.

« Voyez-moi cela, Pen, dit Warrington. La voilà… la grande machine ; elle ne dort jamais. Elle a ses ambassadeurs dans toutes les parties du monde, ses courriers sur toutes les routes. Ses émissaires marchent à la suite des armées, et ses envoyés entrent dans les cabinets des hommes d'État. Ils sont présents partout. Ce journal a actuellement un agent qui distribue des présents à Madrid pour se gagner des amis puissants, et un autre qui prend note du prix des pommes de terre au marché de Covent-Garden. Tenez ! voici l'estafette de l'étranger qui arrive au galop. Ils seront en état de donner des nouvelles demain à Downing-Street ; les fonds monteront ou baisseront ; il se gagnera et se perdra des fortunes. Lord B… se lèvera, tenant son journal à la

main, et, voyant le noble marquis à sa place, il fera un grand discours ; et… et l'on viendra arracher M. Doolan à son souper, dans l'Arrière-Cuisine : car il est rédacteur pour les nouvelles étrangères, et il faut qu'il voie la malle imprimée dans le journal avant de pouvoir se mettre au lit. »

Ainsi causant, les amis arrivèrent en leur logis au moment où le jour commençait à poindre.

Tome 2 · 07

Au milieu de ses réjouissances et de ses plaisirs, tout modestes qu'ils fussent et peu coûteux, Pen voyait suspendue au-dessus de sa tête une épée terrible qui devait tomber bientôt et mettre fin à ses festins et à ses fredaines. Son argent était presque totalement dépensé. Sa contribution pour son club en avait emporté le tiers. Il avait payé les principaux objets d'ameublement qui garnissaient sa petite chambre à coucher ; bref, il était arrivé au dernier billet de cinq guinées qu'il eût en portefeuille, et ne pouvait imaginer aucun moyen de lui procurer un successeur : car notre ami avait été jusqu'alors élevé comme un jeune prince, ou comme un petit enfant à qui sa mère donne le sein quand il se met à crier.

Warrington ne savait pas quelle était la fortune de son camarade. Fils unique, ayant sa mère à la campagne, et un vieux dandy d'oncle qui dînait tous les jours avec un grand homme, Pen pouvait avoir, aux yeux de l'autre, un grand crédit ouvert à la banque. Il avait des chaînes d'or et un nécessaire de toilette digne d'un grand seigneur. Ses habitudes étaient celles d'un aristocrate, non qu'il fît particulièrement de grandes dépenses, car il dînait

d'une pinte de porter et d'une portion de bœuf apportée de chez le rôtisseur, avec un parfait contentement et un excellent appétit ; il ne savait pas adopter les habitudes prudentes et économes de la vie. Il ne pouvait donner deux pence à un garçon ; il ne pouvait s'empêcher de prendre un cabriolet lorsqu'il en avait envie ou lorsqu'il pleuvait, et l'on était sûr, quand il prenait un cabriolet, qu'il payait trop généreusement le cocher. Il avait un grand mépris pour les gants nettoyés et autres petites économies. S'il eût eu dix mille livres sterling de rente, il n'aurait guère pu être plus libéral. Venait-il un mendiant avec une triste histoire ou deux jolis enfants à la mine piteuse, Pen ne pouvait faire autrement que de mettre la main à la poche. C'était peut-être une nature somptueuse, incapable de s'habituer à regarder à l'argent ; une générosité et une bonté innées ; et peut-être aussi une mesquine vanité qui se plaisait aux louanges, même aux louanges des garçons de cabaret et des cochers de cabriolet. Je doute que les plus sages d'entre nous connaissent bien les motifs qui les font agir ; et quelques-unes des actions dont nous sommes le plus fiers nous surprendront peut-être fort, quand nous remonterons à leur source, comme cela arrivera un jour.

Warrington ne connaissait donc pas la situation pécuniaire de Pen, et celui-ci n'avait pas cru devoir en faire la confidence à son ami. L'avocat savait les folles dépenses de Pen à l'Université ; à l'Université tout le monde fait des folies ; mais le chiffre des dépenses du fils et la modicité de la fortune de la mère étaient des points que M. Warrington n'avait pas encore examinés.

Àla fin, l'histoire vint au jour, tandis que Pen regardait d'un air sombre la monnaie du dernier billet de cinq guinées, qu'on

avait mise sur le plateau venu du cabaret avec le pot d'ale de M. Warrington.

« C'est la dernière rose de l'été, dit Pen ; ses compagnes fleuries sont passées depuis longtemps, et voici que la dernière fleur de la guirlande s'est effeuillée à son tour. »

Et il conta à Warrington tout ce que nous savons de la fortune d'Hélène, de ses propres folies, de la générosité de Laure.

Pendant ce temps, Warrington fumait sa pipe et écoutait attentivement.

« Le manque d'argent vous fera du bien, dit l'ami de Pen en secouant les cendres à la fin de la narration ; je ne connais rien de plus salutaire pour l'homme, pour l'honnête homme, entendez-moi, que l'état de vivre à crédit ; quant à celui qui n'a pas d'honneur, la médecine n'agit pas sur lui. C'est un altérant et un tonique qui maintient l'honnête homme en une excitation perpétuelle. De même qu'un homme qui court vers une haie, ou qui a devant lui la canne de son adversaire, est forcé de regarder constamment cet obstacle et de se tendre les nerfs pour le franchir ou le repousser ; ainsi un peu d'indigence met au jour votre énergie, si vous en avez, et vous fortifie pour lutter contre la fortune. Vous verrez de quelle quantité de choses vous pourrez vous passer, quand vous n'aurez plus d'argent pour les acheter. Il ne vous faudra plus ni gants frais, ni hottes vernies, ni eau de Cologne, ni cabriolets. Vous avez été élevé comme un bichon, Pen, et les femmes vous ont gâté. Un homme non marié, qui a de la santé et de la cervelle, et qui ne sait pas gagner sa vie dans le monde, ne mérite pas de rester ici. Qu'il paye son dernier demi-penny et qu'il se précipite du haut du pont de Waterloo. Qu'il

vole un gigot de mouton, se fasse condamner à la transportation, et sorte ainsi du pays ; car il n'est pas fait pour y vivre. Dixi ; j'ai dit. Avalez-moi un autre trait d'ale pâle.

— Vous avez dit, certainement ; mais comment faire pour vivre ? répliqua Pen. Il y a en Angleterre du bœuf et du pain en abondance ; mais il faut les payer avec du travail ou de l'argent. Qui prendra mon travail ? et quel travail puis-je faire ? »

Warrington éclata de rire.

« Si nous faisions mettre dans le Times, dit-il, qu'une place de sous-maître dans une pension classique et commerciale est demandée par un gentleman, bachelier ès arts, du collège de Saint-Boniface d'Oxbridge, qui a été plumé avant de prendre son grade…

— Le diable vous emporte ! s'écria Pen.

— Qui désire enseigner les auteurs classiques, les mathématiques et les éléments de la langue française ; qui sait couper les cheveux, soigner les bambins et accompagner sur le piano les filles du principal. S'adresser à Arthur Pendennis, Lamb-Court, Temple.

— Continuez, dit Pen en grondant.

— Les hommes se font à toutes sortes d'états. Tenez, votre ami Bloundell, par exemple : Bloundell est un grec de profession, qui voyage sur le continent, où il ramasse les jeunes gens à la mode pour les dépouiller. Il y a Bob O'Toole, un camarade de collège à moi, qui conduit actuellement la malle de Ballynafad, et qui transporte en cette ville la correspondance de l'honnête Jack Finucane. Je connais un homme, monsieur, un fils de docteur

comme… Bien, bien, ne vous fâchez pas, mon intention n'était pas de vous offenser ; un fils de docteur, disais-je, qui courait les hôpitaux ici, et qui se brouilla avec son papa pour une question de finance. Or, que fit-il quand il fut arrivé à son dernier billet de cinq guinées ? Il se laissa pousser les moustaches, se rendit en une ville de province, où il se donna pour le professeur Spineto, pédicure de l'empereur de toutes les Russies ; et, grâce à une habile opération pratiquée sur l'éditeur du journal de la localité, il se fit une clientèle et vécut honorablement pendant trois ans. Il s'est, depuis, réconcilié avec sa famille, et a succédé à son père dans sa pharmacie.

— Au diable les pharmacies ! s'écria Pen. Je ne sais pas conduire une malle, ni couper les cors, ni tricher aux cartes. Vous n'avez rien autre à me proposer ?

— Si fait : écoutez-moi, dit Warrington. Chaque homme a ses secrets, voyez-vous. Avant que vous m'eussiez dit cette histoire de votre situation pécuniaire, j'étais convaincu que vous étiez un gentleman de fortune ; car, avec vos sacrés airs et votre extérieur, tout le monde en croirait autant. D'après ce que vous me dites du revenu de votre mère, il est évident qu'il ne faut plus y porter la main. Vous ne pouvez pas continuer d'écornifler ces femmes. Il faut que vous remboursiez cette brave fille. C'est Laure qu'elle s'appelle ?… Eh bien, Laure, je bois à votre santé ! En un mot, il faut vous faire maçon plutôt que de demander un schelling à la maison.

— Mais comment gagner un schelling ? demanda Pen.

— De quoi croyez-vous que je vis ? dit l'autre. De ma portion de fils cadet, Pendennis ? J'ai mes secrets aussi, mon garçon. »

Àces mots, le front de Warrington s'assombrit.

« Cette portion, je l'ai dissipée il y a cinq ans. Si je m'étais ôté la vie à moi-même, un peu auparavant, cela eût mieux valu. J'ai toujours, depuis, joué de mes propres bras. Il ne me faut pas beaucoup d'argent. Quand ma bourse est vide, je me mets à l'œuvre pour la remplir, et puis, je reste oisif comme un serpent ou un Indien, jusqu'à ce que j'aie digéré la masse. Voyez, je commence à sentir le vide, dit Warrington en montrant à Pen une longue et maigre bourse, qui ne contenait plus que quelques souverains.

— Mais comment la remplissez-vous ? demanda Pen.

— J'écris, répondit Warrington. Je ne dis pas au monde que j'écris, ajouta-t-il en rougissant. Je n'aime pas qu'on me fasse des questions ; ou peut-être suis-je un âne de ne pas vouloir qu'on dise que Georges Warrington écrit pour gagner son pain. Mais j'écris dans les revues de jurisprudence : tenez, voici des articles qui sont de moi. »

Et il tourna quelques feuillets.

« De temps à autre, j'écris aussi dans un journal dont un de mes amis est l'éditeur. »

Et Warrington, étant allé un jour au club avec Pendennis, demanda la collection de l'Aurore, et lui montra du doigt en silence un ou deux articles, que Pen lut avec délices. Il n'eut pas ensuite de peine à reconnaître le style, les vigoureuses pensées et les phrases concises, le bon sens, l'ironie et le savoir de son ami.

« Je ne suis pas de cette force, dit Pen avec une sincère admiration pour le talent de Warrington. Je sais très-peu de chose en

politique et en histoire, et je n'ai qu'une connaissance superficielle de la littérature. Je ne puis voler de votre aile.

— Mais vous pouvez voler de la vôtre, qui est plus légère, et qui s'élèvera peut-être plus haut, mon garçon, répliqua l'autre avec bonté. Ces petites poésies que vous avez faites et que j'ai vues prouvent un talent naturel, ce qui est rare aujourd'hui, monsieur. Vous n'avez pas besoin de rougir, jeune fat que vous êtes. Voilà dix ans que vous pensez ce que je vous dis. Vous avez le feu sacré, une étincelle du vrai feu sacré des poètes, je le crois ; et toutes nos lampes à l'huile ne sont rien en comparaison de ce feu, quelque bien arrangées qu'elles soient. Vous êtes un poète, Pen, mon garçon. »

Et, ce disant, Warrington étendit sa large main et frappa Pen sur l'épaule.

Arthur était si content, que les larmes lui vinrent aux yeux.

« Que vous êtes bon pour moi, Warrington ! dit-il.

— Je vous aime, mon vieux, reprit l'autre. J'étais diablement seul dans mon logement ; j'avais besoin de quelqu'un, et la vue de votre honnête figure me fit plaisir. La façon dont vous vous moquiez de Lowton, ce pauvre petit snob, m'enchanta. Bref, je ne saurais pas vous dire pourquoi… mais c'est comme cela, jeune homme. Je suis seul au monde, monsieur, et j'avais besoin de quelqu'un qui me tînt compagnie. »

Et, des yeux noirs de Warrington, jaillit une lueur de tristesse extrême et d'extrême bonté.

Pen était trop satisfait de ses propres pensées pour s'apercevoir de la tristesse de l'ami qui le complimentait.

« Merci, Warrington, dit-il, merci de votre amitié pour moi, et… et de tout le bien que vous dites de moi. Oui, souvent j'ai cru que j'étais poète. Je veux en être un… je pense que j'en suis un, puisque vous me le dites, encore que le monde puisse être d'un autre avis. Est-ce… est-ce l'Ariane à Naxos qui vous a tant plu (je n'avais que dix-huit ans quand je fis cette composition), ou bien est-ce le poème qui a concouru pour le prix ? »

Warrington fit entendre le plus bruyant éclat de rire :

« Ô jeune oison que vous êtes, s'écria-t-il avec une sorte de hurlement, de tout le pitoyable fatras poétique que j'ai jamais essayé de lire, Ariane à Naxos est le plus insipide et le plus dégoûtant. Quant au poème qui devait remporter le prix, il est à la fois si pompeux et si médiocre, que je suis positivement surpris qu'il n'ait pas obtenu la médaille d'honneur, monsieur. Vous ne vous imaginez pas être un poète sérieux, je suppose, et vous ne comptez pas surpasser Milton et Eschyle ? Allez-vous vous ériger en Pindare, absurde petite mésange que vous êtes, et vous figurez-vous avoir l'aile puissante qui porte l'aigle de Thèbes au-dessus de tous les autres poètes à travers les plaines azurées de l'air ? Non, mon enfant ; je pense que vous pouvez écrire un article de revue, et tourner gentiment quelques vers : voilà l'opinion que j'ai de vous.

— Par Jupiter ! s'écria Pen en se levant d'un bond et frappant du pied, je vous montrerai que je vaux mieux que vous ne croyez. »

Warrington ne fit que rire plus fort, et lança en l'air, en manière de réplique à Pen, vingt-quatre rapides bouffées de sa pipe.

Une occasion ne tarda pas à se présenter à Pen de montrer son savoir-faire. Le célèbre éditeur, M. Bacon (ci-devant Bacon et Bungay) de Patemoster-Row, outre qu'il était propriétaire de la revue de jurisprudence où Warrington publiait quelques articles, et d'autres ouvrages périodiques sérieux, avait coutume d'offrir tous les ans au monde un magnifique volume doré intitulé Annuaire du printemps, édité par lady Violette Lebas, qui comptait parmi ses collaborateurs, non-seulement les poètes les plus éminents, mais encore les plus à la mode de notre temps. Les poésies du jeune lord Dodo virent le jour pour la première fois dans ce recueil ; les ballades des temps de chevalerie, qui ont valu une si grande réputation à l'honorable Percy Popjoy, les ghazuls orientales de Bedwin Sands, et nombre d'autres œuvres de notre jeune noblesse, furent d'abord publiées dans l'Annuaire du printemps qui depuis a partagé le sort d'autres fleurs printanières, et a disparu de la surface de la terre. Ce livre était délicieusement illustré des portraits des beautés contemporaines et d'autres gravures d'un caractère tendre et voluptueux ; et comme ces planches étaient préparées longtemps à l'avance (car il fallait beaucoup de temps pour les graver), c'était aux poètes éminents à faire des articles pour les images, et non aux dessinateurs à illustrer les poèmes.

Un jour, juste quand ce volume était à la veille de sa publication, il arriva que M. Warrington se rendit dans Paternoster-Row pour parler à M. Hack, lecteur et directeur général des publications de M. Bacon ; car M. Bacon, n'ayant pas le moindre goût en poésie ni en littérature d'aucun genre, avait du moins la sagesse d'employer les services d'un gentleman lettré. Warrington étant donc entré, pour affaire particulière, dans le cabinet de M. Hack, trouva ce gentleman avec un paquet d'épreuves du texte et des

gravures de l'Annuaire du printemps, et il regarda quelques-unes de ces épreuves.

Percy Popjoy avait fait quelques vers pour accompagner une des illustrations, intitulée le Porche de l'église. Une demoiselle espagnole se rendait en hâte à l'église avec un gros livre de prières ; un jeune homme enveloppé d'un manteau était resté dans une niche et épiait la jeune femme. La gravure était jolie ; mais Percy Popjoy avait été mal servi par son grand génie, car il avait fait les plus exécrables vers que jamais jeune seigneur eût commis.

Warrington éclata de rire en les lisant, et M. Hack se mit à rire aussi ; mais celui-ci riait jaune.

« Ça ne peut pas aller, dit-il, le public ne le supporterait pas. L'éditeur Bungay va publier un livre excellent ; il oppose miss Bunion à lady Violette. Nous avons de très-bons titres, pour sûr ; mais les vers sont par trop mauvais. Lady Violette l'avoue elle-même ; elle est occupée de son autre poème ; que faire ? Nous ne pouvons perdre cette gravure. Le patron l'a payée soixante livres sterling.

— Je connais un gaillard qui vous ferait, je pense, quelques bons vers, dit Warrington. Laissez-moi emporter l'image dans ma poche, et envoyez chercher les vers chez moi demain matin. Vous les payerez raisonnablement, sans doute ?

— Ça va sans dire, » répliqua M. Hack ; et Warrington, ayant expédié son affaire, alla trouver M. Pen, la gravure à la main. « À présent, mon garçon, voilà une chance qui s'offre à vous. Faites-moi quelques jolis vers sur ce sujet.

— Qu'est-ce que cela ? Un porche d'église. Une dame qui va entrer, et un jeune homme qui la lorgne par la fenêtre d'une boutique de marchand de vin. Que diable voulez-vous que je fasse de cela ?

— Essayez. Gagnez une fois quelque argent, vous qui désirez si fort d'en gagner.

— Eh bien, j'essayerai, dit Pen.

— Et moi, je m'en vais dîner, » répliqua Warrington, qui laissa Pen dans le cabinet enfumé.

Quand Warrington rentra le soir, à une heure fort avancée de la nuit, les vers étaient faits.

« Les voilà, dit Pen. Je les ai fait sortir à grand'peine de mon cerveau ; mais je pense qu'ils pourront aller.

— Je le pense aussi, » répliqua Warrington après les avoir lus.

Voici la traduction de ces vers.

LE PORCHE DE L'ÉGLISE.

« Quoique je n'entre pas, j'erre pourtant quelquefois autour du temple, et je reste, l'œil plein d'ardents désirs, à l'attendre près du porche sacré.

« La cloche du moutier retentit par-dessus le bourdonnement et le tumulte de la cité. La cloche a cessé son carillon ; j'entends les voix de l'orgue sonore. Elle arrive ! elle arrive !

« Elle arrive enfin, ma dame, timide, hâtant le pas ; elle approche, les yeux modestement baissés. Elle approche ; la voilà ;

elle a disparu. Que Dieu l'accompagne !

« Restez paisiblement à genoux, belle sainte ; chantez vos cantiques de louange ou exhalez doucement vos plaintes. Je n'entrerai pas, de peur de souiller par d'inquiètes pensées vos pures prières.

« Mais souffrez que j'erre autour du porche qui m'est interdit ; souffrez que je m'y arrête une minute, semblable aux esprits bannis du ciel, qui, par la porte du paradis, entrevoient les anges de Dieu. »

« En avez-vous d'autres, jeune homme ? demanda Warrington. Il faudra qu'on vous donne une couple de guinées par page ; et, si ces vers plaisent au public, eh bien, vous aurez votre entrée dans les revues de Bacon, et vous pourrez gagner une gentille petite somme. »

Pen fouilla dans son portefeuille et y trouva une autre ballade qui pouvait, pensait-il, figurer avantageusement dans l'Annuaire du printemps. Puis, ayant remis ces deux pièces précieuses à Warrington, Pen sortit du Temple avec lui pour se rendre dans Paternoster-Row, ce célèbre séjour des muses et de leurs maîtres.

La boutique de Bacon était une vieille bâtisse fort basse ; quelques-uns des ouvrages édités par la maison étaient étalés aux fenêtres, sous un buste de milord de Verulam, et le nom de M. Bacon brillait en lettres de cuivre sur la porte particulière.

Exactement en face de la maison de Bacon se trouvait celle de M. Bungay, qui était peinte à neuf et soigneusement décorée dans le style du XVII siècle ; de sorte que vous eussiez pu vous figurer

le majestueux M. Evelyn en franchissant le seuil, ou le curieux M. Pepys examinant les livres en montre à la fenêtre.

Warrington entra dans la boutique de M. Bacon, mais Pen resta dehors. Il avait donné pleins pouvoirs à son ambassadeur, et il arpentait la rue du haut en bas, dans un état très-nerveux, jusqu'au moment où il devait apprendre le résultat de la négociation.

Plus d'un pauvre diable, avant lui, a foulé ces dalles, talonné par de pareils soucis et des anxiétés pareilles, son pain et sa renommée dépendant de l'arrêt rendu par ses magnanimes patrons de Paternoster-Row.

Pen regarda toutes les merveilles de toutes ces boutiques, et l'étrange variété de livres qui s'offraient aux yeux des passants. Une de ces boutiques étalait des volumes imprimés en gothique, et des livres aux caractères clairs et nets des Alde et des Elzevir. Dans une autre on voyait le Registre horrifique, à un penny ; les Annales du crime, histoire des plus fameux assassins de tous les pays, à un demi-penny la livraison ; le Magasin de la populace, la Voix des grinches, et autres publications à un penny. Tandis que, à la fenêtre voisine, d'affreux portraits accompagnés du fac-similé des signatures vénérées du révérend Grimes Wapshot, du révérend Elias Howle, en tête de leurs écrits et de leurs sermons, apprenaient au dissident où il pouvait trouver des aliments pour son esprit. Tout à côté, se trouvait une petite fenêtre ornée d'emblèmes, de médailles et de rosaires, avec de piètres images de saints, peintes et dorées, avec des livres de controverse théologique, au moyen desquels les fidèles de la secte romaine pouvaient apprendre une courte manière de réfuter les protestants, à un penny la pièce, ou à neuf pence la douzaine pour ceux qui

veulent faire de la propagande. La boutique voisine offrait aux regards sortez de rome, sermon prononcé à l'ouverture du collège de Shepherd's-Bush par John Thomas, lord évêque d'Ealing. À peine trouverait-on une opinion qui n'ait son interprète et son étalage dans ce paisible et vieux Paternoster-Row, sous les cloches mêmes de Saint-Paul.

Pen regarda à toutes les fenêtres de toutes les boutiques, comme un homme qui va avoir une entrevue avec le dentiste examine les livres exposés sur la table du salon d'attente. Il se les rappela dans la suite. Il lui semblait que Warrington ne sortirait jamais ; et le fait est que celui-ci resta quelque temps à plaider la cause de son ami.

La bonne opinion que Pen avait naturellement de lui-même se fût immensément enflée, s'il avait pu entendre ce que Warrington disait de lui. Il arriva que M. Bacon lui-même eut occasion de descendre à la chambre de M. Hack, pendant que Warrington y était à causer ; et Warrington, connaissant le faible de Bacon, agit en conséquence avec une grande adresse en faveur de son ami.

D'abord il mit son chapeau sur la tête pour parler à Bacon, et lui adressa la parole, assis sur la table. Bacon aimait à être traité avec rudesse par un gentleman, et avait coutume de passer ce traitement à ses inférieurs comme des enfants se passent une tape.

« Comment ! monsieur Bacon, vous ne Connaissez pas M. Pendennis ? dit Warrington. Il est impossible que vous fréquentiez beaucoup le monde, autrement vous le connaîtriez. Un homme qui a des propriétés dans l'Ouest, issu d'une des plus anciennes familles, allié à la moitié de la noblesse de l'empire bri-

tannique ; il est cousin de lord Pontypool. C'est un des élèves les plus distingués d'Oxbridge, et il dîne toutes les semaines à Gaunt-House.

— Le bon Dieu me bénisse ! que dites-vous là monsieur ? Eh bien, en vérité… pour le coup… le bon Dieu me bénisse ! répliqua M. Bacon.

— Je viens à l'instant de montrer à M. Hack quelques-uns de ses vers, qu'il a faits la nuit dernière, à ma demande ; il est resté chez lui toute la soirée pour cela, et Hack parle de lui donner un exemplaire du livre, le… comment diable l'appelez-vous ?

— Le bon Dieu me bénisse ! est-ce bien vrai ? Le Comment diable l'appelez-vous, en vérité !

— L'Annuaire du printemps, voilà le titre du livre qu'il veut lui donner en payement de ses vers. Vous ne supposez pas qu'un homme tel que M. Arthur Pendennis renonce pour rien à un dîner de Gaunt-House. Vous savez, aussi bien que n'importe qui, que les hommes à la mode veulent être payés.

— C'est la vérité, monsieur Warrington, dit l'éditeur.

— Je vous dis que c'est une étoile ; il se fera un nom, monsieur. C'est un homme nouveau, monsieur.

— On a dit la même chose de je ne sais combien de ces jeunes dandys, monsieur Warrington, répliqua l'éditeur avec un soupir. Il y avait le lord vicomte Dodo ; j'ai donné à Sa Seigneurie une jolie somme d'argent pour ses poésies, et je n'en ai vendu que quatre-vingts exemplaires. L'Azincourt de M. Popjoy, monsieur, est tombé à plat.

— Eh bien, je vais mener mon homme à M. Bungay, » dit Warrington en se levant de dessus la table.

Cette menace était trop terrible pour M. Bacon, qui se montra aussitôt disposé à se rendre à toute proposition raisonnable de M. Warrington, et demanda finalement à M. Hack quelles étaient ces propositions. Lorsqu'il apprit que la négociation n'avait encore trait qu'à une couple de ballades offertes par M. Warrington pour l'Annuaire du printemps, M. Bacon s'écria :

« Le bon Dieu vous bénisse ! donnez-lui un bon sur-le-champ. »

Warrington se retira avec ce papier, qu'il remit en souriant entre les mains de son ami Pen.

Pen fut aussi transporté que si quelqu'un lui avait laissé une fortune. Il offrit aussitôt à Warrington un dîner à Richmond.

« Que faut-il que j'achète pour Laure et pour ma mère ? Il faut que je leur achète quelque chose.

— Elles préféreront le livre à toute autre chose, répondit Warrington ; car elles verront le nom du jeune homme imprimé à la fin des vers, en compagnie des poètes à la mode.

— Dieu merci ! Dieu merci ! s'écria Arthur, je ne serai plus à charge à ma vieille mère ; je pourrai rendre à Laure son argent. Je vais gagner ma vie. Je puis faire mon chemin tout seul.

— Je puis épouser la fille du grand vizir ; je puis acheter une maison dans Belgrave-Square ; je puis bâtir un magnifique château en Espagne ! dit Warrington, heureux de l'allégresse de son

ami. Le fait est que vous pouvez gagner du pain et du fromage, Pen ; et j'avoue que le pain qu'on gagne a bon goût. »

Ils burent une grande bouteille de bordeaux à leur dîner, au club, ce jour-là, aux frais de Pen. Il y avait longtemps que celui-ci ne s'était permis un tel luxe ; mais Warrington ne voulut pas le contrarier, et ils burent à la santé de l'Annuaire du printemps.

La pluie ne vient jamais sans une bonne averse, dit le proverbe ; aussi une autre occasion ne tarda pas à se présenter, par laquelle M. Pen se rapprocha du but qu'il se proposait, c'est-à-dire de gagner sa vie. Warrington lui jeta un jour une lettre de l'autre côté de la table. Cette lettre avait été apportée par un apprenti d'imprimerie. « De la part du capitaine Shandon, monsieur, » avait dit le petit émissaire, qui alla s'endormir sur le banc dans le corridor. Il fit un grand nombre d'autres visites à Pen et lui apporta beaucoup de messages.

« F. P., mardi matin.

« Bungay sera ici aujourd'hui, au sujet de la Gazette de Pall-Mall. Vous seriez précisément l'homme qu'il nous faut pour nous donner un vrai article de West-End ; vous comprenez ce que je veux dire : un article brillant, tranchant et aristocratique en diable. Lady Hipshaw y écrira ; mais elle n'est pas forte, vous savez. Nous avons aussi deux lords ; mais le moins qu'ils feront sera le mieux. Il faut que nous vous ayons. Nous vous payerons ce que vous demanderez, et nous ferons de la Gazette un événement.

« Faut-il que Bungay aille vous voir, ou pouvez-vous venir me trouver ici ?

« Capitaine Shandon. »

« Encore une nouvelle concurrence ! dit Warrington, quand Pen eut lu ce billet. Bungay et Bacon sont à couteaux tirés. Chacun d'eux a épousé la sœur de l'autre, et, pendant quelque temps, ils furent les meilleurs amis et associés. Hack dit que c'est mistress Bungay qui a semé la discorde entre les deux, tandis que Shandon, qui lit beaucoup d'ouvrages pour Bungay, dit que c'est mistress Bacon qui a fait l'affaire ; mais je ne sais qui des deux a raison. Ce qu'il y a de certain, c'est que, depuis qu'ils se sont séparés, il sévit une guerre furieuse entre les deux éditeurs. L'un n'a pas plutôt publié un volume de voyages ou de poésies, un magasin ou une revue trimestrielle, mensuelle, hebdomadaire ou annuelle, que son rival arrive sur le terrain avec quelque chose de semblable. J'ai ouï raconter par le pauvre Shandon, qui se divertissait fort de la chose, qu'il avait fait donner un grand dîner par Bungay à tous ses écrivains réunis à Blackwall, en lui insinuant que Bacon avait invité toute sa troupe à un banquet à Greenwich. Quand Bungay engagea votre célèbre ami M. Wagg comme rédacteur en chef du Londoner, Bacon courut aussitôt s'assurer de M. Grindle pour mettre son nom en tête du Westminster Magazine. Quand Bacon publia son comique roman irlandais de Barney Brallaghan, Bungay s'en fut à Dublin et en rapporta son étourdissante histoire hibernienne de Looney Mac Twolter. Quand le docteur Hicks publia ses Promenades en Mésopotamie, sous les auspices de Bacon, Bungay édita les Recherches dans le Sahara, du professeur Sandiman ; et actuellement Bungay fait paraître la Gazette de Pall-Mall pour servir de contre-poids à la Revue de Whitehall, publiée par Bacon. Allons savoir de quoi il retourne au sujet de cette gazette. Il peut y avoir une place pour

vous là dedans, Pen, mon bon. Nous irons voir Shandon ; nous sommes sûrs de le trouver chez lui.

— Où demeure-t-il ? demanda Pen.

— Dans la prison de la Flotte, répondit Warrington ; et il y est tout à fait chez lui ; il est le roi de ce lieu. »

Pen n'avait jamais vu cette scène de la vie de Londres, et ce ne fut pas avec un petit intérêt qu'il franchit le seuil de ce lugubre édifice. Les deux amis traversèrent l'antichambre où étaient assis les officiers et concierges de la Flotte ; puis, ayant passé par le guichet, ils se trouvèrent dans la prison. Le bruit et la foule, les cris et l'animation, et le tumulte des pauvres habitants de ce lieu frappèrent et émurent Pen. Les prisonniers marchaient sans cesse ni relâche, comme les animaux encagés d'une ménagerie. Les uns jouaient à la balle ; d'autres se promenaient à grands pas et frappaient du pied ; celui-ci s'entretenait avec son avoué vêtu de noir ; celui-là errait tristement côte à côte avec sa femme, et portant son enfant sur le bras. Quelques-uns étaient vêtus de robes de chambre déguenillées et avaient l'air de roués à la mode. Tout le monde était actif, bourdonnant et en mouvement. Il sembla à Pen qu'il allait étouffer en ce lieu et que, la porte fermée sur lui, on ne le laisserait plus sortir.

Ayant traversé une cour, ils arrivèrent à un escalier de pierre dont ils gravirent les degrés ; puis ils enfilèrent des corridors pleins de monde et de bruit, et d'ouvertures étroites pour laisser passer le jour, et de sombres portes s'ouvrant et se fermant avec fracas. Pen se croyait en proie à un de ces rêves fiévreux qui vous tourmentent le matin.

Àla fin, le même petit coureur qui avait apporté le billet de Shandon, qui avait suivi Pen et Warrington le long de Fleet-Street, en mâchant des pommes, et qui montrait le chemin aux deux gentlemen dans la prison, leur dit :

« Voici la porte du capitaine. »

Et l'on entendit la voix de M. Shandon qui les invitait à entrer.

La chambre, quoique nue, n'était pas triste. Le soleil dardait ses rayons par la fenêtre, près de laquelle une dame était assise à travailler. Elle avait été jadis belle et joyeuse et ses traits flétris conservaient encore l'éclat de la bonté et de la tendresse. Malgré les erreurs, l'insouciance et les infortunes de son mari, cette fidèle créature l'adorait ; elle le croyait le meilleur et le plus méritant des hommes, et c'était réellement un excellent garçon. Jamais rien ne troublait la douceur de son caractère, ni les dettes, ni les créanciers importuns, ni la misère, ni la bouteille, ni la position malheureuse de sa femme, ni l'avenir brisé de ses enfants. Il était, à sa manière, plein de tendresse pour sa femme et ses enfants ; il avait toujours pour eux les meilleures paroles et les plus aimables sourires, et il les ruinait avec le caractère le plus doux. Il ne savait se refuser à lui-même aucune des jouissances que son argent pouvait lui procurer, et il était toujours prêt à partager sa dernière guinée avec Jack et avec Tom, avec une vingtaine d'autres familiers. Il était prêt à signer son nom au dos du billet de n'importe qui, et ne payait jamais une de ses dettes. Il écrivait pour tous les partis, s'attaquait lui-même ou tombait sur les autres avec la plus parfaite indifférence. C'était un des Irlandais les plus spirituels, les plus aimables et les plus incorrigibles. Quiconque avait vu Charlot Shandon une fois ne pouvait s'empêcher

de l'aimer, et ceux qu'il ruinait ne pouvaient presque pas lui en vouloir.

Lorsque Pen et Warrington arrivèrent, le capitaine (il avait servi dans un régiment de la milice irlandaise, et ce titre lui était resté), le capitaine, disons-nous, était assis sur son lit, vêtu d'une robe de chambre déchirée, un pupitre sur ses genoux, et écrivait avec toute la rapidité que sa main pouvait communiquer à sa plume. Feuillet sur feuillet s'échappait du pupitre et tombait tout humide à terre. Un tableau où se voyaient les portraits de ses enfants était accroché au-dessus de son lit, et le plus jeune, une petite fille, gambadait dans la chambre.

En face du capitaine était assis M. Bungay, gros homme à la figure stupide, avec qui la petite fille avait essayé de lier conversation.

« Papa est un très-habile homme, dit-elle ; c'est maman qui le dit.

— Oh ! oui, très-habile, répliqua M. Bungay.

— Et vous êtes un homme très-riche, monsieur Bundy, reprit l'enfant, qui ne prononçait pas encore tout à fait bien.

— Marie ! s'écria la maman, sans discontinuer son travail.

— Oh ! ne faites pas attention, mugit Bungay avec un gros éclat de rire ; il n'y a pas de mal à dire que je suis riche, hi, hi, hi. Je suis dans une très-belle position, ma chère petite.

— Si vous êtes riche, pourquoi ne faites-vous pas sortir papa de prison ? » demanda l'enfant.

Àces mots, la maman, se mit à s'essuyer les yeux avec son ouvrage. (La pauvre dame avait mis des rideaux à la fenêtre, accroché les portraits des enfants au-dessus du lit, et fait une ou deux autres tentatives pour orner la chambre.) La maman commença donc à pleurer ; M. Bungay devint tout rouge, et ses petits yeux injectés de sang lancèrent des regards furieux ; la plume de Shandon continua de gribouiller, et Pen et Warrington survinrent qui frappèrent à la porte.

Le capitaine Shandon leva les yeux de dessus son papier.

« Comment vous portez-vous, monsieur Warrington ? dit-il. Je suis à vous dans une minute. Veuillez vous asseoir, messieurs, si vous pouvez trouvez des sièges. »

Et la plume se remit à l'œuvre.

Warrington tira d'un coin une vieille valise, seul meuble qui pût servir de siège, et s'assit dessus, après avoir salué mistress Shandon d'une courbette et Bungay d'un hochement de tête. La petite fille s'approcha de Pen, qu'elle considéra gravement. Au bout de quelques minutes, le griffonnage cessa, et Shandon, ayant renversé le pupitre sur le lit, se baissa et ramassa ses feuillets.

« Je pense que voilà votre affaire, dit-il. C'est le prospectus de la Gazette de Pall-Mall.

— Et voici votre argent, répliqua M. Bungay en lui donnant un billet de cinq livres sterling. Je suis un homme de parole, moi : quand je dis que je payerai, je paye.

— En vérité, c'est plus que ne peuvent dire certains d'entre nous, » ajouta Shandon en fourrant vivement le billet dans sa

poche.

Tome 2 · 08

Notre capitaine emprisonné annonçait dans son prospectus, en un langage énergique et plein d'emphase, que le temps était enfin venu où il fallait que les gentlemen d'Angleterre se liguassent entre eux pour la défense de leurs droits communs et de leur ordre glorieux, de toutes parts menacés par les révolutions étrangères, par le radicalisme domestique, par les adroites calomnies des propriétaires de fabriques, des grands seigneurs du coton, ainsi que par la stupide hostilité des masses qu'ils menaient et dupaient.

« L'antique monarchie, disait le capitaine, est insultée par une féroce populace républicaine. L'Église est abandonnée par des dissidents envieux et minée par des infidèles qui se cachent. Les bonnes institutions qui ont fait la gloire de notre pays, et le nom de gentleman anglais, le plus noble du monde, restent sans défense et exposés aux attaques et aux injures d'hommes pour lesquels il n'y a pas de sanctuaire sacré, parce qu'ils ne croient en rien de saint, pas d'histoire digne de respect, parce qu'ils sont trop ignorants pour connaître le passé, et pas de loi obligatoire du moment qu'ils se trouvent assez forts pour la violer, quand leurs chefs donnent le signal du pillage, C'est parce que les rois de France se sont méfiés de leurs gentilshommes, ajoutait M. Shandon, que la monarchie de saint Louis a sombré ; c'est parce que le peuple anglais avait encore foi dans ses gentlemen, que ce pays a affronté et vaincu le plus redoutable ennemi que ja-

mais nation ait eu à combattre ; c'est parce que nous étions commandés par des gentlemen, que les aigles ont fui devant nous depuis le Douro jusqu'à la Garonne ; c'est un gentleman qui rompit la ligne à Trafalgar, et qui balaya la plaine de Waterloo. »

Bungay hocha la tête d'un air approbateur et cligna de l'œil quand le capitaine arriva à ce passage de Waterloo, et Warrington se mit à rire aux éclats.

« Vous voyez comme notre vénérable ami Bungay est ému, dit Shandon en levant sournoisement les yeux de dessus ses feuillets ; voilà la vraie pierre de touche. J'ai cent fois fait usage du duc de Wellington et de la bataille de Waterloo, et jamais je n'ai vu le duc manquer son effet. »

Le capitaine continuait en avouant avec beaucoup de candeur que, jusqu'alors, les gentlemen d'Angleterre, confiants en leur droit, et dédaignant ceux qui le contestaient, avaient laissé l'intérêt politique de leur ordre, comme l'administration de leurs domaines et le règlement de leurs procès, à des personnes affectées particulièrement à ces services, et qu'ils avaient permis que leurs intérêts fussent représentés dans la presse par des agents et des défenseurs spéciaux. Mais Shandon déclarait que ce temps était passé, que les gentlemen d'Angleterre devaient être leurs propres champions, car les ennemis avoués de leur ordre étaient braves, forts, nombreux et implacables. Ils devaient tenir tête à leurs adversaires sur le champ de bataille, et non plus se faire représenter par des avocats menteurs et mercenaires ; enfin ils ne devaient pas souffrir que Grub-Street publiât des Gazettes de Whitehall. « C'est là un coup de pioche porté aux rédacteurs de Bacon, monsieur Bungay, » dit Shandon en se tournant vers l'éditeur.

Bungay frappa le plancher de sa canne. « Le diable l'emporte ! Tombez-lui dessus, cap'taine ! » s'écria-t-il avec joie. Puis, se retournant du côté de Warrington, il hocha sa lourde tête plus violemment que jamais, et dit : « Pour un article mordant, monsieur, il n'y a personne comme le cap'taine… No-on, il n'y a personne comme lui ! »

L'auteur du prospectus ajoutait que quelques gentlemen dont les noms, pour des raisons qui sautaient aux yeux, ne seraient pas rendus publics (à ce passage, M. Warrington se remit à rire), avaient décidé de fonder un journal qui soutiendrait tels et tels principes.

« Ce sont des hommes fiers de leur ordre et désireux de le relever, dit le capitaine Shandon, en brandissant son papier avec un sourire. Ils sont attachés à leur souverain par une ardente conviction et par le serment de leurs ancêtres ; ils aiment leur religion, qu'ils voudraient voir suivre à leurs enfants, et pour laquelle leurs aïeux ont versé leur sang ; ils aiment leur pays et voudraient le conserver tel que l'ont fait les gentlemen d'Angleterre, oui, les gentlemen d'Angleterre (il faudra qu'on nous mette cela en grandes capitales, Bungay, mon enfant) : c'est-à-dire le plus grand et le plus libre du monde entier. Et, comme les noms de certains d'entre eux sont apposés au bas de l'acte qui assura nos libertés à Runnymede…

— Qu'est-ce que cela ? demanda M. Bungay.

— Un de mes ancêtres a scellé cet acte du pommeau de son épée, dit Pen avec le plus grand sérieux.

— C'est le Habeas corpus, monsieur Bungay, » répondit Warrington.

Là-dessus l'éditeur répliqua :

« Bien, bien, je n'en doute pas. »

Puis il ajouta avec un bâillement : « Continuez, cap'taine.

— Nos libertés à Runnymede ; ils sont prêts à défendre aujourd'hui ces libertés avec la plume et l'épée, et à combattre pour les vieilles lois et franchises de l'Angleterre.

— Bra-avo ! » s'écria Warrington.

La petite fille se tenait muette d'étonnement ; la dame travaillait en silence, et regardait son mari avec une admiration pleine de tendresse.

« Venez ici, petite Marie, » dit Warrington qui, de sa grosse main, se mit à taper sur les blonds cheveux de l'enfant.

Mais elle recula devant ses rudes caresses, aimant mieux se réfugier aux genoux de Pen et jouer avec sa belle chaîne de montre. Pen fut charmé qu'elle vînt à lui, car il avait le cœur très-tendre et très-simple, quoiqu'il cachât sa douceur sous un air pompeux et réservé. Elle grimpa donc sur ses genoux, tandis que le papa Shandon continuait la lecture de son programme.

« Tout à l'heure, dit le capitaine à Warrington, vous riiez des raisons qui sautaient aux yeux. À présent je vais vous montrer quelles elles sont, ô incrédule païen que vous êtes !... Nous avons dit, reprit-il, que nous ne pouvions publier les noms des personnes engagées dans cette entreprise, et que les raisons de ce mystère sautaient aux yeux. Nous comptons des amis influents dans les deux chambres du sénat, et nous nous sommes assuré des alliés dans tous les cercles diplomatiques de l'Europe. Les

sources de nos renseignements sont telles, qu'il est de toute impossibilité de les divulguer, telles en effet que nul autre journal anglais ni européen ne pourrait en trouver de pareilles ; mais, ce qu'il nous est permis de dire, c'est qu'on ne lira que dans les colonnes de la Gazette de Pall-Mall les premières nouvelles relatives au mouvement de la politique de l'Angleterre et du continent. L'homme d'État et le capitaliste, le gentilhomme campagnard et le prêtre seront nos lecteurs, parce que nos rédacteurs seront tout cela. Nous nous adressons aux classes supérieures de la société, et nous ne le nierons pas ; la Gazette de Pall-Mall est écrite par des gentlemen pour des gentlemen ; ses rédacteurs parlent aux classes dans lesquelles ils sont nés et au milieu desquelles ils vivent. Le prédicateur des champs a son journal, le libre penseur radical a son journal ; pourquoi les gentlemen d'Angleterre n'auraient-ils pas un représentant dans la presse ? »

M. Shandon continua ensuite à s'étendre avec beaucoup de modestie sur les parties littéraire et fashionable de la Gazette de Pall-Mall, qui devaient être rédigées par des gentlemen d'une réputation incontestée, par des hommes fameux dans les universités (ici M. Pen ne put guère s'empêcher de rire et de rougir), connus dans les clubs, et membres eux-mêmes du monde littéraire et fashionable. Il insinuait finement aux faiseurs d'annonces que la Gazette de Pall-Mall ne donnerait pas sa publicité à leurs marchandises, et il s'adressait éloquemment à la noblesse d'Angleterre, aux baronnets d'Angleterre, au respectable clergé d'Angleterre, au barreau d'Angleterre, aux matrones, aux filles, aux foyers domestiques d'Angleterre, pour les inviter à se rallier autour de la bonne vieille cause. À la fin de la lecture, Bungay s'éveilla d'un petit somme auquel il s'était laissé aller, et il répéta de nouveau que tout était très-bien.

La lecture du prospectus terminé, les gentlemen présents entrèrent dans quelques détails concernant la direction politique et littéraire du journal. M. Bungay écoutait assis, et hochait la tête, comme s'il eût compris le sujet de leur conversation et approuvé leurs opinions. Quant à ses opinions, à lui, elles étaient bien simples. Il croyait que le capitaine pouvait écrire l'article le plus écrasant de l'Angleterre. Il voulait écraser la maison rivale de Bacon, et il pensait que le capitaine pouvait faire l'affaire. Le capitaine aurait copié sur une feuille de papier une des lettres de Junius, ou une partie du catéchisme de l'Église établie, Bungay en eût été très-satisfait et eût considéré cela comme un article écrasant. Il empocha donc les feuillets avec le plus grand contentement, et non-seulement il paya, comme nous avons vu, son manuscrit, mais encore il appela la petite Marie et lui donna un penny en s'en allant.

Donc, le manuscrit ayant été lu, la conversation devint générale. Shandon la dirigeait d'un ton gracieux et fashionable par condescendance pour ses deux hôtes, qu'il présumait, à cause de leur extérieur et de leurs manières, appartenir au beau monde. À vrai dire, il ne connaissait que fort peu le beau monde ; mais il l'avait vu et tirait le meilleur parti de ce qu'il avait vu. Il parla des originaux du jour et des grands personnages de la fashion avec une aisance familière entremêlée d'anecdotes plaisantes, comme s'il eût vécu habituellement avec eux. Il cita divers traits de leur vie privée et de leurs conversations, et de fêtes auxquelles il avait assisté et où il s'était passé telle ou telle chose. Pen s'amusait d'entendre ce pauvre prisonnier en robe de chambre déguenillée, parlant avec volubilité des grands du pays. Mistress Shandon était toujours enchantée quand son mari racontait ces histoires, et elle y ajoutait aveuglément foi. Elle n'avait aucune envie de se

mêler elle-même avec le monde fashionable ; elle n'était pas assez élégante ; mais la grande société était la place qu'il fallait à son Charles ; il y brillait, il y était respecté. Le fait est que Shandon avait un jour été invité à dîner par le comte de X..., et sa femme conservait encore, comme un trésor précieux, la carte d'invitation dans sa boîte à ouvrage.

Cependant, M. Bungay en avait assez de cette conversation, et il se leva pour prendre congé. Là-dessus, Warrington et Pen se levèrent également pour sortir avec l'éditeur, encore qu'Arthur fût volontiers resté pour faire plus ample connaissance avec cette famille, qui l'intéressait et le touchait beaucoup. Il dit qu'il espérait avoir la permission de renouveler sa visite, et Shandon répliqua, avec un triste sourire, qu'on le trouvait toujours chez lui, et qu'il serait enchanté de voir M. Pennington.

« Je vais vous reconduire jusqu'à la porte de mon parc, messieurs, » dit le capitaine Shandon, en prenant son chapeau, malgré un regard suppliant de mistress Shandon, regard qui fut accompagné du nom de Charles ! prononcé à demi-voix.

Et le capitaine, en vieilles pantoufles, se glissa devant ses hôtes, qu'il précéda à travers les lugubres corridors de la prison. Sa main jouait déjà avec la poche de son gilet, où se trouvait le billet de cinq livres donné par Bungay, quand, arrivé au guichet, il prit congé des trois gentlemen, l'un desquels, M. Arthur Pendennis, se sentit grandement soulagé lorsqu'il se vit hors de cet horrible séjour, et qu'il foula de nouveau librement les dalles de Farringdon-Street.

Mistress Shandon continua tristement son ouvrage à la fenêtre qui donnait sur la cour. Elle vit son mari, qui, suivi de deux

individus, courait rapidement dans la direction de la taverne de la prison. Elle avait espéré dîner avec lui ce jour-là. Il y avait, sur la saillie extérieure de la fenêtre de leur chambre, un morceau de viande et un peu de salade dans un saladier, et elle avait espéré que la petite Marie et elle-même partageraient ces mets avec le père de l'enfant. Mais c'était désormais une chose en dehors de toutes les probabilités. Il allait rester à la taverne jusqu'à l'heure de la fermeture ; puis il irait jouer aux cartes ou boire dans la chambre de quelque autre prisonnier, pour revenir enfin, muet, les yeux vitreux, et la démarche un peu titubante, se livrer aux soins de sa femme. Oh ! quelle variété de peines n'infligeons-nous pas à nos compagnes !

De sorte que mistress Shandon s'approcha du buffet, et, au lieu de dîner, se fit un peu de thé. Dans cette variété de peines dont nous parlions il n'y a qu'un instant, quel rôle de confidente n'a pas joué cette pauvre théière, depuis le jour où la plante bienfaisante a été introduite parmi nous ! Que de myriades de femmes ont pleuré en prenant leur thé ! Auprès de combien de lits de douleur la théière n'a-t-elle pas exhalé ses vapeurs odorantes ? Combien de lèvres desséchées par la fièvre n'a-t-elle pas rafraîchies ? La nature a eu sans doute une pensée de compassion pour les femmes en produisant l'arbuste à thé ; et quelle série de groupes et de tableaux l'imagination, en réfléchissant un peu, ne peut-elle pas évoquer et rassembler autour de la théière et de la tasse ? Mélissa et Saccharissa parlent de secrets d'amour en cette compagnie. La pauvre Polly met la théière sur la table à côté des lettres de son amoureux, des lettres de celui qui était son amoureux hier, quand elle pleurait de joie, et non de désespoir comme aujourd'hui. Marie entre sans bruit dans la chambre à coucher de sa mère, apportant une tasse de la liqueur consola-

trice à la veuve qui ne veut pas d'autre nourriture. Ruth est occupée à préparer le thé pour son mari, qui va rentrer des champs où se fait la moisson. On pourrait remplir une page de ces sujets de tableaux. Finalement, mistress Shandon et la petite Marie s'asseyent et boivent leur thé ensemble, tandis que le capitaine s'amuse dehors. La brave femme ne veut prendre que cela, quand son mari est absent.

Un gentleman que nous connaissons déjà un peu, M. Jack Finucane, un compatriote du capitaine Shandon, trouva prenant ce repas la femme du capitaine et la petite Marie, pour laquelle Jack apportait toujours un bonbon dans sa poche. Jack croyait que Shandon était le plus grand des génies créés ; il avait obtenu un ou deux secours de ce bon prodigue, qui avait toujours une bonne parole et quelquefois une guinée pour l'ami dans le besoin, et il ne laissait jamais passer un jour sans aller voir son patron. Il était prêt à faire les commissions de Shandon, à régler ses affaires d'argent avec les libraires et éditeurs de journaux, avec les créanciers importuns, les porteurs de billets de Shandon, les gentlemen disposés à spéculer sur ces billets, enfin à soigner les mille petites affaires de l'Irlandais dans l'embarras. Je n'ai jamais connu un gentleman irlandais dans l'embarras qui n'eût un aide de camp de son pays, pareillement dans une position de gêne pécuniaire. Cet aide de camp a lui-même des subordonnés, qui, à leur tour, peuvent avoir des clients insolvables. Pendant toute sa vie, notre capitaine marcha à la tête d'un état-major en haillons qui partageait la mauvaise fortune de son chef.

« Je parie une guinée qu'il ne gardera pas ce billet de cinq livres bien longtemps, » dit M. Bungay en parlant du capitaine, tandis qu'il s'éloignait de la prison avec ses deux compagnons.

Et l'éditeur ne se trompait pas : car, lorsque mistress Shandon se mit à vider les poches de son mari, elle n'y trouva que deux schellings et quelques demi-pence. C'était tout ce qui restait des cinq guinées qu'il avait reçues ce jour-là. Shandon avait donné une guinée à un de ses suivants ; il avait envoyé un gigot de mouton, des pommes de terre et de la bière à une de ses connaissances logée dans le côté des pauvres de la prison ; il avait payé un arriéré à la taverne où il avait changé le billet ; il y avait dîné avec deux amis qui lui gagnèrent aux cartes, après dîner, plusieurs demi-couronnes ; de sorte que la nuit le laissa aussi pauvre que le jour l'avait trouvé.

L'éditeur et les deux gentlemen avaient causé ensemble en quittant Shandon, et Warrington répéta à Bungay ce qu'il avait dit à Bacon, son rival : que Pen était un grand talent, un grand génie, et, qui plus est, très-bien avec le grand monde et allié à une infinité de pairs. Bungay répliqua qu'il serait enchanté d'entrer en relations avec M. Pendennis, et qu'il espérait avoir sous peu le plaisir de voir les deux gentlemen à sa table. Puis, après des politesses et des protestations réciproques, ils se séparèrent.

« C'est pénible de voir un homme tel que Shandon, doué de tant de talents divers, si plein de verve et d'humeur, passer la moitié de son temps en prison, et dépendre d'un libraire quand il est hors de prison, dit Pen d'un air rêveur, en causant le soir de ce qu'il avait vu durant le jour.

— Moi aussi, je dépends d'un libraire, et vous allez essayer vous-même du métier de cheval de bât, répliqua Warrington en riant. Nous sommes tous des chevaux de louage sur une route ou sur une autre. J'aime mieux mon sort que celui de Paley, notre voisin, qui jouit de la vie comme une taupe. On a gaspillé diantre-

ment de compassion inutile pour ce qu'on appelle les chevaux de bât des libraires.

— La solitude, les pipes et l'ale font de vous un cynique, dit Pen. Vous êtes un Diogène à côté d'un tonneau de bière, Warrington. Nul ne me persuadera qu'un homme de génie, comme Shandon, doive être mené par un vulgaire commandeur d'esclaves tel que ce M. Bungay, que nous venons de quitter, qui s'engraisse du produit de l'intelligence d'autrui, et s'enrichit du travail de ses ouvriers. Cela m'indigne de voir un gentleman être le serf d'un pareil individu, d'un homme qui ne sait pas parler la langue qui le fait vivre, et qui n'est pas digne de cirer les bottes de M. Shandon.

— De sorte que vous avez déjà commencé à railler les éditeurs et à prendre parti de notre côté. Bravo, Pen, mon enfant ! répliqua Warrington, toujours riant. Qu'avez-vous donc à dire contre les rapports de Bungay avec Shandon ? Pensez-vous que ce soit l'éditeur qui ait fait mettre l'autre en prison ? Est-ce Bungay, ou bien Shandon, qui gaspille actuellement à gobelotter le billet de cinq guinées que nous venons de voir ?

— La mauvaise fortune fait tomber l'homme en mauvaise compagnie, dit Pen. Il est facile de crier fi donc ! à un pauvre diable qui n'a d'autre société que celle qu'il trouve en prison, et nul autre moyen d'oublier que la bouteille. Soyons indulgents pour les excentricités du génie, et souvenons-nous que cette ardeur même et cet enthousiasme de tempérament qui rendent l'auteur aimable égarent souvent l'homme.

— Allez vous promener avec vos hommes de génie ! s'écria Warrington, qui était moraliste très-sévère sur certains points,

quoique peut-être très-mauvais praticien. Je nie qu'il y ait autant de génies que le prétendent les gens qui pleurnichent sur le sort des hommes de lettres. Il y a au monde des milliers d'êtres assez habiles, s'ils le voulaient, pour tourner des vers, écrire des articles de journaux, lire et critiquer des livres. La société des écrivains et des critiques de profession n'est pas d'un brin plus brillante, plus profonde, ni plus amusante que celle de tous les autres gens bien élevés. Si un homme de loi, un soldat, ou un prêtre, dépense plus que son revenu et ne paye pas ses billets, il faut qu'il aille en prison ; eh bien ! que l'auteur y aille aussi. Si un auteur se grise, je ne vois pas pourquoi il n'aurait pas mal à la tête le lendemain matin ; s'il a fait faire un habit chez le tailleur, pourquoi ne le payerait-il pas ?

— Je voudrais qu'on lui donnât plus d'argent pour acheter des habits, reprit Pen en souriant. Je crois que j'aimerais à faire partie d'une classe de gens bien mis. Je proteste contre ce misérable intermédiaire que je vois entre le Génie et le Public, ce grand maître d'hôtel du génie, qui intercepte plus de la moitié du gain et de la gloire du travailleur.

— Je suis un travailleur en prose, dit Warrington ; vous, mon enfant, vous êtes un poète en petit : aussi je vous regarde comme autorisé à battre la campagne. Qu'est-ce donc qu'il vous faut ? Voulez-vous une société de capitalistes qui soit forcée d'acheter les œuvres de tous les auteurs qui se présenteront un manuscrit à la main ? Tous ceux qui écrivent leur épopée, tous les radoteurs qui, sachant ou non l'orthographe, produisent un roman ou une tragédie, faut-il qu'ils n'aient qu'à se présenter pour empocher un sac de guinées en échange de leurs rames de papier sans valeur ? Qui décidera qu'une chose est bonne ou mauvaise, vendable ou

invendable ? Enfin, donnerez-vous à l'acheteur la permission d'acheter ou de ne pas acheter ?... Eh ! monsieur, lorsque Johnson était assis derrière l'écran, à la porte de Saint-Jean, et qu'il prenait son dîner à l'écart, parce qu'il était trop pauvre et trop râpé pour se joindre aux grosses perruques littéraires qui se régalaient à la meilleure table de M. Cave, le marchand ne lui faisait aucun tort. Vous ne pouviez forcer l'éditeur à reconnaître l'écrivain de génie dans le jeune homme qui se présentait devant lui, déguenillé, maigre et affamé. Les haillons ne sont pas une preuve de génie, tandis que, par le temps qui court, le capital est absolu, et forcément maître du marché. Il a le droit de traiter l'inventeur littéraire comme il traiterait tout autre inventeur ; si je produis une nouveauté dans le commerce des livres, il faut que j'en tire le meilleur parti possible. Mais je ne puis pas plus forcer M. Murray à acheter mon volume de voyages ou de sermons, que je ne puis forcer M. Tattersall à me donner cent guinées pour mon cheval. Je puis penser ce que je veux de la valeur de mon Pégase, et le croire le plus étonnant des animaux ; mais le marchand a le droit d'avoir son opinion aussi ; il peut avoir besoin d'un cheval de dame, ou d'un double poney pour un cavalier pesant et timide, ou d'un bon cheval de louage pour la route, et alors ma bête ne peut lui aller.

— Vous faites usage de métaphores, Warrington, reprit Pen ; mais vous dites avec raison que vous êtes très-prosaïque. Pauvre Shandon ! Il y a, dans la bonté de cet homme et dans la douceur de cette aimable créature de femme, quelque chose qui me touche profondément. Je crains de l'aimer plus que je n'aimerais un homme meilleur.

— Et moi de même, dit Warrington. Donnons-lui l'avantage de notre sympathie, et la pitié qui est due à sa faiblesse ; et pourtant je crains que cette sorte de bienveillance ne fût considérée comme du mépris par un homme d'un caractère plus élevé. Vous voyez qu'il prend sa consolation en même temps que son infortune, et que l'une engendre ou contre-balance l'autre, comme c'est l'ordinaire en ce monde. Il est prisonnier, mais il n'est pas malheureux.

— Son génie chante derrière les barreaux de sa prison.

— Oui, répliqua Warrington avec amertume ; Shandon s'accommode très-bien de sa cage. Il devrait être malheureux, mais il a Jack et Tom pour boire avec eux, et cela le console ; il devrait tâcher d'avoir une belle place ; mais, comme il ne peut pas, il boit avec Tom et avec Jack ; il devrait subvenir aux besoins de sa femme et de ses enfants : mais Thomas et John ont une bouteille d'eau-de-vie à lui faire goûter ; il pourrait payer au pauvre Snip, son tailleur, les vingt guinées dont ce pauvre diable a besoin pour son propriétaire : mais John et Thomas font main basse sur sa bourse ; de sorte qu'il boit tandis que son fournisseur va en prison et que sa famille court à sa ruine. Plaignons donc les infortunes du génie, et conspirons contre ces tyrans d'éditeurs qui oppriment les hommes de lettres.

— Quoi donc ! allez-vous prendre un autre grog à l'eau-de-vie ? » dit Pen d'un air malin.

C'est à l'Arrière-Cuisine qu'avait lieu cet entretien philosophique des deux jeunes gens.

Warrington se mit à rire, selon sa coutume.

« Video meliora, proboque… c'est-à-dire, servez-le bien chaud, avec du sucre, John, dit-il au garçon.

— J'en boirais bien encore, moi aussi, mais je n'en ai pas besoin, répliqua Pen. Il ne me semble pas, Warrington, que nous valions beaucoup mieux que nos voisins. »

Et, Warrington ayant vidé son dernier verre, les deux amis regagnèrent leur logis.

Àleur retour, ils trouvèrent dans la boîte aux lettres deux billets envoyés par leur connaissance de ce matin, M. Bungay. Ce gentleman hospitalier présentait à chacun d'eux ses compliments, et les priait de lui faire le plaisir de venir dîner chez lui un jour prochain, où se réuniraient quelques amis des lettres.

« Nous aurons un grand gala, dit Warrington. Nous nous trouverons avec tout le bataillon de Bungay.

— Excepté le pauvre Shandon, » répliqua Pen en donnant le bonsoir à son ami et se retirant dans sa petite chambre. Les événements de ce jour et les connaissances qu'il avait faites l'avaient fort excité, et il resta quelque temps éveillé dans son lit à méditer là-dessus, tandis que le ronflement vigoureux et régulier de Warrington, couché dans la pièce voisine, annonçait que ce gentleman était plongé dans un profond sommeil.

Est-il vrai, se demanda Pendenois, étendu sur son lit et regardant la lune brillante qui illuminait un coin de sa toilette et la petite vue de Fairoaks, œuvre de Laure, suspendue au-dessus de sa commode ; est-il vrai que je vais enfin gagner mon pain, et cela avec ma plume ? que je n'appauvrirai plus ma pauvre mère, et que je gagnerai peut-être un nom et une réputation dans le

monde ? Eh bien ! nom et réputation seront les bienvenus, s'ils viennent, pensait le jeune visionnaire en riant et rougissant, quoiqu'il fût seul et au milieu de la nuit, et se promettant de savourer avec volupté honneur et renom, s'il pouvait les acquérir. Si la fortune me favorise, je célèbre ses louanges ; si elle m'est contraire, je la renie. Que je réussisse ou que j'échoue, je demande à Dieu de rester honnête homme. Je demande à Dieu de dire la vérité autant que je pourrai la connaître ; de ne m'en écarter ni par flatterie, ni par intérêt, ni par inimitié personnelle, ni par préjugé de parti. Chère vieille mère, quel sera votre orgueil, si j'achève quelque chose qui soit digne de notre nom ! et vous, Laure, vous ne me mépriserez plus comme un fainéant et un prodigue indigne, quand vous verrez que je,... quand j'aurai fait un... Bah ! quel Alnaschar ne suis-je pas, parce que j'ai gagné cinq guinées par mes poésies, et que l'on m'a demandé une demi-douzaine d'articles pour un journal !

Il continua ces rêveries, plus heureux, plus plein d'espoir, et l'esprit plus humble que depuis longtemps. Il réfléchit aux erreurs, à l'oisiveté, aux passions, aux extravagances, aux désappointements de sa jeunesse égarée. Il se leva de son lit ; il ouvrit la fenêtre et regarda dans la nuit. Puis, poussé par un mouvement qui avait du bon, je l'espère, il alla baiser la vue de Fairoaks, et, se mettant à genoux à côté du lit, il resta quelque temps dans cette posture d'espérance et de soumission.

Lorsqu'il se releva, des larmes ruisselaient de ses yeux. Il s'était mis machinalement à répéter quelques petits mots que sa mère avait coutume de lui faire dire quand il était enfant, et après lesquels elle le portait doucement au lit, et fermait les rideaux autour de lui en l'endormant avec une bénédiction.

Le jour suivant, M. Pidgeon, leur domestique, apporta un gros paquet enveloppé de papier goudronné, à l'adresse de G. Warrington, esquire, avec les compliments de M. Trotter et un billet que Warrington lut.

« Pen, gueux que vous êtes ! cria Warrington à Pen, qui était dans sa propre chambre.

— Holà ! répliqua Pen.

— Arrivez ici ; on a besoin de vous, » dit l'autre.

Et Pen arriva.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— Attrapez ! » dit Warrington.

Et il jeta le paquet à la tête de Pen, qui eût été renversé s'il ne l'avait attrapé dans ses mains.

« Ce sont des livres dont il faut rendre compte dans la Gazette de Pall-Mall ; plongez la tête dedans, » ajouta Warrington.

Quant à Pen, il n'avait jamais de sa vie été aussi heureux. Sa main tremblait en coupant la ficelle du paquet, dans lequel il trouva une jolie collection de volumes reliés en toile : des voyages, des romans, des poésies.

« Porte close pour tout le monde, Pidgeon, dit-il. Je ne suis à la maison pour personne, aujourd'hui. »

Il se jeta dans son fauteuil, et se donna à peine le temps de prendre son thé, tellement il lui tardait de commencer à lire et à faire son article.

Le capitaine Shandon, poussé par sa femme, qui se mêlait rarement de ces sortes d'affaires, avait stipulé que John Finucane, esquire, du Temple-Supérieur, serait nommé sous-directeur de la future Gazette de Pall-Mall ; et ce poste fut, en conséquence, donné à M. Finucane par le courageux propriétaire du journal. Réellement, Finucane méritait toute la bienveillance de Shandon ; car il était, comme nous l'avons dit, tendrement attaché au capitaine et à sa famille, et toujours prêt à lui rendre service. C'est dans le logis de Finucane que Shandon avait jadis coutume de se cacher, lorsque le danger était près et les recors en route, jusqu'à ce qu'enfin sa cachette fut connue, et que les officiers du shérif vinrent attendre le capitaine dans l'escalier de Finucane aussi régulièrement que devant sa propre porte. C'est chez Finucane que la pauvre mistress Shandon allait souvent reposer ses chagrins et ses inquiétudes, et projeter des moyens de délivrer son adoré capitaine. Finucane servit plus d'un repas à la mère et à l'enfant. C'était un honneur pour son petit appartement que d'être visité par une belle dame ; et quand elle descendait l'escalier, le voile abaissé sur sa figure, Fin, penché sur la rampe, la suivait du regard pour s'assurer que nul lovelace du Temple ne l'attaquait en chemin. Peut-être espérait-il que quelque coquin lui dresserait un guet-apens, afin que lui, Fin, pût avoir le plaisir de voler à son secours et de rompre les os au scélérat. Ce fut une véritable joie pour mistress Shandon, quand elle apprit que son brave et honnête champion était nommé aide de camp de son mari dans la direction du journal.

Finucane fût volontiers resté avec mistress Shandon aussi longtemps que le permettait le règlement de la prison, et le fait

est qu'il avait plus d'une fois assisté au coucher de la petite Marie, qui avait un lit dans la chambre ; et lorsque, dans sa prière du soir, elle demandait à Dieu d'accorder sa bénédiction à son papa, Finucane, quoique catholique romain, disait Amen avec une vive sympathie. Mais il avait, ce jour-là, un rendez-vous avec M. Bungay, au sujet des affaires du journal, affaires qu'ils allaient discuter en dînant tranquillement.

Il quitta donc mistress Shandon à six heures ; mais le lendemain matin il fit son apparition accoutumée à la prison de la Flotte, vêtu de ses meilleurs habits et ornements, qui, bien que peu coûteux, étaient fort brillants de couleur et d'aspect. Il avait en outre dans sa poche quatre guinées et deux schellings, montant de sa paye hebdomadaire en qualité de sous-directeur, moins deux schellings qu'il avait dépensés pour une paire de gants en se rendant à la prison.

Il avait, suivant l'expression de M. Bungay, coupé son mouton avec ce gentleman et avec M. Trotter, lecteur lettré aux gages de Bungay, la veille, au café Dick, et il était entré fort avant dans ses vues concernant la direction de la Gazette de Pall-Mall. Finucane avait indiqué en maître toute sa besogne de sous-directeur ; quels caractères il fallait employer pour les divers articles ; qui ferait le compte rendu des marchés ; qui parlerait des courses de chevaux et des cercles ; qui donnerait les nouvelles religieuses, et qui les caquets de la fashion. Il connaissait des gentlemen qui cultivaient ces divers départements de la science, et qui communiquaient ensuite leurs renseignements au public ; bref, John Finucane était, comme Shandon l'avait dit de lui, et comme il l'avouait lui-même fièrement, un des meilleurs sous-directeurs de journal qui fussent à Londres. Il savait ce que gagnait par semaine tout

homme attaché à la presse périodique, et il connaissait mille biais ingénieux, mille inventions économiques pour épargner l'argent des courageux capitalistes disposés à fonder un journal. Il éblouit et mystifia à la fois M. Bungay, qui avait l'entendement lent, par la rapidité des calculs qu'il fit sur une feuille de papier, tandis qu'ils étaient à table. Et Bungay avoua ensuite à son subordonné, M. Trotter, que cet Irlandais semblait un habile homme.

Étant donc arrivé à faire cette impression sur M. Bungay, le fidèle Finucane aborda un point qui lui tenait fort à cœur : la mise en liberté de son chef et ami, l'admirable capitaine Shandon. Il savait, à un schelling près, le montant des mandats d'arrestation contre le capitaine, qui se trouvaient dans la loge du concierge de la Flotte ; il prétendait même connaître toutes ses dettes, quoique ce fût impossible, car nul homme en Angleterre, ni le capitaine lui-même, ne les connaissait. Il fit remarquer quels étaient déjà les engagements de Shandon, et qu'il travaillerait bien plus une fois qu'il serait hors de prison (ce que nia M. Bungay ; car : « Lorsque le capitaine est enfermé, dit-il, nous sommes sûrs de le trouver chez lui ; tandis que, lorsqu'il est libre, on est toujours forcé de courir après lui) ; » finalement, il opéra si bien sur les sentiments de M. Bungay, en décrivant comment mistress Shandon dépérissait en prison avec son enfant, que l'éditeur fut amené à promettre qu'il verrait ce qu'on pourrait faire, si mistress Shandon venait le voir dans la matinée. Et la conversation finit avec le second verre de grog à l'eau-de-vie. Finucane, qui avait quatre guinées en poche, eût volontiers payé la note de la taverne ; mais Bungay s'écria :

« Non, monsieur, c'est mon affaire à moi, ne vous déplaise. James, prenez la note et dix-huit pence pour vous. »

Et il tendit au garçon les fonds nécessaires.

Voilà comment Finucane, qui alla se coucher au Temple après avoir dîné chez Dick, se trouva, le samedi matin, avec sa solde hebdomadaire encore intacte.

Il cligna de l'œil à mistress Shandon d'un air si intelligent et si plein de joie, que cette brave femme connut aussitôt qu'il avait quelque bonne nouvelle pour elle, et s'empressa de mettre son châle et son chapeau, lorsque Fin demanda s'il aurait l'honneur de l'emmener faire un tour de promenade et respirer un peu d'air frais. Et la petite Marie bondit de joie à l'idée de cette partie : car Finucane ne manquait jamais de lui donner un joujou ou de lui faire voir quelque spectacle forain ; il avait toujours dans sa poche divers articles de journaux indiquant toutes les distractions qu'on pouvait donner à Londres aux enfants pour les amuser. Il aimait vraiment de tout son cœur la petite Marie et sa mère, et il se fût volontiers cassé la tête pour leur rendre service, à elles, ou à son adoré capitaine.

« Puis-je aller, Charlot ? demanda mistress Shandon ; ou faut-il que je reste avec vous, car vous êtes souffrant ce matin ? Il a mal à la tête, monsieur Finucane. Il est sujet aux migraines, et je lui ai persuadé de rester au lit.

— Allez-vous en avec Polly. Jack, prenez bien soin d'elles. Donnez-moi l'Anatomie de Burton, et laissez-moi à mes abominables projets, » dit Shandon avec la plus parfaite bonne humeur. Il écrivait, et ne prenait pas rarement ses citations latines et grecques (dont il savait l'effet sur le public) dans ce merveilleux répertoire de science.

Fin donna donc le bras à mistress Shandon, et Marie traversa en bondissant les corridors de la prison, puis la porte, et se trouva en plein air.

De Fleet-Street à Paternoster-Row, il n'y a pas bien loin.

Lorsqu'ils arrivèrent à la boutique de M. Bungay, mistress Bungay entrait aussi par la petite porte, tenant à la main un paquet enveloppé de papier et un volume manuscrit relié en rouge, lequel volume contenait la compte de ses transactions avec le boucher du marché voisin. Mistress Bungay avait une magnifique robe de soie où flamboyaient le pourpre et l'écarlate, un châle jaune, un chapeau garni intérieurement de fleurs rouges, et une ombrelle bleu de ciel. Mistress Shandon était vêtue d'une vieille robe de moire noire ; son chapeau, comme elle-même, n'avait pas vu de jours d'une prospérité très-brillante ; mais, de quelque manière qu'elle fût vêtue, elle avait toujours l'air d'une dame.

Les deux femmes se firent réciproquement une révérence, chacune à sa façon.

« J'espère que vous vous portez bien, ma'ame ? dit mistress Bungay.

— C'est une très-belle journée, dit mistress Shandon.

— N'entrerez-vous pas, ma'ame ? demanda mistress Bungay en regardant l'enfant d'un air si dur, que la petite Marie en fut presque effrayée.

— Je… je venais pour affaire avec M. Bungay. Je… j'espère qu'il se porte bien, dit la timide mistress Shandon.

— Si vous l'allez voir au bureau, ne pourriez-vous… ne pourriez-vous pas me laisser votre petite fille ? demanda mistress Bungay d'une voix de basse-taille et d'un air tragique, en tendant un doigt à l'enfant.

— Je veux rester avec maman, dit la petite Marie, cachant sa figure dans la robe de sa mère.

— Allez avec cette dame, Marie, ma chère, répliqua la maman.

— Je vous montrerai de jolies images, dit mistress Bungay d'une voix d'ogresse, et d'autres jolies choses encore. Regardez ce que j'ai là. »

Et, ouvrant son paquet de papier, mistress Bungay montra de délicieux biscuits, tels que son cher Bungay les aimait avec son vin.

La petite Marie ne résista point à cet attrait, et toute la société entra par la petite porte. Il y avait dans le vestibule une autre porte latérale qui menait au bureau de M. Bungay. Mais ici, au moment de quitter sa mère, l'enfant perdit de nouveau courage et courut se cramponner à la robe maternelle. Sur quoi la bonne et douce mistress Shandon, voyant l'air désappointé de mistress Bungay, dit avec bonté :

« Si vous voulez me le permettre, je monterai aussi et resterai quelques minutes chez vous. »

De sorte que les trois personnes du sexe féminin montèrent ensemble l'escalier. Un second biscuit gagna la confiance de la petite Marie, et au bout d'une ou deux minutes elle se mit à babiller sans la moindre gêne.

Cependant le fidèle Finucane trouva M. Bungay moins favorablement disposé que la veille, où les deux tiers d'une bouteille de porto et deux grands verres de grog à l'eau-de-vie avaient échauffé et enthousiasmé son âme, lui faisant faire de généreuses promesses en faveur du capitaine Shandon. Son impétueuse femme l'avait chapitré à son retour à la maison. Elle lui avait ordonné de ne point secourir le capitaine, qui n'était qu'un bon à rien que nul argent ne pouvait sauver ; elle blâma le plan de la Gazette de Pall-Mall, disant que Bungay ne ferait qu'y perdre son argent, comme le Journal de Whitehall en faisait perdre à ceux d'en face. (Elle appelait toujours la maison de son frère, ceux d'en face.) Que Shandon restât en prison et y fît son ouvrage ; c'était le meilleur endroit pour lui. En vain Finucane plaida, supplia, fit des promesses ; son ami Bungay avait subi une semonce d'une heure dans la matinée, et il fut inexorable.

Mais ce que l'honnête Jack ne parvenait pas à faire en bas dans le bureau, les douces figures et les aimables manières de la mère et de l'enfant le faisaient dans le salon, où elles attendrissaient la farouche mistress Bungay, qui avait néanmoins un bon cœur. Il y avait dans la voix de mistress Shandon une douceur ingénue, et dans ses manières une franchise séduisante, qui la faisaient aimer et plaindre de presque tout le monde. Encouragée par la rude bienveillance de l'accueil de son hôtesse, la femme du capitaine raconta son histoire, parla de la bonté et des vertus de son mari, de la santé chancelante de sa fille (elle avait été forcée de se séparer de deux de ses enfants qu'elle avait mis en pension, ne pouvant les garder dans cet horrible lieu), si bien que mistress Bungay, encore qu'elle fût aussi farouche que lady Macbeth, s'attendrit en entendant ce simple récit, et dit qu'elle allait descendre

pour parler à Bungay. Or, dans ce ménage, pour mistress Bungay, parler c'était ordonner, et pour Bungay, entendre c'était obéir.

Ce fut juste au moment où Finucane désespérait de mener à bonne fin sa négociation, que la majestueuse mistress Bungay descendit vers son époux, et pria poliment M. Finucane d'aller au salon rejoindre ses amies, tandis qu'elle s'entretiendrait pendant quelques minutes avec M. Bungay. Quand elle se trouva seule avec son mari, la meilleure moitié de l'éditeur lui fit part de ses intentions vis-à-vis de la femme du capitaine.

« De quel côté souffle le vent, ma chère ? demanda le Mécène, surpris du changement de sa femme. Ce matin vous ne vouliez pas que je fisse la moindre des choses pour le capitaine. Je suis curieux de savoir ce qui a pu vous faire changer d'avis.

— Le cap'taine est un Irlandais, répliqua mistress Bungay, et ces Irlandais, j'ai toujours dit que je ne pouvais pas les souffrir. Mais sa femme est une dame, comme chacun peut le voir, et une bonne femme, la fille d'un ecclésiastique, une femme de l'ouest de l'Angleterre, Bungay, ce que je suis moi-même de côté de ma mère. Et puis, ô Marmaduke, n'avez-vous pas remarqué sa petite fille ?

— Si fait, mistress Bungay, j'ai vu la petite fille.

— Et n'avez-vous pas vu combien elle ressemble à notre Bessy, notre ange, monsieur Bungay ? »

Et les pensées de mistress Bungay se reportèrent à dix-huit ans en arrière, à l'époque où Bacon et Bungay venaient de s'établir petits libraires dans une ville de province, et où elle avait une

fille du nom de Bessy, ressemblant un peu à la petite Marie qui venait d'émouvoir sa compassion.

« Bien, bien, ma chère, dit M. Bungay, en voyant que les petits yeux de sa femme commençaient à briller et à devenir rouges. Le capitaine est en prison pour une somme insignifiante. Il n'y a que cent trente guinées de réclamées dans les mandats lancés contre lui. La moitié de cet argent le fera sortir de la Flotte, à ce que dit Finucane, et nous lui retiendrons la moitié de ses appointements jusqu'à ce que nos comptes soient égalisés. Lorsque la petite m'a demandé : « Pourquoi ne faites-vous pas sortir papa de prison ? » j'en ai été touché, Élisabeth ; parole d'honneur, j'en ai été touché. »

Le résultat de cette conversation fut que M. et mistress Bungay montèrent tous deux au salon. M. Bungay fit un discours pesant et maladroit, par lequel il annonça à mistress Shandon que, ayant appris qu'il suffisait de soixante-cinq livres sterling pour rendre la liberté à son mari, il était prêt à avancer cette somme qui serait déduite des appointements du capitaine, et qu'il allait la lui donner, à elle, à condition qu'elle réglerait elle-même avec les créanciers la mise en liberté de son mari.

Ce jour fut, je crois, le plus heureux que mistress Shandon et M. Finucane eussent eu depuis longtemps.

« Parbleu ! Bungay, vous êtes un brave homme ! rugit Fin, cédant à son émotion. Donnez-nous votre poing, mon vieux, et vous verrez si nous ne faisons pas mousser la Gazette de Pall-Mall de manière à en vendre dix mille exemplaires par semaine ; je ne vous dis que ça ! »

Et il se mit à sauter dans la chambre avec la petite Marie, en faisant cent folies bouffonnes.

« Si je pouvais vous conduire quelque part dans ma voiture, mistress Shandon, elle est assurément tout à votre service, » dit mistress Bungay en regardant par la fenêtre un véhicule à un cheval qui venait d'arriver devant la maison, et dans lequel cette dame prenait l'air fort souvent.

Les deux dames, ayant entre elles la petite Marie (dont la main mignonne était retenue captive dans la grosse poigne de la femme du Mécène), et l'heureux M. Finucane sur le siège de derrière, s'éloignèrent de Paternoster-Row. La maîtresse du véhicule lançait des regards triomphants aux fenêtres de Bacon, son frère.

« Cela ne fera aucun bien au capitaine, se dit Bungay en retournant à son pupitre et à ses comptes ; mais mistress Bungay est toute bouleversée quand elle pense à son infortune. La petite aurait eu vingt et un ans hier, si elle avait vécu. Bessy me l'a dit. »

Et il se demandait comment faisaient les femmes pour se rappeler ces choses-là.

Nous avons la satisfaction de dire que mistress Shandon réussit très-bien dans sa mission. Cette femme, qui avait eu à attendrir des créanciers lorsqu'elle était sans argent et qu'elle n'avait que des larmes et des supplications pour les apaiser, ne trouva point de peine à les amollir en leur offrant dit schellings par guinée. Le dimanche suivant fut le dernier jour, pour quelque temps du moins, que le capitaine passa en prison.

Tome 2 · 10

Au jour fixé, nos deux amis firent leur apparition à la porte de M. Bungay, dans Paternoster-Row. Ils ne se présentèrent point à l'entrée publique, par laquelle les apprentis libraires passaient avec leurs sacs pleins de volumes de Bungay, et aux abords de laquelle erraient de timides aspirants prêts à vendre leurs manuscrits vierges au sultan Bungay ; mais à l'entrée particulière de la maison, par où la splendide mistress Bungay avait coutume de s'avancer pour monter dans sa voiture et faire sa promenade, étendue sur ses coussins et jetant des regards de défi aux fenêtres d'en face, aux fenêtres de mistress Bacon, qui ne possédait pas encore de voiture.

Dans ces cas-là, lorsqu'elle était bien furieuse de la splendeur de sa belle-sœur, mistress Bacon ouvrait la fenêtre de son salon et regardait du côté de la voiture avec ses quatre enfants, comme pour dire : « Voyez donc ces quatre chéris, Flora Bungay ! Voilà pourquoi je ne me promène pas dans une voiture à moi ; vous donneriez bien un carrosse attelé de quatre chevaux pour avoir la même raison. » C'est avec ces flèches tirées de son carquois qu'Emma Bacon blessait Flora Bungay assise dans son char, envieuse et sans enfant.

Au moment où Pen et Warrington arrivèrent à la porte de Bungay, un carrosse et un cabriolet s'arrêtèrent devant celle de Bacon.

Le vieux docteur Slocum descendit pesamment du carrosse. L'équipage du docteur était aussi lourd que son style ; mais style et équipage produisaient un effet sonore sur les éditeurs de Paternoster-Row.

Deux gilets d'une blancheur éblouissante sortirent du cabriolet.

Warrington se mit à rire.

« Vous voyez que Bacon donne à dîner aussi. Voilà le docteur Slocum, auteur des Mémoires des empoisonneurs. Vous eussiez difficilement reconnu notre ami Hoolan dans cet élégant gilet blanc. Doolan est un des écrivains de Bungay, et, ma foi ! le voici qui arrive. »

Le fait est que MM. Hoolan et Doolan étaient venus du Strand dans le même cabriolet, et chemin faisant ils avaient joué à pile ou face auquel des deux ce serait de payer le schelling. M. Doolan arriva donc de l'autre côté de la rue, vêtu de noir, et les mains couvertes d'une énorme paire de gants blancs, que leur propriétaire ne pouvait s'empêcher de contempler avec plaisir.

Le portier de la maison en habit du soir, et des gentlemen en gants aussi énormes que ceux de Doolan, mais faits du fameux tissu de Berlin, se trouvaient dans le corridor de M. Bungay, pour recevoir les chapeaux et les pardessus des convives et crier leurs noms dans l'escalier.

Quelques-uns des invités étaient déjà arrivés lorsque les trois nouveaux visiteurs firent leur apparition ; mais mistress Bungay en turban et en robe de satin rouge était seule pour représenter son sexe enchanteur. Elle faisait la révérence à tout nouveau venu qui entrait au salon ; mais son esprit était évidemment préoccupé de pensées étrangères. À vrai dire, le dîner de mistress Bacon la troublait, et, dès qu'elle eut reçu tous ses hôtes, Flora Bungay courut à l'embrasure de la fenêtre, d'où son regard pouvait fouiller dans les voitures des amis d'Emma Bacon, à mesure

qu'elles faisaient bruyamment leur entrée dans Paternoster-Row. La vue du grand carrosse du docteur Slocum avec ses maigres chevaux écrasa Flora ; il ne s'était arrêté devant sa propre porte, ce jour-là, que des cabriolets de louage.

Les convives étaient tous hommes de lettres, quoique Pen ne les connût pas encore. Il y avait M. Bole, le véritable éditeur du Magazine dont M. Wagg était le chef nominal ; M. Trotter, qui, après s'être lancé dans le monde comme un poète du genre tragique, un panégyriste du suicide, était tombé au fond d'une des arrière-boutiques de M. Bungay, où il faisait les fonctions de lecteur pour ce gentleman ; et le capitaine Sumph, un ex-beau qui courait encore la ville et qui était vaguement en rapport avec la littérature et la noblesse.

On disait qu'il avait jadis écrit un livre, qu'il avait été l'ami de lord Byron, et qu'il était parent de lord Sumphington. De fait, les anecdotes sur Byron formaient le fond de toutes ses conversations, et il parlait rarement sans avoir à la bouche le nom de ce poète ou de quelqu'un de ses contemporains, comme : « Je me rappelle que ce pauvre Shelley a obtenu le premier prix de sa classe au collège, pour un poème dont j'ai fait tous les vers, par Jupiter ! » ou : « Il me souvient que, lorsque j'étais à Missolonghi avec Byron, j'offris de parier Gamba. » Et ainsi de suite.

Pen remarqua que mistress Bungay écoutait ce gentleman avec une grande attention ; ses anecdotes sur l'aristocratie, dont il était un membre entre deux âges, charmaient la femme de l'éditeur, et il était à ses yeux presque un plus grand homme que le grand M. Wagg. Si seulement il était arrivé dans un carrosse à lui, mistress Bungay eût fait acheter par son cher Bungay n'importe quel livre sorti de sa plume.

M. Bungay abordait ses convives à mesure qu'ils arrivaient, et faisait les honneurs de sa maison avec une grande cordialité.

« Comment vous portez-vous, monsieur ? Une belle journée, monsieur. Enchanté de vous voir ici, monsieur. Flora, mon amour, permettez-moi d'avoir l'honneur de vous présenter M. Warrington. Monsieur Warrington, mistress Bungay. Monsieur Pendennis, mistress Bungay. J'espère que vous apportez bon appétit avec vous, messieurs. Quant à vous, Doolan, je n'en doute pas ; car vous avez toujours eu un diable d'estomac.

— Seigneur Dieu ! Bungay ! dit mistress Bungay.

— En vérité, Bungay, il faudrait qu'il fût bien difficile, celui qui ne trouverait pas bons les dîners qu'on fait dans cette maison, » dit Doolan en clignant de l'œil et caressant ses maigres mâchoires avec ses grands gants.

Et il fit appel à l'amitié de mistress Bungay ; mais cette honnête femme n'accueillit qu'avec dédain les avances de cet homme timide.

« Je ne puis souffrir ce Doolan, » dit-elle en confidence à ses amis.

Et vraiment toutes les flatteries du pauvre journaliste ne purent lui gagner la faveur de cette femme.

Cependant mistress Bungay n'avait cessé de regarder par sa fenêtre. Soudain apparut, spectacle magnifique, un énorme cheval gris, qui s'approcha rapidement. Derrière lui se voyaient des rênes blanches tenues par de petits gants blancs, une figure pâle, mais richement décorée d'une barbiche, et la tête d'un groom des plus exigus sautillant au-dessus de la capote du cabriolet : tels

étaient les charmants objets qui s'offraient aux regards de mistress Bungay enchantée.

« L'honorable Percy Popjoy est très-exact, en vérité, » dit-elle.

Et elle cingla vers la porte pour attendre l'arrivée du gentilhomme.

« C'est Percy Popjoy, » dit Pen, regardant par la fenêtre et voyant descendre du cabriolet oscillant un individu en bottes extrêmement vernies.

C'était, en effet, ce jeune gentilhomme, fils aîné de lord Falconet, comme nous le savons tous fort bien, qui venait dîner chez l'éditeur, chez son éditeur, dans Paternoster-Row.

« C'était mon souffre-douleur à Eton, dit Warrington. J'aurais dû le rosser un peu plus. »

Percy Popjoy et Pen avaient eu quelques disputes au club de l'Union à Oxbridge, et Pen l'avait emporté de beaucoup sur Percy.

Ce dernier fit en ce moment son apparition, tenant son chapeau sous le bras, et sa ronde figure à fossettes exprimant une bonne humeur et une fatuité dont aucune description ne pourrait donner d'idée. La nature s'était évertuée à faire pousser une barbiche à son menton ; mais, épuisée par cet effort, elle avait laissé le reste du visage complètement dénué de poils.

L'individu qui remplissait temporairement les fonctions de valet de chambre annonça d'une voix formidable : « L'honorable Percy Popjoy, » au grand ennui de ce gentilhomme.

« Pourquoi cet homme a-t-il voulu me prendre mon chapeau, Bungay ? demanda-t-il à l'éditeur. Je ne puis me passer de mon chapeau. J'en ai besoin pour faire ma courbette à mistress Bungay. Que vous avez bonne mine aujourd'hui, mistress Bungay ! Je n'ai pas vu votre voiture au parc : pourquoi n'êtes-vous pas venue au parc ? J'ai remarqué votre absence ; en vérité, je l'ai remarquée.

— Je crains que vous ne soyez un méchant railleur, répliqua mistress Bungay.

— Un railleur ! Je n'ai jamais raillé de ma... Holà ! qui avez-vous ici ? Comment vous portez-vous, Pendennis ? Comment vous portez-vous, Warrington ? Ce sont de vieux amis à moi, mistress Bungay. Comment diantre êtes-vous ici, vous dis-je ? demanda-t-il aux deux jeunes gens, en tournant les talons de ses bottes vernies à mistress Bungay, qui commença d'avoir du respect pour les deux jeunes hôtes de son mari, maintenant qu'elle les voyait amis intimes du fils d'un lord.

— Comment donc ! est-ce qu'ils le connaissent ? demanda-t-elle précipitamment à M. Bungay.

— Ce sont des gaillards de la haute société, vous dis-je ; le plus jeune est allié à toute la noblesse, » répliqua l'éditeur.

Puis, le mari et la femme coururent en avant, souriants et prodigues de saluts, vers des personnages presque aussi importants que le jeune lord : car on annonçait en ce moment le grand M. Wenham et le grand M. Wagg.

M. Wenham entra avec son air habituel de modestie et le sourire furtif qu'il adressait communément au bout de ses jolies pe-

tites bottes luisantes, et dont il n'honorait que rarement la personne qui lui parlait.

Le gilet blanc de Wagg s'étalait, au contraire, avec un éclat surabondant ; sa figure rouge et bouffie resplendissait au-dessus du gilet, illuminée par la pensée d'un bon dîner et de bonnes plaisanteries. Il aimait à faire son entrée dans un salon avec un éclat de rire, et à laisser un bon mot derrière lui, le soir, quand il s'en allait. Il n'y avait pas de calamités ni de malheurs personnels (dont ce bon vivant avait sa part comme le moins gai des humains) qui pussent étouffer sa bonne humeur. Quels que fussent ses chagrins, l'idée d'un dîner ranimait sa grande âme ; et, lorsqu'il voyait un lord, il le saluait d'un calembour.

Wenham s'approcha donc de mistress Bungay avec un sourire coquet et un murmure élégant ; il la regarda de ses yeux baissés, et lui montra le bout de ses chaussures.

Wagg dit qu'elle avait l'air charmant, et se porta ensuite directement vers le jeune gentilhomme qu'il appela Pop, et à qui il raconta tout de suite une plaisante histoire assaisonnée de ce que les Français appellent gros sel. Il fut enchanté aussi de voir Pen, avec qui il échangea une poignée de main et à qui il donna une tape amicale dans le dos ; car il était plein d'entrain et de bonne humeur. Et il parla à haute voix de leur dernière entrevue à Baymouth, demandant comment se portaient leurs amis de Clavering-Park, si sir Francis ne venait pas à Londres pour la saison, et si Pen n'était pas allé voir lady Rockminster arrivée depuis quelques jours… une charmante vieille dame, cette lady Rockminster !

Ces remarques, Wagg ne les faisait pas tant pour l'oreille de Pen que pour l'édification de la société, à laquelle il était bien aise d'apprendre qu'il visitait les gentilshommes dans leurs châteaux, et qu'il était sur un pied d'intimité avec la noblesse.

Wenham, lui aussi, serra la main à notre jeune ami. Et mistress Bungay observait toutes ces petites scènes avec une joie respectueuse. Elle communiqua ensuite à Bungay ses idées sur l'importance de M. Pendennis, idées dont Pen profita beaucoup plus qu'il ne pensait.

Sur ces entrefaites on annonça miss Bunion.

Pen, qui avait lu et même admiré quelques-uns de ses livres, et qui s'attendait à trouver dans miss Bunion une certaine ressemblance avec le portrait qu'elle avait fait d'elle-même dans la Passiflore, où elle avait dit que sa jeunesse était comme « une violette qui se cache humblement quand le vent de mars souffle le froid ; comme une biche effrayée dans une clairière au milieu de la forêt, lorsque les branches des chênes murmurent naïvement ; » et que sa beauté plus mûre, quoique très-différente assurément de l'amabilité sans art de ses premières années, était néanmoins encore excessivement frappante et séduisante ; Pen, disons-nous, aperçut, avec autant de surprise que d'amusement, une grande femme osseuse, en robe de satin chiffonnée, qui entra dans le salon en faisant craquer le parquet sous un pas aussi pesant que celui d'un grenadier.

Wagg remarqua aussitôt la paille qu'elle traînait à la queue de sa robe fripée, et il allait se baisser pour la ramasser ; mais miss Bunion désarma toute critique en s'apercevant elle-même de cet ornement. Ayant posé son grand pied sur la paille de manière à la

séparer de sa robe, elle s'arrêta et la ramassa, et dit à mistress Bungay qu'elle regrettait vivement d'être un peu en retard, mais que l'omnibus allait fort lentement, et que c'était un grand agrément de pouvoir se faire voiturer depuis Brompton pour une pièce de six pence.

Le discours de la femme poète n'excita aucun rire, tellement il fut dit avec simplicité. Vraiment la digne demoiselle ne songeait pas le moins du monde à rougir d'un accident qui résultait de sa pauvreté.

« Est-ce bien la Passiflore ? demanda Pen à Wenham près de qui il se trouvait. Son portrait dans le volume la représente comme une jeune femme très-jolie.

— Vous savez que les passiflores, comme toutes les autres fleurs, sont sujettes à monter en graine, dit Wenham. Le portrait de miss Bunion a probablement été fait il y a quelques années.

— Eh bien, cela me fait plaisir de voir qu'elle ne rougit pas de sa pauvreté.

— À moi aussi, répliqua M. Wenham, qui se fût laissé mourir de faim plutôt que de monter en omnibus pour aller à un dîner ; mais je ne vois pas la nécessité de faire étalage de cette paille. Et vous, monsieur Pendennis ?... Ma chère miss Bunion, comment vous portez-vous ? Je me trouvais ce matin dans le salon d'une grande dame, et tout le monde était enchanté de votre nouveau volume. Vos vers sur le baptême de lady Fanny Fantail ont fait venir les larmes aux yeux de la duchesse. J'ai dit que j'aurais sans doute le plaisir de vous voir aujourd'hui, et elle m'a prié de vous remercier et de vous exprimer toute sa satisfaction. »

Cette histoire, racontée d'un ton caressant et souriant, cette mention d'une duchesse que Wenham avait vue le jour même relégua dans la pénombre la douairière et le baronnet du pauvre Wagg, et éleva Wenham au-dessus de Wagg, comme homme à la mode. Wenham garda cet inestimable avantage, et, se voyant maître de la conversation, plaça un grand nombre d'anecdotes relatives à l'aristocratie.

Il essaya d'entraîner M. Popjoy dans la conversation, en s'adressant à lui et disant : « Je contais ce matin à votre père, » ou : « Je crois que vous étiez présent l'autre soir à l'hôtel de W..., quand le duc dit telle et telle chose. » Mais M. Popjoy ne voulut pas lui faire le plaisir de prendre part à la conversation. Il préféra se retirer dans l'embrasure de la fenêtre avec mistress Bungay, pour voir les cabriolets qui s'arrêtaient à la porte de la maison d'en face. « Au moins, s'il ne veut pas causer, pensait l'hôtesse, ces odieux Bacon verront peut-être que le noble Percy Popjoy est au nombre de mes convives. »

En ce moment, l'horloge de Saint-Paul sonna la demie après l'heure pour laquelle M. Bungay avait invité la société. Il ne manquait plus que deux hôtes, qui firent enfin leur apparition, et en qui Pen reconnut avec plaisir le capitaine et mistress Shandon.

Lorsque ces deux invités eurent fait leurs compliments au maître et à la maîtresse de la maison, et échangé des saluts de tête avec la plupart des conviés, qu'ils connaissaient plus ou moins, Pen et Warrington s'approchèrent de mistress Shandon, à qui ils serrèrent cordialement la main. La brave dame fut peut-être émue en les revoyant et en pensant à l'endroit où elle les avait vus quelques jours auparavant.

Shandon était bien brossé et était très-coquet avec son gilet de velours rouge et son jabot, où sa femme avait piqué sa plus belle broche. Malgré la bienveillance de mistress Bungay, et peut-être même à cause de cette bienveillance, mistress Shandon eut grand'peur en approchant de la femme de l'éditeur. Le fait est que celle-ci semblait plus terrible que jamais, avec sa robe de satin rouge et son oiseau de paradis ; et ce ne fut que lorsqu'elle eut demandé, de sa grosse voix, des nouvelles de la chère petite fille, que mistress Shandon, un peu rassurée, se hasarda à parler :

« Une très-gentille femme, dit Popjoy à l'oreille de Warrington. Présentez-moi au capitaine Shandon, Warrington. On m'a dit que c'était un gaillard furieusement habile ; et, le diable m'emporte ! j'adore l'intelligence : par Jupiter, je l'adore ! »

C'était la vérité. Le ciel n'avait pas doué le jeune M. Popjoy d'une grande dose d'intelligence ; mais il lui avait donné la faculté d'admirer généreusement, sinon d'apprécier, l'intelligence d'autrui.

« Présentez-moi également à miss Bunion. On m'a dit qu'elle est fort capable aussi. Elle est drôle à voir, assurément, mais n'importe ! Le diable m'emporte ! je me considère comme un homme de lettres, et je voudrais connaître tous les gens de mérite. »

C'est ainsi que M. Popjoy et M. Shandon eurent le plaisir de faire réciproquement connaissance.

En cet instant, la porte de la salle à manger, qui était attenante au salon, s'ouvrit à deux battants, et la société alla prendre place autour de la table. Pen se trouva entre miss Bunion et M. Wagg. La vérité est que M. Wagg s'enfuit avec effroi de la place vacante

à côté de la femme poète, ce qui fit que Pen se vit forcé de la prendre.

La créature favorisée ne parla pas beaucoup durant le dîner, mais Pen remarqua qu'elle mangeait avec un immense appétit et qu'elle ne refusait jamais le vin offert par le sommelier. Le fait est que, miss Bunion ayant considéré pendant une minute M. Pendennis, qui se donnait de grands airs et qui était vêtu d'une manière extrêmement fashionable (il portait ce qu'il avait de plus beau en fait de chaînes, de boutons de chemise et de linge de batiste), elle le classa, non sans raison, dans la catégorie des petits-maîtres, et se dit qu'elle ferait beaucoup mieux de s'occuper du dîner que de ce voisin. Elle le lui avoua plus tard avec sa franchise habituelle.

« Je vous prenais pour un des petits dandys de Mayfair, dit-elle à Pen. Vous aviez l'air aussi grave qu'un petit entrepreneur des pompes funèbres ; et, comme je déteste outre mesure l'odieux personnage que j'avais pour voisin de l'autre côté, je croyais que ce que je pouvais faire de mieux c'était de manger mon dîner et de me taire.

— Et ce sont deux choses dont vous vous acquittâtes à la perfection, ma chère miss Bunion, répliqua Pen en riant.

— C'est vrai ; mais je compte causer beaucoup avec vous la prochaine fois : car vous n'êtes ni aussi grave, ni aussi stupide, ni aussi impertinent que vous le paraissez.

— Ah ! miss Bunion, qu'il me tarde de voir arriver cette prochaine fois ! » s'écria Pen avec un air de galanterie comique.

Mais il nous faut retourner au jour du dîner dans Paternoster-Row.

Le repas fut de la plus riche sorte, « ce que j'appelle du style gothique fleuri, » dit Wagg à l'oreille de Pen, qui était assis à côté de cet homme spirituel. Les serviteurs aux souliers criards et aux gants de Berlin étaient graves et nombreux, et avaient de rapides conversations derrière les convives, tandis qu'ils allaient et venaient avec les plats.

Doolan cria garçon ! à l'un d'eux, et rougit en pensant à sa bévue. Le petit laquais de mistress Bungay était perdu au milieu de ces grands valets en habit noir.

« Regardez-moi cet homme au ventre saillant, dit Wagg. C'est un employé des pompes funèbres du quartier d'Amen-Corner, et il sert aux enterrements et aux dîners. Il souffle le froid et le chaud, ne voyez-vous pas ? Il fait ici les fonctions de sommelier, et j'ai remarqué, mon cher monsieur Pendennis, comme vous le remarquerez vous-même en voyant le monde, que partout où il y a un faux sommelier à un dîner de Londres, il y a aussi du vin frelaté : ce xérès est dégoûtant. Bungay, mon ami, où avez-vous eu ce délicieux xérès ?

— Je suis enchanté qu'il soit de votre goût, monsieur Wagg ; j'en bois un verre avec vous, répliqua l'éditeur. Il me vient des caves de l'alderman Benning, et je l'ai payé une jolie somme, je puis vous le dire. Monsieur Pendennis, trinquerez-vous avec nous ? À votre santé, messieurs.

— Le vieux coquin, où espère-t-il aller ? Ce vin vient de la taverne, reprit Wagg. Il faudrait deux hommes pour enlever ce xérès ; il est si extraordinairement fort ! Je voudrais avoir ici une

bouteille du vin du vieux Steyne, Pendennis : nous en avons bu plus d'une, votre oncle et moi. Il a coutume d'en envoyer aux personnes chez lesquelles il dîne. Je me rappelle que chez le pauvre Rawdon Crawley, frère de sir Pitt Crawley (il était gouverneur de l'île de Coventry), le chef de Steyne arrivait toujours le matin avec du champagne de Gaunt-House déjà tout prêt dans les seaux à glace.

— Voilà qui est bien bon ! dit Popjoy avec bonhomie. Il faut que vous ayez un cordon bleu dans votre cuisine.

— Oh ! oui, répliqua mistress Bungay, pensant qu'il parlait sans doute d'un tournebroche.

— C'est un chef français que je veux dire, reprit le noble convive.

— Oh ! oui, Votre Seigneurie, répliqua de nouveau la dame.

— Est-ce que votre artiste se donne pour Français, mistress Bungay ? s'écria Wagg.

— Eh ! vraiment je ne sais pas, répondit la femme de l'éditeur.

— Parce que s'il se donnait pour tel, il serait quizzin yer, » dit M. Wagg. Mais personne ne comprit le calembour, ce qui déconcerta quelque peu le mauvais plaisant. « Le dîner vient de chez Griggs, place du Cimetière Saint-Paul, comme aussi calui de Bacon, ajouta-t-il à l'oreille de Pen. Bungay lui a écrit qu'il payerait une demi-couronne par tête de plus que Bacon, et Bacon qu'il donnerait une demi-couronne par tête de plus que Bungay. Ils empoisonneraient les glaces l'un de l'autre, s'ils pouvaient en approcher ; et quant aux mets apprêtés, c'est réellement du poison. Ces… hem… hem… ces brimborions à la Sévigné sont délicieux,

mistress Bungay, dit-il en prenant du plat que lui tendait l'entrepreneur des pompes funèbres.

— Ah ! je suis bien aise qu'ils soient de votre goût, » répliqua mistress Bungay en rougissant, car elle ne savait pas si le nom de ce mets était vraiment celui que Wagg lui donnait, et soupçonnait que ce personnage la persiflait.

Aussi haïssait-elle M. Wagg avec toute l'ardeur d'une femme, et elle lui eût volontiers ôté la direction de la revue publiée par Bungay ; malheureusement son nom était en faveur dans la librairie, et sa réputation considérable dans le pays.

Warrington se trouvait à la droite de mistress Shandon, qui était assise, en robe noire et en parure fanée, à côté du florissant éditeur. Le triste sourire de cette dame fit naître la pitié dans son rude cœur. Personne ne semblait s'intéresser à elle ; elle regardait son mari, qui paraissait lui-même un peu confus en présence de quelques-uns de la société. Wenham et Wagg le connaissaient tous deux, et étaient au fait de sa position. Il avait été le collaborateur de Wagg, auquel il était immensément supérieur par l'esprit, le génie et le savoir ; mais l'étoile de Wagg brillait dans le monde, et le pauvre Shandon y était inconnu. Il ne pouvait rien dire, quand parlait bruyamment cet homme grossier mais plus heureux. Il se bornait à boire son vin en silence, et il en buvait autant qu'on lui en versait. Il était surveillé. Bungay avait averti l'entrepreneur de ne pas remplir trop souvent ni trop plein le verre du capitaine. C'était là une triste précaution, et d'autant plus triste qu'elle était nécessaire. Mistress Shandon, elle aussi, jetait des regards d'alarme de l'autre côté de la table, pour veiller à ce que son mari ne fît pas d'excès.

Interdit de l'insuccès de son premier calembour, Wagg, qu'un rien déconcertait, quoiqu'il fût très-impudent, ne causa presque qu'avec Pen durant le reste du dîner, et sa conversation roula principalement sur leurs voisins.

« C'est un des grands jours de bataille de Bungay, dit-il. Nous sommes tous Bungayens ici. Avez-vous lu le roman de Popjoy ? C'était une vieille histoire écrite par Buzzard, il y a bien des années, dans je ne sais quelle revue, et oubliée ici jusqu'à ce que M. Trotter (Trotter, c'est ce monsieur au large col) la repêcha et se dit qu'on pouvait l'appliquer au dernier enlèvement ; de sorte que Bob écrivit quelques chapitres à ce sujet, et Popjoy permit qu'on fît usage de son nom et fournit deux ou trois pages çà et là. Voilà comment Désespoir, ou la Duchesse fugitive a vu le jour. Le plaisant de la chose, c'est de parler à Popjoy de son ouvrage, dont il ne sait pas un mot. « Popjoy, lui disais-je l'autre jour, quel fameux passage dans le troisième volume, où le cardinal déguisé, après avoir été converti par l'évêque de Londres, propose d'épouser la fille de la duchesse. — Je suis enchanté qu'il soit de votre goût, me répondit Popjoy ; car c'est ma scène favorite… » Et il n'y a rien de pareil dans tout le roman, ajouta Wagg. C'est moi qui avais tout inventé. Parbleu ! ce serait une excellente scène à mettre dans un roman dont les principaux personnages appartiendraient au haut clergé.

— Je me rappelle, commença le capitaine Sumph, que ce pauvre Byron, Hobhouse, Trelawney et moi, nous dînâmes ensemble chez le cardinal Mezzocaldo, à Rome, et qu'on nous servit du vin d'Orvieto, que Byron aimait beaucoup. Et je me rappelle que le cardinal regrettait fort d'être célibataire. Deux jours après, nous nous rendîmes à Civita-Vecchia, où se trouvait le yacht de

Byron… et, par Jupiter ! moins de trois semaines après, le cardinal mourut, ce dont Byron fut très-fâché, car il avait de l'amitié pour lui.

— Votre histoire est diablement intéressante, en vérité, dit Wagg.

— Vous devriez publier quelques-unes de ces anecdotes, capitaine Sumph ; réellement vous le devriez, un tel volume ferait la fortune de notre ami Bungay, ajouta Shandon.

— Pourquoi ne demandez-vous pas à Sumph de vous les donner pour votre nouveau journal, la… comment l'appelez-vous, hein, Shandon ? cria Wagg.

— Pourquoi ne lui demandez-vous pas de les publier dans votre vieux Magasin, le Thingumbob ? riposta Shandon.

— Est-ce qu'il va paraître un nouveau journal ? s'écria Wenham, qui était parfaitement au courant de la chose, mais qui rougissait de passer pour journaliste.

— Est-ce que Bungay va publier un journal ? demanda Popjoy, qui, tout au contraire, était fier de sa renommée littéraire et de son accointance avec les journalistes. Il faut me donner quelque chose à faire. Mistress Bungay, usez de votre influence sur votre mari pour qu'il me donne quelque chose à faire. Vers ou prose… que préférez-vous ? Des romans, des poèmes, des voyages, ou des premiers-Londres, pardienne ! n'importe quoi, ou tout cela à la fois ; je suis prêt ; seulement faut-il que Bungay me paye ; je suis tout prêt, ma chère mistress Bungay, morbleu !

— Le journal s'appellera la Chronique de la petite bière, dit Wagg en grognant, et le petit Popjoy sera engagé pour rédiger la

partie qui s'adresse aux enfants.

— Il s'appellera la Gazette de Pall-Mall, monsieur, et nous serons fort heureux de vous avoir pour collaborateur, répliqua Shandon.

— La Gazette de Pall-Mall ! … Pourquoi Gazette de Pall-Mall ? demanda Wagg.

— Parce que le directeur est né à Dublin, et le sous-directeur à Cork ; parce que le propriétaire demeure dans Paternoster-Row, et que le journal se publie dans Catherine-Street, Strand. Est-ce que ces raisons ne vous suffiront pas, Wagg ? répliqua Shandon qui commençait à se fâcher un peu. Il faut que chaque chose ait un nom. Mon chien Ponto a un nom ; vous ayez un nom, et un nom que vous méritez, parbleu ! plus ou moins. Pourquoi enviez-vous son nom à notre journal ?

— Tout autre nom ne lui donnerait pas plus mauvaise odeur, dit Wagg.

— Je vous ferai souvenir que son nom n'est pas Comment l'appelez-vous ? monsieur Wagg, répliqua Shandon. Vous savez fort bien son nom, et… et vous savez aussi le mien.

— Et je sais votre adresse aussi, » ajouta Wagg.

Mais ces derniers mots furent prononcés tout bas, et le brave homme d'Irlandais fut apaisé presque aussitôt après cette ébullition d'humeur noire. D'une voix amicale il invita Wagg à boire un verre de vin avec lui.

Quand les dames se levèrent de table, la conversation devint plus bruyante encore.

Bientôt Wenham proposa, dans un discours élégant, que chacun bût au succès du nouveau journal, et il fit un grand éloge des talents, de l'esprit et du savoir du capitaine Shandon, son directeur. Il avait pour maxime de ne jamais perdre l'appui d'un journaliste ; et, dans le cours de la soirée, il alla faire son petit compliment particulier à chacun des hommes de lettres présents, disant à l'un que son dernier article avait fait une immense impression dans Downing-Street, et à l'autre que son bon ami le duc tel et tel avait été vivement frappé des talents déployés dans les derniers numéros.

La soirée finit, et, malgré toutes les précautions qui avaient été prises, le pauvre Shandon ne pouvait plus se tenir sur ses jambes. Il regagna son nouveau logis en cabriolet, à côté de sa fidèle épouse, tandis que le cocher sur son siège se moquait de lui.

Wenham avait une voiture à lui, dans laquelle il ramena Popjoy à la demeure paternelle ; et la timide miss Bunion, voyant que son voisin M. Wagg allait partir, le pria de lui donner place dans sa voiture, au grand mécontentement de ce gentleman.

Pen et Warrington regagnèrent pédestrement leur logis au clair de la lune.

« Et maintenant, dit Warrington, que vous avez vu les gens de lettres, répondez-moi : avais-je tort de prétendre qu'il y a à Londres des milliers d'hommes qui ne font pas de livres, et qui ont néanmoins tout autant de mérite et d'intelligence que ces gens-là ? »

Pen fut forcé d'avouer que les hommes de lettres dont il avait fait la connaissance n'avaient pas dit grand'chose, dans le cours de la soirée, qui méritât d'être cité ou gardé dans la mémoire. Il

n'avait même pas été dit un mot de littérature pendant toute la conversation. Et nous pouvons avouer en confidence aux gens non initiés, qui désirent connaître les hommes de lettres et leurs habitudes, qu'il n'est point de classe d'individus qui parle moins de livres, ni peut-être qui en lise moins.

Tome 2 · 11

Le nouveau journal eut à son début un succès considérable.

On disait généralement qu'un parti politique influent soutenait cette feuille, et l'on citait de grands noms parmi ses rédacteurs.

Ces rumeurs avaient-elles quelque fondement ? Nous n'avons pas la liberté de dire si elles étaient bien ou mal fondées ; mais nous pouvons révéler qu'un article sur la politique étrangère, généralement attribué à un noble lord qu'on savait en relations intimes avec le Foreign-Office, fut réellement composé par le capitaine Shandon dans le salon de la taverne de l'Ours au bâton, près de l'escalier de Whitehall, où l'apprenti de l'imprimerie l'avait poursuivi, et où demeurait temporairement M. Bludyer, homme de lettres de ses amis ; et qu'une série d'articles sur la question financière, que tout le monde supposait avoir été écrits par un grand homme d'État de la chambre des Communes, était réellement l'œuvre de Georges Warrington, du Temple-Supérieur.

Toutefois, il est très-possible qu'il y ait eu quelques relations entre la Gazette de Pall-Mall et ce parti influent. On aurait pu

voir Percy Popjoy (dont le père, lord Falconet, était membre de ce parti) monter assez fréquemment l'escalier de Warrington. Il parut dans le journal quelques renseignements qui lui donnèrent une réputation, et qui n'avaient pu être puisés qu'à des sources toutes spéciales. Plusieurs pièces de vers, faibles d'idées, mais fortes et vigoureuses d'expression, furent insérées dans la Gazette de Pall-Mall, avec la signature P. P. ; et il faut avouer que le roman de Percy Popjoy y fut loué d'une manière outrée.

M. Pen ne fut pour rien dans la rédaction politique du nouveau journal, mais il collabora très-activement à la partie littéraire. La Gazette de Pall-Mall avait ses bureaux dans le Strand, Catherine-Street, comme nous le savons déjà, et Pen y arrivait souvent, la poche bourrée de manuscrits. Il se remuait beaucoup et était fort gai, comme on l'est au début de la carrière littéraire, lorsqu'on éprouve encore du plaisir à se voir imprimé, et qu'on croit faire du bruit dans le monde par ses écrits.

C'est là que M. Jack Finucane, le sous-directeur, compilait avec des ciseaux et de la colle le journal dont il était le réviseur. Son œil d'aigle scrutait tous les paragraphes de tous les journaux qui s'occupaient du monde fashionable, sa spécialité, à lui. Il ne laissait pas passer un décès ni un dîner dans l'aristocratie, sans en faire mention dans les colonnes de son journal. Dans les feuilles de province les plus ignorées, dans les journaux écossais et irlandais, il pêchait toutes sortes de paragraphes et de nouvelles relatifs aux classes supérieures de la société.

C'était un grand et même un touchant spectacle, pour un philosophe, de voir Jack Finucane, esquire, ayant devant lui un plat de viande de la gargote et un verre de porter du cabaret, raconter les festins des grands, comme s'il y eût assisté, et décrire gaie-

ment, en pantalon déguenillé et en manches de chemise sales, les fêtes les plus brillantes du monde de la fashion.

L'incongruité qu'il y avait entre les occupations de Finucane et son extérieur ainsi que ses manières, amusait fort son ami Pen. Depuis qu'il avait quitté son village natal, où son rang n'était probablement pas très-élevé, Jack n'avait, guère vu d'autre société que celle des tavernes qu'il fréquentait ; tandis que, d'après ses articles, on eût pu croire qu'il dînait chez les ambassadeurs, et que sa place favorite était dans l'embrasure de la fenêtre de White. Il s'échappait parfois quelques erreurs de sa plume ; mais c'était la Sentinelle de Ballinafad, dont il était le correspondant, qui en souffrait, et non la Gazette de Pall-Mall, où Jack n'avait pas la permission d'écrire beaucoup. Ses chefs de Londres, en effet, trouvaient qu'il maniait les ciseaux et la colle bien mieux que la plume.

Pen s'appliquait beaucoup à ses articles de revue. Comme il avait beaucoup lu dans les premières années de sa jeunesse, qu'il était doué d'une ardente imagination et d'un vif sentiment du ridicule, ses articles plaisaient à son rédacteur en chef et au public, et il était tout fier en pensant qu'il méritait l'argent qu'il gagnait.

Nous pouvons être sûrs qu'on recevait régulièrement la Gazette de Pall-Mall à Fairoaks, et que les deux dames la lisaient avec délices.

On la recevait aussi à Clavering-Park, où nous savons qu'il y a une demoiselle très-amie des lettres.

Le vieux docteur Portman lui-même, à qui la veuve envoyait son journal, après avoir appris par cœur les articles de son fils, fit savoir qu'il approuvait les productions de Pen, et dit que le jeune

homme avait de l'esprit, du goût, de l'imagination, et qu'il écrivait, sinon comme un savant, du moins comme un gentleman.

Et quels furent l'étonnement et la joie de notre ami, le major Pendennis, lorsque, entrant un jour dans un de ses clubs, celui du Régent, où étaient assemblés Wenham, lord Falconet et quelques autres gentlemen de bonne réputation, il les entendit causer d'un article de la Gazette de Pall-Mall, lequel jetait un ridicule amer sur un livre récemment publié par la femme d'un célèbre membre de l'opposition !

Le livre en question était un voyage en Espagne et en Italie, par la comtesse de Muffborough, et il était difficile de dire ce qu'il y avait de plus merveilleux dans cet ouvrage, le français ou l'anglais : car la dame écrivait avec la même facilité dans ces deux langues. Le critique tombait avec une joie malicieuse sur les fautes dont il fourmillait. Ce critique n'était autre que Pen ; il sautait et dansait tout autour de son sujet avec la plus grande gaieté et une verve exubérante ; il faisait ressortir les bévues de la noble dame avec une gravité et un décorum pleins d'une admirable raillerie. Il n'y avait pas dans tout l'article un seul mot qui ne fût poli et digne d'un gentleman ; et cependant l'infortuné sujet de cette critique était fustigé et tourné en ridicule depuis le commencement jusqu'à la fin.

La figure bilieuse de Wenham grimaçait un méchant sourire, tandis qu'il lisait cette critique ; lady Muffborough ne l'avait pas invité à ses fêtes l'année passée. Lord Falconet riait de tout son cœur ; lord Muffborough et lui étaient rivaux depuis leur entrée dans la vie. Tous deux complimentèrent le major Pendennis, qui, jusqu'alors, avait à peine fait attention à quelques allusions trouvées dans sa correspondance de Fairoaks, où il était question des

rudes et constants travaux littéraires du cher Arthur, qui pouvaient miner la santé du pauvre garçon ; il n'avait pas jugé M. Pen et ses relations avec les journaux dignes de son grade de major et de sa qualité de gentleman.

Mais lorsque l'oracle Wenham loua l'article du jeune homme ; lorsque lord Falconet, qui avait été mis au courant de la chose par Percy Popjoy, vanta le génie de Pen ; lorsque le grand lord Steyne lui-même, à qui le major montra l'article, rit en le lisant, jura que c'était excellent, et que la Muffborough se tordrait de douleur, ainsi qu'une baleine sous le harpon, le major, comme c'était de son devoir, commença d'admirer très-fort son neveu et s'écria :

« Pardieu ! le jeune coquin a du bon ; il fera parler de lui ; j'ai toujours dit qu'il ferait son chemin. »

Puis le vieux gentleman s'assit, et, d'une main toute tremblante de plaisir, écrivit à la veuve de Fairoaks tout ce que ces grands personnages avaient dit à la louange de Pen. Il écrivit aussi au jeune coquin pour lui demander quand il viendrait manger une côtelette avec son vieil oncle, et lui dire qu'il était chargé de l'inviter à dîner à Gaunt-House : car lord Steyne aimait quiconque pouvait l'amuser, par sa folie, par son esprit, par sa stupidité, par son originalité, par son affectation, par sa gaieté, ou par toute autre qualité.

Pen jeta sa lettre par-dessus la table à Warrington, et peut-être fut-il désappointé en voyant que son ami y demeurait à peu près indifférent.

Le courage des jeunes critiques est prodigieux ; ils grimpent à leur fauteuil de juge, et, sans presque hésiter, donnent leur opi-

nion sur les ouvrages les plus compliqués et les plus profonds.

Si l'on eût mis alors devant Pen l'Histoire de Macaulay ou l'Astronomie de Herschell, il eût parcouru ces volumes, médité son opinion en fumant un cigare, et honoré de son approbation l'un et l'autre auteur, comme si le critique était, par droit de naissance, leur supérieur, un maître et patron plein d'indulgence.

Grâce à la Biographie universelle ou au British Museum, il pouvait résumer rapidement une période historique, faire allusion à des noms, à des dates et à des faits, d'une manière si aisée et qui sentait tellement le maître, que sa maman en était étonnée à Fairoaks. Elle se demandait où son fils pouvait avoir acquis un tel fonds de lecture. Pen lui-même en était étonné lorsqu'il venait à relire ses articles, deux ou trois mois après les avoir écrits, et lorsqu'il avait oublié le sujet et les livres par lui consultés.

Pen avoue que, à cette époque de sa vie, il n'eût pas hésité à donner, dans un délai de vingt-quatre heures, son opinion sur les plus grands savants ou son jugement sur l'Encyclopédie.

Heureusement il avait Warrington, qui se moquait de lui et qui comprimait son impertinence par un ridicule constant et salutaire ; autrement il serait peut-être devenu d'une suffisance insupportable. Car Shandon aimait la fougue et le verbiage de son jeune aide de camp, et il préférait réellement les brillants et légers oripeaux de Pen au métal plus pesant que lui apportait son collaborateur plus avancé en âge.

Cependant, quoiqu'il méritât d'être blâmé pour son impertinence et pour une certaine prématurité de jugement, M. Pen était un critique parfaitement honnête, et vraiment beaucoup trop

candide pour les desseins de M. Bungay, que son impartialité mettait en fort mauvaise humeur.

Pen et son chef, le capitaine, eurent un jour une dispute à ce sujet.

« Au nom du sens commun, monsieur Pendennis, lui demanda Shandon, qu'avez-vous fait là ? Louer un des livres de M. Bacon ! Bungay a été furieux contre moi ce matin, en voyant un article plein d'éloges sur un des livres de l'odieuse boutique d'en face. »

L'étonnement fit ouvrir de grands yeux à Pen.

« Voulez-vous dire, demanda-t-il, qu'il nous soit interdit de louer aucun des livres édités par Bacon, ou que, si ces livres sont bons, il nous faille dire qu'ils sont mauvais ?

— Mon bon jeune ami, pour quoi pensez-vous qu'un bienveillant éditeur entreprenne un journal de critique ? pour le plus grand bien de son rival ?

— Pour son propre bien, assurément, mais aussi pour dire la vérité ; oui, pour dire la vérité, ruat cœlum.

— Et mon prospectus ? répliqua Shandon avec un rire sarcastique ; pensez-vous que ce fût une œuvre d'une vérité mathématique ?

— Pardonnez-moi, ce n'est pas la question, dit Pen ; et je ne crois pas que vous vous souciiez de la discuter. J'ai eu quelques scrupules de conscience au sujet de ce même prospectus, et j'ai débattu la chose avec mon ami Warrington. Et nous sommes convenus, ajouta Pen en riant, que nous ne devions pas trop nous

inquiéter de ce que le prospectus était déclamatoire et poétique, de ce que le géant peint sur l'enseigne était plus grand que l'original qui se trouvait dans la baraque : c'était une inexactitude de peu d'importance, qui ne nous empêcherait pas de remplir notre rôle en tout honneur et sans remords de conscience. Nous sommes les violons ; nous ne faisons que jouer nos airs ; vous êtes, vous, le directeur du spectacle.

— Et le chef de la baraque, dit Shandon. Eh bien ! je suis enchanté que votre conscience vous ait permis de jouer pour nous.

— Oui ; mais, répliqua Pen avec un juste sentiment de la dignité de sa position, nous sommes tous hommes de parti en Angleterre, et je resterai attaché à mon parti en vrai Breton. Je serai aussi bienveillant que vous voudrez pour ceux qui sont de notre côté ; c'est un fou, celui qui cherche querelle aux siens ; et je taperai sur l'ennemi aussi rudement que vous voudrez… mais de franc jeu, capitaine, s'il vous plaît. On ne peut pas dire toute la vérité, je suppose ; mais on peut ne dire que des choses vraies ; et j'aimerais mieux mourir de faim, par Jupiter ! j'aimerais mieux ne plus gagner un seul penny avec ma plume (Pen se servait depuis quelque six semaines de cet instrument redouté, et il en parlait avec beaucoup d'enthousiasme et de respect), que de porter un coup déloyal à un adversaire, ou de le placer au-dessous de son juste mérite, si j'étais invité à lui donner une place.

— Eh bien ! monsieur Pendennis, quand nous voudrons écraser Bacon, il nous faudra chercher quelque autre marteau pour cela, » dit Shandon avec une fatale bonté. Il pensait probablement que, dans quelques années, ce jeune gentleman ne serait plus d'une délicatesse aussi exagérée. Le vétéran condottiere n'était plus aussi scrupuleux. Il avait combattu du côté de tant de

partis divers, pendant tant d'années, que depuis longtemps le remords l'avait quitté.

« Pardieu ! ajouta-t-il, vous avez la conscience tendre, monsieur Pendennis. C'est le luxe de tous les novices, et peut-être l'aije eue aussi tendre que vous ; mais cette sorte de fleur est emportée par le frottement du monde, et je ne veux pas me donner la peine de mettre du fard comme notre pieux ami Wenham, ou comme Wagg, ce modèle de vertu.

— Je ne sais pas, capitaine, si l'hypocrisie de certaines gens ne vaut pas mieux que le cynisme des autres.

— Elle est, dans tous les cas, plus profitable, répliqua le capitaine en se rongeant les ongles. Ce Wenham est le plus ennuyeux charlatan qui jamais ait vanté sa marchandise ; et vous avez vu le carrosse dans lequel il est venu au dîner. Parole d'honneur ! il se passera longtemps avant que mistress Shandon se promène dans un équipage à elle. Que Dieu lui vienne en aide, à la pauvre créature ! »

Pen quitta son chef, après cette petite discussion, en mettant la morale au bout de l'histoire du capitaine, et se disant : « Regarde cet homme, doué de génie, d'esprit, de savoir, de cent bonnes qualités ; vois comment il a perdu tout cela en tergiversant avec l'honneur, en oubliant le respect qu'il se devait à luimême. Te souviendras-tu de ta dignité, ô Pen ? tu es assez vain pour cela ! Vendras-tu ton honneur pour une bouteille de vin ?... Non, avec la grâce de Dieu, nous resterons honnête, quoi qu'il arrive, et notre bouche ne s'ouvrira que pour dire la vérité. »

Un châtiment, ou du moins une épreuve, attendait M. Pen.

Dans le plus prochain numéro de la Gazette de Pall-Mall, Warrington lut, en riant aux éclats, un article qui n'amusa pas du tout Arthur Pendennis, occupé alors lui-même à faire un morceau de critique pour le numéro de la semaine suivante. L'Annuaire du printemps était férocement maltraité par un écrivain inconnu, dans l'article que lisait Warrington, et Pen y était le plus cruellement turlupiné. Il avait signé ses vers d'un nom d'emprunt dans ce keepsake. Comme il avait refusé de rendre compte de ce livre, Shandon l'avait passé à M. Bludyer, en lui disant comment il devait en parler. Et cet écrivain avait suivi les instructions du capitaine.

M. Bludyer était un homme de beaucoup de talent, et d'une race qui, je crois, est aujourd'hui éteinte dans la presse. Il avait une certaine réputation, et était connu pour son humeur sauvage. Il écrasa et foula aux pieds ces pauvres fleurs printanières, sans plus de pitié qu'un taureau n'en eût eu dans un parterre. Puis, ayant maltraité le volume à cœur joie, il alla le vendre à un bouquiniste, et du produit de la vente acheta une pinte d'eau-de-vie.

Tome 2 · 12

Qu'il nous soit permis de passer quelques mois de l'histoire de M. Arthur Pendennis. Cette époque de sa vie ne renferme que des événements qui, tout importants qu'ils furent pour lui-même, n'intéresseraient guère le lecteur de ses mémoires.

Nous l'avons laissé, dans notre dernier chapitre, régulièrement occupé de son métier d'écrivain de profession, ou de cheval de bât littéraire, si nous employons l'expression dont M. War-

rington qualifiait et son ami et lui-même ; et nous savons combien la vie de tout cheval de bât, soit qu'il travaille en jurisprudence ou en littérature, dans un vicariat, ou dans un régiment en marche, ou dans les bureaux d'un marchand, est une routine ennuyeuse qui ne supporte point la description. Le travail du jour est celui de la veille, comme il sera celui du lendemain. L'homme de lettres, ainsi que tout autre ouvrier, est souvent forcé par la nécessité à travailler contre le temps, contre sa volonté, en dépit de sa santé ou de son indolence, et malgré la répugnance que lui inspire le sujet sur lequel il doit s'exercer.

Quand il faut faire de l'argent de Pégase (comme c'est peut-être le cas pour qui n'a pas d'autre bien vendable), adieu poésie, adieu essors aériens : Pégase ne s'élève plus désormais qu'à des époques annoncées à l'avance, comme pour le ballon de M. Green, et lorsque le spectateur a payé son argent. Pégase trotte enharnaché sur le pavé de la rue, traînant derrière lui une charrette ou un cabriolet. Souvent Pégase fait sa besogne, les flancs haletants et les genoux tremblants, et il n'est pas rare qu'il reçoive un coup de fouet de celui qui le mène.

Ne soyons pas cependant trop prodigues de notre pitié pour Pégase. Il n'y a pas de raison pour que cet animal soit exempté de travail, de maladie, de décadence, plus que toute autre créature du bon Dieu. Si on lui donne le fouet, c'est que Pégase le mérite souvent ; et je suis, moi, tout prêt à protester, avec mon ami Georges Warrington, contre la doctrine que semblent vouloir mettre en avant certains poètes compatissants, qui disent que les hommes de lettres et tous ceux qu'on appelle des génies doivent être affranchis des prosaïques devoirs de cette vie, où l'on mange

son pain quotidien, où l'on paye régulièrement ses impôts, et qu'il ne faut pas les faire travailler et payer comme leurs voisins.

Donc, la Gazette de Pall-Mall étant dûment établie, et Arthur Pendennis reconnu comme un critique de mérite, léger, spirituel et amusant, il travailla ferme toutes les semaines, préparant les comptes rendus des ouvrages qui rentraient dans sa spécialité, et écrivant ses articles avec verve assurément, mais aussi avec honnêteté, et du mieux qu'il pouvait.

Peut-être un historien sexagénaire, ayant passé un quart de siècle à composer un livre que notre jeune gentleman jugeait après avoir mis deux jours à le lire au British Museum, n'était-il pas tout à fait bien apprécié dans une critique aussi facile. Peut-être un poète, ayant élaboré des sonnets et des odes sublimes, jusqu'à ce qu'il les crût dignes du public et de la postérité, était-il taquiné par deux ou trois douzaines de lignes pleines de pétulance, dans lesquelles Pen établissait les droits du poète à la renommée, comme si lui, le critique, eût été le juge souverain sur son siège, et l'auteur un misérable petit solliciteur tremblant devant lui. Les acteurs des théâtres se plaignaient aussi pitoyablement, et il est vraisemblable qu'il les traitait trop sévèrement. Mais, après tout, il n'y avait pas grand mal de fait. Aujourd'hui, c'est bien différent, nous le savons. Toutefois, il y avait dans le temps de Pen si peu de grands historiens, de grands poètes et de grands acteurs, qu'à peine s'en présenta-t-il quelques-uns devant son pupitre de critique pour être jugés. Ceux qui furent un peu fouettés n'eurent, en somme, que ce qu'il leur fallait pour leur bien.

Ce n'est pas que le juge fût meilleur ni plus sage que les personnes qu'il jugeait, et vraiment il ne s'en faisait pas accroire.

Pen avait le sentiment de la plaisanterie et de la justice, et n'éprouvait pas un respect outrecuidant pour ses propres écrits. D'ailleurs il avait son ami Warrington à côté de lui, critique terrible quand le jeune homme était disposé à s'enorgueillir, et plus sévère vis-à-vis de Pen que celui-ci ne l'avait jamais été vis-à-vis de ceux qu'il faisait comparaître devant son tribunal.

Par ces travaux de critique et par quelques premiers-Londres dans la Gazette de Pall-Mall, quand M. Arthur Pendennis pouvait dire sa façon de penser sans blesser le propriétaire de ce journal, notre jeune et éminent publiciste arriva à gagner par semaine, non sans peine et sans fatigue, la somme de quatre livres sterling et quatre schellings. Il fournissait également certains articles de sa composition à d'autres magasins et revues ; on croit même, quoiqu'il ne voulût jamais s'expliquer là-dessus, qu'il fut le correspondant du Champion, de Chatteries, qui publia à cette époque un certain nombre de lettres de la métropole, fort brillantes et fort remarquées.

L'heureux jeune homme put gagner ainsi près de quatre cents livres sterling dans son année ; et, à la deuxième fête de Noël qui suivit son arrivée à Londres, il apporta à sa mère cent livres comme à-compte sur ce qu'il devait à Laure.

Mistress Pendennis ne perdait pas un mot des œuvres de son fils ; elle le considérait comme le plus profond penseur et le plus élégant écrivain de l'époque ; elle trouvait que ce remboursement de cent livres était un acte de vertu angélique ; elle craignait qu'il ne ruinât sa santé par trop d'application ; elle fut enchantée des détails qu'il lui donna sur la société qu'il fréquentait, sur les illustres auteurs et les hommes à la mode qu'il voyait. Tout cela n'est pas nouveau pour ceux de nos lecteurs qui ont vu l'adora-

tion de certaines mères pour leurs fils, et la charmante naïveté de l'amour avec lequel les femmes à la campagne suivent toutes les démarches de ceux qu'elles aiment dans la capitale. Si John a obtenu telle ou telle cause à plaider ; si Tom a été invité à tel ou tel bal ; si Georges a rencontré tel ou tel grand homme à dîner, quelle joie dans les cœurs des sœurs et des mères, tout au fond du Somersetshire ! Comme on lit, comme on commente les lettres du jeune Hopeful ! Quel sujet de causerie pour tout le village et de félicitations pour tous les amis !

Dans le cours du second hiver, Pen alla passer un temps fort court à Fairoaks, réjouir le cœur de la veuve, et égayer la maison isolée. Hélène eut son fils tout pour elle-même ; Laure était en visite chez la vieille lady Rockminster ; les habitants de Clavering-Park étaient absents. Le très-petit nombre des vieux amis de la maison, le docteur Portman à leur tête, vinrent voir M. Pen, qu'ils traitèrent avec un respect marqué. Entre la-mère et le fils, ce fut toute affection, toute confiance, toute tendresse. Ce fut la plus heureuse quinzaine de toute la vie de la veuve, et peut-être aussi de la vie de Pen. Ces vacances ne passèrent que trop rapidement. Pen s'en retourna au milieu du monde affairé, et la douce veuve se retrouva seule. Elle envoya à Laure l'argent d'Arthur. Je ne sais pas pourquoi cette demoiselle choisit pour quitter Fairoaks l'époque où Pen y devait arriver, ni si Pen fut plus contrarié que satisfait de son absence.

Pen était alors, grâce à son propre mérite et aux démarches de son oncle, très-bien accueilli à Londres, et connu dans les cercles littéraires et élégants. Sa réputation d'homme fashionable ne lui fut pas de petit avantage dans le monde des lettres. Il y passait pour un gentleman de belle fortune et de plus belles espérances,

qui écrivait pour son plaisir, ce qui est la meilleure recommandation pour un aspirant littérateur. Bacon, Bungay et les autres éditeurs s'empressaient d'accepter ses articles ; M. Wenham l'invitait à dîner ; M. Wagg le regardait d'un œil favorable. Ils disaient partout qu'ils l'avaient rencontré chez des personnes de la fashion, dans la maison desquelles il était le bienvenu, parce qu'elles ne s'inquiétaient pas de sa fortune présente ni future, parce que sa mise et ses manières étaient de bon goût, et qu'il avait la réputation d'être un homme de mérite. Bref, on l'invitait dans une maison parce qu'on l'avait vu dans une autre ; de sorte que presque toutes les variétés de la vie de Londres passèrent sous les yeux du jeune homme. Il fit la connaissance de toutes sortes de gens, depuis Paternoster-Row jusqu'à Pimlico, et il se trouvait aussi à l'aise aux dîners de Mayfair que dans ces tavernes où avaient coutume de s'assembler certains de ses confrères hommes de lettres.

Plein d'ardeur et de curiosité, se faisant facilement à tous ceux qu'il rencontrait, Pen se plaisait au milieu de cet étrange pêle-mêle d'hommes, et, s'il n'était pas le bienvenu partout, au moins se mettait-il partout à l'aise. Après avoir, par exemple, déjeuné le matin chez M. Plover, en compagnie d'un pair, d'un évêque, d'un orateur du parlement, de deux bas-bleus à la mode, d'un prédicateur populaire, de l'auteur du roman nouveau, et du dernier lion importé d'Égypte ou d'Amérique, il quittait cette société distinguée pour les bureaux d'un journal, où l'attendaient des plumes, de l'encre et des épreuves humides. Là se trouvait Finucane, le sous-directeur, avec les plus récentes nouvelles du quartier. Puis arrivait Shandon, qui saluait Pen d'un signe de tête et se mettait à écrire un premier-Londres à l'autre bout de la table, flanqué d'une pinte de xérès que le garçon apportait toujours, sans qu'on

eût besoin de la demander, dès qu'il voyait venir le capitaine. Ou bien c'était la voix mugissante de M. Bludyer qui retentissait dans la première pièce, où ce critique truculent, malgré les timides remontrances de M. Midge, l'éditeur, s'emparait des livres placés sur le comptoir, et, après les avoir parcourus rapidement, allait les vendre à son bouquiniste. Ce n'était qu'après avoir mangé et bu à la taverne le produit de la vente, qu'il demandait de l'encre et du papier, et qu'il se mettait à éreinter l'auteur de son dîner et du roman. Vers le soir, M. Pen se dirigeait en flânant du côté de son club, et emmenait Warrington faire un tour de promenade pour le bien de sa santé. Cet exercice dégageait les poumons et donnait de l'appétit pour le dîner, après lequel Pen avait le privilège de pouvoir faire sa courbette en diverses maisons fort agréables qui lui étaient ouvertes ; ou bien il pouvait choisir son amusement entre tous ceux qu'offre la capitale. Il y avait l'Opéra, ou la taverne de l'Aigle, ou un bal à Mayfair, ou une soirée tranquille avec un cigare et un livre, et une longue conversation avec Warrington, ou encore une merveilleuse chanson nouvelle à l'Arrière-Cuisine.

Àcette époque de sa vie, M. Pen voyait toutes sortes de lieux et d'hommes ; et très-probablement il ne sut combien il s'amusait que fort longtemps après, quand les bals ne lui firent plus de plaisir, quand les farces n'excitèrent plus son rire, quand les bons mots des tavernes le laissèrent indifférent, quand la plus aimable danseuse qui jamais ait montré un petit pied ne fut plus capable de lui faire quitter son fauteuil après dîner.

Àprésent qu'il a atteint l'âge mûr, tous ces plaisirs sont passés, et ce temps est passé aussi. Nous n'en sommes éloignés que d'un très-petit nombre d'années ; mais ce temps est passé, comme

aussi la plupart des hommes de ce temps. Bludyer ne malmènera plus d'auteur et ne trichera plus les hôteliers chez lesquels il dînait à crédit. Shandon, le savant et le prodigue, le spirituel et l'insensé, dort de son dernier sommeil. On a enterré l'honnête Doolan l'autre jour ; il ne fera plus le chien couchant, il ne flattera plus personne, il ne blaguera plus et ne videra plus de petits verres de whiskey.

La saison de Londres était alors dans toute sa splendeur, et les journaux fashionables regorgeaient de détails relatifs aux grands banquets, aux raouts, aux bals qui égayaient le monde élégant. Notre gracieux souverain recevait matin et soir à Saint-James. Les fenêtres des clubs étaient encombrées de gentlemen aux figures rougeaudes et respectables lisant les journaux. Des milliers d'équipages passaient lentement le long de la rivière Serpentine. Des escadrons de dandys à cheval se pressaient dans Rotten-Row. En un mot, tout le monde était à Londres ; et naturellement le major Arthur Pendennis, qui était du monde, s'y trouvait aussi.

La tête coiffée d'un coquet foulard bandana, et sa maigre carcasse enveloppée d'une brillante robe de chambre de Turquie, le digne gentleman était assis, un beau matin, devant sa cheminée. Il laissait doucement mijoter ses pieds dans un bain, tandis qu'il prenait sa première tasse de thé, en parcourant son Morning-Post. Il n'aurait pu se montrer au jour sans avoir passé deux heures à sa toilette, sans avoir pris sa tasse de thé, ni sans avoir lu son Morning-Post. Je suppose que personne au monde, si ce n'est Morgan, non pas même le maître de Morgan, ne savait combien le major devenait vieux et débile, ni quelle multitude de petites choses il lui fallait pour se soutenir.

Si les hommes se moquent, comme c'est assez notre habitude, des artifices d'une vieille élégante, de son fard, de ses parfums, de ses fausses boucles, de ces innombrables stratagèmes que nous ne connaissons pas, et au moyen desquels elle remédie, prétend-on, aux ravages du temps, et reconstruit les attraits dont les ans l'ont privée, on peut présumer que les dames, de leur côté, n'ignorent pas tout à fait que les hommes sont vains aussi, et que les vieux daims soignent leur toilette autant qu'elles-mêmes.

Comment se fait-il que le vieux Blushington ait constamment ce léger coloris rose sur les joues ? D'où le vieux Blondel tient-il cette préparation qui dore sa chevelure argentée ? Avez-vous jamais vu lord Hotspur descendre de cheval, lorsqu'il croit que personne ne le regarde ? Une fois hors de ses étriers, ses bottes luisantes peuvent à peine gravir en chancelant les degrés du perron de Hotspur-House. C'est encore un fougueux jeune seigneur, quand vous le voyez par derrière dans Rotten-Row ; mais, si vous le voyez à pied, quel vieux, vieux bonhomme ! Vous êtes-vous jamais représenté Dick Lacy (voilà soixante ans que Dick est Dick) dans son état naturel et sans son corset ? Tous ces hommes sont des objets que l'observateur de la vie et des mœurs de notre espèce peut étudier avec autant de profit que s'il contemplait la plus vieille Vénus de Belgravia, la Jézabel la plus invétérée de Mayfair.

Un vieux bonhomme de réprouvé, qui depuis cinquante ans n'a jamais dit ses prières, si ce n'est peut-être en public ; un vieux daim qui tient encore à ses habitudes de jeunesse, autant que le lui permet sa débile santé ; qui a renoncé à la bouteille, mais qui reste avec les jeunes gens tandis qu'ils boivent leur vin, et qui leur raconte des histoires graveleuses en avalant son eau panée ;

qui a renoncé aussi aux femmes, mais qui parle encore d'elles aussi méchamment que le plus jeune roué de la société ; ce vieux bonhomme, si quelque ministre de Pimlico ou de Saint-James se le faisait amener au milieu de l'église par les bedeaux, et, après l'avoir installé là dans un fauteuil, le prenait pour texte de son sermon et entretenait de lui la congrégation, ce vieux bonhomme, dis-je, serait utile une fois dans sa vie et s'étonnerait peut-être lui-même des bonnes pensées que sa présence inspirerait.

Mais nous nous écartons de notre sujet : l'honnête major, resté assis pendant tout ce temps, les pieds dans son bain qui se refroidit. Morgan les tire de ce lieu de purification, les essuie délicatement, puis s'occupe de faire tenir le vieux gentleman sur ses jambes avec sa ceinture et sa perruque, sa cravate empesée, ses gants et ses bottes sans tache.

C'est durant ces heures consacrées à la toilette, que Morgan et son maître avaient leurs entretiens confidentiels : car ils ne se voyaient guère pendant le reste du jour, le major abhorrant la société de ses chaises et de ses tables. Morgan, une fois la toilette de son maître achevée et ses lettres remises, pouvait disposer de presque tout son temps.

Ce temps de liberté, il le passait parmi les valets et les sommeliers de la noblesse, ses accointances. L'actif et élégant Morgan Pendennis, comme on l'appelait (car les gentlemen serviteurs se donnent des noms ainsi composés dans leurs cercles particuliers), était fréquemment un hôte bienvenu à quelques-unes des premières tables de la ville. Il était membre de deux clubs influents dans Mayfair et dans Pimlico, ce qui le mettait au courant de tous les cancans de Londres ; et il pouvait ainsi entre-

tenir fort agréablement son maître durant les deux heures consacrées à sa toilette. Il savait cent anecdotes relatives aux personnes du plus haut ton, dont les valets scrutent les augustes secrets, absolument, ma chère dame, comme nos femmes de chambre et nos cuisinières discutent notre caractère, notre avarice ou notre générosité, notre aisance ou nos embarras pécuniaires, et nos petites querelles domestiques ou conjugales.

Si je laisse ce manuscrit ouvert sur ma table, je ne doute pas le moins du monde que Betty ne le lise et qu'il ne devienne le sujet de la conversation, ce soir, dans les régions inférieures. Pourtant demain matin elle m'apportera mon déjeuner avec un air d'une si imperturbable innocence, que nul mortel ne pourrait la supposer coupable d'espionnage. Si vous avez des mots vifs avec le capitaine sur n'importe quel sujet, ce qui n'est pas impossible, les circonstances de votre querelle et vos caractères à l'un et à l'autre seront discutés dans la cuisine, à l'heure du thé, avec une impartiale éloquence ; et, si la bonne de mistress Smith se trouve là par hasard pour prendre le thé avec vos servantes, sa présence ne gênera certes pas la discussion en question ; elle donnera son opinion avec candeur, et sa maîtresse saura probablement le lendemain que le capitaine et mistress Jones se sont querellés comme d'habitude.

Il n'y a rien de secret. Prenez comme règle générale que John sait tout. Et, dans le grand monde, il n'en est pas autrement que dans notre humble cercle. Un duc n'est pas plus que vous ou moi un héros pour son valet de chambre. Le serviteur de Sa Grâce, lorsqu'il se trouve dans son club, en compagnie de valets de chambre d'un rang égal au sien, parle du caractère et des affaires de son maître avec une ingénuité et une véracité dignes de gent-

lemen qui se voient en toute confiance. Qui est avare et enferme son argent ; qui est entre les mains des usuriers et signe son noble nom au dos de lettres de change ; qui est intime avec la femme d'un tel ; qui veut faire épouser sa fille à un tel, lequel n'en veut à aucun prix : tous ces faits sont discutés confidentiellement par les serviteurs confidentiels des personnes du grand monde ; ils sont connus et examinés par quiconque a droit de prendre place dans leur élégante société.

En un mot, si l'on disait du vieux Pendennis qu'il savait tout, s'il était à la fois admirablement médisant et délicieusement discret, il faut dire aussi, pour être juste envers Morgan, qu'une grande partie des renseignements du digne major lui étaient fournis par son valet, qui allait fourrager pour lui tous les cancans. De fait, quel meilleur plan pourrait-on suivre pour connaître la société de Londres, que de commencer par ses fondements, c'est-à-dire par la cuisine ?

Donc, M. Morgan et le major s'entretenaient pendant que se faisait la toilette de celui-ci. Il y avait eu la veille réception à Saint-James, et le major lut, parmi les noms des personnes présentées à la cour, ceux de lady Clavering, présentée par lady Rockminster, et de miss Amory, présentée par sa mère lady Clavering. Dans une autre partie du journal, leurs costumes étaient décrits avec une précision et un jargon qui embarrasseront et amuseront un jour l'antiquaire éloigné de nous de quelques générations. La vue de ces noms reporta Pendennis à la campagne.

« Depuis combien de temps les Clavering sont-ils à Londres ? demanda-t-il. Dites-moi, Morgan, avez-vous vu quelqu'un de leurs gens ?

— Sir Francis a renvoyé son valet étranger, monsieur, répondit M. Morgan, et il a pris en sa place un ami à moi, monsieur. De fait, il s'est présenté avec ma recommandation. Peut-être vous rappelez-vous Towler, monsieur… un grand roux… mais il teint ses cheveux. Il a été valet de chambre dans la famille de lord Levant, jusqu'à la débâcle de Sa Seigneurie. C'est une chute pour Towler, monsieur ; mais les pauvres gens n'ont pas le droit d'être difficiles, dit le valet d'une voix pathétique.

— Diablement dur pour Towler, parbleu ! s'écria le major amusé de ce langage, et peu agréable pour lord Levant, hé, hé, hé !

— J'ai toujours su qu'il en viendrait là, monsieur. Je vous en ai parlé, il y a eu quatre ans à la Saint-Michel, quand lady Levant engagea ses diamants. Ce fut Towler, monsieur, qui les porta chez Dobree dans deux cabriolets, et une bonne partie de l'argenterie prit le même chemin. Ne vous souvient-il pas d'en avoir vu à Blackwall, avec les armoiries et la couronne des Levant, et ne vous rappelez-vous pas que lord Levant était assis en face d'une partie de sa vaisselle, au dîner du marquis de Steyne ?… Je vous demande pardon ; est-ce que je vous ai coupé, monsieur ? »

Morgan opérait alors sur le menton du major. Il continua son sujet en repassant l'adroit rasoir.

« Ils ont pris une maison dans Grosvenor-Place, et ils font beaucoup d'embarras, monsieur. Lady Clavering va donner trois fêtes, sans compter un dîner par semaine, monsieur. Sa fortune n'y suffira pas ; elle ne peut pas y suffire.

— Pardieu ! elle avait un cuisinier diablement bon quand j'étais à Fairoaks, dit le major avec très-peu de compassion pour

la fortune de la veuve Amory.

— Il s'appelait Marobblan, monsieur. Marobblan est parti, monsieur, » répliqua Morgan.

Et cette fois, le major dit, avec une véritable sympathie, qu'il en était diablement fâché.

« Il y a eu un terrible tapage au sujet de ce mossieur Mirobblan, continua Morgan. Dans un bal qui avait lieu à Baymouth, monsieur, l'impudent coquin provoqua M. Harthur en duel, et M. Harthur fut sur le point de l'assommer et de le jeter par la fenêtre, ce qu'il eût bien mérité. Mais le chevalier Strong, monsieur, survint et mit fin à ce chamaillis… je vous demande pardon, monsieur ; c'est altercation que je voulais dire, monsieur. Ces cuisiniers français ont autant de fierté et d'insolence que s'ils étaient de vrais gentlemen.

— J'ai entendu parler de cette querelle, dit le major ; mais ce n'est pas pour cela que Mirobolant a été renvoyé ?

— Non, monsieur. M. Harthur lui pardonna cette affaire et se conduisit parfaitement ; il n'en fut pas question. C'est au sujet de miss Hamory, monsieur, qu'il a eu son congé. Ces coquins de Français ! ils s'imaginent que tout le monde s'éprend d'amour pour eux. Il grimpa le long de la grande treille, monsieur, jusqu'à la fenêtre de la demoiselle, dans la chambre de laquelle il tâchait d'entrer, quand il fut pris, monsieur. M. Strong survint ; on s'empara de la machine pour arroser le jardin et l'on dirigea sur lui un torrent d'eau : ce fut un tapage du diable, monsieur.

— L'impudent gredin !… Vous ne voulez pas dire que miss Amory l'ait encouragé ? » s'écria le major, étonné de la singulière

expression des traits de M. Morgan.

Morgan reprit son air imperturbable.

« Quant à cela, je n'en sais rien, monsieur. Les serviteurs ne savent rien du tout de ces sortes de choses. Très-probablement, il n'y a pas eu d'encouragement donné : il se dit tant de mensonges sur les familles ! Marobblan s'en alla avec armes et bagages, casseroles, piano et tout le reste. Le drôle avait un piano et faisait des vers, en français. Il loua un logement à Clavering, et se mit à rôder autour du parc ; et le bruit courut que M Fribsby, la modiste, apportait des lettres à miss Hamory ; mais je n'en crois pas un mot. Je ne crois pas non plus qu'il ait essayé de s'empoisonner avec du charbon. Tout cela n'était qu'une frime entre lui et M Fribsby. Le garde faillit le tuer d'un coup de fusil, dans le parc. »

Il arriva, ce même jour, que le major se posta à la grande fenêtre du club de Bays, dans la rue Saint-James, à l'heure de l'après-midi où l'on voit une dizaine de vieux daims se divertir de la même manière. Le club de Bays était alors un peu passé de mode, et un grand nombre de ses membres n'étaient déjà plus entre deux âges ; mais, au temps du prince régent, ces vieux bonshommes occupaient la même fenêtre et étaient les plus grands dandys de tout l'empire britannique.

Donc, le major Pendennis regardait par la grande fenêtre. Il aperçut son neveu Arthur qui descendait la rue en compagnie de son ami, M. Popjoy.

« Tenez ! dit Popjoy à Pen, tandis qu'ils cheminaient, avez-vous jamais passé devant Bays à quatre heures, sans y voir cette

collection de vieux épouvantails ? C'est un vrai musée. On devrait les mouler en cire et les exposer chez M Tussaud…

— Eux tout seuls dans une chambre de vieilles horreurs, ajouta Pen en riant.

— Dans la chambre des horreurs ! diablement bon, morbleu ! s'écria Pop. Ce sont de vieux coquins pour la plupart, assurément. Voilà le vieux Blondel ; voilà mon oncle Colchicum, le plus vilain vieux pécheur qui soit en Europe ; voilà… oh, oh ! voilà quelqu'un qui tape à la fenêtre et qui nous fait des signes.

— C'est mon oncle, le major, dit Pen. Est-ce un vieux pécheur, lui aussi ?

— Un vieux coquin fieffé, » répondit Pop en hochant la tête.

Il avait prononcé ces mots du ton le plus emphatique, pour leur donner plus de force.

« Il vous fait signe, ajouta-t-il ; il veut vous parler.

— Entrez avec moi, dit Pen.

— C'est impossible, répliqua l'autre. Je me suis brouillé avec l'oncle Col, il y a deux ans, au sujet de M Frangipane. »

Le jeune pécheur prit congé de Pen en fredonnant un air d'opéra, s'éloigna du club des vieux criminels, et entra chez Blacquière, maison voisine fréquentée par des réprouvés du même âge que lui.

Colchicum, Blondel, et les autres vieux daims, venaient de causer de la famille Clavering, dont l'arrivée à Londres avait fait

le sujet de l'entretien matutinal du major Pendennis avec son valet.

La maison de M. Blondel était à côté de celle de sir Francis Clavering, dans Grosvenor-Place ; et, comme il donnait lui-même de très-bons dîners, il avait remarqué l'activité qui régnait dans la cuisine de son voisin. Sir Francis avait un nouveau chef, qui était venu plus d'une fois accommoder le dîner de M. Blondel : car ce gentleman n'avait en permanence qu'un artiste d'un talent remarquable, et il engageait, pour ses grands banquets, les chefs illustres qui se trouvaient libres en ces moments-là.

« Ils font une dépense du diable, et voient, jusqu'à présent, diablement mauvaise compagnie, à ce qu'on m'a dit. Ils balayent, ma foi ! les rues pour avoir du monde à dîner chez eux, s'écria M. Blondel. Champignon dit que ça le navre de servir un dîner à pareille société. C'est honteux que des gens d'aussi peu aient de l'argent ! ajouta M. Blondel, dont le grand-père avait été un honnête fabricant de culottes de peau, et dont le père avait prêté de l'argent aux princes.

— Je voudrais bien avoir fait la rencontre de la veuve, dit lord Colchicum en soupirant, et n'avoir pas été forcé de garder la chambre par cette maudite goutte, à Livourne. J'aurais moi-même épousé cette femme. J'ai ouï dire qu'elle a six cent mille livres sterling dans le trois pour cent.

— Pas tout à fait autant que cela. J'ai connu sa famille dans l'Inde, dit le major Pendennis ; oui, j'ai connu sa famille dans l'Inde ; son père était un vieux planteur d'indigo énormément riche… Oh ! je connais toutes ses affaires. Clavering a le domaine

qui touche au nôtre, à la campagne… Ah ! voilà mon neveu qui se promène avec…

— Avec le mien, l'infernal petit chenapan ! » s'écria lord Colchicum, en jetant à Popjoy un regard courroucé de dessous ses épais sourcils.

Puis il se détourna de la fenêtre quand le major y tapa.

Le major était en fort bonne humeur. Le soleil brillait, l'air était vif et fortifiant. Il avait résolu de faire, ce jour-là, une visite à lady Clavering, et il se disait qu'Arthur serait un bon compagnon pour l'escorter à travers Green-Park jusqu'à la porte de cette dame.

Maître Pen ne fut pas fâché d'accompagner son illustre parent, qui lui montra une douzaine de grands hommes durant leur court passage dans la rue Saint-James, et qui, au point d'intersection de cette rue avec une autre, fut salué par un duc, par un évêque à cheval et par un ministre d'État muni de son parapluie.

Le duc tendit au vieux Pendennis un doigt emprisonné dans un gant couleur de terre de pipe, et le major saisit ce doigt avec une grande vénération. Pen sentit frémir tout son sang, lorsqu'il se trouva, pour ainsi dire, réellement en communication avec cet homme fameux : car Pen avait possession du bras gauche de son oncle, tandis que le bras droit de ce gentleman avait affaire au doigt de Sa Grâce. Aussi Pen aurait voulu que tout le collège de Greyfriars, toute l'université d'Oxbridge, tout Paternoster-Row et tout le Temple, avec tout Fairoaks, et sa mère, et Laure, fussent rangés des deux côtés de la rue pour être témoins de cette rencontre de son oncle et de lui-même avec le duc le plus fameux de la chrétienté.

« Comment allez-vous, Pendennis ?… Une belle journée ! » Telles furent les remarquables paroles de Sa Grâce. Puis, après un salut de son auguste tête, le duc continua son chemin, en frac bleu, en pantalon de toile d'une blancheur de neige, en col blanc fermé sur la nuque par une boucle brillante.

Le vieux Pendennis (nous avons fait remarquer ailleurs qu'il ressemblait à Sa Grâce), le vieux Pendennis se mit à l'imiter machinalement quand ils se furent quittés, et ne parla plus que par courtes phrases, à la façon du grand homme.

Nous avons tous, sans doute, rencontré plus d'un militaire qui imitait ainsi les manières de certain grand capitaine de ce siècle, et qui changeait peut-être son caractère naturel, parce que le sort lui avait donné un nez aquilin. N'avons-nous pas vu aussi tel et tel autre qui se vantait de son grand front et de la ressemblance qu'il croyait avoir avec M. Canning ? D'autres encore traversent la vie, pleins de fierté et de contentement, parce qu'ils s'imaginent ressembler au grand et vénéré Georges IV. (Si nous disons s'imaginent, c'est qu'il est impossible que quelqu'un ressemble réellement à cet homme d'une beauté si parfaite.) Combien n'en connaissons-nous pas qui se faisaient faire des habits à collet bas, parce qu'ils croyaient avoir des airs de lord Byron ? Et la tombe ne s'est-elle pas fermée tout récemment sur ce pauvre Tom Bickerstaff, qui, n'ayant pas plus d'imagination que M. Joseph Hume, se mirait dans sa glace et se croyait le portrait de Shakspeare, se rasait le front pour ressembler davantage à l'immortel poète, ne cessait d'écrire des tragédies, et mourut enfin tout à fait fou ? On peut dire vraiment qu'il mourut de son front !

La plupart de ceux qui ont fréquenté le monde doivent avoir été témoins de ces bizarres vanités, ou d'autres pareilles. Notre

coquin de Pen se mit à rire sous cape, en voyant que son oncle commençait à imiter le grand homme qu'ils venaient de quitter. Mais M. Pen était aussi vain, peut-être, à sa façon, que le vieux gentleman lui-même, et il se pavana d'un air très-important à côté du major.

« Oui, mon cher ami, dit le vieux célibataire en traversant nonchalamment Green-Park, où beaucoup de pauvres enfants se divertissaient avec bonheur, où des saute-ruisseau jouaient à pile ou face, où des brebis noires paissaient au soleil, où un acteur apprenait son rôle sur un banc, où des bonnes et leurs enfants erraient çà et là, où plusieurs couples se promenaient lentement ; oui, croyez-moi, mon ami, il n'est rien de tel que d'avoir de bonnes connaissances. Quels sont ces hommes avec qui vous m'avez vu à la fenêtre de Bays ? Deux d'entre eux sont pairs d'Angleterre. Hobanob sera pair dès que son grand-oncle mourra, et celui-ci a eu sa troisième attaque d'apoplexie. Quant aux quatre autres, ils ont chacun au moins sept mille livres sterling de rente. Avez-vous vu ce brougham bleu foncé, avec cet étonnant cheval arrêté devant la porte du club ? Vous le reconnaîtrez toujours. Il appartient à sir Hugh Trumpington, qui n'a jamais marché de sa vie ; on ne l'a jamais vu à pied dans la rue, jamais ! N'a-t-il que trois pas à faire pour aller voir sa mère, la vieille douairière qui demeure deux maisons plus bas, et à qui je vous présenterai certainement, car elle reçoit la meilleure société de Londres ? eh bien, ma foi ! il monte à cheval au n 23 pour descendre au n 25. Il est actuellement chez Bays, à jouer au piquet avec le comte Punter. Il n'y a qu'un homme en Angleterre qui joue mieux que lui ; et ce n'est pas étonnant qu'il soit de cette force, car il joue tous les jours de sa vie, les dimanches exceptés (sir Hugh est un homme

extraordinairement religieux), depuis trois heures et demie jusqu'à sept heures et demie, où il s'habille pour le dîner.

— C'est passer son temps d'une manière très-religieuse, » répliqua Pen en riant.

Il se disait que son oncle commençait à radoter.

« Eh ! monsieur, ce n'est pas là la question. Un homme de sa fortune peut passer son temps comme il veut. Quand vous serez baronnet, député de votre comté ; quand vous aurez dix mille acres des meilleures terres du Cheshire, et une résidence comme Trumpington (quoiqu'il n'y aille jamais), vous ferez ce que vous voudrez.

— Ainsi c'était son brougham, n'est-ce pas ? dit le neveu, presque avec un rire moqueur.

— Son brougham… ah ! oui. Et cela me ramène à mon sujet. Revenons à nos moutons. Oui, pardieu ! revenons à nos moutons. Eh bien ! ce brougham est à moi, si je veux, depuis quatre heures jusqu'à sept ; tout aussi bien à moi que si je le louais chez Tilbury pour trente guinées par mois, parole d'honneur ! Sir Hugh est le meilleur homme du monde ; et, si la journée avait été moins belle, nous serions dans ce brougham, vous et moi, à cette heure-ci, pour nous rendre à la place Grosvenor. Voilà l'avantage de connaître des hommes riches. Je dîne pour rien, monsieur ; je vais à la campagne et j'y ai un cheval pour rien. Les autres ont des meutes et des gardes-chasse pour moi. Sic vos non vobis, comme nous disions à Greyfriars, hein ? Je suis de l'avis de mon vieil ami Leech, du 44 ; et c'était un gaillard diablement fin, comme la plupart des Écossais. Il avait coutume de dire, ce

Leech, qu'il était trop pauvre pour se permettre de connaître un homme pauvre.

— Votre conduite n'est pas d'accord avec vos principes, mon oncle, dit Pen avec bonhomie.

— Pas d'accord avec mes principes ! comment l'entendez-vous, monsieur ? demandais major d'un ton assez bourru.

— Vous m'eussiez planté là dans la rue Saint-James, si vous n'aviez pas été plus bienveillant en pratique qu'en théorie, répliqua Pen ; vous qui frayez avec les ducs et les grands seigneurs, vous n'eussiez pas fait attention à un pauvre diable comme moi. »

Nous pouvons voir par ce discours que M. Pen faisait son chemin dans le monde, et qu'il savait flatter aussi bien que rire sous cape.

Le major Pendennis fut apaisé sur-le-champ, et fort satisfait. Il tapa amicalement le bras de son neveu, ce bras sur lequel il s'appuyait, et dit :

« Vous, jeune homme, vous êtes ma chair et mon sang. Le diable m'emporte, monsieur, si je n'ai pas toujours été fier de vous et plein de tendresse pour vous, si ce n'est lors de vos maudites folies et extravagances, quand vous jetiez vos premiers feux. Et, morbleu ! j'espère que vous les avez jetés ; oui, j'espère que vous les avez jetés, morbleu ! Mon objet, Arthur, c'est de faire de vous un homme, de vous voir prendre une belle place dans le monde, une place digne de votre nom et du mien, monsieur. Vous vous êtes fait un peu de réputation par vos talents d'écrivain, une réputation que je suis bien loin de déprécier, quoique,

de mon temps, la poésie et le génie et tout ce qui s'ensuit fussent diablement de mauvais ton. Il y avait ce pauvre Byron, par exemple, qui s'est ruiné, qui a contracté les plus mauvaises habitudes en fréquentant les poètes, les journalistes et tous ces gens-là. Mais les temps sont changés ; les lettres ont la vogue ; les écrivains de talent voient s'ouvrir pour eux, ma foi ! les premières maisons de Londres. Tempora mutantur, jeune homme ; et, par Jupiter ! je suppose que tout ce qui est, est bien, comme dit Shakspeare. »

Pen ne crut pas devoir apprendre à son oncle quel était l'auteur qui avait fait usage de cette phrase remarquable. Ils sortaient en ce moment de Green-Park, et, étant entrés dans Grosvenor-Place, ils se dirigèrent vers la porte de la maison occupée par sir Francis et lady Clavering.

Les volets de cette charmante demeure étaient fraîchement dorés ; les marteaux brillaient magnifiquement sur la porte peinte à neuf ; le balcon qui régnait devant le salon était garni de tout un jardin portatif des plus belles plantes, dont les fleurs blanches, roses, rouges, flattaient la vue. Les fenêtres du deuxième étage (contenant, sans doute, la chambre à coucher et le boudoir de milady), et même une jolie petite fenêtre du troisième, que l'œil perçant de M. Pen présuma appartenir à la chambre virginale de miss Blanche Amory, étaient pareillement ornées de fleurs. Bref, tout l'extérieur de la maison présentait cet aspect brillant que donnent la peinture fraîche, des glaces polies et transparentes, des briques nouvellement nettoyées et un mortier sans tache.

« Quelle a dû être la joie de Strong en organisant toute cette splendeur ! se dit Pen, qui reconnaissait le génie du chevalier

dans la magnificence qu'il avait devant lui.

— Lady Clavering sort pour sa promenade, dit le major. Nous n'aurons qu'à laisser nos cartons, Arthur. »

Il se servit du mot cartons parce qu'il l'avait entendu employer par quelque ingénu jeune seigneur, et qu'il trouvait cette expression moderne plus convenable à l'âge tendre de Pen.

En effet, au moment où les deux gentlemen atteignirent la porte, un landau y arriva, une magnifique voiture jaune doublée de brocart ou de satin couleur crème, attelée de superbes chevaux gris à la crinière ornée de rubans flamboyants, au harnais parsemé de cimiers éclatants. Les armoiries peintes sur les panneaux n'étaient pas surmontées de moins de trois de ces emblèmes héraldiques, et ces écussons contenaient un nombre prodigieux d'écartelures, indiquant la splendeur et l'antiquité de la maison de Clavering et Snell.

Un cocher en perruque roide et poudrée à frimas, assis sur la magnifique housse où les mêmes armoiries étaient brodées en or et en argent, gouvernait les fougueux coursiers. C'était un homme jeune encore, mais à la figure grave, au gilet galonné et aux souliers ornés de boucles. Ces boucles étaient petites et différaient de celles des laquais John et Jeames, qui les portaient larges et s'étalant élégamment sur le pied.

Un des battants de la grande porte était ouvert, et John, un des plus gros de sa race, s'appuyait contre le pilier, ses beaux cheveux poudrés et les jambes croisées ; il avait de magnifiques bas de soie, et tenait à la main sa canne à pomme d'or, dolichoskion. Jeames était invisible, mais près de là ; il attendait dans le vesti-

bule avec le valet qui ne porte pas livrée, prêt à jeter à terre le tapis de crin sur lequel la dame doit passer pour monter en voiture.

Ces choses et ces hommes, dont la description demande du temps, un instant suffit à un œil exercé pour les voir ; et, de fait, le major et Pen venaient juste de traverser la rue, quand le second battant de la porte s'ouvrit, et le tapis de crin s'étala sur les degrés du perron jusqu'au marchepied du landau, dont John venait d'ouvrir la portière armoriée. Jeames se tenait vis-à-vis de John, et deux dames vêtues à la dernière mode, accompagnées d'une troisième qui portait un épagneul de Blenheim, glapissant et ayant un ruban bleu de ciel autour du cou, se présentèrent pour monter en voiture.

Miss Amory fut la première à monter, ce qu'elle fit avec une légèreté aérienne, et elle prit la place qui lui plaisait le plus. Lady Clavering vint ensuite ; mais cette dame était d'un âge plus mûr et d'un pied plus pesant. L'un de ses pieds, captif dans une bottine de satin vert, se montra sur le marchepied, ainsi qu'une partie d'un bas qui était très-beau, quelque fût le mollet qu'il entourait. Oui, lorsque lady Clavering s'appuya sur le bras du robuste Jeames pour monter en voiture, ces deux beautés de la femme, le pied et le mollet, s'offrirent aux regards de tout admirateur que le hasard faisait passer par là au moment de cet imposant cérémonial.

Les deux Pendennis, jeune et vieux, virent ces charmants attraits, quand ils arrivèrent à la porte. Le major avait l'air grave et cérémonieux ; Pen regardait, un peu confus, la voiture et ses propriétaires : car il songeait à certaines rencontres à Clavering, dont le souvenir précipitait un peu les battements de son cœur.

En ce moment, lady Clavering se retourna et aperçut l'oncle et le neveu. Elle était sur le marchepied ; une seconde de plus l'eût fait entrer dans la voiture ; mais elle se recula soudain, ce qui fit élever un nuage de poudre de la chevelure odorante de Jeames, et elle sauta à terre en s'écriant :

« Seigneur Dieu ! ne voilà-t-il pas Arthur Pendennis et le vieux major ! »

Puis, tendant ses deux grosses mains étroitement emprisonnées dans des gants de couleur orange, la bonne femme fit le plus chaud accueil au major et à son neveu.

« Entrez donc tous les deux… Pourquoi n'être pas venus plus tôt ?… Descendez, Blanche, et venez voir vos vieux amis. Oh ! je suis si contente de vous revoir ! Tous les jours, tous les jours nous vous attendions. Entrez donc, le goûter est encore sur la table, » s'écria cette hospitalière dame, en serrant dans ses deux mains la main de Pen. Elle avait lâché celle du major, après une courte étreinte de reconnaissance.

En cet instant, Blanche, les yeux levés comme pour regarder les cheminées sur les toits, descendit de voiture, et, d'un air timide, rougissant, suppliant, donna une petite main au major Pendennis.

La dame à l'épagneul promenait autour d'elle un regard irrésolu, se demandant si elle ne ferait pas faire sa promenade à Fido ; mais elle aussi fit volte-face et rentra dans la maison après lady Clavering, sa fille et les deux gentlemen.

La voiture aux chevaux fougueux demeura inoccupée, si ce n'est par le cocher à la perruque argentée.

Tome 2 · 13

Des personnes fort au-dessus du galant Morgan ne savaient pas aussi bien que lui le montant de la fortune de lady Clavering ; et, lorsque cette dame arriva à Londres, le bruit courut dans l'élégante métropole que ses richesses étaient énormes. Des fabriques d'indigo, des clippers chargés d'opium, des banques regorgeant de roupies, des diamants et des bijoux ayant appartenu aux princes indiens, et de gros intérêts payés par ces princes pour des sommes empruntées par eux ou par leurs prédécesseurs au père de lady Clavering : telles étaient, disait-on, les sources de cette fortune. On prétendait savoir positivement le compte qu'elle avait chez son banquier à Londres, et cette somme comprenait tant de zéros que l'auditeur émerveillé ne pouvait s'empêcher de faire entendre un égal nombre d'ô admiratifs. C'était un fait avéré, qu'un envoyé d'un prince indien, un certain colonel Altamont, principal favori du nabab de Lucknow, un homme extraordinaire qui avait, disait-on, embrassé le mahométisme, et qui avait eu mille aventures étranges et périlleuses, se trouvait actuellement en Angleterre dans le but de négocier avec la Bégum Clavering la vente du fameux anneau de diamant, la lumière du Dewan, qui servait d'ornement au nez du nabab.

Grâce à ce titre de Bégum, la renommée de lady Clavering commença de se répandre à Londres avant même que cette dame fût arrivée dans la capitale. Et, comme Delolme, Blackstone et tous les panégyristes de la constitution d'Angleterre, se glorifient de ce que nous admettons dans notre aristocratie toute espèce de mérite, de ce que l'homme de la plus infime naissance peut arriver à revêtir le manteau de pair et siéger à côté d'un Cavendish et d'un Stanley ; ainsi notre belle société peut se faire gloire et hon-

neur de ce que, malgré ses airs hautains, malgré les privilèges dont elle est si jalouse, malgré le soin minutieux avec lequel elle scrute la vie de ceux qu'elle admet dans son cercle, cependant toutes les barrières disparaissent soudain à l'approche d'une personne extraordinairement riche, et on lui fait l'accueil qu'elle mérite par sa fortune.

Ce fait prouve notre indépendance et nos bons sentiments. Notre noblesse n'est pas cette collection de hautains aristocrates que les ignorants l'accusent d'être. Au contraire, il suffit qu'un homme ait de l'argent pour que nos lords lui serrent la main, mangent ses dîners, dansent à ses bals, épousent ses filles, ou donnent leurs aimables demoiselles à ses fils ; et cela d'une manière aussi affable que le pourrait faire le plus simple roturier.

De même qu'il avait surveillé les arrangements de la résidence de campagne, notre ami le chevalier Strong prodigua aussi ses conseils et ses lumières aux tapissiers fashionables de Londres, chargés de préparer la maison de ville pour l'arrivée de la famille Clavering. L'honnête Strong prit autant de plaisir à décorer cette élégante demeure que s'il en été eût lui-même le propriétaire. Il pendit et rependit les tableaux ; il étudia la position des sofas ; il eut des entrevues avec les marchands de vins et les fournisseurs qui devaient approvisionner la maison. En même temps, ce factotum et ami confidentiel du baronnet ne négligea pas de meubler son propre appartement et de garnir sa gentille petite cave. Ses amis lui firent compliment de l'élégance du premier, et les hôtes choisis qui venaient manger une côtelette chez Strong trouvèrent désormais toujours une bouteille d'excellent bordeaux pour arroser leur repas.

Le chevalier vivait alors à gogo, comme il disait, et avait un logement très-confortable dans Shepherd's-Inn. Il avait pour serviteur un ex-légionnaire espagnol, son ancien camarade, qu'il avait laissé sur la brèche d'une forteresse en Espagne, et qu'il venait de retrouver à un coin de rue dans Tottenham-Court-Road. Il l'avait élevé à la dignité de valet de chambre attaché à sa propre personne et à celle du compagnon qui partageait alors son logis. Celui-ci n'était autre que le favori du nabab de Lucknow, le vaillant colonel Altamont.

Nul homme n'était moins curieux, ou, dans tous les cas, plus discret que Ned Strong ; et il ne chercha point à s'enquérir des relations mystérieuses qui ne tardèrent pas à s'établir entre sir Francis Clavering et l'envoyé du nabab, peu de temps après leur première rencontre à Baymouth. Altamont connaissait quelque secret qui mettait Clavering en son pouvoir. Strong savait que la vie passée de son patron avait été passablement irrégulière, et sa carrière peu brillante dans son régiment aux Indes ; il supposa que le colonel, qui jurait avoir bien connu Clavering à Calcutta, avait prise sur sir Francis, lequel était forcé de se soumettre. De fait, Strong connaissait depuis longtemps le caractère de sir Francis, homme faible dans ses desseins, dans ses principes, dans son intelligence, faible et poltron moralement et physiquement.

Son Excellence avait eu une ou deux entrevues avec le pauvre Clavering, après leur rencontre à Baymouth, et le baronnet ne confia point à Strong ce qui s'y était dit, quoiqu'il envoyât des lettres à Altamont par le chevalier, qui était son ambassadeur en toutes sortes d'affaires.

Il paraît qu'en une de ces occasions l'envoyé du nabab fut de très-mauvaise humeur, car il froissa dans sa main la lettre de Clavering, et dit avec ce ton emphatique qui lui était particulier :

« Cent guinées, la peste l'étouffe ! Je ne veux plus de lettres, plus de barguignage. Dites à Clavering qu'il me faut un millier de guinées, ou, par Jupiter ! j'éclate et je le fais sauter en trente-six mille morceaux. Qu'il me donne mes mille guinées, et je pars pour l'étranger, et je vous jure ma parole d'honneur de gentleman que je ne lui demanderai plus rien avant un an. Portez-lui ce message de moi, Strong, mon gars ; et dites-lui que, si je n'ai pas l'argent vendredi prochain à midi, aussi vrai que mon nom est ce qu'il est, je fais insérer un paragraphe dans le journal de samedi, et la semaine prochaine je fais sauter toute la machine. »

Strong répéta ces paroles à son patron, sur qui elles firent un effet tel, qu'au jour et à l'heure fixés, le chevalier reparut à Baymouth, à l'hôtel d'Altamont, avec l'argent exigé.

Altamont était gentleman, disait-il, et il se comporta en gentleman. Il paya sa note à l'auberge, et le journal de Baymouth annonça son départ pour un voyage à l'étranger.

Strong le vit s'embarquer à Douvres.

« C'est un faux pour le moins qui a mis Clavering au pouvoir de cet homme, pensa-t-il, et le colonel a sans doute le billet. »

Toutefois, avant que l'année fût expirée, notre heureux pays revit le colonel débarquer sur ses plages. Une maudite veine l'avait ruiné à Baden-Baden, dit-il ; aucun gentleman n'eût pu résister à la rouge sortant quatorze fois de suite. Il s'était vu forcé de tirer sur sir Francis Clavering pour obtenir les moyens de re-

tourner à la maison ; et Clavering, encore qu'il eût grand besoin d'argent (car il avait à payer les frais d'élection et les dépenses de son installation à la campagne, et il s'occupait en outre de meubler sa maison de Londres), avait trouvé moyen de faire honneur au billet du colonel Altamont, quoique avec un dépit évident. En présence de Strong, sir Francis s'était écrié avec mille imprécations : « Plût à Dieu qu'on eût claquemuré le colonel en Allemagne, dans quelque prison pour dettes, afin qu'il ne pût plus venir m'ennuyer ! »

Sir Francis fut obligé de se procurer ces sommes pour le colonel à l'insu de sa femme : car, quoique très-généreuse et même princière dans ses dépenses, la bonne dame avait hérité, avec la grande fortune de son père Snell, une aptitude passable pour les affaires ; et elle ne donnait à son mari que la pension qui convenait à un gentleman de son rang. De temps à autre, elle lui faisait un cadeau, ou payait quelque dette de jeu ; mais elle exigeait alors un compte exact de l'emploi de ces subventions extraordinaires. Et Clavering avoua franchement à Strong qu'il ne pouvait pas parler à sa femme des subsides accordés au colonel.

M. Strong était au monde en partie pour procurer cet argent et d'autres sommes à son patron. Bien des négociations eurent lieu, entre sir Francis Clavering et des hommes d'argent, dans l'appartement que le chevalier occupait dans Shepherd's-Inn ; nombre de précieux billets de banque et de morceaux de papier timbré s'y échangèrent entre eux.

Quand un homme a, depuis sa jeunesse, l'habitude de faire des dettes, et d'échanger contre une somme d'argent comptant ses promesses de payer dans douze mois, il semblerait qu'aucune bonne fortune ne peut plus lui profiter d'une manière perma-

nente. Peu de temps après la venue de la prospérité, l'usurier revient inévitablement, et les billets parafés de la vieille signature sont de nouveau lancés sur le marché.

Clavering trouvait plus commode de voir ces gens chez Strong que dans sa propre maison ; et telle était l'amitié du chevalier pour le baronnet que, bien qu'il ne possédât pas un schelling de fortune, son nom figurait comme tireur de presque toutes les lettres de change que sir Francis acceptait. Ayant tiré les billets de Clavering, il les faisait escompter dans la Cité. Puis, quand arrivait l'échéance, il parlementait avec les porteurs, leur payait des à-compte, ou bien obtenait du temps en échange de nouveaux billets.

De manière ou d'autre, régulièrement ou irrégulièrement, il faut vivre. Nous lisions l'autre jour que les troupes de la garnison de Comorn étaient pleines de gaieté et d'animation, qu'elles jouaient des pièces de théâtre, qu'elles dansaient aux bals et consommaient joyeusement leurs rations, quoique sans cesse menacées d'un assaut de l'ennemi et ayant la potence en perspective, en cas de succès pour les Autrichiens. Eh bien, il y a de même des centaines de braves en cette capitale, qui se promènent fort gaiement, qui dînent tous les jours assez copieusement et qui se mettent très-confortablement au lit, quoique toujours suivis, de près ou de loin, par un recors, et ayant autour du cou la corde des dettes.

Mais Ned Strong, le vieux soldat, supportait avec beaucoup d'insouciance ces petites incommodités.

Nous trouverons une autre occasion de faire connaissance avec ces intéressants habitants de Shepherd's-Inn et avec

quelques autres encore ; voilà trop longtemps que nous faisons attendre lady Clavering et ses amis sur le seuil de la maison située dans Grosvenor-Place.

Ils entrèrent d'abord dans la magnifique salle à manger meublée dans le style du moyen âge, lady Clavering ne savait trop pourquoi, « à moins, disait cette brave dame, que ce ne soit parce que nous sommes entre deux âges, Clavering et moi. » Là, on leur offrit les restes copieux du luncheon de lady Clavering et de Blanche.

Notre petite sylphide, qui, à dîner, mangeait à peine plus que les six grains de riz d'Amina, l'amie des goules dans les Mille et une Nuits, jouait fort activement du couteau et de la fourchette, et consommait un nombre très-réel de côtelettes de mouton, lorsque personne ne la voyait ; et, dans ce petit acte d'hypocrisie, elle ressemblait, croit-on, à plusieurs autres demoiselles de la fashion.

Pen et son oncle refusèrent la collation, mais ils admirèrent la salle à manger et furent prodigues de compliments. Ils déclarèrent que tout y était très-chaste : c'était l'expression convenable.

Il y avait, en effet, des sièges hollandais du XVII siècle, à hauts dossiers ; il y avait un buffet en bois sculpté du XVI ; il y avait une console enlevée aux boiseries d'une église des Pays-Bas, et, au-dessus de la table ronde en chêne, était suspendu un grand lustre de bronze, dépouille de quelque cathédrale ; il y avait de vieux portraits de famille achetés dans Wardour-Street et des tapisseries venues de France, diverses pièces d'armures, des épées à deux mains et des haches d'armes en carton-pierre, des glaces,

des statuettes de saints, des porcelaines de Saxe : rien, en un mot, ne pouvait être plus chaste.

Derrière la salle à manger se trouvait la bibliothèque, garnie de bustes et de livres tous du même format, et de fauteuils merveilleux et de bronzes du style classique le plus sévère. C'est là que, protégé par des doubles portes, sir Francis fumait ses cigares, lisait son Bell's Life in London, et faisait sa sieste après dîner, lorsqu'il n'allait pas fumer et jouer au billard à son club, ni ponter dans les maisons de jeu de la rue Saint-James.

Mais rien pouvait-il égaler la chaste splendeur des salons ? Les tapis y étaient si veloutés et si épais, que votre pied en marchant ne faisait pas plus de bruit que votre ombre ; sur leur fond blanc fleurissaient des roses et des tulipes grandes comme des bassinoires. Tout autour de la chambre, il y avait des sièges hauts et des sièges bas, des sièges à pieds tors, des sièges si fragiles qu'il était étonnant que toute autre qu'une sylphide s'y pût asseoir, des tables en marqueterie couvertes d'admirables patraques, d'ornements en porcelaine de tous les siècles et de tous les pays, de bronzes, de poignards à lames dorées, de keepsakes, de yataghans, de babouches turques et de boîtes de bonbons de Paris. Partout où vous vous asseyiez il y avait, à votre droite et à votre gauche, des bergers et des bergères en saxe ; il y avait, en outre, des caniches, des canards, des coqs et des poules en porcelaine bleu de ciel ; il y avait des nymphes de Boucher et des bergères de Greuze, très-chastes, en vérité ! il y avait des rideaux de mousseline et des rideaux de brocart, des perroquets et des colombes dans des cages dorées, et deux kakatoès criards caquetant et criant à qui mieux mieux ; il y avait une pendule à musique sur une console, et sur la cheminée une autre qui sonnait les heures

avec un bruit pareil à celui du bourdon de la cathédrale : en un mot, il y avait tout ce qu'on pouvait désirer pour le confort, tout ce que pouvait imaginer le goût le plus élégant.

Un salon de Londres, pour l'ameublement duquel on n'a pas regardé à la dépense, est assurément une des choses les plus magnifiques et les plus curieuses qu'on puisse voir de nos jours. Les Romains du bas-empire, les chères marquises et les comtesses du siècle de Louis XV, ne pouvaient guère avoir meilleur goût que nos modernes richards ; et quiconque voyait les salons de lady Clavering se trouvait forcé d'avouer qu'ils étaient d'une suprême élégance, et que les plus beaux salons de Londres, ceux de lady Harley-Quin, de lady Hanway-Wardour, et même de mistress Hodge-Podgson, la femme du grand Crésus des chemins de fer, n'étaient pas meublés avec une plus parfaite chasteté.

Cependant la pauvre lady Clavering appréciait peu toutes ces choses et ne respectait pas, hélas ! les splendides objets dont elle était entourée.

« Tout ce que je sais, disait-elle au major, c'est que cela coûte énormément, et je ne vous conseille pas de vous asseoir sur une de ces chaises qu'on dirait faites de filandres dorées ; j'en ai défoncé une le soir de notre second dîner. Pourquoi n'êtes-vous pas venu nous voir plus tôt ? Nous vous aurions invité à ce dîner.

— Vous auriez eu grand plaisir à voir maman casser une chaise, n'est-ce pas, monsieur Pendennis ? » dit la chère Blanche avec un ris moqueur.

Elle était fâchée, parce que Pen causait et riait avec maman, parce que maman avait fait une foule de balourdises en décrivant l'hôtel, et pour cent autres bonnes raisons.

« J'aurais voulu me trouver là pour offrir mon bras à lady Clavering, dans le cas où elle en eût eu besoin, répliqua Pen en rougissant et en faisant un salut.

— Quel preux chevalier ! s'écria la sylphide en hochant sa petite tête.

— Je suis plein de sympathie pour ceux qui tombent, souvenez-vous-en, dit Pen. J'ai beaucoup souffert moi-même pour être tombé une fois.

— Et vous retournâtes vers Laure pour vous consoler, » repartit miss Amory.

Pen tressaillit. Il n'aimait pas qu'on lui rappelât le souvenir de la consolation que Laure lui avait donnée, et il n'apprit pas avec plaisir que son échec de ce côté était connu du monde. Mais, comme il n'avait rien à répliquer, il commença de s'intéresser énormément aux meubles qui l'entouraient, et il loua de tout son pouvoir le bon goût de lady Clavering.

« Non, ce n'est pas moi qu'il faut louer, dit l'honnête lady Clavering ; le tapissier et le capitaine Strong ont arrangé tout cela ; ils l'ont fait tandis que nous étions à Clavering-Park… et… et… lady Rockminster, qui est venue nous voir, dit que les salons sont très-bien, ajouta lady Clavering d'un air et d'un ton pleins de déférence.

— Ma cousine Laure a fait un séjour chez elle, dit Pen.

— Ce n'est pas de la douairière que je parle, mais de la vraie lady Rockminster.

— En vérité ! s'écria le major Pendennis, quand il entendit ce nom fameux dans la fashion. Si vous avez l'approbation de cette dame, lady Clavering, vous ne pouvez pas vous tromper de beaucoup. Lady Rockminster, je ne crains pas de le dire, Arthur, est le vrai centre de la fashion et du goût. Vraiment, ces salons sont magnifiques ! »

Et la voix du major était plus grave en parlant de cette grande dame, et il promena ses regards tout autour de lui d'un air plus respectueux, comme s'il eût été à l'église.

« Oui, lady Rockminster nous a prit en main, dit lady Clavering.

— Pris en main, maman, s'écria Blanche d'une voix perçante.

— Soit ; pris en main, donc, répéta milady. C'est très-aimable de sa part, et je ne doute pas que nous n'en soyons contents quand nous y serons habitués ; seulement, au commencement, on n'aime pas à être prit en… pris en main du tout. Elle veut donner nos bals pour nous ; elle veut faire les invitations à tous nos dîners. Mais je ne le souffrirai pas. Je veux inviter mes vieux amis, et je ne la laisserai pas envoyer toutes nos lettres, pour me trouver ensuite au haut bout de ma propre table, sans avoir personne à qui parler. Il faut que vous veniez, Arthur, et vous, major… voyons, venez le 14. Ce n'est pas un de nos grands dîners, Blanche, » ajouta-t-elle en se tournant vers sa fille, qui se mordit les lèvres, et fronça les sourcils d'un air féroce pour une sylphide.

Le major sourit, salua et dit qu'il préférait de beaucoup une réunion paisible à un grand dîner. Il avait vu assez de ces festins, et aimait mieux la simplicité du cercle de famille.

« J'ai toujours pensé qu'un dîner était meilleur le second jour, dit lady Clavering, croyant corriger sa première phrase. Nous serons, le 14, tout à fait en petit comité. »

Àcette nouvelle balourdise, miss Blanche joignit les mains de désespoir, et s'écria :

« Ô maman ! vous êtes incorrigible. »

Le major Pendennis jura tout haut qu'il aimait les petits dîners par-dessus toutes choses au monde, et maudit tout bas l'impudence de cette femme qui osait inviter un homme tel que lui à un dîner réchauffé.

Mais il était économe par caractère, et, ayant réfléchi qu'il pourrait toujours quitter ces gens-là, s'il s'offrait quelque chose de mieux, il accepta de l'air le plus aimable.

Quant à Pen, il ne dînait pas en ville depuis trente ans, comme son oncle, et l'idée d'un bon repas dans une bonne maison lui souriait parfaitement.

« Qu'est-ce que cette petite querelle qui s'est élevée entre Votre Honneur et miss Amory ? demanda le major à Pen, tandis qu'ils s'éloignaient ensemble. Vous étiez, ce me semble, au mieux de ce côté ?

— Vous étiez, répliqua Pen d'un air de dandy ; c'est là une expression bien vague quand il s'agit d'une femme. J'étais et je suis sont deux termes très-différents, monsieur, surtout relativement au cœur des femmes.

— Pardienne ! les femmes changent comme nous, s'écria le vieux Pendennis. Je me rappelle qu'à l'époque où nous prîmes le

cap de Bonne-Espérance, il y avait une dame qui parlait de s'empoisonner pour l'amour de votre humble serviteur ; et, morbleu ! trois mois après, elle planta là son mari pour s'enfuir avec un autre que moi. Ne vous laissez pas entortiller par cette miss Amory. Elle est hardie, affectée et mal élevée, et son caractère est quelque peu… n'importe quoi. Mais ne songez pas à elle ; dix mille livres sterling ne sont pas votre affaire. Qu'est-ce que dix mille livres, mon enfant ? L'intérêt de cette somme vous suffirait à peine pour payer la modiste de cette fille.

— Vous semblez connaisseur en fait de modes, mon oncle » dit Pen.

— Je l'ai été, monsieur, je l'ai été, répliqua le major ; et le vieux cheval de guerre n'entend jamais les éclats de la trompette sans se mettre à… hé ! hé ! vous me comprenez. »

Et il lança une œillade assassine, quoique un peu surannée, accompagnée d'un salut, à une voiture qui passait devant eux et entrait dans le parc.

« La voiture de lady Catherine Martingale, dit-il ; ses filles sont extraordinairement belles, quoique, pardieu ! je me rappelle avoir vu la mère mille fois plus belle encore… Non, Arthur, mon cher ami, avec votre extérieur et vos espérances, il faut qu'un jour ou l'autre vous fassiez un bon mariage ; et, notez que je ne répéterais pas ceci à Fairoaks, fripon que vous êtes, ha ! ha ! ha ! Une légère réputation de roué et d'homme dangereux ne fait pas tort à un jeune homme auprès des femmes. Elles aiment cela, monsieur… elles détestent les poules mouillées ; il faut que jeunesse se passe, vous savez. Mais, pour ce qui est du mariage, continua ce vétéran moraliste, c'est une autre affaire. Épousez une femme

qui ait de l'argent. Je vous ai déjà dit autrefois qu'il est aussi facile de prendre une femme riche qu'une femme pauvre, et qu'il est diantrement plus confortable de s'asseoir à un dîner bien cuit, avec des petites entrées proprement servies, que de ne voir, entre sa femme et soi, qu'un maudit gigot froid… Nous aurons un bon dîner, le 14, chez sir Francis Clavering ; voilà à quoi il faut vous attacher dans vos relations avec cette famille. Cultivez-la, mais n'en faites usage que pour dîner. Plus de ces folies de jeunesse ! plus de ces absurdes discours où il est question d'amour dans un cottage.

— Il faut que ce soit un cottage avec double remise, un cottage de gentilhomme, monsieur, » répliqua Pen en citant la ballade rebattue de la Promenade du Diable.

Mais son oncle ne connaissait pas ce poème, quoique peut-être il fît faire à Pen la promenade en question ; et il continua ses remarques philosophiques, très-satisfait de l'aptitude de l'élève à qui il les adressait.

Arthur Pendennis était, en effet, un garçon de mérite, qui prenait très-volontiers la couleur de son voisin et n'adoptait que trop aisément ses doctrines.

Warrington, le grognon, disait en bougonnant que Pen devenait si fat, qu'il n'y avait plus moyen de le supporter. Mais le fait est que le succès et les manières brillantes du jeune homme plaisaient à son camarade plus âgé. Il aimait à voir Pen gai, animé, débordant de santé, de vie et d'espérance. Ainsi un homme qui, depuis longtemps, ne s'amuse plus du clown ni de l'arlequin, prend encore plaisir à voir un enfant assister à une pantomime. L'humeur boudeuse de M. Pen avait disparu à l'arrivée de sa

meilleure fortune, et il se mit à fleurir lorsque le soleil commença de briller sur lui.

(Note du traducteur)

Tome 2 · 14

Au jour fixé, le major Pendennis, qui n'avait pas trouvé de meilleure invitation, et Arthur, qui n'en désirait pas d'autre, arrivèrent ensemble pour dîner chez sir Francis Clavering.

Il n'y avait au salon, quand Pen et son oncle y entrèrent, que sir Francis, sa femme et notre ami le capitaine Strong, qu'Arthur revit avec plaisir, quoique le major regardât le chevalier d'un air boudeur, étant très-peu satisfait de s'asseoir à dîner avec ce diable d'intendant de Clavering, comme il appelait irrévérencieusement cet excellent Strong.

Mais M. Welbore-Welbore, voisin de campagne de Clavering et son collègue au parlement, ne tarda pas à arriver. Le vieux Pendennis s'apaisa alors un peu : car Welbore, quoique parfaitement ennuyeux, et ne prenant pas plus de part à la conversation que le laquais debout derrière lui à dîner, était un respectable gentleman campagnard d'ancienne famille et jouissait d'une fortune de sept mille livres sterling de rente. Le major se trouvait toujours à l'aise en pareille société.

Puis arrivèrent d'autres personnes de marque : lady Rockminster, la douairière, qui avait ses raisons de vivre en relations amicales avec la famille Clavering, et lady Agnès Foker avec son fils, M. Harry, notre vieille connaissance. M. Pynsent ne put

venir ; ses devoirs de membre du parlement le retenaient à la chambre, quoique ces mêmes devoirs ne pesassent guère sur les deux autres sénateurs présents.

Miss Blanche Amory fit son apparition la dernière. Elle était vêtue d'une robe de soie blanche assassine, qui faisait ressortir à leur plus grand avantage ses épaules nacrées. Foker dit à l'oreille de Pen, qui la regardait avec une admiration évidente, qu'elle était étourdissante. Elle voulait être très-gracieuse pour Arthur ce jour-là, et elle lui tendit la main avec la plus grande cordialité. Elle parla de ce cher Fairoaks, demanda des nouvelles de Laure et d'Hélène, et dit qu'il lui tardait de retourner à la campagne. Bref, elle fut tout à fait simple, affectueuse et sans art.

Harry Foker se disait qu'il n'avait jamais vu de personne aussi aimable et aussi charmante. Peu accoutumé à la société des dames, et ordinairement muet en leur présence, il trouva qu'il pouvait parler devant miss Amory, et devint extraordinairement gai et bavard, même avant qu'on annonçât le dîner et qu'on descendît à la salle à manger. Il eût vivement désiré offrir le bras à la belle Blanche, et la conduire jusqu'au bas du large escalier couvert de tapis ; mais elle échut en partage à Pen. M. Foker, en conséquence du rang supérieur que lui donnait sa qualité de petit-fils d'un comte, fut chargé d'escorter mistress Welbore-Welbore.

Mais, quoique séparé de l'objet de ses désirs durant la descente de l'escalier, l'heureux Foker se trouva assis à table à côté de miss Amory, et il se flatta d'avoir très-bien manœuvré pour s'assurer cette délicieuse place. Peut-être cependant n'était-il pas aussi habile stratégiste qu'il le croyait, et ce mouvement était-il l'acte d'une autre personne. Blanche avait ainsi les deux jeunes

gens, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, et tous deux s'empressèrent de faire les galants et les aimables.

La maman de Foker, qui, de sa place, considérait son fils chéri, fut surprise de sa vivacité. Harry ne cessait d'entretenir sa belle voisine de tous les sujets du jour.

« Avez-vous vu Taglioni dans la Sylphide, miss Amory ?... Redonnez-moi de ce soupréme de volail, s'il vous plaît (ceci s'adressait au domestique qui se trouvait près de lui) ; c'est très-bon. Je ne puis m'imaginer d'où viennent les souprémes ; que fait-on des cuisses de poulet ? je voudrais bien le savoir... Elle est à croquer dans la Sylphide, n'est-ce pas ? »

Et il se mit fort galamment à fredonner le joli air qui revient si souvent dans ce plus gracieux de tous les ballets, quoiqu'il se soit évanoui dans le passé avec la plus belle et la plus gracieuse de toutes les danseuses. Les jeunes gens d'aujourd'hui verront-ils jamais rien d'aussi charmant, d'aussi classique ? rien qui approche de la Taglioni ?

« Miss Amory est elle-même une sylphide, dit M. Pen.

— Quelle délicieuse voix de ténor vous avez, monsieur Foker ! dit la demoiselle. Je suis sûre que vous avez eu de bons maîtres. Je chante un peu, moi aussi. J'aurais du plaisir à chanter avec vous. »

Pen se rappela que la jeune miss lui avait adressé des paroles toutes semblables, et qu'elle avait pris plaisir jadis à chanter avec lui.

Puis, ricanant en lui-même, il se demanda avec combien d'autres gentlemen elle avait depuis lors chanté des duos. Mais il

ne crut pas devoir faire cette question à haute voix, et se contenta de dire de l'air le plus tendre qu'il put prendre :

« Je désirerais bien vous entendre chanter encore une fois, miss Blanche. Je ne crois pas avoir jamais entendu de voix qui m'ait autant plu que la vôtre.

— Je croyais que vous aimiez celle de Laure, répliqua miss Blanche.

— Laure a une voix de contralto, et cette voix, comme vous savez, est souvent en défaut, dit Pen avec amertume. J'ai entendu beaucoup de musique à Londres, ajouta-t-il. Je suis las de ces chanteurs de profession ; ils crient trop ; ou bien je suis devenu trop vieux, trop blasé. On vieillit vite à Londres, miss Amory ; et, comme tous les vieillards, je n'aime que les chants que j'ai entendus dans ma jeunesse.

— Ce que j'aime le mieux, moi, c'est la musique anglaise. Je ne me soucie guère des romances étrangères… Passez-moi donc une tranche de ce gigot, dit M. Foker.

— J'adore par-dessus tout les ballades anglaises, reprit miss Amory.

— Chantez-moi une des vieilles ballades après dîner, voulez-vous ? dit Pen d'une voix suppliante.

— Voulez-vous que je vous chante une ballade anglaise après le dîner ? demanda la sylphide en se tournant vers M. Foker. Je vous en chanterai une, si vous me promettez de monter bientôt. »

Et les yeux de Blanche lui lâchèrent une bordée en plein visage.

« Je monterai bien vite après dîner, répliqua-t-il naïvement. Je ne me soucie guère du vin après que j'ai mangé ; je bois mon coup à dîner… c'est ma part que je voulais dire, vous comprenez ; et, quand j'en ai avalé autant qu'il m'en faut, je boulotte jusqu'à l'heure du thé. J'ai le caractère casanier, miss Amory ; mes habitudes sont simples, et, quand je suis content, je suis généralement de bonne humeur, n'est-il pas vrai, Pen ?… Cette gelée, s'il vous plaît ; non, pas celle-là, l'autre, où il y a des cerises. Comment diable font-ils pour mettre ces cerises dans la gelée ? »

Le naïf jeune homme continua de bavarder de la sorte, et miss Amory l'écouta avec une bonne humeur inépuisable.

Quand les dames se levèrent pour gagner les régions supérieures, Blanche fit promettre fidèlement aux deux jeunes gens de quitter la table de bonne heure, et elle se retira après avoir donné à chacun un regard amical. Elle laissa tomber ses gants du côté de Foker, et son mouchoir du côté de Pendennis. L'un et l'autre avaient reçu d'elle quelque marque d'attention. Elle avait peut-être montré une politesse un peu plus encourageante à M. Foker qu'à son ami Arthur ; mais la bienveillante petite personne avait fait de son mieux pour rendre heureux les deux jeunes gentlemen. Son dernier regard, en sortant, fut pour Foker ; cette brillante œillade passa devant le grand gilet blanc de M. Strong, et atteignit en plein Harry Foker. La porte se referma sur l'enchanteresse ; Foker s'assit en poussant un soupir, et avala un grand verre de bordeaux.

Le dîner auquel Pen et son oncle assistèrent, n'étant pas un de nos grands dîners, avait été servi beaucoup plus tôt que ces banquets cérémonieux que l'usage a fixés, durant la saison de Londres, aux environs de neuf heures. Comme la société était peu

nombreuse, et que miss Blanche, désireuse de se mettre à son piano, ne cessait de presser sa mère de se lever de table, lady Clavering avait donné très-promptement le signal de la retraite ; de sorte qu'il faisait encore jour quand les dames regagnèrent l'appartement supérieur, des balcons fleuris duquel on voyait les deux parcs, les pauvres gens errant encore avec leurs enfants dans l'un, les équipages des dames et les chevaux des dandys passant sous l'arc érigé à l'entrée de l'autre. En un mot, le soleil ne s'était pas couché derrière les ormes des jardins de Kensington ; mais il dorait encore la statue élevée par les dames d'Angleterre en l'honneur de Sa Grâce le duc de Wellington, lorsque lady Clavering et ses amies laissèrent les gentlemen en train de boire leur vin.

Les fenêtres de la salle à manger furent ouvertes pour renouveler l'air, ce qui permit aux passants de jouir du spectacle agréable, ou cruel peut-être, de six gentlemen aux gilets blancs, assis en compagnie d'une foule de carafes, et ayant toutes sortes de fruits devant eux.

Les petits garçons, qui se hissaient après les piques de la grille d'enceinte pour mieux voir, se disaient l'un à l'autre : « Hé ! hé ! Jim, ne voudriez-vous pas être là dedans et mordre dans un de ces ananas ? » Les chevaux et les voitures de la noblesse et de la gentry sortant du parc, passaient transportant leurs propriétaires à la maison pour faire une toilette digne de Belgravia. Le policeman au pas pesant arpentait le trottoir de haut en bas et de bas en haut devant l'hôtel.

Puis les ombres du soir commencèrent à descendre ; l'homme du gaz vint allumer les lampes devant la porte de sir Francis ; le sommelier entra dans la salle à manger, et alluma le vieux lustre

gothique suspendu au-dessus de l'antique table de chêne sculpté. De sorte que du dehors on voyait dans la maison une scène nocturne de festin et de bougies, et du dedans on avait le spectacle d'une paisible soirée d'été, du mur du parc Saint-James, et de la voûte céleste, où quelques étoiles commençaient à scintiller çà et là.

Jeames appuyé, les jambes croisées, contre le pilier de la porte de la demeure de son maître, contemplait d'un air rêveur ce tranquille spectacle, tandis qu'un curieux, cramponné à la grille, examinait la scène d'intérieur.

Le policeman X, qui passait, demeura indifférent à l'une et à l'autre scène, mais fixa son attention sur l'individu qui, cramponné à la grille, regardait dans la salle à manger de sir Francis Clavering, où Strong riait et causait, et faisait la conversation pour tous les convives.

L'homme à la grille était très-somptueusement paré de chaînes, de bijoux, de gilets, que l'illumination de la maison faisait briller avantageusement ; ses bottes étaient luisantes ; il avait des boutons dorés à son habit et de grandes manchettes blanches aux poignets. Bref, il était si magnifique, que X s'imaginait voir un membre du parlement ou quelque autre personnage marquant.

Mais, quel que fût son rang, le membre du parlement, ou autre personnage marquant, était considérablement échauffé par le vin ; car il louvoyait et chancelait quelque peu dans sa démarche, et son chapeau se dressait au-dessus de ses yeux effarés et sanguinolents, d'une façon que n'eût jamais prise un chapeau tempérant. Son abondante chevelure noire était évidemment em-

pruntée, et il avait les favoris de la couleur de la pourpre tyrienne.

Un éclat de rire de Strong, à la suite d'un de ses propres gros mots, s'étant fait entendre jusque hors de la fenêtre, le gentleman à la grille se mit à rire aussi de la manière la plus bizarre, se frappant sur la cuisse, et clignant de l'œil à Jeames, pensif sous le portique, comme pour dire : « Plush, mon gars, n'est-ce pas là une bonne histoire ? »

L'attention de Jeames s'était peu à peu détournée de la lune qui éclairait les cieux, pour se reporter sur cette scène sublunaire, et il fut intrigué autant qu'alarmé à l'aspect de l'homme aux bottes luisantes.

« Une holtercation, dit-il plus tard dans la salle des domestiques, une holtercation avec un gaillard dans la rue, ça ne vaut jamais rien ; et, ma foi ! je n'ai pas été engagé pour ça. »

Ayant donc surveillé pendant quelque temps cet homme qui continuait à rire, à chanceler sur ses jambes, à hocher la tête de l'air malin des ivrognes, Jeames regarda devant lui, et appela doucement : Pliceman', en faisant signe à cet agent de l'autorité.

Xs'approcha résolûment, un de ses gants de Berlin enfoncé dans sa ceinture, et Jeames se contenta de lui indiquer du doigt l'individu qui riait, appuyé contre la grille. Il ne prononça pas un mot de plus que pliceman, mais resta là, par cette calme soirée d'été, l'index montrant paisiblement le rieur, comme pour dire :

« N'est-ce pas un spectacle grandiose ? »

Xs'avança vers l'individu, et lui dit : « Eh bien ! monsieur, auriez-vous la complaisance de continuer votre chemin ? »

L'individu, qui était de très-bonne humeur, ne parut pas avoir entendu un mot de ce que lui avait dit le policeman X, mais continua de hocher la tête et de grimacer des sourires à l'adresse de Strong, si bien que son chapeau faillit tomber de son front par-dessus la grille d'enceinte.

« Voyons, monsieur, continuez votre chemin, entendez-vous ? » s'écria X d'un ton beaucoup plus péremptoire, en touchant doucement l'étranger d'un de ses doigts captifs dans les gants de tissu berlinois.

L'homme aux nombreux bijoux tressaillit aussitôt, ou plutôt chancela en arrière, et prit ce qu'on appelle une attitude défensive. C'est dans cette position qu'il commença de toiser le policeman X, et se montra, sinon très-ferme sur ses jambes, du moins brave et belliqueux.

« Holà ! ne portez pas la main sur un gentleman, dit-il avec un juron qu'il est inutile de répéter.

— Éloignez-vous d'ici, reprit X ; ne restez pas à barrer le passage sur le trottoir, et à regarder ainsi dans les salles à manger des gentlemen.

— Ne pas regarder, oh ! oh ! ne pas regarder ; en voilà une bonne, par exemple ! répliqua l'autre avec un rire ironique. Qui donc m'empêchera de regarder mes amis, si ça me fait plaisir à moi ? Ce n'est pas vous, vieux rôdeur.

— Vos amis, vraiment ! Avancez, dit X.

— Si vous me touchez, gare à vous ! rugit l'autre. Je vous dis que je les connais tous. Voilà sir Francis Clavering, baronnet, membre du parlement ; je le connais et il me connaît ; cet autre,

c'est Strong, et celui-ci, c'est le jeune gars qui a fait ce tapage au bal. Ohé ! Strong, Strong !

— C'est ce s… Altamont ! » s'écria sir Francis en tressaillant.

Il avait l'air tout confus. Strong aussi se leva de table d'un air contrarié, et courut vers l'importun.

Un gentleman en gilet blanc, sortant nu-tête d'une salle à manger, un policeman et un individu décemment habillé près de faire le coup de poing sur le trottoir : c'en était assez pour attirer la foule, même dans ce paisible quartier, à huit heures et demie du soir ; et un petit attroupement commença de se former devant la porte de sir Francis Clavering.

« Pour l'amour de Dieu, entrez, dit Strong en saisissant par le bras son accointance. Faites approcher un fiacre, Jeames, s'il vous plaît, » ajouta-t-il à demi-voix.

Puis, entraînant le gentleman échauffé dans la maison, il ferma la porte, et la petite troupe commença à se disperser.

M. Strong se proposait de conduire l'étranger dans le cabinet de sir Francis, où se trouvaient les chapeaux des convives mâles ; puis, après avoir calmé son ami par de douces paroles, il comptait le faire emporter dès que le fiacre serait arrivé. Mais le nouvel arrivé était extrêmement courroucé de l'outrage qu'on lui avait fait ; et, quand Strong voulut le faire passer par une seconde porte, il dit d'une voix d'ivrogne :

« Ce n'est pas cette porte-là ; voici la porte de la salle à manger, où l'on est en train de boire… et je veux y entrer pour boire quelque chose, par Jupiter ! Je veux y entrer et boire quelque chose. »

Le sommelier fut frappé d'horreur d'une pareille audace, et il alla se poster devant la porte ; mais elle s'ouvrit derrière lui, et le maître de la maison apparut tout inquiet.

« Je veux boire… pardieu !… je veux boire ! criait l'importun au moment où sir Francis s'avança. Ohé ! Clavering, je viens boire du vin avec vous, vous dis-je. Eh ! eh ! mon vieux… Eh ! eh ! vieux tirebouchon, donnez-nous une bouteille du cachet jaune, vieux brigand que vous êtes ; du meilleur, entendez-vous ? de celui qui coûte cent roupies la douzaine ; et ne vous trompez pas ! »

Le maître de la maison réfléchit un moment à la société qu'il avait. « Il n'y a que Welbore, Pendennis et ces deux jeunes gens, » se dit-il. Puis, avec un rire forcé et un air piteux, il ajouta :

« Eh bien, Altamont, entrez. Je suis très-content de vous voir, en vérité. »

Le colonel Altamont (car le lecteur intelligent a sans doute depuis longtemps reconnu, dans notre étranger, Son Excellence l'ambassadeur du nabab de Lucknow), le colonel Altamont entra titubant dans la salle à manger, en jetant au laquais Jeames un coup d'œil de triomphe qui semblait dire : « Eh bien ! gredin, que pensez-vous de cela ? Suis-je, oui ou non, un gentleman, à présent ? » Et, l'instant d'après, il se laissa tomber dans le premier fauteuil vide.

Sir Francis Clavering balbutia timidement le nom du colonel à M. Welbore-Welbore ; et Son Excellence se mit sur-le-champ à boire et à promener ses regards sur la compagnie, tantôt avec les froncements de sourcils les plus étonnants, et tantôt avec les plus aimables sourires. Son Excellence fit aussi des remarques louangeuses, entrecoupées de hoquets, sur le breuvage qu'il absorbait.

« Un homme fort singulier. Il a fait un long séjour à la cour d'un prince indien, » dit Strong avec la plus grande gravité. Le chevalier ne perdait jamais sa présence d'esprit. « Dans ces cours indiennes, on contracte de très-étranges habitudes.

— Très-étranges, en effet, » répliqua sèchement le major Pendennis, qui se demandait, au nom de tout ce qu'il y a de bon, dans quelle société il s'était fourvoyé.

M. Foker s'amusait du nouveau venu.

« Voilà l'homme qui chanterait bien la chanson malaie à l'Arrière-Cuisine, dit-il à l'oreille de Pen. Goûtez cet ananas, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant au colonel Altamont : il est extraordinairement bon.

— Des ananas… J'ai vu des hommes qui les jetaient aux cochons, répliqua le colonel.

— Tous les cochons du nabab de Lucknow sont nourris d'ananas, murmura Strong à l'oreille du major Pendennis.

— Oh ! naturellement, » repartit le major.

Cependant sir Francis Clavering tâchait d'excuser, auprès de son collègue du parlement, l'état du nouveau venu, et disait qu'Altamont était un caractère extraordinaire, un homme très-excentrique, qui avait les mœurs de l'Inde, et qui ne comprenait rien aux règles de la société anglaise. À quoi le vieux Welbore, malin vieux gentleman, qui buvait son vin très-régulièrement, répliqua que c'était assez évident.

Puis le colonel, voyant l'honnête figure de Pen, la regarda quelques instants aussi fixement que son état le lui permettait et

dit :

« Je vous connais aussi, jeune homme. Je vous remets très-bien. Le bal de Baymouth, que diable ! Vous vouliez vous battre avec le Français. Je vous remets. »

Et il riait, et il agitait ses poings, et il semblait énormément amusé de voir passer ou plutôt chanceler ses souvenirs dans les profondeurs de sa mémoire avinée.

« Monsieur Pendennis, vous vous souvenez d'avoir vu le colonel Altamont à Baymouth ? » dit Strong.

Àquoi Pen répliqua, en saluant d'une façon assez roide, qu'il avait le plaisir de se rappeler parfaitement cette circonstance.

« Comment s'appelle-t-il ? » cria le colonel.

Strong nomma une seconde fois M. Pendennis.

« Pendennis !... La peste soit de Pendennis ! rugit Altamont à la grande surprise de toute la société, et il frappa du poing sur la table.

— Je m'appelle aussi Pendennis, monsieur, dit le major, dont la dignité était excessivement mortifiée des événements de la soirée, et qui rougissait d'avoir été, lui, Pendennis, invité en une compagnie où l'on avait introduit un homme ivre. Je m'appelle Pendennis, et je vous serai obligé de ne pas maudire mon nom si haut. »

L'ivrogne se retourna pour le regarder, et, tandis qu'il regardait, le colonel Altamont parut se dégriser tout à coup. Il passa la main sur son front et, en faisant ce geste, dérangea un peu sa perruque noire. Ses yeux se fixèrent d'un air féroce sur le major, qui

à son tour, intrépide vieux guerrier qu'il était, contempla très-fixement son adversaire.

Àla fin de cet examen réciproque, Altamont se mit à boutonner jusqu'au menton son habit à boutons dorés ; puis, s'étant levé soudain, au grand étonnement de la société, il se dirigea vers la porte, et sortit, suivi de Strong. Celui-ci l'entendit répéter ces mots : « Le capitaine Beak ! le capitaine Beak, par Jupiter ! »

Il ne s'était pas écoulé un quart d'heure entre cette étrange apparition et cette disparition non moins étrange.

Les deux jeunes gens et l'autre convive du baronnet s'étonnaient de cette scène, qu'ils ne pouvaient s'expliquer.

Clavering était excessivement pâle et agité, et il se tourna d'un air presque terrifié vers le major Pendennis. Celui-ci, depuis quelques secondes, regardait fixement son hôte.

« Est-ce que vous le connaissez ? demanda sir Francis au major.

— Je suis sûr d'avoir vu ce drôle, répondit le major, paraissant intrigué, lui aussi. Oui, je l'ai vu. C'est un déserteur de l'artillerie à cheval qui est entré au service du nabab. Je me rappelle très-bien sa figure.

— Ah ! » fit Clavering avec un soupir qui indiquait un immense soulagement.

Le major le regarda avec un clignement de ses yeux encore vifs, malgré son âge.

Le fiacre que Strong avait commandé s'éloigna, emportant le chevalier et le colonel Altamont. On servit du café aux gentlemen

qui restaient ; après quoi ils montèrent rejoindre les dames au salon.

Foker avoua confidentiellement à Pen que jamais de sa vie il n'avait rien vu d'aussi cocasse, et Pen répliqua que cette réflexion faisait honneur à M. Foker.

Puis, selon sa promesse, miss Amory fit de la musique pour les jeunes gens. Foker fut transporté de son jeu et de son chant, et chanta même avec elle les ballades qu'il savait. Pen affectait de s'entretenir avec d'autres personnes de la société ; mais Blanche le ramena promptement au piano en chantant quelques-uns de ses vers, ceux-là même que nous avons donnés dans un des chapitres précédents, et dont la sylphide avait, disait-elle, fait elle-même la musique.

Je ne sais pas si l'air était bien d'elle, ou si le signor Twankidillo, qui lui donnait des leçons, l'avait arrangé pour elle ; mais bon ou mauvais, original ou non, Pen en fut enchanté, et il resta à côté de Blanche, à tourner fort assidûment pour elle les feuillets de son cahier de musique.

« Pardieu ! je voudrais bien savoir faire des vers comme vous, Pen, dit Foker en soupirant à son ami, quand la soirée fut finie. Si j'en savais faire, j'en ferais, soyez-en sûr, je ne vous dis que ça. Mais je n'ai jamais été malin quand il s'agissait d'écrire, voyez-vous, et je suis fâché d'avoir fait le paresseux au collège. »

Il ne fut pas fait mention, devant les dames, de la petite scène qui s'était passée en bas, quoique Pen fût sur le point de la raconter à miss Amory, lorsque cette demoiselle s'enquit du capitaine Strong, avec qui elle avait envie de chanter un duo. Mais, ayant par hasard levé les yeux sur sir Francis Clavering, Arthur décou-

vrit une expression d'alarme dans la figure ordinairement insignifiante du baronnet, ce qui lui fit discrètement retenir sa langue.

La soirée fut assez triste. Welbore se mit à dormir, comme c'était son habitude après dîner et toutes les fois qu'on faisait de la musique. Le major Pendennis n'amusa pas les dames par ses anecdotes et ses histoires scandaleuses ; mais, assis à l'écart, il sembla écouter la musique et examiner la belle jeune musicienne.

L'heure de la retraite étant arrivée, le major se leva, regrettant qu'une si délicieuse soirée se fût passée si rapidement. Il complimenta particulièrement miss Amory sur son magnifique talent de chanteuse.

« Votre fille, lady Clavering, dit-il à la mère, votre fille est un vrai rossignol ; oui, pardieu ! un vrai rossignol. J'ai rarement entendu une voix aussi belle et une aussi bonne méthode. Et puis, ma foi ! elle prononce toutes les langues à la perfection… toutes les langues. Les premières maisons de Londres s'ouvriront forcément devant une jeune personne douée de ces talents, et permettez à un vieux bonhomme, miss Amory, d'ajouter d'une si charmante figure. »

Blanche fut aussi étonnée de ces compliments que M. Pen lui-même, à qui son oncle, peu d'heures auparavant, avait parlé de la sylphide en termes fort méprisants.

Le major et les deux jeunes gens se retirèrent ensemble, après toutefois que M. Foker eut fait monter sa mère dans sa voiture et eut allumé un énorme cigare.

La société ou le tabac de ce jeune gentleman ne semblait pas du goût du major Pendennis, qui le regarda plusieurs fois de travers et d'un air indiquant évidemment le désir de le voir s'en aller. Mais Foker s'attacha résolûment à l'oncle et au neveu, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la porte du major, dans Bury-Street, où le vieux gentleman souhaita le bonsoir aux jeunes gens.

« Et faites bien attention, ajouta-t-il tout bas à l'oreille de Pen qu'il avait rappelé, faites bien attention de vous présenter demain dans la maison de la place Grosvenor. Ils ont été extraordinairement honnêtes, prodigieusement honnêtes et bienveillants. >

Pen lui promit avec étonnement qu'il n'y manquerait pas. Puis, Morgan ayant refermé la porte sur le major, Foker prit le bras de Pen et se promena quelque temps avec lui, fumant son cigare sans mot dire.

Enfin, quand ils eurent atteint Charing-Gross, par où Arthur devait passer pour regagner son logis dans le Temple, Harry Foker se soulagea en faisant cet éloge de la poésie et en exprimant ces regrets d'une jeunesse mal employée, que nous avons rapportés tout à l'heure. Et tout le long du Strand, et jusqu'à la porte de l'escalier de Pen, dans Lamb-Court, quartier du Temple, le jeune Harry Foker ne cessa de parler du chant et de Blanche Amory.

Tome 2 · 15

Depuis cette fatale, mais délicieuse soirée de Grosvenor-Place, le cœur de M. Harry Foker était dans une agitation telle, que c'est à

peine si vous eussiez cru un si grand philosophe capable de l'endurer.

Si l'on se rappelle les bons conseils qu'il donna jadis à Pen, la sagesse précoce et la science du monde qu'il manifesta de si bonne heure ; si l'on songe que l'habitude constante de satisfaire tous ses caprices, comme il convenait à un gentleman de sa fortune et de ses espérances, devait naturellement avoir augmenté son cynisme, devait l'avoir rendu de jour en jour plus insoucieux du monde et de tout ce qui n'était pas M. Harry Foker ; on peut s'étonner de le voir tomber dans cette malencontre à laquelle nous sommes, pour la plupart, sujets une ou deux fois dans notre vie ; on peut s'étonner de voir sa grande âme perdre sa tranquillité à propos d'une femme.

Mais Foker, quoique sage de bonne heure, n'en était pas moins un homme. Il ne pouvait pas plus échapper au sort commun qu'Achille, ou Ajax, ou lord Nelson, ou Adam, notre premier père ; et, son heure étant venue, le jeune Harry devint une des victimes de l'amour, ce conquérant de l'univers.

Lorsqu'il arriva à l'Arrière-Cuisine, ce soir-là, après avoir quitté Arthur à la porte de son escalier dans Lamb-Court, le grog au genièvre et la galantine de dinde n'eurent aucun charme pour lui ; les bons mots de ses compagnons semblèrent plats à ses oreilles ; et quand M. Hodgen, le chanteur de l'Enleveur de cadavres, fit entendre une nouvelle ballade plus bizarre et plus effroyable encore que cette fameuse pièce, Foker, quoiqu'il fût son ami et qu'il dît : « Bravo, Hodgen ! » comme l'exigeaient la politesse et sa position d'un des chefs du club de l'Arrière-Cuisine, Foker, disons-nous, n'avait cependant pas compris un seul mot

du Chat dans le buffet, ballade que Hodgen a depuis rendue si célèbre.

Il regagna fort tard et très-fatigué son appartement chez sa mère, et chercha le repos sur son moelleux oreiller ; mais la fièvre de son cœur troubla son sommeil, et, dès qu'il s'éveilla de ce sommeil agité, l'image de miss Amory s'offrit à lui et lui dit :

« Me voici ; je suis votre princesse et votre belle ; vous m'avez découverte et vous ne vous inquiéterez plus de rien autre à l'avenir. »

Ciel ! que ses amis et ses plaisirs antérieurs lui parurent plats et dégoûtants ! Il n'avait pas jusqu'alors été habitué à la société de femmes de son propre rang dans le monde. Quand il parlait d'elles, il les appelait des femmes modestes. Cette modestie qu'elles possédaient, espérons-le, n'avait pas jusqu'alors compensé, dans l'esprit de M. Foker, l'absence de qualités plus aimables qui manquaient à la plupart de ses parentes, et qu'il trouvait chez mesdemoiselles et mesdames du théâtre.

Sa mère, quoique bonne et tendre, n'amusait pas Harry ; ses cousines, filles de son oncle maternel le respectable comte de Rosherville, l'ennuyaient outre mesure. L'une était bas-bleu et géologue ; l'autre montait à cheval et fumait des cigares ; la troisième était excessivement portée pour le bas clergé et avait les idées les plus hétérodoxes en fait de religion : c'était du moins ce que prétendait la quatrième, qui était elle-même toute dévouée à la faction du haut clergé, faisait de la commode de sa chambre un autel, et jeûnait tous les vendredis de l'année. Il était très-difficile de décider Foker à faire une visite à leur manoir de Drummington. Il jurait qu'il aimait mieux aller au moulin de discipline que

de passer un jour dans cette résidence, dont les habitants ne l'aimaient guère.

Lord Erith, héritier de lord Rosherville, considérait son cousin comme un homme de bas étage, d'habitudes et de mœurs d'une vulgarité déplorables ; tandis que Foker, avec tout autant de raison, appelait Erith un fat et un lourdaud, le bonnet de nuit de la Chambre des communes, l'opprobre de son président et le plus triste des déclamateurs philanthropes.

Quant à Georges Robert, comte de Gravesend et de Rosherville, il ne pouvait oublier qu'un soir, où il avait daigné jouer au billard avec son neveu, ce jeune gentleman lui poussa sa queue dans les côtes en disant : « Ma foi ! vieux coq, j'ai vu plus d'un mauvais coup dans ma vie, mais jamais rien d'aussi mauvais que ce que vous venez de faire là. » Il acheva la partie avec une douceur angélique, car Harry était son hôte autant que son neveu ; mais il faillit avoir une attaque d'apoplexie pendant la nuit, et il garda la chambre jusqu'à ce que le jeune homme eût quitté Drummington pour retourner à Oxbridge, où l'intéressant Harry achevait alors son éducation. Ce fut un coup terrible pour le vénérable comte : jamais dans la famille on ne fit allusion à cette circonstance ; mais il évitait Foker toutes les fois que celui-ci venait chez lui à Londres ou à la campagne, et il pouvait à peine se résoudre à accueillir le jeune blasphémateur par un glacial : « Comment vous portez-vous ? » Toutefois, il ne voulut pas briser le cœur de sa sœur Agnès en bannissant Harry de la famille ; il ne se permit même pas de rompre avec M. Foker père, avec lequel il avait fait bien des opérations particulières, donnant, en échange des billets de banque de M. Foker, des autographes où la signature de l'illustre comte était précédée des lettres I O U.

Outre les quatre filles de lord Gravesend, dont les diverses qualités ont été énumérées il n'y a qu'un instant, le ciel avait envoyé au comte une cinquième fille, lady Anne Milton, qui, dès son plus tendre âge, avait été destinée à une position particulière. Il était convenu entre ses parents et sa tante que, lorsque M. Harry Foker aurait atteint l'âge convenable, lady Anne deviendrait sa femme. Elle avait été familiarisée avec cette idée quand elle portait encore des tabliers, et que Harry, le plus sale des petits garçons, revenait du collège, les yeux pochés, à Drummington, ou à Logwood, maison de campagne de son père, que lady Anne habitait souvent avec sa tante.

Les deux enfants ne manifestaient aucune velléité d'opposition à l'arrangement proposé par les parents. Lady Anne ne songeait pas plus à discuter l'ordre de son père, qu'Esther ne songea jadis à débattre les commandements d'Ahasvérus. L'héritier présomptif de la maison Foker était tout aussi obéissant, car le vieux gentleman lui avait dit : « Harry, nous sommes convenus, votre oncle et moi, que vous épouserez lady Anne quand vous aurez l'âge convenable. Elle n'aura pas de dot, mais elle est issue d'un noble sang, elle est jolie, et je vous ferai une belle position. Si vous refusez, vous n'aurez que le douaire de votre mère et deux cents livres sterling de rente tant que je vivrai. »

Harry savait que son père, quoique homme de peu de mots, tenait fermement ses promesses, et il acquiesça aussitôt aux ordres paternels.

« Ma foi ! répliqua-t-il, si Anne y consent, je dis comme elle. Elle n'est pas vilaine fille.

— Et elle a dans les veines le meilleur sang de l'Angleterre. monsieur ; le sang de votre mère, votre propre sang, monsieur, ajouta le brasseur. Il n'y a rien au-dessus de cela, monsieur.

— Eh bien, père, comme il vous plaira, dit Harry. Quand vous aurez besoin de moi, sonnez la cloche. Seulement il n'y a rien qui presse, et j'espère que vous nous donnerez du temps. Je voudrais me lancer un peu avant de me marier.

— Lancez-vous, Harry, répliqua ce bon père. Personne ne vous le défend, mon ami. »

C'est à peu près tout ce qui fut dit sur ce sujet, et M. Harry se livra aux plaisirs qui l'amusaient le plus. Il suspendit un petit portrait de sa cousine dans son cabinet, au milieu d'estampes françaises d'actrices et de danseuses célèbres, au milieu de chevaux de course et de modèles de voitures, œuvres d'art dont se composait sa galerie et qui flattaient le plus son goût. C'était un insignifiant petit portrait, représentant une simple figure ronde encadrée de longues boucles flottantes ; et il faut avouer qu'il faisait peu d'effet à côté de Mlle Petitot dansant sur l'arc-en-ciel, et de Mlle Redowa souriant en bottines rouges et en bonnet de lancier.

Comme elle était fiancée, lady Anne Milton n'allait pas dans le monde aussi fréquemment que ses sœurs. Elle restait souvent chez elle, dans la maison de Gaunt-Square à Londres, tandis que sa maman et ses sœurs sortaient. Les quatre demoiselles causaient et dansaient avec une foule d'hommes qui venaient et puis s'en allaient, et il courait sur leur compte cent bruits divers. Mais il n'y avait qu'une seule chose à dire d'Anne : elle était fiancée à

Harry Foker ; elle ne devait jamais penser à personne autre que lui. Ce n'était pas très-amusant, en vérité.

Donc, au moment où Foker s'éveilla, le lendemain du dîner de lady Clavering, l'image de Blanche le regardait avec un sourire enchanteur de ses yeux gris clair. L'air qu'elle avait chanté tintait encore dans ses oreilles : « Autour de ce lieu je rôde souvent, je rôde souvent. » Et le pauvre Foker se mit à le fredonner piteusement, assis sur son lit, ayant sur les jambes une couverture de soie cramoisie.

En face de lui, se voyait une estampe française représentant une dame turque surprise en compagnie de son amant grec par un vénérable Ottoman, mari de la dame. L'autre muraille était décorée d'une autre estampe française : un monsieur et une dame à cheval, se donnant des baisers, tandis que leur monture les emportait au triple galop. Tout autour de cette chaste chambre à coucher s'étalaient d'autres estampes françaises, soit portraits de nymphes de l'Opéra plus ou moins gazées, soit illustrations de romans célèbres. Peut-être s'y trouvait-il aussi un ou deux chefs-d'œuvre anglais, tels que miss Calverley dans son rôle favori de page en culotte collante, ou miss Rougemont en Vénus ; la valeur desdits chefs-d'œuvre étant augmentée par les signatures de ces demoiselles : Maria Calverley, Frédérique Rougemont, gravées en fac-similé au bas des portraits.

Tels étaient les tableaux qui faisaient les délices de l'honnête Harry Foker. Il n'était pas pire que nombre de ses voisins ; c'était un bon et jovial fainéant adonné aux plaisirs de la capitale ; et, si son appartement était un peu trop profusément décoré d'œuvres de l'art français, si la simple lady Agnès, sa maman, lorsqu'elle venait trouver son favori enveloppé des nuages odorants du lata-

kié, était souvent tout effarée à l'aspect des nouveautés appendues aux murs, il faut se rappeler qu'il était plus riche que la plupart des jeunes gens, et plus à même de satisfaire ses caprices.

Une lettre de miss Calverley, d'une écriture aussi irrégulière que son orthographe (on eût dit des pattes de mouche), et commençant par ces mots caressants : « Mon cher Hokey-pokey-fokey, » gisait sur sa table de nuit à côté de son lit, en compagnie de clefs, de souverains, de porte-cigares, et d'une branche de verveine que miss Amory lui avait donnée. Miss Calverley lui rappelait, par cette lettre, l'approche du jour où il devait payer, à la taverne de l'Éléphant et du Château, à Richmond, le dîner qu'il avait promis. Un coupon de loge pour le prochain bénéfice de miss Rougemont, et quelques billets pour la soirée de Ben-Budgeon, le Pépin du North-Lancashire (soirée qui devait avoir lieu chez Martin Faunce, à l'enseigne du Tricorne, dans Saint-Martin's-Lane, où Conkey Sam, Dick le cloutier, et Deadman, le champion du Worcestershire, devaient mettre leurs gants, et à laquelle étaient invités tous les amateurs de la bonne vieille boxe anglaise), se trouvaient également sur la table de M. Foker, à côté de son lit, au moment de son réveil, avec plusieurs autres indices révélateurs de ses occupations et de ses plaisirs.

Ah ! que tous ces plaisirs lui semblaient alors insipides ! Que lui importait Conkey Sam ou le champion du Worcestershire ? Que lui importaient ces estampes françaises, qui lui lançaient des œillades de toutes parts ? Que lui importaient toutes ces fameuses artistes tant applaudies ? Et cette Calverley, qui ne sait pas l'orthographe et qui l'appelle Hokey-pokey-fokey, peste soit de l'impudente ! L'idée d'avoir promis de dîner à la taverne de l'Éléphant et du Château, à Richmond, avec cette vieille femme

(elle avait trente-sept ans comme un jour), remplissait alors son âme de tristesse et de dégoût, au lieu du plaisir qu'il attendait hier encore de cette partie.

Quand la tendre maman revit son fils, ce matin-là, elle remarqua la pâleur de ses joues et la tristesse que dénotait toute sa personne.

« Pourquoi continuez-vous à jouer au billard chez ce mauvais Spratt ? demanda lady Agnès. Mon cher enfant, ce billard vous tuera, j'en suis sûre.

— Ce n'est pas le billard, répliqua Harry d'un air sombre.

— Alors c'est cette terrible Arrière-Cuisine, reprit lady Agnès. Savez-vous, Harry, que j'ai souvent eu envie d'écrire à l'hôtesse, pour la prier d'avoir l'obligeance de ne mettre que très-peu de vin dans votre négus, et de veiller à ce que vous mettiez votre châle avant de monter dans votre brougham.

— Écrivez-lui, madame. Mistress Cutts est une femme excellente et pleine d'attentions, dit Harry. Mais ce n'est pas l'Arrière-Cuisine non plus, » ajouta-t-il avec un lugubre soupir.

Comme lady Agnès ne refusait jamais rien à son fils et se prêtait avec la plus grande tendresse à tous ses caprices, elle en était récompensée par une parfaite confiance de la part du jeune Harry, qui ne songea jamais à lui faire un secret des lieux qu'il fréquentait. Au contraire, il lui rapportait un choix d'anecdotes des clubs et des salles de billard, que la simple lady goûtait quand elle ne les comprenait pas.

« Mon fils va chez M. Spratt, disait-elle à ses amies. Tous les jeunes gens vont chez Spratt, après le bal. C'est de rigueur, ma

chère ; et ils jouent au billard, comme on jouait au macao et aux dés dans le temps de M. Fox. Oui, mon cher père m'a souvent raconté qu'il restait levé jusqu'à neuf heures du matin chez Brookes avec M. Fox, que je me rappelle avoir vu à Drummington en gilet chamois et en culotte de satin noir, quand j'étais petite fille. Mon frère Erith ne jouait jamais étant jeune, et ne veillait pas tard ; il était d'une santé délicate. Mais il faut que mon fils fasse comme tout le monde, vous savez. Oui ; et il va souvent aussi en un lieu appelé l'Arrière-Cuisine, que fréquentent tous les hommes d'esprit et les auteurs ; ceux qu'on ne rencontre pas dans le monde, vous savez ; mais c'est un grand privilège et un grand plaisir pour Harry de se trouver dans leur société, et l'on y discute toutes les questions à l'ordre du jour. Mon père m'a dit souvent qu'il était de notre devoir d'encourager la littérature ; il espérait même recevoir le feu docteur Johnson à Drummington ; malheureusement le docteur Johnson mourut. Oui ; mais M. Sheridan y vint et y but énormément de vin. Tout le monde buvait énormément de vin dans ce temps-là ; et la note du marchand de vins de papa était dix fois aussi considérable que celle d'Erith, qui n'a pas de cave, et qui fait venir ses vins de chez Fortnum et Mason, au fur et à mesure de ses besoins.

— Nous avons eu hier, madame, un dîner extraordinairement bon, s'écria l'artificieux Harry. Ils font la soupe beaucoup mieux que chez nous. Moufflet persiste à mettre trop d'estragon partout. Le suprême de volaille était délicieux, tout ce qu'il y a de plus délicieux ; et, quant aux entremets sucrés, ils étaient bien au-dessus de ceux de Moufflet. Avez-vous goûté de cette plombière, madame, et de cette gelée au marasquin ? Elle était étourdissante, cette gelée au marasquin ! »

Lady Agnès convint de tout cela, comme de presque tous les sentiments exprimés par son fils, qui continua cette adroite conversation.

« Elle est fort jolie, cette maison des Clavering. Je suis sûr qu'on n'a pas regardé à la dépense pour la meubler. Et quelle magnifique argenterie, madame ! »

Lady Agnès donna son approbation à toutes ces propositions.

« Des gens fort aimables, ces Clavering.

— Hum ! fit lady Agnès.

— Je sais ce que vous voulez dire. Lady Clavering n'est pas précisément disteingaie, mais elle est très-bonne personne.

— Oh ! oui, très-bonne, dit la maman, qui était elle-même une très-bonne femme.

— Et sir Francis, il ne parle pas beaucoup en présence des dames ; mais après dîner, il est extraordinairement fort, madame ; c'est un homme très-aimable et très-instruit. Quand les inviterez-vous à dîner ? choisissez un jour très-prochain, madame. »

Et, ayant regardé dans le portefeuille de lady Agnès, M. Harry choisit un jour, distant de deux semaines (et cette quinzaine semblait un siècle au jeune gentleman), comme étant celui où les Clavering devaient venir dîner dans Grosvenor-Street.

L'obéissante lady Agnès écrivit les lettres d'invitation. Elle avait coutume de le faire sans consulter son mari, qui, ayant sa société et ses habitudes particulières, laissait sa femme libre de voir et de recevoir ses amis personnels.

Harry jeta les yeux sur la lettre ; mais il y avait une omission dont il ne fut pas satisfait.

« Vous n'avez pas invité miss… Comment l'appelez-vous ? … miss Emery, la fille de lady Clavering ?

— Ah ! cette petite créature ! s'écria lady Agnès. Non, Harry, je crois qu'il ne faut pas l'inviter.

— Il faut que nous invitions miss Amory, répliqua Foker. Je… je veux inviter Pendennis ; et… et il l'aime beaucoup. Ne trouvez-vous pas qu'elle chante très-bien, madame ?

— Je l'ai trouvée quelque peu hardie, et n'ai point écouté son chant. Il m'a semblé qu'elle ne chantait que pour vous et pour M. Pendennis. Mais je l'inviterai si vous le désirez, Harry. »

De sorte que le nom de miss Amory fut écrit à côté de celui de sa mère.

Ce tour de diplomatie étant triomphalement exécuté, Harry embrassa sa tendre mère avec la plus vive affection. Il se retira ensuite en son appartement, où il se coucha sur son ottomane pour rêver en silence, pour soupirer après le jour qui devait amener la belle miss Amory sous le toit paternel, et pour imaginer mille moyens de la revoir.

Àson retour de son grand voyage continental, M. Foker jeune avait ramené un valet polyglotte, qui remplaça Stoopid et consentit à servir à table son maître et la famille de celui-ci ; et il arrivait à son poste avec une chemise à devant de mousseline brodée, et tout resplendissant de boutons et de chaînes d'or. Cet homme, qui n'était d'aucun pays particulier et qui parlait également mal toutes les langues, se rendit utile d'une foule de manières à

M. Harry. Il lisait toute la correspondance du naïf jeune homme ; il connaissait les lieux qu'il fréquentait de préférence, et les adresses de ses amis, et il servait aux dîners que donnait le jeune gentleman.

Tandis que Harry, couché sur son sofa, après son entrevue avec sa maman, et vêtu d'une merveilleuse robe de chambre, fumait sa pipe dans un morne silence, Anatole remarqua sans doute que quelque chose troublait la gaieté de son maître ; mais il ne manifesta pas une sympathie qui eût été de mauvais goût dans l'agitation où se trouvait l'esprit de Harry.

Quand Harry commença de revêtir son costume de sortie du matin, il se montra très-difficile à contenter, particulièrement sévère et hargneux au sujet de sa toilette ; il essaya et rejeta avec une foule d'imprécations des pantalons à toutes sortes de raies, ou de carreaux et de toutes les couleurs ; toutes les bottes étaient mal cirées, toutes les chemises d'un modèle trop voyant. Il parfuma soigneusement, ce jour-là, son linge et sa personne ; et quel ne fut pas l'étonnement du valet, lorsque le jeune Harry lui dit, non sans avoir d'abord rougi et hésité :

« Anatole, ne m'avez-vous pas dit, quand je vous ai pris à mon service, hem ! que… que vous saviez… hem ! que vous saviez coiffer ?

— En effet, je sais coiffer, répondit le valet.

— Cherchy alors une paire de tongs, et curly-moi un pieu, » dit M. Foker d'un air d'indifférence.

Et le valet, se demandant si son maître était amoureux ou s'il allait faire une mascarade, sortit à la recherche des objets requis.

Il s'adressa d'abord au vieux sommelier, qui faisait les fonctions de valet de chambre de M. Foker père, sur la boule chauve duquel les fers n'eussent pas trouvé cent cheveux à saisir, et puis à la dame qui prenait soin des modestes boucles châtain de lady Agnès.

Pois, les fers trouvés, M. Anatole tordit si bien les cheveux de son jeune maître, que la tête de Harry parut aussi crépue que celle d'un nègre. Après quoi le jeune homme, s'étant habillé avec le plus grand soin et la plus grande magnificence, se disposa à sortir.

« À quelle heure faut-il que je fasse arriver le drag à la porte de miss Calverley, monsieur ? murmura le valet à l'oreille de son maître, au moment où celui-ci s'éloignait.

— Le ciel la confonde !... Remettez le dîner... impossible d'y aller, dit Foker. Et pourtant non, par le diable ! il faut que j'y aille. Poyntz et Rougemont, et une foule d'autres sont invités. Le drag à Pelbam-Corner à six heures, Anatole. »

Le drag n'était pas un des équipages appartenant à M. Foker ; on le prenait chez un loueur pour des parties de plaisir. Toutefois, Foker mit sa propre voiture en réquisition ce matin, et pour quoi faire ? Le lecteur ne le soupçonne-t-il pas ? Il se rendit dans Lamb-Court, quartier du Temple, en passant par la place Grosvenor (qui est, comme tout le monde le sait, exactement sur le chemin du Temple pour ceux qui partent de la rue Grosvenor), et il eut le plaisir de jeter un coup d'œil aux rideaux roses de la fenêtre de miss Amory. Après ce haut fait, il poussa jusqu'au logis de Pen.

Quel besoin avait-il de voir son cher ami Pen ? Pourquoi soupirait-il après lui ? Pourquoi croyait-il qu'il était nécessaire à son existence de voir Pen ce matin, lorsqu'il l'avait quitté la veille en parfaite santé ? Pen habitait Londres depuis deux ans, et, pendant ce temps, Foker n'était pas allé six fois chez lui. Qu'est-ce donc qui l'entraînait alors si violemment vers son logis ?

Ce que c'est ?… Si quelques jeunes personnes lisent cette page, je me bornerai à leur dire que, lorsqu'il leur arrivera un malheur pareil à celui qui, depuis douze heures, tracassait Harry Foker, elles s'intéresseront à des personnes pour lesquelles elles n'auraient pas donné six pence la veille, tandis que d'autres, qu'elles croyaient aimer, leur seront devenues insipides et désagréables. Alors votre chère Élisa et votre chère Maria de la veille, à qui vous écriviez des lettres et envoyiez des boucles de cheveux longues d'une aune, vous seront subitement aussi indifférentes que la plus stupide personne de votre connaissance ; tandis que vous commencerez à éprouver un si vif intérêt pour ses connaissances, à lui ! un si ardent désir de vous insinuer dans les bonnes grâces de sa maman ! une telle affection pour son cher vieux bonhomme de père ! S'il a l'habitude de faire des visites dans quelque maison, quelles avances ne ferez-vous pas pour y être admise aussi ? S'il a une sœur mariée, vous aimerez à passer de longues matinées chez elle. Vous fatiguerez votre domestique en envoyant à cette sœur des billets très-pressés deux ou trois fois par jour. Vous pleurerez si votre maman refuse d'aller voir trop souvent sa famille. Le seul des membres de cette famille qui vous inspirera peut-être de l'aversion, c'est son frère cadet, qui est à la maison pour les vacances et qui s'obstine à rester dans la chambre quand vous arrivez chez votre chère nouvelle amie, sa gentille plus jeune sœur.

Oui, quelque chose de pareil vous arrivera, mesdemoiselles ; ou du moins espérons-le. Il vous faudra passer par les chauds et les froids de cette aimable fièvre. Vos mères, si elles daignaient l'avouer, ont passé par là avant votre naissance. Votre cher papa était naturellement l'objet de cette passion ; pouvait-ce être un autre que lui ? Et ce que vous souffrez, vos frères le souffriront à leur tour… et à leur façon. Plus égoïstes que vous, plus impatients et plus entêtés que vous, ils se précipiteront au-devant de leur destinée, quand la fatale enchanteresse apparaîtra. Ou si cela ne vous arrive ni à vous ni à eux, que Dieu ait pitié de vous ! Comme disait le joueur en parlant de ses dés : aimer et gagner, c'est la meilleure chose ; aimer et perdre, c'est la meilleure après l'autre. On ne meurt pas de cette maladie ; ou, si l'on en meurt, on en meurt si peu ! Un cœur généreux blessé souffre et survit à sa blessure. Celui-là n'est pas un homme, celle-là n'est pas une femme, que l'amour ne vainc pas, ou qui ne vainc pas l'amour une fois dans sa vie.

Or donc, si vous demandez encore pourquoi Henry Foker, esquire, avait une telle hâte de voir Arthur Pendennis, et éprouvait soudainement tant d'estime pour lui, nous ne ferons pas difficulté de vous dire que c'était parce que Pen était devenu réellement précieux aux yeux de M. Foker ; parce que, si Pen n'était pas la rose, il avait du moins été près de cette odorante fleur d'amour. N'avait-il pas l'habitude de lui faire des visites à Londres ? ne demeurait-il pas à côté d'elle à la campagne ? ne savait-il pas tout ce qui concernait l'enchanteresse ?

Qu'eût dit lady Anne Milton, cousine et prétendue de M. Foker, je le demande, si elle avait su tout ce qui se passait dans le cœur de ce facétieux petit gentleman ?

Hélas ! lorsque Foker atteignit Lamb-Court, laissant sa voiture à l'admiration des petits clercs errants sous le passage voûté qui mène dans Flag-Court, d'où l'on sort par Upper-Temple-Lane, il trouva bien Warrington à la maison, mais Pen était absent. Pen était allé à l'imprimerie corriger ses épreuves.

« Accepterez-vous une pipe, et faut-il que la femme de ménage aille chercher de la bière à la taverne du Coq ? » demanda Warrington à Foker, en remarquant avec une agréable surprise la splendide toilette de ce jeune aristocrate, parfumé et chaussé de bottes éclatantes.

Mais Foker n'avait pas le moins du monde envie de bière ni de tabac. Il était venu pour affaire très-pressée. Il courut aux bureaux de la Gazette de Pall-Mall, résolu à trouver Pen.

Pen n'y était déjà plus.

Foker le cherchait, afin d'aller avec lui rendre visite à lady Clavering. Foker sortit inconsolable, et passa une heure ou deux mourant d'ennui au club.

Quand l'heure fut venue de faire sa visite, il se dit qu'il serait convenable et poli de pousser jusqu'à la place Grosvenor pour déposer sa carte chez lady Clavering. Il n'eut pas le courage de demander à la voir, lorsque la porte s'ouvrit, et il se contenta de remettre à Jeames deux cartes sur lesquelles était gravé le nom de M. Henry Foker. Il les lui remit en proie à une douleur qui lui ôtait l'usage de la parole.

Jeames reçut les cartes en inclinant sa tête poudrée.

Les portes vernies se fermèrent sur Foker. L'objet aimé, quoique si près, était aussi loin de lui que jamais. Il crut entendre

les sons d'un piano et d'une voix de sirène, venant du salon pardessus les géraniums qui garnissaient le balcon. Il se fût volontiers arrêté pour écouter, mais cela ne se pouvait pas.

« Allez chez Tattersall, dit-il au groom d'une voix suffoquée par l'émotion ; et amenez-moi mon poney, » ajouta-t-il au moment où cet homme s'éloignait rapidement.

Le sort parut enfin vouloir favoriser Foker : car cette magnifique barouche de lady Clavering, que nous avons bien imparfaitement décrite en un chapitre précédent, arriva à la porte de cette dame, juste au moment où Harry montait le poney, qui était toujours sellé pour lui. Il enfourcha le fougueux animal et rôda aux environs de l'entrée de Green-Park, ayant soin de ne pas perdre de vue la voiture, jusqu'à ce qu'il y vît entrer lady Clavering, et avec elle… miss Amory : car ce corps d'ange, vêtu d'une sorte de gaze fine comme une toile d'araignée, avec un chapeau rose et un parasol bleu de ciel, ne pouvait appartenir qu'à l'enchanteresse.

L'équipage transporta les belles dames chez Mme Rigodon, marchande de bonnets et de dentelles, chez mistress Wolsey, marchande de laine de Berlin, et qui sait en combien d'autres rendez-vous du commerce d'articles pour femmes ? Puis elles allèrent prendre des glaces chez Hunter, car lady Clavering aimait le faste jusque dans ses plaisirs. Non-seulement elle sortait dans le plus brillant équipage qui fût à Londres, mais il fallait encore que le public l'y remarquât. C'est pourquoi elle alla s'asseoir au soleil devant la porte de Hunter et y consomma une énorme glace rose ; et cela dura si longtemps que Foker, sur son poney, et la jaquette rouge qui l'accompagnait, faillirent se lasser de louvoyer, en attendant qu'il plût à cette dame en chapeau blanc à plumes jaunes de remonter en voiture.

Enfin elle se dirigea vers le parc, et le rapide Foker se précipita en avant. Pour quoi faire ? Pour obtenir un signe de reconnaissance de miss Amory et de sa mère ; pour se croiser cinq ou six fois avec elles durant la promenade ; pour les regarder et leur lancer des œillades de l'autre côté du fossé où s'assemblent les cavaliers quand l'orchestre joue dans les jardins de Kensington.

Que sert de regarder une femme en chapeau rose, quand on est séparé d'elle par un fossé ? Quel bien peut-on tirer d'un salut de tête, je vous le demande ? N'est-il pas étrange que les hommes se contentent de pareils plaisirs ? ou, s'ils ne s'en contentent pas, qu'ils les recherchent avec tant d'empressement ?

Harry, si abondant d'ordinaire dans les conversations, n'échangea pas, ce jour-là, une seule parole avec son enchanteresse. Il la regarda, muet, s'en retourner à sa voiture, et s'éloigner au milieu des saluts quelque peu ironiques des jeunes gens qui se trouvaient dans le parc.

L'un disait que la veuve indienne faisait filer rapidement les roupies paternelles ; l'autre, qu'elle aurait dû se brûler vive à la mort de son premier mari, et laisser son argent à sa fille. Un troisième demanda qui était Clavering ; et le vieux Tom Eales, qui connaissait tout le monde et ne laissait pas passer un jour sans aller au parc, monté sur son cheval gris, eut l'obligeance de répondre que Clavering avait hérité un domaine surchargé d'hypothèques, qu'il courait de diablement vilaines histoires sur ce qu'il avait fait étant jeune homme, qu'on disait qu'il avait un intérêt dans une maison de jeu, et que certainement il avait saigné du nez dans son régiment.

« Il joue encore ; il est presque tous les soirs dans un enfer, ajouta M. Eales.

— Cela me paraît vraisemblable depuis qu'il est marié, dit un mauvais plaisant.

— Il donne des dîners diablement bons, dit Foker, intervenant pour soutenir l'honneur de son hôte de la veille.

— Je gagerais… je gagerais qu'il n'invite pas Eales, reprit le plaisant. Eales, dites donc, est-ce que vous dînez chez Clavering… chez la Bégum ?

— Moi, dîner là ? s'écria M. Eales, qui eût dîné chez Belzébuth s'il eût été sûr d'une bonne cuisine, et qui, après dîner, eût peint son hôte plus noir que le sort ne l'a fait.

— Ce ne serait pas impossible, dites donc, quoique vous déchiriez ainsi l'amphitryon, continua le plaisant. On dit que ses dîners sont fort agréables. Clavering s'endort après le repas ; la Bégum se grise avec du kirsch, et la demoiselle chante des ballades aux jeunes gens. Elle chante bien, n'est-ce pas, Fo ?

— Ne raillez pas, dit Fo. Je vous dis, Poyntz, qu'elle chante comme une… comment les appelle-t-on ?… vous savez ce que je veux dire… comme une fille de la mer ; seulement ce n'est pas là leur nom.

— Je n'ai jamais entendu chanter de fille de la mer, répliqua M. Poyntz, le plaisant. Qui a jamais entendu une fille de la mer ? Eales, vous qui êtes un vieux bonhomme, en avez-vous entendu ?

— Ne faites pas de moi une buse, Poyntz, le diable vous emporte ! dit Foker en rougissant, et presque les larmes aux yeux.

Vous savez ce que je veux dire ; il s'agit de ces… créatures… dont parle Homère, vous savez ? Je n'ai jamais dit que je fusse un grand érudit.

— Et nul ne l'a jamais dit de vous, mon bon, » répliqua M. Poyntz.

Foker, donnant alors de l'éperon à son poney, descendit Rotten-Row au petit galop, l'esprit agité par diverses émotions, ambitions et mortifications. Il regrettait de n'avoir pas bien étudié au collège ; car il aurait voulu pouvoir enfoncer tous ces gaillards qui fréquentaient la société de sa belle, qui parlaient toutes sortes de langues, faisaient des vers et des dessins pour son album, et… et le reste.

« Que suis-je en comparaison d'elle ? se disait Foker. Elle est tout esprit, en vérité ; elle pourrait écrire des poèmes et composer de la musique aussi facilement que j'avalerais un verre de bière. La bière, Dieu me damne ! voilà la seule chose pour laquelle je suis fait, la bière ! Je suis un pauvre ignorant petit gueux, bon à rien que pour la bière de Foker sans mélange. J'ai mal employé ma jeunesse ; j'avais coutume de faire faire mes devoirs par mes camarades. Et quelles en sont à présent les conséquences ? Ô Harry Foker, quel maudit petit sot vous avez été ! »

En faisant ce triste soliloque, il était sorti, toujours galopant, de Rotten-Row, et était entré dans le parc, où il faillit renverser un grand vieux carrosse de famille, auquel il ne faisait pas attention, quand une joyeuse voix lui cria : « Harry, Harry ! »

Levant les yeux, il aperçut dans le carrosse en question sa tante, lady Rosherville, et deux de ses filles, dont l'une, celle qui l'avait appelé, était lady Anne, sa fiancée.

Harry recula, la figure pâle et l'air effrayé. Une vérité, à laquelle il n'avait pas songé ce jour-là, venait de lui traverser l'esprit. Son destin était là, là dans ce carrosse.

« Qu'est-ce qu'il y a, Harry ? pourquoi êtes-vous si pâle ? Vous avez trop fumé et trop veillé, méchant garçon, » dit lady Anne.

Foker dit : « Comment va, tante ? Comment va, Anne ? » d'un air troublé ; marmotta quelques mots au sujet d'une affaire pressante (il venait de voir, à l'horloge du parc, que sa société devait l'attendre depuis près d'une heure dans le drag,) et fit de la main un geste d'adieu.

Le petit homme et le petit cheval furent hors de vue en un instant ; le grand carrosse continua sa route. Nulle des personnes qui l'occupaient ne s'intéressait beaucoup à ce que faisait M. Harry, la comtesse étant toute à son épagneul, lady Lucy ayant les yeux et l'esprit appliqués à la lecture d'un volume de sermons, et lady Anne feuilletant un roman nouveau que les sœurs venaient de louer au cabinet de lecture.

(Note du traducteur.)

Tome 2 · 16

Le pauvre Foker trouvait que le dîner à Richmond était la plus triste partie de plaisir qui eût jamais coûté un rouleau de guinées à homme qui vive.

« Comment diable ai-je jamais pu aimer ces gens-là ? se demandait-il. J'aperçois la patte d'oie à l'œil de la Rougemont, et

ses joues sont couvertes d'une couche de fard aussi épaisse que celle d'un clown dans une pantomime… Quant à l'argot de cette Calverley, il est tout à fait dégoûtant. Je déteste l'argot dans la bouche d'une femme… Et le vieux Colchicum ! ce vieux Col qui arrive ici dans son brougham, dont les panneaux portent sa couronne, et qui s'assied, morbleu ! entre Mlle Coralie et sa mère ! C'est trop fort. Un pair d'Angleterre avec une écuyère de chez Franconi ! Ça ne peut pas aller ; par Jupiter ! ça ne peut pas aller. Je ne suis pas fier, moi, mais ça ne convient pas !

— Deux pence et un demi-penny pour vos pensées, Fokey ! » s'écria miss Rougemont en retirant son cigare d'entre ses lèvres, dont le vermillon venait de chez le marchand.

Elle venait d'apercevoir le jeune homme perdu dans ses réflexions, assis au haut bout de la table au milieu de glaces fondantes, de tranches d'ananas, de bouteilles vides et pleines, de fruits souillés de cendres de cigare, et des ruines d'un dessert sans plaisir pour lui.

« Est-ce que Foker pense jamais ? dit M. Poyntz d'une voix traînante. Foker, voilà une somme d'argent considérable offerte par une jolie capitaliste, assise à ce bout de la table, en échange des émanations présentes de votre précieuse et subtile intelligence, mon vieux !

— De quoi diable parle ce Poyntz ? demanda miss Calverley à son voisin. Je le déteste. C'est une vilaine bête avec son ricanement et son débit traînant.

— Quel drôle dé pétit homme qué cé pétit Fokére, milord ! dit Mlle Coralie dans son propre langage et avec le riche accent de la chaude Gascogne, où ses joues brunies et ses beaux yeux noirs

avaient pris leur éclat. Quel drôle dé pétit homme ! Il né semble pas aboir vingt ans.

— Je voudrais bien être à son âge, dit le vénérable Colchicum avec un soupir, en penchant sa figure pourpre vers un grand verre de bordeaux.

— C'te jeunesse ! Peuh ! je m'en fiche, répliqua Mme Brack, la maman de Coralie, en prenant une grosse prise dans la superbe tabatière d'or de lord Colchicum. Je n'aime que les hommes faits, moi. Comme milord. Coralie ! n'est-ce pas que tu n'aimes que les hommes faits, ma bichette ? »

Milord dit en grimaçant un sourire :

« Vous me flattez, madame Brack.

— Taisez-vous, maman, vous n'êtes qu'une bête, » s'écria Coralie avec un haussement de ses robustes épaules.

Àquoi milord répliqua qu'elle, du moins, ne flattait pas.

Puis il empocha sa tabatière, ne voulant pas que les doigts assez malpropres de Mme Black se plongeassent trop fréquemment dans son macouba.

Il n'est pas nécessaire de rapporter plus au long la conversation animée qui se tint durant le reste du banquet, et qui n'édifierait guère le lecteur. Pas n'est besoin non plus de dire que toutes les dames du corps de ballet ne ressemblent pas à miss Calverley, et que tous les pairs ne sont pas tels que cet illustre membre de leur ordre, le feu vicomte Colchicum tant regretté. Mais nous nous rappelons qu'il y en a eu qui aimaient la société des jeunes débauchés plus que la compagnie des hommes de leur âge et de

leur rang, et qui ont donné à la jeunesse le précieux avantage de leur expérience et de leur exemple. Il y a eu aussi des hommes fort respectables, qui blâmaient plutôt la publicité de ces orgies que les orgies elles-mêmes.

Je suis sûr, par exemple, que notre ami, le major Pendennis, se fût volontiers joint à nos roués, pourvu que la chose se passât en petit comité, et que des hommes tels que milord Steyne et milord Colchicum fussent de la partie.

« Il faut que les jeunes gens s'amusent, dit plus d'une fois ce digne tuteur à Pen. Je ne suis pas un de vos rigides moralistes, mais un vieil homme du monde, morbleu ! et je sais que, tant que le monde durera, les jeunes gens seront des jeunes gens. »

Et il y avait certains jeunes gens auxquels cet estimable philosophe accordait environ soixante-dix ans pour jeter leur premier feu ; mais c'étaient des hommes à la mode.

Ce soir-là, M. Foker ramena ses aimables convives dans le drag, depuis Richmond jusqu'à Brompton, leur demeure. Mais il fut tout sombre et rêveur durant ce petit voyage, n'écoutant pas les facéties des amies assises derrière lui et à côté de lui, et ne les égayant pas, comme d'ordinaire, par ses propres saillies.

Et lorsque ces dames descendirent à la porte de leur maison, en demandant à ce parfait cocher s'il n'avait pas envie de monter chez elles pour prendre quelque rafraîchissement, il refusa d'un air si mélancolique, qu'elles supposèrent qu'il avait eu quelque différend avec le gouverneur, comme elles appelaient le vieux Foker, ou qu'il lui était arrivé malheur. Mais il ne confia pas à ces personnes la cause de sa tristesse, et quitta Mmes Rougemont et Calverley sans faire attention aux avis de cette dernière, qui, pen-

chée, comme Jézabel, sur son balcon, l'appelait pour lui dire de donner bientôt un autre festin.

Il renvoya le drag sous la conduite d'un groom, et continua son chemin à pied, les mains dans ses poches, et perdu dans ses réflexions. Les étoiles et la lune, brillant tranquillement au ciel, contemplèrent ce soir-là M. Foker, comme à son tour il les contempla sentimentalement. Il alla regarder la maison de la place Grosvenor, et les fenêtres qu'il supposait être celles de la chambre de l'objet aimé. Il gémit et soupira d'une manière pitoyable et vraiment étonnante pour quiconque fut témoin de ce manège, comme le policeman X. Celui-ci rapporta aux gens de sir Francis Clavering, qui, perchés sur leur siège, se rafraîchissaient avec de la bière à la porte du cabaret voisin, après avoir ramené leur maîtresse du Théâtre-Français, qu'un autre individu avait rôdé ce soir aux abords de l'hôtel : un petit homme vêtu comme un fashionable.

Àpartir de ce jour, M. Foker, animé de cette audace, de cette perspicacité et de cette adresse qui n'appartiennent qu'aux amoureux, se mit à poursuivre miss Amory par toute la capitale. On était sûr de le voir partout où il pouvait la rencontrer. Si lady Clavering allait au Théâtre-Français, où elle avait sa loge, M. Foker s'y montrait dans une stalle, quoiqu'il ne fût pas de première force en fait de français, comme nous en avons eu la preuve. Il découvrait chez qui elle était invitée (peut-être Anatole connaissait-il le valet de chambre de sir Francis, et parvenait-il à jeter un coup d'œil sur le carnet de miss Clavering) ; et M. Foker faisait son apparition dans un grand nombre de ces soirées, à la surprise du monde et surtout de lady Agnès, sa mère, qu'il priait de se

faire inviter à des réunions pour lesquelles il avait jusqu'alors manifesté un suprême dédain.

Il disait à sa mère, aussi confiante que satisfaite, qu'il allait à ces soirées parce qu'il était bon qu'il vît le monde ; il lui disait qu'il allait au Théâtre-Français parce qu'il voulait se perfectionner dans cette langue, et qu'il n'y avait pas de leçon qui valût une comédie ou un vaudeville. Enfin, un soir que lady Agnès avait été tout étonnée de le voir se lever et danser, ce menteur de petit coquin l'assura, lorsqu'elle lui fit compliment de son élégance et de sa légèreté, qu'il avait appris à danser à Paris ; tandis qu'Anatole savait que son jeune maître allait passer secrètement quelques heures tous les matins à une académie de danse située dans Brewer-Street. Le Casino d'aujourd'hui n'était pas inventé, ou languissait encore dans son enfance ; et les gentlemen de l'époque de M. Foker n'avaient pas, pour apprendre à danser, les mêmes facilités que les jeunes gens d'à présent.

Le vieux Pendennis se dispensait rarement d'aller à l'église. Il considérait que c'était le devoir d'un gentleman de patronner l'institution du culte public, et qu'il était parfaitement convenable de se montrer à l'église le dimanche.

Il arriva un jour qu'il s'y rendit avec Arthur. Celui-ci, qui était alors en grande faveur auprès de son oncle, avait déjeuné chez le major ; et, en sortant de Bury-Street, ils traversèrent le parc et entrèrent dans une église peu éloignée de Belgrave-Square. Il y avait ce jour-là un sermon de charité à Saint-James, qui était la paroisse du vieux Pendennis. Le major le savait, car il avait vu les affiches collées sous le porche, et, comme il était fort économe de son argent, il est à supposer que c'est la quête qui lui fit choisir

une autre église. D'ailleurs, il avait certains projets pour Pen et pour lui-même.

« Nous irons à l'église de l'autre côté du parc, et nous demanderons ensuite aux Clavering qu'ils nous donnent à goûter sans cérémonie. Parbleu ! lady Clavering est enchantée qu'on lui demande à goûter ; elle est extraordinairement aimable et prodigieusement hospitalière.

— Je les ai rencontrées à dîner chez lady Agnès Foker la semaine dernière, dit Pen, et la Bégum a été vraiment fort aimable. Elle l'était à la campagne, elle l'est partout. Mais je partage votre opinion au sujet de miss Amory ; une de vos opinions, devrais-je dire, mon oncle, car vous étiez en train d'en changer la dernière fois que nous avons parlé d'elle.

— Et que pensez-vous d'elle à présent ? demanda Pendennis le vieux.

— Je pense que c'est la plus maudite petite coquette qui soit à Londres, répliqua Pen en riant. Elle a fait une attaque formidable contre Harry Foker, assis à côté d'elle, et avec qui elle n'a pas cessé de bavarder, quoique je lui eusse donné le bras pour descendre à la salle à manger.

— Bah ! Henry Foker est fiancé à sa cousine, comme tout le monde le sait. Ce n'est pas un mauvais coup que lady Rosherville a fait là. Je gagerais que le jeune homme, à la mort de son père (et la vie du vieux M. Foker est diablement compromise ; vous savez qu'il a eu une attaque chez Arthur l'année passée), je gagerais, dis-je, que le jeune homme n'aura pas moins de quatorze mille livres sterling de rente de la brasserie, sans compter Logwood ni leur domaine du Norfolk. Je ne suis pas fier, moi, Pen.

Assurément j'aime un homme de naissance ; mais, le diable m'emporte ! j'aime aussi une brasserie qui vous rapporte quatorze mille livres par an. Hein, Pen ? Ha, ha, ha, l'homme qui empoche cette rente-là est mon homme, à moi. Et je vous recommande, maintenant que vous êtes lancé dans le monde, de vous attacher à des gaillards de cette espèce, à des gaillards qui ont un enjeu dans le pays, morbleu !

— Foker s'attache à moi, mon oncle, dit Pen. Il est venu plusieurs fois chez moi dans ces derniers temps. Il m'a invité à dîner. Nous sommes presque aussi grands amis que dans notre jeunesse ; et il ne cesse de parler de Blanche Amory depuis le matin jusqu'au soir. Je suis sûr qu'il est épris d'elle.

— Je suis sûr qu'il est fiancé à sa cousine, et qu'on le forcera de rester fidèle à cet engagement, répliqua le major. Les mariages sont des affaires d'État dans cette famille. Lady Agnès a été forcée par le feu lord d'épouser le vieux Foker, quoiqu'il fût de notoriété publique qu'elle aimait son cousin, qui fut tué plus tard à Albufera et qui lui avait sauvé la vie en la retirant du lac de Drummington. Je me rappelle que lady Agnès était excessivement jolie. Mais que fit-elle ?... naturellement elle épousa l'homme choisi par son père. M. Foker n'a-t-il pas été député de Drummington jusqu'au bill de réforme ? Et il payait diablement bien son siège, allez ! Vous pouvez être convaincu de ceci, Arthur : c'est que Foker le vieux, qui est un parvenu et qui, comme tous les parvenus, aime les hommes haut placés, a des vues ambitieuses pour son fils et pour lui-même, et que votre ami Harry sera forcé de faire la volonté de son père. Le bon Dieu vous bénisse ! j'ai vu cent cas d'amour chez les jeunes personnes de l'un et de l'autre sexe ; eh ! maître Arthur, pour qui me prenez-

vous ? On frappe du pied, monsieur ; on résiste, on fait le diable et tout ce qui s'ensuit ; mais on finit par entendre raison, morbleu !

— Blanche est une fille dangereuse, mon oncle. J'ai moi-même été amoureux d'elle, et la chose était même fort avancée déjà… mais il y a des années de cela.

— En vérité ? Où en était la chose ? Vous payait-elle de retour ? » demanda le major en regardant Pen avec intérêt.

Pen répondit en riant qu'il y avait eu un temps où il s'était cru fort avant dans les bonnes grâces de miss Amory.

« Mais elle déplaisait à ma mère, et l'affaire en resta là, » ajouta-t-il.

Pen ne crut pas devoir raconter à son oncle tous les détails de la cour qu'il avait faite à la jeune personne.

« On pourrait chercher mieux et trouver pis, Arthur, dit le major en lançant à son neveu un singulier coup d'œil.

— Sa naissance, oncle. Elle a eu pour père un petit aide de marine, dit-on ; et puis elle n'a pas assez d'argent, objecta Pen d'un air de dandy. Qu'est-ce que dix mille livres sterling et une fille élevée comme elle ?

— Vous vous servez de mes propres paroles, et c'est fort bien. Mais je vous dis en confidence, Pen, et je vous en donne ma parole d'honneur, remarquez-le bien, que je crois qu'elle aura diablement plus que dix mille livres. Et d'après ce que j'ai vu et… entendu d'elle l'autre jour, je ne crains pas d'ajouter qu'elle est dia-

blement bien élevée et instruite, et qu'elle ferait une bonne femme pour un homme raisonnable.

— Que savez-vous de sa fortune ? demanda Pen en souriant. Vous semblez recevoir des renseignements sur tout le monde, et savoir tout ce qui se passe à Londres.

— Je sais un petit nombre de choses, monsieur, et je ne dis pas tout ce que je sais. Prenez note de cela, répliqua l'oncle. Quant à cette charmante miss Amory, car elle est charmante, morbleu ! si je la voyais mistress Arthur Pendennis, je n'en serais ni fâché ni surpris, ma foi ! Et si dix mille livres sterling ne vous suffisent pas, que diriez-vous, monsieur mon neveu, de trente, ou de quarante, ou de cinquante mille ? »

Et le major continuait de regarder Pen d'un air malin.

« Eh bien, oncle, dit Pen à son homonyme et parrain, faites d'elle mistress Arthur Pendennis. Cela vous est aussi facile qu'à moi.

— Peuh ! vous vous moquez de moi, monsieur, répliqua l'autre avec un peu d'humeur ; et vous ne devriez pas rire si près de la porte d'une église. Nous voici à Saint-Benoît. On dit que M. Oriel prêche admirablement. »

Les cloches sonnaient, le peuple entrait en foule dans la jolie église ; les équipages de ce quartier aristocratique répandaient sur le parvis leurs belles cargaisons de dévotes, en compagnie desquelles Pen et son oncle, ayant terminé leur édifiante conversation, pénétrèrent dans le temple.

Je ne sais pas si les autres apportent leurs affaires temporelles jusque sous le porche de l'église. Arthur, qui, par sentiment et

par habitude, était toujours plus que respectueux dans un lieu consacré au culte, songea peut-être à l'inconvenance de leurs discours, tandis que le vieux gentleman à côté de lui n'avait pas le moindre sentiment de cette inconvenance. Son chapeau était bien brossé, sa perruque bien arrangée, sa cravate parfaitement nouée. Il regardait, il est vrai, toute l'assistance : les têtes chauves et les chapeaux de femme, les fleurs et les plumes ; mais si modestement qu'à peine levait-il les yeux de dessus son livre… de dessus son livre qu'il ne pouvait lire sans lunettes.

Pour ce qui est de la gravité de Pen, elle fut rudement mise à l'épreuve quand, ayant par hasard jeté les yeux sur les bancs où étaient réunis les domestiques, il aperçut, à côté d'un grave laquais vêtu de peluche, Henry Foker, esquire, qui avait découvert ce lieu de dévotion. Suivant la direction du regard de Harry, qui s'écartait beaucoup de son livre, Pen reconnut qu'il s'arrêtait sur deux chapeaux, l'un jaune et l'autre rose, et que ces chapeaux coiffaient les têtes de lady Clavering et de Blanche Amory.

Si l'oncle de Pen n'est pas le seul homme qui ait causé de ses affaires temporelles jusqu'à la porte de l'église, le pauvre Harry Foker est-il le seul qui ait apporté son amour temporel jusque dans la nef ?

Quand les fidèles se dispersèrent à la fin du service, Foker sortit un des premiers ; mais Pen ne tarda pas à le rejoindre tandis qu'il errait autour de l'entrée. Il ne voulait pas s'éloigner avant que la barouche de milady, conduite par le cocher en perruque, eût emporté la Bégum et sa fille.

Lorsque ces deux dames sortirent, elles trouvèrent ensemble les Pendennis, oncle et neveu, et Harry Foker, esquire, suçant le

manche recourbé de sa canne, debout tous trois au soleil. Les voir et les inviter à goûter, ce fut une seule et même chose pour la bonne dame. Elle pria donc les trois gentlemen de venir sur-le-champ s'asseoir au luncheon de la famille.

Blanche aussi fut particulièrement gracieuse.

« Oh ! venez, je vous en prie, si vous n'êtes pas un trop grand personnage, dit-elle à Arthur. Il faut absolument que je vous parle de… mais nous ne pouvons pas dire ici de quoi, vous savez. Cela exciterait l'indignation de M. Oriel. »

Et la jeune dévote s'élança dans la voiture après sa maman.

« Je n'en ai pas sauté un mot. C'est adorable, ajouta-t-elle s'adressant toujours à Pen.

— Je sais bien qui est adorable, répliqua M. Arthur avec un salut tant soit peu impertinent.

— De quoi parlez-vous ? demanda M. Foker, assez intrigué.

— Je suppose que miss Clavering parle de Walter Lorraine, dit le major d'un air fin, en clignant de l'œil à Pen.

Je le suppose aussi, mon oncle. Il y a une fameuse revue dans le Pall-Mall ce matin. Mais c'est Warrington qui l'a faite, et je ne dois pas en être trop fier.

— Une revue dans Pall-Mall ?… Walter Lorraine ? De quoi diantre s'agit-il ? demanda Foker. Walter Lorraine est mort de la rougeole, le pauvre petit gueux, quand nous étions au collège de Greyfriars. Je me rappelle l'arrivée de sa mère.

— Vous n'êtes pas un homme lettré, Foker, dit Pen en riant et passant son bras sous celui de son ami. Il faut savoir que j'ai fait un roman, et que quelques journaux en ont dit beaucoup de bien. Peut-être ne lisez-vous pas les journaux du dimanche ?

— Je lis régulièrement le Bell's Life, mon vieux, » répondit M. Foker.

Cette réponse excita de nouveau le rire de Pen, et les trois gentlemen se rendirent de fort bonne humeur à la maison de lady Clavering.

Le sujet du roman fut repris, après le luncheon, par miss Amory, qui aimait vraiment les poètes et les gens de lettres, si toutefois on peut dire qu'elle aimât quelque chose, et qui était sincèrement artiste par le sentiment.

« Certains passages du livre m'ont fait pleurer, positivement pleurer, » dit-elle.

Pen repartit avec un peu de fatuité :

« Je suis heureux de penser que j'ai eu une partie de vos larmes, miss Blanche. »

Et le major, qui n'avait pas lu plus de six pages du livre de Pen, prit son air béat et dit :

« Oui, il y a quelques passages qui sont très-touchants, prodigieusement touchants, et…

— Oh ! si cela vous fait pleurer, vous pouvez être bien sûrs que je ne le lirai pas, non, ma foi ! s'écria lady Amory.

— Taisez-vous, maman, » dit Blanche en haussant les épaules à la française.

Puis elle se mit à discourir sur le livre, sur les fragments de poésie qui s'y trouvaient, sur les deux héroïnes, Léonore et Néæra, sur les deux héros, Walter Lorraine et le jeune duc son rival.

« Quelle bonne compagnie vous avez introduite dans votre œuvre, et quel ton ! dit malicieusement la demoiselle. Combien d'années de votre vie avez-vous passées à la cour ? Êtes-vous fils d'un premier ministre, monsieur Arthur ? »

Pen se prit à rire.

« Il n'en coûte pas plus à un romancier pour créer un duc que pour faire un baronnet, dit-il. Faut-il vous avouer un secret, miss Amory ? j'ai donné de l'avancement à mes personnages pour me rendre aux désirs de l'éditeur. Le jeune duc n'était qu'un jeune baron, quand j'écrivais mon roman ; son perfide ami le vicomte n'était qu'un simple bourgeois, et ainsi de suite pour tous les personnages de l'histoire.

— Quel méchant, satirique et mordant jeune homme vous êtes devenu ! Comme vous voilà formé ! reprit la demoiselle. Comme vous êtes différent de l'Arthur Pendennis que j'ai connu à la campagne !... Ah !... et pourtant je crois que j'aime mieux l'Arthur Pendennis de la campagne ! » ajouta-t-elle en lui permettant de plonger dans ses deux yeux.

Car elle leva sur lui ses yeux éloquents, puis abaissa modestement ses regards sur le tapis, de manière à montrer à leur plus grand avantage ses grandes paupières bistrées et frangées de longs cils.

Naturellement Pen protesta qu'il n'avait pas changé du tout, à quoi la demoiselle répliqua par un tendre soupir.

Puis, pensant qu'elle en avait fait assez pour rendre Arthur heureux ou malheureux (selon la disposition de son esprit), elle se mit à cajoler son compagnon, M. Harry Foker, qui, durant cette conversation littéraire, était resté muet à sucer le manche de sa canne et à regretter de n'être pas un gaillard aussi instruit que Pen.

Si le major, en informant miss Amory (à côté de laquelle il était assis à table) de l'engagement de M. Harry avec sa cousine lady Anne Milton, crut empêcher ainsi Blanche d'avoir des attentions pour le jeune héritier de la brasserie de Foker, il se méprit complètement. Elle ne devint que plus gracieuse pour Foker ; elle le loua, lui et tout ce qui lui appartenait ; elle loua sa maman ; elle loua le poney qu'il montait au parc ; elle loua les jolies breloques ou patraques que le jeune gentleman portait attachées à sa chaîne de montre, et cette chère petite mignonne de canne, et ces délicieuses petites têtes de singe à yeux de rubis qui ornaient la chemise de Harry et servaient de boutons à son gilet.

Et quand elle eut loué et cajolé le faible jeune homme, au point de le faire rougir et frémir de plaisir, quand Pen commença de penser qu'elle était allée bien assez loin, elle prit un autre sujet.

« Je crains que M. Foker ne soit un triste jeune homme, dit-elle en se tournant vers Pen.

— Il n'en a pas l'air, répliqua Pen avec un ris moqueur.

— Je veux dire que nous avons appris de tristes choses sur son compte. N'est-ce pas, maman ? Que nous disait M. Poyntz, l'autre jour, au sujet de cette partie de plaisir à Richmond ?… Oh ! le vilain homme que vous faites ! »

Mais voyant que la physionomie de Harry exprimait un grand effroi, tandis que Pen semblait fort amusé, elle s'adressa à celui-ci et dit :

« Je crois que vous êtes tout aussi mauvais ; je crois que vous eussiez bien voulu être de la partie, n'est-ce pas ? Je suis sûre que si… Oui ; eh bien, moi de même.

— Seigneur Dieu ! Blanche ! s'écria la maman.

— Ma foi, oui, j'aurais voulu en être. Je n'ai jamais de ma vie vu d'actrice. Je donnerais tout pour en connaître une, car j'adore le talent. Et j'adore Richmond, et j'adore Greenwich ; c'est la vérité, et je voudrais bien y aller.

— Pourquoi nous trois, qui sommes garçons, s'écria galamment le major, à la grande surprise de son neveu, n'inviterions-nous pas ces dames à nous faire l'honneur de nous accompagner à Greenwich ? Est-ce que lady Clavering nous fera jouir toujours de son hospitalité, sans que jamais nous la payions de retour ? Parlez donc, jeunes gens ! Eh morbleu ! voilà mon neveu qui a les poches pleines d'argent, oui, morbleu ! les poches pleines ; et M. Foker, qui, dit-on, a une très-belle fortune… Comment se porte votre aimable cousine, lady Anne, monsieur Foker ?… Voilà ces deux jeunes gens qui laissent la parole à un vieux bonhomme comme moi ! Lady Clavering, me ferez-vous l'honneur de venir avec moi ? miss Blanche ira avec Arthur, si toutefois elle n'a pas d'objection à cet arrangement.

— Oh ! délicieux ! s'écria Blanche.

— Je ne déteste pas un peu d'amusement, dit lady Clavering ; et nous choisirons un jour où sir Francis…

— Où sir Francis dînera dehors ; oui maman, ajouta la fille ; ce sera charmant. »

Et ce fut en effet un jour charmant. Le dîner fut commandé à Greenwich, et Foker, quoiqu'il n'eût pas invité miss Amory, trouva quelques délicieuses occasions de causer avec elle durant le repas, et ensuite sur le balcon de leur chambre à l'hôtel, et encore pendant le retour à Londres dans la barouche de lady Clavering.

Pen fit la route avec son oncle dans le brougham de sir Hugh Trumpington, que le major emprunta pour cette partie.

« Je suis un vieux soldat, morbleu ! dit-il, et j'ai appris dans ma jeunesse à me donner mes aises. »

Et, en sa qualité de vieux soldat, il laissa les deux jeunes gens payer le dîner à eux deux. En retournant à Londres dans le brougham, il ne cessa de railler Pen sur l'évidente partialité que lui témoignait miss Amory ; il loua la bonne mine, la gaieté et l'esprit de la demoiselle, et il dit encore une fois en confidence à Pen qu'elle serait diablement plus riche qu'on ne pensait.

Tome 2 · 17

Il a été dit, dans un précédent chapitre, que M. Pen, durant son séjour à Fairoaks, après son échec à Oxbridge, s'était occupé de

diverses compositions littéraires, et que, entre autres œuvres, il avait écrit la plus grande partie d'un roman.

Ce livre, né sous l'influence des embarras pécuniaires et des chagrins amoureux dont sa jeunesse avait été troublée, était d'un genre très-sombre, très-violent et très-passionné. Le désespoir de Byron, l'abattement de Werther, l'amertume moqueuse du Méphistophélès de Faust, étaient reproduits et développés dans le caractère du héros : car notre jeune homme venait d'apprendre l'allemand, et il s'était mis à imiter, comme font presque tous les habiles de son âge, ses poètes et ses prosateurs favoris.

Dans les volumes jadis tant aimés et désormais si peu lus, il est des passages qui portent encore la marque du crayon qui les souligna. Des larmes mouillèrent peut-être les feuillets des livres, ou défigurèrent l'écriture du manuscrit, tandis que l'ardent jeune homme y retraçait ses pensées. Quand plus tard il reprit ces volumes, il n'avait plus le pouvoir ni le désir de répandre sur leurs pages cette première rosée d'autrefois, et son crayon ne s'empressait plus d'y inscrire ses témoignages d'approbation ; mais il se rappelait, en relisant les feuillets de son manuscrit, les sentiments qui l'avaient fait pleurer, et la douleur qui avait inspiré ces lignes à demi effacées.

Si l'on pouvait écrire l'histoire secrète des livres, et mettre en note les pensées et les intentions de l'auteur tout le long du roman, combien de volumes insipides deviendraient intéressants, et combien d'ennuyeuses histoires captiveraient le lecteur !

Maint sourire amer crispa les traits de Pen, quand il relut son roman et qu'il se rappela les circonstances et les sentiments qui lui avaient donné naissance. Certains passages lui parurent bien

pompeux, et certains autres bien faibles, où il avait cru exprimer la plénitude de son cœur. Cette page était imitée d'un auteur alors favori ; il le voyait clairement et l'avouait avec franchise, quoique dans ce temps-là il s'imaginât n'avoir suivi que sa propre inspiration. En méditant sur certains paragraphes, il se rappela la place et l'heure où il les avait écrits ; le fantôme du sentiment mort lui apparut pendant sa méditation, et il rougit à l'aspect de cette faible image. Et ces traces de larmes sur cette page, que signifiaient-elles ?

Lorsque, dans le désert, vous arrivez à un endroit où le sol a gardé l'empreinte des pieds des chameaux, et où l'on voit encore des traces d'herbes desséchées, vous savez qu'il y a eu là de l'eau. Ainsi l'herbe dans le cœur de Pen n'était plus verdoyante, et la source des larmes, fons lacrimarum, était tarie.

Il se servit un jour de cette similitude en causant avec Warrington, assis à fumer sa pipe, et les yeux sur son livre. Et Pen, gesticulant beaucoup selon sa coutume quand il était excité, jeta lourdement son manuscrit sur la table, de manière à faire résonner les tasses à thé et danser le lait bleu dans son pot.

Il avait, la veille, tiré le manuscrit d'une caisse longtemps oubliée, et contenant de vieilles vestes, de vieux cahiers d'Oxbridge, son vieux surplis, sa toque et sa robe d'étudiant, et divers autres souvenirs de jeunesse, du collège et de la maison paternelle.

Il s'était endormi en lisant son œuvre, car le commencement en était un peu ennuyeux, et il était rentré fatigué d'une soirée passée en ville.

« Par Jupiter ! dit Pen en jetant son manuscrit, quand je pense qu'il n'y a que quelques années que ces pages ont été écrites, je

rougis de ma mémoire. À l'époque où j'écrivais cela, je me croyais éternellement amoureux de cette petite coquette de miss Amory. Je faisais des vers pour elle et je les mettais dans le creux d'un arbre, avec cette dédicace : Amori.

— C'était un charmant petit jeu de mots, répliqua Warrington en lançant une bouffée de fumée. Amory, Amori. Cela annonçait une profonde érudition. Voyons donc un peu ce fatras. »

Il se leva de son fauteuil et saisit le manuscrit de Pen avec les pincettes dont il venait de se servir pour mettre un charbon dans sa pipe.

S'étant donc emparé du volume, il se mit à lire tout haut un passage des Pages du livre de la vie de Walter Lorraine.

« Aussi perfide que belle ! Insensible et séduisante ! Dérision de l'amour ! s'écria Walter en s'adressant à Léonore. Quel esprit méchant t'a envoyée pour me torturer ainsi ? Ô Léonore…

— Sautez ce passage, dit Pen en se précipitant vers le livre que, toutefois, son camarade ne lâcha pas. Au moins ne le lisez pas tout haut. Cela se rapporte à mon autre flamme, ma première… qui est actuellement lady Mirabel. Je l'ai vue hier soir chez lady Whiston. Elle m'a invité à une soirée chez elle et m'a dit qu'en notre qualité de vieux amis nous devrions nous voir plus souvent. Elle m'a vu bien des fois en ville, depuis deux ans, et elle n'avait jamais pensé à m'inviter. Mais voyant que Wenham me parlait, ainsi que M. Dubois, ce romancier français qui a une douzaine de décorations et qui pourrait passer pour un maréchal de France, elle a daigné m'inviter. Elle aura les Clavering le même soir. Ne sera-ce pas émouvant de se rencontrer avec ses deux flammes à la même table ?

— Deux flammes ?… dites deux tas de cendres éteintes, répliqua Warrington. Ces belles sont-elles toutes deux dans ce livre ?

— Toutes deux, ou du moins quelque chose qui leur ressemble. Léonore, qui épouse le duc, c'est la Fotheringay. J'ai fait le portrait du duc d'après Magnus Charters, avec qui j'étais à Oxford ; ça lui ressemble un peu ; et miss Amory est Néæra. Morbleu ! Warrington, que j'aimais cette première femme ! Je songeais à elle en rentrant de chez lady Whiston. Il faisait clair de lune, et toutes les premières scènes de mon amour se représentèrent à moi comme si elles dataient d'hier. Si bien que, rentré chez moi, je tirai du fond de cette caisse l'histoire que j'avais écrite sur elle et sur l'autre, il y a trois ans. Savez-vous, tout exagéré que cela soit, qu'il s'y trouve du bon ? et, si Bungay ne veut pas l'éditer, je crois que Bacon s'en arrangera.

— Voilà bien les poètes ! dit Warrington. Ils deviennent amoureux, ils plantent là leurs maîtresses ou sont quittés par elles, ils souffrent, et crient bien haut qu'ils souffrent plus que les autres mortels. Puis, quand ils ont fait assez d'expérience de l'amour, ils racontent leurs sentiments et leurs émotions dans un livre, et portent le livre au marché. Tous les poètes sont des blagueurs, tous les gens de lettres sont des blagueurs ; dès qu'un homme se met à vendre ses sentiments pour de l'argent, c'est un blagueur. Qu'un poète ait mal à l'estomac parce qu'il a trop bien dîné, il se met à beugler Aï Aï plus fort que Prométhée.

— Je suppose qu'un poète a plus de sensibilité qu'un autre homme, répliqua Pen avec une certaine vivacité. C'est ce qui le fait poète. Je suppose qu'il voit et sent plus vivement ; c'est ce qui le fait parler de ce qu'il sent et de ce qu'il voit. Vous parlez assez vivement dans vos articles de journal, quand vous découvrez un

faux raisonnement chez un adversaire, ou un charlatan dans le parlement. Paley, qui ne se soucie de rien autre au monde, parlera une heure durant sur une question de droit. Donnez à autrui le privilège que vous prenez vous-même, et le libre usage de ses facultés, et laissez-le être ce que la nature l'a fait. Pourquoi ne vendrait-on pas ses pensées sur l'amour aussi bien que vous vendez vos idées politiques, ou que Paley vend son savoir en jurisprudence ? Tout cela est affaire d'expérience et de pratique. Ce n'est pas l'argent qui vous fait apercevoir un sophisme ; ce n'est pas l'argent qui fait discuter à Paley un point de droit : c'est une aptitude naturelle ou acquise pour cette espèce de vérité. Un poète écrit ses pensées et ses expériences sur le papier, comme un peintre transporte un paysage ou une figure sur la toile, c'est-à-dire de son mieux et selon son talent particulier. Si jamais je crois avoir ce qu'il faut pour faire un poème épique, par Jupiter ! je me mettrai à l'œuvre. Si je sens que je ne suis bon qu'à dire un mot pour rire ou à raconter une histoire, eh bien ! je me bornerai là.

— Ce n'est pas mal parlé, cela, jeune homme, dit Warrington ; mais ça n'empêche pas que tous les poètes ne soient des blagueurs.

— Quoi ! Homère, Eschyle, Shakspeare et tous les autres ?

— Il ne faut pas prononcer ces grands noms dans une même phrase avec vos noms à vous, pygmées. Il y a hommes et hommes, monsieur.

— Eh bien, Shakspeare était un homme qui écrivait pour de l'argent, tout comme vous et moi.

— Peste soit de l'impudent ! » s'écria Warrington en reprenant sa pipe et son manuscrit.

Il n'y avait donc pas à douter que ce document ne contînt une grande partie des expériences ou des épreuves de Pen. Les Pages du livre de la vie de Walter Lorraine n'auraient jamais été écrites, si Arthur Pendennis n'avait pas été le fou et l'amoureux que nous savons. Mais comme la présente biographie nous a déjà fait connaître cette partie de sa vie, nous n'aurons pas besoin d'extraire de longs passages du roman de Walter Lorraine, dans lequel le jeune gentleman avait raconté de son existence ce qu'il pensait devoir intéresser le lecteur, ou ce qui convenait le plus aux besoins de son histoire.

Et, quoique M. Pen l'eût gardée dans sa malle pendant presque la moitié du temps que, suivant le précepte d'Horace, il faut laisser à une œuvre d'art pour mûrir (soit dit en passant, c'est là un précepte dont il est permis de révoquer en doute la sagesse) ; cependant il ne l'avait pas enterrée pour qu'elle s'améliorât, mais seulement parce qu'il ne savait pas d'autre place où la mettre, et qu'il n'avait aucun désir particulier de la revoir.

Un homme qui veut laisser un ouvrage dix ans au fond d'un tiroir, avant de l'offrir au public ou de le juger lui-même avec un esprit plus mûr, doit être bien sûr d'abord de la force originelle et de la durabilité de son livre. Autrement, en le retirant de sa crypte, il pourrait trouver que, semblable au petit vin, il a perdu ce qu'il avait de bouquet et est devenu tout à fait fade. Il est des œuvres de toutes sortes de goûts et de saveurs, des œuvres fortes et des œuvres faibles, des œuvres qui gagnent en vieillissant et d'autres qui ne peuvent se conserver du tout, mais qui sont agréables au premier trait, où elles rafraîchissent et pétillent.

Pen n'avait jamais eu l'idée, même au temps de son imagination ardente et sans expérience, que l'histoire qu'il écrivait fût un

chef-d'œuvre, ni qu'il fût, lui, l'égal des grands auteurs auxquels il donnait son admiration. Lors donc qu'il relut son manuscrit, il en sentit vivement les défauts et en reconnut les mérites avec une parfaite modestie. « Ce n'est pas très-bon, se dit-il ; mais c'est aussi bon que la plupart des livres de ce genre qui remplissent les cabinets de lecture, et dont on parle pendant trois mois. »

En sa qualité de critique, il avait examiné plus d'un roman fashionable des auteurs populaires du jour, et il trouvait que son esprit valait le leur, et qu'il savait écrire l'anglais aussi bien que ces messieurs et que ces dames.

Quand il parcourut son livre, il eut le plaisir d'y rencontrer çà et là des passages pleins d'imagination et de vigueur, des traits de passion sincère et de sentiment, sinon de génie.

Tel fut aussi le verdict de Warrington, lorsque ce sévère critique, après une lecture d'une demi-heure, pendant laquelle il avait fumé deux pipes, ferma le livre de Pen en bâillant d'une façon prodigieuse.

« Il m'est impossible à présent de lire davantage de ce galimatias, dit-il ; mais il me semble qu'il y a du bon, Pen, mon enfant. Il y a là dedans une certaine verdeur, une fraîcheur qui me plaît. La fleur disparaît de la poésie quand le poète commence à se raser. Il vous est impossible plus tard de retrouver ce naturel et cette fleur sans art. Votre joue est pâle, flétrie par les longues soirées passées dans le monde ; vous êtes obligé de vous servir de fers à friser, d'huile de Macassar, et le diable sait de quoi encore, pour faire boucler vos favoris ; ils frisent divinement bien, et vous êtes tout à fait distingué ; mais, hélas ! Pen, le printemps valait bien mieux !

— Que diable mes favoris viennent-ils faire ici ? » demanda Pen.

Peut-être était-il piqué de l'allusion faite par Warrington à ces ornements que, s'il faut dire la vérité, notre jeune homme caressait, frisait, huilait et parfumait d'une assez absurde façon.

« Pensez-vous que nous puissions tirer parti de Walter Lorraine ? L'apporterons-nous aux éditeurs, ou bien en ferons-nous un auto-da-fé ?

— Je ne vois pas quel est l'avantage de l'incinération, répondit Warrington, quoique j'aie grande envie de le jeter au feu pour punir votre atroce hypocrisie et votre hâblerie. Le brûlerai-je tout de bon ? Vous faites beaucoup trop de cas de lui pour consentir à perdre un seul cheveu de sa tête.

— Vous croyez ? Eh bien, voilà ! » dit Pen.

Et Walter Lorraine, enlevé de dessus la table, fut jeté dans la cheminée.

Mais le feu ayant fait sa besogne, qui était de faire bouillir l'eau de la bouillotte pour le déjeuner du jeune homme, avait renoncé au travail pour ce jour-là et s'était éteint, comme Pen le savait très-bien.

Warrington, souriant dédaigneusement, s'arma de pincettes et retira le manuscrit du milieu des cendres inoffensives.

« Ô Pen ! s'écria-t-il, quel blagueur vous êtes, et, qui pis est, quel blagueur maladroit ! oui, monsieur. Je vous ai vu regarder si le feu était bien éteint avant de jeter Walter Lorraine dans la cheminée. Non, nous ne le brûlerons pas ; nous l'apporterons aux

Égyptiens pour le leur vendre. Nous l'échangerons contre de l'argent, contre de l'argent et de l'or, contre du bœuf et des liqueurs, contre du tabac et des vêtements. Ce jeune homme vaudra son prix au marché ; car il est avenant, quoique pas trop robuste. Mais nous l'engraisserons, nous le baignerons, nous lui friserons les cheveux, et nous le vendrons cent piastres à Bacon ou à Bungay. Ce fatras est assez vendable, et voici mon conseil. La prochaine fois que vous irez passer quelques jours à la maison, emportez Walter Lorraine dans votre sac de nuit, donnez-lui un air plus moderne, élaguez légèrement quelques passages trop naïfs, ajoutez un peu de comique, de gaieté, d'ironie, etc. ; puis nous l'apporterons au marché et nous le vendrons. Ce livre n'est pas une des merveilles du monde, mais il aura son petit succès.

— Le croyez-vous vraiment, Warrington ? demanda Pen enchanté ; car c'était un grand éloge dans la bouche de son cynique ami.

— Ô jeune Nicodème que vous êtes ! je crois qu'il a un rare mérite, répliqua Warrington d'une voix amicale, et vous le croyez aussi, monsieur. »

Et du manuscrit qu'il tenait à la main, il tapa en badinant sur la joue de Pen.

Cette partie de la figure de Pen rougit comme elle rougissait au temps de son adolescence. Il saisit la main de son ami et dit avec effusion :

« Merci, Warrington ! »

Puis il se retira avec son livre dans sa chambre, et passa la plus grande partie du jour sur son lit, à relire son œuvre. Il suivit le

conseil de Warrington, changea bien des choses et en ajouta beaucoup d'autres, jusqu'à ce qu'il eût enfin donné à Walter Lorraine la forme que lui connaît le respectable lecteur de romans.

Tandis qu'il s'occupait de ce travail, son bon ami Warrington inspira adroitement aux deux gentlemen qui lisaient pour MM. Bacon et Bungay, une grande curiosité au sujet de Walter Lorraine, et fit ressortir les mérites particuliers de son jeune auteur. C'était à l'époque où le roman intitulé le Fashionable avait la vogue parmi nous ; et Warrington ne manqua pas de faire remarquer que Pen était un homme de la première fashion, et qu'il recevait le meilleur accueil chez quelques-uns des plus grands personnages du pays. Il se servit du simple et bon Percy Popjoy pour influencer mistress Bungay, à qui il apprit que son ami Pendennis travaillait à un ouvrage des plus intéressants, un ouvrage qui ferait fureur à Londres, plein d'esprit, de génie, d'ironie, de pathétique et de toutes les bonnes qualités imaginables.

Nous avons déjà dit que Bungay était aussi ignare en fait de romans qu'en fait d'hébreu ou d'algèbre, et qu'il ne comprenait ni ne lisait aucun des livres qu'il payait et éditait. Mais il s'en rapportait à l'opinion de ses conseillers plus lettrés et à celle de mistress Bungay. Ce fut évidemment dans l'intention de faire une affaire commerciale qu'il invita de nouveau Pen et Warrington à dîner.

En apprenant que Bungay allait traiter, Bacon fut naturellement curieux et inquiet, et il désira surenchérir sur son rival. Y avait-il rien d'arrêté entre M. Pendennis et l'odieuse maison d'en face, au sujet du nouveau livre ? M. Hack, le lecteur, fut chargé de s'en informer, de voir s'il y avait moyen de s'entendre, et le résultat des démarches de ce diplomate fut qu'un beau matin Bacon

lui-même gravit l'escalier de Lamb-Court, jusqu'à la porte sur laquelle étaient peints les noms de M. Warrington et de M. Pendennis.

Il faut avouer que, pour un gentleman de la fashion (on faisait passer le pauvre Pen pour tel), l'appartement qu'il occupait avec son ami n'était pas très-élégant. Le tapis, déjà en mauvais état, avait achevé de s'user pendant ces deux années de vie en commun ; une odeur de tabac empestait constamment le salon ; Bacon trébucha contre les cuves de la buandière dans le corridor qu'il lui fallut traverser ; la veste de Warrington était aussi déchirée que de coutume aux coudes ; et la chaise que Bacon fut prié de prendre, quand il entra, s'écroula sous le poids de l'éditeur.

Warrington partit d'un éclat de rire, dit que Bacon avait attrapé la chaise cassée, et cria à Pen d'en chercher une solide dans sa chambre à coucher.

Puis, voyant que l'éditeur regardait tout autour de ce triste salon d'un air de profonde pitié et d'extrême surprise, il lui demanda s'il ne trouvait pas l'appartement très-élégant, et s'il n'avait pas envie de quelqu'un de ces meubles pour le salon de mistress Bacon.

Bacon savait que M. Warrington était un plaisant.

« Je n'ai jamais pu m'expliquer ce gaillard-là, disait-il un jour en parlant de Warrington ; l'on ne sait jamais s'il parle sérieusement ou s'il ne veut que vous faire rire. »

Il est fort possible que M. Bacon eût classé les deux gentlemen dans la catégorie des imposteurs, s'il ne se fût trouvé sur la table certaines lettres d'invitation que le facteur de la poste avait ap-

portées à Pen ce matin, et qui venaient de très-hauts personnages chez qui notre jeune homme était reçu.

Bacon, y ayant jeté un coup d'œil, vit que la marquise de Steyne serait chez elle à jour fixe pour M. Arthur Pendennis, et qu'une autre dame du beau monde l'invitait à venir danser un soir chez elle.

Warrington s'aperçut que l'éditeur regardait ces documents avec admiration,

« Ah ! dit-il d'un air de simplicité, Pendennis est un des plus affables jeunes gens que j'aie jamais connus, monsieur Bacon. Vous voyez en lui un gaillard qui dîne chez tous les grands personnages de Londres, et qui, pourtant, ne dédaigne pas de manger une côtelette de mouton avec vous et moi. Il n'y a rien qui égale l'affabilité du vieux gentleman anglais.

— Non, vraiment, il n'y a rien qui l'égale, répliqua M. Bacon.

— Et vous êtes étonné, n'est-ce pas, de voir qu'il loge au troisième avec moi ?... Eh ! c'est un goût assez bizarre. Mais nous nous aimons beaucoup, et, comme mes moyens ne me permettent pas de louer une belle maison, il consent à partager avec moi ce vieil appartement lézardé. C'est un homme qui sait être content partout.

— Je suppose qu'il ne doit pas payer un gros loyer ici, » pensa M. Bacon.

En ce moment, l'objet de ces éloges sortit de sa chambre à coucher.

M. Bacon aborda alors le motif de sa visite. Il dit avoir appris que M. Pendennis avait un roman en manuscrit ; il exprima le désir de voir cet ouvrage, et ajouta que sans doute ils pourraient s'entendre à ce sujet. Quel prix en demandait-il ? Ferait-il essuyer un refus à sa maison ? Il verrait que sa maison payait généreusement, et ainsi de suite.

Pep, qui était enchanté, prit un air d'indifférence, dit qu'il était déjà en traité avec Bungay et qu'il ne pouvait donner aucune réponse précise.

Bacon, piqué, fit des offres si généreuses, quoique vagues, que Pen commença de croire que l'Eldorado s'ouvrait devant lui, et qu'à partir de ce jour sa fortune était faite.

Je ne dirai pas quelle somme M. Arthur Pendennis reçut finalement pour la première édition de son roman de Walter Lorraine. Je craindrais que d'autres aspirants romanciers ne s'attendissent à la même chance, et que des gens non lettrés n'abandonnassent leur profession, quelle qu'elle fût, pour donner au monde des romans, dont le nombre est déjà bien suffisant. Que nul jeune homme ne se laisse fatalement entraîner à écrire des romans. Pour un qui réussit, il en est vingt qui n'ont pas de succès. Il ne faut pas l'oublier. Notez que je ne dis pas que leur insuccès soit mérité. Abstenez-vous donc d'en faire, ou, si vous vous risquez, ce sera à votre propre péril.

Quant à ceux qui ont déjà écrit des romans, cet avertissement ne s'adresse naturellement pas à eux. Qu'ils portent leur marchandise au marché ; qu'ils s'adressent à Bacon et à Bungay, et à tous les éditeurs de Paternoster-Row ou de Londres, et puissent-ils réussir ! Ce monde est si vaste, et les goûts des humains sont

heureusement si variés, qu'il y a toujours quelque chance pour chacun, et peut-être remportera-t-il le prix, grâce à son génie ou à son étoile.

Mais quelles sont les probabilités du succès et de la chute ? Et, si l'on acquiert quelque popularité par un ouvrage, pourra-t-on la conserver ? Un homme traverse la rivière glacée, et la glace le porte ; mais vingt autres qui viennent après lui s'enfoncent et se noient.

Enfin le cas de M. Pendennis est un cas exceptionnel, et ne s'applique qu'à lui seul. Pour moi, j'affirme solennellement et je soutiendrai mordicus que c'est une chose d'écrire un roman et une autre d'en obtenir de l'argent.

Donc, soit mérite, soit bonne fortune, soit habileté de manœuvres (car Warrington sut tirer parti de la rivalité entre Bungay et Bacon, rivalité que tout romancier amateur est bien libre de chercher à exploiter), le roman de Pen fut vendu pour une certaine somme à l'un des deux éminents protecteurs des lettres que nous avons présentés à nos lecteurs. Cette somme était si considérable que Pen songea à la confier à un banquier, ou à faire l'acquisition d'un cheval et d'un cabriolet, ou à descendre au premier étage de Lamb-Court, dans un appartement fraîchement meublé, ou à se transporter dans le quartier fashionable de Londres.

Le major Pendennis conseilla fortement cette dernière chose. Il ouvrit de grands yeux en apprenant la bonne fortune de Pen, dont celui-ci s'était hâté de faire aussitôt part à son oncle. Le major fut presque fâché que Pen eût gagné tant d'argent.

« Qui diable lit ces choses-là ? se demanda-t-il quand il fut instruit du marché conclu par son neveu. Je ne lis jamais vos ro-

mans ni votre fatras, moi. Excepté Paul de Kock, qui certainement me fait rire, voilà bien trente ans que je n'ai ouvert de livre de cette espèce. Morbleu ! Pen est un heureux coquin. Je crois qu'il pourrait en écrire un par mois. Un par mois, ça fait douze par an. Le diable m'emporte ! s'il continue pendant quatre ou cinq ans à vendre son galimatias, voilà sa fortune faite. En attendant, je voudrais qu'il vécût convenablement, qu'il prît un appartement respectable et qu'il eût son brougham. »

C'est d'après ce simple calcul que le major donna à Pen le conseil ci-dessus.

Arthur rapporta en riant à Warrington l'opinion de son oncle. Heureusement qu'il avait dans la personne de cet ami un conseiller beaucoup plus raisonnable que le vieux gentleman. D'ailleurs sa propre conscience lui disait : « Sois reconnaissant à Dieu de cette bonne fortune. Ne te laisse pas entraîner à des extravagances. Rembourse à Laure ce que tu lui dois ! »

Il écrivit donc à Laure une lettre par laquelle il lui marqua sa reconnaissance et son affection, et y joignit un tel à-compte sur sa dette, que celle-ci se trouva presque totalement éteinte.

Il était bien permis à la veuve et à Laure elle-même d'être touchées de cette lettre, car elle était écrite avec une sincère tendresse et une vraie modestie. Il y avait surtout un passage où Pen, le cœur rempli de gratitude, remerciait humblement Dieu de sa prospérité présente et de lui avoir donné de si chères et si bonnes amies pour le soutenir dans la mauvaise fortune. Et quand le docteur Portman lut cette partie de la lettre, sa voix trembla et ses yeux se mouillèrent derrière ses lunettes. Et quand il eut achevé sa lecture, ôté ses lunettes, replié le papier et rendu

la lettre à la veuve, le docteur, je suis forcé de le dire, après avoir gardé pendant une minute la main de mistress Pendennis, attira la veuve vers lui et la baisa honnêtement. À ce baiser, Hélène fondit en larmes sur l'épaule du docteur, car elle avait le cœur trop plein pour répondre d'une autre manière. Et le docteur, rouge jusqu'à la racine des cheveux, mena la dame vers le sofa, sur lequel il prit place à côté d'elle. Et il marmotta à voix basse quelques mots d'un grand poète qu'il aimait beaucoup, et qui dit qu'aux jours de sa prospérité il avait fait chanter de joie le cœur de la veuve.

« Cette lettre fait grand honneur au jeune homme, très-grand honneur, ma chère, dit-il en donnant de petites tapes au papier placé sur le genou d'Hélène, et je crois que nous avons tout lieu d'en être reconnaissants, très-reconnaissants. Je n'ai pas besoin de vous dire envers qui, ma chère, car vous êtes une sainte femme ; oui, Laure, mon amour, votre mère est une sainte femme. Et je vous dis, mistress Pendennis, que je ferai venir un exemplaire du livre pour moi, et un autre pour le club. »

Nous pouvons être sûrs que Laure et la veuve allèrent au-devant de la malle qui leur apportait leur exemplaire du précieux roman de Pen, aussitôt que ce livre fut imprimé et prêt à être mis en vente. Elles se le lurent à haute voix, et le lurent encore particulièrement et séparément : car, une nuit que la veuve sortit de chez elle en robe de chambre à une heure du matin avec le deuxième volume qu'elle venait de finir, elle trouva que Laure dévorait le volume trois au lit.

Laure ne parla pas beaucoup du livre ; mais Hélène déclara que c'était un heureux mélange de Shakspeare, de Byron et de

Walter Scott, et qu'elle était bien sûre que son fils était le plus grand génie, aussi bien que le meilleur fils du monde.

Laure ne pensait-elle rien du livre et de l'auteur, qu'elle en parlait si peu ? Du moins elle pensait à Arthur Pendennis. Quelque amical que fût le ton de sa lettre, elle en était vexée. Elle n'aimait pas son empressement à rembourser cet argent. Elle eût préféré que son frère l'eût accepté comme un don, car elle avait exprimé l'intention de lui en faire don ; et elle était peinée de voir qu'il y eût un compte d'argent entre elle et lui. Et puis ses lettres de Londres, écrites pour amuser sa mère, étaient pleines de descriptions des grands personnages, des fêtes et de la magnificence de cette ville immense. Elle était sûre que tout le monde le flattait et le gâtait. Ne songeait-il pas à quelque riche mariage, préparé par ce rusé mentor, son oncle, ce mondain invétéré, dont toutes les pensées ne roulaient que sur le plaisir, le rang et la fortune ? Il y avait toujours eu de l'antipathie entre Laure et le major Pendennis. Arthur ne faisait jamais allusion au temps passé, quand il parlait d'elle. Il avait oublié ce passé, peut-être ; n'avait-il pas oublié d'autres choses et d'autres personnes ?

Ces pensées traversèrent peut-être l'esprit de Laure ; mais elle ne les confia pas à Hélène. Et de fait, elle ne pouvait pas les lui confier. Elle avait un autre secret encore, qu'elle ne pouvait communiquer à cette dame, peut-être parce qu'elle savait combien la veuve en éprouverait de joie. Ce secret se rapportait à un événement arrivé durant la visite que Laure avait faite à lady Rockminster à la Noël dernière. Pen était alors à Fairoaks, et M. Pynsent, qu'on croyait si froid et si ambitieux, avait formellement offert sa main à miss Bell. Personne autre qu'elle-même et son admirateur n'était instruit de cette proposition ; personne

autre ne savait que Pynsent avait été refusé par elle. Et probablement que les raisons qu'elle allégua au jeune homme mortifié n'étaient pas celles qui inspirèrent ce refus, ni celles qu'elle s'avouait à elle-même.

« Jamais, dit-elle à Pynsent, je ne pourrai accepter l'offre que vous me faites, agissant, d'après votre propre aveu, à l'insu de votre famille, qui, j'en suis sûre, accueillerait fort mal cette proposition. La différence de rang est trop grande entre nous. Vous êtes ici très-bienveillant pour moi, trop bon et trop bienveillant, cher monsieur Pynsent ; mais je ne suis guère plus qu'une pauvre fille à charge à ceux qui veulent bien me recevoir.

— Une pauvre fille ! Qui jamais vous a considérée ainsi ? s'écria Pynsent. Vous êtes l'égale de tout le monde.

— Je suis une pauvre fille aussi à la maison, dit Laure avec douceur, et vraiment je ne voudrais pas changer d'état. Laissée orpheline de bonne heure, j'ai trouvé la meilleure et la plus tendre des mères, j'ai fait vœu de ne jamais la quitter, jamais. Ne parlez plus de cela, je vous prie, ni sous le toit de vos parents, ni ailleurs. La chose est impossible.

— Si lady Rockminster faisait elle-même la demande, l'accueilleriez-vous favorablement ? s'écria Pynsent.

— Non, répondit Laure. Qu'il n'en soit plus jamais question, je vous prie. Il faudra que je m'en aille, si vous en reparlez. »

Àces mots elle le quitta.

Pynsent ne demanda jamais l'intercession de lady Rockminster ; il savait qu'il était vain de l'espérer, et il ne reparla jamais de cela à Laure ni à personne.

Lorsque le fameux roman parut enfin, non-seulement il obtint les applaudissements de critiques d'une humeur plus impartiale que mistress Pendennis, mais encore, heureusement pour Pen, il convint au goût du public et gagna rapidement une grande popularité.

Deux mois n'étaient pas écoulés, que Pen eut la surprise et la satisfaction de voir annoncée dans les journaux la deuxième édition de Walter Lorraine ; il eut aussi le plaisir de lire et d'envoyer à Fairoaks les articles et comptes rendus de divers critiques de journaux et de revues. Leur blâme ne l'affecta pas beaucoup : car le bon jeune homme était disposé à accepter très-humblement la censure d'autrui. Leurs éloges ne l'enorgueillirent pas trop non plus : car, ainsi que la plupart des écrivains de bonne foi, il avait sa propre opinion sur son œuvre, et, lorsqu'un critique le louait à tort, il était blessé plutôt que charmé du compliment. Mais pour les comptes rendus très-laudatifs, il avait grand plaisir à les envoyer à sa mère et à songer à la joie qu'elle en ressentirait.

Il est certaines natures, dont était peut-être celle de Pendennis, que la bienveillance et la prospérité améliorent et adoucissent, comme il en est d'autres qui deviennent arrogantes et mauvaises dans la bonne fortune. Heureux l'homme qui sait supporter avec modestie et bonne humeur l'une et l'autre fortune ! Heureux l'homme à qui l'exemple de parents droits et pleins d'honneur a appris, dès l'enfance, à supporter son sort, quel qu'il soit !

Tome 2 · 18

Élevé, comme un huissier ou un petit avoué, aux alentours des cours de justice, Shepherd's-Inn se trouve à proximité de Lincoln's-Inn-Fields et du Temple. Son quadrangle gît, caché au monde extérieur, quelque part derrière les noirs pignons et les cheminées enfumées de Wych-Street, de Holywell-Street et de Chancery-Lane. On en approche par de curieux passages, par des ruelles sales et équivoques, que le soleil a oublié d'éclairer.

Des débitants de liqueurs sans nom, des vendeurs d'eau-de-vie de rebut et de pain dur, des marchands d'estampes coloriées pour enfants, de meubles crasseux, d'objets de literie qui ne vous invitent certes pas au sommeil, garnissent de leurs marchandises les murs étroits et les sombres fenêtres. Il y a plusieurs sonnettes aux portes des maisons ; des groupes d'enfants sales encombrent sans cesse l'entrée, ou se pressent autour des tables des marchands de coquillages établis dans ces cours aux pavés humides, sur lesquels résonnent les socques et que couvre toujours une boue fétide.

Des chanteurs de ballades y viennent chanter, d'une voix effroyablement gutturale, des satires contre le gouvernement whig, contre les évêques et le haut clergé, contre les parents allemands d'une royale et auguste famille. Punch y élève son théâtre, certain d'un auditoire et de quelque demi-penny envoyé de temps en temps par un des locataires qui fourmillent dans ces maisons. Des femmes crient après leurs enfants qui se promènent dans le ruisseau, ou, ce qui est plus malheureux encore, après le mari qui revient titubant de chez le marchand de genièvre. Bref, il y a un bruit et un mouvement perpétuels dans ces cours qu'il faut tra-

verser pour atteindre le vieux et tranquille quadrangle de Shepherd's-Inn.

Au milieu d'une chétive pelouse de gazon rachitique se dresse la statue de Shepherd, protégée par une grille de fer contre les attaques des gamins. La grande salle de l'Inn ou École de droit, sur laquelle sont peintes les armoiries de son fondateur, occupe un des côtés du carré ; deux bâtiments à chambres hautes et antiques longent deux autres côtés, et le quatrième côté est bordé d'une construction pareille en tout à ces deux-là, si ce n'est qu'un passage voûté y est percé, communiquant avec Oldcastle-Street et par là avec les rues plus fréquentées de Londres.

L'École a pu être habitée jadis par des jurisconsultes ; mais il y a longtemps que les profanes ont pénétré dans son enceinte, et aucun des principaux légistes n'y a, du moins que je sache, établi son cabinet. Les bureaux des Mines de cuivre de Polwheedle et Tredyddlum occupent le rez-de-chaussée d'un des bâtiments ; l'Enregistrement des inventions brevetées et la compagnie de l'Union du génie et du capital en occupent un autre. Le seul gentleman dont le nom figure ici et sur la liste des hommes de loi, est M. Campion, qui porte moustaches et qui arrive en son cabriolet deux ou trois fois par semaine. Il a ses bureaux dans le West-End, Curson-Street, Mayfair, où mistress Campion traite la noblesse et la haute bourgeoisie à qui son mari prête de l'argent. Là, sur ses cartes glacées, il est M. Somerset Campion ; ici il est Campion et C, et la barbiche qui décore son menton pousse également sous la lèvre inférieure du reste de la compagnie. C'est un magnifique spectacle que celui du harnais de son cheval tout brillant d'armoiries, quand le cabriolet s'arrête devant la porte qui mène à son appartement. Le cheval lance au loin l'écume de ses na-

seaux en s'impatientant et se démenant contre le mors argenté. L'éclat de cet équipage semble apporter un rayon de soleil dans cet endroit ombreux.

Notre vieil ami le capitaine Costigan a examiné bien des fois, l'après-midi, le cheval et le cabriolet de Campion, tout en traînant dans cette cour sa robe de chambre et ses pantoufles en tapisserie, avec son vieux chapeau campé sur l'oreille. C'est là qu'il vient se chauffer au soleil après déjeuner, quand le temps est beau ; et il va faire une visite à la loge de la portière, où il caresse les enfants et parle à mistress Bolton des thaiâtres et de sa fille liedy Mirabel. Mistress Bolton était du métier autrefois, et dansait sur la scène de Wells, où elle était la treizième des quarante élèves de M. Serle.

Costigan loge au troisième étage du n 4, dans l'appartement jadis occupé par M. Podmore, de qui le nom se voit encore sur la porte. Soit dit en passant, on voit sur presque toutes les portes de Shepherd's-Inn des noms autres que ceux des locataires actuels. Quand Charley Podmore, l'agréable ténor du théâtre royal de Drury-Lane et des concerts de l'Arrière-Cuisine, se maria et alla demeurer à Lambeth, il céda son appartement à M. Bows et au capitaine Costigan, qui l'occupent en commun. Souvent, lorsqu'il fait beau et que les fenêtres sont ouvertes, on entend les sons du piano de M. Bows, soit que le digne homme joue pour son amusement personnel ou pour l'instruction de quelque élève qui se destine au théâtre, car il en a une ou deux.

Fanny Bolton, la fille de la portière, en est une. Elle a entendu parler de la gloire de sa mère, et il lui tarde de lui ressembler. Elle a une belle voix, une jolie figure et un corps bien fait pour la scène ; elle fait les chambres et les lits de MM. Costigan et Bows,

et leur apprête aussi leur déjeuner, en échange desquels bons services Bows lui apprend la musique et le chant. N'était le malheureux goût du capitaine pour les liqueurs spiritueuses (elle suppose que tous les hommes à la mode se livrent à cet excès), elle trouverait qu'il est le plus parfait gentleman qui soit au monde, et elle ajoute foi à tous les détails de toutes ses histoires. Elle aime aussi beaucoup M. Bows, à qui elle est très-reconnaissante ; et cet étrange et sauvage vieux gentleman a pour elle une tendresse paternelle, car son cœur est vraiment plein de bonté, et il n'est pas à son aise quand il n'a personne à aimer.

Costigan a vu s'arrêter devant son humble porte dans Shepherd's-Inn des équipages de visiteurs de distinction ; et, à l'entendre jaser le matin (son chant du soir est beaucoup plus triste), l'on s'imaginerait que sir Charles et lady Mirabel ont l'habitude de venir et d'amener avec eux l'élite de la noblesse pour visiter « le vieillard, l'honnête vieux capitaine à la demi-solde, le pauvre vieux Jack Costigan, » car c'est ainsi que Cos parle de lui-même.

La vérité est que lady Mirabel a laissé la carte de son mari (laquelle carte est, depuis bien des mois, fichée dans la bordure du petit miroir placé sur la cheminée du salon du n 4), et qu'elle est venue personnellement voir son père, mais pas dans ces derniers temps. Bonne créature et disposée à remplir gravement ses devoirs, lors de son mariage avec sir Charles, Emily avait assigné une petite pension à son père, qui parfois était admis à la table de sa fille et de son gendre.

D'abord la conduite du pauvre Cos sur les hauteurs de la sociétaie polie, comme il appelait le salon de lady Mirabel, fut inoffensive, quoique absurde. De même qu'il se parait de ses plus beaux atours, il choisissait aussi pour sa conversation les mots les

plus longs et les plus pompeux de son vocabulaire ; il adopta un maintien solennel dont étaient frappées d'étonnement toutes les personnes dans la compagnie desquelles il se trouvait.

« Est-ce que médéme s'est promenée au Pork aujord'hui ? demandait-il à sa fille. J'ai vénement cherché du regard votre équipage. Le pauvre vieillard n'a pas eu la satisfaction de vouère le char de sa fille. Sir Charles, j'aie vu votre nom sur la liste des personnes présentes au lever ; le pauvre vieux Jack Costigan a assisté dans son temps à bien des levers au château de Dublin. Le djuc avait-il bonne mine ? Parbleu ! j'irai porter ma carte à Apsley-House. Merci, James, encore une petite goutte de champégne. »

Il était magnifique dans sa politesse avec tout le monde, et il adressait ses observations non-seulement au maître et aux convives, mais encore aux domestiques qui servaient à table, et qui avaient grand'peine à garder leur sang-froid quand le capitaine Costigan était là.

Dans les deux ou trois premières visites qu'il fit à son gendre, Costigan sut conserver une parfaite sobriété, quitte à rattraper le temps perdu quand il arrivait à l'Arrière-Cuisine, où il se vantait du bordeaux et du bourgogne de son gendre jusqu'à ce que, parvenu à la moitié du sixième verre de punch au whisky, il trouvât sa langue rebelle à faire le service qu'il exigeait d'elle. Mais en se familiarisant avec le beau monde, il mit de côté la prudence, et le pauvre Cos ne tarda pas à se déshonorer à la table de sir Charles Mirabel par une ivresse prématurée. Un fiacre fut cherché, et la porte hospitalière resta désormais fermée pour lui.

Aussi parlait-il souvent avec tristesse à ses amis de l'Arrière-Cuisine, de sa ressemblance avec le roi Lear de la tragédie :

n'avait-il pas, morbleu ! un enfant qui l'oubliait ? n'était-il pas un pauvre vieillard fatigué et abandonné, que l'ingratitude poussait à la boisson, et qui cherchait à noyer ses chagrins dans le punch ?

Il est pénible d'avoir à rapporter les faiblesses des pères ; mais il faut que nous disions de Costigan que, lorsque son crédit était épuisé et son argent dépensé, il demandait souvent de l'argent à sa fille en lui contant toutes sortes d'histoires qui n'étaient pas de la plus exacte vérité. Un jour, écrivait-il, un recors allait le traîner en prison, « à moins que la somme, insignifiante pour vous, de trois guinées et cinq schellings ne vienne délivrer de ses griffes les cheveux gris d'un pauvre homme. » Et la bonne lady Mirabel envoyait l'argent nécessaire à la délivrance de son père, avec le conseil d'être plus économe à l'avenir.

Une autre fois le capitaine, effrayé par un terrible accident arrivé dans la rue, avait cassé une grande glace dans le Strand, et le propriétaire de la boutique voulait absolument lui faire payer le dégât. L'argent demandé arriva cette fois encore pour réparer le désastre occasionné par le papa, et fut remis par le valet de lady Mirabel au messager et aide de camp en savates du capitaine, qui avait apporté la lettre annonçant son malheur. Si le valet avait suivi l'aide de camp du capitaine, il eût vu ce personnage, un compatriote de Costigan (n'avons-nous pas dit que, quelque pauvre que soit un gentleman irlandais, il en trouve toujours un plus pauvre que lui pour faire ses commissions et ses opérations pécuniaires ?), prendre un cabriolet à la station voisine et se diriger rapidement vers la Tête de Roscius, Harlequin-Yard, Drury-Lane, où le capitaine était vraiment en gage pour plusieurs verres de grog au rhum et autres rafraîchissements spiritueux qu'il avait consommés avec son état-major.

Une troisième fois, il écrivit qu'il était malade et qu'il avait besoin d'argent pour payer le médecin auquel il était forcé d'avoir recours. Lady Mirabel, craignant pour la vie de son père et se reprochant peut-être de l'avoir trop perdu de vue, fit atteler sa voiture et se rendit à Shepherd's-Inn. Descendue à l'entrée, elle trouva, grâce aux renseignements accompagnés de révérences de la portière, le chemin de l'appartement de son père, n 4, troisième étage, la porte marquée au nom de Podmore, et l'affectionnée fille monta l'escalier crasseux. Hélas ! la porte surmontée du nom de Podmore lui fut ouverte par le pauvre Cos en manches de chemise et armé du gril pour recevoir les côtelettes de mouton que mistress Bolton était allée acheter.

Il n'était pas agréable non plus pour sir Charles Mirabel de recevoir toujours des lettres adressées chez Brookes, avec l'avis que le capitaine Costigan attendait la réponse dans le vestibule ; ni, lorsqu'il allait faire son robre au club des Voyageurs, d'être forcé de se précipiter hors de son brougham et de monter rapidement les degrés, de peur que son beau-père ne s'emparât de lui ; ni de penser que, tandis qu'il lisait son journal ou jouait sa partie de whist, le capitaine se promenait de l'autre côté de Pall-Mall avec son terrible chapeau campé sur l'oreille, et l'œil fixé sur les fenêtres du club.

Sir Charles était un homme faible, âgé, qui avait beaucoup d'infirmités ; il se plaignit de son beau-père à sa femme, qu'il adorait avec la passion d'un vieillard. Il lui dit qu'il fallait qu'il partît, qu'il allât vivre à la campagne ; que, s'il revoyait cet homme, il mourrait ou aurait pour le moins une autre attaque d'apoplexie ; oh ! il en était bien convaincu. Lady Mirabel fit alors une seconde visite au capitaine Costigan ; elle lui représenta que,

s'il tourmentait sir Charles par des lettres, s'il l'abordait dans la rue, ou sollicitait de nouveaux prêts, sa pension lui serait tout à fait retirée. C'est ainsi qu'Emily parvint à maintenir son père dans les bornes et à rendre la tranquillité à son mari.

Àcette seconde visite, elle réprimanda sévèrement Bows de ce qu'il ne veillait pas mieux sur le capitaine ; elle exprima le désir qu'il ne lui permît pas de boire d'une manière si honteuse, et qu'il avertît les maîtres des horribles tavernes par lui fréquentées de ne jamais lui faire crédit.

« La conduite de papa me fait descendre dans la tombe, dit-elle, quoiqu'elle parût en parfaite santé ; et vous qui êtes un homme d'âge, monsieur Bows, vous qui prétendiez avoir de la considération pour nous, vous devriez rougir de l'encourager dans cette conduite. »

Tels furent les remercîments que l'honnête Bows obtint pour son amitié, pour le dévouement de toute sa vie. Et je ne suppose pas que le vieux philosophe fût plus maltraité que nombre d'autres hommes, ni qu'il eût plus de sujet de se plaindre.

Au second étage de la maison à côté de celle de Bows, dans Shepherd's-Inn, vivent deux autres de nos connaissances : le colonel Altamont, agent du nabab de Lucknow, et le capitaine-chevalier Édouard Strong.

Il n'y a pas de nom au-dessus de leur porte.

Le capitaine ne se soucie pas que tout le monde sache où il demeure, et ses cartes portent l'adresse d'un hôtel de Jermyn-Street. Quant à l'ambassadeur plénipotentiaire du potentat indien, il n'est point accrédité aux cours de Saint-James et de Lea-

denhall-Street ; mais il est ici en mission confidentielle, tout à fait indépendant de la Compagnie des Indes orientales et de son bureau de contrôle.

« En fait, comme dit Strong, le but du colonel Altamont étant financier, puisqu'il s'agit de vendre quelques-uns des principaux diamants et rubis de la couronne de Lucknow, il désire ne pas faire parler de lui à l'hôtel de la Compagnie, ni dans Cannon-Row, et préfère négocier avec des capitalistes particuliers, avec lesquels il a fait d'importantes affaires dans ce pays et sur le continent. »

Nous avons dit que cet appartement anonyme de Strong avait été très-confortablement meublé depuis l'arrivée à Londres de sir Francis Clavering ; et le chevalier ne mentait pas en disant aux amis qui venaient le voir que peu de capitaines en retraite étaient plus commodément logés que lui dans sa bonbonnière de Shepherd's-Inn. Il y avait trois pièces en bas : le bureau où Strong faisait ses affaires, quelles qu'elles fussent, et où restaient encore le pupitre et les grilles du locataire qui l'avait précédé, la chambre à coucher et le salon du chevalier. Un escalier particulier montait du bureau à deux pièces situées à l'étage supérieur, l'une occupée par le colonel Altamont, et l'autre servant de cuisine à l'établissement et de chambre à coucher à M. Grady, le domestique. Ces pièces étaient de niveau avec l'appartement occupé par nos amis Bows et Costigan, au n 4 ; et, en étendant la main sur le toit, Grady pouvait toucher la caisse de réséda qui fleurissait à la fenêtre de Bows.

De la fenêtre de la cuisine de Grady s'échappaient souvent des odeurs plus agréables encore que celle du réséda. Les trois vieux soldats qui formaient la garnison du n 3 étaient tous versés dans

l'art culinaire ; Grady était fameux pour ses ragoûts irlandais, le colonel pour son pilau et ses curries ; et quant à Strong, il savait tout cuire. Il apprêtait des mets français et des mets espagnols, des ragoûts, des fricassées et des omelettes à la perfection ; et il n'y avait pas dans toute l'Angleterre d'homme plus hospitalier que lui, quand sa bourse était pleine ou qu'on lui faisait crédit. À ces heureuses époques, il pouvait, disait-il, donner à un ami un bon dîner, un bon verre de vin et une bonne chanson après ; et le pauvre Cos entendait souvent avec envie le mugissement des chœurs de Strong et le cliquetis musical des verres, tandis qu'il était assis dans sa chambre, si loin et pourtant si près de ces joyeux festins. On ne pouvait pas toujours inviter M. Costigan ; l'habitude qu'il avait de s'enivrer était déplorable, et il ennuyait les convives de Strong par ses histoires quand il était sobre, et par ses stupides larmes quand il était gris.

C'était un étrange amalgame que ces amis du chevalier, et, quoique le major Pendennis n'eût pas fort goûté leur compagnie, Arthur et Warrington l'aimaient beaucoup, et Pen la trouvait aussi amusante que la société des plus parfaits gentilshommes dans les grandes maisons qu'il avait l'honneur de fréquenter. Chaque homme de la troupe avait son histoire ; ils semblaient avoir tous eu leurs veines de bonheur et de malheur. La plupart avaient en poche d'admirables projets et de merveilleuses spéculations, et une foule de recettes pour faire une fortune rapide et extraordinaire.

Jack Holt était à l'armée de don Carlos, tandis que Ned Strong combattait dans les rangs opposés, et il s'occupait alors d'organiser un petit plan pour introduire du tabac de contrebande à Londres, ce qui devait rapporter trente mille livres sterling de

rente à quiconque en voudrait avancer quinze cents, juste de quoi corrompre le dernier employé de l'excise qui tînt bon et qui eût vent de l'affaire.

Tom Diver, qui avait servi dans la marine mexicaine, savait l'endroit où avait coulé bas, pendant la première année de la guerre, un navire ayant à bord une somme de trois cent quatre-vingt mille dollars en espèces, et une valeur de cent quatre-vingt mille livres sterling en barres et doublons.

« Donnez-moi dix-huit cents livres, disait Tom, et je pars demain ; j'emmène quatre hommes et une cloche à plongeur, et, par Jupiter ! je reviens au bout de dix mois m'asseoir au parlement et racheter le domaine de ma famille. »

Keightley, le directeur des mines de cuivre de Tredyddlum et Polwheedle (lesquelles étaient alors submergées), outre qu'il chantait aussi bien qu'un chanteur de profession, et outre son bureau de Tredyddlum, avait en vue une compagnie des éponges de Smyrne et une petite opération sur les mercures qui devaient le réconcilier avec le monde.

Filby avait essayé de tout. On l'avait vu caporal de dragons, prédicateur campagnard, agent missionnaire pour la conversion des Irlandais, et enfin acteur à la foire de Greenwich, où l'avoué de son père le trouva quand le vieux gentleman mourut et lui laissa ce fameux domaine dont il ne touchait aucun revenu, et dont personne n'avait jamais exactement connu la situation.

Ajoutez à ces personnages sir Francis Clavering, baronnet, qui aimait leur société, quoiqu'il n'ajoutât guère à leurs amusements par sa gaieté de bon convive. Mais on faisait grand cas de lui à cause de sa fortune et de sa position dans le monde. Il racontait

sa petite anecdote et chantait sa petite chanson avec beaucoup d'affabilité ; il avait eu son histoire aussi avant d'arriver à la fortune ; il avait vu l'intérieur de plus d'une prison, et avait écrit son nom sur plus d'un morceau de papier timbré.

Quand Altamont revint de Paris, et après qu'il eut communiqué avec sir Clavering par une lettre datée de l'hôtel où il était descendu dans un état de grand dénûment, eu égard à la valeur des diamants et rubis qu'on avait confiés à cet honnête homme, le baronnet lui envoya Strong, qui paya sa dépense à l'hôtel et l'invita à venir loger pour un ou deux jours chez lui dans Shepherd's-Inn, où le colonel fixa ensuite sa résidence. Négocier avec cet homme, c'était fort bien ; mais le garder logé chez soi et être constamment accablé de la société d'un tel personnage, cela ne convenait guère au chevalier, et il ne murmura pas peu contre son patron.

« Je voudrais que vous missiez cet ours dans la cage de quelque autre que moi, dit-il à Clavering. Cet homme n'est pas un gentleman. Je n'aime pas à me promener avec lui. Les jours de fête, il s'habille comme un nègre. Je l'ai mené au spectacle l'autre soir, et, par Jupiter ! monsieur, il s'est mis à dire des injures à l'acteur qui jouait le rôle du traître, et à jurer si fort contre lui, que le public voulait le faire jeter dehors. La seconde pièce était le Brigand, où Wallack arrive blessé et meurt sur la scène, comme vous savez. Eh bien, quand il mourut, Altamont commença à pleurer comme un enfant, à dire que c'était une infamie ; bref, il pleura et jura si fort, que ce fut le sujet d'un autre tapage : et tout le monde de rire. Puis je me vis forcé de l'emmener dehors, parce qu'il ôtait son habit pour se boxer avec un de ceux qui riaient de lui, et à qui il beugla de montrer qu'il n'était pas un lâche !... Qui

est-ce ? D'où diantre arrive-t-il ? Vous feriez mieux de me conter toute l'histoire, Frank ; il le faudra bien, un jour ou l'autre. Vous avez pillé quelque église avec lui, voilà ce que je crois. Vous feriez mieux de vous confesser tout de suite, Clavering, et de me dire ce que c'est que cet Altamont, et quelle prise il a sur vous.

— Je voudrais qu'il fût pendu ! je voudrais qu'il fût mort ! »

Ce fut tout ce que répliqua le baronnet ; et sa figure s'assombrit tellement, que Strong ne crut pas devoir pousser plus loin ce jour-là son interrogatoire. Mais il résolut, si besoin était, de tâcher de découvrir par lui-même quel lien secret attachait Altamont à Clavering.

Tome 2 · 19

Dans la matinée du jour qui suivit le dîner de Grosvenor-Place, ce dîner auquel le colonel Altamont avait voulu se montrer, l'envoyé du nabab descendit de bonne heure de la chambre qu'il occupait au dernier étage du n 3, Shepherd's-Inn, et entra dans le salon de Strong, où le chevalier, assis dans sa bergère, fumait un cigare en lisant son journal. Strong était un homme qui, partout où il dressait sa tente, y introduisait le confort ; et, longtemps avant l'arrivée d'Altamont, il avait rendu pleine justice à un copieux déjeuner d'œufs frits au lard, que M. Grady lui avait apprêtés secundum artem.

Causeur et bon homme, Strong préférait la compagnie de n'importe qui à la solitude ; et, quoiqu'il n'eût pas la moindre sympathie pour son camarade de logis, quoiqu'il n'eût pas été fâ-

ché d'apprendre qu'Altamont fût mort, comme le désirait si vivement sir Francis Clavering, cependant il vivait en bonne intelligence avec lui.

La veille, il avait mis au lit le colonel avec une grande bienveillance, et lui avait ôté la chandelle de peur d'accident. Puis, ayant trouvé vide une bouteille d'eau-de-vie sur laquelle il avait compté pour se rafraîchir en rentrant, il avait avalé un verre d'eau avec un parfait contentement après avoir fumé sa pipe, et s'était enfin couché pour dormir. Le sommeil était une jouissance qui ne lui faisait jamais défaut ; il avait toujours l'humeur facile, la digestion excellente et le teint frais ; et, soit qu'il fallût se battre le lendemain matin ou bien aller en prison (il avait eu l'un et l'autre sort), au camp comme sous les verrous de la Flotte, le digne capitaine ronflait aussi vaillamment la nuit, et s'éveillait d'aussi bon cœur et avec le même appétit, que le jour lui apportât des combats, des embarras ou des plaisirs.

Le premier acte du colonel Altamont fut de crier à Grady de lui apporter une pinte de bière blanche, qu'il versa dans un pot d'étain avant de la transvaser dans son estomac. Il remit le pot vide sur la table, aspira l'air à pleins poumons et s'essuya la bouche après sa robe de chambre (la différence de la couleur de sa barbe avec celle de ses favoris teints avait depuis longtemps frappé le capitaine Strong, qui avait vu aussi que ses cheveux étaient blonds sous sa perruque noire, mais il ne s'était permis aucune observation à ce sujet) ; le colonel, disons-nous, s'essuya la bouche et déclara que ce breuvage l'avait immensément rafraîchi.

« Il n'y a rien de tel que cette bière quand le tuyau est échauffé. Bien des fois, à Calcutta, j'en ai avalé douze pintes, et… et…

— Et à Lucknow aussi, je suppose, ajouta Strong en riant. C'est à votre intention que j'ai fait venir cette bière ; je savais que vous en auriez besoin après la nuit d'hier. »

Et le colonel se mit à parler de ses aventures de la veille.

« C'est plus fort que moi, dit le colonel en se tapant le front de sa grosse main. Je suis un fou quand j'ai de l'eau-de-vie à mon bord, et je ne mérite pas qu'on me confie une bouteille de spiritueux. Une fois que je commence, je ne puis plus m'arrêter avant qu'elle soit vide ; et quand je l'ai avalée, Dieu sait ce que je dis et ce que je ne dis pas. J'avais dîné à la maison tout à fait tranquillement. Grady m'avait versé juste mes deux verres pleins, et je comptais passer la soirée au Rouge et noir, aussi sobre qu'un curé. Pourquoi avez-vous mis cette maudite bouteille de genièvre de Hollande hors du buffet, Strong ? Il a fallu que Grady sortît aussi et me laissât le soin de faire bouillir l'eau pour mon thé. J'ai lutté vainement, je n'ai pu m'empêcher de boire, et je l'ai vidée jusqu'à la dernière goutte, morbleu ! Je crois même en avoir bu davantage plus tard, dans cette infernale petite caverne de brigands.

— Quoi ! vous y avez été aussi ? demanda Strong ; et avant de venir à Grosvenor-Place ? C'était commencer de bonne heure.

— Oui, j'ai été gris et puis dégrisé avant neuf heures. C'est la vérité. Il a fallu que j'y allasse, comme un grand sot ; et j'ai trouvé les gaillards en train de dîner, Blackland et le jeune Moss, et deux ou trois autres de ces brigands. Si nous nous étions mis au rouge et noir, j'aurais gagné nécessairement. Mais nous ne nous sommes pas mis au rouge et noir. Non, le diable les emporte ! ils savaient que je les aurais battus… que je les aurais battus néces-

sairement… Je vous dis que je n'aurais pu faire autrement que de les battre. Mais ils étaient trop malins pour moi. Ce coquin de Blackland alla chercher les dés, et nous jouâmes aux dés sur la table où ils avaient dîné. Et je perdis tout l'argent que vous m'aviez donné le matin, peste soit de ma chance ! Voilà ce qui m'a échauffé, et je suppose que je devais avoir la tête très-montée, car je me rappelle que je sortis en songeant à tirer encore quelque argent de Clavering ; et puis… et puis, ma foi ! il ne me souvient plus guère de ce qui m'arriva jusqu'à mon réveil ce matin, où j'entendis le vieux Bows, notre voisin, qui s'escrimait sur son piano. »

Strong rêva quelques moments en allumant son cigare à un charbon embrasé.

« Je voudrais bien savoir comment vous faites, colonel, pour tirer toujours de l'argent de Clavering, » dit-il.

Le colonel éclata de rire.

« Ha ! ha ! il me le doit, répliqua-t-il.

— Je ne vois pas que ce soit là une raison suffisante pour que Frank vous paye. Il en doit à une foule d'autres personnes, dit Strong.

— Eh bien ! il me le donne parce qu'il a beaucoup d'affection pour moi, repartit l'autre avec un ris moqueur. Il m'aime comme un frère, vous le savez bien, capitaine… Non ?… Il ne m'aime pas ?… Après tout, c'est possible ; et si vous ne me faites pas de questions, peut-être ne vous dirai-je pas de mensonges, capitaine Strong… Fourrez cela dans votre pipe et fumez-le, mon garçon… Mais je renoncerai à cette maudite bouteille d'eau-de-vie, ajouta

le colonel, après une pause. Il faut que j'y renonce, ou ce sera ma ruine.

— Elle vous fait dire de drôles de choses, dit le capitaine en regardant Altamont en face. Rappelez-vous ce que vous avez dit hier soir à la table de Clavering.

— Ce que j'ai dit ?... Qu'est-ce que j'ai dit ? demanda l'autre précipitamment. Est-ce que la langue m'a fourché ? Dieu me damne, Strong, est-ce que la langue m'a fourché ?

— Ne me faites pas de questions, et je ne vous dirai pas de mensonges, » répliqua à son tour le chevalier.

Strong pensait aux paroles qu'avait lâchées M. Altamont, lors de sa brusque sortie de chez le baronnet dès qu'il eut reconnu le major Pendennis, ou le capitaine Beak, comme il appelait le major. Mais Strong songeait à demander l'explication de ces paroles à un autre qu'Altamont ; aussi se garda-t-il bien de les lui rappeler.

« Non, dit-il enfin, la langue ne vous a pas fourché, comme vous le craignez, colonel ; ce n'était qu'un piège que je vous tendais pour voir si je pourrais vous faire parler. Mais vous n'avez pas dit un mot qu'on ait pu comprendre ; vous étiez trop gris pour cela.

— Tant mieux ! » pensa Altamont ; et il poussa un gros soupir, comme un homme délivré d'une grande inquiétude.

Strong s'aperçut de son émotion, mais sans rien laisser voir ; et l'autre, étant d'humeur communicative, continua de parler.

« Oui, j'avoue mes défauts, reprit le colonel. Il est certaines choses auxquelles, quoi que je fasse, je ne puis résister : une bouteille d'eau-de-vie, un cornet à dés et une jolie femme. Et jamais homme de cœur et d'esprit, jamais homme qui vaut le pain qu'il mange, n'a pu, que je sache, résister à ces trois choses. Il n'y a peut-être pas un pays au monde où ces trois choses ne m'aient attiré des désagréments.

— En vérité ? s'écria Strong.

— Oui. Depuis l'âge de quinze ans, où je m'enfuis de la maison paternelle et m'embarquai comme mousse à bord d'un navire de la compagnie des Indes, jusqu'à présent, où je touche de bien près à la cinquantaine, les femmes ont toujours été ma ruine. C'est une femme… Quels beaux yeux noirs elle avait, et quel collier de pierreries ! du satin et de l'hermine comme une duchesse, vous dis-je… C'est une femme qui m'emporta à Paris la meilleure partie des mille livres sterling que Clavering m'avait données pour partir. Ne vous en ai-je jamais parlé ? Enfin, n'importe. Au commencement, je fus très-prudent, et ayant une si grosse somme, je la tins enfermée et vécus en gentilhomme (colonel Altamont, hôtel Meurice, etc.) ; je ne jouais jamais, si ce n'est aux tables publiques, où je gagnais plus que je ne perdais. Mais, monsieur, il y avait un gaillard que je voyais à l'hôtel et aussi au Palais-Royal, un vrai fashionable en gants blancs avec une barbiche au menton ; il s'appelait Bloundell-Bloundell, et je fis sa connaissance, et il m'invita à dîner et m'emmena à la soirée de la comtesse de Follejambe. Quelle femme ! Strong ; quels yeux ! quel talent sur le piano ! Le bon Dieu vous bénisse ! elle s'asseyait, et vous chantait, en vous regardant, jusqu'à ce que ses roulades vous eussent presque arraché le cœur de la poitrine. Elle m'invita

à venir à ses soirées tous les mardis, et je vous promets que je louai bien des fois des loges à l'Opéra pour elle, et que je lui payai Dieu sait combien de dîners chez le restaurateur. Mais j'avais du bonheur au jeu, et ce n'est point en dîners ni en loges que s'en alla l'argent du pauvre Clavering. Non, que je sois pendu s'il ne s'évanouit pas d'une autre façon.

« Un soir, chez la comtesse, nous étions plusieurs à souper : M. Bloundell-Bloundell, l'honorable Deuceace, le marquis de la Tour de Force, tous gens de qualité et la fleur des pois, monsieur ; le souper fut arrosé de flots de champagne, vous pouvez en être sûr, et après on nous servit de cette maudite eau-de-vie. J'en buvais… j'en buvais… la comtesse me remplissait de grands verres de punch ; et on nous apporta des cartes avec le punch après souper, de sorte que je bus et jouai, jouai et bus jusqu'à ne plus savoir ce que je faisais. J'étais comme hier soir. On m'emmena, on me mit au lit je ne sais comment, et je ne me réveillai que le jour suivant avec un affreux mal de tête, pour voir mon domestique qui me dit que l'honorable Deuceace voulait me parler et qu'il attendait au salon.

« — Comment allez-vous, colonel ? — » me dit-il en entrant dans ma chambre à coucher, « — Jusqu'à quelle heure restâtes-vous hier soir après mon départ ? Le jeu devenait trop gros pour moi, et j'avais assez perdu avec vous pour une fois.

« — Avec moi ? dis-je ; comment cela, mon cher ? car, quoique ce fût un fils de comte, il était aussi familier avec moi que vous l'êtes vous-même. Comment cela, mon cher ? lui demandai-je. Et il me répondit qu'il m'avait emprunté trente louis au vingt-et-un, qu'il m'avait fait un billet pour cette somme, lequel billet j'avais serré dans mon portefeuille avant qu'il se retirât.

« Je prends mon carnet (c'était la comtesse qui l'avait brodé pour moi) et j'y trouve en effet le billet, en échange duquel il se met à compter trente louis d'or sur ma table à côté de mon lit. Je lui dis qu'il était un gentleman et lui demandai s'il ne voulait pas prendre un verre de quelque chose, que mon domestique lui servirait ce qu'il pourrait désirer. Mais l'honorable Deuceace ne boit pas le matin, et il se retira pour aller à une affaire qu'il disait avoir.

« Un peu après, j'entends un autre coup de sonnette à ma porte, et cette fois ce furent Bloundell-Bloundell et le marquis que je vis entrer.

« Bong jour, marquis, lui dis-je.

« — Bonjour ; vous n'avez pas mal à la tête ? » répliqua-t-il.

« Je lui répondis que si, et que j'avais dû être dans un drôle d'état la veille. Mais ils m'affirmèrent tous deux que je n'avais donné aucun signe d'ivresse et que j'avais avalé ma liqueur avec la gravité d'un juge.

« — De sorte que, reprit le marquis, vous avez eu la visite de Deuceace. Nous l'avons rencontré au Palais-Royal en sortant de déjeuner. Vous a-t-il remboursé ? Tâchez de vous faire payer, car c'est un gaillard peu sûr ; et, comme il a gagné trois chevaux à Bloundell, je vous recommande de réclamer votre argent tandis qu'il en a.

« — Il m'a payé, dis-je ; mais je ne savais pas plus que les morts qu'il me dût quelque chose, et je ne me rappelle pas le moins du monde lui avoir prêté trente louis.

« À ces mots, le marquis et Bloundell échangèrent des coups d'œil et des sourires, et Bloundell me dit : « — Colonel, vous êtes un drôle d'homme. Personne n'aurait pu supposer, à vous voir, que vous eussiez bu quelque chose de plus fort que du thé toute la nuit, et pourtant vous oubliez certaines choses ce matin. Allons, allons… faites-en accroire aux soldats de marine, mon ami ; chez nous, ça ne prend pas.

« — En effet, dit le marquis, tortillant sa petite moustache noire en se mirant dans la glace, et se fendant comme il avait coutume de faire à la salle d'armes. C'était un maître homme que le marquis à la salle d'armes, et je l'ai vu, chez Lepage, abattre quatorze fois de suite la poupée. « Parlons d'affaires, ajouta-t-il. Colonel, vous savez qu'il vaut mieux régler tout de suite les affaires d'honneur ; peut-être ne vous sera-t-il pas désagréable d'arranger nos petites affaires de la nuit passée.

« Quelles petites affaires ? demandai-je. Est-ce que vous me devez de l'argent, marquis ?

« — Bah ! fit-il ; assez de plaisanteries. J'ai un billet de votre main pour trois cent quarante louis. Le voici, » ajouta-t-il en tirant un papier de son portefeuille.

« — Et moi pour deux cent dix, dit Bloundell-Bloundell en montrant son morceau de papier.

« Je fus tellement surpris et furieux de tout cela, que je m'élançai hors de mon lit et m'enveloppai de ma robe de chambre.

« Êtes-vous venus ici pour vous moquer de moi ? m'écriai-je. Je ne vous dois ni deux cents, ni deux mille, ni même deux louis, et je ne vous payerai pas un liard. Croyez-vous m'attraper avec

vos billets ? Je me moque d'eux et de vous, et je crois que vous êtes une paire de…

« — Une paire de quoi ? interrompit M. Bloundell. Vous savez sans doute que nous sommes gens d'honneur, colonel Altamont, et nous ne sommes pas venus ici pour rire ni pour nous laisser insulter par vous. Ou bien vous nous payerez, ou bien nous vous ferons connaître pour un fourbe, et nous vous châtierons comme tel, ajouta Bloundell.

« — Oui, parbleu, dit le marquis.

« Mais je ne fis pas attention à lui, car j'aurais pu jeter ce petit bout d'homme par la fenêtre. Malheureusement c'était autre chose pour Bloundell, grand gaillard qui avait six pouces de plus que moi et qui pesait quarante livres de plus que moi ; je crois qu'il m'aurait joliment arrangé.

« — Monsieur payera ou monsieur dira pourquoi. Je crois que vous n'êtes guère mieux qu'un polisson, colonel Altamont.

« C'est l'expression dont il se servit, ajouta Altamont en grimaçant, et j'eus à entendre une foule de compliments pareils de ces deux coquins. La dispute s'échauffait, quand arriva une autre personne de notre société. C'était un ami à moi, un gentleman que j'avais rencontré à Boulogne et que j'avais emmené moi-même chez la comtesse. Comme il n'avait pas joué du tout la veille, et qu'il m'avait même prévenu contre Bloundell et compagnie, je lui contai l'histoire, et autant firent les deux autres.

« — J'en suis très-fâché, dit-il ; mais vous persistiez à jouer. La comtesse vous suppliait de cesser. Ces messieurs proposèrent à

diverses reprises de s'arrêter ; c'était vous qui annonciez les gros enjeux, et non eux. »

« Bref, il soutint que j'étais complètement dans mon tort : et, lorsque les deux autres furent partis, il me dit que le marquis me tuerait, aussi vrai que mon nom est… ce qu'il est. « — J'ai laissé la comtesse en larmes, ajouta-t-il. Elle déteste ces deux hommes ; elle vous a averti plusieurs fois de vous méfier d'eux… » C'était la vérité ; elle m'avait dit souvent de ne jamais jouer avec eux… « Et elle avait presque des attaques de nerfs quand je l'ai quittée, tellement elle redoutait une querelle entre vous, et craignait que ce maudit marquis ne vous logeât une balle dans la tête. Je crois, ajouta mon ami, que cette femme est éperdument amoureuse de vous.

« — Le pensez-vous ? répliquai-je. Là-dessus mon ami me dit qu'elle s'était jetée à genoux devant lui en criant : Sauvez le colonel Altamont !

« Dès que je fus habillé, j'allai voir cette aimable femme. Elle poussa un cri et faillit s'évanouir en m'apercevant. Elle m'appela Ferdinand… Dieu me damne si ce n'est pas vrai.

— Je croyais que vous vous appeliez Jack, » dit Strong en riant.

Le colonel rougit très-fort sous ses favoris teints.

« Un homme peut avoir plus d'un nom, ne pensez-vous pas, Strong ?… demanda Altamont. Quand je suis avec une dame, j'aime à m'en donner un bon. Elle m'appela par mon petit nom. Elle pleura à fendre le cœur. Je ne puis voir pleurer une femme… je ne l'ai jamais pu, du moins aussi longtemps que j'étais amou-

reux d'elle. Elle me dit qu'elle ne pouvait supporter la pensée que j'eusse perdu tant d'argent dans sa maison. N'accepterais-je pas ses diamants et ses colliers pour en payer une partie ?

« Je jurai que je n'accepterais pas la valeur d'un liard de tous ses bijoux, qui peut-être ne valaient pas grand'chose ; mais une femme peut-elle faire plus que de donner tout ce qu'elle a ? Voilà les femmes que j'aime, et je sais qu'elles sont en grand nombre. Et je lui dis de ne pas s'inquiéter de l'argent, parce que je ne payerais pas un liard.

« — Alors ils vous tueront, dit-elle, ils tueront mon Ferdinand. »

— Ils tueront mon Jack, cela n'aurait pas été harmonieux en français, dit Strong en riant.

— Ne faites pas attention aux noms, répliqua l'autre avec humeur. Un homme d'honneur peut, je suppose, prendre le nom qu'il veut.

— Bien, bien, continuez votre histoire, dit Strong. Elle disait qu'ils vous tueraient.

— Non, m'écriai-je, ils ne me tueront pas ; car je ne me laisserai pas envoyer dans l'autre monde par ce chenapan de marquis ; et s'il porte la main sur moi, je lui fais sauter la cervelle, tout marquis qu'il est.

« À ces mots, la comtesse se recula comme si j'avais dit quelque chose de très-choquant.

« Ai-je bien compris le colonel Altamont ? demanda-t-elle. Et un officier anglais refuse-t-il une rencontre avec quelqu'un qui

l'appelle au champ d'honneur ?

« Le diable emporte le champ d'honneur, comtesse ! répliquai-je. Voudriez-vous pas que je servisse de cible à ce petit gredin de tireur ?

« — Colonel Altamont, reprit la comtesse, je vous croyais homme d'honneur. Je croyais… mais n'importe. Adieu, monsieur. Et elle allait sortir de la chambre, étouffant ses pleurs et sa voix dans son mouchoir.

« Comtesse ! m'écriai-je, courant après elle et lui prenant la main.

« — Laissez-moi, monsieur le colonel, dit-elle en dégageant sa main. Mon père était général de la grande armée. Un soldat doit savoir payer toutes ses dettes d'honneur !

« Que faire ? tout le monde était contre moi. Caroline dit que j'avais perdu l'argent, quoique je ne me souvinsse de rien. Et puis j'avais accepté l'argent de Deuceace ; mais vous savez que c'était parce qu'il me l'avait offert, ce qui change les choses. Chacun de ces gaillards était homme d'honneur et fort à la mode. Le marquis et la comtesse étaient des premières familles de France. Et par Jupiter ! monsieur, plutôt que d'offenser cette dame, je payai l'argent : cinq cent soixante napoléons d'or, par Jupiter ! sans compter trois cents autres que je perdis lorsqu'on me donna ma revanche.

« Et je ne pourrais encore vous dire en ce moment si j'ai été floué ou non, ajouta le colonel d'un air rêveur. Parfois je crois l'avoir été ; mais Caroline m'aimait tant ! Cette femme n'aurait

jamais souffert qu'on me trichât en sa présence ; jamais, j'en suis sûr ; ou, si je me trompe, je ne me connais pas en femmes. »

Les autres révélations qu'Altamont aurait pu faire sur sa vie passée à son honnête camarade le chevalier furent interrompues par un coup frappé à la porte extérieure de leur appartement. Et Grady étant allé ouvrir, il introduisit en présence de ces deux dignes particuliers le noble sir Francis Clavering lui-même.

« Le gouverneur, par Jupiter ! s'écria Strong, regardant avec surprise l'arrivée de son patron.

— Qu'est-ce qui vous amène ici ? grommela Altamont en jetant au baronnet un sombre coup d'œil de dessous ses sourcils touffus. Rien de bon, je le gage ? »

Et, en effet, il était rare que quelque chose de bon amenât sir Francis Clavering en ce lieu ou ailleurs.

Toutes les fois qu'il se rendait à Shepherd's-Inn, c'était l'argent qui faisait franchir cette enceinte à l'infortuné baronnet ; et il y avait ordinairement un gentleman (du monde qui fait commerce d'argent) à l'attendre chez Strong, ou en bas chez Campion, et une affaire de billets à négocier ou à renouveler. Clavering n'avait jamais regardé ses dettes franchement en face, quelque familiarisé qu'il fût avec elles durant toute sa vie ; tant qu'il pouvait renouveler un billet, son esprit était sans inquiétude, et il eût presque signé n'importe quoi pour demain, pourvu qu'on le laissât tranquille aujourd'hui. C'était un homme à qui la plus grande fortune aurait glissé entre les doigts, un homme fait pour être ruiné, pour tromper les petits marchands et être la victime des aigrefins et des usuriers, pour être ladre, et prodigue, et aussi dépourvu d'honnêteté que les gens qui le trompaient ; en

un mot pour être dupe, surtout parce qu'il était trop lâche pour être un heureux fripon. Il avait dit en son temps plus de mensonges, il avait employé plus de honteux stratagèmes pour repousser une petite dette, qu'il n'en eût fallu à un plus hardi coquin pour faire fortune. Il était abject et biaiseur, même au comble de la prospérité. Il eût été prince héritier de la couronne, qu'il n'aurait pu être plus faible, plus inutile, plus dissolu ni plus ingrat. Il ne pouvait faire un pas dans la vie sans s'appuyer sur le bras de quelqu'un ; et pourtant il n'eut jamais un agent dont il ne se défiât, et il faisait échouer tous les projets qu'on arrangeait pour son bien, en agissant secrètement contre les gens qu'il employait.

Strong connaissait Clavering, et le jugeait parfaitement bien. Ils ne vivaient pas ensemble en amis ; mais le chevalier travaillait pour son patron, comme il eût fait une marche harassante au temps où il était à l'armée, ou subi sa part des dangers et des privations d'un siège ; parce que c'était son devoir, et parce qu'il avait promis de le faire.

« Qu'est-ce qu'il veut ? » pensèrent les deux officiers de la garnison de Shepherd's-Inn, quand le baronnet arriva chez eux.

Sa face blême exprimait une extrême irritation et une grande colère.

« Ainsi, monsieur, dit-il à Altamont, vous vous êtes remis à vos vieilles habitudes !

— Auxquelles ? demanda le colonel en ricanant.

— Vous avez été au Rouge et noir la nuit dernière, s'écria le baronnet.

— Comment le savez-vous ?… y étiez-vous donc ? répliqua l'autre. Oui, j'ai été à ce club ; mais je n'ai point joué aux deux couleurs… demandez au capitaine… je lui ai conté l'affaire. C'est aux dés que j'ai joué ; c'est à la chance, sir Francis, parole d'honneur ! »

Et il regarda le baronnet d'un air d'humilité ironique et moqueuse qui ne fit qu'ajouter à la colère de l'autre.

« Que diable cela me fait-il à moi, le jeu auquel un homme comme vous perd son argent, que ce soit à la chance ou à la roulette ? s'écria le baronnet du plus fort de sa voix et avec une multitude de jurons. Ce que je ne veux pas souffrir, monsieur, c'est que vous vous serviez de mon nom, ou que vous l'accoupliez avec le vôtre. Sacrebleu ! Strong, pourquoi ne le tenez-vous pas mieux dans l'ordre ? Je vous dis, monsieur, qu'il a de nouveau fait usage de mon nom ; il a tiré sur moi et perdu l'argent au jeu ; je ne puis pas souffrir cela ; je ne le souffrirai pas. Il n'y a pas d'homme au monde qui le souffrirait… Savez-vous combien j'ai payé pour vous, monsieur ?

— Ce n'était qu'un tout petit billet, sir Francis ; quinze guinées seulement, capitaine Strong ; ils n'ont pas voulu en prendre un second ; et il n'y a pas là de quoi vous mettre en colère, gouverneur. C'est si peu de chose que je n'en avais pas même parlé à Strong ; est-ce que je vous en ai parlé, capitaine ? Je vous jure que cela m'était tout à fait sorti de la mémoire, et tout ça vient de cette maudite liqueur que j'ai avalée.

— Liqueur ou non liqueur, ce n'est pas mon affaire. Peu m'importe ce que vous buvez et où vous le buvez, pourvu que ce ne soit pas dans ma maison. Et je ne veux pas que vous fassiez ir-

ruption de nuit dans ma maison, ni qu'un individu comme vous s'introduise dans ma société. Comment avez-vous osé vous montrer dans Grosvenor-Place hier soir, monsieur ? et… et que supposez-vous que mes amis doivent penser de moi, lorsqu'ils voient un homme de votre sorte entrer sans invitation dans ma salle à manger, et ivre par-dessus le marché, et demander du vin comme s'il était le maître de la maison ?

— Ils penseront sans doute que vous connaissez de drôles de particuliers, répliqua Altamont avec une inébranlable bonne humeur. Voyons, baronnet, je vous fais mes excuses ; parole d'honneur, je vous les fais : et cela ne suffit-il pas entre deux gentlemen ? C'était par trop fort, je l'avoue, d'entrer dans la cuisine de votre navire, et de demander à boire comme si j'étais le capitaine ; mais j'avais trop bu déjà auparavant, voyez-vous ; c'est pourquoi je voulais boire encore. Il n'y a rien de plus simple. Et c'est parce qu'on n'a pas voulu me donner plus de quinze guinées sur votre nom, au club du Rouge et noir, que l'idée m'est venue d'aller chez vous pour vous parler de cela. Me refuser à moi, ce n'était rien ; mais refuser un billet tiré sur vous, qui êtes un si bon client de l'établissement, un baronnet, un membre du parlement, et un vrai gentilhomme ! Dieu me damne, si ce n'est pas de l'ingratitude !

— Pardieu ! si jamais vous recommencez… si jamais vous osez vous montrer dans ma maison, ou donner mon nom dans un tripot ou ailleurs, oui, ou ailleurs, par Jupiter !… Si vous osez faire la moindre allusion à moi, m'adresser la parole dans la rue ou partout ailleurs, avant que je vous parle moi-même, pardieu ! je vous renie tout à fait, et je ne vous donnerai plus un schilling.

— Gouverneur, ne me provoquez pas, dit Altamont d'un ton hargneux. Ne me défiez pas de faire ceci ou cela : car, si je suis poussé à bout, c'est le vrai moyen de m'exciter à vous braver. Je n'aurais pas dû entrer chez vous hier soir, je sais que je n'aurais pas dû le faire ; mais je vous dis que j'étais gris, et cela doit suffire entre un gentleman et un gentleman.

— Vous un gentleman ! Le diable m'emporte, monsieur ! s'écria le baronnet ; comment un individu de votre sorte ose-t-il s'appeler gentleman ?

— Je ne suis pas baronnet, je le sais, grommela l'autre, et j'ai presque oublié à présent comment doit se conduire un gentleman ; mais… mais j'en étais un autrefois, et mon père en était un, et je ne souffrirai pas que vous me teniez ce langage, sir Francis Clavering ; voilà qui est clair. Je veux repartir pour l'étranger. Pourquoi ne me donnez-vous pas d'argent afin que je puisse m'en aller ? Pourquoi diable roulez-vous sur l'or et suis-je dans le dénuement ? Pourquoi avez-vous une maison, une table chargée d'argenterie, tandis que je loge, moi, dans une misérable mansarde de Shepherd's-Inn ? Nous sommes associés, n'est-il pas vrai ? J'ai autant que vous le droit d'être riche, n'est-ce pas ? Contez, si vous voulez, l'histoire à Strong, que voici, et demandez-lui qu'il soit arbitre entre nous. Je ne crains pas de confier mon secret à un homme qui le gardera fidèlement. Tenez, Strong, peut-être devinez-vous déjà l'histoire : le fait est que le gouverneur et moi…

— Sacrebleu, retenez votre langue ! s'écria le baronnet furieux. Vous aurez l'argent aussitôt que je pourrai me le procurer. Je ne suis pas fait d'or. Je suis tellement tracassé et pourchassé que je ne sais plus où donner de la tête. J'en deviendrai fou, par

Jupiter ! oui, fou. Je voudrais être mort, car je suis le plus misérable animal qui soit au monde. Monsieur Altamont, ne vous formalisez pas de ce que j'ai dit. Quand je suis indisposé (et je suis diablement bilieux ce matin), le diable m'emporte ! je dis des sottises à tout le monde, et je ne sais pas ce que je dis. Excusez-moi si je vous ai offensé. Je… je tâcherai de faire cette petite affaire. Strong s'en occupera. Je vous donne ma parole qu'il s'en occupera. Strong, mon garçon, j'ai à vous parler. Passons au bureau pour un instant. »

Presque toutes les menaces de Clavering finissaient ainsi honteusement par la retraite.

Altamont ricana quand le baronnet se fut retiré pour s'entretenir en tête-à-tête avec son factotum.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda ce dernier. Toujours la vieille histoire, je suppose.

— Eh oui, sacrebleu ! répondit le baronnet. J'ai lâché deux cents guinées argent comptant hier soir au Petit Coventry, et j'ai fait un billet pour trois cents autres… payable demain chez les banquiers de lady Clavering ; et il faut que j'y fasse honneur, car il y a le diable à payer sans cela. La dernière fois qu'elle a payé mes dettes de jeu, j'ai juré de ne plus toucher un cornet à dés ; et elle tiendra sa parole, Strong, elle dissoudra la société, si je continue de la sorte. Je voudrais avoir trois cents livres sterling de rente et être bien loin. Dans une ville de bains, en Allemagne, on se tire diablement bien d'affaire avec trois cents livres de rente. Mais je suis d'une maudite insouciance pour ce qui est de mes habitudes. Ah ! je voudrais être au fond de la Serpentine. Je voudrais être mort, pardieu ! c'est la vérité. Je voudrais n'avoir ja-

mais touché ces maudits dés. J'étais si bien en veine hier soir, à cinq livres le coup de dés, jusqu'au moment où ces brigands me donnèrent en payement le billet d'Altamont ! À partir de cet instant, la chance tourna contre moi. Je ne gagnai plus trois coups, et je sortis complètement nettoyé, laissant derrière moi cet infernal billet de trois cents. Comment faire pour le payer ? Blackland n'en retardera pas la présentation. Hulker et Bullock écriront immédiatement à ma femme. Par Jupiter ! Ned, je suis la plus malheureuse créature de toute l'Angleterre. »

Il fallait que Ned imaginât quelque plan pour consoler le baronnet en ces tristes conjonctures ; et sans doute il trouva les moyens de faire un emprunt pour son patron, car il resta quelque temps enfermé ce jour-là chez M. Campion.

Altamont eut de nouveau une ou deux guinées à mettre dans sa poche, avec la promesse d'une somme considérable pour plus tard ; et le baronnet resta deux ou trois mois sans souhaiter d'être mort.

Quant à Strong, cousant ensemble ce qu'il avait appris du colonel et de sir Francis, il commença à se faire une assez juste idée du lien qui attachait l'un à l'autre ces deux hommes.

Tome 2 · 20

Chaque jour, après les repas de Grosvenor-Place et de Greenwich, auxquels s'était trouvé le major Pendennis, chaque jour voyait augmenter l'amitié et la cordialité de ce digne gentleman pour la famille Clavering. Ses visites étaient fréquentes, ses atten-

tions pour la maîtresse de la maison incessantes. Connu de toute la ville, il avait la bonne fortune d'être reçu dans bien des maisons où une dame aussi distinguée que lady Clavering devrait aussi se montrer. Sa Seigneurie ne désirait-elle pas assister à la grande fête de Gaunt-House ? Il y aurait prochainement un très-joli bal du matin à Fulham, chez le vicomte Marrowfat. Tout le monde devait s'y trouver, même d'augustes personnages du rang le plus élevé ; et l'on y devait voir un quadrille Watteau, où miss Amory serait assurément charmante. L'obséquieux vieux gentleman offrait de conduire lady Clavering à ces fêtes et à d'autres, et il était prêt aussi à se rendre utile au baronnet de toutes les manières qui pourraient convenir à ce dernier.

Malgré la position et la fortune actuelles de Clavering, le monde s'obstinait à le regarder assez froidement, et d'étranges rumeurs le suivaient partout. Il fut repoussé au scrutin par deux clubs où il avait demandé d'être admis. À la chambre des communes, il ne s'entretenait qu'avec un petit nombre des membres les plus mal famés de cet illustre corps ; car il avait le talent de choisir toujours la mauvaise société, à laquelle il s'adaptait naturellement, comme d'autres personnes s'adaptent à la bonne compagnie. Nommer tous les sénateurs que fréquentait Clavering, ce serait fatigant. Nous n'en mentionnerons que quelques-uns. Entre autres le capitaine Raff, l'honorable membre pour Epsom, qui donna sa démission après les dernières courses de Goodwood, ayant accepté une mission en Orient, comme disait M. Hotspur, le fouet du parti ; Hustingson, le membre patriote pour Islington, dont la voix ne se fait plus entendre contre la corruption depuis qu'il a été nommé gouverneur de l'île de Coventry ; Bob Freeny, des Freeny de Booterstown, qui est un homme nul, et dont nous ne parlerons par conséquent qu'avec

respect. Et, de tous ces gentlemen avec lesquels M. Hotspur avait à conférer par suite des devoirs que lui imposait sa profession, il n'en était pas un pour qui il eût plus de mépris et d'aversion que pour sir Francis Clavering, ce représentant d'une ancienne race qui, de temps immémorial, avait eu ses chefs au parlement, comme membres pour le bourg de Clavering.

« Si l'on a besoin de cet homme lors d'un vote par division, disait Hotspur, il y a dix à parier contre un qu'il est dans un enfer. Il a été élevé dans la prison de la Flotte, et il verra encore celle de Newgate, je vous en donne ma parole. Il perdra toute la fortune de la Bégum aux dés ; on l'attrapera vidant les poches, et il finira sur un ponton. »

Or, si le noble Hotspur, tout en ayant pareille opinion de Clavering, ne laissait pas, cependant, à cause de sa profession, de le traiter avec politesse, défendra-t-on au major Pendennis d'avoir, lui aussi, des raisons personnelles de se montrer plein d'attentions pour cet infortuné gentilhomme ?

« Il a une très-bonne cave et un cuisinier excellent, disait le major. Tant qu'il garde le silence, il n'est pas désagréable, et il parle très-rarement. S'il lui plaît de fréquenter des tripots et de perdre son argent avec des grecs, que m'importe ? Ne regardez pas d'un œil trop curieux les affaires d'autrui, Pen, mon garçon ; chacun a, morbleu ! dans sa maison quelque cabinet où il ne voudrait pas que nous jetassions les yeux, vous et moi. Pourquoi nous occuperions-nous de ce cabinet, alors que le reste de la maison nous est ouvert ? C'est une diablement bonne maison, comme nous le savons, vous et moi. Et si l'homme de la famille n'est pas tout ce qu'on pourrait désirer, les femmes sont excellentes. La Bégum n'a pas les meilleures manières, mais il n'y a ja-

mais eu de femme plus bienveillante ; et elle est diablement habile. Quant à la petite Blanche, vous savez ce que je pense d'elle, fripon ; vous savez que je crois qu'elle en tient pour vous, et que vous n'auriez qu'à demander sa main pour l'obtenir. Mais vous êtes si bien en train de devenir un grand homme, qu'il ne vous faudra rien moins, je suppose, qu'une fille de duc… hein, monsieur ? Je vous engage à faire la cour à quelqu'une, pour voir. »

Pen était peut-être un peu enivré de ses succès ; peut-être aussi pensait-il (grâce aux allusions perpétuelles de son oncle) que miss Amory était assez disposée à recommencer le manège de coquetteries dont les bords agrestes de la rivière Brawl avaient jadis été témoins. Mais il ne songeait guère, en ce moment, à se marier, disait-il ; et, adoptant le ton mondain de son oncle, il parla assez dédaigneusement du mariage, et se prononça en faveur du célibat.

« Vous êtes très-heureux, oncle, dit-il, et vous vivez fort bien de la vie de garçon ; moi de même. Avec ma femme à mes côtés, je perdrais ma position dans la société ; et il ne me sourit guère d'aller vivre à la campagne avec une mistress Pendennis, ou de louer un logis à Londres pour être servi par une bonne pour tout faire. Le temps de mes petites illusions est passé. Vous m'avez guéri de mon premier amour, qui s'était, certes, allumé pour une sotte ; et, si la pauvre femme m'avait pris, elle aurait eu un sot mari, et un mari hargneux et mécontent. Les jeunes gens d'aujourd'hui vivent vite, monsieur ; et je me sens aussi vieux à vingt-cinq ans que beaucoup de ces vieux nig… de ces vieux garçons que je vois aux fenêtres du club de Bays. Ne vous offensez pas de mes paroles ; tout ce que je veux dire, c'est que je suis blasé en amour ; et je ne pourrais pas plus rallumer à présent ma flamme

pour miss Amory, que je ne pourrais me remettre à adorer lady Mirabel. Je voudrais le pouvoir. J'aime ce vieux Mirabel, à cause de son amour pour sa femme, et je trouve que son amour est ce qu'il y a de plus respectable dans toute sa vie.

— Sir Charles Mirabel a toujours été un homme de théâtre, monsieur, dit le major, contrarié de ce que son neveu parlait aussi légèrement d'une personne du rang et de la position de sir Charles. Dès sa jeunesse il s'occupait de théâtre. Il jouait à Carlton-House, quand il était page du prince ; il n'a cessé de s'occuper de ces sortes de choses ; il pouvait se permettre d'épouser qui lui plaisait, et lady Mirabel est une femme très-respectable, reçue partout… partout, entendez bien. La duchesse de Connaught la reçoit, lady Rockminster la reçoit. Il n'est pas convenable que des jeunes gens parlent aussi légèrement de personnes de ce rang. Il n'y a pas dans toute l'Angleterre une femme plus respectable que lady Mirabel. Et quant à ces vieux nigauds de chez Bays, comme vous les appelez, ce sont les plus illustres gentilshommes d'Angleterre, de qui vous autres jouvenceaux devriez apprendre un peu les manières, la modestie et la politesse. »

Le major commençait à trouver que Pen devenait excessivement fat et impertinent, et que le monde faisait beaucoup trop grand cas de lui.

La colère du major amusa Pen. Il étudiait avec un plaisir constant les singularités de son oncle, et il était toujours de bonne humeur avec son vieux mentor mondain.

« Voilà quinze ans que je suis jouvenceau, monsieur, répliqua-t-il adroitement ; et, si vous pensez que nous sommes irrespectueux, vous devriez voir ceux de la génération présente. Un de

vos protégés vint déjeuner chez moi l'autre jour. Vous m'aviez dit de l'inviter, et je l'ai fait pour vous être agréable. Nous courûmes ensemble toute la ville, nous dînâmes au club et allâmes au spectacle. Il dit que le vin du club Polyanthus ne valait pas celui d'Ellis à Richmond, fuma du cavendish de Warrington après déjeuner, et, quand je lui donnai un souverain en manière d'adieu, il dit qu'il en avait une quantité, mais qu'il le prenait néanmoins pour montrer qu'il n'était pas fier.

— Oui-da !… Vous avez donc invité le jeune Clavering ? s'écria le major, apaisé sur-le-champ. Un charmant garçon, un peu turbulent, mais charmant garçon. Les parents aiment ces sortes d'attentions, et vous ne pouvez faire mieux que d'en avoir de pareilles pour nos bons amis de la place Grosvenor. Ainsi vous l'avez mené au spectacle et vous lui avez garni la bourse ? C'est bien, cela, monsieur, c'est bien. »

Là-dessus, Mentor quitta Télémaque, se disant que les jeunes gens n'étaient pas encore trop mauvais, et qu'il ferait quelque chose de ce gaillard-là.

Àmesure que maître Clavering grandit et avança en âge, il devint trop fort pour l'autorité de ses tendres parents et de sa gouvernante. Il les gouvernait même plutôt qu'il ne se laissait guider par leurs ordres. Il était muet et hargneux avec son papa, et ne se montrait que rarement dans le voisinage de ce gentleman. Il braillait et se battait avec sa maman, lorsqu'il s'élevait entre elle et lui quelque contestation relative à la satisfaction de son appétit ou de tout autre désir de son cœur. Et dans les disputes qui naissaient entre sa gouvernante et lui, quand elle lui donnait sa leçon, il distribuait de si rudes coups de pied aux tibias de cette paisible créature, qu'il la soumettait et la domptait complètement.

Il eût traité de même sa sœur Blanche, et il essaya une ou deux fois de prévaloir sur elle ; mais elle manifesta beaucoup de résolution et de courage, et le gifla si bien qu'il s'abstint de molester miss Amory comme il tourmentait sa gouvernante, sa maman et la soubrette de sa maman.

Enfin, quand la famille arriva à Londres, sir Francis opina qu'on ferait bien de mettre le petit gueux au collège.

Le jeune fils et héritier de la maison de Clavering fut donc expédié à l'établissement du révérend Otto Rose à Twickenham, où les jeunes seigneurs et gentilshommes étaient reçus pour faire un cours d'études préparatoires avant leur entrée dans les grands collèges publics de l'Angleterre.

Notre intention n'est pas de suivre maître Clavering dans sa carrière scolastique ; les sentiers qui mènent au Temple de la Science lui furent rendus plus faciles qu'ils ne l'avaient été pour quelques-uns de nous autres des générations précédentes. Il se dirigea vers ce sanctuaire dans un carrosse à quatre chevaux, libre de s'arrêter et de se reposer presque toutes les fois qu'il lui plaisait. Dès son entrée dans l'adolescence, il eut des bottes vernies, des mouchoirs de batiste et des gants citron, les plus petits qui fussent jamais sortis de chez Privat. On s'habillait tous les jours chez Rose ayant de descendre dîner ; ces jeunes gentilshommes avaient des robes de chambre en cachemire, du feu dans leurs chambres à coucher, de temps à autre des promenades à cheval et en voiture, et de l'huile pour leurs cheveux. Les punitions corporelles étaient totalement supprimées par le principal, qui pensait que la discipline morale suffisait pour mener la jeunesse ; et les enfants faisaient de si rapides progrès en diverses

branches de la science, qu'ils acquirent le talent de boire des spiritueux et de fumer des cigares, même avant d'entrer au collège.

Le jeune Frank Clavering volait les havanes de son père et les emportait à la pension, ou les fumait à l'écurie, dès un âge très-tendre ; et, à dix ans, il sablait sa bouteille de champagne presque aussi résolûment qu'un cornette de dragons à grandes moustaches.

Quand cet intéressant jouvenceau vint à la maison pour les vacances, le major Pendennis lui témoigna autant de laborieuse civilité et de gracieuseté qu'à tout le reste de la famille ; quoique le coquin eût assez de mépris pour le vieux Wigsby, sobriquet du major ; qu'il le contrefît derrière son dos, lorsque le galant major faisait ses courbettes et souriait avec affectation à lady Clavering ou à miss Amory ; et qu'il dessinât de grossières caricatures où étaient représentés, avec une exagération dépourvue d'art, la perruque et le nez du major, ainsi que le nœud de sa cravate, etc.

Ne se lassant jamais dans ses efforts pour se rendre agréable, le major désira que Pen, lui aussi, s'occupât particulièrement de cet enfant ; il engagea Arthur à l'inviter chez lui, à lui payer à dîner au club, à l'emmener chez Mme Tussaud, à la Tour, au spectacle, et à lui donner la pièce, comme on dit, à la fin de la journée. Arthur, qui était bon garçon et qui aimait les enfants, consacra un jour à ces diverses cérémonies, et fit déjeuner maître Clavering au Temple, où le gamin manifesta le plus profond mépris pour l'ameublement, la vaisselle et l'état déguenillé de la robe de chambre de Warrington, fuma un brûle-gueule, et raconta, à la grande édification des deux gentlemen, ses hôtes, l'histoire d'une bataille entre Tuffy et Long Biggings, chez Rose.

Conformément à la prédiction du major, lady Clavering fut très-reconnaissante à Arthur de ses attentions pour l'enfant ; plus reconnaissante que le gamin lui-même, qui acceptait ces attentions comme une chose naturelle, et qui avait très-vraisemblablement la poche garnie de plus de souverains que le pauvre Pen lui-même, qui eut pourtant la générosité de lui en donner un du petit nombre de ceux qu'il possédait.

Le major surveillait ce gamin avec les yeux perçants dont la nature l'avait doué, et avec les lunettes de l'âge et de l'expérience ; il examinait sa position dans la famille, sans toutefois paraître trop curieux. Mais, en sa qualité de voisin de campagne, de vieillard et d'homme du monde qui avait nombre d'obligations aux Clavering, il chercha à découvrir quelle était la fortune de lady Clavering, où étaient placés ses capitaux, et quel serait l'héritage du petit collégien. Et s'étant mis à l'œuvre (on verra sans doute plus tard dans quel but), il se trouva bientôt assez au courant de la fortune et des affaires de lady Clavering, ainsi que des espérances de sa fille et de son fils.

La fille ne devait avoir qu'une part assez exiguë ; le gros de la fortune devait revenir au fils. Si son père ne se souciait pas plus de lui que de toute autre personne, sa mère, par contre, l'aimait follement comme l'enfant de son vieil âge. Quant à miss Amory, elle le détestait. Tel fut, en chiffres ronds, le résultat des informations du major Pendennis.

« Ah ! ma chère dame, dit-il en donnant de petites tapes sur la tête de l'enfant, ce garçon pourra porter la couronne de baronnet à quelque futur couronnement, si l'on mène bien les affaires et que sir Francis Clavering joue bien son jeu. »

Àces paroles, la veuve Amory poussa un profond soupir.

« Il ne joue que trop, major, je le crains, » répliqua-t-elle.

Le major avoua qu'il le savait ; il ne cacha pas qu'il avait appris le malheureux penchant de sir Francis Clavering pour le jeu ; il plaignit sincèrement lady Clavering ; mais il parla avec tant de bon sens et de sentiment, que cette dame, heureuse de trouver un homme d'expérience à qui confier son chagrin et sa position, causa à cœur ouvert avec le major Pendennis, et lui demanda conseil et consolation. Le major Pendennis devint le confident et l'ami intime de la Bégum, qui le consulta en sa triple qualité de mère, d'épouse et de capitaliste.

Il lui donna à entendre (tout en lui témoignant beaucoup de respect et de sympathie) qu'il savait quelques-unes des circonstances de son premier mariage, qu'il avait même connu feu son mari, qu'il se rappelait parfaitement l'avoir vu à Calcutta, dans le temps où elle vivait retirée chez son père. La pauvre dame lui conta sa version de la chose, les yeux pleins de larmes de honte plus que de douleur.

Retournant encore enfant aux Indes, après avoir passé deux ans dans un pensionnat d'Europe, elle avait rencontré Amory et avait fait la folie de l'épouser.

« Oh ! vous ne savez pas combien cet homme m'a rendue malheureuse, dit-elle, ni quelle vie j'ai menée entre lui et mon père. Avant de le voir, je n'avais jamais vu d'autres hommes que quelques commis de mon père, et des domestiques indiens. Vous savez que nous n'allions pas dans le monde aux Indes, à cause de…

— Je le sais, répliqua le major Pendennis en faisant un salut.

— J'étais une enfant romanesque et turbulente, la tête pleine des romans que j'avais lus en pension. J'écoutai toutes les histoires qu'il me fit de ses aventures, car c'était un homme hardi et entreprenant, et il me sembla qu'il parlait d'une manière sublime durant ces belles et calmes nuits de notre traversée, où il avait coutume de… Bref, je l'épousai, et, à partir de ce jour, je fus malheureuse, malheureuse avec mon père, dont vous connaissez le caractère, major Pendennis. Aussi n'en parlerai-je pas ; mais ce n'était pas un homme bon, monsieur, ni pour ma pauvre mère, ni pour moi, si ce n'est qu'il me laissa sa fortune ; ni, que je sache, pour aucune autre personne au monde ; et je crains bien qu'il n'ait pas fait beaucoup de bonnes actions durant sa vie. Quant à Amory, il était presque pire encore : c'était un prodigue, tandis que mon père était avare ; il buvait terriblement et était furieux dans l'ivresse. D'aucune manière, major Pendennis, il ne fut pour moi ni un bon ni un fidèle mari, et s'il était mort en prison, avant son procès, au lieu de ne mourir qu'après, il m'eût évité beaucoup de honte et de malheur !… Car, ajouta lady Clavering, peut-être ne me serais-je jamais remariée, si je n'avais eu un si vif désir de changer son horrible nom ; et je ne suis pas heureuse non plus avec mon second mari, comme je suppose que vous le savez, monsieur. Ah ! major Pendennis, j'ai de l'argent, sans doute, et je suis une lady, et l'on s'imagine que je suis bien heureuse, mais je ne le suis pas. Nous avons tous nos soucis, nos chagrins et nos peines, et bien souvent je m'assieds à un de nos grands dîners, le cœur triste ; bien souvent je passe la nuit éveillée dans mon bon lit, et beaucoup plus malheureuse que la fille qui le fait. Non, major, je ne suis pas une femme heureuse, malgré tout ce que dit le monde, qui envie à la Bégum ses diamants, ses équipages et les

grands personnages qui viennent me voir. Je ne suis pas heureuse dans mon mari ; je ne suis pas heureuse dans ma fille. Elle n'est pas bonne fille, comme cette chère Laure Bell, à Fairoaks. Elle nous a coûté bien des larmes, quoique vous ne les ayez pas vues ; et elle se moque de sa mère parce que je n'ai pas eu d'éducation. Comment aurais-je pu en avoir ? J'ai été élevée parmi les naturels du pays jusqu'à douze ans, et à quatorze ans je retournai aux Indes. Ah ! major, j'aurais été une bonne femme si j'avais eu un bon mari !... À présent il faut que je monte me laver les yeux, car ils sont rouges à force de pleurer. Et lady Rockminster va arriver, et nous allons nous promener au parc. »

Quand lady Rockminster fit son apparition, il n'y avait plus trace de larmes ni de chagrin sur la figure de lady Clavering ; au contraire, elle était pleine de gaieté, elle vous lançait à la tête son bavardage plein de balourdises, et vous massacrait l'anglais du roi avec la plus grande vivacité et la meilleure humeur du monde.

« Elle n'est pas si mauvaise femme, morbleu ! se dit le major. Elle n'a pas le poli de la bonne société, sans doute, et elle dit Apaulin pour Apollon ; mais elle a du cœur, et j'aime cela, et puis diablement beaucoup d'argent par-dessus le marché. Trois étoiles dans les fonds indiens à son nom, morbleu ! trois étoiles que doit hériter ce petit ours... les héritera-t-il ? »

Et il pensa qu'il voudrait bien pouvoir faire refluer un peu de cet argent sur le nom de miss Blanche, et que mieux vaudrait encore voir luire une de ces étoiles sur le nom de M. Arthur Pendennis.

Toujours occupé de la poursuite de ses projets, quels qu'ils fussent, le vieux négociateur profitait du privilège de l'âge et de

l'intimité, pour parler à miss Blanche d'une façon bienveillante et paternelle, toutes les fois que l'occasion se présentait à lui d'être seul avec elle. Il arrivait si fréquemment à l'heure du luncheon, et il devint peu à peu si familier avec ces dames, qu'elles finirent par ne plus se gêner pour se disputer devant lui. Lady Clavering, qui avait la voix éclatante et l'humeur brusque, eut mainte bataille avec la sylphide en présence de l'ami de la famille. L'esprit mordant de Blanche se laissait rarement enlever la victoire en ces occasions, et les pointes acérées de ses flèches mettaient son adversaire en déroute.

« Je suis un vieux bonhomme, disait le major ; je n'ai rien à faire en ce monde. Mais je tiens mes yeux ouverts, et je suis discret. Je suis votre ami à toutes deux, et, s'il vous convient de vous disputer devant moi, vrai, je n'en dirai rien à personne. Pourtant, vous êtes deux bonnes créatures, et je veux vous réconcilier ensemble. J'ai réconcilié une foule de gens : maris et femmes, pères et fils, mères et filles. Cela me plaît ; je n'ai rien autre à faire. »

Un jour donc, le vieux diplomate entra dans le salon de lady Clavering, juste au moment où celle-ci en sortait dans un état d'indignation évidente. Elle passa devant lui, montant à grands pas l'escalier de son propre appartement.

« Impossible de vous parler à présent, lui dit-elle ; je suis beaucoup trop furieuse contre cette… cette… cette petite méchante… »

La colère étouffa le reste de ses paroles, jusqu'à ce que lady Clavering ne fût plus à portée d'être entendue.

« Ma chère bonne miss Amory, dit le major en entrant au salon, je vois ce qui arrive. Vous ne vous accordez pas avec votre

maman. Dans les meilleures familles, les mères et les filles sont en désaccord. La semaine dernière encore, j'ai apaisé une querelle entre lady Clapperton et sa fille lady Claudia. Voilà quatorze ans que lady Lear et sa fille aînée ne se parlent plus. Pourtant, je n'ai jamais rencontré de meilleures ni plus dignes personnes dans tout le cours de ma vie ; elles sont admirables pour tout autre qu'elles-mêmes. Mais elles ne peuvent pas vivre ensemble, elles ne devraient pas vivre ensemble ; et je désire de tout mon cœur, ma chère amie, vous voir une maison à vous ; car il n'y a pas, à Londres, de femme qui soit mieux en état que vous d'en gouverner une. Alors, vous seriez heureuse chez vous.

— Je ne suis pas très-heureuse ici, répliqua la sylphide, et la stupidité de maman est telle, qu'un saint n'y résisterait pas.

— Précisément ; vous ne vous convenez pas. Votre mère commit une faute dans sa jeunesse (ou la nature seule vous a-t-elle si bien douée, ma chère ?) ; elle n'aurait pas dû vous faire donner une éducation supérieure. Entourée, comme vous l'êtes, par des personnes qui n'ont ni votre génie ni votre politesse, vous devriez ne pas avoir une si brillante intelligence. Votre place devrait être la première dans les cercles les plus élevés, et la seconde nulle part. Je vous ai étudiée, miss Amory : vous êtes ambitieuse, et votre rôle est de commander. Vous devriez briller, et vous ne brillerez jamais dans cette maison-ci, je le sais bien. J'espère vous voir un jour la maîtresse de quelque autre maison plus heureuse. »

La sylphide haussa, d'un air de mépris, ses épaules blanches comme la fleur du lis.

« Où est le prince, et où est le palais, major Pendennis ? demanda-t-elle. Je suis prête. Mais il n'y a plus de romans dans le monde, aujourd'hui ; il n'y a plus d'amour vrai.

— Vous dites la vérité, répliqua le major, de l'air le plus simple et le plus sentimental qu'il put prendre.

— Ce n'est pas que je connaisse le monde, reprit Blanche en baissant les yeux ; je n'en sais que ce que j'en ai lu dans les romans.

— Sans doute, vous ne le connaissez pas, s'écria le major Pendennis ; eh ! comment le connaîtriez-vous ? Les romans ne sont pas vrais, et, comme vous l'avez dit fort bien, il n'y a plus de romans dans le monde. Morbleu ! je voudrais être un jeune homme comme mon neveu.

— Que sont, continua miss Amory d'un air rêveur, que sont les hommes que nous voyons au bal tous les soirs ? des officiers aux gardes qui dansent, de pauvres employés du ministère des finances, un tas de nigauds ! Si j'avais la fortune de mon frère, je pourrais avoir une maison comme vous m'en promettez une ; mais avec mon nom et mon peu de fortune, que puis-je attendre ? Un curé de campagne, ou un avocat d'une rue voisine de Russell-Square, ou un capitaine de dragons qui louera une chambre pour moi, et qui rentrera de sa pension, ivre et sentant le tabac, comme sir Francis Clavering. Voilà la destinée qui nous attend, nous autres filles. Ô major Pendennis ! je suis dégoûtée de Londres, des bals, des jeunes dandys à barbiches, et de ces grandes dames insolentes qui nous connaissent aujourd'hui et qui demain nous plantent là ; je suis dégoûtée du monde. Je voudrais le quitter pour aller m'enfermer dans un couvent ; oui, en

vérité, je ne trouverai jamais personne qui me comprenne. Et je vis ici tout aussi seule dans ma famille, au milieu du monde, que si j'étais enfermée pour jamais dans une cellule. Je voudrais qu'il y eût ici des sœurs de charité ; je voudrais être l'une d'elles, et attraper la peste, et mourir. Je voudrais quitter le monde. Je ne suis pas bien vieille ; mais je suis fatiguée, j'ai tant souffert, j'ai perdu tant d'illusions… je suis lasse, je suis lasse. Oh ! que l'ange de la mort serait le bienvenu, s'il m'appelait ! »

Voici l'interprétation qu'on peut donner à ce discours.

Quelques jours auparavant, lady Flamingo, une grande dame, avait feint de ne pas connaître lady Clavering et miss Amory. Celle-ci était furieuse de n'avoir pu obtenir d'invitation pour le bal de lady Drum. On était à la fin de la saison, et personne n'avait demandé la main de Blanche ; elle n'avait pas fait la moindre sensation, elle qui était mieux douée que toutes les filles de l'année, que toutes les demoiselles de son cercle particulier. Dora, qui n'avait que cinq mille guinées ; Flora, qui n'avait rien, et Léonore, qui était rousse, allaient se marier, et personne ne se présentait pour Blanche Amory !

« Vous appréciez sagement le monde et votre position, ma chère miss Blanche, dit le major. Le prince ne se marie plus de nos jours, comme vous dites, à moins que la princesse n'ait diantrement d'argent dans les fonds publics, ou qu'elle ne soit du même rang que lui. Les jeunes gens des grandes familles épousent les demoiselles des grandes familles ; s'ils n'ont pas de fortune, ils ont des épaules amies qui les poussent dans le monde, ce qui vaut presque autant. Une fille de votre fortune ne peut guère espérer un grand parti ; mais une fille de votre génie, de votre tact si admirable et de votre brillante éducation, peut,

avec un mari habile, se faire la place qu'elle veut dans le monde. Nous devenons diablement républicains. Le talent vaut aujourd'hui, morbleu ! la naissance et la richesse. Un homme de talent et une femme de talent peuvent arriver où ils veulent. »

Miss Amory, naturellement, ne comprenait pas du tout le major Pendennis. Peut-êtie repassa-t-elle certaines circonstances dans son esprit, et se demanda-t-elle s'il parlait pour un ancien soupirant ? Était-il possible qu'il s'agît de Pen ? Non, cela ne se pouvait pas. Il avait été poli, mais rien de plus. Aussi dit-elle en riant :

« Quel est l'homme de talent, et quand me le présenterez-vous, major Pendennis ? Je meurs d'envie de le voir. »

En ce moment un laquais ouvrit la porte et annonça M. Henry Foker. À ce nom et à l'aspect de notre ami, la demoiselle et le gentleman éclatèrent de rire.

« Ce n'est pas là l'homme en question, dit le major Pendennis. Il est fiancé à sa cousine, la fille de lord Gravesend. Adieu, ma chère miss Amory. »

Est-ce que Pen devenait mondain, et ne faut-il pas qu'un homme tire parti de l'expérience qu'il a acquise dans le monde ? Il sentait, pour sa part, qu'il vieillissait vite. « Comme cette ville nous forme et nous change ! » dit-il un jour à Warrington. Ils venaient de rentrer tous deux, après une soirée de plaisir. Pen fumait sa pipe et racontait, selon sa coutume, à son ami, les observations qu'il avait faites et les aventures qu'il avait eues.

« Que je suis changé ! dit-il, moi qui, à Fairoaks, ai failli mourir de chagrin, comme un niais, pour avoir perdu mon premier

amour ! Lady Mirabel avait réception ce soir, et elle a été aussi grave et aussi calme que si elle était née duchesse et qu'elle n'eût jamais vu les coulisses d'un théâtre. Elle m'a fait l'honneur de causer avec moi, et elle a daigné dire beaucoup de bien de Walter Lorraine.

— Quelle condescendance ! interrompit Warrington.

— N'est-ce pas ? » répliqua Pen très-simplement.

Sur quoi l'autre éclata de rire, suivant son habitude.

« Est-il possible, s'écria-t-il, que quelqu'un songe à prendre un air protecteur avec l'éminent auteur de Walter Lorraine ?

— Vous riez de nous deux, repartit Pen en rougissant un peu. J'arrivais moi-même à cela. Elle me dit qu'elle n'avait pas lu le livre (et je crois vraiment qu'elle n'en lit jamais aucun), mais que lady Rockminster l'avait lu, et que la duchesse de Connaught avait déclaré qu'il était fort remarquable. « Dans ce cas, répliquai-je, je puis mourir content ; car plaire à ces deux dames était le grand but de mon existence, et puisque j'ai leur approbation, je ne m'occupe point de l'opinion d'autrui. » Lady Mirabel me regarda gravement de ses beaux yeux et dit : « Ah ! vraiment ! » comme si elle m'avait compris. Puis elle me demanda si j'allais aux jeudis de la duchesse. Et quand je lui eus répondu que non, elle dit qu'elle espérait m'y voir, et que je devais tâcher d'y aller ; tout le monde y allait… du moins tout ce qui était de la bonne société. Ensuite nous parlâmes du nouvel ambassadeur de Tombouctou, qui vaut bien mieux que son prédécesseur ; de lady Marie Billington, qui va épouser un ecclésiastique fort au-dessous d'elle par le rang ; de la brouille entre lord et lady Ringdove après trois mois de mariage, au sujet de Tom Pouter, officier des gardes

bleus et cousin de lady Ringdove ; puis d'autres choses encore. À voir la gravité de cette femme, vous vous seriez imaginé qu'elle était née dans un palais, et qu'elle avait passé toute sa vie dans Belgrave-Square.

— Et vous, je suppose que vous avez fort bien pris part à la conversation, en qualité de descendant du comte votre père, et d'héritier de Fairoaks-Castle ! dit Warrington. Oui, je me rappelle avoir lu la description des réjouissances qui eurent lieu lorsque vous atteignîtes votre majorité. La comtesse donna un thé brillant à la noblesse des environs ; et les fermiers se régalèrent, à la cuisine, d'un gigot de mouton et d'une quarte de bière. Les restes du banquet furent distribués aux pauvres du village, et l'entrée du parc resta illuminée jusqu'à ce que le vieux John éteignît la chandelle en se couchant à son heure accoutumée.

— Ma mère n'est pas comtesse, répliqua Pen, quoiqu'elle ait un très-bon sang dans les veines. Mais toute bourgeoise qu'elle est, je n'ai jamais rencontré de pairesse qui fût plus que son égale, monsieur Georges ; et, si vous voulez venir à Fairoaks-Castle, vous jugerez par vous-même d'elle et de ma cousine. Elles ne sont pas aussi spirituelles que les femmes de Londres ; mais elles sont, certes, aussi bien élevées. À la campagne, les pensées des femmes roulent sur des objets autres que ceux qui occupent vos dames de Londres. À la campagne, une femme a son ménage et ses pauvres, ses longues calmes journées et ses longues calmes soirées.

— Diablement longues et beaucoup trop calmes, dit Warrington. J'en ai fait l'expérience.

— La monotonie de cette existence doit être mélancolique jusqu'à un certain point, comme l'air d'une longue ballade, et son harmonie grave et douce, triste et tendre : autrement elle serait insupportable. L'isolement des femmes à la campagne les rend nécessairement douces et sentimentales. Elles mènent une vie de tranquilles devoirs, de constante routine, de mystique rêverie, comme des nonnes non cloîtrées ; trop de gaieté et de rires troublerait leur paix presque sacrée, et serait aussi déplacé que dans une église.

— Où l'on s'endort au sermon, ajouta Warrington.

— Vous êtes un misogyne déclaré, et vous haïssez le sexe parce que, je suppose, vous le connaissez très-peu, reprit M. Pen, d'un air fort satisfait de lui-même. Si vous détestez les femmes de la campagne parce qu'elles sont trop graves, assurément les femmes de Londres doivent l'être assez peu pour vous. À Londres, on mène la vie rondement ; et je m'étonne qu'on n'y meure pas plus vite, hommes et femmes. Prenez une femme du monde ; suivez-la toute une saison : n'y a-t-il pas de quoi se demander comment elle fait pour y survivre ? ou si elle ne s'endort pas à la fin d'août pour rester engourdie jusqu'au printemps ? Elle va dans le monde tous les soirs, et reste, jusqu'au grand jour, assise à voir danser ses filles en âge d'être mariées. Elle a sans doute à la maison toute une chambrée de petits enfants auxquels elle administre son exemple et son affection. Elle a l'œil sur le déjeuner composé de pain et de lait, sur le catéchisme, la musique et le français, et sur le gigot de mouton qui doit être rôti pour une heure après-midi. Elle a des visites officielles ou particulières à faire à des dames du même rang qu'elle ; elle assiste à des comités de charité, à des comités de bal, à des comités d'émigration, à

des comités du Collège de la reine, et elle s'acquitte de je ne sais combien d'autres devoirs communs à toute grande dame anglaise. Elle a aussi très-vraisemblablement sa liste de pauvres ; elle a ses combinaisons avec le curé de la paroisse pour la distribution de la soupe, de la flanelle et d'une instruction religieuse convenable ; et, si elle habite certains quartiers, elle se rend probablement le matin à l'église. Elle a les journaux à lire ; elle doit savoir au moins de quoi s'occupe chaque convive de son mari, afin de pouvoir causer avec son voisin à dîner. Et c'est un fait qu'elle lit tous les livres nouveaux, car elle sait parler, et même fort bien, de chacun d'eux ; et vous les apercevez tous sur la table de son salon. Elle a en outre le ménage à soigner ; à elle de faire joindre les deux bouts ; à elle de faire en sorte que la note de la modiste pour les jeunes demoiselles ne paraisse pas trop terrible au père, chef de famille ; à elle de rogner un peu sur telle et telle somme allouée pour les dépenses extraordinaires, et d'envoyer ces économies, sous forme de billet de banque, aux garçons qui sont au collège ou sur mer ; à elle de mettre un frein aux envahissements des marchands et aux tromperies financières des servantes ; à elle de maintenir l'harmonie entre les domestiques hauts et bas, et le bon ordre dans la maison. Ajoutez à cela qu'elle a quelque goût secret pour un art ou une science, qu'elle modèle l'argile, qu'elle fait des expériences de chimie, ou qu'elle joue du violoncelle en son particulier ; et, sans exagération, il y a beaucoup de dames à Londres qui en jouent. Vous avez là devant vous un portrait totalement inconnu à nos ancêtres, et qui appartient entièrement à notre ère de civilisation. Dieux immortels ! avec quelle rapidité nous grandissons et vivons ! M. Paxton vous fait pousser en neuf mois un ananas gros comme une valise, tandis qu'il fallait jadis trois ans à un autre, pas plus grand qu'un fro-

mage de Hollande, pour atteindre sa majorité. Et il en est de la race humaine comme de la race des ananas. Οἰάπερ… Comment appelez-vous l'ananas en grec, Warrington ?

— Arrêtez, pour l'amour de Dieu, arrêtez-vous à l'anglais et n'arrivez pas au grec ! s'écria Warrington en riant. Jamais je ne vous ai entendu faire un aussi long discours, et je ne me doutais pas que vous eussiez pénétré si avant dans les mystères du sexe féminin. Qui donc vous a appris tout cela ? et dans quels boudoirs, dans quelles chambres d'enfants vous êtes-vous introduit tandis que je fumais ma pipe et lisais mon livre, étendu sur ma paillasse ?

— Vous vous tenez sur le rivage, mon vieux, satisfait de voir les flots agités par le vent et les luttes de vos semblables sur la mer perfide, répliqua Pen. Je suis dans le courant à présent, et, par Jupiter ! cela me plaît. Avec quelle rapidité nous descendons, hein ! forts et faibles, jeunes et vieux, les pots de fer et les pots de terre. La jolie petite nacelle de porcelaine nage gaiement, jusqu'à ce que la grosse barque de cuivre la heurte et la fasse couler bas. Eh ! vogue la galère ! Vous voyez un homme s'enfoncer dans la course, et vous lui dites adieu ; regardez, il n'a fait que plonger par dessous la tête de cet autre, et le voici qui brandit sa perche et montre la tête plus haut que jamais. Eh ! vogue la galère ! dis-je. C'est un bon amusement, Warrington, non-seulement de gagner, mais même de jouer.

— Eh bien, allez jouer, jeune homme. Pour moi, je resterai tranquillement assis à marquer le jeu, dit Warrington en contemplant son ardent camarade avec un plaisir presque paternel. Un homme généreux joue pour jouer, un homme sordide joue pour l'enjeu ; un vieux bonhomme reste assis, tranquille spectateur, à

fumer la pipe du repos, tandis que Jack et Tom se rossent dans la lice.

— Pourquoi n'y entrez-vous pas, Georges, et pourquoi ne mettez-vous pas les gants ? Vous êtes assez gros et assez fort, reprit Pen. Mon cher vieux, vous valez dix gamins comme moi.

— Certainement vous n'êtes pas tout à fait aussi grand que Goliath, répliqua l'autre avec un rire sous l'âpreté duquel il y avait de la tendresse. Quant à moi, je suis un invalide hors de combat. J'ai reçu un coup fatal dans ma jeunesse. Je vous parlerai de cela quelque jour. Vous aussi, vous pourrez rencontrer votre maître. Ne soyez ni trop impatient, ni trop confiant, ni trop mondain, mon garçon. »

Pendennis devenait-il mondain, ou était-il simple spectateur des choses de ce monde ? Ou bien était-il l'un et l'autre, et un homme est-il si coupable, après tout, de n'être qu'un homme ? Lequel est le plus raisonnable et fait le mieux son devoir : celui qui se tient à l'écart de la bataille de la vie qu'il contemple paisiblement, ou celui qui descend dans l'arène et prend part au combat ?

« Ce philosophe a tenu une grande place parmi les premiers de ce monde, et joui pleinement de tout ce qu'il avait à donner en fait de rang et de richesses, de renommée et de plaisirs, qui en sortit le cœur las en disant que tout n'était que vanité et tourment de l'esprit, dit Pen. Nombre de docteurs que nous révérons, et qui descendent de leur équipage pour monter à leur chaire sculptée, secouent leurs manchettes de batiste sur le tapis de velours, et s'écrient que toute la bataille de la vie est maudite, et que les œuvres de ce monde sont mauvaises. Bien des mystiques

frappés de remords fuient hors du monde et s'enferment dans l'enceinte d'un couvent (réel ou spirituel), d'où ils ne peuvent plus voir que le ciel et contempler Dieu, hors de qui il n'y a ni bien ni repos. Mais la terre, sur laquelle nous marchons, est l'œuvre de la même puissance que ces immenses espaces azurés qui contiennent l'avenir, où nos regards voudraient pénétrer. Celui qui a ordonné que le travail serait la condition de la vie, a ordonné aussi la lassitude, la maladie, la pauvreté, l'insuccès et le succès ; il a ordonné que tel homme arriverait à une des premières places, et que tel autre lutterait inconnu au milieu de la foule ; que celui-ci ferait une chute honteuse, ou s'estropierait un membre, ou serait frappé de mort soudaine ; il a ordonné à chacun de travailler sur le terrain où il se trouve placé, jusqu'à ce qu'on l'ensevelisse au-dessous. »

Tandis qu'ils s'entretenaient, les premières lueurs de l'aurore vinrent frapper la fenêtre de leur chambre, et Pen l'ouvrit pour recevoir l'air frais du matin.

« Regardez, Georges, dit-il ; regardez et voyez le soleil se lever. Il voit le laboureur se rendant dans les champs, l'ouvrière maniant sa pauvre aiguille, le jurisconsulte assis peut-être à son pupitre, la beauté souriant endormie sur son moelleux oreiller, ou le débauché chancelant sur ses jambes harassées en regagnant son lit, ou le malade tourmenté de la fièvre s'agitant sur sa couche, ou le médecin veillant au chevet d'une mère sur le point de donner le jour à un enfant qui va naître pour prendre sa part de la lutte et des souffrances, du rire et des pleurs, du crime, des remords, de l'amour, de la folie, des afflictions, et enfin du repos. »

Tome 2 · 21

Le noble Henry Foker, que nous avons perdu de vue, s'est occupé cependant, comme on pouvait l'espérer d'un homme aussi constant que lui, de la poursuite de cet amour qui absorbe toutes ses facultés.

Je voudrais que quelques-uns de ceux de mes jeunes lecteurs qui sont portés à cet amusement, se donnassent la peine de calculer le temps qu'on gaspille à cette poursuite. Ils reconnaîtraient alors que c'est une des occupations les plus coûteuses auxquelles un homme puisse se livrer. Et en effet, que ne lui sacrifiez-vous pas, jeunes gens et demoiselles à l'esprit mal réglé ? D'abord nombre d'heures de votre précieux sommeil, dans lequel vous vous agitez en songeant à l'objet adoré ; puis vous descendez tard pour déjeuner, à une heure rapprochée de midi, alors que tous les autres membres de la famille sont depuis longtemps à leurs occupations quotidiennes. Puis, quand vous vous mettez enfin vous-mêmes à ces occupations, vous travaillez sans attention et sans ardeur, toutes vos pensées, toutes les facultés de votre esprit étant attachées ailleurs. La besogne de la journée étant faite tant bien que mal, vous négligez vos parents et vos amis, vos compagnons et ceux que la nature vous a donnés pour associés pendant votre vie, afin d'aller lancer un regard à la personne chérie, ou contempler ses fenêtres, ou entrevoir sa voiture dans le parc. Puis, le soir, les simples attraits du foyer domestique vous ennuient ; la conversation de maman vous semble insipide ; les mets que cette bonne âme apprête pour le dîner de son favori sont renvoyés sans que vous y ayez goûté ; tout le banquet de la vie, à l'exception d'un seul plat, vous paraît fade. Vie, affaires, liens de famille, foyer domestique, toutes choses jadis utiles et

chères, vous deviennent insupportables, et vous n'êtes jamais content que lorsque vous poursuivez votre flamme.

Tel est souvent, je crois, l'état d'esprit des jeunes gens mal réglés ; et tel était celui de M. Henry Foker, qui, ayant toujours été habitué à se livrer à tous les penchants vers lesquels il se sentait entraîné, s'abandonna à celui-là avec son enthousiasme et son égoïsme ordinaires.

Et quoique, dans une occasion précédente, il ait donné beaucoup de bons conseils à son ami Arthur Pendennis, ne vous étonnez pas, ô hommes du monde ! de voir M. Foker devenir à son tour l'esclave de la passion… Qui d'entre nous n'a pas donné une foule d'excellents avis à ses amis ? Qui n'a pas prêché quelquefois, et qui a mis en pratique ses prédications ?

Sans doute, vous êtes peut-être, madame, une créature parfaite ; vous n'avez jamais eu une pensée mauvaise dans tout le cours de votre glaciale et irréprochable existence. Et vous, monsieur, vous avez beaucoup trop de force d'âme pour souffrir qu'une folle passion trouble votre sérénité dans votre logis, ou mette obstacle à votre assiduité à la Bourse. Vous êtes si fort que vous n'avez besoin d'aucune sympathie. Aussi ne vous en donnons-nous pas ; nous gardons la nôtre pour les humbles et pour les faibles, qui luttent, trébuchent, se relèvent, et font ainsi route avec le reste des mortels. Quel besoin avez-vous d'une main secourable, vous qui ne tombez jamais ? Votre vertu sereine n'est jamais voilée par la passion, ni troublée par la tentation, ni obscurcie par le remords. La compassion serait une impertinence à l'adresse d'un ange tel que vous ; mais aussi la compagnie d'un tel ange devient insupportable. Vos sublimes qualités et l'élévation de votre vertu vous isolent nécessairement ; nous ne pou-

vons atteindre jusqu'à vous, ni causer familièrement avec de pareils potentats. Adieu donc ; notre route est avec les humbles, et non avec des Altesses Sérénissimes comme vous ; et nous prévenons qu'il n'y a point de personnages parfaits dans cette histoire, si ce n'est peut-être un seul, un petit ; et même elle n'est pas parfaite non plus (ce personnage est une femme), car elle ne sait pas encore qu'elle est parfaite, et, par une méprise déplorable et une humilité mal entendue, elle se croit une aussi grande pécheresse qu'il le faut.

Cette jeune personne n'est pas à Londres à l'époque où nous sommes arrivés de notre histoire, et ce n'est pas du tout pour une de ses pareilles que l'esprit de M. Henry Foker est agité. Mais qu'importent quelques imperfections ? Est-il besoin que nous soyons des anges, hommes ou femmes, pour être adorés comme tels ? Admirons la diversité des goûts de l'espèce humaine. Jamais il ne faut désespérer, non jamais ; et cela s'adresse aux plus vieux, aux plus laids, aux plus stupides et aux plus pompeux, aux plus niais et aux plus plats, aux plus grands criminels, tyrans et butors d'entre nous, qu'ils soient des Barbe-Bleue, des Catherine Hayes ou des Georges Barnwell. J'ai lu l'histoire des amours d'un filou condamné à la transportation avec une femme du même acabit ; l'un et l'autre étaient avancés en âge, repoussants de figure, ignorants, querelleurs et adonnés à la boisson ; et leurs amours étaient aussi magnifiques que ceux de Cléopâtre et Antoine, de Lancelot et Guinèvre. La passion que le comte Borulawski, ce nain polonais, alluma dans le sein de la plus belle baronne de la cour de Dresde, est un fait connu de chacun de nous ; la flamme qui brûlait, il n'y a que quelques jours, dans le cœur du jeune cornette Tozer, et qui le fit s'enfuir pour épouser mistress Battersby, assez vieille pour être sa maman : tous ces exemples se

trouvent dans l'histoire ou dans les colonnes de quelque journal. Devons-nous rougir ou être contents, à la pensée que nos cœurs sont faits de telle manière que le plus gros et le plus illustre Ajax d'entre nous peut quelque jour se trouver prosterné devant les sabots de sa laveuse de vaisselle, et qu'il n'y a ni pauvreté, ni honte, ni crime, qui ne soient supportés, embrassés même avec délices, et chéris plus que ne le serait la vertu, par la perverse fidélité et l'admirable constance d'une folle femme ?

Donc, Henry Foker, esquire, soupirait après l'objet de son amour, et maudissait le sort qui le séparait de lui. Quand la famille de lord Grayesend se retira à la campagne, Sa Seigneurie laissant sa procuration au vénérable lord Bagwig, Harry n'en resta pas moins à Londres, ce qui ne causa certes pas un grand chagrin à sa fiancée lady Anne, car elle ne s'apercevait pas le moins du monde qu'il lui manquât.

En quelque lieu que miss Clavering portât ses pas, notre jeune fou continua de la suivre ; et, comme il savait que son engagement avec sa cousine était connu du monde, il était forcé de faire un mystère de son amour et de le renfermer dans son sein, où cet amour était si comprimé et si à l'étroit, qu'il est surprenant que cet orageux secret n'ait pas fait un jour explosion et tué Harry sur le coup.

Par une belle soirée de juin, il y eut une grande fête à Gaunt-House, et les journaux du lendemain continrent presque deux colonnes serrées des noms de la noblesse et de la haute bourgeoisie qui avaient eu l'honneur d'être invités au bal. Parmi les conviés étaient sir Francis et lady Clavering avec miss Amory, à qui l'infatigable major Pendennis avait procuré une invitation. Il y avait

aussi nos deux jeunes amis Arthur et Harry. Tous deux firent assaut de galanterie et dansèrent beaucoup avec miss Blanche.

Quant au digne major, il se chargea de lady Clavering et prit soin de l'introduire en cette partie de la maison où notre excellente dame se distinguait particulièrement, c'est-à-dire dans la salle des rafraîchissements. Parmi des tableaux de Titien et de Giorgione, parmi des portraits de personnes royales, œuvres de Van Dyck et de Reynolds, parmi d'énormes plateaux d'or et d'argent, parmi de hautes pyramides de fleurs et des constellations de bougies, en un mot sans aucun égard à la dépense, un souper se continua toute la nuit. Combien de crèmes, de gelées, de salades, de pêches, de white-soups, de raisins, de pâtés, de galantines, de tasses de thé, de verres de champagne, etc., lady Clavering consomma-t-elle ? il ne nous convient pas de le dire. Nul ne sait et le major n'avoua jamais tout ce qu'il eut à souffrir en suivant partout l'honnête femme, en appelant les graves domestiques mâles et les gentilles servantes, en subvenant avec une admirable patience à tous les divers besoins de lady Clavering. Il ne permit pas que son agonie se trahît le moins du monde par l'expression de sa physionomie, et ce fut avec une bienveillance constante qu'il apporta plat sur plat à la Bégum.

M. Wagg compta, aussi longtemps qu'il put compter, tous les mets dont mangea lady Clavering (mais, comme il absorba lui-même une très-grande quantité de champagne durant la soirée, il n'était plus possible, vers la fin de la fête, de se fier à l'exactitude de ses calculs), et il recommanda à M. Honeyman, le médecin de lady Steyne, de veiller soigneusement sur la Bégum, et d'aller le lendemain savoir des nouvelles de cette dame.

Sir Francis Clavering fit son apparition à la fête, et rôda quelque temps furtivement dans ces magnifiques appartements ; mais la compagnie et la splendeur qu'il y rencontra ne furent pas du goût du baronnet ; de sorte que, après avoir sablé un ou deux verres de vin au buffet, il quitta Gaunt-House pour le voisinage de Jermyn-Street, où ses amis Loder, Punter, le petit Moses Abrams et le capitaine Skewball, étaient réunis autour du tapis vert familier. Le bruit des dés dans leur cornet et l'agréable conversation de ces messieurs firent monter la pâle gaieté de sir Francis à son niveau habituel.

M. Pynsent, qui avait invité miss Amory à danser, se présenta pour réclamer sa main ; mais M. Arthur Pendennis avait déjà échangé avec lui dans la salle de bal des regards menaçants ; les deux jeunes gens s'étaient reconnus. Arthur se leva donc tout à coup et réclama miss Amory comme sa partenaire pour cette danse. Sur quoi M. Pynsent se retira avec un profond salut, en se mordant les lèvres et lançant à son rival un regard plus menaçant encore ; et il déclara qu'il renonçait à ses droits.

Il est certaines personnes qui tombent toujours dans le chemin l'une de l'autre. Pynsent et Pen se regardaient l'un l'autre comme de ces importuns et s'estimaient en conséquence.

« Quel maudit impertinent petit sot de provincial ! pensait l'un. Parce qu'il a fait un roman qui ne vaut pas quatre sous, son absurde tête lui a tourné ; mais un coup de pied lui enlèverait sa vanité.

— Quel insolent idiot que cet homme ! dit l'autre à sa danseuse. Son cœur est dans Downing-Street ; sa cravate est en papier ministre ; ses cheveux sont couleur de sable ; ses jambes

sont deux règles ; ses organes essentiels sont de ruban et de cire à cacheter ; c'était un freluquet dès le berceau, et il n'a jamais ri depuis qu'il est au monde, si ce n'est trois fois d'un même bon mot de son chef. J'ai autant d'amour pour cet homme, miss Amory, que pour du veau bouilli froid. »

Àcela Blanche répliqua que M. Pendennis était mauvais, méchant, parfaitement abominable, se demandant ce qu'il dirait quand elle aurait le dos tourné.

« Ce que je dirai !... je dirai que vous avez la plus admirable tournure et la taille la plus svelte qui soit au monde, Blanche... pardon, je voulais dire miss Amory. Allons, encore un tour ; cette musique ferait danser un alderman.

— Vous ne trébuchez donc plus à présent quand vous valsez ? demanda Blanche, en levant des yeux pleins de malice sur son cavalier.

— On tombe et on se relève dans la vie, Blanche ; vous savez que je vous appelais ainsi au temps jadis, et c'est le plus joli nom du monde. D'ailleurs je me suis exercé depuis cette chute.

— Et avec un grand nombre de danseuses, je le crains, » répliqua Blanche en poussant un soupir forcé, accompagné d'un haussement d'épaules.

Réellement M. Pen s'était beaucoup exercé dans sa vie, et il était indubitablement arrivé à pouvoir danser mieux.

Si Pendennis était impertinent dans sa conversation, Foker, pour sa part, ordinairement si aimable et si communicatif, était tout à fait muet et mélancolique lorsqu'il dansait avec miss Amory. Étreindre sa taille svelte était un ravissement, tournoyer avec

elle autour de la salle était un délire ; mais lui parler ! que pouvait-il dire qui fût digne d'elle ? Quel diamant de conversation eût-il apporté qui méritât d'être accepté par Blanche, cette reine d'amour et d'esprit ? C'était elle qui faisait tous les frais de l'entretien, quand elle se trouvait en compagnie de ce danseur amoureux. C'était elle qui lui demandait comment se portait ce cher petit poney, elle qui le regardait et le remerciait d'un si tendre air de regret et de bienveillance, elle qui refusait le cher petit poney avec un si charmant soupir lorsqu'il le lui offrait.

« Je n'ai personne à Londres avec qui me promener, dit-elle. Maman est timide, et puis elle n'a pas bonne tournure à cheval. Sir Francis ne sort jamais avec moi. Il m'aime comme… comme on aime sa belle-fille. Oh ! qu'il doit être délicieux d'avoir un père… un père, monsieur Foker !

— Extraordinairement délicieux ! » répliqua M. Foker, qui jouissait de ce bonheur avec le plus grand calme.

Puis, oubliant l'air sentimental qu'elle venait de prendre tout à l'heure, Blanche regardait Foker avec un si malicieux clignement de ses yeux gris, que tous deux partaient ensemble d'un éclat de rire. Harry enchanté et à l'aise se mettait alors à entretenir sa danseuse de son innocent bavardage, bonne et simple causerie qu'il assaisonnait d'une foule d'expressions introuvables dans les dictionnaires, et se rapportant soit à lui-même et aux chevaux, soit à d'autres choses qu'il aimait et dont il faisait cas, soit aux personnes du bal qui passaient alors devant eux, et sur l'aspect ou le caractère desquelles M. Harry s'exprimait avec une naïve liberté, avec beaucoup de verve et d'humeur.

Et, lorsque la conversation languissait, lorsque la modestie du jeune homme revenait l'accabler, c'était Blanche qui savait encore comment ranimer son cavalier. Elle lui faisait des questions sur Logwood. Était-ce un joli endroit ? Harry était-il chasseur, et aimait-il que les femmes se mêlassent de chasser ? Dans ce cas, elle était toute prête à dire qu'elle adorait la chasse. Mais M. Foker s'étant prononcé contre les chasseresses, et lui ayant montré lady Bullfinch, qui vint à passer, comme une écuyère déterminée, par lui rencontrée à l'affût avec un cigare à la bouche, Blanche manifesta son horreur pour de tels plaisirs, et dit qu'elle avait le frisson à la seule pensée de tuer un gentil petit renard.

Àces mots Foker se mit à rire et à valser avec un redoublement de grâce et de vigueur.

Àla fin de la valse, la dernière valse qu'ils dansèrent à ce bal, Blanche le questionna sur Drummington. Était-ce un beau château ? Elle avait ouï dire que ses cousins et ses cousines étaient des personnes accomplies ; elle avait rencontré lord Erith ; laquelle de ses cousines était sa favorite ? N'était-ce pas lady Anne ? oui, elle était sûre que c'était lady Anne ; son air embarrassé et la rougeur de son visage l'indiquaient assez. Elle était lasse de danser ; il se faisait tard ; il était temps qu'elle rejoignît sa maman.

Et, sans ajouter un mot, elle lâcha le bras de Harry Foker, s'empara de celui de Pen qui se promenait fièrement dans le bal, et lui dit :

« Maman, maman ! menez-moi vers maman, cher monsieur Pendennis ! » transperçant ainsi Harry d'un trait de Parthe, en fuyant loin de lui.

Milord Steyne, avec son ordre de la Jarretière, avec sa tête chauve et ses yeux brillants, et le collier de favoris roux qui entourait sa figure, avait toujours un air de grandeur dans les occasions solennelles ; aussi fit-il beaucoup d'effet sur lady Clavering, lorsque, à la requête de l'obséquieux major Pendennis, il se présenta lui-même à elle. De sa blanche et royale main, il offrit à cette dame un verre de vin, en disant qu'il avait entendu parler de sa charmante fille à laquelle il réclamait l'honneur d'être présenté. En ce moment même arriva M. Arthur Pendennis, donnant le bras à la jeune personne.

Le pair fit un profond salut, et Blanche la plus profonde révérence qu'on eût jamais vue. Sa Seigneurie donna une poignée de main à M. Arthur Pendennis, lui dit qu'il avait lu son livre, lequel était plein de mérite et de méchanceté, et demanda à miss Blanche si elle l'avait lu aussi. Là-dessus Pen rougit et se recula : Blanche n'était-elle pas une des héroïnes du roman ? Blanche en cheveux noirs et un peu changée était la Néæra de Walter Lorraine.

Blanche avait lu le livre. Ses yeux exprimèrent l'admiration et le ravissement qu'elle avait éprouvé en lisant cet ouvrage.

Cette petite comédie achevée, le marquis de Steyne fit deux autres profonds saluts à lady Clavering et à sa fille, puis aborda quelque autre des hôtes conviés à cette magnifique fête.

La maman et la fille témoignèrent hautement l'admiration que leur inspirait le noble marquis, dès qu'il leur eut tourné son large dos.

« Il a dit qu'ils faisaient un couple charmant, » murmura le major Pendennis à l'oreille de lady Clavering.

Vraiment, il a dit cela ! La maman fut du même avis. La maman était si échauffée par l'honneur qu'elle venait de recevoir et par quelques autres événements enivrants de la soirée, que sa bonne humeur ne connaissait plus de bornes. Elle rit, elle cligna de l'œil, elle hocha la tête d'un air fin à l'adresse de Pen ; elle lui donna de petits coups d'éventail sur le bras, elle en donna à Blanche, elle en donna au major. Son contentement était immense, et sa manière de manifester sa joie des plus expansives.

Lorsque la société descendit le grand escalier de Gaunt-House, le ciel était d'azur au-dessus des arbres noirs du square, l'horizon était rose, et les joues de quelques personnes du bal… hélas ! que leur pâleur était affreuse ! Et surtout ce major si admirable dans son dévouement, qui avait passé tant d'heures aux côtés de lady Clavering, à la servir, à nourrir son corps de tout ce qu'il y avait de friand, et son oreille de tout ce qu'il y avait de doux et de flatteur, hélas ! quel triste objet que le major ! Ses yeux étaient cernés de bistre, et leurs globes ressemblaient à ces œufs de pluvier dont avaient goûté lady Clavering et Blanche, les rides de sa vieille figure formaient de profonds sillons, et une sorte de givre argenté brillait sur son menton et le long de ses favoris teints, alors flasques et défrisés.

Il se tenait là avec une patience admirable, endurant sans se plaindre une muette agonie ! Il savait qu'on pouvait voir l'état de son visage ; car ne voyait-il pas lui-même l'état des autres personnes, hommes et femmes de son âge ? Depuis des heures il aurait voulu être dans son lit ; son estomac ne supportait plus les soupers, et pourtant il avait mangé un peu, de temps à autre, pour maintenir en bonne humeur son amie lady Clavering. Il sentait dans le dos et aux genoux des élancements causés par ses

rhumatismes, et ses pieds fatigués brûlaient dans ses bottes vernies. Ah ! qu'il était las, qu'il était las ! et qu'il lui tardait de se coucher ! Si l'homme qui lutte contre la fatigue et qui en triomphe bravement est un objet d'admiration pour les dieux, la divinité que le vieux major adorait fidèlement devait regarder avec approbation la constance que montrait Pendennis au milieu de son martyre. Ce culte a ses victimes comme les autres. Les nègres au service de Mumbo-Jumbo montrent leur courage en se tatouant et se perçant les chairs de brochettes brûlantes, et nous lisons que les prêtres de Baal se faisaient de profondes incisions et laissaient couler leur sang en abondance. Vous qui pouvez briser les idoles, vous le faites avec zèle ; mais ne soyez pas trop sévères contre les idolâtres, car ils adorent la meilleure chose qu'ils connaissent.

Les Pendennis, jeune et vieux, restèrent auprès de lady Clavering et de sa fille jusqu'à ce qu'on annonçât la voiture de madame. Alors finit le martyre du major : car la bonne Bégum voulut absolument le conduire jusqu'à sa porte dans Bury-Street, et, après une ou deux courbettes, il prit place sur le siège de derrière en la remerciant poliment, résolu qu'il était à faire son devoir jusqu'au dernier moment.

La Bégum agita sa grosse petite main en manière d'adieu à Arthur et à Foker, et Blanche accorda un langoureux sourire aux deux jeunes gens, en se demandant si elle paraissait pâle et verte sous son capuchon rose, et si c'étaient les miroirs de Gaunt-House ou la fatigue et réchauffement de ses propres yeux qui faisaient qu'elle se semblait si pâle.

Peut-être Arthur voyait-il fort bien le teint jaune de Blanche, mais il n'attribuait pas cette couleur de sa peau à l'effet des glaces

ni à aucune erreur de ses propres yeux ou de ceux de la demoiselle. Notre jeune mondain avait la vue perçante, et il voyait la figure de Blanche tout juste telle que la nature l'avait faite.

Mais pour le pauvre Foker cette figure avait un éclat qui l'éblouissait et l'aveuglait ; il n'y voyait pas plus de défauts qu'au soleil qui dorait en ce moment les toits des maisons.

Entre autres mauvaises habitudes que Pen avait contractées à Londres, le moraliste remarquera qu'il avait des heures très-irrégulières, et que souvent il se mettait au lit lorsque les sages campagnards songent à se lever. On s'habitue à une heure aussi bien qu'à une autre. Les rédacteurs de journaux, les gens du marché de Covent-Garden, les cochers des cabriolets de nuit et les vendeurs de café, les ramoneurs, les hommes et les dames de la fashion qui fréquentent les bals, sont souvent très-animés à trois ou quatre heures du matin, alors que le commun des mortels est en train de ronfler. Dans le dernier chapitre, nous avons montré que Pen avait l'esprit fort éveillé à cette heure, qu'il était disposé à fumer tranquillement son cigare et à parler librement.

Foker et Pen s'éloignèrent de Gaunt-House en fumant et en causant ; ou plutôt Pen parlait et Foker avait l'air de vouloir dire quelque chose. Pen devenait dandy et sarcastique en sortant de la compagnie des grands ; il ne pouvait s'empêcher d'imiter leur ton et quelques-uns de leurs airs ; et, comme il avait l'imagination très-vive, il se prenait facilement pour un personnage d'importance. Il bavardait donc, attaquant celui-ci et celle-là, se moquant du mauvais français de lady John Turnbull, que cette dame s'obstine à introduire dans toutes ses conversations, en dépit des ricanements de tout le monde ; se moquant de l'accoutrement extraordinaire et des fausses pierres de mistress Slack-Roper, et tour-

nant en ridicule les dandys vieux et jeunes. De qui ne se moqua-t-il pas ?

« Vous faites feu sur tout le monde, Pen ; vous devenez terrible, c'est la vérité, dit Foker. Vous venez de déchirer la perruque jaune de Blondel et la perruque noire de Colchicum ; pourquoi ne vous en prenez-vous pas aussi à certaine perruque brune, hein ? vous savez de laquelle je parle. Celui qui la porte est monté dans la voiture de lady Clavering.

— La perruque que couvre le chapeau de mon oncle ! Mon oncle est un martyr, Foker, mon garçon. Mon oncle s'est acquitté toute la nuit de devoirs atrocement pénibles. Il aime à se mettre au lit d'assez bonne heure. Il a un mal de tête horrible toutes les fois qu'il reste levé et qu'il soupe. Il a toujours la goutte quand il marche ou qu'il reste longtemps debout au bal. Eh bien, il ne s'est pas couché, il est resté debout, il a soupé. Il rentre ce matin chez lui, sûr d'avoir la goutte et la migraine ; et tout cela pour l'amour de moi ! Et je me moquerais du vieux garçon ? Non, non, quand il s'agirait de gagner tous les palais de Venise la belle !

— Comment expliquez-vous qu'il a fait tout cela pour l'amour de vous ? demanda Foker d'un air assez alarmé.

— Jeune homme, sauras-tu garder un secret si je t'en fais part ? s'écria Pen fort gaiement. Es-tu discret ? Jureras-tu d'être muet, ou laisseras-tu liberté à ta langue ? Veux-tu écouter et garder le silence, ou bien parler et mourir ? »

Et, comme il prenait une attitude théâtrale des plus absurdes en disant ces paroles, les cochers de cabriolet de la station de Piccadilly grimacèrent des sourires d'étonnement à l'aspect des gestes bouffons de nos deux jeunes élégants.

« Où diable voulez-vous en venir ? » demanda Foker d'un air très-agité.

Mais Pen ne remarqua guère cette agitation, et continua avec la même verve moqueuse.

« Henry, dit-il, ô toi, l'ami de mon jeune âge et le témoin de mes premières folies, quoique tu aies l'esprit lourd pour l'étude des livres, tu n'es cependant pas tout à fait privé de sens commun… Allons, ne rougis pas, Henrico mio, tu en as une bonne dose, et tu as du courage et de la bonté aussi au service de tes amis. Si j'étais dans un moment de gêne, je m'adresserais à la bourse de mon Foker. Si j'étais dans l'affliction, je me déchargerais du poids de ma douleur en la confiant à son cœur sympathique…

— Blagueur de Pen ! va !… continue, dit Foker.

— Je dis la vérité, Henrico mio, je le jure sur tes boutons de chemise, sur cette batiste brodée par la main d'une belle pour orner ta vaillante poitrine ! Sache donc, ami des jours de mon adolescence, qu'Arthur Pendennis, du Temple-Supérieur, étudiant en droit, commence à sentir l'ennui de la solitude, que le souci commence à sillonner son front, et que la calvitie est à l'œuvre sur son vertex !… Nous arrêterons-nous pour prendre une tasse de café dans cette échoppe ? il a l'air très-appétissant et très-chaud. Regardez comme ce cocher souffle sur sa soucoupe. Non, vous ne voulez pas ? Aristocrate !… Je reprends mon récit. Donc, j'avance dans la vie. J'ai diablement peu d'argent. Il m'en faut, pourtant. Je songe à m'en procurer et à m'établir. Oui, je songe à m'établir. Je songe à me marier, mon vieux. Je songe à devenir un homme moral, un homme rangé ayant son porto et son xérès,

jouissant d'une bonne réputation dans son quartier ; il me faudrait deux servantes et un domestique mâle, avec un brougham pour mener mistress Pendennis à la promenade, et une maison dans le voisinage des parcs à cause de enfants. Eh bien ! qu'en dis-tu ? Réponds à ton ami, ô digne fils de la bière ! Parle, je t'adjure par toutes les cuves de ta brasserie !

— Mais vous n'avez pas d'argent, Pen, répliqua l'autre, toujours alarmé.

— Je n'en ai pas, moi ! non, mais elle en a. Je te dis qu'il y a de l'or en réserve pour moi. Ce n'est pas ce que vous appelez de la fortune, vous qui avez été dorloté dans le luxe et bercé sur la drèche, vous qui avez sucé la richesse de mille brassins. Que savez-vous de l'argent ? Ce qui pour vous serait la pauvreté, c'est la splendeur pour le fils de l'humble apothicaire. Vous ne pouvez vivre sans un grand train, sans maison à la ville et à la campagne. Quant à moi, mon Foker, une gentille petite maisonnette quelque part dans les environs de Belgravia, un brougham pour ma femme, une cuisinière passable et une bonne bouteille de vin afin de pouvoir quelquefois régaler mes amis : voilà le simple nécessaire qui me suffira. »

Et ici Pendennis commença à prendre un air plus grave, et continua sans plus de raillerie :

« Oui, je songe sérieusement à m'établir et à me marier. Aucun homme ne peut rien faire en ce monde sans avoir un peu d'argent derrière lui. Il faut avoir un certain enjeu pour commencer, avant qu'on puisse se lancer et jouer gros jeu. Qui sait si je ne vais pas me risquer, mon vieux ? Des hommes qui ne me valaient pas ont gagné. Et comme je n'ai pas hérité de mes ancêtres des

capitaux assez considérables, il faut que ma femme m'en apporte… voilà tout. »

Ils descendaient la rue Grosvenor en causant ainsi ; ou plutôt c'était Pen qui parlait seul dans la plénitude égoïste de son cœur. Et M. Pen était sans doute trop occupé de ses propres affaires pour remarquer l'inquiétude et l'agitation de son voisin, car il ajouta :

« Nous ne sommes plus des enfants, comme bien vous savez, Harry. Bah ! le temps de notre roman est passé. Nous ne nous marions pas par amour, mais par prudence et pour nous établir. Pourquoi prenez-vous votre cousine ? Parce qu'elle est jolie fille et fille de comte, et parce que vos parents le désirent.

— Et vous, Pendennis, demanda Foker, vous n'êtes donc pas très-épris de la jeune fille… que vous allez épouser ? »

Pen haussa les épaules.

« Comme ça, dit-il ; elle me plaît assez. Elle est assez gentille ; elle est assez bien élevée. Je pense qu'elle fera très-bien mon affaire. Et puis elle a assez d'argent ; voilà le grand point. Baste ! vous savez de qui je parle, n'est-ce pas ? J'ai cru même, un soir que nous dînions chez sa maman, j'ai cru que vous étiez amoureux d'elle. C'est la petite Amory.

— Je… je m'en doutais, répliqua Foker ; et vous a-t-elle accepté ?

— Pas tout à fait, répondit Arthur avec un sourire confiant qui semblait dire : Je n'ai qu'à la demander pour qu'elle vienne à moi sur-le-champ.

— Ah ! pas tout à fait, » dit Foker ; et il partit d'un si terrible éclat de rire, que Pen, pour la première fois, détourna ses pensées de lui-même pour les reporter sur son compagnon.

Il fut frappé de la pâleur mortelle de son visage.

« Mon cher ami Fo ! qu'avez-vous ? Vous êtes malade, dit Pen d'un ton de véritable inquiétude.

— Vous croyez que c'est le champagne de Gaunt-House, n'est-ce pas ? Ce n'est pas cela. Entrez ; laissez-moi vous parler une minute. Je vous dirai ce que c'est. Le diable m'emporte ! il faut que je le dise à quelqu'un. »

Ils étaient arrivés à la porte de M. Foker, et Harry, l'ayant ouverte, gagna son appartement avec son ami. Cet appartement était situé à l'arrière de la maison, derrière la salle à manger de famille, où le vieux Foker recevait ses hôtes, entouré des portraits de lui-même, de sa femme, de leur fils enfant à cheval sur un âne, et du feu comte de Gravesend en costume de pair.

Foker et Pen traversèrent cette pièce dont les volets étaient alors fermés, et entrèrent dans l'appartement de l'héritier. Des atomes de poussière dansaient dans les rayons du soleil qui pénétraient dans la chambre et illuminaient la galerie de tableaux du pauvre Harry, cette galerie qui représentait les plus séduisantes nymphes de l'Opéra.

« Écoutez-moi, je ne puis m'empêcher de vous l'avouer, Pen, dit Foker. Depuis le soir où nous avons dîné là, je suis tellement amoureux de cette fille, que je crois que j'en mourrai si je ne l'obtiens pas. Par moments, il me semble que je vais devenir fou. Je ne puis le supporter, Pen. Je ne puis supporter de vous entendre

parler d'elle comme tout à l'heure ; de vous entendre dire que vous allez l'épouser uniquement parce qu'elle a de l'argent. Ah ! Pen, là n'est pas la question quand on se marie. Je parierais tout ce qu'on veut que là n'est pas la question. Parler d'argent lorsqu'il s'agit d'une fille comme elle, c'est… c'est… comment dit-on ? vous savez ce que je veux dire ; je ne sais pas bien m'exprimer… c'est un sacrilège, oui un sacrilège. Si elle voulait de moi, je l'épouserais, fallût-il devenir balayeur de rues ; c'est la vérité !

— Pauvre Fo ! je ne pense pas que cette profession la tentât beaucoup, dit Pen en regardant son ami avec beaucoup de bonté et de compassion. Elle n'est pas de ces filles qui se contenteraient de l'amour et d'une chaumière.

— Elle devrait être duchesse, je le sais fort bien, et je sais qu'elle ne voudrait pas de moi, à moins que je ne pusse lui faire une belle place dans le monde ; car je ne suis pas bon à grand'-chose moi-même, et je n'ai ni talent ni instruction, dit Foker avec tristesse. Si j'avais tous les diamants que toutes ces duchesses et marquises portaient cette nuit, est-ce que je ne les jetterais pas à ses pieds ? Mais que sert de parler ? Je suis inscrit pour une autre course. Voilà ce qui me tue, Pen. Je ne puis en sortir ; quoique ce soit ma mort, je ne puis en sortir. Et, bien que ma cousine soit jolie fille et que je l'aime beaucoup, pourtant je n'avais pas vu celle-ci quand nos gouverneurs ont arrangé la chose entre eux. Et lorsque vous disiez, il n'y a qu'un instant, qu'elle ferait votre affaire et qu'elle avait assez d'argent pour vous deux, je pensais en moi-même que ce n'est pas pour de l'argent ni seulement parce qu'une fille est de votre goût qu'on doit l'épouser : car, étant marié, on trouvera peut-être que l'on en aime une autre plus que sa femme. Et alors tout l'or du monde ne vous rendrait pas heureux.

Moi, par exemple, j'ai de l'argent en abondance, ou j'en aurai du moins : le produit des brassins, comme vous dites. Mon gouverneur pensait tout faire pour le mieux en arrêtant mon mariage avec ma cousine. Eh bien ! je vous dis que ça n'ira pas ; et, quand lady Anne aura son mari, ce ne sera heureux ni pour elle ni pour moi, et elle aura le plus misérable gueux qui soit à Londres.

— Pauvre vieux ! dit Pen avec une magnanimité qui ne lui coûtait guère. Je voudrais pouvoir vous aider. Je ne me doutais pas de cela ; je ne savais pas que vous fussiez si amoureux de cette fille. Pensez-vous qu'elle veuille de vous sans votre argent ? Non. Pensez-vous que votre père consente à rompre votre engagement avec votre cousine ? Vous le connaissez fort bien, et vous savez qu'il vous déshériterait plutôt que de le faire. »

L'infortuné Foker poussa un gémissement pour toute réponse, et se jeta sur un sofa, la figure en avant et la tête dans ses mains.

« Pour ce qui est de mon affaire, continua Pen, si j'avais su, mon cher, que vous fussiez dans une position si critique, au moins ne vous eussé-je pas chagriné en vous prenant pour confident. Du reste, jusqu'à présent mon affaire n'est pas sérieuse. Je n'en ai pas dit un mot encore à miss Amory. Très-probablement elle ne voudrait pas de moi, si je demandais sa main. Seulement, nous causons beaucoup de cela, mon oncle et moi ; le major dit que ce parti pourrait me convenir. Je suis ambitieux et je suis pauvre. Et il paraît que lady Clavering donnera beaucoup d'argent à sa fille, et sir Francis pourra s'en aller… n'importe où. Il n'y a rien d'arrêté, Harry. Ils vont quitter Londres prochainement. Je vous promets de ne pas demander sa main avant son départ. Il n'y a rien qui presse ; nous avons tout le temps. Mais, supposé que vous obteniez cette fille, Foker, rappelez-vous ce que

vous venez de dire du mariage, et du supplice d'un homme qui n'aime pas sa femme. Voudriez-vous donc une femme qui ne se soucierait pas de son mari ?

— Mais elle se soucierait de moi, dit Foker de dessus son sofa ; c'est-à-dire je le pense, du moins. Cette nuit encore, tandis que nous dansions ensemble, elle me disait…

— Que vous disait-elle ? » s'écria Pen en se levant avec colère. Mais il vit sa propre intention plus clairement que ne la vit Foker, et il partit d'un éclat de rire. « Eh ! n'importe ce qu'elle vous disait, Harry. Miss Amory est une fille adroite qui dit une foule de choses polies à vous, et à moi peut-être, et le diable sait à qui encore ! Il n'y a rien d'arrêté, mon vieux. Mon cœur ne se fendra pas de douleur si je ne l'obtiens pas. Faites sa conquête si vous pouvez, et je vous souhaite beaucoup de plaisir avec elle. Adieu ! Ne pensez pas à ce que je vous ai dit. J'étais échauffé ; on attrape une soif du diable dans ces salons brûlants, et je suppose que je n'ai pas mis assez d'eau de Seltz dans mon champagne. Bonne nuit ! Je garderai votre secret aussi. Silence est le mot d'ordre entre nous deux. Que la lutte soit loyale et que le vainqueur gagne le prix, comme dit Peter Crawley. »

Ce disant, M. Arthur Pendennis jeta un coup d'œil très-étrange et assez dangereux à son compagnon, et lui serra la main avec quelque chose d'approchant de cette espèce de cordialité qui convient en un combat de boxeurs, et que M. Bendigo manifeste en donnant une poignée de main à M. Caunt, avant de lui disputer la ceinture d'honneur et le prix de deux cents livres sterling.

Foker répondit à l'étreinte de son ami par un regard suppliant et un pitoyable serrement de main, et retomba sur ses coussins.

Puis, ayant mis son chapeau, Pen sortit fièrement et faillit culbuter par-dessus une matinale fille de service, qui frottait l'escalier devant la porte.

« De sorte que, lui aussi, il veut l'épouser ? Est-ce vrai ? » se dit Pendennis en cheminant. Et il pensait, avec une fatale vivacité de perception et une malice presque infernale, que ces peines et ces tortures que souffrait l'honnête cœur de Foker donnaient plus de piquant et de force au penchant qui l'entraînait lui-même vers Blanche, si l'on peut appeler penchant ce qui n'était encore qu'un jeu et une plaisanterie. « Elle lui a dit quelque chose, vraiment ? Peut-être lui a-t-elle donné une fleur pareille à celle-ci. » Et il tira de son habit, et tortilla entre le pouce et l'index un pauvre petit bouton de rose fané qui s'était flétri et noirci à la chaleur et aux lumières éclatantes de cette nuit. « Je voudrais savoir à combien d'autres encore elle a donné ses naïfs gages d'affection, la petite coquette ! » Et il jeta le sien dans le ruisseau dont l'eau le rafraîchit, et où quelque amateur de boutons de rose le ramassa peut-être.

Puis, voyant qu'il faisait grand jour, et se disant que les passants regarderaient peut-être avec étonnement sa barbe et sa cravate blanche, notre modeste jeune gentleman prit un cabriolet et se fit conduire au Temple.

Hélas ! est-ce là ce garçon qui, peu d'années auparavant, priait aux genoux de sa mère, et pour lequel celle-ci priait sans doute à cette heure matinale ? Ce mondain usé et égoïste est-il le même jeune homme qui, naguère, était prêt à sacrifier tout ce qu'il avait au monde, espoir, ambition, chances de fortune, tout pour son amour ? Voilà l'homme dont vous êtes fier, vieux Pendennis. Vous vous vantez de l'avoir formé, et d'avoir, par vos raisonne-

ments, chassé de son cœur sa folie absurde et romanesque. Tandis que vos douleurs et vos rhumatismes vous font gémir dans votre lit, vous vous consolez par la pensée qu'enfin ce garçon fera quelque chose pour s'avancer dans le monde, et que les Pendennis y feront bonne figure.

Mais est-il le seul qui, en marchant à travers les ténèbres de la vie, s'égare fatalement ou volontairement, tandis que la vérité naturelle et l'amour, qui devraient éclairer sa route, s'obscurcissent dans cet air méphitique et ne répandent plus assez de clarté pour lui ?

Quand Pen se fut retiré, le pauvre Harry Foker se leva du sofa, et ayant tiré de son gilet (un gilet aux boutons splendides, aux broderies magnifiques, ouvrage de sa maman) un petit bouton de rose blanche, il prit dans son nécessaire de toilette, qui était aussi un cadeau maternel, une paire de ciseaux avec lesquels il tailla soigneusement l'extrémité de la tige ; puis il mit le bouton dans un verre d'eau en face de son lit, dans lequel il chercha un refuge contre les soucis et les amers souvenirs.

Il est à présumer que miss Blanche Amory avait plus d'une rose dans son bouquet. Et pourquoi la bonne jeune créature ne donnerait-elle rien de son superflu pour faire le bonheur d'autant de cavaliers que possible ?

Tome 2 · 22

Les fatigues de la nuit à Gaunt-House avaient failli devenir funestes au major Pendennis, et dès qu'il put, sans risques ni périls,

mettre en mouvement son vieux corps, il se transporta gémissant à Buxton, pour chercher un soulagement dans les eaux salutaires de ce lieu.

Le parlement se sépara. Sir Francis Clavering et sa famille quittèrent Londres, et les affaires dont nous avons entretenu le lecteur ne s'avancèrent pas dans le court intervalle des quelques jours qui se sont écoulés entre ce chapitre et le précédent. Toutefois Londres s'était vidé.

La saison était arrivée à son terme. Les jurisconsultes, qui étaient les voisins de Pen, faisaient leur tournée ; ses amis plus fashionables avaient pris leur passe-port pour le continent, ou s'étaient enfuis vers les landes d'Écosse, à la recherche de la santé ou des émotions. À peine apercevait-on un homme aux fenêtres des clubs ou sur le trottoir de Pall-Mall. Les jaquettes rouges avaient disparu de devant la grille du palais ; les négociants de Saint-James prenaient leurs vacances à l'étranger ; les tailleurs avaient laissé pousser leurs moustaches et remontaient le Rhin ; les bottiers étaient à Ems ou à Baden, rougissant quand ils rencontraient des pratiques en ces lieux de plaisir, ou pontant, à côté de leurs créanciers, aux tables de jeu ; les ecclésiastiques de Saint-James prêchaient devant un auditoire réduit de moitié, et dans lequel ne se trouvait pas un seul pécheur de distinction ; l'orchestre de Kensington-Gardens avait enfermé ses instruments de cuivre et ses trompettes d'argent ; deux ou trois vieilles citadines ou carrosses délabrés erraient seuls sur les bords de la Serpentine ; et Clarence Bulbul, retenu à Londres par ses devoirs de clerc de la trésorerie, quand il faisait sa promenade de l'après-midi dans Rotten-Row, comparait cette solitude à l'immensité du

désert d'Arabie, et s'imaginait être lui-même un Bédouin cheminant dans des steppes poudreux.

Warrington fourra une quantité de tabac de Cavendish dans son sac de nuit et alla, selon sa coutume, passer ses vacances chez son frère, à Norfolk. Pen resta quelque temps seul au logis, car cet homme à la mode ne pouvait toujours quitter la métropole quand il en avait envie. Il était alors retenu par les affaires de son journal, la Gazette de Pall-Mall, où il jouait le rôle d'éditeur et de chargé d'affaires durant l'absence temporaire du rédacteur en chef, le capitaine Shandon, qui, avec sa famille, prenait des bains salutaires à Boulogne-sur-Mer.

Quoique, depuis plusieurs années, M. Pen se fît passer pour un homme parfaitement blasé et las de la vie, la vérité veut que nous disions que c'était un jeune homme excessivement bien portant ; il avait encore un très-bel appétit, qu'il satisfaisait, avec le plus grand plaisir, au moins une fois par jour ; et il désirait toujours la société, ce qui prouvait qu'il n'était rien moins que misanthrope. Lorsqu'il ne pouvait avoir un bon dîner, il s'asseyait à une mauvaise table avec un parfait contentement ; et, s'il ne pouvait se procurer la société des gens d'esprit, des grands personnages ou des jolies femmes, il s'accommodait de la première société venue. Il était très-content dans une taverne, ou à bord d'un bateau à vapeur de Greenwich, ou dans une promenade à Hampstead, de pouvoir causer avec M. Finucane, son collaborateur à la Gazette de Pall-Mall. S'il allait voir les théâtres d'été de l'autre côté de la Tamise, ou le jardin royal de Vauxhall, il y trouvait un ami dans la personne du grand Simpson, et serrait la main du principal chanteur comique ou de la plus gentille écuyère de la troupe.

Et tout en jouissant, avec une humeur satirique où la sympathie ne manquait pas, des grimaces et des exercices gracieux de ces artistes, il promenait des regards bienveillants sur les spectateurs aussi, sur le jeune tapageur venu pour se divertir, sur les honnêtes parents accompagnés de leurs enfants qui riaient et battaient des mains, sur les pauvres parias, dont le rire était moins innocent, quoique peut-être plus bruyant, et qui apportaient là leur honte et leur jeunesse pour danser et se réjouir au moins jusqu'à l'aube, pour gagner leur pain et noyer leurs soucis.

Arthur se vantait souvent de cette sympathie pour les hommes de toute condition ; il était content de l'avoir, et disait qu'il espérait la garder jusqu'à la fin. De même que d'autres hommes ont du goût pour la peinture, pour la musique, pour les sciences naturelles, M. Pen disait que l'anthropologie était son étude favorite, et qu'il avait toujours l'œil ouvert pour saisir avec empressement ses variétés et ses beautés infinies. Il contemplait avec un plaisir constant tous les spécimens de l'humanité dans tous les endroits où il allait : les coquetteries d'une douairière ridée au milieu d'un bal, comme la modeste rougeur d'une jeune beauté d'illustre naissance ; un vieux soldat aux gardes faisant la cour à une bonne d'enfant dans le parc, comme l'innocent petit Tommy, qui donne à manger aux canards, tandis que sa bonne écoute les cajoleries du troupier. Et vraiment, l'homme dont le cœur est pur peut se livrer à cette étude avec une jouissance qui ne cesse jamais, et qui n'est que plus vive peut-être parce qu'elle est secrète et qu'elle contient un grain de tristesse : car il est, lui, solitaire d'humeur et de caractère, et séparé du monde, quoique non isolé.

Oui, Pen avait coutume de se vanter de cela à Warrington, et il disait avec son impétuosité habituelle :

« J'ai été si violemment amoureux dans ma jeunesse que j'ai consumé, je crois, tout ce qu'il y avait en moi de combustible ; et si jamais je me marie, c'est un mariage de raison que je ferai, avec une personne bien élevée, de figure et d'humeur agréables, qui ait un peu d'argent, et ce qu'il faut pour garnir de moelleux coussins notre voiture dans son voyage à travers la vie. Quant aux romans, le mien est fini ; j'ai usé tout ce que j'avais de romanesque, et je suis vieux avant mon temps… j'en suis fier !

— Sornettes ! grommela son ami ; l'autre jour, vous vous imaginiez devenir chauve, et vous vous en vantiez, comme vous vous vantez de tout. Mais vous n'en avez pas moins commencé à vous servir du pot de graisse d'ours, dès que votre coiffeur vous l'eut recommandé ; et depuis lors, vous êtes toujours parfumé comme un perruquier.

— Vous êtes Diogène, répliqua l'autre, et vous voudriez que chacun vécût comme vous dans un tonneau. Les violettes ont une odeur plus agréable que le tabac, vieux grison cynique que vous êtes. »

Mais M. Pen rougissait, tout en faisant cette réplique à son peu romanesque ami, et prenait vraiment beaucoup plus de soin de sa personne que n'eût fait sans doute un cynique. Si l'on considère que M. Pen ne s'inquiétait pas du monde, il se donnait peut-être trop de peine pour orner sa personne, afin de se rendre agréable au monde ; et il portait des bottes bien étroites et bien vernies, pour un pèlerin aussi fatigué qu'il prétendait l'être.

Donc, ce fut en cette triste saison de l'année, un vendredi, par une belle nuit d'automne, que M. Pendennis, ayant achevé au bureau de son journal un premier-Londres brillant, tel qu'eût pu

l'écrire le capitaine Shandon lui-même, s'il avait été de bonne humeur et disposé à travailler, lui qui ne travaillait jamais que contraint ; ce fut, disons-nous, un vendredi soir, que M. Arthur Pendennis, après avoir écrit cet article, et après en avoir corrigé avec satisfaction l'épreuve encore humide, songea à passer l'eau et à se régaler du feu d'artifice et des autres amusements de Vauxhall. Il mit donc dans sa poche le billet d'entrée en ce lieu de récréation pour le rédacteur de la Gazette de Pall-Mall et son ami, et paya en monnaie du royaume la somme indispensable pour traverser le pont de Waterloo. De ce pont jusqu'au jardin la promenade était charmante ; les étoiles scintillaient au ciel, du haut duquel elles semblaient regarder le royal domaine, d'où allaient bientôt s'élancer ces fusées et ces chandelles romaines qui devaient faire pâlir les étoiles.

Avant de pénétrer dans le jardin enchanté où vingt mille lampes sont allumées tous les soirs, lequel de vous, lecteurs, n'a pas traversé ce sombre passage et ce triste guichet qui cachent les splendeurs de Vauxhall aux gens non initiés ? Dans les murs de ce passage sont deux niches bien illuminées, au milieu desquelles on voit deux gentlemen assis à leurs pupitres, où ils reçoivent soit votre argent, si vous êtes un simple particulier, soit votre carte d'entrée, si vous êtes muni de ce passe-port. Pen alla montrer son billet à l'ouverture indiquée, et il y trouva un gentleman et deux dames en pourparler.

Le gentleman, qui portait le chapeau sur l'oreille et un manteau court et râpé avec lequel il faisait l'élégant, s'écria d'une voix que Pen reconnut sur-le-champ :

« Morbleu ! monsieur, si vous doutez de mon honneur, auriez-vous l'obligeance de sortir de cette niche, et…

— Bon Dieu ! cap'taine, dit l'aînée des deux dames.

— Ne m'ennuyez pas, répliqua l'homme dans la niche.

— Et de demander à M. Hodgen lui-même, qui se trouve dans le jiardin, de laisser passer ces dames ? Ne craignez rien, ma chère madame, je n'ai pas dessein de chercher querelle à ce gintleman, surtout devant des dames. Voulez-vous aller, monsieur, et prier M. Hodgen (avec la carte de qui je suis venu ; c'est mon plus intime ami, et je sais qu'il va chanter l'Enleveur de cadavres ici ce soir), voulez-vous, dis-je, le prier, en lui présentant les compliments du capitaine Costigan, de venir ici, afin de faire entrer ces dames ? Pour moi, monsieur, j'ai vu le Vauxhall, et je dédaigne de faire la moindre démarche pour mon compte ; mais il y a une de ces dames qui n'est jamais entrée ici, et je ne pense pas que vous ayez l'intention de profiter du malheur que j'ai eu de perdre le billet pour la priver du plaisir qu'elle s'était promis.

— C'est inutile, capitaine. Je ne puis m'éloigner pour votre affaire, » répliqua le receveur de contremarques.

Sur quoi le capitaine proféra un gros juron, et l'aînée des dames s'écria : « Mon Dieu, mon Dieu ! que c'est contrariant ! »

Quant à la plus jeune, elle leva les yeux sur le capitaine et dit :

« Peu importe, capitaine Costigan, je n'ai pas si grande envie d'entrer. Allons-nous-en, maman. »

Et, quoi qu'elle prétendît n'avoir pas envie d'entrer, son chagrin prit le dessus et elle se mit à pleurer.

« Ma pauvre enfant ! dit le capitaine. Pouvez-vous résister à cela, monsieur, et ne pas laisser entrer cette innocente créature ?

— Ce n'est pas mon affaire, » répliqua, d'un ton bourru, le gardien dans sa niche enluminée.

En cet instant Arthur s'approcha, et, reconnaissant le capitaine, il lui dit : « Ne me connaissez-vous pas, capitaine ?… Pendennis ! »

Et il ôta son chapeau, et salua les deux dames.

« Mon cher garçon ! mon cher ami ! » s'écria le capitaine en tendant à Pendennis la main de l'amitié. Puis il lui expliqua rapidement ce qu'il appelait un très-malheureux conthratong. Il avait reçu de M. Hodgen une entrée au Vauxhall pour deux personnes. M. Hodgen était alors dans le jardin, où il chantait (comme au club de l'Arrière-Cuisine et aux concerts de la noblesse) l'Enleveur de Cadavres, la Mort du général Wolfe, la Bannière sanglante, et autres mélodies favorites. Ayant donc son billet pour deux personnes, il avait pensé qu'il servirait pour trois, et était venu en compagnie de ses amies. Mais le capitaine Costigan avait perdu le billet en route ; il n'y avait pas moyen d'entrer, et les dames étaient forcées de s'en retourner, au grand désappointement de l'une d'elles, comme Pendennis le voyait.

Arthur était plein de bonté pour tout le monde, et compatissait aux malheurs de toutes sortes de personnes. Comment eût-il pu refuser sa compassion en une circonstance pareille ? Il avait vu l'innocente figure se tourner vers le capitaine ; il avait vu le regard suppliant de la jeune fille, le tremblement de ses lèvres, et enfin les larmes ruisselant de ses yeux. Il n'eût plus eu qu'une guinée au monde, qu'il n'aurait pu faire autrement que de la dépenser pour procurer un peu de plaisir à la pauvre créature.

Elle détourna ses regards tristes et suppliants, dès qu'ils eurent rencontré un étranger, et elle se mit à essuyer ses larmes avec son mouchoir. Arthur semblait très-beau et très-bon, debout devant ces dames, chapeau bas, rougissant, saluant ; c'était vraiment un généreux gentleman.

« Qui sont-elles ? » se demanda-t-il. Il lui semblait avoir déjà vu la plus âgée. « Si je puis vous rendre service, capitaine Costigan, dit le jeune homme, j'espère que vous ne ferez pas de cérémonies. Refuse-t-on de laisser entrer ces dames ? faites-moi l'amitié de vous servir de ma bourse. Et… et j'ai moi-même un billet pour deux… J'espère, madame, que vous me permettrez de vous rendre ce petit service ? »

Le premier mouvement du prince de Fairoaks avait été de payer pour toute la société, et d'égarer son billet de journaliste, comme le pauvre Costigan avait égaré sa propre carte. Mais son instinct et l'aspect des deux femmes lui dirent qu'il leur ferait plus de plaisir en ne se donnant pas des airs de grand seigneur. Il tendit donc sa bourse à Costigan, et d'une main tira en riant son billet de sa poche, tandis qu'il offrait l'autre à l'aînée des deux dames. Dames n'était pas précisément le mot ; pourtant, elles avaient chapeau et châle, collerette et rubans, et la plus jeune avançait de dessous sa modeste robe grise une petite bottine chaussant un charmant petit pied ; mais Son Altesse de Fairoaks était polie avec quiconque portait le cotillon, quel qu'en fût le tissu ; et plus la personne était humble, plus il se montrait poli et magnifique dans sa conduite.

« Fanny, prenez le bras du gentleman, dit l'aînée ; puisque vous avez cette bonté… Je vous ai vu souvent passer par notre porte, monsieur, et entrer chez le capitaine Strong, au n 3. »

Fanny fit une petite révérence et passa la main sous le bras d'Arthur. Cette main était couverte d'un chétif petit gant, mais elle était jolie et mignonne. Fanny n'était plus une enfant, mais elle était à peine une femme ; ses larmes ne coulaient plus, la rougeur de la jeunesse couvrait ses joues, et ses yeux brillèrent de plaisir et de reconnaissance lorsqu'elle les leva sur la bienveillante figure d'Arthur.

Arthur, d'un air protecteur, posa son autre main sur la petite main appuyée sur son bras.

« Fanny est un très-joli petit nom, dit-il ; et vous me connaissez donc, vous ?

— Nous gardons la loge, monsieur, à Shepherd's-Inn, répondit Fanny avec une révérence, et je n'ai jamais vu le Vauxhall, monsieur, et papa ne voulait pas que j'y allasse… et… et… ô Dieu ! ô Dieu ! que c'est beau ! »

En poussant cette exclamation, elle fit un pas en arrière, frappée d'étonnement et de joie à la vue du jardin royal illuminé de cent millions de lampes, et resplendissant d'un éclat dont était toujours restée bien loin la plus belle pantomime qu'elle eût vue au théâtre, et que le plus beau conte de fées n'avait jamais représenté à son imagination.

Pen fut enchanté de sa joie, et il pressa contre son cœur la petite main qui s'était si gentiment attachée à son bras.

« Que ne donnerais-je pas pour une petite partie de ce plaisir ! dit le jeune homme blasé.

— Votre bourse, Pendennis, mon cher garçon, dit derrière lui la voix du capitaine. Voulez-vous compter ? le compte y est…

Non, vous avez confiance dans le vieux Jack Costigan (il a confiance en moi, vous voyez, madame). Vous avez été mon sauveur, Pen. Je le connais depuis son enfance, mistress Bolton ; il est proprillétaire de Fairoaks-Castle, où j'ai bu bien des bouteilles de bordeaux avec la première nobelesse de son comté natal. Monsieur Pendennis, vous avez été mon sauveur, et je vous en rends grâces. Ma fille vous en rendra grâces. Monsieur Simpson, votre humble serviteur, monsieur. »

Si Pen était magnifique de courtoisie avec les dames, qu'était-ce que sa splendeur en comparaison des courbettes que le capitaine Costigan prodiguait à droite et à gauche, et des bravos qu'il adressait aux chanteurs ?

Un homme issu comme Costigan d'une longue ligne de rois hiberniens, de chieftains ou d'autres magnats et shérifs de comté, avait naturellement trop de fierté, trop de respect de lui-même, pour se promener bras dessus bras dessous avec une dame qui balayait parfois sa chambre et grillait ses côtelettes de mouton. Dans le cours de leur voyage de Shepherd's-Inn à Vauxhall-Gardens, le capitaine Costigan avait marché à côté des deux dames, leur montrant d'un air protecteur et affable les édifices dignes d'attention, et parlant, selon sa coutume, d'autres villes et pays qu'il avait visités, ainsi que des personnages de distinction qu'il avait l'honneur de connaître. On ne pouvait donc espérer (et, vraiment, mistress Bolton n'espérait pas) que le capitaine, arrivé dans ce royal domaine illuminé des feux de vingt mille lampes, se relâcherait de sa dignité pour donner le bras à une dame qui, de fait, n'était guère plus qu'une femme de charge ou de ménage.

Mais Pen, pour sa part, n'avait pas de ces scrupules. Miss Fanny Bolton ne faisait pas son lit et ne balayait pas sa chambre ; et il

ne se souciait pas de lâcher sa jolie petite compagne. Quant à Fanny, la couleur de ses joues prit une teinte plus vive, et le plaisir fit briller ses beaux yeux d'un éclat plus aimable, lorsqu'elle s'appuya sur le bras d'un aussi beau cavalier et d'un aussi galant protecteur que M. Pen. Elle regardait une foule d'autres dames et une foule de gentlemen qui leur donnaient le bras, et elle se disait que son cavalier, à elle, était plus joli et plus distingué que tous les autres. Il y avait là des sectateurs du plaisir de toutes les conditions : de jeunes médecins débauchés, de jeunes commis-négociants prodigues, quelques dandys des régiments de la garde, etc. Le vieux lord Colchicum s'y trouvait en compagnie de Mlle Caracoline, qui avait caracolé au cirque, et qui parlait son français d'une voix très-haute, émaillant son langage d'idiotismes pleins d'une excessive énergie, tandis qu'elle s'appuyait sur le bras de Sa Seigneurie.

Colchicum accompagnait Mlle Caracoline, et le petit Tom Tufthunt accompagnait lord Colchicum, et était ravi de sa position. Quand don Juan escalade la muraille, il se trouve toujours quelque Leporello pour tirer l'échelle. Tom Tufthunt était enchanté de jouer le rôle d'ami du vieux vicomte, de découper la volaille et de faire la salade à souper.

Lorsque Pen et sa demoiselle rencontrèrent la société du vicomte, ce noble pair se borna à jeter un coup d'œil de reconnaissance à M. Arthur, et reporta aussitôt ses regards sur la figure de la compagne du jeune homme. Mais Tom Tufthunt honora M. Arthur d'un hochement de tête plein de bonté, et dit : « Comment ça va-t-il, mon vieux ? » Puis il lança un coup d'œil extrêmement malin au parrain de cette histoire.

« C'est la fameuse écuyère d'Astley ; je l'ai vue au cirque, dit miss Bolton en se retournant pour regarder Mlle Caracoline. Et qui est ce vieux-là ? n'est-ce pas le maître du cirque ?

— C'est le lord vicomte Colchicum, miss Fanny, » répondit Pen d'un air protecteur.

Il ne songeait point à mal. Il était charmé de patronner la jeune fille ; il ne lui déplaisait pas qu'elle fût si jolie, qu'elle s'appuyât sur son bras, et que ce vieux don Juan l'eût vu en pareille compagnie.

Fanny était très-jolie ; elle avait les yeux noirs et brillants, des dents semblables à de petites perles, et des lèvres presque aussi rouges que celles de Mlle Caracoline, quand cette dernière les enduisait d'une couche de vermillon. Et quelle différence entre les voix de ces deux personnes, entre le rire de la jeune fille et celui de l'écuyère ! Ce n'était que tout récemment, comme elle se mirait un jour, après avoir balayé la chambre de Bows et Costigan, dans la petite glace au-dessus de la cheminée, que Fanny avait commencé à penser qu'elle était belle. Il y a un an, ce n'était qu'une lourde et gauche fille, dont son père se moquait et dont ses camarades ne s'occupaient pas, la croyant mal faite et dépourvue de tout attrait, tant qu'elle fréquenta l'école de miss Minifer, Newcastle-Street, Strand. (La sœur cadette de miss Minifer prit la direction du théâtre de Norwich en 182., et miss Minifer l'aînée avait elle-même joué pendant deux saisons avec quelque succès sur deux des principales scènes de Londres, jusqu'à ce que, étant tombée par une trappe mal fermée, elle se cassa la jambe.) Dans la sombre loge du portier de Shepherd's-Inn, on ne voyait presque pas que cette petite plante se développait et devenait une belle fleur.

Donc cette jeune personne était pendue au bras de Pen, et tous deux arpentaient ensemble le jardin. Quoique Londres fût vide, il y restait encore quelque deux millions d'individus, et, parmi eux, une ou deux connaissances de M. Arthur Pendennis.

Silencieux, solitaire, pâle, les mains dans ses poches, vint à passer Henry Foker, esquire, qui salua Arthur d'un lamentable hochement de tête. Le jeune Henry cherchait à calmer son esprit en allant de place en place et de divertissement en divertissement. Mais en rôdant dans les sombres allées il songeait à Blanche, et il y songeait encore en regardant les illuminations. Il consulta le diseur de bonne aventure au sujet de celle qu'il aimait, et fut désappointé quand ce bohémien lui dit qu'il était amoureux d'une dame brune qui ferait son bonheur. Au concert, quoique M. Momus chantât ses chansonnettes comiques les plus désopilantes et proposât les énigmes les plus étourdissantes, jamais un sourire n'entr'ouvrait les lèvres de Foker. À vrai dire, il n'entendait pas un mot de ce que disait M. Momus.

Pen et miss Bolton se trouvèrent tout près de lui, à ce concert. Fanny remarqua la mine piteuse de M. Foker, et Pen s'en moqua.

Fanny demanda ce que ce pouvait être qui donnait un air si lugubre à ce drôle de petit homme.

« Je crois qu'il est contrarié en amour, répondit Pen. Cela ne suffit-il pas, Fanny, pour donner une mine lugubre à tout le monde ? »

Et il regarda la jeune fille d'un air de protection, comme Egmont regarde Clara dans la pièce de Gœthe, comme Leicester regarde Amy dans le roman de Scott.

« Contrarié en amour, vraiment, pauvre gentleman ! » dit Fanny avec un soupir ; et elle tourna vers lui des yeux pleins de bonté et de compassion, mais Harry ne vit pas ces beaux yeux noirs.

« Comment ça va-t-il, monsieur Pendennis ? » s'écria une voix. C'était celle d'un jeune homme en grand habit blanc, avec une cravate rouge sur laquelle s'abaissait un col qui laissait voir un cou d'une propreté douteuse. Il avait en outre une énorme épingle d'or ou de quelque autre métal, et portait un gilet de couleur orné de boutons de verre excessivement fantastiques, avec un pantalon qui criait hautement : « Venez, regardez-moi, et voyez comme je suis éclatant et de peu de valeur ; quel sale daim que mon maître ! » Dans une poche de son habit il avait un petit stick, et une dame en satin rose s'appuyait sur son bras. « Comment ça va-t-il ? Je suis sûr qu'il m'a oublié : Huxter, de Clavering.

— Comment vous portez-vous, monsieur Huxter ? répliqua le prince de Fairoaks, de son ton le plus princier ; j'espère que vous êtes en bonne santé.

— Assez bonne, merci. ! Et M. Huxter hocha la tête. « Ah çà, Pendennis, vous avez fait votre chemin extraordinairement bien depuis le tapage que nous avons eu chez Wapshot, ne vous souvient-il pas ? Grand auteur, hein ? vous fréquentez les fashionables. J'ai vu votre nom dans le Morning-Post. Je suppose que vous êtes trop fier pour venir souper avec un vieil ami ?... Charterhouse-Lane, demain soir ; nous aurons quelques bons diables de Saint-Barthélemy, et un punch au genièvre étourdissant. Voici ma carte. »

Àces mots, M. Huxter sortit la main de la poche où était sa canne, et, ouvrant avec ses dents son étui à cartes, en tendit une à Pen.

« Vous êtes trop bon, vraiment, répliqua Pen ; et je regrette d'avoir une invitation qui me force à quitter Londres demain soir. »

Et le marquis de Fairoaks, étonné qu'un être pareil eût l'audace de lui donner sa carte, mit l'adresse de M. Huxter dans la poche de son gilet, en saluant d'un air hautain.

M. Samuel Huxter ne se doutait peut-être pas qu'il y eût une grande différence de rangs entre lui-même et M. Arthur Pendennis. Le père de M. Huxter était médecin-apothicaire à Clavering, tout comme le papa de M. Pendennis avait été médecin-apothicaire à Bath. Mais il y a des hommes qui sont d'une impudence incroyable.

« Eh bien, mon vieux, n'importe, dit M. Huxter, qui, toujours franc et familier, était ce soir-là plus affable encore que de coutume, grâce au vin qu'il avait bu. Si jamais vous passez dans notre rue, venez nous voir ; je suis presque toujours à la maison le samedi, et il y a ordinairement du fromage dans le buffet… Ta, ta, ta. Voilà la cloche qui annonce le feu d'artifice. Courons-y, Marie. »

Et il se mit à courir, avec le reste de la foule, du côté du feu d'artifice.

Pen en fit autant, dès que cet aimable jeune homme se fut éloigné. Il se mit à courir avec sa petite compagne. Mistress Bolton les suivait avec le capitaine Costigan. Mais le capitaine était

trop majestueux et trop plein de dignité dans tous ses mouvements, pour qu'ami ou ennemi le pût faire courir. Il poursuivit donc son chemin avec le gracieux dandinement qui le distinguait, de sorte que sa compagne et lui se trouvèrent bientôt très en arrière de Pen et de miss Fanny.

Peut-être Arthur oublia-t-il, ou peut-être ne voulut-il pas se rappeler que l'autre couple n'avait pas d'argent en poche, comme l'avait prouvé l'aventure à l'entrée du jardin. Quoi qu'il en soit, Pen paya deux schellings pour sa compagne et pour lui-même, et, Fanny cramponnée à son bras, il gravit l'escalier qui mène à la galerie du feu d'artifice. Le capitaine et la maman n'ont qu'à les suivre, s'ils en ont envie ; mais Arthur et Fanny étaient trop occupés pour regarder en arrière. On se pressait et se poussait à côté d'eux et derrière eux. Un individu plus curieux encore que les autres vint à passer près de Fanny, et la coudoya si rudement qu'elle fit un pas en arrière et poussa un petit cri. Sur quoi Arthur la prit adroitement dans ses bras, et, afin de pouvoir mieux la protéger. la garda ainsi défendue jusqu'à ce qu'ils eussent pris leurs places en haut de l'escalier.

Le pauvre Foker était assis seul sur un des bancs les plus élevés, la figure illuminée par le feu d'artifice, ou par la lune dans les intervalles. Arthur le vit et rit, mais ne s'occupa guère de son ami. Il ne songeait qu'à Fanny. Comme elle admirait ! comme elle était heureuse ! comme elle criait oh ! oh ! oh ! à mesure que les fusées s'élançaient dans les airs et retombaient en pluie d'étincelles d'azur, d'émeraude et de vermillon. Tandis que ces merveilles brillaient et disparaissaient à ses yeux, la petite fille frémissait et tremblait de joie à côté d'Arthur ; sa main était toujours sous le bras de son cavalier, et celui-ci sentait sa douce

étreinte quand elle levait sur lui des yeux où se peignait son ravissement.

« Que cela est beau, monsieur ! s'écria-t-elle.

— Ne m'appelez pas monsieur, Fanny, » dit Arthur.

Une vive rougeur colora les joues de la jeune fille.

« Comment faut-il vous appeler ? demanda-t-elle d'une voix basse, douce et tremblante. Comment désirez-vous que je dise, monsieur ?

— Encore, Fanny !… Ma foi, j'oubliais… mieux vaut que vous m'appeliez ainsi, ma chère, répliqua Pendennis avec douceur et bonté. Vous me permettez de vous appeler Fanny ?

— Oh oui ! répondit-elle, et la petite main pressa plus fortement le bras d'Arthur, et Fanny se serra contre lui au point qu'il sentit les battements de son cœur contre son bras.

— Je puis vous appeler Fanny, parce que vous êtes une jeune fille et une bonne fille, Fanny, et que je suis un vieux gentleman. Mais il ne faut pas que vous me disiez autrement que monsieur, ou monsieur Pendennis, si vous voulez, car nous sommes de rangs fort différents, Fanny ; et ne pensez pas que je vous parle d'une manière désobligeante, et… et… pourquoi retirez-vous votre main, Fanny ? Avez-vous peur de moi ? Pensez-vous que je veuille vous offenser ? Pas pour tout l'or du monde, ma chère petite fille. Et… voyez comme la lune et les étoiles sont belles, et avec quel calme elles brillent quand les fusées sont éteintes et que les roues de feu ont cessé leurs bruyants sifflements. En venant ici ce soir, je ne pensais pas avoir à côté de moi une si jolie petite compagne pour voir ce beau feu d'artifice. Il faut que vous

sachiez que je vis dans la retraite, et que je travaille beaucoup. J'écris dans les journaux et je fais des livres, Fanny ; j'étais très-fatigué, et je m'attendais à passer ma soirée tout seul ; et… ne pleurez pas, ma chère bonne petite fille. »

Ici Pen s'interrompit et cessa brusquement le calme discours qu'il avait commencé, car la vue des pleurs d'une femme faisait toujours trembler ses nerfs, et il se mit aussitôt à lui dire des paroles caressantes pour l'apaiser, et à pousser cent vingt petites exclamations de pitié et de sympathie, que nous ne répéterons point parce qu'elles paraîtraient sottes et absurdes, étant imprimées. La causerie d'une mère avec son enfant semblerait absurde aussi, comme l'entretien d'un amoureux avec sa fiancée. Cette douce et simple poésie ne supporte aucune traduction ; elle est trop subtile pour se soumettre aux lois grossières d'un grammairien. Nous n'avons que quatre mêmes lettres pour indiquer le baiser que nous mettons sur le front de notre grand'mère et celui que nous mettons sur la joue de notre chaste fiancée ; nous n'avons que les quatre mêmes lettres pour deux choses si différentes, et aucune de ces lettres n'est une labiale. Avons-nous dessein d'insinuer que M. Arthur Pendennis fit usage du monosyllabe en question ? Non pas. D'abord il faisait sombre : le feu d'artifice était fini, et personne ne pouvait voir Arthur. Ensuite il n'était pas homme à divulguer un secret de cette sorte, supposé que le baiser fût donné. Troisièmement enfin, que tout honnête garçon qui a baisé une jolie fille dise comment il se fût conduit en une conjoncture aussi délicate.

La vérité est que, quels que soient vos soupçons, quoi que vous eussiez fait en pareilles circonstances, et quoi que M. Pen eût désiré faire, il se conduisit en honnête homme.

« Je ne veux pas jouer avec le cœur de cette petite fille, se dit-il ; je ne veux point oublier mon honneur ni le sien. Elle paraît douée de beaucoup de sensibilité, et d'une sensibilité dangereuse et contagieuse, et je suis très-content que le feu d'artifice soit fini, et que je puisse la ramener à sa mère. Venez, Fanny : faites attention à l'escalier, et appuyez-vous sur moi. Ne trébuchez donc pas, petite étourdie ; par ici, et voilà votre maman à la porte. »

Et mistress Bolton se trouvait là, en effet, l'esprit inquiet et la main serrant son parapluie.

Elle saisit Fanny avec un empressement et une violence toutes maternelles, et lui fit quelques rapides reproches à voix basse.

Je dois dire que l'expression des regards du capitaine Costigan était d'un plaisant indescriptible ; il se tenait derrière la matrone et, de dessous son chapeau, clignait de l'œil à Pendennis.

C'était si plaisant, que Pen ne put s'empêcher de rire aux éclats.

« Vous auriez dû prendre mon bras, mistress Bolton, dit-il en le lui offrant. Je suis bien aise de vous ramener Fanny saine et sauve. Nous pensions que vous nous suivriez dans la galerie. Le feu d'artifice nous a fort amusés, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, répondit miss Fanny d'un ton assez grave.

— Et le bouquet était magnifique, reprit Pen. Et voilà dix heures que je n'ai rien mangé, mesdames ; et je voudrais que vous me permissiez de vous inviter à souper.

— Parbleu ! dit Costigan, je mangerais bien un morceau, moi aussi. Si je n'avais oublié ma bourse, j'aurais invité ces dèmes à

une légère collation. »

Mistress Bolton répliqua avec beaucoup d'âpreté qu'elle avait mal à la tête, et qu'elle aimait mieux rentrer.

« Il n'y a rien de meilleur au monde qu'une salade de homard pour faire passer le mal de tête, dit Pen galamment ; et je suis sûr qu'un verre de vin vous fera du bien. Voyons, mistress Bolton, ne soyez pas méchante et faites-moi ce plaisir. Je n'aurais pas le cœur de souper sans vous, et je vous donne ma parole que je n'ai pas dîné. Prenez mon bras ; donnez-moi ce parapluie. Costigan, je compte que vous prendrez bien soin de miss Fanny ; et je croirai mistress Bolton fâchée contre moi, si elle ne m'accorde pas l'honneur de sa société. Nous souperons tous tranquillement, après quoi nous rentrerons ensemble en cabriolet. »

Le cabriolet, la salade de homard, l'air franc et joyeux de Pendennis, lorsqu'il invita en souriant la digne matrone, désarmèrent les soupçons et la colère de celle-ci. Puisqu'il voulait bien avoir tant d'obligeance, elle pensait pouvoir prendre une bouchée de homard. De sorte qu'ils se dirigèrent tous quatre vers un cabinet, et Costigan appela le garçon d'une voix si haute et si belliqueuse, qu'un de ces fonctionnaires accourut aussitôt.

La carte suspendue à la muraille fut examinée, et Fanny fut priée de choisir son mets favori ; la jeune créature répliqua qu'elle aimait beaucoup le homard, elle aussi, mais elle avoua en outre qu'elle avait une grande partialité pour la tarte aux framboises.

Pen commanda donc cette friandise, ainsi qu'une bouteille du champagne le plus mousseux, pour mettre ces dames en belle humeur.

La petite Fanny en but sa part ; n'avait-elle pas déjà goûté ce soir d'un autre breuvage non moins doux et non moins enivrant ?

Lorsque le souper, qui avait été très-animé et très-gai, fut fini, et que le capitaine Costigan et mistress Bolton eurent savouré un ou deux verres de ce punch au rack qu'on fait si délicieux au Vauxhall, la carte fut demandée et payée fort généreusement par Pen. Il la paya « comme un bon jeune gintleman anglais du bon vieux temps, par Jupiter ! » s'écria Costigan avec enthousiasme.

En sortant du cabinet, le capitaine offrit le bras à mistress Bolton, de sorte que Fanny échut en partage à Pen ; et ce jeune couple s'éloigna fort joyeux, à la suite du couple plus âgé.

Le champagne et le punch au rack, quoique toute la société en eût bu modérément (à l'exception peut-être de ce pauvre Cos, qui louvoyait tant soit peu en marchant), le champagne et le punch avaient mis tout le monde en belle humeur, et Fanny commençait à mouvoir ses lestes petits pieds en mesure avec la musique de l'orchestre, qui jouait des valses et des galops pour les amis de la danse. Lorsqu'on arriva à l'endroit où l'on dansait, la musique et les pieds de Fanny semblèrent précipiter la mesure ; on eût dit que la jeune fille s'élançait, pour ainsi dire, naturellement de terre, et qu'il fallût un effort pour l'y retenir.

« N'aimeriez-vous pas à faire un tour de valse ? demanda le prince de Fairoaks. Quel plaisir ce serait ! Mistress Bolton, laissez-moi faire un tour avec elle, je vous en prie, madame. »

Àquoi Costigan répliqua : « Balancez-vous donc ! »

Mistress Bolton ne refusa pas son autorisation ; elle était elle-même un vieux cheval de guerre, et aurait bien voulu rentrer, elle

aussi, dans l'arène au son de la trompette. Fanny eut ôté son châle en un clin d'œil, et Arthur l'entraîna en tournoyant au milieu d'une foule très-drôle, mais excessivement joyeuse.

Pen n'eut aucun malheur cette fois avec la petite Fanny, comme il en avait eu jadis avec miss Blanche ; aucun malheur, du moins, qui fût de son fait. Le jeune couple dansa avec agilité et contentement d'abord une valse, puis un galop, puis une autre valse, jusqu'à ce que, dans le cours de cette seconde valse, ils furent heurtés par un autre couple qui s'était joint au chœur des sectateurs de Terpsichore. Ce couple se composait de M. Huxter et de sa jeune amie en satin rose, que nous avons déjà entrevus.

M. Huxter avait très-probablement soupé aussi, car il était plus ému encore que lorsqu'il avait réclamé ci-devant l'honneur d'être connu de Pen. Ayant donc heurté Arthur et sa danseuse, qu'il faillit renverser, cet aimable gentleman se mit naturellement à dire des sottises aux gens auxquels il devait des excuses, et lança à nos inoffensifs danseurs une volée d'argot.

« Eh bien ! imbéciles que vous êtes ! Ne restez pas là à entortiller les autres, si vous ne savez pas baller, vieilles rosses poussives ! » rugit le jeune médecin. Il se servit d'autres expressions plus emphatiques encore, et sa danseuse au rire rauque et à la voix criarde se joignit à lui dans ce torrent d'injures. Le bal en fut interrompu, et la pauvre petite Fanny frappée de terreur ; quant à Pen, son indignation n'avait pas de bornes.

Arthur était furieux, non pas tant de cette querelle que de la honte qui devait l'accompagner. Une bataille avec un individu de cette espèce ! Une rixe dans un jardin public, et lui ayant au bras une fille de portière ! Quelle position pour Arthur Pendennis ! Il

emmena vivement la pauvre petite Fanny hors de la foule des danseurs vers sa mère, en souhaitant que cette dame, et Costigan, et la pauvre Fanny, fussent à cent pieds sous terre plutôt que là, en sa compagnie et sous sa protection.

Quand Huxter avait commencé son attaque, ce jeune gentleman au libre parler ne voyait pas son adversaire ; et, dès qu'il eut reconnu que c'était Arthur qu'il avait insulté, il se mit à lui faire des excuses.

« Retenez votre stupide langue, Marie, dit-il à sa compagne. C'est un vieil ami et compère de chez nous. Je vous demande pardon, Pendennis ; je ne savais pas que c'était vous, mon vieux. »

M. Huxter, ancien élève du collège de Clavering, avait assisté à un combat dont il a été question dans la première partie de cette histoire, et où Pen avait fait mordre la poussière au plus robuste champion de l'établissement. Huxter savait donc qu'il était dangereux de chercher querelle à Arthur.

Ses excuses furent aussi odieuses à l'autre que l'avaient été ses injures. Pen mit fin aux protestations qu'il lui faisait dans son ivresse, en lui disant de retenir sa langue et de ne pas prononcer le nom de Pendennis ici ni ailleurs. Puis il sortit du jardin, suivi d'une foule nombreuse dont il eût volontiers massacré chaque individu pour avoir été témoin de cette déshonorante querelle. Il sortit du jardin, oubliant tout à fait la pauvre petite Fanny, qui marchait tremblante derrière lui avec sa mère et le majestueux Costigan.

Il fut ramené au sentiment de sa position par une parole du capitaine, qui le toucha à l'épaule au moment où ils passaient par la porte intérieure.

« Vous ne pourrez rentrer qu'en payant, dit le capitaine. Ne ferais-je pas mieux de retourner sur mes pas et de porter votre message à ce drôle ? »

Pen partit d'un éclat de rire.

« Lui porter mon message ! Pensez-vous que je voudrais me battre avec un individu de cette sorte ? demanda-t-il.

— Non, non ! Ne vous battez pas, ne vous battez pas ! s'écria la petite Fanny. Comment pouvez-vous être si méchant, capitaine Costigan ? »

Le capitaine parla des lois de l'honneur, et cligna de l'œil à Pen ; mais Arthur répéta galamment :

« Non, Fanny, ne craignez rien. Je n'aurais pas dû danser en un tel lieu ; c'est ma faute. Je vous demande pardon de vous avoir invitée à danser là. »

Et il lui offrit de nouveau le bras. Puis il appela un cabriolet, où il installa ses trois amis.

Il allait payer le cocher et prendre pour lui-même une autre voiture, quand la petite Fanny, encore alarmée, avança sa petite main, le saisit par son habit, et le conjura d'une voix suppliante de monter avec eux.

« Vous ne croyez donc pas que je n'ai pas envie de me battre avec lui ? dit Pen d'un ton fort gai. Eh bien ! donc, je vais rentrer avec vous. Cocher, à Shepherd's-Inn. »

Le cocher prit le chemin de ce bâtiment. Arthur était immensément satisfait de la sollicitude que lui témoignait la jeune fille ;

ses tendres terreurs lui firent oublier la contrariété de tout à l'heure.

Pen ramena les dames à leur loge, et leur serra amicalement la main à toutes deux. Le capitaine lui dit à l'oreille qu'il irait le voir dans la matinée, afin, s'il le désirait, de porter son message à ce drôle.

Mais le capitaine était dans son état habituel lorsqu'il fit cette proposition ; et Pen savait fort bien que ni lui ni M. Huxter ne se souviendraient plus de la dispute à leur réveil.

Tome 2 · 23

Costigan ne tira point Pen de son sommeil ; nul message hostile de M. Huxter ne vint le troubler ; et, quand Pen s'éveilla, ce fut avec un sentiment plus vif et plus léger que celui qui accompagne ordinairement ce moment de la journée du citadin blasé et fatigué. L'homme de la Cité s'éveille pour les soucis et les fonds consolidés ; les pensées de la Bourse et du comptoir prennent possession de lui, dès que le sommeil s'enfuit de dessous son bonnet de nuit. L'avocat s'éveille de grand matin pour songer à l'affaire qui va lui prendre toute une journée de travail, et à l'inévitable attorney à qui il a promis ses papiers avant la nuit. Qui de nous n'a pas son inquiétude présente à l'esprit, dès que ses yeux s'ouvrent sur cette inquiétude et sur le monde, après le sommeil nocturne ? le sommeil, ce fortifiant généreux qui nous permet d'envisager la tâche du jour avec un nouveau courage ! Belle loi de la Providence, qui crée le repos comme elle ordonne le travail !

Le travail, ou plutôt l'état de M. Pendennis, était tel, que ses occupations quotidiennes ne l'intéressaient pas beaucoup : car le plaisir de la composition littéraire cesse bientôt pour le travailleur à gages ; la joie de se voir imprimé ne s'étend pas au delà des deux ou trois premiers articles publiés dans un magasin ou un journal. Pégase, enharnaché et obligé de faire sa course tous les jours, est aussi prosaïque qu'un autre cheval de louage, et ne travaille pas sans son fouet ni sa provende d'avoine. C'est ainsi que M. Arthur travaillait à la Gazette de Pall-Mall, avec une augmentation de salaire depuis le succès de son roman, mais sans le moindre enthousiasme, faisant de son mieux ou peu s'en faut, parfois écrivant bien et parfois mal. C'était un cheval de louage littéraire, au pas naturellement rapide, et brillant à la course.

La société, ou cette partie de la société qu'il voyait, ne l'excitait et ne l'amusait pas trop. Malgré ses vanteries, il était trop jeune encore pour la société des femmes, pour laquelle l'homme n'est probablement parfait que lorsqu'il a cessé de s'occuper de sa propre personne, et renoncé à tout projet d'être un vainqueur de dames. Il était trop jeune aussi pour être admis sur un pied d'égalité parmi des hommes qui avaient fait leur marque dans le monde, et à la conversation desquels il ne pouvait guère espérer de prendre part autrement que comme auditeur. Avec cela, il était trop vieux pour ceux de son âge qui étaient hommes de plaisir, et trop homme de plaisir pour les hommes d'affaires ; il était par conséquent destiné à rester souvent dans la solitude. Le sort distribue ce lot de solitude à nombre d'hommes ; beaucoup l'acceptent par goût, et beaucoup le supportent sans peine. Pendennis le supportait réellement avec une grande égalité d'âme ; mais il en murmurait souvent en paroles, suivant son habitude.

« Quelle gentille naïve petite créature c'était ! pensa M. Pen, au moment même de son réveil, après l'affaire du Vauxhall ; quelle aimable simplicité, et combien cette simplicité est plus agréable que les minauderies des demoiselles qu'on rencontre dans les salons de bal ! »

Et il se rappela quelques exemples de la simplicité artificieuse de miss Blanche, car artificieuse elle était, il ne pouvait s'empêcher de le voir ; il se souvint aussi des grâces stupides de plusieurs autres demoiselles du monde élégant.

« Qui eût pensé qu'une si jolie rose pût se former dans une loge de portier, ou fleurir dans ce triste vieux pot à fleurs de Shepherd's-Inn ?... De sorte que le vieux Bows lui apprend à chanter ? Si sa voix, lorsqu'elle chante, est aussi douce que lorsqu'elle parle, elle doit être bien jolie. J'aime ces voix basses voilées. Comment désirez-vous que je vous appelle ? vraiment ! Pauvre petite Fanny ! Ç'a m'a blessé au cœur de prendre mes grands airs avec elle, et de lui dire de m'appeler monsieur. Mais non, je ne veux pas de ces niaiseries-là... je ne suis pas Faust et ne veux point de Marguerite... Ce vieux Bows ! Il lui enseigne donc le chant, en vérité ? C'est un excellent vieux bonhomme, que ce Bows : un gentleman sous ses vieux habits, un philosophe, et avec un bon cœur aussi. N'a-t-il pas été bon pour moi dans l'affaire de la Fotheringay ? Pourtant il avait aussi ses peines et ses chagrins... Il faut que je cultive le vieux Bows. L'homme doit voir des gens de toutes sortes. Je commence à me fatiguer du beau monde. D'ailleurs, il n'y a personne en ville. Oui, allons voir Bows, et Costigan aussi ! quelle riche naturel Parbleu ! je veux l'étudier et le mettre dans un livre. »

C’est ainsi que notre jeune anthropologue s’entretenait avec lui-même. Et comme samedi était le jour de congé de la semaine (la Gazette de Pall-Mall se publiait ce jour-là), et que les rédacteurs du journal n’avaient point à puiser dans leur cerveau ni dans leur encrier, M. Pendennis résolut de profiter de ses loisirs pour faire une visite à Shepherd’s-Inn. C’était le vieux Bows qu’il voulait voir, naturellement.

La vérité est que, si Arthur avait été le plus hardi roué et le plus artificieux lovelace qui jamais s’appliqua à tromper une jeune fille, il n’eût guère pu employer de meilleurs moyens pour fasciner et subjuguer la pauvre petite Fanny Bolton, que ceux qu’il avait mis en usage la veille au soir.

Son air élégant et protecteur, sa vanité, sa générosité, sa bonne humeur, le sentiment de loyauté et d’honnêteté qui lui avait permis de réprimer les tremblantes avances de la jeune fille, de ne pas tirer avantage de son émotion et de sa sensibilité : en un mot, ses défauts et ses qualités contribuèrent également à la remplir d’admiration pour lui.

Si nous avions pu voir Fanny dans son lit (qu’elle partageait avec ses deux petites sœurs, à qui M. Costigan distribuait, comme nous l’avons vu, des pommes et du pain d’épices), nous aurions trouvé la pauvre petite s’agitant sur son matelas au grand ennui de ses deux camarades, et repassant dans son esprit toutes les joies et tous les événements de cette nuit si pleine d’événements et de joies, ainsi que toutes les paroles, tous les regards, toutes les actions d’Arthur, ce brillant héros.

Fanny avait lu en secret et à la maison beaucoup de romans, en trois volumes et en livraisons. La littérature périodique n’avait

pas encore atteint le point où elle est arrivée depuis, et les jeunes filles de la génération de Fanny ne pouvaient pas acheter pour un penny seize pages d'émotions, seize pages pleines d'histoires de crimes, de meurtres, de vertu opprimée, et de lâches séductions dont l'odieux rejaillit sur l'aristocratie. Mais elle avait le cabinet de lecture tenu par miss Minifer, conjointement avec l'école et un petit débit d'eau-de-vie et d'articles de modes.

Arthur lui sembla à la fois le type et la réalisation de tous les héros de tous ces chers volumes gras, que la jeune fille avait dévorés. Nous avons vu que M. Pen était assez dandy pour ce qui regardait ses chemises et en général tous les articles de mercerie qu'il portait. Fanny avait regardé avec plaisir la finesse de son linge, l'éclat de ses boutons de chemise, l'élégance de ses mouchoirs de batiste et de ses gants blancs, et la brillante noirceur de ses charmantes bottes. Il avait suffi au prince de se montrer pour subjuguer la pauvre petite fille. Son image traversa toute la nuit le sommeil inquiet de Fanny ; le son de sa voix, l'éclair de ses yeux bleus, son air généreux, moitié amour moitié pitié, son sourire mâle et protecteur, son rire plein de franchise et de séduction : tout cela se représentait au souvenir de miss Bolton. Elle sentait encore l'étreinte de son bras, elle voyait son noble sourire au moment où il avait rempli ce délicieux verre de champagne. Et puis elle pensa aux jeunes filles, ses amies, qui avaient coutume de se moquer d'elle ; à Emma Baker, qui était si fière, en vérité, parce qu'elle était fiancée à un marchand de fromage en tablier blanc, dans le voisinage de Clare-Market ; et à Betsy Rodgers, qui faisait tant d'embarras au sujet de son jeune homme, un clerc d'attorney, ma foi ! qui allait en ville avec un sac.

Si bien que, vers les deux heures de l'après-midi, la famille Bolton venant d'achever son dîner, et M. Bolton (qui, outre sa place de portier de Shepherd's-Inn, était employé chez MM. Tressler, les célèbres entrepreneurs des pompes funèbres dans le Strand) étant à la campagne avec le char qui portait le cercueil de la comtesse d'Estrich, lorsqu'un gentleman en chapeau et en pantalon blanc fit son apparition sous la voûte d'entrée de Shepherd's-Inn et s'arrêta devant le guichet du portier, Fanny ne fut pas surprise le moins du monde, mais seulement ravie, seulement heureuse et rougissante outre mesure.

Elle savait que ce ne pouvait être nul autre que lui. Elle savait qu'il viendrait. Et voilà qu'il était venu. Voilà que Son Altesse Royale apparaissait radieuse à Fanny sur le seuil de la porte où elle se tenait.

Elle appela sa mère, qui était occupée dans l'appartement d'en haut ; elle cria : « Maman, maman, » puis courut au guichet et l'ouvrit en écartant les autres enfants. Comme elle rougit en lui donnant la main ! Avec quelle affabilité il ôta son chapeau blanc en entrant ! Les enfants le regardaient avec de grands yeux.

Il demanda à mistress Bolton si elle avait bien dormi, après les fatigues de la nuit, en exprimant l'espoir qu'elle n'avait pas mal à la tête ; et il ajouta que, comme son chemin était par là, il n'avait pas voulu passer devant la porte sans demander des nouvelles de sa petite danseuse.

Mistress Bolton se défiait peut-être un peu de ces avances ; mais la bonne humeur de M. Pen fut inépuisable : il ne pouvait pas voir que sa présence était désagréable. Il regarda tout autour de lui pour prendre un siège, et n'en voyant pas de libre, car il y

avait sur l'un une cloche de plat, sur l'autre une boîte à ouvrage, et ainsi de suite, il prit une des chaises d'enfant et se percha sur cette peu confortable éminence.

La-dessus les enfants se mirent à rire, et Fanny plus que les autres ; du moins fut-elle plus amusée que ses sœurs, et émerveillée de la condescendance de Son Altesse Royale. Lui s'asseoir sur cette chaise, cette chaise de petit enfant ! Bien des fois, dans la suite, elle regarda ce siège. N'avons-nous pas presque tous, dans nos appartements, de ces meubles que notre imagination peuple de personnes aimées, que notre mémoire remplit de visages souriants qui ne nous regarderont peut-être plus jamais ?

Donc Pen s'assit et parla avec beaucoup de volubilité à mistress Bolton. Il s'informa de l'affaire des pompes funèbres, et demanda combien de muets étaient partis pour accompagner les restes périssables de lady Estrich ; il s'informa aussi des divers locataires de Shepherd's-Inn. Il parut s'intéresser beaucoup au cabriolet et au cheval de M. Campion, et dit qu'il avait rencontré ce gentleman dans le monde. Il voudrait bien avoir des actions des mines de Polwheedle et Pontydiddlum. Était-ce mistress Bolton qui faisait le service de cet appartement ? Y avait-il quelque logement à louer dans l'Inn ? On était mieux ici qu'au Temple ; il aimerait à venir habiter Shepherd's-Inn. Quant au capitaine Strong et au… colonel Altamont (était-ce bien ce nom-là ?), il s'intéressait beaucoup à eux. Le capitaine était un vieil ami de campagne. Il avait dîné ici chez lui, avant que le colonel vînt partager son appartement. Quelle espèce d'homme était-ce que ce colonel ? N'était-ce pas un homme replet, avec une grande quantité de bijoux, une perruque et de grands favoris noirs… très-noirs (à cet endroit Pen fut excessivement plaisant et fit pouffer

de rire les dames), oui très-noirs, d'un noir bleu, c'est-à-dire d'une riche couleur pourpre tirant sur le vert ? C'était bien l'homme en question ; il l'avait rencontré aussi chez sir Fr… dans le monde.

« Oh ! nous savons, dirent les dames ; votre sir Fr… est sir Francis Clavering : il vient souvent ici ; on le trouverait deux ou trois fois par semaine chez le capitaine. Mon petit garçon lui a cherché des papiers timbrés. Oh ! Seigneur Dieu ! je vous demande pardon, je n'aurais pas dû parler de secrets pareils, s'écria étourdiment mistress Bolton, qui avait alors recouvré toute sa bonne humeur. Mais nous vous connaissons pour un gentleman, monsieur Pendennis ; car vraiment vous nous avez prouvé que vous pouvez vous conduire en gentleman. N'est-ce pas que M. Pendennis nous l'a prouvé, Fanny ? »

Fanny fut reconnaissante de cette phrase à sa mère. Elle leva les yeux vers le plafond qui était fort bas, et dit : « Oh ! certainement, j'en suis bien sûre, maman. » Sa voix était pleine de sentiment.

Pen parut curieux de cette affaire de papiers timbrés, et des transactions dont l'appartement de Strong était le théâtre. Et il demanda si, lorsque Altamont était venu loger chez le chevalier, il n'avait pas fait chercher, lui aussi, du papier timbré. Qui était-ce que cet Altamont ? voyait-il beaucoup de monde ? et ainsi de suite.

Pen posa ces questions avec beaucoup d'adresse, car il avait des motifs particuliers pour s'intéresser aux actions de sir Francis Clavering, et mistress Bolton y répondit ingénument et du mieux qu'elle put, ce qui vraiment n'est pas beaucoup dire.

Ce sujet épuisé, et Pen étant embarrassé pour continuer la conversation, il se rappela fort heureusement son privilège de journaliste et demanda aux dames s'il leur plairait d'avoir des billets pour le spectacle. Le spectacle était leur plus grand plaisir, comme c'est assez généralement le cas chez les personnes de théâtre. Quand Bolton était absent pour les devoirs de son état (il paraîtrait que, depuis peu, le concierge de Shepberd's-Inn était devenu morose, qu'il buvait beaucoup et se rendait de diverses manières désagréable aux dames de sa famille), leur plus grand amusement était de quitter la loge pour aller au théâtre ; elles confiaient alors la porte au petit Barney, le frère de Fanny. Aussi la généreuse offre de billets que fit M. Pendennis fut accueillie par la mère et la fille avec une gratitude sans bornes.

Fanny battit des mains, si grande était sa joie ; toute sa figure en rayonnait. Elle regardait sa maman en hochant la tête et en riant, et sa maman riait et hochait la tête à son tour. Mistress Bolton n'était pas encore d'âge à ne plus connaître de plaisirs ; elle se trouvait même encore assez jeune pour exciter l'admiration. Probablement que M. Pendennis, dans sa conversation avec elle, lui avait glissé quelques compliments, ou bien il avait réglé ses discours de manière à lui plaire. Quand deux femmes se prennent à aimer ensemble un homme, elles s'aident mutuellement ; chacune pousse l'autre en avant, et la seconde, par pure sympathie, rivalise avec la première. C'est du moins ce que disent les philosophes qui ont étudié cette science.

Ainsi l'offre des billets de spectacle et quelques plaisanteries mirent tout le monde en belle humeur, excepté pendant un court moment où l'une des petites sœurs, ayant entendu prononcer le

nom du théâtre d'Astley, s'avança et dit qu'elle voudrait bien y aller aussi.

Àquoi Fanny répliqua assez vivement : « Ne nous tourmente pas ! » Et la maman dit : « Va-t'en, Betsy-Jane, va-t'en jouer dans la cour. » De sorte que les deux petites, qui s'appelaient l'une Betsy-Jane et l'autre Amélie-Anne, s'en allèrent avec leurs innocentes petites blouses s'amuser sur le sable uni de la cour, autour de la statue de Shepherd le Grand.

Et, tandis qu'elles jouaient là, elles communiquèrent vraisemblablement avec un vieil ami à elles, un des locataires de l'Inn. Car pendant que Pen se rendait agréable aux dames de la loge qui riaient de ses amusantes saillies, un vieux gentleman vint à passer sous la voûte et regarda dans la loge.

Il fit une très-triste et piteuse figure en voyant M. Arthur assis sur une table, comme Macheath au théâtre, et s'entretenant gaiement avec mistress Bolton et sa fille.

« Eh quoi ! monsieur Bows ? Comment vous portez-vous, Bows ? s'écria Pen d'une voix bruyante et joyeuse. Je venais vous voir, et je demandais votre adresse à ces dames.

— Vous veniez me voir, moi ! est-il vrai, monsieur ? » répliqua Bows.

Et il entra tristement et serra la main à M. Arthur.

« Peste soit du vieux bonhomme ! » pensa l'une des dames ; et peut-être une autre personne encore fut du même avis.

Tome 2 · 24

Notre ami Pen s'écria : « Comment vous portez-vous, monsieur Bows ? » d'une voix forte et joyeuse ; et il le salua d'un air plein de franchise. Pourtant vous eussiez pu voir rougir les joues d'Arthur, et Fanny lui répondre aussitôt en arborant le même rouge signal. Lorsque Bows et Arthur se furent donné leur poignée de main, et que le premier eut ironiquement accueilli l'assertion émise par le second : qu'il se disposait à faire une visite à l'appartement de M. Costigan, il régna dans la société un silence morne et presque accusateur, que Pen s'efforça bientôt de troubler par beaucoup de bruit et de paroles.

Naturellement le bruit de M. Arthur chassa le silence ; mais la tristesse et la contrainte demeurèrent et devinrent même plus profondes, comme les ténèbres dans un caveau où l'on n'allume qu'une seule bougie.

Pendennis se mit à raconter d'une manière comique les événements de la veille, et voulut imiter Costigan faisant de vaines remontrances au receveur de contre-marques du Vauxhall. Mais l'imitation n'était pas bonne. Quel étranger pourrait imiter cette perfection ? Personne ne rit. Mistress Bolton ne comprit pas du tout le rôle que jouait M. Pendennis ; elle ne savait pas s'il contrefaisait le receveur de contre-marques ou bien le capitaine. Fanny avait l'air alarmé et hasarda timidement un rire étouffé. Le vieux M. Bows était aussi renfrogné que lorsqu'il raclait son violon à l'orchestre, ou qu'il exécutait un morceau difficile sur le vieux piano de l'Arrière-Cuisine.

Pen sentit que son histoire n'avait pas de succès ; sa voix faiblit et s'en alla peu à peu tristement ; à la fin, elle vacilla et s'étei-

gnit ; et les ténèbres revinrent. On entendait le commissionnaire qui rôde dans les environs de Shepherd's-Inn ; il passait sous la voûte d'entrée, et chacun distingua le bruit de ses bottes sur les dalles.

« Vous veniez pour me faire visite, monsieur, dit M. Bows. N'aurez-vous pas la bonté de monter avec moi à la chambre ? Certes, ce sera lui faire beaucoup d'honneur ; car je perche assez haut ; mais…

— Oh ! je loge moi-même dans une mansarde, et Shepherd's-Inn est deux fois plus gai que Lamb-Court, interrompit M. Pendennis.

— Je savais que vous demeuriez au troisième, dit M. Bows ; et j'allais ajouter (vous voudrez bien ne pas prendre cette remarque pour un manque de politesse) que l'air du troisième est plus sain pour des gentlemen que celui d'une loge de concierge.

— Monsieur ! s'écria Pen dont la chandelle se ralluma à son courroux, et qui était en ce moment d'humeur querelleuse, comme tout homme qui se voit dans son tort ; vous me permettrez de choisir ma compagnie, sans…

— Vous disiez que vous alliez honorer d'une visite mon humble domicile, reprit M. Bows de sa voix triste. Vous montrerai-je le chemin ?… Nous sommes de vieux amis, M. Pendennis et moi, de très-vieilles connaissances, mistress Bolton ; nous nous sommes rencontrés à l'aurore de sa vie. »

Le vieillard montrait sa porte d'un doigt tremblant ; il avait un chapeau à l'autre main et son attitude était un peu théâtrale. Lorsqu'il parlait, ses paroles étaient empruntées aussi au vocabu-

laire qu'il avait entendu toute sa vie sortir des lèvres peintes des orateurs de la scène. Mais il ne jouait pas de rôle d'emprunt, comme Pen le savait fort bien, quoiqu'il fût disposé à dédaigner les airs de mélodrame du pauvre homme.

« Venez donc, monsieur, dit-il, puisque vous êtes si pressant. Mistress Bolton, je vous donne le bonjour. Adieu, miss Fanny ; je penserai toujours avec plaisir à notre nuit au Vauxhall ; et comptez que je n'oublierai pas les billets de spectacle. »

Il prit la main de Fanny, la serra, en fut serré, et disparut.

« Quel aimable jeune homme, en vérité ! s'écria mistress Bolton.

— Trouvez-vous, maman ? dit Fanny.

— Je cherchais à qui il ressemble. Quand j'étais au théâtre de Sadler's-Wells avec mistress Serle, continua mistress Bolton en soulevant le rideau de la fenêtre, pour suivre Pen du regard pendant qu'il traversait la cour avec Bows, il y avait un jeune gentleman de la Cité qui venait tous les jours en tilbry, en chapeau blanc, et qui était tout son portrait, sauf les favoris qu'il avait noirs, tandis que ceux de M. Pendennis sont roux.

— Oh ! maman, ils sont du plus superbe châtain, dit Fanny.

— Il venait pour Emely Budd, qui faisait le rôle de Colombine dans Arlequin Hornpipe ou la Bataille de Navarin, quand miss de la Bosky tomba malade. Emely était une charmante danseuse, et un superbe corps de femme pour représenter sur la scène. C'était, lui, un riche confiseur de la Cité, qui avait sa maison de campagne à Omerton ; et il menait Colombine en tilbry tout le long de Goswell-Street-Road ; et un jour ils se rendirent à l'église

Saint-Barthélemy de Smithfield, où leurs bans avaient été publiés secrètement, et où ils se marièrent. À présent Emely a son équipage, et j'ai vu son nom dans le journal comme patronnesse du bal de l'hôtel du lord-maire, au bénéfice de l'Asile des blanchisseuses. Et voyez lady Mirabel, la fille du captaine Costigan ; elle était du métier, comme tout le monde sait. »

Ainsi, et plus longuement encore, parla mistress Bolton, tantôt regardant par-dessus le rideau, tantôt nettoyant la vaisselle et la remettant à sa place dans le buffet du coin. Elle acheva son discours quand, avec l'aide de Fanny, elle eut secoué et plié la nappe pour la serrer dans le tiroir de la table.

Quoique Costigan eût été jadis parfaitement renseigné sur les ressources pécuniaires et les espérances de Pen, je suppose qu'il avait oublié ce qu'on lui avait si bien expliqué à Chatteries plusieurs années auparavant, ou bien son enthousiasme naturel l'avait engagé à exagérer le revenu de son ami. La veille, tandis qu'il se promenait avec mistress Bolton, durant la petite escapade de Pen et Fanny, il avait fait à la portière la plus brillante description de Fairoaks-Park, s'était étendu fort longuement sur l'immense fortune du fameux major, oncle de Pen, et avait fait preuve d'une connaissance approfondie des rentes et des propriétés foncières d'Arthur. Il est très-probable que mistress Bolton, dans sa sagesse, avait médité sur tout cela pendant la nuit, et qu'elle avait vu en rêve Fanny se promenant en carrosse, comme son ancienne camarade la Colombine de Sadler's-Wells.

Dans la dernière opération de plier la nappe, ces deux folles femmes s'approchèrent nécessairement de très-près, et, lorsque Fanny prit la nappe et lui donna un dernier pli, sa mère mit la main sous le menton de la jeune fille et la baisa au front. De nou-

veau le signal rouge se déploya sur la joue de Fanny. Que signifiait-il ? Ce n'était plus de l'alarme cette fois. C'était le plaisir qui faisait rougir ainsi la petite Fanny. Pauvre petite Fanny ! Quoi ? l'amour est-il un crime, l'amour si doux au commencement, si amer à la fin ?

Après ce baiser, mistress Bolton crut devoir dire qu'elle sortait pour affaires et que Fanny devait garder la loge ; à quoi Fanny consentit, après un semblant d'objection. Mistress Bolton prit donc son chapeau et son cabas, et s'éloigna. Dès qu'elle fut partie, Fanny alla s'asseoir à la fenêtre qui donnait sur la porte de Bows, et ne détourna plus les yeux de cette partie de Shepherd's-Inn.

Betsy-Jane et Amélie-Anne bourdonnaient dans un coin de la cour, et feignaient de lire dans un livre d'images que l'une d'elles tenait sens dessus dessous. C'était un grave traité de la collection de M. Bolton. Fanny n'entendit pas le bavardage de ses sœurs. Elle ne voyait absolument que la porte de Bows.

Àla fin elle tressaillit un peu, et ses yeux s'illuminèrent. Il venait de sortir. Il allait passer devant la loge. Mais la pauvre petite figure de Fanny s'assombrit l'instant d'après. Pendennis sortait en effet, mais il était suivi de Bows. Ils passèrent ensemble sous la voûte. Il se borna à ôter son chapeau et à saluer en regardant dans la loge. Il ne s'arrêta pas pour parler.

Trois ou quatre minutes après, Fanny ne pouvait le savoir au juste, Bows revint seul, et elle le regarda avec colère lorsqu'il entra dans la loge de la portière.

« Où est votre maman, chère enfant ? demanda-t-il à Fanny.

— Je ne sais pas, répondit Fanny avec un hochement de tête plein de courroux. Supposez-vous, monsieur Bows, que je suive maman partout où elle porte ses pas ?

— Suis-je la gardienne de ma mère ? dit Bows avec cette amère tristesse qui lui était habituelle. Arrivez, Betsy-Jane et Amélie-Anne ; j'ai apporté un gâteau pour celle qui saura le mieux ses lettres, et un autre gâteau pour la seconde en science. »

Quand ces demoiselles eurent subi l'examen que Bows leur imposa, elles obtinrent en récompense leurs médailles de pain d'épices, qu'elles allèrent analyser dans la cour.

Cependant Fanny avait pris son ouvrage et feignait de s'en occuper attentivement ; mais son esprit était fort ému et irrité tandis qu'elle maniait l'aiguille. Bows s'était assis de manière à voir les personnes qui venaient de la rue. Mais celle qu'il attendait peut-être ne se montra pas. Lorsque mistress Bolton revint du marché, elle vit M. Bows assis à la place de la personne qu'elle comptait trouver dans la loge, et dont le lecteur devine sans doute le nom.

L'entrevue de Bows et de Pen, lorsqu'ils montèrent ensemble à l'appartement occupé en commun par le musicien et le descendant des rois milésiens, ne fut particulièrement satisfaisante ni pour l'un ni pour l'autre. Pen boudait. Bows, s'il avait quelque chose sur le cœur, ne voulait pas exprimer sa pensée en présence du capitaine Costigan, qui resta dans la chambre tout le temps que dura la visite de Pen ; de fait il n'avait quitté le cabinet où il couchait que peu de minutes avant l'arrivée de M. Arthur. Nous avons vu le major Pendennis en déshabillé ; quelqu'un désire-t-il être valet de chambre de notre héros Costigan ? Il semblerait que

le capitaine, avant de sortir de son cabinet, s'était parfumé d'essence de whiskey. Il exhalait une forte odeur de ce délicieux parfum, lorsqu'il étendit une main amicale vers son visiteur. Cette main tremblait pitoyablement en serrant celle de Pen ; il est même surprenant qu'elle pût tenir le rasoir avec lequel le pauvre gentleman opérait tous les jours sur son menton.

D'autre part, la chambre de Bows était aussi rangée que celle de son camarade l'était peu. Son humble garde-robe pendait derrière un rideau. Ses livres et sa musique manuscrite étaient proprement serrés sur des tablettes. Un portrait lithographié de miss Fotheringay, dans le rôle de mistress Haller, avec la signature de l'actrice tracée en gros caractères dans un coin, était fidèlement attaché au-dessus du lit du vieux gentleman. Lady Mirabel écrivait beaucoup mieux que miss Fotheringay. Sa Seigneurie avait assidûment travaillé, depuis son mariage, à acquérir plus d'habileté dans l'art de la calligraphie, et elle faisait très-convenablement une lettre d'invitation ou d'acceptation. Pourtant Bows aimait mieux l'ancienne écriture, la première manière de la belle artiste. Il ne possédait qu'un spécimen de la nouvelle manière, un billet en réponse à une romance dédiée à lady Mirabel, et composée par son très-humble serviteur Robert Bows. Ce document était serré dans son pupitre avec d'autres papiers d'État.

Actuellement il enseignait l'écriture et le chant à Fanny Bolton, comme autrefois à Emily. C'était dans la nature de cet homme de s'attacher à quelque chose. Quand Emily lui fut arrachée, il la remplaça. Ainsi l'on cherche une béquille lorsqu'on a perdu une jambe ; ainsi l'on s'attache à un radeau lorsqu'on a fait naufrage.

Latude avait, sans doute, donné son cœur à une femme avant de s'éprendre de tendresse pour une souris à la Bastille. Il est des gens qui, dans leur jeunesse, ont ressenti et inspiré un amour héroïque, et qui finissent par trouver du bonheur dans les caresses d'un caniche, ou par se tourmenter de sa maladie.

Mais ce fut une chose pénible pour Bows, et qui froissa ses sentiments d'homme au cœur tendre, de trouver une seconde fois Pen dans son chemin, à la poursuite de cette petite Fanny.

Cependant Costigan ne soupçonnait pas le moins du monde que sa société pût être autrement que très-agréable à MM. Pendennis et Bows. Il était même convaincu que la visite du premier s'adressait à lui personnellement. Il se montra fort satisfait de cette marque de paulitesse, et se promit de payer du moins cette obligation (qui n'était pas la seule dette du capitaine) par plusieurs visites à son jeune ami.

Il l'entretint avec affabilité des nouvelles du jour, ou plutôt de nouvelles datant de dix jours ; car Pen, en sa qualité de journaliste, se rappela avoir vu certaines pensées du capitaine dans la Gazette des théâtres et du sport, qui était l'oracle de Costigan. Il dit que sir Charles et lady Mirabel étaient allés à Baden-Baden, et l'avaient invité de la manière la plus pressante à les y rejoindre.

Pen répliqua très-gravement qu'il avait ouï dire que Baden était un séjour fort plaisant, et le grand-duc excessivement hospitalier pour les Anglais.

Costigan ajouta que les lois de l'hospitalitaie convenaient à un grand-djuc ; qu'il songerait sairieusement à lui faire une visite. Puis il fit quelques remarques sur les splendides fêtes qui avaient eu lieu au château de Dublin, quand Son Excellence le comte de

Portansherry y tenait sa cour en qualité de vice-roi, et dont lui, Costigan, avait été un humble mais heureux spectateur.

En entendant ces légendes tant de fois contées, et qu'il se rappelait bien, Pen se souvint du temps où il y avait, pour ainsi dire, ajouté foi, et où il éprouvait un certain respect pour le capitaine. Emily, et son premier amour, et la petite chambre de Chatteries, et l'entretien avec Bows sur le pont, lui revinrent à la mémoire. Il se sentit mieux disposé pour ses vieux amis, et il leur serra cordialement la main à tous deux, lorsqu'il se leva pour s'en aller.

Il avait tout à fait oublié la petite Fanny Bolton pendant que le capitaine parlait et qu'il était lui-même plongé dans d'égoïstes méditations. Il ne se ressouvint d'elle que lorsque Bows se mit à descendre l'escalier en clopinant après lui, dans le but évident de le suivre hors de Shepherd's-Inn. La précaution de M. Bows n'était pas heureuse. Le courroux de M. Pendennis s'alluma à cette faible persécution du pauvre vieux bonhomme.

« Peste soit de lui ! quel est son but en me poursuivant ainsi ? » pensa Pen.

Et il éclata de rire quand il se vit seul dans le Strand, et qu'il songea au stratagème du vieillard.

Ce n'était pas un rire honnête, Arthur Pendennis. Peut-être cette pensée frappa-t-elle Arthur lui-même, car il rougit de sa propre gaieté.

Il s'éloigna pour tâcher de bannir les pensées qui l'occupaient, quelles que fussent ces pensées, et il essaya avec un médiocre succès divers lieux d'amusement. Il gravit le plus haut escalier du Panorama ; mais lorsqu'il arriva haletant au faîte de cette hau-

teur, le souci, venu avec lui, lui tenait compagnie. Il alla au club et écrivit à Fairoaks une longue lettre excessivement spirituelle et sarcastique. S'il n'y dit pas un seul mot du Vauxhall et de Fanny Bolton, c'est qu'il pensait que ce sujet, bien qu'intéressant pour lui-même, ne le serait guère pour sa mère ni pour Laure. Les romans qui s'étalaient sur la table de la bibliothèque ne purent fixer son attention ; le grave et respectable Jawkins (le seul membre du club qui fût en ville), qui voulut engager la conversation avec lui, ne fut pas plus heureux ; il ne trouva de plaisir dans aucun des amusements qu'il essaya après avoir planté là Jawkins.

Il vint à passer devant un théâtre comique en rentrant chez lui, et vit Farce étourdissante, Éclats de rire, Bonnes vieilles bouffonneries anglaises, imprimé en lettres rouges sur l'affiche placardée à la porte. Il entra au parterre et aperçut l'aimable mistress Leary en costume d'homme, comme à l'ordinaire, et l'illustre bouffon Tom Horseman en costume de femme. Le travestissement de Horseman lui parut une horrible et hideuse dégradation ; les œillades et les mollets de mistress Leary ne firent pas le moindre effet sur lui. Il rit amèrement en se rappelant l'effet qu'elle avait produit sur lui, le premier soir de son arrivée à Londres, il y avait de cela si peu de temps… Hélas ! il y avait un siècle, selon lui.

Tome 2 · 25

La mode a depuis longtemps abandonné le vert et joli jardin du Temple, dans lequel Shakspeare fait cueillir par York et Lancastre les innocentes roses rouge et blanche qui devinrent les in-

signes de leurs sanglantes guerres ; et l'aimable et savant auteur du Manuel de l'étranger à Londres nous apprend que depuis longtemps le rosier le plus commun et le plus robuste ne produit plus de fleurs dans cette atmosphère enfumée. Les habitants des maisons d'alentour ne se soucient sans doute guère de savoir s'il y pousse ou non des roses, et ne passent par la vieille porte que pour se rendre chez quelque jurisconsulte. Les clercs d'attorney ne portent pas de fleurs dans leurs sacs ni de bouquets sous leur bras lorsqu'ils courent chez l'avocat ; les quelques légistes qui se promènent dans ce jardin pour le bien de leur santé pensent fort peu à Lancastre et à York, surtout depuis que les chemins de fer sont terminés. Il n'y a que des antiquaires et des amis de la littérature qui regardent ce jardin avec intérêt ; ils s'imaginent y voir le bon sir Roger de Coverley arpentant l'allée en compagnie de M. Spectateur à la courte figure, ou le cher Olivier Goldsmith assis dans le kiosque, et songeant peut-être au prochain numéro du Citoyen du monde, ou bien au nouvel habit que M. Filby, son tailleur, est en train de lui faire, ou bien encore à l'importune lettre que vient de lui adresser M. Newbery. Marchant d'un pas pesant sur le sable et s'avançant majestueusement dans son costume couleur de tabac à priser, la tête coiffée d'une perruque qui réclame tristement la poudre et les fers du barbier, voici le célèbre docteur qui l'aborde. Le lexicographe est suivi de près par son laquais d'Écosse, quelque peu troublé par le vin de Porto qu'ils ont bu au cabaret de la Mitre ; et M. Johnston invite M. Goldsmith à venir prendre le thé chez lui avec miss Williams.

Heureux effet de l'imagination ! sir Roger et M. Spectateur nous apparaissent en ce moment aussi réels que les deux docteurs et le fidèle Écossais demi-ivre. Les figures poétiques vivent dans notre mémoire tout autant que les personnages réels. Et,

comme M. Arthur Pendennis était homme de lettres d'humeur romanesque et fort peu adonné aux affaires de procédure communes dans ce voisinage, nous pouvons présumer qu'il faisait quelques réflexions politiques du genre de celles-là, lorsque, dans la soirée qui suivit les événements rapportés dans le dernier chapitre, ce jeune gentleman choisit le jardin du Temple pour lieu de promenade et de méditation.

Le dimanche soir, le Temple est ordinairement calme. Les appartements sont déserts pour la plupart. Les légistes fameux donnent de grands dîners en leurs maisons des quartiers de Belgrave ou de Tyburn ; les aimables jeunes avocats sont absents, les uns invités à ces dîners, et présentant leurs respects à l'excellent bordeaux de M. Kewsy, ou aux charmantes filles de M. le juge Ermine, les autres mangeant au club l'économique tranche de rosbif, arrosée de la modeste demi-pinte de vin : ils s'amusent en disant toutes sortes de calembours vulgaires et de jeux de mots qui sentent leur métier. Il n'y a personne dans les appartements, si ce n'est le pauvre M. Cockle, qui est malade, et à qui sa blanchisseuse fait de la tisane ; ou M. Toodle, qui cultive la flûte, et que vous pouvez entendre s'exerçant tout seul dans sa chambre au second étage ; ou le jeune Tiger, étudiant, de la chambre duquel s'échappent, par la fenêtre ouverte, de grands tourbillons de fumée de cigare, et dont la porte est encombrée d'un tas de plats et de cloches portant les insignes de Dicks ou de la taverne du Coq.

Mais restons-en là ! Où nous entraîne l'imagination ? C'est l'époque des vacances ; et, à l'exception de Pendennis, il n'y a personne dans ces appartements.

C'était peut-être la solitude qui attirait Pen dans ce jardin : car, quoiqu'il n'y fût jamais entré auparavant, quoiqu'il regardât

avec assez d'indifférence les jolies plates-bandes fleuries et les groupes d'heureux citadins se promenant sur le gazon touffu et dans les larges allées sablées près du fleuve, il arriva ce soir-là, comme nous avons dit, que ce jeune gentleman, qui avait dîné seul en une taverne dans le voisinage du Temple, eut envie, en rentrant chez lui, de faire un tour dans le jardin pour jouir de la fraîcheur du soir et de l'aspect de la brillante Tamise.

Après s'être promené quelque temps en regardant les groupes paisibles et heureux qui fourmillaient autour de lui, il se fatigua de cet exercice, gagna un des kiosques qui flanquent les deux extrémités de l'allée principale, et là, s'assit modestement.

Quelles furent ses pensées ? La soirée était délicieusement calme et sereine ; le ciel n'avait pas de nuages ; les cheminées de la rive droite ne fumaient pas ; les quais et les magasins semblaient roses au soleil couchant, et l'on eût dit qu'ils avaient fait leur toilette pour ce jour de fête. Les bateaux à vapeur remontaient et descendaient rapidement le fleuve, chargés de passagers endimanchés. Les cloches de la multitude des églises de la ville appelaient les fidèles à la prière du soir. Pen pouvait se rappeler avoir vu de ces paisibles soirées du dimanche aux premiers jours de sa jeunesse, alors que, le bras passé autour de la taille de sa mère, il se promenait dans le parterre devant la pelouse de Fairoaks. Le soleil illuminait aussi la rivière de Brawl, comme la large Tamise, en descendant majestueusement derrière les ormes de Clavering et la tour de l'église du village.

Étaient-ce ces pensées-là seules, les pensées du soleil couchant, qui faisaient monter le rouge à la figure du jeune homme ? Sa main battait la mesure sur le banc pour accompagner la voix des cloches ; il essuya avec son mouchoir de poche la poussière

de ses bottes luisantes, puis, se levant, frappa du pied et dit : « Non, par Jupin, je vais rentrer ! »

Ayant pris cette résolution, qui indiquait que son esprit avait été partagé entre le désir de rester là et celui de quitter le jardin, il sortit du kiosque.

Il faillit renverser deux petits enfants qui n'atteignaient guère plus haut que son genou, et trottaient dans l'allée sablée, les grandes ombres bleuâtres de leurs petits corps s'allongeant du côté de l'orient.

L'un d'eux s'écria : « Oh ! » et l'autre se prit à rire, et dit avec son malin petit rire d'enfant : « M'sieu Pen-den-nis ! »

Arthur baissa les yeux et vit ses deux petites amies de la veille, Mlles Amélie-Anne et Betsy-Jane. À leur vue il rougit plus que jamais, et, prenant celle qu'il avait failli renverser, il l'enleva en l'air et l'embrassa. À cette surprise soudaine, Amélie-Anne se mit à jeter des cris d'alarme.

Ces cris amenèrent aussitôt deux dames en collerettes blanches, en rubans neufs et en grands châles : mistress Bolton en riche cachemire rouge écossais et en robe de soie noire, et miss Fanny Bolton en robe de mousseline à jolis bouquets, en écharpe jaune avec un parasol, enfin, une vraie dame.

Fanny ne dit pas un seul mot, mais ses yeux donnèrent la bienvenue au jeune homme et brillèrent autant… autant que les fenêtres les plus brillantes de Paper-Buildings.

Mistress Bolton, après avoir admonesté Betsy-Jane, dit : « Bon Dieu, monsieur, n'est-il pas bizarre que nous vous rencon-

trions ici ? J'espère que votre santé est bonne, monsieur ? N'est-il pas bizarre, Fanny, que nous ayons rencontré M. Pendennis ? »

Que signifient vos ricanements, madame ? Lorsque le jeune Crésus était à la campagne, ne vous êtes-vous jamais, par quelque singulière coïncidence, promenée dans le jardin avec votre Fanny ? N'avez-vous jamais, vous et votre Fanny, écouté l'orchestre de la grosse cavalerie à Brighton, quand le jeune de Boots et le capitaine Padmore descendaient la jetée en faisant résonner leur ferraille ? N'avez-vous jamais, avec votre Françoise chérie, rendu visite à la vieille veuve Wheezy dans son cottage situé sur le communal, quand le jeune vicaire y apportait un traité pour guérir les rhumatismes ? Pensez-vous que, s'il arrive d'aussi bizarres coïncidences au manoir, la loge n'ait pas aussi les siennes ?

C'était une coïncidence, sans doute, et voilà tout. Dans le cours de la conversation de la veille, M. Pendennis avait dit, avec la plus grande simplicité imaginable et en réponse à une question de miss Bolton, que, quoique certaines cours fussent très-sombres, il y avait d'autres parties du Temple qui étaient très-gaies et très-agréables, surtout les appartements qui donnaient sur la rivière et sur le jardin ; il avait ajouté que ce jardin était une promenade charmante et fréquentée les dimanches au soir par une grande foule de monde. C'était donc par un pur effet du hasard que nos connaissances venaient de s'y rencontrer, tout comme il arrive à beaucoup de personnes de la haute société. Que pouvait-il y avoir de plus simple et de plus naturel ?

Pen fut très-grave, très-pompeux, un vrai dandy. Son costume était extraordinairement coquet et élégant. Son pantalon de toile blanche et son chapeau blanc, sa cravate bigarrée, son gilet clair,

sa chaîne d'or et ses boutons de chemise lui donnaient l'air d'un prince du sang, pour le moins. Et comme toute cette splendeur lui allait bien ! « Est-il quelqu'un qui lui ressemble ? » pensait une jeune fille de notre connaissance. Il rougissait. « Qu'il est charmant quand il rougit ! » se dit la même jeune personne. Les enfants avaient été si frappés la veille en le voyant, qu'ils s'étaient mis à jouer à Pendennis après son départ. Amélie-Anne, mettant ses petits doigts potelés dans les entournures de son tablier, comme Pen dans celles de son gilet, s'était écriée : « À présent, Betsy-Jane, je fais m'sieu Pendennis. »

Fanny en avait ri aux larmes et presque étouffé sa sœur de baisers. Et combien elle avait été heureuse de voir Arthur embrasser l'enfant !

Si Arthur était rouge, Fanny, au contraire, était très-pâle et fatiguée. Arthur le remarqua, et lui demanda avec bonté d'où venait cet air de fatigue.

« Je n'ai pas dormi de la nuit, répondit Fanny, qui commença de rougir un peu.

— C'est moi qui ai soufflé sa chandelle, en lui ordonnant de dormir et de cesser de lire, ajouta la tendre mère.

— Vous lisiez ! Et qu'est-ce qui vous intéressait tant ? demanda Pen, amusé.

— Ah ! c'est si beau ! dit Fanny.

— Quoi donc ?

— Walter Lorraine, répondit Fanny avec un soupir. Que je hais cette Néara, ou Néra ! je ne sais pas comment on prononce ce

nom. Et que j'aime Léonore ! Et puis Walter, combien il m'est cher ! »

Comment Fanny avait-elle découvert le roman de Walter Lorraine, et appris que Pen en était l'auteur ? Cette petite personne se rappelait les moindres paroles que M. Pendennis avait dites la veille, et entre autres qu'il écrivait dans les journaux et faisait des livres. Quels livres ? Elle avait un si vif désir de le savoir, qu'elle eut presque envie d'être polie avec le vieux Bows, qui, depuis hier, gémissait sous le poids de son déplaisir ; mais elle résolut de s'adresser d'abord à Costigan. Elle commença par cajoler le capitaine, et par lui sourire de son air le plus séduisant, pendant qu'elle aidait à apprêter son dîner et à mettre de l'ordre dans son humble appartement. Elle était sûre que son linge avait besoin d'être raccommodé, et en effet l'armoire à linge du capitaine contenait de curieux échantillons de lin et de coton tissé. Elle voulait raccommoder ses chemises, toutes ses chemises. Quels horribles trous !... quels drôles de trous ! Elle passa sa petite figure par un de ces trous, et rit de la manière la plus charmante au nez du vieux guerrier. Quel plaisant petit tableau elle eût fait, regardant par ces trous !

Puis elle enleva délicatement tout l'attirail du dîner de Costigan, courant sur la pointe des pieds comme elle avait vu faire aux danseuses sur la scène, et elle alla en dansant au buffet du capitaine, en tira sa bouteille de whiskey, lui prépara son grog en disant qu'il fallait qu'il en prît une goutte, une petite goutte ; il fallut aussi que le capitaine lui chantât une de ses chansons, de ses chères chansons, et qu'il la lui apprît. Et lorsque, de sa belle voix tremblante, il lui eut chanté une mélodie irlandaise, s'imaginant que c'était lui qui fascinait la petite sirène, elle lui posa sa petite

question relativement à Arthur Pendennis et à son roman. Puis, quand elle eut obtenu sa réponse, ne s'intéressant plus à rien autre, elle laissa le capitaine à son piano (car il se disposait à chanter une seconde chanson), le plateau avec les assiettes du dîner dans le corridor, les chemises sur la chaise, et descendit l'escalier de toute la vitesse de ses jambes.

Le capitaine Costigan n'était pas, il l'avouait lui-même, un personnage lithéraire, et il n'avait pas encore trouvé le temps de parcourir l'ellégant ouvrage de son jeune ami, quoiqu'il comptât acheter à la première occasion un exempelaire de son livre. Mais il savait le titre du roman de Pen, parce que MM. Finucane, Bludyer et autres habitués de l'Arrière-Cuisine, appelaient M. Pendennis du sobriquet de Walter Lorraine. (Et ils ne parlaient pas tous de lui avec beaucoup d'amitié, car Bludyer disait que c'était un maudit fat, et Hoolan s'étonnait que Doolan ne lui donnât pas de coups de pied, etc.) C'est ainsi qu'il put donner à Fanny le renseignement qu'elle demandait.

« De sorte qu'elle alla demander le roman au cabinet de lecture, à plusieurs cabinets de lecture, dit mistress Bolton. Dans quelques-uns, on lui répondit qu'il était en main, et dans quelques autres qu'on ne l'avait pas. Dans un autre, on ne voulut pas le lui prêter, à moins qu'elle ne déposât un souverain en gage. Comme elle n'en avait pas, elle revint à moi toute en larmes ; n'est-ce pas la vérité, Fanny ? et je lui donnai un souverain.

— Et j'avais si peur que quelqu'un ne vînt prendre le livre au cabinet de lecture pendant mon absence ! ajouta Fanny, les joues brûlantes et les yeux brillants. Oh ! je l'aime tant ! »

Arthur fut touché de cette naïve sympathie ; il en fut immensément flatté et ému.

« Vraiment, il vous plaît ? dit-il. Si vous voulez monter chez moi, je… Non, je vous en apporterai un exemplaire… ou plutôt non, je vous en enverrai un. Bonsoir. Merci, Fanny. Dieu vous bénisse ! Il ne faut pas que je m'arrête auprès de vous. Adieu, adieu. »

Il lui serra la main, salua de la tête la mère et les autres enfants, et sortit à grands pas du jardin.

Il hâta le pas en les quittant, et courut à la grille en se disant : « Chère, chère petite créature ! aimable petite Fanny ! vous valez plus que toutes les autres. Plût à Dieu que Shandon fût de retour ! J'irais à la maison, chez ma mère. Il ne faut pas que je la revoie. Non, je ne la reverrai pas, je ne la reverrai pas ; que Dieu me soit en aide ! »

Comme il parlait ainsi en courant, les passants se retournaient pour le regarder, et il se heurta contre un petit vieux, en qui il reconnut M. Bows.

« Votre très-humble serviteur, monsieur ! dit M. Bows en faisant un salut ironique et soulevant son vieux chapeau de dessus son front.

— Je vous souhaite le bonjour, répliqua Arthur d'un air sombre. Que je ne vous retienne pas ; ne vous donnez pas la peine de me suivre de nouveau. Je suis pressé, monsieur. Bonsoir. »

Bows pensa que Pen avait quelque motif de rentrer si précipitamment chez lui.

« Où sont-elles ? s'écria le vieux gentleman. Vous savez de qui je parle. Elles ne sont pas chez vous, monsieur, dites ? Elles ont dit à Bolton qu'elles allaient à l'église au Temple ; elles n'y étaient pas. Elles sont chez vous ; il ne faut pas qu'elles s'arrêtent chez vous, monsieur Pendennis.

— Le diable vous emporte, monsieur ! s'écria Pendennis furieux. Venez voir si elles sont chez moi ; voilà ma cour et ma porte ; venez voir. »

Bows, ayant d'abord ôté son chapeau et fait une courbette, suivit le jeune homme.

Elles n'étaient pas chez Pen, nous le savons. Mais quand le jardin fut fermé, les deux femmes, qui ne s'étaient guère amusées, s'en allèrent tristement avec les enfants, et entrèrent dans Lamb-Court, et se tinrent sous le réverbère qui orne le centre de ce quadrangle, et regardèrent au troisième étage de la maison où demeurait Pendennis, et où elles virent qu'il y avait de la lumière. Puis les deux folles se retirèrent, suivies des petites filles fatiguées. En rentrant dans la loge de Shepherd's-Inn, elles trouvèrent M. Bolton plongé dans le grog au rhum.

M. Bows promena ses regards tout autour de la modeste chambre qu'occupait le jeune homme, et qui n'avait reçu que peu d'ornements depuis notre dernière visite. La vieille bibliothèque délabrée de Warrington et la table à écrire de Pen, jonchée de papiers, offraient un aspect assez triste.

« Voulez-vous voir si mes victimes ne sont pas dans les chambres à coucher, monsieur Bows ? demanda Arthur avec amertume. Peut-être ai-je caché les petites filles dans le charbonnier.

— Votre parole me suffit, monsieur Pendennis, répliqua l'autre tristement. Vous dites qu'elles ne sont pas ici, et je sais qu'elles n'y sont pas. J'espère qu'elles n'y sont jamais venues et qu'elles n'y viendront jamais.

— Parole d'honneur, monsieur, vous êtes bien bon de choisir mes connaissances pour moi, dit Arthur d'un ton hautain, et de supposer qu'on en vaudrait moins pour me fréquenter. J'ai gardé bon souvenir de vous, monsieur Bows, et je vous suis reconnaissant pour le temps jadis ; autrement je vous parlerais avec colère d'une très-intolérable espèce de persécution que vous semblez enclin à me faire subir. Hier, vous m'avez suivi jusque hors de votre Inn, comme si vous aviez eu peur que je ne dérobasse quelque chose. »

Ici Pen balbutia et rougit. Dès qu'il eut prononcé ces dernières paroles, il sentit qu'il avait donné une ouverture à son interlocuteur, et Bows en profita aussitôt.

« Je crois que vous étiez venu pour dérober quelque chose, comme vous dites, monsieur, reprit Bows. Voulez-vous me faire croire que vous veniez pour rendre visite au pauvre vieux Bows, un ménétrier, ou à mistress Bolton, la portière ? Oh ! fi ! Un beau gentleman tel que Arthur Pendennis, esq., ne daigne pas monter jusqu'à ma mansarde, ni s'asseoir dans une cuisine de blanchisseuse, à moins de motifs particuliers. Et je crois que vous veniez pour dérober le cœur d'une jolie fille, pour perdre ce cœur, et pour repousser ensuite avec mépris celle à qui il avait appartenu, monsieur Pendennis. Voilà ce que le monde vous enseigne, à vous, jeunes dandys, à vous, gentlemen à la mode, à vous, hauts et puissants aristocrates qui foulez le peuple sous vos pieds. Pour vous, c'est un jeu ; mais que croyez-vous que ce soit pour les

pauvres, pour ces instruments de vos plaisirs, avec qui vous jouez et que vous jetez dans la rue quand vous en êtes fatigués ? Je connais votre caste, monsieur. Je connais votre égoïsme, et votre arrogance, et votre orgueil. Qu'importe à milord que la fille du pauvre soit plongée dans le malheur et sa famille couverte de honte ? Il faut que vous vous amusiez et que le peuple paye vos plaisirs. Pour quoi sommes-nous faits, si ce n'est pour cela ? C'est la même chose avec nous tous, oui, avec nous tous, monsieur. »

Bows était sorti de la question, et Pen trouvait là un avantage qu'il ne fut pas fâché de saisir, car cela détournait le débat du point sur lequel son adversaire l'avait d'abord engagé. Arthur partit d'un éclat de rire, dont il demanda pardon à Bows.

« Oui, je suis un aristocrate, dit-il, logé dans un palais élevé de trois étages au-dessus du sol, et garni d'un tapis presque aussi beau que le vôtre, monsieur Bows. Je passe ma vie à pressurer le peuple, vraiment ? à perdre les vierges et à voler le pauvre ? Mon bon monsieur, tout cela est fort bien dans une comédie, où Job Thornberry se frappe la poitrine, et demande à milord comment il ose fouler aux pieds un honnête homme et détruire le foyer d'un Anglais ; mais dans la vie réelle, monsieur Bows, et à un homme forcé de travailler comme vous pour gagner son pain, comment pouvez-vous parler d'aristocrates pressurant le peuple ? Vous ai-je jamais fait le moindre tort ? Ai-je pris avec vous des airs de supériorité ? N'aviez-vous pas de l'estime pour moi à une époque où nous étions tous deux de romanesques jeunes gens, monsieur Bows ? Voyons, ne soyez donc pas fâché contre moi, et demeurons aussi bons amis que par le passé.

— Cette époque était bien différente, répliqua M. Bows, et M. Arthur Pendennis était alors un honnête et impétueux jeune

homme, un peu égoïste et suffisant peut-être, mais honnête. Je vous aimais alors, parce que vous étiez prêt à vous ruiner pour une femme.

— Et maintenant, monsieur ? demanda Arthur.

— Maintenant, les temps sont changés, et vous voulez qu'une femme se perde pour vous, répondit Bows. Je connais cette enfant, monsieur. J'ai toujours dit que ce sort la menaçait. Elle s'est si bien monté sa petite tête avec des romans, que toutes ses pensées roulent sur l'amour et les amoureux, et qu'à peine voit-elle qu'elle marche sur le carreau d'une cuisine. J'ai donné des leçons à la petite créature. Elle est pleine de talents et de manières séduisantes, je vous l'accorde. J'ai une grande tendresse pour cette fille, monsieur. Je suis un vieillard solitaire ; je mène une vie qui ne me plaît pas, au milieu de joyeux compagnons qui me rendent mélancolique. Je n'ai que cette enfant qui m'intéresse au monde. Ayez pitié de moi, et ne me l'enlevez pas, monsieur Pendennis, ne me l'enlevez pas. »

La voix du vieillard était cassée. Ses accents touchèrent Pen, bien plus que n'avait fait le ton menaçant ou sarcastique par lequel Bows avait commencé.

« En vérité, dit-il avec bonté, vous me faites injure si vous vous imaginez que je veuille du mal à la pauvre petite Fanny. Je ne l'avais jamais vue avant vendredi soir. C'est par un pur hasard que notre ami Costigan s'est trouvé avec elle dans mon chemin. Je n'ai pas d'intentions vis-à-vis d'elle… c'est-à-dire…

— C'est-à-dire que vous savez très-bien que c'est une folle fille, et sa mère une folle femme ; c'est-à-dire que vous la rencontrez dans le jardin du Temple, et naturellement sans que la chose fût

concertée entre vous ; c'est-à-dire que, lorsque je la trouvai hier occupée à lire le livre que vous avez écrit, elle me traita avec dédain, dit Bows. À quoi suis-je bon, si ce n'est à être un objet de risée, un vieux bonhomme difforme comme moi, un vieux ménétrier qui porte un habit râpé et qui gagne son pain en tenant le piano dans un cabaret ? Vous êtes un beau gentleman, vous. Vous avez des mouchoirs parfumés et une bague au doigt. Vous allez dîner chez les grands. Qui a jamais donné une croûte au vieux Bows ? Et pourtant j'aurais pu être aussi bon que le meilleur de vous. J'aurais pu être un homme de génie, si j'avais eu seulement un peu de chance ; oui, et j'aurais pu vivre avec les grands esprits du pays. Mais tout m'a fait défaut. J'ai eu de l'ambition jadis, et j'écrivis des drames, des poèmes, de la musique ; personne ne voulut m'accorder une audience. Je n'ai jamais aimé une femme qui ne se moquât de moi, et me voici dans ma vieillesse, seul… seul ! Ne m'enlevez pas cette fille, je vous le répète, monsieur Pendennis. Laissez-la-moi encore un peu de temps. Elle était avec moi comme une fille avec son père jusqu'au jour d'hier. Pourquoi êtes-vous venu ? pourquoi la faites-vous rire de ma difformité et de ma vieillesse ?

— Je suis innocent de cela du moins, dit Arthur avec une sorte de soupir. Je vous donne ma parole d'honneur que je voudrais n'avoir jamais vu cette fille. Mon état n'est pas de séduire, monsieur Bows. Je ne m'imaginais pas avoir fait impression sur la pauvre Fanny jusqu'à… jusqu'à ce soir. Alors, monsieur, j'en eus du regret, et je fuyais la tentation quand vous m'avez rencontré. Et je puis bien vous dire, ajouta-t-il, la joue couverte d'une rougeur que, dans l'obscurité croissante, son compagnon ne put apercevoir, quoiqu'il entendît bien le tremblement de la voix de Pen ; je puis bien vous dire, monsieur, que ce dimanche soir, tan-

dis que les cloches sonnaient, je pensais à la maison paternelle et aux femmes bonnes et pures comme des anges qui y demeurent ; et, quand je vous rencontrai, je me sauvais chez moi afin d'éviter le danger qui m'assaillait, et de demander au Dieu tout-puissant la force de faire mon devoir. »

Ces paroles d'Arthur furent suivies d'une pause. Et, lorsque Bows reprit la conversation, il parla d'un ton beaucoup plus doux et plus amical. En prenant congé de Pen, il demanda la permission de lui serrer la main ; l'étreinte fut très-cordiale et très-affectueuse de part et d'autre. Bows s'excusa d'avoir méconnu Arthur, et lui fit des compliments qui valurent au vieillard une nouvelle et bonne poignée de main. Lorsqu'ils se quittèrent sur le seuil, Arthur dit qu'il avait donné sa parole et qu'il espérait que M. Bows pouvait y compter.

« Ainsi soit-il ! » répliqua M. Bows, et il descendit lentement l'escalier.

Tome 3 · 01

Nous avons eu occasion, au commencement de cette histoire, de parler de la petite bourgade de Clavering, près de laquelle s'élevait Fairoaks, la maison paternelle de Pen, et nous avons parlé aussi de quelques-uns des habitants de ce pays ; mais, comme la société n'y est nullement amusante ni agréable, nous ne nous sommes pas étendu fort longuement sur ce sujet.

M. Samuel Huxter, le gentleman avec lequel nous avons récemment fait connaissance au Vauxhall, était un des esprits

d'élite de la petite ville, quand il la visitait pendant les vacances et qu'il égayait la table de ses amis par les bons mots de Saint-Barthélemy et les commérages des cercles fashionables qu'il fréquentait à Londres.

M. Hobnell, le jeune gentleman que Pen avait rossé lors de sa querelle au sujet de l'affaire Fotheringay, était le bienvenu à la table de mistress Huxter, mère de Samuel, pendant qu'il étudiait au collège de Clavering ; et il avait ses entrées à la pharmacie, où il savait fort bien trouver les pots de tamarin, et où il parfumait son mouchoir à l'eau de rose.

C'est à cette époque de sa vie qu'il devint amoureux de miss Sophie Huxter, et il l'épousa à la mort de M. Hobnell père, et l'emmena dans sa maison de la Garenne, à quelques milles de Clavering.

Sa famille y possédait et cultivait depuis longues années une petite propriété ; c'était une famille de yeomen agriculteurs. Le père de M. Hobnell démolit la vieille ferme et bâtit une maison neuve aux murs d'une blancheur éblouissante, avec de vastes écuries ; il mit un piano dans le salon, eut une meute de lévriers, et prit le titre de squire Hobnell. Lorsqu'il mourut et que son fils régna à sa place, la famille était classée parmi la haute société du comté. Sam Huxter n'exagérait donc pas trop en vantant à ses camarades de Londres, qui l'écoutaient avec admiration, le château de son beau-frère, ses chiens, ses chevaux et son hospitalité. Chaque année, ordinairement à l'époque où mistress Hobnell ne pouvait se dérober aux soins croissants de la chambre d'enfants, Hobnell faisait une fugue à Londres, louait un appartement à Tavistock, et se livrait avec son beau-frère aux plaisirs de la capitale. Ascott, les théâtres, Vauxhall, et les joyeuses tavernes du

joyeux voisinage de Covent-Garden, étaient visités, tour à tour par le vif squire en compagnie du savant Samuel. Quand il était à Londres, il voulait, disait-il, faire comme on fait à Londres et s'amuser un peu ; puis, quand il reprenait le chemin de l'Ouest, il emportait un chapeau neuf et un châle pour mistress Hobnell, et laissait là les plaisirs élégants de la vie de Londres pour onze mois d'occupations et de plaisirs champêtres.

Sam Huxter était en correspondance avec son beau-frère, et lui mandait les nouvelles de la métropole en échange des bourriches de lièvres et de perdrix et des pots de crème caillée que le squire et sa bonne femme lui envoyaient. Ils ne connaissaient pas de jeune homme plus brillant ni plus distingué. Il était l'âme et la vie de leur maison, quand il arrivait en son pays natal. Ses chansons, ses bons mots et ses farces faisaient rire aux éclats la Garenne. Il avait sauvé la vie à l'aînée de leurs enfants en lui tirant une arête de la gorge ; enfin il faisait les délices de leur cercle.

Pen eut la mauvaise fortune de rencontrer de nouveau M. Huxter, trois jours seulement après la soirée au Vauxhall. Fidèle à sa promesse, il n'avait pas revu la petite Fanny. Il tâchait, par le travail et les distractions, de la bannir de son esprit. Il était constamment occupé dans sa chambre, quoique sans beaucoup de profit ; et, en sa qualité de critique de la Gazette de Pall-Mall, il fit un cruel et triste carnage d'un poème et d'un roman qui se présentèrent à son tribunal.

Les auteurs de ces livres dûment égorgés, il alla dîner seul au club désert de Polyanthus. Mais cette vaste solitude l'effraya et ne le rendit que plus triste. Il alla au théâtre. Toute la salle applaudissait et riait aux éclats ; mais il ne vit, lui, qu'une ignoble farce qui l'assombrit davantage. L'aspect de la triste figure de Pen eût

certes étouffé la verve du bouffon sur la scène. Arthur savait à peine de quoi il était question ; la scène et le drame passèrent devant lui comme un rêve ou un accès de fièvre. Puis il se dit qu'il irait à l'Arrière-Cuisine, le lieu qu'il fréquentait avec Warrington… il n'avait pas encore la moindre envie de dormir. La veille, il avait marché vingt milles pour chercher le sommeil ; il avait traversé Hampstead-Common et les sentiers bordés de haies de Hendon, et n'avait pu dormir la nuit. Oui, il irait à l'Arrière-Cuisine. C'était une sorte de consolation pour lui de penser qu'il y verrait Bows.

Bows y était, assis très-calme au vieux piano. On chantait des chansons d'un comique ébouriffant ; la salle n'était qu'un immense éclat de rire. Que tout cela parut étrange à Pen ! Il ne voyait que Bows. N'était-il pas surprenant que dans un volcan éteint, comme son cœur, il sentît une flamme si brûlante ? Deux jours de laisser-aller l'avaient allumée ; deux jours d'abstinence n'avaient fait que l'attiser et la rendre furieuse.

Tandis qu'il rêvait à cela, buvant un verre après l'autre, ses regards rencontrèrent M. Huxter. Sam avait été au théâtre comme Arthur, et il entrait en ce moment dans la salle avec deux ou trois camarades. Au grand ennui de Pen, Huxter murmura quelques mots à l'oreille de ses compagnons. Arthur sentit que l'autre parlait de lui. Huxter se fraya ensuite un passage à travers la foule, et vint, suivi de ses amis, prendre place vis-à-vis de Pen, qu'il salua d'un signe de tête familier en lui tendant une main fort sale à serrer.

Pen serra la main à son concitoyen. Il se disait qu'il avait été d'une rudesse inutile avec lui, lors de leur dernière rencontre. Quant à Huxter, parfaitement satisfait de lui-même et du monde

entier, il n'était jamais entré dans son esprit qu'il pût déplaire à quelqu'un, et la petite dispute ou bisbille au Vauxhall était une bagatelle à laquelle il ne daignait même pas songer.

Le disciple de Galien, après avoir demandé quatre verres de bière forte, dont se désaltérèrent ses amis et lui, se mit à chercher quel pouvait être le sujet de conversation le plus amusant pour Pen, et tomba précisément sur celui qui était le plus pénible pour notre jeune gentleman.

« Une joyeuse nuit au Vauxhall… hein ? dit-il en clignant de l'œil d'un air malin.

— Je suis bien aise d'apprendre que vous vous y êtes amusé, répliqua le pauvre Pen avec un soupir.

— J'étais diablement en train… oui, d'une manière tout à fait extraordinaire. J'avais dîné à Greenwich avec quelques bons gaillards. C'était un joli brin de mousseline que vous aviez pendu à votre bras… Qui était-ce ? » demanda le séduisant étudiant.

C'en était trop pour Arthur.

« Vous ai-je fait quelque question au sujet de vous-même, monsieur Huxter ? dit-il.

— Mon intention n'était pas de vous offenser ; je vous demande pardon. Peste ! comme vous prenez la mouche ! reprit son interlocuteur étonné.

— Vous rappelez-vous ce qui s'est passé entre nous l'autre soir ? demanda Pen avec une colère croissante. Vous l'avez oublié ? c'est fort probable. Vous étiez en train, comme vous venez de le dire, et très-grossier aussi.

— Morbleu ! monsieur, je vous ai demandé pardon, répliqua Huxter tout rouge.

— Vous l'avez fait, assurément, et je sais que je vous ai pardonné de tout mon cœur. Mais, si vous avez bonne mémoire, je vous ai prié aussi d'avoir la bonté de ne plus me compter à l'avenir au nombre de vos accointances, et de ne pas vous donner la peine de me reconnaître quand nous nous rencontrerions en public. Vous plaira-t-il de vous en souvenir désormais ? Et, comme voici la chanson qui commence, permettez-moi de vous laisser entièrement à la jouissance de cette musique. »

Il prit son chapeau, fit une courbette à M. Huxter stupéfait, et quitta la table au moment où, après quelques secondes de silence causé par l'étonnement, les camarades de Huxter, trouvant la déconvenue de leur ami fort plaisante, partirent d'un éclat de rire tel, que le président du club crut devoir intervenir en s'écriant : « Silence, messieurs ; veuillez faire silence pour l'Enleveur de cadavres ! »

Cette chanson populaire commençait quand Pen quitta l'Arrière-Cuisine. Il se flattait d'avoir parfaitement gardé son sang-froid. Il aurait voulu que Huxter se montrât querelleur. Il aurait aimé à se battre avec lui ou avec un autre. Il regagna son logis. Le travail de la journée, le dîner, le spectacle, le grog au whiskey, la querelle, rien ne l'avait calmé. Il ne dormit pas plus que la veille.

Quelques jours après, M. Samuel Huxter écrivit à M. Hobnell, à la campagne, une lettre dont M. Arthur Pendennis était le sujet principal. Sam racontait les occupations d'Arthur à Londres, et la maudite insolence de ses manières à l'égard de ses vieux amis d'enfance. Il dit que c'était un infâme débauché, un vrai don

Juan, un être qui, s'il venait jamais à la campagne, devait être exclu de la maison de toute honnête personne. Il l'avait vu au Vauxhall dansant avec une jeune fille de condition inférieure, dont il faisait sa victime. Il avait découvert, par le moyen d'un gentleman irlandais (ci-devant dans l'armée) qui fréquentait un club dont lui, Huxter, était membre, quelle était cette fille sur qui ce hâbleur infatué de lui-même pratiquait ses ruses infernales, et il songeait à avertir le père de l'infortunée, etc., etc. La lettre effleurait ensuite quelques nouvelles d'intérêt général, et se terminait par les remercîments de son auteur pour le dernier envoi de lapins, ajoutant qu'il se tenait tout prêt à recevoir de nouvelles faveurs du même genre.

Il y avait une fois l'an, comme nous l'avons dit, un baptême à la Garenne ; et il arriva que cette cérémonie eut lieu le lendemain du jour où Hobnell avait reçu la lettre de son beau-frère de Londres. L'enfant (une charmante petite fille) fut nommée Myra-Lucretia, d'après ses deux marraines, miss Portman et mistress Pybus, de Clavering. Comme M. Hobnell avait communiqué cette lettre à sa femme, celle-ci en fit connaître le contenu à ses deux commères : c'était une jolie histoire, et elle circula joliment par tout Clavering, ce jour-là.

Myra n'en parla pas à sa maman ; elle était trop frappée d'horreur pour cela ; mais mistress Pybus n'eut pas la même réserve. Elle causa de l'affaire, non-seulement avec mistress Portman, mais encore avec l'honorable mistress Simcoe et son mari, avec mistress Glanders, dont les filles reçurent préalablement ordre de sortir de la chambre, avec Mme Fribsby, et, en un mot, avec toute la société de Clavering.

Mme Fribsby regarda furtivement le portrait du dragon, consulta sa mémoire blessée, et dit que les hommes seraient toujours les hommes, et que, tant qu'ils seraient hommes, ils seraient trompeurs ; elle cita même rêveusement quelques vers de Marmion, à l'effet de savoir où les amants trompeurs trouveraient le repos.

Mistress Pybus ne put inventer des mots assez énergiques pour exprimer la haine, l'horreur, le mépris, que lui inspirait un scélérat capable d'une aussi lâche conduite. C'était bien le résultat qu'on pouvait attendre d'un excès d'indulgence maternelle, de l'insolence, de l'extravagance, des airs aristocratiques (il est certain que Pen avait refusé de prendre le thé chez mistress Pybus), et de la fréquentation de la société si horriblement corrompue de cette épouvantable Babylone moderne qui s'appelle Londres !

Mistress Portman dit qu'elle craignait d'être forcée d'avouer que la fatale partialité de la mère avait gâté le garçon, que ses succès littéraires lui avaient tourné la tête, et que ses horribles passions lui avaient fait oublier les principes que le docteur Portman lui avait inculqués dans son enfance.

Quant à Glanders, cet atroce capitaine de dragons, il se mit à siffler lorsqu'il apprit par mistress Glanders ce qui s'était passé ; et, pendant le dîner, il fit plusieurs plaisantes allusions à ces événements. Là-dessus, mistress Glanders le qualifia du nom de brute, et l'horrible capitaine s'étant permis d'éclater de rire, elle ordonna à ses filles de sortir de la chambre.

M. Simcoe reçut la nouvelle avec calme, mais il en fut plutôt satisfait que fâché ; cela ne servit qu'à confirmer l'opinion qu'il avait toujours eue de ce malheureux jeune homme. Ce n'est pas

qu'il eût lu une seule ligne de ses écrits dangereux et empoisonnés ; à Dieu ne plaise ! mais que pouvait-on attendre d'un homme si terriblement, si lamentablement, si déplorablement dépourvu de gravité ? Pen devint le sujet d'un second sermon débité dans la chapelle de Clavering, où les dangers de Londres et le péché qu'il y avait à lire ou à écrire des romans furent exposés un dimanche soir à un auditoire nombreux et plein de zèle. Les fidèles n'attendirent pas de savoir s'il était ou non coupable. Ils acceptèrent sa perversité comme une chose indubitable ; et, parmi ces admirables moralistes, ce fut à qui jetterait la pierre au pauvre Pen.

Le lendemain, mistress Pendennis, seule et presque défaillante d'émotion et de fatigue, courut à la maison du docteur Portman pour consulter le digne ecclésiastique. Elle avait reçu une lettre anonyme ; quelque âme chrétienne avait cru de son devoir de blesser le cœur qui n'avait jamais fait de mal à personne. Cette lettre anonyme racontait le crime de Pen, avec force citations de l'Écriture relatives à la condamnation des pécheurs qui lui ressemblent. Mistress Pendennis était dans un état de terreur et d'émotion dont la vue faisait pitié. Deux ou trois heures de cette souffrance l'avaient déjà vieillie. Dans son premier moment d'agitation, elle avait laissé tomber la lettre, et Laure l'avait lue. Laure rougit en la lisant ; tout son corps trembla, mais ce fut de colère.

« Les lâches ! s'écria-t-elle. Ce n'est pas vrai. Non, mère, ce n'est pas vrai.

— C'est vrai, et c'est votre ouvrage, Laure ! s'écria Hélène avec violence. Pourquoi l'avez-vous refusé, lorsqu'il a demandé votre main ? Pourquoi m'avez-vous brisé le cœur par ce refus ? C'est

vous qui lui avez fait prendre la voie du crime. C'est vous qui l'avez jeté dans les bras de cette… de cette femme !… Marthe, apportez-moi mon châle et mon chapeau. Je vais sortir. Je ne veux pas que vous veniez avec moi. Allez-vous-en. Laissez-moi, cruelle fille ! Pourquoi avez-vous fait tomber cette honte sur ma tête ? »

Et, ayant ordonné à sa fille et à ses domestiques de la laisser seule, elle prit en courant le chemin de Clavering.

Le docteur Portman regarda la lettre, et crut reconnaître l'écriture. Naturellement il était déjà instruit de l'accusation portée contre le pauvre Pen. Il s'efforça de consoler Hélène, peut-être contrairement à sa propre conviction : car, ainsi que la plupart d'entre nous, le digne docteur était fort enclin à croire tout bruit défavorable à son prochain. Il lui fit remarquer que la lettre, étant anonyme, devait être l'œuvre d'un coquin, que l'accusation pouvait ne pas être vraie, que très-probablement même elle ne l'était pas ; que du moins fallait-il entendre Peu avant de le condamner ; qu'il n'était pas vraisemblable que le fils d'une telle mère se rendît coupable d'un tel crime, etc., etc.

Hélène reconnut aussitôt qu'il parlait contre son propre sentiment.

« Vous croyez pourtant qu'il l'a commis, dit-elle ; vous ne pouvez nier que telle est votre opinion. Oh ! pourquoi l'ai-je jamais quitté, docteur Portman ? pourquoi ai-je souffert qu'il me quittât ?… Mais non, il ne peut être un perfide séducteur, mon Dieu ; non, c'est impossible ; n'est-ce pas que vous ne le croyez pas ? Rappelez-vous sa conduite avec cette autre… personne ; comme il l'aimait follement ! C'était alors un honnête garçon ; c'est maintenant un honnête homme. Et puis, Dieu merci !… oui,

j'en remercie Dieu à genoux, il a payé Laure. Vous disiez qu'il était bon ; vous, l'avez dit vous-même. Et maintenant… si cette femme l'aime (et vous savez qu'aucune femme ne pourrait faire autrement), s'il l'a enlevée de chez ses parents, ou si elle l'a tenté, comme c'est plus probable… eh bien ! il faut qu'elle devienne sa femme et ma fille. Il faut qu'il quitte ce monde terrible et qu'il revienne à moi… à sa mère, docteur Portman. Partons et ramenons-le, oui, ramenons-le ; et il y aura de la joie pour le… pour le pécheur qui se repent. Partons tout de suite, cher ami ; partons sur-le-ch… »

Hélène n'en put dire davantage. Elle tomba à la renverse et s'évanouit. Elle fut portée sur un lit dans la maison du compatissant docteur, et l'on appela un médecin pour la soigner. Elle demeura toute la nuit dans un état inquiétant. Laure arriva au presbytère, mais Hélène ne voulut pas la voir ; et le docteur Portman, la suppliant toujours de se tranquilliser, devenant plus confiant en l'innocence d'Arthur en présence de la terrible douleur de sa pauvre mère, écrivit à Pen pour l'avertir des bruits qui couraient sur son compte, et le supplier instamment de se repentir de ses fautes et de rompre une liaison si fatale à ses intérêts et au bien de son âme.

Et Laure ?… N'avait-elle pas le cœur déchiré par la pensée du crime d'Arthur et de l'éloignement qu'Hélène manifestait pour elle ? N'était-ce pas un rude coup pour l'innocente jeune fille que de perdre en même temps tout l'amour dont elle avait souci en ce monde ?

Tome 3 · 02

La lettre du docteur Portman partit pour Londres, et le digne ecclésiastique s'efforça de ramener mistress Pendennis à un état plus calme jusqu'à l'arrivée d'une réponse qui la rassurât sur la moralité de M. Pen. C'était ce que le docteur tâchait d'espérer, ou du moins persistait-il à le dire. Le désir d'Hélène de se rendre à Londres pour détourner son fils de la mauvaise voie ne pouvait se réaliser avant deux ou trois jours. L'apothicaire lui défendit même de regagner Fairoaks le premier jour, et ce ne fut que le lendemain matin qu'elle se retrouva chez elle sur son sofa, auprès de la fidèle Laure qui la soignait en silence.

Malheureusement pour lui et pour toutes les personnes intéressées, Pen ne lut l'homélie à lui adressée par le docteur Portman que plusieurs semaines après que cette épître eut été composée. Cependant la veuve attendait chaque jour la réponse de son fils aux accusations portées contre lui, et son mal augmentait à chaque jour de retard.

Ce fut une rude tâche pour Laure de supporter cette anxiété, d'être témoin des souffrances de sa plus chère amie, et surtout de voir qu'Hélène continuait à ressentir de l'éloignement pour elle. Mais c'était l'habitude de cette jeune personne de toujours faire son devoir aussi bien que possible, et elle y parvenait, grâce aux secours que Dieu accordait aux constantes prières d'un cœur si pur. Comme ces devoirs s'accomplissaient sans le moindre bruit, et que les prières qui lui donnaient la force de les remplir se faisaient aussi dans la solitude de sa chambre, loin de tout œil humain, nous sommes forcé de nous taire sur les vertus de Laure ; elles ne comportent pas qu'on en parle : une fleur ne peut s'ac-

commoder à l'atmosphère viciée d'une salle de bal. Nous nous bornerons donc à dire qu'une bonne femme est la plus aimable fleur qui soit sous la voûte céleste, et que nous admirons avec amour sa grâce muette, son parfum si pur, et la délicate fraîcheur de sa beauté ! Fleur suave et charmante, la plus belle et la plus immaculée ! n'est-ce point une pitié de te voir courbée sous le poids de la douleur ou dévorée par la mort inexorable, de voir la maladie épuiser tes forces, un long chagrin te consumer peu à peu, ou un sort fatal t'enlever soudainement au printemps de la vie ? Nous méritons de souffrir, nous autres ; mais toi, pourquoi serais-tu malheureuse, si ce n'est que nous savons que Dieu châtie ceux qu'il aime le mieux ? il aime à purifier encore ces purs esprits par des épreuves répétées.

Donc, Pen ne reçut pas là lettre, quoiqu'elle fût dûment confiée à la poste et fidèlement jetée par le facteur dans la boîte aux lettres de la maison de Lamb-Court, et, de là, portée par la blanchisseuse dans la chambre d'Arthur et placée sur son bureau avec le reste de la correspondance de Sa Seigneurie. Et ne l'avons-nous pas vu, notre jeune héros, passer de sa petite chambre à coucher dans la pièce attenante, au moment où mistress Flanagan, sa blanchisseuse, était en train de boire son genièvre ?

Le lecteur bénévole, qui a suivi jusqu'ici la carrière de M. Arthur, et qui, naturellement, a fait des observations sur le caractère moral et les singularités du jeune homme, a probablement aussi découvert, à présent, quel est le défaut dominant de M. Pen, quel est ce plus grand ennemi contre lequel il a à lutter et dont nous avons artificieusement fait mention dans notre titre. Beaucoup d'entre nous, mon public aimé, ont à lutter contre le

même coquin : un scélérat qui saisit toutes les occasions de nous attirer du mal, de nous susciter des querelles, de nous pousser à l'oisiveté, de nous entraîner dans les mauvaises compagnies, de nous jouer mille mauvais tours. En un mot, le plus grand ennemi de Pen, c'était lui-même ; et comme il avait entretenu, flatté, caressé cet individu pendant toute sa vie, le gredin était devenu insolent soient, comme tous les valets gâtés : de sorte que, à la moindre tentative pour le contraindre ou pour lui faire faire ce qui lui déplaisait, il se montrait furieusement rétif et revêche. Une personne accoutumée à faire des sacrifices, telle que Laure, qui a pris l'habitude de renoncer à son propre plaisir pour celui d'autrui, vient facilement à bout de la chose ; mais Pen, qui ne s'était jamais exercé au renoncement à soi-même, souffrit cruellement quand il fallut en venir là, et murmura violemment en se voyant obligé de se priver d'un plaisir.

Il avait pris la résolution, ce vaillant esprit, de ne plus revoir Fanny, et il voulut la tenir. Il s'efforça de bannir de sa tête toute pensée de cette séduisante petite personne, et il eut recours pour cela au travail, à la fatigue, aux distractions et à la société. Mais il travailla trop ; il se fatigua trop à pied et à cheval ; il mangea, but et fuma trop ; et tous les cigares qu'il fuma, tous les punchs qu'il avala, ne purent chasser de son cerveau échauffé l'image de la petite Fanny. Au bout d'une semaine de ce régime de renoncement à soi-même, la fièvre avait étendu notre jeune gentleman sur son lit.

Ôvous, lecteur, qui n'avez jamais eu la fièvre dans un logement de garçon, prenez pitié du malheureux destiné à subir cette calamité !

Un comité de demoiselles à marier, ou de toutes autres personnes chrétiennes intéressées à la propagation des vertus domestiques, devrait s'adresser à Cruikshank, à Leech, ou à quelque autre pareil interprète des folies du jour, pour lui faire faire une série de dessins représentant les horreurs de la vie de garçon, et engager ainsi le spectateur à chercher un sort meilleur et une condition plus agréable.

Est-il quelque chose de plus déplaisant que le déjeuner d'un garçon solitaire, avec la noire bouillotte sur un triste feu en plein été, ou, ce qui est pis encore, avec un feu qui s'est éteint, à Noël, une demi-heure après que la femme de ménage l'a allumé ? Le maître du logis entre frissonnant dans cette solitude, et se voit forcé de commencer sa journée par une chasse au bois et au charbon ; avant de se mettre à ses travaux d'étudiant, il doit s'acquitter des fonctions de fille de service, à la place de mistress Flanagan, qui est absente sans permission.

Ou bien est-il plus beau sujet, pour le peintre classique, que la chemise du garçon, ce vêtement qu'il veut mettre juste à l'heure du dîner, et qu'il trouve totalement dégarni de boutons ?

Il y a aussi le retour du garçon en son logis, après une joyeuse journée de Noël passée dans une gentille maison de campagne pleine de jolies figures, d'accueils affectueux et de regrets sincères. Il laisse sa valise chez le barbier de la cour ; il allume sa triste vieille chandelle à la petite lampe qui éclaire à demi l'escalier ; il entre dans la chambre déserte qui lui est familière, et où il ne trouve, pour lui faire accueil, pour témoigner quelque intérêt à son bonheur personnel, que les cartes de visite qui sont là à l'attendre, étendues sur sa table.

Ajoutez à ces scènes l'effrayant tableau de la maladie du garçon, et, à partir du jour de la publication de ce lugubre diorama, les loyers commenceront certainement à baisser dans le Temple. Être bien portant dans un pareil logement, c'est déjà une vie assez triste, assez isolée, assez égoïste ; mais y être malade, y passer des nuits dans l'insomnie et les douleurs, soupirer après le jour et la femme de ménage, s'administrer soi-même sa médecine en consultant sa montre, n'avoir pendant de longues heures d'autres compagnons que son imagination malade et ses pensées fiévreuses, nulle main amie pour vous verser à boire quand vous avez soif, ou pour unir l'oreiller brûlant qui se replie sous votre tête : c'est là vraiment un sort si lugubre et si tragique, que nous n'insisterons pas sur ses horreurs. Nous nous bornerons à plaindre de tout notre cœur les garçons qui le bravent chaque jour dans le Temple.

Tel fut le sort d'Arthur Pendennis, après les divers excès dont nous avons parlé, et auxquels il avait assujetti son malheureux cerveau. Un soir il se coucha indisposé, et il se réveilla malade le lendemain. La seule visite qu'il reçut ce jour-là, outre sa blanchisseuse ou femme de ménage, fut l'apprenti de l'imprimerie, qui arriva du bureau de la Gazette de Pall-Mall, et que Pen s'efforça de satisfaire du mieux qu'il put. Les efforts qu'il fit pour travailler n'aboutirent qu'à augmenter sa fièvre ; il ne put fournir qu'une partie de la copie qu'il envoyait ordinairement. Shandon étant absent, et Warrington ne se trouvant pas à Londres pour donner un coup de main, les colonnes politiques et littéraires de la Gazette menacèrent de rester vides, car le sous-directeur ne savait comment les remplir.

M. Finucane courut au logis de Pen, et trouva ce gentleman si mal, que le digne Irlandais se mit à l'œuvre pour le remplacer, s'il était possible. Il produisit une série d'articles politiques et critiques qui édifièrent sans doute considérablement les lecteurs de ce journal. Les allusions à la grandeur de l'Irlande, au génie et à la vertu des habitants de ce pays outragé, découlèrent magnifiquement de la plume de Finucane. Et Shandon, le rédacteur en chef, qui prenait paisiblement ses vacances à Boulogne-sur-Mer, ayant parcouru les colonnes du journal qu'on lui envoyait, reconnut aussitôt le style du fameux rédacteur, jeta la feuille à sa femme et lui dit en riant : « Voyez, ma chère Marie, Jack s'est remis à l'œuvre. »

Vraiment Jack était un chaud ami et un vaillant partisan, et, lorsqu'il tenait la plume, il laissait rarement échapper l'occasion de faire savoir au monde que Rafferty était le plus grand peintre de l'Europe, de s'étonner de la mesquine jalousie de l'Académie qui refusait de l'admettre dans son sein, de répéter que le bruit courait généralement dans le West-End qu'on avait nommé M. Rooney membre du parlement, gouverneur de Barataria, ou d'introduire dans le sujet qu'il traitait, quel qu'il fût, quelques mots de louange à l'adresse des Tours Rondes et de la Chaussée des Géants.

Et il ne se contenta pas de faire du mieux qu'il put la besogne de Pen ; mais cet excellent camarade offrit encore de se priver de la liberté dont il jouissait les samedis et dimanches, pour passer ces jours-là à soigner Arthur. Celui-ci toutefois refusa obstinément cette offre bienveillante, l'assurant avec force remercîments qu'il supporterait mieux sa maladie tout seul.

Le vendredi soir, après avoir achevé son œuvre sur le papier, Finucane alla souper à l'Arrière-Cuisine, et il informa le capitaine Costigan de la maladie de leur jeune ami dans son appartement du Temple. Deux jours plus tard, le capitaine, s'étant ressouvenu de la chose, se dirigea vers Lamb-Courtet fit une visite au malade dans l'après-midi du dimanche. Il trouva mistress Flanagan, la femme de ménage, pleurant dans le salon, et il obtint d'elle de tristes nouvelles de l'état du pauvre cher jeune gentleman. La maladie de Pen avait si fort alarmé la digne femme, qu'elle s'était vue forcée d'avoir recours au stimulant de l'eau-de-vie pour se donner la force de supporter la douleur que lui causait l'état du jeune homme. Elle se penchait sur son lit et tâchait de lui rendre toutes sortes de petits services, si bien que ses attentions devinrent insupportables au malade, et qu'il la pria d'un ton bourru de ne pas s'approcher de lui. Nouvelles larmes et redoublement de chagrin chez la femme de ménage, et aussi nouveau recours à la bouteille qu'elle prenait comme un remède anodin.

Le capitaine la tança vertement de son intempérance, et lui fit sentir les fatales conséquences qu'amènerait nécessairement la continuation de son imprudente conduite.

Pen, qui avait une fièvre violente, fut néanmoins très-satisfait de la visite du capitaine Costigan. Couché sur son lit, il entendit la voix bien connue de l'Irlandais, s'empressa de le faire entrer, et le pria de prendre un siège et de causer avec lui.

Le capitaine tâta très-gravement le pouls au jeune homme. Sa main tremblante et gluante trouva un moment d'immobilité pour presser l'artère d'Arthur. Son pouls battait avec impétuosité, sa figure était hagarde et brûlante, ses yeux sombres et injectés de sang ; sa barbe n'avait pas été rasée depuis près de huit jours.

Pen fit asseoir son visiteur, et, s'agitant sur sa triste couche, se mit à parler vivement de l'Arrière-Cuisine, du Vauxhall et de Fanny. Quand retourneraient-ils ensemble au Vaux hall, et comment se portait la petite Fanny ?

Oui, comment se portait-elle ? Nous savons qu'elle rentra fort triste à la maison le dimanche précédent, après avoir vu Arthur allumer sa lampe dans son logis, tandis qu'il y était en tête-à-tête avec Bows. Bows ne tarda pas à rentrer chez lui, et, en passant devant la loge, il jeta un coup d'œil dans l'appartement de mistress Bolton ; mais il avait l'air fort triste. Fanny passa une seconde nuit dans l'inquiétude. Son agitation réveilla plus d'une fois ses petites camarades de lit. Elle n'osait pas continuer la lecture de Walter Lorraine ; son père était à la maison, et il n'aurait pas souffert de lumière. Elle mit le livre sous l'oreiller et y porta souvent la main pendant la nuit. Elle venait à peine de s'endormir, quand les petites commencèrent à s'agiter au point du jour, presque aussi matinales que les oiseaux. Quoiqu'elle fût très-fâchée contre Bows, elle monta chez lui à l'heure accoutumée, et alors le brave musicien se mit à lui parler.

« J'ai vu M. Pendennis hier soir, Fanny, dit-il.

— Ah !... Eh bien ! je m'en doutais, répliqua Fanny en regardant d'un air farouche le mélancolique vieillard.

— Je vous ai toujours aimée avec tendresse depuis que nous sommes venus loger ici, continua-t-il. Vous étiez alors une enfant, et vous m'aimiez, Fanny ; vous m'avez aimé jusqu'au moment où vous rencontrâtes ce gentleman, il y a trois ou quatre jours.

— Et maintenant je suppose que vous allez dire du mal de lui, reprit Fanny. Dites-en donc, monsieur Bows ; cela fera que je vous aimerai davantage.

— Non certes, je n'en dirai pas. Je crois que c'est un très-bon et très-honnête jeune homme.

— Vraiment ?... Vous savez que, si vous disiez un mot contre lui, je ne vous adresserais plus jamais la parole... non, jamais ! » s'écria miss Fanny en fermant son petit poing et arpentant la chambre de haut en bas.

Bows observait tous les mouvements de l'ardente petite créature avec admiration et avec une sympathie pleine de tristesse. Une vive rougeur colorait ses joues, son corps tremblait, ses yeux lançaient des éclairs d'amour, de colère, de défi.

« Vous voudriez dire du mal de lui, s'écria-t-elle ; mais vous n'osez pas ; vous savez que vous n'osez pas !

— Il y a plusieurs années que je le connais, continua Bows. Il était alors presque aussi jeune que vous l'êtes à présent, et il avait une passion romanesque pour la fille de notre ami le capitaine, qui est actuellement lady Mirabel. »

Fanny se mit à rire.

« Je suppose qu'il y avait d'autres personnes aussi qui étaient amoureuses de miss Costigan, dit-elle ; je ne me soucie pas d'entendre leur histoire.

— Il voulait l'épouser ; mais il y avait grande disproportion d'âge entre eux, et surtout de rang. Elle le refusa parce qu'il n'avait pas d'argent. Elle fit très-sagement de le refuser ; car ils

eussent été tous deux très-malheureux, et elle n'était pas élevée pour vivre avec la famille de M. Pendennis ni pour rendre sa maison agréable. M. Pendennis a son chemin à faire dans le monde, et il faut qu'il épouse une personne de même rang que lui. Une femme qui aime un homme ne cherche pas à ruiner son avenir, à le brouiller avec sa famille, à le plonger dans la pauvreté et dans la misère pour satisfaire son amour. Une honnête fille ne fait pas cela ; elle ne le fait pas, par égard pour celui qu'elle aime, d'abord, et ensuite par égard pour elle-même. »

L'émotion de Fanny, qui tout à l'heure était pleine de colère et de défi, se changea ici en effroi et en supplication.

« Qu'est-ce que je sais du mariage, Bows ? dit-elle. Quand en a-t-il été question ? Que s'est-il passé entre ce jeune gentleman et moi, qui puisse donner lieu à des paroles si cruelles ? Ce n'est pas ma faute, ni celle d'Arthur… de M. Pendennis, si je l'ai rencontré au Vauxhall. C'est le capitaine qui nous y a menées, maman et moi. Nous n'avons jamais pensé à mal, pour sûr. Il arriva et nous tira de peine, et fut si bienveillant ! Puis il revint nous voir et demander de nos nouvelles ; et c'était bien, très-bien, de la part d'un si grand gentleman, de se montrer si poli avec de pauvres gens comme nous ! Et hier nous allâmes nous promener au jardin du Temple, maman et moi, et… et… »

Ici elle s'interrompit pour laisser libre cours à cet argument sans réplique en usage chez les femmes : les larmes ; puis elle s'écria :

« Oh ! je voudrais être morte ! Je voudrais être couchée dans ma tombe, et jamais, jamais ne l'avoir vu !

— Il en a dit tout autant, Fanny, » répliqua Bows.

Et Fanny lui demanda d'une voix entrecoupée de sanglots :

« Pourquoi… pourquoi souhaiterait-il de ne m'avoir jamais vue ? Est-ce que je lui ai jamais fait du mal ? Oh ! je mourrais plutôt que de lui faire du mal ! »

Là-dessus, le musicien lui fit part de la conversation de la veille, lui montra que Pen ne pouvait ni ne devait songer à faire d'elle sa femme, et qu'elle devait de son côté s'efforcer de l'oublier, si elle attachait quelque prix à sa bonne réputation.

Fanny quitta le musicien, convaincue, mais non guérie de son amour, en lui promettant d'éviter le danger qui la menaçait. Lorsqu'elle rentra à la loge, elle dit tout à sa mère. Elle parla de son amour pour Arthur et déplora naïvement l'inégalité de leurs conditions, qui s'élevait comme une barrière entre, eux.

« Voyez la Dame de Lyon, dit Fanny ; oh ! maman combien j'aimais M. Macready dans cette pièce ! combien j'aimais Pauline pour sa fidélité au pauvre Claude ! Toujours il occupe la première place dans ses pensées, et il revient vers elle, officier, après avoir traversé une foule de dangers. Si tout le monde admire Pauline, et je suis sûre qu'on ne peut faire autrement que de l'admirer pour sa fidélité à un pauvre homme, pourquoi un gentleman rougirait-il d'aimer une pauvre fille ? Ce n'est pas que M. Arthur m'aime. Oh ! non… non ! Je ne suis pas digne de lui ; une princesse seule peut être digne d'un tel gentleman. Quel poète ! quel style admirable ! et quel air plein de grandeur ! Je suis sûre qu'il est noble, et d'une ancienne famille, et qu'un ennemi retient injustement le domaine ne ses ancêtres. Peut-être est-ce son oncle. Ah ! comme je le servirais, si je pouvais ! comme je travaillerais pour lui ! comme je me ferais son esclave, oh oui ! Je ne deman-

derais pas plus que ceci, maman : qu'il me fût permis de le voir le matin ; et quelquefois il me dirait : Comment vous portez-vous, Fanny ? ou bien : Dieu vous bénisse, Fanny ! comme il l'a dit hier. Et je travaillerais, je travaillerais ! et je resterais levée toute la nuit à lire, à apprendre, à me rendre digne de lui. Le capitaine dit que sa mère demeure à la campagne et que c'est une grande dame. Oh ! je voudrais aller la servir, maman ! Je sais faire une foule de choses, je travaille très-proprement, et… et quelquefois il viendrait à la maison, et alors je le verrais ! »

Àces mots, la jeune fille laissa tomber sa tête sur l'épaule de sa mère, et donna libre cours à ses larmes, auxquelles la matrone mêla naturellement les siennes.

« Il ne faut plus penser à lui, Fanny, dit-elle. S'il ne revient pas vers vous, c'est un horrible et méchant homme.

— Ne l'appelez pas ainsi, mère, répliqua Fanny. C'est le meilleur des hommes, le meilleur et le plus aimable. Bows dit qu'il est malheureux de quitter la pauvre petite Fanny. Ce n'est pas sa faute, n'est-ce pas ? si nous nous sommes rencontrés ; et ce n'est pas non plus sa faute si je ne dois pas le revoir. Bows dit que je ne dois pas le revoir, et c'est vrai, mère. Il m'oubliera, mais je ne l'oublierai jamais, moi. Oh ! non. Je prierai toujours pour lui, et je l'aimerai toujours… jusqu'à la mort… Et j'en mourrai, je le sais, et alors mon âme l'accompagnera toujours partout.

— Vous oubliez votre pauvre mère, Fanny, et vous me fendez le cœur en continuant ces discours, dit mistress Bolton. Peut-être le reverrez-vous. Je suis sûre que vous le reverrez. Je suis sûre qu'il viendra aujourd'hui. Si jamais j'ai vu un homme amoureux, cet homme c'est lui. Quand le jeune homme d'Émilie Budd se

présenta d'abord pour demander sa main, il fut renvoyé par le vieux Budd, un personnage très-respectable, le violoncelle de l'orchestre de Salder's-Wells ; et sa propre famille, à lui, n'en voulut pas entendre parler non plus. Mais il revint. Nous savions toutes qu'il reviendrait. Émilie l'avait toujours dit, et il l'épousa. Et celui-ci reviendra aussi. Retenez bien les paroles d'une mère : vous verrez s'il ne revient pas, chérie. »

Àce moment de la conversation, M. Bolton entra dans la loge pour le repas du soir. La mère et la fille se turent dès qu'elles virent le père. Mistress Bolton caressa et cajola le hargneux aide de camp de l'entrepreneur des pompes funèbres, et dit ;

« Bon Dieu ! monsieur Bolton, qui eût espéré vous voir manquer à votre club un lundi soir ? Fanny, chère, apportez à souper à votre papa. Que voulez-vous manger, monsieur Bolton ?... La pauvre fille a un abcès à l'œil, ou un grain de sable dedans... j'étais juste à regarder ce que c'est quand vous êtes entré. »

Et elle serra la main de sa fille pour lui recommander la prudence et la discrétion. Les larmes de Fanny se séchèrent ; grâce à cette merveilleuse hypocrisie, à cet étonnant pouvoir de dissimulation dont les femmes sont douées, toute trace de son émotion disparut ; elle alla prendre son ouvrage et s'assit dans son coin, si grave et si tranquille que l'insouciant papa ne soupçonna même pas ses souffrances.

On eût dit que le destin était résolu à enflammer et à augmenter la maladie et l'amour de la pauvre enfant, tellement les circonstances et les personnes qui l'entouraient semblaient s'entendre pour l'activer. Sa mère l'encourageait et approuvait son amour ; et les paroles mêmes dont Bows s'était servi pour tâcher

d'étouffer cette flamme n'avaient servi qu'à accroître cette malheureuse fièvre. Pen n'était pas un méchant ni un séducteur ; Pen était noblement inspiré quand il voulait éviter Fanny. Pen l'aimait, le bon, le grand, le magnifique jeune homme à la chaîne d'or, aux cheveux châtains parfumés ! Oui, il l'aimait, ou du moins il l'eût aimée cinq ans plus tôt, avant que le monde eût endurci cet ardent et insouciant jeune homme, avant qu'il eût appris à rougir d'une folle et imprudente passion, avant qu'il eût étranglé cette passion, comme de pauvres femmes étranglent leurs enfants innocents, non pas à cause du crime, mais à cause de la honte, et parce qu'elles redoutent de se voir partout montrer au doigt.

Est-il au monde une personne respectable qui n'approuve pas M. Pen d'avoir évité un mariage avec une fille mal élevée et de basse condition ; dont un gentleman ne pouvait raisonnablement reconnaître les parents, et dont les manières n'eussent pas été en harmonie avec sa nouvelle position ? Quel philosophe ne lui dirait pas que la meilleure chose à faire avec ces petites amourettes, quand elles viennent, c'est de s'en débarrasser, de les laisser passer et de les guérir ; qu'aucun homme ne meurt d'amour pour une femme, ni aucune femme pour un homme ; et que l'un ou l'autre, ayant reconnu l'impossibilité de satisfaire ses désirs en ce cas particulier, doit oublier son amour, tourner ses regards d'un autre côté et faire un autre choix ?

Et cependant, peut-être y a-t-il quelque chose à opposer à ces raisonnements. Peut-être Bows avait-il raison d'admirer cet amour de Pen, tout aveugle et irréfléchi qu'il fût, qui le disposait à risquer tout son avoir pour la personne aimée. Si le sacrifice de soi-même est en général une vertu louable, peut-être ne mérite-t-

il pas beaucoup de louanges quand il n'est déterminé que par des choses de ce monde. Enfin réservons ce point pour être décidé par le moraliste qui voudra discuter la question.

Ce qu'il y a de certain, c'est que M. Pen, avec l'expérience du monde qu'il avait alors, eût repoussé avec raillerie et indignation l'idée d'épouser une fille de cuisine sans le sou. Et ce point étant bien arrêté dans son esprit, il ne faisait que son devoir d'honnête homme en étouffant toute malheureuse tendresse qu'il pouvait éprouver pour la pauvre petite Fanny.

Elle attendit donc, elle attendit longtemps, espérant qu'Arthur viendrait. Elle attendit toute une semaine, et ce fut au bout de ce temps que la pauvre petite créature apprit par Costigan la maladie d'Arthur.

Il arriva, le soir même qui suivit la visite de Costigan à Pen, que l'oncle d'Arthur, l'excellent major, revint de Buxton, où sa santé s'était rétablie. Il chargea son valet Morgan d'aller savoir des nouvelles d'Arthur, et d'inviter ce gentleman à déjeuner le lendemain chez le major. Le major ne faisait que passer à Londres pour se rendre chez le marquis de Steyne, à Stillbrook, où il devait tirer des perdrix.

Morgan revint vers son maître avec une mine fort longue. Il avait vu M. Arthur ; M. Arthur était vraiment très-mal ; M. Arthur était au lit avec la fièvre. On devrait lui envoyer un docteur. Morgan trouvait le cas fort alarmant.

Bonté divine ! quelle triste nouvelle pour le major ! Il avait espéré qu'Arthur pourrait venir à Stillbrook ; il s'était arrangé pour l'emmener, et s'était procuré une invitation de lord Steyne pour son neveu. Quant à lui, il était forcé de partir ; il ne pouvait plan-

ter là lord Steyne ; la fièvre était peut-être contagieuse ; c'était peut-être la rougeole ; il n'avait jamais eu la rougeole, lui ; et à son âge elle pouvait être dangereuse. Y avait-il quelqu'un auprès de M. Arthur ? Morgan répondit qu'il y avait quelqu'un qui soignait M. Arthur.

Le major demanda alors si son neveu avait consulté quelque médecin.

Morgan répliqua qu'il avait fait la même question, et qu'on lui avait répondu que M. Pendennis n'avait pas vu de médecin.

Le maître de Morgan fut sincèrement contrarié d'apprendre le malheur d'Arthur. Il serait allé le voir ; mais quel bien cela pouvait-il faire à Arthur, que le major attrapât la fièvre ? Ses propres incommodités l'empêchaient absolument de soigner tout autre que lui-même. Mais le jeune homme devait consulter un médecin, le meilleur médecin ; et Morgan fut incontinent dépêché, avec un billet du major Pendennis, vers son ami le docteur Goodenough qui, par bonheur, se trouva à Londres et chez lui, et qui quitta son dîner sur-le-champ. Une demi-heure après, sa voiture s'arrêtait dans la rue du Temple-Supérieur, près de la maison de Pen.

Le major avait prié cet excellent médecin de lui apporter des nouvelles de son neveu au club où il dînait, et le docteur y fit son apparition dans le courant de la soirée.

L'affaire était très-sérieuse ; le malade avait une forte fièvre ; Goodenough avait saigné Pen immédiatement, et retournerait le voir avant tous ses autres malades le lendemain matin.

La major alla se coucher avec cette malheureuse nouvelle. Lorsque Goodenough revint le voir le lendemain, selon sa promesse, il lui fallut écouter pendant un quart d'heure le récit des propres maladies du major, avant que celui-ci trouvât le loisir d'entendre parler d'Arthur.

Arthur avait passé une très-mauvaise nuit, au dire de sa… de sa garde. À une heure, il avait eu le délire. Cela pouvait finir mal ; mieux valait faire venir sa mère sur-le-champ.

Le major écrivit avec le plus grand empressement à mistress Pendennis, mais aussi en même temps avec les plus grandes précautions. Quant à aller voir le malade, c'était chose impossible pour le vétéran, dans l'état où il se trouvait.

« Est-ce que je pourrais lui être de quelque utilité, mon cher docteur ? » demanda-t-il.

Le docteur répondit avec un rire particulier :

« Non, je ne crois pas que vous puissiez lui être de quelque utilité. Votre précieuse santé exige les plus grands ménagements, et vous feriez mieux d'aller vous reposer à la campagne. J'irai moi-même voir le malade deux fois par jour, et je ferai tout mon possible pour le sauver. »

Le major déclara sur l'honneur que, s'il pouvait être bon à quelque chose, il courrait immédiatement chez Pen. Dans l'état des choses, Morgan irait veiller à ce qu'il ne manquât de rien. Le docteur devait écrire au major à Stillbrook par chaque courrier ; il ne serait là qu'à environ quarante milles de Londres, et, s'il arrivait quelque chose, il reviendrait, fallût-il sacrifier n'importe quoi.

Le major exerçait sa bienveillance par délégué et par la poste. Et que pouvait-il faire de plus ? comme il disait.

« Parbleu ! dans ces cas-là, vous savez que mieux vaut ne pas déranger le malade. Si le pauvre diable meurt, eh bien ! vous savez que c'est une chose finie. Mais pour guérir, et je suis sûr, mon cher docteur, que vous serez d'accord avec moi, pour guérir il n'y a rien de tel que de rester tranquille… parfaitement tranquille. »

C'est ainsi que le vieux gentleman cherchait à satisfaire sa conscience.

Le jour même il partit pour Stillbrook par le chemin de fer (car des chemins de fer ont été exécutés depuis le commencement de cette histoire, quoiqu'ils n'aient pas encore tout à fait pénétré dans le pays de M. Pen), et il fit son apparition au dîner du marquis de Steyne, avec son costume habituel et sa perruque frisée.

Mais nous devons dire, pour rendre justice au major, qu'il avait l'air fort sombre et fort malheureux. Wagg et Wenham le raillèrent de son abattement ; ils lui demandèrent s'il était contrarié dans ses amours, et se divertirent autrement encore à ses dépens. Il perdit son argent au whist après dîner, et coupa avec l'atout le plus haut pique de son partner. La pensée du jeune homme malade, dont il était fier et qu'il aimait à sa façon, tint le vieillard éveillé pendant la moitié de la nuit, l'agita et lui donna la fièvre.

Le lendemain, il reçut un billet d'une écriture qu'il ne connaissait pas : c'était celle de M. Bows. Le musicien disait que M. Arthur Pendennis avait eu une assez bonne nuit, et que, comme le docteur Goodenough avait dit que le major désirait être tenu au

courant de l'état de son neveu, il avait cru, lui, Robert Bows, devoir lui mander cette nouvelle par le chemin de fer.

Le jour suivant, il allait partir pour la chasse, vers midi, avec quelques-uns des gentlemen qui étaient en visite chez le marquis de Steyne, et la société, en attendant les voitures, se trouvait réunie sur la terrasse devant la maison, quand une citadine arriva de la station prochaine, et un vieux gentleman assez râpé s'en élança, qui demanda le major Pendennis. C'était M. Bows. Il entraîna le major à l'écart pour lui parler ; la plupart des gentlemen qui étaient là virent, à l'air alarmé du major, qu'il était arrivé quelque chose de grave.

Wagg dit : « C'est un huissier qui vient gripper le major ; » mais personne ne rit de cette plaisanterie.

« Holà ! qu'est-ce qu'il y a, Pendennis ? s'écria lord Steyne de sa voix stridente. Quelque malheur ?

— C'est… c'est… mon garçon qui est mort, » dit le major en sanglotant.

Le vieillard était tout accablé.

« Non, pas mort, milord ; mais très-mal quand j'ai quitté Londres, » dit M. Bows à voix basse.

Au moment où ces trois personnages parlaient, arriva un briska. Le pair regarda sa montre.

« Vous avez vingt minutes pour rejoindre le train-poste. Montez, Pendennis, et allez comme tous les diables ; entendez-vous, cocher ? »

Le briska s'éloigna rapidement avec Pendennis et ses compagnons. Et nous espérons que l'expression dont se servit le marquis de Steyne lui sera pardonnée.

De la gare, le major se rendit en toute hâte au Temple, où il trouva une voiture de voyage arrivée avant lui et bloquant l'étroite ruelle. Deux dames en étaient sorties et demandaient leur chemin aux portiers. Le major regarda par hasard le panneau de la voiture, et y vit la tête d'aigle à demi effacée regardant le soleil, et, au-dessous, la devise Nec tenui penna. C'était la vieille voiture de son frère, fabriquée depuis longues, longues années. Hélène et Laure demandaient leur chemin pour arriver à l'appartement du pauvre Pen.

Il courut à elles, prit vivement le bras de sa sœur et lui baisa la main. Ils entrèrent tous trois dans Lamb-Court, et montèrent ensemble le sombre escalier.

Ils frappèrent très-doucement à la porte sur laquelle était écrit le nom d'Arthur, et elle fut ouverte par Fanny Bolton.

Tome 3 · 03

En voyant les deux dames et l'expression inquiète de la figure de la plus vieille, qui la regardait avec un air d'alarme et de terreur inscrutable, la pauvre fille reconnut aussitôt qu'elle avait devant elle la mère de Pen. Il y avait de la ressemblance entre les yeux hagards de la veuve et ceux d'Arthur qui se démenait sur son lit dans l'ardeur de la fièvre.

Fanny fixa un regard attentif, d'abord sur mistress Pendennis, et ensuite sur Laure ; le visage de celle-ci n'avait pas plus d'expression que s'il eût été de pierre. Tristesse et dureté de cœur, voilà ce qu'il y avait sur les figures des deux femmes ; ni l'une ni l'autre ne manifesta la moindre lueur de compassion ou de sympathie pour Fanny. Désespérée, elle porta ses regards sur le major qui se trouvait derrière elles. Le vieux Pendennis abaissa ses paupières et regarda furtivement en dessous la pauvre petite garde-malade d'Arthur.

« Je… je vous ai écrit hier, m'ame, s'il vous plaît, » dit Fanny en tremblant de tous ses membres.

Elle était aussi pâle que Laure, dont la figure triste et menaçante regardait par-dessus l'épaule de mistress Pendennis.

« Vraiment, madame ? répliqua mistress Pendennis. Je suppose que je puis à présent vous délivrer de la peine de soigner mon fils. Je suis sa mère, vous comprenez.

— Oui, m'ame. Je… Voici le chemin de sa… Oh ! attendez une minute, s'écria Fanny. Il faut que je vous prépare pour s… »

La veuve, dont le visage avait exprimé une implacable cruauté, recula d'un pas, haletante, et avec un petit cri qu'elle étouffa aussitôt.

« Il est dans cet état depuis hier, » dit Fanny dont les dents claquaient.

Un éclat de rire horrible sortit de la chambre de Pen, dont la porte était ouverte ; après plusieurs grands cris, le pauvre diable se mit à chanter une chanson bachique de collège ; puis il poussa

des hourras comme s'il eût été au milieu d'une orgie, et frappa du poing contre la boiserie. Il avait le délire.

« Il ne me reconnaît pas, m'ame, dit Fanny.

— Vraiment. Peut-être reconnaîtra-t-il sa mère ; laissez-moi passer, s'il vous plaît, afin que je le rejoigne. »

Et la veuve passa brusquement à côté de la petite Fanny, et traversa le sombre corridor qui menait au salon de Pen.

Laure passa aussi devant Fanny sans dire un mot, et le major Pendennis suivit ces dames.

Fanny s'assit sur un banc dans le corridor ; elle pleura et pria du mieux qu'elle put. Elle fût volontiers morte pour lui, et ses parents la haïssaient. Ces belles dames n'avaient pas eu pour elle un mot de remercîment ni de bonté. Elle resta assise dans le corridor, Dieu sait combien de temps. Personne ne sortit pour lui parler. Elle resta assise là jusqu'à ce que le docteur Goodenough vint pour sa seconde visite de la journée, et il trouva la pauvre petite à la porte.

« Quoi ! vous êtes là, petite garde ? Comment va votre malade ? demanda le bon docteur. A-t-il eu un peu de repos ?

— Allez le leur demander. Ils sont dedans, répondit Fanny.

— Qui cela ? sa mère ? »

Fanny hocha la tête affirmativement sans parler.

« Il faut vous mettre au lit vous-même, ma pauvre petite fille, dit le docteur. Vous tomberez malade, vous aussi, si vous ne vous couchez pas.

— Oh ! ne pourrai-je venir le voir ? ne pourrai-je venir le voir ? Je… je l'aime tant ! » dit la petite fille.

Àces mots, elle se jeta à genoux et saisit la main du docteur dans un tel paroxysme de douleur, que ce spectacle attendrit le cœur du bon médecin et qu'il y eut comme un brouillard sur ses lunettes.

« Bah ! bah ! ça n'a pas le sens commun ! A-t-il pris sa potion, garde-malade ? A-t-il eu un peu de repos ? Sans doute il faut que vous veniez le voir, comme moi aussi.

— On me permettra de m'asseoir ici, n'est-ce pas, monsieur ? Je ne ferai pas de bruit. Je ne demande qu'à rester ici, » dit Fanny.

Là-dessus, le docteur l'appela sotte petite fille, la fit asseoir sur le banc où l'apprenti de l'imprimerie avait passé tant d'heures à attendre sa copie, lui donna une petite tape sur sa joue pâle, puis se dirigea rapidement vers la chambre du malade,

Mistress Pendennis était retranchée, pâle et grave, dans un grand fauteuil, au chevet de Pen. Sa montre était sur la table de nuit, à côté des médecines de Pen. Son chapeau et son manteau étaient dans l'embrasure de la fenêtre. Elle avait sur les genoux sa Bible, sans laquelle elle ne voyageait jamais. Son premier mouvement, après avoir vu son fils, avait été de prendre le châle et le chapeau de Fanny qui étaient sur la commode de la chambre à coucher, et de les porter dans l'autre pièce sur la table de travail. Elle avait fermé la porte sur le major Pendennis et sur Laure, et pris entière possession de son fils.

Elle avait craint beaucoup de n'être pas reconnue d'Arthur ; mais cette douleur lui fut épargnée, en partie du moins. Pen reconnut très-bien sa mère ; il lui sourit et lui fit un hochement de tête familier. Quand elle entra, il s'imagina aussitôt qu'ils étaient à Fairoaks, et se mit à rire et à bavarder avec force divagations. Laure l'entendit de la pièce où elle se trouvait. Son rire lui perça le cœur de traits empoisonnés. C'était donc vrai. Il avait été coupable... et avec cette créature !... une intrigue avec une servante ! Et elle l'avait aimé !... et il mourait, selon toute apparence, délirant et sans repentir !

De temps à autre le major murmurait une parole de consolation, que Laure entendait à peine.

Ce fut une lugubre séance pour tout le monde, et, quand Goodenough entra dans la chambre, son apparition fut accueillie comme celle d'un ange.

Ce n'est pas seulement pour le malade, c'est aussi pour les amis du malade que vient le docteur. Sa présence leur est souvent aussi utile qu'au patient lui-même, et ils soupirent après lui avec plus d'ardeur. Que de fois nous l'avons tous attendu ! quelle émotion nous cause le bruit des roues de sa voiture sur le pavé, et enfin son arrivée à notre porte ! comme nous recueillons toutes ses paroles ! et quelle consolation nous donne un sourire de ses lèvres, s'il peut nous accorder ce rayon de soleil pour éclairer nos ténèbres ! Qui n'a pas vu la mère scruter sa physionomie pour savoir s'il reste quelque espoir de sauver le petit enfant malade qui ne peut parler et qui est couché là, son petit corps luttant contre la fièvre ? Ah ! comme elle plonge dans ses yeux ! quelles actions de grâces, si elle y trouve un clair regard ! quelle peine et quelle

affliction, s'il baisse les paupières et qu'il n'ose pas dire : « Espérez ! »

Ou bien c'est le père de famille qui est frappé. L'épouse terrifiée regarde devant elle, tandis que le médecin tâte le pouls au malade ; elle étouffe sa douleur parce qu'il a recommandé aux enfants de suspendre leurs jeux et leur bavardage. Devant le patient miné par la fièvre, l'épouse dans l'attente et les enfants qui ne se doutent de rien, le docteur est comme le Destin, le dispensateur de la vie et de la mort. Il faut qu'il sauve le malade cette fois encore : la femme prie tant pour sa guérison ! Il est facile de s'imaginer combien cette responsabilité doit être terrible pour un homme consciencieux ; combien doit être cruelle l'idée qu'on a prescrit un remède nuisible, ou celle qu'il eût été possible d'en donner un plus efficace. Si le cas est mortel, quel tourment que la sympathie pour les amis survivants ! Si le malade guérit, quelle immense joie que celle de la victoire !

Après une présentation très-précipitée à Hélène et à Laure, de l'arrivée desquelles il avait été instruit par la petite garde-malade, le docteur se mit à examiner le patient, dont la fièvre violente ne pouvait être le sujet d'aucune méprise, et à qui il crut devoir prescrire les plus puissants antiphlogistiques qu'il connût. Il consola de son mieux l'infortunée mère, l'assura qu'il n'y avait encore aucune raison de désespérer, qu'on devait attendre beaucoup de la jeunesse d'Arthur, de la force de sa constitution, etc. ; puis, s'étant efforcé de calmer ainsi les angoisses de mistress Pendennis, il entraîna le major dans la chambre vide (la chambre à coucher de Warrington) pour s'y consulter un moment avec lui.

Le cas était fort critique. La fièvre, si elle n'était pas coupée, pouvait et devait emporter le jeune homme : il fallait qu'il fût sai-

gné sur-le-champ ; il fallait que la mère fût instruite de l'urgence. Pourquoi avait-elle amené cette autre jeune dame ? Une chambre de malade n'était pas sa place.

« Et il y a une autre femme encore, morbleu ! dit le major ; la… la petite personne qui a ouvert la porte. Ma belle-sœur a jeté là, sur la table, le châle et le chapeau du pauvre petit diable. Savez-vous quelque chose, docteur, de… de cette petite personne ? Je n'ai fait que l'entrevoir en arrivant, et elle m'a semblé, vrai dieu ! extraordinairement gentille. »

Le docteur sourit d'un air malin. Dans les moments les plus graves, quand il s'agit de vie et de mort, il se présente parfois de ces étranges contrastes, de ces occasions de gaieté ; et il vous vient de ces sourires, comme pour narguer la tristesse et la rendre plus triste encore !

« J'ai l'affaire, » dit-il en rentrant dans le salon ; il écrivit à la hâte sur la table deux billets, dont il cacheta l'un. Puis prenant le châle et le chapeau de la pauvre Fanny avec les billets, il alla rejoindre la pauvre petite messagère dans le corridor, et lui dit : « Vite, petite garde ; il faut porter cela à l'apothicaire et le prier de venir sur-le-champ. Vous irez ensuite chez moi et demanderez mon domestique Harbottle, à qui vous direz de faire préparer cette prescription ; vous attendrez jusqu'à ce que je… jusqu'à ce qu'elle soit prête. Cela pourra durer un peu de temps. »

Ainsi la pauvre Fanny s'en alla tristement avec ses deux billets. Elle trouva l'apothicaire qui demeurait dans le Strand, près de là, et qui arriva tout de suite, sa lancette en poche, pour saigner le malade. Puis Fanny se dirigea vers la maison du docteur, située dans Hanover-Square.

Le docteur rentra chez lui avant que la prescription fût prête ; car Harbottle, son domestique, resta très-longtemps à la composer.

Durant le reste de la maladie d'Arthur, la pauvre Fanny ne reparut plus chez lui en qualité de garde-malade. Mais on put voir, ce jour-là et le jour suivant, une jeune fille qui se tenait aux aguets dans l'escalier de Pen ; une triste, bien triste petite figure regardait et interrogeait l'apothicaire, et le garçon de l'apothicaire, et la femme de ménage, et le bon médecin lui-même, quand ils sortaient de la chambre du malade.

Et le troisième jour, le coupé du docteur s'arrêta à Shepherd's-Inn, et cet homme bon, honnête et bienfaisant, entra dans la loge du portier, et y soigna une petite malade qu'il avait là ; et le meilleur remède qu'il eut à lui donner, ce fut quand il put dire à Fanny Bolton que la crise était passée et qu'enfin il y avait tout lieu d'espérer la guérison d'Arthur Pendennis.

Jack Costigan, esquire, ci-devant au service de Sa Majesté, vit la voiture du docteur, et critiqua ses chevaux et l'équipement.

« Livrée verte, parbleu ! dit le général, et une aussi belle paire de robustes chevaux bais qu'un vrai gintleman pourrait en désirer… tout cela pour un doctheur. C'est incvoyable comme ces doctheurs sont aujourd'hui pleins d'orgueil et d'arrogance. Ce n'est pas à dire que celui-ci ne soit pas un brave homme, un personnage scientifique et un excellent garçon, morbleu ! il a très-bien mené la fièvre de la pauvre petite fille, Bows, mon ami. »

M. Costigan était si satisfait de la conduite et du talent du docteur, que, toutes les fois qu'il rencontrait l'équipage de M. Goodenough, il se faisait un devoir de le saluer, ainsi que le médecin,

qui était assis, d'une manière aussi polie et aussi magnifique que si le docteur Goodenough eût été le lord-liftenant lui-même, et lui Costigan un des élégants de Phainix-Park.

La gratitude de la veuve pour le médecin fut sans bornes, ou du moins presque sans bornes. Le digne gentleman se mit à rire à l'idée de recevoir des honoraires d'un homme de lettres ou de la veuve d'un confrère dans l'art d'Esculape. Et elle résolut, quand elle serait de retour à Fairoaks, d'envoyer à Goodenough le vase de vermeil, la perle de la maison et la gloire de feu John Pendennis. Ce vase, précieusement conservé dans son étui doublé de drap vert, lui avait été offert à Bath par lady Élisabeth Firebrace, lors de la guérison de son fils, feu sir Anthony Firebrace, qui avait eu la fièvre scarlatine. Hippocrate, Hygiée, le roi Bladud et des serpents entrelacés surmontent cette coupe, qui existe encore, et qui fut exécutée avec les plus grands soins par MM. Abednego, de Milsom-Street. L'inscription est l'œuvre de M. Birch, précepteur du jeune baronnet.

Ce précieux chef-d'œuvre d'orfèvrerie, la veuve résolut de le consacrer à Goodenough, le sauveur de son Arthur ; et telle était sa reconnaissance qu'il n'est pas de faveur qu'elle ne lui eût accordée, si ce n'est une seule, celle qu'il désirait le plus ; et c'était qu'elle fût un peu plus blenveillante et charitable pour la pauvre Fanny, de la simple et triste histoire de qui il avait appris quelque chose dans ses entrevues avec elle. Elle lui inspirait beaucoup d'intérêt, et il n'était pas disposé à faire beaucoup d'honneur à Pen de sa conduite en ces circonstances ; ou peut-être ne savait-il pas quelle avait été sa conduite. Toutefois, il était assez au fait de tout pour savoir que la pauvre aimante petite fille était sans souillure, qu'elle était venue chez Pen parce qu'elle croyait qu'il

allait mourir, et qu'Arthur s'était à peine aperçu de sa présence ; enfin qu'elle éprouvait le plus profond et le plus pitoyable chagrin à l'idée de le perdre, vivant ou mort.

Mais, dans les deux ou trois occasions où Goodenough parla de Fanny, la figure de la veuve, toujours calme et douce, prit une expression si cruelle et si inexorable, que le docteur vit qu'il était inutile de lui demander justice ou pitié ; il coupa court à ses sollicitations et oessa de faire allusion à sa petite protégée. « Il est un mal que ni pavot, ni mandragore, ni tous les sirops soporifiques de l'Orient ne peuvent guérir chez les hommes de notre époque, » dit un poète populaire du temps d'Élisabeth ; et ce mal, quand il se manifeste chez les femmes, aucune découverte médicale des temps modernes, ni l'homœopathie, ni l'hydropathie, ni le mesmérisme, ni le docteur Simpson, ni le docteur Locook ne peuvent le guérir. Ce mal, c'est… non, ne l'appelons pas jalousie, mais plutôt rivalité et émulation chez les dames.

Certains de ces individus malfaisants et prosaïques qui font des commentaires et des calculs à chaque nouvel incident d'une histoire, et qui veulent savoir, par exemple, comment les deux rivaux, quand ils sont seuls aux prises et tenant le poignard sur la gorge l'un de l'autre, seront tirés d'une aussi meurtrière complication de circonstances ; certains de ces individus, disons-nous, demanderont peut-être comment Arthur, gentleman malade ; Hélène, sa mère ; Laure, fille adoptive de celle-ci ; Marthe, leur soubrette campagnarde ; mistress Wheezer, garde-malade de l'hôpital Saint-Barthélemy ; mistress Flaganan, femme de ménage irlandaise ; le major Pendennis, officier en retraite ; Morgan, son valet ; Pidgeon, garçon de M. Arthur Pendennis, et d'autres encore, ont pu se loger dans un petit appartement du

Temple, composé de trois chambres, deux armoires, un corridor et un charbonnier.

La réponse est facile. Presque tous les locataires du temple étaient à la campagne, et, dans la maison de Lamb-Court où demeurait Pen, il n'y avait presque que les personnes occupées autour du lit du malade. Comme nous ne nous sommes pas étendu longuement sur sa fièvre, nous n'insisterons pas beaucoup non plus sur le sujet plus gai de sa guérison.

Tout le monde, avons-nous dit, était à la campagne, et naturellement on ne peut supposer qu'un fashionable aussi jeune que M. Sibwright, qui occupait l'appartement du deuxième étage, au-dessous de Pen, fût resté à Londres. Mistress Flanagan, la femme de ménage de M. Pendennis, connaissait mistress Rouncy, qui servait M. Sibwright ; et la chambre à coucher de ce gentleman fut préparée pour miss Bell, ou mistress Pendennis, quand celle-ci serait d'humeur à quitter le chevet de son fils afin d'essayer de goûter un peu de repos.

Si ce jeune daim, cette fleur de Baker-Street, qui avait nom Percy Sibwright, avait pu savoir par qui sa chambre à coucher était occupée, combien il eût été fier de cet appartement ! quels poèmes il eût écrits sur Laure ! Quelques-unes de ses œuvres ont été publiées dans les almanachs, et il y a des vers écrits de sa main dans les albums de la noblesse. C'était un élève de Camford qui avait, dit-on, failli remporter le prix de poésie anglaise. Mais Sibwright était absent, et son lit avait été livré à miss Bell. C'était le plus joli petit lit de fonte qu'il y eût au monde, avec des rideaux de perse doublés de rose ; il avait une caisse de réséda à la fenêtre de sa chambre à coucher, et c'était une satisfaction de voir ses bottes vernies formant deux rangées coquettes au-dessus de sa

garde-robe. Il avait un musée de flacons d'essences, de pots de pommade et de graisse d'ours, très-curieux aussi à examiner ; et une galerie choisie de portraits de femmes presque toutes tristes, et généralement déguisées ou déshabillées, brillait autour des murs de cette élégante et fraîche retraite. Médora, les cheveux épars, se consolait avec son banjo de l'absence de Conrad. La princesse Fleur-de-Marie (de Rudolstein et des Mystères de Paris) regardait tristement à travers les barreaux de sa cage, qui était un couvent, dans lequel, pauvre oiseau captif, elle dépérissait. Dorothée, de don Quichotte, se lavait éternellement les pieds. Bref, c'était une élégante galerie digne d'un galant amateur du beau sexe.

Dans le salon de Sibwright, à côté d'un embryon de bibliothèque de jurisprudence dont les volumes neufs étaient reliés en veau, il y avait une assez considérable collection de classiques qu'il ne pouvait pas lire, et de poèmes et romans anglais et français qu'il lisait beaucoup trop. Ses lettres d'invitation de la saison dernière décoraient encore son miroir ; il n'y avait rien qui indiquât l'homme de loi, si ce n'est la botte à perruques, à côté de la Vénus, sur le rayon du milieu de la bibliothèque, et dont le couvercle portait imprimé en lettres d'or le nom de Percy Sibwright, esquire.

M. Bangham occupait l'appartement en commun avec Sibwright. M. Bangham était un homme de plaisir, marié à une riche veuve. M. Bangham n'avait pas de clientèle, et ne venait pas trois fois par trimestre voir sa chambre : il allait en tournée pour ces raisons mystérieuses qui font que certaines gens vont en tournée. Sa chambre était fort utile à Sibwright, quand ce jeune gentleman donnait ses petits dîners.

Il faut avouer que ces deux gentlemen n'ont rien à faire dans notre histoire, et que probablement nous ne les verrons jamais ; mais, leur porte nous étant ouverte, nous n'avons pu nous empêcher, en montant chez Pen, de jeter un coup d'œil chez eux. Ainsi, en nous rendant à nos affaires dans le Strand, nous ne pouvons nous empêcher de regarder dans la boutique ouverte sur notre passage, d'examiner le dîner de notre voisin au club, et, même à l'église, de lorgner les jolis minois à demi cachés par leurs chapeaux dans le banc à côté du nôtre.

Bien des années après les événements qui nous occupent à présent, Laure avoua en rougissant, et avec un rire plein de malice, qu'elle avait lu un roman français jadis fort en vogue ; et, quand son mari lui demanda avec étonnement où diable elle avait trouvé ce livre, elle dit que c'était au Temple, lorsqu'elle logeait dans l'appartement de M. Percy Sibwright.

« Et je n'ai jamais confessé, ajouta-t-elle, ce que je vais vous dire à présent : c'est que j'ouvris la boîte de laque, en tirai l'étrange perruque qui s'y trouvait, la mis sur ma tête et me regardai ainsi dans la glace. »

Supposons que Percy Sibwright fût entré dans ce moment. Qu'eût-il dit… ce transporté coquin ? Qu'eussent été pour lui tous les portraits des beautés déguisées qui ornaient sa chambre, en comparaison de cette beauté vivante ? Ah ! nous parlons du temps jadis, alors que Sibwright était garçon et avant qu'il fût nommé juge d'un tribunal de comté, alors que le monde, la plupart du monde, était jeune. Il y a du monde qui est jeune aussi à présent ; mais nous ne le sommes plus, nous autres.

Vous ne pouvez supposer que Pen fût en bien grand danger, quand miss Laure fit cette farce de la perruque ; autrement, quoiqu'elle en fût venue à ne plus trop se soucier de lui, le sentiment des convenances l'eût empêchée de jouer aucun tour ou d'essayer aucun déguisement.

Mais toutes sortes d'événements avaient eu lieu depuis quelques jours, qui avaient contribué à accroître sa gaieté et qui l'expliquaient. Il y avait toute une petite colonie des vieux amis et connaissances du lecteur qui s'étaient établis dans Lamb-Court, Temple, et autour du lit de notre malade. D'abord Marthe, la servante de mistress Pendennis, était arrivée de Fairoaks, sur l'invitation du major, qui pensait sagement que sa présence serait utile et agréable à sa maîtresse et à son jeune maître : car le voisinage constant de mistress Flanagan (qui, durant la maladie de Pen, eut besoin de plus de consolations spiritueuses qu'à l'ordinaire) ne pouvait être du goût ni de l'un ni de l'autre. Marthe arriva donc en temps opportun pour servir mistress Pendennis, qui ne se coucha pas avant la venue de cette fidèle créature. Alors seulement, son cœur maternel plein de gratitude, elle alla s'étendre sur le lit de paille de Warrington et au milieu de ses livres de mathématiques.

Il est vrai qu'un grand et heureux changement s'était, déjà avant ce jour, opéré dans l'état de Pen. La fièvre, vaincue par la lancette, les vésicatoires et les potions du docteur Goodenough, avait quitté le jeune homme ou ne revenait que faiblement à intervalles ; son intelligence égarée s'était rassise dans son cerveau affaibli ; il avait embrassé et béni sa mère de ce qu'elle était venue le rejoindre ; il avait appelé son oncle et Laure (qui furent tous deux différemment affectés, selon leurs caractères, par son

air pâle et hâve, par ses mains de squelette, ses yeux enfoncés dans leurs orbites, sa voix sourde et sa figure décharnée et barbue) pour leur serrer les mains et les remercier affectueusement. Après cette entrevue, lorsque sa tendre mère les eut mis tous deux à la porte, il s'était endormi d'un paisible sommeil qui avait duré seize heures environ ; et, à son réveil, il s'était écrié qu'il avait grand'faim. S'il est pénible d'être malade et d'avoir la nourriture en horreur, qu'il est agréable en revanche d'être convalescent et d'avoir faim, bien faim ! Hélas ! les joies de la convalescence diminuent, comme toutes les autres joies, à mesure qu'on avance en âge… et puis… et puis vient cette maladie, après laquelle il n'y a plus du tout de convalescence.

Le jour de cet heureux événement, un autre personnage arriva dans Lamb-Court. De lourdes et épaisses bouffées de tabac le précédèrent dans le salon commun à Pen et à Warrington ; derrière ces bouffées apparut un homme ayant un cigare à la bouche et un sac de nuit sous le bras. C'était Warrington lui-même, revenu en toute hâte de Norfolk, à la réception de la lettre que M. Bows avait eu l'attention de lui écrire pour l'informer de la maladie de son ami. Il ne se trouvait pas à la maison quand cette lettre arriva chez son frère ; les comtés de l'Est n'avaient pas alors de chemins de fer (car nous prévenons le lecteur que nous ne faisons d'anachronismes que lorsque nous le voulons, et lorsque, par l'audacieuse violation des lois de la nature, nous pouvons démontrer quelque grande vérité morale), de sorte que Warrington ne fit son apparition qu'au jour heureux où l'on peut dire que commença la convalescence de Pen.

Après tout, sa surprise ne fut pas très-grande lorsqu'il trouva l'appartement de son ami malade occupé, et sa vieille accointance

le major gravement assis dans une bergère (Warrington s'était introduit au moyen de son passe-partout), écoutant ou feignant d'écouter une jeune dame qui lui lisait d'une voix basse et douce une pièce de Shakspeare. La dame s'arrêta et tressaillit, et ôta son livre à l'aspect du grand voyageur avec son cigare et son sac de nuit. Le voyageur rougit, jeta son cigare dans le corridor, ôta son chapeau et le déposa quelque part ; puis, s'approchant du major, il saisit la main du vieux gentleman et lui fit une foule de questions au sujet d'Arthur.

Le major répondit d'une voix tremblante, quoique joyeuse. C'était chose curieuse comme l'émotion le vieillissait ! Et serrant à son tour la main de Warrington de sa vieille et tremblante main, il lui apprit l'heureuse crise d'Arthur et l'arrivée de sa mère avec sa jeune pupille, miss…

« Vous n'avez pas besoin de me dire son nom, répliqua M. Warrington avec vivacité, car il était heureux et exalté à la pensée de la guérison de son ami ; vous n'avez pas besoin de me dire votre nom. J'ai su tout de suite que c'était Laure. »

Il tendit la main à Laure et s'empara de celle de cette demoiselle. Une bienveillance et une tendresse immense rayonnaient de dessous les sourcils touffus de Warrington, et sa voix trembla lorsqu'il parla en la regardant. « Voilà donc Laure ! » semblaient dire ses regards. « Et voilà Warrington ! répliquait le cœur de la généreuse fille. Le héros d'Arthur, le brave et le bon ; il est venu de plusieurs centaines de milles pour porter secours à son ami, en apprenant qu'il était malade ! »

« Merci, monsieur Warrington. » Ce fut toutefois tout ce que Laure put dire, et, en lui rendant l'étreinte de sa main, elle rougit

tellement qu'elle fut bien aise d'avoir la lampe derrière elle ; ainsi sa figure rougissante était dans l'ombre.

Tandis qu'ils se tenaient dans cette attitude, la porte de la chambre à coucher de Pen s'ouvrit furtivement, comme sa mère l'ouvrait toujours, et Warrington vit une autre dame qui d'abord le regarda, puis, se retournant vers le lit, fit : « Chut ! » en levant la main.

C'était à Pen qu'Hélène s'adressait.

Mais Arthur s'écria d'une voix faible, tremblante, joyeuse : « Entrez étourdissant… entrez, Warrington. J'ai reconnu que c'était vous à… à la fumée, mon vieux. »

Et étendant sa main amaigrie, les yeux pleins de larmes de faiblesse et de joie, Arthur serra la main de son ami.

« Madame, je… je vous demande bien pardon d'avoir fumé, » dit Warrington.

C'était presque la première fois qu'il rougissait de cette mauvaise habitude.

Hélène lui dit seulement : « Dieu vous bénisse, monsieur Warrington ! » Elle était si heureuse, qu'elle eût volontiers embrassé Georges.

Après que les amis, heureux aussi, eurent eu une courte, très-courte entrevue, la joyeuse et inexorable mère tendit la main à Warrington, et l'envoya rejoindre Laure et le major, qui n'avaient pas repris la lecture de Cymbeline, interrompue à l'arrivée du légitime propriétaire de l'appartement de Pen.

Tome 3 · 04

Il est actuellement de notre devoir de rapporter un fait relatif à Pendennis, un fait que doivent connaître les lecteurs de ces véridiques mémoires, bien qu'il soit honteux et déshonorant pour le parrain d'un roman.

Arthur s'était couché avec la fièvre et, jusqu'à un certain point, malade d'amour. Mais après qu'il eut traversé sa maladie physique, après qu'il eut été saigné, après qu'il eut subi des vésicatoires, après qu'on lui eut rasé la tête, et qu'il eut été traité et médicamenté suivant l'ordonnance du docteur ; oui, il est certain que, lorsqu'il recouvra la santé physique, sa maladie morale l'avait quitté aussi. Bref, il n'était pas plus amoureux de Fanny Bolton que vous ou moi ; et nous avons beaucoup trop de sagesse et de moralité pour permettre à nos cœurs d'aller courir la prétantaine autour des filles de portiers.

Il se mit à se moquer de lui-même, lorsque, appuyé sur son oreiller, il songea à cette seconde cure opérée en lui. Il ne se souciait plus alors le moins du monde de Fanny ; il s'étonnait d'avoir jamais pu se soucier d'elle ; et, selon sa coutume, il fit l'autopsie de cette passion morte, il anatomisa son amour défunt pour sa pauvre petite garde-malade. Qu'est-ce qui avait pu le rendre si empressé et si ardent pour elle, quelques semaines auparavant ? Ce n'était pas son esprit, ni son éducation, ni sa beauté ; il y avait des femmes par centaines qui étaient plus belles que Fanny Bolton. C'était donc de son propre cœur à lui, Pendennis, que cet amour était né ; il ne résidait pas en elle. Elle était la même qu'il y a quinze jours ; mais les yeux qui la voyaient étaient changés, et hélas ! hélas ! ils n'étaient plus particulièrement avides de la re-

voir. Arthur se sentait très-bien disposé pour la petite créature ; mais cette violente affection pour elle qu'il ressentait quelques semaines auparavant, elle avait fui sous l'influence de la lancette et des pilules qui avaient chassé la fièvre de son corps.

Et ce fut pour Pendennis une abondante source de gratitude et de consolation (quoiqu'il y eût quelque chose d'égoïste dans ce sentiment, comme dans presque tous ceux de notre jeune homme) d'avoir eu la force de résister à la tentation, à l'époque où elle avait été le plus violente, et de n'avoir aucun reproche particulier à se faire en se rappelant sa conduite vis-à-vis de la jeune fille. Maintenant qu'il avait échappé au piège que Fanny Bolton lui tendait involontairement, il regardait ce piège comme on regarde un précipice où l'on a failli tomber ; mais je ne suis pas sûr qu'il n'eût pas honte de cette satisfaction même qu'il éprouvait. Il peut être agréable, mais il est humiliant de s'avouer qu'on n'aime plus.

Cependant les doux sourires et la tendre vigilance de sa mère à son chevet remplissaient le jeune homme de paix et de sécurité. Voir le retour de la santé, c'était tout ce que demandait l'infatigable Hélène ; exécuter tous les caprices et tous les ordres de son malade, c'était sa plus grande joie et sa récompense. Il se sentait environné de son amour, et en était presque aussi reconnaissant qu'aux jours de sa faible et débile enfonce.

Pen avait peut-être bien quelque vague idée d'avoir eu Fanny pour garde, au commencement de sa maladie ; mais cette idée était tellement confuse qu'il ne pouvait croire à sa réalité, ni la distinguer d'avec les illusions qu'il se rappelait avoir eues durant le délire de la fièvre. Et, comme il n'avait pas jugé convenable d'entretenir sa mère de Fanny Bolton avant sa maladie, il ne pou-

vait pas non plus lui parler maintenant de ses sentiments pour cette fille, ni faire d'Hélène sa confidente. C'était, de part et d'autre, l'effet d'une précaution malheureuse et d'un manque de confiance ; un mot ou deux dits en temps utile eussent évité à la bonne dame, et à ceux qui lui tenaient de près, beaucoup d'anxiété et de douleur.

J'ai le regret de dire qu'en voyant miss Bolton installés chez Pen comme garde-malade, mistress Pendennis avait très mal interprété l'intimité qui semblait exister entre ces deux infortunées jeunes personnes ; elle avait décidé en elle-même que les accusations portées contre Arthur étaient vraies. Pourquoi ne pas avoir été aux informations ? Il est certaines histoires au désavantage d'un homme que les femmes qui l'aiment le plus sont toujours les plus pressées de croire. La femme n'est-elle pas souvent la première à être jalouse de son mari ? Le pauvre Pen eut une bonne provision de cette espèce d'amour soupçonneux de la part de la garde-malade qui veillait sur lui ; la bonne et pure créature s'imaginait que son fils avait passé par une maladie beaucoup plus terrible et plus avilissante que sa simple fièvre physique, et qu'il était souillé par le crime autant qu'affaibli par la maladie. Il lui fallut supporter en silence cette conviction, et essayer de mettre un masque de confiance et de joie sur le doute et le désespoir qui la rongeaient intérieurement.

Lorsque le capitaine Shandon, toujours à Boulogne, lut le numéro suivant de la Gazette de Pall-Mall, il dit à mistress Shandon qu'on ne découvrait plus le style de Jack Finucane dans les articles de fond, et que M. Warrington avait dû se remettre à l'œuvre.

« Je reconnaitrais entre cent le claquement de son fouet et la trace que laisse après elle la lanière du personnage. Jack Bludyer se met au travail comme un boucher, et vous mutile votre sujet. M. Warrington achève son homme, et vous le sangle proprement et régulièrement tout le long de l'échine en faisant jaillir le sang à chaque coup. »

Àcette terrible métaphore, mistress Shandon répliqua :

« Hélas ! Charles, comment pouvez-vous parler ainsi ? J'ai toujours regardé M. Warrington comme un noble cœur et un brave gentleman ; et je sais bien qu'il a été fort bon pour les enfants.

— Oui, il est bon pour les enfants, dit Shandon ; mais il est cruel pour les hommes. Il est certain, ma chère, que vous ne comprenez pas un mot de ce que je dis ; et mieux vaut qu'il en soit ainsi car il ne résulte que peu de bien de tout ce qu'on écrit pour les journaux, et nous sommes beaucoup mieux ici à Boulogne, où nous vivons tranquilles et à l'aise, et où l'eau-de-vie ne coûte que deux francs la bouteille. Versez-nous donc un autre verre de grog, Marie chère ; nous reprendrons bientôt le harnais. Cras ingens iterabimus æquor ; le diable l'emporte ! »

En un mot, Warrington se mit à travailler de toutes ses forces pour remplacer son ami malade, et il fit terriblement la besogne de Pen dans la Gazette de Pall-Mall. Il écrivit des articles de variétés et de critique littéraire ; il suivit les théâtres et les concerts, et en parla avec la sauvage énergie qui lui était habituelle. Il avait la main trop rude pour ces petits sujets, et ce fut pour lui un plaisir de dire à la mère d'Arthur, à son oncle et à Laure, que dans tout le bataillon des écrivains il n'y avait pas de main plus gra-

cieuse, plus légère, plus agréable et plus élégante que celle d'Arthur.

« Les gens de ce pays, madame, ne savent pas ce que c'est que le style ; autrement ils comprendraient les mérites de notre jeune homme, dit-il à mistress Pendennis. Je l'appelle nôtre, madame, parce que je l'ai formé, et je suis aussi fier de lui que vous-même. À part un peu d'entêtement, un peu d'égoïsme, et quelques airs qui sentent un peu trop le dandy, je ne connais pas d'homme plus honnête, plus loyal, ni plus doux. Sa plume est méchante quelquefois ; mais il est aussi bienveillant qu'une demoiselle, que miss Laure elle-même, et je crois qu'il ne ferait de mal à âme qui vive. »

Quoique Hélène poussât un profond, profond soupir, et que Laure, elle aussi, fût blessée au cœur, ces deux dames n'en furent pas moins reconnaissantes à Warrington de la bonne opinion qu'il avait d'Arthur ; elles l'aimèrent pour son attachement à Pen. Le major Pendennis chanta très-haut les louanges de Warrington, et avec plus d'enthousiasme qu'il n'avait coutume d'en éprouver.

« C'est un gentilhomme, ma chère créature, dit-il à Hélène, un gentilhomme de la tête aux pieds, ma bonne dame ; les Warrington du Suffolk sont baronnets depuis Charles I. Pourrait-il être autre chose qu'un gentilhomme, venant de cette famille ? Son père, sir Miles Warrington enleva une… je vous demande pardon, miss Bell. Sir Miles était fort connu à Londres, et ami du prince de Galles. Ce gentleman est un homme de talent, du plus grand talent, et qui serait sûr de faire son chemin, s'il avait quelque motif capable de lui faire déployer son énergie. »

Laure rougit tandis que le major chantait les louanges du héros d'Arthur. En contemplant le mâle visage de Warrington et ses yeux sombres et mélancoliques, Laure faisait des conjectures sur son compte, et elle avait décidé qu'il avait dû être victime d'un amour malheureux ; et c'est en se surprenant à méditer ainsi, que miss Bell rougit.

Warrington loua une chambre dans le voisinage, l'appartement de Grenier, Flag-Court. Après avoir fait la besogne de Pen avec une grande énergie dans la matinée, son bonheur et son plaisir étaient d'aller passer l'après-midi avec la société du malade ; et plus d'une fois il eut l'honneur, par ces tièdes soirées d'automne, de donner le bras à miss Bell pour faire un tour de promenade dans le jardin du Temple.

Et quand la franche Laure demandait à Hélène la permission de prendre ce passe-temps, le major s'empressait de répondre : « Oui, oui, parbleu ! sans doute vous pouvez sortir avec lui ; c'est ici comme à la campagne, vous savez. Chacun va avec chacune au jardin ; vous savez qu'il y a des sergents de ville et tout ce qu'il faut ; tout le monde se promène dans le jardin du Temple. »

Du moment que ce grand arbitre de morale n'y trouvait rien à redire, pourquoi la simple Hélène eût-elle fait quelque objection ? Elle était bien aise que sa fille pût respirer un peu d'air frais au bord du fleuve, et elle avait du plaisir à la voir rentrer de ces innocentes excursions, les joues plus rouges et l'esprit plus gai.

Il faut vous dire que Laure et Hélène avaient eu une petite explication. Quand arriva la nouvelle de la grave maladie de Pen, Laure insista pour accompagner à Londres la mère terrifiée ; elle

n'accepta pas le refus que lui donna Hélène encore irritée. Puis, quand une seconde prière fut accueillie par un second refus plus dur encore que le premier, quand on crut la vie du pauvre garçon désespérée, quand on sut que sa conduite avait été telle qu'il fallait renoncer à tout espoir de mariage, Laure toute en larmes confia enfin à sa mère un secret que tout lecteur de cette histoire connaît déjà, pour peu qu'il ait d'observation. Désormais qu'elle ne pouvait plus épouser Arthur, lui refuserait-on la consolation d'avouer avec quelle sincérité, avec quelle force, avec quelle tendresse elle l'avait toujours aimé ? Les deux femmes confondirent leurs larmes et calmèrent ainsi quelque peu leur douleur. Ce fut pour elles un adoucissement aux chagrins et aux terreurs du voyage que de les partager ensemble.

Que pouvait espérer Fanny quand elle se trouva soudainement en présence de deux juges pareils ? Rien qu'une prompte condamnation, un terrible châtiment et un impitoyable renvoi ! Les femmes sont de cruels critiques dans les cas tels que celui où se trouvait impliquée la pauvre Fanny ; et nous aimons qu'elles soient ainsi : car, outre la garde qu'un mari met autour de son harem, et la défense qu'une femme trouve dans son cœur, dans sa foi, dans son honneur, n'a-t-elle pas encore toutes ses amies de son propre sexe pour veiller à ce qu'elle ne s'égare pas, et pour la déchirer en pièces si on la surprend en faute ?

Quand un de nos Mahmouds ou de nos Sélims de Baker-Street ou de Belgrave-Square inflige à sa Fatime un juste châtiment, la mère coud Fatime dans son sac, et ses sœurs et belles-sœurs ont soin qu'elle soit bien submergée. Et l'auteur de ce livre ne blâme pas cet usage. Il déclare très-solennellement qu'il est Turc, lui aussi. Il porte barbe et turban, tout comme un autre, et approuve

hautement cette coutume du sac, Bismillah ! Mais vous, ô créature sans tache, à qui est dévolu le droit d'infliger la peine de mort, prenez bien garde au moins de ne pas faire disparaître une autre que la coupable. Soyez bien sûre de votre fait avant de faire avancer la barque, et ne plongez votre sujet dans le Bosphore que lorsque vous êtes bien convaincue qu'il mérite un tel sort. Voilà tout ce que je voulais alléguer en faveur de la pauvre Fatime, absolument tout… pas un mot de plus, j'en jure par la barbe du Prophète ! Si elle est coupable, qu'elle périsse ; emportez le sac, lancez-le au milieu des cris et des murmures de la Corne d'or. Puis, justice étant faite, nagez, rameurs, et allons souper.

Le major donc ne s'opposa en aucune façon aux promenades de Warrington avec miss Laure ; au contraire, en bienveillant vieux gentleman qu'il était, il encouragea de toutes manières l'intimité de ce couple. Y avait-il quelque exhibition en ville ? il était d'avis que Warrington y menât Laure. Warrington eût proposé de la conduire au Vauxhall même, que le plus complaisant des hommes n'y eût vu aucun mal, ni Hélène non plus, si le vieux Pendennis avait permis la chose ; et certes il n'y aurait eu aucun mal entre deux personnes dont l'honneur était sans tache ; entre Warrington, qui se trouvait pour la première fois en intimité avec une femme pure, noble et sans art, et Laure, qui pour la première fois aussi était en rapport constant avec un gentleman de beaucoup de talents naturels et aimables, doué d'une foule de qualités, plein d'enthousiasme, de simplicité, d'humeur, et à qui son genre de vie et ses habitudes simples avaient donné une fraîcheur d'esprit qui contrastait si bien avec les manières indifférentes et le fade sourire que Pen avait empruntés aux dandys. Il y avait dans la rudesse même de Warrington une politesse qui manquait à l'élégance de Pen. Quelle différence entre l'énergie, le respect, le

désir de plaire, le rire cordial, la simple et confiante émotion de Warrington, et l'air de langueur royale dont le sultan Pen acceptait les hommages de ceux qui l'entouraient ! Qui donc avait fait de Pen un tel dandy et un tel despote ? Les femmes l'avaient gâté, comme elles aiment à gâter les hommes, et comme les hommes aiment à être gâtés par elles. Elles l'avaient rassasié d'obéissance et saturé de respect et de soumission, si bien qu'il s'était lassé des esclaves qui le servaient, et dont les caresses et les cajoleries ne le touchaient plus. Au dehors, il était assez vif, assez brillant, assez passionné, comme la plupart des hommes constitués et élevés de la sorte. Cette phrase risque-t-elle encore d'être mal comprise, et quelqu'un osera-t-il supposer que l'auteur veut pousser les femmes à la révolte ? Jamais, par les favoris du Prophète ! il le jure encore une fois. Il porte la barbe, et il lui plaît que ses femmes soient des esclaves. À quel homme cela ne plaît-il point ? Quel homme, je le demande, voudrait subir les coups de bec de la poule ? Nous couperons plutôt toutes les têtes de la chrétienté et de l'empire turc.

Or donc, Arthur étant si languissant, si indifférent, si insouciant des faveurs dont on le comblait, comment se faisait-il que Laure eût tant d'amour et d'enthousiaste estime pour lui, et qu'elle ne cessât de parler de lui pendant toute la route depuis Fairoaks jusqu'à Londres, tandis qu'elle voyageait avec Hélène ? Dès qu'Hélène avait fini un trait relatif au cher garçon, et raconté, avec Dieu sait combien de sanglots et d'exclamations et de regards vers le ciel, quelque saisissant incident arrivé vers le temps où le héros fut mis en culotte, Laure commençait une autre histoire également intéressante et également ornée de larmes, et racontait avec quel héroïsme il s'était fait arracher une dent, ou avait refusé de se la faire arracher ; avec quelle audace il avait dé-

robé un nid d'oiseau, ou avec quelle magnanimité il l'avait laissé intact ; comment il avait donné un schelling à la vieille pauvresse sur le communal, ou s'était privé de sa tartine de beurre pour le petit mendiant qui venait dans la cour, et ainsi de suite. À tour de rôle, les deux femmes chantaient, en sanglotant et se lamentant, les louanges de leur héros qui, comme mon digne lecteur a dû s'en apercevoir depuis longtemps, n'est pas plus un héros que l'un ou l'autre de nous. Étant ce qu'il était, pourquoi une fille raisonnable l'aimait-elle si tendrement ?

C'est un point qui a déjà été discuté plus haut dans un malheureux paragraphe (lequel a récemment attiré sur la tête de l'auteur tout le courroux de l'Irlande), et où il était dit que les plus grands coquins et scélérats ont tous eu quelqu'un qui les aima. Cela étant pour ces monstres, pourquoi les mortels ordinaires ne seraient-ils pas aimés ? Et pour qui une jeune demoiselle se prendra-t-elle d'amour, si ce n'est pour l'homme qu'elle voit ? On ne suppose pas qu'elle perde son cœur à de vains rêves, comme une princesse des Mille et une Nuits, ni qu'elle engage sa foi au portrait d'un gentleman vu à l'exposition, ou à un dessin des Illustrated London News. Vous avez en vous un instinct qui vous pousse à vous attacher à quelqu'un ; vous rencontrez quelqu'un, vous entendez constamment faire l'éloge de quelqu'un, vous vous promenez à pied, à cheval ou en voiture ; vous valsez ou vous causez avec quelqu'un, ou vous vous trouves à l'église dans le même banc que quelqu'un ; vous vous rencontrez une seconde fois, puis une troisième, et… Les mariages sont écrits dans le ciel, dit votre chère maman en vous mettant votre couronne de fleurs d'oranger, tandis que des larmes de joie remplissent ses yeux ; et puis il y a un déjeuner de noce ; vous ôtez votre robe de satin blanc, vous montez dans votre équipage à quatre chevaux ;

enfin, vous et lui, vous êtes un couple heureux… Ou bien l'affaire est rompue, et alors, pauvre cher cœur blessé ! alors vous rencontrez un autre quelqu'un, et vous enlacez vos jeunes affections au numéro deux. Il est dans votre nature d'agir ainsi. Supposez-vous que vous aimiez uniquement pour l'homme, et non pas aussi un peu pour vous-même ? Supposez-vous que vous boiriez si vous n'aviez pas soif, ou que vous mangeriez si vous n'aviez pas faim ?

Laure donc aima Pen, parce qu'à peine voyait-elle à Fairoaks d'autre homme que lui, excepté le docteur Portman et le capitaine Glanders ; parce que sa mère louait constamment son Arthur, parce qu'il avait l'air comme il faut, qu'il était assez joli garçon, qu'il avait assez d'esprit, et enfin, surtout, parce qu'il était dans la nature de Laure d'aimer quelqu'un. Ayant une fois admis cette image dans son cœur de jeune fille, elle l'y serra et l'y soigna tendrement ; pendant les longues absences d'Arthur, qui la laissaient, elle, toujours seule, elle chérit et caressa silencieusement cette image ; et, lorsqu'elle arriva à Londres et qu'elle eut occasion de devenir assez intime avec M. Georges Warrington, que voulez-vous qui l'empêchât de le trouver un très-singulier, très-original, très-agréable et très-amusant personnage ?

Longtemps après ces jours, quand le sort eut disposé, selon son caprice, des divers personnages actuellement réunis dans le sombre bâtiment de Lamb-Court, peut-être quelques-uns d'eux regardèrent-ils en arrière dans le passé, en se disant que ce temps-là avait été un temps heureux, et que leurs causeries du soir, leurs petites promenades et leurs simples récréations autour du sofa de Pen convalescent, avaient été très-amusantes. Le major eut dorénavant une opinion favorable du mois de septembre à Londres ; il déclara au club et dans le monde que la morte saison

était souvent très-agréable en ville, diablement agréable, morbleu !

Le soir il regagnait son logis de Bury-Street, en s'étonnant qu'il fût déjà si tard, et que la soirée se fût passée si doucement. Il faisait fort assidûment son apparition au Temple toutes les après-midi, et gravissait le haut et noir escalier avec une activité et une persévérance tout à fait bénévoles. Et il mit dans ses intérêts le chef de Bays-Club (ce cuisinier fameux, que les soins qu'il voulait donner à son Traité de Gastronomie forçaient à rester dans la métropole) ; il lui fit apprêter de petites gelées, des soupes claires et délicates, et autres petites choses bonnes pour les malades, que le valet Morgan apportait chaque jour à la petite colonie de Lamb-Court. Puis, la permission de boire un ou deux verres de vrai xérès ayant été accordée à Pen par le docteur Goodenough, le major annonça (il avait presque les larmes aux yeux) que son noble ami, le marquis de Steyne, passant par Londres pour se rendre sur le continent, avait donné ordre qu'on mît à la disposition de M. Arthur Pendennis autant de bouteilles qu'il en désirerait de son précieux, de son inappréciable amontillado, qui était un présent du roi Ferdinand au noble marquis. La veuve et Laure en goûtèrent avec respect, quoique l'amer bouquet de ce vin ne fût guère de leur goût ; mais le malade en fut grandement fortifié, et Warrington déclara qu'il était superlativement bon. Il porta même un toast au major dans un discours comique, après dîner, le jour où l'on servit ce vin pour la première fois, et but ensuite à la santé de lord Steyne et de l'aristocratie en général.

Le major le remercia avec la plus grande gravité et par un discours où ces mots : les circonstances présentes se firent entendre au moins le nombre de fois voulu. Pen, dans son fauteuil, applau-

dit d'une voix faible. Warrington apprit à miss Laure à crier : Écoutez ! écoutez ! et il frappa du poing sur la table. Le valet Pidgeon grimaça un sourire.

Quand l'honnête docteur Goodenough arriva pour sa visite gratuite et accoutumée, il trouva la société ainsi joyeusement occupée à faire honneur au xérès du marquis.

Warrington connaissait Sibwright, le locataire du deuxième, et ce galant gentleman, en réponse à un billet qui l'instruisait de l'usage qu'on faisait de son appartement, écrivit la lettre d'acquiescement la plus polie et la plus fleurie. Il mettait son logis au service des belles dames qui l'occupaient, son lit à leur disposition, ses tapis à leurs pieds. Tout le monde était bien disposé pour le malade et sa famille. Aussi le cœur de Pen (et celui de sa mère aussi, comme on le peut imaginer) se fondait à la pensée de tant de bienveillance. Qu'il soit permis au biographe de Pen de faire allusion à un temps peu éloigné, où un malheur asses semblable lui amena un ami providentiel, un médeoin bienveillant, et mille preuves de la bonté la plus touchante et de la plus surprenante sympathie

Il y avait un piano dans la chambre de M. Sibwright. Ce gentleman, amateur de tous les arts, jouait lui-même de cet instrument, et cela excessivement mal. Il y avait même une romance qui lui était dédiée ; mais il faut dire que les paroles étaient de lui et la musique de son ami dévoué, Leopoldo Twankidillo. Le soir, Laure chantait parfois de simples airs et de vieilles ballades campagnardes, en s'accompagnant sur cette boîte à musique, comme M. Warrington l'appelait ; mais ce ne fut pas sans trembler et rougir beaucoup les premières fois, ce qui allait très-bien à la jeune demoiselle. Elle avait une magnifique voix de contralto.

Warrington, qui distinguait à peine une note d'avec une autre, et dont tout le répertoire se composait d'un seul air (ou plutôt d'un braiment presque aussi discordant que celui de l'âne), qui devait être une imitation du God save the King, restait assis comme en extase à écouter les chants de miss Bell. Il en pouvait suivre le rhythme, sinon l'harmonie, et il observait, avec un enthousiasme croissant tous les jours, cette pure, tendre et généreuse personne, pendant qu'elle faisait de la musique.

Je voudrais savoir si cette pauvre pâle petite fille en chapeau noir, qui avait coutume de se tenir sous le réverbère de Lamb-Court, les yeux fixés sur les fenêtres ouvertes d'où sortait cette musique, je voudrais savoir, dis-je, si elle prenait plaisir à l'entendre.

Quand arrivait l'heure où Pen devait se coucher, les chants se taisaient. On allumait la lampe dans la chambre au-dessus, sa chambre à lui, où la veuve le ramenait. Puis le major et M. Warrington, et quelquefois miss Laure, faisaient une partie d'écarté ou de trictrac ; d'autres fois, elle travaillait à des pantoufles en tapisserie, des pantoufles pour homme, qui pouvaient être pour Arthur, pour Georges, ou pour le major Pendennis : l'un de ces trois personnages eût donné tout au monde pour ces pantoufles.

Tandis qu'on s'occupait ainsi dans la maison, un vieux gentleman asses râpé emmenait la pâle fille en chapeau noir, qui n'avait pas le droit d'être dehors la nuit. Les portiers du Temple, les blanchisseuses et autres amateurs qui avaient écouté le concert, disparaissaient aussi.

Un peu avant dix heures, un autre concert se faisait entendre, celui du carillon de Saint-Clément, dans le Strand, qui jouait le

joyeux air d'un psaume, juste avant que l'horloge sonnât les dix coups. C'était le moment fatal. Laure commençait à rouler ses pantoufles. Marthe, de Fairoaks, apparaissait avec un bougeoir et le sourire sur les lèvres, et le major disait : « Bon Dieu ! comment ! il est déjà si tard ! » Warrington et lui quittaient la partie non achevée, se levaient et serraient la main à miss Bell. Marthe, de Fairoaks, les éclairait à travers le corridor et dans l'escalier ; et, tandis qu'ils descendaient, ils l'entendaient fermer à clef et au verrou la porte de la chambre où ils avaient joué et où elle se retirait avec sa jeune maîtresse.

Marthe disait, en grimaçant un sourire, que, s'il survenait quelque danger, elle prendrait cette épée crochue suspendue au mur dans la chambre du gentleman. Elle entendait par ces mots le cimeterre à fourreau de velours rouge, ayant les noms du Prophète gravés sur la lame, que Percy Sibwright, esquire, avait rapporté de son voyage en Orient, avec un élégant costume albanais qu'il revêtit au bal de lady Mullinger, Gloucester-Square, Hyde-Park, et avec lequel il produisit un si brillant effet. Il s'empêtra dans la queue de miss Kawsey, qui portait la robe qu'elle avait mise pour être présentée à la cour par sa maman, qui fut présentée elle-même par la femme du grand chancelier ; et cette rencontre amena des événements qui n'ont rien de commun avec cette histoire. Est-ce que miss Kewsey n'est pas actuellement mistress Sibwright ? Est-ce que Sibwright n'est pas juge d'un tribunal de comté ?... Bonne nuit, Laure ; bonne nuit, Marthe, de Fairoaks. Dormez bien et réveillez-vous heureuse, pure et douce créature.

Parfois, après ces soirées, Warrington faisait un bout de chemin avec le major Pendennis, rien qu'un bout de chemin, jusqu'à

la porte du Temple, jusqu'à l'entrée du Strand, jusqu'à Charing-Cross ou jusqu'au club. Mais il n'allait pas au club ! s'écrie le lecteur. Eh bien ! alors, jusque dans Bury-Street, où il échangeait en riant une poignée de main avec le major sur le seuil de la porte de celui-ci. Tout le long du chemin, ils avaient causé de Laure. C'était merveille que le major fût devenu aussi enthousiaste de cette demoiselle, lui qui jadis l'avait en aversion, comme nous le savons fort bien.

« Une fille diablement belle, morbleu ! une fille diablement bien élevée ! Ma belle-sœur a les manières d'une duchesse, et elle élèverait bien n'importe quelle fille. Miss Bell est un peu campagnarde. Mais le parfum de l'aubépine est agréable, le diable m'emporte ! Comme elle rougit ! Vos jeunes filles de Londres donneraient bien des guinées pour un pareil bouquet… Ce sont des fleurs naturelles, morbleu ! Et puis elle a un peu d'argent aussi… rien qui vaille la peine d'en parler… rien qu'une pauvre petite somme. >

M. Warrington était sans doute sur tout cela parfaitement d'accord avec le major ; et, quoiqu'il eût le sourire sur les lèvres en serrant la main au vétéran, sa figure s'assombrissait dès qu'il l'avait quitté. Il retournait chez lui à grandes enjambées, et fumait pipe sur pipe jusque très-avant dans la nuit, et écrivait articles sur articles, tous de plus en plus féroces, à la place de son ami Pen actuellement hors de combat.

Oui, c'était un temps heureux pour presque toute cette petite société. Pen se rétablissait de jour en jour. Dormir et manger, et puis manger et dormir, telles étaient ses constantes occupations. Son appétit avait quelque chose d'effrayant. Il rougissait de le déployer devant Laure, et presque même devant sa mère, qui riait

et applaudissait à tout ce qu'il mangeait. Quand on enlevait le poulet rôti qui était son dîner, il suivait d'un œil d'envie le départ de cet ami, et se mettait à demander de la gelée, et du thé, et quoi encore ? Il dévorait comme un ogre. Le docteur s'écriait : « Halte-là ! » mais Pen ne l'écoutait pas. La nature lui parlait d'une voix plus forte que le docteur, et ce bienveillant médecin et ami le remit de bonne grâce aux mains de la nature, qui elle aussi fait métier de guérir.

C'est le moment de parler, très-délicatement et en stricte confidence, d'un accident qui lui arriva, et auquel il ne lui plaisait pas qu'on fît allusion. Durant son délire, l'impitoyable Goodenough avait ordonné qu'on lui appliquât de la glace sur la tête et qu'on coupât toute sa belle chevelure. Cela s'était fait dans le temps de… de l'autre garde-malade, qui, naturellement, laissa tous ces cheveux dans un papier pour la veuve. Mais Hélène, qui compta, pour ainsi dire, ce précieux trésor, était persuadée que la jeune fille en avait dérobé une partie. Il est vrai que les femmes sont si soupçonneuses en pareille matière !

Quand cette perte cruelle fut mise sous les yeux du major Pendennis (on comprend que c'était la première fois que le vétéran voyait à nu la boule du pauvre jeune homme), Arthur était déjà hors de danger et acquérait tous les jours plus de vigueur. Le major, avec un singulier clignement des yeux, et les joues couvertes d'une sorte de rougeur, dit qu'il connaissait une… personne… un coiffeur, ma foi ! un brave homme, qu'il enverrait au Temple, et qui porterait… remède à ce malheur temporaire.

Laure regarda Warrington, les yeux pétillants de la plus malicieuse gaieté ; Warrington pouffa de rire ; la veuve même ne put résister à l'envie de rire dont elle fut prise.

Le major, rougissant, pesta contre l'impudence des jeunes gens, et dit que, lorsqu'il se ferait couper les cheveux, il en garderait une mèche pour miss Laure.

Warrington proposa à Pen une perruque d'avocat. Il y avait en bas celle de Sibwright, qui lui irait à merveille.

« C'est absurde ! » répliqua Pen, qui parut aussi confus que son oncle.

La fin de tout cela fut qu'un gentleman de Burlington-Arcade se présenta le jour suivant chez M. Pendennis, avec qui il eut une entrevue particulière dans sa chambre à coucher.

Huit jours après, le même individu se représenta, avec une boîte sous le bras et un sourire d'ineffable politesse sur le visage, annonçant qu'il rapportait les cheveux de M. Pendennis.

Ce dut être un noble mais triste spectacle de voir Pen, dans la pièce la plus retirée de son appartement, contemplant mélancoliquement sa beauté ravagée et les moyens artificiels de cacher ces ravages. Il se montra enfin avec ses cheveux ; mais Warrington rit tant, que Pen se mit à bouder et retourna prendre son bonnet de velours, gracieux turban, œuvre de la plus tendre des mamans.

Alors M. Warrington et miss Bell prirent quelques fleurs aux chapeaux des dames, et en tressèrent une couronne pour en décorer la perruque, qu'ils apportèrent en procession et à laquelle ils rendirent hommage. Bref, ils se livrèrent à mille badinages, espièglerie, malices et petits jeux innocents, si bien que les deuxième et troisième étages du n 6, Lamb-Court, Temple, reten-

tirent de plus d'éclats de rire et de gaieté qu'il n'y en avait eu dans ces murs depuis bien des années.

Enfin, après dix jours de cette vie, un soir que la petite guetteuse vint prendre son poste habituel d'observation sous le réverbère de la cour, nulle musique au second étage, nulle lumière au troisième ; toutes les fenêtres étaient ouvertes et les locataires partis.

Mistress Flanagan, la blanchisseuse, dit à Fanny ce qui était arrivé. Les dames et toute la société étaient allées à Richmond pour changer d'air. L'antique voiture de voyage avait été attelée et garnie de moelleux coussins pour Pen et sa mère ; miss Laure s'offrit très-gracieusement à voyager dans l'omnibus sous la garde de M. Georges Warrington, qui revint, cette nuit, prendre possession de son vieux lit dans l'appartement triste et désert, de ses vieux livres et de ses vieilles pipes ; mais peut-être n'y retrouva-t-il pas son vieux sommeil.

La veuve avait laissé sur sa table un vase plein de fleurs très-gentiment arrangées ; et, lorsqu'il rentra, leur parfum remplissait la chambre déserte. C'était un souvenir des bonnes et aimables créatures qui étaient parties et qui avaient embelli pendant un peu de temps ce séjour triste et solitaire. Georges sentait qu'il venait de passer les plus heureux jours de toute sa vie ; il le sentait, maintenant qu'ils étaient passés ; il s'approcha des fleurs, il les prit en ses mains, il les porta à sa figure, il en respira le parfum, il les baisa peut-être. En les remettant sur la table, il passa sa rude main sur ses yeux avec une parole et un rire pleins d'amertume. Il eût volontiers donné sa vie et son âme pour conquérir ce prix qu'Arthur rejetait.

Lui fallait-il de la gloire ? il en eût gagné pour elle ; du dévouement ? il y avait là un grand cœur plein de tendresse, d'amour généreux et de douceur, qui ne demandait qu'à se donner à elle. Mais cela ne se pouvait pas. Le destin en avait décidé autrement.

« Quand bien même ce serait possible, elle ne voudrait pas de moi, pensait Georges. Un vilain grossier vieux garçon comme moi, qu'a-t-il qui puisse le faire aimer d'une femme ? Je me fais vieux, et je n'ai pas marqué dans le monde. Je n'ai ni beauté, ni jeunesse, ni argent, ni réputation. Pour conquérir l'amour d'une femme, il faut que l'homme puisse faire autre chose que de la regarder et de lui offrir à genoux son rude dévouement. Que puis-je faire ? Une foule de jeunes gens m'ont dépassé dans la carrière ; ce qu'ils appelaient les prix de la lutte ne me semblait pas valoir la peine de les leur disputer. Mais elle ! si elle avait été à moi et qu'elle eût désiré un diamant… Ah ! je jure qu'elle l'aurait eu !… Mais baste ! quelle folie de se vanter de ce qu'on aurait fait !… Nous sommes les esclaves de la destinée. Notre sort est préparé pour nous, et le mien m'attend depuis longtemps… Allons, fumons une pipe, pour chasser d'ici l'odeur de ces fleurs… Pauvres petites fleurs muettes ! Demain vous serez mortes ! Pourquoi venir montrer vos joues rouges dans ce sombre séjour ? »

Àcôté de son lit Georges trouva une Bible neuve que la veuve avait mise là. Un billet placé entre les feuillets disait qu'elle n'avait pas vu ce livre parmi ceux qui se trouvaient dans sa chambre, cette chambre où elle avait passé tant d'heures, et où Dieu avait accordé à ses prières la vie de son fils ; qu'elle donnait à l'ami d'Arthur ce qu'elle pouvait lui donner de mieux, qu'elle le priait de lire quelquefois dans ce volume, et de le garder comme

un témoignage de l'estime et de l'affection d'une mère reconnaissante.

Le pauvre Georges baisa tristement le livre, comme il avait baisé les fleurs, et le jour le surprit lisant encore ces pages vénérables, où tant de cœurs blessés, tant d'âmes tendres et fidèles, ont trouvé consolation dans le malheur, refuge et espérance dans l'affliction.

Tome 3 · 05

La bonne Hélène avait, depuis la maladie de son fils, pris entière possession du jeune homme, de sa commode et de ses armoires, et de tout ce qu'elles contenaient : chemises manquant de boutons, bas ayant besoin de réparations, et, faut-il l'avouer ? lettres trouvées parmi le linge, et auxquelles il fallait bien que quelqu'un répondît durant l'état de faiblesse et d'incapacité d'Arthur.

Peut-être mistress Pendennis avait-elle le louable désir d'obtenir quelques explications sur ce terrible mystère de Fanny Bolton, dont elle n'avait jamais soufflé mot à son fils, quoiqu'il fût sans cesse présent à son esprit et qu'il lui causât une inexprimable inquiétude et une anxiété sans bornes.

Elle avait fait enlever le marteau de cuivre de la porte intérieure de l'appartement, craignant avec raison que le brusque signal du facteur ne troublât le repos du malade ; et elle ne lui permit de voir aucune des lettres qui arrivaient, ni celles des bottiers qui le tracassaient, ni celles des chapeliers qui avaient une somme considérable à payer le samedi suivant, et qui seraient

fort obligés à M. Arthur Pendennis s'il voulait bien régler, etc. Pen, qui était toujours insouciant et prodigue, avait naturellement sa quote-part de documents de ce genre ; et quoique ses dettes fussent peu considérables, elles l'étaient encore assez pour alarmer la conscience de sa scrupuleuse mère. Elle avait quelques épargnes. La généreuse abnégation de Pen, qui avait refusé de toucher désormais aux modestes ressources d'Hélène, et sa propre économie, je dirais presque parcimonie (elle vivait si simplement et évitait tout ce qui sentait l'ostentation), lui avaient permis de mettre de côté une petite somme d'argent, dont elle consacra joyeusement une partie au payement des dettes du jeune gentleman. Combien de dignes jeunes gens et de respectables lecteurs livreraient à ce prix leur correspondance à leurs parents ! Peut-être n'y a-t-il pas de plus grande preuve d'une conscience régulière et tranquille, que l'empressement qu'on met à répondre au signal du facteur. Béni soit celui que son double coup de marteau rend heureux ! Les bons l'attendent avec avidité ; mais les méchants tremblent à ce bruit. C'était donc fort aimable de la part de mistress Pendennis d'éviter à Pen l'ennui de recevoir des lettres ou d'y répondre, tant que dura sa maladie.

Il ne se trouva, dans la commode ni dans les armoires du jeune homme, rien qui pût en aucune façon l'inculper, mais rien non plus qui prouvât son innocence dans la malheureuse affaire de Fanny Bolton : car la veuve se vit réduite à demander à son beau-frère s'il savait quelque chose de cette odieuse et terrible intrigue où son fils était engagé.

Un jour (ils étaient alors à Richmond, et Pen était allé s'asseoir avec Warrington sur un des bancs de la terrasse), la veuve retint le major Pendennis en consultation, et mit devant lui ses

terreurs et ses perplexités. Pas toutes, pourtant : car, comme c'est la coutume chez les hommes et chez les femmes, elle ne fit pas une entière confession ; et je ne suppose pas que jamais prodigue à qui ait été demandé l'inventaire de ses dettes, ou dame élégante interrogée par son mari sur le total des notes de sa modiste, ait encore avoué l'exacte vérité. Mistress Pendennis n'avoua donc de ses perplexités que celles qu'il lui plut de confier à son directeur temporaire.

Quand donc elle demanda au major quelle marche elle devait suivre en cette terrible… en cette horrible affaire, et s'il savait quelque chose qui s'y rapportât, le vieux gentleman contracta sa figure de telle manière qu'on n'aurait pu dire s'il souriait ou non ; de ses petits yeux, il regarda drôlement la veuve, puis les ayant rebaissés sur le tapis :

« Ma chère bonne créature, dit-il, je ne sais rien de tout cela, et je ne désire pas en savoir quelque chose ; et, puisque vous me demandez mon avis, je pense que vous feriez bien de n'en rien savoir non plus. Il faut que jeunesse se passe ; et morbleu ! ma bonne dame, si vous vous imaginez que notre garçon est un Jo…

— Épargnez-moi ces discours, je vous en prie, dit Hélène en l'interrompant d'un air de majesté.

— Ma chère créature, ce n'est pas moi qui ai entamé la conversation, permettez-moi de vous le dire, répliqua le major en s'inclinant d'une manière fort aimable.

— Je ne puis supporter qu'on parle ainsi d'un tel péché… d'un si épouvantable péché, reprit la veuve, dont les yeux se remplirent de larmes. Je ne puis supporter la pensée que mon fils soit coupable d'un tel crime. Je voudrais presque qu'il fût mort

avant de l'avoir commis. Je ne sais comment j'y puis survivre moi-même ; car cela me fend le cœur, major Pendennis, de penser que le fils de son père… que mon enfant… lui, que je me rappelle avoir connu si bon et si plein d'honneur, soit tombé assez épouvantablement bas pour,… pour…

— Pour s'amuser avec une petite grisette, ma chère créature ? dit le major. Morbleu ! si toutes les mères d'Angleterre allaient se fendre le cœur, parce que… Non, non ; je vous donne ma parole d'honneur… Voyons, ne vous tourmentez pas… ne pleurez pas. Je ne puis supporter de voir couler les larmes d'une femme… je ne l'ai jamais pu supporter… non, jamais. Mais comment savons-nous qu'il y a eu quelque chose de… grave ? Est-ce qu'Arthur a dit quelque chose ?

— Son silence confirme la chose, répondit mistress Pendennis en sanglotant derrière son mouchoir.

— Pas du tout. Il est des sujets, ma chère, dont un jeune homme ne peut assurément pas entretenir sa maman, insinua le beau-frère.

— Elle lui a écrit, ajouta la dame, de derrière son mouchoir de batiste,

— Quoi ! avant qu'il fût malade ? Rien de plus probable.

— Non, depuis, dit avec effort la mère désolée, toujours de derrière son mouchoir ; pas avant ; c'est-à-dire je ne le pense pas… c'est-à-dire, je…

— Depuis, seulement ; et vous avez… oui, je comprends. Je suppose que, lorsqu'il était trop malade pour lire sa correspondance, vous la lisiez pour lui, hein ?

— Je suis la plus malheureuse mère qui soit au monde ! s'écria l'infortunée Hélène.

— La plus malheureuse mère qui soit au monde, parce que votre fils est un homme, et non un ermite ! Prenez garde, ma chère sœur. Si vous avez supprimé des lettres à lui adressées, peut-être vous êtes-vous fait à vous-même un grand mal ; et, si je connais bien le caractère d'Arthur, ce pourrait être entre vous et lui une cause de différend que vous regretteriez toute votre vie ; et ce différend serait diablement plus grave, ma bonne dame, que la petite,… la petite affaire qui en aurait été l'occasion.

— Il n'y a eu qu'une seule lettre, s'écria Hélène, rien qu'une toute petite,… quelques mots seulement. La voici… Oh ! comment, comment pouvez-vous parler ainsi ? »

Quand la bonne âme dit : « Rien qu'une toute petite, » le major eut une telle envia de rire, malgré l'agonie de la pauvre âme qu'il aimait et plaignait de tout son cœur, que vraiment il ne put répliquer un seul mot. Chacun considérait l'affaire à son point de vue et selon sa morale, et le lecteur sait que la morale du major n'était pas celle d'un ascétique.

« Je vous recommande, reprit-il gravement, de la cacheter, s'il est possible ; ces lettres sont assez souvent fermées au moyen de pains à cacheter ; remettez-la parmi les autres lettres de Pen, et donnez-lui le tout quand il le demandera. Ou bien, si nous ne pouvons la cacheter, nous avons fait erreur et cru que c'était la note de quelque fournisseur.

— Je ne puis dire un mensonge à mon fils, » répliqua la veuve.

Cette lettre avait été glissée silencieusement dans la boîte, deux jours avant qu'ils quittassent le Temple, et Marthe l'avait apportée à mistress Pendennis. Celle-ci n'avait jamais vu l'écriture de Fanny ; mais, quand elle eut la lettre entre ses mains, elle en reconnut aussitôt l'auteur. Depuis qu'elle était au chevet de son fils malade, elle avait chaque jour attendu cette lettre. Elle avait ouvert quelques autres de ses lettres, parce qu'elle voulait découvrir celle-là. Cet horrible papier empoisonnait, en ce moment même, son petit cabas. Elle l'en tira et l'offrit à son beau-frère.

« Arther Pendennis, esq., » lut-il, tandis qu'un ris moqueur apparaissait sur ses lèvres. C'était une timide et irrégulière petite écriture.

« Non, ma chère, je n'en veux pas lire davantage. Mais vous, qui l'avez lue, vous pouvez me dire ce que contient cette lettre… Rien que des vœux, hérissés de fautes d'orthographe, pour sa santé, dites-vous, et le désir de le voir ?… Eh bien ! il n'y a pas de mal à cela. Et comme vous me demandez… (Ici le major commença à faire une assez drôle de mine, mais il reprit son air grave.) Comme vous me demandez des renseignements, je puis bien vous dire, ma foi ! que… hom !… que Morgan, mon valet, a pris quelques informations relativement à cette affaire, et que… mon ami le docteur Goodenough s'en est occupé aussi. Et il paraît que cette petite personne s'était fort amourachée d'Arthur, qui avait payé son entrée au jardin du Vauxhall, ainsi que Morgan l'a appris d'une de nos vieilles connaissances, d'un gentleman irlandais, qui s'est vu jadis sur le point d'avoir l'honneur d'être le… d'un Irlandais, enfin. Il paraît, en outre, que le père de la fillette, un homme violent et ivrogne, a battu la mère, qui sou-

tient à son mari, d'une part, que sa fille est entièrement innocente, tandis que, d'autre part, elle a dit à Goodenough qu'Arthur s'est conduit comme une brute vis-à-vis de son enfant. Vous voyez donc que l'histoire reste à l'état de mystère. Voulez-vous l'éclaircir ? Je n'ai qu'à interroger Pen, et il me contera tout sur-le-champ… Il est aussi homme d'honneur que qui que ce soit.

— Homme d'honneur ! répéta la veuve avec un amer dédain. Ô frère, qu'est-ce que vous appelez honneur ? Si mon fils est coupable, il faut qu'il épouse cette fille. Je me mettrai à genoux devant lui pour le conjurer de l'épouser.

— Bon Dieu ! êtes-vous folle ? » s'écria le major.

Puis, se rappelant certaines circonstances de l'histoire d'Arthur et d'Hélène, il reconnut aussitôt que, si Hélène en priait son fils, celui-ci épouserait la jeune fille. Il était assez entêté pour faire une folie, quand il s'agissait d'une femme aimée.

« Ma chère sœur, avez-vous perdu l'esprit ? continua-t-il d'un ton plus doux, après une pause pleine d'agitation, durant laquelle il fit la réflexion qui précède. Quel droit avons-nous de supposer qu'il se soit passé quelque chose entre cette fille et lui ? Voyons la lettre. Son cœur se fend ; écrivez-moi, oh ! je vous en prie !… malheureuse à la maison… un père dénaturé… votre garde-malade… Pauvre petite Fanny… le tout écrit, comme vous dites, d'une orthographe à blesser tout sentiment des convenances. Mais, mon Dieu ! ma chère, qu'y a-t-il là dedans ? Rien du tout, si ce n'est que le petit démon continue à faire la cour à votre fils. Elle n'est entrée chez lui que lorsque le délire où il était ne lui permettait plus de la reconnaître. La blanchisseuse… comment l'appelez-vous ?… la Flanagan l'a dit à Morgan. Elle est venue en compa-

gnie d'un vieux bonhomme, un vieux M. Bows, qui a eu l'obligeance de venir me chercher à Stillbrook ; et, soit dit entre parenthèses, je le laissai en cabriolet sans payer la course ; c'était diablement bien de sa part, cela… Non, il n'y a rien du tout dans cette histoire.

— Le croyez-vous ? Oh !… Dieu merci !… Dieu merci !… s'écria Hélène. Je vais porter la lettre à Arthur et l'interroger. Regardez-le donc. Il est sur la terrasse avec M. Warrington. Ils parlent à des enfants. Mon fils a toujours aimé les enfants. Il est innocent, Dieu merci ! Dieu merci ! Laissez-moi le rejoindre. »

Le vieux Pendennis avait son opinion particulière. Quand, un moment auparavant, il soutenait si vivement l'innocence d'Arthur, le vieux gentleman avait très-probablement une pensée toute différente ; il jugeait d'Arthur par ce qu'il aurait fait lui-même à sa place. « Si elle rejoint Arthur, et que celui-ci dise la vérité, comme le coquin la dira, tout sera gâté, » pensa-t-il. Et il tenta un nouvel effort.

« Ma chère bonne âme, dit-il en prenant la main d'Hélène et la portant à ses lèvres, comme votre fils ne vous a pas parlé de cette affaire, demandez-vous d'abord si vous avez le droit de l'interroger. Si vous le croyez homme d'honneur, de quel droit doutez-vous de son honneur en l'affaire qui nous occupe ? Qui est-ce qui l'accuse ? Un misérable anonyme qui n'allègue contre lui aucune charge spéciale. S'il y en avait véritablement, est-ce que les parents de la jeune fille ne se présenteraient pas ? Arthur n'est pas tenu de repousser une accusation anonyme, ni vous de l'accueillir ; et quant à ce qui est de le croire coupable, parce qu'une fille de cette classe s'est trouvée faisant les fonctions de garde-malade auprès de lui, morbleu ! vous pourriez tout aussi bien exi-

ger qu'il épousât cette maudite vieille buveuse de genièvre, cette blanchisseuse irlandaise, mistress Flanagan. »

La veuve éclata de rire à travers ses larmes. Le vieux général avait gagné la victoire.

« Épouser mistress Flanagan, morbleu ! continua-t-il en tapant sur l'étroite main d'Hélène. Non pas. Le garçon ne vous a pas parlé de la chose, et vous n'en savez rien. Le garçon est innocent, cela va sans dire. Et, ma bonne âme, quelle marche devons-nous suivre ? Supposez qu'il en tienne pour cette fille… voyons, n'allez pas reprendre votre mine désolée, ce n'est qu'une supposition, et il est bien permis à un jeune homme d'être amoureux, n'est-ce pas ! Dès qu'il sera guéri, il se remettra à ses trousses.

— Il faut qu'il vienne à la maison. Il faut que nous partions pour Fairoaks sur-le-champ ! s'écria la veuve.

— Ma bonne créature, il s'ennuiera mortellement à Fairoaks. Il n'y aura rien à faire qu'à songer à son amour. Il n'y a pas d'endroit au monde pour changer une amourette en une grande passion, et pour rendre un homme mélancolique et rêveur, comme une maudite maison de campagne isolée où il n'y a rien à faire. Il faut que nous l'occupions, que nous l'amusions ; il faut que nous l'emmenions à l'étranger ; il n'est jamais sorti de l'Angleterre que pour une fugue d'un instant à Paris. Il faut que nous voyagions un peu. Il faut qu'il ait avec lui une garde-malade qui prenne bien soin de lui ; car Goodenough dit qu'il l'a échappé diablement belle (ne vous effrayez pas) ; ainsi il faut que vous veniez pour le soigner. Je suppose que vous emmènerez miss Bell, et, pour ma part, j'aimerais à inviter Warrington. Arthur ne peut se passer de

Warrington. La famille de Warrington est une des plus anciennes de l'Angleterre, et il est, lui, un des meilleurs garçons que j'aie jamais rencontrés. Je l'aime excessivement.

— Est-ce que M. Warrington sait quelque chose de cette affaire ? demanda Hélène. Je sais qu'il s'est absenté deux mois avant qu'elle arrivât, Pen me l'avait écrit.

— Il n'en sait pas un mot. Je… je l'ai questionné à ce sujet. Je l'ai sondé. Il n'a jamais entendu parler de l'affaire, jamais ; je vous en donne ma parole ! s'écria le major, assez alarmé. Et je crois, ma chère, que vous feriez beaucoup mieux de ne pas lui parler de cela… oui, beaucoup mieux… naturellement. Le sujet est aussi délicat que pénible. »

La bonne et naïve créature prit la main de son frère et la serra.

« Merci, frère, dit-elle, Vous avez été bon, très-bon pour moi. Vous m'avez donné une grande consolation. Je vais regagner ma chambre et réfléchir à ce que vous m'avez dit. Cette maladie et ces… ces émotions, m'ont fort agitée ; et vous savez que je ne suis pas très-forte. Mais je vais me retirer et remercier Dieu de l'innocence de mon fils. Il est innocent, n'est-ce pas, monsieur ?

— Oui, ma très-chère créature, oui, » répondit le vieux bonhomme en l'embrassant affectueusement, et tout subjugué par sa tendresse.

Il la suivit du regard lorsqu'elle se retira, et l'affection qu'exprimaient ses yeux était rendue plus piquante, pour ainsi dire, par un mélange de mépris qui semblait l'accompagner.

« Innocent ! répéta-t-il ; plutôt que de faire de la peine à cette bonne âme, je jurerais qu'il est innocent jusqu'à ce que ma figure

en fût toute noire ! »

Ayant remporté cette victoire, le guerrier fatigué et heureux se coucha sur le sofa, se couvrit le visage de son foulard jaune, et se livra à un bon petit somme, dont les rêves furent sans doute fort agréables, car il ronfla avec une régularité satisfaisante.

Cependant les jeunes gens assis sur la terrasse tuaient les heures de soleil le plus agréablement du monde, et Pen, du moins, se montrait fort bavard. Il contait à Warrington le plan d'un nouveau roman et d'une tragédie nouvelle. Warrington se mit à rire à l'idée de Pen faisant une tragédie.

« Par Jupiter ! répliqua son ami, je vous prouverai que j'en suis capable ! » Et il commença à déclamer quelques vers de sa pièce.

Le petit solo de trombone qu'exécutait le major fut interrompu par l'arrivée de miss Bell. Elle revenait d'une visite à sa vieille amie, lady Rockminster, qui avait loué une villa d'été dans le voisinage, et qui, ayant appris la maladie d'Arthur et l'arrivée de mistress Pendennis à Richmond, avait fait une visite à la mère du jeune homme. Et, quoiqu'elle n'aimât pas notre jeune romancier, elle avait été pleine d'attentions pour lui, et lui avait envoyé des raisins, des perdrix et une foule d'autres choses. La vieille dame aimait beaucoup Laure, et aurait voulu qu'elle vînt s'établir chez elle ; mais Laure ne pouvait quitter sa mère en ces conjonctures. Hélène était fatiguée de ses veilles constantes au chevet d'Arthur, et sa santé avait beaucoup souffert ; aussi le docteur Goodenough avait eu raison de prescrire des remèdes pour elle aussi bien que pour son fils.

Le vieux Pendennis se leva en sursaut à l'entrée de la jeune demoiselle. Il avait le sommeil léger. Il lui fit un discours fort galant. Il avait été plein de galanterie pour elle dans ces derniers temps. Où avait-elle cueilli les roses qui fleurissaient sur ses joues ? Combien il s'estimait heureux d'être arraché à ses rêves par une aussi charmante réalité !

Laure était pleine de franchise et d'humeur, deux choses qui lui inspiraient, pour le vieux gentleman, un sentiment fort approchant du mépris. Elle prenait plaisir à faire ressortir son culte du monde, et à tirer de ce vieil habitué des clubs et des salons l'exposition de sa morale, et ses anecdotes sur les grands personnages.

Mais en ce moment, toutefois, elle n'était pas disposée à se montrer satirique. Elle avait fait, dit-elle, une promenade dans le parc avec lady Rockminster, et elle rapportait du gibier pour Pen et des fleurs pour maman. Elle semblait très-inquiète au sujet de maman. Elle venait de quitter mistress Pendennis. Hélène était très-fatiguée, et elle craignait qu'elle ne fût gravement malade. Ses grands yeux se remplirent de tendres marques de sympathie pour l'état de sa chère amie. Elle s'en alarmait. Est-ce que ce bon, ce cher docteur Goodenough, ne pouvait pas la guérir ?

« La maladie d'Arthur et d'autres inquiétudes d'esprit, répondit lentement le major, ont sans doute ébranlé la santé d'Hélène. »

La vive rougeur qui empourpra le visage de la jeune fille prouva qu'elle comprenait à quoi le vieillard faisait allusion. Mais elle le regarda fixement et ne répliqua rien.

« Il eût pu m'épargner cela, pensait-elle. Où veut-il en venir, en me rappelant, à moi, cette honteuse affaire ? »

Il était fort possible, en effet, qu'il eût un but en vue. Le vieux diplomate parlait rarement sans dessein.

Le docteur Goodenough, reprit-il, l'avait entretenu de la santé de leur chère amie : il lui fallait du repos et un changement de scène ; oui, un changement de scène. Les circonstances douloureuses qui étaient arrivées, il fallait les oublier et n'en jamais parler ; il demandait pardon à miss Bell de l'allusion qu'il y faisait lui-même actuellement ; cela ne lui arriverait plus jamais ; non plus qu'à elle, il en était bien sûr. Il fallait tout mettre en œuvre pour calmer et consoler leur amie, et il proposait d'aller passer l'automne aux eaux, quelque part dans le voisinage du Rhin, où Hélène pourrait réparer ses forces, et Arthur tâcher de devenir un autre homme. Sans doute que Laure n'abandonnerait pas sa mère.

Oh ! non, certes. Laure n'était inquiète qu'au sujet d'Hélène, d'Hélène seule… c'est-à-dire au sujet d'Arthur aussi, à cause d'Hélène. Elle irait à l'étranger, et n'importe où, pour Hélène.

Et Hélène, après avoir médité là-dessus pendant une heure dans sa chambre, était alors aussi pressée de partir qu'un écolier qui a lu un livre de voyages est pressé d'aller sur mer. Où iraient-ils ? Le plus loin serait le mieux ; en quelque endroit si éloigné que le souvenir même ne pût les y suivre, et si enchanteur que Pen n'eût jamais envie de le quitter ; en un mot, n'importe où, pourvu qu'il y fût heureux. Elle ouvrit son pupitre d'une main tremblante, et en tira le livret de son banquier, pour compter ses petites économies. Si elles ne suffisaient pas, elle avait sa croix de diamants. Elle emprunterait de nouveau à Laure.

« Partons, partons, pensait-elle ; partons dès qu'il pourra supporter le voyage. Venez, bon docteur Goodenough, venez vite, et donnez-nous la permission de quitter l'Angleterre. »

Le bon docteur vint dîner chez eux, le jour même.

« Si vous vous agitez ainsi, dit-il à Hélène, si votre cœur bat ainsi et que vous persistiez à vous tourmenter de la sorte au sujet d'un jeune gentleman dont la santé se rétablit aussi vite que possible, nous serons forcés de vous faire garder la chambre, et miss Laure devra vous veiller. Elle tombera malade à son tour, et je voudrais bien savoir comment diable un docteur, obligé de venir vous soigner tous gratuitement, s'y prendra pour vivre. Mistress Goodenough est déjà jalouse de vous et dit, fort justement, que je m'éprends d'amour pour mes malades. Oui, oui, il faut que vous quittiez le pays le plus tôt que vous pourrez, afin que j'aie un peu de paix dans ma famille. »

Quand on parla à Arthur de partir pour le continent, ce gentleman accueillit ce projet avec le plus grand empressement et le plus vif enthousiasme. Il lui tardait de se mettre en route. À partir de ce moment, il laissa pousser ses moustaches, afin, je suppose, de dresser sa bouche à prononcer parfaitement le français et l'allemand ; et il fut sérieusement tourmenté de ce que ses moustaches, en poussant, se trouvèrent être d'un rouge fort décidé. Il n'avait vu devant lui qu'un automne à Fairoaks ; et peut-être l'idée d'y passer deux ou trois mois ne souriait-elle guère au jeune homme.

« Il n'y a pas là une âme à qui parler, disait-il à Warrington. Je ne puis supporter les sermons du vieux Portman, ni ses graves conversations d'après-dîner. Je sais par cœur toutes les anec-

dotes du vieux Glanders sur la guerre d'Espagne. Les Clavering sont les seuls chrétiens qu'on puisse voir dans le voisinage, et mon oncle dit qu'ils n'y retourneront pas avant Noël. Et puis, Warrington, j'ai besoin de sortir du pays. Pendant votre absence, j'ai eu, malepeste ! une tentation à laquelle je suis bien heureux d'avoir résisté, même au prix de ma maladie qui y a mis fin. »

Et alors il raconta à son ami toutes les circonstances de l'affaire du Vauxhall, telles que le lecteur les connaît déjà.

Warrington prit un air fort sérieux en entendant cette histoire. Abstraction faite du délit moral, il était enchanté pour Arthur que celui-ci eût échappé à un danger qui aurait pu faire le malheur de toute sa vie, « et qui certainement, dit Warrington, eût occasionné le malheur et la ruine de l'autre personne. Et votre mère, et… et vos amis, quel chagrin c'eût été pour eux ! » ajouta le camarade de Pen, sans se douter des ennuis et des chagrins que ces bonnes gens avaient déjà endurés.

« Pas un mot à ma mère ! s'écria Pen fort alarmé. Elle ne s'en serait jamais consolée. Un esclandre pareil l'eût tuée, je crois. Et, ajouta-t-il d'un air fin, comme si ce jeune coquin de Lovelace eût été engagé toute sa vie dans ce qu'on appelle des affaires de cœurs, la meilleure chose à faire, quand un danger de cette sorte vous menace, ce n'est pas d'y faire face, mais d'y tourner le dos et de prendre la fuite.

— Étiez-vous donc bien amoureux ? demanda Warrington.

— Hum ! fit Lovelace. Elle ne prononçait pas ses h, mais c'était une chère petite fille. »

Ô Clarisses de cette vie ! Ô vous pauvres petites ignorantes, et vaines et folles filles ! Si seulement vous saviez comment les Lovelace parlent de vous ; si seulement vous pouviez entendre la conversation de Jack avec Tom au café ou au club ; si seulement vous voyiez Ned tirer vos pauvres petites lettres de son porte-cigares et les passer, par-dessus la table des officiers, à Charley, à Billy, à Harry, vous ne vous presseriez pas tant d'écrire, vous n'écouteriez pas d'une oreille si avide les paroles trompeuses des séducteurs ! Il est une sorte de crime qui n'est complet que lorsque l'heureux coquin s'en vante après coup ; et rappelez-vous bien que l'homme qui a commencé par trahir votre honneur trahira certainement aussi votre secret.

« Il est difficile de combattre et facile de succomber, dit Warrington d'un air sombre. Et comme vous dites, Pendennis, lorsqu'un danger pareil vous menace, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de tourner le dos et de prendre la fuite. »

Après ce petit entretien sur un sujet sur lequel Pen se fût étendu beaucoup plus éloquemment un mois auparavant, la conversation revint aux projets de voyage à l'étranger, et Arthur pressa vivement son ami d'être de la partie. Warrington faisait partie de la famille, et partie de la cure. Arthur dit que sans Warrington il n'aurait pas la moitié du plaisir qu'il se promettait.

Mais Georges dit non ; il ne pouvait pas partir. Il lui fallait rester à la maison et prendre la place de Pen.

L'autre répliqua que cela n'était pas nécessaire, car Shandon était de retour à Londres, et Arthur avait droit à un congé.

« Ne me pressez pas, dit Warrington, je ne puis partir. J'ai des engagements particuliers. Mieux vaut que je reste chez moi. Je

n'ai pas l'argent nécessaire au voyage, voilà la chose en un mot comme en cent ; car les voyages coûtent de l'argent, vous savez. »

Ce petit obstacle sembla fatal à Pen. Il en parla à sa mère. Mistress Pendennis était très-contrariée ; M. Warrington avait été excessivement bienveillant ; mais elle supposait qu'il savait le mieux ce qu'il avait à faire. Et après, elle se reprocha sans doute son égoïsme, qui lui faisait désirer d'emmener son garçon et de l'avoir tout pour elle seule.

« Qu'est-ce que Pen m'a appris, mon cher monsieur Warrington ? demanda le major, un jour qu'il se trouvait seul avec lui. Ne pas partir avec nous ! C'est une chose que nous ne pouvons souffrir ; Pen ne guérirait pas sans vous. Je vous promets que ce n'est pas moi qui le soignerai. Il lui faut quelqu'un de plus solide, de plus gai, et qui soit mieux en état de l'amuser qu'un vieux bonhomme rhumatique comme moi. J'irai très-probablement à Carlsbad, quand je vous aurai vus installés, vous autres. Les voyages ne coûtent rien de nos jours, ou si peu de chose !... Et, Warrington, rappelez-vous, je vous prie, que j'étais un très-vieux ami de votre père, de sorte que, si vous et votre frère vous n'êtes pas en position de... d'anticiper votre pension de cadet, je vous demande la faveur que vous me regardiez comme votre banquier ; car ne voilà-t-il pas passé trois semaines que Pen contracte des dettes envers vous, puisque vous avez fait ce qu'il m'a dit être sa besogne, et cela, morbleu ! avec un talent et un génie exemplaires ! »

Mais, en dépit de cette offre bienveillante et de cette générosité inouïe de la part du major, Georges Warrington s'obstina à refuser, et répéta qu'il resterait à la maison ; mais ce fut d'une voix

tremblante et d'un ton irrésolu qui indiquaient un ardent désir de partir, quoique sa langue persistât à dire non.

Cependant la bienveillance persévérante du major ne se laissa point rebuter. Le soir, pendant le repas, Hélène s'étant absentée un moment pour voir ce que faisait Pen, qui avait regagné son lit, le vieux Pendennis revint à la charge, et fit des reproches à Warrington de son refus de se joindre à leur troupe.

« N'est-ce pas que c'est manquer de galanterie, miss Bell ? dit-il en se tournant vers cette demoiselle. N'est-ce pas que c'est un crime de lèse-amitié ? Voici que nous formons la plus heureuse société qui soit au monde, et cette odieuse et égoïste créature veut la disperser ! »

Les longs cils de miss Bell se baissèrent sur sa tasse de thé, et Warrington devint pourpre, mais ne dit mot. Miss Bell ne parla pas non plus ; mais elle rougit en même temps que lui.

« Priez-le de venir avec nous, vous, ma chère, dit le bienveillant vieux gentleman, et peut-être vous écoutera-t-il…

— Pourquoi M. Warrington m'écouterait-il ? » demanda la demoiselle.

Cette question, toutefois, semblait s'adresser à sa cuiller plutôt qu'au major.

« Priez-le ; vous ne l'avez pas prié, dit le naïf oncle de Pen.

— Je serais heureuse, en vérité, si M. Warrington se joignait à nous, dit Laure à sa cuiller.

— Vraiment ? » demanda Georges.

Elle leva les yeux et répondit :

« Oui. »

Leurs regards se rencontrèrent.

« J'irai partout où vous me direz d'aller ; je ferai tout ce que vous me direz de faire, » dit Georges presque à voix basse et en parlant avec effort, comme si ces paroles lui avaient fait mal.

Le vieux Pendennis était enchanté ; l'affectionnée vieille créature battit des mains, et s'écria :

« Bravo ! bravo ! c'est marché fait… c'est marché fait, morbleu ! Une poignée de main par-dessus le marché, jeunes gens ! » Et Laure, d'un air plein de tendre gaieté, tendit la main à Warrington. Il la prit, et son visage exprima une étrange agitation. Il sembla sur le point de parler quand Hélène arriva de la chambre de Pen, tournant vers eux sa figure pâle et effrayée, qu'éclairait la bougie qu'elle tenait à la main.

Laure rougit plus que jamais et retira sa main.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Hélène.

— C'est un marché que nous avons fait, ma chère créature, dit le major de sa voix la plus caressante. Nous venons d'enchaîner M. Warrington par une promesse de partir avec nous.

— En vérité ! » répliqua Hélène.

Tome 3 · 06

Hélène redoutait-elle que Pen, en recouvrant ses forces, ne sentît renaître aussi son malheureux penchant pour la petite Fanny ? Quoique, depuis sa conversation avec le major, elle ne dît jamais un mot relatif à cette jeune personne, et quoiqu'elle parût complètement ignorer l'exigence de Fanny, mistress Pendennis ne cessait cependant pas d'avoir l'œil ouvert sur toutes les actions de maître Arthur ; elle trouvait dans sa maladie un prétexte pour le garder presque à vue, et se montrait surtout jalouse de lui éviter tout l'ennui de sa correspondance, au moins pour le présent.

Il est probable qu'Arthur ne voyait pas ses lettres sans un certain tremblement ; il est probable que, lorsqu'il les recevait à table, en présence de la famille, sentant le regard de sa mère attaché sur lui (quoique les yeux de la bonne âme semblassent fixés sur sa tasse de thé ou sur son livre), il s'attendait chaque jour à voir une petite écriture qu'il eût reconnue, encore qu'il ne l'eût jamais vue : aussi son cœur battait-il toujours lorsqu'il arrivait des lettres à l'adresse d'Arthur Pendennis. Était-il plus satisfait, ou plus contrarié, de ce que chaque jour son attente était trompée ? Son esprit était-il soulagé de ce qu'il ne venait pas de lettre de Fanny ?

Quoique, sans doute, dans ces affaires-là, quand Lovelace est fatigué de Clarisse, ou Clarisse de Lovelace, il soit préférable pour tous deux de rompre sur-le-champ, et de s'en aller chacun de son côté, après l'insuccès de la tentative d'union, afin de poursuivre seul sa carrière à travers la vie ; cependant notre amour-propre, ou notre pitié, ou bien le sentiment que nous avons des convenances, n'aime pas cette soudaine banqueroute du cœur. Avant

d'annoncer au monde que notre maison de Lovelace et C ne peut faire face à ses engagements, nous tâchons d'entrer en accommodement ; nous avons de tristes assemblées d'associés, nous retardons la fermeture du magasin et la lugubre proclamation de la faillite. Elle est inévitable ; mais nous mettons nos bijoux en gage pour faire durer les choses un peu plus longtemps.

En somme, je ne crains pas de dire que Pen était assez contrarié de ne recevoir aucun reproche de Fanny. Quoi ! pouvait-elle le quitter, sans même se retourner une fois pour le regarder ? Pouvait-elle se laisser périr, sans même étendre une petite main, ou du moins crier : « Arthur, au secours ? »

Bah ! bah ! ils ne périssent pas tous, ceux qui risquent ce voyage. Quelques-uns se noient lorsque le navire sombre ; mais la plupart ne font qu'un plongeon, et s'escriment si bien des mains et des pieds qu'ils atteignent le rivage. Et ce que le lecteur connaît déjà de l'humeur et du caractère d'Arthur Pendennis, esquire, du Temple-Supérieur, le mettra à même de dire si ce gentleman appartient à la classe de ceux qui s'enfoncent ou de ceux qui surnagent.

Quoique Pen fût encore trop faible pour faire un demi-mille à pied, et que sa précieuse santé ne permît pas qu'on le laissât se promener seul en voiture, sans quelqu'un pour prendre soin de lui ; cependant Hélène ne pouvait surveiller aussi M. Warrington, et n'avait aucune autorité pour empêcher ce gentleman d'aller à Londres, si quelque affaire l'y appelait. Le fait est que, s'il y fût allé pour y rester, peut-être la veuve en eût-elle été bien aise pour certaines raisons particulières : mais elle réprimait ces désirs égoïstes dès qu'elle les constatait ; et, se rappelant les attentions et les services de Warrington et sa constante amitié pour Arthur,

elle le traitait presque comme un membre de la famille, avec cette mélancolique bienveillance et cette soumise résignation qui lui étaient habituelles. Mais, je ne sais trop comment, un matin que Warrington était appelé en ville par ses affaires, elle devina quel but il avait, et qu'il était allé à Londres afin de rapporter à Pen des nouvelles de Fanny.

En effet, Arthur avait eu un entretien avec son ami ; il lui avait conté plus en détail ses aventures avec Fanny (aventures que le lecteur connaît déjà), et quels étaient ses sentiments vis-à-vis d'elle. Il était fort reconnaissant d'avoir échappé au grand danger (et à cela Warrington disait amen de tout son cœur), et de n'avoir aucune faute grave à se reprocher dans sa conduite avec elle ; mais s'ils se quittaient, comme il le fallait, il serait bien aise de lui dire un Dieu vous bénisse ! et d'espérer qu'elle conserverait bon souvenir de lui. Il entretint Warrington de cette affaire avec tant de gravité et d'émotion, que Georges, qui s'était, lui aussi, prononcé très-fortement pour la séparation, commença à craindre que son ami ne fût pas aussi bien guéri qu'il se vantait de l'être, et que, s'il advenait qu'Arthur et Fanny se retrouvassent ensemble, la tentation et le danger ne nécessitassent un nouveau combat Et quel en serait le résultat ?

« Il est pénible de lutter, Arthur, et il est facile de succomber, dit Warrington ; et le meilleur courage pour nous autres, pauvres malheureux, c'est de fuir le péril. Je ne serais pas ce que je suis à présent, si j'avais pratiqué ce que je prêche.

— Et qu'avez-vous donc pratiqué, Georges ? demanda Pen avec empressement. Je savais bien qu'il y avait eu quelque chose. Contez-nous cela, Warrington.

— Il y a eu quelque chose qui ne peut être réparé, répliqua Warrington, et qui a détruit trop tôt tout mon bonheur. Je vous ai dit que je vous en parlerais quelque jour, Pen ; et je le ferai, mais pas à présent. Prenez aujourd'hui la morale sans la fable, Pen, mon garçon ; et, si vous tenez à voir un homme dont toute la vie a été brisée par un malheureux rocher contre lequel il s'est heurté presque enfant, regardez-moi, Arthur, et que je vous serve d'avertissement ! »

Nous avons vu que M. Huxter, en écrivant à ses parents à Clavering, avait fait mention d'un club fashionable dont il était membre, et où il rencontrait habituellement un Irlandais, officier distingué, qui, entre autres nouvelles, lui avait appris, relativement à Pendennis, les détails que le jeune médecin avait transmis à Clavering.

Ce club n'était autre que l'Arrière-Cuisine, où l'élève de l'hôpital Saint-Barthélemy avait coutume de rencontrer le général, lequel, par son accent, son extérieur, son caractère et sa conversation, divertissait un grand nombre de jeunes gens qui allaient s'amuser et se rafraîchir le soir à l'Arrière-Cuisine.

Huxter, qui avait de grandes dispositions pour tout imiter, un tragédien célèbre ou un comique favori, un coq chantant sur son fumier, un tire-bouchon s'insinuant dans le goulot d'une bouteille ou un bouchon en sortant, ou un officier irlandais de bonne famille qui ne mettait que trop d'empressement à s'offrir comme un modèle, à débiter son bavardage et ses pauvres vieilles litanies, toutes les fois qu'il se présentait un verre de quelque chose à boire, un auditeur, ou quelque autre occasion ; Huxter, disons-nous, étudia notre ami le général avec un goût particulier, et fit maintes fois poser le pauvre diable. Le digne vieillard était sûr de

se laisser prendre à une amorce de grog à l'eau-de-vie d'une valeur de six pence ; et, sous l'influence de ce breuvage, il était le plus heureux des hommes lorsqu'il contait les histoires des triomphes de sa fille et de ses propres triomphes à lui, en amour, à la guerre, dans les orgies et dans la haute société.

Ainsi Huxter put offrir à ses amis divers portraits du général : de Costigan se battant en djuel dans Phaynix-Park ; de Costigan lors de son entrevue avec le djuc d'York ; de Costigan à la taible de son geindre, entouré de la nobelesse de son pays ; de Costigan ivre, se désolant de l'ingratitchude de sa fille, et disant que ses cheveux gris se précipitaient vers une tombe prématchuraie.

Ainsi notre ami servait à attirer à l'Arrière-Cuisine un certain nombre de jeunes gens qui consommaient les liqueurs de l'hôte, tout en se divertissant des singularités du général, de sorte que mon hôte pardonnait à Costigan la plupart de ses défauts, en considération du bien qu'ils faisaient à sa maison.

Ce n'était certes pas la plus haute position en ce monde, ni celle que nous désirerions pour un vieillard digne de respect ; mais on peut dire de ce vieux bouffon qu'il ne soupçonnait pas que sa condition ne fût pas élevée, et qu'il n'y avait pas une goutte de son sang alcoolisé, ni une pensée de son cerveau troublé, qui fussent hostiles à âme qui vive. Son enfant même, sa cruelle Émily, il l'eût serrée contre son cœur, il lui eût pardonné en pleurant ; et quel plus bel éloge peut-on faire de la charité chrétienne d'un homme, que de dire qu'il est prêt à pardonner à tous ceux qui lui ont fait tout le bien possible, et dont il se plaint à tort ?

Parmi les jeunes gens qui fréquentaient l'Arrière-Cuisine et qui se gaudissaient de la société du capitaine Costigan, l'on s'imaginait que le capitaine faisait un mystère du lieu de sa demeure, par crainte des créanciers, ou par désir de solitude, et qu'il logeait en quelque endroit étonnant.

L'hôte, quand on l'interrogeait à cet égard, ne répondait pas aux questions qu'on lui faisait. Il avait pour maxime de ne connaître les gentlemen qui fréquentaient sa maison, que dans cette maison ; lorsqu'ils quittaient le club, après avoir payé leur écot en gentlemen et s'être conduits comme tels, toute communication cessait entre lui et eux. Enfin il pensait, en tant que gentleman lui-même, que c'était une impertinente curiosité que de chercher à savoir où demeurait tout autre gentleman.

Costigan, même dans les moments où l'ivresse le tendait le plus communicatif, esquivait aussi toute réponse aux questions ou allusions qu'on lui faisait à ce sujet. Ce n'est pas qu'il y eût là-dessous quelque mystère, comme nous le savons fort bien, nous qui avons eu plus d'une fois l'honneur de pénétrer dans son appartement ; mais, dans le cours d'une longue vie pleine de vicissitudes, le capitaine avait souvent logé dans des maisons où la solitude était nécessaire à son repos, et où l'arrivée de quelques visiteurs ne lui eût apporté rien moins que du plaisir.

De là vient que toutes sortes d'histoires étaient inventées par les mauvais plaisants ou les personnes crédules, relativement au lieu de sa demeure. On disait qu'il dormait habituellement dans une guérite de la Cité, dans un cabriolet en remise où le propriétaire lui donnait asile, dans la colonne du duc d'York, etc. ; les plus extravagantes de ces rumeurs étant mises en circulation par le facétieux et imaginatif Huxter. Car Huxey, quand la société de

quelque dandy ne lui imposait pas silence et qu'il se trouvait avec ses amis particuliers, était un personnage tout différent du jeune homme que nous avons vu maté par les airs impertinents de Pen. Adoré par sa famille, à Clavering, il était la vie et l'âme du cercle où il se trouvait, à un banquet joyeux comme à la table de dissection.

Par une belle matinée de septembre, Huxter se régalait d'une tasse de café dans une échoppe de Covent-Garden, après avoir passé une délicieuse nuit à danser au Vauxhall, lorsqu'il aperçut le général qui descendait Henrietta-Street d'un pas chancelant, ayant à ses trousses une bande de petits polissons qui le huaient. Ils avaient quitté de bonne heure leurs lits sous les arches du pont, et rôdaient déjà en quête d'un déjeuner et du gagne-pain de la journée.

Le pauvre vieux général n'était pas dans l'état où les ricanements et les facéties de ces petits gueux faisaient beaucoup d'effet sur lui ; les cochers de fiacre et les bateliers le connaissaient, et faisaient sur lui leurs commentaires ; les policemen le suivaient du regard, et ordonnaient d'un ton de mépris et de pitié aux gamins de le laisser tranquille. Qu'importaient au général la pitié, le mépris des hommes, et les ricanements des petits polissons ? Il descendait la rue d'un œil vitreux et d'un pas chancelant, conservant juste assez de raison pour savoir où il allait et suivre son chemin accoutumé. Il s'était mis au lit sans savoir comment. Cela lui arrivait aussi souvent qu'à n'importe quel homme à Londres. Il s'était éveillé et n'avait demandé à personne comment il se trouvait là ; et il rentrait chez lui par son chemin accoutumé, en courant de dangereuses bordées, lorsque, de l'endroit où il prenait son café, Huxter l'aperçut.

Reconnaître son ami, et payer ses deux pence (le fait est qu'il ne lui en restait que huit, autrement il eût pris un cabriolet au Vauxhall pour rentrer chez lui), ce fut pour l'actif Huxter l'affaire d'un instant. Costigan se plongea dans les ruelles qui avoisinent le théâtre de Drury-Lane, et où abondent les boutiques de marchands de genièvre, d'écaillères et de loueurs de costumes, dont les propriétaires dormaient encore derrière leurs volets fermés, quoique l'aurore aux doigts de rose colorât déjà les cheminées de leurs maisons. Huxter suivit le général à travers ces étroits passages, jusqu'à ce qu'il atteignît Oldcastle-Street, qui est la rue où se trouve l'entrée de Shepherd's-Inn.

Là, juste en vue de son logis, une fatale tranche d'écorce d'orange vint se placer entre le talon du général et le pavé, et fit tomber en arrière le pauvre diable.

Huxter accourut aussitôt, et, après une pause, durant laquelle le vétéran, étourdi par sa chute et par le whiskey qu'il avait bu, recueillit autant que possible ses sens frappés de vertige, le jeune médecin releva le général boiteux et lui offrit avec bonté de le ramener chez lui. Le général refusa d'abord de répondre aux questions de l'étudiant en médecine, et de dire où il logeait ; il déclara qu'il demeurait tout près de là, et qu'il arriverait chez lui sans difficulté. Il se dégagea du bras de Huxter et se précipita en avant, comme pour regagner seul sa demeure ; mais il chancelait si fort et courait de telles embardées d'un côté à l'autre de la rue, que le jeune médecin insista pour l'accompagner, et parvint enfin, après bien des expressions consolantes et encourageantes, à prendre la sale vieille main du général sous ce qu'il appelait sa nageoire. Il traversa ainsi la rue avec le vieux bonhomme, qui se lamentait pi-

toyablement. Costigan s'arrêta lorsqu'il fut arrivé devant l'antique portail orné des armoiries du vénérable Shepherd.

« C'est ici, » dit-il en s'approchant de la porte et faisant un effort pour sonner. Le bruit de la sonnette amena le portier, le vieux M. Bolton, qui grognait et faisait une mine terrible, selon sa coutume, toutes les fois que son tour venait d'ouvrir à cet oiseau matinal.

Costigan voulut causer un moment avec Bolton ; mais celui-ci s'y refusa d'un ton aigre.

« Ne m'ennuyez pas, dit-il. Allez vous mettre dans votre lit, capitaine, et ne retenez pas les honnêtes gens hors du leur. »

De sorte que le capitaine traversa la cour en louvoyant, et atteignit son escalier qu'il gravit en trébuchant à chaque pas, ayant toujours le digne Huxter à ses trousses.

Costigan possédait une clef, que Huxter inséra pour lui dans le trou de la serrure, de sorte qu'il n'y eut pas besoin d'éveiller le petit M. Bows du sommeil dont le vieux musicien s'était endormi depuis peu. Huxter aida le capitaine ivre à se déshabiller, et, après s'être assuré qu'il n'avait pas d'os brisé, il le fit se coucher et mit des compresses d'eau froide à un de ses genoux et de ses tibias, que Costigan s'était déchirés, ainsi que son pantalon, dans la chute causée par l'écorce d'orange. À l'âge du général, et avec ses habitudes, de pareilles blessures sont lentes à guérir ; l'inflammation s'y mit, et le vieux bonhomme resta quelques jours couché, souffrant de la fièvre et de ses meurtrissures.

M. Huxter entreprit la guérison de son intéressant malade avec beaucoup de confiance et d'empressement, et il fit preuve

d'un talent convenable. Il venait voir son ami tous les jours et le consolait, par son bavardage, de l'absence de cette société dont Costigan avait besoin, et dont il était un des principaux ornements. Il donna ses instructions à ceux qui soignaient l'invalide, relativement à la quantité de whiskey qu'on pouvait lui permettre, et, comme le pauvre vieux resta plusieurs jours sans pouvoir se lever de son lit ou de son sofa, il lui fut impossible d'enfreindre ces instructions. Bows, mistress Bolton et notre petite amie Fanny se remplaçaient tour à tour au chevet du général, et le vieux guerrier jouit de tout le confort possible dans son malheur.

Huxter, que son affabilité et son caractère sociable rendaient promptement intime avec les personnes dans la société desquelles il se trouvait, lorsque toutefois l'habitude du beau monde ne leur faisait pas repousser les familiarités de ce jeune gentleman, ne tarda pas à se lier avec nos connaissances de Shepherd's-Inn, dans les mansardes comme dans la loge du portier. Il croyait avoir vu Fanny quelque part ; il était sûr de l'avoir rencontrée ; mais il n'est pas étonnant qu'il ne se rappelât pas exactement où, car la pauvre petite créature ne voulut jamais lui dire que c'était au Vauxhall. D'ailleurs il l'avait vue dans un moment où la danse et les liqueurs lui troublaient les idées ; et puis la petite Fanny était bien changée par la fièvre, l'agitation, l'amour et le désespoir que les trois dernières semaines avaient versés sur la tête de cette petite victime. Sa tête était alors penchée en avant, et sa figure très-pâle et hâve ; bien des fois ses yeux avaient tristement regardé le facteur lorsqu'il arrivait, et son cœur se laissait accabler par le désespoir, quand elle le voyait s'éloigner sans lui avoir rien apporté.

Quand arriva l'accident de M. Costigan, Fanny fut assez contente d'avoir une occasion d'être utile à quelqu'un et de faire quelque chose ; elle espérait trouver dans ces occupations l'oubli de ses chagrins ; elle sentait qu'elle les supportait plus vaillamment en faisant son devoir, quoique, pour sûr, elle laissât couler plus d'une larme dans la tisane du vieil Irlandais. Hélas ! hélas ! remuez bien la tisane et prenez courage, petite Fanny ! Si tous ceux qui ont souffert du même mal que vous devaient mourir, mourir sur-le-champ, quelle fameuse année cela ferait pour les entrepreneurs des pompes funèbres !

Soit compassion pour son unique malade, soit qu'il trouvât du plaisir dans sa société, M. Huxter ne tarda pas à venir voir Costigan au moins deux ou trois fois par jour ; et, si un des membres de la famille du portier n'était pas auprès du général, le jeune docteur avait toujours quelques instructions particulières à leur donner en passant devant la loge. C'était un bon garçon ; il fabriquait ou achetait des joujoux pour les enfants ; il leur apportait des pommes et des gâteaux à l'eau-de-vie ; il apporta même un masque avec lequel il les effraya et fit épanouir un sourire sur la pâle figure de Fanny. Il appelait la portière par son nom de mistress Bolton, et était très-intime, très-familier, très-facétieux avec cette dame, bien différent de ce fier et grossier animal, ainsi que mistress Bolton appelait alors certain jeune gentleman de notre connaissance, qu'elle disait n'avoir jamais pu souffrir.

C'est de cette dame, qui était sans façon dans sa conversation, que Huxter apprit la maladie dont la petite Fan était minée, et la manière dont Pen s'était conduit vis-à-vis d'elle. On s'imagine bien que le récit de mistress Bolton ne fut pas impartial. À l'entendre, on eût pu croire que ce jeune gentleman avait usé des ar-

tifices les plus persévérants et les plus coupables pour gagner le cœur de la jeune fille, qu'il avait violé les promesses les plus sacrées à elle faites, et que tout champion du beau sexe devait le haïr et le châtier comme un scélérat.

Dans l'état d'esprit où Huxter se trouvait alors au sujet d'Arthur, qui lui avait témoigné un si cruel mépris, il était naturellement disposé à ajouter foi à tout ce qui se disait de défavorable à l'infortuné convalescent. Mais pourquoi n'écrivit-il pas à Clavering, comme il avait fait la première fois, pour rendre compte de l'inconduite de Pen et des faits particuliers qui venaient d'arriver à sa connaissance ? Il annonça par lettre à son beau-frère que M. Pendennis, cet aimable jeune homme, venait d'échapper à une fièvre violente, et que sans doute tout Clavering, où il était si populaire, se réjouirait de sa guérison ; il dit aussi qu'il était retenu à Londres par un cas intéressant de fracture complexe arrivée à un officier de distinction ; mais quant à Fanny Bolton, il n'en fit aucune mention dans ses lettres, imitant en cela son compatriote Arthur Pendennis. Ô vous, mères, qui restez à la campagne, jusqu'à quel point croyez-vous être instruites des faits et gestes de vos garçons ? Oui, jusqu'à quel point, je vous le demande ?

Mais Huxter n'avait aucune raison de celer sa façon de penser à M. Bows ; et, très-peu de temps après sa conversation avec mistress Bolton, M. Sam entretint le musicien des rapports qu'il avait eus dans son enfance avec Pendennis ; il le dépeignit comme un maudit polisson, comme un fat plein d'orgueil, et il exprima la résolution de lui rabaisser la crête aussitôt qu'il serait assez remis pour se défendre en homme.

Bows prit alors la parole à son tour, et donna sa version de l'histoire, faisant d'Arthur et de la petite Fan un héros et une hé-

roïne. Il conta comment ils s'étaient rencontrés sans qu'il y eût machination de la part de Pen, mais par l'effet d'une bévue du vieil Irlandais, actuellement au lit avec une jambe cassée ; il dit que Pen s'était conduit avec noblesse et abnégation, et que mistress Bolton n'était qu'une sotte. Il rapporta la conversation que lui, Bows, avait eue avec Pen, et les sentiments exprimés par ce jeune homme.

L'histoire de Bows donna peut-être quelques remords à l'accusateur de Pen, qui avoua franchement ses torts au sujet d'Arthur, et renonça à son projet de lui rabaisser la crête.

Mais la cessation de l'hostilité de Huxter contre Pendennis ne diminua point ses attentions pour Fanny, attentions que l'infortuné Bows remarqua avec sa jalousie et son amertume habituelles.

« Il suffit que j'aime quelqu'un, pensait le vieux bonhomme, pour que survienne un autre qui m'est préféré. J'ai toujours eu le même guignon, depuis ma jeunesse jusqu'à présent que je suis sexagénaire. Un homme tel que moi, que peut-il espérer de mieux que d'être un objet de raillerie ? C'est aux jeunes de réussir et d'être heureux, et non pas à de vieux nigauds comme moi. Toute ma vie j'ai joué le deuxième violon, dit-il avec un rire amer ; comment puis-je supposer que la chance va me sourire, après qu'elle m'a été si longtemps contraire ? »

C'est avec cet égoïsme que Bows considérait l'état des choses, quoique peu de personnes, en regardant la figure pâle et désolée de la pauvre petite fille, eussent supposé qu'il eût quelque motif d'être jaloux. Fanny accueillait avec bonté les attentions de M. Huxter et les efforts qu'il faisait pour la consoler. Elle riait de

ses plaisanteries et de ses jeux avec ses petites sœurs ; mais elle retombait, aussitôt après, dans un abattement qui aurait dû prouver à M. Bows que le nouveau venu n'occupait pas encore de place dans son cœur, si la jalousie n'avait pas quelque peu troublé la vue du vieux musicien.

Mais Bows voyait trouble. Fanny attribuait à l'intervention de Bows le silence de Pen. Fanny le haïssait. Fanny le traitait constamment avec cruauté et injustice. Elle se détournait lorsqu'il lui adressait la parole ; elle avait en horreur les tentatives qu'il faisait pour la consoler. C'était une triste vie que M. Bows menait là, et son affection était payée d'un cruel retour.

Quand Warrington arriva à Shepherd's-Inn, en qualité d'ambassadeur de Pen, ce fut le logement de M. Bows qu'il se fit indiquer. Sans doute qu'Arthur, au nom de qui il agissait dans ces délicates négociations, lui avait dit de s'adresser au musicien. Il n'entrevit même pas miss Fanny, lorsqu'il s'arrêta à la porte pour demander ce renseignement.

Warrington trouva M. Bows occupé à soigner son malade, de la chambre duquel il sortit pour se rendre à l'appel de son visiteur. Nous avons dit qu'ils se connaissaient déjà, et ils échangèrent assez cordialement une poignée de main.

Après une petite conversation préliminaire, Warrington dit qu'il était envoyé par son ami Pendennis et la famille de celui-ci, pour remercier Bows des soins qu'il avait donnés à Arthur au commencement de sa maladie, et de l'obligeance qu'il avait eue d'aller chercher le major à la campagne.

Bows répliqua qu'il n'avait fait que son devoir ; il ne croyait pas revoir jamais en vie le jeune gentleman, lorsqu'il s'était mis

en route pour prévenir le major ; il était bien aise de la guérison de M. Pendennis, et de savoir qu'il était avec ses parents.

« Heureux ceux qui ont des parents, monsieur Warrington ! dit le musicien. Je serais alité dans cette mansarde, que personne ne s'inquiéterait de moi et ne demanderait si je suis vivant ou mort.

— Quoi ! pas même le général, monsieur Bows ? demanda Warrington.

— Le général aime sa bouteille de whiskey par-dessus tout au monde, répondit l'autre. Nous demeurons ensemble par habitude et par économie ; mais il ne s'inquiète pas plus de moi que vous-même… Qu'est-ce que vous avez à me demander, monsieur Warrington ? Ce n'est pas pour me faire une visite que vous êtes venu, je le sais fort bien. Personne ne me fait de visite, à moi. C'est au sujet de Fanny, la fille de la portière, que vous êtes venu… je le vois bien. Est-ce que M. Pendennis, à présent qu'il est rétabli, désire la revoir ? Est-ce que Sa Seigneurie le sultan se propose de lui jeter le mouchoir ? Elle a été très-malade, monsieur, depuis le jour où mistress Pendennis l'a mise à la porte… ce qui était très-aimable de la part d'une dame, n'est-ce pas ? La pauvre fille et moi, nous avons trouvé le jeune gentleman en proie au délire de la fièvre, ne connaissant plus personne, n'ayant personne qui le soignât, si ce n'est son ivrognesse de buandière. Fanny le veille jour et nuit ; moi, je pars à la recherche de son oncle. La maman arrive et jette Fanny à la porte. L'oncle arrive et me laisse le cabriolet à payer. Faites mes compliments à ces dames et à ce gentleman, et dites-leur que nous sommes tous deux bien reconnaissants. Oh ! oui, bien reconnaissants. Une comtesse, morbleu ! n'aurait pas mieux agi ; et, pour la veuve

d'un apothicaire (on m'a dit que telle était la position sociale de mistress Pendennis), cette conduite est assurément très-aristocratique et de bon goût. Elle devrait faire peindre sur les panneaux de sa voiture un pilon et un mortier d'or. »

C'est sans doute M. Huxter qui avait appris à Bows la profession du père de Pen ; et, si le musicien prenait le parti de Pen contre le jeune médecin, et celui de Fanny contre M. Pendennis, cela vient de ce que le vieux gentleman était d'une humeur si sauvage qu'il lui fallait contredire tout le monde.

Warrington l'écouta avec curiosité, et ne prit pas en mauvaise part l'irascibilité et les sarcasmes du musicien.

« Je n'ai jamais rien su de tout cela, dit-il, ou le major Pendennis ne m'en a parlé que d'une manière fort vague. Comment une dame devait-elle agir ? Je pense (car je ne lui ai jamais parlé de cette affaire) qu'elle s'imaginait que la jeune femme et mon ami Pen avaient des relations… intimes, que mistress Pendennis ne pouvait naturellement reconnaître…

— Oh ! non, sans doute, monsieur. Expliquez-vous, monsieur ; dites tout de suite ce que vous entendez par là, que le jeune gentleman du Temple avait fait une victime de la fille de Shepherd's-Inn, n'est-ce pas ? De sorte qu'il fallait la jeter à la porte ou la broyer vive, par Jupiter ! dans le mortier d'or. Non, monsieur Warrington, il n'y a rien eu de pareil ; il n'y a pas eu de victime, ou, s'il y en a eu une, c'est M. Arthur, et non la jeune fille. M. Arthur est un honnête garçon, oui, vraiment, quoiqu'il soit vain et assez dandy. Il a un cœur d'homme sensible, et en homme de cœur il a fui la tentation. Je l'avoue, quoique cela me fasse souffrir ; je l'avoue, oui, il a du cœur ; mais la fillette n'en a pas, mon-

sieur. Elle fera tout pour attirer un homme, et l'abandonnera ensuite sans remords, monsieur. Si elle est abandonnée elle-même, monsieur, elle souffrira de l'abandon et pleurera. Elle a eu la fièvre quand mistress Pendennis l'eut mise à la porte, et elle a fait la cour au docteur, au docteur Goodenough, qui vint la guérir. À présent elle s'est éprise d'un autre gaillard, un autre carabin, ha ! ha ! Le diable m'emporte, monsieur, elle aime le mortier et le pilon, elle rôde autour des boîtes à pilules, tant elle les aime, et elle a un individu de l'hôpital Saint-Barthélemy qui fait des grimaces de pendu pour amuser les petites sœurs, et qui dissipe sa mélancolie. Allez-y voir, monsieur ; vous le trouverez sans doute dans la loge. Si vous voulez savoir des nouvelles de miss Fanny, il faut vous adresser à la boutique du docteur, monsieur, et non pas à un vieux ménétrier comme moi. Adieu, monsieur, voilà mon malade qui m'appelle. »

Une voix sortait, en effet, de la chambre à coucher du capitaine, une voix bien connue, qui disait :

« Je voudrais bien une petite goutte de quelque chose, Bows ; j'ai soif. »

Et Warrington prit congé de l'irascible musicien, content peut-être de savoir que les choses allaient ainsi, et que la délaissée de Pen se consolait.

Le hasard voulut qu'au moment où il passait devant la loge, M. Huxter fût en train d'effrayer les enfants au moyen du masque dont nous avons parlé. Fanny souriait languissamment de ses farces. Warrington rit avec amertume.

« Est-ce que toutes les femmes sont comme celle-là ? se dit-il. Je crois qu'il en est une qui ne lui ressemble pas, » ajouta-t-il

avec un soupir.

Tandis qu'il attendait, dans Piccadilly, l'omnibus de Richmond, Georges rencontra le major Pendennis, qui devait prendre la même voiture, et il conta au vieux gentleman tout ce qu'il avait vu et appris au sujet de Fanny.

Le major Pendennis fut grandement satisfait ; et, comme on pouvait l'attendre d'un tel philosophe, il fit précisément la même observation qui était échappée à Warrington.

« Toutes les femmes sont les mêmes, dit-il. La petite se console. Hélas ! quand j'apprenais Télémaque, au collège, Calypso ne pouvait se consoler… Vous savez le reste, Warrington ; eh bien ! je disais toujours que c'était absurde ; oui, absurde, morbleu ! et c'est la vérité… Ainsi, elle a trouvé un nouveau soupirant, la petite portière ? Diablement gentille, la fillette ! Pen sera furieux… ne pensez-vous pas, Warrington ? Mais il faudra lui apprendre la nouvelle avec ménagement, ou sa fureur sera telle qu'il se mettra aussitôt à courir après elle. Oui, il faut ménager le jeune homme.

— Je pense que mistress Pendennis devrait savoir que Pen s'est très-bien conduit en cette affaire. Évidemment, elle le croit coupable, et, d'après ce que m'a conté M. Bows, Arthur s'est conduit en brave garçon.

— Mon cher Warrington, répliqua le major d'un air alarmé, dans l'état d'agitation où se trouve mistress Pendennis, ce qu'il y a, selon moi, de mieux à faire, c'est de ne pas lui dire un mot de tout cela ; ou bien, voyons, laissez-moi le soin de lui parler ; je lui dirai la chose avec douceur ; je vous en donne ma parole d'honneur… De sorte que Calypso est consolée, vraiment ? »

Et cette satisfaisante vérité le fit rire sous cape, heureux dans le coin de l'omnibus, pendant tout le temps que dura le trajet.

Pen était fort pressé d'apprendre de son ambassadeur le résultat de sa mission ; et, dès que les deux jeunes gens se trouvèrent seuls, l'ambassadeur répondit aux questions d'Arthur.

« Vous vous rappelez, Pen, votre poème d'Ariane à Naxos, dit Warrington. La poésie n'en valait pas le diable, pour sûr.

— Après ? demanda Pen, en proie à une vive agitation.

— Vous souvient-il de ce qui arriva à Ariane quand Thésée l'eut abandonnée ? Vous en souvient-il, jeune homme ?

— C'est un mensonge ! c'est un mensonge !… Ce n'est pas là ce que vous avez à m'apprendre ! s'écria Pen en se levant d'un bond, la figure toute rouge.

— Asseyez-vous, nigaud, » dit Warrington ; et, poussant Pen de ses deux doigts, il le fit retomber dans son fauteuil. « Mieux vaut pour vous qu'il en soit ainsi, jeune homme ! » ajouta-t-il tristement, en réponse à la rougeur farouche qui colorait la figure d'Arthur.

Tome 3 · 07

Le digne major Pendennis remplit la promesse qu'il avait faite à Warrington, de manière à satisfaire sa conscience ; et, pour tranquilliser Hélène au sujet de son fils, il lui fit comprendre que toutes relations étaient rompues entre Arthur et l'odieuse petite portière, et qu'elle n'avait plus à redouter d'attachement impru-

dent ni d'avilissant mariage de la part de Pen. Le jeune homme lui-même eut l'esprit soulagé, après le premier et rude coup porté à sa vanité, lorsqu'il put se dire que miss Fanny ne mourrait pas d'amour pour lui, et qu'il n'avait aucune conséquence fâcheuse à craindre de cette malheureuse et courte liaison.

La petite troupe était donc libre de mettre à exécution son projet de voyage sur le continent. Arthur Pendennis, rentier, voyageant avec Mme Pendennis et Mlle Bell, et Georges Warrington, particulier, âgé de 32 ans, taille de 6 pieds (anglais), figure ordinaire, cheveux noirs, barbe idem, etc., se procurèrent des passe-ports du consul de Sa Majesté le roi des Belges, à Douvres, et se rendirent de ce port à Ostende, d'où ils cheminèrent à loisir, visitant Bruges et Gand, avant d'aller à Bruxelles et sur les bords du Rhin.

Nous n'avons pas dessein de décrire ce voyage tant de fois raconté, ni la joie de Laure en arrivant dans de tranquilles et antiques cités qu'elle voyait pour la première fois, ni l'étonnement et l'intérêt qu'inspirèrent à Hélène les couvents de béguines, ni la presque terreur qu'elle éprouva à la vue des nonnes voilées de noir, agenouillées les bras en croix devant des autels illuminés, et des pompes et cérémonies si étranges du culte catholique. Des moines marchant nu-pieds dans les rues ; des statues de saints et de vierges couronnées dans les églises, devant lesquelles la foule se prosternait et adorait, violant ainsi la loi de Dieu, selon la mère de Pen, de la manière la plus flagrante ; des prêtres en vêtements magnifiques, ou cachés au fond de sombres confessionnaux ; les théâtres ouverts et le peuple dansant le dimanche : toutes ces choses et ces mœurs nouvelles choquèrent et effrayèrent la simple campagnarde. Quand les jeunes gens, après

leur promenade du soir, rejoignaient la veuve et sa fille adoptive, ils trouvaient des livres de dévotion sur la table ; et, à leur arrivée, Laure cessait ordinairement la lecture à haute voix des psaumes, ou des pages du livre saint qu'Hélène aimait le plus.

Les derniers événements relatifs à son fils avaient cruellement secoué Hélène ; Laure épiait avec une anxiété bien vive, quoique cachée, tous les mouvements de sa plus chère amie ; et le pauvre Pen était très-assidu à rendre ses devoirs à sa mère, dont le cœur blessé n'avait que tendresse pour lui, malgré le secret qui existait entre eux, malgré la douleur, je dirais presque la fureur de la mère, à la pensée qu'elle était dépossédée du cœur de son fils, ou que du moins ce cœur avait des replis où elle ne devait ni n'osait pénétrer. Elle souffrait en se rappelant les jours bénis de l'enfance d'Arthur, où il n'en était pas ainsi, où le cœur de son fils n'avait pas de secrets, où elle était tout pour lui, où il lui confiait ses espérances et ses plaisirs, ses chagrins d'enfant, ses petites vanités et ses petits triomphes, dans leurs tendres embrassements ; les jours où sa demeure était encore le nid de Pen, avant que le destin, l'égoïsme, la nature, l'eussent poussé à prendre son essor, à voler de ses propres ailes, à chanter ses propres chants, à chercher un autre nid et une autre compagnie.

Observant ces soucis rongeurs et ce cruel désappointement dans son amie, Laure dit un jour à Hélène :

« Si Pen m'avait aimée, comme c'était votre désir, j'aurais gagné Pen, mais je vous aurais perdue, vous, maman ; j'en suis sûre. Et je préfère que vous m'aimiez. Je ne pense pas que les hommes sachent ce que c'est qu'aimer comme nous aimons. »

Hélène convenait, en soupirant, de la vérité de cette dernière partie du discours de la jeune demoiselle ; mais elle protestait contre la première. Pour moi, je suppose que Laure avait raison dans l'un et l'autre dire ; quant à la dernière assertion, c'est une vieille et banale vérité que l'amour n'est que d'une heure chez l'homme, tandis qu'il est de tout le jour et de toute la nuit chez la femme.

Damon a ses contributions, son sermon, la parade, la note du tailleur, ses devoirs de membre du Parlement, et le diable sait combien d'autres choses encore pour l'occuper ; Délia n'a que Damon à qui songer. Damon est le chêne ou le pilier qui se tient ferme ; Délia est le lierre ou le chèvrefeuille qui enlace ses bras autour de lui. N'est-ce pas la vérité, Délia ? N'est-il pas dans votre nature de ramper à ses pieds et de les baiser, de vous enlacer autour de son tronc et de vous y suspendre ? et n'est-il pas dans la nature de Damon de se tenir ferme, les mains dans les poches de son pantalon, comme un véritable Anglais, tandis que la tendre et jolie parasite se cramponne après lui ?

Le vieux Pendennis n'avait accompagné nos amis que jusqu'au bord de l'eau ; il les avait laissés s'embarquer et avait donné à Warrington la direction de la petite expédition. Quant à lui, il devait faire une courte visite à la maison d'un grand personnage de ses amis, et se proposait de rejoindre plus tard sa belle-sœur en Allemagne, aux eaux où la petite société se rendait.

Le major pensait que les soins qu'il avait prodigués pendant si longtemps à sa famille malade méritaient un peu de relâche ; et, quoique les perdrix fussent bien réduites en nombre, il restait encore des faisans à tirer à Stillbrook, où séjournait encore le noble marquis de Steyne. Le vieux Pendennis se rendit donc en cette

demeure hospitalière, et s'y divertit d'une manière fort satisfaisante. Un duc royal, quelques étrangers de marque, quelques hommes d'État illustres, et d'autres personnes très-agréables, y étaient en visite. Cela fit du bien au cœur du vieux bonhomme de voir son nom dans le Morning-Post, parmi ceux des hôtes distingués que le marquis de Steyne traitait à sa maison de campagne de Stillbrook.

Pendennis était un personnage fort utile et fort amusant dans une maison de campagne. À la chasse et au fumoir, il racontait aux jeunes gens de drôles de petites anecdotes et des histoires grivoises qui les faisaient rire de lui et avec lui. Le matin, il était aux petits soins pour les dames dans leurs salons. Il promenait les nouveaux venus dans le parc et les jardins, leur montrait la carte du pays, et le meilleur point de vue pour la maison et le lac ; il leur montrait quelle partie du bois serait abattue, et où passait l'ancienne route avant qu'on eût taillé la colline et construit le nouveau pont ; il leur indiquait l'endroit du parc où le vieux lord Lynx découvrit sir Phelim O'Neal à genoux devant sa femme, etc., etc. ; il appelait les jardiniers et concierges par leurs noms ; il savait le nombre des gens assis dans la chambre de la gouvernante, et de ceux qui dînaient au réfectoire des domestiques ; il avait un mot pour chacun, et sur chacun, et un peu contre chacun. Bref, il était inappréciable dans une maison de campagne, et il méritait bien ses vacances après ses travaux ; aussi en jouissait-il largement.

Et peut-être, tandis qu'il s'amusait ainsi avec ses amis de campagne, le major n'était-il pas fâché de laisser à Warrington la conduite de l'expédition de famille, et de le forcer à rester au service de ces dames. C'était une servitude qu'il n'était que trop bien

disposé à subir, pour l'amour de son ami d'abord, et ensuite pour cette société elle-même, qu'il trouvait de jour en jour plus charmante.

Warrington savait l'allemand, et il voulut bien donner des leçons de cette langue à miss Laure, qui était fort empressée de s'instruire, quoique Pen fût encore trop faible ou trop paresseux pour reprendre alors ses études allemandes. Warrington faisait les fonctions de courrier et d'interprète ; Warrington veillait aux bagages quand on s'embarquait, quand on montait en voiture, quand on arrivait à l'hôtel et quand on le quittait ; il traitait les questions d'argent, et mettait la petite troupe en ordre de marche. Warrington découvrait la chapelle anglaise, et, lorsque mistress Pendennis et miss Laure étaient disposées à y aller, il les y accompagnait très-gravement. Warrington marchait à côté de l'âne de mistress Pendennis, quand cette dame faisait sa promenade du soir ; il lui cherchait une voiture, ou le Galignani ; ou il arrangeait pour elle un siège confortable sous les tilleuls, quand les baigneurs se promenaient après le dîner, et que l'orchestre du Kursaal exécutait ses aimables concerts sous les arbres de la promenade de la ville de bains, où nos amis fatigués s'étaient arrêtés.

Plus d'un dandy prussien ou français, venu au bain pour le Trente et quarante, jeta des regards de convoitise à la fraîche et jolie jeune Anglaise qui accompagnait la pâle veuve, et eût volontiers dansé avec elle une valse ou un galop. Mais Laure ne se montra pas dans la salle de bal, si ce n'est une ou deux fois, quand Pen daigna y faire un tour avec elle. Pour Warrington, ce diamant brut n'avait pas le poli d'un maître de danse ; il ne savait pas valser, quoiqu'il eût volontiers appris cet art avec une parte-

naire comme Laure… Une partenaire comme Laure ! baste ! Qu'est-ce qu'un célibataire aux jambes roides avait affaire de valser avec de jeunes filles ? pourquoi cette assiduité auprès de miss Bell ? pourquoi boire le plaisir comme une liqueur agréable, au prix de je ne sais quelle tristesse, quels regrets et quels désirs qui le tourmenteront plus tard dans sa solitude ? Et pourtant il ne s'en allait pas. À voir ses soins constants et ses attentions pour la veuve, vous eussiez dit qu'il était son fils… ou bien un aventurier qui voulait l'épouser pour sa fortune, ou du moins obtenir d'elle quelque grand avantage, quelque précieux trésor. Et c'était fort probable : car notre histoire, comme le lecteur l'a sans doute déjà découvert, est une histoire d'égoïsme, dont presque chaque personnage, selon son caractère plus ou moins généreux que celui de Georges, et selon l'usage général du monde, s'occupe surtout du numéro un.

Donc, Warrington se dévouait par égoïsme à Hélène, qui se dévouait par égoïsme à Pen, qui, à cette époque, se dévouait en égoïste à lui-même, n'ayant alors nul autre personnage ni objet qui l'occupât, si ce n'est la santé de sa mère qui lui inspirait de sérieuses et réelles inquiétudes. Mais, quoiqu'ils fussent assis l'un auprès de l'autre, ils ne s'entretenaient pas beaucoup, et le nuage existait toujours entre la mère et le fils.

Laure attendait chaque jour Warrington, et l'accueillait chaque jour avec plus de franchise et d'empressement. Il se surprenait à causer avec elle, comme il ne se fût pas cru capable de causer. Il se surprenait à faire des actes de galanterie dont il était étonné après coup. Il se surprenait à regarder en pâlissant les pattes d'oie qui se formaient à l'angle externe de ses yeux, et quelques filets blancs dans ses cheveux, et quelques poils argen-

tés dont la présence l'importunait au milieu de son épaisse barbe noire. Il se surprenait à considérer les jeunes élégants des bains : les blonds Allemands à la taille serrée dans leurs habits étroits, les Français cabrioleurs aux moustaches cirées et aux bottes brillamment vernies, les dandys anglais (y compris Pen) à l'air calme et dominateur, à la langueur insolente ; et à chacun d'eux il enviait quelque excellence, quelque qualité de jeunesse, ne fût-ce qu'une jolie figure, qu'ils avaient et dont Warrington manquait.

Et chaque soir, quand la nuit venait, il quittait le petit cercle avec plus de répugnance ; et, se retirant dans l'appartement qu'il occupait, il se sentait plus seul et plus malheureux. La veuve ne put faire autrement que de remarquer son attachement. Elle comprit alors pourquoi le major Pendennis, toujours secrètement opposé à son projet favori, avait si vivement désiré que Warrington fût de la partie. Laure avouait franchement l'estime et l'enthousiasme que Georges lui inspirait, sans qu'Arthur fît le moindre mouvement. Arthur ne voulait pas voir ce qui se passait, ou bien il ne se souciait pas de l'empêcher ; peut-être même l'encourageait-il. Hélène se rappela lui avoir entendu dire souvent qu'il ne comprenait pas qu'un homme demandât encore la main d'une femme, après avoir essuyé un premier refus. Elle était à la torture, en querelle sourde avec son fils, l'objet le plus cher qu'elle eût au monde ; elle doutait de Laure et n'osait exprimer son doute ; elle éprouvait de l'aversion pour Warrington, le bon, le généreux Warrington.

Faut-il s'étonner que les eaux salutaires de Rosenbad ne lui fissent aucun bien, et que le docteur Von Glauber, le médecin des bains, lorsqu'il venait la voir, trouvât que la pauvre dame n'était pas en voie de guérison ?

Cependant, la santé de Pen s'améliorait rapidement ; il dormait avec une extraordinaire persévérance douze heures sur vingt-quatre ; il mangeait prodigieusement : si bien qu'au bout de deux mois, il eut presque recouvré le poids et la vigueur de son corps avant sa maladie.

Ils étaient depuis environ quinze jours aux bains, quand une lettre du major Pendennis leur annonça sa prochaine arrivée à Rosenbad. En effet, le major suivit de près sa missive. Il était accompagné de son fidèle valet Morgan, sans lequel le vieux gentleman ne pouvait voyager. Dans ses excursions, le major portait un costume élégant et juvénile. À le voir par derrière, on l'eût pris pour un des jeunes gens dont Warrington commençait à envier la taille mince et le teint frais. Ce n'était que lorsque le digne homme se mettait en marche, qu'on remarquait que l'âge avait affaibli ses genoux et ralenti les mouvements des gracieuses petites bottes vernies dans lesquelles le joyeux vieux voyageur emprisonnait encore ses pieds.

Il y avait alors, à Rosenbad, des grands personnages de notre propre pays et des pays étrangers. Le vieux Pendennis parcourut avec une vive satisfaction la liste des étrangers, le soir de son arrivée, parce qu'il y trouva plusieurs de ses connaissances du grand monde ; il voulait avoir l'honneur de présenter très-prochainement son neveu à une grande-duchesse allemande, à une princesse russe et à un marquis anglais. Arthur, lui, ne refusait pas de faire la connaissance de ces hauts personnages, car il aimait la vie élégante avec toutes les splendeurs et les aménités qui en faisaient partie.

Ce soir même, le hardi vieux gentleman, s'appuyant sur le bras de son neveu, fit son apparition au Kursaal, et perdit ou gagna un

ou deux napoléons au trente et quarante. Il ne jouait ni pour perdre ni pour gagner, dit-il, mais pour faire comme les autres ; il risqua donc son napoléon, et prit la chance comme elle se présenta. Il montra à Pen les Russes et les Espagnols jouant des monceaux d'or, et blâma leur avidité comme une chose sordide et barbare. Un gentleman anglais doit jouer là où c'est la mode de jouer, mais il ne doit se laisser ni exalter ni accabler par la chance. Et il raconta avoir vu perdre dix-huit mille guinées en une seule séance à son ami le marquis de Steyne, lorsqu'il n'était encore que lord Gaunt, qui fit ensuite sauter la banque trois nuits consécutives à Paris, sans montrer la moindre émotion dans la défaite ni dans la victoire.

« Et voilà ce que j'appelle se conduire en gentleman anglais, Pen, mon cher garçon, dit le vieux gentleman, s'échauffant en contant ses réminiscences ; voilà ce que j'appelle le grand genre, qui ne se trouve plus que chez nous et dans quelques familles de France. »

Puis, voyant passer devant lui des princesses russes dont la réputation avait depuis longtemps cessé d'être équivoque, et des dames anglaises avariées, qu'on rencontre toujours en compagnie de leur fidèle chevalier de la saison, dans ces lieux de plaisir et de distraction, le vieux major se mit à conter à son neveu, avec une loquacité empressée et une malicieuse satisfaction, d'étonnantes circonstances de la vie de ces héroïnes ; et il amusa le jeune homme par mille anecdotes scandaleuses.

Il se sentit, morbleu ! tout rajeuni, dit-il à Pen, lorsque, toute rouge et rayonnante, et suivie de son énorme chasseur portant son châle, la princesse Obstropski lui sourit, le reconnut et l'accosta. Il se rappelait l'avoir vue actrice d'un des théâtres du Bou-

levard, à Paris, en 1814, lorsqu'elle devint la femme d'un aide de camp de l'empereur Alexandre, le prince Obstropski, homme de grands talents, qui en savait plus long que les autres sur la mort de l'empereur Paul, et qui faisait le diable à quatre. Le major demanda fort poliment et respectueusement à la princesse la permission de lui faire une visite et de lui présenter son neveu, M. Arthur Pendennis, à qui il montra une demi-douzaine d'autres personnes, dont les noms étaient aussi fameux et les histoires aussi édifiantes.

Qu'est-ce que la pauvre Hélène eût pensé, si elle avait entendu ces histoires, si elle avait su à quelle espèce de gens son beau-frère présentait Arthur ? Une seule fois, appuyée sur le bras de son fils, elle avait traversé la salle où les tables vertes étaient préparées pour le jeu, et où les croupiers criaient d'une voix rauque ces paroles fatales : Rouge gagne, couleur perd. Elle était sortie terrifiée de ce pandémonium, en suppliant Pen, en lui arrachant la promesse renforcée de sa parole d'honneur, de ne jamais jouer à ces tables. Mais ce spectacle qui effrayait la naïve veuve ne faisait qu'amuser et rajeunir le roué vétéran. Il respirait gaiement l'air au milieu duquel sa belle-sœur étouffait. Ce qui était bien pour elle n'était pas bien pour lui ; la nourriture du major était un poison pour Hélène. Les créatures humaines sont ainsi diversement constituées, et le monde est peuplé d'une variété merveilleuse de personnes. Disons toutefois, à l'honneur de M. Pen, qu'il tint loyalement la promesse faite à sa mère, et dit hardiment à son oncle l'intention qu'il avait d'y être fidèle.

Quand le major arriva, sa présence jeta une sorte de nuage sur au moins trois des personnes de notre petite société : sur Laure, qui n'avait rien moins que du respect pour lui ; sur Warrington,

qui le traitait avec un mépris et une hauteur involontaires ; et sur la veuve craintive et alarmée, qui redoutait son intervention dans les projets chéris, quoique presque désespérés, qu'elle nourrissait pour son fils. En effet, le major était porteur de nouvelles qui devaient, sans qu'il s'en doutât, amener une catastrophe dans les affaires de tous nos amis.

Pen et les deux dames avaient un appartement dans une maison bourgeoise de Rosenbad ; l'honnête Warrington logeait dans le voisinage ; et le major avait, à son arrivée, pris ses quartiers dans un des grands hôtels. Sa dignité l'exigeait. Il s'était donc logé à l'Empereur romain, hôtel qui était aussi placé sous l'invocation des Quatre saisons, où quelque trois cents joueurs, malades ou ennuyés, prenaient place chaque jour autour d'une énorme table d'hôte et s'y donnaient de fréquentes indigestions.

Pen se rendit à cet hôtel, le matin qui suivit l'arrivée du major, pour présenter respectueusement ses devoirs à son oncle. Il trouva le salon du vétéran dûment frotté et mis en ordre par M. Morgan, les chapeaux du major soigneusement brossés, ses habits préparés, son nécessaire de toilette, son porte-parapluie, ses Guides du voyageur, son passe-port, ses cartes routières, et tous les autres objets indispensables à un Anglais en voyage, aussi régulièrement placés qu'ils l'eussent pu être dans l'appartement que son maître occupait dans Bury-Street, Chaque chose était prête, depuis la bouteille d'eau laxative fraîchement remplie chez le pharmacien jusqu'au livre de prières du vieux bonhomme : car il ne voyageait jamais sans son livre de prières, et se faisait un devoir d'aller à la chapelle anglaise dans toutes les villes qu'il honorait par son séjour.

« Tout le monde en fait autant, disait-il ; tout gentleman anglais en fait autant. »

Cet homme pieux eût aussi bien omis d'aller voir l'ambassadeur d'Angleterre dans la capitale d'un des États du continent, qu'oublié de se montrer à la chapelle consacrée au culte national.

Le vieux gentleman avait pris un bain, comme tout le monde en prend à Rosenbad, dont les eaux sont très-renommées ; et il n'avait pas encore achevé sa toilette, lorsque Pen arriva. Le major appela Arthur d'un ton joyeux dans une seconde pièce où il était occupé avec Morgan, et le valet en sortit, remettant au jeune homme un petit paquet à l'adresse de Pen. « Ce sont les lettres et journaux de M. Arthur, que j'ai apportés de son logement à Londres, » dit Morgan. Ce paquet se composait principalement de numéros de la Gazette de Pall-Mall ; notre ami M. Finucane avait pensé que son collaborateur ne serait pas fâché de les voir. Les journaux étaient attachés par une ficelle, et les lettres étaient dans une enveloppe sur laquelle le digne Finucane avait mis l'adresse de Pen.

Parmi ces lettres se trouvait un petit billet adressé, comme un autre que nous connaissons, à Arther Pendennis, Esquire. Arthur l'ouvrit en tressaillant et en rougissant ; il le lut avec un vif intérêt, avec douleur et respect. Elle s'était présentée au logis d'Arthur, disait Fanny Bolton, et avait appris qu'il était parti… parti pour l'Allemagne, sans même laisser un mot pour elle, ni une réponse à sa dernière lettre, par laquelle elle lui demandait une seule parole d'amitié ; sans laisser les livres qu'il lui avait promis dans un temps plus heureux, avant qu'il fût malade, et qu'elle aurait voulu garder comme un souvenir de lui. Elle ajoutait qu'elle ne faisait pas de reproches à ceux qui l'avaient trouvée à son che-

vet, lorsqu'il avait la fièvre et qu'il ne connaissait plus personne, à ceux qui avaient chassé la pauvre fille sans une seule parole. Elle en serait morte de chagrin, croyait-elle, si le docteur Goodenough ne l'avait soignée, et ne lui avait conservé une vie qu'il eût peut-être mieux valu perdre. Elle pardonnait à tout le monde ; et, quant à Arthur, elle prierait toujours pour lui. Lorsqu'il était si malade et qu'on lui coupa les cheveux, elle avait pris la liberté d'en garder pour elle une petite boucle ; elle l'avouait. Lui permettait-il de la garder encore, ou sa maman ordonnerait-elle qu'elle la rendît aussi ? Elle était prête à obéir en toutes choses à Arthur, et ne pouvait pas oublier qu'il avait été jadis si bon, oh ! si bon et si bienveillant pour sa pauvre Fanny.

Quand le major Pendennis, tout frais et souriant après avoir achevé sa toilette, sortit de sa chambre à coucher, il trouva Arthur dans la salon, avec ce billet devant lui, et une colère terrible peinte sur son visage ; ce dont le vieillard fut tout surpris.

« Quelles nouvelles de Londres, mon garçon ? demanda-t-il avec un peu d'hésitation ; est-ce que vos créanciers sont à vos trousses, que vous faites une mine si renfrognée ?

— Savez-vous quelque chose de cette lettre, monsieur ? répliqua Arthur.

— De quelle lettre, mon bon monsieur ? repartit l'autre sèchement, voyant tout de suite ce qui était arrivé.

— Vous savez de quoi je parle… cette lettre de miss… de Fanny Bolton, la pauvre chère petite ! s'écria Arthur. Quand était-elle dans ma chambre ? S'y trouvait-elle quand j'avais le délire ?… Il me semblait la voir… Y était-elle ? Qui l'a mise à la porte ? Qui a

intercepté les lettres qu'elle m'écrivait ? Qui a osé faire cela ? Est-ce vous, oncle ?

— Je n'ai pas l'habitude de me mêler des lettres d'autrui, ni de répondre à des questions aussi diablement impertinentes ! s'écria le major Pendennis, tout tremblant d'indignation. Il y avait une fille dans votre chambre quand j'y arrivai, au grand détriment de tous mes plaisirs, morbleu ! et recevoir un pareil retour de mon affection pour vous n'est pas agréable ; non, pardieu ! monsieur, ce n'est pas agréable du tout.

— Ce n'est pas de quoi il s'agit, monsieur, reprit Arthur avec chagrin, et… et je vous demande pardon, mon oncle. Vous êtes, vous avez toujours été très-bon pour moi ; mais je vous le demande encore une fois : Avez-vous dit quelque chose de blessant à cette pauvre fille ? Est-ce vous qui l'avez renvoyée de ma chambre ?

— Je n'ai jamais dit un mot à cette fille, répondit l'oncle, et je ne l'ai jamais renvoyée de chez vous. Je ne sais rien de ce qui la concerne, et je ne désire pas en savoir plus que de l'homme qui est dans la lune.

— Alors c'est ma mère qui a fait cela ! s'écria Arthur. Est-ce ma mère qui a renvoyé cette pauvre enfant ?

— Je vous répète que je n'en sais rien, monsieur, répliqua le vétéran avec humeur. Parlons d'autre chose, s'il vous plaît.

— Je ne pardonnerai jamais à la personne qui a fait cela, » dit Arthur, se levant d'un bond et prenant son chapeau.

Le major s'écria :

« Arrêtez, Arthur ; pour l'amour de Dieu, arrêtez ! »

Mais avant qu'il eût achevé ces mots, Arthur s'était précipité hors de la chambre ; et, l'instant d'après, le major le vit traverser à grandes enjambées la rue qui conduisait à sa demeure.

« Servez le déjeuner ! » dit le vieux bonhomme à Morgan ; puis il hocha la tête et soupira en regardant par la fenêtre : « Pauvre Hélène ! pauvre âme ! il va y avoir une scène. Je savais qu'il y en aurait une : et voilà, ma foi ! toute la graisse dans le feu. »

En arrivant chez lui, Pen ne trouva que Warrington au salon : il attendait les dames pour les conduire à la chambre où la petite colonie anglaise de Rosenbad se réunissait le dimanche pour l'exercice de son culte national. Hélène et Laure ne s'étaient pas encore montrées ; la veuve était souffrante et sa fille lui tenait compagnie. Le courroux de Pen était si grand qu'il ne put en différer l'explosion. Il jeta la lettre de Fanny par-dessus la table à son ami.

« Lisez cela, Warrington, dit-il. Elle m'a soigné dans ma maladie, elle m'a arraché aux griffes de la mort, et voilà comme on a traité la chère petite créature ! On m'a caché ses lettres ; on m'a traité comme un enfant, et elle comme un chien, la pauvre petite ! C'est ma mère qui a fait cela !

— Dans ce cas, rappelez-vous qu'elle est votre mère, interrompit Warrington.

— Le crime n'en est que plus grand pour avoir été commis par elle, répliqua Pen. Elle aurait dû prendre la défense de la pauvre fille, et non se déclarer son ennemie ; elle devrait se mettre à ge-

noux devant elle pour lui demander pardon. Et moi aussi ! et je le ferai ! je suis choqué de la cruauté qu'on lui a montrée. Quoi ! elle me donnait tout ce qu'elle avait, et c'est ainsi qu'on l'en récompensait ! Elle sacrifiait tout pour moi, et on la repoussait du pied.

— Chut ! fit Warrington ; on pourrait vous entendre de la chambre voisine.

— M'entendre ! eh bien, qu'on m'entende ! s'écria Pen, d'une voix plus forte encore. Ceux qui interceptent mes lettres peuvent entendre mes paroles. Je dis que cette pauvre fille a été honteusement traitée, et je ferai ce que je pourrai pour lui rendre justice ; oui, je le ferai. »

La porte de la chambre voisine s'ouvrit, et Laure s'avança, la figure pâle et sévère. Elle jeta à Pen un regard où brillaient la fierté, le défi, l'aversion.

« Arthur, votre mère est très-souffrante, dit-elle ; il est fâcheux que vous parliez si haut, car vous la troublez.

— Il est fâcheux que l'on m'ait forcé de parler, répliqua Pen. Et j'ai autre chose à dire encore, avant d'avoir fini.

— Je pense que ce que vous avez à dire n'est pas pour mes oreilles, dit Laure avec hauteur.

— Vous pouvez l'écouter ou non, comme il vous plaira, reprit M. Pen. Je vais entrer et parler à ma mère. »

Laure s'approcha rapidement » de manière à ne pouvoir être entendue par son amie dans l'autre pièce.

« Pas à présent, monsieur, dit-elle à Pen. Vous pourriez la tuer. Votre conduite la rend déjà bien assez malheureuse.

— Quelle conduite ? s'écria Pen avec fureur. Qui ose attaquer ma conduite ? Qui ose s'immiscer dans mes affaires ? Est-ce vous l'instigatrice de cette persécution ?

— J'ai déjà dit que c'était un sujet dont il ne me convenait ni de parler ni d'entendre parler, répliqua Laure. Quant à maman, si elle avait agi autrement vis-à-vis de… de la personne à laquelle vous semblez prendre tant d'intérêt, c'eût été à moi de quitter votre maison, et non à cette… à cette personne.

— Pardieu ! voilà qui est trop fort ! s'écria Pen avec un horrible jurement.

— C'est peut-être ce que vous désiriez, dit Laure en relevant fièrement la tête. En voilà assez, s'il vous plaît. Je ne suis pas habituée à entendre parler de ces choses-là en termes pareils. »

Puis, après une majestueuse révérence, la jeune demoiselle tourna ses pas vers la chambre de son amie. En refermant la porte, elle regarda pleinement son adversaire en face.

Pen était hors de lui d'étonnement, de perplexité, de fureur, en présence de cette monstrueuse et déraisonnable persécution. Il éclata d'un rire bruyant et amer, quand Laure se retira ; par des ricanements et des outrages, comme un homme qui raille en subissant une cruelle opération, il se mit à tourner en ridicule sa propre douleur et la colère de sa persécutrice. Ce rire qui exprimait l'amertume et la souffrance, résultat d'une torture aussi cruelle qu'imméritée, fut entendu dans la chambre attenante, comme avaient été entendues quelques-unes de ses malheureuses paroles ; et, comme elles, il fut interprété à faux par Laure et par Hélène. Il fut comme un coup de poignard pour le tendre

cœur, déjà blessé, d'Hélène ; il alluma le mépris et la colère dans l'esprit fier et hautain de Laure.

« Et c'est à ce libertin endurci, pensa-t-elle, à cet homme qui se vante de ses basses intrigues, que j'avais donné mon cœur !

— Il viole les lois les plus sacrées, se dit Hélène. Il préfère la créature de sa passion à sa propre mère ; et quand on lui fait des reproches, il rit et se fait gloire de son crime. Elle m'a donné tout ce qu'elle avait ; c'est lui qui l'a dit, raisonnait la pauvre veuve ; et il s'en vante, il rit, il brise le cœur de sa mère. »

L'émotion, la honte, la douleur, la mortification, la tuaient presque. Elle sentait que la cruauté de Pen la ferait mourir.

Warrington songeait aux paroles de Laure : C'est peut-être ce que vous désiriez. « Elle aime encore Pen, se dit-il. C'est la jalousie qui la faisait parler ainsi… Allons-nous-en, Pen. Allons chercher le calme à l'église. Il faudra expliquer cette affaire à votre mère. Elle ne paraît pas savoir la vérité, ni vous non plus, mon bon ami. Allons-nous-en, et causons de tout cela. » Puis il marmotta encore une fois : « C'est peut-être ce que vous désiriez. Oui, elle l'aime. Pourquoi ne l'aimerait-elle pas ? Quel autre homme puis-je désirer qu'elle aime ? Que peut-elle être pour moi, sinon la plus chère, la plus belle et la meilleure des femmes ? »

Laissant donc les deux femmes occupées, comme eux-mêmes, à méditer sur ces choses, nos deux amis s'éloignèrent, et gardèrent assez longtemps le silence.

« Il faut que j'arrange cette affaire, pensait l'honnête Georges, puisqu'elle l'aime encore ; il faut que je fasse mieux comprendre

à Pen ce que c'est que l'autre femme. »

Avec cette pensée charitable, le brave garçon se mit à conter plus en détail ce que Bows lui avait dit de la conduite et de l'inconstance de miss Bolton, et il lui dépeignit cette fille comme n'étant qu'une petite coquette à tête légère. Peut-être exagéra-t-il la gaieté et le contentement qu'il s'imaginait avoir remarqués, chez Fanny, dans la scène avec M. Huxter.

Mais toutes les assertions de Bows avaient été colorées par la folle jalousie et la fureur de ce vieillard ; et, au lieu d'éteindre en Pen le désir naissant de revoir sa petite conquête, les paroles de Warrington ne firent qu'enflammer davantage et irriter Arthur, et lui inspirer une plus ardente anxiété de se justifier, comme il disait, auprès de Fanny.

Cependant ils étaient arrivés à la porte de l'église ; mais il est probable que ni l'un ni l'autre n'entendirent un mot du service, ni une syllabe du sermon de M. Shamble, tant ils étaient occupés de leurs propres méditations.

Le major les aborda, après le service, avec sa perruque bien frisée et son chapeau bien brossé, et avec son air le plus gentil et le plus joyeux. Il leur fit compliment de s'être montrés à l'église, et répéta que toute personne comme il faut se faisait un devoir, à l'étranger, d'assister au service du culte anglican. Il s'en retourna en compagnie des jeunes gens, jasant avec une loquacité enjouée, et distribuant, en chemin, des saluts à ses connaissances. Il s'imaginait innocemment que Pen et Georges s'amusaient royalement de ses anecdotes, dont ils laissaient couler les flots avec le silence du dédain.

Pendant le sermon de M. Shamble (prêtre anglican de l'espèce vagabonde, qui se louait pour la saison dans les endroits fréquentés par les Anglais ; il était criblé de dettes, adonné à la boisson, et même, disait-on, grand ami de la roulette), Pen, irrité de la persécution que sa mère et Laure avaient organisée contre lui, s'était décidé à faire un grand acte de révolte et aussi de justice, comme il était parvenu à se le persuader. Warrington, de son côté, se disait qu'une crise était arrivée dans ses affaires, et qu'il lui fallait rompre ses rapports avec une personne qui chaque jour lui devenait plus chère en le rendant plus malheureux. Oui, le temps était venu. Ces paroles fatales : C'est peut-être ce que vous désiriez, furent le texte d'une sombre homélie qu'il se prêcha à lui-même dans la chaire de son cœur attristé, pendant que M. Shamble débitait son sermon d'une voix faible.

Tome 3 · 08

Notre pauvre veuve (aidée de sa fidèle Marthe, de Fairoaks, qui s'étonnait et se moquait des mœurs allemandes, et surveillait les affaires du modeste ménage) avait fait un petit festin en l'honneur de l'arrivée du major Pendennis. Mais il n'y eut que le major et ses deux jeunes amis qui en profitèrent, car Hélène fit dire qu'elle était trop souffrante pour dîner avec eux, et Laure tint compagnie à sa mère adoptive.

Le major causa pour trois, et ne s'aperçut pas, ou ne voulut pas s'apercevoir de la tristesse et du silence des deux autres convives.

Le soir arriva avant qu'Hélène et Laure rejoignissent la compagnie au salon. Elle entra appuyée sur Laure, le dos tourné au jour expirant, de sorte qu'Arthur ne put voir la pâleur de son visage et la douleur qu'exprimaient ses traits. Lorsqu'elle s'approcha de Pen, qu'elle n'avait pas vu de toute la journée ; lorsqu'elle mit ses bras caressants sur les épaules de son fils, et qu'elle le baisa avec tendresse, Laure la quitta et se dirigea vers une autre partie de la chambre.

Pen remarqua que la voix de sa mère et tout son faible corps tremblaient ; sa main était froide et gluante, lorsqu'elle la mit sur son front en l'embrassant avec tristesse. Mais le spectacle du malheur d'Hélène ne fit qu'ajouter à la colère et à la mauvaise humeur du jeune homme. À peine lui rendit-il son baiser, et sa physionomie, lorsqu'il répondit à l'appel du regard de la malade, exprimait la dureté et la cruauté.

« C'est elle qui me persécute, pensa-t-il, et elle vient à moi de l'air d'une martyre.

— Vous semblez très-souffrant, mon enfant, dit-elle. Je n'aime pas à vous voir cette mine-là. »

Et elle se dirigea d'un pas chancelant vers un sofa, sans lâcher une main qu'Arthur laissait inerte dans la main froide et maigre de sa mère.

« J'ai eu bien des ennuis, mère, » dit Pen, dont l'émotion soulevait la poitrine.

Àces mots, le cœur d'Hélène se mit à battre si fort, qu'elle resta sans voix et comme morte de terreur.

Warrington, Laure et le major Pendennis étaient tous haletants, voyant que l'orage allait éclater.

« J'ai reçu des lettres de Londres, reprit Arthur, et une, entre autres, qui m'a donné plus de chagrin que je n'en avais eu de ma vie. Elle m'a appris que d'autres lettres adressées à moi ont été interceptées et volées, que… que… une jeune personne qui m'a témoigné le plus grand amour et qui m'avait soigné, a été très-cruellement traitée par… par vous, mère.

— Pour l'amour de Dieu, taisez-vous ! s'écria Warrington. Elle est malade… ne voyez-vous pas comme elle souffre ?

— Laissez-le continuer, dit la veuve d'une voix faible.

— Laissez-le continuer, afin qu'il lui donne le coup de la mort, dit Laure en se précipitant à côté de sa mère. Parlez, monsieur, parlez, et voyez-la mourir.

— C'est vous qui êtes cruelle, s'écria Pen plus exaspéré et plus farouche, parce que son propre cœur, naturellement tendre et faible, se révoltait avec indignation contre l'injustice qu'il y avait à lui attribuer la cause de ces souffrances. C'est vous qui êtes cruelle, vous qui m'attribuez toute cette douleur ; c'est vous qui êtes cruelle avec vos méchants reproches, vos méchants soupçons contre mon honneur, vos méchantes persécutions contre les personnes qui m'aiment… Oui, contre les personnes qui m'aiment et qui bravent tout pour moi, et que vous méprisez, que vous foulez aux pieds parce qu'elles sont de plus basse condition que vous. Faut-il vous dire ce que je veux faire… ce que je suis résolu à faire, à présent que je sais quelle a été votre conduite ?… Je retournerai vers cette pauvre fille que vous avez chassée de chez moi, et je lui demanderai de revenir partager ma demeure avec

moi. Je braverai l'orgueil qui la persécute, et les impitoyables soupçons qui sont une insulte à elle et à moi.

— Voulez-vous dire, Pen, que vous… ? » commença la veuve, les yeux ardents et les mains étendues vers son fils. Mais Laure l'interrompit.

« Silence ! chut ! chère mère ! » s'écria-t-elle, et la veuve se tut.

Malgré la violence avec laquelle Pen s'exprimait, Hélène n'était que trop avide d'entendre ce qu'il avait encore à dire.

« Continuez, Arthur, continuez, ajouta-t-elle d'une voix défaillante.

— Pardieu ! je dis, moi, qu'il ne continuera pas, ou du moins je ne l'entendrai pas ! s'écria le major, tremblant de colère, lui aussi. Si, après tout ce que nous avons fait pour vous, monsieur, après tout ce que j'ai fait moi-même pour vous, vous voulez insulter votre mère et déshonorer votre nom en vous alliant à une fille de cuisine de basse extraction, allez et épousez-la, morbleu !… Mais alors, madame, n'ayons plus rien de commun avec lui. Je me lave les mains de tout ce que vous ferez, monsieur… Oui, je m'en lave les mains. Je suis un vieux bonhomme ; je n'ai plus longtemps à rester en ce monde. Je descends, morbleu ! d'une famille aussi ancienne et aussi honorable que pas une en Angleterre, et j'espérais qu'avant d'être enterré, morbleu ! je verrais ce garçon que j'aimais, que j'ai élevé, que j'ai dorloté jusqu'à ce jour, faire quelque chose pour me prouver que notre nom… oui, que le nom de Pendennis demeurerait sans tache après nous, morbleu ! Mais si cela ne lui convient pas, qu'il fasse comme il voudra, le diable m'emporte ! et je dirai : Ainsi soit-il ! Morbleu ! mon père

et mon frère Jack étaient les hommes les plus fiers de toute l'Angleterre, et je n'aurais jamais cru qu'un tel déshonneur dût souiller mon nom… jamais !… et… et maintenant je rougis de m'appeler Arthur Pendennis ! »

Ici, la voix du vieux bonhomme fut étouffée par un sanglot.

C'était la seconde fois qu'Arthur faisait jaillir des larmes de dessous ses paupières ridées.

Le son de cette voix étouffée arrêta soudain la colère de Pen, et il cessa d'arpenter la chambre, comme il avait fait jusqu'à ce moment.

Laure était à côté du sofa d'Hélène, et Warrington était resté jusque-là spectateur presque muet, mais non indifférent, de cette scène orageuse.

Cependant les ombres du soir commençaient à s'épaissir.

Après le moment de calme qui suivit l'explosion passionnée du major, on n'entendit pas sans une grande émotion la voix grave de Georges, qui s'éleva tremblante au milieu du silence de cette chambre envahie par le crépuscule.

« Me permettrez-vous de vous parler un peu de moi-même, mes bons amis ? dit-il. Vous avez été si bonne pour moi, madame ; vous avez eu tant de bienveillance pour moi, Laure (j'espère que je pourrai vous appeler quelquefois par ce nom) ; et nous avons été si grands amis, mon cher Pen et moi, que depuis longtemps je voulais vous conter mon histoire. Et si je ne vous l'ai pas contée plus tôt, c'est qu'elle est bien triste et qu'elle contient le secret d'une autre personne. Quoi qu'il en soit, cela fera peut-être du bien à Arthur de la connaître, et il est juste

qu'elle soit connue de tous ceux qui sont ici. Elle détournera vos pensées d'un sujet qui, par suite d'une erreur fatale, vous a causé beaucoup de peine à tous. Vous plaît-il que je raconte mon histoire, mistress Pendennis ?

— Parlez, je vous prie. »

Ce fut tout ce que dit Hélène, et vraiment elle n'écoutait guère. Elle avait l'esprit occupé d'une autre idée que lui avaient donnée les paroles de Pen, et elle tremblait d'espoir parce qu'elle croyait comprendre qu'après tout il n'était pas coupable dans cette affaire.

Georges se versa un verre de vin, le but, et reprit en ces termes :

« Vous me connaissez tous pour ce que vous me voyez, dit-il, pour un homme qui n'a aucun désir de s'élever dans le monde, un homme insouciant de réputation, vivant dans une mansarde et au jour le jour, quoique j'aie des amis et un nom, et je puis même dire des talents, qui me serviraient si je voulais. Mais je ne veux pas. Je mourrai dans cette mansarde très-probablement, et seul. Je me suis condamné à ce sort au commencement de ma vie… Vous dirai-je ce qui m'inspira de l'intérêt pour Arthur, il y a des années, ce qui m'entraîna vers lui la première fois que je le vis ? Les étudiants de notre collège, à Oxbridge, s'entretenaient de cette première affaire avec l'actrice de Chatteries, dont Pen m'a souvent parlé depuis, et qui, sans l'habile tactique du major, serait peut-être actuellement votre bru, madame… Je ne puis voir Pen dans l'obscurité où nous sommes ; mais il rougit, j'en suis sûr ; et j'ose dire que miss Bell rougit aussi, et que mon ami le major Pendennis sourit, comme il en a le droit, car il a remporté

la victoire. Quel serait à présent le sort d'Arthur s'il s'était, à dix-neuf ans, attaché pour la vie à une femme sans instruction, plus âgée que lui, et n'ayant de commun avec lui rien de ce qui eût pu en faire une compagne supportable : ni amour, ni confiance, ni égalité de rang et d'éducation ? Ce sort pourrait-il être autre que très-malheureux ? Et quand tout à l'heure il menaçait de contracter un mariage semblable, soyez sûrs que ce n'était là qu'une menace inspirée par la colère qui, vous me permettrez de le dire, madame, était bien naturelle dans ces circonstances. Car, après une conduite noble et généreuse… oui, je puis le dire, moi qui connais très-bien toute cette histoire, après une conduite noble, généreuse et pleine d'abnégation, ce qui est rare chez Arthur, il a rencontré chez des parents de très-cruels soupçons, et il a à leur reprocher d'avoir très-injustement traité une autre innocente personne, à qui vous avez tous de grandes obligations. »

La veuve fit un effort pour se lever, et Warrington s'en apercevant, demanda : « Est-ce que je vous fatigue, madame ?

— Oh ! non… continuez, continuez, » répondit Hélène enchantée. Et il continua.

« Voyez-vous, c'est à cause de cette première histoire de Pen, que j'avais entendu conter au milieu d'autres cancans de collège, que je me suis pris à l'aimer, et aussi parce que (me pardonnerez-vous cela, miss Laure ?), et aussi parce que j'aime l'homme qui se montre capable d'un grand et déraisonnable amour pour une femme. Voilà pourquoi nous devînmes amis, voilà pourquoi nous sommes tous amis ici… et nous le serons toujours, n'est-il pas vrai ? ajouta-t-il d'une voix plus basse en se penchant vers Laure. Et Pen a été, pour un homme solitaire et malheureux, un bon compagnon et une grande consolation… Je ne me plains pas de

mon sort, voyez-vous ; car personne n'a le sort qu'il désire. Dans ma mansarde, où vous avez laissé des fleurs au milieu de mes vieux bouquins, et avec ma pipe pour femme, je suis très-content ; ce n'est que par occasion que j'envie d'autres hommes dont la carrière est plus brillante, ou qui ont, pour se consoler dans le malheur, ce dont m'ont privé le destin et ma propre faute : l'amour d'une femme ou d'un enfant. »

Ici un soupir se fit entendre dans le voisinage de Warrington, et une main s'étendit de son côté dans l'obscurité. Cette main, toutefois, se retira aussitôt : car la pruderie de nos femmes est telle, qu'avant que le sentiment, l'estime ou la bienveillance ait pu s'exprimer de quelque manière, la femme a déjà songé à elle-même et aux convenances, et qu'elle rougit pour peu qu'on fasse attention à elle. Réprimant donc ce mouvement spontané, comme cela se devait, la modestie se redressa, la bienveillante amitié se recula honteuse d'elle-même, et Warrington reprit son histoire.

« Mon sort est tel que je l'ai fait, et il n'est heureux ni pour moi ni pour d'autres qui y sont enveloppés. Moi aussi, j'eus une aventure avant d'aller à l'Université, et il n'y avait personne pour me sauver, comme le major Pendennis sauva Pen. Pardonnez-moi, miss Laure, si je conte cette histoire devant vous. Il est bon que vous entendiez tous ma confession. Avant d'aller à l'Université, j'étais à dix-huit ans chez un maître particulier, et là, comme Arthur, je m'attachai, ou je crus m'attacher à une femme plus âgée que moi, et de condition bien inférieure à la mienne. Vous vous éloignez de moi…

— Non, pas, dit Laure, » dont la main alla cette fois se poser résolûment dans celle de Warrington.

Quelques allusions indirectes qui étaient échappées à Georges en d'autres circonstances, et ses premières paroles au commencement de cette histoire, avaient fait tout deviner à Laure.

« C'était la fille d'un fermier du voisinage, reprit Warrington avec une certaine hésitation dans la voix, et je m'imaginai… ce que s'imaginent tous les jeunes gens. Ses parents connaissaient mon père, et ils m'encouragèrent, par toutes sortes de grossiers artifices et de misérables flatteries que je vois bien à présent, à fréquenter leur maison. Pour être juste envers cette personne, je dois dire qu'elle ne se soucia jamais de moi, et qu'elle fut contrainte à ce qui arriva par les menaces de sa famille. Plût à Dieu que je ne me fusse pas trompé ! mais dans ces affaires-là nous sommes trompés parce que nous voulons l'être. Bref, je croyais aimer cette pauvre femme.

« Que pouvait-il résulter d'un tel mariage ? Je reconnus bientôt que j'avais épousé une grossière paysanne. Elle ne comprenait rien de ce qui m'intéressait. Sa stupidité s'étendit sur moi comme un poêle funèbre, et finit par me faire horreur. Et, après quelque temps d'une union furtive et malheureuse (car il faut tout vous dire), je trouvai quelque part des lettres (quelles lettres, grand Dieu !) qui me prouvèrent que son cœur, tel qu'il était, ne m'avait jamais appartenu, et qu'elle aimait depuis longtemps une personne de sa propre basse condition.

« À la mort de mon père, je payai les dettes que j'avais contractées à l'université, et ce qui me resta d'argent, je le plaçai en rentes sur les têtes de ceux qui portaient mon nom, à condition qu'ils se cacheraient au loin et ne revendiqueraient pas ce nom. Cette condition, ils l'ont observée, comme ils l'eussent violée si quelqu'un leur avait offert pour cela une somme plus forte.

Si j'avais gagné de la réputation, de la gloire, cette femme serait venue la réclamer ; si je m'étais fait un nom à moi, ces créatures qui n'y auraient eu aucun droit eussent voulu le porter ; et j'entrai dans le monde à vingt ans, Dieu me pardonne, sans espoir et perdu à jamais. Je fus la victime inexpérimentée de fourbes vulgaires, et peut-être n'est-ce que tout récemment que j'ai trouvé combien, hélas ! combien il est difficile de leur pardonner. Je vous ai dit la morale avant la fable, Pen ; et voilà la fable dite aussi. Gardez-vous d'épouser une femme au-dessous de vous. J'étais fait, je crois, pour un sort meilleur ; mais Dieu m'a distribué celui-là, de sorte que je n'ai qu'à rester spectateur des succès et du bonheur d'autrui, en me faisant le moins de bile possible.

— Morbleu ! monsieur, s'écria le major avec gaieté, je voulais vous faire épouser miss Laure que voici.

— Et morbleu ! maître écervelé, je vous dois un millier de guinées, dit Warrington.

— Comment cela, un millier ? ce n'était qu'un poney, monsieur, » répliqua simplement le major, ce qui provoqua le rire de son interlocuteur.

Quant à Hélène, elle était si contente qu'elle se leva debout et dit : « Dieu vous bénisse… Dieu vous bénisse à jamais, monsieur Warrington ! »

Elle baisa ses deux mains et courut à Pen, dans les bras de qui elle tomba.

« Oui, chère mère, dit-il, d'une voix émue, en la serrant contre son cœur avec une généreuse tendresse et en lui pardonnant ; je suis innocent, et ma chère, bien chère maman m'a fait injure.

— Oh ! oui, mon enfant, je vous ai fait injure, Dieu merci, je vous ai fait injure ! murmura Hélène. Allons-nous-en, Arthur ; sortons d'ici… je veux demander pardon à mon enfant et… et à mon Dieu ; et je veux vous bénir et vous aimer, mon fils. »

Il l'emmena chancelante dans sa chambre dont il ferma la porte ; et les trois spectateurs de cette touchante réconciliation les regardèrent partir en silence.

Jamais le jeune homme n'oublia les tendres accents de cette voix défaillante qui résonnait si délicieusement à son oreille, les regards de ces yeux qui brillaient pour lui d'une sainte et ineffable affection, le tremblement de ces lèvres qui lui souriaient avec tristesse. Dans ses meilleurs moments, comme dans ses heures de peine et d'épreuve, et dans ses temps de succès, Arthur vit toujours la figure de sa mère qui le regardait avec tendresse, qui le bénissait avec une expression de pitié et de pureté, comme il la vit ce soir-là, tandis qu'elle était encore auprès de lui ; et il lui sembla, avant qu'elle le quittât tout à fait, voir un ange transfiguré et glorifié par l'amour. Cet amour d'une mère, c'est le plus grand des biens, la plus grande des merveilles que Dieu ait donnés à l'homme ; aussi mettons-nous à genoux, et remercions notre Père.

Cependant la lune s'était levée ; Arthur se rappela bien dans la suite comme elle éclairait la douce et pâle figure de sa mère. Leurs paroles, ou plutôt celles d'Arthur, car Hélène pouvait à peine dire un mot, étaient plus tendres et plus pleines de confiance qu'elles n'avaient été depuis des années. Il était redevenu le franc et généreux enfant que sa mère avait tant aimé jadis. Il lui raconta l'histoire qui, mal connue d'elle, lui avait causé tant de peine ; les efforts qu'il avait faits pour fuir la tentation, et com-

bien il était reconnaissant envers Dieu qui lui avait donné la force d'y résister. Jamais il n'avait songé à faire outrage à la jeune fille, jamais ; ni à blesser les lois de l'honneur et le cœur si pur de sa mère. La menace d'aller rejoindre Fanny avait été prononcée dans un moment d'exaspération dont il se repentait. Il ne la reverrait jamais. Mais sa mère lui dit qu'il devait la revoir, que c'était elle qui avait été hautaine et coupable, qu'elle voudrait bien donner quelque chose à Fanny Bolton ; elle demanda pardon à son cher fils d'avoir ouvert la lettre, et dit qu'elle écrirait à la jeune fille… si elle en avait le temps. Pauvre petite ! n'était-il pas naturel qu'elle aimât Arthur ? Puis Hélène baisa de nouveau son fils, et le bénit.

Tandis qu'ils causaient, neuf heures sonnèrent, et Hélène lui rappela que, lorsqu'il était petit, elle avait coutume de monter à sa chambre à coucher, à cette heure-là, pour lui entendre réciter le Notre Père. Et une fois encore, une fois, le jeune homme se mit à genoux, à côté de sa pieuse mère, et dit en sanglotant la prière que la tendresse de Dieu nous a enseignée, et qui, depuis bientôt vingt siècles, a été répétée par des millions d'hommes pécheurs et repentants. Et, lorsqu'il prononça les dernières paroles de l'oraison, la tête de la mère se pencha vers celle du fils, et ses bras se fermèrent autour de lui, et tous deux répétèrent ensemble ces mots : « Mais délivrez-nous du mal à tout jamais. Ainsi soit-il. »

Un peu de temps après, il pouvait être neuf heures et quart, Laure entendit la voix d'Arthur qui appelait ; « Laure ! Laure ! »

Elle se précipita aussitôt dans la chambre, et trouva le jeune homme encore à genoux et tenant la main de sa mère. La tête d'Hélène, retombée en arrière, était toute pâle à la clarté de la lune. Pen se retourna, saisi d'une affreuse terreur.

« Au secours, Laure, au secours ! dit-il. Elle est évanouie, elle est… »

Laure poussa un cri et tomba à côté d'Hélène.

Ce cri attira Warrington, et le major Pendennis, et les domestiques. La sainte femme était morte. La dernière émotion de son cœur avait été la joie, une joie qui devait désormais être éternelle et sans mélange. Ce tendre cœur ne battait plus ; il ne devait plus connaître d'angoisses, ni de doutes, ni de douleurs, ni d'épreuves. Son dernier battement avait été un battement d'amour, et le dernier souffle d'Hélène une bénédiction.

La triste petite société reprit promptement la route d'Angleterre, et Hélène fut déposée à côté de son mari, dans la vieille église de Clavering, où elle avait prié tant de fois.

Laure alla demeurer quelque temps chez le docteur Portman, qui lut l'Office des morts sur le cadavre de sa chère sœur, au milieu de ses propres sanglots et de ceux de toute la petite congrégation réunie autour de la tombe d'Hélène. Il n'y eut pas beaucoup de monde qui s'inquiéta d'elle, ni qui parla d'elle, quand elle eut cessé de vivre. Le monde ne connaissait guère plus cette douce et pieuse dame qu'il ne connaît une nonne dans un cloître. Quelques paroles parmi les habitants des chaumières qu'elle avait coutume de secourir, quelques phrases de maison en maison à Clavering, où telle dame raconta comment la veuve était morte d'une maladie du cœur, tandis que telle autre calculait la fortune laissée par sa voisine, et qu'une troisième se demandait si Arthur louerait Fairoaks ou viendrait y demeurer, ajoutant qu'il aurait bientôt mangé tout son avoir : ce fut là tout, et, quand arri-

va le jour de marché, la bonne âme était déjà oubliée de tous, sauf une ou deux personnes qui l'aimaient.

Voudriez-vous que la douleur causée par votre mort durât quelques semaines de plus ? et la vie de la tombe vous paraîtrait-elle moins solitaire si vos noms, quand vous y serez déposés en silence, continuaient à être prononcés encore un peu de temps par des voix humaines qui s'occuperaient de vous ?

Elle était partie, cette âme si pure, que deux ou trois personnes seulement connaissaient et aimaient. Le plus grand vide qu'elle laissa fut dans le cœur de Laure, à qui son amour avait tenu lieu de tout, et qui n'avait plus que sa mémoire à chérir.

« Je suis content qu'elle m'ait donné sa bénédiction avant de s'en aller, » dit Warrington à Pen.

Quant à Arthur, humblement reconnaissant et étonné de tant d'affection, à peine avait-il demandé à Dieu de l'en rendre digne, quoiqu'il sentît qu'une sainte intercédait là-haut pour lui.

Toutes les affaires de la dame furent trouvées parfaitement en ordre, et sa petite fortune prête à être transmise à son fils, pour qui elle l'avait gardée en dépôt. Certains papiers prouvèrent qu'elle connaissait depuis longtemps la maladie qui la minait, une maladie du cœur, et qu'elle s'attendait à mourir subitement ; il se trouva même une prière écrite de sa main, par laquelle elle demandait à finir ses jours, comme elle les avait finis, dans les bras de son fils.

Laure et Arthur s'entretinrent des paroles de la défunte. La jeune fille se les rappelait avec tendresse, ce dont le jeune homme fut un peu honteux, parce qu'il se disait qu'Hélène avait été bien

plus aimée de Laure que de lui-même. Il s'en rapporta entièrement à Laure pour connaître les désirs d'Hélène : ce qu'elle aurait voulu faire, quels pauvres elle comptait secourir, quels legs ou souvenirs elle aurait voulu transmettre. Ils empaquetèrent le vase que, dans sa gratitude, Hélène avait destiné au docteur Goodenough, et l'envoyèrent exactement au bon médecin ; une cafetière d'argent, dont la veuve se servait habituellement, fut envoyée à Portman ; une bague en diamants, garnie de cheveux de la défunte, fut donnée avec un compliment affectueux au bon Warrington.

Ce dut être un jour bien triste pour la pauvre Laure que celui où elle retourna pour la première fois à Fairoaks, où elle revit la petite chambre qu'elle avait occupée et qui n'était plus la sienne, ainsi que l'appartement désert de la veuve, où ces deux femmes avaient passé ensemble tant d'heureux instants. Là se trouvaient naturellement les vêtements dans la garde-robe, le coussin sur lequel elle s'agenouillait pour prier, le fauteuil de toilette, la glace qui ne devait plus refléter son cher et triste visage.

Après que Laure y fut restée quelque temps, Pen frappa à la porte, et la fit redescendre au parloir, où il insista pour qu'elle bût un peu de vin ; et il lui dit, lorsqu'elle porta le verre à la bouche :

« Dieu vous bénisse ! Il ne sera jamais rien changé dans votre chambre. C'est toujours votre chambre ; c'est toujours la chambre de ma sœur. N'est-ce pas, Laure ? » Et Laure répondit : « Oui. »

Parmi les papiers de la veuve, on trouva un paquet sur lequel Hélène avait écrit : « Lettres du père de Laure, » et qu'Arthur

donna à la jeune fille. C'était la correspondance du cousin avec la cousine, avant que l'un et l'autre fussent mariés. L'encre en avait jauni, et les larmes que tous deux, peut-être, avaient versées sur ces lignes étaient desséchées ; le chagrin, dont l'amertume y était consignée, avait sans doute sa consolation : car ils étaient alors réunis, ces amis dont la séparation sur la terre avait été pour tous deux une cause de douleurs si cruelles. Laure connut pour la première fois le lien qui l'avait si fortement attachée à Hélène ; elle apprit combien cette femme, qui avait été pour elle plus qu'une mère, était restée fidèle à la mémoire de son père ; combien était sincère l'amour qu'elle avait eu pour lui, et avec quelle modeste soumission aux décrets de la Providence elle avait renoncé à lui.

Pen se rappela un legs de sa mère, dont Laure ne pouvait avoir connaissance. C'était ce désir d'Hélène de faire quelque présent à Fanny Bolton. Pen écrivit à la jeune fille, et envoya sa lettre dans une enveloppe à l'adresse de M. Bows, avec un billet par lequel il priait ce gentleman d'en prendre lecture avant de la remettre à Fanny.

« Chère Fanny, écrivit Pen, j'ai à répondre à deux lettres de vous, dont l'une a éprouvé un grand retard à cause de ma maladie… (Pen avait trouvé la première de ces lettres dans le pupitre de sa mère, après la mort de celle-ci, et il avait été singulièrement ému en la lisant). Je vous dois des remercîments, ma bonne garde-malade et amie, qui m'avez si tendrement soigné quand j'avais la fièvre. Et je dois vous dire que les dernières paroles de ma chère mère, qui n'est plus, ont été des paroles de bienveillance et de gratitude pour ma petite garde. Elle a dit qu'elle vous aurait écrit si elle en avait eu le temps, qu'elle aurait voulu vous demander pardon si elle vous a traité durement, et qu'elle

vous aurait priée de montrer que vous lui pardonniez, en acceptant quelque gage d'amitié et d'estime qu'elle vous destinait. »

Pen terminait en disant que son ami Georges Warrington, esquire, de Lamb-Court, Temple, était dépositaire d'une petite somme d'argent dont les intérêts lui seraient payés jusqu'à sa majorité ou son changement de nom, duquel un affectueux souvenir serait toujours conservé par son reconnaissant ami, Arthur Pendennis.

La somme était petite en vérité, quoique suffisante pour faire une sorte d'héritière de Fanny Bolton, dont les parents furent apaisés, et dont le père dit que M. Pendennis avait agi en vrai gentleman. Mais Bows grommela que c'était une facile sympathie que de mettre un emplâtre de bank-note sur un cœur blessé ; et la pauvre Fanny ne vit que trop clairement que cette lettre de Pen était un adieu.

« Envoyer des billets de cent guinées à des filles de portière, c'est diablement bien ! dit le vieux major Pendennis à son neveu, qu'il traita désormais avec plus de déférence et de civilité, à cause de sa double qualité de chef de la famille et de propriétaire de Fairoaks. Comme il y avait un peu d'argent comptant à la Banque, et que c'était le désir de votre pauvre mère, il n'y a peut-être pas de mal à cela. Mais je voudrais, mon brave garçon, vous rappeler que vous n'avez que cinq cents livres sterling de rente, quoique, grâce à moi, le monde vous en prête diantrement plus ; et je vous prie à genoux, mon garçon, de ne point entamer votre capital. Conservez-le bien, monsieur ; ne vous laissez pas entraîner à des spéculations, monsieur ; gardez votre terre, et ne l'hypothéquez pas. Tatham m'a dit qu'un embranchement du chemin de fer de l'Ouest passera presque certainement par Chatteries, et,

si on peut l'attirer de votre côté de la rivière Brawl, et à travers vos champs, monsieur, votre domaine vaudra diablement d'argent, et vos cinq cents livres de rente s'élèveront à huit ou neuf cents. Quoi qu'il en soit, gardez vos terres, je vous en conjure, gardez-les. Et puis, Pen, je pense que vous devez renoncer à votre sale logement du Temple pour prendre un appartement convenable. Et à votre place, monsieur, je voudrais avoir un homme pour me servir, et un cheval ou deux en ville dans la saison. Tout cela engloutira presque votre revenu, et je sais qu'il vous faudra vivre serré. Mais souvenez-vous que vous occupez une certaine place dans la société, et que vous ne pouvez vous permettre de faire une pauvre figure dans le monde. Que comptez-vous faire cet hiver ? Vous n'allez pas le passer à Fairoaks, et je suppose que vous ne continuerez pas à écrire dans cette gazette… Peste soit de son nom !

— Nous allons passer quelque temps à l'étranger, Warrington et moi, et puis après nous verrons ce qu'il y aura à faire, répliqua Arthur.

— Et vous louerez Fairoaks, naturellement ? Bon collège dans le voisinage, vie à bon marché, pays qui conviendrait diablement à quelque colonel des Indes orientales ou à quelque famille amie de la retraite. J'en parlerai au club ; il y a un tas de gens au club qui cherchent quelque chose de pareil.

— J'espère que Laure y passera l'hiver au moins, et y fera sa demeure, » répondit Arthur.

Àquoi le major haussa les épaules, et dit qu'il devrait y avoir des couvents pour les demoiselles anglaises, et qu'il serait à dési-

rer que miss Bell ne fût pas là pour entraver les arrangements de famille. Elle s'ennuierait à mort dans cette maison isolée.

En effet, c'eût été un bien triste séjour pour la pauvre Laure, qui n'était pas trop heureuse dans la maison du docteur Portman, dans la bourgade où tant de choses lui rappelaient la chère parente qu'elle avait perdue. Mais la vieille lady Rockminster, qui adorait sa jeune amie Laure, accourut de Baymouth, sa résidence, dès qu'elle apprit par le journal la mort de mistress Pendennis et la présence de Laure à Clavering ; et elle insista pour que Laure restât auprès d'elle six mois, un an, toute sa vie. Et Marthe, de Fairoaks, suivit en qualité de femme de chambre sa jeune maîtresse dans la maison de la vieille lady.

Pen et Warrington assistèrent au départ de Laure. Il serait difficile de dire lequel des deux jeunes gens la regardait avec plus de tendresse.

« Votre cousin est impertinent et presque vulgaire, ma chère ; mais il me semble avoir bon cœur, dit la petite lady Rockminster, qui avait son franc-parler sur toutes choses et sur tout le monde ; mais j'aime mieux Barbe-Bleue. Dites-moi, est-il touché au cœur ?

— Il y a longtemps que M. Warrington est… fiancé, répliqua Laure en baissant les yeux.

— Que me contez-vous là, enfant ? Et, bon Dieu, ma chère ! quelle jolie croix de diamants ! Pourquoi la porter ce matin ?

— Arthur, mon frère, vient de me la donner. C'était… c'était… »

Elle ne put finir sa phrase. La voiture passa sur le pont, et devant la chère, chère porte de Fairoaks… qui n'était plus sa demeure.

Tome 3 · 09

Il arriva, à cette grande fête anglaise où tout Londres se porte sur le plateau d'Epsom, que plusieurs des personnages auxquels nous avons été présentés dans le cours de cette histoire s'y rassemblèrent pour voir le Derby.

Dans une voiture découverte, des plus confortables, et que deux chevaux avaient traînée jusque-là, on voyait mistress Bungay, de Paternoster-Row, vêtue comme Salomon dans toute sa gloire, et ayant à côté d'elle la modeste mistress Shandon, pour qui, depuis qu'elle avait fait sa connaissance, la digne femme du libraire éprouvait une vive et sincère amitié. Bungay, qui s'était fortifié par un copieux luncheon, jouait aux quilles comme un enragé, et la sueur ruisselait de sa boule chauve. Shandon marchait pesamment au milieu des tentes qui servaient de cabarets et où se pressait une foule de bohémiens. Finucane restait, fidèle chevalier, auprès des deux dames, qui recevaient les visites de gentlemen de leur connaissance et ayant des relations avec la librairie.

M. Archer, entre autres, vint faire sa courbette à mistress Bungay, et lui dire qui courait. Ce personnage là-bas était le premier ministre : Sa Seigneurie venait de lui dire de parier pour Borax ; mais Archer pensait que Muffineer était meilleur coureur. Il

montra d'innombrables ducs et grands seigneurs à mistress Bungay ravie.

« Voyez là-haut sur la grande estrade, dit-il. C'est l'ambassadeur chinois avec les mandarins de sa suite. Fou-tchou-fou m'a remis une lettre de recommandation du gouverneur général de l'Inde, mon plus intime ami, et pendant quelque temps j'ai été très-bon pour lui ; il trouvait ses baguettes d'ivoire mises pour lui sur ma table, toutes les fois qu'il lui plaisait de venir dîner. Mais il amenait son cuisinier avec lui, et, le croiriez-vous, mistress Bungay ? un jour que j'étais dehors et que l'ambassadeur se promenait en notre jardin avec mistress Archer, mangeant des groseilles à maquereau, dont les Chinois sont excessivement friands, cet animal de cuisinier, voyant le cher petit épagneul-blenheim de ma femme (c'était un présent du duc de Marlborough, dont l'ancêtre fut sauvé à la bataille de Malplaquet par le trisaïeul de mistress Archer), s'empara du pauvre petit diable, lui coupa la gorge, l'écorcha et nous l'envoya au second service, farci de viandes hachées.

— Seigneur Dieu ! dit mistress Bungay.

— Vous pouvez vous imaginer le chagrin de ma femme lorsqu'elle apprit ce qui était arrivé ! Notre cuisinier accourut, jetant les hauts cris, et nous dit qu'il venait de trouver dans la cour la peau du pauvre Fido ; mais déjà nous en avions tous mangé ! Elle ne voulut plus parler à l'ambassadeur, jamais ; et je vous donne ma parole qu'il n'est pas revenu dîner chez nous depuis ce jour. Le lord-maire, qui m'avait fait l'honneur d'accepter mon invitation, trouva ce plat fort bon ; et je vous dirai que, mangé avec des pois verts, cela a un goût fort approchant de celui du canard.

— Vous ne parlez pas sérieusement, s'écria la femme du libraire tout étonnée.

— C'est un fait, parole d'honneur. Voyez-vous cette dame en bleu assise à côté de l'ambassadeur ? c'est lady Flamingo, et l'on dit qu'elle va l'épouser et retourner à Pékin avec Son Excellence. Elle se fait pressurer les pieds à dessein. Mais elle n'arrivera qu'à s'estropier, et ne pourra jamais réussir dans son entreprise, jamais. Ma femme a le plus petit pied de toute l'Angleterre, et porte des souliers d'enfant de six ans ; mais qu'est-ce que cela en comparaison d'un pied de Chinoise, mistress Bungay ?

— À qui est cette voiture où vous voyez M. Pendennis, monsieur Archer ? demanda mistress Bungay. Il était ici avec M. Warrington, il n'y a qu'un moment. Il est hautain dans ses manières, ce M. Pendennis, et il en a bien le droit, car on dit qu'il fréquente la plus haute société. A-t-il hérité d'une fortune considérable, monsieur Archer ? Je vois qu'il est encore en deuil.

— Dix-huit cents livres (45 000 fr.) de rente en terre, et vingt-deux mille cinq cents livres (562 500 fr.) en trois et demi pour cent. Voilà ce qu'il a hérité, dit M. Archer.

— Seigneur Dieu !... eh mais, vous savez tout, monsieur Archer ! s'écria la dame de Paternoster-Row.

— Je le sais parce que j'ai été appelé pour le testament de la pauvre mistress Pendennis, répliqua M. Archer. L'oncle de Pendennis, le vieux major, ne fait presque rien sans moi ; et, comme le jeune héritier est assez prodigue de sa nature, nous avons mis cette fortune à l'attache, afin de l'empêcher d'en faire des choux et des raves... Comment vous portez-vous, milord ?... Connais-

sez-vous ce gentleman, mesdames ? Vous avez lu les discours qu'il prononça au parlement : c'est lord Rochester.

— Lord Lustucru, s'écria Finucane, de sa place. Allons, allons, Archer, c'est Tom Staples, du Morning-Advertiser.

— Vraiment ? répliqua Archer avec simplicité. Ma foi, j'ai la vue très-courte, et je vous donne ma parole que je croyais voir Rochester. Ce gentleman qui a une jumelle (nouveau salut de la tête), c'est lord John ; et ce grand qui est avec lui, ne le connaissez-vous pas ? c'est sir James.

— Vous les connaissez parce que vous les voyez au parlement, grommela Finucane.

— Je les connais parce qu'ils ont la bienveillance de me permettre de les appeler mes plus intimes amis, reprit Archer. Regardez le duc de Hampshire ; quel modèle, quel type du beau vieux gentleman anglais ! Il ne manque jamais le Derby. « Archer, me disait-il hier encore, j'ai assisté soixante-cinq fois au Derby ; j'apparus pour la première fois sur le terrain à l'âge de sept ans, sur un poney pie, avec mon père, le prince de Galles et le colonel Hanger ; et je n'ai manqué que deux courses, l'une quand j'avais la rougeole à Eton, et l'autre en l'année de Waterloo, parce que j'étais en Flandre avec mon ami Wellington. »

— Et qui donc est dans cette voiture jaune, avec ces parasols rose et jaune ? demanda mistress Bungay. M. Pendennis et une quantité de gentlemen sont à causer avec elles.

— C'est lady Clavering, de Clavering-Park, domaine attenant à celui de mon ami Pendennis. Vous voyez sur le siège le jeune fils et héritier ; il est terriblement gris, le petit chenapan ! et la jeune

dame est miss Amory, fille de lady Clavering et de son premier mari ; elle est extraordinairement gracieuse avec mon ami Pendennis, mais j'ai sujet de croire qu'il a le cœur pris ailleurs. Vous avez entendu parler du jeune M. Foker, le grand brasseur Foker, vous savez bien ; il a essayé de se pendre à cause d'une fatale passion pour miss Amory qui l'a refusé ; mais la corde a été coupée juste à temps par son domestique, et il est actuellement à l'étranger avec un gardien.

— Que ce jeune homme est heureux ! dit mistress Bungay avec un soupir. Qui eût cru, lorsqu'il venait dîner si tranquille et si modeste chez nous, il y a trois ou quatre ans, qu'il deviendrait un si grand personnage ? J'ai vu son nom sur la liste des personnes de la cour, l'autre jour ; il a été présenté par le marquis de Steyne, et l'on est parfaitement sûr de le voir figurer à toutes les fêtes données par la noblesse.

— Je l'ai présenté à beaucoup de monde lors de son arrivée à Londres, dit M. Archer, et son oncle, le major Pendennis, a fait le reste. Holà ! voici Cobden ; il faut que j'aille lui parler, pour sûr. Adieu, mistress Bungay. Bonjour, mistress Shandon. »

Une heure auparavant, et sur une autre partie du terrain, on eût pu voir une vieille diligence, dont l'impériale délabrée portait un tas de pauvres diables râpés, frappant du pied et poussant des cris, tandis que le grand événement de la journée, la course de Derby, traversait le vert gazon devant les milliers de personnes qui criaient assemblées pour voir cette magnifique scène. C'était le véhicule de Wheeler de la Tête d'Arlequin, qui avait amené de Bow-Street une société choisie, avec un modeste luncheon. Tandis que la course passait rapide comme l'éclair, chaque membre de cette société choisie beuglait le nom du cheval ou de la couleur

qu'il croyait ou espérait voir arriver le premier. « C'est Cornet ! c'est Muffineer ! Les manches bleues ! Le bonnet jaune ! le bonnet jaune ! le bonnet jaune ! » Ainsi criaient ces gentlemen sportsmen, durant cette délicieuse minute d'émotion qui précéda la fin de la lutte ; et lorsqu'on déploya le signal flottant qui annonçait le numéro du fameux cheval Podasokus, vainqueur de la course, un des gentlemen, debout sur l'impériale du véhicule de la Tête d'Arlequin, s'élança en l'air comme un pigeon prenant son vol pour porter la nouvelle à Londres ou à York.

Mais cet élan ne l'éleva qu'à quelques pouces au-dessus de sa place, où il retomba aussitôt, faisant craquer sous le poids de sa joie les planches de la vieille voiture détraquée.

« Hourra ! hourra ! cria-t-il. Podasokus est vainqueur ! Souper pour dix, Wheeler, mon garçon. Je vous invite tous, ça va sans dire, et le diable emporte la dépense ! »

Et les gentlemen de l'impériale, ces fanfarons râpés, ces beaux équivoques, dirent : « Merci… nous vous félicitons, colonel ; nous souperons volontiers avec vous. » Puis ils se murmurèrent les uns aux autres : « Le colonel gagne quinze cents guinées, et il a parié avec un homme qui a les moyens de payer. »

Et chacun de ces beaux râpés, de ces sales dandys, se mit à observer son voisin avec soupçon, de peur que ce voisin ne saisît l'occasion d'attirer le colonel en un endroit isolé pour lui emprunter de l'argent. Et le gagnant ne jouit pas d'un seul instant de solitude durant toute l'après-midi, tellement ses amis le surveillaient de près et se surveillaient entre eux.

En une autre partie du terrain, vous eussiez pu voir un véhicule certainement plus modeste, sinon plus misérable que la dili-

gence délabrée qui avait amené la société choisie de la Tête d'Arlequin. C'était le cabriolet n 2002, qui avait transporté un gentleman et deux dames depuis la station du Strand. Une de ces dames, assise sur le siège, et se régalant avec sa maman et leur compagnon d'une salade de homard et d'une bouteille de bière aigre, était si fraîche et si jolie, qu'un grand nombre des splendides jeunes dandys qui flânaient par là, qui s'amusaient au noble jeu de quilles, qui causaient avec les dames aux magnifiques costumes assises dans de magnifiques carrosses sur la colline, renonçaient à ces plaisirs pour regarder la souriante fillette aux joues roses du cabriolet 2002. Les couleurs de la jeunesse et de la gaieté s'étalaient sur les joues de la petite et ondulaient sur la blancheur de son teint, comme les jolis petits nuages argentés sur l'azur du ciel au-dessus de leurs têtes. La joue de la vieille dame était rouge aussi ; mais c'était un rouge pommelé permanent, et qui ne devenait plus foncé qu'à mesure qu'elle engloutissait de nouveaux verres de bière ou de grog à l'eau-de-vie. Alors sa figure rivalisait avec la coquille écarlate du homard qu'elle dévorait.

Le gentleman qui escortait ces dames était plein d'attention pour elles, ici, sur le terrain des courses, comme il l'avait été durant le voyage. Pendant toute la délicieuse promenade de Londres jusqu'à Epsom, il n'avait pas cessé de les égayer par ses bons mots. Il adressait intrépidement la parole aux plus gros et plus majestueux soldats de la garde, se pavanant dans les plus imposants véhicules, comme au boueur Bob, menant sa Molly dans la plus humble des charrettes traînées par un baudet. Il avait lâché des volées d'étourdissantes facéties dans les fenêtres des maisons tout le long de la route, dans les rangs de jeunes filles des écoles qui lui répondaient par leurs sourires, dans de

petits régiments de bruyants moutards qui le saluaient de leurs hourras derrière les grilles de leurs académies classiques et commerciales, dans des croisées garnies de soubrettes rieuses, de bonnes faisant sauter leurs poupons dans leurs bras, et de modestes vieilles filles à la physionomie grave et sévère.

La jeune fille en chapeau de paille à rubans roses, et sa maman qui dévorait le homard, disaient que, lorsqu'il était en train, il n'y avait personne comme ce M. Sam. Il avait bourré le cabriolet de trophées conquis sur les propriétaires ruinés du jeu de quilles le plus voisin : c'étaient une quantité de pelotes à épingles, de pommes en bois, de diablotins à ressort comprimés dans des boîtes, et de petits soldats. Il avait fait venir une bohémienne, tenant dans ses bras un enfant basané, pour dire la bonne aventure aux dames ; et le seul nuage qui obscurcit momentanément le soleil de cette heureuse société fut l'œuvre de l'oracle du destin, lequel dit à la jeune fille « qu'elle devait se garder d'un homme blond qui la trompait, qu'elle avait fait une maladie grave, et qu'elle reconnaîtrait qu'un homme brun lui était fidèle. »

Àcette nouvelle, la fillette fut tout interdite ; sa mère et le jeune homme échangèrent des signes d'étonnement et d'intelligence. Peut-être la sorcière avait-elle dit les mêmes paroles à cent autres personnes ce jour-là.

Cheminant seul au milieu de la foule et des voitures, et remarquant, selon son habitude, les diverses circonstances et les individus que cette scène animée offrait à ses regards, un de nos jeunes amis rencontra soudain le cabriolet 2002, et le petit groupe assemblé devant le véhicule. Lorsqu'il aperçut la demoiselle perchée sur le siège, elle tressaillit et pâlit ; sa mère, au contraire, devint plus rouge que jamais ; et M. Sam, jusque-là si gai et si

triomphant, prit aussitôt un air farouche et soupçonneux. Ses yeux se détournèrent de Fanny Bolton (que le lecteur a sans doute reconnue dans le portrait que nous avons fait de la jeune fille sur le siège), pour se reporter furieux sur Arthur Pendennis, qui s'avançait pour la saluer.

Arthur aussi prit un air sombre et soupçonneux, lorsqu'il trouva M. Samuel Huxter en compagnie de ses vieilles connaissances. Mais son soupçon était celui de la morale alarmée, et faisait, je puis le dire, grand honneur à M. Arthur. Tel est le soupçon de mistress Lynx, quand elle voit causer ensemble M. Brown et mistress Jones, ou qu'elle aperçoit deux ou trois fois mistress Lamb dans une belle loge à l'Opéra. Il se peut qu'il n'y ait pas de mal dans la conversation de M. Brown avec mistress Jones, et que mistress Lamb ait obtenu fort honnêtement sa loge à l'Opéra, encore qu'il soit notoire que ses moyens ne lui permettent pas un tel luxe ; mais une personne aussi morale que mistress Lynx a le droit de s'effrayer un peu, en manière de précaution. Et Arthur avait sans doute ses raisons pour prendre cet air sévère.

Le cœur de Fanny se mit à battre violemment. Les grosses mains de Huxter, plongées dans les poches de son paletot, se fermèrent machinalement et s'armèrent, pour ainsi dire, en embuscade. Mistress Bolton commença à parler de toutes ses forces et avec une merveilleuse volubilité.

« Seigneur Dieu ! je suis-t-y heureuse de revoir M. Pendennis ! et que vous avez bonne mine, monsieur ! Et nous parlions de vous, monsieur, il n'y a qu'un instant ; n'est-ce pas, Fanny ? Et si ce sont là ces fameuses courses de Hepsom dont on parle tant, je ne regrette pas, pour ma part, de ne les avoir jamais vues auparavant, et je m'en serais bien encore passée. Comment se porte le

major Pendennis ? Et ce bon M. Warrington, qui a remis à Fanny la grande marque de bienveillance que vous avez bien voulu lui donner ? Oh ! je ne l'oublierai jamais. M. Warrington est si grand, qu'il s'est presque cassé la tête contre la porte de la loge. Vous vous rappelez comme M. Warrington s'est cogné la tête, n'est-ce pas, Fanny ? »

Tandis que mistress Bolton parlait ainsi, Dieu sait quelle multitude de pensées diverses traversèrent l'esprit de Fanny, et quels temps heureux, quelles tristes luttes, quels chagrins solitaires et quelles timides consolations elle se rappela ! Quelles angoisses eut la pauvre petite créature en pensant combien elle avait aimé cet Arthur Pendennis, qu'à présent elle n'aimait plus ! Il était là, debout devant elle, celui pour qui elle voulait mourir dix mois auparavant ; il était là, mis comme un dandy, fier, un crêpe noir à son chapeau blanc et des boutons de jais à sa chemise. Il avait à la boutonnière de son habit un œillet que quelqu'un lui avait donné, sans doute ; ses mains étaient captives dans des gants couleur de lavande cousus de noir, et les plus étroits qu'il pût mettre ; et il jouait avec la plus fine des badines.

M. Huxter, lui, ne portait pas de gants, mais de grands souliers-bottes, et il sentait très-fort le tabac. Et vraiment, il faut l'avouer, on pensait, en le regardant, qu'un seau d'eau lui ferait grand bien.

Toutes ces réflexions et une myriade d'autres traversèrent l'esprit de Fanny pendant que sa maman débitait son discours, et que la fillette examinait Pendennis de dessous ses paupières baissées. Elle l'examina de la tête aux pieds : le cercle laissé sur son front blanc par son chapeau quand il le souleva ; ses beaux, ses superbes cheveux qui avaient repoussé ; les breloques de sa

chaîne de montre, la bague qu'il portait au doigt sous son gant, sa jolie botte luisante, si différente du soulier de Sam !

Après que sa main tremblante eut serré la main gantée de chevreau couleur de lavande qui s'offrait à elle, après que sa mère eut débité son discours, tout ce que Fanny trouva à dire, ce fut :

« Voici M. Samuel Huxter que vous connaissiez autrefois, monsieur. Monsieur Samuel, vous savez que vous connaissiez autrefois M. Pendennis… et… et accepterez-vous un petit rafraîchissement ? »

Ces simples paroles, dites d'une voix tremblante, eurent néanmoins pour Pendennis un sens qui soulagea son esprit d'un soupçon pesant, et peut-être son cœur d'un remords. Le nuage qui assombrissait la figure du prince de Fairoaks disparut ; un sourire de bonne humeur et un malin clignement des yeux égayèrent la physionomie de Son Altesse.

« J'ai grand'soif, dit-il, et je serai bien aise de boire à votre santé, Fanny ; et j'espère que M. Huxter me pardonnera de l'avoir traité si durement la dernière fois que nous nous sommes rencontrés. J'étais si contrarié et si fort en colère, que je ne savais vraiment plus ce que je disais. »

Et là-dessus, la main droite gantée de chevreau couleur de lavande s'offrit à Huxter, en signe d'amitié.

Le sale poing caché dans la poche du jeune carabin fut forcé de s'ouvrir et de sortir désarmé de son embuscade. Le pauvre diable sentit, en mettant sa main dans celle de Pen, combien la sienne propre était chaude et sale ; elle laissa des traces noires sur le gant de Pen. Il eût volontiers refermé le poing pour en por-

ter un coup à la bonne figure de l'autre ; il se fût volontiers mesuré avec lui sur le terrain, en présence de Fanny et de toute l'Angleterre, pour voir quel était le plus solide des deux, lui Sam Huxter de l'hôpital Saint-Barthélemy, ou bien ce dandy grimaçant.

Pen prit un verre avec une ineffable bonne humeur ; il ne regarda pas quel verre c'était ; il ne faisait pas difficulté de boire après des dames. Il le remplit d'une bière tiède et mousseuse, qu'il affirma être délicieuse, et qu'il but cordialement à la santé de la société.

Pendant qu'il buvait et causait de la manière la plus aimable, une jeune dame en robe gorge-de-pigeon, avec une ombrelle blanche doublée de rose et les plus jolies petites bottines gorge-de-pigeon qu'on eût jamais vues, vint à passer à côté de Pen, appuyée sur le bras d'un robuste gentleman à la moustache militaire.

La jeune dame ferma son petit poing et lança une malicieuse œillade en passant à côté de Pen. L'homme aux moustaches partit d'un joyeux éclat de rire. Il avait ôté son chapeau pour saluer les dames du cabriolet 2002. Vous auriez dû voir les yeux de Fanny Bolton suivre la jeune dame gorge-de-pigeon. Mais, dès que Huxter eut remarqué la direction de leurs regards, ils se détournèrent de la nymphe gorge-de-pigeon et se fixèrent sur les yeux de Sam Huxter avec l'expression de la plus naïve bonne humeur.

« Quelle admirable créature ! dit Fanny. Quelle robe charmante ! Avez-vous remarqué, monsieur Sam, ses ravissantes petites mains ?

— C'était le cap'taine Strong, dit mistress Bolton ; mais je voudrais bien savoir quelle est cette jeune femme.

— Une de mes voisines de campagne… miss Amory, répliqua Arthur, la fille de lady Clavering. Vous avez souvent vu sir Francis à Shepherd's-Inn, mistress Bolton. »

Pendant qu'il parlait, Fanny bâtit tout un roman en trois volumes : amour, infidélité, brillant mariage à Saint-Georges, Hanover-Square, jeune fille au cœur brisé. Et Sam Huxter n'était pas le héros de cette histoire, le pauvre Sam qui avait tiré de sa poche un cigare de Cuba excessivement fort, qu'il fumait au petit nez de Fanny.

Après cette visite de ce maudit fat de Pendennis, le soleil fut moins brillant, le ciel moins bleu pour Sam Huxter ; les quilles n'eurent plus d'attraits pour lui ; la bière lui sembla aigre et chaude à ne plus pouvoir être bue ; le monde était changé. Il avait mis dans la poche du cabriolet une quantité de pois avec une canonnière de fer-blanc, pour s'amuser en retournant à Londres. Il ne les tira pas de la poche et oublia complètement leur existence, jusqu'à ce qu'un autre farceur lança une décharge en plein dans la triste figure de Sam. Après quelques jurons annonçant une extrême surprise de ce salut inattendu, Sam partit d'un éclat de rire sauvage et sardonique.

Mais Fanny fut charmante tout le long du chemin. Elle lui souriait, elle le flattait, elle l'agaçait. Elle faisait entendre de petits rires joyeux ; elle admirait tout ; elle prit les diablotins et dit qu'elle avait mille obligations à Sam. Et lorsqu'elle fut arrivée à la maison, et que M. Huxter, la figure encore sombre, prit froidement congé d'elle, elle fondit en larmes et lui dit qu'il était une méchante mauvaise créature.

Là-dessus, avec une explosion de sentiments presque aussi violente que chez Fanny, le jeune médecin prit la fillette dans ses bras, jura qu'elle était un ange et lui une jalouse brute, avoua qu'il était indigne d'elle, qu'il n'avait pas le droit de haïr Pendennis ; enfin il la pria, la supplia, de dire encore une fois qu'elle…

Qu'elle quoi ? La fin de cette question et la réponse de Fanny furent prononcées par des bouches si rapprochées l'une de l'autre, que personne ne put entendre leurs paroles. Mistress Bolton s'écria : « Allons, allons, monsieur Huxter, pas de folies, s'il vous plaît. Je trouve que vous vous êtes conduit comme un méchant scélérat, et que vous avez été extraordinairement cruel avec Fanny ; voilà mon opinion. »

En quittant le n 2002, Arthur alla rendre ses hommages au carrosse, dans lequel l'auteur de Mes Larmes était allé s'asseoir avec sa robe gorge-de-pigeon à côté de sa maman. L'infatigable vieux major Pendennis tenait compagnie à lady Clavering, dans l'équipage de laquelle il avait occupé le siège de derrière ; le jeune Plein-d'Espoir trônait sur le siège, confié aux soins du capitaine Strong.

Un grand nombre de dandys et d'hommes d'un certain monde, d'élégants militaires et de jeunes roués des administrations publiques, s'étaient groupés autour de la voiture pendant qu'elle stationnait sur la colline, et avaient échangé un ou deux mots avec lady Clavering et quelques menues phrases avec miss Amory. Ils avaient offert de parier contre elle et lui avaient tenu toutes sortes de propos et de malignes insinuations. Ils lui avaient montré les personnes assistant aux courses, et qui n'étaient pas toutes de celles qu'une demoiselle peut connaître.

Quand Pen arriva à la voiture de lady Clavering, il eut à se frayer un chemin à travers la foule de ces jeunes daims qui faisaient la cour à miss Amory ; autrement il n'aurait pu s'approcher de cette jeune personne, qui par signes l'invitait à venir à côté d'elle.

« Je l'ai vue, dit-elle, elle a de bien beaux yeux ; vous êtes un monstre.

— Pourquoi un monstre ? répliqua Pen en riant. Honni soit qui mal y pense ! Ma jeune amie de là-bas est aussi bien protégée que n'importe quelle demoiselle de la chrétienté. Elle a sa maman d'un côté, et de l'autre son prétendu. Pourrait-il arriver malheur à fille ainsi gardée ?

— On ne sait pas ce qui pourrait ou ne pourrait pas arriver, dit miss Blanche en français, quand une fille a la volonté et qu'elle est poursuivie par un monstre pervers comme vous. Figurez-vous, colonel, que je viens de rencontrer monsieur votre neveu près d'un cabriolet, en compagnie de deux dames et d'un homme, oh ! quel homme ! et ils mangeaient du homard, et ils riaient, ils riaient !

— Je n'ai pas remarqué que l'homme fût du nombre des rieurs, dit Pen ; et je crois qu'il avait envie de me manger après le homard. Il m'a serré la main si fort que mon gant en a des meurtrissures noires et bleues. C'est un jeune chirurgien. Il vient de Clavering. Ne vous rappelez-vous pas le Pilon et le Mortier d'or de High-Street ?

— Si vous vous faites soigner par lui quand vous serez malade, reprit miss Amory, il vous tuera. Il vous donnera votre compte comme vous le méritez, car vous êtes un monstre. »

Ce retour perpétuel du mot monstre choqua Pen.

« Elle parle beaucoup trop légèrement de ces choses-là, pensa-t-il ; je serais un monstre, comme elle dit, qu'elle m'eût reçu de la même manière. Ce n'est pas ainsi que doit parler ni penser une dame anglaise. Laure ne parlerait pas comme cela, Dieu merci ! »

Et, à cette pensée, sa figure s'assombrit.

« À quoi pensez-vous ? Est-ce que vous allez me bouder à présent ? demanda Blanche. Major, grondez votre méchant neveu. Il ne m'amuse pas du tout. Il est aussi bête que le capitaine Crackenbury.

— Qu'est-ce que vous dites de moi, miss Amory ? s'écria l'officier aux gardes en souriant. Si c'est quelque chose de bon, dites-le en anglais, car je ne comprends pas le français lorsqu'on le parle si diablement vite.

— Ce n'est rien de bon, Crack, dit le capitaine Clinker, camarade de Crackenbury. Allons-nous-en, et ne gâtons pas les affaires. On dit que Pendennis lui fait les yeux doux.

— On dit qu'il a diablement d'esprit, répliqua Crackenbury avec un soupir. Lady Violette Lebas dit qu'il a diablement d'esprit. Il a écrit un livre, ou un poème, ou quelque chose ; et il écrit ces choses si diablement spirituelles dans… dans les journaux, vous savez. Le diable m'emporte, Clinker, je voudrais avoir de l'esprit !

— C'est un souhait inutile, Crack, mon garçon, dit l'autre. Je ne saurais faire un bon livre, mais je crois que j'en écrirais un passable sur le Derby. Que ce Clavering est plat !… Et la Bégum !

Elle me plaît, cette vieille Bégum. Elle vaut dix fois sa fille. Quelle a été la joie de la vieille créature en gagnant à la loterie !

— Clavering est bon pour sa dette, n'est-ce pas ? demanda le capitaine Crackenbury.

— Je l'espère, » répondit son ami ; et ils disparurent pour s'amuser aux quilles.

Avant la fin des divertissements de la journée, beaucoup d'autres gentlemen de la connaissance de lady Clavering s'approchèrent de sa voiture et causèrent avec la société qu'elle contenait. La digne dame était fort gaie, riant et jasant selon sa coutume, et offrant des rafraîchissements à tous ses amis, jusqu'à ce que ses vastes paniers et ses bouteilles fussent vides, et que ses laquais et ses postillons fussent dans cet état d'excitation où postillons et laquais sont communément le jour du Derby.

Le major remarqua que quelques-uns de ceux qui rendirent visite à la voiture jetaient des coups d'œil singuliers et significatifs à lady Clavering.

« Comme elle le prend avec insouciance ! murmura l'un d'eux à l'oreille d'un autre.

— La Bégum est immensément riche, répliqua l'ami.

— Qu'est-ce qu'elle prend avec insouciance ? se demanda le vieux Pendennis. Quelqu'un a-t-il perdu de l'argent ? Lady Clavering a dit ce matin qu'elle était heureuse, parce que sir Francis lui avait promis de ne pas parier. »

M. Wellbore, le voisin de campagne de Clavering, passait devant le carrosse, et il fut appelé par la Bégum, qui le railla de ce

qu'il aurait voulu faire semblant de ne pas la reconnaître. Pourquoi n'était-il pas venu plus tôt ? Pourquoi n'était-il pas venu pour le lunch ? Lady Clavering était enchantée. Elle lui dit, elle dit à tout le monde qu'elle avait gagné cinq livres sterling à la loterie. Lorsqu'elle apprit cette nouvelle à M. Wellbore, celui-ci prit un air si singulièrement malin et avec cela si mélancolique, qu'une sinistre appréhension s'empara du major Pendennis.

« Je m'en vais voir après les chevaux et ces coquins de postillons qui tardent tant à venir, » dit-il.

Quand il fut de retour, sa figure ordinairement bienveillante et souriante était assombrie par quelque chagrin.

« Qu'est-ce que vous avez ? » demanda la bonne Bégum.

Le major prétendit que la fatigue du jour et le soleil lui avaient donné la migraine.

La voiture se mit en route et se dirigea vers Londres. Ce n'était pas le moins brillant équipage de cette vaste et pittoresque procession. Les postillons demi-ivres faisaient galoper leurs vaillants chevaux sur le terrain des courses, au milieu de l'admiration des piétons, des applaudissements ironiques des charrettes attelées d'ânes, et des bruyantes malédictions des cochers dont ils venaient à heurter les carrosses.

La Bégum, étendue sur ses magnifiques coussins, semblait la personnification de la bonne humeur, et l'aimable sylphide souriait avec une languissante élégance. Plus d'un honnête ouvrier encaissé dans un fiacre avec sa famille, plus d'un dandy d'occasion regagnant sa demeure perché sur un cheval de louage harassé, admira ce brillant équipage en se disant sans doute que ces ri-

chards devaient être bien heureux. Strong était toujours sur le siège, haranguant d'une voix hautaine les postillons et la multitude. Maître Frank avait été remis dans l'intérieur, où il dormait à côté du major, dissipant par ce sommeil les vapeurs du luncheon perpétuel qu'il avait librement arrosé de champagne.

Cependant le major ruminait en son esprit les nouvelles qui l'avaient rendu si sérieux.

« Si sir Francis Clavering continue de ce train-là, se disait Pendennis le vieux, ce petit coquin d'ivrogne sera aussi ruiné que son père et son grand-père avant lui. La fortune de la Bégum ne saurait résister à de pareilles saignées ; aucune fortune n'y pourrait résister ; elle a déjà payé six fois ses dettes. Quelques années de plus et quelques autres coups comme celui-ci l'auront ruinée.

— Ne pensez-vous pas que nous pourrions instituer des courses à Clavering, maman ? demanda miss Amory. Oui, il faut que nous les fassions rétablir : car il y avait des courses autrefois, dans le bon vieux temps. C'est un amusement national, vous savez ; et nous pourrions avoir un bal à Clavering, des danses pour les fermiers, et des jeux champêtres dans le parc. Oh ! ce serait charmant.

— Ce serait fameusement amusant, dit la maman. N'est-il pas vrai, major ?

— Les courses sont un amusement fort dispendieux, ma chère dame, » répondit le major Pendennis, d'une mine si piteuse que la Bégum se moqua de lui et lui demanda en riant s'il avait perdu de l'argent aux courses.

Après un somme d'environ une heure et demie, l'héritier de la maison commença à présenter des symptômes de réveil, étirant ses jeunes bras jusque dans la figure du major, et lançant ses pieds dans les genoux de sa sœur assise en face de lui. Quand l'aimable enfant fut complètement rendu à la connaissance de lui-même et des circonstances, il se mit à jaser avec entrain.

« Hé ! maman, dit-il, je l'ai fait tout de même cette fois-ci ; oui, je l'ai fait.

— Qu'est-ce que vous avez fait, cher Franky ? demanda la maman.

— Combien est-ce, dix-sept demi-couronnes ? Deux livres plus une demi-couronne, n'est-ce pas ? J'ai tiré Borax à notre loterie, mais j'ai acheté Podasokus et Man-milliner à Leggat minor pour deux tartelettes et une bouteille de gingerbeer.

— Oh ! la perverse petite créature ! Comment osez-vous commencer de si bonne heure à jouer ? s'écria miss Amory.

— Retenez votre langue, s'il vous plaît. Vous imaginez-vous que je vous en demanderai la permission, miss ? répliqua le frère. Et puis, maman…

— Eh bien, cher Franky ?

— Vous me taperez tout de même quand nous serons rentrés, vous savez… » Ici Franky partit d'un éclat de rire. « Hé, maman, voulez-vous que je vous dise quelque chose ? »

La Bégum exprima le désir de connaître ce quelque chose, et son fils et héritier continua :

« Quand nous étions à la grande tribune, Strong et moi, après les courses, et que je causais avec Leggat minor qui se trouvait là avec son gouverneur, je vis que papa était furieux comme un ours ; et, maman, Leggat minor me dit qu'il avait entendu dire à son gouverneur que papa avait perdu sept mille livres sterling en pariant pour le favori. Je ne parierai jamais pour le favori quand je serai grand. Non, non, le diable m'emporte !... Laissez-moi tranquille, Strong, voulez-vous ?

— Capitaine Strong ! capitaine Strong ! est-ce vrai ? s'écria l'infortunée Bégum. Est-ce que sir Francis a parié de nouveau ? Il m'avait promis de ne pas parier. Il m'avait donné sa parole d'honneur qu'il ne parierait pas. »

Strong, de la place qu'il occupait sur le siège, avait entendu la fin de la communication du jeune Clavering, et il s'efforçait en vain d'imposer silence au petit malheureux.

« Je crains que ce ne soit vrai, madame, dit-il en se retournant. Je déplore cette perte autant que vous-même. Il m'avait promis, à moi aussi, qu'il ne parierait pas ; mais le jeu est plus fort que lui ! il ne peut s'empêcher de jouer. »

Àcette triste nouvelle, lady Clavering fondit en larmes. Elle déplora son malheureux sort, et se dit la plus infortunée des femmes. Elle déclara qu'elle se séparerait de son mari et ne payerait plus les dettes de cet ingrat. Elle raconta avec une volubilité arrosée de larmes une vingtaine d'histoires qui n'étaient que trop authentiques, et qui prouvaient comment son mari l'avait toujours trompée, et comment elle l'avait toujours tiré d'embarras. Dans ce triste état, tandis que le jeune Plein-d'Espoir songeait aux deux guinées qu'il avait gagnées, et que le major se deman-

dait s'il ne valait pas mieux renoncer à certains projets qu'il avait formés, l'équipage s'arrêta enfin devant la maison de la Bégum, Grosvenor-Place. Les gamins et les oisifs, qui se tenaient là pour voir la fin du jour de Derby, applaudirent la voiture, enviant les heureux qui en descendaient.

« Et c'est pour le fils de cet homme que l'on me dépouille de ma fortune ? dit Blanche, frémissante de colère, en montant l'escalier, appuyée sur le bras du major ; pour ce fourbe, cet escroc, ce menteur, ce voleur ! car il nous vole, nous pauvres femmes !

— Calmez-vous, ma chère miss Blanche, dit le vieux gentleman ; calmez-vous, je vous en prie. Vous avez été durement, injustement traitée ; mais rappelez-vous que vous avez toujours un ami en moi, et fiez-vous à un vieux bonhomme qui s'efforcera de vous rendre service. »

La demoiselle et l'héritier Plein-d'Espoir de la maison Clavering s'étant mis au lit, les trois autres qui avaient été à Epsom restèrent quelque temps occupés à une grave consultation.

Tome 3 · 10

Près d'une année s'est passée, comme le lecteur s'en apercevra, depuis un événement dont le récit se trouve quelques pages plus haut. Arthur va bientôt échanger son habit noir contre un habit bleu. Sa propre personne a subi d'autres changements plus agréables et plus remarquables. Il a mis de côté sa perruque, et ses cheveux s'offrent de nouveau, quoique un peu plus clair-semés, aux regards du public. Et il a eu l'honneur d'apparaître à la

cour en uniforme de cornette de la compagnie de yeomanry à cheval de Clavering ; il a été présenté à Sa Majesté par le marquis de Steyne.

C'était une démarche fortement et pathétiquement provoquée par le major Pendennis. L'oncle d'Arthur ne voulait pas que l'année se passât sans que fût accomplie cette cérémonie, qui est comme la confirmation du titre de gentilhomme. Le vieux major pensait que son neveu devait appartenir à un club un peu plus choisi que celui du Mégathérium ; et il avait partout annoncé son grand désappointement en apprenant que la fortune du jeune homme était restée au-dessous de ses espérances, au-dessous de quinze cents livres sterling de rente.

Tel est le chiffre de la fortune que le monde prête à Arthur ; aussi ses éditeurs commencent à le traiter avec beaucoup plus de respect qu'auparavant, et les mamans elles-mêmes ne sont nullement inciviles avec lui : car, si leurs jolies filles doivent naturellement épouser des hommes plus riches d'espérances, du moins est-il encore, lui, fort désirable pour les laides. Si la belle et séduisante Myra doit accrocher un comte, la pauvre petite Béatrice, qui a une épaule plus haute que l'autre, doit s'attacher pour la vie à quelque rustre ; et pourquoi M. Pendennis ne serait-il pas son soutien ?

Dès le premier hiver qui suivit son entrée en jouissance de la fortune de sa mère, mistress Hawxby fit donner, à la campagne, des leçons de billard par M. Pendennis à sa Béatrice ; elle ne voulut se faire accompagner de nul autre que lui dans sa petite voiture à un cheval, parce qu'il était un homme lettré et que sa Béatrice était lettrée aussi ; et elle déclara que le jeune homme, cédant à l'instigation de son horrible vieil oncle, s'était conduit de

la manière la plus infâme en jouant avec l'amour de Béatrice. La vérité est que le vieux gentleman, qui connaissait le caractère de mistress Hawxby, et l'ardeur avec laquelle cette dame employait toutes sortes d'artifices pour séduire les jeunes étourdis, était arrivé à la campagne en question et avait entraîné Arthur hors de l'atteinte de ses griffes, sinon de sa langue. Pendennis le vieux aurait voulu que son neveu passât les fêtes de Noël à Clavering, où la famille de ce nom était de retour ; mais Arthur ne s'en sentit pas le courage. Clavering était trop près du pauvre vieux Fairoaks, où il y avait de trop tristes souvenirs pour le jeune homme.

Nous avons aussi perdu de vue les Clavering jusqu'à leur réapparition sur le terrain des courses d'Epsom, et nous devons en peu de mots rendre compte de leurs actes pendant cet intervalle.

Durant l'année qui vient de s'écouler, le monde n'a traité avec bienveillance aucun des membres de la famille Clavering. Lady Clavering, une des meilleures femmes qui aient jamais pris plaisir à un bon dîner ou fait une faute de grammaire, a vu son appétit et sa bonne humeur tristement éprouvés par des chagrins de famille, par des disputes qui rendraient immangeables les plus délicieux chefs-d'œuvre d'un cuisinier français, et qui changeraient en un lit de cailloux le sofa le plus moelleusement rembourré.

« J'aimerais mieux que Clavering ne me donnât pour mon dessert qu'un navet, Strong, oui, un navet, au lieu de tous ces ananas et de tous ces muscats, dit la pauvre lady Clavering en regardant les fruits étalés sur sa table et confiant ses chagrins à son fidèle ami, si je pouvais avoir un peu de tranquillité et le manger en paix. Oh ! que j'étais plus heureuse quand j'étais veuve, et avant que j'eusse hérité tout cet argent ! »

Les Clavering avaient effectivement fait fausse route dans le monde, et n'avaient tiré de toute l'hospitalité par eux déployée, ni agrément, ni position, ni remercîment, ni une marque de bienveillance de toutes les personnes qu'ils avaient invitées. Le succès de la première saison passée à Londres avait été douteux, mais la seconde fut pour eux une chute indubitable.

« La patience humaine n'est pas assez grande pour pouvoir supporter sir Francis Clavering, disait-on. Il est trop vulgaire, trop assommant, trop mal famé. » Il y avait, sur cette maison et tout son entourage, une tache, sans qu'on pût bien dire en quoi elle consistait. Qu'était-ce que la Bégum, avec tout son argent ? D'où venait-elle, cette femme qui ne prononçait pas ses h ? Quel extraordinaire petit modèle de suffisance, que cette jeune fille avec ses grâces affectées et son imitation des Françaises ! Comment des Anglaises bien élevées pouvaient-elles la fréquenter ? Quels étranges personnages que ceux qui s'assemblaient autour de ces deux femmes ! Sir Francis Clavering était un joueur qui faisait sa société de débauchés et d'escrocs. Hély Clinker, qui était de son régiment, disait que non-seulement il trichait aux cartes, mais qu'il avait même fait le poltron. Qu'avait pu penser lady Rockminster de prendre la Bégum sous sa protection ?

Mais après la première saison, lady Rockminster, qui avait pris lady Clavering sous son égide, la planta là ; les grandes dames refusaient d'amener leurs filles aux fêtes données par elle ; les jeunes gens qui y venaient s'y conduisaient avec la licence la plus odieuse et la familiarité la plus méprisante ; et la pauvre lady Clavering avouait elle-même qu'elle était obligée de recevoir dans son salon ce qu'elle appelait la canale, parce que les gros bonnets refusaient de venir.

Elle n'avait pas le moindre mauvais vouloir pour la canaille, la pauvre chère dame ; elle n'était pas fière du tout, et ne se croyait pas meilleure que sa voisine : mais elle avait pris à la lettre les ordres que sa marraine lui avait donnés à son entrée dans le monde ; elle voulait connaître les gens qu'elle invitait. De fait, la canaille était beaucoup plus amusante que la haute société ; mais, comme nous l'avons déjà dit, il est aisé de quitter une maîtresse, tandis qu'il est cruel d'être quitté par elle. Ainsi, vous pouvez renoncer à la société sans grande douleur ; vous éprouverez même un sentiment de satisfaction en la quittant, tandis que vous ressentirez une grande mortification et une vive douleur, si c'est elle qui vous plante là.

Nous avons eu occasion de parler d'un jeune fashionable qu'on aurait pu espérer trouver fidèle, lui du moins, parmi les infidèles ; et ce jeune homme était Harry Foker, esquire. Mais il n'avait pas mené ses affaires avec prudence, et sa malheureuse flamme, d'abord confiée à Pen, fut ensuite connue de toute la ville, qui s'en moqua. Elle finit même par arriver aux oreilles de sa faible et tendre mère, puis à celles du chauve et inflexible Foker senior.

Quand M. Foker apprit cette désagréable nouvelle, il se passa entre son fils et lui une scène violente et pénible, qui aboutit à un exil d'un an pour le pauvre petit gentleman. L'Angleterre lui fut interdite, et ordre positif lui fut donné de revenir, à l'expiration de ce temps, pour conclure son mariage avec sa cousine, ou pour se retirer avec trois cents livres sterling de rente, et ne jamais revoir père ni brasserie. M. Henry Foker s'en alla donc, emportant avec lui ce chagrin et ces soucis qui passent sans payer de droits aux douanes les plus sévères, et qui sont les compagnons accou-

tumés de l'exil. Avec ce crêpe sur les yeux, les boulevards mêmes de Paris lui parurent tristes, et le ciel de l'Italie sombre.

Pour sir Francis Clavering, cette année fut très-malheureuse. Les événements rapportés dans le dernier chapitre achevèrent sa ruine. C'était en l'an de grâce où, comme ceux de nos lecteurs qui s'occupent de courses peuvent se le rappeler, Podasokus, le cheval de lord Harrowhill (jeune seigneur fort classique qui donnait à ses coursiers des noms tirés de l'Iliade), gagna le Derby, au grand dépit des malins qui prononçaient le nom du vainqueur de toutes sortes de façons extraordinaires, et qui avaient parié pour Borax, lequel fut honteusement vaincu. Sir Francis Clavering, qui était intime avec quelques-uns des plus grands coquins du turf, et qui, naturellement, était bien renseigné, avait parié de grosses sommes contre le gagnant et pour le favori. Et le résultat de cette affaire fut une perte de sept mille guinées, comme son fils l'avait annoncé à la pauvre lady Clavering.

Ce fut vraiment un rude coup pour cette dame, qui bien des fois déjà avait payé les dettes de son mari ; qui avait reçu tout autant de fois ses promesses et ses serments de se corriger ; qui avait satisfait ses usuriers et ses marchands de chevaux ; qui avait meublé ses maisons de Londres et de Clavering, et qui devait trouver sur-le-champ cette énorme somme de sept mille livres sterling, pour payer l'extravagance de son lâche mari.

Nous avons dit plus haut comment le vieux Pendennis était devenu le conseiller de la famille Clavering, et comment, en sa qualité d'ami intime de la maison, il en avait parcouru toutes les chambres, même cet affreux cabinet que nous avons tous et dans lequel, selon le proverbe, se trouve enfermé le squelette de famille.

Quant aux affaires pécuniaires du baronnet, si le major ne les connaissait pas, c'est parce que Clavering lui-même les ignorait et les tenait cachées sous un tel enchevêtrement de mensonges, qu'il était impossible à conseil ou attorney, ou à qui que ce fût, de les bien connaître. Mais le major était mieux informé relativement à lady Clavering ; et quand arriva le malheur du Derby, il s'occupa de se mettre parfaitement au courant de toutes les ressources quelconques de cette dame, et il apprit alors les sacrifices importants et répétés que la veuve Amory avait faits en faveur de son présent mari.

Il ne cachait pas son opinion (elle lui avait valu les bonnes grâces de miss Blanche) que la fille de lady Clavering avait été durement traitée au profit de son fils issu du second mariage ; et, dans ses entretiens avec lady Clavering, il avait donné à entendre que Blanche devait être mieux pourvue. Nous avons déjà dit qu'il avait fait comprendre à la veuve qu'il savait tous les détails de sa malheureuse jeunesse, s'étant trouvé aux Indes à l'époque où… où arrivèrent les pénibles événements qui eurent pour résultat de la séparer de son premier mari. Il pouvait lui dire où trouver le journal de Calcutta qui contenait les détails du procès d'Amory, et il fit valoir auprès de la Bégum, qui ne lui fut pas peu reconnaissante de ces ménagements, que, sachant depuis longtemps tous les malheurs qu'elle avait eus, il n'en avait cependant jamais rien dit à personne, et était constamment resté l'ami de sa famille.

« Sans doute, ma chère lady Clavering, j'ai pu avoir des motifs intéressés, dit-il. Nous en avons tous, et je ne vous cache pas les miens, qui sont d'amener le mariage de mon neveu avec votre fille. »

Àquoi lady Clavering répondit, assez surprise peut-être de voir le major rechercher l'alliance de sa famille, qu'elle était toute disposée à donner son consentement.

Mais il répliqua franchement : « Ma chère lady, mon garçon n'a que cinq cents livres sterling de rente, et une femme qui n'aurait que dix mille livres pour toute fortune n'améliorerait guère sa position. Nous pourrions faire mieux que cela pour lui, permettez-moi de le dire ; et c'est maintenant un fin et prudent jeune homme qui a jeté ses premiers feux, qui a des talents et beaucoup d'ambition, et qui veut, en se mariant, améliorer sa position. Si vous vouliez, sir Francis et vous (et sir Francis, croyez-moi, ne vous refusera rien), vous pourriez mettre Arthur à même de s'avancer considérablement dans le monde et de montrer ce qu'il y a en lui. De quelle utilité est ce siège au parlement pour Clavering, lui qui ne dit jamais un mot à la chambre, et qui y montre à peine sa figure ? J'ai ouï dire à des gentlemen qui ont entendu mon garçon à Oxbridge, qu'il était fameux comme orateur, pardieu ! Mettez-lui une fois le pied dans l'étrier et le cheval entre les jambes, et je suis sûr qu'il ne sera pas le dernier au combat, madame. J'ai éprouvé le gaillard, et je crois le connaître assez bien. Il est beaucoup trop nonchalant, trop insouciant, trop volage pour faire son petit bonhomme de chemin, et arriver, comme font nos légistes, à la fin de leur vie ! Mais donnez-lui un élan, de bons amis et une occasion, et je vous promets qu'il se fera un nom dont ses fils seront fiers. Je ne vois pas d'autre moyen de parvenir, pour un homme comme lui, qu'en faisant un sage mariage, non pas avec une misérable héritière qui se contenterait pour la vie de quinze cents livres de rente, mais avec une personne qu'il puisse aider, et qui l'aidera lui-même, à s'avancer dans le monde, à qui il puisse donner un nom honoré et une belle

position dans le pays, morbleu ! en retour des avantages qu'elle lui apportera. Il vaudrait mieux pour vous avoir au parlement un gendre distingué que d'y avoir votre mari, qui ne fait de bien ni à lui-même ni à personne autre. Voilà, dis-je, pourquoi je m'intéresse à vous, et pourquoi je vous offre ce que je crois un marché avantageux pour tous deux.

— Vous savez que je considère Arthur comme étant presque déjà de la famille, répliqua l'excellente Bégum ; il vient et il s'en va quand et comme il veut ; et plus je pense à sa chère mère, plus je vois qu'il y a peu… qu'il n'y a pas de personnes qui aient été aussi bonnes pour moi. Et je suis sûre d'avoir pleuré en apprenant sa mort ; j'aurais même pris le deuil, mais le noir ne me va pas du tout. Je sais qui sa mère voulait lui faire épouser : c'est Laure, pour qui la vieille lady Rockminster s'est éprise d'une si vive amitié, et ce n'est pas étonnant. Elle est bien meilleure que ma fille, je les connais toutes deux. Ma Betsy… ma Blanche veux-je dire, n'a pas été une consolation pour moi, major. C'est Laure que Pen devrait épouser.

— Pour n'avoir que cinq cents livres de rente ! Ma chère bonne âme, vous êtes folle, dit le major Pendennis. Réfléchissez à ce que je vous ai dit. Ne décidez rien dans vos affaires avec votre malheureux mari sans me consulter ; et rappelez-vous que le vieux Pendennis est toujours votre ami. »

Depuis un certain temps, l'oncle de Pen tenait un semblable langage à miss Amory. Il lui avait fait ressortir l'avantage de l'alliance qui lui tenait à cœur, et lui avait affirmé que les mariages de convenance réciproque étaient les meilleurs mariages du monde.

« Voyez tous ces mariages d'amour, ma chère jeune créature. Les gens qui les font ne manquent jamais de se quereller par la suite ; une fille qui s'enfuit à Gretna-Green avec Jack est bien sûre de s'enfuir plus tard en Suisse avec Tom. La grande chose dans le mariage, c'est de convenir qu'on se rendra utile l'un à l'autre. La dame apporte la fortune, et le gentleman sait en tirer parti. La femme de mon garçon apporte le cheval, Pen le monte et remporte le prix, morbleu ! Voilà ce que j'appelle un mariage raisonnable. Deux époux pareils ont de quoi causer quand ils sont ensemble. Vous seriez en tête-à-tête avec Cupidon lui-même… Blanche et Pen seraient Cupidon et Psyché, morbleu !… que vous commenceriez à bâiller au bout de quelques soirées, si vous n'aviez d'autre sujet de conversation que l'amour. »

Quant à miss Amory, elle se contentait bien de Pen, aussi longtemps qu'il ne se présentait pas de meilleur parti. Et combien y a-t-il de jeunes demoiselles qui ne lui ressemblent pas ? Combien de mariages d'amour sont heureux jusqu'à la fin ? Combien d'unions sentimentales ne finissent pas par la banqueroute du cœur ? Combien de passions héroïques ne dégénèrent pas en indifférence et en mépris, ou n'aboutissent pas à une honteuse défaite ?

Ces aperçus philosophiques de la vie, le major ne cessait pas de les faire remarquer à Pen, qui avait l'esprit tourné de manière à voir les deux faces de beaucoup de choses, et qui, tout en comprenant la vie de sentiment, laquelle était fort au-dessus de l'intelligence du major, appréciait également la vie pratique et s'en accommodait, ou pensait pouvoir s'en accommoder.

Il arriva ainsi que, durant le printemps qui suivit la mort de sa mère, il subit en grande partie l'influence des conseils de son

oncle, et s'habitua dans la maison de lady Clavering. Miss Amory l'accepta sans qu'il eût demandé sa main, et fut elle-même acceptée sans être fiancée. Pen et Blanche étaient très-familiers, sans affecter beaucoup de tendresse l'un pour l'autre ; ils se rencontraient et se quittaient avec une parfaite bonne humeur. Et Pendennis se disait : « Suis-je donc le même individu qui, il y a huit ans, a ressenti une si grande passion, et qui l'année passée avait la fièvre et le délire au sujet de Briséis ? »

Oui, c'était le même Pendennis, à qui le temps avait apporté, comme à nous tous, ses conséquences, ses consolations et ses développements ordinaires. Nous changeons fort peu. Quand nous disons que cet homme ou cette femme n'est plus la même personne que nous nous rappelons avoir connue dans notre jeunesse ; quand nous remarquons, pour les déplorer, des changements dans nos amis, nous ne songeons peut-être pas que les circonstances ne créent pas tels défauts ou telles qualités, mais qu'elle se bornent à les mettre en évidence. La langueur et l'indifférence égoïstes de la possession d'aujourd'hui ne sont que la conséquence de l'égoïste ardeur de notre recherche d'hier ; le dédain et la fatigue, qui crient vanitas vanitatum, ne sont que la lassitude d'un appétit malade parce qu'il est rassasié de plaisir ; l'insolence du parvenu n'est que la continuation nécessaire de la carrière de l'homme qui a eu à lutter contre le besoin ; les changements de notre esprit sont, comme nos cheveux gris et nos rides, l'accomplissement des diverses phases successives de la croissance et de la décadence de l'homme. Ce qui est à présent blanc comme la neige a été d'un noir lustré ; ce qui est aujourd'hui indolente obésité était, il y a quelques années, santé pleine de fraîcheur et de vigueur ; cette fatigue calme, bienveillante, résignée et désappointée, c'était il n'y a pas longtemps de l'ambition fu-

rieuse et violente, qui ne s'est enfin soumise au repos qu'après mainte bataille et mainte défaite.

Heureux celui qui peut supporter généreusement sa défaite, et remettre d'un cœur plein de noble humilité son épée brisée au Destin vainqueur ! N'êtes-vous pas frappé de terreur, ô lecteur ami, qui avez peut-être ouvert cette histoire pour vous amuser un moment, et qui la refermez pour vous livrer à de plus graves réflexions ? vous qui avez consommé votre succès ou votre désastre, occupant une place distinguée ou ignorée dans la foule ; qui avez passé par Dieu sait combien de luttes, d'efforts, de défaites, de succès, ou de crimes et de remords ; qui avez aimé et oublié, ri et pleuré tant de fois ! N'êtes-vous pas frappé de terreur en pensant que vous êtes le même vous, dont l'enfance est en ce moment présente à votre souvenir, avant que commençât le voyage de la vie ? Ce voyage a été heureux, et vous entrez dans le port au milieu des applaudissements de la foule et des salves des canons, et le fortuné capitaine salue de dessus son navire ; mais il y a sous l'étoile qui décore sa poitrine un souci que personne ne connaît. Ou bien vous avez fait naufrage, et vous vous êtes cramponné, sans espoir, à un tronçon de mât flottant solitaire sur l'abîme. Le naufragé et le capitaine qui arrive au port pensent tous deux, sans doute, à la maison paternelle, et se rappellent le temps où ils étaient enfants ; ils sont seuls tous les deux : l'un, seul sur son tronçon de mât, se noyant à l'insu de tous ; l'autre, seul au milieu de la foule qui l'applaudit.

Tome 3 · 11

Notre bonne Bégum fut d'abord tellement exaspérée de cette dernière preuve de la duplicité et de l'extravagance de son mari, qu'elle refusa d'aider sir Francis Clavering à payer ses dettes d'honneur, et déclara qu'elle se séparerait de lui, en l'abandonnant aux conséquences de sa folie et de son incorrigible défaut.

Après ses affaires de ce fatal jour des courses, l'infortuné joueur fut dans une disposition d'esprit à éviter tout le monde : ses compagnons du turf, envers lesquels il avait contracté des dettes qu'il tremblait de ne pouvoir payer, aussi bien que sa femme, ce banquier plein de longanimité, sur lequel il avait raison de douter qu'il lui fût permis de tirer plus longtemps.

Quand lady Clavering demanda, le lendemain matin, si sir Francis était chez lui, elle reçut pour réponse qu'il n'était pas rentré la veille, mais avait adressé un messager à son valet de chambre, avec ordre de lui envoyer des habits et ses lettres par le porteur.

Strong s'attendait à recevoir sa visite ou un message de lui, dans le courant de ce jour ou du suivant ; et il reçut effectivement un billet par lequel on le conjurait de venir voir son ami éperdu F. C. à l'hôtel de Short, Blackfriars, et d'y demander M. Francis. Car le baronnet avait cela de particulier qu'il aimait mieux dire un mensonge que la vérité, et qu'il commençait toujours la lutte contre la fortune par prendre la fuite et se cacher.

Le garçon décrotteur de l'établissement de M. Short, qui porta le message de Clavering à la maison de la place Grosvenor et en rapporta son sac de nuit, devina aussitôt quel était le propriétaire

du sac. Il fit part de ce renseignement au valet qui dressait la table pour le déjeuner ; celui-ci le répéta dans la salle commune aux domestiques, où mistress Bonner, la femme de confiance de lady Clavering l'entendit, et l'on pense bien qu'elle en informa sa dame.

C'est ainsi que tout le monde, dans la maison de Grosvenor-Place, sut que sir Francis se cachait sous le nom de M. Francis dans une auberge de Blackfriars-road. Le cocher de sir Francis dit la nouvelle aux cochers d'autres gentlemen, qui la redirent à leurs maîtres et chez Tattersall, où l'on commença à craindre que sir Francis Clavering ne fût sur le point de faire un voyage en Orient.

Aussi le nombre de lettres qui arrivèrent dans la journée, à l'adresse de sir Francis Clavering, baronnet, fut tout à fait extraordinaire. Le cuisinier français envoya sa note à milady ; les marchands qui approvisionnaient la table de la Bégum, MM. Finer et Gimcrack, tapissiers-décorateurs, et Mme Crinoline, la célèbre modiste, envoyèrent aussi leurs petites notes à milady, avec le mémoire assez considérable de ce que miss Amory devait à ces divers établissements.

Dans l'après-midi du jour qui suivit le Derby, quand Strong, après un entretien avec son patron qu'il avait trouvé pleurant et buvant du curaçao à l'hôtel de Short, arriva selon sa coutume à Grosvenor-Place pour mettre ordre aux affaires, il trouva tous ces documents, œuvres de la méfiance et des soupçons, rangés sur le bureau du baronnet ; et il se mit à les ouvrir et à les examiner d'un air lamentable.

Mistress Bonner, femme de chambre et gouvernante du ménage de milady, entra pendant qu'il était ainsi occupé. Mistress Bonner, qui faisait partie de la famille et qui était aussi nécessaire à la Bégum que le chevalier l'était à sir Francis, se rangeait naturellement du côté de milady dans la dispute entre celle-ci et son mari, et était même plus irritée que lady Clavering.

« Elle ne payera pas, si elle veut écouter mon conseil, dit mistress Bonner. Vous voudrez bien, capitaine, retourner vers sir Francis, qui se cache dans une auberge vulgaire et n'ose pas se montrer à sa femme, et vous lui direz que nous ne payerons plus ses dettes. Nous avons fait de lui un homme, nous l'avons tiré de prison (et d'autres peut-être avec lui), nous avons à plusieurs reprises payé ses dettes, nous l'avons fait nommer membre du parlement, nous lui avons donné maison à la ville et à la campagne, où il n'ose pas montrer sa face, le lâche ! nous lui avons donné le cheval qu'il monte, le dîner qu'il mange et jusqu'aux habits qu'il a sur le dos ; et nous ne lui donnerons plus rien. Notre fortune, ou ce qui nous en reste, est pour nous, et nous n'en gaspillerons plus rien pour cet ingrat. Nous lui donnerons de quoi vivre, et nous le planterons là : voilà ce que nous ferons ; et c'est ce que vous pouvez lui dire de la part de Suzanne Bonner. »

La maîtresse de Suzanne Bonner, qui avait appris l'arrivée de Strong, le fit appeler en ce moment, et le chevalier se rendit auprès de lady Clavering, non sans espoir de la trouver plus traitable que mistress Bonner, son factotum. Plus d'une fois déjà il avait plaidé la cause de sir Francis auprès de la Bégum, dont il avait toujours apaisé la colère. Il essaya cette fois encore de l'attendrir. Il peignit avec de sombres couleurs l'état où il avait trou-

vé son patron, et dit qu'il ne répondait pas des conséquences, s'il ne pouvait pas faire honneur à ses engagements.

« Se tuera-t-il ? demanda mistress Bonner en riant ; se tuera-t-il, croyez-vous ? C'est ce qu'il pourrait faire de mieux. »

Strong jura qu'il l'avait trouvé avec ses rasoirs sur la table ; mais, à ces mots, lady Clavering elle-même se mit à rire avec amertume.

« Il ne se fera aucun mal, aussi longtemps qu'il restera à une pauvre femme un shilling dont il puisse la dépouiller. Sa vie est parfaitement en sûreté, capitaine ; vous pouvez m'en croire. Ah ! ce fut un jour néfaste que celui où j'arrêtai mes regards sur lui.

— Il est bien pire que votre premier mari, s'écria l'aide de camp de milady. C'était un homme, celui-là, un mauvais diable ; mais il avait le courage d'un homme. Tandis que cet individu-ci… que servira-t-il à milady de lui pardonner et de vendre ses diamants pour payer les dettes qu'il a faites ? Ce serait à recommencer l'année prochaine. À la première occasion, il se mettra à la tromper et à la voler encore ; et tout l'argent qu'elle a se fondra à entretenir un tas de fripons et d'escrocs… Je ne parle pas de vous, capitaine ; vous avez été assez bon ami pour nous, à cela près que nous voudrions ne vous avoir jamais vu. »

Les paroles que mistress Bonner avait laissé échapper relativement aux diamants apprirent au chevalier que la Bégum était disposée à se laisser fléchir une fois encore au moins, et qu'il y avait encore de l'espoir pour son patron.

« Parole d'honneur, madame, dit-il avec un sentiment de sympathie réelle pour les ennuis de lady Clavering, et d'admiration

pour sa longanimité, et aussi avec un enthousiasme qui ne fut pas peu utile à la cause du pervers baronnet ; tout ce que vous dites contre Clavering, tout ce que mistress Bonner déblatère ici contre moi, nous l'avons bien mérité tous les deux, et ce fut un jour de malheur pour vous que celui où vous nous vîtes l'un et l'autre. Il s'est cruellement conduit avec vous ; et, si vous n'étiez pas la plus généreuse et la plus clémente des femmes, je sais bien qu'il ne lui resterait aucune chance. Mais vous ne pouvez souffrir que le père de votre fils soit déshonoré ; vous ne pouvez vouloir que le petit Frank entre dans le monde avec une telle flétrissure. Attachez-le, liez-le par toutes les promesses que vous voudrez ; je vous garantis qu'il y souscrira.

— Et qu'il les violera ensuite, dit mistress Bonner.

— Et qu'il les gardera cette fois, s'écria Strong. Il faut qu'il les garde. Que ne l'avez-vous vu pleurer, madame ! « Oh ! Strong, m'a-t-il dit, ce n'est pas pour moi que je souffre à présent ; c'est pour mon fils, c'est pour la meilleure femme qui soit en Angleterre, et que j'ai indignement traitée, je le sais. » Il ne voulait pas parier aux courses, madame ; en vérité, il ne le voulait pas. Il a été entraîné par ruse à parier ; tout le cercle a été dupé. Il a cru pouvoir parier à coup sûr, sans le moindre risque. Et ce lui sera une leçon pour toute sa vie. Voir pleurer un homme… oh ! c'est terrible !

— Peu lui importe de faire pleurer ma chère maîtresse, la pauvre chère âme ! dit mistress Bonner. Allez, il ne s'en soucie guère, capitaine. »

« Si vous avez un cœur d'homme, Clavering, dit Strong à son patron en lui rapportant cette scène, vous tiendrez votre pro-

messe cette fois-ci ; car si vous la violez, je me tournerai contre vous, pardieu ! et je dirai tout.

— Quoi, tout ? » demanda M. Francis, à qui son ambassadeur rapportait les nouvelles chez Short.

Strong trouva le baronnet toujours pleurant et buvant du curaçao.

« Bah ! me prenez-vous pour un imbécile ? s'écria Strong. Supposez-vous que j'aie pu vivre aussi longtemps dans ce monde sans faire usage de mes yeux, Frank Clavering ? Vous savez que je n'ai qu'à parler pour que demain vous soyez réduit à la mendicité. Et je ne suis pas le seul qui possède votre secret.

— Qui donc le connaît encore ? demanda Clavering avec un effort convulsif.

— Le vieux Pendennis, ou je me trompe fort. Il a reconnu l'homme à première vue, lorsqu'il est entré ivre, le soir, dans votre maison.

— Il le connaît, vraiment ? s'écria Clavering… Le diable l'emporte ! il faut le tuer.

— Vous voudriez bien nous tuer tous, n'est-ce pas, mon vieux ? » répliqua Strong avec un rire moqueur en allumant son cigare.

Le baronnet se frappa le front de sa débile main ; peut-être son interlocuteur avait-il fidèlement interprété son désir.

« Oh ! Strong, s'écria-t-il, si j'osais, je mettrais fin à mon existence, car je suis le plus damné misérable chien qui soit en Angleterre. C'est là ce qui me rend si insouciant et si désordonné. C'est

là ce qui me porte à boire. (Et il se versa d'une main tremblante un grand verre de curaçao, son fortifiant habituel, qu'il avala d'un trait.) C'est là ce qui me fait vivre avec ces voleurs. Je sais qu'ils sont des voleurs, tous sans exception, de damnés voleurs ! Et… et que voulez-vous que j'y fasse ? Je l'ignorais, vous le savez bien ; et je suis innocent, pardieu ! Et, jusqu'à ce que j'eusse vu ce maudit scélérat, je ne le savais pas plus que les morts. Je prendrai la fuite, je m'en irai bien loin, hors d'atteinte de ces chiens d'enfer ; je m'enfoncerai dans une forêt, pardieu ! et je me pendrai à un arbre… et… oh ! je suis le plus misérable gueux de toute l'Angleterre ! »

C'est ainsi, par des larmes, par des cris, des malédictions, que ce lâche exhalait sa douleur et déplorait son malheureux sort. Et il jura de se repentir au milieu de ces gémissements, de ce désespoir et de ces blasphèmes.

Un proverbe dit qu'il n'y a de mauvais vent que celui qui ne souffle favorablement pour personne. Le vent qui soufflait malheur à sir Francis Clavering était un bon vent pour un des habitants de l'appartement de M. Strong, dans Shepherd's-Inn. C'était heureusement un homme solvable que celui contre qui avait parié le colonel Altamont ; et le jour où furent réglés les comptes du Derby, le capitaine Clinker, désigné pour payer les dettes inscrites dans le carnet de sir Francis (car lady Clavering, suivant le conseil du major Pendennis, ne voulut pas permettre que son mari liquidât lui-même ses transactions financières), remit leur argent aux nombreux créanciers du baronnet ; le colonel Altamont, entre autres, eut la satisfaction de recevoir cinquante fois la différence de trente à un, qui était ce qu'il avait parié pour le cheval vainqueur.

Un grand nombre des amis du colonel se présentèrent pour le féliciter de son bonheur. Toute la clique d'Altamont et les gentlemen qui se rencontraient dans le salon réservé du joyeux Wheeler, mon hôte de la Tête d'Arlequin, arrivèrent pour être témoins de la bonne fortune de leur camarade ; et leur généreuse sympathie pour son succès était telle, qu'ils eussent volontiers partagé avec lui.

« Voici le moment, disait Tom Driver au colonel, voici le moment de tirer du fond de la mer le navire qui a coulé bas dans le golfe du Mexique, avec trois cent quatre-vingt mille dollars, sans compter les doublons et les lingots.

— Les Treddydlum sont au plus bas ; on peut les avoir pour un morceau de pain ; jamais il ne s'est présenté si bonne occasion d'acheter des actions, » suggérait M. Keightley.

Quant à Jack Holt, il faisait valoir son projet pour introduire du tabac en contrebande, projet dont l'audace plaisait plus au colonel que toutes les autres spéculations qu'on lui proposait.

Puis vinrent les compères de la Tête d'Arlequin : Jack Rackstraw connaissait deux chevaux qu'il fallait que le colonel achetât ; Tom Fleet avait un journal satirique, l'Élégant, qui n'avait besoin que de deux cents livres de capital pour rapporter mille livres sterling de rente à n'importe qui, et qui vous donnera énormément de pouvoir et d'influence, colonel, heureux coquin que vous êtes, ajouta Tom, sans parler de l'entrée dans les foyers de tous les théâtres de Londres.

Enfin le petit Moses Abrams conjurait le colonel de ne pas écouter tous ces absurdes individus, avec leurs spéculations qui n'étaient que des blagues, mais de prêter son argent en échange

de quelques bons billets que Moses lui procurerait, qui lui rapporteraient cinquante pour cent, et qui étaient aussi sûrs que la Banque d'Angleterre.

Tous ces braves gens se pressèrent autour du colonel avec leurs diverses séductions ; mais il eut assez de courage pour leur résister, pour boutonner la poche de son habit sur ses billets, rentrer chez Strong, et fermer la porte extérieure de l'appartement.

L'honnête Strong avait donné à son colocataire de bons conseils relativement à toutes ses connaissances ; et quoique, lorsqu'il était à court d'argent, il ne se gênât pas pour prendre vingt guinées dans la bourse du colonel, Strong était beaucoup trop loyal pour permettre que d'autres lui soutirassent l'argent qu'il avait gagné.

Ce n'était pas un méchant homme, cet Altamont, quand la fortune lui souriait. Il commanda une pimpante livrée pour Grady ; il fit verser au pauvre vieux Costigan des larmes de reconnaissance bientôt séchées, en lui donnant un billet de cinq guinées, après un bon petit dîner à l'Arrière-Cuisine ; il acheta un châle vert à mistress Bolton, et un jaune à Fanny : les deux plus beaux qui fussent en montre aux fenêtres d'un mercier de la rue du Régent.

Peu de temps après, miss Amory, le jour anniversaire de sa naissance, qui était au mois de juin, reçut de la part d'un ami un paquet contenant un énorme pupitre incrusté de cuivre, dans lequel se trouvait une parure d'améthystes les plus horribles qu'on eût jamais vues, une tabatière à musique, deux keepsakes des années précédentes, le tout accompagné de deux robes des couleurs

les plus étonnantes. La réception de ces marchandises intrigua fort la sylphide, et la fit rire immodérément.

Or, il est de fait que le colonel Altamont avait, vers cette époque, fait un achat de cigares et de soie de France chez des marchands de bric-à-brac de Fleet-Street ; et que Strong le rencontra dans la salle des enchères publiques de Cheapside, où il venait d'acheter deux pupitres, plusieurs paires de chandeliers en plaqué fort riche, un surtout de table et un jeu de bagatelle. Le surtout resta chez lui, et figura dans les banquets que le colonel donna fréquemment. Il le trouva magnifique, jusqu'à ce que Jack Holt lui dit qu'il avait l'air d'avoir été donné en sus dans un marché. Et Jack Holt devait savoir ce qu'il en était.

Les dîners étaient très-fréquents chez le colonel, et sir Francis daigna n'en pas manquer un seul. Sa maison de Grosvenor-Palce était fermée. Le successeur de Mirobolant, qui avait envoyé sa note si prématurément, fut congédié avec indignation par lady Clavering ; ce qu'il y avait d'exagéré dans l'état de maison fut sagement élagué et réduit. Un des grands laquais fut supprimé, et l'autre donna congé sur-le-champ, ne voulant pas servir sans son camarade, ni dans une famille qui ne gardait qu'un laquais. Bref, la Bégum fit des réformes générales dans son ménage, qui fut mis sur un pied d'économie plus sévère, en conséquence des extravagances dont son abominable mari s'était rendu coupable. Le major, en qualité d'ami de lady Clavering ; Strong, au nom du pauvre sir Francis ; l'avoué de l'honnête Bégum, et la Bégum elle-même, exécutèrent ces réformes avec promptitude et sévérité.

Après avoir payé les dettes du baronnet, dont le règlement occasionna un grand scandale public et fit tomber sir Francis plus bas encore qu'auparavant dans l'estime du monde, lady Clavering

quitta Londres en grand courroux pour se rendre aux eaux de Tunbridge, refusant de voir son vaurien de mari, que personne ne plaignait.

Clavering resta patiemment à Londres, n'étant nullement désireux de s'exposer à la juste indignation de son épouse. On pouvait le voir entrer, les oreilles basses, dans la chambre des Communes, ou en sortir furtivement pour aller fumer un cigare et faire une partie de billard avec le capitaine Raff et M. Marker ; ou bien il se montrait au cabaret ; il rôdait autour de ses avoués et de ses conseils dans Lincoln's-Inn, où les patrons le faisaient attendre des heures dans leur étude, tandis que les clercs se parlaient des yeux les uns aux autres. Il n'est donc pas étonnant qu'il prît goût aux dîners de Shepherd's-Inn, et qu'il se résignât parfaitement à ces parties ; qu'il s'y résignât, disons-nous ? il n'était nulle part aussi heureux que là ; il était malheureux en compagnie de ses égaux qui le méprisaient, tandis que là il était le principal personnage à table, où on l'appelait toujours sir Francis, où il disait ses misérables bons mots, et où il débitait, d'une voix fausse et tremblotante, sa triste petite chansonnette française, après que Strong avait chanté ses refrains joyeux, et l'honnête Costigan sifflé ses ballades hiberniennes. Un aussi gai ménage que celui de Strong, avec les ragoûts irlandais de Grady et le punch du chevalier après dîner, eût été le bienvenu pour nombre d'hommes plus haut placés que Clavering, qu'effrayait la solitude de sa maison, où il n'avait d'autre société que celle de la vieille gouvernante qui faisait le ménage, et de son valet de chambre qui se moquait de lui.

« Oui, le diable l'emporte ! dit-il à ses amis de Shepherd's-Inn. Ce drôle de valet, il faut que je le chasse ; malheureusement je lui

dois deux ans de gages, la peste l'étouffe ! et je ne puis les demander à milady. Le matin, il m'apporte mon thé tout froid, avec une damnée cuiller de plomb, en disant que milady a envoyé toute sa vaisselle chez son banquier, parce qu'elle n'était pas en sûreté à la maison. N'est-ce pas vraiment dur de sa part de ne pas me confier même une cuiller à thé ? N'est ce pas une conduite tout à fait vulgaire et indigne d'une personne de distinction, dites, Altamont ? Vous savez que milady est de basse naissance… c'est-à-dire… je vous demande pardon… hem… c'est-à-dire, elle agit très-cruellement en ne me témoignant pas plus de confiance. Et les domestiques mêmes se mettent à rire… Les damnés scélérats ! Je leur romprai tous les os de leurs grandes carcasses ; malédiction sur eux ! Oui, je les leur romprai. Ils ne répondent pas quand je sonne ; et mon valet est allé hier soir au Vauxhall avec une de mes belles chemises et mon gilet de velours, que j'ai bien reconnu. Le maudit impudent coquin ! ne s'est-il pas mis à danser devant moi ? que le diable l'emporte ! Je suis sûr qu'il ne finira qu'à la potence ; il mérite d'être pendu, comme toute cette infernale canaille de valets. »

Il était alors très-bienveillant pour Altamont ; il écoutait les histoires du colonel, quand Altamont racontait d'une voix retentissante comment, en revenant de la Nouvelle-Zélande, où il était allé pour la pêche de la baleine, ses camarades et lui avaient été obligés de s'embarquer de nuit pour échapper à leurs femmes, par Jupiter ! et comment ces pauvres diablesses se mirent à les poursuivre dans leurs canots, pagayant de toutes leurs forces pour rejoindre le navire qui cinglait toutes voiles déployées ; comment il était resté perdu dans les bois, trois mois durant, à la Nouvelle-Galles du Sud, où il s'était rendu pour trafiquer ; comment il avait vu Bonaparte à Sainte-Hélène, et lui avait été

présenté avec les autres officiers du navire de la compagnie des Indes, dont il était commandant en second. Sir Francis écoutait alors toutes ces histoires avec une grande attention ; et il faut dire qu'Altamont en contait beaucoup en buvant, et qu'il mentait et se vantait beaucoup. Le baronnet se faisait un devoir de trinquer avec Altamont à dîner, et de le traiter avec toutes sortes de distinctions.

« Laissez-le tranquille, je sais où il veut en venir, disait Altamont en riant à Strong qui faisait des remontrances au baronnet, et laissez-moi tranquille aussi ; je sais très-bien ce que je dis. J'ai été officier à bord d'un navire de la compagnie des Indes, c'est la vérité ; j'ai trafiqué à la Nouvelle-Galles du Sud, ayant un bâtiment à moi que j'ai perdu, c'est la vérité. Je devins officier du nabab, c'est vrai ; seulement nous nous sommes querellés, mon royal maître et moi, Strong… voilà la chose. À qui cela fait-il du bien ou du mal, de raconter ces histoires ? Est-ce que quelqu'un me connaît ? L'autre gaillard est mort… il a été tué dans les bois, et son cadavre a été reconnu à Sydney. Si je croyais que quelqu'un voulût me trahir, pensez-vous que je ne lui tordrais pas le cou ? Ce ne serait pas la première fois que je ferais pareille chose, Strong… Je vous ai conté comment j'ai traité le surveillant avant de prendre congé… mais en loyal combat, entendez-vous, en loyal combat ; ou plutôt, c'est lui qui avait tous les avantages. Il avait son fusil et sa baïonnette, tandis que je n'avais qu'une hache. Cinquante personnes m'ont vu, oui, et m'ont applaudi quand je fis cela ; et je le ferais encore, si c'était à recommencer. Je n'ai peur de personne ; et il me faudrait la vie de celui qui me trahirait. Voilà ma règle, à moi… et passez-moi la bouteille. Vous ne vous tourneriez pas contre moi, vous ! je vous connais. Vous êtes un honnête garçon, qui soutiendriez un ami, et qui avez regardé

la mort en face, comme il convient à un homme. Mais quant à ce lâche poltron ! ce misérable chien rampant, ce menteur, cet escroc de Clavering, qui marche dans mes souliers… car il marche dans mes souliers, le diable l'emporte ! je lui ferai tirer mes bottes et les nettoyer, morbleu ! ah ! ah ! ah ! »

Ici il fit entendre un grand éclat de rire, et Strong, se levant, mit de côté la bouteille d'eau-de-vie. L'autre continua de rire bonnement.

« Vous avez raison, mon vieux, dit-il ; vous gardez toujours la tête fraîche, vous… et, quand je commence à trop parler, quand, dis-je, je commence à canarder, je vous autorise à emporter la bouteille de rhum ; je vous le commande, je vous l'ordonne.

— Suivez mon conseil, Altamont, dit Strong d'un air grave, et prenez garde de trop pousser cet homme. Tâchez qu'il n'ait pas trop grand intérêt à se débarrasser de vous ; ou qui sait ce qu'il serait capable de faire ? »

L'événement qu'Altamont guettait avec une joie cynique ne tarda pas à arriver. Un jour, Strong étant absent pour quelque commission de son patron, sir Francis fit son apparition dans Shepherd's-Inn, et trouva l'envoyé du nabab seul. Il injuria le monde en général, qui était pour lui dur et sans pitié ; il injuria sa femme, qui n'avait pas un brin de générosité dans le cœur ; il injuria Strong, qu'il accusait d'ingratitude ; il avait donné des guinées par centaines à Ned Strong ; il l'avait toujours traité en ami et l'avait sauvé de prison, par Jupiter ! Et voilà que Ned se rangeait du côté de sa femme contre lui, et la soutenait dans son infernale conduite vis-à-vis d'un mari.

« Ils ont conspiré entre eux de me laisser sans le sou, Altamont, dit le baronnet ; ils ne me donnent pas autant d'argent de poche que Frank en a au collège.

— Pourquoi n'allez-vous pas à Richmond lui en demander, Clavering ? répliqua Altamont avec un sauvage éclat de rire. Il ne pourrait pas voir son pauvre vieux gueux de père sans argent de poche ; qu'en pensez-vous ?

— Je vous dis que j'ai été obligé de m'humilier cruellement, reprit Clavering. Voyez, monsieur… voyez ces reconnaissances du prêteur sur gage ! Figurez-vous un membre du parlement et un baronnet de la vieille Angleterre, pardieu ! obligé de porter chez sa tante une pendule de salon et un encrier de Boule, et un serre-papiers de marbre avec une tête de canard en or, qui a bien certainement coûté cinq livres sterling à ma femme, et sur lequel on n'a voulu me prêter que quinze schellings et six pence ! Oh ! c'est une chose humiliante, monsieur, que la pauvreté, pour un homme qui a mes habitudes ; et ça me fait verser des larmes, monsieur, des larmes. Et ce damné valet de chambre, le diable l'emporte ! je voudrais qu'il fût pendu ! a eu la maudite impudence de me menacer de le dire à milady ; comme si les meubles de ma maison n'étaient pas à moi ; comme si je n'avais pas le droit de les garder, ou de les vendre, ou de les jeter par la fenêtre, si je veux, morbleu ! le damné coquin !

— Pleurez un peu, ne vous gênez pas devant moi ; cela vous soulagera de pleurer un peu, Clavering, répliqua l'autre. Eh ! mon vieux, je vous croyais si heureux jadis ! et quel misérable pistolet vous êtes à présent !

— C'est une honte de me traiter ainsi, n'est-ce pas ? continua Clavering ; car, bien qu'il fût ordinairement taciturne et apathique, le baronnet pouvait geindre une heure de suite quand il s'agissait de ses griefs. Enfin, morbleu ! monsieur, je n'ai même pas l'argent nécessaire pour payer le cabriolet qui m'attend en bas. La portière, mistress Bolton, m'avait déjà prêté trois schellings, et je n'ai pas voulu lui en demander davantage. Je me suis adressé à ce damné vieux Costigan, à ce maudit vieux mécréant d'Irlandais sans le sou ; mais il n'avait pas un schelling, à me donner, le gueux ! Campion n'est pas en ville ; autrement, il m'aurait fait un petit billet, j'en suis sûr.

— Je croyais que vous aviez juré sur l'honneur à votre femme de ne plus signer votre nom sur aucun papier, dit Altamont en ranimant le feu presque éteint de son cigare.

— Eh ! pourquoi me laisse-t-elle sans argent de poche ? Le diable m'emporte, il faut que j'aie de l'argent ! s'écria le baronnet. Ô Am… ! ô Altamont, je suis le plus misérable gueux qui soit au monde.

— Il vous plairait qu'un brave homme vous prêtât un billet de vingt livres sterling, n'est-ce pas ? demanda l'autre.

— Si vous vouliez me le prêter, je vous serais à jamais reconnaissant, à jamais, mon très-cher ami, s'écria Clavering.

— Combien donneriez-vous ? donneriez-vous un billet de cinquante livres à six mois, pour moitié en espèces et moitié en vieille vaisselle ? demanda Altamont.

— Certes, oui, j'en prends Dieu à témoin ! et je payerais au jour fixé, s'écria Clavering. Je vous ferai le billet payable chez

mon banquier ; je ferai tout ce que vous voudrez.

— C'est bien, je ne faisais que vous blaguer. Je vous donnerai vingt livres.

— Vous disiez vingt-cinq, interrompit Clavering ; mon cher ami, vous disiez vingt-cinq, et je vous serai éternellement obligé ; et je ne les prendrai pas comme un don, mais seulement comme un prêt que je vous rembourserai dans six mois, j'en fais le serment.

— Bien… bien… Voici l'argent, sir Francis Clavering. Je ne suis pas un méchant homme. Quand j'ai de l'argent en poche, le diable m'emporte ! je le dépense en galant homme… Voici vingt-cinq livres pour vous. N'allez pas les perdre au tripot. Ne faites pas de sottises. Allez-vous-en à Clavering-Park ; vingt-cinq livres vous y dureront longtemps. Vous n'aurez pas besoin d'acheter de viande chez le boucher ; il y a des cochons à la ferme, j'en suis sûr ; d'ailleurs, vous pourrez tirer des lapins tous les jours pour votre dîner, jusqu'à ce qu'il vous rentre de l'argent. Et puis les voisins vous inviteront à dîner de temps en temps, vous savez ; car vous êtes baronnet, quoique vous ayez dépensé plus que vos revenus. Enfin, vous avez cette consolation, que je ne vous pèserai pas sur les épaules d'ici à un bon bout de temps, pour deux ans peut-être, si toutefois je ne joue pas ; mais je ne veux pas toucher à ce maudit rouge et noir. D'ici là, milady, comme vous l'appelez (je lui disais Jimmy, moi), se sera réconciliée avec vous ; de sorte que vous serez prêt pour moi, vous savez, quand vous aurez de nouveau à me garnir la bourse. »

Àce moment de leur conversation Strong revint, et le baronnet, ayant son argent, ne se soucia guère de prolonger l'entretien.

Il quitta donc Shepherd's-Inn, rentra chez lui et malmena son valet d'une façon si extraordinairement vive et insolente, que celui-ci en conclut que son maître avait dû mettre en gage quelques autres pièces du mobilier de la maison, ou que du moins il lui était rentré quelque argent.

« Pourtant j'ai parcouru toute la maison, Morgan, et je ne pense pas qu'il ait fait main basse sur quelque autre meuble, dit le valet de sir Francis à celui du major Pendennis, lorsqu'ils se rencontrèrent au club, fort peu de temps après. Milady a enfermé presque tous les objets de prix avant de s'en aller ; il n'a pas pu emporter les glaces et les tableaux dans un cabriolet, et il ne mettrait pas en gage les garde-feu ni les chenets… il n'en est pas à ce point. Quoi qu'il en soit, il a trouvé de l'argent quelque part ; il est si diantrement impérieux quand il en a ! Il y a quelques jours, je l'ai vu au Vauxhall, où je polkais avec les servantes de lady Hémilie Babewood… Une fort agréable maison que celle-là, et l'on y est extraordinairement bien, excepté la gouvernante, qui est méthodistle. Donc, je polkais… Vous êtes un trop vieux gueux pour polker, vous, monsieur Morgan… À votre santé… Et j'avais sur moi une partie du harnachement de Clavering. Il l'a bien vu ; mais il n'a pas osé seulement me dire un mot.

— Quoi de neuf au sujet de la maison de Saint-John's-Wood ? demanda M. Morgan.

— On y a fait une exécution. Tout est vendu : chevaux, piano, brougham et tout. Mistress Montague Rivers est partie pour Boulogne… non est inventus, monsieur Morgan. Je crois, moi, qu'elle a fait l'exécution elle-même et qu'elle était lasse de lui.

— Joue-t-il beaucoup ? demanda Morgan.

— Pas depuis l'explosion. Quand votre gouverneur, les hommes de loi, milady et lui eurent cette terrible scène, il se mit à genoux (milady l'a dit à mistress Bonner, qui me l'a dit à moi), et jura qu'il ne toucherait plus ni dés ni cartes, et qu'il ne mettrait plus son nom sur papier. Milady allait lui donner les billets pour payer ses engagements après les courses ; mais votre gouverneur dit (ou plutôt il écrivit sur un bout de papier qu'il fit passer sur la table au légiste et à milady) que mieux vaudrait qu'un autre réglât pour lui, attendu qu'il serait capable, lui, de garder l'argent. C'est un malin vieux gueux, votre gouverneur. »

L'expression de vieux gueux, aussi inconsidérément appliquée par le plus jeune valet à Morgan et à son maître, déplut excessivement au fidèle serviteur du major. La première fois que M. Lightfoot se servit de cette offensante expression, la colère de son camarade ne se trahit que par un froncement des sourcils ; mais la seconde fois, Morgan, qui fumait très-élégamment son cigare, lequel était perché sur la pointe de son canif, retira le cigare d'entre ses lèvres, et prit à partie son jeune ami.

« N'appelez pas le major Pendennis vieux gueux, entendez-vous, Lightfoot ? et ne m'appelez pas vieux gueux non plus. On n'emploie pas ces mots-là dans la bonne société, et nous avons vécu dans le meilleur monde, en Angleterre et à l'étranger. Nous avons été intimes avec les premiers hommes d'État de l'Europe. Quand nous sommes sur le continent, nous dînons régulièrement chez le prince Metternitch et chez Louy-Philup. Ici nous fréquentons les meilleures familles, la fleur des pois, vous dis-je. Nous nous promenons avec lord John et le noble vicomte qui est à la tête des Affaires étrangères. Nous dînons chez le comte de Burgrave, et le marquis de Steyne nous consulte en toutes choses.

Aussi devons-nous connaître pas mal de choses, monsieur Lightfoot. Vous êtes un jeune homme, et je suis un vieux gueux, comme vous dites. Nous-avons tous deux vu le monde, et nous savons tous deux que ce n'est pas l'argent, ni le titre de baronnet, ni une maison en ville et à la campagne, ni cinq ou six misérables mille livres sterling de rente…

— Dix mille, monsieur Morgan ! s'écria M. Lighfoot avec une grande vivacité.

— Dix mille, autrefois, c'est possible, monsieur, répliqua Morgan avec une calme sévérité ; autrefois, c'est possible, monsieur Lightfoot ; mais à présent, ce n'est plus six mille ni cinq mille, monsieur. Cela a été diantrement entamé et diminué par la maudite extravagance de votre maître, avec son billard, ses billets escomptés, son cottage de Regency-Park et toutes ses perversités. C'est un mauvais homme, monsieur Lightfoot ; un mauvais homme, et vous le savez, monsieur. Et ce n'est pas l'argent… ce n'est pas, du moins, un argent tel que celui-là, un argent provenant d'un attorney de Calcutta, un argent extorqué, j'en suis sûr, à de pauvres noirs demi-morts de faim, qui peut donner une position dans le monde, comme vous le savez fort bien. Nous n'avons pas d'argent, nous autres, mais nous allons partout ; il n'est pas dans toute la ville un salon de gouvernante d'un peu de conséquence, monsieur, où James Morgan ne soit le bienvenu. Et c'est moi qui vous ai fait admettre dans ce club, Lightfoot, comme vous le savez très-bien ; c'est moi, quoique je sois un vieux gueux ; et sans moi, l'on vous eût refusé au scrutin par une majorité de boules noires, aussi sûrement que vous vous appelez Frédéric.

— Je le sais, monsieur Morgan, dit l'autre avec beaucoup d'humilité.

— Eh bien donc, ne m'appelez plus vieux gueux, monsieur. Cela n'est pas de bon goût, Frédéric Lightfoot, vous que je connais depuis le temps où vous étiez garçon de fiacre, et votre père dans la débine, vous à qui j'ai fait avoir la place que vous occupez, après le départ du Français. Et si vous faites le fier, monsieur, parce que vous allez vous établir avec mistress Bonner, qui peut avoir mis de côté ses deux mille guinées (ce dont je ne doute pas, puisqu'il y a vingt-cinq ans qu'elle est la femme de confiance de lady Clavering), cependant, monsieur, vous devez vous rappeler qui vous a fait entrer dans cette maison, et qui sait ce que vous étiez auparavant ; et il ne vous sied pas, à vous, Frédéric Lightfoot, de m'appeler vieux gueux.

— Je vous demande pardon, monsieur Morgan ; je ne puis faire plus que cela… Acceptez-vous un verre, monsieur ? permettez-moi de boire à votre santé.

— Vous savez que je ne bois pas de spiritueux, Lightfoot, répliqua Morgan apaisé. Ainsi, vous allez vous marier avec mistress Bonner, vraiment ?

— Elle est vieille, mais deux mille guinées sont une jolie somme, voyez-vous, monsieur Morgan. Et nous aurons pour très-peu de chose la taverne des Armes de Clavering, ce qui ne sera pas une mauvaise affaire, quand le chemin de fer traversera Clavering. Et j'espère que vous viendrez nous voir quand nous serons installés, monsieur Morgan.

— C'est un pays stupide, et pas de société, dit M. Morgan, Je le connais bien. Du temps de mistress Pendennis, nous y allions ré-

gulièrement ; et l'air me faisait du bien, après le tintamarre de Londres.

— Le chemin de fer augmentera la valeur du domaine de M. Arthur, fit observer Lightfoot. Combien estimez-vous qu'il rapporte ?

— Un peu moins de quinze cents guinées, monsieur, » répondit Morgan.

L'autre, qui connaissait l'étendue des terres du pauvre Arthur, se fourra la langue dans la joue, mais garda sagement le silence.

« Son valet de chambre est-il bon, monsieur Morgan ? reprit Lightfoot.

— Pigeon n'a pas encore l'habitude de la société ; mais il est jeune et ne manque pas de talents ; il a lu beaucoup aussi, et je ne doute pas qu'il ne réussisse, répliqua Morgan. Mais il ne serait pas encore bon pour notre service, Lightfoot ; car il n'a pas vu le monde. »

Après la déclaration de M. Morgan, qu'il ne buvait pas de spiritueux, M. Lightfoot avait demandé une pinte de xérès. Nos deux gentlemen, en sirotant leur vin, élevaient les verres à la lumière, faisaient claquer les lèvres, clignaient de l'œil et raillaient l'hôte au sujet de la provenance de ce vin, imitant tout à fait les manières des plus fameux connaisseurs. Quand le flacon fut épuisé, Morgan avait complètement recouvré sa bonne humeur, et se trouvait disposé à traiter son interlocuteur en véritable ami.

« Que pensez-vous de miss Amory, Lightfoot ? Dites-nous cela en confidence. Croyez-vous que nous ferions bien (vous me comprenez) de changer miss A. en mistress A. P., comprendy-vous ?

— Elle est toujours à se quereller avec sa maman, répondit M. Lightfoot. Bonner sait parfaitement tenir tête à la vieille lady, et elle traite sir Francis comme… comme cet éclat de bois que je jette dans la cheminée. Mais elle n'ose pas dire un mot à miss Amory, ni nous autres non plus. Quand arrive un visiteur, elle sourit et prend son air langoureux, si bien qu'on croirait que le beurre ne se fondrait pas dans sa bouche ; puis, dès qu'il est reparti, elle prend feu comme un petit démon, et dit des choses à vous faire perdre toute patience. Si M. Arthur vient, c'est : « Chantons cette délicieuse romance, je vous en prie, » ou bien : « Écrivez-moi ces jolis vers dans ce halbum ! » et il est probable que l'instant d'auparavant elle était à se moquer de sa mère, ou à percer de coups d'épingle sa femme de chambre. Oui, elle la pince et la pique avec des épingles. Marie-Hanne m'a montré un de ses bras tout noir et bleu, et je me rappelle que mistress Bonner, qui est jalouse comme une vieille chatte, lui a donné une gifle pour me l'avoir montré. Et puis, il faut voir miss à goûter, quand il n'y a que la famille ! Elle voudrait faire croire qu'elle ne mange jamais ; mais, parole d'honneur, il faudrait la voir. Elle se fait apporter des babas et des crèmes dans sa chambre à coucher par Marie-Hanne, et le cuisinier est le seul homme de la maison avec qui elle soit polie. Bonner m'a conté que, pendant la seconde saison passée à Londres, M. Soppington faisait la cour à la demoiselle ; mais qu'étant venu pour demander sa main, il la vit jeter un livre au feu, et gronder sa mère avec une telle violence, qu'il se mit à filer tout doucement par la porte du salon de derrière ; et la première fois que nous entendîmes reparler de lui, nous apprîmes qu'il avait épousé miss Rider. Oh ! c'est une diablesse que cette petite Blanche, et voilà franchement mon apiniom, monsieur Morgan.

— Apinion et non pas apiniom, Lightfoot, mon brave garçon, » dit M. Morgan avec une bonté paternelle.

Puis il se demanda en soupirant pourquoi diantre son gouverneur voulait faire épouser une pareille fille à maître Arthur.

Le tête-à-tête des deux gentlemen fut alors interrompu par l'arrivée d'autres gentlemen, membres du club. La conversation devint générale ; la politique et les nouvelles fashionables de la ville en firent les frais ; après quoi on joua au cribbage et à divers autres jeux.

Le club des valets-gentilshommes se tenait dans le salon de la taverne à l'enseigne de la Roue de Fortune. Cette taverne était située dans une gentille ruelle borgne servant d'issue à une des principales rues de May-Fair, et était fréquentée par quelques-uns des valets de chambre les plus répandus dans le monde. Les affaires, les dettes, les intrigues, les aventures de leurs maîtres ; les bonnes et les mauvaises qualités de leurs maîtresses, et leurs querelles avec leurs maris ; bref, tous les secrets de famille, étaient discutés là avec une liberté et une confiance parfaites ; et, lorsqu'un gentleman était sur le point d'entrer dans une nouvelle place, il trouvait là tous les renseignements désirables sur la famille dont il se proposait de devenir membre. Les livrées, comme bien on pense, étaient exclues de cette enceinte ; et les têtes poudrées des plus grands laquais de la métropole se fussent inclinées, vainement suppliantes, pour obtenir l'admission dans ce club des gentilshommes. Les géants en culotte de peluche, exclus du salon, buvaient leur bière dans une autre pièce de la Roue de Fortune ; ils n'y pouvaient pas plus pénétrer qu'un marchand de Pall-Mall ou un attorney de Lincoln's-Inn n'était admis chez Bays ou chez Spratt. C'est parce que la conversation qu'il nous a été

donné de surprendre explique certains caractères et certains aspects de notre histoire, que nous nous sommes aventuré à introduire le lecteur en une société aussi exclusive.

Tome 3 · 12

Peu de temps après la bonne fortune que le colonel Altamont avait rencontrée à Epsom, ce gentleman mit à exécution son projet de voyage à l'étranger ; et le chroniqueur du beau monde qui se rend au Pont de Londres pour prendre congé des personnes à la mode qui quittent l'Angleterre, annonça que, parmi les passagers à bord du Soho, parti samedi dernier pour Anvers, se trouvaient sir Robert, lady et les misses Hodge ; M. l'avocat Kewsy, avec mistress et miss Kewsy ; le colonel Altamont, le major Coddy, etc.

Le colonel voyageait en grande pompe, ainsi qu'il convient à un gentleman ; il se montrait vêtu d'un riche costume de voyage ; il consomma une grande quantité de grogs à l'eau-de-vie durant la traversée, et n'eut pas le mal de mer, comme quelques autres passagers. Il était accompagné de son valet de chambre, le fidèle légionnaire irlandais qui avait servi quelque temps chez le capitaine Strong, dans Shepherd's-Inn.

Le chevalier fut d'un copieux dîner à Blackwall avec son ami le colonel et un ou deux autres, qui burent maintes fois à la santé d'Altamont, aux frais de ce généreux gentleman, la veille de son départ.

« Strong, mon vieux, dit le digne compagnon du chevalier, si vous avez besoin d'un peu d'argent, voilà le moment de le dire. Je suis votre homme. Vous êtes un brave garçon, vous avez été un bon garçon pour moi, et un billet de vingt guinées, plus ou moins, ne changera pas grand'chose à ma fortune. »

Mais Strong répondit : « Non, je n'ai pas besoin d'argent ; je suis en fonds, très en fonds… c'est-à-dire pas assez pour vous rembourser ce que vous m'avez prêté la dernière fois, Altamont, mais du moins pour aller quelque temps. »

Et ils se quittèrent assez cordialement.

La possession d'une grosse somme avait-elle réellement rendu Altamont plus honnête et plus aimable qu'il n'avait été jusqu'alors, ou ce changement n'existait-il qu'aux yeux de Strong ? Peut-être l'argent avait-il bonifié le colonel ; peut-être était-ce la beauté de la richesse que Strong voyait et respectait. Quoi qu'il en soit, voici le raisonnement qu'il fit en lui-même :

« Ce pauvre diable, ce malheureux forçat revenu du bagne vaut dix fois mieux que mon ami sir Francis Clavering, baronnet. Il a du cœur et de l'honnêteté à sa manière. Il sera fidèle à un ami et tiendra tête à un ennemi, ce que l'autre n'a jamais eu le courage de faire. Et qu'est-ce qui a amené ce nuage sur le pauvre diable ? Quelques petites folies, le fait d'avoir signé le nom de son beau-père. Plus d'un a fait pis que cela, qui marche la tête haute, et à qui il n'est pas arrivé malheur : Clavering, par exemple. Mais non, il ne marche pas la tête haute ; dans ses plus beaux jours il n'a jamais tenu la tête haute. »

Et Strong se repentit peut-être de la fausseté qu'il avait dite au généreux colonel en prétendant qu'il n'avait pas besoin d'argent ;

mais c'était un mensonge dit par honnêteté ; et le chevalier n'avait pu se résoudre à emprunter une seconde fois de son ami proscrit. D'ailleurs, il pouvait aller quelque temps. Clavering lui avait promis de l'argent : ce n'est pas qu'on pût compter beaucoup sur les promesses de Clavering ; mais le chevalier était d'humeur confiante, et il espérait avoir plus d'une chance d'attraper son patron, de dresser guet-apens à ces sommes épaves, qu'il était chargé, lui Strong, de procurer à son patron.

Il s'était plaint lorsque Clavering lui avait imposé la compagnie d'Altamont dans son appartement de Shepherd's-Inn ; mais il trouva son logis bien plus triste après le départ du colonel. La vie solitaire ne convenait pas à son esprit sociable ; et il avait pris aussi des habitudes d'un luxe extravagant, ayant un serviteur à ses ordres pour faire ses commissions, prendre soin de sa toilette, et cuire ses repas. C'était à présent un spectacle grandement touchant que de voir ce beau gros gentleman nettoyant ses propres bottes et grillant ses côtelettes de mouton.

Nous avons dit plus haut que le chevalier avait une femme, une Espagnole de Vittoria, qui était retournée chez ses parents après une union de quelques mois avec le capitaine, à qui elle avait fendu le crâne en lui jetant un plat à la tête. Il se mit à penser s'il ne ferait pas mieux d'aller voir sa Juanita. Le chevalier devenait mélancolique, après le départ de son ami le colonel ; ou, pour employer sa propre expression, il était « sur le déclin de son bonheur. » Il y a de ces moments de défaillance, de ces intervalles de mauvaise fortune, dans la vie de tous les héros : voyez Marius à Minturnes, Charles-Édouard dans les Highlands, Napoléon avant son départ pour l'île d'Elbe. Quel grand homme n'a pas eu à affronter la mauvaise fortune ?

Il n'y eut pas d'argent à tirer de Clavering pendant assez longtemps. Les vingt-cinq guinées que l'exemplaire baronnet avait reçues de M. Altamont s'étaient fondues aussi rapidement que mainte autre somme pareille entre ses mains. Il avait descendu la Tamise avec une troupe choisie de joyeux gentlemen, qui, esquivant la police, abordèrent dans le comté d'Essex où ils firent combattre Billy Bluck et Dick le cocher de cabriolet. Le baronnet paria pour ce dernier, qui avait eu le dessus en treize assauts ; mais Billy le tua par un malheureux coup dans la trachée-artère.

« J'ai toujours du guignon, Strong, dit sir Francis ; je pariais trois contre un pour le cocher, et je me croyais aussi sûr de trente livres sterling que si je les avais eues déjà dans ma poche. Et, le diable m'emporte ! voilà que je dois à mon valet Lightfoot quatorze livres qu'il a payées pour moi, et il me tracasse pour que je les lui rende, le maudit impudent coquin ! Plût à Dieu que je connusse quelque moyen de faire faire un billet, ou de tirer quelque peu d'argent de milady ! Je vous donnerai la moitié, Ned, sur mon honneur et sur mon âme, je vous donnerai la moitié si vous trouvez quelqu'un qui nous fasse un petit billet de cinquante. »

Mais Ned répliqua sèchement qu'il avait donné sa parole d'honneur de gentleman de ne plus se mêler d'aucune affaire de billets pour le baronnet (lequel, lui aussi, avait donné sa parole d'honneur) ; et le chevalier dit que, quant à lui, il la tiendrait, et qu'il aimerait mieux cirer ses bottes toute sa vie que de manquer à sa promesse. Et qui plus est, il jura qu'il avertirait lady Clavering, dès qu'il apprendrait que sir Francis avait réellement dessein de trahir sa foi.

Là-dessus, sir Francis Clavering se mit à geindre et à proférer des malédictions avec beaucoup de volubilité, selon sa coutume. Il parla de la mort comme de son unique ressource. Il supplia et conjura son cher Strong, son meilleur ami, son cher vieux Ned, de ne pas l'abandonner ; puis, lorsqu'il eut quitté son très-cher Ned, et qu'il descendit l'escalier de Shepherd's-Inn, il jura et blasphéma contre Ned, l'appelant le plus infernal scélérat, traître, coquin et lâche, qui fût sous le soleil, souhaitant que Ned fût dans la tombe et au diable, mais ajoutant néanmoins le désir qu'il vécût jusqu'à ce que lui, Frank Clavering, se fût vengé de ce maudit rufien.

Le baronnet rencontra, chez Strong, un gentleman qui, comme il a été dit, faisait alors de fréquentes visites à Shepherd's-Inn. C'était M. Samuel Huxter, de Clavering., Ce jeune homme, qui avait jadis volé des noix dans Clavering-Park, et qui avait vu passer le baronnet en voiture à quatre chevaux pour se rendre à l'église, accompagné de laquais poudrés, éprouvait un immense respect pour le membre du parlement qui représentait son bourg natal, et ce fut avec une joie prodigieuse qu'il fit sa connaissance. Il se présenta, tout tremblant et rougissant, comme un homme de Clavering, fils de M. Huxter de la place du Marché ; il dit que son père avait soigné Coxwood, le garde-chasse de sir Francis, lorsqu'il avait eu trois doigts emportés par l'explosion de son fusil ; et il se déclara fier de faire la connaissance de sir Francis. Sir Francis écouta tout cela avec affabilité. Et l'honnête Huxter parla de sir Francis aux gaillards de Saint-Barthélemy ; et il dit à Fanny, dans la loge, qu'après tout il n'y avait rien de tel qu'un vrai bon vieux gentilhomme anglais pur-sang, un gentilhomme de la vieille roche !

Àquoi Fanny répliqua qu'il lui semblait que sir Francis était une odjeuse créature ; elle ne savait pas pourquoi, mais elle ne pouvait le souffrir ; elle était sûre que c'était un homme méchant, bas et vil ; elle n'en pouvait douter.

Et quand Sam lui dit que sir Francis était fort affable, et qu'il avait eu la bonté de lui demander un demi-souv à titre d'emprunt, Fanny éclata de rire, tira les longs cheveux de Sam (qui n'étaient pas encore d'une irréprochable propreté), lui tapota le menton, l'appela un stupide, stupide vieux nigaud, et lui apprit que sir Francis empruntait de tout le monde, que maman avait actiellement refusé deux fois de lui prêter, et qu'elle avait dû hattendre trois mois pour être remboursaie de sept schellings qu'elle lui avait prêtés.

« Ne dites pas remboursaie, mais remboursée, hattendre, mais attendre, actiellement, mais actuellement, Fanny, répliqua M. Huxter, en reprenant non son argumentation, mais sa prononciation.

— Eh bien donc, remboursée, attendre et hactuellement… là, stupide créature. »

Et l'écolière fit une moue si gentille que le professeur fut aussitôt apaisé, et lui eût volontiers donné cent leçons sur place pour le prix qu'il sut tirer de celle-là.

Mistress Bolton était présente, cela va sans dire, et je suppose que Fanny et M. Sam étaient devenus très-familiers, que le temps avait apporté à la jeune fille certaines consolations, et calmé certains regrets qui sont diantrement amers au commencement, mais qui ne sont pas plus éternels que la douleur qu'on ressent en se faisant arracher une dent, ni qu'aucune autre douleur.

Vous êtes assis, environné de respect et d'affection, heureux, honoré, flatté dans votre vieillesse ; on est plein d'indulgence pour vos défauts ; vos moindres paroles sont écoutées avec bienveillance, vos prolixes vieilles histoires accueillies pour la centième fois avec une patience respectueuse accompagnée d'hypocrites sourires ; les femmes de votre maison vous accablent de leurs flatteries ; les jeunes gens se taisent et prêtent l'oreille quand vous prenez la parole ; les domestiques éprouvent auprès de vous une sorte de terreur religieuse ; vos tenanciers se tiennent nu-tête quand Votre Honneur fait son tour de promenade, et sont prêts à prendre la place des chevaux attelés à votre équipage. Vous avez dû vous dire souvent, ô riche, si vous êtes un penseur, que ce respect et ces honneurs seront en majeure partie transmis, avec votre domaine, à votre successeur ; que les domestiques salueront et que les tenanciers applaudiront pour votre fils comme pour vous ; que le sommelier lui servira le vin qui est actuellement dans votre cave, et qui n'en sera que meilleur pour être un peu plus vieux ; et que, lorsque votre nuit sera venue, lorsque la lumière de votre vie sera éteinte, le soleil de la prospérité et de la flatterie luira pour votre héritier, aussi sûrement que l'aurore reviendra chaque matin après vous et sans vous. Les hommes viendront se chauffer à l'auréole d'acres et de rentes consolidées qui rayonne autour de lui ; le respect sera transmis avec le domaine, dont il possédera à son tour, sa vie durant, tous les avantages, les plaisirs et les honneurs qui en dérivent. Combien de temps espérez-vous ou désirez-vous que vos gens vous regrettent ? Combien de temps l'homme consacre-t-il à la douleur avant de commencer à jouir ? Il faut que le riche ait son héritier présent à son festin, comme un vivant memento mori. S'il tient beaucoup à la vie, il faut que la présence de l'autre lui soit

un aiguillon et un avertissement continuel. Soyez prêt à partir, dit votre successeur à Votre Honneur ; j'attends et je suis en état d'occuper votre place aussi bien que vous. »

Quel rapport cette allocution à un lecteur que nous n'aurons peut-être pas, a-t-elle avec l'un ou l'autre des personnages de cette histoire ? Notre dessein est-il d'excuser Pen de ce qu'il s'est procuré un chapeau blanc, et de ce qu'il ne porte plus le grand deuil pour sa mère ? Tout le laps des années, toute la carrière de la fortune, tous les événements de la vie, quelque fortement qu'il puisse en être ému, ne pourront jamais effacer de son cœur cette sainte image, ni bannir cet amour béni du sanctuaire où il est précieusement conservé. S'il se laisse aller au mal, les chers yeux de sa mère le regarderont tristement lorsqu'il osera la considérer ; s'il fait le bien, s'il souffre, ou s'il résiste à la tentation, il sait que cet amour, toujours présent, aura pour lui approbation ou pitié ; s'il succombe, cet amour plaidera pour lui ; s'il est accablé de douleur, cet amour le consolera ; il sera avec lui et l'accompagnera jusqu'à ce que l'instant de la mort soit passé, et qu'il n'y ait plus ni péché ni douleur.

N'est-ce là qu'un vain rêve, qu'une inutile leçon de morale de la part d'un conteur oisif ? Est-ce que l'homme du monde ne prendra pas un moment aussi pour le consacrer à de graves réflexions ? Demandez à votre cœur et à votre mémoire, vous, ma sœur, et vous, mon frère, si nous ne vivons pas dans les morts, et si (pour parler avec respect) l'amour n'est pas la preuve de l'existence de Dieu.

Pen et Warrington s'entretinrent fréquemment de ces choses dans leurs graves et amicales conversations. Pendennis honora sa mère dans sa mémoire, et l'y canonisa, comme cette sainte

femme méritait de l'être. Heureux celui qui, dans le cours de sa vie, peut connaître quelques femmes telles qu'Hélène ! C'est une grande bonté de Dieu de nous en avoir envoyé de pareilles, et d'avoir offert à notre admiration ce touchant et merveilleux spectacle d'innocence, d'amour et de beauté.

Il est certain, toutefois, que si quelque étranger, tel que, par exemple, le major Pendennis, entrait dans l'appartement de Pen, durant une de ces conversations sentimentales, Arthur et Warrington arrêtaient leurs discours, choisissaient un autre sujet, et se mettaient à parler de l'Opéra ou des derniers débats du Parlement, ou du mariage de miss Jones avec le capitaine Smith, ou d'autres choses encore. Supposons donc que le public arrive, lui aussi, en cette conjoncture, mette fin à l'entretien confidentiel entre l'auteur et le lecteur, et nous prie de reprendre nos observations sur les choses de ce monde, que nous connaissons certainement mieux que cet autre monde auquel nous venons de jeter un coup d'œil.

Lorsqu'il entra en jouissance de sa fortune, Arthur Pendennis se comporta d'abord avec une modestie et une égalité d'âme qui obtinrent les éloges de son ami Warrington, quoique l'oncle d'Arthur fût assez enclin à quereller son neveu sur ce qu'il ne déployait pas plus de luxe et de prétentions, maintenant qu'il était en possession de son royaume. Il aurait voulu voir Arthur installé dans un bel appartement, chevauchant tous les jours dans le parc sur de superbes coursiers, ou se promenant en d'élégants cabriolets.

« Je suis trop distrait, disait Arthur en riant, pour diriger un cabriolet dans les rues de Londres ; les omnibus me couperaient en deux, ou bien j'enverrais la tête de mon cheval à travers les

portières des voitures des dames ; et vous ne voudriez pas, oncle, que je me fisse mener par mon valet, comme un apothicaire. »

Non, certes, le major Pendennis ne voulait à aucun prix que son neveu fît la figure d'un apothicaire ; l'auguste chef de la maison de Pendennis ne devait pas s'abaisser ainsi.

Et quand Arthur, continuant sa plaisanterie, ajouta : « Et pourtant, monsieur, je suis sûr que mon père était bien fier quand il se fit mener pour la première fois dans son cabriolet ; » le vieux major toussa et cracha, et sa figure, sillonnée de rides, rougit lorsqu'il répliqua : « Vous savez, monsieur, ce que disait Bonaparte : Il faut laver son linge sale en famille. Vous n'avez pas besoin, monsieur, de crier sur les toits que votre père était un… un homme de l'art. Il descendait d'une maison très-ancienne, mais ruinée, et se vit forcé de reconstruire la fortune de sa famille, comme plus d'un homme d'illustre origine a fait avant lui. Vous êtes, monsieur, comme ce marquis dont parle Sterne, et qui vint redemander son épée. Votre père a obtenu votre épée pour vous. Vous êtes un propriétaire foncier, monsieur, et un gentilhomme, morbleu ! n'oubliez jamais que vous êtes gentilhomme ! »

Alors Arthur retourna finement contre son oncle l'argument dont le vieux gentleman s'était souvent servi lui-même :

« Dans la société que j'ai l'honneur de fréquenter, grâce à vous, mon oncle, qui se souciera de s'enquérir de mon misérable revenu, ni de mon humble noblesse ? Ce serait absurde à moi de vouloir rivaliser avec les grands ; et tout ce qu'ils peuvent exiger de nous, c'est que nous nous présentions bien et que nous ayons de bonnes manières.

— Malgré tout cela, monsieur, je voudrais être d'un ou deux clubs plus distingués, répliqua l'oncle ; je donnerais de temps à autre un dîner, et je choisirais bien ma société. Enfin, monsieur, je sortirais de cette horrible mansarde que vous occupez dans le Temple. »

Arthur transigea en descendant au second étage de Lamb-Court. Warrington gardait son ancien logement, et les deux amis ne voulaient pas se quitter.

Cultivez avec soin, lecteur, ces amitiés de jeunesse. Ce n'est que dans cet âge généreux qu'elles se forment. Combien sont différentes les intimités qui naissent plus tard ! et combien votre serrement de main est moins cordial, après vingt années de commerce avec le monde, quand vous avez échangé des milliers de poignées de main avec des milliers d'indifférents ! De même qu'il est difficile d'habituer sa langue à parler un nouveau langage après vingt ans, ainsi le cœur se refuse bientôt à de nouvelles amitiés ; il s'endurcit trop pour recevoir de nouvelles impressions.

Pen avait de nombreuses accointances, et, comme il était d'humeur facile et joyeuse, il en eut davantage de jour en jour. Mais il ne trouva point d'ami tel que Warrington. Aussi les deux jeunes gens continuèrent-ils de vivre presque autant en commun que les chevaliers du Temple, se servant du même cheval (car la monture de Pen était au service de Warrington), et ayant logis et serviteur communs.

M. Warrington avait fait la connaissance des amis que Pen avait dans Grosvenor-Place, durant la dernière fatale saison qu'ils venaient de passer à Londres, et il n'avait pas meilleure

opinion de sir Francis, de lady Clavering et de la fille de celle-ci, que le public en général.

« Le monde a raison dans les reproches qu'il fait à ces gens-là, dit Georges. Les jeunes gens rient et parlent sans gêne devant ces dames, et les traitent fort librement dans leurs discours. La jeune fille voit des personnes qu'elle ne doit pas connaître, et s'entretient avec des hommes avec lesquels aucune jeune fille ne devrait avoir de rapports. Avez-vous vu ces deux débauchés qui se penchaient l'autre jour, au parc, sur la voiture de lady Clavering, et plongeaient leurs regards sous le chapeau de miss Blanche ? Une bonne mère ne souffrirait pas que sa fille connût de pareils personnages, et ne les recevrait pas chez soi.

— La Bégum est la plus innocente et la meilleure créature qui soit au monde, répliqua Pen. Elle n'a jamais appris de mal sur le compte du capitaine Blackball, ni lu la relation du procès où figure Charley Lovelace. Supposez-vous que les honnêtes femmes lisent et se rappellent la chronique scandaleuse aussi bien que vous, vieux grognon que vous êtes ?

— Vous plairait-il que Laure Bell connût ces individus-là ? demanda Warrington en rougissant un peu. Souffririez-vous qu'une femme aimée de vous se souillât en pareille compagnie ? Je ne doute pas que la pauvre Bégum ne soit complètement ignorante de leur histoire. Il me semble qu'elle ignore une foule d'autres choses bien plus importantes. Il me semble que votre honnête Bégum n'est pas une dame, Pen. Ce n'est pas sa faute, sans doute, si elle n'a pas eu d'éducation, si elle n'a pas appris à se conduire comme une dame.

— Elle est aussi morale que lady Portsea, aux bals de laquelle tout le monde accourt, et elle a d'aussi bonnes façons que mistress Bull, qui a une demi-douzaine de ducs à dîner, quoiqu'elle écorche l'anglais, répliqua Pen d'un ton assez vexé. Pourquoi serions-nous, vous et moi, plus délicats que le reste du monde ? Pourquoi punirions-nous dans cette bonne inoffensive créature les crimes de ses pères ? Elle n'a jamais fait que du bien à vous et aux autres. Elle fait ce qu'elle croit pour le mieux. Elle ne se donne pas pour plus qu'elle n'est. Elle vous offre les meilleurs dîners qu'elle puisse se procurer, et la meilleure société qu'elle puisse réunir. Elle paye les dettes de son chenapan de mari. Elle gâte son fils comme la plus vertueuse mère d'Angleterre. Son opinion en littérature n'est sans doute pas importante, et j'ose dire qu'elle n'a jamais lu un vers de Wordsworth ni entendu parler de Tennyson.

— Pas plus que mistress Flanagan, la buandière, grommela le mentor de Pen ; pas plus que Betty, la femme de chambre ; et je n'ai pas une parole de blâme contre elles. Mais un homme au cœur noble ne se fait pas l'ami de ces femmes. Un gentleman ne les choisit pas pour compagnes, ou bien il le regrette amèrement dans la suite. Allez-vous me dire, vous qui posez en homme du monde et en philosophe, que le but de la vie est de s'empiffrer à une bonne table et de manger dans l'argenterie ? Osez-vous avouer en vous-même que votre ambition en ce monde est de boire de bon bordeaux ? et dînerez-vous avec le premier venu, pourvu qu'il ait du bœuf gras à vous offrir ? Vous m'appelez cynique !... Eh ! quel plus monstrueux cynisme que celui que vous êtes prêt à admettre, vous et le reste du monde ? J'aimerais mieux vivre de raves crues et dormir dans un arbre creux, ou redevenir sauvage au fond des bois, que de m'avilir au point d'ac-

cepter une pareille civilisation, et d'avouer que la plus noble ambition est d'aspirer à avoir un jour un cuisinier français.

— Parce que vous aimez le bœuf cru et la pipe, s'écria Pen, vous prenez des airs de supériorité avec des gens qui ont le goût plus délicat, et qui ne rougissent pas du monde au milieu duquel ils vivent. Qui est-ce qui se met à faire profession d'admiration particulière, d'estime, d'amitié ou de gratitude, même pour les personnes qu'il rencontre chaque jour ? Si A… m'invite chez lui et me donne ce qu'il a de mieux, je prends ses bonnes choses pour ce qu'elles valent, et voilà tout. Je ne fais pas profession de le rembourser en amitié, mais en cette monnaie de convention qui a cours dans la société. Quand nous nous quittons, nous n'en éprouvons de chagrin ni l'un ni l'autre. Quand nous nous rencontrons, nous sommes assez contents de nous voir. S'il me fallait ne vivre qu'avec mes amis, votre noir museau, vieux Georges, serait le seul visage que je verrais.

— Vous êtes l'élève de votre oncle, dit Warrington avec une certaine tristesse ; et vous parlez comme une âme mondaine.

— Et pourquoi pas ? demanda Pendennis ; pourquoi ne pas reconnaître les lois du monde où je vis, ne pas me soumettre aux conditions de la société dans et par laquelle nous vivons ? Je suis plus vieux que vous, Georges, malgré vos favoris grisonnants, et j'ai beaucoup plus vu le monde que vous dans cette mansarde, enfermé avec vos livres, vos rêveries et vos idées de vingt et un ans. Je vous dis que je prends le monde tel qu'il est, et que, étant du monde, je n'en rougirai pas. Si notre siècle est disloqué, suis-je appelé à le remettre en ordre, et croyez-vous que j'aie la force nécessaire pour cela ?

— Non, en vérité, je ne le crois guère, grommela l'interlocuteur de Pen.

— Si je doute que je sois meilleur que mon voisin, continua Arthur, si je concède que je ne vaux pas mieux que lui, je doute aussi qu'il soit meilleur que moi. Je vois des hommes qui commencent la vie avec des idées de réforme universelle, et qui, avant d'avoir de la barbe au menton, proposent bruyamment leurs projets pour la régénération de l'humanité ; mais ils renoncent à leurs desseins après quelques années d'inutile bavardage et d'inglorieux essais pour guider leurs semblables. Quand ils reconnaissent que les hommes sont las de les écouter (et le fait est qu'ils n'ont jamais le moins du monde mérité qu'on les écoutât), ils se résignent paisiblement à marcher dans les rangs avec la foule, avouant que leurs projets étaient impraticables, et se félicitant de ce qu'ils n'ont jamais été mis en pratique. Les plus farouches réformateurs se calment et sont bien aises de se contenter de l'état actuel des choses ; les plus violents orateurs du parti radical deviennent de tranquilles et muets fonctionnaires ; les libéraux les plus ardents, avant d'être au pouvoir, deviennent d'ennuyeux conservateurs, ou de vrais tyrans et despotes, quand ils sont en place. Voyez Thiers, voyez Guizot, dans l'opposition et au ministère ! Voyez les whigs faisant appel au pays, et les whigs au pouvoir ! Direz-vous que la conduite de ces hommes est une trahison, comme le hurlent les radicaux, qui feraient absolument de même, si leur tour venait jamais ? Non ; seulement ils se soumettent à des circonstances qui sont plus fortes qu'eux ; ils marchent comme le monde vers la réforme, mais à pas égaux avec le monde (et les mouvements du vaste corps de l'humanité sont nécessairement lents) ; ils abandonnent ce projet comme impraticable, à cause de l'opposition qu'il rencontre, et cet autre

comme prématuré, parce qu'il a contre lui le sentiment de la majorité ; ils sont forcés de calculer les décomptes et les difficultés, tout en songeant aux réformes et au progrès ; et finalement ils font des compromis, ils attendent, ils se soumettent.

— Le très-honorable Arthur Pendennis ne pourrait parler mieux ni être plus satisfait de lui-même, s'il était premier lord de la trésorerie ou chancelier de l'échiquier, dit Warrington.

— Satisfait de moi-même ? Pourquoi satisfait de moi-même ? continua Pen. Il me semble que mon scepticisme est plus modeste et plus respectueux que l'ardeur révolutionnaire d'autrui. Il y a nombre de patriotes de dix-huit ans, nombre de jeunes orateurs de club, qui chasseraient demain les évêques de la chambre des lords, puis les lords après les évêques, et jetteraient enfin le trône dans la Tamise après les pairs et les ministres. Ces gens-là sont-ils plus modestes que moi, qui prends ces institutions comme je les trouve, et qui laisse au temps et à la vérité le soin de les développer, de les fortifier ou, si vous voulez, de les détruire ? Un professeur de collège, ou un plat précepteur de duc ou de comte qui, un beau jour, sera devenu mon très-révérend lord en robe de soie et en chapeau à pelle, et qui fera mine de vouloir me donner sa bénédiction, est toujours le même individu que nous nous rappelons avoir vu, à Oxbridge, ramper devant les nobles et malmener les pauvres étudiants dans la salle de cours. Un législateur héréditaire, qui passe son temps avec des jockeys, des escrocs et des danseuses, et qui est appelé à nous gouverner, nous autres qui valons mieux que lui, parce que son grand-père a fait une heureuse spéculation de Bourse, ou qu'un de ses stupides ancêtres s'est trouvé avoir le commandement de dix mille hommes, aussi braves au moins que lui-même, qui ont vaincu douze mille

Français ou cinquante mille Hindous ; un tel homme, dis-je, ne m'inspire pas plus de respect qu'au plus acharné démocrate. Mais tel qu'il est, il fait partie de la vieille société à laquelle nous appartenons, et je me soumets de bon gré à Sa Seigneurie, qui prend place au-dessus de nous à tous les dîners où elle passe son temps. Je ne veux pas lui trancher la tête avec la guillotine, ni lui jeter de la boue dans les rues. Quand on dit qu'un tel homme est la honte de son ordre, et qu'un tel autre, qui est bon et doux, poli et généreux, qui emploie sa grande fortune à favoriser toutes les œuvres de bienfaisance et de charité, à protéger les arts et les lettres de la manière la plus gracieuse et la plus bienveillante, est l'ornement de son rang, cela n'affecte pas le moins du monde la question de la convenance et de l'utilité de cet ordre. Cet ordre existe au milieu de nous ; il fait partie de nos habitudes et des croyances d'un grand nombre d'entre nous ; c'est une des institutions des siècles passés, le symbole de traditions fort compliquées ; voilà milord l'évêque et milord le législateur héréditaire, qui sont tous deux ce que les Français appellent des transactions, car ils représentent, dans leur forme actuelle, des barons vêtus de cottes de mailles, des chefs à double glaive (dont Leurs Seigneuries les héréditaires ne descendent pas, pour la plupart), et des prêtres faisant profession de posséder une vérité absolue, et un pouvoir émané de Dieu, laquelle absolue vérité nos ancêtres ont niée et brûlée sur un bûcher, lequel pouvoir émané de Dieu et transmissible indéfiniment existe encore en doctrine (libre à vous d'y croire ou de n'y pas croire, comme vous voudrez) ; de tout cela, je dis que je reconnais l'existence, et rien de plus. Si l'on dit que ces choses, inventées avant que l'imprimerie fût connue, quand la pensée, dans l'enfance, était effrayée et fustigée ; quand les gardiens de la vérité la bâillonnaient, l'em-

maillotaient, lui couvraient les yeux d'un bandeau, lui défendaient d'élever la voix, de regarder autour d'elle, de se promener au soleil ; avant que les hommes fussent libres de s'assembler, de trafiquer, de se parler les uns autres ; si l'on dit que ces choses dureront toujours, et que, ayant été changées et modifiées constamment, elles ne seront plus sujettes à aucun développement ultérieur ni à la décadence, je ris et je laisse dire. Mais je désire que l'on soit tolérant pour ces choses, comme je demande qu'on le soit pour mes opinions ; et si elles doivent périr, j'aime mieux que ce soit décemment et naturellement que d'une mort brusque et violente.

— Vous auriez sacrifié à Jupiter, si vous aviez vécu dans le temps des persécutions contre les chrétiens, dit Warrington.

— Peut-être bien, répliqua Pen avec quelque tristesse. Peut-être suis-je un poltron, peut-être ma foi n'est-elle pas ferme ; mais c'est là un sujet réservé. Ce que je discute en ce moment, c'est que je ne veux pas persécuter. Rendez absolu un dogme ou une croyance, et vous aurez la persécution pour conséquence logique : alors Dominique brûle le juif, Calvin l'arien, Néron le chrétien, Élisabeth le papiste, et Marie Tudor le protestant ; ils brûleraient leur père, s'il ne pensait pas comme eux ; et ils agissent sans le moindre remords, mais au contraire avec la conviction d'avoir rempli un devoir. Rendez un dogme absolu, et il devient facile et nécessaire d'infliger ou de souffrir la mort ; les soldats de Mahomet criant : Le paradis ! le paradis ! et mourant sous les lances des chrétiens, ne sont ni plus ni moins dignes de louange que lorsqu'ils égorgent toute une ville de juifs, ou coupent la tête à tous les prisonniers qui ne veulent pas reconnaître qu'il n'y a eu qu'un prophète de Dieu.

— Il a quelque temps, jeune homme, dit Warrington, qui n'avait pas écouté sans sympathie ni sans dédain les aveux de son ami, car son humeur le poussait tantôt à l'un, tantôt à l'autre sentiment ; il y a quelque temps, vous me demandiez pourquoi je restais en dehors de la lutte dont ce monde est le théâtre, pourquoi je regardais les grands efforts de mon voisin sans y prendre aucune part. Et voilà que vous avouez, par cette confession de scepticisme général, n'être vous-même qu'un simple dilettante, qu'un insouciant spectateur ! Vous avez vingt-six ans, et vous êtes aussi blasé qu'un vieux roué sexagénaire. Vous n'espérez guère, vous ne vous inquiétez pas de grand'chose, et vous ne croyez presque à rien. Vous doutez des autres hommes autant que de vous-même. S'il n'était composé que de pococuranti tels que vous, le monde serait intolérable, et j'aimerais mieux vivre dans un bois avec des singes, à écouter leurs jaseries, que d'être le compagnon d'hommes qui nient tout.

— Si le monde ne se composait que de saints Bernards ou de saints Dominiques, il serait également odieux, repartit Pen, et cesserait complètement d'exister au bout de quelques vingtaines d'années. Voudriez-vous que chaque homme eût la tête rasée et que chaque femme fût dans un cloître, à vivre conformément aux principes ascétiques ? Voudriez-vous que, du fond de chaque ruelle de toutes les villes du globe, s'élevassent les accents nasillards des hymnes chantées dans des conventicules ? Voudriez-vous que tous les oiseaux de la forêt ne chantassent qu'une note et ne volassent que d'une aile ? Vous m'appelez sceptique parce que je reconnais ce qui est, linotte ou alouette, prêtre ou curé, ou n'importe laquelle des créatures si infiniment variées de ce Dieu (dont je voudrais qu'on n'approchât qu'avec une crainte respectueuse, et qu'on ne prononçât même le nom qu'avec vénération) ;

et parce que, en le reconnaissant, je dis que l'examen et l'étude de cette variété, parmi les hommes surtout, contribuent à augmenter notre respect et notre admiration pour le Créateur, le Maître et l'Ordonnateur de ces intelligences si diverses et pourtant si unies, qui se rencontrent dans une commune adoration, et offrent, chacune suivant son rang et sa capacité, son tribut d'hommages et de louanges, chantant chacune (pour reprendre notre comparaison des oiseaux) le cantique que la nature lui inspire !

— Ainsi, Arthur, l'hymne d'un saint, l'ode d'un poète et la chanson d'un voleur de Newgate, valent juste autant l'une que l'autre, suivant votre philosophie ?

— Je pourrais répondre même à ce sarcasme si cela avait rapport à la question, répliqua Pendennis ; mais ce n'est pas ce qui nous occupe. Et je pourrais vous dire que le plus sage et le meilleur des maîtres que nous connaissions, l'infatigable consolateur de l'humanité, a promis pitié et miséricorde au voleur qui l'implorait attaché au gibet. Les hymnes des saints ! les odes des poètes ! Qui sommes-nous pour mesurer les chances et les occasions de faire le bien et le mal, ou seulement de discerner le bien d'avec le mal, qui sont accordées aux hommes ? Qui sommes-nous pour établir la règle d'après laquelle ils seront punis ou récompensés ? Nous sommes aussi insolents et aussi étourdis en jugeant de la moralité des hommes qu'en appréciant leurs facultés intellectuelles. Nous admirons cet homme comme un grand philosophe, et nous rangeons cet autre parmi les pauvres d'esprit, sans connaître la somme de vérité qu'il y a en chacun d'eux, sans même être certains que la vérité se trouve quelque part. Nous chantons un Te Deum pour ce héros qui a gagné une ba-

taille, et un De profundis pour cet autre qui s'est enfui de prison et qui a été repris par les policemen. Notre mesure de récompenses et de châtiments est très-partiale, très-incomplète, absurdement disproportionnée, tout à fait mondaine, et nous voudrions la continuer dans l'autre vie ! Nous cherchons à poursuivre les hommes dans cet autre monde si terrible, et à envoyer après eux nos impuissants verdicts d'acquittement ou de condamnation, qui ne sont que des œuvres de parti ! Nous prenons nos misérables petites toises pour mesurer le Dieu incommensurable, comme si l'âme de Newton, de Pascal ou de Shakspeare, comparée avec ce Dieu, était plus noble que la mienne ; comme si le rayon qui part du soleil arrivait sur moi plutôt que sur l'homme qui cire mes bottes. Mesurés à cette altitude, les plus grands et les plus petits d'entre nous sont si également chétifs, si pitoyablement vils, que nous ne devrions tenir aucun compte de nos calculs, et que c'est une bassesse de considérer la différence.

— Votre figure pèche en cet endroit, Arthur, dit Warrington, plus satisfait. Si même par l'arithmétique vulgaire nous pouvons multiplier et réduire presque à l'infini, ne faut-il pas que le grand Calculateur tienne compte de tout ? Pour son immensité le petit n'est pas petit, le grand n'est pas grand.

— Je ne révoque pas ces calculs en doute, reprit Arthur ; je dis seulement que les vôtres sont incomplets, prématurés, faux dans leurs conséquences, et que chaque nouvelle opération ne fait qu'agrandir votre erreur. Je ne condamne pas l'homme qui a fait mourir Socrate ni celui qui a damné Galilée. Je dis qu'ils ont damné Galilée et fait mourir Socrate.

— Pourtant, il n'y a qu'un instant, vous admettiez qu'il était sage de se soumettre à la tyrannie présente, et, je suppose, à toutes les autres tyrannies ?

— Non pas ; je disais que, étant menacé par un adversaire dont je puis me débarrasser sans effusion de sang ni violence, j'aimais mieux attendre et le laisser mourir de sa belle mort que de lui livrer combat. Fabius a combattu Annibal en sceptique. Quel était donc son collègue romain dont nous lisions l'histoire dans Plutarque, quand nous étions enfants, qui se moquait des lenteurs de l'autre et doutait de son courage, qui engagea la bataille avec l'ennemi et fut battu pour sa peine ? »

Le lecteur trouvera peut-être, dans ces réflexions et confessions d'Arthur, des allusions à des questions qui, sans doute, l'ont occupé et tracassé lui-même, et auxquelles il a répondu par des solutions bien différentes de celles de notre ami. Nous ne nous portons pas garant de la justesse de ses opinions. Le lecteur voudra bien remarquer qu'elles sont exprimées dans la forme dramatique, et que l'écrivain n'en est pas plus responsable que des sentiments émis par n'importe quel autre personnage de cette histoire. Tout notre soin se borne à suivre dans sa marche le développement du caractère d'un homme mondain et égoïste, mais qui ne manque ni de bienveillance ni de générosité, et qui ne fuit pas la vérité. L'on reconnaîtra que l'état déplorable auquel sa logique l'a présentement amené est un scepticisme général, un acquiescement railleur au monde tel qu'il est, ou, si vous voulez, une croyance accompagnée de dédain en toutes choses existantes. Les goûts et les habitudes d'un tel homme l'empêchent de devenir un violent démagogue ; son amour de la vérité et son aversion pour la cafarderie l'empêchent d'avancer d'indigestes

propositions, comme celles de nombre de bruyants réformateurs, et à plus forte raison d'émettre des faussetés évidentes, ou d'injurier ses adversaires, lorsqu'il discute certaines questions : car il aimerait mieux mourir de faim que de se servir d'armes pareilles. Il n'était pas dans la nature de notre ami de proférer certains mensonges, de même qu'il n'avait pas assez d'énergie pour protester contre certains autres, si ce n'est par un ricanement qui ne sortait pas des bornes de la politesse. Sa maxime était qu'il devait obéissance à tous les actes du parlement, tant qu'ils n'avaient pas été abrogés.

Àquoi cette vie facile et sceptique mène-t-elle un homme ? L'ami Arthur était un saducéen. Peut-être Jean-Baptiste prêchait-il dans le désert aux pauvres qui écoutaient de toutes leurs forces et de toute leur foi les accents terribles du prédicateur, ses déclarations de colère céleste, de malheur ou de salut. Mais notre ami le saducéen détournait sa belle mule avec un haussement d'épaules et un sourire ; il s'éloignait de la foule, et regagnait l'ombre de sa terrasse, et songeait au prophète et à l'auditoire, et reprenait son volume de Platon, ou ses aimables chants de la Grèce qui célébraient si harmonieusement le miel et l'Hybla, les nymphes et les fontaines, et l'amour. À quoi, disons-nous, mène ce scepticisme ? Il mène l'homme à un honteux isolement et à un égoïsme d'autant plus honteux qu'il est aimable, plein de sérénité et absolument dépourvu de conscience. La conscience ! Qu'est-ce que la conscience ? Pourquoi accepter le remords ? Qu'est-ce que la foi publique ou privée ? Des mythes également enveloppés de monstrueuses traditions. Si, voyant et reconnaissant les mensonges de ce monde comme vous ne les voyez, Arthur, que trop clairement, vous vous soumettez à eux sans autre protestation qu'un éclat de rire ; si, plongé dans votre facile sensualité, vous

laissez passer à côté de vous, sans être ému, tout le misérable monde gémissant ; si le combat pour la vérité se livre, et que tous les hommes d'honneur arrivent armés sur le terrain, rangés d'un côté ou de l'autre, pendant que vous seul restez sur votre balcon à fumer votre pipe loin du bruit et du danger, mieux vaudrait que vous fussiez mort, que vous n'eussiez jamais existé, plutôt que de faire preuve d'une si sensuelle lâcheté.

« La vérité, ami ! dit Arthur de l'air le plus imperturbable ; où est la vérité ? Montrez-la moi. C'est précisément la chose en question entre nous. Je la vois des deux côtés. Je la vois du côté des conservateurs au parlement, et parmi les radicaux, et même sur le banc des ministres. Je la vois dans cet homme qui célèbre l'office divin par acte du parlement, et qui a pour récompense un tablier de soie et cinq mille livres sterling de traitement annuel ; je la vois dans cet autre homme qui, poussé fatalement par l'impitoyable logique de sa croyance, abandonne tout, amis, réputation, liens les plus chers, vanités les plus intimes, le respect d'une armée d'ecclésiastiques, la position reconnue de chef influent, pour passer, obéissant à la voix de la vérité, dans les rangs ennemis, où il servira désormais comme simple soldat. Je vois la vérité dans cet homme-là, comme je la vois dans son frère, que la logique pousse à une conclusion toute différente, et qui, après avoir passé sa vie en vains efforts pour concilier un livre inconciliable, le jette enfin loin de lui dans son désespoir et déclare, les larmes aux yeux et les mains levées vers le ciel, sa révolte et sa rétractation. Si la vérité est avec chacun de ces hommes, pourquoi me rangerais-je du côté de l'un d'eux ? Les uns sont appelés à prêcher : qu'ils prêchent. Il n'y a, ce me semble, qu'un trop grand nombre de ces prédicateurs qui s'imaginent avoir la grâce. Mais nous ne pouvons pas tous être curés d'une église, c'est évident.

Les autres doivent rester assis à écouter en silence, ou peut-être à dormir pendant le sermon. N'avons-nous pas tous nos devoirs ? Le premier sujet de l'école de charité fait aller les soufflets ; le maître d'école distribue des coups de canne aux autres élèves rangés sur la tribune d'orgues ; le clerc chante Amen debout devant son pupitre ; et le bedeau armé de son bâton ouvre la porte à Sa Révérence, qui se dirige vers son carreau, au milieu du froufrou de ses soyeux vêtements. Je ne veux pas donner de coups de canne aux enfants, non, ni chanter toujours Amen, ni remplir les fonctions de guerrier et de champion de l'Église sous la forme d'un bedeau armé d'un bâton ; mais j'ôterai mon chapeau à l'église, et j'y dirai mes prières, et je donnerai une poignée de main au prêtre quand il en sortira pour traverser la pelouse dont elle est entourée. Est-ce que je ne sais pas que la présence de ce prêtre en ce lieu est un compromis, et qu'il est devant moi en vertu d'un acte du parlement ? que l'église qu'il occupe a été bâtie pour un autre culte ? que la chapelle méthodiste est dans la maison voisine, et que Bunyan le chaudronnier hurle la damnation sur le communal à deux pas de moi ? Oui, je suis saducéen ; je prends les choses comme je les trouve, le monde et les actes du parlement de ce monde tels qu'ils sont ; de même que je prendrai une femme, si j'en trouve une, non pas pour en être follement amoureux ni pour me prosterner à ses pieds comme un fou, ni pour adorer en elle un ange (car je ne m'attends pas à rencontrer un ange) ; mais pour être bon et poli avec elle et pour recevoir d'elle, en retour, une bonté pareille et les charmes d'une société agréable. Ainsi, Georges, si jamais vous apprenez que je me suis marié, soyez convaincu qu'il n'y aura pas de mon côté un attachement romanesque ; et, s'il est question d'une bonne place dans

l'administration, je n'ai pas, que je sache, de scrupules particuliers qui m'empêcheraient d'accepter une pareille offre.

— Ô Pen, scélérat que vous êtes ! je sais ce que vous voulez dire, interrompit Warrington. Voilà donc le sens de votre scepticisme, de votre quiétisme, de votre athéisme, mon pauvre garçon ! Vous allez vous vendre ; que Dieu prenne pitié de vous ! Vous allez faire un marché qui vous dégradera et vous rendra malheureux pour la vie, et il est inutile de vous en parler. Une fois que vous êtes décidé à faire une chose, le diable ne vous en empêcherait pas.

— Au contraire, il est de mon côté, n'est-ce pas, Georges ? dit Pen en riant. Que ces cigares sont bons ! Venez, faisons un petit dîner au club ; le chef est en ville, et il soignera bien ce que je commanderai. Non, vous ne voulez pas ? Ne boudez donc pas, mon vieux ; je pars demain pour… pour la campagne. »

Tome 3 · 13

Les renseignements que le major Pendennis avait obtenus par Strong, et par sa propre intervention, en qualité d'ami, dans les affaires de la famille Clavering, étaient tels, que le vieux gentleman songea presque à suspendre l'exécution des desseins qu'il nourrissait pour l'avantage de son neveu. Donner à Arthur une femme et deux beaux-pères comme les deux personnages que l'ingénue et infortunée lady Clavering avait entraînés au mariage, ce ne pouvait être un bien pour lui ni pour aucun homme. Et, quoique l'un de ces maris neutralisât l'autre, en quelque sorte, et que l'apparition d'Amory ou Altamont en public dût être le signal

de son immédiate disparition et du châtiment qu'il méritait (car le forçat évadé avait tué l'officier chargé de le garder, et la corde devait inévitablement mettre fin à ses jours, s'il retombait jamais entre les mains des autorités anglaises) ; cependant aucun tuteur ne pouvait désirer pour son pupille une épouse dont le père devait être ainsi traité ; et le vieux gentleman avait toujours pensé qu'Altamont, ayant la potence en perspective, éviterait de se faire reconnaître, et que lui, major Pendennis, tenant la menace de cette fatale découverte suspendue sur Clavering, qui devait tout perdre à l'apparition d'Amory, réduirait le baronnet à n'être qu'un esclave entre ses mains.

Mais si la Bégum payait encore un certain nombre de fois les dettes de Clavering, toute sa fortune passerait à tirer d'embarras cet incorrigible vaurien ; il ne resterait aux héritiers, quels qu'ils fussent, qu'un trésor vide ; et miss Amory, au lieu d'apporter à son mari un bon revenu et un siège au parlement, ne lui apporterait que sa propre personne et sa généalogie avec cette lamentable note sus. per coll. à côté du nom du dernier mâle de sa race.

Pourtant il restait encore une autre voie ouverte au vieil intrigant qui méditait sur toutes ces choses ; et cette voie, le lecteur la connaîtra bientôt, s'il veut se donner la peine de lire une conversation que le major Pendennis eut avec l'honorable baronnet, membre du parlement pour le bourg de Clavering.

Lorsqu'un homme en pénurie d'argent disparaît du milieu de ses amis et de ses égaux, se dérobe, pour ainsi dire, par un plongeon aux regards de la bande d'oiseaux au milieu de laquelle il a coutume de nager, c'est merveilleux de voir en quel coin éloigné et caché il remonte à la surface pour reprendre haleine. J'ai connu un flâneur de Pall-Mall, un daim de Rotten-Row, et des

plus fashionables, qui disparut du milieu de ses camarades de club et de parc, et qui fut retrouvé très-heureux et très-affable dans un restaurant à dix-huit pence de Billingsgate. Un autre gentleman, de beaucoup de savoir et d'esprit, après avoir dépensé plus que ses revenus (si je disais que c'était un homme de lettres, certains critiques jureraient que j'ai voulu insulter la profession d'homme de lettres), m'envoya son adresse, qui était à une petite taverne appelée le Renard sous la colline, à laquelle on n'arrivait qu'en descendant sous une très-sombre et caverneuse voûte dans le Strand.

Un tel homme dans une telle pénurie peut avoir une maison, mais il n'y est jamais ; il a une adresse où on lui laisse ses lettres, mais il n'y a que des niais qui s'y rendent avec l'espoir de l'y voir. Un petit nombre de fidèles savent seuls où le trouver, et possèdent le fil d'Ariane qui aboutit à sa retraite. Aussi, après les discussions que sir Francis Clavering avait eues avec sa femme, et après les malheurs qui en avaient été la suite, il ne fut plus possible de le trouver à la maison.

« Depuis que je le presse pour mon livret (il me doit quatorze livres sterling), il ne rentre jamais avant trois heures, feint de dormir le matin quand je lui apporte son eau, et s'esquive tandis que je suis en bas, » dit M. Lightfoot à son ami Morgan. Il lui annonça aussi qu'il allait rejoindre milady pour être sommelier chez elle, et se marier avec sa vieille Bonner.

Après ses altercations avec Strong, le baronnet ne remit pas non plus les pieds chez lui, et chercha des lieux où ne pourraient l'atteindre les reproches du chevalier… ni, s'il est possible, ceux de sa conscience, auxquels un grand nombre d'entre nous

pensent se dérober en changeant de scène et en ayant recours à d'autres stratagèmes du même genre.

Si bien que, quoique le vieux Pendennis, ayant son objet en vue, cherchât à rencontrer le voisin de campagne de Pen et son représentant au parlement, il lui fallut beaucoup de fatigue et de temps avant de pouvoir l'amener à un entretien confidentiel qui était nécessaire pour que le major pût atteindre son but : car, depuis que ce dernier avait été consulté comme ami de la famille, depuis qu'il connaissait les affaires conjugales et pécuniaires de Clavering, le baronnet l'évitait, comme il évitait toujours ses avoués et ses agents lorsqu'il y avait un compte à rendre ou une affaire à discuter entre eux, ne venant jamais aux rendez-vous que lorsqu'il avait en vue de se procurer de l'argent.

Donc, avant d'attraper cet oiseau timide et ombrageux, le major fit plus d'une vaine tentative pour le saisir. Un jour, c'était une invitation à dîner à Greenwich en compagnie de quelques amis, invitation à l'air si innocent que le baronnet l'accepta d'abord ; puis étant venu à soupçonner quelque piège, il s'abstint de s'y rendre, laissant le major (qui comptait représenter à lui seul le corps des amis en question) manger sa friture sans compagnie. Une autre fois, le major écrivit pour demander dix minutes d'entretien ; le baronnet répondit sur-le-champ et donna rendez-vous pour le lendemain à quatre heures précises chez Bays. Il avait soigneusement souligné le mot précises. Mais quoique les quatre heures arrivassent, comme cela était inévitable dans le cours du temps, nul Clavering ne fit son apparition. Bref, s'il avait emprunté vingt guinées à Pendennis, il n'aurait pu se montrer plus timide ni plus désireux d'éviter le major ; et ce

dernier reconnut que c'était une chose de chercher un homme et une autre de le trouver.

Avant la fin de ce jour, où le patron de Strong avait donné au chevalier tant de bénédictions devant sa face et tant de malédictions derrière son dos, sir Francis Clavering, qui avait engagé sa parole et promis par serment aux conseillers de sa femme de ne plus faire ni accepter de billets, et de se contenter de la pension que sa victime lui accordait, était néanmoins parvenu à signer son respectable nom sur une feuille de papier timbré, que l'ami du baronnet, M. Moses Abrams, avait emportée en promettant de faire escompter le billet par une personne dans l'intimité de laquelle M. Abrams avait l'honneur d'être.

Il arriva que Strong entendit parler de cette affaire dans le lieu même où cette écriture avait été faite, dans le parloir de derrière de M. Santiago, marchand de cigares, où le chevalier avait l'habitude de passer une heure tous les soirs.

« Il s'est remis à son ancienne besogne, dit M. Santiago à son chaland. Moses Abrams et lui se sont rencontrés dans mon parloir. Moses a fait acheter un timbre par mon garçon. Ce devait être un billet de cinquante livres sterling. J'ai entendu le baronnet dire à Moses de le dater d'il y a deux mois. Il soutiendra que c'est un vieux billet, et qu'il l'avait complètement oublié dans le règlement fait l'autre jour avec sa femme. Je ne doute pas qu'on ne lui donne encore de l'argent, à présent qu'il est hors de toutes dettes. »

Un homme qui a l'habitude de mettre son malheureux nom au bas de promesses de payer dans six mois, a aussi la satisfaction

de savoir que ses affaires sont connues et discutées, et que sa signature circule parmi les pires coquins et fripons de Londres.

La boutique de M. Santiago était tout à côté des rues Saint-James et de Bury, où nous avons eu l'honneur de visiter notre ami le major Pendennis dans son appartement. Le major se dirigeait lentement vers son logis, lorsque Strong, brûlant de colère et sentant le havane, marchait à grands pas sur le trottoir opposé.

« La peste soit de ces jeunes gens ! ils empoisonnent tout avec leur fumée, se dit le major. Voici venir un gaillard avec des moustaches et un cigare. Quiconque fume et porte moustaches est un homme de rien… Tiens ! c'est M. Strong… J'espère que votre santé est bonne, monsieur Strong ? »

Et le vieux gentleman, ayant fait au chevalier un salut plein de dignité, se disposait à entrer dans sa maison ; il cherchait la serrure de la porte, tenant d'une main tremblante sa clef brillante.

Nous avons dit que Strong et Pendennis avaient assisté tous deux, en qualité d'amis et de conseillers de la malheureuse famille du baronnet, aux longues et fatigantes discussions et conférences relatives au règlement des dernières dettes de sir Francis Clavering. Strong s'arrêta et tendit la main au négociateur son collègue, et le vieux Pendennis lui présenta deux doigts d'assez mauvaise humeur.

« Quelles bonnes nouvelles avez-vous ? demanda le major Pendennis d'un ton protecteur, en daignant faire une question au chevalier, car le vieux Pendennis avait vécu toujours en si bonne compagnie, qu'il s'imaginait vaguement faire honneur au commun des martyrs quand il leur adressait la parole. Toujours à Londres, Strong ? J'espère que votre santé est bonne.

— Mes nouvelles sont de mauvaises nouvelles, monsieur, répondit Strong ; elles concernent notre amie de Tunbridge-Wells, et je voudrais bien avoir un entretien avec vous. Clavering a recommencé ses vieux tours, major Pendennis.

— Vraiment ! Faites-moi donc le plaisir de monter chez moi, » s'écria le major, dont l'intérêt était éveillé.

Ils entrèrent ensemble au salon. Strong, ayant pris place dans un fauteuil, se soulagea du fardeau de son indignation en présence du major, et parla librement de l'insouciance et de la déloyauté de Clavering.

« Nulle promesse ne pourra le lier, monsieur, dit-il. Vous vous rappelez, monsieur, comment, lors de notre réunion avec l'avoué de milady, il ne se contenta pas de donner sa parole d'honneur, mais voulut s'engager par serment, à genoux devant sa femme, et sonna pour qu'on lui apportât une Bible, et jura qu'il consentait à la damnation de son âme si jamais il faisait un autre billet. Eh bien ! il en a signé un aujourd'hui même, monsieur ; et il en signera tant qu'on voudra pour avoir de l'argent comptant ; et il trompera qui que ce soit, sa femme, ou son enfant, ou son vieil ami qui cent fois l'avait secouru. Il y a un billet signé de lui et de moi qui sera payable la semaine prochaine…

— Je croyais que nous avions tout payé…

— Pas celui-là, dit Strong en rougissant. Il m'avait prié de n'en pas faire mention, et… et… j'avais la moitié de l'argent nécessaire, major. Et l'on tombera sur moi. Mais je ne m'en inquiète pas, j'y suis habitué. C'est lady Clavering qui me fait peine. C'est honteux que cette excellente femme, qui l'a vingt fois sauvé de prison, soit ruinée par la lâcheté de son mari. Un tas de voleurs de billets, de

boxeurs, de canailles de toutes sortes, empochent son argent, et il ne se fait pas scrupule de jeter un honnête homme dans l'embarras. Le croiriez-vous, monsieur, il a accepté de l'argent d'Altamont… Vous savez de qui je parle.

— Vraiment ? de cet étrange personnage qui, je crois, est entré ivre un soir dans la maison de sir Francis, répliqua le major Pendennis, dont la physionomie demeura impénétrable. Qu'est-ce que cet Altamont, monsieur Strong ?

— Bien sûr, je n'en sais rien, si vous ne le savez pas, répondit le chevalier d'un air surpris et soupçonneux.

— À vous parler franchement, dit le major, j'ai mes soupçons. Je suppose… faites bien attention que ce n'est là qu'une supposition ; je suppose qu'il y a sans doute dans la vie de notre ami Clavering (qui, entre nous, capitaine Strong, il faut l'avouer, est un individu aussi décousu que pas un de ma connaissance), certains secrets étranges et certaines histoires qu'il n'aimerait pas à voir divulgués ; nul de nous à sa place ne l'aimerait. Et très-probablement cet homme, qui s'appelle Altamont, connaît quelque histoire défavorable à Clavering, a quelque prise sur lui, et, grâce à ce qu'il sait, tire de lui de l'argent. Je connais certains personnages des meilleures familles d'Angleterre qui en sont réduits à dégorger ainsi par le nez. Mais leurs affaires particulières ne me regardent pas, monsieur Strong ; et il ne faut pas supposer, parce que je dîne avec quelqu'un, que je fouille dans ses secrets, ni que je sois responsable de toute sa vie passée. Quant à notre ami Clavering, je m'intéresse beaucoup à lui pour l'amour de sa femme et de la fille de celle-ci, qui est une charmante créature. Et, lorsque lady Clavering m'en a prié, j'ai donné un coup d'œil à ses affaires et tâché de les mettre en ordre ; ce que je continuerai de faire,

vous comprenez, du mieux que cela me sera possible, si je puis lui être de quelque utilité. Et si j'y suis invité, vous comprenez, si j'y suis invité… Et, à propos, ce M. Altamont, monsieur Strong, comment va-t-il, ce M. Altamont ? Je crois que vous le connaissez ? Est-il en ville ?

— Je ne suis pas, que je sache, tenu de savoir où il est, major Pendennis, » répliqua Strong, se levant et prenant son chapeau d'un air fort irrité ; car les façons protectrices du major et son impertinente réserve ne blessaient pas peu cet honnête gentleman.

Pendennis quitta aussitôt ses manières hautaines pour prendre un air de finesse et de bonne humeur.

« Ah ! capitaine Strong, vous êtes circonspect aussi, à ce que je vois, et vous avez bien raison, mon bon monsieur ; vous avez grandement raison. Nous ne savons pas si les murs n'ont pas d'oreilles, monsieur, ni peut-être à qui nous parlons. En votre qualité d'homme du monde et d'ancien soldat, de soldat distingué, m'a-t-on dit, capitaine Strong, vous savez fort bien qu'il est inutile de jeter votre feu. Vous pouvez avoir vos idées ; je puis, moi, calculer combien font deux et deux, et avoir mes idées aussi. Mais il y a certaines choses qui ne vous regardent pas personnellement et qu'on aime mieux ne pas savoir, entendez-vous, capitaine ? et moi, pour ma part, je ne veux pas les savoir jusqu'à ce que j'aie quelque raison pour les savoir. Ne pensez-vous pas comme moi ? Quant à ce qui regarde notre ami le baronnet, je crois, comme vous, qu'il serait à désirer qu'on mît un frein à son imprudence ; je blâme vivement tout homme qui manque à sa parole, et qui, par sa conduite, fait de la peine à sa famille ou lui suscite des embarras. Voilà mon opinion franche et entière, et je suis sûr que c'est aussi la vôtre.

— Certainement, dit M. Strong, fort sèchement.

— J'en suis enchanté. Je suis ravi de voir qu'un confrère dans la carrière des armes soit si pleinement d'accord avec moi. Et je suis excessivement satisfait de l'heureuse rencontre qui m'a procuré la bonne fortune de votre visite. Bonsoir ; je vous remercie. Morgan, reconduisez le capitaine Strong. »

Et Strong prit congé du major Pendennis. Le chevalier suivait Morgan, et n'était pas peu intrigué de la prudence du vieux bonhomme. À vrai dire, le valet était tout aussi embarrassé de la réticence de son maître. Car M. Morgan, en sa qualité de valet accompli, rôdait çà et là, silencieux comme une ombre, dans la maison ; et, pendant la dernière partie de la conversation du major avec le capitaine, il s'était trouvé tout contre la porte, de sorte qu'il avait surpris quelques paroles des deux gentlemen, et beaucoup plus qu'il n'en pouvait comprendre.

« Qu'est-ce que cet Altamont ? Savez-vous quelque chose sur son compte et sur celui de Strong ? demanda M. Morgan à M. Lightfoot, la première fois qu'ils se revirent au club.

— Strong est l'homme d'affaires du gouverneur, il fait ses billets ou les endosse, et se charge de toutes sortes de marchés de ce genre ; et je suppose qu'Altamont s'en mêle aussi, répondit M. Lightfoot. Pour faire prendre l'essor à ces cerfs-volants, vous savez, monsieur Morgan, qu'il faut toujours être deux ou trois. Altamont a mis le pot au feu le jour du Derby, et a gagné une grosse somme d'argent. Je voudrais que le gouverneur pût s'en procurer quelque part et qu'il me payât mes gages.

— Pensez-vous que milady consentirait encore une fois à payer ses dettes ? demanda Morgan. Sachez-moi cela, Lightfoot,

et vous n'aurez pas perdu votre temps, je vous le garantis, moi, mon garçon. »

Le major Pendennis avait souvent dit en riant que son valet Morgan était beaucoup plus riche que lui. Le fait est que, par une longue série de petites spéculations auxquelles il avait donné tous ses soins, ce prudent et discret serviteur avait amassé une somme assez considérable, durant les années passées auprès du major. Il avait fait connaissance avec nombre d'autres valets de personnages distingués, par lesquels il avait appris les affaires de leurs maîtres. Quand M. Arthur entra en jouissance de sa fortune, mais non auparavant, Morgan avait fort surpris ce jeune gentleman en lui disant qu'il avait une petite somme d'argent, quelque cinquante ou cent livres sterling, qu'il désirait placer d'une manière avantageuse. Peut-être que les gentlemen du Temple, qui se connaissaient en affaires, pourraient aider un pauvre diable à trouver un bon placement. Morgan serait très-obligé à M. Arthur, oui, infiniment obligé et reconnaissant, si Arthur pouvait lui indiquer un bon placement.

Lorsque Arthur lui eut répliqué en riant qu'il n'était pas versé en affaires d'argent, et ne savait aucun moyen de rendre à Morgan le service qu'il demandait, celui-ci ajouta, avec la plus extrême simplicité, qu'il était très-reconnaissant à M. Arthur, et que, si M. Arthur avait besoin d'un peu d'argent en attendant que ses revenus lui fussent payés, peut-être aurait-il la bonté de se rappeler que le vieux et fidèle serviteur de son oncle en avait à placer, et qu'il serait très-fier de pouvoir se rendre utile de quelque manière à quelqu'un de la famille.

Le prince de Fairoaks, qui était assez prudent, et qui n'avait pas besoin d'argent comptant, eût aussi bien pensé à voler le

mouchoir de poche du valet de son oncle qu'à emprunter son argent, et il était sur le point de faire quelque réponse hautaine à Morgan ; mais il fut retenu par le plaisant de la chose. Morgan capitaliste ! Morgan offrant de lui prêter de l'argent ! Quelle excellente plaisanterie ! D'ailleurs l'homme pouvait être parfaitement innocent, et son offre une simple marque de bonne volonté. Arthur arrêta donc le sarcasme qu'il avait sur les lèvres, et se contenta de refuser la bienveillante proposition de M. Morgan. Il parla néanmoins de la chose à son oncle, et le félicita d'avoir un tel trésor à son service.

C'est alors que le major dit qu'il croyait que Morgan était diablement riche depuis diablement longtemps. En effet, il avait acheté la maison de Bury-Street, dont son maître était locataire, et avait gagné une somme assez considérable, grâce à ses relations avec la famille Clavering : car, en apprenant par le major que la Bégum payerait les dettes de son mari, il avait acheté tout ce qu'il avait pu réunir de billets faits ou acceptés par Clavering. Cependant le major ne connaissait pas plus les opérations que nous ne connaissons les actions de nos serviteurs avec lesquels nous sommes tous les jours, et qui nous restent pourtant étrangers, tellement l'usage a de force, tellement est inflexible la barrière qui sépare la classe des maîtres et celle des valets.

« De sorte qu'il vous a offert de vous prêter de l'argent ? dit le vieux Pendennis à son neveu. C'est un gaillard diablement fin et diablement riche, et il y a maint gentleman qui voudrait avoir un pareil serviteur pour emprunter de lui. Malgré tout cela, il n'est pas changé le moins du monde, M. Morgan : il fait son ouvrage aussi bien que jamais ; il répond toujours exactement à ma son-

nette ; il rôde comme un chat dans mon appartement ; il m'est si diablement attaché, ce Morgan ! »

Le jour de la visite de Strong, le major se rappela l'histoire de Pen, et que Morgan pouvait lui être utile, et il se mit à railler son valet sur sa fortune, de cet air libre et insolent qu'un gentleman aussi haut placé peut adopter vis-à-vis d'une si infortunée créature.

« J'ai appris que vous aviez quelque argent à placer, Morgan, dit le major.

— C'est M. Arthur qui le lui aura dit. Le diable l'emporte ! pensa le valet.

« Je suis bien aise de savoir que mon service est si lucratif.

— Je vous remercie, monsieur… Je n'ai pas sujet de me plaindre de ma place, ni de mon maître non plus, répliqua Morgan avec modestie.

— Vous êtes un brave garçon, et je crois que vous m'êtes attaché, et je suis content de voir que vous faites de bonnes affaires. J'espère que vous serez prudent, et que vous n'achèterez ni taverne ni autre maison de ce genre.

— Une taverne, pensa Morgan ; moi, dans une taverne ! Le vieux sot ! Le diable m'emporte, si j'avais dix ans de moins je voudrais siéger au parlement avant ma mort, c'est vrai !… Oh ! non, monsieur, je vous remercie de votre intérêt. Je n'ai aucune idée pareille, monsieur. Et j'ai très-bien placé mes petites économies, monsieur.

— Vous faites un peu l'escompte, n'est-ce pas, Morgan ?

— Oui, monsieur, très-peu. Je… je vous demande pardon, monsieur. Me permettez-vous de vous faire une question ?…

— Parlez, mon garçon, répondit le vieux major très-gracieusement.

— C'est relativement aux billets de sir Francis Clavering, monsieur. Pensez-vous qu'ils soient toujours bons, monsieur ? Est-ce que milady continuera de les payer ?

— Quoi ! auriez-vous déjà fait quelques affaires dans cette partie ?

— Oui, monsieur, un peu, répondit Morgan en baissant les yeux ; et je ne crains pas de vous l'avouer, monsieur (je pense que vous ne vous offenserez pas de la liberté de mes paroles), encore quelques affaires pareilles me mettraient très à mon aise, si le résultat en était aussi avantageux que la dernière fois.

— Eh ! à combien donc s'élève le bénéfice que vous avez fait sur sir Francis ? dites, au nom de Dieu ! demanda le major.

— J'ai gagné dans cette affaire une assez jolie somme, je l'avoue, monsieur. J'avais quelques renseignements à ce sujet, et, ayant fait connaissance avec la famille par votre bonté, j'ai mis le pot au feu, monsieur.

— Vous avez fait quoi ?

— J'ai employé tout mon argent, monsieur, et tout celui que j'ai pu emprunter, à acheter des billets de sir Francis ; et un bon nombre d'entre eux portaient, outre son nom, celui du gentleman qui vient de sortir, Édouard Strong, esquire, monsieur. Je connais naturellement l'explosion qui a eu lieu dans la maison de

Grosvenor-Place ; et, comme il m'est permis tout comme à un autre de gagner un peu d'argent, je vous serais très-obligé, monsieur, si vous vouliez bien répondre à cette question : Lady Clavering payera-t-elle encore une fois ? »

Quoique le major Pendennis fût aussi surpris de ce qu'il venait d'apprendre relativement à son serviteur, que si on lui avait dit que Morgan était un marquis déguisé qui allait jeter le masque et prendre son siège dans la chambre des pairs ; et quoiqu'il fût naturellement indigné de l'audace de ce drôle qui avait osé s'enrichir à sa barbe et à son insu, cependant il avait une admiration instinctive pour tout homme qui représentait argent et succès, et il se surprit à respecter Morgan et presque à redouter ce digne personnage, quand la vérité commença à lui apparaître.

« Bien, bien, Morgan, dit-il ; il ne faut pas que je vous demande le chiffre de votre fortune : tant mieux pour vous si vous êtes bien riche, c'est évident. Et si je pouvais vous donner quelque renseignement qui vous fût utile, je m'empresserais de le faire. Franchement, si lady Clavering me demandait conseil, je lui dirais de ne plus payer aucune dette de sir Francis ; mais je crains qu'elle ne continue à les payer… et voilà tout ce que je sais. Vous savez donc que sir Francis recommence sa vie de folie et d'extravagance ?

— Son train habituel, monsieur ; il n'y a pas moyen d'empêcher cela. Il y reviendra toujours.

— M. Strong me disait qu'un certain Moses Abrams était détenteur d'un des billets de sir Francis Clavering. Connaissez-vous cet Abrams, ou le montant du billet ?

— Je ne connais pas le montant du billet, mais je connais fort bien Abrams, monsieur.

— Je voudrais que vous pussiez me renseigner sur ce billet, Morgan, et aussi me dire où je pourrais voir sir Francis Clavering. »

Et Morgan répliqua :

« Merci, monsieur ; oui, monsieur ; je n'y manquerai pas, monsieur. »

Après quoi il sortit de la chambre comme il y était entré, avec son air de respect furtif et de tranquille humilité, laissant le major dans l'étonnement et réfléchissant à ce qu'il venait d'apprendre.

Le lendemain matin, le valet apprit au major Pendennis qu'il avait vu M. Abrams, quel était le montant du billet que ce gentleman désirait négocier, et que le baronnet serait sûrement ce jour-là, à une heure, dans le parloir de derrière de la taverne de la Roue de Fortune.

Sir Francis fut exact à ce rendez-vous. À une heure, il était assis dans le parloir de la taverne en question, entouré de crachoirs, de fauteuils windsor, de lithographies coloriées représentant des boxeurs, des chevaux de course et des marcheurs, au milieu d'une atmosphère encore saturée des âcres senteurs du tabac fumé la veille. Et, tandis que le descendant d'une ancienne race était assis en cet endroit délectable, tenant à la main un vieux numéro du Bell's life in London, tout souillé de bière, l'élégant major Pendennis entra dans l'appartement.

« Vous voilà donc, mon vieux ? dit le baronnet, pensant que M. Moses Abrams venait d'arriver avec l'argent.

— Comment vous portez-vous, sir Francis Clavering ? J'avais besoin de vous voir, et je vous ai suivi jusqu'ici, » dit le major, à la vue de qui la figure de l'autre pâlit.

Àprésent qu'il avait son adversaire devant lui, le major était déterminé à faire contre lui une attaque vive et soudaine, et il se mit à l'œuvre sur-le-champ.

« Je sais, continua-t-il, quel est l'individu excessivement mal famé pour qui vous m'avez pris, Clavering, et je connais aussi le but qui vous amène ici.

— Cela ne vous regarde pas, n'est-ce pas ? demanda le baronnet d'un air boudeur et suppliant. Pourquoi me suivez-vous ainsi ? Pourquoi prenez-vous ce ton d'autorité ? Pourquoi vous mêlez-vous de mes affaires, major Pendennis ? Est-ce que je vous ai jamais fait du mal, à vous ? Je n'ai jamais eu de votre argent. Et je ne veux pas être tracassé ainsi, ni me soumettre à vos airs dominateurs. Je ne le veux pas, et je ne le souffrirai pas. Si lady Clavering a quelque proposition à me faire, qu'elle la fasse d'une manière régulière et par l'entremise des hommes de loi. J'aime mieux ne pas avoir affaire à vous.

— Je ne viens pas de la part de lady Clavering, dit le major, mais de ma propre part, pour tâcher de vous faire des remontrances et voir s'il est possible de vous préserver de la ruine. Il n'y a qu'un mois que vous avez juré sur l'honneur, en faisant même chercher une Bible pour donner plus de force à votre serment, de ne plus faire ni accepter d'effets, et de vous contenter de la pension que vous paye lady Clavering. Toutes vos dettes ont été

payées sous cette condition, et déjà vous ne l'observez plus ; ce M. Abrams a de vous un billet pour soixante livres sterling.

— C'est un vieux billet. Je vous donne ma parole d'honneur la plus sacrée que c'est un vieux billet, s'écria le baronnet.

— Vous l'avez tiré hier et vous l'avez à dessein daté d'il y a trois mois. Morbleu ! Clavering, vous me soulevez le cœur par vos mensonges, je ne puis m'empêcher de vous le dire. Il n'y a pas moyen d'avoir patience avec vous. Vous trompez tout le monde, et vous vous trompez vous-même. J'ai beaucoup d'expérience, et je me vante de connaître les hommes ; mais je n'ai jamais rencontré votre pareil pour la blague. Je crois, pardieu ! que vous préférez le mensonge à la vérité.

— Est-ce que vous êtes venu ici, vieil animal, pour me provoquer à me jeter sur vous et à vous casser la tête ? dit le baronnet en regardant le major d'un œil plein de haine et de venin.

— Comment, monsieur ? s'écria le vieux major, se redressant et saisissant sa canne d'un air si terrible que le baronnet changea aussitôt de ton vis-à-vis de lui.

— Non, non ! dit Clavering piteusement. Je vous demande pardon. Je ne voulais pas me mettre en colère, ni vous dire quelque chose de désagréable ; seulement vous êtes si diablement dur avec moi, major Pendennis ! Que voulez vous donc de moi ? Pourquoi m'avoir ainsi pourchassé ? Voulez-vous aussi tirer de l'argent de moi ? Par Jupiter ! vous savez que je ne possède pas un schelling. »

Et Clavering, selon sa coutume, passa des imprécations aux pleurnichements.

Au ton de son interlocuteur, le major Pendennis vit que Clavering savait son secret entre les mains du major.

« Je n'ai mission de personne ni aucun dessein contre vous, dit Pendennis ; mais je voudrais, s'il n'est pas trop tard, vous sauver, vous et votre famille, d'une ruine complète, car votre infernale insouciance vous a déjà conduit au bord de l'abîme. Je connais votre secret…

— Je ne savais rien quand j'ai épousé cette femme ; je vous jure que je ne l'ai appris que lorsque ce maudit scélérat est venu me le dire lui-même ; et c'est le chagrin qu'il me cause qui me rend si insouciant, Pendennis ; je vous jure que je dis la vérité, s'écria le baronnet en joignant les mains.

— Je connais votre secret depuis l'instant où j'ai vu Amory entrer ivre dans votre salle à manger de Grosvenor-Place. Je n'oublie jamais une figure que j'ai vue une fois. Je me rappelle avoir vu ce gaillard-là à Sydney, parmi les forçats, et il se souvient également de moi. Je connais l'arrêt qui l'a condamné, la date de son mariage, et le bruit qui a couru de sa mort dans le Bocage australien. Je jurerais de son identité. Et je sais que vous n'êtes pas plus le mari de lady Clavering que je ne le suis moi-même. J'ai assez bien gardé votre secret, car je n'ai pas dit à une âme que je le savais, pas même à votre femme. Vous êtes le premier à qui j'en parle.

— Pauvre lady Clavering ! cela lui ferait terriblement de chagrin, gémit sir Francis ; et ce n'est pas ma faute, vous le savez bien, major.

— Plutôt que de souffrir que vous continuiez à la ruiner comme vous faites, je lui dirai tout, Clavering, et je le dirai au

monde entier, je vous le jure, à moins que je ne puisse vous faire entendre raison et mettre un frein à votre infernale folie. Par le jeu, par les dettes, par vos extravagances de toutes sortes, vous avez réduit de moitié la fortune de votre femme et celle de ses héritiers légitimes ; remarquez que je dis ses héritiers légitimes. Il faut que cela finisse. Vous ne pouvez vivre ensemble. Vous n'êtes pas en état d'habiter une grande maison comme Clavering, et avant trois ans il ne resterait plus un schelling de toute cette fortune. J'ai décidé ce qu'il faut faire. Vous aurez une pension annuelle de six cents livres sterling, avec laquelle vous irez vivre sur le continent. Vous renoncerez à votre siège au parlement, et vous vous tirerez d'affaire comme vous pourrez. Si vous refusez, je vous donne ma parole d'honneur que je ferai connaître demain le véritable état des choses ; je jurerai de l'identité d'Amory, qui, une fois reconnu, retournera au pays d'où il est venu, et débarrassera ainsi la veuve et de vous et de lui-même. Ainsi votre fils perdra tout droit à la fortune du vieux Snell, laquelle passera tout entière à la fille de votre femme. Est-ce que je ne me fais pas comprendre assez clairement ?

— Vous ne voudriez pas être à ce point cruel pour ce pauvre garçon, Pendennis ? demanda le père d'un ton piteux. Songez un peu à lui, le diable m'emporte ! C'est un gentil garçon, quoiqu'il soit diablement turbulent, je l'avoue ; oui, diablement turbulent.

— C'est vous qui êtes cruel pour lui, répliqua le vieux moraliste. Eh ! monsieur, vous l'auriez ruiné vous-même inévitablement dans trois ans.

— Oui, mais peut-être n'aurai-je pas toujours un si diable de guignon, vous savez. Il faut que la chance varie, et je me corrigerai, pardieu ! je me corrigerai. Et si vous me trahissiez, ma

femme serait si désolée ! Vous savez qu'elle le serait ; elle aurait un chagrin infernal.

— D'être débarrassée de vous ? dit le major avec ironie. Vous savez qu'elle ne veut plus vivre avec vous ?

— Mais pourquoi lady Clavering n'irait-elle pas demeurer à l'étranger, ou à Bath, ou à Tunbridge, ou au diable, tandis que je resterais ici ? reprit Clavering. J'aime mieux être ici que sur le continent, et j'aime à siéger au parlement. C'est diablement agréable d'être membre du parlement ! Il reste bien peu de sièges comme le mien, et je ne doute pas, si je le cédais au gouvernement, que l'on ne me donnât quelque île à gouverner ou quelque autre chose non moins diablement avantageuse : car vous savez que je suis un gentilhomme d'une diablement bonne famille, et que mon nom a des armoiries, et… et tout ce qui s'ensuit, major Pendennis. Ne voyez-vous pas, ne pensez-vous pas qu'on me donnerait quelque chose de diablement bon si je jouais bien mes cartes ? Et alors, vous savez, je ferais des économies et je ne serais plus sur le chemin de ce maudit rouge et noir… et… et… de sorte que je préférerais ne pas lâcher mon siège au parlement, ne vous en déplaise. »

Haïr un homme et le braver, et l'instant d'après pleurnicher devant lui, pour être ensuite avec lui sur un pied de confiance et d'amitié parfaite, ce n'était pas chose rare pour notre versatile baronnet.

« Quant à votre siège au parlement, dit le major en rougissant un peu et avec un certain tremblement que l'autre ne remarqua pas, il faut que vous y renonciez, sir Francis Clavering, en… en ma faveur.

— Quoi ! voulez-vous entrer à la chambre, major Pendennis ?

— Non… pas moi ; mais mon neveu Arthur, qui est un garçon de mérite et qui y ferait très-bonne figure. À l'époque où Clavering nommait deux membres, son père aurait pu être l'un d'eux, et… et il me plairait de voir Arthur au parlement, dit le major.

— Le diable m'emporte ! est-ce qu'il sait le secret, lui aussi ? s'écria Clavering.

— Personne ne connaît le secret en dehors de cette chambre, répliqua Pendennis ; et si vous me faites ce plaisir, je retiens ma langue. Sinon, je suis homme de parole, et je ferai ce que j'ai dit.

— Eh bien ! major, dit sir Francis avec un sourire particulièrement humble, ne pourriez-vous pas, vous le meilleur des hommes, me faire avancer le premier trimestre de ma pension ? Vous pouvez tout sur lady Clavering, et je vous jure que je retirerai ce billet d'entre les mains d'Abrams. Le maudit petit gredin, je sais qu'il me met dedans toutes les fois ; et si vous pouviez faire cela pour moi, eh bien ! nous verrions, major.

— Je crois que ce que vous avez de plus sage à faire, c'est d'aller chasser à Clavering en septembre, et d'emmener mon neveu avec vous pour le présenter aux électeurs. Oui, ce sera le meilleur moment. Et nous tâcherons de vous faire avoir votre avance… Arthur pourra bien lui prêter cela, pensait le vieux Pendennis. Peste ! un siège au parlement vaut bien cent cinquante livres sterling… Mais vous comprenez, Clavering, reprit le major, que mon neveu ne sait rien de notre entretien. Vous avez dessein de vous retirer ; Arthur est un homme de Clavering, qui représenterait bien le bourg ; vous le présentez, et vos électeurs votent pour lui. Voilà l'affaire.

— Quand pouvez-vous m'avoir les cent cinquante livres, major ? Quand faudra-t-il que j'aille vous voir ? Serez-vous chez vous ce soir ou demain matin ? Désirez-vous prendre quelque chose ici ? Il y a de l'absinthe qui est diablement bonne. Je bois souvent un verre d'absinthe ; ça vous remet complètement. »

Le vieux major ne voulut rien prendre. Il se leva, et le baronnet l'accompagna jusqu'à la porte de la Roue de Fortune, puis entra au comptoir, où il but un verre de genièvre et d'absinthe avec l'hôtesse. Puis, un gentleman en relation avec les lutteurs, et qui prenait ses repas à la Roue de Fortune, étant entré, sir Francis Clavering se mit à causer avec lui et avec l'hôte des luttes et des nouvelles du sport en général. Enfin arriva M. Moses Abrams avec le produit du billet, duquel produit il avait soustrait une jolie commission pour sa peine. Sir Francis, satisfait d'empocher quelques guinées, offrit un dîner à Greenwich à son honnête ami, et finit ensuite gaiement la journée au Vauxhall.

Cependant le major Pendennis, ayant pris un cab dans Piccadilly, se fit mener à Lamb-Court, Temple, où il s'enferma pour une conversation secrète avec son neveu.

Après leur entretien, les deux Pendennis se séparèrent fort bons amis ; et c'est à la suite de cet entretien, que nous ne rapportons pas, mais dont on devinera facilement le sujet, qu'Arthur tint à Warrington les discours rapportés au chapitre précédent.

Quand un homme est tenté de faire une chose tentante, il sait trouver cent bonnes raisons pour flatter son désir. Arthur se disait qu'il lui plairait fort d'être membre du parlement, qu'il se distinguerait à la chambre, et que peu importait de quel côté il se rangerait, puisqu'il y avait du bien et du mal de chaque côté. Re-

lativement à cela, comme à beaucoup d'autres choses, il se disait qu'il transigerait avec sa conscience, et que le saducéisme était une religion très-commode et très-agréable.

Tome 3 · 14

Lady Clavering avait trouvé sur un terrain communal des plus pittoresques, dans le voisinage de Tunbridge-Wells, une jolie villa, où elle se retira après ses disputes conjugales, à la fin de cette malheureuse saison de Londres. Miss Amory accompagna sa mère, et maître Clavering y vint passer les vacances. Blanche et Frank avaient pour principale occupation de se quereller et de se battre. Ce n'était là, toutefois, qu'un passe-temps domestique, et le jeune collégien ne goûtait guère les jeux du foyer. Il trouva à Tunbridge des jeux de crosse, des chevaux et quantité d'amis. La maison de l'excellente Bégum était constamment envahie par une société de jeunes gentlemen de treize ans, qui mangeaient et buvaient beaucoup trop de tartes et de champagne, qui couraient à perdre haleine sur le gazon du communal et effrayaient la tendre mère, qui fumaient à se rendre malades, et qui faisaient un tel sabbat dans la salle à manger, que Blanche ne pouvait pas y tenir. Elle n'aimait pas la société des jeunes gentlemen de treize ans.

Quant à cette belle jeune créature, tout changement lui était agréable aussi longtemps que c'était un changement. Elle eût aimé la pauvreté et une chaumière, du fromage et du pain, pendant une ou deux semaines. Une nuit dans un cachot, au pain et l'eau, n'eût peut-être pas été sans charmes pour elle ; et cette translation de ses pénates à Tunbridge lui sourit beaucoup. Elle

se promenait dans les bois ; elle dessinait des arbres et des fermes ; elle lisait des romans français ; elle se faisait très-souvent mener en voiture à Tunbridge-Wells, au spectacle, au bal, aux concerts des musiciens et aux représentations des prestidigitateurs qui arrivaient en cet endroit ; elle dormait beaucoup ; elle se querellait tous les matins avec maman et avec Frank ; elle découvrit et fréquenta la petite école du village, caressa d'abord les filles et contrecarra la maîtresse, puis gronda les élèves et se moqua de l'institutrice ; elle fut naturellement aussi assidue à l'église.

C'était une jolie petite église, d'une haute antiquité, un petit bijou anglo-normand, bâti avant-hier et décoré de toutes sortes de vitraux peints, de têtes de saints sculptées, de textes de l'Écriture en lettres d'or, et de bancs ouverts. Blanche se mit aussitôt à broder une très-belle nappe d'autel pour l'église. Elle passa quelque temps pour une sainte auprès du ministre, qu'elle trompa complètement, qu'elle cajola, qu'elle caressa, qu'elle enjôla si bien, que la pauvre mistress Smirke, qui d'abord avait été charmée de Blanche, qui ensuite la supporta, puis ne voulut plus lui parler, en devint presque folle de jalousie. Mistress Smirke était la femme de notre vieil ami Smirke, le précepteur de Pen et l'amoureux de la pauvre Hélène. Il s'était consolé du refus de la veuve en épousant une demoiselle de Clapham que sa maman lui destinait.

Àla mort de sa mère, les pensées de notre ami devinrent de jour en jour plus claires. Il coupa le collet de son habit et laissa pousser ses cheveux jusque sur les épaules. Il renonça strictement à la boucle qui frisait sur son front et avec laquelle il jouait habituellement ; il supprima le nœud de cravate dont il était jadis

si fier. Il ne porta plus de nœud du tout. Il ne dîna plus les vendredis. Il lut le bréviaire romain et annonça qu'il était prêt à entendre des confessions dans la sacristie. Lui, la plus inoffensive créature qui fût au monde, il fut dénoncé comme un noir jésuite, comme un papiste très-dangereux, par Muffin de la chapelle dissidente et par M. Siméon Knight de l'Église établie. M. Smirke avait bâti sa chapelle anglo-normande avec l'argent que lui avait laissé sa mère. Seigneur ! Seigneur ! qu'eût-elle dit, la vieille dame de Clapham, en entendant donner le nom d'autel à la table ! en y voyant des candélabres ! en recevant des lettres datées de la fête de saint Tel et Tel, ou de la vigile de saint Comment l'appelez-vous ! C'était pourtant ce que faisait son fils, et sa fidèle épouse marchait dans la même voie.

Mais lorsque Blanche eut avec M. Smirke une conférence de près de deux heures, dans la sacristie, Bélinda arpenta le gazon du cimetière, où l'on ne voyait encore que deux petites pierres tombales ; elle eût presque souhaité qu'il y en eût une troisième, la sienne propre, n'eût été qu'elle craignait que son mari n'épousât cette créature qui lui avait tourné la tête en moins de quinze jours. Non, elle quittera Smirke ; elle se retirera dans un couvent, y fera ses vœux et l'abandonnera à son sort. Telle était la mauvaise opinion qu'avaient alors de Smirke sa femme et ses voisins. Ceux-ci le croyaient en correspondance directe avec l'évêque de Rome, tandis que Bélinda pleurait des erreurs pour elle plus odieuses et plus fatales encore. Et cependant notre ami ne songeait pas à mal. Le facteur ne lui apportait jamais de lettres du pape. Sans doute il crut d'abord que Blanche était la plus pieuse, la plus sainte, la plus juste, la plus séduisante personne qu'il eût jamais rencontrée, et la manière dont elle chantait le plain-chant le transportait. Mais au bout de quelque temps il commença à se

lasser de miss Amory, dont les manières et les grâces perdirent pour lui tous leurs charmes ; puis il eut des doutes au sujet de miss Amory ; puis elle souleva contre elle les élèves de l'école, se mit en colère, et frappa les enfants sur les doigts. De manière ou d'autre, Blanche inspira à un grand nombre d'hommes cette admiration suivie de satiété. Elle cherchait à leur plaire et leur décochait à la fois toutes ses grâces ; elle tombait sur eux, pour ainsi dire, avec toutes les perles de ses sourires, avec ses cajoleries, ses flatteries et ses œillades. Puis elle se lassait d'eux et des efforts qu'elle avait à faire pour leur plaire ; et, comme elle ne s'était jamais souciée d'eux, elle les plantait là. Ces hommes se lassaient d'elle également, et elle était plantée là à son tour.

Ce fut un beau soir pour Bélinda, que celui du départ de Blanche ; quand son mari lui dit, en rougissant et en soupirant, qu'il s'était trompé sur le compte de cette personne, qu'il l'avait crue douée de nombreuses et précieuses qualités qui n'étaient, après tout, que du clinquant ; qu'il s'était imaginé qu'elle avait l'esprit droit, mais qu'elle n'avait fait de la religion qu'un passe-temps ; qu'enfin elle s'était indubitablement mise en colère contre la maîtresse d'école, et qu'elle avait frappé très-cruellement sur les doigts de Polly Rucher.

Bélinda se jeta dans les bras de son époux ; il ne fut plus question de tombe ni de voile dans un couvent. Smirke mit un tendre baiser sur le front de sa femme. « Il n'y en a plus comme toi, ma Bélinda, dit-il en levant ses beaux yeux au plafond ; tu es précieuse entre toutes les femmes ! »

Quant à Blanche, depuis l'instant où elle perdit de vue Smirke et Bélinda, elle ne s'inquiéta plus d'eux et ne leur accorda plus même une de ses pensées.

Mais à l'époque où Arthur alla passer quelques jours chez la Bégum, à Tunbridge-Wells, le naïf ministre et miss Blanche n'étaient pas encore arrivés à cet état d'indifférence réciproque. Smirke la croyait un ange, une merveille entre les femmes. Jamais il n'avait vu pareille perfection, et les soirs d'été il restait assis, la bouche ouverte, ravi en extase, oubliant son thé et ses tartines de beurre, à écouter sa musique. Quelque ravissante que pût être la musique de l'Opéra (il n'avait été qu'une seule fois au théâtre, il l'avouait avec un soupir et les joues rouges de honte, le jour où il avait accompagné Hélène et son fils à la salle de Chatteries), il ne pouvait rien concevoir de plus délicieux (il eût presque dit de plus céleste) que la musique de miss Amory. C'était une personne très-bien douée, un cœur du plus grand prix ; elle avait des talents extrêmement remarquables, et, selon toute apparence, le caractère le plus angélique, etc., etc. C'est ainsi que Smirke, étant alors au plus fort de sa fièvre et de son ensorcellement, parlait de miss Blanche à Arthur.

La rencontre de ces deux vieux amis avait été très-cordiale. Arthur aimait quiconque aimait sa mère, et Smirke pariait d'elle avec une sensibilité et une émotion véritables. Ils avaient cent choses à se dire des événements de leurs vies. « Vous verrez, disait Smirke à Arthur, que mes… mes opinions en affaires ecclésiastiques se sont développées depuis que nous ne nous sommes vus. Mistress Smirke, femme d'une vertu exemplaire, m'a secondé de tous ses efforts. J'ai bâti cette petite église à la mort de ma mère, qui m'a laissé une fortune suffisante. Quoique je vécusse comme dans un cloître, votre réputation est arrivée jusqu'à moi, Arthur. » Il parlait d'un ton plein de bonté et de tristesse, les paupières baissées et la tête penchée sur l'épaule.

Arthur s'amusa énormément de Smirke, de ses airs, de ses folies, de sa simplicité, de son col blanc et de ses longs cheveux, de sa bonté réelle, de sa bienveillance, de son caractère amical. L'éloge qu'il fit de Blanche surprit beaucoup M. Pen, lui fit grand plaisir et lui inspira plus d'estime et d'affection pour elle.

La vérité est que Blanche était bien aise de voir Arthur, comme on est bien aise à la campagne de voir un homme aimable, qui vous apporte les plus récentes nouvelles et les derniers cancans de la grande ville, qui sait causer plus agréablement que la plupart des gens de la campagne, ou qui du moins sait parler ce joli jargon de Londres, si cher et si indispensable à ceux qui habitent la capitale, si peu compris des personnes qui vivent en dehors du monde.

Le jour de son arrivée, Pen fit rire Blanche plusieurs heures durant, après le dîner. Elle chanta ses romances avec un redoublement de feu. Elle ne gronda pas sa mère, mais la caressa et la baisa, à la grande surprise de l'honnête Bégum. Quand vint l'heure du coucher, elle s'écria : Déjà ! avec le plus charmant air de regret possible ; elle fut vraiment fâchée d'aller se mettre au lit et serra fort tendrement la main d'Arthur, qui, de son côté, répondit très-cordialement à l'étreinte de cette jolie petite main. Notre jeune gentleman était disposé à se laisser éblouir par des yeux d'un éclat très-ordinaire.

« Elle a beaucoup gagné, se dit Pen en plongeant son regard dans la nuit, beaucoup gagné. Je suppose que la Bégum ne sentira pas que j'ai fumé, si je laisse la fenêtre ouverte. C'est une joyeuse bonne vieille, et Blanche a immensément gagné. J'ai été charmé de ses façons avec sa mère ce soir. J'ai été charmé de ses manières rieuses avec ce stupide petit animal de garçon, à qui

elles ne devraient pas permettre de se griser. Elle a chanté fort gentiment cette petite romance, dont les vers sont si diablement jolis, quoique ce ne soit pas à moi de les vanter. »

Et il se mit à fredonner l'air sur lequel Blanche avait chanté une romance qu'il avait faite.

« Ah quelle belle nuit ! Qu'il est agréable de fumer un cigare la nuit ! Que cette petite église saxonne paraît gentille au clair de lune !… Je voudrais bien savoir ce que fait en ce moment le vieux Warrington… Oui, cette Blanche est une diablement gentille petite créature, comme dit mon oncle.

— Ô céleste parfum ! »

C'était une voix qui venait d'une fenêtre voisine & demi cachée par des clématites ; c'était une voix de jeune fille, la voix de l'auteur de Mes Larmes.

Pen partit d'un éclat de rire.

« Ne parlez pas de mon cigare, dit-il en avançant la tête hors de la fenêtre.

— Continuez, je en vous prie ! j'adore l'odeur du cigare ! répliqua la dame de Mes Larmes. Nuit divine ! lune céleste !… Mais il faut que je ferme ma fenêtre, et il ne m'est pas permis de causer avec vous à cause des mœurs. Quelle drôle de chose que les mœurs ! Adieu. »

Et Pen se mit à chanter le bonsoir à don Basile du Barbier.

Le lendemain, Arthur et Blanche se promenaient ensemble dans les champs, riant et jasant, la plus joyeuse paire d'amis. Ils parlèrent des jours de leur jeunesse, et Blanche se montra fort

sentimentale. Ils parlèrent de Laure, la chère Laure ; Blanche l'avait aimée comme une sœur. Était-elle heureuse chez cette baroque lady Rockminster ? Ne viendrait-elle pas passer quelques jours avec eux à Tunbridge ? Oh ! quelles promenades ils feraient ensemble ! Quelles romances ils chanteraient !... les vieilles romances et ballades d'autrefois. La voix de Laure était superbe. Arthur (elle ne pouvait pas l'appeler autrement qu'Arthur) se rappelait-il les romances qu'ils avaient chantées dans l'heureux temps jadis, à présent qu'il était devenu un si grand homme et qu'il avait tant de succès ? etc., etc.

Et le jour suivant, qui fut égayé par une charmante promenade à Penshurst, à travers bois, et par la visite de ce délicieux château et du parc qui en dépend, eut lieu la conversation ci-dessus rapportée entre Arthur et le ministre, conversation qui rendit notre jeune ami de plus en plus rêveur.

« Est-elle vraiment aussi parfaite ? se demanda-t-il. Est-elle devenue grave et religieuse ? Se plaît-elle à donner des leçons aux petites filles de l'école et à visiter les pauvres ? Est-elle bonne pour son frère et pour sa mère ? Oui, j'en suis sûr, car j'ai vu comment elle se conduit avec eux. »

Puis il parcourut la petite commune avec son ancien précepteur, et, lorsqu'ils entrèrent à l'école, ce fut avec un indicible plaisir que Pen trouva Blanche assise au milieu des enfants qu'elle instruisait ; et il se dit qu'elle devait être bien patiente, bien bonne, bien généreuse et de goûts bien simples, et que le monde ne l'avait pas gâtée.

« Aimez-vous donc vraiment la campagne ? lui demanda-t-il en se promenant avec elle.

— Je voudrais ne jamais plus revoir cette odieuse cité. Ô Arthur… c'est-à-dire, monsieur… eh bien ! soit, Arthur, donc ; il vous vient de bonnes pensées dans ces bois charmants, dans ces paisibles solitudes ; les bonnes pensées sont comme ces plantes qui ne fleurissent pas à Londres. Vous savez que le jardinier venait tous les huit jours renouveler les plantes qui garnissaient notre balcon. Je ne crois pas pouvoir supporter de revoir Londres, cette odieuse ville enfumée, à la figure de bronze ! Mais… hélas !

— Pourquoi ce soupir, Blanche ?

— Que vous importe ?

— Il m'importe beaucoup. Dites, dites-moi tout.

— Je voudrais que vous ne fussiez jamais venu à Tunbridge. »

Et une seconde édition de Mes soupirs fut publiée.

« Vous ne voulez pas de moi, Blanche ?

— Je ne veux pas que vous partiez. Je ne pense pas que cette maison puisse être heureuse quand vous n'y serez plus ; voilà pourquoi je voudrais que vous n'y fussiez jamais venu. »

Mes soupirs furent ici mis de côté, et Mes larmes commencèrent.

Ah ! que répondre aux larmes des yeux d'une jeune femme ? Quelle méthode emploie-t-on pour les sécher ? Qu'arriva-t-il ? Ô roses et ramiers ! ô fleurs des champs humides de rosée ! ô bois verts ondoyants et brises parfumées de l'été ! Voilà deux vieux roués de Londres qui se trompent un moment et qui s'imaginent être amoureux l'un de l'autre, comme Phillis et Corydon :

Quand on pense aux maisons de campagne et aux promenades champêtres, on s'étonne qu'il reste un seul célibataire.

Tome 3 · 15

D'où vient, lecteur, qu'Arthur Pendennis, communément si franc et si ouvert avec Warrington, ne confia point à cet ami dépositaire de tous ses secrets les petites circonstances qui avaient signalé son séjour à la villa voisine de Tunbridge-Wells ? Il lui parla assez librement de la découverte de son ancien précepteur Smirke, et de sa femme, et de sa chapelle anglo-normande, et de son rapprochement de l'Église romaine ; mais, lorsque Warrington le questionna sur Blanche, ses réponses furent vagues ou évasives ; il dit que c'était une bonne petite fille, assez bien douée ; que, si elle était bien guidée, elle ne ferait pas, après tout, une mauvaise femme ; mais que, pour le moment, il n'avait pas dessein de se marier ; que ses jours romanesques étaient passés, qu'il se contentait de son sort actuel, et ainsi de suite.

Cependant il arrivait de temps en temps à Lamb-Court, Temple, de jolies petites enveloppes satinées, dont l'adresse était de la plus jolie petite écriture, et dont le cachet offrait un chiffre admirable, qui, si Warrington avait eu la curiosité d'examiner les lettres de son ami, ou si le chiffre avait été moins indéchiffrable, eût appris à Georges que M. Arthur correspondait avec une demoiselle dont les initiales étaient B. A. À ces jolies petites compositions, Pen répondait, de son style le plus galant, par des plaisanteries, des nouvelles de Londres, des pointes, et même par de jolis petits vers, qui feraient supposer que l'auteur de Mes larmes

lui envoyait aussi des versiculets de sa façon. Nous savons que Blanche rime avec branche, tranche, franche, et l'on ne peut douter qu'un gentleman du talent de Pen ne tirât parti de ces avantages et ne fît résonner ces aimables sons à des oreilles attentives. Nous croyons même que ces vers d'amour de M. Pen, qui eurent tant de succès dans les Feuilles de rose, ce charmant keepsake publié par lady Violette Lebas, et illustré des portraits des plus belles dames de la noblesse, par le fameux artiste Pinkney, furent composés à cette époque de la vie de notre héros, et adressés à Blanche par la poste avant d'être imprimés pour servir en quelque sorte de légende à la délicieuse guirlande de fleurs de Pinkney.

« C'est très-bien, des vers, dit le vieux Pendennis, trouvant Pen occupé à griffonner une de ces naïves effusions en attendant son dîner au club ; c'est très-bien même d'écrire des lettres, si la maman le permet. Il est naturel qu'il y ait une correspondance entre d'aussi vieux amis de campagne ; mais faites attention, Pen, de ne pas vous compromettre, mon garçon, car on ne sait jamais quelle diable de chose peut arriver. Le meilleur est de n'écrire que des lettres qui ne puissent jamais servir d'armes contre leur auteur. Je n'ai jamais de ma vie écrit une lettre compromettante, et pourtant, le diable m'emporte ! monsieur, j'ai eu assez affaire aux femmes. »

Puis le digne gentleman, devenant plus loquace et plus intime avec son neveu, à mesure qu'il devenait plus vieux, lui cita divers exemples frappants des funestes résultats de ce manque de prudence chez plusieurs personnes du monde. Ainsi, pour s'être servi d'expressions trop ardentes dans quelques billets poétiques adressés à la veuve Naylor, le jeune Spoony s'était exposé à une

visite de remontrances du colonel Flint, frère de la veuve, et s'était vu forcé d'épouser une femme assez vieille pour être sa mère. Ainsi, lorsque Louise Salter fut enfin parvenue à s'emparer du jeune sir John Bird, Hopwood, lieutenant aux gardes, montra quelques lettres que miss Salter lui avait écrites, ce qui détermina la retraite de Bird et son mariage subséquent avec miss Stickney de Lyme-Regis. Si le major n'avait pas de lecture, il avait du moins beaucoup d'observation, et pouvait citer une multitude d'exemples à l'appui de ses sages conseils, qu'il avait puisés dans une longue et attentive étude du grand livre du monde.

Pen rit de ces exemples et répondit, non sans rougir un peu des remontrances de son oncle, qu'il les garderait présents à la mémoire et qu'il agirait avec prudence. Peut-être rougissait-il de ce qu'il n'avait pas besoin de ces conseils, de ce qu'il était prudent, de ce que, dans ses lettres à miss Blanche, il s'était abstenu, par instinct ou par honnêteté, de tout aveu qui eût pu le compromettre.

« Ne vous souvient-il pas de la leçon que j'ai eue, monsieur, dans l'affaire de lady Mirabel… de miss Fotheringay ? On ne m'y prendra pas une seconde fois, oncle, » dit Arthur avec une fausse franchise et une fausse humilité.

Le vieux Pendennis se félicita lui-même et félicita sincèrement son neveu du progrès que celui-ci avait fait dans la voie de la prudence ; il était enchanté de voir Arthur devenir ce qu'on appelle un homme du monde.

Sans doute que Warrington eût été d'opinion différente, si on l'avait consulté. Il eût dit à Pen que les extravagantes lettres de l'adolescent valaient mieux que les adroits compliments et les ga-

lanteries évasives de l'homme mûr ; qu'il n'y a qu'un lâche et un misérable qui, pour conquérir la femme qu'il aime, s'avance à couvert, use de subterfuges et conserve une retraite assurée derrière lui.

Mais Pen ne parlait pas de cette affaire à M. Warrington. Il savait fort bien qu'il était coupable, et connaissait le verdict de son ami.

Quelques semaines seulement s'étaient écoulées depuis le départ du colonel Altamont pour le continent, et sir Francis Clavering s'était retiré à la campagne en conséquence de son pacte avec le major Pendennis, quand le malheur commença de tomber assez soudainement et assez lourdement sur le dernier membre restant de la petite société de Shepherd's-Inn. Quand Strong, en quittant Altamont, refusa l'offre que ce dernier lui faisait dans la plénitude de sa bourse et la générosité de son cœur, il fit à sa conscience et à sa délicatesse un sacrifice qui lui causa dans la suite bien des regrets et des tortures, et il ne tarda pas à reconnaître qu'il avait été dans cette circonstance trop délicat et trop scrupuleux. C'était là un sentiment tout nouveau pour lui. Pourquoi un homme dans le besoin refuserait-il une offre faite avec bienveillance ? Pourquoi un homme qui a soif refuserait-il une cruche d'eau tendue par une main amie, cette main fût-elle même un peu souillée ? Oui, Strong sentit que sa conscience lui reprochait d'avoir repoussé l'offre faite si généreusement d'une somme légitimement gagnée. Et il eut le regret de se dire, trop tard, hélas ! que l'argent d'Altamont eût été aussi bien placé dans sa poche que dans celle du propriétaire des jeux d'Ems ou de Baden, à qui Son Excellence laisserait indubitablement ses gains du Derby.

On se disait, parmi les marchands, les escompteurs, et autres personnes en relations commerciales avec Strong, que la société entre lui et le baronnet était dissoute, et que le papier du capitaine n'avait plus désormais aucune valeur. Les marchands, qui jusqu'alors avaient eu une si merveilleuse confiance en lui (pouvait-on résister à la bonne figure, aux manières franches et honnêtes de Strong ?), commencèrent à l'inonder de leurs notes avec une unanimité aussi pleine de lâcheté que de méfiance. À chaque instant on frappait à la porte de l'appartement de Shepherd's-Inn ; tailleurs, bottiers, pâtissiers qui avaient fourni des dîners, arrivaient en personne, ou se faisaient représenter par leurs apprentis, et tenaient conseil dans l'escalier de Strong. À eux se joignaient deux ou trois personnages moins criards, mais beaucoup plus malins et plus dangereux, c'est-à-dire les jeunes clercs d'hommes de loi qui se tenaient embusqués dans l'Inn, ou se concertaient dans l'appartement voisin avec le jeune homme de M. Campion ; ils avaient dans leurs sinistres portefeuilles des assignations invitant Édouard Strong à comparoir très-prochainement devant notre souveraine dame la reine, pour répondre à… etc., etc.

Le pauvre Strong, qui ne possédait pas une guinée, n'avait, en présence d'une telle invasion de créanciers, d'autre refuge que le château fort de tout Anglais : il s'y retirait donc, fermant toutes les portes à l'ennemi, et ne sortait de sa forteresse qu'après la tombée de la nuit. L'ennemi avait coutume de venir frapper et maugréer vainement à cette barrière extérieure ; et le chevalier les regardait de derrière le petit rideau qu'il avait mis sur l'orifice de sa boîte aux lettres. Il avait ainsi la triste satisfaction de voir les figures de clercs furieux et de créanciers farouches venir se heurter contre sa porte et se retirer en reconnaissant l'inutilité de

leur démarche. Cependant, comme ils ne pouvaient pas être toujours à sa porte ni coucher dans son escalier, les ennemis du chevalier lui laissaient parfois la liberté.

Quand il se vit ainsi pressé par ses antagonistes du commerce, Strong ne resta pas tout à fait seul pour se défendre contre eux ; il eut soin de s'assurer un ou deux alliés. Ses amis apprirent à communiquer avec lui par un système particulier de signaux ; ils empêchèrent la garnison de succomber aux horreurs de la famine en lui apportant les vivres nécessaires, entretinrent le courage de Strong et l'empêchèrent de se rendre, en le visitant et l'égayant dans sa retraite. Huxter et miss Fanny Bolton étaient deux des plus fidèles alliés de Ned. Lorsque des visiteurs hostiles rôdaient autour de l'Inn, les petites sœurs de Fanny poussaient un petit cri particulier, ou faisaient entendre dans la cour une sorte de ramage assez approchant de ces sons harmonieux, quoique inarticulés, qui sont familiers aux pâtres des Alpes suisses et tyroliennes. Quand Huxter et Fanny venaient voir Strong, ils faisaient entendre ces mêmes accents à sa porte ; alors la barrière s'ouvrait aussitôt, l'honnête garnison arrivait souriante, on introduisait les vivres et le pot de porter, et le capitaine assiégé passait une soirée confortable dans la société de ses fidèles amis. Il est des hommes qui ne pourraient vivre en proie à des inquiétudes pareilles ; mais Strong était un brave, comme nous l'ayons dit, il avait vu le feu, et son cœur était resté intrépide au milieu du péril.

Outre des alliés, notre général s'était encore assuré une retraite, chose plus nécessaire, même en présence de pareilles difficultés. Il a été dit, dans un chapitre précédent, que MM. Bows et Costigan demeuraient dans la maison contiguë à celle du capi-

taine Strong, et que la fenêtre d'une de leurs chambres n'était pas très-éloignée de la fenêtre de la cuisine située à l'étage supérieur du logement de Strong. Un même tuyau de plomb servait à l'écoulement des eaux des deux maisons, et Strong, ayant un jour regardé par la fenêtre de sa cuisine, avait vu qu'il lui serait très-facile, en grimpant à ce tuyau, d'atteindre le rebord de la fenêtre de son voisin. Il avait en riant montré ce refuge à son camarade Altamont, avec qui il était convenu de ne pas en parler au capitaine Costigan, qui avait de nombreux créanciers et qui serait sans cesse à descendre le long du tuyau dans leur appartement, si ce chemin d'évasion lui était connu.

Mais à présent que les mauvais jours étaient venus, Strong se servit de ce passage et arriva une après-midi, la figure souriante, chez Bows et Costigan. Il leur expliqua que l'ennemi l'attendait dans l'escalier et qu'il avait pris ce moyen de lui échapper. Ainsi, pendant que les aides de camp de M. Mark attendaient dans le corridor du n 3, Strong descendit l'escalier du n 4, dîna au restaurant d'Albion, alla au spectacle et rentra chez lui à minuit, au grand étonnement de mistress Bolton et de Fanny, qui ne l'avaient pas vu sortir de son logis, et qui ne pouvaient comprendre comment il avait traversé la ligné des sentinelles ennemies.

Strong soutint ce siège pendant plusieurs semaines avec un courage et une fermeté admirables, et comme un brave vieux soldat pouvait seul le soutenir : car les peines et les privations qu'il lui fallait endurer étaient plus que suffisantes pour accabler un homme ordinaire. Ce qui le fâchait et le vexait, c'était l'infernale indifférence et la lâche ingratitude de Clavering, à qui il écrivait lettre sur lettre. Mais le baronnet ne lui répondit jamais un mot,

et ne lui envoya pas la plus faible somme, quoiqu'un billet de cinq livres sterling eût été, en ce temps-là, une fortune pour Strong.

Des jours meilleurs étaient réservés au chevalier. Au milieu de son abattement et de ses perplexités, il lui arriva un secours qui fut mille fois le bienvenu.

« Oui, dit Strong, sans ce brave garçon que voici (car vous êtes un brave garçon, Altamont, mon ami, et le diable m'emporte, si je ne vous suis pas fidèle toute la vie !), je crois vraiment, Pendennis, que Ned Strong ne serait plus de ce monde. C'était la cinquième semaine de ma captivité ; je ne pouvais pas toujours risquer de me casser le cou en grimpant à ce tuyau de plomb pour m'échapper à travers la fenêtre du pauvre vieux Cos ; et mon courage était tout brisé, monsieur, le diable m'emporte ! Je songeais à mettre fin à mes jours, et je l'eusse fait la semaine d'après, lorsque Altamont tomba du ciel chez moi.

— Pas précisément du ciel, Ned, dit Altamonf. J'arrivais de Baden-Baden, où j'avais eu diablement de chance, voilà tout.

— Bref, monsieur, il paya les notes de Mark et des autres démons qui étaient à mes trousses ; et cela faisant, monsieur, il agit en homme, oui, en homme, monsieur, s'écria Strong avec enthousiasme.

— Et ce sera un plaisir pour moi de payer une bouteille de bordeaux à la société, suivie d'autant d'autres bouteilles que la société en désirera, dit Altamont en rougissant. Oh ! hé ! garçon, servez-nous un magnum, première qualité, entendez-vous ? Et nous boirons à la santé de tous ceux qui sont ici présents, monsieur… Et puisse tout bon garçon comme Strong trouver un autre bon

garçon qui lui porte secours dans la peine ! Voilà mon sentiment, monsieur Pendennis, quoique votre nom ne soit pas de mon goût.

— Non ? Et pourquoi ? » demanda Arthur.

Ici Strong pressa le pied du colonel sous la table, et Altamont, qui était un peu en train, se versa un autre verre, fit un signe de tête à Pen, but son vin d'un trait et dit : « Vous êtes un gentleman, et cela me suffit ; nous sommes tous gentlemen. »

Cette réunion de gentlemen eut lieu à Richmond, où Pendennis était allé dîner, et où il trouva le chevalier et son ami attablés dans la salle du café. Ces derniers étaient excessivement gais, causeurs et échauffés par le vin. Et Strong, qui était un admirable conteur, dit l'histoire de son siège, ses aventures et ses évasions, avec beaucoup de verve et d'humour ; il répéta les discours que lui tenaient les officiers du shérif à travers la porte, décrivit les jolis petits signaux de Fanny, les grotesques exclamations de Costigan quand le chevalier entra par sa fenêtre, et enfin sa délivrance par Altamont, le tout de la manière la plus pittoresque, et avec tant d'esprit qu'il intéressa vivement ses auditeurs.

« Pour ce qui est de moi, dit Altamont, ce n'est rien du tout. Quand l'équipage touche sa solde, le matelot dépense son argent, comme vous savez. Et ce sont les gaillards du rouge et noir de Baden-Baden qui en font les frais. J'ai gagné là une jolie somme d'argent, et je compte en gagner encore bien plus, n'est-ce pas, Strong ? Je veux l'emmener avec moi. J'ai trouvé un système. Je vous dis que je ferai sa fortune. Je ferai votre fortune, à vous aussi, si vous voulez ; je ferai la fortune de tout le monde, le diable m'emporte ! Mais ce que je veux faire, et pour tout de bon, amis,

je vous le promets, c'est de jouer pour cette petite Fanny. Le diable m'emporte, monsieur, que pensez-vous qu'elle ait fait ? Elle avait deux guinées, et le bon Dieu me bénisse si elle ne les a pas prêtées à Ned Strong ! N'est-ce pas, Ned ? Buvons à la santé de Fanny.

— De tout mon cœur, » dit Arthur, qui fit raison à ce toast avec la plus grande cordialité.

M. Altamont commença alors à exposer son système très au long et avec la plus grande volubilité. Il dit qu'il était infaillible, si l'on jouait avec sang-froid ; il le tenait d'un gaillard de Baden qui avait perdu tous ses écus en s'en servant, c'est vrai, mais parce qu'il n'avait pas assez de capitaux ; s'il avait pu mettre au jeu une fois encore, il eût regagné tout son argent. Il ajouta qu'il allait s'associer avec quelques amis pour exploiter ce système, et qu'il y dépenserait jusqu'à son dernier schelling ; qu'il était revenu en Angleterre dans l'intention expresse d'emporter son argent et d'emmener le capitaine Strong ; que Strong jouerait pour lui ; qu'il avait beaucoup plus de confiance dans le sang-froid de Strong que dans le sien même et dans celui de Bloundell-Bloundell, ou de l'Italien qui tenait le jeu. C'est ainsi que, tout en vidant sa bouteille, le colonel exposa longuement ses projets à Pen, qui écouta avec intérêt son histoire et les confessions de sa joyeuse audace.

« J'ai rencontré l'autre jour cet original d'Altamont, dit Pen à son oncle, deux ou trois jours après.

— Altamont ? Quel Altamont ? Le fils de lord Westport ? répliqua le major.

— Non, non ; l'individu qui est entré ivre dans la salle à manger de Clavering, un soir que nous y étions, dit le neveu en riant. Et il a dit que le nom de Pendennis ne lui plaisait pas, quoiqu'il me fît l'honneur de croire que j'étais un bon garçon.

— Je ne connais personne du nom d'Altamont, je vous en donne ma parole d'honneur, reprit l'impénétrable major ; et quant à ce gaillard-là, je pense que moins vous aurez de relations avec lui, mieux vous vous en trouverez, Arthur. »

Arthur se mit à rire de nouveau.

« Il va quitter l'Angleterre et faire fortune au jeu. Il s'est associé avec mon estimable camarade de collège, Bloundell ; et le colonel emmène Strong avec lui en qualité d'aide de camp. Qu'est-ce qui peut lier le chevalier à Clavering ? Je voudrais bien le savoir.

— Je suis porté à croire, entendez-vous, Pen ? je suis porté à croire, mais naturellement ce n'est là qu'une idée, qu'il y a eu dans la vie antérieure de Clavering quelque chose qui donne à ces gaillards-là et à quelques autres un certain pouvoir sur lui ; et s'il existe vraiment un secret de ce genre, ce qui ne nous regarde pas, mon garçon, le diable m'emporte ! je dis que ce doit être pour chacun un avis de bien se conduire et de ne donner à personne prise sur soi.

— Mais il me semble, oncle, que vous avez aussi quelques moyens de persuader Clavering ; autrement, pourquoi me donnerait-il ce siège au parlement ?

— Clavering pense qu'il n'est pas fait pour le parlement, répondit le major ; et il pense la vérité. Qu'est-ce qui peut l'empê-

cher de vous mettre à sa place, vous ou tout autre, si telle est son idée ? Croyez-vous que le gouvernement ou l'opposition ferait difficulté d'accepter ce siège s'il leur était offert ? Pourquoi donc seriez-vous plus scrupuleux que nos chefs, que les hommes les plus honorables, que les hommes de la plus illustre naissance et du plus haut rang de l'Angleterre, morbleu ? »

Le major avait une réponse de ce genre à la plupart des objections de Pen, et Pen acceptait les réponses de son oncle, moins parce qu'il les croyait que parce qu'il désirait les croire. Nous faisons une chose non parce que tout le monde la fait, mais parce que cela nous plaît ; et notre action, hélas ! ne prouve pas que les autres ont raison, mais bien que nous et les autres hommes nous sommes tous également de pauvres créatures.

Àla prochaine visite qu'il fit à Tunbridge, M. Pen ne manqua pas de conter, pour l'amusement de miss Blanche, l'histoire qu'il avait apprise à Richmond de la captivité du chevalier et de sa délivrance par le brave Altamont. Et, après avoir fait ce récit avec son ironie habituelle, il cita avec éloge, et non sans émotion, la généreuse conduite de la petite Fanny envers le chevalier et l'enthousiasme qu'Altamont avait manifesté pour elle.

Miss Blanche fut un peu jalouse et très-piquée de curiosité au sujet de Fanny. Parmi les nombreuses petites confidences qu'Arthur fit à miss Amory, dans le cours de leurs délicieuses excursions champêtres et de leurs aimables promenades du soir, on peut supposer que notre héros n'oublia pas une histoire si intéressante pour lui-même que celle de l'amour et des peines de la pauvre petite Ariane de Shepherd's-Inn. Arthur pensait que Blanche aussi la trouverait fort intéressante. Pour lui rendre justice, il raconta son propre rôle dans ce drame avec une modestie

pleine de convenance. La morale qu'il voulait tirer de ce récit était tout à fait d'accord avec son humeur satirique habituelle : car il prétendait en conclure que les femmes se consolent d'un premier amour tout aussi facilement que les hommes (la belle Blanche ne cessait, dans leurs intimes conversations, de reprocher à M. Pen son inconstance dans sa passion pour la Fotheringay), et que, le numéro un se retirant, elles donnaient leur cœur au numéro deux sans trop de difficulté. La pauvre petite Fanny était offerte en exemple pour prouver cette théorie. Le chagrin qu'elle avait dû vaincre, les transes pleines d'amertume que lui avait causées un amour sans espoir, le temps qu'il avait fallu pour guérir les blessures de ce tendre petit cœur, M. Pen ignorait tout cela, ou peut-être ne voulait-il pas le savoir ; car il était à la fois modeste et incrédule au sujet de son pouvoir pour conquérir les cœurs ; il ne voulait pas croire qu'il eût cruellement ravagé celui de Fanny, quoique son propre exemple et son raisonnement fussent contre lui dans ce cas. En effet, si, comme il le disait, miss Bolton était actuellement amoureuse de son adorateur médical, qui n'avait pour lui ni la figure, ni les manières, ni l'esprit, ni rien autre que son ardeur et sa fidélité, n'avait-elle pas dû aimer sérieusement dans la première attaque du mal d'amour ? n'avait-elle pas dû beaucoup souffrir en se voyant dédaignée par un homme doué assurément de quelques-uns des brillants avantages qui manquaient à M. Huxter ?

« Ô homme pervers et haïssable, dit miss Blanche, je crois vraiment que vous êtes furieux contre Fanny parce qu'elle a eu l'insolence de vous oublier ; oui, vous semblez être jaloux de M. Huxter ! »

Peut-être miss Amory avait-elle raison ; la rougeur qui monta en ce moment à la joue de Pendennis, à la suite d'un de ces soufflets que la vanité applique sans cesse à notre visage, prouvait qu'il était plein de dépit à la pensée de se voir remplacé par un tel rival. Un individu, une espèce pareille ! sans une seule bonne qualité ! Ah ! monsieur Pendennis (quoique cette remarque ne soit pas pour un joli garçon comme vous), si la nature n'avait pas eu la prudence de rendre un sexe crédule en ce qui concerne l'autre, de sorte qu'il voit de bonnes qualités là où il n'y en a pas l'ombre, de la beauté dans les oreilles des ânes, de l'esprit dans leur stupidité, de la mélodie dans leur braiment, il n'y aurait certes pas autant de mariages qu'on en voit de nos jours, et qu'il en faut pour la continuation et la propagation de la noble race à laquelle nous appartenons !

« Jaloux ou non (vous entendez, Blanche, je ne dis pas que je ne le suis pas), je voudrais que Fanny fût arrivée à une meilleure fin. Je n'aime pas les histoires qui finissent ainsi cyniquement ; je n'aime pas, en arrivant à la conclusion de l'histoire des amours d'une jolie fille, trouver à la dernière page une figure comme celle de ce Huxter. Toute la vie n'est-elle qu'un compromis, belle dame, et la fin du noble combat d'amour n'est-elle qu'une honteuse reddition ? La recherche du Cupidon que ma pauvre petite Psyché poursuivait dans les ténèbres, la recherche du désir ardent de son cœur, du dieu aux joues vermeilles et aux ailes parées des brillantes couleurs de l'arc-en-ciel, devait-elle aboutir à ce Huxter qui pue le tabac et la pharmacie ? Je voudrais, bien que cela ne se voie pas dans la vie, que les hommes fussent comme Jenny et Jessamy, ou comme milord et lady Clémentine dans les livres de contes pour la jeunesse et dans les romans fashionables ; je voudrais que, pendant la cérémonie, au moment

même où le ministre donne la bénédiction, les mariés devinssent parfaitement beaux et bons, et heureux pour toujours.

— Et votre intention n'est-elle pas de devenir bon et heureux, dites, monsieur le misanthrope ? Êtes-vous si mécontent de votre sort ? Votre mariage sera-t-il un compromis ? Et votre Psyché est-elle une odieuse et vulgaire créature ? demanda l'auteur de Mes larmes avec une moue charmante. Ô méchante et satirique créature, je ne puis vous supporter. Vous prenez les cœurs des jeunes filles, vous jouez avec eux et vous les rejetez ensuite avec dédain. Vous demandez de l'amour et vous le foulez aux pieds. Vous… vous me faites pleurer, Arthur, et… Non, laissez-moi, je vous prie ; je ne veux pas que vous me consoliez de cette manière… Et je crois que Fanny avait bien raison de quitter une si insensible créature.

— Encore une fois, je ne dis pas non, répliqua Pen en regardant Blanche d'un air fort sombre et sans essayer de nouveau le moyen de consolation qui avait provoqué ces paroles de l'aimable demoiselle : Laissez-moi, je vous prie. Je ne crois pas avoir beaucoup de ce qu'on appelle tendresse ; mais aussi je n'en fais pas profession. À dix-huit ans j'allumai ma lampe et je me mis en quête de Cupidon. Et quelle fut ma découverte en amour ? une vulgaire danseuse. J'échouai, comme presque tout le monde ; cependant il vaut mieux échouer avant qu'après le mariage.

— Merci du choix, monsieur, dit la sylphide en faisant une révérence.

— Vous voyez, ma petite Blanche, ajouta Pen d'une voix de triste satisfaction, et en prenant sa main ; vous voyez que je ne m'abaisse pas à des flatteries.

— Tout au contraire.

— Et que je ne vous dis point des mensonges, comme font les hommes vulgaires. Pourquoi nous deux, qui avons de l'expérience, singerions-nous l'amour et simulerions-nous un attachement romanesque ? Je ne crois pas que miss Blanche Amory soit sans rivale parmi les belles ; je ne la crois pas le plus grand poète de son sexe ni la plus éminente musicienne, pas plus que je ne vous crois la plus grande des femmes, comme cette géante dont nous avons vu le portrait hier à la foire. Mais si je ne vous considère pas comme une héroïne, je ne vous donne pas non plus votre très-humble serviteur pour un héros. Je pense cependant que vous êtes… eh bien, oui, que vous êtes suffisamment jolie.

— Merci ! dit Blanche avec une autre révérence.

— Je pense que vous chantez d'une manière charmante. Je suis sûr que vous avez des talents. J'espère et je crois que vous êtes d'un bon caractère et que vous serez une fort aimable compagne.

— De sorte que, si je vous apporte une certaine somme d'argent et un siège au parlement, vous daignerez me jeter votre royal mouchoir, répliqua Blanche. Que d'honneur ! Nous avions coutume de donner à Votre Altesse le titre de prince de Fairoaks. Quel honneur pour moi d'être élevée jusqu'à votre trône, et d'apporter en dot au sultan un siège au parlement ! Je suis bien heureuse d'avoir du talent, de jouer et de chanter à votre goût ; mes chants charmeront les loisirs de mon seigneur.

— Et si des voleurs rôdent autour de la maison, ajouta Pen en continuant la comparaison, si quarante voleurs l'assiègent sous la forme de soucis secrets, d'ennemis en embuscade et de passions

en armes, ma Morgiana dansera devant moi avec son tambourin et tuera d'un sourire tous mes coquins de voleurs. N'est-il pas vrai ? »

Mais Pen ne semblait pas croire que Blanche voulût faire cela pour lui.

« Ah ! Blanche, reprit-il après une pause, ne vous fâchez pas ; ne vous offensez pas de ce que je dis la vérité. Ne voyez-vous pas que je vous prends toujours au mot ? Vous dites que vous serez une esclave et que vous danserez, et je vous dis : Dansez. Vous dites que je vous prends avec ce que vous apportez, et je dis : Je vous prends avec ce que vous apportez. Pourquoi ajouter aux tromperies et aux hypocrisies nécessaires de la vie, d'autres hypocrisies et d'autres tromperies qui ne sont ni utiles ni nécessaires ? Si je m'offre à vous parce que je crois que nous avons beaucoup de chances d'être heureux ensemble, et parce que je pourrai, grâce à votre aide, conquérir pour nous deux une position élevée et un nom distingué, pourquoi demander que je feigne des transports romanesques auxquels nous ne croirions ni l'un ni l'autre ? Voulez-vous que je vous fasse la cour, déguisé en Prince Joli, que je prenne un habillement chez le marchand de costumes, et que j'emprunte le langage de sir Charles Grandisson ? Voulez-vous que je vous fasse des vers comme aux jours où nous étions… où nous étions enfants ? Je vous en ferai si cela vous plaît, et je les vendrai ensuite à Bacon et à Bungay. Faut-il que je nourrisse de bonbons ma jolie princesse ?

— Mais j'adore les bonbons, moi, dit la petite sylphide d'un air étrangement piteux.

— J'en puis avoir plein mon chapeau chez Fortnum et Mason pour une guinée. Et elle aura ses bonbons, ses jolies petites dragées ; elle les aura, répliqua Pen avec un sourire amer. Voyons, ma chère, voyons, ma très-chère petite Blanche, ne pleurez pas. Essuyez vos jolis yeux ; je ne puis supporter cela. »

Et il lui offrit la consolation qu'exigeaient les circonstances, et que réclamaient les larmes, vraies larmes de dépit, qui coulaient alors des yeux de l'auteur irrité de Mes larmes.

Le ton dédaigneux et sarcastique de Pendennis effraya et dompta la jeune fille.

« Je… je ne veux pas de vos consolations. Jamais… jamais personne ne… ne m'a tenu un pareil langage, dit-elle en sanglotant avec beaucoup de simplicité.

— Personne ! » s'écria Pen avec un sauvage éclat de rire.

Et Blanche rougit de la plus sincère rougeur qu'on eût encore vue sur ses joues.

« Ô Arthur ! vous êtes un homme terrible, » dit-elle.

Elle était effrayée, égarée, oppressée, cette mondaine petite coquette, qui depuis douze ans jouait l'amour ; et avec tout cela elle n'était pas mécontente de trouver son maître.

« Dites-moi, Arthur, reprit-elle après une nouvelle pause dans cet étrange dialogue d'amour, pourquoi sir Francis Clavering donne-t-il son siège au parlement ?

— Au fait, pourquoi me le donne-t-il, à moi ? demanda Arthur, rougissant à son tour.

— Vous vous moquez toujours de moi, monsieur, dit-elle. Si c'est un avantage d'être membre du parlement, pourquoi sir Francis se retire-t-il ?

— Mon oncle lui a monté la tête. Il a toujours dit que votre part de fortune était insuffisante. Dans les… les discussions de famille, quand votre maman paya si généreusement les dettes du baronnet, il fut stipulé, je suppose, que vous… c'est-à-dire que moi… c'est-à-dire, parole d'honneur, je ne sais pas pourquoi il se retire du parlement, dit Pen avec un rire forcé. Vous voyez, Blanche, que nous sommes, vous et moi, deux bons petits enfants, et que ce mariage a été arrangé pour nous par nos mamans et nos oncles, et que nous devons être obéissants, comme un bon petit garçon et une bonne petite fille. »

Quand Pen fut de retour à Londres, il envoya à Blanche une boîte de bonbons dont chaque dragée était enveloppée de devises en vers français du style le plus tendre et le plus galant. Il lui adressa en outre quelques poésies de sa façon tout aussi naïves et tout aussi sincères. Il n'est pas étonnant qu'il ne répétât pas à Warrington ses conversations avec miss Amory, puisqu'elles étaient si pleines de sentiments délicats et d'un caractère si nécessairement confidentiel.

Et si, comme beaucoup d'hommes qui valaient plus et moins que lui, Arthur Pendennis, le fils de la veuve, méditait une apostasie et songeait à se vendre à… nous savons bien qui ; du moins le renégat ne prétendait-il pas croire au symbole de foi qu'il allait jurer. Et si tous les Anglais, hommes et femmes, qui se sont vendus pour de l'argent ou pour une position, comme M. Pendennis était sur le point de le faire, voulaient acheter un exemplaire de

ses mémoires, quels milliers de volumes MM. Bradbury et Evans ne vendraient-ils pas !

Tome 3 · 16

Quelque triste qu'eût été la grande maison de Clavering-Park avant le mariage de sir Francis, alors que sa banqueroute l'avait contraint de chercher un refuge à l'étranger, elle n'était guère plus gaie maintenant que son propriétaire l'habitait. La plus grande partie du manoir était fermée, et le baronnet n'occupait que quelques pièces au rez-de-chaussée. L'infortuné gentleman avait la gouvernante et son aide pour domestiques dans sa retraite forcée ; et ces deux femmes apprêtaient pour ses repas une partie du gibier qu'il passait sa matinée à tirer. Son valet de chambre, Lightfoot, était passé au service de milady ; et, comme Pen l'apprit par une lettre de M. Smirke, qui avait célébré le mariage, il avait mis à exécution sa prudente intention d'épouser mistress Bonner, femme de chambre de milady, qui, dans son âge mûr, ayant été frappée des charmes du jeune homme, lui avait fait don de ses économies et de sa propre maturité.

Devenir hôte et hôtesse des Armes de Clavering, c'était leur ambition à tous deux ; et ils convinrent de rester au service de lady Clavering jusqu'à l'expiration du trimestre, pour prendre ensuite possession de leur hôtel. Pen promit gracieusement de donner chez eux son dîner d'élection, quand le baronnet quitterait son siège en faveur du jeune homme. Arthur arriva en septembre à Clavering-Park, ainsi qu'il avait été réglé par son oncle, à qui Clavering semblait ne pouvoir rien refuser. Sir Francis fut très-

content d'avoir un compagnon qui égayerait sa retraite solitaire, et peut-être lui apporterait un peu d'argent comptant.

Quelques jours après son arrivée à Clavering, Pen remit à son hôte les fonds tant désirés. Sir Francis n'eut pas plutôt cette petite somme dans sa poche, qu'il prétendit avoir affaire à Chatteries et aux villes de bains des environs (il y a beaucoup de bains dans ce comté), et partit pour s'occuper des affaires en question, qui furent traitées, comme on le suppose sans doute, dans les salles de billard et sur le terrain des courses.

Arthur savait fort bien vivre seul ; il avait des ressources dans son esprit, et des amusements qui n'exigeaient la compagnie de personne. Il se promenait le matin avec le garde-chasse ; et un homme de lettres comme M. Arthur ne pouvait être en peine de ses soirées, en présence de la quantité de livres qu'il y avait au château. Ces livres étaient une occupation suffisante pour lui, qui d'ailleurs n'avait besoin que d'un cigare et d'une feuille de papier pour passer fort agréablement la nuit. La vérité est qu'après deux ou trois jours, la société de sir Francis Clavering lui avait semblé tout à fait insupportable ; et ce fut avec une satisfaction et un empressement pleins de malice qu'il offrit au baronnet le petit secours pécuniaire que ce dernier sollicitait, selon sa coutume ; car il savait très-bien que c'était le moyen de lui faire fuir sa maison.

Et puis notre ingénieux ami avait à se concilier la faveur des habitants de Clavering, des électeurs du bourg qu'il espérait représenter ; et il se mit à l'œuvre avec d'autant plus d'activité, qu'il se rappelait avoir été très-impopulaire à Clavering. Il résolut de détruire la haine qu'il avait inspirée à ces gens simples et naïfs. Le sentiment qu'il avait du plaisant de la chose fit qu'il commença sa tâche avec gaieté. Naturellement assez silencieux et réservé

en public, il devint tout à coup aussi franc, aussi facile et aussi jovial que le capitaine Strong. Il rit avec quiconque voulut échanger un rire avec lui ; il distribua des poignées de main à droite et à gauche, avec ce qu'on peut certainement appeler une habile cordialité ; il se montra au marché et chez les fermiers à l'heure des repas ; enfin il se conduisit en hypocrite consommé, comme se conduisent les gentlemen de la plus haute naissance et de l'honnêteté la plus immaculée, lorsqu'ils veulent se rendre agréables à leurs constituants et qu'ils ont besoin des campagnards pour arriver à leur but.

Comment se fait-il que nous nous laissions si facilement, je ne dirai pas tromper, mais séduire par un langage délié, un rire empressé et des manières franches ? Nous savons, pour la plupart, que c'est de la fausse monnaie, et cependant nous l'acceptons ; nous savons que c'est de la flatterie, une flatterie qu'il ne coûte rien de distribuer à chacun, et nous serions fâchés qu'on ne nous la distribuât pas.

L'ami Pen parcourut Clavering, s'efforçant d'être simple, et tâchant adroitement de paraître charmé. C'était un personnage tout différent de ce dédaigneux et maussade jeune dandy que les habitants se rappelaient avoir vu dix ans auparavant.

Le presbytère était fermé. Le docteur Portman était parti avec sa goutte et sa famille pour Harrowgate, et Pen déplora beaucoup cet événement dans une lettre qu'il écrivit au docteur. Il lui dit, en quelques mots simples et bienveillants combien il regrettait de ne pas voir un vieil ami dont les conseils lui seraient utiles, et dont il aurait peut-être un jour à réclamer le concours. Mais Pen se consola de l'absence du docteur, en faisant la connaissance de M. Simcoe, le prédicateur dissident de Clavering, ainsi que celle

des deux associés de la fabrique de draps de Chatteries, et du prédicateur indépendant de cette ville. Il rencontra ces divers personnages à l'Athénée de Clavering, que le parti libéral avait fondé pour ne pas rester en arrière de l'esprit du siècle, et peut-être aussi par opposition au vieux salon de lecture aristocratique, où la Revue d'Édimbourg avait eu bien de la peine à se faire admettre, et dont l'entrée était interdite à tout homme de commerce. Il se concilia le plus jeune associé de la fabrique, en l'invitant à un dîner au Park ; il fit présent à l'honorable mistress Simcoe de lièvres et de perdrix provenant du même endroit, et demanda à lire le dernier sermon de son mari ; et, un jour qu'il était un peu indisposé, le coquin profita de la circonstance pour montrer sa langue à M. Huxter, qui lui envoya des remèdes et alla le voir le lendemain matin. Ah ! le vieux Pendennis eût été enchanté de son élève. Pen lui-même s'amusait de la partie où il était engagé, et son succès lui inspirait une méchante bonne humeur.

Pourtant, le soir, quand il revenait à pied de Clavering, après avoir présidé une réunion à l'Athénée, ou passé l'après-dînée avec mistress Simcoe, à qui, comme à son mari, la réputation du jeune citoyen de Londres inspirait une sorte de respect (car ils avaient entendu parler de ses succès dans le monde) ; quand il traversait le vieux pont familier jeté sur la rivière de Brawl, qu'il entendait le bruit des eaux rapides, et qu'il apercevait à travers les arbres son propre cottage de Fairoaks, dont les contours sombres ressortaient distinctement sur le fond du ciel étoilé : alors des pensées bien différentes se présentaient sans doute à l'esprit du jeune homme et éveillaient en lui la douleur et la honte. Il y avait encore une lumière à la fenêtre de la chambre qu'il se rappelait si bien, et où la sainte qui l'aimait avait passé tant d'heures dans l'inquiétude, le désir et la prière. Il détournait

son regard de la faible lueur qui semblait le poursuivre de son œil terne et plein de reproches, comme si c'eût été l'âme de sa mère qui veillait sur lui et lui envoyait un avertissement. Que la nuit était sereine ! Que les étoiles étaient brillantes ! Les flots de la petite rivière se précipitaient avec un bruit incessant ; les vieux arbres de la maison paternelle chuchotaient et agitaient doucement leurs cimes et leurs branches au dessus du toit du cottage. Là bas, à la pâle lueur des étoiles scintillantes, il apercevait la terrasse où il se promenait le soir en été, au temps de son adolescence, plein d'ardeur et de confiance, sans expérience et sans souillure, ne connaissant ni le doute ni les passions, encore abrité de la contamination du monde par le pur et défiant amour d'une mère.

L'horloge de la bourgade voisine sonne minuit avec un bruit lugubre, et trouble la rêverie de notre promeneur. Il s'avance alors vers le lieu de son repos ; il entre dans l'avenue de Clavering-Park, et passe sous les sombres arceaux des tilleuls frémissants.

Le lendemain, quand il revoit le cottage, la demeure paternelle semble lui sourire au soleil couchant ; elles sont ouvertes, les fenêtres de cette chambre à coucher d'où la lumière le regardait la veille, et le locataire de Pen, le capitaine Stokes, de l'artillerie de Bombay (dont la mère, la vieille mistress Stokes, habite Clavering), reçoit très-cordialement la visite de son propriétaire ; il lui montre les terres et le nouveau vivier qu'il a fait dans le jardin derrière les écuries ; il lui parle en confidence du toit et des cheminées, et prie M. Pendennis de fixer le jour où il fera à mistress Stokes et à lui-même le plaisir de, etc. Pen, qui est à la cam-

pagne depuis quinze jours, s'excuse de n'être pas venu voir le capitaine plus tôt en avouant franchement qu'il n'osait pas.

« Je vous comprends, monsieur, » dit le capitaine.

Et mistress Stokes, qui s'était enfuie au son de la cloche (Pen trouva bien étrange d'avoir à sonner), revient vêtue de sa plus belle robe et entourée de ses enfants. Les petits grimpent après Stokes ; le garçon saute dans un fauteuil. C'était le fauteuil du père de Pen ; et Arthur se rappelle le temps où il eût autant songé à monter sur le trône du roi qu'à s'asseoir dans ce fauteuil. Il demande si miss Stokes, qui est tout le portrait de sa maman, sait faire de la musique. Il aimerait qu'elle lui jouât un air sur le piano. Elle joue. Il entend encore une fois les sons du vieux piano, affaiblis par l'âge, mais il n'écoute pas la musicienne. Il écoute Laure, qui chante comme aux jours de leur jeunesse, et il voit sa mère se penchant et battant la mesure par-dessus l'épaule de la jeune fille.

Le dîner donné à Fairoaks en l'honneur de Pen par son locataire, et auquel assistèrent la vieille mistress Stokes, le capitaine Glanders, le squire Hobnell et le pasteur de Tinckleton avec sa femme, parut fort stupide et fort triste au héros de la fête, jusqu'au moment où le garçon (il était de Clavering et servait à table avec le valet d'écurie du capitaine et le sommelier de mistress Stokes), que Pen se rappelait avoir vu gamin dans la rue, et qui exerçait alors la profession de barbier dans le bourg, laissa tomber un plat sur l'épaule de Pen. M. Hobnell, qui l'employait aussi, s'écria alors : « Je suppose, Hodson, que la graisse d'ours a mis vos mains hors d'état de tenir quelque chose d'une manière solide. Il laisse toujours tomber la porcelaine, ce Hodson, ha ! ha ! »

Hodson rougit et parut si déconcerté que Pen éclata de rire ; la gaieté et la bonne humeur régnèrent alors toute la soirée.

Il y eut, pour second service, un lièvre et des perdrix, et quand, après le départ des serviteurs, Pen dit au ministre de Tinckleton : « Je crois, monsieur Stooks, que vous eussiez bien fait de prier Hodson de nous découper ce lièvre (cut the hare), » le calembour fut saisi sur-le-champ par le ministre, puis, quelques instants après, par les capitaines Stokes et Glanders, et enfin par M. Hobnell, qui arriva un peu tard, mais avec un immense éclat de rire.

Tandis que M. Pen s'occupait ainsi à la campagne, il advint que la dame de son choix, sinon de ses affections, se rendit de la villa de Tunbridge à Londres pour y faire quelques emplettes ou d'autres affaires importantes. Elle était accompagnée de la vieille mistress Bonner, femme de chambre de sa mère, qui vivait avec Blanche depuis son enfance, et qui s'était querellée maintes fois avec elle. Or, étant sur le point de quitter le service de lady Clavering pour l'état de mariage, la bonne créature désirait donner quelque gage de respectueuse affection à ses maîtresses jeune et vieille, avant de s'en séparer tout à fait, pour s'établir en qualité de mistress Lightfoot et d'hôtesse des Armes de Clavering.

L'honnête femme consulta miss Amory pour le cadeau qu'elle comptait offrir à lady Clavering, et pria la belle Blanche de choisir pour elle-même quelque chose qui fût de son goût, et qui lui rappelât la vieille garde qui l'avait veillée pendant toutes ses petites maladies, quand elle faisait ses dents, quand elle avait la fièvre, et qui l'aimait presque comme sa propre fille. Ces achats furent faits, et, comme la vieille femme de chambre insistait pour offrir une énorme Bible à Blanche, celle-ci lui persuada d'acheter pour

sa maman un gros dictionnaire de Johnson. Assurément, l'une et l'autre pouvaient tirer profit du présent qui leur était fait.

Mistress Bonner dépensa ensuite quelque argent en linge qui pourrait être utile aux Armes de Clavering ; elle acheta aussi une cravate rouge et jaune, que Blanche devina aussitôt être destinée à M. Lightfoot. Mistress Bonner, qui avait au moins vingt-cinq ans de plus que ce jeune homme, le regardait avec une tendresse à la fois conjugale et maternelle ; elle aimait à prodiguer des ornements à sa personne ; déjà tout étincelante d'épingles, de bagues, de boutons de chemise, de chaînes et de breloques, achetés aux frais de la bonne créature.

C'est dans le Strand que mistress Bonner fit ses emplettes, avec l'aide de miss Blanche, qui s'en amusa beaucoup ; et quand la vieille dame eut acheté tout ce qu'elle désirait, au moment de quitter la boutique, Blanche salua d'un air souriant un des garçons de vente et dit : « Auriez-vous l'obligeance, monsieur, de nous indiquer le chemin pour aller à Shepherd's-Inn ? »

Shepherd's-Inn n'était éloigné que de quelques vingtaines de mètres ; Old-Castle-Street était tout près, et l'élégant jeune commis indiqua à la demoiselle l'angle qu'il fallait tourner.

Blanche s'éloigna avec sa compagne.

« Shepherd's-Inn ! que pouvez-vous chercher dans Shepherd's-Inn, miss Blanche ? demanda Bonner. C'est la demeure de M. Strong. Avez-vous envie d'aller voir le capitaine ?

— J'aurais du plaisir à voir le capitaine. J'aime le capitaine ; mais ce n'est pas lui que je cherche. Je veux voir une chère bonne petite fille qui a pris grand soin de M. Arthur, lorsqu'il était si

malade l'année passée, et qui lui a presque sauvé la vie ; je veux lui offrir mes remercîments et lui demander si elle accepterait quelque chose. J'ai examiné ce matin quelques-unes de mes robes, Bonner ! »

Et elle regarda Bonner comme si elle avait fait un acte de vertu des plus remarquables et des plus dignes d'admiration. Blanche aimait beaucoup les dragées ; elle en eût gorgé les pauvres gens après en avoir assez mangé, et elle eût donné une robe de bal à une paysanne lorsqu'elle l'avait usée et qu'elle en était lasse.

« Charmante fille… charmante jeune femme ! marmotta mistress Bonner. Je sais bien que je ne souffrirai pas de jeunes femmes autour de Lightfoot. »

Et déjà elle peuplait en imagination les Armes de Clavering d'un harem de filles de service les plus hideuses.

Blanche, en toilette rose et bleue, chargée de plumes, de fleurs et de bijoux (si elle n'avait pas de châtelaine, c'est que cette merveilleuse invention n'était pas encore connue), en robe de soie, en mantelet merveilleux, avec un parasol charmant, apparut aux yeux de mistress Bolton comme la personnification de la beauté et de l'élégance ; la portière, qui nettoyait le plancher de sa loge, en fut toute ravie ; Betsy-Jane et Amélie-Anne la regardèrent aussi avec joie.

Blanche leur adressa un sourire d'une ineffable douceur, quoiqu'il fût mêlé d'un air de protection ; comme Rowena allant voir Ivanhoe ; comme Marie-Antoinette visitant les pauvres pendant la famine ; comme la marquise de Carabas descendant de son carrosse à quatre chevaux arrêté devant la porte d'un pauvre fermier, et recevant de son valet John II le paquet de sel d'Epsom

qu'elle porte de sa royale main dans la chambre du malade que ce remède doit soulager. Blanche s'imaginait être une reine descendant de son trône pour visiter un de ses sujets, et elle jouissait pleinement de la bonne action qu'elle faisait.

« Ma bonne femme ! je voudrais voir Fanny..., Fanny Bolton ; est-elle ici ? »

La splendeur de la toilette de Blanche inspira soudain à mistress Bolton le soupçon que ce devait être une comédienne, ou pis encore.

« Que lui voulez-vous, à Fanny ? demanda-t-elle.

— Je suis la fille de lady Clavering... Vous avez entendu parler de sir Francis Clavering, je pense ? Et j'ai vraiment un très-vif désir de voir Fanny Bolton.

— Entrez, je vous prie, mademoiselle. Betsy-Jane, où est Fanny ? »

Betsy-Jane dit que Fanny était allée dans l'escalier du n 3. Mistress Bolton jugea qu'elle se trouvait probablement dans l'appartement de Strong, et chargea l'enfant d'y aller voir.

« Dans l'appartement du capitaine Strong ! oh ! transportons-nous dans l'appartement du capitaine Strong ! s'écria miss Blanche. Je connais très-bien le capitaine. Chère petite, conduisez-nous chez le capitaine Strong. »

Le plancher de la loge était encore tout fumant du nettoyage que mistress Bolton venait de lui faire subir, et l'odeur du savon noir ne plaisait pas à la déesse Blanche.

Et tandis qu'elles montaient l'escalier, un gentleman du nom de Costigan, qui se pavanait dans la cour et qui lança un coup d'œil de connaisseur à la figure cachée sous le chapeau de Blanche, se dit en lui-même : « Voilà une fillette diablement gentille, pardieu ! qui monte chez Strong et Altamont ; ils ont toujours des filles superbes là-haut… Oh hé ! qu'est-ce qu'il y a ? » ajouta-t-il à haute voix, en regardant aux fenêtres d'où s'échappaient des cris perçants.

Àla voix d'une femme en détresse, l'intrépide Cos monta l'escalier aussi vite que le lui permirent ses vieilles jambes, et manqua être culbuté par le domestique de Strong qui descendait. Cos trouva ouverte la porte extérieure de l'appartement de Strong, et se mit à faire un bruit de tonnerre avec le marteau. Après qu'il eut frappé violemment à plusieurs reprises, la porte intérieure s'entr'ouvrit, et Strong montra sa tête par la fente.

« C'est moi, mon garçon. Qu'est-ce que ces cris, Strong ? demanda Costigan.

— Allez au diable ! »

Ce fut tout ce que le chevalier daigna répondre, et il referma la porte au nez rubicond du vénérable Cos. Le père de lady Mirabel redescendit l'escalier en grommelant des menaces et jurant qu'il obtiendrait satisfaction de l'indigne outrage qu'il venait de recevoir.

Cependant le lecteur, plus fortuné que le capitaine Costigan, aura le privilège d'être informé du secret qu'on cachait à cet officier.

Il a été dit que M. Altamont était d'un caractère très-généreux, et que, lorsqu'il avait beaucoup d'argent, il le dépensait très-libéralement. D'humeur hospitalière, il n'avait pas de plus grand plaisir que de boire en compagnie d'autres personnes ; de sorte que l'émissaire du nabab de Lucknow était l'homme qu'on accueillait avec le plus de joie à Greenwich et à Richmond.

Or, le hasard voulut que, le jour où Blanche et mistress Bonner montèrent à l'appartement de Strong dans Shepherd's-Inn, le colonel avait invité miss Delaval du Théâtre-Royal, et sa mère, mistress Hodge, à une partie de plaisir sur l'eau ; et il avait été convenu qu'on se réunirait chez Strong, pour de là se rendre à quelque embarcadère du Strand et descendre la Tamise. Si bien que, lorsque mistress Bonner et Mes larmes arrivèrent à la porte, où se tenait Grady, le valet d'Altamont, ce domestique leur dit avec la plus grande affabilité : « Entrez, mesdames, » et les introduisit dans la chambre qui était arrangée pour les personnes que le colonel attendait. Il y avait en effet sur la table deux bouquets de fleurs achetés ce jour même à Covent-Garden, ainsi que d'autres preuves de la galanterie d'Altamont.

Blanche flaira le bouquet, y fourra son joli petit nez friand, courut par toute la chambre, regarda derrière les rideaux, examina les livres et les gravures, et le plan du domaine de Clavering accroché à la muraille. Elle avait demandé au valet le capitaine Strong ; mais elle avait déjà presque oublié l'existence de Strong et qu'elle était venue pour voir Fanny Bolton, tellement elle était enchantée de cette nouvelle aventure, et de l'idée bizarre, drôle, étrange, délicieuse, de se trouver dans un appartement de garçon en un vieux quartier perdu de la Cité !

Cependant Grady, portant une paire de bottes vernies, était entré dans la chambre de son maître. Blanche n'avait guère eu le temps de remarquer que ces bottes étaient fort grosses et qu'elles ne pouvaient aller aux pieds de M. Strong.

« Les femmes sont arrivées, dit Grady, en aidant son maître à entrer dans ses bottes.

— Leur avez-vous demandé si elles voulaient prendre un verre de quelque chose ? » dit Altamont.

Grady sortit. « Il demande si vous voulez boire quelque chose, » dit-il aux dames.

Blanche, amusée de cette naïve question, partit d'un joli petit éclat de rire, et demanda à mistress Bonner :

« Boirons-nous quelque chose ?

— Oh ! vous boirez ou vous ne boirez pas, » dit M. Grady, qui croyait ses offres méprisées et n'aimait pas les manières dédaigneuses de ces dames.

Aussi s'éloigna-t-il d'un air offensé.

« Boirons-nous quelque chose ? demanda Blanche une seconde fois et avec un second éclat de rire.

— Grady ! » cria une voix du fond de l'autre chambre, une voix qui fit tressaillir mistress Bonner.

Grady ne répondit pas. On l'entendait chanter dans le lointain ; le chant venait de la cuisine située à l'étage supérieur. Grady faisait son ouvrage en chantant.

« Grady, mon habit ! beugla de nouveau la voix qui venait de la chambre voisine.

— Eh ! ce n'est pas la voix de M. Strong, dit la sylphide qui riait encore à demi. Grady, mon habit !... Bonner, qui est-ce qui crie ; Grady, mon habit ? Nous devrions nous en aller. »

Bonner semblait toujours intriguée de cette voix qu'elle avait entendue.

En ce moment la porte de la chambre à coucher s'ouvrit, et l'individu qui avait appelé : Grady, mon habit ! apparut en manches de chemise.

Il salua les femmes d'un signe de tête et traversa la chambre.

« Je vous demande pardon, mesdames... Grady, descendez-moi mon habit !... Eh bien, très-chères, nous avons une belle journée, et nous ferons une joyeuse fugue à... »

Il ne dit pas un mot de plus, car mistress Bonner, qui l'avait regardé d'un air d'épouvante, s'écria tout à coup : « Amory ! Amory ! » et se renversa en arrière dans son fauteuil, poussant des cris qui aboutirent à un évanouissement.

L'homme ainsi apostrophé considéra un moment la femme, puis, se précipitant sur Blanche, il la saisit dans ses bras et la baisa.

« Oui, Betsy, dit-il, c'est moi, pardieu ! Marie Bonner m'a reconnu. Quelle belle fille nous sommes devenue ! Mais c'est un secret, entendez-vous ? Je suis mort, quoique je sois votre père. Votre pauvre mère ne sait pas que j'existe. Quelle jolie fille nous

sommes devenue ! Baisez-moi, serrez-moi dans vos bras, ma Betsy ! Le diable m'emporte ! je vous aime ; je suis votre père. »

Betsy ou Blanche était tout effarée, et se mit à jeter des cris à son tour : un, deux, trois cris. Et ce fut sa voix perçante que le capitaine Costigan entendit en se promenant dans la cour.

Àces cris, le père embarrassé joignit les mains (il avait les poignets de sa chemise ouverts, et l'on apercevait sur un de ses bras basanés des lettres tatouées en bleu) ; puis il se précipita dans sa chambre, d'où il revint avec un flacon d'eau de Cologne, tiré de son grand nécessaire de toilette en argent ; et de la liqueur odorante il se mit à asperger libéralement Bonner et Blanche.

Les cris de ces femmes attirèrent les autres personnes qui se trouvaient dans l'appartement. Grady accourut de la cuisine. et Strong de sa chambre à l'étage supérieur. Ce dernier, à la vue des deux femmes, devina sur-le-champ ce qui était arrivé.

« Grady, allez vous mettre en sentinelle dans la cour, dit-il ; et si quelqu'un vient… vous me comprenez.

— Parlez-vous de la comédienne et de sa mère ? demanda Grady,

— Oui… la peste soit de vous ! dites qu'il n'y a personne à la maison et que la partie est remise.

— Est-ce bien cela qu'il faudra dire, monsieur ?… demanda Grady à son maître. Quand j'avais acheté de si beaux bouquets !

— Oui, » répondit Amory en frappant du pied.

Et Strong, se dirigeant vers la porte, y arriva juste à temps pour empêcher l'entrée du capitaine Costigan qui avait monté

l'escalier.

Les dames du théâtre ne firent point leur promenade à Greenwich, et Blanche ne vit pas non plus Fanny Bolton ce jour-là. Cos demanda majestueusement à Grady quel accident était arrivé et qui poussait ces cris, et reçut pour réponse que c'était une femme, une autre de ces créatures qui, selon Grady, étaient la cause de tous les maux de ce monde.

Tome 3 · 17

Pendant que Pen poursuivait, dans son comté, ses projets égoïstes et son siège au parlement, il apprit que lady Rockminster était arrivée à Baymouth avec notre amie Laure. À cette nouvelle, sachant sa sœur Laure si près de lui, Pen se sentit un peu coupable. Il désirait occuper dans son estime une place plus élevée peut-être que dans l'estime de n'importe quelle autre personne au monde. Laure était un legs de sa mère. Il devait être en quelque sorte son patron et son protecteur. Comment recevrait-elle ce qu'il avait à lui apprendre ? Comment lui expliquerait-il les projets qu'il méditait ? Il sentait que ni lui ni Blanche ne pourraient supporter le regard éblouissant, calme et scrutateur de Laure ; il lui semblait qu'il n'oserait pas révéler à ce juge si pur ses espérances et ses ambitions mondaines. Quand elle fut arrivée à Baymouth, il lui écrivit une lettre qui contenait un grand nombre de belles phrases et de protestations d'amitié, ainsi que beaucoup de railleries et de traits satiriques ; mais au milieu de tout cela, M. Pen ne pouvait se dissimuler qu'il était en proie à

une panique, et qu'il se conduisait comme un fourbe et un hypocrite.

D'où venait qu'une simple campagnarde fût un objet de crainte et de tremblement pour un gentleman aussi accompli que M. Pen ? Il sentait que sa tactique et sa diplomatie mondaine, ses sarcasmes et sa connaissance du monde ne pouvaient supporter l'épreuve de sa pureté ; et il dut s'avouer à lui-même que ses affaires étaient dans un état tel qu'il ne pouvait dire la vérité à cette honnête créature.

En se rendant de Clavering à Baymouth, il avait la conscience aussi troublée qu'un écolier qui ne sait pas sa leçon et qui va se trouver en présence d'un maître redoutable. Car la vérité n'est-elle pas toujours maîtresse ? ne tient-elle pas le livre et n'a-t-elle pas le pouvoir ?

Sous la garde de lady Rockminster, protectrice pleine de bienveillance quoique d'humeur un peu aigre et de caractère absolu, Laure avait, dans le cours de la dernière année, fait connaissance avec le monde, acquis quelques talents, et profité des leçons de la société. Plus d'une fille accoutumée à cette trop grande tendresse au sein de laquelle Laure avait vécu jusque-là, n'eût pu se faire à la nouvelle vie qu'il lui fallut mener. Hélène adorait ses deux enfants et s'imaginait, comme les femmes qui ne connaissent que leur maison, que tout le monde était fait pour eux, ou ne devait être considéré que secondairement. Elle prenait soin de Laure avec une vigilante affection qui ne la quitta jamais. Avait-elle mal à la tête, la veuve était aussi alarmée que s'il n'y avait jamais eu de migraine au monde. Laure dormait et veillait, étudiait et faisait tous ses mouvements sous les yeux de sa tendre mère, dont la sollicitude ne cessa qu'avec les battements de son cœur. Et

sans doute que Laure eut de tristes moments de douleur et d'abattement quand elle se trouva seule au milieu de ce vaste monde si égoïste. Personne ne s'inquiétait de ses peines ni de sa solitude. Elle n'était pas tout à fait l'égale, en rang, de la dame à qui elle servait de compagne, ni des amis et parents de l'impérieuse mais bonne vieille douairière. Les uns n'étaient probablement guère bien disposés pour elle ; les autres la méprisaient peut-être ; il se pouvait que les domestiques fussent parfois grossiers ; leur maîtresse était rude souvent. Laure ne se trouvait que rarement en des réunions de famille, dont elle sentait que sa présence troublait la confiance et l'intimité, et naturellement la pensée qu'elle ennuyait et contrariait blessait sa sensibilité. Mais la bonne Laure se disait : « Combien il y a de gouvernantes en ce monde, et combien de dames qui sont forcées par la misère à se faire esclaves de profession ! Quelle mauvaise humeur, quelle grossièreté n'ont-elles pas à subir ? Mon sort au milieu de ces personnes bienveillantes et affectueuses n'est-il pas infiniment préférable à celui de milliers de jeunes filles sans protection ? »

C'est avec cette sagesse courageuse que notre demoiselle s'adapta à sa nouvelle position. Elle allait au-devant de sa fortune avec un sourire plein de confiance.

Connaissez-vous quelqu'un qui, ayant marché ainsi à la rencontre de la Fortune, n'ait pas obtenu de la déesse un regard favorable ? Les méchants mêmes ne se laissent-ils pas gagner par une bonne humeur constante, par un cœur pur et affectionné ? Quand ces petits enfants dans la forêt, dont il est question dans la ballade, regardèrent avec tendresse et confiance ces fieffés coquins que leur oncle avait payés pour tuer les petits, nous savons tous qu'un des scélérats s'attendrit et tua son compagnon,

n'ayant pas le courage de faire du mal à tant d'innocence et de beauté ? Heureux ceux qui ont cette foi aimante et virginale, cette confiance souriante et pleine de douceur, et qui ne craignent point de mal parce qu'ils n'en pensent pas !

Miss Laure Bell était une de ces personnes fortunées. Outre la petite croix de l'aimable veuve, que Pen lui avait donnée, comme nous le savons, elle avait dans son sein un kohinoor si brillant et si étincelant qu'il était même plus précieux que ce fameux diamant : car non-seulement il a son prix et est conservé par son possesseur dans un autre monde où les pierreries n'ont plus, dit-on, aucune valeur, mais il est même ici-bas d'un prix inestimable pour celui qui le possède ; c'est un talisman contre le mal, et, comme la pierre de Copia Hassan, il illumine les ténèbres de la vie.

Si bien que miss Laure, avant d'avoir passé un an dans la maison de lady Rockminster, s'était, par l'usage de ce talisman, acquis l'affection de tout le monde sans exception. Depuis la vieille lady jusqu'au plus humble subalterne, Laure avait conquis la bienveillance et l'amitié de chacun. Avec une maîtresse de l'humeur de milady, la femme de chambre (qui depuis quarante ans n'avait pas vécu une heure sans être raillée, grondée, griffée) ne pouvait guère avoir le caractère aimable ; aussi fut-elle d'abord furieuse contre miss Laure, comme elle l'avait été contre quinze précédentes compagnes de la douairière. Mais quand Laure tomba malade à Paris, cette vieille la soigna en dépit de sa maîtresse qui avait peur de la fièvre, et se battit avec Marthe, de Fairoaks, devenue femme de chambre de miss Laure, pour avoir l'avantage de lui donner ses médecines. Lorsqu'elle entra en convalescence, Grandjean, le chef de cuisine, faillit la tuer par la quantité de

friandises qu'il apprêta pour elle, et pleura de joie quand elle mangea sa première aile de poulet. Le majordome suisse célébra les louanges de miss Bell dans presque toutes les langues de l'Europe, qu'il parlait avec une égale incorrection. Le cocher était heureux de pouvoir la promener en voiture. Le page jeta les hauts cris en apprenant qu'elle était malade. Calverley et Coldstream (ces deux laquais si gros, si calmes d'ordinaire, et si difficiles à émouvoir) se livrèrent à des éclats de joie extraordinaires à la nouvelle de sa convalescence, et enivrèrent le page chez un marchand de vin pour fêter la guérison de Laure. Même lady Diane Pynsent (M. Pynsent, notre ancienne accointance, était alors marié), lady Diane, qui avait eu pendant assez longtemps de l'aversion pour Laure, poussa l'enthousiasme jusqu'à dire qu'elle pensait que miss Bell était une très-agréable personne, et que grand'-maman avait fait là une vraie trouvaille. Cette bienveillance et cette affection, Laure se les était acquises, non par artifice ni par flatterie, mais par la simple force de sa bonté, par l'heureux don de plaire et de savoir être contente.

Pen avait eu occasion de voir lady Rockminster une ou deux fois, et la vieille dame, qui ne l'admirait pas, s'était montrée fort brusque et impitoyable peur notre jeune ami. Peut-être Arthur s'attendait-il, en arrivant à Baymouth, à trouver Laure installée chez la douairière en qualité d'humble demoiselle de compagnie, et guère mieux traitée qu'il n'avait été lui-même.

En apprenant qu'il était arrivé, elle descendit l'espalier en courant, et je ne suis pas sûr qu'elle ne l'embrassa pas en présence de Calverley et de Coldstream. Ce n'est pas que ces messieurs en aient jamais parlé. Le monde se fût écroulé, si fractus illabatur orbis ; Laure, au lieu de baiser Pen, eût pris ses ciseaux pour lui

couper la tête, que Calverley et Coldstream eussent contemplé ce spectacle impavidi, sans permettre qu'un grain de poudre de leur propre perruque fût dérangé par cette calamité.

Laure avait tant gagné en santé et en beauté, que Pen ne pût s'empêcher de l'admirer. Les yeux pleins de franchise et de bonté qui frappèrent ses regards rayonnaient de santé ; la joue qu'il baisa rougissait de beauté. En contemplant Laure, si simple et si gracieuse, si pure et si candide, il se disait qu'il ne l'avait jamais vue si belle. Pourquoi remarquait-il si bien sa beauté en ce moment, et pourquoi se disait-il à lui-même qu'il ne l'avait jamais remarquée auparavant ? Il prit sa belle main confiante et la baisa tendrement ; il regarda dans ses beaux yeux clairs, et y lut le bon accueil qu'il était toujours sûr d'y trouver. Il fut touché et ému de la tendresse et du pur éclat de ces yeux ; leur innocence l'affecta et le remplit d'émotion.

« Que vous êtes bonne pour moi, Laure… ma sœur ! dit Pen. Je ne mérite pas que vous… que vous soyez si bonne pour moi.

— Maman vous a légué à moi, répliqua-t-elle en se baissant et effleurant précipitamment son front de ses lèvres. Vous savez que vous deviez venir à moi dans le chagrin, ou me faire part de votre bonheur : tel fut notre pacte, Arthur, l'année passée, au moment de nous quitter. Êtes-vous heureux à présent, ou bien est-ce le chagrin qui vous amène ? » Et elle le regarda avec une malicieuse bonté. « Vous plaît-il d'entrer au parlement ? Avez-vous dessein de vous y distinguer ? Comme je tremblerai pour votre premier discours !

— Vous savez donc ce projet d'entrer au parlement ? demanda Pen.

— Si je le sais ?… tout le monde le sait. J'en ai entendu parler bien des fois. Le médecin de lady Rockminster en parlait encore aujourd'hui. Je suis sûr que ce sera dans le journal de Chatteries demain. Il est au su de tout le comté que sir Francis Clavering, de Clavering, se retire en faveur de M. Arthur Pendennis, de Fairoaks, et que la jeune et belle miss Blanche Amory est…

— Quoi ! cela aussi ? demanda Pendennis.

— Cela aussi, cher Arthur. Tout se sait, comme dirait une personne que je compte aimer beaucoup, et qui, j'en suis sûre, est fort jolie et pleine de mérite. J'ai reçu une lettre de Blanche : la plus aimable des lettres. Elle parle de vous, Arthur, avec tant de chaleur ! J'espère… je sais qu'elle pense ce qu'elle écrit… Quand cela se fera-t-il, Arthur ? Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ? Je pourrai venir demeurer chez vous alors, n'est-ce pas ?

— Ma maison est à vous, chère Laure, et tout ce que j'ai, dit Pen. Si je ne vous ai pas parlé de… ce mariage, c'est parce que… parce que… je ne sais vraiment pas pourquoi : il n'y a rien encore de décidé. Il n'y a point de promesse entre nous. Mais vous croyez que Blanche pourrait être heureuse avec moi… n'est-ce pas ? Ce n'est pas un amour romanesque, vous savez. Je crois que je n'ai pas de cœur ; je le lui ai dit. Non, ce n'est qu'un attachement très-modéré. Je veux avoir ma femme d'un côté de la cheminée et ma sœur de l'autre, être au parlement durant la session et à Fairoaks pour les vacances ; et ma Laure ne me quittera plus que lorsque quelqu'un qui en aura le droit viendra l'emmener. »

Quelqu'un qui en aura le droit !… quelqu'un qui en aura le droit ! Pourquoi Pen, en regardant la jeune fille et prononçant lentement ces paroles, commença-t-il à sentir un mouvement de

colère ? Pourquoi fut-il jaloux de cet invisible quelqu'un qui aurait le droit d'emmener Laure ? Pen, qui, une minute auparavant, s'inquiétait de la manière dont elle recevrait la nouvelle de son mariage probable avec Blanche, était presque offensé du calme dont elle faisait preuve et de la facilité avec laquelle elle croyait au bonheur de cette union.

« Jusqu'à ce que quelqu'un vienne, dit Laure en riant, je resterai chez vous, je serai la tante Laure, et je prendrai soin des enfants pendant que Blanche sera dans le monde. J'ai tout arrangé. Je suis une excellente ménagère. Savez-vous qu'à Paris j'allais au marché avec mistress Beck, et que j'ai pris des leçons de M. Grandjean ? J'ai eu à Paris aussi quelques leçons de chant, grâce à l'argent que vous m'avez envoyé, mon brave garçon ; et je chante beaucoup mieux à présent. J'ai même appris à danser, quoique je ne danse pas aussi bien que Blanche ; et, quand vous serez ministre d'État, Blanche me présentera à la cour. »

Et, ce disant, Laure fit à Arthur une profonde révérence à la dernière mode de Paris, avec une humeur très-provocante.

Lady Rockminster entra tandis que s'exécutait cette révérence, et elle donna au jeune homme un doigt à serrer. Arthur le prit et fit un salut, le plus élégant qu'il put, mais à vrai dire avec une extrême gaucherie.

« Ainsi vous allez vous marier, monsieur ? dit la vieille dame.

— Grondez-le, lady Rockminster, pour ne nous en avoir rien dit, » répliqua Laure en s'éloignant.

Et vraiment la vieille dame commença sur-le-champ à le gronder.

« Ainsi vous allez vous marier, et entrer au parlement à la place de ce vaurien de sir Francis Clavering. Je voulais qu'il cédât son siège à mon petit-fils… Pourquoi n'a-t-il pas cédé son siège à mon petit-fils ? J'espère que miss Amory vous apportera beaucoup d'argent. Je sais bien que, pour moi, je ne voudrais pas d'elle à moins d'une grosse dot.

— Sir Francis Clavering est fatigué du parlement, dit Pen en haussant les épaules, et… je désire assez essayer de cette carrière. Le reste de l'histoire est au moins prématuré.

— Je suis étonnée qu'ayant Laure auprès de vous, vous ayez pu vous éprendre d'une petite précieuse comme cela, continua la vieille dame.

— Je suis très-fâché que miss Amory ne plaise pas à Votre Seigneurie, répliqua Pen en souriant.

— Vous voulez dire que… que cela ne me regarde pas et que ce n'est pas moi qui vais l'épouser. C'est vrai, je ne l'épouse pas, et j'en suis fort aise… Une odieuse petite créature ! Quand je pense qu'un homme peut la préférer à ma Laure, cela m'impatiente contre lui ; et je vous le dis, monsieur Arthur Pendennis.

— Je suis charmé que vous regardiez Laure d'un œil si favorable.

— Vous êtes charmé et vous êtes fâché. Qu'importe, monsieur, que vous soyez charmé ou fâché ? Un jeune homme qui préfère miss Amory à miss Bell n'a le droit d'être ni fâché, ni charmé. Un jeune homme qui, après voir vu ma Laure, s'attache à une créature contrefaite et affectée comme cette petite Amory (car elle est contrefaite, c'est moi qui vous le dis), n'a plus le droit de marcher

la tête haute. Où est votre ami Barbe-Bleue ? Je parle de ce grand jeune homme, de Warrington ; n'est-ce pas ainsi qu'il s'appelle ? Pourquoi ne vient-il pas épouser Laure ? À quoi donc pensent les jeunes gens de ne pas épouser une pareille fille ? Ils se marient tous pour l'argent. Vous êtes tous à présent des égoïstes et des lâches. Jadis nous nous faisions enlever, nous autres filles, et nous faisions des mariages d'amour dans mon temps. Mais les jeunes gens d'aujourd'hui, je ne puis les supporter. Quand j'étais à Paris cet hiver, j'ai demandé à tous nos trois attachés d'ambassade pourquoi ils n'étaient pas amoureux de miss Bell. Ils se sont mis à rire… Ils m'ont répondu qu'il leur fallait de l'argent. Vous êtes tous des égoïstes… Vous êtes tous des lâches.

— J'espère qu'avant d'offrir miss Bell aux attachés, vous lui fîtes l'honneur de la consulter ? s'écria Pen avec une certaine chaleur.

— Miss Bell n'a qu'un peu d'argent. Il faut que miss Bell se marie bientôt. Il faut que quelqu'un lui trouve un mari, monsieur, car une jeune fille ne peut s'offrir elle-même, dit la vieille douairière d'un ton solennel. Laure, ma chère, je viens de dire à votre cousin que tous les hommes sont égoïstes, et qu'on ne trouverait plus parmi eux pour deux sous de romanesque. Il est aussi mauvais que tous les autres.

— Avez-vous demandé à Arthur pourquoi il ne veut pas m'épouser ? » s'écria Laure en s'approchant avec un radieux sourire et prenant la main de son cousin.

Peut-être s'était-elle éloignée pour dissimuler quelques marques d'émotion qu'elle ne voulait laisser voir à personne.

« Il va épouser une autre personne, reprit-elle, que je compte aimer beaucoup ; j'irai vivre avec eux quand ils seront mariés, à condition toutefois qu'il ne demandera pas à chaque célibataire qui viendra le voir, pourquoi il ne m'épouse pas. »

Pen, sentant ses terreurs de conscience apaisées, et son interrogatoire par devant Laure s'étant passé sans aucun reproche de sa cousine, reconnut bientôt que le devoir et l'inclination l'entraînaient sans cesse à Baymouth, où lady Rockminster lui avait dit que son couvert serait mis tous les jours.

« Et je vous recommande de venir très-souvent, ajouta la vieille dame, car Grandjean est un excellent cuisinier ; vous ne pouvez que gagner à fréquenter notre société, à Laure et à moi. Il est facile de voir que vous pensez toujours à vous. Ne rougissez pas, ne balbutiez pas… la plupart des jeunes gens ne pensent qu'à eux-mêmes. Mes fils et mes petits-fils ne pensaient jamais qu'à eux, jusqu'à ce que je les eusse guéris de cela. Venez nous voir, et souffrez que nous vous apprenions à vous conduire comme il faut ; vous n'aurez pas à découper, cela se fait à l'office. Hecker vous donnera autant de vin que vous pourrez en boire sans vous faire de mal ; et, les jours où vous serez bien gentil et bien amusant, vous aurez du champagne. Hecker, vous avez entendu mes paroles. M. Pendennis est le frère de miss Laure ; vous lui donnerez tout ce qu'il faudra pour le satisfaire ; mais veillez à ce qu'il n'ait pas trop de vin, et qu'il ne trouble pas ma sieste après dîner. Vous êtes égoïste ; je veux vous guérir de l'égoïsme. Vous dînerez ici quand vous ne serez pas invité ailleurs ; et, s'il pleut, vous logerez à l'hôtel. »

Tant que la bonne dame avait des ordres à donner aux personnes qui l'entouraient, elle n'était pas difficile à contenter ; et

tous les sujets et esclaves de sa petite cour tremblaient devant la douairière, mais cela ne les empêchait pas de l'aimer.

Elle ne recevait pas une société très-nombreuse ni très-brillante. Le médecin était naturellement admis comme visiteur constant et fidèle ; le curé et son vicaire étaient reçus aussi habituellement ; enfin, les jours de fête, la vieille dame invitait la femme et les filles du curé, ainsi que quelques-uns des personnages qui venaient passer la saison à Baymouth. Mais généralement la compagnie était fort petite, et M. Arthur buvait son vin tout seul, quand lady Rockminster se retirait pour faire sa sieste après dîner et s'endormir aux sons de la voix et du piano de Laure.

« Si ma musique peut lui donner du repos, dit la bonne fille, ne dois-je pas être bien contente de pouvoir lui faire un peu de bien ? Lady Rockminster ne dort presque pas la nuit, et j'avais coutume de lui faire la lecture jusqu'à l'époque où je tombai malade à Paris ; depuis ce temps elle n'a plus souffert que je veillasse.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit quand vous étiez malade ? demanda Pen en rougissant.

— Quel bien auriez-vous pu me faire ? J'avais Marthe pour me soigner, et le docteur tous les jours. Vous êtes trop occupé pour écrire aux femmes et pour penser à elles. Vous avez vos livres et vos journaux, votre politique et vos chemins de fer ; c'est assez de besogne. Je vous ai écrit après ma guérison. »

Pen la regarda et rougit de nouveau en se rappelant que, pendant tout le temps qu'elle avait été malade, il ne lui avait jamais écrit, ni peut-être même pensé à elle.

Le lien de famille qui unissait Arthur et Laure permettait à Pen de se promener constamment avec sa cousine ; et, durant ces promenades, il put apprécier l'aimable franchise de son caractère, la vérité, la simplicité, la bonté de son cœur pur et sans tache. Jamais, du vivant de sa mère, elle ne lui avait parlé si sincèrement ni si cordialement qu'alors. Le désir qu'avait la pauvre Hélène de marier ensemble ces deux enfants fut cause de la réserve que Laure témoigna à Pen, réserve qui n'avait plus désormais aucune raison d'être dans les circonstances actuelles. Arthur était fiancé à une autre, et Laure redevenait sa sœur, dissimulant ou bannissant les doutes qu'elle pouvait entretenir relativement au choix qu'il avait fait, s'efforçant de regarder l'avenir joyeusement et d'espérer que le jeune homme serait heureux, et se promettant à elle-même de faire tout ce que pourrait l'amitié pour le bonheur du favori de sa mère.

Leur conversation roulait souvent sur leur mère défunte. Ce fut par mille anecdotes que Laure lui raconta, qu'Arthur comprit combien avait été constant et absorbant cet amour maternel qui avait veillé sur lui sans aucun relâche, et qui n'avait fini qu'au dernier soupir de la tendre veuve. Un jour, les gens de Clavering virent un garçon qui veillait sur deux chevaux à la porte du cimetière, et le bruit courut dans tout le bourg que Pen et Laure avaient visité ensemble le tombeau d'Hélène. Depuis qu'Arthur était à la campagne, il avait fait une ou deux visites au cimetière ; mais la vue de la pierre consacrée à la mémoire de sa mère ne lui avait procuré aucune consolation. Homme coupable faisant une action coupable, vil spéculateur jetant là foi et honneur pour une fortune et une position dans le monde, et avouant que sa vie n'était qu'une honteuse capitulation, de quel droit mettait-il les

pieds dans le lieu saint ? À quoi lui servait-il, dans le monde où il vivait, que les autres ne fussent pas meilleurs que lui ?

Arthur et Laure passèrent devant la porte de Fairoaks ; Arthur serra la main aux enfants du locataire qui jouaient sur la pelouse et dans le jardin ; Laure regarda attentivement les murs du cottage, les plantes qui grimpaient tout autour du portique, et le magnolia qui s'élevait jusqu'à la fenêtre de la chambre qu'elle avait occupée.

« M. Pendennis a passé ici aujourd'hui, dit un des garçons à sa mère ; il était avec une dame ; il s'est arrêté pour nous parler, et nous a demandé un rameau de chèvrefeuille du portique, qu'il a donné à la dame. Je n'ai pas pu voir si elle était jolie, elle avait son voile baissé. Elle montait un des chevaux de Cramp, de Baymouth. »

En traversant le plateau qui s'étend entre Fairoaks pt Baymouth, Pen ne parla pas beaucoup, quoique son cheval cheminât tout à côté de celui de Laure. Il se disait que la vie était une dérision ; que les hommes refusaient le bonheur, lorsqu'il ne dépendait que d'eux de le saisir ; ou qu'ils le foulaient aux pieds quand ils l'avaient ; ou qu'ils le troquaient, les yeux ouverts, contre un peu de vil métal ou de vains honneurs. Et puis cette pensée lui vint : « Qu'importe pour si peu de temps ? La vie du plus pur et du meilleur d'entre nous se consume en un vain désir et finit dans le désappointement, comme la vie de la chère créature qui dort dans cette tombe. Elle eut son égoïsme et son ambition, tout aussi bien que César, et mourut frustrée dans son plus cher désir. La pierre sépulcrale couvre nos espérances et nos souvenirs. Le lieu que nous avons habité ne nous connaît plus.

« Les enfants des autres, s'écria-t-il d'une voix rude, jouent sur le gazon où nous avions coutume de jouer, Laure, vous et moi. Vous voyez comme le magnolia que nous avons planté a grandi depuis notre départ. Je me suis arrêté à une ou deux des chaumières que ma mère avait coutume de visiter. Il n'y a guère plus d'un an qu'elle n'est plus, et les gens auxquels elle faisait du bien ne s'inquiètent pas plus de sa mort que de celle de la reine Anne. Nous sommes tous égoïstes ; le monde est égoïste ; il n'y a que bien peu d'exceptions telles que vous, ma chère, qui brillent comme des bonnes œuvres dans ce monde méchant, et rendent sa noirceur plus lugubre encore.

— Je voudrais qu'un pareil langage ne sortît pas de votre bouche, Arthur, dit Laure en baissant les yeux et penchant la tête vers le chèvrefeuille attaché sur sa poitrine. Quand vous avez dit au petit garçon de me donner ce rameau, vous n'étiez pas égoïste.

— Un joli sacrifice que je vous ai fait là ! dit le railleur.

— Mais votre cœur était bon et plein d'amour en ce moment. On ne peut demander plus qu'amour et bonté ; et, si vous avez une humble opinion de vous-même, Arthur, cela n'ôte rien à l'amour ni à la bonté… qu'en dites-vous ? J'ai souvent pensé que notre chère mère vous gâtait à la maison, en vous adorant, et que, si vous êtes… ce que vous dites (je déteste ce mot), sa trop grande tendresse a contribué à vous rendre tel. Pour ce qui est du monde, je suppose que, lorsqu'on sort de la vie de famille pour entrer dans la vie du monde, on ne peut pas être autre qu'égoïste. Il faut lutter pour soi-même, s'avancer pour soi-même, se faire un nom pour soi-même. Maman et votre oncle vous ont tous deux encouragé dans cette ambition. Si c'est une chose vaine, pourquoi courir après ? Je suppose qu'un homme de mérite

comme vous compte faire beaucoup de bien à son pays en entrant au parlement ; sans cela vous ne chercheriez pas à y entrer. Qu'allez-vous faire quand vous serez à la chambre des Communes ?

— Les femmes ne comprennent rien à la politique, ma chère, dit Pen, en se moquant de ses propres paroles.

— Mais pourquoi ne tâchez-vous pas de nous la faire comprendre ? Je n'ai jamais pu découvrir pourquoi M. Pynsent aime tant à s'y trouver. Il n'est pas homme de talent.

— Pynsent n'est certes pas un génie.

— Lady Diane dit qu'il est tous les jours aux comités, et toute la nuit à la Chambre ; qu'il vote régulièrement comme on lui dit de voter ; qu'il ne parle jamais ; qu'il ne sortira jamais des emplois subalternes, et qu'enfin, selon l'expression de sa grand'-mère, il est bourré de rubans de coton rouge. Allez-vous suivre la même carrière, Arthur ? Qu'a-t-elle de si brillant pour que vous y couriez avec tant d'empressement ? J'aimerais mieux vous voir rester à la maison, à écrire des livres… de bons livres, des livres pleins de bonnes et nobles pensées comme vous en avez, cher Arthur, des livres dont la lecture ferait du bien aux hommes. Et si vous n'arrivez pas à la gloire, qu'importe ? Vous avouez que la gloire est une vanité et qu'on peut vivre très-heureux sans elle. Il ne faut pas que je prétende vous donner des conseils ; mais je vous prends au mot dans ce que vous avez dit du monde. Puisque vous avouez qu'il est méchant et que vous en êtes las, je vous demande pourquoi vous ne le quittez pas ?

— Que voudriez-vous donc que je fisse ? demanda Arthur.

— Je voudrais vous voir emmener votre femme à Fairoaks pour y demeurer, pour y travailler, pour y faire du bien autour de vous. Je voudrais voir jouer vos enfants sur la pelouse, Arthur, et que nous pussions aller prier ensemble de nouveau, cher frère, dans l'église où notre mère priait avec nous. Si le monde est la tentation, ne nous a-t-il pas été dit de prier afin de ne pas être induits en tentation ?

— Croyez-vous que Blanche ferait une bonne femme pour un petit gentilhomme campagnard ? Croyez-vous que je jouerais bien ce rôle-là, Laure ? demanda Pen. Rappelez-vous que la tentation court dans les sentiers bordés de haies aussi bien que dans les rues des villes, et que l'oisiveté est le plus grand des tentateurs.

— Que dit… que dit M. Warrington ? » répliqua Laure en rougissant.

Et Pen vit bien la couleur de ses joues, quoique Laure fît retomber son voile pour la cacher.

Pen chevaucha quelque temps en silence à côté de Laure. Le nom de Georges lui rappelait le passé, et les pensées qu'il avait eues jadis au sujet de Georges et de Laure. Pourquoi le retour de ces pensées l'agitait-il encore, maintenant qu'il savait cette union impossible ? Pourquoi était-il curieux de savoir si, durant les mois de son intimité avec Warrington, Laure avait eu de l'amitié pour lui ? Depuis ce jour jusqu'à présent, jamais Georges n'avait fait allusion à son histoire, et Arthur se rappela en ce moment que, depuis ce jour aussi, Georges n'avait peut-être pas prononcé une fois le nom de Laure.

Àla fin, Arthur se rapprocha tout à fait de sa cousine.

« Dites-moi une chose, Laure. »

Elle releva son voile et regarda Pen.

« Quelle chose, Arthur ? demanda-t-elle, quoique le tremblement de sa voix annonçât qu'elle devinait fort bien.

— Dites-moi… sans l'infortune de Georges, infortune dont il n'a jamais parlé avant ni depuis ce jour, lui eussiez-vous donné… ce que vous m'avez refusé à moi ?

— Oui, Pen, répondit-elle en fondant en larmes.

— Il vous méritait mieux que moi, dit Arthur avec un gémissement, et le cœur souffrant d'une ineffable douleur. Je ne suis qu'un misérable égoïste, et Georges est meilleur, plus noble, plus sincère que moi. La bénédiction de Dieu soit sur lui !

— Oui, Pen, » dit Laure en tendant la main à son cousin.

Il passa le bras autour de sa taille, et elle resta un moment à sangloter, la tête appuyée sur l'épaule d'Arthur.

La noble fille avait eu son secret, et elle en fit l'aveu. La dernière fois que la veuve partit de Fairoaks avec sa fille adoptive pour courir au chevet d'Arthur, Laure avait fait un aveu différent. Ce ne fut que lorsque Warrington conta son histoire et décrivit l'état désespéré de sa vie, qu'elle découvrit le changement qui s'était opéré dans ses sentiments, la tendre sympathie, le grand respect, le plaisir et l'admiration que lui inspirait l'ami de son cousin. Avant de savoir que certains projets auxquels elle eût pu rêver étaient impossibles ; avant que Warrington, lisant peut-être dans le cœur de la jeune fille, lui eût raconté sa mélancolique histoire pour la prémunir, elle ne s'était pas demandé si ses affec-

tions pourraient jamais changer ; et la découverte de la vérité l'avait surprise et effrayée. Comment eût-elle avoué cette vérité à Hélène ? Comment lui eût-elle confessé sa honte ? La pauvre Laure se sentait coupable vis-à-vis de son amie, avec ce secret qu'elle n'osait pas lui confier ; il lui semblait qu'elle répondait par l'ingratitude à l'amour et à l'estime d'Hélène ; il lui semblait qu'elle manquait de foi à Pen en lui retirant un amour qu'il ne se souciait guère d'accepter. Elle fut humble et repentante même devant Warrington, craignant de l'avoir encouragé par une sympathie illégitime, ou de lui avoir témoigné la préférence qu'elle commençait à éprouver pour lui.

La catastrophe qui ferma la demeure de Laure, le chagrin et la douleur que lui causa la mort de sa mère, ne lui laissèrent que peu de loisir pour des pensées plus égoïstes. Et, lorsque cette grande douleur se calma, la douleur plus petite était presque guérie. Ce n'est que pendant un instant qu'elle s'était laissée aller à quelque espoir relativement à Warrington. Son admiration et son respect pour lui demeurèrent aussi vifs que jamais ; mais le sentiment plus tendre qu'elle savait avoir éprouvé pour lui fut réduit à quelque chose de si calme, qu'on pouvait dire de lui qu'il était passé et mort. Ce qu'il laissa après lui, c'était de l'humilité et du remords.

« Oh ! que j'ai été méchante et orgueilleuse avec Arthur ! se dit-elle ; que j'ai été implacable et confiante en moi-même ! Je n'ai jamais pardonné sincèrement ni à cette pauvre fille de l'avoir aimé, ni à lui d'avoir encouragé cet amour ; et voilà que j'ai été plus coupable qu'elle, la pauvre petite naïve créature ! Tout en prétendant aimer un homme, j'ai pu en écouter un autre, hélas ! avec trop d'avidité ; et je ne voulais pas pardonner à Arthur un

changement de sentiments, tandis que j'en changeais moi-même et que je lui devenais infidèle. »

En s'humiliant ainsi, en reconnaissant ainsi sa faiblesse, la pauvre Laure cherchait sa force et son refuge dans les vertus où elle avait l'habitude de les trouver.

Elle n'avait pas fait de mal ; mais il est des personnes qui souffrent de la faute la plus légère autant que d'autres dont les robustes consciences plient à peine sous le poids des crimes les plus lourds ; et la pauvre Laure s'imaginait que, dans cette délicate conjoncture de sa vie, elle avait agi comme un très-grand criminel. Elle décida qu'elle avait fait une injure grave à Pen, en lui retirant l'amour qu'elle lui avait accordé à son insu en présence de sa mère ; qu'elle avait été ingrate envers sa défunte bienfaitrice, en permettant que sa pensée se portât sur un autre ou s'arrêtât à la possibilité d'une violation de sa promesse ; et que, considérant l'énormité de ses propres crimes, elle devait être très-indulgente pour ceux des autres, qui avaient été sans doute plus fortement tentés qu'elle-même, et dont elle ne pouvait apprécier les motifs.

Un an plus tôt, Laure se fût indignée à l'idée qu'Arthur dût épouser Blanche ; elle se fût redressée avec fierté en pensant que des motifs mondains le faisaient s'abaisser jusqu'à une aussi indigne personne. Lorsque la nouvelle de la possibilité d'une telle union lui fut donnée par la vieille lady Rockminster, dont les discours étaient aussi directs et aussi rapides qu'un soufflet sur la joue, la jeune fille humiliée frémit bien un peu en recevant ce coup, mais elle le supporta avec douceur et avec une résignation désespérée.

« Il a le droit de se marier ; il connaît le monde bien mieux que moi, se dit-elle en raisonnant avec elle-même. Il se peut que Blanche ne soit pas aussi légère qu'elle le semblait ; et qui suis-je pour la juger ? Je suis sûre qu'il est fort bon qu'Arthur entre au parlement et qu'il s'y distingue, et mon devoir est de faire tout mon possible pour aider Blanche et lui-même, et pour rendre sa demeure heureuse. Oui, j'irai vivre avec eux. Si je suis marraine d'un de leurs enfants, je lui léguerai mes trois mille livres sterling ! »

Et aussitôt elle se demanda ce qui, parmi ses petits trésors, pourrait être agréable à Blanche, et elle songea aux meilleurs moyens de se concilier son affection. Elle lui écrivit sur-le-champ une lettre amicale, dans laquelle elle ne mentionnait pas les projets en question, mais lui rappelait le temps passé et exprimait la plus grande bienveillance. Blanche répondit avec empressement ; sa lettre ne parlait pas de mariage, mais le nom de M. Pendennis s'y trouvait deux ou trois fois. Et, à partir de cette époque, elles redevinrent l'une pour l'autre la chère Laure et la chère Blanche, des sœurs affectionnées, etc.

Quand Pen et Laure arrivèrent à Baymouth, après la confession de la jeune fille, dont le cœur battit plus fort en entendant Arthur avouer noblement qu'il était inférieur à son cher Warrington (la générosité de cet aveu et de cette amitié pour Georges ne fit qu'ajouter à l'amertume des larmes que Laure versa en sanglotant, appuyée sur l'épaule de son cousin), ils trouvèrent une petite lettre à l'adresse de miss Bell.

Laure trembla en la décachetant, et Pen rougit en reconnaissant l'écriture de Blanche.

Laure l'ouvrit précipitamment et la parcourut rapidement du regard ; Pen resta les yeux attachés sur elle et rougissant.

« Elle écrit de Londres, dit Laure. Elle y est allée avec la vieille Bonner, femme de chambre de lady Clavering. Bonner va épouser le sommelier Lightfoot. Où croyez-vous que Blanche soit allée ? s'écria-t-elle tout à coup.

— À Paris, en Écosse, au Casino ?

— À Shepherd's-Inn, pour voir Fanny ; mais Fanny n'y était pas, et Blanche veut y laisser un cadeau pour elle. N'est-ce pas bien, n'est-ce pas aimable de sa part ? »

Et elle tendit la lettre à Pen, qui lut :

« J'ai vu madame mère qui frottait le plancher et qui me regarda d'un air comme si elle eût voulu me frotter aussi ; mais la belle Fanny n'était pas au logis. Comme on me dit qu'elle était dans l'appartement du capitaine Strong, je montai au troisième avec Bonner pour voir cette fameuse beauté. Nouveau désappointement ; il n'y avait là que le chevalier Strong et un de ses amis ; de sorte que nous nous en allâmes sans avoir vu la séduisante Fanny.

« Je t'envoie mille et mille baisers. Quand cette horrible sollicitation de suffrages sera-t-elle finie ? On porte les manches, etc. etc. etc. »

Après dîner, le docteur lisait le Times.

« Un jeune gentleman que j'ai soigné quand il était ici, il y a de cela quelque huit ou neuf ans, vient d'entrer en jouissance d'une belle fortune, dit le docteur. Je trouve ici la nouvelle de la mort

de John Henry Foker, Esquire, de Logwood-Hall, décédé le 15 du mois dernier, à Pau, dans les Pyrénées. »

Tome 3 · 18

Quiconque a fréquenté le cabaret de la Roue de Fortune, où l'on se rappelle peut-être que se tient le club de M. James Morgan, et où sir Francis Clavering eut une entrevue avec le major Pendennis, sait très-bien qu'il y a trois chambres d'hôtes au rez-de-chaussée, outre le comptoir derrière lequel est assise la cabaretière. L'une de ces chambres est un parloir où se tient le public en général ; l'autre est le rendez-vous des gentlemen en livrée ; et la troisième, sur la porte de laquelle est peint le mot private (particulière), est louée au club des Intimes, dont MM. Morgan et Lightfoot sont membres.

Le sournois Morgan avait écouté la conversation de Strong avec le major Pendennis, dans le logement de celui-ci, et il y avait puisé matière à nombreuses réflexions. Le désir de savoir l'avait poussé à suivre son maître, lorsque le major se rendit à la Roue de Fortune, et à s'asseoir tranquillement dans la salle des Intimes, tandis que Pendennis et Clavering s'entretenaient dans le parloir. Il y avait dans cette salle des Intimes un certain coin où l'on entendait presque tout ce qui se disait dans la pièce voisine ; et la conversation entre les deux gentlemen se faisant sur un ton assez élevé (on se souvient qu'ils furent sur le point d'employer la violence), Morgan eut l'avantage de l'entendre presque entièrement. Ce qu'il entendit le fortifia dans les conclusions auxquelles son esprit était déjà arrivé.

« Il a reconnu sur-le-champ Altamont, qu'il avait déjà vu à Sydney, vraiment ! Clavering n'est pas plus l'époux de milady que moi-même ! Altamont est le mari, Altamont est un forçat. Le jeune Harthur entre au parlément, et le gouv'neur promet de garder le secret. Par Jupiter ! quel malin vieux coquin ça fait que ce vieux gouv'neur ! Il n'est pas étonnant qu'il soit si pressé de faire ce mariage de Blanche avec Harthur ; c'est qu'elle aura cent mille livres sterling comme un penny, et apportera à son mari, pardessus le marché, un siège au parlément. »

Personne ne vit l'expression de la figure de M. Morgan, quand il comprit bien clairement cette étonnante nouvelle ; mais un physionomiste en eût certes été frappé.

« Si ce n'était mon hâge, et ces maudits préjugés de la société, ajouta-t-il en se regardant dans la glace, le diable m'emporte ! vous pourriez l'épouser vous-même, James Morgan. »

Mais, ne pouvant épouser miss Blanche et sa fortune, Morgan se dit que, grâce aux renseignements qu'il venait de surprendre, il pourrait ajouter considérablement à son magot et s'arrondir par les bénéfices qu'il tirerait de divers côtés. En effet, la plupart des personnes que ce secret intéressait n'aimeraient point qu'il fût divulgué. Sir Francis Clavering, par exemple, dont la fortune serait anéantie du coup, tâcherait de l'étouffer ; le colonel Altamont, qui courait risque de la potence, désirerait naturellement acheter le silence ; et ce jeune hanimal de parvenu, ce M. Harthur, qui allait entrer au parlément par la force même de ce secret, et qui faisait le fier comme s'il eût été duc avec un demi-million de rente (telle était, nous le disons avec douleur, l'opinion de Morgan sur le neveu de son patron), payerait n'importe quoi, plutôt que de laisser divulguer qu'il avait épousé la fille d'un for-

çat, et qu'il ne devait son siège au parlement qu'au trafic que son oncle avait fait de ce secret. « Quant à lady Clavering, si elle est fatiguée du baronnet, pensait Morgan, elle payera, afin de pouvoir se débarrasser de lui ; si elle craint pour l'avenir de son fils et qu'elle aime ce petit gueux, elle payera aussi. Et pour miss Blanche, elle donnera certes une belle gratification à l'homme qui lui rendra ses droits, dont elle avait été injustement frustrée : ça, c'est une affaire certaine.

« Le diable m'emporte ! ajouta le valet en songeant au jeu étonnant que le hasard mettait entre ses mains, avec de telles cartes, James Morgan, votre fortune est faite. Ça peut me rapporter un revenu rég'lier ; il faudra que chacun d'eux souscrive. Avec ce que j'ai déjà ramassé, je puis planter là mon métier, donner congé à mon vieux gouv'neur, devenir gentleman et avoir un domestique à moi, pardieu ! »

La tête farcie de calculs pareils, qui étaient bien de nature à troubler son esprit, M. Morgan fit preuve d'un grand empire sur lui-même, en conservant le calme et le sang-froid, et en ne permettant pas que ses projets pour l'avenir missent obstacle à ses devoirs présents.

Un des personnages que cette histoire intéressait surtout, le colonel Altamont, était absent de Londres quand Morgan eut connaissance de son secret. Le valet de chambre savait que sir Francis Clavering se rendait souvent à Shepherd's-Inn, et il y alla lui-même une ou deux heures après l'entretien du major Pendennis avec le baronnet ; mais l'oiseau s'était envolé de son nid : le colonel Altamont avait pris son gain du Derby et était parti pour le continent. Ce départ était excessivement contrariant pour M. Morgan.

« Il laissera tout son argent aux banques de jeux des bords du Rhin, se dit Morgan, et j'aurais pu en empocher une bonne partie. C'est diablement ennuyeux de penser qu'il est parti, et qu'il n'a pas pu attendre quelques jours de plus. »

Espoir triomphant ou différé, ambition ou désappointement, victoire ou patiente embuscade, Morgan supportait tout également ; son impassible physionomie ne trahissait rien de ce qui se passait en lui. Jusqu'au dernier jour les bottes du major furent vernies et sa perruque frisée, et sa tasse de thé servie le matin sur la table à côté de son lit ; il endura ses jurons, ses réprimandes, ses sarcasmes de vieillard, avec une fidélité soumise et muette. À le voir servir son maître, faire ses malles, les emporter sur ses épaules, et aider à table quand le major allait passer quelques jours à la campagne d'un ami, qui eût cru que Morgan était plus riche que son patron, et qu'il savait ses secrets et ceux d'autrui ? M. Morgan était fort respecté et admiré parmi ceux de sa profession, et sa réputation de fortune et de sagesse faisait le sujet des conversations ordinaires à table. Les plus jeunes valets de chambre l'appelaient stupide, sans cervelle, croûton ; mais aucun d'eux ne pouvait s'empêcher de dire amen, lorsque quelqu'un d'entre les plus graves et les plus sérieux s'écriait : « Puissé-je, quand je mourrai, avoir fait aussi bien mes affaires que Morgan Pendennis ! »

Le major Pendennis passait l'automne comme il convient à un homme à la mode. Il allait de maison en maison, chez ceux de ses amis de campagne qui étaient d'humeur à le recevoir ; et, lorsque le duc était à l'étranger, ou le marquis en Écosse, il daignait s'arrêter quelques jours chez sir John ou chez le simple bourgeois.

Àvrai dire, la réputation du vieux gentleman était un peu sur son déclin ; beaucoup d'hommes de son temps étaient morts, et ceux qui les remplaçaient dans leurs châteaux et qui portaient leurs titres ne connaissaient pas le major Pendennis, et se souciaient peu des anecdotes de sa jeunesse relatives à des héros qui étaient passés de mode. Ce devait être triste pour le brave homme, lorsqu'il passait devant telle ou telle porte, dans les rues de Londres, de penser qu'elle ne s'ouvrait plus que rarement pour lui, tandis que vingt ans auparavant il avait coutume d'y frapper si souvent, sûr de recevoir bon accueil à table et au salon. Il commençait d'avouer qu'il n'était plus de la génération présente, et il redoutait vaguement d'être un objet de raillerie pour les jeunes gens.

Plus d'un philosophe de Pall-Mall doit faire de ces tristes réflexions. Il doit se dire que les hommes ne sont plus ce qu'ils étaient de son temps ; les anciennes manières, si pleines de noblesse, de grâce et de majesté, sont disparues ; Castlewood-House et le lord Castlewood d'aujourd'hui, que sont-ils en comparaison de la magnificence du vieux manoir et de son propriétaire défunt ? Le feu lord arrivait à Londres avec quatre chaises de poste et seize chevaux ; toute la route du Nord se précipitait sur son passage ; les gens des rues de Londres s'arrêtaient même pour le voir passer. Le lord d'à présent voyage en chemin de fer, avec cinq hommes chargés de veiller sur ses bagages, et s'esquive de la gare en brougham et le cigare à la bouche. Le feu lord, en automne, remplissait Castlewood d'une joyeuse société qui buvait du bordeaux jusqu'à minuit ; le lord actuel s'enterre dans une hutte des montagnes d'Écosse, et passe le mois de novembre dans un appartement composé de deux ou trois cabinets en un entre-sol de Paris, où tous ses amusements sont un dîner au café

et une loge dans un petit théâtre. Quel contraste entre lady Lorraine qu'il a connue, lui, le philosophe de Pall-Mall, entre lady Lorraine du régent et la petite lady de ce temps-ci ! Il se représente la première dans l'éclat de sa beauté et de sa magnificence, en robe de velours, toute étincelante de diamants, toute brave de rouge, ayant à ses pieds tous les beaux esprits du monde, les beaux esprits d'autrefois, les élégants d'autrefois, et non pas cette canaille d'aujourd'hui, avec son langage de cocher de fiacre et ses habits puant le tabac ; puis il songe à lady Lorraine actuelle, petite femme en robe de soie noire, comme une gouvernante, parlant d'astronomie, des classes ouvrières, d'émigration, le diable sait de quoi, et allant à l'église à huit heures du matin. Abbots-Lorraine, jadis le plus noble manoir du comté, est devenu un monastère, un vrai séjour de trappiste. On n'y boit pas deux verres de vin après le dîner, et la moitié des convives sont des vicaires de campagne, en cravate blanche, qui parlent des progrès que fait Polly Higson à l'école, ou de la courbature de la veuve Watkins.

« Et les jeunes gens d'aujourd'hui, se dit le major, ces badauds de lieutenants aux gardes, ces grands fainéants de dandys, qui s'étalent sur les sofas et les billards, qui se dérobent honteusement pour aller fumer quelque pipe dans la chambre à coucher de l'un d'entre eux, qui ne se soucient de rien, qui ne respectent plus rien, pas même un vieux gentleman qui a connu leurs pères, lesquels valaient mieux qu'eux, pas même une jolie femme ; quelle différence entre ces jeunes gens qui empestent de leur tabac jusqu'aux champs de navets et de blé, et les gentilshommes de notre temps ! La race en est éteinte ; il n'y a plus place pour eux ; ils sont remplacés par de damnés utilitaires et filateurs de coton, par de jeunes freluquets de curés aux cheveux peignés tombant jusqu'au milieu du dos. Je me fais vieux ; ils sont d'un

autre âge ; ils se moquent de nous autres, vieux garçons, » se disait le vieux Pendennis.

Et il ne se trompait guère ; les temps et les mœurs qu'il admirait étaient passés, ou peu s'en faut ; les jeunes gens gais le sifflaient irrévérencieusement, tandis que ceux qui étaient plus graves le regardaient avec un étonnement et une compassion qui lui eussent été plus insupportables que les railleries, si le vieux gentleman s'en fût aperçu. Mais il était assez simple ; il n'avait jamais poussé très-loin l'examen des questions morales ; il ne s'était douté que tout récemment qu'il fût autre qu'un homme très-respectable et assez heureux. Est-il donc le seul vieillard qu'on ne respecte pas ? Est-ce que les jeunes fous ne se sont jamais moqués d'autres têtes chauves ? Depuis deux ou trois ans, il avait commencé à s'apercevoir que son temps était presque passé, et que le règne d'une autre génération était arrivé.

Après un automne assez malheureux, pendant lequel M. Morgan l'avait fidèlement suivi (le jeune Arthur étant à Clavering, comme nous savons), le major Pendennis revint à Londres pour quelque temps. C'était à la fin d'octobre, triste saison, signalée par le retour des brouillards et des hommes de loi. Qui de nous n'a pas regardé avec intérêt ces fiacres chargés de malles et bourrés d'enfants, qui traversent bruyamment les rues, par les grises soirées d'octobre, pour s'arrêter devant de noires maisons, où ils dégorgent l'enfant et la nourrice, les petites filles et les garçons, la maman et le papa dont les vacances sont finies ? Hier, c'était la France et le soleil, ou Broadstairs et la liberté ; aujourd'hui ramène le travail et un brouillard jaunâtre, et, Dieux bons ! quels tas de billets et de notes sur le bureau du papa ! Le clerc a apporté tous les journaux adressés à l'étude du légiste. L'homme de

lettres apprend que dans une demi-heure arrivera l'apprenti de l'imprimerie. M. Smith, pressentant votre retour, est déjà venu avec sa petite note, sa fameuse petite note, et il a dit qu'il reviendrait demain matin à dix heures. Qui de nous, disant adieu à ses vacances, revenant à Londres et au triste sort qui l'y attend, parcourant ses travaux et les engagements étalés devant lui, n'a pas trouvé cette inévitable petite note à régler ? Smith et sa petite note à dix heures du matin sont le symbole des devoirs, des difficultés, des embarras que vous affronterez, je l'espère, ami lecteur, avec honneur et courage. Et vous pensez à cette petite note, tandis que les enfants sommeillent de nouveau dans leurs lits, et que la vigilante ménagère feint de dormir pour ne pas vous donner de souci.

Le vieux Pendennis n'avait point de travaux particuliers ni de notes à attendre le lendemain, comme il n'avait pas non plus d'amis pour charmer ses ennuis. Il avait toujours dans son secrétaire assez d'argent pour ses besoins ; et, étant de sa nature et par habitude assez indifférent aux besoins d'autrui, ceux-ci ne lui causaient guère de souci. Mais un gentleman peut être de mauvaise humeur sans devoir un schelling à personne ; et, quelque égoïste qu'il soit, il y a des moments où il est accablé et découragé par le sentiment de son isolement. Il avait eu deux ou trois accès de goutte à la campagne d'où il arrivait ; les perdrix et les bécasses s'y étaient montrées sauvages et inabordables ; il s'était diablement fatigué à marcher à travers les champs labourés ; les jeunes gens avaient ri de lui ; il s'était ennuyé une ou deux fois à table ; il n'avait pas pu faire son whist le soir ; bref, il avait été bien aise de s'en aller. Dans ses rapports avec son valet de chambre, Morgan, il avait été excessivement grondeur et hargneux. Depuis plusieurs jours il ne cessait pas de jurer contre lui

et de lui dire des sottises. Il s'était brûlé la langue avec une mauvaise soupe à Swindon ; il avait laissé son parapluie dans son waggon au chemin de fer ; et cet oubli l'avait mis dans une fureur telle qu'il fit pleuvoir sur Morgan plus de malédictions que jamais. Les deux cheminées de son appartement fumaient d'une manière atroce, et, lorsqu'il ordonna d'ouvrir les croisées, il jura avec tant d'aigreur que Morgan eut envie de le jeter par la fenêtre. Le valet de chambre maugréa contre son maître, quand Pendennis descendit la rue pour se rendre à son club.

Mais le major se déplut horriblement chez Bays. La maison avait été repeinte à neuf et sentait le vernis et la térébenthine, et le vieux garçon, en s'appuyant contre une boiserie non encore sèche, embellit d'une large bande de couleur blanche le dos de son pardessus à collet de fourrure. Le dîner ne fut pas bon, et il eut pour voisins de table les trois individus les plus assommants de Londres : le vieux Hawkshaw, dont la toux et les expectorations suffiraient pour dégoûter l'homme le moins délicat ; le vieux colonel Gripley, qui s'empare de tous les journaux ; et cette incorrigible vieille scie de Jawkins, qui lui raconta les menus de tous les dîners qu'il avait faits pendant son voyage à l'étranger. Tout cela avait contribué à rendre le major Pendennis malheureux, et de plus le garçon du club lui avait marché sur le pied en lui servant son café.

Mais les Immortelles ne se montrent jamais seules. Les Furies vous poursuivent toujours en troupe ; elles poursuivirent Pendennis de chez lui au club, et du club chez lui.

Tandis que le major était dehors, Morgan, assis dans le parloir de la maîtresse de maison, buvait force grog à l'eau-de-vie très-chaud, et déversait sur mistress Brixham une partie des injures

dont le vieux Pendennis l'avait abreuvé. Mistress Brixham était l'esclave de Morgan. Il était le propriétaire de la maîtresse d'hôtel. Il avait acheté le bail de la maison qu'elle louait ; il avait le nom de cette femme et celui de son fils sur des billets acceptés, et une lettre de vente qui le faisait maître du mobilier de l'infortunée veuve. Le jeune Brixham était commis dans une compagnie d'assurances, et Morgan pouvait d'un jour à l'autre le faire mettre en prison. Mistress Brixham était veuve d'un ecclésiastique, et M. Morgan, après avoir fait ses devoirs de valet de chambre au premier étage, prenait plaisir à se faire apporter par la vieille dame son tire-botte et ses pantoufles. Elle était son esclave. Les petites silhouettes de son fils et de sa fille, et le tableau représentant l'église de Tiddlecot, où elle s'était mariée, et où son pauvre cher Brixham était mort après y avoir passé sa vie, étaient désormais la propriété de Morgan, qui avait déjà suspendu le tableau au-dessus de la cheminée de sa chambre. Morgan était donc assis dans le parloir de la veuve, dans le vieux fauteuil de crin du vieux vicaire, se faisant apporter son souper et remplir son verre par mistress Brixham.

L'eau-de-vie avait été achetée avec l'argent de la pauvre femme ; aussi Morgan ne la ménageait guère. Il avait fini de souper et buvait son troisième grand verre de grog, quand le vieux Pendennis revint du club et monta à son appartement. M. Morgan se mit à le maudire, lui et sa sonnette, lorsqu'il entendit le signal qui l'appelait ; mais il vida son verre d'eau-de-vie avant de répondre à l'appel.

Il reçut sans mot dire les sottises que lui valut son retard, et le major ne daigna pas lire, dans les yeux étincelants et la figure rouge de son domestique, la colère qui le travaillait. Le bain de

pieds du vieux gentleman était sur le feu, ses pantoufles et sa robe de chambre l'attendaient. Morgan se mit à genoux pour lui tirer les bottes avec le respect qu'il lui devait, et, tandis que le major faisait tomber les malédictions sur sa tête, il contenait, lui, celles qui grondaient dans son sein. Lorsque Pendennis criait : « Le diable vous emporte, coquin ! faites attention au sous-pied ; la peste soit de vous ! ne me débottez pas le pied ! » Morgan exprimait sotto voce le désir de l'étrangler, de le noyer, de lui trancher la tête.

Les bottes tirées, il s'agissait d'ôter l'habit de M. Pendennis, et, pour cette besogne, le valet devait nécessairement s'approcher beaucoup de son maître ; si bien que Pendennis ne put ignorer plus longtemps quelle avait été la dernière occupation de M. Morgan. Il y fit allusion en ces termes simples et énergiques que certaines gens ont coutume d'employer avec leurs domestiques, et dit à Morgan qu'il était une fichue bête d'ivrogne, et qu'il puait l'eau-de-vie.

Mais Morgan, perdant enfin patience, jeta là toute subordination, et s'écria ; « Ah ! je suis un ivrogne, moi, hein ? je suis une fichue bête, hein ? Infernal vieux mécréant que vous êtes ! Faut-il que je vous torde le cou, que je vous noie la tête dans ce seau d'eau ? Vous figurez-vous que je vais supporter votre maudite vieille harrogance, vieille perruque que vous êtes ? Oui, montrez-moi votre vieux râtelier d'ivoire, faites vos grimaces de vieux babouin ! Attaquez-moi donc en homme de cœur, si vous osez vous mesurer avec moi… Ah ! le lâche ! des couteaux ! des couteaux !

— Si vous avancez d'un seul pas, dit le major en saisissant un couteau qui se trouvait sur la table à côté de lui, je vous le plonge dans la poitrine. Retirez-vous, animal d'ivrogne, et sortez de la

maison ; envoyez demain matin chercher votre livret et vos gages, et que je ne revoie plus jamais votre insolente trogne. Voilà quelques mois déjà que grandit votre maudite impertinence. Vous êtes devenu trop riche. Vous n'êtes plus bon pour servir. Laissez donc là le service, et quittez la maison.

— Et où donc voudriez-vous me voir aller en quittant la maison ? demanda le valet de chambre. Est-ce que ça ne reviendra pas au même si je ne pars que demain matin ? toot à fay même shose, sivvuplay, munseer !

— Taisez-vous, bestiasse, et allez-vous en ! » cria le major.

Morgan se mit à rire, d'un rire sinistre.

« Regardez-moi, Pendennis, dit-il en s'asseyant ; depuis que je suis dans cette chambre vous m'avez appelé bestiasse, animal, chien, et vous m'avez envoyé au diable, n'est-ce pas ? Vous imaginez-vous donc qu'un homme prenne plaisir à s'entendre traiter ainsi par un autre ? Depuis combien d'années suis-je à votre service, et combien de malédictions m'avez-vous données avec mes gages ? Croyez-vous qu'un domestique soit un chien, et qu'il vous soit permis de lui parler ainsi ? Si j'ai envie de boire un peu, pourquoi m'en priverais-je ? J'ai vu plus d'un gentleman soûl, et peut-être sont-ce des gentlemen qui m'ont donné le goût de l'eau-de-vie. Je ne quitterai pas cette maison, mon vieux ; voulez-vous que je vous dise pourquoi ? C'est que cette maison est ma maison, et que tous les meubles sont à moi, à l'exception de vos vieilleries, de votre bain à douches et de votre botte à perruque. Je vous dis que j'ai acheté la maison, grâce à mon industrie et à ma persévérance. Je puis montrer cent livres sterling contre cinquante des vôtres et de celles de votre maudit orgueilleux de ne-

veu. Je vous ai servi honnêtement, j'ai tout fait pour vous pendant douze ans, et je suis un chien, n'est-ce pas ? je suis un animal, hein ? Voilà le langage qui convient aux gentlemen, mais non à ceux de notre rang. Je ne le supporterai pas davantage. Je me fiche de votre service ; j'en ai jusque par-dessus la tête. Je vous dis que j'ai peigné votre vieille perruque et sanglé vos corsets et vos gilets pendant assez longtemps. Ne me regardez pas d'un air si sauvage ; je suis assis dans mon fauteuil et dans ma chambre, et je ne vous dis que la vérité. Je ne veux plus être votre chien, votre bête, votre animal, major Pendennis en demi-solde. »

La fureur du vieux gentleman à la brusque révolte de son serviteur s'était calmée et refroidie après le premier choc, comme si on avait soudainement versé sur sa tête une douche ou un seau d'eau froide. Cet effet produit, et son courroux apaisé, le discours de Morgan lui avait semblé intéressant, et il avait ressenti du respect pour cet adversaire qui osait lui tenir tête, comme jadis à la salle d'armes il admirait l'antagoniste qui le touchait.

« Vous n'êtes plus mon domestique, dit le major ; et, quoique la maison puisse être à vous, mon appartement est à moi, et vous allez avoir la bonté d'en sortir. Demain matin, quand nous aurons réglé votre compte, je me logerai ailleurs. Cependant je voudrais me coucher, et je ne désire pas le moins du monde l'honneur de votre société.

— Oui, oui, nous réglerons nos comptes, soyez sans crainte, répliqua Morgan en se levant. Je n'ai pas fini avec vous encore, ni avec votre famille, ni avec la famille Clavering, major Pendennis ; vous verrez ça.

— Ayez la bonté de sortir de ma chambre, monsieur ; je suis fatigué, dit le major.

— Ah ! je vous fatiguerai bien plus avant que nos affaires soient finies, » riposta le domestique en se retirant.

Il laissa le major se remettre du mieux qu'il put, après l'émotion d'une scène aussi extraordinaire.

Il s'assit au coin du feu et se mit à réfléchir aux événements passés, à la maudite impudence et à l'incroyable ingratitude des domestiques. Il songea à l'ennui de se procurer un nouveau valet de chambre, se disant qu'il était diablement désagréable, pour un homme de son âge et de ses habitudes, de se séparer d'un serviteur auquel il était accoutumé, que Morgan avait une recette pour faire un cirage incomparablement plus brillant et plus commode que tous les autres ; qu'il apprêtait des bouillons de mouton vraiment délicieux, enfin qu'il le soignait fort bien dans ses maladies.

« Pardieu ! c'est dur de perdre un gaillard pareil ; mais il faut qu'il s'en aille. Il est devenu riche, et l'impudence est arrivée avec la richesse. Il était horriblement soûl et rageur ce soir. Il faut nous quitter, et je suis forcé de chercher un autre appartement. Le diable m'emporte ! cet appartement-ci me plaisait, je m'y étais accoutumé. C'est très-désagréable, à mon âge, de changer de logis. »

Et le vieux gentleman continua à s'entretenir de la sorte. La douche lui avait fait du bien. Sa mauvaise humeur était passée ; la perte du parapluie et l'odeur de la peinture au club étaient oubliées, grâce à la scène de tout à l'heure.

« Peste soit de l'insolent gredin ! se dit encore le major. Il savait tout ce qu'il me fallait ; c'était le meilleur valet de chambre d'Angleterre. »

Il pensait à son valet de chambre comme on pense à un cheval qui vous a longtemps traîné et porté, qui a vieilli avec vous et qui n'est plus sûr. Comment diable le remplacer ? Où trouver un autre animal qui soit aussi bon que celui-là ?

Au milieu de ces réflexions, le major avait endossé lui-même sa robe de chambre et remis sa perruque dans sa boîte. (M. Truefitt avait naguère introduit un peu de gris dans cette coiffure, ce qui donnait à la tête du major l'air le plus naturel et le plus respectable.) Le major, disions-nous, avait ôté sa perruque et enveloppé sa tête d'un foulard, et il était assis devant le feu à rêver, quand un petit coup fut frappé à sa porte, qui s'ouvrit et livra passage à la maîtresse de la maison meublée.

« Eh ! Dieu vous bénisse, mistress Brixham ! s'écria le major, surpris et effrayé par l'arrivée d'une dame, à une heure où il se trouvait dans le simple appareil de sa toilette de nuit. Il est… il est fort tard, mistress Brixham.

— Je voudrais vous parler, monsieur, dit la maîtresse d'hôtel d'un air fort piteux.

— Au sujet de Morgan, je suppose ? Il s'est rafraîchi à la pompe ? Je ne puis le reprendre, mistress Brixham. Impossible. J'avais résolu de le renvoyer en apprenant qu'il faisait l'escompte… Je pense que vous êtes au courant de ses affaires, mistress Brixham. Mon domestique est un capitaliste, morbleu !

— Oh ! monsieur, dit mistress Brixham, je le sais à mes dépens. Il y a cinq ans j'ai emprunté de lui un peu d'argent, et, quoique je lui en aie rendu, depuis, plusieurs fois la valeur, je suis tout à fait en son pouvoir. Il m'a ruinée, monsieur. Tout ce que j'ai est à lui. C'est un homme terrible.

— Eh ! tant pis, mistress Brixham ; j'en suis diablement fâché pour vous, et je regrette aussi d'être forcé de quitter votre maison, après y avoir passé tant d'années ; mais il n'y a pas de remède à cela ; il faut que je m'en aille.

— Il dit qu'il faut que nous nous en allions tous, monsieur, répliqua en sanglotant la malheureuse veuve. En descendant de chez vous tout à l'heure, il est venu (il avait bu, monsieur, et il est toujours très-méchant quand il a bu), et il m'a dit, monsieur, que vous l'aviez insulté, que vous l'aviez traité comme un chien, que vous lui aviez parlé avec la dernière cruauté ; et il a juré qu'il s'en vengerait, et… et je lui dois cent vingt livres sterling, monsieur… et il a une lettre de vente de tout mon mobilier, et il dit qu'il me mettra à la porte de la maison et qu'il enverra mon pauvre Georges en prison. Cet homme a été la ruine de ma famille.

— J'en suis diablement fâché, mistress Brixham ; asseyez-vous, je vous prie. Que puis-je faire ?

— Ne pourriez-vous pas intercéder pour nous auprès de lui ? Georges donnera la moitié de ses appointements ; ma fille pourra m'envoyer quelque chose. Si vous vouliez seulement rester dans la maison et payer un trimestre d'avance…

— Ma bonne dame, je vous donnerais volontiers un trimestre de mon loyer à l'avance si je restais dans la maison. Mais cela ne se peut pas, et je ne puis me permettre de jeter vingt livres ster-

ling par la fenêtre. Je suis un pauvre officier à la demi-solde, et je n'ai pas un schelling de trop, morbleu ! Pour quelques livres… disons cinq livres… encore passe, et je serai fort heureux d'avoir pu vous rendre service ; je vous les donnerai avec plaisir demain matin. Mais… mais il se fait tard, et j'ai passé la journée en chemin de fer.

— La volonté de Dieu soit faite, monsieur ! dit la pauvre femme en essuyant ses larmes. Il faudra que je me résigne à mon sort.

— Sort diantrement dur, et je vous plains sincèrement, mistress Brixham. Je… je vous donnerai dix livres, si vous le permettez. Bonne nuit.

— M. Morgan, tout à l'heure en descendant l'escalier, quand je le suppliai d'avoir pitié de moi, et que je lui dis qu'il avait été la ruine de toute ma famille, a marmotté quelque chose que je n'ai pas bien compris, monsieur. Il prétendait savoir quelque chose qui vous ruinerait aussi, et disait que vous payeriez cher votre insolence avec lui. Je… je dois vous avouer que je me jetai à genoux devant lui, monsieur, et il me dit, avec une malédiction horrible contre vous, qu'il vous ferait tomber à genoux aussi.

— Moi !… Parbleu ! voilà qui est fort plaisant. Où est-il, ce damné coquin ?

— Il est sorti, monsieur. Il a dit qu'il vous verrait demain matin. Oh ! je vous en prie, tâchez de l'apaiser ; sauvez-moi, sauvez mon pauvre garçon ! »

Àces mots la veuve se retira pour passer la nuit comme elle pourrait, dans l'attente du redoutable lendemain.

Ses dernières paroles excitèrent si fort le major Pendennis, qu'il oublia tout à fait sa compassion pour mistress Brixham en réfléchissant à ses propres affaires.

« À genoux, moi ! se dit-il en se couchant ; peste soit de l'impudent ! Qui m'a jamais vu à genoux ? Que diable ce drôle peut-il savoir ? Eh ! morbleu, voilà vingt ans que je n'ai pas eu d'affaire ! Je le défie. »

Le vétéran se coucha sur le côté et dormit fort bien ; en somme, il était assez amusé des événements du jour… de son dernier jour dans Bury-Street. Il était bien décidé à n'y plus passer un autre jour.

« Il est impossible de vivre avec un valet pour propriétaire et une maîtresse d'hôtel en déconfiture. Quel bien puis-je faire à cette pauvre diablesse de femme ? Je lui donnerai vingt livres… les vingt livres que Warrington vient de me payer… mais à quoi bon ? Il lui en faudra davantage, et davantage, et davantage ; et ce cormoran de Morgan engloutira tout. Ma foi, non, le diable m'emporte ! je ne puis pas me permettre de connaître les pauvres gens ; et demain je dirai adieu à… mistress Brixham et à M. Morgan.

Le lendemain de bonne heure les volets de Pendennis furent ouverts par Morgan, qui arriva comme d'habitude d'un air parfaitement grave et respectueux, apportant les habits du vieux gentleman, son pot à eau et tous les nombreux articles de toilette dont il avait besoin.

« C'est vous, oui-da ? dit le vieux bonhomme, du fond de son lit. Je ne vous reprends pas à mon service, entendez-vous ?

— Je n'ai pas le moindre désir d'être repris, major Pendennis, dit M. Morgan avec la plus grande dignité ; je ne veux plus servir ni vous ni personne. Mais comme je désire que vous soyez comf'-table aussi longtemps que vous resterez dans ma maison, je suis venu pour faire ce qu'il faut. »

Et pour la dernière fois, M. James Morgan ouvrit le nécessaire d'argent et repassa le brillant rasoir.

Ces préparatifs terminés, il adressa la parole au major avec une indicible solennité et lui dit :

« J'ai réfléchi que vous auriez sans doute besoin d'un homme respectable jusqu'à ce que vous ayez trouvé quelqu'un qui soit de votre goût, et j'ai parlé hier soir à un jeune homme qui est ici.

— Oui-da ! dit le guerrier derrière les rideaux de son lit

Tome 3 · 19

Le lendemain de bonne heure les volets de Pendennis furent ouverts par Morgan, qui arriva comme d'habitude d'un air parfaitement grave et respectueux, apportant les habits du vieux gentleman, son pot à eau et tous les nombreux articles de toilette dont il avait besoin.

« C'est vous, oui-da ? dit le vieux bonhomme, du fond de son lit. Je ne vous reprends pas à mon service, entendez-vous ?

— Je n'ai pas le moindre désir d'être repris, major Pendennis, dit M. Morgan avec la plus grande dignité ; je ne veux plus servir ni vous ni personne. Mais comme je désire que vous soyez comf'-

table aussi longtemps que vous resterez dans ma maison, je suis venu pour faire ce qu'il faut. »

Et pour la dernière fois, M. James Morgan ouvrit le nécessaire d'argent et repassa le brillant rasoir.

Ces préparatifs terminés, il adressa la parole au major avec une indicible solennité et lui dit :

« J'ai réfléchi que vous auriez sans doute besoin d'un homme respectable jusqu'à ce que vous ayez trouvé quelqu'un qui soit de votre goût, et j'ai parlé hier soir à un jeune homme qui est ici.

— Oui-da ! dit le guerrier derrière les rideaux de son lit

— Il a vécu dans les premières familles, et je puis me porter garant de son honorabilité.

— Vous êtes prodigieusement poli, » dit le vieux major en grimaçant un sourire.

Le fait est qu'après les événements de la veille, Morgan s'était rendu à son club de la Roue de Fortune, et qu'y ayant trouvé Frosch, courrier et valet de chambre tout frais arrivé d'un voyage à l'étranger avec le jeune lord Cubley, et actuellement en disponibilité, il avait représenté à M. Frosch que lui, Morgan, venait d'avoir une scène de tous les diables avec son gouv'neur, qu'il se retirait totalement des affaires et que, si Frosch désirait une place temporaire, il trouverait prob'blement ce qu'il cherchait en s'adressant au major dans Bury-Street.

« Vous êtes très-poli, dit le major, et votre recommandation ne peut manquer d'avoir du poids, j'en suis sûr. »

Morgan rougit. Il sentait que son maître le blaguait.

« Le jeune homme a déjà servi, monsieur, dit-il avec une grande dignité. Lord de la Pole l'a donné à son neveu, le jeune lord Cubley, avec qui il vient de faire un voyage à l'étranger. Mais comme Frosch ne veut pas aller à Fitzurse-Castle, parce qu'il a la poitrine faible et qu'il ne peut supporter le froid de l'Écosse, il est libre de vous servir ou non, comme vous voudrez.

— Je vous répète, monsieur, que vous êtes excessivement poli, dit le major. Entrez, Frosch ; vous ferez mon affaire. Monsieur Morgan, veuillez avoir l'obligeance de…

— Je lui montrerai ce qui est né'ssaire, monsieur, et ce que vous voulez qui soit fait habituellement. Déjeunez-vous ici ou au club, major Pendennis ?

— Avec votre aimable permission je déjeunerai ici, et après cela nous ferons nos petits arrangements.

— S'il vous plaît, monsieur.

— Aurez-vous à présent l'obligeance de sortir de ma chambre ? »

Morgan se retira. L'excessive politesse de son ex-patron l'irritait presque autant que les plus amères paroles du major.

Tandis que le vieux gentleman est occupé aux mystères de sa toilette, nous nous retirerons aussi modestement.

Après déjeuner, le major Pendennis et son nouvel aide de camp se mirent à faire leurs préparatifs de départ. La maison du vieux garçon n'était pas très-considérable. Il ne s'encombrait pas d'une garde-robe inutile. Une Bible (celle de sa mère), un Guide du voyageur, le roman de Pen (élégante reliure en veau) et les

Dépêches du duc de Wellington, avec quelques, estampes, cartes et portraits de cet illustre général et de divers souverains et souveraines de ce pays, ainsi que du général sous lequel le major Pendennis avait servi dans l'Inde, composaient toute sa collection littéraire et artistique. Il était toujours prêt à marcher au premier avis, et les malles dans lesquelles il avait, quelque quinze ans auparavant, apporté ses effets, étaient encore au grenier et suffisaient amplement à contenir tout ce qu'il possédait. Ces malles furent descendues par la jeune femme qui faisait l'ouvrage, de la maison, et à qui sa maîtresse donnait le nom de Betty, tandis que M. Morgan l'appelait Esclave ; puis soigneusement époussetées et nettoyées sous les yeux du terrible Morgan. L'ex-valet de chambre demeurait grave et plein de réserve ; il n'avait pas encore dit un mot à mistress Brixham relativement à ses menaces de la veille ; mais il avait l'air de vouloir les mettre à exécution, et la pauvre veuve attendait son sort en tremblant.

Le vieux Pendennis, armé de sa canne, surveillait l'emballage de ses propriétés. M. Frosch faisait les malles, et l'esclave brûlait les papiers que le major ne voulait pas conserver ; celui-ci ouvrit ensuite les portes des armoires pour s'assurer que tout était vide. Enfin caisses et malles furent fermées, à l'exception du pupitre prêt à recevoir le compte final de M. Morgan.

Cet individu fit son apparition avec ses livres.

« Comme je désire vous entretenir en particulière, p't-être aurez-vous la bonté de prier Frosch de descendre, dit-il en entrant.

— Allez me chercher deux fiacres, s'il vous plaît, Frosch… et restez en bas jusqu'à ce que je vous sonne, » dit le major.

Morgan alla voir si Frosch descendait, et, quand celui-ci fut sorti de la maison pour exécuter l'ordre de son maître, l'ex-valet de chambre exhiba ses comptes et livrets, qui étaient fort simples et faciles à régler.

« Maintenant, monsieur, dit-il quand il eut empoché son argent et que le major eut signé son nom avec parafe sur son livret, maintenant que tous comptes sont réglés entre nous, monsieur, je me porpose de vous parler comme un homme à un autre (Morgan aimait le son de sa propre voix et saisissait l'occasion de pérorer en public toutes les fois qu'elle se présentait, soit au club, soit dans la salle de quelque gouvernante de grande maison), et je dois vous dire que je suis en posseussion de certaine infômation.

— Et de quelle nature, s'il vous plaît ? demanda le major.

— C'est une infômation très-précieuse, major Pendennis, comme vous le savez fort bien. Je sais un mariage qui n'est pas un mariage ; je connais un honorable baronnet qui n'est pas plus marié que moi, et que sa femme elle est mariée avec un autre, comme vous le savez aussi, monsieur. »

Pendennis comprit tout aussitôt.

« Ah ! ah ! cela m'explique votre conduite. Vous avez écouté aux portes, monsieur, je suppose, dit le major d'un air plein de hauteur ; j'ai oublié de regarder par le trou de la serrure quand j'allai à cette taverne ; autrement, j'aurais pu deviner la personne qui était derrière la porte.

— Je puis avoir mes projets aussi bien que vous avez les vôtres, je suppose, répondit Morgan. Je puis recueillir mes infô-

mations, et agir en conséquence de mes infômations, et je puis trouver mes infômations précieuses aussi bien qu'un autre. Un pauvre serviteur peut avoir un brin de chance tout comme un gentleman, n'est-il pas vrai ? Ne prenez pas vos airs d'hauteur, monsieur, et ne faites pas l'aristocrate avec moi. Tout ça, c'est de la blague, voyez-vous. Je suis Anglais, moi, et aussi bon Anglais que vous.

— Où diable voulez-vous en venir, monsieur ? et comment le secret que vous avez surpris me concerne-t-il ? je voudrais bien le savoir, demanda le major Pendennis avec une grande majesté.

— Comment me concerne-t-il, oui-da ? Vous êtes magnifique ! Comment concerne-t-il mon neveu ? je voudrais bien le savoir. Comment concerne-t-il l'entrée de mon neveu au parlement ? Et la subornation de bigamie, ça vous concerne-t-il ? Quoi ! êtes-vous le seul homme qui puisse avoir un secret et en tirer profit ? Pourquoi ne nous mettrions-nous pas de moitié chacun, major Pendennis ? J'ai découvert le mystère, moi aussi. Écoutez-moi donc, je ne serai pas déraisonnable avec vous. Faites que la chose en vaille la peine pour moi, et je garderai le secret. Que M. Arthur prenne son siège et sa riche femme, si vous voulez ; je ne veux pas l'épouser, moi. Mais je veux ma part dans les bénéfices, aussi sûr que je m'appelle James Morgan. Et si l'on ne me donne pas ma part…

— Et si l'on ne vous donne pas votre part, monsieur… après ? demanda Pendennis.

— Dans ce cas-là je jaserai, quoi ! J'écraserai Clavering, je le traînerai en justice, lui et sa femme, pour crime de bigamie, j'en prends Dieu à témoin ! Je brise le mariage du jeune neveu, et je

vous dénonce vous et lui comme ayant fait usage de ce secret pour extorquer à sir Francis son siège au parlement, et à sa femme une fortune.

— Mon neveu est aussi ignorant de cette affaire que l'enfant dans le sein de sa mère, monsieur, s'écria le major effrayé ; comme aussi lady Clavering et miss Amory.

— Allez conter cela aux soldats de marine, major, répliqua le valet ; mais pour moi, c'est trop dur à avaler.

— Doutez-vous de ma parole, misérable ?

— Pas de gros mots. Je ne m'inquiète pas que votre parole soit fausse ou vraie. Je vous dis que je veux tirer de tout cela une jolie petite rente annuelle, major ; car je vous tiens, chacun de vous ; et je ne suis pas assez sot pour vous laisser échapper. Je pense que vous pouvez facilement, entre vous, me faire cinq cents livres sterling de rente. Payez-moi le premier trimestre et je suis muet comme une souris. Il n'y a qu'à me faire un billet de cent vingt-cinq guinées. Votre livre de mandats est là sur votre pupitre.

— Et il y a ceci aussi, misérable que vous êtes ! » s'écria le vieux gentleman.

Dans le pupitre dont parlait le valet de chambre était un petit pistolet à deux coups, qui avait appartenu au vieux protecteur de Pendennis, le commandant en chef de l'armée de l'Inde ; et ce pistolet l'avait accompagné en mainte campagne.

« Un mot de plus, scélérat, et je vous brûle la cervelle, comme à un chien enragé. Taisez-vous, ou, par Jupiter ! je fais feu. Vous voulez m'attaquer, n'est-ce pas ? Vous frapperiez un vieillard,

lâche menteur que vous êtes. Mettez-vous à genoux et dites vos prières, monsieur : car, pardieu ! vous allez mourir. »

Les yeux du major lançaient des éclairs de fureur à son adversaire, qui sembla terrifié pour un moment, mais qui, l'instant d'après, courut à la fenêtre ouverte, sous laquelle passait justement un policeman.

« Au meurtre ! la police ! » rugit M. Morgan.

Àla grande surprise du valet, le major repoussa la table et s'approcha de l'autre fenêtre qui était ouverte aussi. Il fit signe au policeman. « Montez ici, policeman, » dit-il ; puis il alla s'appuyer contre la porte.

« Misérable pied-plat, dit-il à Morgan, voilà quinze ans que ce pistolet n'a été chargé ; vous vous en seriez très-bien souvenu, si votre poltronnerie ne vous avait ôté la mémoire. Ce policeman arrive et je lui ferai fouiller vos malles ; j'ai lieu de croire que vous êtes un voleur, monsieur. Je sais que vous m'avez volé. Je reconnaîtrai par serment les objets qui m'appartiennent.

— Vous me les avez donnés… vous me les avez donnés, » cria Morgan.

Le major se mit à rire.

« Nous verrons bien, » dit-il.

Et le valet coupable se rappela quelques chemises à devant de toile fine, certaine canne à pomme d'or, une lorgnette, qu'il avait oublié de descendre et dont il se servait, comme aussi de certains habits de son maître, que le vieux dandy ne portait plus et n'avait jamais réclamés.

Le policeman X entra, suivi de mistress Brixham épouvantée et de sa servante, qui eurent toutes les peines du monde à fermer la porte, pour empêcher d'entrer les amateurs curieux de voir la scène qui se passait au premier.

Le major prit aussitôt la parole.

« J'ai eu occasion de renvoyer ce coquin d'ivrogne, dit-il. Hier soir, et ce matin il m'a insulté et attaqué. Je suis un vieillard et j'ai pris un pistolet. Vous voyez qu'il n'est pas chargé, et ce poltron s'est mis à crier avant d'avoir le moindre mal. Je suis bien aise que vous soyez venu. Je l'accusais de m'avoir volé, et je désire que sa chambre et ses malles soient examinées.

— Il y a trois ans que vous n'avez mis le manteau de velours ni les gilets ; j'ai cru pouvoir prendre des chemises, et je… je jure que je comptais vous rendre la lorgnette, cria Morgan en se tordant de rage et de terreur.

— Cet homme reconnaît qu'il est un voleur, dit le major avec calme. Il y a de longues années qu'il est à mon service ; j'avais en lui la plus grande confiance et je le traitais de la manière la plus bienveillante. Montons pour examiner ses malles. »

M. Morgan avait dans ses malles divers objets qu'il eût volontiers cachés aux regards du public. M. Morgan, l'escompteur, donnait à ses clients des marchandises aussi bien que de l'argent. Il procurait aux jeunes prodigues des tabatières, des épingles, des bijoux, des tableaux et des cigares, le tout d'une qualité fort équivoque. L'étalage de tous ces objets au bureau de police, la découverte du métier qu'il faisait en secret, et des effets du major qu'il s'était appropriés plutôt qu'il ne les avait volés : tout cela n'eût

pas ajouté à la réputation de M. Morgan. Il était en ce moment une piteuse image de terreur et de déconvenue.

« Il veut me briser, oui-da ! se dit le major. Je vais l'écraser à présent, et en finir avec lui. »

Mais il s'arrêta. Il regarda la figure épouvantée de la pauvre mistress Brixham ; puis il songea que cet homme, mis en prison et réduit aux abois, pourrait révéler des choses qu'il valait mieux tenir secrètes, et il reconnut qu'il était plus sage de ne pas traiter trop sévèrement un homme désespéré.

« Arrêtez, policeman, dit-il ; je vais parler à cet homme en tête-à-tête.

— Faites-vous arrêter M. Morgan ? demanda le policeman.

— Je n'ai pas encore formulé d'accusation contre lui, répondit le major en jetant un regard significatif à son ancien domestique.

— Je vous remercie, monsieur, murmura Morgan à demi-voix.

— Tenez-vous en dehors de la porte, et attendez que je vous appelle, policeman… Et maintenant, Morgan, vous avez joué votre première manche, et vous ne l'avez pas gagnée, mon bon. Non, pardieu ! vous ne l'avez pas gagnée, quoique votre jeu fût plus beau que le mien. C'est donc à vous de payer, scélérat que vous êtes.

— Oui, monsieur.

— Ce n'est que la semaine passée que j'ai découvert le métier que vous faites. Le jeune de Boots, du régiment des Bleus, vous a reconnu pour l'homme qui venait à la caserne et faisait des affaires, un tiers en argent, un tiers en eau de Cologne et un tiers en

estampes françaises, maudit hypocrite de vieux pécheur que vous êtes ! Ce que vous m'avez pris ne m'importait guère, et je ne le regretterais pas, vieux nigaud ; mais cela m'a servi d'arme contre vous, et ma balle vous a touché, morbleu ! le diable m'emporte, monsieur, je suis un vieux troupier.

— Que voulez-vous de moi, monsieur ?

— Je vais vous le dire. Je suppose que vous avez vos billets sur vous, dans ce grand damné portefeuille de cuir, hein ? Vous brûlerez le billet de mistress Brixham.

— Monsieur, je ne me dessaisirai pas de ce qui est ma propriété, grommela Morgan.

— Vous lui avez prêté soixante livres sterling, il y a cinq ans. Elle et son fils, ce pauvre diable de commis d'assurances, vous ont payé, depuis lors, cinquante livres par an ; et vous avez une lettre de vente du mobilier de la veuve, ainsi qu'un billet de cent cinquante livres. Elle me l'a dit hier soir. Par Jupiter ! monsieur, vous avez assez saigné cette pauvre femme.

— Je ne m'en dessaisirai pas, dit Morgan ; plutôt…

— Policeman ! cria le major.

— Je vous donnerai le billet, dit Morgan. Vous n'allez pas exiger que je vous donne de l'argent, à vous qui êtes un gentilhomme ?

— J'aurai besoin de vous dans un instant, dit le major à X, qui était entré et qui ressortit. Non, mon bon monsieur, ajouta le vieux gentleman ; je ne désire pas avoir avec vous d'autres transactions pécuniaires ; mais nous allons rédiger une petite décla-

ration que vous aurez la bonté de signer ; ou, mieux encore, c'est vous-même qui l'écrirez : vous avez fait de grands progrès en calligraphie depuis quelque temps, et votre main est fort belle. Asseyez-vous donc, et écrivez, s'il vous plaît ; là, à cette table. Bien !... Voyons !... nous ferons aussi bien de mettre la date. Écrivez :

« Bury-Street, Saint-James, ce 21 octobre 18.. »

Et Morgan écrivit ce qui lui était dicté ; et l'impitoyable vieux major continua :

« Je soussigné, James Morgan, étant entré fort pauvre au service d'Arthur Pendennis, esquire, de Bury-Street, Saint-James, major au service de Sa Majesté la reine, reconnais avoir reçu de mon maître vivre, couvert et gages fort honnêtes pendant quinze ans. Je suis sûr que vous n'avez rien à objecter à cela, dit le major.

— Pendant quinze ans, écrivait Morgan.

— Durant ce temps, dicta le vieux Pendennis, je suis parvenu, à force de soins et de prudence, à ramasser assez d'argent pour acheter la maison où demeure mon maître, et à faire d'autres économies encore. Entre autres personnes de qui j'ai eu de l'argent, je puis citer ma locataire actuelle, mistress Brixham, qui, en considération de soixante livres sterling par moi avancées à elle, il y a cinq ans, m'a payé la somme de deux cent cinquante livres sterling, et m'a fait en outre un billet de cent vingt livres que je lui restitue, d'après le désir exprimé par mon ci-devant maître, le major Arthur Pendennis ; je lui rends aussi la propriété de son mobilier, qu'elle m'avait cédé par une lettre de vente... Avez-vous écrit ?

— Je crois que, si ce pistolet était chargé, je vous ferais sauter la cervelle, dit Morgan.

— Allons donc, vous vous en garderiez bien. Vous avez trop de respect pour votre précieuse vie, mon bon, répliqua le major : continuons, et commençons une nouvelle phrase.

« Ayant, en retour de toutes les bontés de mon maître, volé ses effets, que je reconnais avoir actuellement dans mes malles ; et ayant dit des faussetés relativement à sa famille et à d'autres familles honorables, je veux, par cet écrit, en considération de sa miséricorde pour moi, exprimer le regret de toutes mes calomnies et des vols dont je me suis rendu coupable à son préjudice. Je déclare donc que je ne suis pas digne de foi, et que j'espère… oui, morbleu !… que j'espère me corriger à l'avenir. Signé : James Morgan.

— Le diable m'emporte si je signe cela ! s'écria Morgan.

— Mon bon ami, que vous signiez ou non, il ne vous en emportera pas moins, dit le vétéran en riant de son trait d'esprit. Eh bien, vous comprenez que je ne ferai point usage de cet écrit, à moins… à moins que je n'y sois forcé. Mistress Brixham et notre ami le policeman signeront en qualité de témoins, et sans le lire, j'en suis sûr. Je rendrai à la vieille dame son billet, et je lui dirai que vous êtes quittes tous deux, ce que vous voudrez bien confirmer. Voici venir Frosch avec le cabriolet pour mes effets : je vais me loger en quelque hôtel… Vous pouvez entrer à présent, policeman. Nous avons arrangé notre petit différend, M. Morgan et moi. Si vous voulez signer ce papier, mistress Brixham, et vous aussi, policeman, je vous serai très-obligé à tous deux. Mistress Brixham, vous et votre digne propriétaire, M. Morgan, vous êtes

quittes. Je vous en fais mes compliments. Que Frosch vienne empaqueter le reste de mes effets. »

Frosch, aidé de l'esclave, sous la calme surveillance de M. Morgan, transporta les caisses du major Pendennis aux fiacres arrêtés devant la maison ; et mistress Brixham, quand son persécuteur se fut un peu éloigné, appela les bénédictions du ciel sur le major, son sauveur, le meilleur, le plus tranquille et le plus aimable des locataires. Après lui avoir tendu un doigt, que l'humble dame prit en faisant la révérence et se préparant à prononcer un speech plein de larmes, le major coupa court à ce discours d'adieu, et sortit pour se rendre à un hôtel de Jermyn-Street, qui n'était qu'à quelques pas de la maison de Morgan.

Celui-ci, qui avait la tête à la fenêtre du parloir, envoya toute autre chose que des bénédictions après son ex-patron ; mais le hardi vétéran ne se laissa pas intimider par M. Morgan, et, en s'éloignant appuyé sur sa canne, lui lança un regard de malice et de mépris.

Le major Pendennis n'avait quitté son logis de Bury-Street que depuis quelques heures, et M. Morgan jouissait noblement de son oisiveté, contemplant le brouillard et fumant un cigare sur le pas de sa porte, quand Arthur Pendennis, esquire, le héros de cette histoire, se présenta devant lui.

« Mon oncle est sorti, Morgan, je suppose ? dit-il au valet de chambre ; car il savait fort bien que fumer était crime de trahison aux yeux du major.

— Le major Pendennis est sorti, monsieur, répliqua Morgan avec gravité, en s'inclinant, mais sans porter la main à l'élégante casquette qui couvrait son chef. Le major Pendennis a quitté

cette maison aujourd'hui, monsieur, et je n'ai plus l'honneur d'être à son service, monsieur.

— Oui-da ! et où donc loge-t-il ?

— Je crois qu'il a pris temporairement un appartement à l'hôtel de Cox, dans Jermyn-Street, répondit M. Morgan, qui ajouta, après une pause : « Êtes-vous en ville pour quelque temps, monsieur ? Êtes-vous chez vous ? Je désire avoir l'honneur de vous voir chez vous, et je vous serais très-reconnaissant si vous m'accordiez un quart d'heure d'entretien.

— Voulez-vous que mon oncle vous reprenne ? demanda Arthur avec autant de bonne humeur que d'insolence.

— Je ne veux rien de pareil ; je voudrais qu'il fût… ! » Morgan lui jeta un regard courroucé, mais n'acheva pas sa phrase. « Non, monsieur, je vous remercie, ajouta-t-il d'un ton plus doux ; ce n'est qu'à vous que je désire parler, au sujet d'une affaire qui vous concerne. Et peut-être me ferez-vous l'honneur d'entrer chez moi.

— Si ce n'est que pour une ou deux minutes, je vous écoute, Morgan, » dit Arthur, pensant que l'ex-valet de chambre voulait lui demander sa protection.

Et il entra dans la maison. Les fenêtres étaient déjà garnies de cartons annonçant des appartements à louer.

Après avoir fait entrer M. Pendennis dans la salle à manger, et lui avoir présenté un siège, M. Morgan en prit un pour lui-même, et se mit à communiquer au jeune homme certaines infômations que le lecteur connaît déjà.

Tome 3 · 20

Notre ami était arrivé à Londres ce jour-là même, mais seulement pour une courte visite ; et, ayant laissé quelques compagnons de voyage à un hôtel où il les avait conduits, il s'était rendu en hâte à son appartement de Lamb-Court, lequel se chauffait au maigre rayon de soleil qui arrivait jusqu'à ce bâtiment triste, mais non dépourvu de tout agrément. Car la liberté tient lieu de soleil dans le Temple ; les Templiers grognent, mais se donnent leurs aises dans leur Inn.

Le domestique de Pen lui ayant annoncé que Warrington était chez lui, notre héros monta droit chez son ami. Il trouva son appartement parfumé de tabac comme autrefois, et Georges travaillant de nouveau à ses journaux et à ses revues. Ils se saluèrent avec cette rude cordialité commune entre jeunes Anglais, et qui, sous un extérieur brusque et grossier, cache beaucoup de chaleur et de bienveillance.

Warrington sourit, ôta sa pipe de sa bouche et dit : « Eh bien, jeune homme ? »

Pen s'avança, lui tendit la main et s'écria : « Comment allez-vous, mon vieux ? »

Voilà les compliments que se firent deux amis qui ne s'étaient pas revus depuis plusieurs mois. Alphonse et Frédéric se fussent précipités dans les bras l'un de l'autre, en s'écriant par-dessus leurs épaules : Ce bon cœur ! ce cher Alphonse ! Max et Wilhelm se fussent donné une demi-douzaine de baisers, parfumés de havane, sur les moustaches et favoris l'un de l'autre ; tandis que deux Anglais, après s'être réciproquement peut-être sauvé la vie

vingt-quatre heures plus tôt, se contentent de se dire : « Eh bien, jeune homme ! — Comment allez-vous, mon vieux ? » Demain ils cesseront de se donner des poignées de main, et se borneront à se saluer d'un hochement de tête en se rencontrant à déjeuner. Chacun a pour l'autre la plus vive estime, et ils s'inspirent mutuellement la plus entière confiance ; chacun partagerait sa bourse avec l'autre, chacun, en entendant attaquer l'autre, entonnerait ses louanges avec enthousiasme ; mais ils se quittent en se disant le plus simple adieu ! et s'abordent avec un banal : Comment vous portez-vous ? Et dans l'intervalle ils ne s'écrivent pas. Curieuse modestie ! étrange et stoïque décorum de l'amitié des Anglais ! « Non, nous ne sommes pas démonstratifs comme ces maudits étrangers, » dit Hardman, lequel n'a jamais de sa vie témoigné ni éprouvé d'amitié pour personne.

« Vous avez été en Suisse ? dit Pen.

— Oui, répondit Warrington, et je n'ai pu trouver un peu de tabac bon à fumer qu'à notre arrivée à Strasbourg, où j'achetai du caporal. »

Georges a l'esprit sans doute plein des grandes choses qu'il a vues, des grandes émotions que le spectacle des œuvres immenses de la nature lui a données ; mais son enthousiasme est trop modeste pour se montrer, même à son plus intime ami, et il le voile d'un nuage de tabac. Toutefois, les confidences arriveront quelque soir, et il écrira avec chaleur et franchise ce que sa timidité l'empêche de dire. Les pensées et les circonstances de son voyage rempliront ses écrits, et la science, qu'il n'étale jamais dans la conversation, enrichira son style d'une foule d'exemples et de fécondes allusions, colorera ses expressions et aiguisera son esprit.

Georges cite rapidement les lieux qu'il a visités dans son voyage. Il a vu la Suisse, l'Italie du nord et le Tyrol ; il est revenu par Vienne, Dresde et le Rhin. Il parle de ces lieux d'une voix honteuse et boudeuse, comme s'il eût mieux aimé n'en pas faire mention, comme si leur aspect l'eût rendu très-malheureux.

Quand l'aîné a fait ainsi mélancoliquement l'esquisse de son voyage, le plus jeune commence à parler. Il a été à la campagne, et s'y est fort ennuyé ; c'est extraordinairement assommant de briguer les suffrages ; il est à Londres pour un ou deux jours, puis il ira… chez quelques amis, dans les environs de Tunbridge-Wells, ce qui sera extraordinairement assommant aussi : il est si difficile de faire avouer à un Anglais qu'il est heureux !

« Et votre siège au parlement, Pen ? tout est-il réglé ? demande Warrington.

— Tout est arrangé. Dès que le parlement se réunira et qu'une nouvelle lettre de convocation pourra être publiée, Clavering se retirera et je chausserai ses souliers.

— Et sous quel roi parlerons-nous ou mourrons-nous ? Sommes-nous conservateur libéral, ou homme du gouvernement, ou bien avons-nous des idées particulières à nous ?

— Hem ! Il n'est pas question de politique à présent ; la politique de chaque homme est à peu près la même. Je n'ai pas assez de terres pour me faire protectionniste, et je ne crois pas que je le deviendrais quand même on me donnerait tout le comté. Je marcherai la plupart du temps avec le gouvernement, et un peu en avant sur certaines questions sociales que j'ai étudiées durant les vacances. Ne riez pas, vieux cynique ; j'ai parcouru les livres bleus, et je compte montrer ma science quand on traitera la ques-

tion sanitaire et celle de colonisation… Nous nous réservons la liberté de voter contre le gouvernement, quoique généralement nous soyons son ami : car nous sommes, avant tout, l'ami du peuple. Nous faisons des lectures publiques à l'institut de Clavering, et nous donnons des poignées de main aux ouvriers intelligents. Nous croyons que le droit électoral devrait être considérablement étendu ; en même temps nous sommes libre d'accepter des fonctions quelque jour, quand la Chambre aura écouté quelques-uns de nos discours hâbleurs et que le gouvernement aura reconnu notre mérite… Je ne suis pas Moïse, ajouta Pen, dont la voix avait, comme à l'ordinaire, quelque chose de triste. Dieu ne m'a pas dicté de lois sur la montagne pour les donner au peuple. Je n'appartiens pas du tout à la montagne ; je ne me pose pas en guide ni en réformateur de l'humanité. Ma foi n'est pas assez forte pour cela, ni ma vanité et mon hypocrisie assez grandes. Je ne dirai pas de mensonges, Georges ; cela, je vous le promets ; et je ne fais que me prêter à ceux qui sont nécessaires et qui ont cours, à ceux qu'on ne pourrait retirer sans retirer en même temps toute la monnaie en circulation. Laissez au moins à un homme l'avantage de son scepticisme. Si je trouve une bonne chose à dire à la Chambre, je la dirai ; une bonne mesure, je l'appuierai ; une bonne place, je la prendrai, et je serai bien aise de ma chance. Mais je ne flatterai pas plus un grand homme que la populace. Et maintenant, vous en savez autant que moi-même sur ma politique. Qu'est-ce qui m'engage à être whig ? Le whiggisme n'est point d'institution divine. Pourquoi ne voterais-je pas avec les conservateurs libéraux ? Ils ont fait pour la nation ce que les whigs n'eussent jamais fait sans eux. Qui a converti les uns et les autres ? les radicaux et le pays en dehors d'eux. Je crois que le Morning-Post a souvent raison, et que Punch a souvent tort. Je

ne prétends pas agir avec un parti, mais profiter de toute bonne occasion. Parlons d'autre chose.

— La chose qui vous tient le plus à cœur après l'ambition, c'est l'amour, je suppose ? dit Warrington. Comment vont nos jeunes amours ? Allons-nous changer de condition et renoncer à notre appartement ? Allez-vous divorcer d'avec moi, Arthur, et prendre une femme auprès de vous ?

— Je le pense. Elle est très-bonne et très-gaie. Elle chante et n'est pas incommodée par la fumée de tabac. Elle aura une belle fortune, je ne sais pas combien ; mais mon oncle espère tout de la générosité de la Bégum, et dit qu'elle comptera une belle dot. Et je crois que Blanche est diablement amoureuse de moi, dit Arthur avec un soupir.

— Cela veut dire que nous acceptons ses caresses et son argent.

— N'avons-nous pas déjà dit que la vie est une transaction ? s'écria Pendennis. Je ne prétends pas être amoureux fou d'elle. Je lui ai dit assez franchement quels étaient mes sentiments… et… et je me suis engagé à elle. Et depuis la dernière fois que je l'avais vue, surtout pendant les deux derniers mois que je viens de passer à la campagne, je crois qu'elle ne fait que m'aimer davantage tous les jours. Les lettres qu'elle m'écrit, et plus encore celles qu'elle écrit à Laure, semblent le prouver. Quant à moi, je lui écris fort simplement : point de transports ni de serments, vous comprenez ; mais je regarde la chose comme une affaire faite, dont je ne désire ni hâter ni différer l'accomplissement.

— Et Laure ? comment va-t-elle ? demanda franchement Warrington.

— Laure, Georges ? répondit Pen en regardant son ami en face. Pardieu ! Laure est la meilleure, la plus noble et la plus chère fille que le soleil ait jamais éclairée. »

Sa voix parut s'éteindre en disant ces mots ; il semblait qu'il eût à peine la force de les prononcer. Il tendit la main à son camarade, qui la prit et hocha la tête.

« Venez-vous seulement de faire cette découverte, jeune homme ? demanda Warrington après une pause.

— Suis-je le seul, Georges, qui ait appris trop tard certaines choses ? s'écria Arthur avec son impétuosité habituelle, et son émotion croissant à mesure que les paroles s'échappaient de sa bouche. Est-il une vie qui ne soit pas un désappointement ? Qui donc emporte dans la tombe un cœur entier et sans mutilation ? Je n'ai jamais trouvé personne qui fût complètement heureux, qui n'ait pas dû, pour échapper aux mains d'un Destin cruel, donner comme rançon quelque cher trésor. Heureux si, une fois la rançon payée, le tyran ne revient pas nous visiter et veut bien nous laisser la paix ! Supposez que j'aie reconnu avoir perdu le plus précieux trésor du monde, à présent qu'il est trop tard pour que ce trésor puisse être à moi ; supposez que, pendant des années, j'ai eu un ange dans ma tente, et que je l'ai laissé échapper ; suis-je le seul qui soit dans ce cas ? ah ! mon cher vieux, suis-je le seul ? Et pensez-vous que mon sort soit plus facile à supporter, parce que j'avoue le mériter ? Elle est perdue pour nous ; que la bénédiction de Dieu soit sur elle ! Elle aurait pu rester, et je l'ai perdue. C'est comme Ondine, n'est-il pas vrai, Georges ?

— Elle est venue dans cette chambre autrefois, » dit Georges.

Il la revoyait ; il entendait sa douce voix ; il voyait son charmant sourire et l'aimable éclat de ses yeux ; il voyait son visage qu'il se rappelait avec tant de tendresse, qu'il s'était représenté tant de fois dans de longues nuits d'insomnie, qu'il avait béni et aimé toujours. Pourtant elle n'était plus là ! Un verre qui avait contenu un bouquet, une Bible dans laquelle Hélène avait écrit deux lignes : c'était tout ce qui lui restait de cette fleur de sa vie. Dites que c'est un rêve ; dites que c'est un moment qui passe : mieux vaut encore le souvenir d'un rêve qu'un réveil sans but après une vague stupeur.

Les deux amis restèrent quelque temps assis en silence, chacun occupé de ses pensées et connaissant celles de l'autre. Pen le rompit enfin pour dire qu'il lui fallait aller voir son oncle et l'instruire des progrès qu'il avait faits. Le major lui avait écrit une lettre fort maussade ; le major devenait vieux. « Je voudrais, avant de faire mes adieux à ce monde, vous voir membre du parlement, et confortablement établi dans une agréable maison, avec un héritier de notre nom. Montrez-moi cela, écrivait le major ; alors le vieil Arthur Pendennis fera gaiement place aux plus jeunes ; il y a assez longtemps qu'il arpente le pavé de Pall-Mall. »

« Il y a du bon dans ce vieux païen, dit Warrington. Il s'inquiète d'autres personnes que lui-même, ou du moins d'une partie de lui-même qui n'est pas enveloppée dans son habit ; il s'inquiète de vous et de votre race. Il voudrait voir les descendants des Pendennis croître et multiplier, et il espère que la terre sera leur héritage. Le vieux patriarche vous bénit de la fenêtre du club de Bays, et se fait emporter et enterrer sous les dalles de l'église

Saint-James, au vu de Piccadilly, et de la station de fiacres, et des carrosses se rendant au lever de la reine. C'est une fin édifiante.

— Le sang nouveau que j'introduis dans la famille est un peu corrompu, dit Pen d'un ton rêveur. Si j'avais choisi moi-même, je crois que mon beau-père Amory n'est pas l'aïeul que j'aurais désiré pour mes enfants ; Snell et les autres aïeux orientaux de ma femme ne seraient pas les ancêtres de mon choix. À propos, qu'était-ce qu'Amory ? Amory était lieutenant à bord d'un vaisseau de la compagnie des Indes. Blanche a fait quelques vers sur lui, sur la tempête, sur les vagues hautes comme des montagnes, sur la tombe du marin, le vaillant père, etc. Amory s'est noyé étant commandant d'un navire, entre Calcutta et Sydney. Amory et la Bégum ne furent pas heureux ensemble. Elle a eu du malheur avec ses maris, la bonne vieille lady : car, entre nous, jamais plus méprisable créature que sir Francis Clavering, de Clavering-Park, baronnet, ne…

— Ne légiféra pour son pays, interrompit Warrington, ce qui fit rougir Pen. Il faut que je vous dise que j'ai rencontré notre ami, le chevalier Strong, à Baden, en grande tenue et portant toutes ses décorations. Il me dit qu'il s'était brouillé avec Clavering, de qui il semblait avoir tout aussi mauvaise opinion que vous-même, et il me confia même, je crois, quoique je ne veuille pas l'assurer, que ce Clavering n'était, selon lui, qu'un misérable. Ce Bloundell, qui vous a appris à jouer aux cartes à Oxbridge, était avec Strong ; je pense que le temps a développé ses qualités, et fait de lui un coquin plus accompli qu'il ne l'était pendant votre séjour à l'Université. Mais le roi de Baden, c'était le fameux colonel Altamont, qui emportait tout devant lui, donnait des fêtes à toute la société et faisait, dit-on, sauter la banque.

— Mon oncle sait quelque chose contre cet individu ; Clavering sait quelque chose contre lui ; bref, il y a quelque chose de louche dans ses affaires. Mais voyons, il faut que je me rende dans Bury-Street, en neveu soumis. »

Pen prit son chapeau et se prépara à sortir.

« Je vais sortir aussi, » dit Warrington.

Ils descendirent ensemble, mais s'arrêtèrent à l'appartement de Pen, qui se trouvait, comme on sait, à l'étage inférieur.

Là, Pen commença à s'asperger d'eau de Cologne et à se parfumer les cheveux et la moustache de ce liquide odoriférant.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Vous n'avez pas fumé. Est-ce ma pipe qui vous a empoisonné ? grommela Warrington.

— Je vais voir des femmes, dit Pen. Je… je vais dîner avec elles. Elles sont à Londres en passant, et sont descendues à un hôtel de Jermyn-Street. »

Warrington regardait avec un bienveillant intérêt son jeune ami occupé à se faire beau. Pen mit une chemise à devant magnifique, une cravate superbe, des gants frais et des bottes où l'on eût pu se mirer. Georges avait de gros souliers à recouvrement ; sa vieille chemise était déchirée sur la poitrine et déguenillée au collet, où sa barbe bleue l'avait usée.

« Eh bien, jeune homme, dit-il avec simplicité, j'ai du plaisir à vous voir dandy. Quand je me promène avec vous, c'est comme si j'avais une rose à la boutonnière. Et vous êtes toujours affable. Je ne crois pas qu'il y ait dans le Temple un autre jeune homme

comme vous ; et je ne crois pas que vous ayez jamais rougi de vous promener avec moi.

— Ne vous moquez pas de moi, Georges.

— Pen, reprit l'autre avec tristesse, si vous écrivez… si vous écrivez à Laure, je voudrais que vous lui dissiez de ma part un : Dieu vous bénisse ! »

Pen rougit, puis regarda Warrington, puis… puis partit d'un irrésistible éclat de rire.

« Je vais dîner avec elle, dit-il. Je l'ai amenée aujourd'hui de la campagne avec lady Rockminster ; nous avons fait deux journées de voyage, et couché la nuit dernière à Bath. Voyons, Georges, venez dîner avec nous, vous aussi. Je puis inviter qui je veux, et la vieille dame ne cesse pas de parler de vous. »

Georges refusa. Georges avait un article à faire. Georges hésita, et enfin, chose étrange ! Georges consentit à venir. Il fut convenu qu'ils se présenteraient ensemble à ces dames, et ils se dirigèrent fort gaiement vers l'hôtel de Jermyn-Street. Le cher visage lui apparut de nouveau ; de nouveau la douce voix lui parla, et une bonne petite main serra la sienne en témoignage de bienvenue.

Il y avait encore une demi-heure jusqu'au dîner.

« Allez voir votre oncle à présent, monsieur Pendennis, dit la vieille lady Rockminster. Vous ne l'amènerez pas à dîner ; non ; ses vieilles histoires sont insupportables ; et je veux causer avec M. Warrington ; je suis sûre qu'il nous amusera. Car je crois que nous avons entendu toutes vos anecdotes ; voilà deux jours en-

tiers que nous sommes ensemble, et je trouve que nous commençons à nous lasser l'un de l'autre. »

Obéissant donc aux ordres de Sa Seigneurie, Arthur sortit et se dirigea vers le logis de son oncle.

Tome 3 · 21

Le dîner était servi quand Arthur revint, et lady Rockminster se mit à le gronder de ce qu'il arrivait si tard. Mais Laure, ayant regardé son cousin, le trouva si pâle et si troublé, qu'elle interrompit son impérieuse protectrice et demanda avec alarme ce qu'il était arrivé. Arthur était-il malade ?

Arthur but un grand verre de xérès.

« J'ai appris les choses les plus extraordinaires ; je vous conterai cela plus tard, » dit-il en regardant les domestiques.

Il fut très-nerveux et très-agité durant tout le dîner.

« Ne piétinez donc pas ainsi, ne frappez pas du pied sous la table, dit lady Rockminster. Vous avez marché sur la patte de Fido et renversé sa soucoupe. Vous voyez que M. Warrington laisse ses bottes tranquilles. »

Au dessert (il semblait que ce malheureux dîner n'en finirait pas), lady Rockminster dit :

« Ce dîner a été excessivement stupide. Je suppose qu'il est arrivé quelque chose et que vous voulez parler à Laure. Je m'en vais faire ma sieste. Je ne sais pas si je prendrai le thé ce soir ; non, je

ne le prendrai pas. Bonne nuit, monsieur Warrington. Il faudra revenir lorsqu'il n'y aura pas à causer d'affaires. »

Et la vieille dame, ayant brusquement jeté la tête en arrière, sortit de la chambre avec une grande dignité.

Georges et les autres s'étaient levés en même temps qu'elle, et Warrington, s'apprêtant à s'éloigner, disait bonsoir à Laure, qui naturellement regardait son cousin d'un air d'alarme, quand Arthur s'écria :

« Restez, Georges, je vous prie. Il faut que vous entendiez mes nouvelles et que vous me donniez conseil ; car à peine sais-je comment agir en ces circonstances.

— C'est quelque chose qui concerne Blanche, Arthur ? dit Laure, dont le cœur battait et dont la joue rougit comme elle n'avait jamais rougi de sa vie.

— Oui ; et c'est bien l'histoire la plus extraordinaire, répliqua Pen. En vous quittant pour aller chez mon oncle, je trouvai son valet Morgan, qui l'a servi si longtemps, fumant sur le pas de la porte ; et il me dit que son maître et lui s'étaient quittés ce matin, que mon oncle ne logeait plus dans la maison et qu'il avait pris un appartement à l'hôtel… à l'hôtel où nous sommes. J'ai demandé après lui en rentrant, mais il était allé dîner. Morgan me dit ensuite qu'il avait quelque chose de très-important à me communiquer, et m'invita à entrer dans la maison, qui est la sienne à présent. Il paraît que le coquin a fait de fameuses économies au service de mon oncle, et qu'il est à présent capitaliste, millionnaire, que sais-je ?… C'est bien ; j'entre dans la maison, et que croyez-vous qu'il m'ait dit ? Que ceci reste un secret entre nous tous… si toutefois la chose est possible, maintenant que ce misé-

rable est au fait de l'histoire. Le père de Blanche n'est pas mort. Il est revenu à la vie. Le mariage de Clavering avec la Bégum est nul.

— Et Blanche, je suppose, est l'héritière de son grand-père, dit Warrington.

— Peut-être ; mais de quel père est-elle la fille ! Amory est un forçat évadé ; Clavering le sait ; mon oncle le sait ; et c'est avec cette menace suspendue sur sa tête, que le malheureux vieillard le contraignait à me céder son bourg.

— Blanche ne sait rien de tout cela, dit Laure, ni la pauvre lady Clavering.

— Non ; Blanche ne sait même pas l'histoire de son père. Elle savait que sa mère s'était séparée d'avec lui, et étant enfant elle avait ouï dire à Bonner, la femme de chambre, que M. Amory s'était noyé dans la Nouvelle-Galles-du-Sud. Il a été là en qualité de forçat et non comme capitaine de navire, ainsi que le croyait la pauvre fille. Lady Clavering m'a dit autrefois que son mariage n'avait pas été heureux et que son mari était un vilain homme. Elle ajouta qu'elle me conterait tout quelque jour ; et je me rappelle qu'elle m'a dit, les larmes aux yeux, qu'il était triste pour une femme d'être forcée d'avouer qu'elle avait été bien aise d'apprendre la mort de son mari, et que deux fois dans sa vie elle avait si mal choisi… Que faut-il faire à présent ? Cet homme ne peut se montrer pour réclamer sa femme ; s'il se faisait connaître, il courrait risque d'être pendu ; tout au moins serait-il transporté de nouveau. Mais ce misérable a depuis quelque temps menacé Clavering de tout découvrir, et il lui a ainsi extorqué de fortes sommes.

— C'est donc notre ami le colonel Altamont, dit Warrington ; à présent, tout m'est expliqué.

— Si le coquin revient, continua Arthur, Morgan, qui possède son secret, s'en servira contre lui, et se propose de nous extorquer de l'argent à tous. Le satané gueux supposait que je connaissais toute cette histoire, dit Pen, pâle de colère ; il m'a demandé si je voulais lui payer une rente pour qu'il ne nous trahît point ; il m'a menacé, moi, comme si j'avais trafiqué du malheur de cette pauvre vieille Bégum, comme si j'avais voulu extorquer à ce misérable Clavering son siège au parlement. Grand Dieu ! mon oncle était-il fou de tremper dans une pareille conspiration ? Imaginez-vous, Laure, le fils de notre mère faisant trafic de pareille trahison !

— Je ne puis me l'imaginer, cher Arthur, dit Laure en s'emparant de la main de son cousin qu'elle baisa.

— Non ! » s'écria Warrington de sa voix grave, un peu tremblante en ce moment. Il examinait ce couple noble et aimant avec une affection et une douleur indicibles. « Non, notre garçon ne peut entrer dans une aussi misérable intrigue. Arthur Pendennis ne peut épouser la fille d'un forçat, ni siéger au parlement en qualité de représentant des galères. Il faut que vous vous laviez les mains de toute cette affaire, Pen. Il faut rompre tout. Il ne faut pas expliquer pourquoi, mais dire que des raisons de famille rendent ce mariage impossible. Ces pauvres femmes vous croiront coupable d'un manque de foi ; mais cela vaut mieux pour elles que de savoir la vérité. D'ailleurs vous pouvez tirer de ce coquin de Clavering (je me charge de vous avoir cela) une attestation que les raisons que vous lui donnerez, comme au chef de la

famille, sont largement suffisantes pour rompre le projet de mariage. N'êtes-vous pas de mon avis, Laure ? »

Àpeine osait-il la regarder en face. Il savait qu'il jetait loin de lui tout espoir qui pouvait lui rester encore, comme un naufragé laisse échapper le dernier tronçon de mât auquel il s'était cramponné ; et il laissa se rejoindre au-dessus de sa tête les flots de son malheur. Pen s'était levé tandis que Georges parlait, et il le regardait attentivement. Georges détourna la tête. Il vit Laure se lever aussi, s'approcher de Pen, prendre sa main encore une fois et la baiser.

« Elle est de mon avis… que Dieu la bénisse ! se dit Georges.

— Blanche est innocente de la honte de son père ; ne le pensez-vous pas, cher Arthur ? dit Laure, très-pâle, et parlant rapidement. Supposez que vous l'ayez épousée ; l'abandonneriez-vous, quand elle n'a fait aucun mal ? N'êtes-vous pas son fiancé ? N'a-t-elle pas votre promesse ? La quitteriez-vous parce qu'elle est dans l'infortune ? Et si elle est malheureuse, ne voulez-vous pas la consoler ? Notre mère la consolerait, si elle était ici. »

Et, ce disant, l'excellente fille prit Arthur dans ses bras et se cacha la figure dans son sein.

« Notre mère est un ange dans le ciel ! dit Arthur en sanglotant. Et vous êtes la plus chère et la meilleure des femmes ; oh ! oui, la meilleure et la plus chère. Enseignez-moi mon devoir. Priez pour moi, afin que j'aie la force de le remplir. Dieu bénisse votre cœur si pur ! Dieu vous bénisse, ma sœur !

— Amen ! soupira Warrington, la tête dans ses mains. Elle a raison, se dit-il ; je crois que cette fille-là ne peut jamais avoir

tort ! »

Et vraiment elle semblait un ange, et souriait comme un ange. Bien longtemps après, Warrington se rappelait encore ce sourire angélique, le regard rayonnant qu'elle attachait sur Pen dont elle relevait les cheveux, en rougissant, en souriant, et les yeux pleins de tendresse.

Elle appuya un moment sa belle petite main sur la table, en faisant jouer ses doigts.

« Et maintenant… dit-elle en regardant les deux gentlemen.

— Eh bien ! quoi, maintenant ? demanda Georges.

— Et maintenant nous allons prendre un peu de thé, » dit miss Laure avec son sourire.

Mais avant que cette scène un peu sentimentale eût pu se terminer d'une façon aussi peu romantique, un domestique vint annoncer que le major Pendennis était rentré, et qu'il attendait son neveu.

Àcette nouvelle, Laure, un peu effrayée et jetant à Pen un regard qui signifiait : « Conduisez-vous bien ; rangez-vous du côté de la justice et faites votre devoir ; soyez doux, mais ferme avec votre oncle ; » Laure, disons-nous, ayant ces avertissements écrits en quelque sorte sur son visage, prit congé des deux gentlemen et se retira dans sa chambre à coucher.

Warrington, qui n'était pas un grand amateur de thé, regretta néanmoins beaucoup la tasse dont il se voyait privé. Le vieux Pendennis n'aurait-il pas pu rentrer une heure plus tard ?

Mais une heure plus tôt ou une heure plus tard, qu'importe ? L'heure finit toujours par sonner ; et le moment fatal arrive toujours, le moment de dire adieu. Une poignée de main ; la porte se ferme ; l'amie se retire ; et, après un court moment de joie, l'on se retrouve seul.

« Laquelle de toutes ces nombreuses fenêtres de l'hôtel est éclairée par sa lumière ? » se demande-t-il peut-être en descendant la rue. Il se dirige à grands pas vers l'estaminet d'un club voisin, et là il recourt à sa consolation habituelle, le cigare.

Les hommes crient et parlent de politique, de filles d'Opéra, de chevaux de course, de l'atroce tyrannie du comité ; Georges entre au milieu de ce tumulte, portant avec lui son secret. Parlez, criez l'un plus haut que l'autre ; disputez-vous et faites des calembours ; riez et contez vos anecdotes scandaleuses. C'est étrange de prendre place au milieu de la fumée et du tapage, et de penser que chaque individu présent a probablement son moi secret, assis seul et à l'écart dans une chambre particulière, loin du jeu bruyant auquel participe le reste de nous !

En traversant les corridors de l'hôtel, Arthur sentit sa colère s'allumer dans son sein. Il s'indignait à la pensée que ce vieux gentleman qu'il allait voir eût ainsi fait de lui un instrument et une marionnette, eût ainsi compromis son bonheur et son nom.

La main du vieux bonhomme était très-froide et tremblante, quand Arthur la prit. Il toussait, il bougonnait penché sur le feu ; Frosch ne savait pas lui présenter sa robe de chambre, ni arranger ses journaux comme ce satané maudit impudent gredin de Morgan. Le vieux gentleman se lamentait, et maudissait l'ingratitude de Morgan avec une humeur chagrine fort touchante.

« Le maudit impudent gredin ! Il était soûl hier soir, Pen ; il me défiait au combat, et j'étais si irrité un moment, que je me suis vu, morbleu ! sur le point de lui plonger un couteau dans le cœur. L'infernal coquin a amassé dix mille guinées, je crois ; il mérite d'être pendu, et il le sera. Mais, malédiction sur lui ! je voudrais qu'il eût pu durer mon temps. Il savait toutes mes habitudes, et quand je sonnais, le diable m'emporte si ce maudit voleur ne m'apportait pas toujours la chose dont j'avais besoin ! Ce n'était pas comme avec ce stupide butor allemand… Et comment vous êtes-vous amusé à la campagne ? Vous avez été souvent chez lady Rockminster ? Vous ne pouviez mieux faire. C'est une personne de la vieille école ; et vieille école, bonne école, hein ? Le diable m'emporte, on ne fait plus ni dames ni gentlemen à présent, et dans cinquante ans à peine distinguera-t-on un homme d'avec un autre. Mais ça durera encore autant que moi. Je ne suis plus pour longtemps de la partie ; je commence à devenir bien vieux, Pen, mon garçon ; et, ma foi ! je me disais aujourd'hui en empaquetant ma petite bibliothèque… Il y a une Bible qui a appartenu à ma pauvre mère, et je désire que vous la conserviez, Pen… Je me disais que ce serait probablement vous qui ouvririez cette caisse, lorsqu'elle vous appartiendrait et que le vieux bonhomme serait enterré. »

Et le major se mit à tousser en hochant sa vieille tête au-dessus du feu.

Son âge, sa bienveillance, désarmèrent un peu la colère de Pen, et inspirèrent à Arthur un vif remords de l'acte qu'il allait faire. Il savait que la nouvelle qu'il apportait allait détruire la plus chère espérance de la vie du vieux gentleman et ferait naître en son sein une grande émotion, une douleur pleine de courroux.

« Hey… hey… je m'en vais jeune homme, reprit le vieillard ; mais avant de mourir je voudrais lire dans le Times un de vos discours : M. Pendennis a pris la parole en ces termes : « N'ayant pas l'habitude de parler en public… » N'est-ce pas cela, Arthur, hein ? Morbleu ! vous avez diablement bonne mine, monsieur, et votre santé est excellente. J'ai toujours dit que mon frère Jack remettrait la famille à sa place. Il faut que vous alliez dans l'ouest acheter le vieux domaine, monsieur. Nec tenui penna, hein ? Nous nous relèverons, monsieur ; nous reprendrons l'essor, et je ne serais pas étonné, morbleu ! si vous deveniez baronnet avant de mourir. »

Ces paroles émurent Pen.

« Et c'est moi, se dit-il, qui vais jeter bas les châteaux aériens du pauvre vieux bonhomme ! Mais il le faut. Du courage !… Je… je me suis rendu à votre logis de Bury-Street, commença Pen avec lenteur, et, quoique je ne vous y aie pas trouvé, j'ai causé avec Morgan, oncle.

— Oui-da ! » La joue du vieux gentleman se mit à rougir malgré lui, et il marmotta : « Voilà le chat échappé du sac à présent, morbleu !

— Il m'a conté une histoire qui m'a profondément surpris et peiné, monsieur, » dit Pen.

Le major tâcha de prendre un air indifférent.

« Quoi !… cette histoire au sujet de… de… Comment l'appelez-vous, hein ?

— Au sujet du père de miss Amory, du premier mari de lady Clavering ; il m'a dit quel homme c'est…

— Hem ! c'est une affaire diablement embarrassante, reprit le vieillard en se frottant le nez. Il y a… il y a quelque temps que je suis instruit de… de cette maudite circonstance.

— Je voudrais l'avoir sue plus tôt, ou jamais, dit Arthur avec tristesse.

— Allons, il n'y a pas grand mal, pensa le vieux, qui se sentit fort soulagé… Morbleu ! je voulais vous laisser dans l'ignorance de tout cela, ainsi que ces deux pauvres femmes, qui sont aussi innocentes que des enfants dans le sein de leurs mères.

— Vous avez raison. Il n'est pas nécessaire que ces deux femmes apprennent cette histoire, et je ne la leur dirai jamais… quoiqu'il soit fort possible que ce scélérat de Morgan se charge de les en instruire. Il paraît disposé à faire trafic de son secret, et m'a déjà proposé une rançon. Je voudrais avoir su tout cela plus tôt, monsieur. Ce n'est pas une pensée bien agréable pour moi, que celle d'être fiancé à la fille d'un forçat.

— C'est précisément pour cela que je vous ai caché la chose, mon cher garçon. Mais miss Amory n'est pas la fille d'un forçat, ne voyez-vous pas ? Miss Amory est la fille de lady Clavering, avec cinquante ou soixante mille livres sterling de fortune. Son beau-père, baronnet et gentilhomme campagnard très-considéré, approuve le mariage et abandonne son siège au parlement en faveur du mari de sa belle-fille. Que peut-il y avoir de plus simple ?

— Est-ce vrai, monsieur ?

— Ma foi ! oui, c'est vrai ; sans doute c'est vrai. Amory est mort. Je vous dis qu'il est mort. Au premier signe de vie qu'il donne, il est mort. Il ne peut pas se montrer. Nous le tenons sous

clef, comme cet individu de la comédie… le Critique, hein ? C'est diablement amusant cette pièce du Critique. Sheridan était un homme d'un esprit prodigieux, et son fils tenait de lui. Parbleu ! je me rappelle que, lorsque j'étais au Cap… »

La loquacité du vieux gentleman et son désir de transporter Arthur au Cap naissaient peut-être de l'envie d'éviter le sujet qui importait le plus à son neveu ; mais Arthur l'interrompit en s'écriant :

« Si vous m'aviez dit cette histoire plus tôt, je crois que vous nous eussiez épargné à tous deux beaucoup de chagrin et de désappointement, et je ne me verrais pas lié par un engagement que je ne puis rompre avec honneur.

— Non, pardieu ! nous vous avons bien attaché. Et un homme qui est attaché à un siège au parlement et à une jolie fille avec quelque mille livres sterling de rente, n'est pas déjà si désagréablement attaché, permettez-moi de vous en faire l'observation.

— Grand Dieu ! êtes-vous donc aveugle ? s'écria Arthur. Ne voyez-vous pas ?…

— Quoi, jeune homme ?

— Ne voyez-vous pas que, plutôt que de trafiquer de ce secret d'Amory, j'aimerais mieux aller rejoindre mon beau-père aux galères ? s'écria Arthur. Ne voyez-vous pas que, plutôt que d'accepter ce siège au parlement arraché à Clavering pour une promesse de silence, j'aimerais mieux voler des cuillers sur la table ? Ne voyez-vous pas que vous m'avez donné pour femme la fille d'un criminel, que vous m'avez condamné à la honte et à la pauvreté, que vous avez brisé mon avenir… lorsque, sans vous, il aurait pu

être si beau ? Ne voyez-vous pas que nous avons triché au jeu, et que nous sommes attrapés ; qu'en offrant d'épouser cette pauvre fille pour son argent et les avantages qu'elle m'apporterait, je me dégradais, je prostituais mon honneur ?

— Que voulez-vous dire, au nom du ciel, monsieur ? s'écria le vieillard.

— Je veux dire qu'il est un degré de bassesse que je ne puis franchir, répondit Arthur. Je n'ai pas d'autres paroles pour exprimer ma pensée, et j'en suis fâché si elles vous ont blessé. Il y a des mois que je sentais que ma conduite en cette affaire était mondaine, sordide, coupable. Je suis justement puni par ce qui en résulte ; et m'étant vendu pour de l'argent et un siège au parlement, il est juste que je perde l'un et l'autre.

— Comment donc perdez-vous l'un et l'autre ? s'écria le vieux gentleman. Qui diable vous prendra votre argent ou votre siège ? Pardieu ! il faudra bien que Clavering vous donne l'un et l'autre. Vous aurez vos quatre-vingt mille livres sterling, et pas un schelling de moins.

— Je tiendrai ma promesse à miss Amory, monsieur, dit Arthur.

— Et, morbleu ! ses parents tiendront les promesses qu'ils vous ont faites.

— Non pas, s'il plaît à Dieu, répliqua Arthur. J'ai péché, mais avec le secours du ciel je ne pécherai plus. J'affranchirai Clavering d'un engagement pris sans ma connaissance. Je n'accepterai d'autre argent, en épousant Blanche, que celui qu'on lui destinait dans l'origine, et je tâcherai de la rendre heureuse. C'est vous qui

avez fait cela ; c'est vous qui m'avez réduit où j'en suis, monsieur. Mais vous croyiez bien faire, et je vous pardonne…

— Arthur, au nom de Dieu, au nom de votre père, qui était, morbleu ! le plus fier homme du monde, et qui a toujours eu à cœur l'honneur de la famille ; pour l'amour enfin de moi-même, d'un pauvre vieux bonhomme tout cassé, qui vous a toujours diablement chéri, ne repoussez pas la fortune qui s'offre à vous, je vous en prie, je vous en conjure ! Oh ! mon cher, cher garçon, je vous supplie de ne pas repousser cette fortune. C'est elle qui vous élèvera : vous êtes sûr de faire votre chemin. Vous serez baronnet. Il s'agit de trois mille livres sterling de rente. Le diable m'emporte !… là, vous me voyez à genoux devant vous ; je vous conjure de ne pas rejeter cette fortune. »

Et le vieillard se jeta réellement à genoux, saisit une des mains d'Arthur et le regarda d'un air pitoyable. C'était cruel de voir ces mains tremblotantes, cette figure ridée et frémissante, ces yeux clignotants et pleins de larmes ; c'était cruel d'entendre cette voix brisée.

« Ah ! monsieur, dit Arthur avec un gémissement, vous m'avez fait assez souffrir déjà ; épargnez-moi ceci. Vous avez voulu me marier avec Blanche : je l'épouse. Pour l'amour de Dieu, levez-vous, monsieur ; je ne puis supporter ce spectacle.

— Vous voulez l'épouser pauvre, et rester gueux vous-même ? dit le vieux gentleman en se levant et toussant avec violence.

— Je la regarde comme une personne frappée d'un grand malheur, et à qui je suis fiancé. Elle n'est pas coupable de ce malheur, et, comme je lui ai donné ma parole lorsqu'elle était dans la prospérité, je ne la retirerai pas à présent qu'elle est pauvre. Je

n'accepterai pas le siège de Clavering, à moins que plus tard il ne me le cède de son plein gré. Je ne veux pas un schelling de plus que la somme primitivement destinée à Blanche.

— Ayez la bonté de sonner, dit le vieux gentleman. J'ai fait tout ce que je pouvais faire, et dit ce que j'avais à dire ; et je suis diablement vieux. Et… et… n'importe. Shakspeare avait bien raison, et le cardinal Wolsey aussi, morbleu ! Si j'avais servi Dieu comme je vous ai servi… Oui, par Jupiter ! je me suis mis à genoux devant mon propre neveu ; je n'aurais pas dû le faire. Bonne nuit, monsieur ; vous n'avez pas besoin de vous donner la peine de revenir. »

Arthur prit la main que le vieillard lui laissa ; elle était inerte et gluante. Le major semblait avoir beaucoup vieilli en un moment ; on eût dit que le combat et la défaite l'avaient brisé.

Le lendemain, il garda le lit et refusa de voir son neveu.

Tome 3 · 22

Lorsque Pen, enveloppé de sa robe de chambre, monta le lendemain matin, selon sa coutume, à l'appartement de Warrington pour informer cet ami de l'issue de son entrevue de la veille avec son oncle, et pour lui demander avis et conseil, comme à l'ordinaire, Arthur ne trouva dans le cher vieux logis que mistress Flanagan, la blanchisseuse.

Georges avait pris un sac de nuit et était parti. Son adresse était chez son frère, dans le Suffolk. La table était jonchée de paquets adressés aux directeurs des journaux et revues pour les-

quels il écrivait, et que la femme de ménage devait leur faire parvenir.

« En arrivant, j'ai trouvé le cher gentleman assis à son bureau, dit mistress Flanagan. Il écrivait, et une des chandelles était entièrement consumée ; et, quoique son lit soit bien dur, il ne s'y est pas couché de toute la nuit, monsieur. »

En effet, après être resté au club jusqu'à ce que le tapage y fût devenu insupportable pour lui, Georges était rentré à la maison et avait passé la nuit à terminer un travail commencé, et à l'achèvement duquel il s'appliqua de toutes ses forces. Cette besogne finie, la nuit fit place à l'aube tardive d'un jour de novembre, qui sembla regarder par la fenêtre le jeune homme penché sur son bureau.

Plusieurs d'entre nous admirèrent sans doute dans le journal du lendemain, ou dans la revue du trimestre, l'œuvre de son génie, la variété de ses connaissances, l'ardente vigueur de son ironie, la profondeur de sa raison. Il n'y avait pas, dans ses écrits, la moindre trace des autres pensées qui l'occupaient, qui l'accompagnaient toujours au travail ; un ton un peu plus mélancolique qu'à l'ordinaire, une ironie un peu plus amère et plus impatiente que celle qu'il manifesta dans la suite, c'est tout ce qui, pour le très-petit nombre de personnes connaissant son style et son nom, distingua ses écrits durant cette période de sa vie. Nous avons dit plus haut que, s'il nous était possible de connaître les sentiments de l'homme aussi bien que les pensées de l'auteur, les livres seraient bien intéressants, plus intéressants que gais. Je suppose que la figure d'arlequin derrière son masque est toujours grave, sinon mélancolique ; certainement tout homme qui vit de sa plume, s'il en est à qui ces lignes tombent sous les yeux, se

rappellera ce qu'il a éprouvé et repassera dans son esprit bien des tristes heures de solitude et de travail. Quel souci constant assis à côté de lui à son bureau ! La fièvre ou la maladie régnait peut-être dans la chambre prochaine ; peut-être s'y trouvait-il un enfant malade avec une épouse veillant sur lui, terrifiée et priant Dieu pour lui. Peut-être le chagrin pesait-il sur lui, et des larmes cruelles l'empêchaient-elles de distinguer le papier sur lequel il écrivait, car l'inexorable nécessité conduisait sa plume. Quel est celui de nous qui n'a pas eu des heures et des nuits pareilles ? Mais, pour le cœur viril, ces angoisses sont supportables, quoique cruelles ; si longue que la nuit semble, l'aube apparaît enfin, les blessures se ferment, la fièvre se calme, le repos arrive, et vous pouvez jeter un regard en arrière sur le malheur passé, avec des sentiments qui n'ont plus d'amertume.

Deux ou trois livres à consulter, des fragments de manuscrit déchiré, des tiroirs ouverts, des plumes et l'encrier, des lignes à demi visibles sur le papier brouillard, un bâton de cire à cacheter tordu, mordu et cassé en plusieurs morceaux, telles étaient les reliques qui jonchaient le bureau. Et Pen se jeta dans le fauteuil vide de Georges, tout en remarquant chaque objet, selon son habitude, ou en dépit de lui-même. Il y avait un vide dans la bibliothèque, à côté du vieux Platon décoré des armoiries du collège Saint-Boniface. C'était la place de la Bible d'Hélène. « Il l'a emportée, » se dit Pen. Il sut alors pourquoi son ami était parti. Cher, cher vieux Georges ! Pen passa la main sur ses yeux. « Oh ! combien il est plus sage, meilleur et plus noble que moi ! se dit-il. Où trouver un pareil ami ? où trouver un si brave cœur ? où entendrai-je jamais une voix si franche, un rire si bienveillant ? où verrai-je jamais un si vrai gentleman ? Il n'est pas étonnant qu'elle l'ait aimé. Dieu le bénisse ! Qu'étais-je en comparaison de

lui ? Pouvait-elle faire autrement que de l'aimer ? Jusqu'à la fin de nos jours nous serons les frères de Laure, puisque le destin ne veut pas que nous soyons plus. Nous serons ses chevaliers et nous la servirons ; et quand nous serons vieux, nous dirons combien nous l'avons aimée. Cher, cher vieux Georges ! »

Quand Pen redescendit chez lui, son regard tomba sur la boîte aux lettres de sa porte extérieure, à laquelle il n'avait pas encore pensé. Elle contenait un petit billet à l'adresse d'Arthur Pendennis, esquire. C'était l'écriture de Georges. Georges l'avait sans doute jeté dans la boîte de Pen, au moment de s'en aller.

« Je serai à mi-chemin de la demeure de mon frère à l'heure où vous déjeunerez, et je compte rester jusqu'après Noël dans le Norfolk ou ailleurs.

« J'ai mon opinion particulière relativement au résultat des événements dont nous avons parlé hier dans Jermyn-Street, et je crois que ma présence serait de trop. Vale.

« Georges W.

« Mes amitiés sincères et mes adieux à votre cousine. »

Georges était donc parti, et mistress Flanagan, la blanchisseuse, régnait sur son appartement désert.

Pen se présenta naturellement pour voir son oncle, le lendemain de l'entretien qu'il avait eu avec lui, et n'ayant pas été admis, il se rendit chez lady Rockminster, qui demanda aussitôt après Barbe-Bleue et insista pour l'avoir à dîner.

« Barbe-Bleue est parti, » dit Pen ; et il remit à Laure le pauvre petit morceau de papier de Georges.

Laure y jeta les yeux, ne regarda pas Pen, mais lui rendit le billet et s'éloigna.

Pen se mit à faire un éloquent éloge de son cher vieux Georges à lady Rockminster, qui fut étonnée de son enthousiasme. Elle ne l'avait jamais entendu louer personne aussi chaudement, et elle lui dit franchement qu'elle ne croyait pas jusque-là qu'il pût s'intéresser si fort à un autre que lui-même.

En traversant la place Waterloo, dans une de ses nombreuses courses à l'hôtel où se trouvait Laure, et où ses devoirs envers son oncle appelaient souvent notre héros, Arthur vit sortir de la fameuse boutique de MM. Gimcrack un vieil ami, qu'un obséquieux commis chargé de paquets suivit jusqu'à son brougham. Le gentleman était en grand deuil. Le brougham, le cocher et le cheval étaient en deuil. La douleur, telle qu'on l'éprouve dans une belle position de fortune, quand on peut s'étendre sur les coussins moelleux de l'équipage le plus confortablement suspendu, était symbolisée par la voiture et par le petit gentleman qui en était le propriétaire.

« Quoi, Foker ! Salut, Foker ! » s'écria Pen.

Le lecteur a sans doute reconnu, lui aussi, l'ancien camarade de collège d'Arthur ; et Pen tendit la main à l'héritier du si regrettable John Henry Foker, esquire, le maître de Logwood et autres domaines, le principal associé de la grande brasserie de Foker et C.

Une petite main couverte d'un gant de l'ébène le plus foncé, que relevait une manchette d'un blanc de neige large de trois pouces, répondit au salut d'Arthur. L'autre petite main tenait une petite boîte de maroquin, contenant sans doute quelque chose de

précieux dont M. Foker venait de faire l'acquisition dans les magasins de MM. Gimcrack.

Le regard perçant de Pen et son humeur sarcastique lui apprirent aussitôt ce que son ami venait de faire chez ces marchands ; il se rappela l'héritier dont parle Horace, et qui répandait le vin contenu dans les cuves de son père. L'humaine nature est la même dans Regent-Street et dans la Via Sacra.

« Le roi est mort, vive le roi ! dit Arthur.

— Ah ! répliqua l'autre. Oui. Merci… Bien obligé. Comment allez-vous, Pen ?… Je suis fort occupé ; adieu. »

Et il s'élança dans le brougham noir, où il fit à Pen l'effet d'un petit Souci noir derrière un noir cocher. Post equitem sedet atra cura.

Foker avait rougi à la vue de Pen, et manifesté d'autres signes de trouble et de culpabilité ; mais Pen attribua cela à la nouveauté de sa situation, et se mit à méditer là-dessus avec son ironie habituelle.

« Oui, ainsi va le monde, se dit Pen. Le caveau funèbre se ferme sur Henri IV, et Henri V règne à sa place. Les vieux ministres, à la brasserie, viennent s'agenouiller devant lui avec leurs livres ; les camionneurs, ses sujets, lancent en l'air leurs bonnets rouges et l'accueillent par des acclamations. Quelle grave déférence et quelle sympathie les banquiers et les hommes de loi ne lui témoignent-ils pas ? Il y avait un enjeu trop considérable entre le père et le fils pour qu'ils se soient jamais aimés bien cordialement. Lorsqu'un homme se trouve entre vous et vingt mille livres sterling de rente, vous devez être toujours à soupirer après

la couronne ; et le désir est nécessairement le père de la pensée de possession. Dieu merci ! Laure, il n'y a jamais eu de pensée d'argent entre notre chère mère et moi.

— Il ne pouvait pas y en avoir. Vous l'eussiez repoussée avec dédain ! s'écria Laure. Pourquoi vous faire plus égoïste que vous n'êtes, Pen ? Pourquoi admettre que vous eussiez pu être coupable un seul instant d'une aussi terrible… bassesse ? Vous me faites rougir pour vous, Arthur ; vous me faites… »

Ses yeux achevèrent la phrase, et elle passa son mouchoir sur ses paupières.

« Il est certaines vérités que les femmes ne reconnaîtront jamais, dit Pen, et dont votre modestie se détourne toujours. Je ne dis pas que j'aie connu ce sentiment, mais seulement que je suis bien aise de n'avoir pas eu cette tentation. Y a-t-il du mal à confesser sa faiblesse ?

— On nous a appris à demander d'être délivrés du mal, Arthur, répliqua Laure à voix basse. Je suis heureuse que ce grand crime vous ait été épargné ; ce qui m'afflige, c'est de penser que d'autres circonstances eussent pu vous y entraîner. Mais non, cela n'est pas possible, et vous ne le croyez pas sérieusement. Vos actions sont bonnes et généreuses ; vous dédaignez tout ce qui est vil. Vous prenez Blanche sans argent et sans le siège qu'elle devait vous apporter. Oui, Dieu merci ! cher frère, vous n'eussiez pas pu vous vendre ; je savais que vous ne le pouviez pas, le jour que la chose a été connue, et je ne me suis pas trompée. Louange… à qui louange est due. Pourquoi cet horrible scepticisme vous poursuit-il, mon Arthur ? Pourquoi douter de votre cœur et de celui de tout autre ? pourquoi vous en moquer ? Oh !

si vous saviez la peine que vous me faites, et comme je reste éveillée, la nuit, à penser à vos phrases si cruelles, cher frère, à désirer que vous ne les eussiez jamais prononcées, jamais pensées !

— Est-ce que je vous fais beaucoup penser et beaucoup pleurer, Laure ? » demanda Arthur.

Un sourire d'une pureté céleste, un regard d'ineffable tendresse, de douce pitié et de sympathie, illumina le visage de la jeune fille ; et ce fut toute sa réponse, une réponse pleine d'un innocent amour. Arthur vit et adora en elle cet amour et cette pureté, comme on les verrait dans le sourire d'un enfant, comme l'imagination peut vous les représenter dans la figure d'un ange.

« Je… je ne sais pas ce que j'ai fait, dit-il simplement, qui m'ait valu l'amitié de deux telles femmes. C'est comme un éloge immérité, Laure ; ou comme trop de bonheur, qui vous effraye ; ou comme un poste élevé, pour lequel on ne se sent pas fait. Ah ! sœur, que nous sommes faibles et méchants ! et que Dieu vous a donc faites pures, et pleines d'amour et de vérité ! Je crois qu'il n'y pas eu de péché originel pour quelques-unes d'entre vous, dit-il en regardant la charmante fille avec une admiration presque paternelle. Vous ne pouvez vous empêcher d'avoir de douces pensées et de faire de bonnes actions. Chère amie, ce sont les fleurs que vous produisez.

— Et après, monsieur ? demanda Laure. Je vois un rire moqueur se dessiner sur votre visage. Qu'est-ce qu'il signifie ? Pourquoi vient-il chasser toutes les bonnes pensées ?

— Un rire moqueur, vraiment ? Je pensais, ma chère, que la nature, en vous faisant si bonne et si aimante, avait fort bien fait ;

mais…

— Mais quoi ? Qu'est-ce que ce méchant mais ? et pourquoi arrivez-vous toujours à ce mais ?

— Mais arrive malgré nous. Mais, c'est la réflexion. Mais, c'est le démon familier du sceptique, avec lequel il a fait un pacte ; et s'il l'oublie, s'il se laisse aller à des rêves de bonheur, s'il bâtit des châteaux en l'air, s'il écoute une douce harmonie ou le son des cloches appelant les fidèles à l'église, mais vient frapper à la porte et dire : « Maître, me voici. Vous êtes mon maître, mais je suis le vôtre. En quelque lieu que vous alliez, vous ne pouvez voyager sans moi. Je vous parlerai à l'oreille quand vous serez à genoux à l'église. Je serai à votre chevet le jour de votre mariage. Je m'assoirai à votre table avec vos enfants. Je serai derrière le rideau de votre lit au moment de votre mort. » Voilà ce que c'est que mais.

— Pen, vous m'effrayez, s'écria Laure.

— Savez-vous ce que mais est venu me dire tout à l'heure, quand je vous regardais ? Mais m'a dit : « Si cette fille avait autant de raison qu'elle a d'amour, elle ne vous aimerait plus. Si elle vous connaissait tel que vous êtes, l'être égoïste et souillé que vous connaissez, vous, elle s'éloignerait de vous nécessairement, et ne pourrait vous donner ni amour ni sympathie. » N'ai-je pas dit, ajouta Pen avec tendresse, que quelques-unes de vous semblent exemptes du péché d'origine ? Vous connaissez l'amour ; mais vous n'avez pas la science du mal.

— De quoi ces jeunes gens s'entretiennent-ils donc ? demanda lady Rockminster, qui entrait en ce moment dans la chambre, après avoir célébré, dans la retraite mystique de son propre appartement et avec l'aide de sa soubrette, ces rites compliqués de

la toilette, avant l'achèvement desquels la digne vieille ne se présentait jamais en public. Monsieur Pendennis, vous arrivez ici à tout moment.

— Il est si agréable d'être ici, répliqua Arthur, et nous parlions, quand vous êtes entrée, de mon ami Foker que je viens de rencontrer, et qui, comme Votre Seigneurie le sait, a hérité du royaume de son père.

— Il a une très-belle fortune, quinze mille livres sterling de rente. C'est mon cousin, et un très-digne jeune homme. Il faut qu'il vienne me voir, dit lady Rockminster en regardant Laure.

— Il est fiancé depuis bien des années à sa cousine, lady…

— Lady Anne est une petite folle, répliqua lady Rockminster avec une grande dignité, et je ne puis la supporter. Elle a perdu tout sentiment des convenances. Elle a navré le cœur de son père et refusé quinze mille livres sterling de rente.

— Refusé ? Comment ?… qu'est-il arrivé ? demanda Pen.

— Ce sera l'entretien de toute la ville dans un jour ou deux, et il est inutile que je garde le secret plus longtemps, dit lady Rockminster, qui avait écrit et reçu une douzaine de lettres à ce sujet. Il m'est arrivé hier une lettre de ma fille, qui demeurait à Drummington, jusqu'à ce que tout le monde fût obligé de s'en aller à cause de la terrible catastrophe dont ce séjour fut le théâtre. Quand M. Foker revint de Nice, et après les funérailles, lady Anne se mit à genoux devant son père, lui dit qu'elle ne pourrait jamais épouser son cousin, qu'elle avait un autre fiancé, et qu'elle mourrait plutôt que d'épouser Harry. Le pauvre lord Rosherville, qui est dans un terrible embarras, fit voir à sa fille l'état de ses af-

faires et combien il était nécessaire qu'on s'en tînt aux engagements contractés ; et à la fin nous supposâmes tous qu'elle avait écouté la raison et qu'elle se rendrait aux désirs de sa famille. Mais qu'arriva-t-il ? Jeudi dernier, elle sortit, après déjeuner, avec sa soubrette, et fut mariée, dans l'église même de Drummington-Park, à M. Hobson, le propre chapelain de son père et le précepteur de son frère, un veuf aux cheveux roux avec deux enfants. Le pauvre cher Rosherville est dans un embarras terrible ; il voudrait que Foker épousât Alice ou Barbe ; mais Alice est marquée de la petite vérole et Barbe a dix ans de plus que lui. D'ailleurs le jeune homme est son propre maître, et il voudra choisir lui-même. Ce coup est bien cruel pour lady Agnès. Elle est inconsolable. Elle a la jouissance, sa vie durant, de la maison de Grosvenor-Street, et son douaire qui est très-beau. Ne l'avez-vous pas vue ? Mais oui, elle a dîné un jour chez lady Clavering, le premier jour où je vous vis, et je vous trouvai bien désagréable ce jour-là. Mais je vous ai formé. Nous l'avons formé, n'est-ce pas, Laure ?... Où est Barbe-Bleue ? il faut qu'il vienne. Cet horrible dentiste, ce Crindley, me retient en ville encore huit jours. »

Arthur n'écouta point la dernière partie du discours de lady Rockminster. Il se demandait pour qui M. Foker achetait les bijoux qu'il avait emportés de chez les orfèvres Gimcrack. Pourquoi Harry semblait-il désireux de l'éviter ? Se pouvait-il qu'il fût encore fidèle à la belle qui l'avait si fort ému et qui avait été cause de son départ dix-huit mois auparavant ? Bah ! Les bracelets et autres cadeaux étaient sans doute pour quelques anciennes amies de Harry, actrices de l'Opéra ou du Théâtre-Français. Des rumeurs venues de Naples et de Paris, de ces rumeurs qui arrivent aux estaminets des clubs, avaient annoncé que le jeune homme avait trouvé des distractions, ou que, séparé de celle qu'il

aimait vertueusement, le pauvre garçon s'était abandonné de nouveau à ses camarades et à ses amusements d'autrefois. Combien d'hommes et de femmes la société ne jette-t-elle pas dans le mal en les éloignant du bien ! Henry Foker n'était pas la seule victime des lois de ce monde méchant et égoïste.

Quand il s'agit de faire une bonne chose, on ne saurait la faire trop tôt. Aussi Laure désirait que le mariage de Pen avec Blanche eût lieu le plus vite possible, et elle pressait son cousin avec une fiévreuse anxiété. Pourquoi ne pouvait-elle attendre ? Pen attendait bien avec la plus parfaite égalité d'âme ; mais Laure ne voulait entendre parler d'aucun retard. Elle écrivait à Pen ; elle suppliait Pen ; elle mettait tous les moyens en œuvre pour hâter ce mariage. Il semblait qu'elle ne pût goûter de repos avant que le bonheur d'Arthur fût complet.

Elle offrit à la chère Blanche d'aller demeurer à Tunbridge avec elle, quand lady Rockminster irait faire sa visite à la famille régnante de Rockminster ; et, quoique la vieille douairière ordonnât, grondât, commandât, Laure fut sourde et désobéissante : il fallait qu'elle allât à Tunbridge ; elle voulait aller à Tunbridge ; elle qui ordinairement n'avait pas de volonté propre et se prêtait en souriant aux fantaisies et aux caprices de chacun, elle montra dans cette occasion la résolution la plus égoïste et la plus obstinée. La douairière n'avait qu'à soigner elle-même son rhumatisme, et se faire la lecture à elle-même pour s'endormir, si elle ne voulait pas entendre la voix croassante de sa femme de chambre, qui faisait un triste massacre des pages les plus sentimentales des romans ; pour Laure, il lui fallait partir et rejoindre sa nouvelle sœur. Elle écrivit, en envoyant mille amitiés à la

chère lady Clavering, qu'elle se proposait d'aller dans huit jours passer quelque temps avec sa chère Blanche.

La chère Blanche écrivit aussitôt, en réponse au n 1 de la chère Laure, pour lui dire avec quel plaisir extrême elle accueillerait sa sœur ; combien il serait charmant de rechanter leurs vieux duos, de se promener dans les prairies et au milieu des forêts jaunissantes de Penshurst et de Southhorough ! Blanche comptait les heures qui la séparaient du moment où elle pourrait embrasser sa très-chère amie.

Laure, dans son n 2, exprima la joie que lui avait donnée l'aimable réponse de sa très-chère Blanche. Elle espérait que leur amitié ne diminuerait jamais, que leur confiance mutuelle croîtrait avec les années, qu'elles n'auraient pas de secrets l'une pour l'autre, que le but de la vie de chacune d'elles serait de faire le bonheur d'une même personne.

Le n 2 de Blanche arriva deux jours après. « Quelle contrariété ! Leur maison était très-petite ; les deux chambres d'amis étaient occupées par cette horrible mistress Planter et sa fille qui avait jugé convenable de tomber malade (elle tombait toujours malade à la campagne chez les autres), et elle ne pouvait ou ne voulait pas être transportée de quelques jours. »

Laure, n 3. « C'était bien contrariant en effet. Laure avait espéré entendre vendredi une des chères romances de la très-chère Blanche ; mais elle se consolait de ce retard parce que, lady Rockminster n'étant pas très-bien portante, elle se plaisait à la soigner. Le pauvre major Pendennis était aussi très-souffrant, dans le même hôtel ; trop souffrant même pour voir Arthur, qui se présentait fort régulièrement et assidûment à sa porte. Le cœur

d'Arthur était plein d'affection et de tendresse. Elle avait connu Arthur toute sa vie, et elle était prête à répondre (oui, même en italiques) de sa bonté, de sa bienveillance et de sa douceur. »

Blanche, n 3. « Qu'est-ce que cette très-surprenante et très-extraordinaire lettre d'Arthur Pendennis ? La très-chère Laure sait-elle quelque chose à ce sujet ? Qu'est-il arrivé ? Quel mystère se cache sous cette effrayante réserve ? »

Le n 3 de Blanche demande une explication ; et nous n'en pourrions donner de meilleure que la lettre surprenante et mystérieuse d'Arthur Pendennis.

Tome 3 · 23

« Chère Blanche, écrivait Arthur, vous qui n'avez fait que lire et rêver de jolis drames et des romans émouvants dans la vie réelle, êtes-vous maintenant préparée à jouer un rôle dans un de ces romans ? Non pas le rôle le plus agréable, chère Blanche ; non pas celui dans lequel l'héroïne prend possession du palais et de la fortune de son père, et, présentant son mari aux personnes de sa suite et à ses fidèles vassaux, salue son heureux époux par ces mots : « Tout cela est à moi et à toi ; » mais l'autre rôle, celui de la dame infortunée qui découvre soudainement qu'elle n'est pas la femme du prince, mais celle de Claude Melnotte, le mendiant ; le rôle de la femme d'Alnaschar, qui arrive juste au moment où son époux a renversé d'un coup de pied le plateau de porcelaine qui devait faire sa fortune… Mais attendez : Alnaschar qui renversa la porcelaine n'était pas un homme marié ; il avait jeté les

yeux sur la fille du vizir, et l'espoir qu'il avait de l'épouser tomba à terre avec la théière et les tasses brisées.

« Serez-vous la fille du vizir, qui se moque d'Alnaschar et le refuse avec dédain, ou serez-vous la Dame de Lyon et aimerez-vous ce gueux de Claude Melnotte ? Je me chargerai de ce dernier rôle, si vous voulez. Je vous aimerai autant que je pourrai en retour. Je ferai tout mon possible pour rendre heureuse votre humble vie : car elle sera humble, du moins toutes les chances l'annoncent ; nous vivrons et mourrons de la façon la plus prosaïque et la plus vulgaire. Il n'y aura ni croix ni épaulettes pour le héros de notre histoire. J'écrirai un ou deux autres romans qui seront bientôt oubliés. Je serai appelé au barreau, et je tâcherai de faire mon chemin dans cette carrière ; quelque jour peut-être, si j'ai beaucoup de chance et que je travaille ferme (ce qui est absurde), je serai nommé dans une colonie, et vous pourrez être la femme d'un juge de l'Inde.

« Cependant j'achèterai la Gazette de Pall-Mall ; les éditeurs en sont las, depuis la mort du pauvre Shandon, et ils la vendront pour peu de chose. Warrington sera mon bras droit, et ses écrits la feront arriver à un tirage respectable. Je vous présenterai à M. Finucane, le sous-directeur, et je sais qui finira par devenir mistress Finucane : une très-gentille et douce créature, qui a vécu tranquille au milieu de tristes circonstances. Nous irons ainsi notre petit bonhomme de chemin, en espérant des temps plus heureux, et nous gagnerons honorablement notre vie. Vous aurez vos entrées à l'Opéra, vous surveillerez la colonne des Nouvelles de la fashion, et votre petit cœur pourra librement exhaler ses douleurs dans le coin du poète.

« Logerons-nous au-dessus des bureaux de la Gazette ? Il y a quatre très-bonnes chambres, une cuisine, et une mansarde pour Laure, dans Catherine-Street, Strand. Ou bien aimeriez-vous mieux une maison de Waterloo-Road ? Ce serait fort agréable, n'était le droit d'un demi-penny à payer chaque fois qu'on traverse le pont. Les garçons pourront aller à King's-College, n'est-ce pas ?

« Tout cela vous semble-t-il une plaisanterie ? Ah ! chère Blanche, ce n'est pas une plaisanterie ; je suis sérieux et je dis la vérité. Notre équipage a disparu dans un tourbillon, comme celui de Cendrillon ! notre maison de Belgravia s'est envolée en l'air sous la baguette d'un génie malfaisant, et je ne suis pas plus membre du parlement que je ne suis un évêque siégeant sur son banc dans la Chambre des lords, ou un duc ayant la Jarretière au genou.

« Vous connaissez fort bien ma petite propriété et votre propre modique fortune : cela nous suffira pour vivre dans une honnête aisance, pour prendre un fiacre de temps en temps, quand nous irons voir nos amis, et pour ne pas nous refuser l'omnibus quand nous serons fatigués. Mais voilà tout. Cela vous suffit-il, ma délicate petite dame ? Je me prends parfois à douter que vous puissiez supporter la vie que je vous offre ; du moins est-il juste que vous sachiez ce qu'elle sera. Si vous dites : « Oui, Arthur, je partagerai votre sort, quel qu'il soit ; je serai une loyale et aimante épouse pour vous aider et vous encourager ; » alors venez à moi, chère Blanche, et que Dieu me donne la grâce de remplir mes devoirs envers vous ! Sinon, si vous aspirez à une plus haute position, il ne faut pas que je sois un obstacle à la fortune de Blanche. Je me tiendrai dans la foule pour voir passer

Votre Seigneurie, lorsque vous irez à la cour où vous avez été présentée, et vous m'enverrez un sourire par la portière de votre carrosse. J'ai vu lady Mirabel allant à la réception de la reine pendant la dernière saison ; son heureux mari, assis à côté d'elle, était éblouissant de croix et de cordons. Toutes les fleurs du jardin étaient réunies en bouquet sur la poitrine du cocher. Vous faut-il cela et un carrosse, ou bien irez-vous à pied, et raccommoderez-vous les bas de votre mari ?

« Je ne puis vous dire à présent (mais je le pourrai plus tard, si le jour arrive où nous n'aurons plus de secrets l'un pour l'autre) ce qui s'est passé, il y a quelques heures, et a changé tout mon avenir. Mais j'ai appris quelque chose qui me force à renoncer aux projets que j'avais formés, et à mainte vaine et ambitieuse espérance que je nourrissais. J'ai écrit et envoyé à sir Francis Clavering une lettre par laquelle je lui apprends que je ne pourrai accepter son siège au parlement qu'après mon mariage, et que je ne peux ni ne veux accepter avec votre main une fortune plus considérable que celle qui vous a toujours appartenu depuis la mort de votre grand-père et la naissance de votre demi-frère.

« Votre bonne mère ne connaît pas le moins du monde (j'espère qu'elle ne les connaîtra jamais) les raisons qui me forcent à cette très-étrange décision. Elles naissent d'une circonstance pénible dont nous ne sommes la cause en aucune façon ; mais elles sont aussi fatales et irréparables que le coup de pied qui renversa la porcelaine de l'honnête Alnaschar, et brisa sans espoir toutes ses espérances.

« Je vous écris assez gaiement, car il est inutile de déplorer un malheur sans remède. Nous n'avons pas gagné le gros lot, chère Blanche ; mais je me contenterai très-bien de ce que nous avons,

si vous pouvez vous en contenter vous-même ; et je vous répète de tout mon cœur que je ferai mon possible pour vous rendre heureuse.

« Et maintenant, quelles nouvelles vous donnerai-je ? Mon oncle est très-souffrant et prend en fort mauvaise part mon refus du siège au parlement. Ce projet était le sien, au pauvre vieux gentleman, et naturellement il déplore son avortement. Mais nous nous sommes réunis en conseil de guerre, Warrington, Laure et moi ; ils connaissent ce terrible secret et approuvent ma décision. Il faut que vous aimiez Georges, comme vous aimez ce qui est généreux, droit et noble ; et quant à Laure, elle sera notre sœur, Blanche, notre sainte, notre bon ange. Avec deux tels amis, qu'avons-nous à nous inquiéter du monde, du membre envoyé au parlement par le bourg de Clavering, de qui est, ou n'est pas, invité aux grands bals de la saison ? »

Blanche répondit à cette communication pleine de franchise par son billet n 3 à Laure, et par une lettre à Pen, lettre que justifiait peut-être celle qu'on vient de lire.

« Vous êtes gâté par le monde, écrivait Blanche ; vous n'aimez pas votre pauvre Blanche comme elle voudrait être aimée : autrement, vous ne proposeriez pas aussi légèrement de la prendre ou de la laisser. Non, Arthur, vous ne m'aimez pas. Homme du monde, vous m'avez engagé votre foi, et vous êtes prêt à la dégager ; mais cette entière affection, cet amour plein et constant, où est-il ? où est-il, ce rêve de ma jeunesse ? Je ne suis qu'un amusement de votre vie, moi qui voudrais être toute votre vie ; je ne suis qu'une pensée passagère, et je voudrais être votre âme tout entière. Je voudrais que nos deux cœurs n'en fissent qu'un ; mais,

hélas ! mon Arthur, que le vôtre est isolé, et qu'elle est petite la portion que vous m'en donnez !

« Vous parlez de notre séparation avec un sourire sur les lèvres ; vous parlez de notre union, et vous ne vous souciez pas de la hâter ! La vie n'est-elle donc qu'une désillusion, et les fleurs de notre jardin sont-elles flétries ? J'ai pleuré… j'ai prié… j'ai passé des heures dans l'insomnie… j'ai versé des larmes amères, bien amères, sur votre lettre ! Je vous apporte, à vous, la poésie jaillissante de mon être, les élans de tendresse d'une âme qui désire ardemment d'être aimée, qui soupire après l'amour, l'amour, l'amour par-dessus tout ! qui se jette à vos pieds et vous crie : « Aimez-moi, Arthur ! » Et votre cœur ne bat pas plus fort à cet appel suppliant de mon amour ; pas une larme de sympathie ne trouble votre regard hautain ; vous acceptez le trésor de mon âme comme si c'était une chose sans valeur, et non les perles d'un insondable abîme d'affection, et non les diamants des cavernes du cœur. Vous me traitez comme une esclave, et vous me dites de m'incliner devant mon maître. Est-ce là la récompense d'une vierge libre de se donner ? est-ce là le prix de l'amour de toute une vie ?

« Hélas ! en a-t-il jamais été autrement ? L'amour a-t-il jamais rencontré autre chose que désappointement ? Pouvais-je espérer, tendre fille que je suis, de faire exception parmi mon sexe, et de reposer mon front brûlant sur un cœur qui comprendrait le mien ? Folle jeune fille que j'étais ! L'une après l'autre, toutes les fleurs de ma jeune existence se sont flétries ; et celle-ci, la dernière, la plus douce, la plus chère, celle qui était si tendrement, si follement aimée, chérie d'une manière si extravagante, où est-

elle ?… Mais en voilà assez sur ce sujet. Ne faites pas attention à mon cœur qui saigne. Soyez heureux, Arthur, toujours heureux !

« Je vous écrirai encore quand je serai plus calme. Mon cerveau est si torturé, qu'il m'est presque impossible de penser. Il me tarde de voir Laure ! Elle viendra dès que nous serons de retour de la campagne, n'est-ce pas ? Et vous, cœur de glace ?

« Blanche. »

Les mots de cette lettre étaient parfaitement lisibles et tracés très-distinctement par la main de Blanche sur du papier parfumé ; et pourtant le sens de cette composition embarrassa considérablement notre ami Pen. Blanche acceptait-elle ou refusait-elle l'offre qu'il lui avait faite avec tant de politesse ? Sa lettre signifiait que Pen ne l'aimait pas et qu'elle refusait de l'épouser, ou bien qu'elle l'acceptait et se sacrifiait à lui, quelque froid qu'il fût. Il rit sardoniquement de cette lettre et de l'affaire qui en était la cause. Il rit en pensant que la fortune s'était moquée de lui, et il se dit qu'il n'avait que ce qu'il méritait. Il lut et relut cette énigme musquée et dorée sur tranche. Cela l'amusait ; il y prenait plaisir comme à une histoire bouffonne.

Il était assis, à tortiller le bizarre manuscrit entre ses doigts en se raillant de lui-même, quand son domestique entra avec la carte d'un gentleman qui désirait lui parler très-particulièrement. Et si Pen était allé dans le corridor, il y eût vu sa vieille connaissance, M. Samuel Huxter, suçant la pomme de sa canne, roulant les yeux et manifestant une grande anxiété.

« M. Huxter pour une affaire particulière ! Priez M. Huxter d'entrer, dit Pen, que la seule pensée du jeune homme divertissait, et qui fut fort amusé lorsqu'il vit le pauvre Sam apparaître

devant lui. Prenez une chaise, je vous prie, monsieur Huxter, dit Pen de son air le plus superbe. De quelle manière vous puis-je être utile ?

— J'aimerais mieux ne pas parler en présence de… de cet homme, monsieur Pendennis. »

Là-dessus, le domestique de M. Arthur sortit de la chambre.

« Je suis dans un grand embarras, dit M. Huxter d'un air sombre.

— Oui-da !

— C'est elle qui m'envoie vers vous, continua le jeune chirurgien.

— Quoi ! Fanny ? Se porte-t-elle bien ? Je me proposais d'aller la voir ; mais j'ai eu toutes sortes d'affaires depuis mon retour à Londres.

— J'ai appris de vos nouvelles par mon gouverneur et par Jack Hobnell, reprit Huxter. Je vous fais mes compliments, monsieur Pendennis, pour le bourg et pour la dame. Fanny vous fait les siens aussi, ajouta-t-il, non sans rougir un peu.

— De la coupe aux lèvres il y a loin ! Qui sait ce qui peut arriver ? Qui sait, monsieur Huxter, quel sera le membre du parlement pour Clavering à la prochaine session ?

— Vous pouvez tout sur mon gouverneur, continua M. Huxter. Vous lui avez valu la clientèle de Clavering-Park. Le bon vieux a été enchanté que vous l'ayez fait appeler. Hobnell me l'a écrit. Croyez-vous, monsieur Pendennis, que vous pourriez parler en ma faveur au gouverneur ?

— Pour lui dire quoi ?

— C'est une affaire faite, répliqua Huxter avec un coup d'œil significatif.

— Vous… vous ne voulez pas dire que vous ayez… que vous ayez outragé cette chère petite fille, monsieur, s'écria Pen en se levant furieux.

— J'espère que non, répondit Huxter de l'air d'un chien qu'on fouette, mais je l'ai épousée. Et je sais qu'il y aura un affreux tapage à la maison. Il avait été convenu que je serais associé au sortir de la faculté, et que la raison sociale serait Huxter et fils. Mais, le diable m'emporte ! il a fallu que je me marie. C'est une affaire faite, et le vieux m'écrit qu'il arrive à Londres pour acheter des drogues ; il sera ici demain matin, et alors tout se découvrira.

— Et quand cet événement a-t-il eu lieu ? demanda Pen, qui n'était pas probablement très-ravi qu'une personne, après avoir été honorée d'une partie de ses royales bonnes grâces, eût transporté ailleurs son amour et se fût consolée de sa perte.

— Il y a eu cinq semaines jeudi dernier. C'était le lendemain du jour où miss Amory est venue à Shepherd's-Inn, » répondit Huxter.

Pen se rappela que Blanche avait fait mention de cette visite dans une de ses lettres.

« Je fus appelé, dit Huxter. Je me trouvais dans l'Inn pour examiner la jambe du vieux Cos, et pour autre chose encore probablement ; je rencontrai Strong qui me dit qu'une femme se trouvait mal chez lui ; et je montai pour lui donner les secours de mon art. C'était la vieille dame qui accompagne miss Amory, la

gouvernante de la maison, je crois. Elle avait une violente attaque de nerfs. Je la trouvai jetant les hauts cris et distribuant des coups de pied dans la chambre de Strong, en compagnie du chevalier et du colonel Altamont. Miss Amory pleurait et était pâle comme un linceul. Altamont arpentait la chambre en colère ; bref, c'était une fameuse scène. Ils restèrent ainsi deux heures ; puis la vieille fut emmenée, toujours criant, dans un fiacre. Elle était beaucoup plus mal que la jeune. Je me présentai à la maison de Grosvenor-Place, le jour suivant, pour voir si l'on avait besoin de mes secours ; mais elles étaient parties sans même me remercier ; et le lendemain j'eus à m'occuper de mon affaire à moi… Une mauvaise affaire aussi, ajouta M. Huxter d'un air sombre ; mais elle est faite et ne peut être défaite ; et il faut que nous en tirions le meilleur parti.

— Il y a un mois qu'elle connaît l'histoire, se dit Pen avec une vive douleur et une sombre sympathie ; cela explique sa lettre d'aujourd'hui. Elle ne veut pas compromettre son père ni divulguer son secret ; elle désire me rendre ma liberté, et elle trouve un prétexte pour rompre ce mariage, la généreuse fille !

— Savez-vous qui est cet Altamont, monsieur ? demanda Huxter après la pause pendant laquelle Pen avait pensé à ses propres affaires. Nous avons causé de lui, Fanny et moi, et nous ne pouvons nous empêcher de croire qu'il est le premier mari de mistress Lightfoot, revenu à la vie juste au moment où elle vient d'en épouser un second. Peut-être Lightfoot n'en sera-t-il pas très-fâché, ajouta Huxter avec un soupir en regardant Arthur d'un air sauvage ; car le démon de la jalousie était encore en possession de son âme, et plus que jamais, depuis son mariage, le pauvre diable s'imaginait que le cœur de Fanny appartenait à son rival.

— Parlons de vos affaires, dit Pen. Montrez-moi comment je puis vous rendre service, Huxter. Permettez-moi de vous féliciter de votre mariage. Je suis heureux que Fanny, qui est une si bonne, si charmante, si aimable créature, ait trouvé un honnête homme, et un gentleman qui fera son bonheur. Montrez-moi de quelle manière je puis vous aider.

— Elle pense que vous le pouvez, monsieur, dit Huxter en acceptant la main que Pen lui tendait, et je vous suis très-obligé, pour sûr. Elle croit que vous pouvez persuader mon père et lui apprendre la nouvelle, ainsi qu'à ma mère, qui fait toujours le gros dos parce qu'elle est la fille d'un ecclésiastique. Fanny n'est pas d'une bonne famille, je le sais, et elle n'est pas au niveau de notre éducation et de nos manières ; mais elle est une Huxter à présent.

— La femme prend le rang du mari, naturellement.

— Et avec un peu d'usage de la société, continua Huxter en suçant sa canne, elle vaudra n'importe quelle fille de Clavering. Vous devriez l'entendre chanter et toucher du piano. L'avez-vous entendue ? C'est le vieux Bows qui lui a donné des leçons. Elle réussira sur les planches, si le gouverneur me repousse ; mais j'aimerais mieux qu'elle n'y montât pas. Elle ne peut s'empêcher d'être coquette, monsieur Pendennis ; elle ne peut s'en empêcher. Le diable m'emporte ! monsieur, il faut que je vous dise que deux ou trois gaillards de Saint-Barthélemy, que j'ai introduits dans la place, sont actuellement assis chez elle. Jack Linton lui-même, que je croyais mon plus fidèle ami, est aussi mauvais que les autres, et elle ne cesse de chanter pour lui et de lui faire les yeux doux. C'est comme dit Bows : « S'il y avait dans une chambre

vingt hommes dont un seul ne fît pas attention à elle, elle n'aurait de repos que lorsque ce vingtième serait à côté d'elle. »

— Vous devriez prendre sa mère avec vous, dit Pen en riant.

— Il faut qu'elle garde la loge. Et puis Fanny ne peut plus voir sa famille trop souvent. Je ne puis vivre avec ces gens-là. Considérez le rang que j'occupe dans le monde, répliqua Huxter en portant à son menton une main fort sale.

— Au fait ! » dit M. Pen, que cela amusait infiniment, et qui avait failli épouser cette aimable coquette.

Au beau milieu de cet entretien, on frappa de nouveau à la porte de Pen, et son domestique, l'instant d'après, annonça M. Bows.

Le vieillard le suivit lentement, son pâle visage rougissant et sa main tremblant un peu lorsqu'il saisit celle de Pen. Il toussa, s'essuya la figure avec son mouchoir de coton, et s'assit, les mains sur les genoux. Le soleil se reflétait sur son crâne chauve.

Pen regarda cette tête avec bienveillance et sympathie. « Cet homme, lui aussi, a eu ses chagrins et ses blessures, pensa Arthur. Cet homme, lui aussi, a déposé aux pieds d'une femme son cœur et son génie ; et la femme les a dédaignés. La vie n'a été pour lui qu'une mauvaise chance, et c'est cette autre créature qui a gagné le gros lot. »

Le mari de Fanny, que Pen apostrophait ainsi en silence, avait, cependant, cligné de l'œil au vieux Bows, et il faisait des trous dans le plancher avec la canne qu'il aimait.

« Nous avons donc perdu nous deux, monsieur Bows, et voilà l'heureux gagnant, dit Pen en regardant fixement le vieillard.

— Voilà l'heureux gagnant, comme vous dites, monsieur.

— Je suppose que vous arrivez de chez moi ? » demanda Huxter, qui après avoir cligné de l'œil gauche à Bows, favorisa Pen d'un clignement de l'œil droit, lequel clignement semblait dire : « Ce vieux fou ! vous comprenez, il est éperdument amoureux d'elle, le pauvre vieux bonhomme.

— Oui, je suis resté là depuis votre départ. C'est mistress Sam qui m'envoie après vous ; elle dit qu'elle craint que vous ne fassiez quelque stupidité, quelque chose qui vous ressemble, Huxter.

— Il y a d'aussi gros sots que moi, grommela le jeune chirurgien.

— Quelques-uns, peut-être, répliqua le vieillard ; pas beaucoup, espérons-le. Oui, elle m'envoie après vous de peur que vous n'offensiez M. Pendennis, et aussi, j'en suis sûr, parce qu'elle pensait que vous ne vous acquitteriez pas du message dont elle vous a chargé pour lui, c'est-à-dire de le prier de venir la voir. Elle savait bien que je m'en acquitterais, moi. Vous a-t-il dit cela, monsieur ? »

Huxter devint pourpre et crut dissimuler sa confusion sous un jurement.

Pen se mit à rire. Cette scène plaisait de plus en plus à son humeur amère et railleuse.

« Je ne doute pas que M. Huxter ne fût sur le point de me le dire, et je serai très-flatté de présenter mes respects à son épouse, répliqua M. Pen.

— C'est dans Charterhouse-Lane, au-dessus du boulanger, à droite en venant de Saint-John's-Street, continua M. Bows, sans pitié pour le mari jaloux. Vous connaissez Smithfield, monsieur Pendennis ? Eh bien, Saint-John's-Street aboutit à Smithfield. Le docteur Johnson a mainte fois arpenté cette rue en souliers déchirés, avec ses manuscrits à deux sous la ligne pour le Gentleman's-Magazine. Vous n'êtes plus si pauvres que cela, vous autres gens de lettres, eh ! Vous faites vos courses en cabriolet, et vous mettez des gants jaunes.

— J'ai vu échouer tant d'hommes braves et bons, et réussir tant d'imposteurs et de charlatans, que vous êtes dans l'erreur si vous me croyez enflé de la chance que j'ai eue, mon vieil ami, dit Arthur avec tristesse. Est-ce que vous croyez, vous, que les gros lots de la loterie de la vie sont gagnés par les plus méritants ? Est-ce que vous considérez le succès comme une preuve de mérite ? Vous devez sentir que vous valez autant que moi, ce dont je n'ai jamais douté. C'est vous qui êtes irrité contre les bizarreries de la fortune, et vous enviez aux autres le bonheur qui leur arrive. Ce n'est pas la première fois, Bows, que vous m'avez injustement accusé.

— Peut-être ne vous trompez-vous guère, monsieur, dit le vieillard en essuyant son front chauve. Je pense à mon sort et je murmure ; la plupart des hommes en font autant lorsqu'ils en arrivent là. Voilà l'individu qui a gagné le gros lot de la loterie ; voilà le fortuné jeune homme.

— Je ne sais pas où vous en voulez venir, dit Huxter, qui avait été fort intrigué par ces remarques échangées entre Bows et Arthur.

— C'est possible, répliqua Bows sèchement. Mistress Huxter m'a envoyé ici pour voir ce que vous faisiez, et pour veiller à ce que vous vous acquittiez de ce petit message pour M. Pendennis ; vous n'en avez pas dit mot, donc elle a eu raison de m'envoyer. Les femmes ont toujours raison. En toute chose elles ont toujours une raison. Voyez-vous, monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers Pen avec un sourire moqueur sur les lèvres, elle avait une raison, même pour me charger de cette commission. J'étais assis auprès d'elle, tranquillement et confortablement, quand vous nous avez quittés. Je bavardais et elle raccommodait vos chemises, lorsque vos deux jeunes amis, Jack Linton et Bob Blades, arrivèrent de Saint-Barthélemy ; c'est alors qu'elle trouva cette commission à me donner. Ne vous pressez pas ; elle n'a pas besoin de vous ; je suis sûr qu'ils vont passer deux heures avec elle. »

Àcette nouvelle, Huxter se leva fort troublé, plongea sa badine dans la poche de son paletot et prit son chapeau.

« Vous viendrez nous voir, n'est-ce pas, monsieur ? dit-il à Pen. Vous parlerez au gouverneur, n'est-ce pas, monsieur ? afin que, si jamais je sors d'ici, je puisse aller à Clavering.

— Vous me promettez de me soigner gratis, si jamais je tombe malade à Fairoaks, n'est-ce pas, Huxter ? répliqua Pen avec bonne humeur. Je ferai pour vous tout ce que je pourrai. J'irai voir mistress Huxter tout à l'heure, et nous conspirerons ensemble afin de voir ce qu'il y a à faire.

— Je savais bien que cela le ferait partir, monsieur, dit Bows en se laissant tomber dans son fauteuil dès que le jeune chirurgien fut sorti. Et c'est la vérité, monsieur, la pure vérité. Elle voudrait vous revoir, et envoie son mari après vous. Elle cajole tout le monde ; c'est un vrai petit démon. Elle essaye son empire sur vous, sur moi, sur le pauvre Costigan, sur les jeunes carabins de Saint-Barthélemy, qui lui font déjà un brin de cour ; et lorsqu'il n'y a personne chez elle, elle s'exerce sur le pauvre vieux boulanger allemand qui occupe la boutique, ou bien elle attire le noir petit ramoneur du passage.

— Aime-t-elle ce Huxter ? demanda Pen.

— L'amour et la haine sont choses inexplicables, répondit Bows. Oui, elle l'aime ; et, s'étant mis la chose en tête, elle n'a eu de cesse qu'elle ne l'eût épousé. Leurs bans ont été publiés à Saint-Clément, et personne n'en a rien su ou n'a connu d'empêchement légitime. Un beau jour elle s'esquive hors de la loge ; l'affaire est faite, et elle part pour Gravesend avec son Lothario, en me laissant un billet pour me charger d'expliquer la chose à sa maman. Mon Dieu ! la vieille en savait tout autant que moi, quoiqu'elle feignît de tout ignorer. De sorte que la voilà partie, et je suis seul de nouveau. Elle me manque, monsieur ; elle ne trottine plus par la cour, elle ne vient plus prendre sa leçon de chant ; et je n'ai plus le cœur de regarder dans la loge de la portière, qui paraît bien vide sans la petite coquette. Mais je vais flâner de son côté, et je monte jusque chez elle, comme un vieux fou que je suis. Tout est bien propre et bien gentil dans son logis ; elle raccommode toutes les chemises et le linge de Huxter ; elle fait son petit dîner et chante en travaillant comme une petite alouette. Que sert de bouder ? Je leur ai prêté trois livres sterling pour

commencer leur ménage, car ils n'avaient pas un schelling. Le papa arrive demain ; il faudra voir comment il prendra l'affaire. »

Quand Bows se fut retiré, Pen alla porter à Laure, son. conseil ordinaire, la lettre de Blanche et les nouvelles qu'il venait d'apprendre. C'était chose merveilleuse que M. Arthur, qui jadis ne suivait d'autre opinion que la sienne, eût alors si grand besoin des conseils d'autrui. À peine choisissait-il un gilet sans consulter miss Bell ; voulait-il acheter un cheval, il lui fallait l'avis de miss Bell ; et toutes ces marques de déférence contribuaient grandement à l'amusement de la clairvoyante vieille dame chez qui miss Bell vivait, et dont nous avons déjà indiqué les projets relativement à sa protégée.

Arthur montra donc à Laure la lettre de Blanche, et lui demanda de l'interpréter.

Laure fut très-agitée et embarrassée par le contenu de cette épître.

« Il me semble, dit-elle, que Blanche se conduit d'une manière très-artificieuse.

— Et qu'elle cherche à arranger les choses de façon à pouvoir me prendre ou me laisser, n'est-il pas vrai ?

— C'est, je le crains, une sorte de duplicité qui n'est pas de bon augure pour votre bonheur futur, et c'est mal répondre, Arthur, à votre franchise et à votre loyauté. Savez-vous que je crois… J'aimerais mieux ne pas dire ce que je crois, » ajouta Laure en rougissant.

Mais la rougissante jeune fille céda aux instances de son cousin, et exprima enfin sa pensée.

« Il me semble, Arthur, qu'il y a… qu'il y a un autre prétendant, dit Laure en rougissant de nouveau.

— Et s'il en est ainsi, interrompit Arthur, si je suis libre encore une fois, est-ce que la meilleure et la plus chère des femmes… ?

— Vous n'êtes pas libre encore, cher frère, dit Laure avec calme. Vous appartenez à une autre, et je suis fâchée d'avoir mauvaise opinion d'elle. Mais c'est plus fort que moi. Il est très-singulier qu'elle ne vous presse pas de lui apprendre pourquoi vous avez rompu des arrangements qui eussent été si avantageux pour vous, et qu'elle évite même d'aborder ce sujet. Il semblerait, d'après sa lettre, qu'elle connaît le secret de son père.

— Oui, elle doit le connaître, » dit Pen.

Et il raconta, tels qu'il venait de les apprendre de Huxter, les détails de la visite de Blanche à Shepherd's-Inn.

« Ce n'est point ainsi qu'elle m'a raconté la chose, » dit Laure.

Elle courut à son secrétaire et y prit la lettre dans laquelle Blanche l'entretenait de son expédition à Shepherd's-Inn. « Nouveau désappointement ; il n'y avait là que le chevalier Strong et un de ses amis. » Voilà tout ce que Blanche avait écrit.

« Mais, ajouta Laure, elle devait garder le secret de son père… Et pourtant, et pourtant… tout cela est fort louche. »

Pendant trois semaines, après l'importante découverte qu'elle avait faite à Shepherd's-Inn, Blanche avait été fort empressée vis-à-vis de son très-cher Arthur ; elle l'avait poussé, aussi vivement que la modestie le permettait, à hâter l'accomplissement des heureux événements qui devaient l'unir pour toujours à Arthur ; et

maintenant il semblait que quelque chose fût intervenu pour empêcher ces événements ; il semblait qu'Arthur pauvre ne fût pas aussi agréable à Blanche qu'Arthur riche et membre du parlement ; il semblait vraiment qu'il y eût quelque mystère là-dessous.

Àla fin Laure dit : « Tunbridge-Wells n'est pas si loin, Arthur. Ne feriez-vous pas mieux d'aller voir Blanche ? »

Ils étaient à Londres depuis huit jours, et ni Laure ni Arthur n'avaient encore songé à une chose aussi simple.

Tome 3 · 24

Le train ne transporta que trop rapidement Arthur à Tunbridge. Pourtant il eut le loisir, pendant ce court voyage, de passer en revue toutes les circonstances de sa vie, et de reconnaître à quelles tristes conclusions son égoïsme et sa perversité l'avaient conduit.

« Voici la fin de mes espérances et de mes aspirations, la fin de mon ambition romanesque, se dit-il. Que je cède ou que je m'obstine, je suis également malheureux. Ma mère me supplie, et je refuse un ange ! Mais si je l'avais acceptée à cette époque, Laure, qui m'était alors imposée, n'eût jamais été un ange pour moi. Je n'aurais pu lui donner mon cœur à l'instigation d'autrui ; je ne l'aurais jamais connue pour ce qu'elle est, s'il m'avait fallu demander à autrui de m'expliquer ses qualités et de me montrer ses vertus. Je cède aux sollicitations de mon oncle, et j'accepte, sur sa garantie, Blanche avec un siège au parlement, avec la richesse, avec l'ambition, avec une vaste carrière ! et voilà que la

fortune me laisse la femme en m'enlevant toute la dot que j'avais acceptée en compensation du cœur qu'elle n'a pas ! Pourquoi n'ai-je pas été plus honnête, ou pourquoi ne le suis-je pas moins ? Mon pauvre vieil oncle ne se fût pas fait scrupule d'accepter la fortune de Blanche, de quelque côté qu'elle vînt ; il ne peut même comprendre ce qui me pousse à la refuser ; il est amèrement indigné contre moi, et presque frappé au cœur. Je mécontente tout le monde. Misérable être, faible, imparfait, mutilé, il semble que je sois au-dessous de toute fortune. Je ne fais ni mon bonheur ni celui des personnes avec lesquelles je suis en rapport. Quel avenir y a-t-il pour cette pauvre petite frivole jeune fille qui doit prendre mon nom obscur et partager ma destinée ? Je n'ai ni assez d'ambition pour m'exciter, ni assez d'estime de moi-même pour me consoler ; comment pourrais-je la consoler, elle, de mon insuccès ? Si j'écrivais un livre qui arrivât à vingt éditions, je serais le premier à me moquer de ma renommée. Si je pouvais réussir au barreau, conquérir une fortune en effrayant des témoins et leur extorquant des preuves, serait-ce là une réputation qui satisferait mes désirs, une profession dans l'exercice de laquelle ma vie serait bien employée ? Que je voudrais être ce prêtre assis en face de moi, et qui n'a pas levé les yeux de dessus son bréviaire, si ce n'est dans le tunnel de Reigate, parce qu'il n'y voyait plus ; ou bien ce vieux gentleman, son voisin, qui lui lance des regards de haine par-dessus son journal ! Le prêtre ferme les yeux pour ne pas voir ce monde-ci, et ses pensées s'occupent de son livre qui doit le guider dans le chemin de l'autre monde. Son voisin le hait comme un monstre, un tyran, un persécuteur ; il rêve de martyrs sur des bûchers allumés par ce prêtre, dont le pâle visage s'illumine de ces flammes lugubres. Ces deux

hommes n'ont pas de doute ; ils marchent avec confiance, portant leur charge de logique.

— Désirez-vous voir le journal, monsieur ? » interrompit en ce moment le gros gentleman.

Le journal contenait un article flamboyant contre l'ordre du gentleman en robe noire qui voyageait avec eux.

Pen prit le journal en remerciant celui qui le lui offrait, et continua sa rêverie sans même lire deux phrases de la gazette.

« Et cependant, accepteriez-vous la foi de l'un ou de l'autre de ces hommes, avec toutes ses conséquences ? se dit-il. Hélas ! il faut porter son propre fardeau, se façonner sa propre foi, penser ses propres pensées, et prier ses propres prières. À quelle oreille humaine pourrais-je tout dire, si j'en avais envie ? ou qui comprendrait tout ce que je lui dirais ? Qui connaîtra les occasions perdues et autres causes de l'insuccès d'autrui ? Qui pèsera les passions qui accablent la raison, et les défauts qui la frappent d'impuissance ? Qui dira quelle étendue de vérité l'esprit de son voisin peut recevoir, et s'il est bien organisé pour comprendre ce qui est juste ? Qui dira quel accident invisible ou inconnu, quelle terreur de jeunesse, quel hasard bon ou mauvais, a pu changer tout le cours d'une vie ? Comme le jet d'un caillou suffit pour mettre fin à cette vie, ainsi un grain de sable suffit pour en détourner le cours. Qui pèsera les circonstances, les passions, les tentations qui sont portées à notre compte en bien ou en mal, si ce n'est le seul Être devant la terrible sagesse duquel nous nous agenouillons, et à la miséricorde duquel nous demandons pardon ? C'est ici la fin, pensa Pen ; ce jour-ci ou celui de demain réglera le compte de ma jeunesse. Il est, hélas ! bien fastidieux, ce

passé que j'examine ; c'est une triste histoire dont j'arracherais volontiers bien des pages. Mais qui ne s'est pas fatigué ? qui n'a pas fait de chute ? qui est sorti du combat sans quelque blessure ? »

Et sa tête s'inclina sur sa poitrine, et le cœur du jeune homme s'humilia humblement et tristement devant le trône où siègent la Sagesse, l'Amour, la Miséricorde pour tous ; et il fit sa confession.

« Qu'importe que j'aie un nom ? qu'importe que je reste pauvre ? pensa-t-il. Si j'épouse cette femme que j'ai choisie, puissé-je avoir la force et la volonté de lui être fidèle et de la rendre heureuse ! Si j'ai des enfants, que Dieu m'enseigne à dire la vérité et à agir selon la justice au milieu d'eux, et à leur laisser un nom honoré ! Il n'y a pas de splendeurs pour mon mariage. Ma vie en mérite-t-elle ? Je commence une nouvelle phase de mon existence ; puisse-t-elle être meilleure que la dernière, je vous en prie, ô mon Dieu ! »

Le train s'arrêta à Tunbridge au moment où Pen faisait ces dernières réflexions. Arthur rendit le journal à son voisin, duquel il prit congé tandis que le prêtre étranger était toujours assis dans son coin, les yeux sur son livre. Pen s'élança hors du wagon, son sac de nuit à la main, et vivement déterminé à affronter sa fortune.

Une citadine le transporta rapidement de la station à la maison de lady Clavering ; et, pendant cet espace de temps, Arthur composa un petit discours qu'il se proposait d'adresser à Blanche, et qui était réellement aussi vertueux, aussi honnête, aussi bien pensé que tout ce qu'un homme de son caractère eût pu dire en pareille circonstance. Voici quel en était le sens.

« Blanche, je ne puis comprendre ce que vous avez voulu me dire par votre dernière lettre ; je ne sais si ma loyale et franche proposition vous est, ou non, agréable. Je pense que vous savez la raison qui me fait renoncer aux avantages que m'offrait le mariage avec vous, et que je ne crois pas pouvoir accepter sans me déshonorer. Si vous doutez de mon affection, me voici prêt à vous la prouver. Faites appeler Smirke et marions-nous sur-le-champ. C'est bien sincèrement que je compte tenir ma promesse, vous chérir pendant toute la vie, enfin être pour vous un mari aimant et fidèle. »

Arthur s'élança de la citadine sur le seuil de la porte du vestibule, où il rencontra un domestique qu'il ne connaissait pas. Cet homme parut surpris de l'apparition d'un gentleman avec un sac de nuit, qu'il n'offrit pas de prendre des mains d'Arthur.

« Milady n'est pas à la maison, monsieur, dit le domestique.

— Je suis M. Pendennis, répliqua Arthur. Où est Lighfoot ?

— Lighfoot est parti, milady est sortie, et mes ordres sont…

— J'entends la voix de miss Amory dans le salon, dit Arthur. Portez-moi ce sac dans un cabinet de toilette, s'il vous plaît. »

Et passant devant le domestique, il se dirigea tout droit vers le salon, d'où s'échappa, au moment où la porte s'ouvrit, un gazouillement de notes mélodieuses.

Notre petite sirène était au piano, chantant de toute la force de ses poumons et avec toutes ses fascinations. Le jeune Clavering dormait sur le sofa, indifférent à la musique ; mais près de Blanche était assis un gentleman que cette harmonie avait ravi en

extase. Blanche chantait une romance pleine d'amour et de tristesse.

Lorsque la porte s'ouvrit, le gentleman tressaillit en poussant un : « Holà ! » la musique cessa et la chanteuse jeta un petit cri. Frank Clavering s'éveilla sur le sofa, et Arthur s'avança en disant :

« Eh quoi ! Foker ! Comment vous portez-vous, Foker ? »

Il jeta un regard sur le piano, et là, à côté de miss Amory, se trouvait un étui de maroquin rouge tout pareil à celui qu'il avait vu, trois jours auparavant, dans la main de Harry, quand l'héritier de Logwood sortait de la boutique d'un bijoutier de Waterloo-Place. La boîte était ouverte, et autour d'un petit coussin de satin blanc s'enroulait un superbe serpent-bracelet, avec une tête de rubis et une queue de diamants éblouissants.

« Comment ça va-t-il, Pendennis ? » dit Foker.

Blanche fit divers mouvements d'épaules et donna de nombreux signes d'intérêt et d'agitation. Puis elle mit son mouchoir sur le bracelet et s'avança, la main tremblante, pour serrer celle de Pen.

« Comment va la chère Laure ? » demanda-t-elle.

La figure de Foker, si piteuse et si embarrassée, cette figure s'élevant sur un corps vêtu du plus grand deuil, nous laissons à l'imagination du lecteur le soin de la lui représenter, ainsi que celle de maître Frank Clavering qui, ayant jeté un coup d'œil de malice sur ces trois intéressants personnages, n'eut que le temps de crier : « Voilà un charmant trio ! » avant de disparaître avec un ricanement.

Pen s'était contenu jusqu'à ce moment ; mais ayant de nouveau regardé Foker, dont les oreilles et les joues étaient d'un rouge pourpre, Arthur partit d'un éclat de rire si sauvage et si bruyant, que Blanche en fut effrayée plus qu'elle ne l'eût été d'une sérieuse colère.

« C'était donc là ce secret, en vérité ? Ne rougissez pas, ne détournez pas la tête, Foker, mon bon. Savez-vous que vous êtes un modèle de fidélité ? Pouvais-je tenir entre Blanche et une telle constance ? pouvais-je tenir entre miss Amory et quinze mille livres sterling de rente ?

— Ce n'est pas cela, monsieur Pendennis, répliqua Blanche avec une grande dignité. Ce n'est pas l'argent, ce n'est pas le rang, ce n'est pas l'or qui me touche, moi ! mais c'est la constance, c'est la fidélité, c'est un cœur plein d'amour et de confiance, que je regarde comme un trésor ; oui, comme un trésor ! »

Elle fit un geste pour prendre son mouchoir ; mais se rappelant ce qu'il y avait dessous, elle s'arrêta à temps.

« Je ne nie pas, je ne dissimule pas (ma vie est au-dessus de toute dissimulation, et mon cœur sera toujours à nu pour celui à qui je le donne) que j'ai cru vous aimer ; oui, j'avoue que j'ai cru être aimée de vous ! Je me cramponnais à cette croyance ; je faisais tous mes efforts pour croire, je désirais croire, je priais Dieu pour qu'il me donnât foi en votre amour. Mais votre conduite, vos paroles si froides, si insensibles, si cruelles, m'ont enfin détrompée. Vous jouiez avec le cœur de la pauvre fille ! Vous m'avez renvoyé avec dédain la parole que je vous avais donnée ! J'ai tout dit… tout expliqué à M. Foker.

— C'est vrai, dit Foker avec un regard plein de dévouement et de conviction.

— Quoi, tout ? s'écria Pen en adressant à Blanche un coup d'œil significatif. C'est donc moi qui suis en faute, n'est-ce pas ? Très-bien, Blanche ; soit. Je n'en appellerai pas de votre arrêt ; je le supporterai en silence. J'arrivais ici, m'attendant à toute autre chose, Dieu le sait, et avec un cœur bien sincèrement et affectueusement disposé pour vous. J'espère que vous serez heureuse avec un autre, comme, je vous le jure, je désirais vous rendre heureuse ; et j'espère que mon honnête vieil ami, Harry, aura une épouse digne de sa fidélité, de sa constance et de son affection. Ces qualités méritent, certes, l'estime de toute femme, même de miss Blanche Amory. Une poignée de main, Harry ; ne me regardez pas de travers. Quelqu'un vous a-t-il dit que je fusse un homme faux et sans cœur ?

— Je crois que vous êtes un… commença Foker avec colère ; mais Blanche l'interrompit.

— Harry, pas un mot !… Que tout soit oublié et pardonné, je vous en prie.

— Vous êtes un ange, par Jupiter ! vous êtes un ange ! » s'écria Foker.

Et Blanche leva séraphiquement les yeux vers le lustre.

« Malgré ce qui s'est passé, et à cause de ce qui s'est passé, je regarderai toujours Arthur comme un frère, continua la séraphique créature ; nous nous connaissons depuis des années, nous nous sommes promenés dans les mêmes champs et nous avons cueilli ensemble les mêmes fleurs. Arthur ! Henry ! je vous

conjure de vous donner la main et de vivre amis ! Pardonnez-vous réciproquement… Pour moi, je vous pardonne de tout mon cœur, Arthur. Pourrais-je faire autrement quand je suis si heureuse ?

— Il n'y a qu'une personne de nous trois que je plains, Blanche, dit gravement Arthur ; et je vous répète encore une fois que j'espère que vous rendrez heureux ce bon garçon, cette honnête et loyale créature.

— Heureux ! ô ciel ! » s'écria Harry.

Il ne pouvait parler. Son bonheur ruisselait de ses yeux.

« Elle ne sait pas, elle ne peut pas savoir à quel excès je l'aime, et… que suis-je ? un pauvre petit misérable ; pourtant elle m'accueille et dit qu'elle tâchera de… de… de m'aimer. Je ne suis pas digne de tant de bonheur. Donnez-nous votre main, mon vieux, puisqu'elle vous pardonne après votre conduite sans pitié. Soyez le bienvenu. Je vous dis que j'aime tous ceux qui l'aiment. Pardieu ! qu'elle me dise de baiser la terre et je la baiserai. Dites-moi de baiser la terre ! Dites-le-moi, je vous en prie. Je vous aime tant ! Vous voyez que je vous aime tant ! »

Blanche leva de nouveau les yeux séraphiquement au plafond. Son doux sein palpitait. Elle étendit une main comme pour bénir Harry, et lui permit ensuite royalement de la baiser. Elle prit son mouchoir et le porta à ses yeux, en abandonnant son autre main aux baisers du pauvre Harry tout en larmes.

« Je jure qu'il faudrait être bien misérable pour tromper une aussi aimante créature, » dit Pen.

Blanche mit de côté son mouchoir et posa doucement la main gauche sur la tête de Foker, qui, penché en avant, baisait en pleurant la main droite.

« Fol enfant ! dit-elle ; il sera aimé comme il mérite de l'être. Qui pourrait ne pas aimer une aussi simple créature ? »

En ce moment, Frank Clavering rentra et interrompit ce trio sentimental.

« Eh ! Pendennis, dit-il.

— Qu'est-ce qu'il y a, Frank ?

— Le cocher veut être payé et s'en retourner. On lui a donné un verre de bière.

— Je vais m'en retourner avec lui, dit Pen. Adieu, Blanche ! Que Dieu vous bénisse, Foker, mon vieil ami ! Vous savez que vous n'avez pas besoin de moi ici. »

Il aurait voulu être déjà bien loin.

« Arrêtez… j'ai un mot à vous dire. Un mot en particulier, s'il vous plaît, répliqua Blanche. Vous avez assez de confiance en nous pour nous laisser un moment ensemble, n'est-ce pas, Henry ? »

Le ton dont ce nom fut prononcé, et ce touchant appel à sa confiance, remplirent Foker de bonheur.

« Si j'ai confiance en vous ! dit-il. Oh ! qui pourrait vous la refuser, cette confiance ?… Allons-nous-en, Franky, mon garçon.

— Fumons un cigare, dit Frank en arrivant dans le vestibule.

— Cela déplaît à votre sœur, répliqua doucement Foker.

— Le bon Dieu vous bénisse ! elle ne s'en moque pas mal. Pendennis ne faisait que fumer, » dit le candide adolescent.

« Je n'ai qu'une seconde à vous entretenir, dit Blanche à Pen, avec le plus grand calme, quand ils se trouvèrent seuls. Vous ne m'avez jamais aimée, monsieur Pendennis.

— Je vous ai dit combien je vous aimais, répliqua Arthur. Je ne vous ai jamais trompée.

— Je suppose que vous allez rejoindre Laure et l'épouser, continua Blanche.

— Est-ce là tout ce que vous aviez à me dire ?

— Vous allez la rejoindre ce soir même, j'en suis sûre. Il est inutile de le nier. Vous n'avez jamais eu d'amour pour moi.

— Et vous ?

— Moi, c'est différent. J'ai été gâtée de bonne heure. Je ne puis vivre en dehors du monde ; je ne puis me passer d'excitation. J'aurais pu être autrement, sans doute, mais il est trop tard pour changer. Si je ne puis avoir d'émotions, il me faut au moins le monde. Vous ne m'offriez ni le monde ni les émotions. Vous êtes blasé sur tout, même sur l'ambition. Une carrière s'ouvrait devant vous ; vous n'en avez pas voulu. Vous y renoncez… et pourquoi ? pour une bêtise, pour un absurde scrupule. Pourquoi refuser ce siège au parlement ? pourquoi vous montrer si puritain ? Pourquoi refuser ce qui m'appartient de droit, de droit, entendez-vous ?

— Vous savez donc tout ?

— Depuis un mois seulement. Mais j'avais des soupçons depuis le bal de Baymouth… depuis n'importe quand. Voyons, Arthur, il n'est pas trop tard. Foker est comme s'il n'était pas ; et vous avez encore devant vous une haute position dans le monde. Pourquoi ne pas siéger au parlement, déployer votre talent, et conquérir une place dans la société pour vous et pour votre femme ? Si j'accepte ce mari-là, c'est qu'il est bon, il est riche, il est… Enfin, vous le connaissez autant que moi. Mais pensez-vous que je ne préférerais pas un homme qui fera parler de moi ? Si le secret se découvre, je suis riche à millions. Est-ce que toutes ces histoires me regardent ? Ce n'est pas ma faute à moi. D'ailleurs ce secret restera ignoré.

— Vous direz tout à Harry, n'est-ce pas ?

— Je comprends. Vous refusez, répliqua Blanche avec colère. Je le dirai à Harry quand cela me plaira, quand nous serons mariés. Vous ne me trahirez pas, n'est-ce pas ? Vous, qui possédez le secret d'une fille sans défense, vous n'en abuserez pas ? vous ne vous tournerez pas contre elle ? S'il me plaît de le cacher, mon secret, pourquoi le donnerais-je ? Je l'aime, mon pauvre père, voyez-vous. J'aimerais mieux vivre avec lui qu'avec toutes vos fades intrigants du monde. J'ai besoin d'émotions, il m'en donne. Il m'écrit. Il écrit très-bien, savez-vous ?… comme un pirate, comme un bohémien, comme un homme ! Sans cette fatale affaire, j'aurais dit à maman : Ma mère, quittons ce lâche mari, cette lâche société ; retournons à mon père.

— Le pirate vous eût lassée comme tout le reste, dit Pen.

— Eh ! il me faut des émotions, » dit Blanche.

Elle ne s'était jamais si bien révélée à Pen, durant une intimité de plusieurs années, que dans ces quelques moments ; jamais il ne l'avait si bien connue, quoiqu'il vît alors plus que ce qu'il y avait réellement en elle. Car cette jeune personne n'était pas capable d'aller jusqu'au bout d'une émotion ; elle avait un faux enthousiasme, une fausse haine, un faux amour, un faux goût, un faux chagrin, et tout cela flamboyait et semblait fort violent pour un instant, mais ne tardait pas à se calmer et à faire place à une autre fausse émotion.

Tome 3 · 25

Pen s'impatienta et s'irrita à la station de Tunbridge jusqu'à l'arrivée du train qui se rendait à Londres, c'est-à-dire pendant une grande demi-heure, qui lui parut aussi longue que six heures. Mais enfin même cet immense espace de temps s'écoula ; le train se remit en marche, les feux de Londres apparurent dans le lointain ; un gentleman, qui oublia son sac de nuit dans le wagon, se précipita sur un cabriolet et dit au cocher :

« Jermyn-Street, aussi vite que possible ! »

Le cocher le remercia de la gratification qui lui fut mise dans la main, et Pen enjamba trois à trois les marches de l'escalier de l'hôtel où lady Rockminster s'était logée.

Laure était seule dans le salon ; elle lisait, la figure pâle, à la lueur d'une lampe. Cette pâle figure leva les yeux quand Pen ouvrit la porte.

Suivrons-nous notre héros ? Les grands moments de la vie sont des moments comme les autres. Votre arrêt est prononcé en un ou deux mots. Un seul regard des yeux, un simple serrement de main, peut décider votre sort ; ou bien aussi un mouvement des lèvres, encore qu'elles ne prononcent aucun mot.

Quand lady Rockminster, après avoir fait sa sieste, se lève et se rend au salon, nous pouvons y entrer avec elle.

« Parole d'honneur, jeunes gens ! » Tels sont les premiers mots de la vieille dame ; et la femme de chambre ouvre de grands yeux étonnés par-dessus l'épaule de sa maîtresse.

Lady Rockminster peut bien s'écrier ainsi, et sa femme de chambre regarder avec étonnement, car les jeunes gens forment tableau, et Pen est dans une posture que toute jeune dame qui lit ces lignes a souvent entendu décrire, qu'elle a vue, ou qu'elle espère voir, ou que, du moins, elle mérite de voir.

En un mot, dès qu'il fut entré dans la chambre, Pen s'approcha de Laure au pâle visage ; et, sans lui laisser même le temps de s'écrier : « Quoi ! déjà de retour ? » il saisit la main tremblante qu'elle lui tendait au moment de se lever, tombe à genoux devant elle et dit rapidement : « Je l'ai vue. Elle s'est engagée à Harry Foker… et… et maintenant, Laure ? »

La main de Laure serre celle d'Arthur ; ses yeux rayonnants lui répondent et ses lèvres aussi, quoique sans prononcer un mot. La tête de Pen s'incline sur les genoux de la jeune fille, et il s'écrie en sanglotant : « Viens nous bénir, chère mère ! »

Et des bras aussi chers que ceux d'Hélène s'enlacent autour de lui.

C'est en cette conjoncture que lady Rockminster arrive et s'écrie : « Parole d'honneur, jeunes gens !… Beck, sortez ! Qu'est-ce que vous avez besoin de fourrer votre nez ici ? »

Pen se lève d'un air de triomphe, sans lâcher la main de Laure.

« Elle me console de mon malheur, madame, dit-il.

— Pourquoi lui baisez-vous la main ? On ne peut pas savoir ce que vous ferez après. »

Pen baisa la main de la vieille dame.

« J'ai été à Tunbridge, dit-il, et j'ai vu miss Amory ; et j'ai trouvé, en arrivant, qu'un misérable m'avait remplacé dans son affection, ajouta-t-il d'un air tragique.

— Est-ce là tout ? Est-ce pour cela que vous pleurnichiez à genoux ? demanda la vieille dame en se fâchant. Vous auriez pu garder vos nouvelles jusqu'à demain.

— Oui… un autre m'a supplanté, continua Pen. Mais pourquoi l'appeler misérable ? Il est brave, il est constant, il est jeune, il est riche, il est beau.

— Quelles absurdités me contez-vous là ? s'écria la vieille dame. Qu'est-il arrivé ?

— Miss Amory m'a donné mon congé et a accepté Henry Foker, Esq. Je l'ai surprise lui gazouillant des romances tandis qu'il était à ses pieds. Le rhumatisme de la vieille mistress Planter, qui a servi de prétexte pour empêcher l'arrivée de la chère Laure, n'est qu'une habile invention de Blanche ; le rhumatisme, c'est Harry. C'est le plus constant et le plus généreux des hommes. Il a promis la cure de Logwood au mari de lady Anne, à laquelle il a

fait un splendide cadeau de noces, et il a couru se jeter aux pieds de Blanche lorsqu'il s'est trouvé libre.

— De sorte que, ne pouvant avoir Blanche, vous vous résignez à prendre Laure ; est-ce là ce que vous faites ? demanda la vieille dame.

— Il s'est noblement conduit, dit Laure.

— J'ai agi conformément aux conseils de Laure, répliqua Pen ; peu vous importe comment, lady Rockminster, mais du mieux que j'ai su et pu. Si vous voulez dire que je ne suis pas digne de Laure, je le sais, et je prie Dieu de me rendre meilleur. Et si l'amour et la société de la meilleure et de la plus pure des créatures de ce monde peuvent quelque chose pour cela, j'aurai du moins le secours de ces influences.

— Hum ! hum ! fit la vieille dame, en regardant le jeune couple d'un air satisfait ; tout cela est fort bon, mais j'aurais mieux aimé Barbe-Bleue. »

Afin de détourner la conversation d'un sujet qui devenait pénible pour certaines des parties présentes, Pen songea à son entrevue avec Huxter et aux affaires de Fanny Bolton, qu'il avait oubliées dans l'agitation et l'intérêt qu'avaient fait naître les siennes propres. Il raconta aux dames comment Huxter avait élevé Fanny au rang de son épouse, et les terreurs que lui inspirait l'arrivée de son père. Il décrivit la scène avec beaucoup de verve, ayant soin d'insister spécialement sur ce qui concernait la coquetterie de Fanny et son irréprimable désir de captiver le sexe masculin. Il voulait dire par là : « Vous voyez, Laure, que je n'ai pas été si coupable dans cette petite affaire ; c'est la fillette qui me faisait la cour, et moi je résistais. Comme je ne suis plus là, la petite sirène

exerce ses artifices et ses fascinations sur d'autres. Que cette affaire soit donc effacée de votre esprit, s'il vous plaît, ou punissez-moi bien doucement de ma faute. »

Laure comprit où tendaient ces explications empressées.

« Si vous avez fait mal, vous vous en repentez, cher Pen, dit-elle ; et vous savez, ajouta-t-elle en rougissant et avec un coup d'œil significatif, que je n'ai pas le droit de vous faire des reproches.

— Hum ! grommela la vieille dame ; j'aurais préféré Barbe-Bleue.

— Ce passé n'existe plus. L'avenir est devant nous. Je ferai de mon mieux pour que votre avenir soit heureux, chère Laure, » dit Pen.

Son cœur était attendri par la perspective de son bonheur ; il était humilié et saisi d'une crainte respectueuse dans la contemplation de la douceur, de la bonté et de la pureté de Laure. Il aimait mieux sa femme à cause de l'aveu de son sentiment passager pour Warrington, à cause de la confiance avec laquelle elle avait mis à nu devant lui son noble cœur.

Et Laure ? sans doute elle se disait : « Il est bien étrange que j'aie pu un moment m'intéresser à un autre qu'Arthur. Je suis presque contrariée en songeant que cet autre m'importe si peu à présent, et que j'ai si peu de regret de son départ. Ah ! comme, durant ces deux derniers mois, j'ai appris à aimer Arthur ! Je ne m'inquiète que d'Arthur ; que je dorme ou que je sois éveillée, toutes mes pensées sont pour lui ; il n'est jamais absent de mon esprit. Et il va être à moi, à moi ! et je vais l'épouser ! je ne serai

pas sa servante, comme ce matin encore je pensais l'être ; car je me serais mise aux genoux de Blanche pour la supplier de me laisser vivre auprès de lui. Et maintenant… Oh ! c'est trop de bonheur ! Oh ! mère, mère, que n'êtes-vous ici ! »

Et il lui sembla qu'Hélène était réellement présente, quoique invisible. Une auréole de félicité semblait émaner d'elle. Elle marchait d'un pas différent et rayonnait d'une beauté plus fleurie. Arthur vit ce changement, et les regards perçants de la vieille lady Rockminster le remarquèrent aussi.

« Quelle sournoise modeste petite friponne vous êtes ! murmura-t-elle à l'oreille de Laure, tandis que Pen riait et racontait avec verve l'histoire de Huxter ; et comme vous avez gardé votre secret !

— Que pouvons-nous faire pour aider ce jeune couple ? » demanda Laure.

Il était naturel que miss Laure s'intéressât à tous les jeunes couples, comme les amants généreux aiment toujours les autres amants.

« Il faut que nous allions les voir, dit Pen.

— Sans doute, il faut que nous allions les voir, répéta Laure. Je veux aimer beaucoup Fanny. Allons-y tout de suite. Lady Rockminster, me permettez-vous de prendre la voiture ?

— Y aller maintenant !… eh, petite sotte, il est onze heures du soir. M. et mistress Huxter sont en bonnet de nuit, je n'en doute pas… Et quant à vous, monsieur, il est temps de vous en aller. Bonne nuit, monsieur Pendennis. »

Arthur et Laure demandèrent encore dix minutes.

« Eh bien, nous irons demain matin, dit Laure. Je reviendrai vous chercher avec Marthe.

— Une couronne de comte, dit Pen, enchanté de lui-même, fera beaucoup d'effet dans Lamb-Court et dans Smithfield. Attendez… Lady Rockminster, voulez-vous être d'une petite conspiration ?

— Comment l'entendez-vous, votre conspiration ?

— Il s'agirait d'être un peu indisposée demain matin ; puis, quand le vieux Huxter arrivera, de me permettre de l'appeler. Si la pensée de soigner un baronnet à la campagne le met en si bonne humeur, quelle influence une comtesse n'aura-t-elle pas sur lui ? Quand il sera attendri, quand il sera bien mûr, nous lui apprendrons le secret, nous ferons entrer les jeunes époux, nous extorquerons la bénédiction paternelle, et la comédie sera jouée.

— Quel tas de bêtises ! dit la vieille dame. Prenez votre chapeau, monsieur. Venez, miss. Allons, bon ! voilà que ma tête se tourne d'un autre côté. Bonne nuit, jeunes gens. »

Qui sait si la vieille dame ne songea pas aux jours de sa jeunesse, en s'en allant appuyée sur le bras de Laure, hochant la tête et marmottant entre ses dents ?

Le lendemain de bonne heure, Laure et Marthe arrivèrent comme il avait été convenu ; espérons que la sensation désirée se produisit dans Lamb-Court, d'où le trio se rendit chez M. et mistress Samuel Huxter, en leur demeure de Charterhouse-Lane.

Les deux dames se regardèrent avec beaucoup d'intérêt, et non sans émotion du côté de Fanny. Elle n'avait pas vu son tuteur, comme elle appelait Pen, depuis l'événement qui l'avait unie à M. Huxter.

« Samuel m'a dit combien vous avez été bon, dit-elle. Vous avez toujours été bon, monsieur Pendennis. Et… et j'espère madame, que votre amie va mieux, celle qui s'est trouvé mal dans Shepherd's-Inn.

— Je m'appelle Laure, dit l'autre en rougissant. Je suis, c'est-à-dire j'étais… non, je suis la sœur d'Arthur ; et nous vous aimerons toujours pour la bonté que vous avez eue de le soigner quand il était malade. Et quand nous serons à la campagne, j'espère que nous nous verrons. Ce sera toujours un plaisir pour moi de savoir que vous êtes heureuse, Fanny.

— Nous allons faire ce que vous avez fait, Huxter et vous, Fanny. Où donc est Huxter ? Quel gentil petit logement vous avez ! Quel joli chat ! »

Tandis que Fanny répond aux questions de Pen, Laure se dit en elle-même : « Est-ce donc là la créature qui nous a tant effrayés ? Que trouvait-il en elle de si charmant ? C'est une gentille petite personne, sans doute ; mais quelles manières ! Enfin elle a été bien bonne pour lui pendant sa maladie ; que Dieu lui donne le bonheur en récompense ! »

M. Samuel était allé rejoindre son papa. Mistress Huxter dit que le vieux gentleman devait arriver ce jour même au café Somerset, dans le Strand ; et Fanny avouait qu'elle tremblait fort à l'idée de l'entrevue.

« Si ses parents le repoussent, que ferons-nous ? dit-elle. Je ne me pardonnerai jamais d'avoir causé la ruine de mon mari. Il faut que vous intercédiez pour nous, monsieur Arthur. Si M. Huxter senior écoute quelqu'un, il se laissera sûrement influencer par vous. »

Il était évident que Fanny considérait encore Pen comme un être supérieur. Sans doute Arthur se rappela le passé, en remarquant les petits airs de tragédie, les petites manières solennelles, les petites terreurs, les petites vanités de la petite femme.

Dès que les visiteurs se furent retirés, entrèrent MM. Linton et Blades, qui arrivaient naturellement pour voir M. Huxter, et qui apportaient avec eux un suave parfum de tabac. Ils avaient vu l'équipage arrêté devant la porte du boulanger, et la couronne de comte leur avait inspiré un sentiment plein de respect. Ils demandèrent à Fanny quel était ce grand personnage qui venait de s'éloigner, disant que la comtesse était de la bonne pâte. Et quand ils apprirent que c'était M. Pendennis avec sa sœur, ils dirent que le père de Pen n'était qu'un carabin, et que le fils prenait de maudits airs. Ils s'étaient trouvés en compagnie de Huxter, la nuit de sa petite altercation avec Pen à l'Arrière-Cuisine.

En traversant Fleet-Street pour regagner l'hôtel, Laure dit, au grand amusement de Pen, que Fanny était très-bien, mais qu'elle n'avait réellement pas ce qu'on appelle de la beauté, ou que du moins elle, Laure, ne pouvait découvrir cette beauté ; et, étant arrêtés par un embarras de voitures près de Temple-Bar, ils aperçurent le jeune Huxter qui retournait vers sa femme.

« Le gouverneur est arrivé au café de Somerset ; il est d'humeur passable à cause du chemin de fer, sans doute. Mais je n'ai

pas osé lui parler de… de l'affaire. N'essayerez-vous pas d'aborder la fatale question, monsieur Pendennis ? »

Pen répondit qu'il allait sur-le-champ trouver M. Huxter et voir ce qu'il y avait à faire. Huxter junior rôderait aux environs pendant la redoutable entrevue. La couronne de comte l'avait aussi rempli d'étonnement, et le vieux Huxter lui-même la contempla avec joie de la fenêtre du café Somerset, d'où il prenait toujours plaisir à regarder la foule qui passait dans le Strand.

« Je puis me payer un petit voyage, monsieur, dit Huxter père en serrant la main de Pen. Vous savez sans doute les nouvelles ? Nous avons notre bill, monsieur. Nous aurons notre embranchement ; nos actions montent ; nous achetons vos trois champs le long de la rivière, et nous vous garnissons la poche d'une somme rondelette, monsieur Pendennis.

— Vraiment !… Eh bien, c'est une bonne nouvelle ! »

Pen se rappela qu'il y avait depuis trois jours chez lui une lettre de M. Tatham ; mais il ne l'avait pas ouverte, parce qu'il avait d'autres affaires plus intéressantes.

« J'espère que vous n'allez pas vous enrichir et renoncer à l'exercice de votre art, dit Pen. Nous ne pouvons nous passer de vous à Clavering, monsieur Huxter, quoique l'on dise beaucoup de bien de votre fils. Mon ami, le docteur Goodenough, fait grand cas de ses talents. Ce doit être dur pour un praticien aussi éminent que vous, de rester enfoui dans une bourgade de province.

— La capitale, voilà la sphère qu'il m'eût fallu, monsieur, répliqua M. Huxter en promenant ses regards dans le Strand. Mais on

prend son affaire où on la trouve ; et j'ai succédé à mon père.

— C'était également la profession de mon père, dit Pen. Je regrette parfois de ne l'avoir pas embrassée, moi aussi.

— Vous, monsieur, vous suivez une plus brillante carrière, s'écria le vieux gentleman. Vous aspirez au sénat, aux honneurs littéraires. Vous maniez la plume du poète, monsieur, et vous fréquentez les cercles du grand monde. Nous avons les yeux sur vous, à Clavering. Nous lisons votre nom parmi ceux des personnes invitées chez la noblesse. L'autre jour, ma femme trouvait fort étrange que vous ne fussiez pas nommé parmi les convives d'un festin donné par le comte de Kidderminster. Puis-je vous demander à quel membre de la noblesse appartient l'équipage d'où je vous ai vu descendre ?… À la comtesse douairière de Rockminster ? Comment se porte Sa Seigneurie ?

— Sa Seigneurie est un peu indisposée ; et, quand j'ai appris que vous arriviez à Londres, je l'ai fort engagée à vous consulter, monsieur Huxter, » dit Pen.

Il sembla au vieux Huxter que, s'il avait cent votes pour Clavering, il les donnerait tous à Pen.

« Il y a dans la voiture une de vos vieilles amies, une dame de Clavering ; voulez-vous venir lui parler ? » demanda Pen.

Le vieux chirurgien était enchanté de pouvoir parler à un équipage blasonné au milieu de la foule qui remplissait le Strand ; il s'empressa de sortir, saluant et souriant.

Huxter jeune, qui rôdait par là, fut témoin de l'entrevue de son père avec Laure ; il vit celle-ci avancer la main ; puis, après

quelques mots échangés avec Pen, son père s'élança dans la voiture, qui partit aussitôt.

Il n'y avait pas de place pour Arthur, qui s'approcha en souriant du jeune chirurgien et lui dit où son père se rendait.

Durant tout le trajet, l'artificieuse Laure flatta, caressa et cajola si adroitement le vieux gentleman, que celui-ci lui eût tout accordé. Lady Rockminster acheva la victoire en lui faisant compliment de son talent et en se montrant fort désireuse d'avoir son avis.

« Quels étaient les symptômes de Sa Seigneurie ? Devait-il se consulter avec le médecin ordinaire de Sa Seigneurie ? M. Jones ne se trouvait pas à Londres ? Il serait enchanté de consacrer au service de Sa Seigneurie toute son expérience et toutes ses facultés. »

Il fut si charmé de sa malade, qu'il en écrivit à sa femme et à toute la famille ; il ne parla que de lady Rockminster à Samuel, quand ce jeune homme vint partager le bifteck et la sauce aux huîtres de son père, avant de l'accompagner au spectacle. « Il y avait dans Sa Seigneurie une grandeur pleine de simplicité, une politesse, une urbanité, une grâce, une noblesse, qu'il n'avait jamais remarquées dans aucune autre femme. Les symptômes ne semblaient pas alarmants ; il avait prescrit : Spir : ammon : aromat : avec un peu de sp : menth : pip : et d'eau de fleur d'oranger. C'était tout ce qu'il fallait. Miss Bell semblait dans les termes de l'affection et de l'intimité la plus confiante avec Sa Seigneurie. Elle était sur le point de se marier. Tous les jeunes gens devraient se marier. Telles étaient les paroles de Sa Seigneurie. « Et la comtesse a daigné me questionner sur ma famille, et je vous ai nom-

mé à Sa Seigneurie, Sam, mon garçon. J'irai la voir demain, et, si les remèdes que j'ai prescrits n'ont pas produit l'effet attendu, j'y ajouterai sans doute un peu de spir : lavend : comp : ce qui remettra complètement ma noble malade. Quel est le théâtre le plus fréquenté par… par les hautes classes de la société, eh ! Sam ? et quel divertissement donnerez-vous ce soir à un vieux médecin de campagne, hein, monsieur ? »

Le jour suivant, quand M. Huxter arriva à midi dans Jermyn-Street, lady Rockminster n'avait pas encore quitté sa chambre ; mais miss Bell et M. Pendennis étaient là qui l'attendaient.

Lady Rockminster avait passé une très-bonne nuit et se portait aussi bien que possible. Comment M. Huxter s'était-il amusé au théâtre avec son fils ? On avait donné une charmante pièce, et mistress O'Leary était charmante dans ce rôle ; elle chantait admirablement ; et quel bon garçon que ce jeune Huxter ! aimé de tout le monde ! l'honneur de sa profession ! Il n'avait pas, sans doute, les façons de son père, ces manières du grand monde qui se perdent tous les jours un peu plus ; mais il n'y avait pas de plus excellent, de plus loyal garçon.

« Quoi que vous fassiez, monsieur, il devrait aller exercer son art à Clavering, dit Arthur ; il devrait se marier, s'établir comme les autres.

— Ce sont les propres paroles que me disait hier Sa Seigneurie, monsieur Pendennis. Il devrait se marier ; oui, Sam devrait se marier, monsieur.

— La ville est pleine de tentations, monsieur, » continua Pen.

Le vieux gentleman pensa à mistress O'Leary, cette houri.

« Il n'est pas de meilleure sauvegarde pour un jeune homme que le mariage avec une créature charmante et affectionnée.

— C'est vrai, monsieur, c'est vrai.

— Et l'amour vaut mieux que l'argent, n'est-il pas vrai ?

— C'est vrai, dit miss Bell.

— Je suis d'accord avec une si belle autorité, dit le vieux gentleman en saluant.

— Voyons, monsieur, dit Pen, si j'avais une nouvelle à vous annoncer ?

— Bonté divine ! monsieur Pendennis, que voulez-vous dire ? demanda le vieux gentleman.

— Si j'avais à vous dire qu'un jeune homme, entraîné par une passion irrésistible pour une admirable et très-vertueuse jeune personne, une jeune personne dont tout le monde tombe amoureux, et obéissant aux conseils de son cœur et de sa raison, s'est décidé à l'épouser ? Si je vous disais que cet homme est mon ami ; que notre excellente, notre noble et chère comtesse douairière de Rockminster, s'intéresse à lui (et vous pouvez vous imaginer le chemin qu'un jeune homme doit faire dans le monde, quand la famille Rockminster s'intéresse à lui) ; si je vous disais que vous le connaissez… qu'il est ici… que c'est…

— Sam marié ! Bonté divine ! monsieur, ce n'est pas cela que vous voulez dire ?

— Et avec une si gentille créature, cher monsieur Huxter !

— Lord Rockminster est enchanté de cette jeune femme, » dit Pen.

C'était son premier petit mensonge dans toute cette histoire.

« Marié ! le coquin ! il est marié ! pensa le vieux gentleman.

— Les voici, monsieur, » dit Pen qui alla ouvrir la porte.

M. et mistress Samuel Huxter entrèrent et vinrent s'agenouiller tous deux devant le vieux gentleman. La petite Fanny trouva grâce auprès de lui : il y avait quelque chose de si séduisant en elle, malgré l'opinion de Laure !

« Je ne le ferai plus jamais, mon père, dit Sam.

— Levez-vous, monsieur, » dit M. Huxter.

Ils se levèrent. Fanny s'approcha lentement, modestement, de son beau-père, et le regarda d'un air si gentil et si piteux, qu'un instant après M. Huxter se surprit à baiser la petite femme qui souriait et pleurait à la fois ; et il sentit qu'il l'aimait.

« Comment vous appelez-vous, ma chère ? demanda-t-il au bout d'une minute.

— Fanny, papa, » répondit mistress Samuel.

Tome 3 · 26

Nos personnages sont tous d'un mois plus vieux qu'ils ne l'étaient lors des dernières aventures et conversations rapportées dans le chapitre précédent. Un grand nombre d'entre eux se trouvent

réunis par hasard dans la petite ville de province où nous fîmes leur connaissance.

Frédéric Lightfoot, ci-devant maître d'hôtel au service de sir Francis Clavering, de Clavering-Park, baronnet, a pris la liberté de faire savoir à la noblesse et à la classe riche du comté qu'il a acheté l'hôtel confortable et bien connu des Armes de Clavering, à Clavering, où il espère que les gentlemen et les familles du comté voudront bien l'honorer de leur patronage.

« Cette maison ancienne et bien établie, dit la circulaire de M. Lightfoot, a été réparée et décorée avec goût et de la manière la plus confortable. Les gentlemen qui chassent avec des chiens de Dumplingbeare trouveront, aux Armes de Clavering, d'excellentes écuries et d'amples boxes pour chevaux. Une salle de billard fort commode a été ajoutée à l'établissement, et les caves sont garnies des vins et liqueurs les plus choisis ; car le propriétaire n'a pas eu égard à la dépense. Les voyageurs du commerce trouveront aussi, aux Armes de Clavering, tout ce qu'ils peuvent désirer ; et les prix de toutes choses ont été mis en harmonie avec l'esprit d'économie qui est l'esprit du siècle où nous vivons. »

De fait, la vieille auberge semble pleine d'animation. Les armoiries de Clavering ont été splendidement repeintes au-dessus de l'entrée. Les fenêtres de la salle de café sont claires et propres, et ornées du houx de Noël ; les magistrats ont eu leur réunion dans la salle de jeu de l'ancienne assemblée. La salle des fermiers est tenue comme à l'ordinaire, et fréquentée par une foule croissante, très-satisfaite de la cuisine de mistress Lightfoot. Ses sauces indiennes et sa soupe au mulligatawny sont surtout populaires. Le major Stokes, le respectable locataire de Fairoaks-Cottage, le capitaine Glanders, à la demi-solde, et d'autres personnes

considérables du pays, se sont prononcés en faveur de ces mets, et s'en sont régalés plus d'une fois, en particulier d'abord, puis au dîner de l'institut de Clavering, à l'occasion de l'inauguration d'un nouveau salon de lecture, où les principaux habitants de la florissante petite ville firent honneur à l'excellente chère de l'hôtesse. Le fauteuil de président était occupé par sir Francis Clavering, baronnet, secondé de l'estimable recteur, le docteur Portman ; avec M. Barker, esquire, pour vice-président, secondé par les révérends J. Simcoe et S. Jowls. Barker est le chef de la manufacture de rubans et le principal directeur de l'embranchement que la compagnie du grand chemin de fer dirige sur Clavering et Chatteries, et qui sera terminé l'année prochaine, car les ouvriers et les ingénieurs y travaillent actuellement avec beaucoup d'activité.

« Un événement intéressant qui va probablement arriver dans la vie de notre concitoyen, poète et romancier, Arthur Pendennis, esquire, l'a fait renoncer, dit-on, à l'intention qu'il avait de se porter candidat pour notre bourg. » C'est le Champion de Chatteries, l'Agriculteur de Clavering et Pêcheur de Baymouth, qui parle ; ce journal de province si indépendant, si célèbre par l'immuabilité de ses principes et par sa fidélité au chêne britannique, et si avantageux pour la publication des annonces. « Le bruit court, ajoute cet estimable journal, que, si la santé chancelante de sir Francis Clavering l'obligeait à résigner son siège au parlement, il le ferait en faveur d'un jeune gentleman d'une fortune colossale et allié aux plus illustres familles de l'empire, qui est sur le point de contracter mariage avec une demoiselle aussi accomplie que belle, et que des liens étroits unissent à la respectable famille de Clavering-Park. Lady Clavering et miss Amory sont arrivées au Park pour les fêtes de Noël. Nous apprenons qu'on attend

beaucoup de personnes de l'aristocratie, et que des fêtes d'un caractère particulièrement intéressant inaugureront la nouvelle année. »

L'extrait que nous venons de rapporter suffira au lecteur pour deviner ce qui s'est passé durant l'intervalle écoulé depuis les faits que nous avons racontés dans le chapitre précédent.

Quoique lady Rockminster grommelât un peu en voyant Laure préférer Pendennis à Barbe-Bleue, ceux qui savent le secret de ce dernier comprendront que la jeune personne ne pouvait faire d'autre choix ; et la bonne vieille dame, qui s'était constituée la tutrice de miss Bell, n'était pas fâchée de la voir prête à se marier et à remplir ainsi le but pour lequel sont créées les jeunes filles. Elle apprit le soir même cet intéressant événement à sa femme de chambre ; et mistress Beck, qui était au fait de toute l'histoire de Laure et de Pendennis (Marthe de Fairoaks lui avait conté tout ce qui s'était passé), fut extrêmement surprise et ravie.

« Le revenu de M. Pendennis est de tant, le chemin de fer lui donnera tant, miss Bell a tant, et aura probablement un jour un peu plus ; ils pourront très-bien se tirer d'affaire, pour des personnes de leur classe. Je parlerai à mon neveu Pynsent, qui, je crois, a été amoureux d'elle ; mais naturellement ce mariage ne pouvait se faire !...

— Oh ! naturellement, milady ; c'est bien mon avis aussi.

— Est-ce que vous vous connaissez en pareilles matières ? Est-ce que vous avez besoin de vous occuper de cela ?... Je parlerai à Georges Pynsent, — actuellement premier secrétaire du bureau des rubans et de la cire à cacheter, et il fera obtenir quelque emploi à Pendennis. Et puis, Beck, vous irez présenter demain ma-

tin mes compliments au major Pendennis, et vous lui annoncerez que je lui ferai une visite à une heure… Oui, marmotta la vieille dame, il faut que le major se réconcilie avec son neveu, et qu'il laisse sa fortune aux enfants de Laure. »

En conséquence, à une heure, la douairière lady Rockminster se présenta chez le major Pendennis, qui fut enchanté, on l'imagine, de recevoir la visite d'une si noble dame. Le major savait déjà, sinon la nouvelle que la comtesse allait lui donner, du moins la rupture du mariage de Pen avec miss Amory. Le jeune gentleman, songeant à son oncle pour la première fois ce jour-là, et rencontrant son nouveau valet dans le vestibule de l'hôtel, demanda à Frosch comment se portait le major ; puis, étant allé au café, il y écrivit une demi-douzaine de lignes pour informer son oncle de ce qui s'était passé.

« Cher oncle, écrivit-il, s'il y a eu quelque sujet de discussion entre nous, il n'en existe plus à présent. J'ai été hier à Tunbridge-Wells, et j'y ai trouvé qu'un autre avait remporté le prix qui nous faisait hésiter. Miss Amory, sans me regretter le moins du monde, s'est donnée à Harry Foker et à ses quinze mille livres sterling de rente. Je les ai surpris dans leurs amours, et j'ai laissé Harry en possession de sa bien-aimée. Vous apprendrez avec plaisir que Tatham m'écrit pour m'annoncer qu'il a vendu trois de mes champs de Fairoaks à la compagnie du chemin de fer, pour une très-jolie somme. Je vous conterai cela et autre chose, quand j'aurai l'avantage de vous voir.

« Votre bien affectionné,

« Arthur Pendennis. »

« Je crois savoir ce que vous allez me communiquer, dit le major en saluant avec le plus courtois sourire l'ambassadrice de Pen. C'est une grande marque de bienveillance de la part de Votre Seigneurie, que de vouloir bien m'apprendre ces nouvelles. Que vous avez bonne mine ! et que vous êtes bonne ! Vous l'avez toujours été pour ce jeune homme.

— À cause de son oncle, répliqua poliment lady Rockminster.

— Il m'a appris l'état des affaires, et m'a écrit un billet fort aimable, oui, fort aimable, continua le vieux gentleman, et je vois que sa fortune s'est accrue ; de sorte que, toutes choses considérées, je ne regrette pas beaucoup que cette affaire avec miss Amory soit manquée, quoique j'aie fort désiré jadis de la voir réussir. Enfin, toutes choses considérées, je suis bien aise de ce qui arrive.

— Il faut que nous le consolions, major Pendennis, dit la vieille dame ; il faut que nous lui trouvions une femme. »

La vérité apparut alors comme un éclair à l'esprit du major, et il vit pourquoi lady Rockminster s'était chargée du rôle d'ambassadrice.

Il est inutile d'entrer dans le détail de la conversation qui suivit, et de raconter au long comment la vieille comtesse conclut une négociation qui, de fait, était assez facile. Il n'y avait pas de raison pour que Pen ne se mariât pas conformément au désir de sa mère et au sien propre. Et quant à lady Rockminster, elle appuya ce mariage par des considérations qui eurent un très-grand poids pour le major, mais dont nous ne dirons rien, parce que la douairière vit encore (quoique à présent très-avancée en âge), et que sa famille pourrait se fâcher. Enfin le vieux gentleman fut en-

tièrement vaincu par la résolution qu'annonça la gracieuse vieille dame et par sa tendresse pour Laure. Toute la conduite de lady Rockminster fut pleine d'affabilité et de bienveillance, si ce n'est en un moment où le major dit que son garçon ruinait son avenir en épousant cette petite fille. Alors la comtesse l'interrompit et lui tint un discours par lequel elle fit comprendre au major ce que le pauvre Pen et ses amis reconnaissent très-humblement, c'est-à-dire que Laure était mille fois trop bonne pour lui. Laure méritait d'être la femme d'un roi, Laure était un modèle de vertu et d'excellence. Et il faut dire que, lorsque le major Pendennis vit qu'une dame du rang de la comtesse de Rockminster admirait sérieusement miss Bell, il commença sur-le-champ à l'admirer lui-même.

De sorte que le vétéran envoya Herr Frosch à l'appartement de lady Rockminster, pour annoncer à miss Bell et à M. Arthur Pendennis que le major était prêt à les recevoir. Et quand Laure arriva, rougissante et heureuse, appuyée sur le bras de Pen, le major tendit une main tremblante à l'un et à l'autre avec une émotion non affectée et une sincère cordialité ; puis il salua particulièrement Laure, ce qui fit rougir celle-ci davantage encore. Elle rougissait de bonheur, et ses yeux rayonnaient d'amour. Le conteur se détourne de cet heureux couple, et, s'adressant à ses jeunes lecteurs, exprime l'espoir que leurs yeux brilleront un jour du même radieux éclat.

Pen s'étant retiré de la manière la plus amicale, et l'aimable Blanche ayant donné l'affection de son jeune cœur à un rougissant fiancé, riche de quinze mille livres de rente, il y eut, chez lady Clavering et dans toute sa famille, une explosion de félicité telle que la bonne Bégum n'en avait plus connu depuis de

longues années ; et elle se retrouva avec Blanche dans les meilleurs termes de cordialité et d'affection.

L'ardent Foker hâtait l'approche de l'heureux jour, et désirait vivement abréger la durée du deuil qui l'avait doué de tant de charmes et d'aimables qualités, dont il n'avait été jusque-là, pour ainsi dire, que l'héritier présomptif, et non le possesseur réel. La douce Blanche, quels que fussent les désirs de son fiancé, ne faisait jamais aucune opposition aux vœux de son cher Henry. Lady Clavering quitta Tunbridge. Modistes et bijoutiers se mirent à l'œuvre, chargés de préparer les ravissants atours d'Hyménée. Lady Clavering était en si bonne humeur que sir Francis en profita. Une réconciliation eut lieu entre les époux ; sir Francis arriva à Londres, prit de nouveau place au haut bout de sa table, et se montra, la bourse assez bien garnie, à la salle de billard et aux maisons de jeu.

Un jour que le major Pendennis et Arthur allèrent dîner à l'hôtel de Grosvenor-Place, ils trouvèrent une vieille connaissance installée en qualité de majordome chez lady Clavering ; le gentleman en habit noir, qui leur offrit poliment du champagne, n'était autre que M. James Morgan. Le chevalier Strong était parmi les convives ; il semblait fort gai et fort content, et amusa fort la compagnie par le récit de ses plaisirs sur le continent.

« C'est milady qui m'a invité, dit Strong à Arthur en baissant la voix ; ce drôle de Morgan a fait une figure sombre comme un orage, quand il m'a vu entrer. Il n'est ici que pour quelque mauvais motif. Je sortirai le premier et je vous attendrai, le major Pendennis et vous, à la porte de Hyde-Park. »

M. Morgan aida le major Pendennis à endosser son pardessus au moment de quitter la maison ; et il lui dit tout bas qu'il avait accepté un engagement temporaire chez les Clavering.

« Vous savez que j'ai un papier revêtu de votre signature, monsieur Morgan, dit le vieux gentleman.

— Vous pouvez le montrer, si vous voulez, à sir Francis, monsieur, ça m'est bien égal, — répliqua Morgan les yeux baissés. Je vous suis fort obligé, major Pendennis, et, si je puis vous payer de toutes vos bontés, je n'y manquerai pas. »

Arthur entendit cette phrase et vit le regard de haine qui l'accompagnait. S'écriant tout à coup qu'il avait oublié son mouchoir, il remonta au salon. Foker y était encore auprès de sa sirène. Pen regarda la sirène d'un air significatif, et nous supposons que la sirène comprit ce regard ; car lorsque, ayant trouvé le mouchoir qu'il prétendait avoir oublié, il sortit de nouveau, la sirène lui dit en riant :

« Ô Arthur… monsieur Pendennis, je voudrais vous charger de dire quelque chose à la chère Laure. »

Et elle sortit avec lui.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle en fermant la porte.

— Avez-vous tout dit à Harry ? Savez-vous que ce scélérat de Morgan sait tout ?

— Je le sais.

— Avez-vous tout dit à Harry ?

— Non, non… Mais vous ne me trahirez pas ?

— Morgan vous trahira.

— Non pas. Je lui ai promis… n'importe. J'attends jusqu'après notre mariage… après notre mariage ! Oh ! que je suis malheureuse ! dit Blanche, qui avait été tout sourire, grâce et gaieté durant la soirée.

— Je vous conjure de tout dire à Harry, répliqua Arthur. Dites-le-lui ce soir. Ce n'est pas votre faute. Il vous pardonnera tout. Dites-le-lui ce soir.

— Vous remettrez ceci à Laure avec l'assurance de mon amitié, » dit Blanche en élevant la voix. Il est là, ajouta-t-elle plus bas. Puis elle reprit tout haut : « Si lady Rockminster n'a pas besoin d'elle, et qu'elle veuille se trouver chez Mme Crinoline à trois heures et demie, j'aurais tant de plaisir à faire un tour de parc en voiture avec elle ! »

Et elle rentra en chantant et en envoyant à Pen un baiser de sa petite main, au moment où Morgan montait d'un pas de chat l'escalier couvert de tapis.

En descendant pour rejoindre son oncle, Pen entendit résonner joyeusement le piano de Blanche. Oncle et neveu s'éloignèrent ensemble. Arthur conta brièvement au major ce qu'il avait fait.

« Qu'y a-t-il à faire ? demanda-t-il.

— Ce qu'il y a à faire ? répliqua le vieux gentilhomme. Pardieu ! il n'y a rien autre à faire que de ne pas se mêler de tout cela. Estimons-nous heureux, ajouta le major, avec un frémissement de tout le corps, de ne plus y être pour rien, et laissons les autres se débrouiller comme ils pourront.

— J'espère qu'elle lui dira la vérité.

— Eh ! morbleu ! elle n'en fera qu'à sa tête, répliqua le vieillard. Miss Amory est une fille joliment délurée, monsieur, et il faut la laisser jouer son propre jeu. Je suis diantrement content de vous voir hors de ses griffes… oui, diantrement content !… Qui est-ce qui fume par ici ? Oh ! c'est encore M. Strong. Il a envie de pousser à la roue, je suppose. Je vous dis, mon cher Arthur, de ne plus vous mêler de toute cette affaire. »

Strong commença une ou deux phrases, comme pour entamer le sujet délicat ; mais le major n'en voulut pas entendre parler. Il fit diverses remarques sur le temps, sur la station des fiacres, sur Apsley-House qu'éclairaient les pâles rayons de la lune, sur tout, excepté le sujet. Il salua Strong d'une façon assez roide, s'appuya sur le bras de son neveu, en tournant le coin de la rue Saint-James, et avertit encore une fois Pen de ne pas se mêler de l'affaire.

« Elle a été sur le point de vous coûter si cher, que vous ferez bien de suivre mes conseils, » dit-il.

Quand Arthur sortit de l'hôtel de Jermyn-Street, il aperçut le manteau et le cigare de Strong, deux ou trois portes plus loin. Le gai chevalier se mit à rire lorsqu'ils se rencontrèrent.

« Je suis un vieux soldat, moi aussi, dit-il. Je voulais vous parler, Pendennis. J'ai appris tout ce qui s'est passé, tous les chassez-croisez qui ont eu lieu durant mon absence. Je vous fais compliment de votre mariage, et de l'avoir échappé si belle… vous me comprenez. Ce n'est pas mon affaire de parler, mais je sais qu'une certaine personne est une aussi fieffée petite… enfin n'im-

porte quoi. Vous avez agi en homme, et vous vous en êtes bien tiré.

— Je n'ai pas à me plaindre, répliqua Pen. Je suis rentré tout à l'heure pour conjurer la pauvre Blanche de tout dire à Foker : j'espère, pour elle, qu'elle suivra mon conseil ; mais cependant je crains qu'elle n'agisse qu'à sa guise. Il n'y a qu'une seule bonne politique, Strong, une seule.

— Et heureux celui qui peut s'en tenir à elle ! dit le chevalier. Ce coquin de Morgan a de mauvais desseins. Voilà deux mois qu'il rôde sans cesse autour de notre logis ; il a découvert le secret de ce pauvre diable d'Amory. Il a tâché de savoir où il se trouvait ; il a tiré les vers du nez à M. Bolton, et il a enivré à plusieurs reprises le vieux Costigan. Il a offert de l'argent au portier de l'Inn pour qu'il l'avertît du retour d'Altamont ; et il s'est servi de ce qu'il avait découvert pour se faire admettre chez les Clavering en qualité de majordome. Tout cela lui rapportera beaucoup d'argent, à ce coquin, c'est moi qui vous le dis.

— Où est Amory ?

— À Boulogne, je crois. Je l'ai laissé dans cette ville, en l'avertissant de ne pas rentrer en Angleterre. J'ai rompu avec lui, après une querelle furieuse, comme on en pouvait attendre d'un fou tel que lui. Je suis bien aise à présent, quand je pense qu'il me doit de la reconnaissance et que plus d'une fois je l'ai sauvegardé.

— Je suppose qu'il a perdu tout ce qu'il avait gagné.

— Non ; il est plus riche peut-être qu'au moment de notre départ, ou qu'il ne l'était il y a quinze jours. Il a eu une chance extraordinaire à Baden ; il a fait sauter la banque plusieurs fois, et

tout le monde ne parlait que de lui. Il s'est lié là avec un individu nommé Bloundell, qui a rassemblé autour de lui une société de toutes sortes de fripons et d'escrocs, mâles et femelles, Russes, Allemands, Français, Anglais. Amory finit par devenir tellement insolent, qu'un jour je fus obligé de le rosser, si bien qu'il faillit y laisser la peau. Je n'avais pu faire autrement ; le drôle a du cœur, et je fus obligé de taper dessus.

— Et vous a-t-il appelé sur le terrain ? s'écria Pen.

— Vous pensez que, si je l'avais tué en duel, je n'aurais fait de mal à personne ?... Non, monsieur ; j'attendis son cartel, mais je l'attendis en vain ; et la prochaine fois que nous nous rencontrâmes il me demanda pardon, et me dit : « Strong, je vous demande pardon ; vous m'avez rossé, et je n'ai eu que ce que je méritais. » Je lui serrai la main, mais il m'était impossible de continuer à vivre avec lui après cette affaire. Je lui payai ce que je lui devais, ajouta Strong en rougissant ; j'engageai tout ce que j'avais pour le payer ; puis, avec mes dix derniers florins, je tentai la fortune à la roulette. Si j'avais perdu, je lui eusse bien permis de me tuer le lendemain matin. J'étais las de la vie. Par Jupiter ! n'est-ce pas une honte, monsieur, qu'un homme comme moi, qui a pu avoir quelques dettes, mais qui n'a jamais abandonné un ami, ni fait une action déshonnête, ne puisse pas gagner sa vie avec ses bras ?... Mais la nuit fut bonne à la roulette, monsieur, et maintenant j'ai fini avec le jeu. Je me lance dans les vins. Les parents de ma femme vivent à Cadix. Je me propose d'importer des vins et des jambons d'Espagne ; il y a une fortune à faire dans ce commerce-là, monsieur, une fortune ! Voici ma carte. S'il vous faut du xérès ou des jambons, rappelez-vous que Ned Strong est votre homme. »

Et le chevalier tira de son portefeuille une carte élégante qui annonçait que MM. Strong et C, Shepherd's-Inn, étaient les seuls agents du fameux vin de Manzanilla-Diamant du duc de Garbanzos, grand d'Espagne de première classe, et des fameux jambons du Toboso, patrie de don Quichotte, où les cochons ne sont nourris que de glands.

« Venez les goûter, monsieur ; venez les goûter chez moi. Vous voyez que j'entends les affaires ; et, par Jupiter ! je réussirai cette fois. »

Pen prit la carte en riant.

« Je ne sais pas s'il me sera permis d'aller à des repas de garçons, dit-il. Vous savez que je me…

— Mais il vous faudra du xérès, monsieur. Il vous faudra du xérès.

— Je me fournirai chez vous, vous pouvez y compter. Et je crois que vous avez très-bien fait de rompre votre autre association… Ce digne Altamont est en correspondance avec sa fille, m'a-t-on dit, ajouta Pen après une pause.

— Oui, elle lui a écrit les lettres les plus amphigouriques que j'aie jamais lues, le sournois petit démon, et le papa lui répondait sous le couvert de mistress Bonner. Il voulait l'enlever, les deux ou trois premiers jours ; rien ne pouvait le satisfaire que de ravoir son enfant. Mais vous pensez bien qu'elle n'avait guère envie de le suivre ; et il n'insista pas très-longtemps. »

Ici le chevalier partit d'un éclat de rire.

« Savez-vous, monsieur, ajouta-t-il, quelle était la cause de notre querelle à coups de poings ? Il y avait à Baden une certaine veuve, Mme la baronne de la Cruche-Cassée, qui ne valait guère plus que lui, et que le gredin voulait épouser ; et il l'aurait fait, si je n'avais dit qu'il était déjà marié. Je crois qu'elle ne valait guère mieux que lui. Je l'ai revue sur la jetée de Boulogne, le jour de mon arrivée en Angleterre. »

Et à présent nous avons mené notre récit au point où nous avait déjà conduit l'extrait du Champion de Chatteries.

Il ne devait plus s'écouler que très-peu de jours avant le jour trois fois heureux où Foker pourrait dire que Blanche lui appartenait. Tout Clavering était accouru en foule pour voir le plus magnifique équipage du monde, enfermé dans la remise des Armes de Clavering, et que montrait, moyennant pourboire, le premier cocher de M. Foker. Mme Fribsby était occupée à faire de jolis costumes pour les filles des fermiers qui devaient former un chœur de demoiselles d'honneur, et figurer au déjeuner et à la cérémonie nuptiale. De splendides réjouissances devaient avoir lieu au Park à cette occasion.

« Oui, monsieur Huxter, oui, des fermiers heureux, l'orgueil du pays, se réuniront dans le château baronial, où le sexe barbu mettra tout en branle. On immolera le bœuf, et ils boiront à pleins verres ; et les cloches feront entendre leurs plus joyeux accents ; et mon beau-père, les yeux humides d'émotion, nous bénira sur le seuil du noble manoir. Tel sera, je pense, l'ordre des cérémonies, monsieur Huxter ; et j'espère que nous vous verrons, ainsi que votre aimable épouse, et… et, que désirez-vous boire, monsieur ?… Madame, mistress Lightfoot, vous servirez à mon excellent ami et chirurgien particulier, M. Huxter, M. Samuel

Huxter, membre de la Société royale de chirurgie, tous les rafraîchissements qu'il est possible d'avoir dans votre hôtel, et vous porterez le tout à mon compte personnel. Et vous, monsieur Lightfoot, que peut-on vous offrir ? quoique vous ayez peut-être déjà la tête un peu trop chargée, ah ! ah ! ah ! »

Ainsi parlait Harry Foker dans le salon des Armes de Clavering. Il avait loué un appartement à l'hôtel, et rassemblé autour de lui un cercle d'amis. Il régalait tous ceux qu'il voyait. Il adressait la parole à tout le monde. Il était si heureux ! Il dansait autour de Mme Fribsby, la grande amie de mistress Lightfoot, assise rêveuse derrière le comptoir. Il consolait mistress Lightfoot, qui commençait déjà d'avoir des sujets d'inquiétude matrimoniale : car il faut dire que le jeune Lightfoot, étant le maître de la cave, ne connaissait plus de bornes à ses désirs, et ne cessait plus de boire et de se griser depuis le matin jusqu'à la nuit. Et c'était un pitoyable spectacle pour sa tendre épouse, de voir le gros chéri chanceler sur ses jambes au café ou dans la cour, et boire avec les fermiers et les marchands son meilleur vin et ses liqueurs choisies.

Quand il en trouvait le temps, M. Morgan, le sommelier, arrivait aussi de Clavering-Park, et buvait un verre aux frais du maître d'hôtel. Il regardait en ricanant la marche titubante du pauvre Lightfoot. Et mistress Lightfoot était doublement inquiète quand son malheureux mari avait son camarade pour témoin de son ivresse. Mariés depuis quelques mois seulement, et déjà en être là ! Mme Fribsby compatissait aux peines de mistress Lightfoot. Mme Fribsby lui contait l'histoire de maris tout aussi mauvais que Lightfoot. Elle avait eu ses chagrins, elle aussi ; elle avait une triste expérience des hommes. Aussi personne n'est tout à

fait heureux, et il y a de l'absinthe, comme dit M. Foker, dans le verre de chaque homme. Pourtant il ne semblait pas y en avoir dans le sien, à cet honnête jeune homme ! Il débordait au contraire de bonheur et de joie.

M. Morgan était tout plein d'attentions pour Foker.

« Et cependant je ne sais pas pourquoi je ne l'aime pas, dit le candide jeune homme à mistress Lightfoot. Il a toujours l'air de me prendre mesure pour mon cercueil. Le beau-père a peur de lui ; le beau-père, hem !... n'importe ; mais la belle-mère est une honnête personne, mistress Lightfoot.

— Oh ! bien certainement. »

Et mistress Lightfoot avouait, en soupirant, qu'elle eût peut-être mieux fait de ne jamais quitter sa maîtresse.

« Non, ma foil je ne t'aime pas, seigneur Féroce, quoique je ne connaisse pas la cause de mon aversion, continua M. Foker. Et il veut que je le prenne pour intendant. Blanche aussi veut que je le prenne. Pourquoi miss Amory l'aime-t-elle ?

— Est-ce que miss Blanche l'aime ? »

Cette idée parut troubler beaucoup mistress Lightfoot. Et il survint à cette digne maîtresse d'hôtel un nouveau sujet de trouble. Une lettre, avec le timbre de Boulogne, lui fut apportée un matin. Son mari lui chercha querelle à ce sujet, juste au moment où Foker descendait de sa chambre et traversait la salle pour se rendre à Clavering-Park, où il avait coutume de déjeuner et de se chauffer aux rayons de son éblouissante Armide. Puis, comme la société du château l'ennuyait excessivement et qu'il ne se souciait pas de la chasse, il s'en revenait passer une ou deux

heures dans la salle de billard de l'hôtel. Il retournait au château à temps pour faire une promenade à cheval avec miss Amory ; puis, après avoir dîné avec elle, il la quittait et rentrait modestement à l'auberge.

Lightfoot et sa femme se querellaient au sujet de cette lettre. Qu'était-ce que cette lettre venant de l'étranger ? Pourquoi recevait-elle toujours des lettres de l'étranger ? Qui est-ce qui écrivait ces lettres ? il voulait le savoir. Il ne croyait pas que ce fût son frère. Ça ne me regarde pas ? Si fait, ça me regarde ! »

Et, avec une imprécation, il empoigna sa femme et plongea la main dans sa poche pour s'emparer de la lettre.

La pauvre femme jeta un cri et dit : « Eh bien ! prenez-la. »

Juste au moment où le mari prenait la lettre, M. Foker entra ; à sa vue elle jeta un autre cri, et chercha à reprendre le papier. Lightfoot ouvrit l'enveloppe en repoussant sa femme, et une lettre incluse tomba sur la table.

« À bas les mains, l'homme ! s'écria le petit Harry en accourant. Ne levez pas la main sur une femme, monsieur ! L'homme qui lève la main sur une femme, autrement que pour une caresse, est un… Que vois-je ? une lettre pour miss Amory ! Qu'est-ce que cela, mistress Lightfoot ? »

Mistress Lightfoot se mit, d'un ton piteux, à faire des reproches à son mari.

« Oh ! le vilain, le lâche ! traiter ainsi une femme qui vous a ramassé sur le pavé. Ô lâche que vous êtes, de lever la main sur votre femme ! Pourquoi vous ai-je épousé ? Pourquoi ai-je quitté

milady ? Pourquoi ai-je dépensé huit cents livres sterling à monter cette maison où vous ne faites que boire, vilain sac à vin ?

— Elle reçoit des lettres et ne veut pas me dire qui lui écrit ! dit M. Lightfoot d'une voix rauque. C'est une affaire de famille, monsieur. Prendrez-vous quelque chose, monsieur ?

— Je prendrai cette lettre pour la remettre à miss Amory, puisque je vais au Park, » répondit Foker en pâlissant.

Et l'ayant prise sur la table toute prête pour le déjeuner. de la pauvre hôtelière, il s'en alla.

« Il arrive… le diable m'emporte ! qui est-ce qui arrive ? Qui est-ce que ce J. A., mistress Lightfoot ?… Malédiction ! qui est-ce que J. A. ? » s'écria le mari.

Mistress Lightfoot répliqua : « Taisez-vous, animal d'ivrogne ! taisez-vous ! »

Puis elle courut mettre son châle et son chapeau, vit M. Foker qui descendait la rue, prit le chemin de traverse, et se rendit de toute la vitesse de ses jambes à la grille de la loge de Clavering-Park. Foker aperçut une femme courant devant lui ; mais quand il arriva lui-même à la grille, elle avait disparu. Il s'arrêta pour demander au concierge qui c'était qui venait d'entrer.

« Ah ! c'était mistress Bonner ! » s'écria-t-il quand on lui eut répondu. Et ses jambes se dérobèrent sous lui, les arbres dansèrent devant lui. Il s'arrêta deux ou trois fois, s'appuyant contre les troncs des tilleuls pour ne pas tomber.

Lady Clavering était dans la salle à manger avec son fils et son mari, qui bâillait sur le journal.

« Bonjour, Harry, dit la Bégum. Voici des lettres, un tas de lettres. Lady Rockminster arrivera mardi au lieu de lundi ; Arthur et le major viennent aujourd'hui ; Laure va chez le docteur Portman, et se rendra de là à l'église. Et… Qu'est-ce que vous avez, mon cher ? qu'est-ce qui vous rend si pâle, Harry ?

— Où est Blanche ? demanda Harry d'une voix éteinte ; n'est-elle pas encore descendue ?

— Blanche est toujours la dernière, dit Frank en mangeant des muffins ; c'est une vraie lambine. Quand vous n'êtes pas ici, elle reste couchée jusqu'à l'heure du goûter.

— Taisez-vous, Frank ! » dit la mère.

Blanche descendit en ce moment. Elle était très-pâle et jeta un avide regard à Foker ; puis elle s'avança pour baiser sa mère, et sa figure était redevenue souriante quand elle s'approcha de Harry.

« Comment ça va-t-il ? dit-elle en lui touchant les deux mains.

— Je suis malade, répondit Harry. Je…, je vous apporte une lettre, Blanche.

— Une lettre ! et de qui ? Voyons.

— Je ne sais pas… et je voudrais le savoir, dit Foker.

— Comment puis-je vous le dire avant de l'avoir vue ? demanda Blanche.

— Est-ce que mistress Bonner ne vous l'a pas dit ? répliqua-t-il d'une voix tremblante. Il y a un secret là-dessous. Donnez-lui cette lettre vous-même, lady Clavering. »

Lady Clavering, étonnée, reçut la lettre de la main tremblante du pauvre Foker, et regarda l'adresse. En ce moment, elle aussi se prit à trembler de tous ses membres, laissa tomber la lettre d'un air effaré ; puis, courant à Frank, serra son fils contre sa poitrine, et s'écria avec un sanglot : « Ôtez cela… C'est impossible, c'est impossible.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit Blanche avec un sourire effrayant. La lettre ne vient que d'un pauvre parent auquel nous faisons une pension.

— Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai ! cria lady Clavering. Non, mon Frank… Est-ce vrai, Clavering ? »

Blanche avait ramassé la lettre et s'approchait du feu pour l'y jeter ; mais Foker courut à elle et lui saisit le bras.

« Il faut que je voie cette lettre, dit-il ; donnez-la-moi. Vous ne la brûlerez pas.

— Vous… vous ne traiterez pas ainsi miss Amory dans ma maison, s'écria le baronnet. Rendez-lui cette lettre, par Jupiter !

— Lisez-la… et regardez ma mère, dit Blanche en montrant lady Clavering. C'est… c'est à cause d'elle que j'ai gardé le secret. Lisez, homme cruel ! »

Foker ouvrit la lettre et lut :

« Voilà trois semaines, Betsy mignonne, que je ne vous ai écrit ; mais la présente est pour vous donner la bénédiction d'un père. J'arriverai presque aussitôt que mon billet, parce que je veux voir la cérémonie et mon gendre. Je descendrai chez Bonner. J'ai eu un automne très-agréable, et je suis ici dans un hôtel

où il y a très-bonne compagnie, et qui est tenu de la bonne façon. Je ne sais pas si je vous approuve tout à fait d'avoir planté là M. Pendennis pour Foker ; je ne trouve pas que Foker soit un si joli nom ; et, d'après ce que vous me dites de lui, il paraît que c'est un mufle et non un beau garçon. Mais il a le sac, et c'est la chose importante. Je ne vous en dis pas davantage, ma chère petite Betsy, jusqu'à ce que nous nous revoyons.

« J. Amory Altamont. »

« Lisez, lady Clavering ; il est trop tard pour vous en faire désormais un mystère, » dit le pauvre Foker.

Et l'infortunée femme, ayant jeté les yeux sur la lettre, éclata de nouveau en cris hystériques, et saisit convulsivement son fils.

« Ils ont fait de vous, mon fils, un pauvre être délaissé, dit-elle. Ils ont déshonoré votre vieille mère ; mais je suis innocente, Frank ; devant Dieu je suis innocente. Je ne savais pas cela, monsieur Foker ; en vérité, en vérité, je ne le savais pas !

— Je suis convaincu que vous ne le saviez pas, répéta Foker, qui s'approcha d'elle et lui baisa la main.

— Ô généreux, généreux Harry ! » s'écria Blanche, transportée de joie.

Mais il retira la main qu'elle voulait prendre, et se détourna d'elle, la lèvre frémissante.

« Cela, c'est une autre affaire, dit-il.

— C'est à cause d'elle… à cause de ma mère, Harry. »

Et miss Amory reprit son attitude d'extatique.

« Il fallait penser à moi aussi, dit Foker ; je vous eusse prise pour femme, malgré tout. On parle de tout à Londres. Je savais que votre père avait… eu des malheurs. Vous ne pouvez pas croire que ce fût pour… pour votre parentage que je voulais vous épouser, le diable l'emporte ! Je vous ai aimée de tout mon cœur et de toute mon âme pendant deux ans, et vous me trompiez, vous vous moquiez de moi ! s'écria le jeune homme. Ô Blanche ! Blanche ! c'est bien dur, c'est bien dur ! »

Il se couvrit le visage de ses mains et se mit à sangloter.

« Pourquoi ne lui ai-je pas tout appris le soir où Arthur m'en donna le conseil ? pensa Blanche.

— Ne la repoussez pas, Harry ! s'écria lady Clavering. Prenez-la, prenez toute ma fortune ; vous savez qu'elle lui revient à ma mort. Ce garçon est déshérité. »

Àce moment, maître Frank, qui avait contemplé toute cette scène d'un air effaré, jeta un grand cri.

« Prenez jusqu'au dernier schelling ; donnez-moi seulement de quoi vivre pour aller me cacher avec cet enfant, et fuir Amory et Clavering. Oh ! ce sont tous deux de mauvais maris ! Peut-être Amory est-il ici à présent ; je ne veux pas le voir. Clavering, lâche que vous êtes, défendez-moi contre lui. »

Clavering se leva brusquement.

« Vous ne parlez pas sérieusement, Jémima ? Vous ne dites pas votre pensée ? Vous n'allez pas nous repousser, Frank et moi ?… Je ne le savais pas, j'en prends Dieu à témoin !… Foker, je ne m'en doutais pas le moins du monde, jusqu'à ce que le coquin

soit venu me trouver, le satané gredin de forçat échappé du bagne !

— Le quoi ? » demanda Foker.

Blanche poussa un cri.

« Oui, s'écria le baronnet à son tour ; oui, un satané forçat échappé du bagne ! un gredin qui a contrefait la signature du maudit attorney, son beau-père ! un misérable qui a tué un homme à Botany-Bay, le diable l'emporte ! et qui s'est enfui dans les bois. Malédiction sur lui ! Je voudrais qu'il y fût mort !... Et il est venu me trouver, il y a de cela six ans, et il m'a volé je ne sais combien ; car je me suis ruiné pour l'entretenir, l'infernal scélérat ! Et Pendennis le sait ; et Strong le sait ; et ce damné Morgan le sait ; et Blanche le sait depuis longtemps ; et je n'ai jamais voulu le dire, jamais ; j'en faisais mystère à ma femme.

— Vous l'avez vu, et vous ne l'avez pas tué, Clavering, lâche que vous êtes ? dit la femme d'Amory. Allons-nous-en, Frank ; votre père est un lâche. Je suis déshonorée, mais je reste votre vieille mère, et vous... vous m'aimerez, n'est-ce pas ? »

Blanche éplorée s'approcha de sa mère ; mais lady Clavering se recula avec une sorte d'horreur.

« Ne me touchez pas, dit-elle ; vous n'avez pas de cœur ; vous n'en avez jamais eu. Je vois tout maintenant. Je vois pourquoi ce lâche allait céder à Arthur son siège au parlement ; oui, ce lâche ! et je vois pourquoi vous m'avez menacée de me faire vous céder la moitié de la fortune de Frank. Et quand Arthur a voulu vous épouser sans dot, parce qu'il ne voulait pas dépouiller mon fils, vous l'avez planté là et vous avez accepté le pauvre Harry. Rom-

pez avec elle, Harry. Vous êtes bon, vous. N'épousez pas cette… cette fille de forçat !… Allons-nous-en, Frank, mon chéri ; venez avec votre pauvre vieille mère. Nous nous cacherons ; mais nous sommes honnêtes, oui, nous sommes honnêtes. »

Cependant un étrange sentiment de joie s'était emparé de l'esprit de Blanche. Ce mois passé avec le pauvre Harry lui avait semblé bien ennuyeux. Toute sa brillante fortune suffisait à peine pour lui rendre son fiancé supportable. Elle était lasse de sa simplicité, lasse de le flatter et de le cajoler.

« Arrêtez, maman ! arrêtez, madame ! s'écria-t-elle avec un geste assez théâtral. Ah ! je n'ai pas de cœur, moi qui garde le secret de la honte de ma mère ; moi qui cède mes droits à mon demi-frère, à mon frère bâtard ; moi qui lui cède mes droits et ma fortune, je n'ai pas de cœur parce que je ne trahis pas mon père ? Eh bien, mes droits, je les veux à présent. et les lois de mon pays me les rendront. Je ferai appel aux lois de mon pays… oui, aux lois de mon pays ! L'homme persécuté revient aujourd'hui. Je désire aller avec mon père. »

Et la petite dame fit un geste superbe, s'imaginant être une héroïne.

« Ah ! vous voulez rejoindre votre père, oui-da ? s'écria Clavering avec un de ses jurons accoutumés. Mais je suis magistrat, moi, et le diable m'emporte si je ne le fais pas jeter en prison, votre père ! Voici une chaise qui arrive ; c'est peut-être lui. Qu'il vienne ! »

Une chaise montait effectivement l'avenue, et les deux femmes jetèrent les hauts cris, s'attendant à voir entrer Altamont.

La porte s'ouvrit, et M. Morgan annonça le major Pendennis et M. Pendennis, qui arrivèrent au beau milieu de cette querelle.

Une simple cloison de planches séparait la salle à manger du vestibule ; et il est probable que, selon sa coutume, M. Morgan avait profité de cette circonstance pour se mettre au fait de tous les événements.

Il avait été convenu, la veille, que Blanche et Henry feraient une promenade à cheval, et, à l'heure fixée, les chevaux de M. Foker arrivèrent des Armes de Clavering. Mais miss Blanche ne l'accompagna pas cette fois. Pen alla serrer la main à son ami sur le perron, et Harry Foker s'éloigna suivi de son groom en deuil. Tous les événements qui ont occupé la partie la plus active de notre histoire furent discutés pendant les deux ou trois heures qui s'écoulèrent entre le déjeuner et l'arrivée des chevaux. Plusieurs conseils avaient été donnés, plusieurs faits cités, plusieurs compromis suggérés. À la fin, Foker s'en alla avec un triste : « Dieu vous bénisse ! » que lui donna Pen.

Le dîner fut d'une lugubre tristesse à Clavering-Park, et le nouveau sommelier ne s'y trouva pas pour faire son service ; les dames ne prirent point place à table. Après dîner, Pen dit : « Je vais aller à Clavering pour voir s'il est arrivé. »

Et il descendit la sombre avenue, traversa le pont, suivit la route qui passait le long de son cottage de Fairoaks, au milieu des champs familiers, jadis calmes et paisibles, mais alors troublés par le bruit et les flammes des fours et des forges, où travaillaient les ouvriers employés au nouveau chemin de fer. Il entra dans le bourg et se dirigea vers les Armes de Clavering.

Il était plus de minuit quand il retourna à Clavering-Park, excessivement pâle et agité.

« Lady Clavering est-elle encore levée ? » demanda-t-il.

Oui, elle était dans sa chambre.

Il y monta, et trouva la pauvre dame pleurant et en proie à une agitation qui faisait pitié à voir.

« C'est moi… moi, Arthur, » dit-il en ouvrant la porte.

Puis, étant entré, il prit la main de la pauvre femme et la baisa très-affectueusement.

« Vous avez toujours été une excellente amie pour moi, chère lady Clavering, dit-il. Je vous aime beaucoup. J'ai des nouvelles pour vous.

— Ne me donnez plus ce nom-là, répliqua-t-elle en lui serrant la main. Vous avez toujours été un bon garçon, Arthur ; et c'est bien aimable à vous de venir à présent… bien aimable. Vous ressemblez par moments d'une manière étonnante à votre maman, mon cher.

— Chère bonne lady Clavering, répéta Arthur en insistant particulièrement sur ce nom, il est arrivé quelque chose de bien étrange.

— Est-ce à lui qu'il est arrivé quelque chose ? demanda lady Clavering haletante. Oh ! c'est horrible de penser que je m'en réjouirais… horrible !

— Il se porte bien. Il est venu et il est reparti, ma chère dame. Ne vous effrayez pas ; il est parti, et vous êtes toujours lady

Clavering.

— Est-ce donc vrai ? s'écria lady Clavering ; est-ce vrai ce qu'il me disait quelquefois, qu'il… ?

— Il était marié déjà quand il vous a épousée, dit Pen. Il l'a confessé ce soir. Il ne reviendra jamais. »

Lady Clavering poussa un grand cri, se jeta au cou de Pen, le baisa et fondit en larmes, la tête appuyée sur son épaule.

Il nous faut resserrer en peu de mots ce que Pen eut à raconter au milieu d'une multiplicité de sanglots et d'interruptions ; car voici que les bornes prescrites sont atteintes, et notre récit approche de sa fin.

Amory était arrivé par la voiture qui correspondait avec le chemin de fer, et qui avait remplacé la vieille Empressée et la Persévérance. Il était descendu aux Armes de Clavering, où il commanda son dîner sous son faux nom d'Altamont. Et, comme il était d'humeur joviale, il invita le maître d'hôtel, qui n'en fut pas fâché, à boire un verre de vin avec lui. Ayant tiré de M. Lightfoot toutes les nouvelles concernant la famille Clavering, et reconnu, par les questions qu'il posa à son hôte, que mistress Lightfoot lui avait gardé le secret, il fit monter une autre bouteille de vin. Puis, à la fin de ce banquet, tous deux également excités entrèrent dans la salle où mistress Lightfoot trônait derrière son comptoir.

Elle était en train de prendre le thé avec son amie, Mme Fribsby. Lightfoot se trouvait dans un éclat de félicité telle, qu'aucun événement ne pouvait plus le surprendre ; de sorte que, lorsque Altamont serra la main à mistress Lightfoot comme à une vieille connaissance, cela ne lui parut pas du tout singulier ; il n'y vit

qu'une occasion de boire davantage. Les gentlemen commencèrent alors à se verser des grogs à l'eau-de-vie et à en offrir aux dames, sans faire attention aux regards effrayés qu'elles leur lançaient toutes deux.

Tandis qu'ils étaient ainsi occupés, vers les six heures du soir, M. Morgan, le nouveau sommelier de sir Francis Clavering, entra et fut invité à boire. Il choisit son breuvage favori, et la conversation devint générale.

Quelque temps après, M. Lightfoot commença à s'assoupir. M. Morgan avait, à diverses reprises, donné à entendre à Mme Fribsby qu'elle eût à s'éloigner ; mais cette dame, étrangement fascinée et terrifiée peut-être, ou bien cédant aux instances de mistress Lightfoot, qui la pressait de rester, ne bougea pas de sa place. Cette persistance contraria fort M. Morgan, qui exhala son mécontentement en un langage dont mistress Lightfoot fut peinée. Il fit si bien qu'il s'attira les remontrances de M. Altamont, qui lui dit qu'il était une mauvaise pratique et qu'il manquait de politesse envers le sexe.

Cette altercation entre les deux gentlemen devint fort pénible pour les dames, surtout pour mistress Lightfoot, qui fit tout son possible pour apaiser M. Morgan. Puis, sous prétexte de donner à l'étranger du papier pour allumer sa pipe, elle lui passa un billet où elle avait écrit : « Allez-vous-en, il vous connaît. »

Il y eut sans doute dans la manière dont elle passa ce papier, ou dont son hôte le lut, quelque chose qui excita les soupçons du sommelier : car, lorsque Altamont se leva peu de temps après en disant qu'il allait se coucher, Morgan se leva aussi, jeta un éclat de rire, et dit qu'il était trop tôt pour se mettre au lit.

L'étranger dit alors qu'il se retirait dans sa chambre à coucher. Morgan répliqua qu'il allait lui montrer le chemin.

Àces mots le voyageur s'écria : « Venez. J'ai là haut une paire de pistolets pour faire sauter la cervelle à tout traître, à tout vil espion. » Et il jeta à Morgan un regard si farouche, que celui-ci prit Lightfoot par le collet, l'éveilla et dit : « John Amory, je vous arrête au nom de la reine. Lightfoot, assistez-moi. Cette capture vaut mille livres sterling. »

Il avança la main, comme pour saisir son prisonnier ; mais celui-ci, fermant le poing gauche, en donna à Morgan un si rude coup dans la poitrine, qu'il le renversa derrière M. Lightfoot. Le maître d'hôtel, qui avait une carrure athlétique et du courage, dit qu'il allait casser la tête de l'étranger ; et il se préparait à le faire, quand celui-ci, dépouillant son habit et accablant de malédictions ses deux adversaires, leur cria ; « Eh bien ! venez donc, que je vous assomme ! »

Mais mistress Lightfoot se jeta au-devant de son mari avec un cri perçant, tandis que Mme Fribsby, poussant un autre cri plus perçant encore, courut à l'étranger, et appelant : « Armstrong, Johnny Armstrong ! » s'empara de son bras nu, sur lequel on apercevait un tatouage bleu représentant un cœur et les deux lettres M. F.

L'exclamation de Mme Fribsby surprit et calma l'étranger. Il abaissa les regards sur elle et s'écria : « Par Jupiter ! c'est Polly.

— Cet homme n'est pas Amory, dit Mme Fribsby. C'est Johnny Armstrong, mon mauvais méchant mari, qui m'a épousée à l'église Saint-Martin, étant officier marinier à bord d'un vaisseau de la Compagnie des Indes, et qui m'a abandonnée deux mois

après, le misérable ! Cet homme est John Armstrong ; voici sur son bras la marque qu'il s'est faite pour l'amour de moi.

— Je suis John Armstrong, c'est assez évident, Polly, dit l'étranger. Je suis John Armstrong, Amory, Altamont. Qu'ils viennent tous se mesurer avec un marin anglais ; je ne les crains pas. Hourra ! qui est-ce qui en veut goûter ?

— Arrêtez-le ! » criait toujours Morgan.

Mais mistress Lightfoot répliqua : « L'arrêter ?... c'est vous qu'il faut arrêter, vil espion ! vous qui voulez empêcher le mariage, ruiner milady et nous enlever les Armes de Clavering.

— A-t-il dit qu'il voulait nous enlever les Armes de Clavering ? demanda M. Lightfoot en se retournant. Alors, gare à lui, je vais l'étrangler !

— Tenez-le, chéri, dit mistress Lightfoot, jusqu'à ce que passe la voiture pour le train qui va à Londres. Elle ne tardera pas à arriver.

— Gare à lui ! je l'étrangle, s'il bouge. »

Ils retinrent donc Morgan jusqu'à l'arrivée de la voiture, par laquelle M. Amory ou Armstrong s'en retourna à Londres.

Morgan l'y avait suivi ; mais Arthur Pendennis n'en dit rien à lady Clavering, qui alla baiser son fils endormi, en invoquant les bénédictions du ciel sur notre héros.

Ç'avait été une journée pleine d'émotions.

Il ne nous reste plus à rapporter que les événements d'un seul jour, le jour où M. Arthur en chapeau neuf, en frac bleu neuf, en

cravate bleue neuve, en gilet de fantaisie neuf, en bottes neuves, en boutons de chemise neufs (présent de la très-honorable comtesse douairière de Rockminster), déjeuna seul à Clavering-Park et put à peine avaler un morceau.

Deux lettres se trouvaient à côté du couvert de Son Honneur. Il ouvrit d'abord celle dont l'adresse écrite en demi-gros semblait indiquer une lettre d'affaires, de préférence à l'autre, dont l'écriture lui était familière. La lettre numéro 1 était ainsi conçue :

COMPAGNIE DES VINS DE GARBANZOS.

« Shepherd's-Inn, lundi.

« En vous félicitant cordialement de l'événement qui doit vous rendre heureux pour la vie, j'envoie mon plus affectueux souvenir à mistress Pendennis, que j'espère avoir l'avantage de connaître pendant un temps plus long encore que celui depuis lequel je la connais déjà. Et, en appelant son attention sur ce fait, que l'un des articles les plus nécessaires au confort de son mari, c'est un xérès bien pur, je sais que j'aurai sa pratique, pour l'amour de Votre Honneur.

« Mais j'ai à vous parler de choses autres que nos affaires. Hier après-midi, un certain J. A. arriva chez moi, venant de Clavering, qu'il avait quitté en des circonstances dont sans doute vous avez actuellement connaissance. Malgré la querelle que nous avons eue, je n'ai pu faire autrement que de lui donner le vivre et le couvert (et il ne se fit pas prier pour prendre sa bonne part de jambon du Toboso et de vin de Garbanzo Amontillado). Il me conta les derniers événements et beaucoup d'autres aventures surprenantes. Le coquin s'est marié à seize ans, et a depuis répété plusieurs fois cette cérémonie à Sydney, dans la Nouvelle-Zé-

lande, dans l'Amérique du Sud, et à Newcastle, avant d'avoir connu notre pauvre amie, la modiste Fribsby. C'est un vrai don Juan.

« Il semblait que le Commandeur allait enfin mettre la main sur lui : car, tandis que nous étions à notre repas, trois grands coups furent frappés à la porte extérieure, ce qui fit tressaillir notre ami. J'ai soutenu un ou deux sièges dans mon logis, et je me rendis à mon poste habituel pour faire une reconnaissance. Grâce à Dieu, je n'ai pas de billets en circulation, et d'ailleurs ces messieurs ne se présentent pas de cette façon. Je découvris que c'était Morgan, l'ex-valet de chambre de votre oncle, en compagnie d'un policeman (un faux policeman, je crois) ; ils dirent qu'ils avaient un mandat pour arrêter John Armstrong, autrement dit Amory, autrement dit Altamont, forçat échappé du bagne ; et ils menacèrent d'enfoncer la porte.

« Or, j'avais découvert, dans le temps de ma captivité, un petit passage le long de la gouttière pour gagner la fenêtre de Bows et Costigan, et j'envoyai Jack Autrement-Dit, par ce chemin dérobé, non sans trembler pour sa vie, car il était devenu fort dangereux ; puis, après avoir parlementé, j'admis M. Morgan et son ami.

« Le coquin avait connaissance de ce chemin secret, car il se dirigea aussitôt vers la chambre par laquelle on y arrivait, chargeant le policeman de descendre pour garder la porte. Et il monta mon petit escalier, comme si les aitres de la maison lui étaient familiers. Au moment où il sortait par la fenêtre, nous entendîmes une voix que vous connaissez, sortant de la mansarde de Bows et criant avec un fort accent irlandais : « Qui êtes-vous ? et que diable voulez-vous ? Vous feriez mieux de quitter la gouttière ; il y a, morbleu ! déjà un homme qui s'y est tué. »

« Et, tandis que Morgan s'avançait pour regarder dans les ténèbres, et voir si cette terrible nouvelle était vraie, celui qui venait de lui adresser la parole prit un manche à balai et, grâce à un vaillant effort, rompit et fit tomber le tuyau de communication.

« Il m'a dit ce matin avec une grande joie que ce qui lui avait suggéré ce facile stratagème, c'était le souvenir de sa chère Emily dans le rôle de Cora, et le pont dans le drame de Pizarre.

« Je voudrais que ce scélérat de Morgan se fût trouvé sur le pont, quand le général essaya son stratagème.

« Si j'apprends des nouvelles de Jack Autrement-Dit, je vous en ferai part. Il a encore beaucoup d'argent, et je l'ai engagé à envoyer une petite somme à notre pauvre amie, la modiste. Le coquin m'a ri au nez, en disant qu'il n'en avait pas de trop, mais qu'il était prêt à envoyer une mèche de ses cheveux à qui en désirerait.

« Adieu ; soyez heureux ! et croyez-moi votre affectionné

« Éd. Strong. »

« Et maintenant, voyons l'autre lettre, dit Pen. Cher vieil ami ! »

Il baisa le cachet avant de le rompre.

« Warrington, mardi.

« Il ne faut pas que je laisse passer la journée sans vous envoyer à tous deux un Dieu vous bénisse ! Que Dieu vous donne le bonheur, cher Arthur et chère Laure ! Je crois, Pen, que vous avez la meilleure femme qui soit au monde ; et je prie pour que vous la chérissiez comme telle, et que vous preniez bien soin

d'elle. Mon logis sera bien solitaire sans vous, cher Pen ; mais si je m'y ennuie, j'aurai une nouvelle demeure prête à me recevoir : la maison de mon frère et de ma sœur. Je m'exerce ici dans la chambre des enfants, afin de me préparer au rôle d'oncle Georges. Adieu ! faites votre voyage de noces, et revenez bientôt vers votre affectionné

« Georges W. »

Pendennis et sa femme lurent cette lettre ensemble, après le déjeuner du docteur Portman, quand les convives se furent retirés, et tandis que la voiture les attendait devant la grande porte, au milieu d'une foule de curieux. Mais ils passèrent par la porte de derrière dans le cimetière de Sainte-Marie, dont les cloches carillonnaient gaiement, et ce fut là, sur le vert gazon qui couvrait la tombe d'Hélène, qu'Arthur montra à sa femme la lettre de Georges. Laure versa d'abondantes larmes sur ce papier : était-ce des larmes de chagrin ou de bonheur ? Et de nouveau, en présence de cette poussière sacrée, elle embrassa et bénit son Arthur.

Il n'y eut, ce jour-là, qu'un mariage à l'église de Clavering : car, malgré les sacrifices que Blanche avait faits à sa chère mère, l'honnête Harry Foker ne put pardonner à la femme qui avait trompé son fiancé ; il en concluait avec raison qu'elle tromperait aussi son mari. Il partit pour la Syrie et visita les pyramides ; il y laissa sa douleur et revint en Angleterre avec une belle barbe et une collection de tarbouches et de narghilés, dont il régale tous ses amis. Il vit d'une manière splendide ; et, suivant le conseil de Pen, il achète du vin des fameux vignobles du duc de Garbanzos.

Quant au pauvre Cos, nous avons fait connaître sa fin dans un des premiers chapitres de cette histoire. On ne pouvait espérer une fin bien glorieuse après une telle carrière.

Morgan est un des personnages les plus respectés de la paroisse Saint-James, et il s'est prononcé en vrai Breton, dans la crise politique actuelle.

M. Piper, l'organiste de Clavering, étant mort, la petite mistress Samuel Huxter, qui règne en souveraine sur le docteur Portman, fit venir Bows de Londres pour concourir avec les prétendants à la succession du défunt ; et ce fut Bows qui l'emporta. Quand sir Francis Clavering termina son indigne existence, la même petite intrigante emporta pour ainsi dire le bourg d'assaut, et c'est actuellement Arthur Pendennis, esquire, qui le représente au parlement.

Tout le monde sait que Blanche Amory s'est mariée à Paris, et que les salons de Mme la comtesse de la Blague de Montmorency de Valentinois sont au nombre des plus brillants et des plus fréquentés de cette capitale. Le duel entre le comte, son époux, et le jeune et ardent représentant montagnard, Alcide de Mirobo, n'a eu d'autre cause que l'insolence avec laquelle ce dernier a paru douter en plein club de la légitimité des titres de ce gentilhomme. Mme de la Blague de Montmorency de Valentinois fit un voyage après cette aventure. Elle a, depuis, publié ses poésies. Bungay les a achetées, et une couronne de comtesse brille au frontispice de ses œuvres.

Le major Pendennis est devenu fort sérieux dans ses derniers jours. Il n'est jamais plus heureux que quand Laure, de sa voix si douce, lui fait quelque lecture, ou lorsqu'elle écoute ses

anecdotes ; car cette aimable dame est l'amie des jeunes et des vieux, et toute sa vie est employée à faire des heureux.

« Et quelle espèce de mari est-ce, que ce Pendennis ? » demandera peut-être plus d'un lecteur, qui doute du bonheur de ces époux. Nous adressons le questionneur à Laure elle-même, si jamais il la rencontre… Tout en voyant les défauts et l'humeur bourrue d'Arthur, tout en reconnaissant qu'il y a des maris meilleurs, elle l'aime toujours de la même constante affection. Jamais il n'a adressé à ses enfants ni à leur mère une parole blessante ; et, quand ses accès d'humeur sombre et de solitude sont passés, il est toujours accueilli avec amitié et confiance. Son ami est toujours son ami, et il l'aime de tout son cœur. La maladie qu'il a n'est jamais fatale à un esprit sain. Georges remplit très-bien son rôle de parrain, et continue à vivre seul. Quoique les œuvres de M. Pen aient acquis à celui-ci une réputation plus grande que celle de son ami mieux doué que lui, et qui cependant reste inconnu, Georges vit content et se passe de renommée. Si ce ne sont pas les plus méritants qui gagnent les gros lots de la loterie de la vie, nous savons que telle est la volonté de l'ordonnateur de cette loterie. Nous voyons tous les jours des hommes faux et sans mérite réussir et prospérer, tandis que les bons ne rencontrent que déceptions ; nous voyons ceux qui sont jeunes et aimés périr prématurément ; nous voyons dans la vie de chaque homme le bonheur mutilé, la chute fréquente, les efforts inutiles, la lutte entre le bien et le mal, lutte dans laquelle souvent les forts succombent et les agiles échouent ; nous voyons de belles fleurs dans des lieux infâmes, comme nous voyons, dans les positions les plus hautes et les plus brillantes, la marque du vice et de la bassesse, et la souillure du mal. Mais sachant combien est faible le meilleur d'entre nous, tendons une main charitable à Arthur

Pendennis avec tous ses défauts et sa médiocrité. Il ne prétend pas être un héros, mais seulement un homme, notre frère.

FIN.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Histoire_de_Pendennis. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.